Ch. Vogel
L' Europe
Orientale

L'EUROPE ORIENTALE

DEPUIS LE TRAITÉ DE BERLIN

38

924
I-6.

PARIS. — IMPRIMERIE EMILE MARTINET, RUE MIGNON, 2

L'EUROPE ORIENTALE

DEPUIS LE TRAITÉ DE BERLIN

RUSSIE, TURQUIE, ROUMANIE, SERBIE, AUTRES PRINCIPAUTÉS ET GRÈCE

EXTRAIT DE LA PUBLICATION

LE MONDE TERRESTRE

AU POINT ACTUEL DE LA CIVILISATION

NOUVEAU PRÉCIS

DE GÉOGRAPHIE COMPARÉE

DESCRIPTIVE, POLITIQUE ET COMMERCIALE

avec

UNE INTRODUCTION

L'INDICATION DES SOURCES ET CARTES ET UN RÉPERTOIRE ALPHABÉTIQUE

PAR

CHARLES VOGEL

Conseiller, ancien Chef de Cabinet de S. A. R. le Prince (aujourd'hui Roi) de Roumanie,
Membre des Sociétés de Géographie et d'Economie politique de Paris
Membre correspondant de l'Académie royale des Sciences de Lisbonne, etc., etc.

PARIS
CHEZ C. REINWALD, LIBRAIRE-ÉDITEUR
15, RUE DES SAINTS-PÈRES, 15
1881

L'EUROPE ORIENTALE

DEPUIS LE TRAITÉ DE BERLIN

EXTRAIT DE LA PUBLICATION

DU

MONDE TERRESTRE

AU POINT ACTUEL DE LA CIVILISATION

NOUVEAU PRÉCIS DE GÉOGRAPHIE COMPARÉE

DESCRIPTIVE, POLITIQUE ET COMMERCIALE

I

LA RUSSIE, LA POLOGNE ET LA FINLANDE

CHAPITRE PREMIER

APERÇU GÉNÉRAL

§ 1er. — L'Europe orientale, le panslavisme et la crise ottomane.

Limites, étendue et caractères physiques. — Contrastes avec l'Occident. — Slaves, Tatares et Turcs. — Prépondérance croissante de la Russie et décadence de l'empire ottoman. — Danger de rupture de l'équilibre européen du côté de l'est. — Nature inquiétante du panslavisme et de l'affaiblissement de la Porte.

Par la Russie nous abordons l'Europe orientale, dont plus des neuf dixièmes, avec 81 millions d'habitants, forment la base de la domination gigantesque de cet empire. Par rapport à l'Occident, dans lequel nous comprenons ici, pour abréger, l'Europe centrale et le nord scandinave, cette division ne peut avoir qu'une valeur

conventionnelle. Le plus simple serait de l'établir sur une ligne mathématique tirée du golfe de Quarnero au-delà de la Vistule, avec une inclinaison de 12° à 17° de longitude E. de Paris. Cette ligne, tant qu'elle suit de deux côtés différents le pied des Alpes au sud et celui des Petites Carpathes au nord du Danube, jusqu'aux sources de la Vistule, marque la frontière naturelle de la Hongrie; mais elle perd ensuite ce caractère dans les plaines où elle coupe en deux le bassin de la Warta, principal affluent de l'Oder, et celui de la Vistule même, par la rive droite de laquelle elle atteint la Baltique. La Dalmatie avec tout le triangle illyrien, les provinces hongroises, la Galicie et la Bukovine, ainsi que la Prusse orientale, contrées déjà décrites dans le tome Ier du *Monde Terrestre*, avec l'Autriche et la monarchie prussienne, bien que situées à l'est de la limite indiquée, comme le royaume de Pologne, appartiendraient ainsi à l'Europe orientale. Mais notre cadre se trouvant arrêté au point de vue de la géographie politique, ne nous occupons, sans revenir sur ce qui a déjà été dit, que des régions bien assez vastes qui s'étendent à l'est des frontières de l'Autriche-Hongrie et de l'empire d'Allemagne, ainsi qu'entre le golfe de Bothnie et la mer Glaciale, de celles de la Suède et de la Norvège.

L'Europe orientale ainsi circonscrite représente en étendue plus des trois cinquièmes de la terre ferme et des îles européennes, mais ne renferme que 29 pour 100 de leur population totale. Des deux parties très inégales dont elle se compose, la première, correspondant à la Russie d'Europe prise dans son acception la plus large, est la région massive de laquelle se détache à l'ouest, dans la zone tempérée, le tronc central de notre continent et, sous les latitudes boréales, le large bras de la péninsule scandinave. C'est la rude patrie des Sarmates et des Scythes, dont les Grecs et les Romains ne connaissaient que le littoral pontique, un développement à perte de vue de plaines et de plateaux uniformes de la mer Blanche au nord à la mer Noire au sud, et des rives de la moyenne Vistule à l'ouest aux hauteurs dominantes de la barrière asiatique de l'Oural au nord-est. Mais l'autre partie de moindre grandeur, celle du midi, que les Ottomans soumirent à leur domination par le glaive au XVe siècle, a une conformation toute différente. Adossée aux Carpathes à la gauche du bas Danube et parcourue dans la péninsule qui s'étend à sa droite par d'autres chaînes perpendiculaires entre elles, elle est

que ses rivages, les plus frangés de tout le bassin de la Méditerranée, bordent avec ceux de l'Asie Mineure, vers laquelle ils s'avancent, une des mers intérieures les plus parsemées d'îles, désignée elle-même pour cette raison sous le nom particulier d'Archipel. Une auréole de gloire plane sur le passé et convie à la résurrection de ce petit monde maritime et insulaire. Nous y retrouvons, au milieu des ruines dont la barbarie turque l'a couvert, l'antique berceau, le cadre primitif et le foyer classique de la civilisation la plus radieuse des anciens temps, de celle de la Grèce, aujourd'hui renaissante, comme la Roumanie, sa sœur cadette. Ainsi, pendant que, dans l'immense région du nord, le tronc puissant d'un empire colossal, sorti de la barbarie depuis moins de deux siècles, déploie dans tous les sens sa prodigieuse ramure, au midi les tiges de nouveaux États, ressuscités par la magie des souvenirs et en partie avec le secours du géant voisin, ont poussé des cendres d'une civilisation presque éteinte, avec l'effondrement de la domination conquérante, mais passagère, dont les restes achèvent de s'y consumer.

La faible densité de population de l'Europe orientale, comparativement aux pays de force plus concentrée et bien plus avancés en civilisation du centre et de l'Occident, se traduit en général par le rapport de moins de 2 à 7. Parmi ces derniers, la Suède et la Norvège, seules, sont dans l'infériorité vis-à-vis d'elle à cet égard. C'est qu'en Russie comme dans la péninsule scandinave toute la zone qui s'étend au nord du 60e degré de latitude ne comprend que des terres glacées, dont la majeure partie n'atteint même pas la moyenne d'un et aucune ne dépasse celle de cinq habitants par kilomètre carré. Il en est de même au midi, dans les steppes qui prédominent de l'isthme de Perekop à Orenbourg, sur les bords de l'Oural et du bas Volga, comme sur les rivages de la mer Caspienne et de celle d'Azof, au nord du grand isthme caucasien. Cependant ni la Moscovie, noyau de l'empire russe, ni les régions exubérantes de la fameuse terre noire et les campagnes de la Pologne, si fertiles en blé, ni les plus riches encore de la Roumanie, de la Bulgarie et d'autres parties de la péninsule orientale, n'ont une population relative qui approche des moyennes de l'Allemagne et de la France. Tandis que, dans plusieurs des contrées les plus civilisées de l'Europe, le sol, malgré tous les perfectionnements de l'agronomie, ne suffit plus aux besoins d'une population devenue trop nombreuse, la terre surabonde dans la plupart des pays orientaux; la valeur des

domaines y est beaucoup moins déterminée par l'étendue des fonds que par le nombre de bras dont on peut y disposer pour la culture. Comme dans l'Amérique septentrionale, des millions de colons nouveaux y trouveraient les moyens de subsister largement et d'accroître la production dans une mesure bien plus forte, si les conditions du régime économique et social, ainsi que les garanties d'ordre et de sécurité y étaient les mêmes qu'aux États-Unis, au Canada ou en Australie.

Sous le rapport ethnographique non moins que sous celui de la constitution du territoire et de la configuration des côtes, les deux vastes régions de l'est et du sud-est de l'Europe, quoique dissemblables entre elles, marquent la transition continentale et maritime de cette partie du monde à l'Asie. Si d'une part les envahisseurs mongoles ou tatares et turcs ont fait irruption de celle-ci sur le sol européen, de l'autre les Russes, franchissant l'Oural, la mer Caspienne et le Caucase, se sont aussi répandus au loin sur les immenses espaces de la Sibérie et de l'Asie centrale, en majeure partie soumise aujourd'hui, comme antérieurement déjà la précédente, à la domination du grand tsar. Vers la fin du dernier siècle son pouvoir s'était même étendu, au delà du détroit de Behring, sur la côte nord-ouest de l'Amérique, où une compagnie russe prit en 1798 et garda pied, jusqu'à la cession volontaire de cet établissement aux États-Unis par un traité de 1867. L'empire russe a ainsi, non moins que celui du sultan, le double caractère d'une puissance tout à la fois européenne et asiatique. Du second relèvent même encore des parties très importantes de l'Afrique septentrionale. Il est donc naturel que l'on retrouve dans tous les deux la marque, plus ou moins fortement empreinte, de l'influence de chacun des continents sur les confins desquels ils se sont déployés.

De là une grande diversité entre l'orient et l'occident de l'Europe. Nous avons déjà eu l'occasion d'en mentionner les contrastes profonds et multiples (voy. t. II, p. 586 et 587). Ils frappent dans les caractères et tout ce qui est de l'ordre moral autant que dans la vie matérielle et l'apparence extérieure, les types et les costumes, l'aspect des villes et des campagnes, les mœurs privées et publiques, les idées religieuses, politiques et sociales. Ce qui les a produits et les entretient de part et d'autre, ce ne sont pas seulement les différences d'origine, de situation et de milieu purement ethnographiques et géographiques, mais en outre de non moins essentielles dans l'édu-

cation des peuples, leurs traditions fondamentales et toute la marche de leur développement respectif.

Depuis la grande invasion des barbares et l'expulsion des Maures de l'Espagne, tout l'occident et presque la totalité de la région centrale de l'Europe sont le domaine des peuples celto-latins et germaniques; on n'y trouve à côté d'eux d'éléments considérables de souche différente que les 6 millions de Magyares, parfaitement isolés, et environ 21 millions de Slaves occidentaux et méridionaux, qui forment avec les Allemands, sur les confins de l'est, les trois principales nationalités de la monarchie austro-hongroise. Mais plus loin au moins 64 millions d'autres Slaves, dont un peu plus de 5 appartiennent à la péninsule des Balkans et tout le reste à l'empire russe, qui réunit sous sa domination près des trois quarts de toute la race, y constituent la masse prépondérante de la population, ainsi que dans la Turquie même, où la minorité musulmane fond de plus en plus, avec ses défaites et la perte du prestige que lui avait donné la conquête. Le principe de la divergence entre l'Orient et l'Occident n'est pas cependant dans l'esprit générique de cette race, car les particularités de ses idiomes l'ont aussi partagée de bonne heure en plusieurs branches et nations distinctes: il est dans la religion. En effet, pendant que toutes celles qui étaient en contact avec l'empire germanique ou l'Italie, comme les Polonais, les Tchèques, les Croates et les Dalmates, se ralliaient sans difficulté à l'église latine dans leur conversion au christianisme, les Russes et tous les Slaves orientaux en général puisèrent leurs croyances à un autre foyer, celui du Bas-Empire. Leur première école ayant été Byzance et non Rome, ce fait décida de leur exclusion du monde latin. Elle les a dérobés aux influences de la féodalité et de la papauté, voire même à celle du droit romain, qui a été si grande sur tout le reste du continent. Ils sont restés étrangers aux croisades et à la chevalerie, ainsi qu'à plus forte raison aux luttes de la Réforme et au grand mouvement des esprits dont ce premier pas dans la voie de l'affranchissement de la pensée marqua le point de départ. S'étant séparés du reste de la famille, ils n'eurent, pendant des siècles, pas la moindre part à ce fonds d'idées et de débats communs qui ont toujours relié entre eux les peuples d'Occident, même au plus fort de leurs divisions. Les crises et les événements décisifs pour le cours des destinées du monde slave oriental, après les premières grandes migrations et l'établissement des relations avec Byzance, qui lui communiqua le formalisme et la hiérarchie de son

église, furent du XIII[e] siècle au milieu du XVI[e] d'une part l'invasion et la domination mongoles ou tatares, accompagnées de l'autre des guerres avec les Lithuaniens et la Pologne, par l'effet desquelles il y eut un déplacement du centre de gravité, qui passa de celle-ci aux Russes; dans le sud enfin, le renversement du Bas-Empire par les armes ottomanes au XV[e] siècle, la suite des entreprises conquérantes des Turcs contre la chrétienté et leur entrée en conflit avec les Russes, à partir de 1671, ainsi que le choc de ces derniers avec les Suédois sur la Baltique. C'est la pernicieuse influence de l'oppression mongole au moyen âge et du joug plus récent, mais encore en partie persistant, de la domination ottomane, qui a introduit en Russie et aggravé, dans l'atmosphère depuis longtemps corrompue du Bas-Empire, le despotisme, avec son cortège de servilité et ces habitudes de tyrannie dont un des plus déplorables résultats ultérieurs furent, dans la première de ces régions, l'établissement et le long maintien du servage. De là ce cachet semi-asiatique dont l'Europe orientale a gardé tant d'empreintes, dans les provinces turques surtout, auxquelles il a été le plus profondément imprimé par l'islamisme. Il ne faut pas oublier d'ailleurs qu'il ne s'est pas encore écoulé deux siècles depuis que la grande tsarie a été poussée, par la volonté souveraine et la main de fer de Pierre le Grand, dans le cercle des puissances européennes et ouverte aux lumières et aux idées de progrès de l'Occident. Dans les domaines du grand Seigneur la première tentative d'une pareille réforme d'en haut ne date même que d'une cinquantaine d'années et ne fut résolue, par le sultan Mahmoud, que dans un des moments critiques d'une période de décadence dont elle n'a pu arrêter le cours.

La civilisation de l'Occident n'a été ainsi, dans toute l'Europe orientale, que superposée à un fonds de demi-barbarie antérieur, avec lequel elle y est encore loin de s'être nivelée et fondue. S'y trouvant en présence de principes antérieurs qui lui sont étrangers et d'autres éléments hétérogènes, maintenus par l'usage et les traditions du milieu où on l'a implantée, elle y est, comme toutes les choses d'emprunt, d'une application plus difficile; elle y produit des effets qui tranchent entre eux et se heurtent même souvent. Ainsi elle n'est véritablement encore aujourd'hui, dans la société russe, que l'apanage de l'aristocratie et des classes qui relèvent du gouvernement d'une manière immédiate ou en sont les plus rapprochées. Elle y a d'autant plus de peine à pénétrer dans la masse, dont cette couche supérieure diffère essentiellement, non par la race et

l'idiome du berceau, mais par une éducation distincte et le défaut d'habitudes et d'idées communes, que le trait d'union d'une classe moyenne manque dans presque tous les pays slaves ; car, si en Occident l'autorité monarchique a cru devoir aider, pour s'affermir, à l'affranchissement des communes, le premier acte de l'autocratie moscovite, triomphant sous Jean III le Grand et Jean IV le Terrible, fut d'étouffer la bourgeoisie dans la seule ville où elle était arrivée à prendre une grande importance.

Le développement hybride de la Russie moderne explique une certaine duplicité des caractères, la disposition qui y porte à l'imitation plutôt qu'à la création, par suite du défaut d'harmonie et de liaison du vernis de la surface avec le fond de la vie nationale et les racines du vieux tronc moscovite, des bizarreries, des extravagances et des désordres qui proviennent d'une direction souvent faussée des esprits; il fait comprendre des écarts monstrueux, comme ceux dont le nihilisme offre aujourd'hui des exemples témoignant, dans le bouillonnement des idées et des passions, d'un retard de plusieurs siècles sur la plupart des pays d'Occident.

La plus malheureuse expérience d'une réforme à l'européenne a été jusqu'à présent et devait être celle de l'empire ottoman, en raison de la nature même de sa constitution religieuse et politique, fondée tout entière sur le Coran, et de l'incompatibilité de la loi musulmane avec les principes de la civilisation occidentale. Depuis quatre siècles et demi les Turcs, comme on l'a dit par allusion au tempérament nomade de leur race, n'ont fait que camper en Europe, c'est-à-dire ne sont pas encore arrivés à y prendre domicile ou racine. Ils ont trouvé parmi les renégats d'Albanie, de Bosnie et de Bulgarie, des séides fanatiques, mais il n'y a pas eu le moindre rapprochement entre les maîtres abhorrés et la raya, le vil troupeau de la population chrétienne, dont les principales tribus ont, de révolte en révolte, réussi l'une après l'autre à secouer le joug. Actuellement l'édifice de leur domination surannée, naguère encore si rudement battu en brèche par sa formidable voisine, sapé et miné de toutes parts, ressemble à une de ces maisons déjetées et menaçant ruine que l'on étaye encore afin de parer au danger d'un écroulement subit, mais dont la restauration n'est plus possible. D'après tout ce que l'on voit, on peut du moins la croire au-dessus des forces et des lumières de ce parti des soi-disant jeunes Turcs, affranchis, il est vrai, par l'éducation qu'ils reçoivent dans de grandes capitales, de l'autorité des croyances et des

préjugés deleur patrie, mais qui y reviennent pour la plupart imbus de cet égoïsme sceptique dont le dernier mot est : Après nous le déluge.

A côté de la diversité d'origine, de situation etde caractère, ainsi que des modes d'existence et de développement, il y a d'autres comparaisons d'un intérêt historique et politique encore plus général qu'il n'importe pas moins d'établir pour éclairer les deux plus graves sujets de préoccupation du présent, les visées du panslavisme et la question du dénouement final de la crise ottomane. A l'Occident, la vieille Europe, mi-latine, mi-germanique, se trouve, comme nous l'avons vu, répartie entre une douzaine de dominations ou souverainetés d'importance trés inégale, mais parfaitement indépendantes les unes des autres. Nous faisons abstraction de celles qui, comme les membres du corps germanique, sont subordonnées à un pouvoir dirigeant suprême, et de quatre ou cinq États minuscules, perdus comme des jouets mignons de la politique dans des milieux pour lesquels ils sont tout à fait inoffensifs, et où ils doivent à leur exiguïté même d'avoir échappé à l'absorption. Les douze souverainetés majeures de ce double groupe, aujourd'hui formé de deux républiques et de dix monarchies, comprenant deux empires avec dix royaumes indépendants, représentent ensemble, individuellement ou collectivement, toutes les nationalités politiques de l'occident et du centre de l'Europe, telles que les a constituées le renouvellement opéré par l'invasion des barbares, principalement dans la période qui s'est écoulée depuis le partage de l'empire de Charlemagne jusqu'au temps des croisades. Les cinq plus grandes de ces puissances participent actuellement avec la Russie, admise dans leur cénacle depuis le siècle dernier, au règlement des quesions d'intérêt général, dans les cas de dissonances ou d'atteintes encore plus graves portées par les armes à l'harmonie trop souvent interrompue du concert européen; mais toutes les autres ont aussi, à des époques et dans les rôles divers de nations militaires, d'États marchands ou de véritables puissances maritimes et coloniales, figuré avec plus ou moins d'éclat dans l'histoire. Dix, y compris la Norvège, ont pour base l'unité nationale. Deux, que l'on peut considérer comme des traits d'union entre de puissants voisins, sont des États de nationalité mixte essentiellement neutres : ainsi la Belgique, de tous le plus jeune, et la Suisse.

Cette république et l'empire d'Allemagne sont les seuls dont

l'organisation repose sur le principe fédératif. Le dualisme est celui de la plus grande des deux monarchies scandinaves depuis 1814, comme depuis 1867 aussi celui de la monarchie austro-hongroise, dont la domination, embrassant près de 18 millions 1/2 de Slaves et plus de 3 millions de Roumains, est, pour ainsi dire, le pont qui relie tout ce groupe à l'Europe orientale.

Dans la marche politique de la vieille Europe à travers le moyen âge et les temps modernes, il y a deux tendances parallèles qui sont particulièrement curieuses à observer. L'une, la plus générale, est celle des grandes nationalités à sortir des langes dont les avait enveloppées le régime féodal en les morcelant, à concentrer leurs forces et à s'unifier; l'autre, celle des États arrivés à se fortifier ainsi de plus en plus vers le but de l'affermissement d'une prépondérance durable, de l'empiètement territorial sur leurs voisins et même de l'érection d'une suprématie, sous la direction du génie ambitieux de chefs plus ou moins imitateurs de Charlemagne, comme les Ottons de la maison impériale de Saxe, Ferdinand le Catholique et Charles-Quint, Louis XIV et Napoléon Ier. Est-il besoin de rappeler en outre les prétentions des Plantagenets à la couronne des Valois et toutes les phases des rivalités de l'ancien empire d'Allemagne, de la France, de l'Espagne et de la maison d'Autriche au sud des Alpes? Le premier de ces deux mouvements, malgré la grandeur des difficultés contre lesquelles il eut à lutter dans certains pays, a toujours réussi à triompher de tous les obstacles dans la poursuite de ses fins. L'Angleterre, la France et l'Espagne, ainsi qu'en dernier lieu l'Italie, si longtemps courbée sous plusieurs dominations étrangères, et l'Empire germanique, sont ainsi parvenus successivement à fonder solidement leur unité nationale ou à la reconstituer, et mal en a toujours pris aux imprudents, dans leurs tentatives d'arrêter des courants irrésistibles dont l'impulsion vient de la force des choses. Les entreprises conquérantes au contraire sur le sol européen même, car nous faisons ici complètement abstraction de celles des puissances maritimes dans les autres parties du monde, n'ont jamais été que temporairement couronnées de succès. L'œuvre de conquête, quand elle n'a pas échoué devant la résistance individuelle des peuples, n'a pas manqué de se briser à la fin contre des alliances que les nécessités du groupement naturel des forces les portaient à conclure pour leur défense commune, autrement dit contre ces puissantes coalitions dans lesquelles nous trouvons également la Russie en première ligne, depuis la

Révolution française. En définitive, avec la triste permanence du fléau des guerres qui n'a encore été épargné à l'humanité dans aucun siècle, et dont un progrès général de raison et de lumières pourra seul empêcher le retour, il y a eu quelques vicissitudes de domination, de petits remaniements territoriaux et de légers déplacements de frontières. Un des États les plus maltraités, le Danemark, a vu passer la Norvège, avec réserve de son autonomie toutefois, sous l'égide d'une autre couronne, et perdu en outre des duchés qu'y rattachait un lien dynastique séculaire, mais qui étaient devenus allemands dans la proportion de près des 6/7. Cependant, à part la celtique Irlande, qui demeure subordonnée à la Grande-Bretagne, et les Basques, auxquels avait été faite dans la monarchie espagnole une situation privilégiée dont ils viennent seulement d'encourir la déchéance, les nations latines et germaniques, cela vaut la peine d'être constaté, ont toutes conservé leur autonomie et sont restées debout à peu près dans les cadres mêmes qu'elles occupent depuis l'origine de chacune. Il n'y a pas de condamnation plus amère des guerres offensives et de l'esprit de conquête. Mais cette grande leçon de l'histoire, comme tant d'autres, profitera-t-elle aux générations présentes et futures mieux qu'à celles du passé? Bornons-nous à conclure de la constatation du fait que le groupement des forces, en Occident, n'a pas cessé d'être favorable au maintien de l'équilibre européen, ou, pour parler plus clairement, d'y offrir des garanties sérieuses au respect de l'indépendance des États, même si la paix venait à être troublée de nouveau.

Dans l'Europe orientale toutefois les événements ont pris une autre tournure : la même pondération n'existe plus et la perspective est moins rassurante. Après Charlemagne, l'expansion de l'Empire germanique vers l'est continua d'abord, sous ses successeurs, en pays wende; puis les chevaliers de l'ordre Teutonique ayant exterminé l'ancienne population prussienne, établirent avec l'aide des Anséates de nombreuses colonies de leur nation sur les rivages lettons et finnois de la Baltique, jusqu'auprès du golfe de Finlande. La formation de puissants États, tels que la Bohême jusqu'à l'époque où elle fut noyée dans les guerres de religion, la Pologne sous les Piasts et les Jagellons, la Hongrie avant l'invasion turque, arrêtèrent cette marche conquérante. La Moscovie, quand elle échappa à l'étreinte mongole, n'était encore pour l'Europe qu'un chaos semi-asiatique. Elle ne commença à y être un peu mieux connue qu'au XVIe siècle, après la réunion des principautés circonvoisines à la principale,

la conquête des khanats ou tsaries tatares du Volga et la découverte de la mer Blanche par les Anglais (en 1553).

Sa domination était dès lors de beaucoup la plus vaste de l'Europe orientale; mais elle eut à y compter avec trois autres puissances : la Suède, qui s'était rendue maîtresse des côtes de la Baltique, la Pologne, dont le système électif hâta la décadence, et la Turquie, non moins proche de son déclin. Ses collisions avec toutes les trois prirent de bonne heure le caractère d'une lutte à outrance que Pierre le Grand et ses successeurs poursuivirent jusqu'à l'écrasement de tout ce qui leur faisait obstacle. Les Suédois les premiers furent complètement expulsés des rivages orientaux de la Baltique et, en 1809, aussi de ceux du golfe de Bothnie. Si la Russie ne porte pas seule la responsabilité des trois partages de la Pologne, elle n'a pas laissé cependant de s'attribuer plus des 4/5 du territoire de son ancienne rivale. Au midi la Porte et ses vassales furent dépossédées de même, dans l'intervalle de 1671 à 1812, de tout le pays riverain de la mer Noire jusqu'aux bouches du Danube et à la limite du Pruth. Il résulta pour la Russie des guerres de cette période un agrandissement d'environ 23 000 milles c. g, c'est-à-dire d'une étendue non moindre que celle des deux empires réunis d'Autriche-Hongrie et d'Allemagne, pour lequel elle obtint la ratification formelle du congrès de Vienne. Nulle autre puissance continentale n'a été conquérante sur une aussi grande échelle, de notre temps, et elle est la seule qui n'ait rien perdu de ses conquêtes, sans parler de celles, bien plus vastes encore, dont elle poursuit le cours en Asie. Mais ses progrès dans cette partie du monde ne sauraient inquiéter que l'Angleterre, à laquelle on peut d'ailleurs s'en remettre du soin d'y veiller et pourvoir à la sécurité de son propre empire de l'Inde.

C'est ainsi que la Russie est arrivée, par la politique et la force des armes, à former, à l'est des deux familles de peuples de race latine et germanique, une puissance colossale qui y domine, seule et sans contrepoids, sur un espace immense d'une étendue telle que n'en a jamais couvert aucune autre, le grand empire des Slaves qui y constituent plus des quatre cinquièmes de la population, russes et de religion grecque à l'exception d'un douzième environ de Polonais, ces derniers catholiques ainsi que la plupart des Lithuaniens. L'élément germanique et luthérien, introduit par les chevaliers Porte-glaive et les Suédois, ou attiré depuis par le gouvernement russe lui-même, qui en a de tout temps su largement utiliser, pour son propre service, les qualités d'ordre et l'instruction supérieure,

ne représente qu'une faible minorité, absorbée presque tout entière par les besoins de l'administration, de l'industrie et du commerce. Quant aux débris mahométans et aux juifs, ils ne comptent pas comme influence. De même que cette prépondérance absolue de l'élément russe au dedans y détermine l'unité de direction nationale, au dehors la communauté de race, l'analogie des idiomes et l'identité du culte avec une partie considérable de la population des empires limitrophes, ont aussi puissamment servi l'influence de l'empire des tsars. Au-delà du Pruth, il compte parmi ses coreligionnaires non-seulement tous les Slaves de la Turquie d'Europe, mais aussi tous les Roumains, tous les Grecs et une partie des Albanais, voire même encore plus de 3 1/2 millions de sujets de la Hongrie et de l'Autriche. C'est avec ce double levier de propagande, de l'orthodoxie d'abord et de la consanguinité ensuite, qu'elle s'est appliquée à ruiner la domination caduque du malade incurable des rivages du Bosphore, mais est aussi, hâtons-nous de le reconnaître, parvenue, dans les deux guerres où son armée franchit victorieusement les Balkans, à briser les chaînes des populations chrétiennes foulées depuis plus de quatre siècles sous le plus humiliant des jougs. Certes, la part de gloire principale et la plus directe lui revient dans cet affranchissement. Les divergences de vue, les hésitations et les demi-mesures avec lesquelles se produisit l'intervention des autres puissances intéressées dans la question d'Orient, ne pouvaient que la compliquer de plus en plus. La sollicitude pour le principe de l'intégrité d'un empire rongé de germes délétères et déjà fortement entamé venait un peu tard, après l'expédition de Bonaparte en Égypte, la conquête de la régence d'Alger et l'érection d'une vice-royauté héréditaire en faveur de la dynastie de Méhémet Ali; prêtant au sourire de la part de l'Angleterre, dont la politique dans l'Inde ne s'embarrasse guère de pareils scrupules, elle cadrait tout au plus avec le système de compression auquel s'obstinait celle du prince de Metternich, sans s'avouer qu'il ne dépend d'aucun pouvoir humain d'arrêter dans sa marche la grande aiguille des temps.

La Russie, en reprenant pour son compte et dirigeant contre le Croissant la tâche non accomplie par les croisades, ne faisait que rentrer dans la voie de ses propres traditions, mais ne s'y engageait qu'avec une arrière-pensée, celle qui trouva son expression la plus claire, sous la grande Catherine, dans le baptême d'un de ses petits-fils. Depuis le temps des Varègues, Constantinople a toujours eu pour leurs successeurs le même attrait que Rome, au moyen-âge,

pour les héritiers du titre impérial de Charlemagne. Il était naturel que l'Angleterre, à l'approche des armées russes de la capitale de l'Orient, n'hésitât plus à dépêcher sa flotte au secours de la Turquie et conclût avec elle son traité séparé. Tout aussi préoccupée de la sécurité du continent, la diplomatie européenne, réunie en congrès à Berlin, tomba d'accord pour réduire à une plus juste mesure les conditions de paix imposées à la Porte par les vainqueurs dans le traité de San-Stéfano. Mais il n'en est pas moins résulté un nouvel et très considérable affaiblissement de la puissance ottomane, diminuée en Europe même d'un tiers de ses possessions immédiates et fort ébranlée dans une grande partie de celles qui lui restent. Quatre États, issus des démembrements antérieurs, sont arrivés à jouir d'une indépendance complète; le cinquième et dernier né n'a pas été dispensé de l'obligation du tribut; mais par le fait l'autorité du sultan sur l'Albanie, inexpugnable dans ses montagnes, la Thessalie, dont le sort est encore en suspens, et l'île de Crète, comme sur les deux Bulgaries, ne tient plus qu'à un fil.

Le développement économique et social des pays de la région du sud-est de l'Europe dépend tout à fait de celui de leurs relations avec les peuples plus avancés du centre et de l'occident par le Danube, les chemins de fer et les voies maritimes. Les premiers n'ont, à cet égard, presque rien à attendre de la Russie, dont la production leur fait partout concurrence et le niveau général de civilisation n'est guère supérieur au leur. Cependant, il ne faut pas oublier que les principautés slaves de la péninsule, constituées ou subventionnées par le grand empire du nord, continuent en outre d'être portées de ce côté par des affinités de race et d'idiome plus fortes encore que le lien religieux, tandis que, nonobstant ce dernier, Roumains et Grecs se sentent aujourd'hui beaucoup plus attirés par leurs propres souvenirs et liens de parenté ou de sympathie, vers les pays de civilisation latine. Il ne serait pas facile de réunir toutes ces petites sociétés, jeunes et pleines d'ardeur, dans une confédération sérieuse, et lors même qu'on y parviendrait, elles ne seraient pas ensemble plus fortes que ne l'était auparavant la Turquie vis-à-vis des deux grands empires limitrophes, dans un choc desquels elles courraient le risque d'être broyées. Un protectorat de la Russie comme celui dont elle fut investie au nord du Bas-Danube par le traité d'Andrinople, en 1829, et qui aboutit à la guerre de 1854, ne remettrait pas moins en danger leur autonomie que la sécurité de l'Europe entière; car le jour où le grand empire slave en aurait fait ses

vassales, il n'envelopperait pas seulement toute la Hongrie et l'Illyrie par le sud: Constantinople, cette incomparable métropole, grâce à la possession de laquelle l'empire grec avait pu survivre de plus de dix siècles à l'empire romain d'Occident, tomberait fatalement au pouvoir de la Russie, qu'il ne serait plus facile alors d'empêcher de prendre également pied sur l'Adriatique. Maîtresse du Bosphore et des Dardanelles, clefs des détroits, il ne tiendrait qu'à elle de convertir la mer de Marmara et tout le Pont-Euxin en un immense port de guerre inexpugnable, d'acquérir avec le secours des Grecs la plus puissante marine de la Méditerranée et de peser sur l'Europe comme une menace perpétuelle, en la bravant sans avoir à craindre une nouvelle expédition de Crimée. Rien non plus n'empêcherait alors le panslavisme de poursuivre ouvertement ses desseins, sur lesquels il ne faut pas se faire d'illusion; car, bien qu'il semble encore difficile d'admettre qu'ils aient pu trouver place dans un programme de la politique extérieure du cabinet impérial et qu'ils ne répondent à nul besoin de la grande masse du peuple russe, dont l'esprit est généralement pacifique et débonnaire, ils sont conformes aux aspirations connues de la partie la plus ambitieuse et la plus entreprenante de ses classes supérieures, dont l'éducation européenne a étendu les visées bien au delà des frontières actuelles de l'empire. La grandeur des résultats qu'il a obtenus jusqu'à présent par la conquête porte ces esprits aventureux à ne douter de rien, avec d'autant plus de fougue que le régime intérieur de leur patrie y contient dans des bornes plus étroites toutes les autres manifestations de la vie politique. Considérant la sainte Russie comme le foyer central de tout le monde slave, ils se flattent d'en faire aussi l'unique centre de direction et d'englober peu à peu dans ses immenses frontières toutes les parties encore distinctes de la Slavie occidentale et méridionale, sans s'arrêter devant la diversité des cultes et des traditions. Ces tendances se révèlent dans le langage de la presse; encouragées par des hommes haut placés, elles ont déjà, en plus d'une occasion, visiblement influé sur les décisions du gouvernement même et déterminé une propagande non moins activement poursuivie, sous le manteau de la parenté, dans l'Autriche-Hongrie, où ses fils courent jusqu'au cœur de l'Allemagne et aux confins de l'Italie, en Bohême et dans les provinces illyriennes, que dans la péninsule orientale. L'alliance austro-allemande est une première digue opposée au danger de ce courant par les deux empires limitrophes. Elle était commandée en outre par la redoutable

presque partout montagneuse, comme l'Italie et l'Espagne, tandis crise morale, entremêlée d'abominations, que traverse aujourd'hui la Russie. Quant aux jeunes États riverains du bas Danube, une neutralité parfaite est ce qui convient le mieux à leurs intérêts. Mais, pour en garantir le respect, il faut derrière eux l'appui d'une force toujours prête à les soutenir vigoureusement. Il appartient aux puissances maritimes de veiller de leur côté sur les détroits. Il ne faut pas que l'Europe, endormie ou divisée, se réveille un matin dans la même situation que le monde hellénique en 338 avant notre ère. Ce serait la pire des fatalités.

§ 2. — L'empire russe dans son ensemble (1).

Étendue. — Limites extérieures. — Aperçu général de la constitution physique. Superficie, population et grandes divisions. — Éléments territoriaux.

Cet empire, embrassant de même que la domination britannique un sixième environ des terres du globe, est le plus colossal des deux par sa compacité; mais il a dans son lot la partie relativement la plus âpre et la moins peuplée de ces terres ; car on n'y trouve, en moyenne générale, que 4 habitants par kilomètre carré ; en Sibérie, région d'un quart plus vaste que l'Europe entière, comme dans le gouvernement d'Arkhangelsk d'un tiers plus grand que l'Autriche-Hongrie, c'est même à peine que l'on en compte de 3 à 4 par 10 kilomètres carrés. Le dernier almanach de Gotha en évalue la superficie actuelle à 19,070,103 verstes ou 21,702,688 kilomètres carrés (sans les 439,418 1/2 de la mer Caspienne) et la population totale à seulement 88 millions d'âmes, d'après des relevés officiels datant, il est vrai, de 1870 pour la plupart.

La domination russe s'étend, tant en Asie qu'en Europe, de 37° au bord de la mer Caspienne à 78° de latitude N. au cap Tcheluskin, le plus septentrional de la Sibérie, par 16° de longitude E. de Paris, aux confins du grand-duché de Posen, et 172° O. du même méridien, au détroit de Behring. Quelques indications de distances feront le mieux ressortir ses dimensions gigantesques : de Kalisch, en Pologne, à l'entrée de la péninsule de Kamtchatka, il y a 2,056, d'Érivan, en Arménie, à Kota, en Laponie, 695 milles géographiques ; le développement général des côtes est de 5,600, celui

(1) Voy. l'atlas de Stieler, dernière éd., pl. 10 et 59.

des frontières de terre, de 2,050 de ces milles (de 15 au degré, soit de 7,420 mètres), d'après Kloeden.

Du côté de l'ouest, où nous partons du bras de Kilia, la plus septentrionale des bouches du Danube, ce vaste empire confine sur le continent européen avec la Roumanie par la limite du Pruth, ainsi que par ses frontières polonaises et lithuaniennes avec l'empire d'Autriche et le royaume de Prusse jusqu'à Polangen, au nord de Memel, d'où il est baigné par la Baltique et ses trois golfes de Riga, de Finlande et de Bothnie, dont les îles lui appartiennent également.

Le plus au nord, à la naissance de la péninsule scandinave, il est séparé de la Suède par la Tornea, et de la Norvège par la Tana et d'autres eaux côtières. Au septentrion, l'océan Glacial arctique forme la limite, depuis le Varengerfiord à l'ouest jusqu'au cap de l'Est sur le détroit de Behring. Toutes les terres insulaires de la zone arctique comprises entre ces deux longitudes relèvent de la même domination.

A l'extrême orient la Russie se termine aux bassins de la mer de Behring et du grand golfe d'Okhotsk, qui forment la presqu'île de Kamtchatka; comprend plus au sud, vis-à-vis des bouches du fleuve Amour, la longue île autrefois japonaise de Sakhalin, dont la sépare une mer basse, le canal appelé Manche de Tatarie, et se trouve ensuite baignée par la mer du Japon jusqu'à la Corée, sous 42° de latitude. La frontière méridionale d'Asie, décrivant de grandes sinuosités au nord de l'empire chinois, varie entre cette latitude et 53°, serpente d'une manière très incertaine dans le Turkestan, traverse ensuite la mer Caspienne, dont elle atteint le rivage occidental au nord de la Perse sous 38° 20′ environ, puis enveloppe les parties de l'Arménie que les Russes ont enlevées aux Persans et aux Turcs. Elle finit, au sud-ouest de Batoum, sur le littoral de la mer Noire, qui nous ramène, en délimitant avec la mer d'Azof, son golfe principal, le Caucase à l'est et la Russie d'Europe au sud, à notre point de départ, le delta danubien.

Avec la vaste étendue de ses côtes, l'empire russe semblerait devoir être une des terres les plus accessibles aux navires de quatre côtés; mais elle ne l'est que pendant une partie de l'année; car, par suite de la grande prédominance du climat continental, il est bloqué presque partout, du commencement à la fin d'hivers dont la durée varie de quatre à dix mois, par une impénétrable bordure de glace. Il en est ainsi même au midi, dans la moitié septentrionale de la mer Noire et de la Caspienne, bien que divers points de son terri-

toire y atteignent les latitudes du Napolitain et de l'Espagne. Au professeur Nordenskjöld revient la gloire d'avoir accompli le premier, par le nord-est, avec le navire suédois la *Véga*, de la fin de juin 1878 à celle du mois de juillet suivant, la circumnavigation de toute la Sibérie, après un hivernage forcé de près de dix mois non loin du détroit de Behring.

La Russie est la plus vaste région de plaines du globe. Les ondulations en sont si faibles, que l'œil n'y aperçoit que rarement des limites à l'horizon. Il n'y a pas d'autres grandes barrières de montagnes que les gigantesques massifs du Caucase et de l'Arménie, les hautes chaînes de la Sibérie méridionale qui s'étendent de l'Altaï aux rivages d'Okhotsk, les volcans de la côte orientale du Kamtchatka et la triple chaîne de l'Oural, d'élévation moyenne, les monts Riphées des anciens peut-être, entre la Russie d'Europe et l'Asie septentrionale, dont elle sépare les bassins fluviaux. Des hauteurs de moindre importance nous nous bornons à mentionner ici celles de Syverma et de Byranga, à l'est et au nord-est du Yénisseï, dans la Sibérie arctique, les montagnes en partie jurassiques du bord méridional de la presqu'île de Crimée, la Lysa Gora de la rive gauche de la Vistule, dans la partie sud-ouest du royaume de Pologne, et les deux larges renflements qui rattachent l'Oural aux Carpathes et au littoral de la Baltique (voir t. II, p. 610).

La Russie ne possède pas seulement le fleuve d'Europe au plus long cours, le Volga, mais aussi les bassins lacustres les plus étendus de l'ancien continent, dans sa partie nord-ouest et sur les confins de l'Asie centrale, où la mer Caspienne présente le plus bas ainsi que le plus grand des lacs amers du globe.

Toutes les plaines hyperboréennes dépassant au nord le 60ᵉ degré de latitude, sous lequel se trouve Saint-Pétersbourg, n'offrent, comme nous l'avons déjà dit, à mesure que l'on s'éloigne de cette capitale et des rivages de la Finlande, que des solitudes presque inhabitées, où les villes sont extrêmement rares et auxquelles la chasse aux bêtes à fourrures et la pêche donnent seules une valeur.

Les contrées les plus fertiles sont celles de la zone moyenne, où le *tchernozom*, la fameuse terre noire, produite par la décomposition des herbes, est répandue dans la Russie d'Europe en couches d'un mètre à cinq pieds d'épaisseur, sur un espace qui représente environ le triple du territoire de la France. Cependant il y a en outre, dans cette zone non moins que dans la précédente, une immense étendue de forêts entremêlées de vastes marécages. Dans le

midi aussi se trouvent beaucoup de districts et de vallées remarquables par la richesse de leur végétation et leur fécondité; mais ce qui y prédomine ce sont les steppes, immenses solitudes couvertes d'herbages, dépourvues d'arbres, et dont la fatigante monotonie n'est interrompue que par des monticules factices de 6 à 20 mètres d'élévation que l'on appelle *mogilas* ou *kourgans*, et qui sont évidemment d'anciens *tumuli* dont l'origine est attribuée par beaucoup d'érudits aux Cumans ou Koumans. Ces plateaux déserts, entrecoupés de ravins, ou sablonneux et traversés par des collines de sable dites *bourounis*, s'étendent depuis la Bessarabie et les bords de la mer Noire jusqu'aux collines des bords du Volga, tels même jusqu'à 55° et 60° de latitude N., et se déploient à l'est autour des grands lacs de l'Asie dans le Touran ou Turkestan septentrional, usque vers l'Altaï. Ils sont restés en majeure partie le domaine de nomades, qui y promènent leurs troupeaux de chevaux, de bêtes à cornes et de moutons, dans la Tauride, et plus à l'est même des chameaux. Le sol en est, près de la mer Caspienne, fortement imprégné de sel et de bitume. En hiver, des tourmentes de neige épouvantables y ensevelissent souvent hommes et bêtes dans leur fuite éperdue. En général, il n'est guère en Russie de province que la rigueur du froid ne recouvre partout, durant une grande partie de l'année, de son éblouissant linceul et où il ne solidifie toutes les eaux intérieures, dont la congélation périodique n'y nuit pas d'ailleurs au service des communications et des transports, qui s'effectuent alors par le traînage.

Maintenant, avant de procéder à un exposé plus méthodique et plus circonstancié, hâtons-nous de nous pourvoir d'un fil conducteur et de poser des jalons qui nous guident au milieu de la diversité des éléments d'un aussi vaste corps de domination.

TABLEAU GÉNÉRAL DE LA SUPERFICIE, DE LA POPULATION ET DES DIVISIONS POLITIQUES OU ADMINISTRATIVES DE L'EMPIRE RUSSE.

I. Pays d'Europe.

Région	Gouvernement	Superficie (1) en verstes c.	Superficie (1) en kilom. c.	Population (2) âmes (en 1870).	Densité par kil. c. hab.	Divisions et subdivisions, nombre de gouverts ou provinces	de districts.
1. *Grande Russie.*							
Région des grands lacs	St-Pétersbourg (Ingrie)	47,246	53,767	1,327,000	25	....	9
	Pskof	38,846 ½	44,208	776,000	18	....	8
	Novgorod	107,500	122,337	1,011,000	8	....	11
	Olonetz	130,719	148,761	296,000	2	....	7
Arctique	Vologda	353,882	402,725	1,003,000	2	....	10
	Arkhangelsk (3)	754,433	858,560 ½	281,000	0.4	....	7
Centrale	Moscou	29,263 ½	33,302 ½	1,914,000	57	....	13
	Smolensk	49,244 ½	56,041 ½	1,140,000 (6)	20	....	12
	Tver	57,406 ½	65,330	1,529,000	23	....	12
	Jaroslavl	31,293 ½	35,612 ½	1,002,000	28	....	10
	Kostroma	74,423	84,695	1,176,000	14	....	12
	Vladimir	42,930 ½	48,856	1,260,000	26	....	13
	Njni-Novgorod	45,054	51,272 ½	1,272,000	25	....	11
	Penza	34,129	38,839 ½	1,173,000	30	....	10
	Tambof	58,452 ½	66,520	2,151,000	32	....	12
	Riazan	36,992 ½	42,098 ½	1,477,000	35	....	12
	Toula	27,210	30,965 ½	1,168,000	38	....	13
	Kalouga	27,172 ½	30,923	996 000	32	....	11
	Orel	41,059	46,726	1,597,000	34	....	12
	Koursk	40,821	46,455 ½	1,955,000	42	....	15
	Voronèje	57,895	65,886	2,154,000	33	....	12
	Cosaques du Don	140,904	160,352	1,086,000	7	....	—
2. *Petite Russie* (Oukraine).							
	Kief	44,806	50,990	2,175,000	43	....	12
	Tchernigof	46,046	52,401 ½	1,660,000	32	....	15
	Poltava	43,844	49,895 ½	2 103,000	42	....	15
	Kharkof (4)	47,885	54,494	1,698,000	31	....	11
3. *Russie orientale.*							
Ouralienne	Perm	291,872 ½	332,157	2,199,000	7	....	12 (8)
	Viatka	134,538	153,107	2,406,000 (7)	16	....	11
	Oufa	107,038	121,812	1,365,000	11	....	6
	Orenbourg (5)	168,155	191,364	901,000	5	....	5
Du Bas-Volga	Kazan	55,987 ½	63,715	1,705,000	27	....	12
	Simbirsk	43,491	49,494	1,206,000	24	....	8
	Samara	137,004 ½	155,914	1,837,000	12	....	7
	Saratof	74,245	84,492	1,751,000	21	....	10
	Astrakhan	197,247	224,471 ½	602,000	3	....	6

(1) D'après le calcul planimétrique du colonel Strelbitzki. — (2) D'après des recensements divers. — (3) Avec la Nouvelle-Zemble (91,814 kilom. c.) et les autres îles de la mer Glaciale. — (4) Le gouvernement de Slobodes ou francs bourgs des Cosaques. — (5) Avec le pays des Cosaques de l'Oural. — (6) En 1876 : 1,193 000 âmes. — (7) En effet 1874 : 2,467,000 âmes. — (8) Dont 5, situés à l'est du faîte de l'Oural, appartiennent géographiquement à la Sibérie.

Suite des pays d'Europe.	Superficie (1) en verstes c.	Superficie (1) en kilom. c.	Population âmes en (1870).	Densité par kilom. c. hab.	Divisions et subdivisions nombre de gouverts ou provinces	Divisions et subdivisions de districts.
4. *Russie méridionale.*						
Tauride (Crimée)	55,845 1/2	63,553	705,000	11	....	8
Yekaterinoslav	59,507 1/2	67,721	1,352,000	20	....	8
Kherson	62,637	71,282 1/2	1,597,000	22	....	6
Bessarabie	31,968 1/2	36,381	1,079,000	30	....	9
Districts rétrocédés par la Roumanie	7,451 1/2	8,480	127,000	15		
5. *Russie occidentale.*						
OUKRAINE POLONAISE. — Podolie	36,922	42,018	1,933,000	46	....	12
OUKRAINE POLONAISE. — Volhynie	63,126	71,839	1,720,000	24	....	12
RUSSIE BLANCHE ET LITHUANIE. — Minsk	80,277 1/2	91,357 1/2	1,182,000	13	....	9
Mogilef	42,219	48,046	948,000	20	....	11
Vitebsk	39,688 1/2	45,166 1/2	889,000	20	....	11
Vilna	37,352	42,507	1,002,000	24	....	7
Grodno	34,058 1/2	38,759	1,009,000	26	....	9
Kovno (Samogitie)	35,712	40,641	1,156,000	28	....	7
PROVINCES BALTIQUES. — Courlande et Sémigalle	23,977	27,286	619,000	23	....	10
Livonie	41,325 1/2	47,029	1,001,000	22	....	9
Esthonie	17,792	20,247 1/2	324,000	16	....	4
Totaux de la Russie proprement dite	4,288,896	4,880,852	65,992,000	13	50	494
Royaume de Pologne	111,875 1/2	127,316 1/2	(en 1872) 6,528,000	51	10	85
Grand-duché de Finlande	328,233	373,536	(en 1877) 1,969,000	5	8	—
Totaux de la domination européenne	4,729,004 1/2	5,381,704 1/2	74,489,000	14	68	—
II. Pays d'Asie.						
1. *Lieutenance du Caucase.*			(1873-76)			
Ciscaucasie	195,307	222,244	1,837,000	8.3	3	...
Transcaucasie	190,580	216,947	3,555,000	16.4	9	...
Accroissement en Arménie	22,644	25,769	300,000 (?)	....	1	...
	408,531	464,957	5,692,000	12	13	...
2. *Sibérie*	10,979,687	12,495,110	(en 1873) 3,440,000	0.3	8	...
3. *Asie centrale* (1)	2,920,524	3,324,095	4,402,000	1.3	11	...
Totaux de la domination asiatique	14,308,742	16,284,162	13,534,000	0.83	32	...
Totaux généraux de l'Empire	19,037,746 1/2	21,665,866 1/2	88,023,000	4.	100	...

(1) Sans la partie de la province de Kouldja qui doit être rendue à la Chine, contre paiement d'une somme stipulée dans le traité de cession de 1879, non ratifié toutefois par le gouvernement chinois. — La Russie n'en garderait qu'un cinquième environ, la vallée de Tekes.

Nous aurons l'occasion de parler ailleurs de l'Asie russe. La Moscovie ou Grande Russie, au centre de la partie européenne de l'empire, n'en forme pas seulement le noyau politique, mais aussi la principale région agricole et manufacturière. La Russie septentrionale représente, avec les gouvernements de Perm et de Viatka, l'ancienne Permie ou Biarmie des Tchoudes ou Finnois, que Novgorod la Grande soumit au moyen âge à sa domination commerciale. Elle doit son importance aux voies de communication qu'elle ouvre au bassin du Volga vers Archangel, le plus ancien débouché maritime de la Moscovie, sur la mer Blanche, ainsi que vers les rivages postérieurement acquis du golfe de Finlande. Les célèbres républiques marchandes de Novgorod-Veliki et de Pskof, jadis affiliées à la Hanse, occupaient la partie méridionale de la grande région des lacs du nord-ouest où l'Ingrie, sur le territoire de laquelle s'est élevée la moderne capitale de l'empire, appartenait antérieurement à la Suède, que les Russes en dépossédèrent, ainsi que de la Carélie, de la Finlande et des autres provinces baltiques, constituant la façade européenne de l'empire. Parmi ces dernières, l'Esthonie et la Livonie n'ont passé sous la domination russe qu'après avoir formé longtemps un objet de litige entre les Danois, les chevaliers des ordres allemands et les Hanséates, qui en fondèrent les villes principales, les Lithuaniens, la Pologne et la Suède. Une troisième de même origine, sécularisée en 1561 et érigée en duché héréditaire de Courlande et de Sémigalle, vassal de la Pologne, à l'instar de celui de Prusse, par Gotthard Kettler, dernier grand maître des Porte-glaive, fut réunie de même à la Russie en 1795, par suite de l'abdication de Pierre de Biren, dont le père en avait été investi par la faveur de l'impératrice Anne, veuve de l'avant-dernier duc de la maison de Kettler.

L'Oukraine ou Petite Russie, la patrie des Cosaques et ancienne frontière militaire des Polonais et des Russes au midi, aussi riche en culture qu'en pâturages, possède dans Kief l'une des deux plus anciennes capitales des princes varègues, qui remplaça comme telle Novgorod vers la fin du IXe siècle. Tour à tour conquise à partir du XIIIe siècle par les Polovtzes, les Mongoles et les Lithuaniens, elle devint en 1569 et resta jusqu'en 1667 le chef-lieu d'un palatinat de la Pologne, qui y renonça par le traité d'Andrussof, en même temps qu'à la principauté de Smolensk et au duché de Sévérie, répondant à une partie des gouvernements de Tchernigof et de Poltava. Dans la Russie orientale, la Permie est la région minière par excellence et

le grand foyer de la métallurgie. C'est par les provinces ouraliennes, qui s'étendent de ce gouvernement jusqu'à celui d'Orenbourg, et par les anciens khanats de Kazan et d'Astrakhan, riverains du bas Volga, enlevés aux Tatares du Kiptchak comme postérieurement aussi celui de la Tauride, sur la mer Noire, que la Russie a établi et maintient sa domination sur la Sibérie, les steppes asiatiques et le bassin de la mer Caspienne. Dans celui du Pont-Euxin, la Crimée est devenue son paradis de villégiature, la Bessarabie son front d'attaque principal du côté du Danube, et la Nouvelle Russie, qui répond aux gouvernements de Yékatérinoslav et de Kherson, avec l'estuaire du Don, le double quai par lequel ses plus riches provinces du sud trafiquent avec les mers du Levant, toute la Méditerranée et l'Océan même. Quant à la Russie occidentale, elle comprend tout ce que l'empire s'est approprié des pays de l'ancienne domination polonaise, dans les trois partages de la fin du dernier siècle, et s'en est postérieurement fait adjuger en 1815.

Il nous reste à examiner l'origine de cette puissance gigantesque et à dire comment s'est opérée une aussi prodigieuse agglomération de territoires.

§ 3. — Origines, vicissitudes, luttes de rivalité, marche conquérante et politique européenne de la Russie.

Origines slaves. — Pologne et Russie. — Invasion et domination des Mongoles. — Conquêtes des Lithuaniens. — Apogée de la puissance polonaise. — Constitution de la république nobiliaire de Pologne. — Affranchissement, concentration des forces, crises intérieures et rivalités de la Moscovie. — La Russie devenue puissance européenne, de Pierre le Grand à Catherine II. — Son rapide accroissement tant en Europe qu'en Asie. — Décadence et partage de la Pologne. — Rôle de la Russie depuis la Révolution française et depuis 1815. — Mouvements insurrectionnels de la Pologne. — Guerres et traités avec la Porte. — Politique européenne de l'empire. — Dernières conquêtes et acquisitions de la Russie hors d'Europe.

Que faut-il penser des Scythes, des Sarmates et des Hyperboréens de l'antiquité grecque et romaine? Existe-t-il un rapport entre ces expressions géographiques plutôt qu'ethnographiques, dont il ne faut pas se dissimuler le vague, et le fond sédentaire de la population actuelle de l'empire russe, les différentes branches de la grande famille slave, mentionnée pour la première fois sous ce nom dans Procope et dans Jornandès, le groupe ouralo-altaïque des Finnois ou *Fenni* de Tacite et les Lettons, qui ne commencent à faire parler d'eux qu'à partir du xe siècle? Parmi les Scythes, il ne faudrait pas

moins ranger toutes les hordes qui, après les Goths, de race germanique, se sont ruées, du ve siècle de notre ère au XIIIe, sur l'Europe orientale et ont de même en partie franchi le Pruth et les Carpathes : les unes originaires des steppes de l'Asie, comme les Huns, par lesquels commença, et les Mongoles ou Tatares avec lesquels finit cette invasion continue, ainsi qu'entre les deux la tribu turque des Petchénègues du IXe au XIIe siècle; d'autres venues de l'isthme caucasien où l'on croit avoir retrouvé de leurs restes et de leurs traces : ainsi les Alains, les Avares et les Cumans, Comans ou Koumans (des bords de la Kouma, tributaire de la mer Caspienne) du IXe siècle, qui se représentent du XIe au XIIIe sous le nom d'Ouzes ou Polovtzes; enfin des peuples ouraliens tels que les Khazares, qui finirent par se retirer en Crimée, les Bulgares ou Bolgares (1) des bords du Volga et les Magyares, qui passèrent en Hongrie. De ce que plusieurs de ces noms disparurent entièrement de l'histoire, il faut conclure à de grands déplacements et à des mélanges divers par lesquels une partie de ces peuples et des tribus finnoises se fondit dans la masse des Slaves orientaux.

D'abord subjugués par les Goths, puis par les Huns, les Slaves furent aussi plus tard, à partir du VIe siècle, emportés à la suite des peuples germains vers le midi et vers l'ouest, jusqu'aux bords de l'Elbe et de la Saale, comme au sud du Danube jusqu'à l'Adriatique. On a symbolisé leur division en trois branches principales dans la légende d'un partage entre trois frères : Lekh, le patriarche de la Pologne ou plaine, Tchèkh celui des Tchèques et Rus celui des tribus de l'est et du nord-est, où la fondation de Novgorod paraît remonter jusqu'au ve siècle de notre ère, comme sur le Dniéper celle de Kief, ville qui appartenait alors aux Khazares. En Pologne, celle de Gnesen (Gniezno), où Lekh, d'après la fable, découvrit un nid d'aigles blancs, oiseau qui a passé dans les armoiries du pays, de Posen et de Kalisch date du siècle suivant; Cracovie du VIIe.

La constitution définitive des deux plus puissants États slaves de cette partie de l'Europe eut lieu presque en même temps. Dès 840 le paysan Piast, tige de la première des deux grandes dynasties de la Pologne, en fut élu duc, et en 862 les Slaves de Novgorod, fatigués de leurs dissensions continuelles, appelèrent à leur tête, pour mettre un terme à l'anarchie, le Varègue Ruric, qui répondit à

(1) De ces noms vient le mot allemand *Ketzer*, mécréant, et le français « bougre », comme « esclave » de Slaves pris à la guerre et réduits en servitude.

leur invitation, avec ses deux frères, et fixa sa résidence dans cette cité, la plus ancienne métropole de la Russie. Ces guerriers normands, originaires de la Suède, furent connus sous le nom de Rosses ou Russes, soit qu'il leur appartînt déjà, comme porte à le croire celui de Rosslagen (rameurs) que l'on donne encore à la population maritime de la province suédoise d'Upland, soit qu'il fût celui sous lequel les peuples finnois les désignaient, soit plutôt qu'il leur fût resté de Constantinople, où il s'appliquait également à leurs compatriotes servant dans la garde des empereurs. Ruric ne tarda pas à se rendre maître de tous les pays situés entre la Néva et l'Oka, ni son successeur Oleg à s'emparer au midi du petit État de Kief, que venaient d'y fonder d'autres Varègues, et dans la capitale duquel il transféra le siège de sa domination. Au commencement du xe siècle, ce chef et son pupille Igor, fils de Ruric, menacèrent plusieurs fois le Bosphore par mer; mais bientôt les relations avec la cour de Byzance prirent un caractère moins hostile. Puis Vladimir Ier le Grand, qui, après un partage de l'empire paternel, le réunit de nouveau tout entier et reçut en 988 le baptême, avec la main d'une princesse byzantine, belle-sœur de l'empereur d'Allemagne Otton II, s'occupa, avec un zèle qui l'a fait surnommer le saint et l'égal des apôtres, d'associer son peuple à sa conversion, afin de le rendre accessible aux germes de la civilisation plus avancée que renfermait encore l'empire grec, au milieu de sa démoralisation toujours croissante. Vers la même époque Miecislav ou Miecislas Ier (964 à 992), duc des Polonais, suivant l'exemple de saint Venceslas, introduisit aussi le christianisme dans ses États, qui le reçurent toutefois non de l'Orient, mais de l'Occident comme la Bohême, par la voie de l'Allemagne, dont les deux pays reconnaissaient encore la suprématie. Son fils Boleslav ou Boleslas Ier, dit le Grand, s'y étant soustrait et fait sacrer roi, doit être surtout regardé comme le fondateur de la puissance polonaise dans les bassins de la Vistule et de l'Oder, où elle s'étendait aussi sur la Silésie et la Poméranie. Le traité de Bautzen, en 1018, y avait même ajouté la Lusace et une partie de la Moravie. Séparée de la Russie par le culte et relevant désormais de l'Église de Rome, la Pologne devenait le boulevard de la chrétienté latine à l'est. Sous les successeurs de Boleslas, il y eut cependant des partages qui affaiblirent le royaume. La Mazovie, dès 1138, et trente ans plus tard aussi la Silésie, furent constituées en duchés-fiefs de branches apanagées de la maison de Piast. Le premier, dont un duc, Conrad, appela à son aide en 1230, contre les Prussiens

idolâtres, les chevaliers de l'ordre Teutonique, se maintint jusqu'en 1526. Le second, s'étant morcelé, passa, de même que la Lusace, de 1327 à 1357 sous l'autorité de la couronne de Bohême. Celui de Poméranie s'était dès 1181 reconnu vassal de l'empire d'Allemagne. En Russie, où l'ordre de succession n'était pas mieux réglé et la jalousie des prétendants à la dignité de grand prince ramenait de perpétuelles divisions, les démembrements et les apanages se multiplièrent encore bien plus après la mort de saint Vladimir en 1014, mais surtout dans le cours des trois siècles qui s'écoulèrent depuis celle de son fils Iaroslav le Grand, arrivée en 1054. Le testament de ce prince, d'après lequel l'aîné, comme chef de la famille, devait avoir la prééminence, n'y changea rien. Dans cette multitude de souverainetés, au nombre d'une cinquantaine, entre lesquelles se partagea de nouveau l'espèce de confédération que représentait la domination qu'il avait réunie, bornons-nous à distinguer les plus puissantes. C'étaient, après celle de Kief, qui déchut promptement, les principautés de Tchernigof et de Sévérie dans la Petite Russie; puis dans la Galicie orientale ou Russie Rouge et la Volhynie celle de Halitch, dont un grand prince, Daniel Romanovitch, reçut du pape le titre de roi de toute la Russie, mais que les Hongrois et les Polonais ne tardèrent pas à se disputer, avec celles de Przemysl et de Vladimir (Lodomérie); dans la Russie Blanche, celles de Polotzk, de Vitebsk, de Smolensk, etc.; dans la Grande Russie enfin, celles de Novgorod, de Riazan et de Souzdal. De cette dernière, fondée et érigée en grande principauté, à l'instar de Kief, par un fils de Vladimir II Monomaque, précédemment élevé à la même dignité dans cette métropole, Iourii Dolgorouki, c'est-à-dire George Longuemain, qui bâtit Moscou, en 1147, et dont le successeur André fit en 1157 de la ville de Vladimir la capitale du territoire de Souzdal, dérivèrent ultérieurement encore les principautés de Tver et de Rostof. Tous les princes russes exerçaient dans leurs États un pouvoir despotique, à l'exception de Novgorod. Cette cité privilégiée et florissante par son commerce prétendait au droit d'élire elle-même ses souverains et ne leur accordait qu'une autorité limitée; il en résulta que les mutations de règne n'y furent pas exemptes de fortes secousses.

Cet état de division et les luttes intestines auxquelles la Russie était alors en proie y avaient produit un épuisement qui la perdit quand les Mongoles, poussés par Tchinghiz-khan, vinrent tout à coup fondre sur l'Europe avec une irrésistible impétuosité. La défaite

du prince de Halitch, accouru au secours des Polovtzes près de la Kalka, aux environs de Taganrog, en 1224, fraya les voies aux hordes tatares qui, de 1237 à 1240, parvinrent à subjuguer toutes les principautés. La cité de Novgorod seule réussit à sauver son autonomie en traitant avec ces farouches vainqueurs.

L'invasion mongole, sans enlever aux princes de la maison de Ruric l'administration de leurs États, les réduisit comme vassaux tributaires à la dépendance la plus humiliante. Batu-Khan, le chef de la Horde d'Or, qui avait établi sa résidence à Saraï, sur le bas Volga dans la steppe de Kiptchak, entre le fleuve Oural et le Don, s'était, en se réservant le pouvoir de les nommer et de les destituer selon son bon plaisir, érigé en arbitre de tous leurs différends. Ils n'avaient d'ailleurs aucun moyen de se pourvoir contre les exactions sans fin, ni les actes de brigandage, de cruauté et d'oppression auxquels les Tatares se livraient dans leurs courses nomades à travers les pays subjugués. Le caractère asiatique de ce joug a contribué, non moins que les influences byzantines, à imprimer un cachet de servilité aux mœurs russes. Même un guerrier tel que le grand prince de Vladimir Alexandre Nevski, qui, n'étant encore que prince apanagé de Novgorod, avait mérité ce surnom par une victoire éclatante sur les Suédois en 1240, jugea nécessaire de dissimuler et de garder l'attitude d'une parfaite soumission vis-à-vis des Mongoles. C'est le plus jeune de ses fils, Daniel, qui choisit Moscou pour résidence et attacha le nom de cette ville à son titre en 1296. Ioann, ou Jean II, un de ses successeurs, qui s'appliquèrent à convertir en une suprématie de fait celle qu'ils n'avaient eue d'abord que nominalement sur les autres principautés, se fit le premier, en 1353, appeler grand prince de toutes les Russies.

Mais, pendant que la Moscovie arrivait ainsi à une prépondérance durable au cœur du pays, la Russie occidentale était devenue la proie d'un peuple conquérant encore païen et plus barbare que les Mongoles. Depuis le commencement du XIVe siècle les Lithuaniens, sous la conduite de leurs grands princes Ghédimine, Olgherd et Jaghiel ou Jagellon, s'en étaient rendus maîtres et avaient même poussé leurs ravages au delà du Dnieper jusque vers Moscou. Dès 1320 Kief, l'ancienne métropole, était tombée en leur pouvoir. Plus au nord l'ordre Teutonique avait entamé le territoire de Pskof et menaçait, comme les Lithuaniens, celui de Novgorod.

Nous revenons à la Pologne, que les progrès de l'oligarchie, sous les successeurs de Boleslas Ier, avaient fait tomber dans une confu-

sion non moindre, mais qu'un prince énergique, Vladislas Lokietek ou le Bref, parvint à réunir de nouveau sous son sceptre, hormis la Silésie et la Mazovie. Il abaissa les grands en admettant à participer aux privilèges de la noblesse tous les membres de sa milice, reprit le titre de roi en 1320 après avoir fixé le siège du gouvernement à Cracovie, et établit, à côté d'un conseil déjà existant des prélats et magnats, une sorte d'assemblée nationale ou diète, dont la première fut convoquée en 1331 et dans laquelle tous les nobles indistinctement eurent le droit de se faire représenter par leurs députés ou nonces. Son fils Casimir III le Grand, afin de réprimer l'ambition croissante de la noblesse, fit ce qu'il put pour relever aussi le peuple, ce qui lui fit donner le surnom de Roi des paysans par les contemporains. Cracovie et les villes principales lui durent la splendeur dont elles jouirent plus tard, la première aussi son université et la Pologne un recueil de lois. Il tint tête aux Mongoles, s'arrangea avec l'ordre Teutonique et céda ses droits sur la Silésie à la couronne de Bohême, mais hérita de toute la Russie Rouge à la mort de Boleslas, dernier duc de Halitch. Comme il mourut lui-même en 1370 sans postérité légitime, la branche royale de la maison de Piast s'éteignit avec lui. Son neveu Louis d'Anjou, roi de Hongrie, qui lui succéda, n'ayant aussi que deux filles, dut, pour assurer la transmission de la couronne de Pologne à la cadette Hedvige, faire à la diète de larges concessions. En 1386 le mariage de l'héritière avec Jagellon, le puissant grand-duc de Lithuanie, maître de tous les pays situés depuis le territoire des républiques de Novgorod et de Pskof jusqu'à celui des Tatares de Perekop, et la conversion de ce prince au christianisme élevèrent au trône de Pologne une nouvelle dynastie, dont les possessions doublèrent la puissance du royaume et la portèrent à son apogée. Les libertés et privilèges de la noblesse polonaise furent dès lors également concédés aux nobles lithuaniens et russiens ; puis le concile de Florence établit l'union religieuse entre le rite grec et le romain dans les Russies polonaises, en 1439; mais l'union politique définitive avec la Lithuanie ne fut décrétée qu'en 1569, à Lublin. La nécessité fréquente de solliciter des diètes la reconnaissance des droits du souverain, avant de finir par rendre la couronne élective, eut pour effet de limiter de plus en plus étroitement le pouvoir royal. Casimir IV Jagellon fut obligé de résigner en 1454 le droit de déclarer la guerre et de faire la paix. Cependant le prestige de la royauté se maintint encore pendant plus de deux siècles, par la

force des traditions. La paix de Thorn fit rentrer en 1466 la Prusse occidentale sous la domination immédiate de la Pologne, qui, en 1561, acquit aussi la Livonie et établit sa suzeraineté sur la Courlande au nord, tandis qu'au sud elle résistait bravement aux Turcs, que la chute de l'empire grec lui avait donnés pour voisins de ce côté. Vers la fin du XV[e] siècle, les Jagellons régnaient en même temps sur la Bohême et la Hongrie. La Moldavie et la Valachie même reconnaissaient la suzeraineté des rois de Pologne. Au temps de Copernic (mort en 1543) Cracovie seule ne comptait pas moins de 50 imprimeries, et les principaux auteurs étrangers, tant anciens que modernes, étaient traduits en polonais. Par l'acte d'union de Lublin, qui fut le testament politique de Sigismond-Auguste, dernier des Jagellons, la Pologne et la Lithuanie, tout en conservant chacune son administration distincte, reconnurent l'autorité d'une assemblée représentative commune, et Varsovie, le point central entre les deux pays, désignée pour la réunion de la nouvelle diète, devint la résidence des rois. Les nobles seuls étaient admis à exercer les droits politiques; mais comme le service militaire conférait la noblesse, le nombre des citoyens n'était pas restreint et l'on évaluait, au commencement du XVII[e] siècle, à plus d'un million d'âmes la population de cette classe, qui seule eut le droit de posséder des terres. Par suite de l'abolition du droit d'aînesse et de toutes les distinctions aristocratiques en 1538, l'égalité démocratique entre les nobles devint la loi suprême du pays. L'interrègne de 1572 ayant fait tomber tous les pouvoirs aux mains de la diète, elle s'empressa de faire une loi qui rendit la couronne élective et de s'assurer le droit de dicter des conditions aux nouveaux élus, en leur faisant signer des contrats qui les formulaient, les fameux *pacta conventa*. Ce fut le commencement de la république de Pologne. Ces capitulations successivement imposées à tous les rois depuis Henri de Valois, en 1574, attirèrent l'anarchie sur le pays, surtout après que le chancelier Zamoyski eut obtenu que leur élection ne procédât plus des assemblées représentatives, mais d'une participation directe de toute la noblesse, qui venait se masser, à cheval et armée jusqu'aux dents, dans le champ électoral de Vola, sous les murs de Varsovie, autour du *kolo* ou cercle réservé à la diète et au sénat, dans lequel on entrait par trois portes correspondant aux trois grandes divisions du royaume en Grande Pologne à l'ouest, Petite au sud et Lithuanie à l'est. Au sénat siégeaient trois classes de dignitaires : les évêques avec l'archevêque de Gnesen, primat du

royaume, à leur tête; les voyvodes ou gouverneurs des provinces, au nombre de 34, et les châtelains (*castellani*) majeurs ou mineurs, qui étaient dans l'origine les commandants des forteresses, mais finirent par être de simples titulaires. Les nonces ou députés élus de la noblesse formaient la diète. A la mort de chaque roi, la vacance du trône ramenait une crise violente, dans laquelle la rivalité des compétiteurs et l'ambition des grands ne manquaient presque jamais de bouleverser tout le pays, dont cette fièvre périodique devait fatalement miner la puissance et la prospérité. Les collisions armées entre les partis devinrent de plus en plus fréquentes, et bientôt la locution *Polonia confusione regitur* devint proverbiale. Aux élections du souverain nominal, comme dans toutes les délibérations, l'influence des prélats et des magnats l'emportait presque toujours. Des 1,200,000 gentillâtres ou *schlakhtzitzes* (archers), presque tous étaient obérés et la plupart réduits à la condition d'un véritable prolétariat nobiliaire, entretenu par les factions qui déchiraient l'État. Le servage s'étant introduit de la Lithuanie en Pologne, les paysans, astreints à labourer la terre qu'ils ne pouvaient plus posséder en propre, y arrivèrent aussi bientôt par le fait, sans aucune loi précise, à n'être plus que des esclaves. Un tiers-état, l'avant-garde du progrès des lumières et de la civilisation moderne dans les pays d'occident, faisait presque entièrement défaut. Les villes capitales de Cracovie, Posen, Lemberg, Vilna, Varsovie, Danzig et Thorn, encore très florissantes au XVIe siècle, tant que l'affaiblissement de la royauté ne leur eut pas retiré leur unique soutien, avaient seules part, en raison de leurs privilèges municipaux et de leurs propriétés urbaines, à la représentation dans les diètes; mais dans l'élection du roi elles étaient tenues d'adhérer toujours au choix de la noblesse. C'est à peine si l'on y trouvait, abstraction faite des villes de Prusse, de 400 à 500 négociants, en partie étrangers, ainsi qu'une cinquantaine de mille d'artisans, disséminés dans de méchants bourgs, aussi qualifiés de villes dans l'ancienne Pologne, mais en majorité situés sur les domaines des grands seigneurs terriens, à l'arbitraire et aux exactions desquels ils étaient abandonnés sans défense. La présence des juifs, qui ne sont dans aucun pays du monde aussi nombreux qu'en Pologne[1], y a d'ailleurs aussi fait obstacle au développement d'une véritable bourgeoisie nationale. La monarchie

(1) Leur apparition dans cette contrée remonte au règne de Boleslas le Grand. Venus d'Allemagne principalement, ils obtinrent leurs premières immunités de Vladislas Ier en 1096, puis retrouvèrent au XIVe siècle, à l'époque même où ils étaient le plus per-

des Piasts et des Jagellons, sans gouvernail et sans lest, n'étant ainsi plus dirigée que par la turbulence d'une noblesse guerrière, orgueilleuse, prodigue et complètement oisive en temps de paix, le désordre fut porté à son comble quand, en 1654, le nonce lithuanien Siczynski établit avec succès le précédent du *liberum veto*, de ce droit exorbitant en vertu duquel un seul membre de la diète frappait de nullité, par son opposition individuelle, toutes les décisions de l'assemblée. C'était la désorganisation du pouvoir législatif même.

Disons pourtant que la noblesse polonaise, afin de ne pas offrir aux voisins l'occasion d'imposer leurs candidats aux suffrages de la république, s'entendit jusque vers la fin du XVIIe siècle pour les porter de préférence sur des rejetons de sa seconde dynastie. Ainsi comme le duc d'Anjou, qui ne tint à son poste que cinq mois, son successeur de 1575 à 1586, le brave, énergique et juste Étienne Bathory, prince de Transylvanie, dut promettre d'épouser Anne, sœur du défunt roi Sigismond-Auguste. C'est comme fils et petits-fils de Catherine Jagellon que les Vasa catholiques furent appelés sur le trône polonais, qu'ils occupèrent de 1587 à 1668, et à titre de rejeton de la même race que l'on offrit la couronne au prince Michel Wisniowiecki (Koribut), quand ils s'éteignirent aussi sans laisser de postérité. Sous ces règnes la Pologne, plusieurs fois victorieuse des Moscovites, eut encore comme puissance européenne ses jours de grandeur. Malheureusement les Vasa, prétendant à la couronne de Suède, dont leur zèle religieux leur avait fait perdre l'héritage, poussèrent la Pologne dans les funestes voies de l'intolérance confessionnelle et entraînèrent les deux pays dans une guerre de succession de plus de soixante ans, qui se compliqua d'autres avec l'électeur de Brandebourg et duc de Prusse, ainsi qu'avec George Rakoczy, prince de Transylvanie, de la guerre civile en Pologne même, de révoltes des Cosaques de la Petite Russie sous l'hetman Khmielnicki et Doroszenko, fomentées par les intrigues des tsars, et de terribles incursions des Tatares. Le pays, au sortir de ces luttes, se trouva complètement ravagé et épuisé ; la population y avait diminué de 3 millions d'âmes et la civilisation reculé de plusieurs siècles. Le traité de Wehlau (1657) obligea Jean Casimir à reconnaître l'indépendance du duché de Prusse; la paix d'Oliva (1660) lui coûta la cession de la Livonie et de l'Esthonie aux

sécutés dans les autres pays, un chaud protecteur dans Casimir le Grand, qui fut pour eux comme un autre Assuérus, épris des charmes d'une belle juive, du nom d'Esther aussi.

Suédois. Les Turcs, qui de leur côté avaient, dès 1475 et 1484, enlevé aux Polonais Perekop, ainsi que les ports d'Akierman et de Kilia en Bessarabie, et auxquels Sigismond III avait également dû céder la suzeraineté de la Moldavie en 1619, envahirent aussi la Podolie, lors de la défection de Doroszenko. Mais la victoire de Khotine, remportée en 1673 par Jean Sobieski, l'hetman ou généralissime des forces polonaises, les arrêta et éleva au trône ce héros, qui dix ans après s'illustra par le service éclatant qu'il rendit à la chrétienté en volant au secours de l'empereur, sous les murs de Vienne, dont la délivrance fut le dernier acte de vigueur de la Pologne au dehors et un de ses plus beaux titres de gloire. Ayant essayé en vain de rendre le trône héréditaire dans sa famille, il mourut en 1696 plein d'inquiétude sur l'avenir de son pays, auquel le traité de Carlowitz restitua cependant la Podolie. La Pologne avait encore, à cette époque, un territoire de plus de 23,000 milles carrés géographiques avec une population d'environ 14 millions d'âmes; mais l'anarchie y allait grandissant et tout autour d'elle concourait à rendre incurables les maux qui avaient amené sa décadence.

Dans l'intervalle un vaillant prince, Dimitri, qui régnait à Moscou depuis 1362, profitant de scissions qui s'étaient déclarées dans la Horde d'Or, avait pris la résolution hardie de secouer le joug tatare et failli réussir en remportant sur l'armée du khan Mamaï, près des bords du Don, en 1380, une victoire chèrement achetée, qui lui valut le surnom de Donskoï; mais la fortune changea à l'arrivée de nouveaux flots des Tatares dont la prise de Moscou rétablit la domination oppressive. L'affranchissement ne s'accomplit qu'un siècle plus tard sous Ioann ou Jean III (1462 à 1505), après que la Horde, ébranlée en 1398 par le choc de celles d'un autre conquérant d'Asie, Tamerlan, se fut démembrée en plusieurs khanats. Ioann dit Gordii ou le Superbe, le plus remarquable des prédécesseurs de Pierre le Grand, commença par proclamer l'indivisibilité de la Moscovie en 1476, réduisit à l'obéissance Novgorod la Grande en la dépouillant des privilèges qui en faisaient une véritable république (avec un prince et une aristocratie), puis, maître absolu de la Moscovie, fit alliance avec le khan de Crimée, refusa le tribut et marcha contre la Horde, qu'il anéantit jusque dans Saraï même (1480). A la suite de son mariage avec une nièce du dernier des Paléologues, il fit entrer dans les armes de Russie l'aigle à deux têtes de Byzance. Le premier il s'occupa sérieusement de multiplier les relations avec l'Europe occidentale, fit venir d'Italie des architectes

et des professionnistes, forma avec des mercenaires allemands et lithuaniens le noyau d'une armée permanente et y introduisit l'usage de l'artillerie. Son fils Vassili IV, qui prit le titre de tsar de toutes les Russies, réussit à reprendre Smolensk aux Polonais et reçut à Moscou l'ambassade du baron de Herberstein, que lui envoya l'empereur Maximilien pour le décider à une alliance contre les Turcs. Il eut pour successeur en 1533 Ioann IV Vassiliévitch le Terrible, ce bourreau de la malheureuse cité de Novgorod, d'une cruauté qui égalait l'énergie de son despotisme, appliqué à la concentration de l'empire, à son agrandissement et à l'introduction des éléments extérieurs propres à relever sa puissance. Après avoir créé en 1545 la milice des strélitzes (*streltzi*, tireurs), il abattit et réunit à son empire, de 1552 à 1554, les deux khanats de Kazan et d'Astrakhan. Vers la même époque s'établirent les premières relations directes de la Moscovie avec l'Angleterre, par la voie récemment découverte de la mer Blanche. Battu par les Polonais dans une guerre tentée pour la conquête de la Livonie, Ioann se tira d'embarras en leurrant de la promesse de s'unir à l'Église romaine le pape Grégoire XIII, qui décida, par l'envoi du jésuite Possevin auprès d'Étienne Bathory, la conclusion de la paix de 1582. Ce fut vers la fin de son règne aussi qu'un Pizarre cosaque, l'hetman Iermak Timoveïef, à la solde de la riche famille de marchands des Stroganof, s'empara de la Sibérie, dont la conquête ne s'acheva toutefois qu'en 1587. La mort de Fœdor, dernier rejeton de la dynastie de Vladimir Monomaque, en 1598, précipita la Russie dans un épouvantable chaos de guerre et d'anarchie. Démétrius ou Dimitri, frère de ce prince, ayant, suivant l'opinion la plus accréditée, péri en 1591 par un assassinat dont on soupçonna le beau-frère et principal conseiller du dernier tsar, Boris Godounof, que ce crime et des talents éminents portèrent lui-même au trône, où il se maintint avec gloire jusqu'en 1605, une série de prétendants, qui se firent passer pour le jeune prince disparu et sont connus dans l'histoire sous le nom de Faux Démétrius, bouleversèrent l'empire. Ils étaient poussés par les intrigues des jésuites et des Polonais, qui, ayant pris Moscou, firent proclamer tsar Vladislas, fils de leur roi Sigismond III Vasa. Novgorod la Grande ayant d'autre part élu pour souverain un prince suédois, le démembrement de la Moscovie paraissait inévitable et le triomphe de la Pologne assuré, quand une insurrection nationale s'organisa à la voix du patriote Minine, simple boucher de Nijni-Novgorod, et sous le commande-

ment du prince Pojarski, qui parvint en 1612 à chasser l'ennemi de la capitale, réduite en cendres et remplie de carnage. Ce fut alors que le choix d'un souverain national se porta sur un membre de la famille de Romanof, qui tenait par les femmes à la maison de Ruric, le jeune Michel Fœdorovitch, aïeul de l'homme avec lequel commence véritablement le rôle de la Russie comme puissance européenne.

Dès qu'elle n'eut plus rien à craindre sur ses derrières, la Russie, plus elle entrait en conflit avec ses voisins de l'ouest, dut aussi mieux sentir les avantages de la civilisation européenne et tendre instinctivement à se les approprier. Pierre le Grand ne fut pas, sous ce rapport, aussi novateur que l'on est communément porté à le croire. Le fait est que sa mort n'arrêta pas l'œuvre de réforme à laquelle son exemple et son énergie sans égale avaient donné l'impulsion. Elle continua, par la force des choses, sous des règnes dont aucun ne se trouva à la hauteur du sien, avant celui de Catherine II, qui, étrangère de naissance et d'éducation, se montra supérieure à lui par la largeur des vues et la culture de l'esprit. Le génie de Pierre le portait à diriger principalement son activité sur l'acquisition des éléments matériels de la civilisation occidentale. Le côté moral ne le préoccupait guère dans ses réformes, et de même après lui la cour de Russie, tout en se modelant sur les mœurs dissolues de la plupart de celles du siècle dernier, ne cessa-t-elle pas de trahir de temps en temps, par maint drame de succession, la persistance d'un côté asiatique. Le grand tsar a été surtout le fondateur de l'État moderne en Russie, son œuvre de réforme générale et de réorganisation politique, prodigieuse comme telle, a été dès le principe conçue avec trop de hâte et d'une manière très superficielle au point de vue du progrès social, défaut qui n'a peut-être jamais été plus vivement ressenti que précisément de nos jours.

A l'avènement de Pierre, l'empire russe était encore séparé de la Baltique. De là cette longue lutte avec Charles XII qui commença par une défaite des Russes à Narva en 1700, mais finit en 1709 à Poltava par une victoire complète et substitua leur prépondérance à celle qu'y avait eue la Suède depuis Gustave-Adolphe. La paix de Nystadt, en 1721, entraîna pour ce royaume, épuisé par une guerre de vingt ans, la perte de la Livonie et de l'Esthonie, ainsi que celle de la Carélie et de l'Ingrie, où Pierre avait dès 1703, au fort des hostilités, fait sortir de terre, par un acte de sa puissante volonté, la nouvelle capitale de l'empire, se posant fièrement en face

de l'Europe, avec tout l'appareil de son armée réorganisée et de sa flotte de création récente. L'influence de Pierre sur les affaires intérieures de la Pologne, comme allié du roi nouvellement élu, Auguste II de Saxe, ses entreprises contre la Porte, qui avait renoncé dès 1681 à toute prétention de suprématie sur le pays des Cosaques, mais recouvra en 1711, par suite du fameux traité du Pruth, la forteresse d'Azof, clef de la mer du même nom; puis son intervention dans les troubles de la Perse, déterminée par des motifs d'intérêt commercial, en 1722, ouvrirent autant de carrières nouvelles à l'ambition de ses successeurs. Sous la fille de son frère aîné, Anne Ioannovna, qui remit la direction du cabinet et le commandement de l'armée à deux Allemands formés à l'école du grand tsar, Ostermann et Munnich, la Russie arriva par la force et par l'intrigue à faire triompher Auguste III de Saxe de son compétiteur Stanislas Leczynski en 1734, força les états de Courlande à reconnaître pour souverain, en 1737, Biren, le favori de l'impératrice, et remporta sur les Turcs de grands avantages, qui furent toutefois reperdus par suite des opérations malheureuses de l'Autriche, à la paix de Belgrad (1739). L'avènement d'Élisabeth, la plus jeune des filles de Pierre le Grand, fut marqué par une réaction contre l'influence qui avait été accordée jusque-là aux étrangers dans le gouvernement de l'empire, mais aussi par une participation plus directe de celui-ci, comme allié de l'Autriche, aux grands démêlés de la politique européenne. En 1743, la paix d'Abo avait encore agrandi la Russie aux dépens de la Suède du côté de la Finlande. L'envoi d'un corps russe en Allemagne contre la France contribua beaucoup à décider en 1748 la conclusion de la paix d'Aix-la-Chapelle, et dans la guerre de Sept ans les armées moscovites montrèrent qu'elles étaient en mesure de tenir tête même à un tacticien de la force du grand Frédéric. Un revirement de système eut lieu toutefois en 1762 à l'avènement du neveu d'Élisabeth, Pierre III de Holstein-Gottorp, admirateur passionné du roi de Prusse.

Sous la grande Catherine, qu'une révolution plaça six mois plus tard sur le trône de son époux, le Nord prend un nouvel aspect, l'Orient aussi change de face, et la Russie acquiert une influence véritablement décisive sur les destinées politiques de l'Europe. Le génie de cette princesse et le soin qu'elle prit à s'entourer des plus hautes intelligences contemporaines, firent faire à l'organisation intérieure et au développement matériel de son empire des progrès immenses, accompagnés toutefois aussi de beaucoup de mirage. Sous son règne

les revenus annuels de l'État, de 10 millions de roubles sous Pierre le Grand, s'accrurent jusqu'à 60 millions, l'armée de terre fut portée à 450,000 hommes, et la marine, négligée depuis la mort de son créateur, compta bientôt 45 vaisseaux de ligne. Nous résumerons tout à l'heure dans leur enchaînement les faits qui amenèrent le démembrement de la Pologne, à la perte de laquelle l'ambition de Catherine, peu scrupuleuse dans le choix des moyens, s'attacha d'abord, et qu'elle finit par étrangler. Dans ses guerres avec la Porte, qui seule essaya de porter secours à ce malheureux pays, les victoires navales des Russes à Chios et à Tchesmé en 1770, puis dans la campagne suivante les grands succès de Roumantsof, qui, après avoir envahi les principautés et franchi le Danube, enferma l'armée du grand vizir à Choumla et dans les défilés de la Bulgarie, conduisirent en 1774 à la paix de Koutchouk-Kainardji. Le sultan dut y renoncer à toute suprématie sur les Cosaques de la mer Noire et les Tatares de la Crimée, ainsi qu'abandonner aux vainqueurs toute la Kabarda ou Circassie et la place d'Azof, avec celles de Kertch et de Iénikalé, clefs du bosphore Cimmérien. C'est alors que Catherine II conçut, avec son ambitieux favori Potemkine, l'idée d'une restauration de l'empire grec sur les débris de l'édifice croulant de la Porte; mais trop d'empêchements s'opposèrent dans la suite à l'exécution de son dessein, qu'ils l'obligèrent de borner à l'abaissement graduel et durable de la puissance ottomane. En 1783, toute la Crimée fut occupée par ses troupes, et la dynastie qui régnait en Georgie, jusque-là vassale de la Perse, dut reconnaître la suprématie russe. En 1792 enfin la paix de Jassy fixa la limite de l'empire au Dniester, après une nouvelle guerre contre les Turcs, à laquelle l'Autriche pour la seconde fois participa, comme alliée de la Russie, et dont les exploits principaux furent les terribles assauts de Souvarof, avec la conquête de la Bessarabie et de toute la Moldavie, qui furent néanmoins rendues à la Porte, sous la condition du respect des droits précédemment reconnus par elle aux principautés de la rive gauche du Danube.

Auparavant déjà, pendant la guerre de l'indépendance américaine, dont le commerce de la Russie avait tiré grand avantage, Catherine, ne laissant échapper aucune occasion d'étendre son influence, avait pris, d'après le conseil du comte Panine, l'initiative d'un pacte de neutralité armée sur mer avec la Suède et le Danemark, pacte auquel accédèrent la Prusse, la Hollande, la France, l'Espagne et le Portugal.

Le démembrement de la Pologne, l'acte le plus important mais aussi le plus inique de ce règne, était prémédité dès le jour où Pierre le Grand avait changé son titre de tsar de Moscou en celui d'empereur de toutes les Russies, plusieurs de celles-ci étant encore polonaises. Déjà l'anarchie ne connaissait plus de frein dans ce malheureux pays. Sur 30 diètes qui se succédèrent sous les règnes des deux rois de la maison de Saxe, on n'en compte qu'une seule dont les travaux ne furent pas arrêtés par l'opposition du *liberum veto*, érigé en loi par l'influence de Pierre en 1718. Le premier soin des tsars, dont l'alliance se montra plus dangereuse encore que leur hostilité, fut de perpétuer ce désordre. Ils y réussirent par des manœuvres d'une habileté machiavélique, comme celle de faire accepter à la Pologne leur garantie de toutes ses libertés, c'est-à-dire de tous les droits abusifs que s'était arrogés la classe privilégiée. La diète de 1718, ainsi rassurée, crut devoir limiter le chiffre de son armée à 24,000 hommes et celui du revenu public annuel à 5 millions de francs, ce qui mettait le royaume à la merci de ses puissants voisins. Les troupes alliées, que les factions appelaient tour à tour à leur aide, ne quittaient plus la Pologne. Ce furent les baïonnettes russes qui procurèrent en 1733 à l'électeur de Saxe, Auguste III, fils d'Auguste II, l'avantage sur son compétiteur le patriote Stanislas Leczynski, que Charles XII avait fait élire en 1704 et qui, après avoir perdu son trône en 1712 essaya vainement d'y remonter avec l'appui de la France, où régnait son gendre Louis XV. Ce fut de même sous la protection de ces baïonnettes que se fit en 1764 l'élection du dernier roi de Pologne, du beau Stanislas Poniatowski, l'ancien favori de Catherine II. Il voulut, d'après les conseils des princes Czartoryski, ses parents, relever l'autorité royale par un changement dans la constitution. Mais l'insubordination de la noblesse, les intrigues de Catherine II et les troubles causés par les efforts des dissidents qui venaient, en s'appuyant sur l'étranger, d'obtenir en 1768 la liberté de conscience et les mêmes droits que les catholiques, firent éclater la guerre civile avec la formation de la ligue nationale et catholique dite confédération de Bar, qui annula cette concession et déclara le trône vacant. Catherine II ne visait à rien moins qu'à profiter de l'ascendant qu'elle avait pris pour incorporer la Pologne tout entière à son empire. Le grand Frédéric, son allié, avait intérêt à parer, par tous les moyens possibles, au danger qu'aurait eu pour la Prusse l'accomplissement d'une éventualité aussi inquiétante pour l'avenir de sa propre puissance. Il

était difficile au conquérant de la Silésie de s'entendre seul à ce sujet avec l'Autriche, qui avait déjà profité de la confusion générale pour réannexer à la Hongrie le comté de Zips, autrefois dépendant de cette couronne. La Pologne même, depuis le renversement du ministère Choiseul en France et l'écrasement des confédérés par les forces russes, se trouvait comme anéantie. Les hordes tatares envoyées par la Porte au secours des premiers n'avaient fait qu'y introduire un nouvel élément dévastateur. Ce fut alors que Frédéric, pour déjouer le plan de Catherine, qui comptait s'inféoder le pays par l'offre d'une alliance offensive et défensive avec la Russie, fit proposer le partage à l'impératrice dont il contrariait les desseins, mais qui finit néanmoins par s'y prêter, parceque les nouvelles tendances de l'esprit national en Pologne commençaient à lui faire craindre que la proie convoitée ne lui échappât. La répugnance de Marie-Thérèse à consentir au démembrement ayant été vaincue aussi par l'appât d'une part de butin, les trois cours publièrent leur fameux manifeste du 13 janvier 1773 et envahirent, sans rencontrer d'obstacle, ce qu'elles trouvaient à leur convenance. La Russie poussa ses limites à la Duna et au Dnieper, la Prusse les siennes à la Netze et l'Autriche s'étendit sur les deux rives du Dniester dans la Russie Rouge, ainsi que le long de la haute Vistule et du San jusqu'à leur confluent, dans les palatinats de Cracovie et de Sandomir, comme on l'a vu au tome II. Ce premier partage enleva à la Pologne 3,651 milles carrés géographiques avec près de 5 millions d'âmes (1); il lui restait 7,300,000 âmes sur un territoire de 9,977 milles carrés géographiques dont les cabinets spoliateurs, après la signature de l'acte de cession, lui garantirent expressément la souveraineté!

La situation du pays était devenue des plus critiques. Cependant, malgré l'arrogante déclaration du ministre de Catherine que le moindre changement y serait regardé par le cabinet russe comme une violation des traités, les Polonais, comprenant l'urgence des réformes, s'apprêtaient à en introduire. Quinze années s'étaient écoulées au milieu de ces préparatifs, quand la révolution française vint à éclater. Catherine, tout en s'en déclarant ennemie, s'abstint de prendre part à la convention de Pilnitz, parce qu'elle

(1) La Prusse y entra pour 631 m. c. et 600,000 âmes, la Russie pour 1,660 m. c. et 1,800,000 âmes. L'Autriche eut un lot de 1,360 m. c. et 2,580,000 âmes, formé des parties les plus riches et les plus peuplées du royaume, qui y perdit sa frontière la plus forte, le rempart des Carpathes.

était elle-même en guerre avec la Suède et la Porte. La Pologne, à laquelle cette circonstance procurait un moment de répit, résolut d'en profiter pour accomplir la réforme de son organisation politique. Frédéric-Guillaume II, roi de Prusse, avait conclu en 1790 une alliance offensive et défensive avec le royaume voisin, qui se donna le 3 mai 1791 une nouvelle constitution, à l'esprit plus sage de laquelle applaudissait l'Europe libérale. Tout semblait présager au pays un meilleur avenir, quand Catherine, ayant hâte d'arrêter l'œuvre commencée sous ces bons auspices, s'empressa de faire la paix avec ses adversaires du nord et du midi pour tourner ses forces contre la Pologne, où elles appuyèrent le parti des mécontents de la confédération de Targowicz et leurs protestations contre la réforme. Frédéric-Guillaume, qui venait de faire une campagne malheureuse contre la France et craignait l'esprit révolutionnaire, ayant déserté la cause polonaise et fait avancer également des troupes de son côté, sous le prétexte de pourvoir à la sécurité de ses propres États, la résistance ne fut pas longue, et les deux puissances, ne se fondant que sur le droit du plus fort, procédèrent au deuxième partage des mois de juillet et de septembre 1793. La Russie prit l'Oukraine et la Podolie, ainsi que la majeure partie de la Volhynie et des provinces lithuaniennes avec la Polésie : en tout 4,612 m. c. peuplés de 3 millions d'âmes; la Prusse Danzig et Thorn, toute la partie occidentale de la Grande Pologne jusqu'à la Piliça et même une partie du palatinat de Cracovie dans la Petite : ensemble un surcroît de 1,131 m. c. avec 1,130,000 habitants. Ainsi mutilé pour la seconde fois, le royaume se trouvait réduit à 4,234 m. c. et 3,170,000 âmes.

Cernée à Grodno par les troupes russes, qui occupaient tout le pays en y poursuivant le désarmement de celles de la république, la diète ne put opposer qu'un morne silence à cet attentat; mais bientôt le désespoir poussa les patriotes à tenter un effort suprême sous la conduite de Kosciuszko, qu'ils mirent à leur tête en mars 1794 et qui fit appel à tous les Polonais, en relevant le drapeau de l'indépendance. Seuls, ils n'étaient pas cependant de force à lutter indéfiniment contre la marée montante de l'invasion prussienne, autrichienne et russe. On sait comment leur chef héroïque succomba dans une affaire du 10 octobre, et Varsovie tomba le mois suivant au pouvoir de Souvarof, après le terrible assaut du faubourg de Praga. Rien ne faisait plus obstacle au partage définitif de l'année 1795, dans lequel la Russie s'attribua la plus forte part, comprenant à l'est tout ce qui avait été laissé à la

Pologne de la Lithuanie et de la Volhynie, ainsi que la majeure partie de la Samogitie (2030 m. c. avec 1,200,000 âmes, à part la Courlande); la Prusse au sud un nouveau district de la Petite Pologne et au centre, ainsi que vers l'est, la Nouvelle Prusse orientale, formée de parties de la Mazovie et de la Podlachie avec Varsovie et Praga, sur les deux rives de la Vistule, du district de Bialystok en Lithuanie et de la Samogitie en deça du Niémen (ensemble 997 m. c. et un million d'âmes); l'Autriche enfin, vers le centre, tout le reste du pays de la Vistule compris entre la Piliça, le San et le Bug (834 m. c. avec un million d'âmes aussi). Le roi Stanislas abdiqua. Ainsi fut porté au droit public de l'Europe le plus rude coup qu'il ait essuyé depuis la formation des sociétés modernes, et duquel résulte en même temps une grande leçon de l'histoire. S'il est reconnu depuis longtemps que le despotisme corrompt et énerve ou exaspère les peuples, il fallait peut-être l'exemple non moins frappant d'une grande infortune comme celle de la Pologne pour rendre clair à tous les yeux comment l'anarchie ruine et tue les États.

Les Russes, dans une guerre avec la Perse, venaient de s'emparer de Derbend et de Bakou, sur les bords de la mer Caspienne, quand vers la fin de 1796 la mort surprit Catherine au milieu de ses succès. Si, en Occident, elle s'était bornée à conclure avec l'Angleterre une alliance défensive, à laquelle l'Autriche ne tarda pas à accéder, son fils et successeur Paul, prenant vis-à-vis de la France une attitude ouvertement hostile, envoya en 1799, après le départ de Bonaparte pour l'Égypte, Souvarof sur le théâtre de la guerre en Italie, où il prit le commandement de l'armée austro-russe et remporta plusieurs victoires, mais ne put s'entendre avec les chefs de l'armée alliée. Les Russes, qui venaient de traverser ainsi en armes pour la première fois toute l'Europe centrale, ayant échoué à Zurich dans leur tentative de se jeter sur la France par la Suisse, furent rappelés peu de temps après par un ordre de leur souverain. Mais Paul, qui avait aussi fait alliance avec le sultan, n'en continua pas moins la guerre maritime. Corfou tomba devant leurs flottes réunies et en 1800 fut fondée sous leur garantie la république des sept îles Ioniennes. Le refus de l'Angleterre de restituer Malte à l'ordre dont Paul avait accepté la grande maîtrise, tendait à l'éloigner complètement de cette puissance, quand en 1801 le changement de règne produisit un revirement soudain dans la politique du cabinet de Saint-Pétersbourg. Alexandre Ier, en montant sur le trône,

était animé du désir de travailler à la pacification de l'Europe; mais l'ambition de Napoléon, l'empêchant de se rapprocher de la France comme il le voulait, le porta à s'allier contre lui avec l'Autriche en 1805 et avec la Prusse en 1806. On connaît le peu de succès des campagnes qui en résultèrent et dont le sort rendit Napoléon maître des conditions de la paix, conclue en 1807 à Tilsitt. La Russie, qu'il voulait gagner, n'y perdit rien; car si elle dut retirer ses troupes de Cattaro et de Corfou, le vainqueur lui adjugea, en Lithuanie, le district naguère prussien de Bialystok, et la guerre qu'elle prit l'engagement de déclarer à la Suède, qui seule tenait encore activement le parti des Anglais, lui procura en 1809, à la paix de Frederikshamn, toute la Finlande avec les îles d'Aland. La même année, bien qu'Alexandre ne prît qu'une faible part à la guerre entre la France et l'Autriche, elle obtint de plus une portion de la Galicie orientale, le cercle de Tarnopol, qu'il restitua plus tard à l'Autriche en 1815.

On sait que le refus d'Alexandre d'obtempérer aux exigences du système continental détermina la rupture dont la fameuse campagne de Russie fut la conséquence en 1812. L'incendie que des mains inconnues, poussées par un patriotisme fanatique, allumèrent à Moscou et qui, par son côté monstrueux, présente quelque analogie avec la conception des attentats par lesquels se manifestent aujourd'hui les complots du nihilisme, marqua la défection de la fortune que Napoléon croyait avoir attelée pour jamais à son char de triomphe et fut le signal du réveil de l'Allemagne et de l'Europe, ainsi que le prélude de la chute du conquérant, amenée par une coalition générale des souverains et des peuples. C'est de toutes les puissances continentales la Russie qui fut le plus largement récompensée de ses efforts dans la lutte gigantesque des trois années suivantes. L'empereur Alexandre, en 1815, ne conserva pas seulement toutes ses précédentes conquêtes; le grand-duché de Varsovie, dont Napoléon avait formé, à Tilsitt en 1807 et à Schoenbrunn en 1809, avec des provinces polonaises enlevées à la Prusse et à l'Autriche, un État souverain pour le roi de Saxe, fut converti pour le tsar en un royaume de Pologne constitutionnel, à l'exception de la partie occidentale, que recouvra la Prusse, et du district de Cracovie, dont on fit un simulacre de république. Principal auteur et âme de la Sainte-Alliance, dont un état moral alors fortement imbu de mysticisme lui avait suggéré l'idée, il n'en acquit pas moins et il conserva jusqu'à sa mort, en

1825, une prépondérance politique très marquée en Europe. Un grand rigorisme de légitimité était devenu la règle exclusive de sa politique. Aussi, aux congrès d'Aix-la-Chapelle, de Troppau, de Laybach et de Vérone, son influence s'exerça-t-elle constamment dans un sens contraire aux désirs de liberté qui travaillaient alors les populations. L'empereur Nicolas, son troisième frère, arrivé au trône par l'abdication du grand-duc Constantin, était d'un caractère plus ferme, mais d'une raideur inflexible dans la conception et l'application de ses principes. Ayant eu à triompher d'une conspiration sérieuse, à son avènement, et à combattre la révolte de la Pologne, il se posa sur le continent européen comme le défenseur suprême de l'arche sainte de l'absolutisme contre toutes les tentatives de l'esprit révolutionnaire, et soumit la Russie à un régime de police, de séquestre et de bâillonnement intolérable, tout en imprimant à sa politique une direction encore plus strictement nationale.

Après avoir eu, de son vivant, pour admirateurs tous les partisans de la réaction aveugle contre les tendances libérales, il mourut le 2 mars 1855, pendant la guerre de Crimée, à l'âge de 59 ans, sous le coup de l'émotion foudroyante d'une épreuve qui avait fait sauter aux yeux l'inanité des moyens et l'avortement complet de son système. Son fils aîné, Alexandre II, animé de sentiments pacifiques et généreux, en témoigna par l'accomplissement de vastes réformes devant lesquelles avaient reculé tous ses prédécesseurs, telles que l'abolition générale du servage de 1857 à 1871, l'institution des conseils électifs du *zemstvo* en 1864 et l'introduction du jury dans les tribunaux à partir de 1866, l'adoucissement du régime de la presse et la grande activité qu'il imprima à l'achèvement du réseau des chemins de fer de l'empire. Il semblait que de pareilles mesures ne dussent appeler que des bénédictions sur le souverain qui en avait pris l'initiative. Malheureusement il trouva dans son héritage, qu'il ne dépendait pas de lui de n'accepter que sous bénéfice d'inventaire, un legs funeste des règnes précédents, un personnel d'administration en grande partie formé d'éléments corrompus, et une police inquisitoriale dispensée par le but de son institution même du respect de la légalité et poussée, par l'absence de tout contrôle efficace, dans la voie d'un arbitraire et d'abus de pouvoir criants. Ne pouvant se produire librement nulle part, l'esprit d'opposition s'est réfugié dans les ténèbres de galeries souterraines où aucun limier ne parvient plus à le suivre

et où il s'est fanatisé, en se concentrant de plus en plus dans un cercle d'affidés suppléant par l'audace au nombre, inaccessibles à l'intimidation et capables de tout, comme il appert d'une suite d'attentats presque inouïs. De même que la tyrannie pontificale et bourbonienne avait fait éclore le carbonarisme en Italie, c'est aux haines semées par un régime de police arbitraire que paraissent devoir être attribuées principalement, en Russie, la formation mystérieuse et la propagation, continue depuis 1862, des sociétés secrètes, qui s'y recrutent dans presque toutes les classes, mais surtout parmi la jeunesse des écoles et même parmi les femmes, sous les désignations diverses de « Ligue du Salut public », « Terre et Liberté », « Organisation et Enfer », soit enfin des « nihilistes », comme on les appelle aujourd'hui, en raison des tendances purement subversives qu'ils proclament hautement. Ni la rigueur des mesures d'exception, ni le bannissement, les tortures et les supplices ne réussirent à mettre un terme à la série de crimes incendiaires, d'assassinats, d'attentats à la vie de l'empereur même et de machinations infernales, par lesquels cette espèce de Vehme, dont le réseau s'étend sur tout l'empire, ne cessait d'y jeter l'épouvante depuis 1864. La dernière guerre, loin de former une diversion, n'avait fait que déterminer une fureur toujours croissante dans l'explosion de ces haines implacables. Le colossal édifice, dont les fondements sont minés par d'infimes rongeurs, se trouve placé comme sur un volcan. Mais ne conjurerait-on pas le plus efficacement les dangers d'une pareille crise par un changement complet de système, qui permît à l'air et au jour d'entrer de toutes parts et de circuler partout, sous un régime de sage liberté et de contrôle général, sans restrictions arbitraires? C'est avec les eaux de l'Alphée et du Pénée qu'Hercule vint le plus simplement à bout de la plus répugnante de ses tâches. Le plus dangereux, ce serait la persistance dans l'immobilité désespérante d'un temps d'arrêt indéfini.

Cette profonde et sourde agitation de la société russe fut côtoyée d'abord par los mouvements révolutionnaires de Pologne, avec lesquels elle n'a cependant plus rien de commun aujourd'hui. Rayée de la carte de l'Europe par le troisième partage, la nationalité polonaise avait, lors des guerres de Napoléon, ressuscité dans les camps français. Le grand-duché de Varsovie présentait le noyau d'une reconstitution. Le 28 juin 1812 la diète crut pouvoir proclamer à Varsovie le rétablissement de l'ancien royaume; mais la malheureuse issue de la campagne de Russie fit évanouir ses espé-

rances. Le sentiment national ne se trouva pas plus satisfait de la création d'un nouveau royaume de Pologne, réduit et subordonné à l'empire russe. Le feu des désirs d'indépendance complète et de revanche couvait sous les cendres. Attisé par un grand nombre d'associations secrètes, il éclata vers la fin de novembre 1830, quatre mois après la révolution française de Juillet. Il y eut un soulèvement général de la nation dont la résistance intrépide ne put être vaincue qu'au prix de grands efforts; mais elle finit par succomber, et, Varsovie prise (7 septembre 1831), la Pologne fut traitée en pays conquis et sa constitution annulée. Après y avoir substitué le statut organique du 26 février 1832, l'empereur Nicolas commença l'œuvre de dénationalisation dans la voie de laquelle le gouvernement impérial ne s'est pas arrêté depuis et dont le résultat le plus important, dans les provinces orientales ou russiennes de la domination polonaise, auxquelles on ne manqua pas de l'étendre, fut la réunion en 1839 de l'Église grecque unie (voy. p. 27) à l'Église russe orthodoxe. L'insurrection polonaise qui fut le contre-coup des mouvements révolutionnaires de 1848 et eut pour chef Mieroslawski dans la province de Posen, ne se communiqua pas au royaume. Mais en 1861 l'esprit d'indépendance, ranimé par l'attitude du clergé national et de l'Église de Rome, ainsi que d'une grande partie de l'aristocratie dans le pays même, et croyant pouvoir compter sur l'appui des puissances qui avaient triomphé de la Russie en Crimée, tenta un nouvel effort plus général et plus sérieux; la révolution éclata derechef en 1863, sous la dictature de Langiewicz, qui organisa une guerre de partisans. Elle prit, après que les bandes insurrectionnelles eurent été dispersées, le caractère d'une sourde conspiration nationale, dont les fils s'étendirent également sur la Lithuanie et les provinces polonaises de l'Autriche et de la Prusse. Celle-ci fut ainsi amenée à conclure avec le gouvernement impérial, dans un but de répression commune, la convention du 8 février de cette année. Ce mouvement occulte qui poursuivit la lutte souterrainement, au moyen d'un terrorisme que rappelle celui dont la Russie a été depuis infestée à son tour par ses associations secrètes, ne s'éteignit que l'année suivante, après la découverte du siège et l'arrestation de la plupart des membres du comité qui le dirigeait.

Le recrutement par force et les déportations en Sibérie, les confiscations de biens, la suppression des couvents, des mesures de russification sévissant avec une même rigueur contre l'Église, l'u-

sage public de la langue et l'enseignement des écoles nationales, suivirent ; une autre plus heureuse, il est vrai, et de grande portée, celle du 6 mars 1864, qui compléta l'émancipation des paysans dans le royaume de Pologne, en les rendant propriétaires, y a fait gagner beaucoup de partisans dans cette classe au gouvernement russe, sans épargner toutefois au pays, en mars 1867, une dernière disgrâce qui le réduit à la condition d'une simple province de l'empire, relevant comme les autres de Saint-Pétersbourg et n'ayant plus qu'un gouverneur militaire. Tel a été fatalement le dernier échec d'une cause qui a réveillé, dans le cours de notre siècle, de plus vives sympathies que toute autre, mais à laquelle des appuis fermes et sérieux ont toujours fait défaut dans la réalité.

La conséquence avec laquelle la Russie a constamment poursuivi les fins de sa politique extérieure se manifeste surtout hautement dans la suite de ses entreprises contre la Porte. La guerre que l'invasion des principautés danubiennes par les Russes avait rallumée, et qu'interrompit un moment la paix de Tilsitt, se termina en 1812, après les victoires de Kamenskoï et de Koutousof sur le Danube, par le traité de Bucharest. Alexandre y acquit toute la Bessarabie, avec les limites actuelles du Pruth et du delta danubien. Mais plus tard les Turcs élevèrent des difficultés sur l'exécution des engagements pris relativement aux deux principautés de Valachie et de Moldavie, dont le tsar s'était attribué le protectorat. Les Grecs, insurgés contre l'oppression musulmane depuis 1821, et les révoltés de Moldavie, sollicitaient vivement, dans leur détresse, l'appui du cabinet de Saint-Pétersbourg. Cependant les scrupules d'Alexandre à venir en aide à des rebelles l'en détournèrent ; mais après l'avènement de l'empereur Nicolas, l'hésitation cessa et l'intervention du nouveau tsar en faveur de ses coreligionnaires détermina, en 1826, la signature de la convention d'Akierman, qui abandonnait à la Russie la principale des bouches du Danube et devait régler, conformément à ses intentions, le sort des hospodarats. Prenant également en mains la cause hellénique, elle convint en juillet 1827, à Londres, avec l'Angleterre et la France, de la conclusion d'un traité tendant à la pacification de la Grèce. La bataille de Navarin, dans laquelle les escadres réunies des trois puissances anéantirent la flotte turco-égyptienne, ayant suivi le 20 octobre, la Porte, aigrie par ce désastre, refusa de remplir les engagements qu'elle avait pris à Akierman. Dans la seconde année de la guerre qui en résulta, le feld-maréchal Diebitsch franchit victorieusement

les Balkans, pendant qu'en Asie Paskévitch s'emparait d'Erzeroum. Bien qu'à la paix d'Andrinople, conclue le 14 septembre 1829 sous la médiation de la Prusse, la Russie se contentât de stipuler à son profit la cession du pachalik d'Akhaltzikc (Géorgie turque et Abkhasie), avec les ports circassiens de Poti et d'Anapa, et celle de toutes les îles du delta danubien, avec une extension de son protectorat des principautés cis-danubiennes, c'est pourtant de ce traité que date l'accroissement excessif de son influence sur les destinées de l'empire turc. Bientôt le sultan lui-même, pour mettre son existence à couvert de l'audace d'un puissant vassal et des mécontentements de ses sujets, fut obligé de faire appel au secours de la puissance qui l'avait le plus humilié.

En 1833, lorsque Mahmoud II eut à craindre qu'Ibrahim-Pacha, victorieux à Konieh, ne marchât sur Constantinople, l'empereur Nicolas fut prompt à dépêcher sur le Bosphore une escadre qui débarqua près de Scutari, en Asie, un corps de 16,000 hommes, ainsi qu'à faire avancer vers le Danube une armée plus considérable. Cet empressement fut payé par le fameux traité d'alliance offensive et défensive d'Unkiar-Iskelessi, conclu le 8 juillet de cette année, et dont une clause révoquait par le fait, en faveur de la Russie, la défense de l'entrée du Bosphore, auparavant interdite aux navires de guerre de toutes les puissances. Sa prépondérance, qui a sa source dans la communauté de religion ou de race avec les populations chrétiennes de la Turquie, et n'était en partie neutralisée que chez les Grecs et les Roumains par l'influence d'autres États, celle de l'Angleterre et de la France notamment, paraissait plus solidement établie que jamais. L'organisation des principautés danubiennes ne s'en était pas moins opérée tout entière d'après ses directions, et elle avait pris de même une part décisive au règlement des affaires intérieures de la Serbie, lors des bouleversements dynastiques de ce pays. Dans l'état d'affaiblissement où se trouvait dès lors l'empire turc, elle mit sa politique à présenter son alliance au divan comme tout à fait indispensable à la conservation de la Porte. Cependant elle ne fut pas servie au gré de son ambition par le cours des événements, car le cas d'intervention ne se présenta pas pour elle dans la quadruple alliance dirigée contre les prétentions de Méhémet-Ali en juillet 1840, et le nouveau traité de Londres du 13 juillet de l'année suivante, marqué par la rentrée de la France dans le concert européen, consacra formellement, avec l'expiration du traité d'Unkiar-Iskelessi, le principe d'interdiction générale du passage des

détroits aux navires armés. Lors des troubles qui éclatèrent dans la Valachie en 1848, la Russie s'entendit avec la Porte, par l'acte de Balta-Liman du 1er mai 1849, sur une occupation commune des principautés. Aigri par l'insuccès des manœuvres de sa politique dans la question des Lieux-Saints et les différends du Monténégro avec les Turcs, l'empereur Nicolas crut en 1853 le moment venu de brusquer les choses et de mettre la Porte impérieusement en demeure de faire droit à sa prétention au protectorat général de tous les sujets chrétiens de l'empire. Le refus fut suivi d'une nouvelle invasion des principautés par les troupes russes. Elle entraîna la guerre d'Orient et l'expédition de Crimée. La résistance des Turcs et l'approche d'un corps d'occupation autrichien obligèrent les Russes de repasser le Pruth. Après la prise de Sébastopol, qui mit fin aux hostilités, et l'anéantissement de la flotte qui y stationnait, en septembre 1855, la Russie dut accepter les conditions de paix que les puissances occidentales lui posèrent dans le traité de Paris du 30 mars 1856.

C'était la renonciation formelle à tout protectorat exclusif, tant en Turquie que dans les principautés, la rétrocession de toutes les bouches du Danube, dont la navigation fut déclarée entièrement libre, et d'une bande de territoire riveraine de ce fleuve et de la partie inférieure du Pruth en Bessarabie, avec l'engagement de ne pas rétablir de port militaire sur la mer Noire et de ne pas y entretenir de forces navales supérieures à celles de la Turquie. L'interdiction des détroits à tous les navires armés, autres que les stationnaires chargés par les puissances de la police des bouches du Danube, fut maintenue. On ne rognait ainsi que très insuffisamment les ongles de la puissance dont on voulait prévenir les empiètements futurs, et on y joignait une limitation illusoire, que le traité de Londres du 13 mars 1871, abolissant la neutralisation de la mer Noire, ne tarda pas à supprimer. Rien n'ayant d'ailleurs été prévu à l'issue de cette guerre pour laquelle on s'était imposé d'énormes sacrifices, quant au règlement des grandes difficultés du fond même de la question d'Orient, et toutes les portes y étant restées ouvertes au travail du panslavisme, une fermentation perpétuelle y multipliait les occasions qui pouvaient motiver une nouvelle ingérence de toute partie intéressée. Elles se trouvèrent naturellement dans les démêlés des Serbes et des Monténégrins avec la Porte, dans le déplorable régime d'administration de celle-ci et dans les révoltes qui renaquirent de ce désordre profond. Le défaut d'entente et les

irrésolutions de la diplomatie européenne n'empêchèrent pas la guerre que voulait la Russie, grisée de panslavisme, et dans laquelle ses armes, longtemps arrêtées par la résistance opiniâtre des Turcs devant Plevna en Bulgarie, réussirent pourtant à forcer de nouveau le passage des monts et à dicter victorieusement, le 3 mars 1878, sous les murs de Constantinople même, le traité léonin de San-Stéfano. Mais la présence de l'escadre anglaise, qui le 13 février avait franchi les Dardanelles, les tint en échec, et les cabinets, sortant de leur attitude passive au congrès qui se réunit sur l'invitation de l'Allemagne, se montrèrent unanimes dans le rejet des stipulations exorbitantes de ce traité, auquel a été substitué le 13 juillet de la même année, d'un commun accord, celui de Berlin, dont presque toutes les dispositions ont été exécutées depuis. La Russie, outre la restitution des parcelles de la Bessarabie situées sur la rive gauche du Pruth et du bras de Kilia, qu'elle exigea de la Roumanie avec si peu de générosité après l'affaire de Plevna, n'eut pas d'autre accroissement territorial qu'en Asie une partie de l'Arménie turque, les districts de Kars et Ardaban, avec le port de Batoum. Mais elle a fortifié son influence dans la partie slave de la péninsule orientale par la création des deux Bulgaries, ainsi que par les avantages dont la Serbie et le Monténégro lui sont redevables. Par l'introduction de l'Autriche dans le triangle illyrien, le congrès de Berlin y a toutefois opposé un contrepoids, avec la fixation d'une limite que l'Europe, dont cette puissance est de ce côté l'avant-poste, ne pourrait désormais laisser franchir de nouveau sans danger pour sa propre sécurité. Or les visées de la politique russe à un but ultérieur, bien qu'elles n'aient pas toujours été avouées hautement, ne sont restées un mystère pour personne. Le testament dit de Pierre le Grand, quoique apocryphe, a comme programme une signification sur laquelle on ne saurait se méprendre. Quand Potemkine fonda en 1788 la ville de Kherson, on y érigea une porte de Constantinople, et si l'on tient à s'édifier sur la persistance du même dessein, que l'on se rappelle les ouvertures faites, le 9 janvier 1853, par l'empereur Nicolas à lord Seymour, ambassadeur d'Angleterre.

Si le prodigieux accroissement de la fortune de l'empire russe, depuis son entrée dans le cercle des grandes puissances européennes, a été beaucoup secondé par la remarquable habileté de sa diplomatie, il ne l'a pas été moins par une longue suite de conjonctures extrêmement favorables aux vues ambitieuses du cabinet de

Saint-Pétersbourg. L'exiguïté comparative du fonds de ressources matérielles de la Suède, l'incurable anarchie de la Pologne, la caducité de la Porte, minée par le mécontentement général de ses sujets chrétiens, permettaient à un aussi puissant voisin de tout entreprendre contre elles. Avec l'état de division et de morcellement de l'Allemagne, entretenu jusqu'à la dernière reconstitution du corps germanique par la rivalité et l'antagonisme permanent des deux puissances qui s'y disputaient la suprématie, il put toujours compter sur l'alliance de l'une ou de l'autre et très souvent sur celle de toutes les deux, ou s'interposer dans leurs différends comme arbitre ou médiateur. C'est ainsi que les armées russes eurent la facilité de se répandre, lors des guerres de la Révolution, jnsqu'au delà des Alpes dans les plaines lombardes, que les désastres de la campagne de Moscou portèrent Alexandre Ier à la tête de la coalition de 1813 et que son successeur, autocrate aussi rigoureux dans ses États et vis-à-vis de l'Occident que révolutionnaire dans sa politique orientale, trouva moyen d'intervenir en faveur de la maison de Habsbourg contre la rébellion magyare de 1849, ainsi que de faire plier la Prusse devant sa volonté dans les conférences de Varsovie du mois d'octobre de l'année suivante. L'extension des frontières occidentales de l'empire jusqu'au bassin de l'Oder, depuis 1815, était ainsi devenue particulièrement menaçante pour l'Allemagne, où les tsars n'avaient jamais négligé, d'ailleurs, de fortifier en outre leur influence, par la formation de liens de parenté avec non moins de huit maisons régnantes (1). Malgré ce qu'il y a d'anormal dans cet énorme agrandissement de la Russie vers l'ouest, au rebours de la marche du progrès moderne, déterminée par une expansion en sens contraire, la domination impériale n'a jamais eu à s'inquiéter, dans ses nouvelles dépendances, que du ferment intérieur des fréquentes révoltes de la Pologne et des mécontentements causés, dans les provinces baltiques aussi, par une manie de centralisation croissante, dont il ne peut résulter qu'un abaissement de leur propre niveau de civilisation, plus élevé que celui de la masse à laquelle elles sont accouplées. Cependant, personne ne songeant à attaquer la Russie dans ses limites, son véritable intérêt n'est pas de peser sur l'Europe avec un appareil de puissance extérieure qui, absorbant outre mesure les forces vives de la société, en atrophie

(1) A savoir, celles de Prusse, de Mecklembourg, d'Oldenbourg, de Saxe-Weimar, de Wurtemberg, de Bade, de Hesse-Darmstadt, et naguère aussi de Nassau.

le développement, mais de s'ouvrir de ce côté plus largement qu'elle ne le fait au mouvement des relations et des idées. Beaucoup de rapports ayant changé, le moment paraît venu, pour ce grand empire aussi, de renoncer à des illusions traditionnelles, car si le panslavisme persiste dans son humeur envahissante, une conflagration générale serait, on n'en peut douter, inévitable.

La Russie est le seul des grands États de l'Europe continentale qui ait derrière lui une arène d'expansion illimitée, où elle à déjà largement déployé son activité militaire et conquérante, mais devrait chercher désormais à consolider plus fructueusement sa domination par des moyens pacifiques. Frayer les voies à la civilisation dans les contrées barbares de l'Asie intérieure, telle est la mission providentielle que l'intérêt de sa gloire l'appelle véritablement à remplir. Depuis longtemps elle y est entrée en contact, ainsi que souvent en conflit, non seulement avec les Turcs, qui ont dû lui céder plusieurs territoires, comme on l'a vu plus haut, mais aussi avec la Perse, les tribus nomades et les khanats du Tourân, presque tous aujourd'hui réduits sous sa dépendance, l'immense empire chinois et le Japon, sur lesquels elle n'a pas gagné moins de terrain.

La Géorgie, dont les princes reconnaissaient depuis 1783 la suprématie russe, fut déclarée en 1802 province de l'empire, sous la domination duquel passèrent, vers la même époque, les principautés voisines du littoral de la mer Noire. En 1813, la Perse à son tour fut dépouillée du Daghestan et du Chirvan sur la mer Caspienne, par le traité de Gulistan, et, après les victoires de Paskévitch, celui de Tourkmantchaï, en 1828, y ajouta la cession de toute l'Arménie persane. Mais le Caucase même, que la colonisation russe avait déjà fortement débordé quand le général Iermolof en soumit presque toutes les parties accessibles de 1817 à 1827, continua longtemps encore de servir, dans ses gorges et ses retraites inexpugnables, d'abri aux tribus belliqueuses des Lesghiens, des Tcherkesses et des Tchetchenzes, qui y maintinrent leur indépendance jusqu'à la capture de Chamyl, leur dernier et plus célèbre chef, en septembre 1859, année dans laquelle commença l'émigration d'une grande partie de ces montagnards pour la Turquie. Cet exode, qui ne cessa qu'au mois d'août 1865, permit d'achever la pacification.

Les grands progrès des Russes dans le Turkestan, où tout le pays à l'est de la mer Caspienne et au sud de celle d'Aral jusqu'à la steppe des Tekke reconnaît leur suprématie, datent surtout de 1866.

Ils les rapprochent de plus en plus de l'empire anglo-indien et ont porté au plus haut degré la défiance entre les deux grands pouvoirs européens qui dominent dans le nord et dans le sud du continent asiatique. Le choc qui pourra s'ensuivre sera-t-il aussi terrible qu'on se le représente? La considération des rapports géographiques et des obstacles à surmonter avant qu'ils ne se rencontrent permet encore le doute à cet égard; car, plus on s'avancera des deux parts, plus l'offensive s'affaiblira, comparativement aux moyens de résistance, et les dépenses croîtront dans une mesure incompatible avec l'état des finances russes et décourageante pour le parlement anglais.

A l'est du lac Balkasch, la question de la restitution du pays de Kouldja (v. p. 20, note 1), occupant la partie supérieure de la vallée de l'Ili, tributaire de ce bassin, menace actuellement, dans l'Asie centrale aussi, d'allumer une guerre entre les détenteurs actuels et le Céleste empire qui, plus traitable en d'autres temps, ne fit pas difficulté de céder aux Russes, par une convention de 1854, tout le pays de la rive gauche de l'Amour et de plus, au sud de ce fleuve, une bande maritime limitrophe de la Corée. La grande île de Sakhalin, qui s'étend le long d'une partie de ce littoral et à l'extrémité de laquelle le Japon avait formé quelques établissements, leur appartient aussi maintenant en entier. Par contre, la côte nord-ouest de l'Amérique au-delà du détroit de Behring, avec le cordon des îles Aléoutiennes qui en dépend dans la mer du Kamtchatka, a été abandonnée en 1867 aux États-Unis pour une somme de 7,200,000 de dollars en or, moyennant laquelle tous les droits de la compagnie russe ancienne propriétaire de ces établissements ont passé à la compagnie américaine dite d'Alaska.

§ 4. — Tableau physique de la Russie d'Europe et de ses dépendances occidentales (1).

I. Situation, étendue et caractère général. — Limites extérieures et frontière d'Asie. — Les monts Ouraliens, renflements et chaînons distincts.

II. Système hydrographique des trois versants de l'ouest, du nord et du sud. — 1° Bassins de l'Oder et de la Vistule (Pologne); du Niémen et de la Duna (Lithua-

(1) Carte militaire et topographique de la Russie d'Europe, à l'échelle de 1 : 126,000, d'après la projection de Bonne, commencée en 1846 et devant comprendre plus de 500 planches; nouvelle carte spéciale de la Russie d'Europe, à l'échelle de 1 : 420,000,

nie); littoral russe de la Baltique et région des lacs du nord-ouest, avec la Finlande et la Laponie russe. — Presqu'île de Kola, mer Blanche et bassin de la Dvina septentrionale; les *toundras*, le Mezen et la Petchora, golfe de Kara et îles adjacentes. — 2° Grand bassin intérieur du Volga et steppes de la rive droite de l'Oural, fleuves caspiens. — Le Don et la mer d'Azof. — Crimée et côtes de la mer Noire. — Bassins du Dnieper et du Bug méridional, du Dniester et du Pruth.

III. Nature du sol, climat, zones de partage, végétation et règne animal.

I. — La grande plaine sarmatique, d'une superficie plus que décuple de celle de la France avec un chiffre de population presque double, se déploie sur toute la partie européenne de l'empire russe, de 44° 30′ à 69° de latitude N., par 15° 39′ et 58° de longitude E. de Paris. Il en résulte pour le continent de l'Europe orientale, dont elle représente la grande masse, des dimensions qui n'atteignent pas moins de 450 milles géog. en longueur et de 400 en largeur. Des quatre mers qui la baignent celle du nord, l'océan arctique, est impraticable pendant la majeure partie de l'année, la Baltique à l'ouest et le Pont-Euxin au sud ne sont que des mers intérieures. C'est le principal désavantage de la position de ce vaste empire à l'égard des pays d'Occident. La quatrième ou Caspienne, bien qu'elle ne soit proprement qu'un lac asiatique, n'a pas moins d'importance, comme recevant le tribut des eaux du plus puissant et plus central des fleuves de la Russie, et comme indispensable à celle-ci pour le développement de ses relations avec une moitié du Caucase, l'Iran et le Touran.

Sur la terre ferme, la plaine sarmatique n'a des limites bien arrêtées qu'à l'est, dans les montagnes de l'Oural et le fleuve du même nom, qui la séparent de la Sibérie et de la steppe des Kirghizes de la petite horde; à l'ouest elle se confondrait, sans la démarcation de la ligne du Pruth, avec la plaine moldo-valaque ou du bas Danube. De cette rivière au versant septentrional des Carpathes et au littoral de la Baltique, elle ne diffère en rien des plaines circonvoisines de la Galicie, de l'Allemagne du Nord et de la Prusse, qui sont en partie arrosées par les mêmes eaux et se prolongent encore à l'ouest sur un espace d'environ 3,000 milles carrés géographiques jusqu'aux dernières limites du versant de cette mer.

d'après la projection de Gauss, commencée en 1865 et comprenant 152 feuilles: toutes les deux dressées par l'état-major, mais encore incomplètes. — Carte hypsométrique et carte hydrographique par Mousnitski, l'une et l'autre à l'échelle de 1 : 2,520,000; carte géologique par Murchison, Verneuil et Keyserling, corrigée et complétée jusqu'à 1870 par Helmersen. — Atlas de Kiepert, pl. 23 (Finlande et provinces baltiques), 24 (Russie d'Europe; atlas de Stieler, dernière édit. pl. 49 à 55.

Ce qui, dans l'immensité de cette région plate, forme un contraste frappant avec presque tout le reste de l'Europe, c'est le manque absolu de reliefs accidentés et l'uniformité générale d'aspect qui en résulte. On y trouve bien aussi des plateaux et des collines atteignant la hauteur de quelques centaines de mètres, mais le niveau moyen des altitudes n'est que de cent environ, et le mouvement du terrain est tellement insensible que, pour l'œil, l'horizontalité est parfaite. Cette région n'apparaît pas moins constante dans la profondeur et l'assemblage des formations diverses qui s'y succèdent. Les roches de granit ou de gneïss dominent dans la Finlande et tout le pays compris entre le golfe qui baigne cette province au sud et la mer Blanche. A l'est de celle-ci, commencent les *toundras* ou marécages entièrement congelés pendant la majeure partie de l'année. Ils forment, sur les rivages de la mer polaire, le terrain de chasse et de pêche des pauvres Samoyèdes. A l'intérieur se présentent les roches carbonifères, et vers la base de l'Oural la formation permienne, ainsi nommée d'après le gouvernement de Perm, avec du grès rouge et des strates jurassiques; au sud, des formations crétacées, tertiaires et modernes. Ces dépôts, comprenant des terres de la plus grande fertilité, accompagnent et recouvrent en partie un plateau de granit, qui traverse obliquement la région des steppes méridionales et se montre à nu principalement sur les bords des fleuves. Ce qui distingue encore le nord du midi, c'est que le mouvement des glaciers, dans les temps préhistoriques, s'étant arrêté au milieu de la région, les blocs erratiques dont la Russie septentrionale est jonchée manquent totalement au sud d'une certaine limite. Les obstacles à la circulation, dans beaucoup de parties de cette région, ne consistent pas dans les aspérités du terrain, mais dans les ambages d'une profusion d'eaux fluviales et lacustres, un labyrinthe de marais et de tourbières, la vaste étendue des forêts et celle des solitudes à franchir.

Il n'y a de barrière véritable qu'à l'est, où la grande chaîne de bordure de l'Oural, les fabuleux monts Hyperboréens ou Riphées des anciens, se développe, du nord au midi, sur une étendue de près de 19 degrés de latitude et marque, avec le fleuve du même nom, qui en descend vers la mer Caspienne, la limite naturelle du continent asiatique. Celle-ci, partant au nord de l'embouchure du petit fleuve de Kara qu'elle remonte jusqu'à sa source, y joint les monts Ouraliens, dont elle suit le faîte principal jusqu'à la steppe d'Orenbourg. Cependant la frontière administrative de ce gouvernement et de celui

de Perm embrasse, en outre, plusieurs districts du versant opposé, compris dans le bassin de l'Ob sibérien, qui reçoit leurs eaux par le Tobol et l'Irtysch. Sur le rivage de la mer Caspienne, au sud-ouest de l'embouchure de l'Oural, on a pris pour limite, au nord de la Kouma et de l'isthme caucasien, la dépression par laquelle cette mer était primitivement jointe au Pont-Euxin, et où coulent aujourd'hui les eaux du Manytch, rivière de steppe, en majeure partie formée d'un cordon de lacs et finissant au Don, puis la Jéjà tributaire de la mer d'Azof. Renvoyant du reste, pour les incertitudes de la délimitation de l'Europe au sud-est, à ce qui en a été dit, tome Ier, p. 355 à 357, nous rattacherons à l'Asie russe l'ensemble de la lieutenance du Caucase, toutes les provinces situées au-delà de cette puissante chaîne ayant un caractère foncièrement asiatique.

Celle de l'Oural, dans laquelle dominent les formations dévoniennes et siluriennes, ne constitue pas un rempart continu. Elle se compose d'une suite plus ou moins entrecoupée de massifs, de hauts-plateaux et de chaînons en partie parallèles, courant dans la direction du méridien de 60° de long. E. de Paris, de 70° à 51° de latitude. La hauteur moyenne de sa crête est de 1,000 mètres. Il ne touche pas au rivage de la mer polaire, comme on le croyait autrefois. Mais un chaînon bas de 300 mètres d'élévation seulement, qui en est parfaitement distinct, le Pae-Khoï, se dirige du détroit de Vaïgatch au sud-est vers le point où l'Oural proprement dit surgit brusquement de la grande plaine polaire, à 68° 30′ de latitude. On y distingue trois sections. La chaîne septentrionale, l'Oural désert, s'étend jusqu'à 61° au sud-ouest. Couvert de forêts de sapins, il est rendu presque inabordable par les marais et les tourbières qui l'environnent. L'Oural moyen ou métallifère, à partir des sources de la Petchora, est le plus élevé et le mieux exploré. Il a des sommets de 1,400 à plus de 1,600 mètres, et renferme d'inépuisables dépôts de marbre et de porphyre, ainsi que du jaspe, de la malachite et beaucoup de pierres fines. Mais la richesse principale de ce groupe minier, du côté de l'est surtout, consiste en métaux utiles tels que le fer et le cuivre, ou précieux comme l'or, l'argent et le platine. Dès la plus haute antiquité, elle y avait attiré des peuples inconnus et l'exploitation de ces mines est encore aujourd'hui la plus productive de l'empire russe. Les montagnes de la partie orientale, c'est-à-dire du versant sibérien, sont plus particulièrement connues sous le nom de chaîne de Verchoturje. Quand à la section la plus méridionale, celle de l'Oural forestier, riche en mines aussi sur le

versant de l'ouest dans le gouvernement d'Oufa, elle se partage en trois chaînes boisées, qui finissent par se rabattre en plateaux vers le cours moyen du fleuve Oural, entre ses deux coudes. Les deux principaux des sept passages de l'Oural, qui mènent de Moscou en Sibérie et que suivent les chemins de fer, sont ceux de Perm à Yékatérinbourg et d'Orenbourg à Orsk, stations extrêmes de la frontière, à laquelle s'arrêtent encore ces voies.

De l'Oural dérivent les deux renflements ou chaînes de collines qui traversent la plaine sarmatique dans toute sa largeur et n'expirent que dans l'Allemagne du Nord au delà de la Trave et de l'Elbe, l'ouralo-baltique et l'ouralo-carpathique, avec des sommités de 250 à 320 mètres. La première se détache des montagnes de Perm et d'Oufa, forme d'abord les deux branches appelées Ouvalli, dont l'une tire au nord-ouest entre les bassins de la Petchora et de la Dvina, l'autre à l'ouest entre celle-ci et le Volga, d'où elle s'étend au nord jusqu'au Belo-Ozero ou lac blanc. Une assez large dépression, par laquelle les eaux fluviales du nord et du sud de la Russie communiquent entre elles et avec les grands lacs Onéga et Ladoga, la séparent du petit groupe central de Valdaï, qui renferme les sources du Volga et du Dnieper, au sud du gouvernement de Novgorod, d'où les hauteurs, fortement entremêlées de lacs, se rapprochent du littoral de la Baltique pour ne plus s'en éloigner. La seconde chaîne, l'ouralo-carpathique liée au rempart de l'Obschtschei Sirt, près de l'extrémité sud de l'Oural, forme la barre que franchissent les fleuves tributaires de la mer Caspienne et du Pont-Euxin, depuis le Volga jusqu'au Bug, dans la région orientale des steppes, l'Oukraine, la Podolie et la Volhynie. Elle est rattachée aux Carpathes, au delà de la Vistule, par la chaîne de Sandomir ou Lysa Gora de 600 à 650 mètres d'altitude, dans le royaume de Pologne, ainsi que par le plateau de Tarnowitz, dans la haute Silésie. La seule chaîne de montagnes digne d'être mentionnée en outre c'est, dans la partie méridionale de la Crimée au bord de la mer Noire, celle de Jaïla, de calcaire jurassique, au milieu de laquelle domine isolément, à 1,523 mètres, le Tchatyr-Dag (Mont de la Tente). Les hauteurs de l'île de Vaïgatch et des grandes terres insulaires de la Nouvelle-Zemble, dans l'océan arctique, ne sont que le prolongement de la chaîne de Paé-Khoï.

II. — Quatre des fleuves et rivières principales voisines de la frontière de l'ouest, le Pruth et le Dniester, ainsi que la Vistule et le Bug polonais, descendent des Carpathes de l'Autriche; le petit

Kara et la Petchora de la partie septentrionale et moyenne, l'Oural au midi du versant extérieur de la chaîne de ce nom. Presque tous les autres, comprenant la totalité des grandes artères vivifiantes de la Russie d'Europe, prennent naissance dans la région centrale, la plupart au milieu de marais ou de terrains très rapprochés, d'un relief assez faible pour faciliter beaucoup de l'une à l'autre les portages (en russe *voloks*), comme dans l'Amérique du Sud. Toutes les mers qui baignent la Russie d'Europe, de la Néva à la Caspienne et au Pont-Euxin, ont pu être ainsi mises en communication au moyen des lacs et des fleuves reliés entre eux par des canaux, déjà projetés et en grande partie exécutés sous Pierre le Grand. Il en résulte, malgré la divergence des voies fluviales, une parfaite unité dans la constitution de son réseau hydrographique et presque partout la navigation y fonctionne régulièrement, quoique souvent avec lenteur, à cause de l'interruption périodique des longs hivers.

1° Dans le royaume de Pologne la Warta, issue d'un plateau du sud-ouest, navigable depuis Kolo et grossie à gauche par la Prosna, limitrophe de la Silésie et de la province de Posen, appartient au bassin de l'*Oder*, ainsi que plus au nord le lac Goplo, duquel s'échappe sur le territoire prussien la Netze, le principal affluent de droite de la première, et part à l'intérieur un canal qui les relie à la Vistule. Mais tous les autres cours d'eau importants du pays sont tributaires de celle-ci, dont la partie supérieure le sépare de la Galicie occidentale, en contournant les montagnes de Sandomir.

Après sa réunion avec le San, la *Moyenne Vistule* entre dans le royaume où elle coule d'abord au nord, puis au nord-ouest vers Thorn, et qu'elle coupe ainsi en deux moitiés. Ses principaux affluents y sont à gauche la Piliça; à droite le Bug galicien, le plus considérable de tous, qui marque la limite orientale de la Pologne proprement dite, puis tourne à l'ouest, s'unit à droite avec la Narew, non moins riche en eau, sortie des marais lithuaniens, et se jette dans la Vistule près de Modlin, au-dessous de Varsovie; enfin la Drewenz, limitrophe de la Prusse occidentale. Le Bug et la Narew sont des rivières jumelles, dont la Warta et la Netze, la Havel et la Sprée, l'Aller et la Leine reproduisent la formation, dans les bassins fluviaux suivants de l'Allemagne du Nord. En aval de Varsovie, la Vistule acquiert des largeurs de plus de 300 à près de 1,500 mètres, avec des profondeurs qui varient de 1 $^1/_3$ à 9. Son lit de sable est très mouvant et ses rives ont beaucoup à souffrir d'inondations, surtout en avril, près des points de jonction avec les affluents. L'établissement de ponts y est très difficile; le chemin de fer de Varsovie, le seul qui la franchisse en Pologne. Cependant ce fleuve est largement utilisé, de même que ses tri-

butaires, pour le flottage des bois et le transport des grains du pays dirigés sur Danzig, comme pour celui des sels de la Galicie, en partie avec l'aide du remorquage.

Non seulement la Vistule mais aussi l'un des deux fleuves lithuaniens termine son cours sur la côte de Prusse.

Le *Niémen*, qui prend le nom de Memel en approchant du port étranger où s'embarquent les produits du pays qu'il parcourt, sort des forêts marécageuses du gouvernement de Minsk, est très navigable, forme, en coulant au nord de Grodno à Kovno, où il reçoit la Viliya dont les sources, très abondantes, sont voisines de celles de la Bérésina, la limite entre la Lithuanie et la partie septentrionale du royaume de Pologne, puis court à l'ouest vers le Kurische Haff. Dans la section précédente, ayant à surmonter les obstacles des hauteurs ouralo-baltiques, il a des bords très pittoresques, animés par de nombreuses cascades d'eaux tributaires, mais aussi des rapides qui interrompent la navigation. Par le canal d'Augustovo il communique avec la Narew et la Vistule.

Le littoral russe de la Baltique s'étend de Polangen en Samogitie, au nord de Memel, sur 10 degrés de latitude dans la direction générale de nord-est-nord jusqu'à l'embouchure de la Tornea, limite des dominations de la Russie et de la Suède en Laponie. On y distingue le rivage péninsulaire de la Courlande, avec les fleuves côtiers et ports de Libau et de Windau jusqu'au cap Domesnaes, au sud-est duquel s'évase la grande poche du golfe de Riga, compris entre cette province à l'ouest et la Livonie à l'est; puis sur les côtes rentrantes de l'Esthonie et de l'Ingrie le golfe latéral de Finlande, dont le bord septentrional est formé par celles du grand-duché dont il porte le nom, hérissées dans cette partie surtout d'innombrables îlots, comme le littoral suédois auquel elles sont opposées dans le golfe de Bothnie et qu'elles finissent par joindre au fond de la Baltique, à la limite septentrionale déjà indiquée. Les petites îles de Runœ et de Kuhnœ se présentent comme des vedettes à l'entrée du golfe de Riga, qui reçoit au midi l'Aa de Courlande et le principal fleuve des provinces baltiques, auquel la relie un de ses bras, la Bolderaa.

La Dvina occidentale, communément appelée *Duna*, synonyme de Don et de Danube (en allemand Donau), signifiant de même le grand fleuve, sort de marais et de petits lacs situés à l'ouest du groupe de collines de Valdaï, dans le voisinage des sources du Volga. Elle suit d'abord au sud-ouest le pied des hauteurs, puis, prenant à son confluent avec l'Ulla, en aval de Vitebsk, la direction du nord-ouest, les traverse dans un lit tourmenté jusqu'au-dessous de Dunabourg

et finit, avec des rives basses et des sables, en aval du port de Riga dans le golfe de ce nom, à Dunamuende où son embouchure a une largeur de 1,100 mètres. Comme le bassin du fleuve est très restreint de part et d'autre, il n'est alimenté que par des affluents de faible étendue. Par l'Ulla, le petit canal de la Bérésina et la fameuse rivière de ce nom, la Duna est jointe à gauche au Dnieper. Il n'y existe pas d'autre pont fixe que le viaduc du triangle de chemins de fer qui relie entre elles à la station de Dunabourg, sur la ligne de Varsovie, les trois capitales de l'empire.

De la Livonie et de l'Esthonie dépendent, aux approches du golfe de Riga, la grande île d'Œsel au sud, avec la petite de Mohn au nord-est et celle de Dagoe au nord de la première. Des écueils rendent très dangereuses les passes de leurs détroits, le Sélésund et le Mohnsund du côté livonien. Dans le golfe de Finlande les côtes jusque-là plates, sablonneuses ou bordées de dunes semblables à celles de la Prusse orientale, font place du Port-Baltique à Narva au rempart de falaises du Glint ou Klint, contre lequel la mer vient se briser avec fureur. Elle y reçoit la Narva, l'émissaire septentrional du grand et poissonneux lac Peïpous ou des Tchoudes, qui sépare l'Esthonie et la Livonie du gouvernement de Pskof et de l'Ingrie, où commence la région des grands lacs. Le Peïpous, accru des eaux de bassins moindres dont il est entouré, a des bords plats en partie boisés et couvre, en longueur plus qu'en largeur, un espace de 54 milles c. g. Parmi les nombreux îlots de roche du golfe de Finlande, dont la côte méridionale redevient plate, dominent au milieu les deux phares de celui de Hogland et à l'est, vers le fond, la célèbre forteresse de Kronstadt, en regard de laquelle débouche par quatre branches, dont la principale a 400 mètres de largeur, la majestueuse Néva, le fleuve de Saint-Pétersbourg et le Saint-Laurent de l'Europe. Émissaire de ses deux plus vastes bassins lacustres, il parcourt dans l'Ingrie, au sud de la Carélie, l'isthme qui se resserre jusqu'à 75 kilomètres entre ces derniers et le golfe dans lequel il en transvase les eaux, avec une largeur moyenne de 500 mètres et une profondeur presque générale de 16 dans le chenal.

Le grand lac *Ladoga*, de l'extrémité sud-ouest duquel s'échappe la Néva près de Schlusselbourg, a une superficie de 292 milles c. g. avec une longueur de 27 milles sur 19 de large, et une différence de niveau de 17 mètres entre ses propres eaux, claires et poissonneuses, qui paraîtraient alternativement s'élever et s'abaisser de sept en sept ans, ainsi que de saison en saison, et celles de la Baltique. Environ 70 rivières l'alimentent de tous côtés.

La plus considérable au sud est le Volkhof, large d'environ 500 mètres et

très propre à la navigation. Il apporte les eaux du lac Ilmen, qui s'étend dans le gouvernement de Novgorod sur un espace de 16 milles c. g. et a lui-même de nombreux tributaires dont le plus important, le Lovat, remonte par ses sources jusqu'à proximité de celles de la Duna, du Dnieper et du Volga, ce qui, à l'aide de canaux, fait du même lac le centre du système des communications fluviales du golfe de Finlande avec la mer Noire et la Caspienne. La navigation sur le Ladoga même est praticable depuis le milieu du mois de mai jusqu'au commencement de novembre, époque à partir de laquelle le mouvement des glaces la rend encore plus dangereuse qu'elle ne l'est même en temps ordinaire, à cause de la violence des vents. Aussi a-t-on cru devoir, dans un intérêt de sécurité, multiplier l'établissement de phares et de signaux sur les petites îles qu'il contient. La plus intéressante, dans la partie septentrionale du bassin, où la sonde trouve des profondeurs de plus de 200 mètres et où la formation granitique des bords participe de celle du plateau finlandais, est celle de Valaam couronnée de bois romantiques, où domine au fond d'une baie un couvent célèbre.

A l'un des angles méridionaux de ce vaste réservoir, le Svir y verse du nord-est le trop plein du lac supérieur d'*Onega* de non moindre profondeur, de 200 milles c. g. de superficie et d'un caractère analogue. Découpé au nord en baies multiples et gelé pendant plus de cinq mois de l'année, ce dernier bassin, que d'épaisses forêts séparent du précédent, est hérissé près de ses bords de roches et d'écueils que les mariniers redoutent et qui ont causé beaucoup de sinistres. L'existence dans ses eaux douces, comme dans celles du Ladoga et du Peïpous, d'une espèce de phoque, semble indiquer d'anciennes communications avec la mer.

En général toute cette région axillaire de la Scandinavie paraît avoir été jadis, comme l'est encore aujourd'hui le Groenland, couverte de glaciers dont il y est resté des milliers de lacs de toutes les formes et de toutes les grandeurs. Quoique les plus vastes appartiennent à la zone orientale, qui s'étend de l'Ingrie à la mer Blanche dans le gouvernement d'Olonetz, la Finlande, le grand plateau de rochers occidental, que la dépression du lac Ladoga sépare de la Russie proprement dite, en est également criblée à l'intérieur. Entremêlés de blocs de granit, parsemés d'îlots et encadrés de bouleaux, de pins ou de sapins, ils y couvrent un neuvième de la superficie totale et s'allongent parallèlement dans la direction du nord-nord-ouest. La plupart de ceux du centre n'ont pas d'écoulement ; mais d'autres des plus considérables sont traversés par des rivières et s'épanchent en cascades : ainsi le Saïma, d'une étendue de 75 milles carrés géographiques vers le lac Ladoga par le Vuoxen, dont les deux rapides connus sous le nom d'Imatra font l'admiration des touristes que la beauté sévère du pays attire de plus en plus ; le Paijanne, de 12 milles de longueur sur 3 de large, vers le golfe de Finlande par les cinq bras du Kymmené ; l'Ulea-Trask et le Kemi-Trask par leurs émis-

saires portant les mêmes noms, avec les plus belles cascades, vers le fond du golfe de Bothnie, ainsi que vers la mer Blanche, à laquelle le premier, fort sujet à des tempêtes, est relié par les eaux d'une dépression transversale; enfin le plus septentrional de la Laponie, l'Enara, bassin isolé de 50 milles carrés géographiques, sous 68° de latitude, dans le Varangerfjord. Tout le plateau présente une légère voussure, avec une altitude croissante jusqu'à un peu plus de 300 mètres, vers le nord où dominent les marais tourbeux, et des versants assez limités sur les côtes, qui seules ont un mince revêtement de sable et de couches de terre végétale, auprès desquelles s'est fixée la population. Les bords septentrionaux du golfe de Finlande sont beaucoup plus abrupts que ceux du golfe de Bothnie, caractérisés par des échancrures semblables, mais garnis d'un bien plus grand nombre de skères. La disposition parallèle des cours d'eau y est la même que dans la partie correspondante de la Suède, la côte pareillement émergeante. Les deux principaux groupes de rochers insulaires, ceux d'Aland et de Quarken se trouvent le premier entre Abo et l'Upland suédois à l'entrée, le second dans la partie moyenne la plus resserrée du golfe septentrional. La profondeur de la mer ambiante s'y trouvant réduite à moins de 20 mètres l'émersion graduelle de la base pourrait bien le séparer un jour du reste de la Baltique et conduire à la formation de deux nouveaux lacs intérieurs. Aujourd'hui c'est la véritable mer glaciale, gelée pendant six mois de l'année; même le golfe de Riga s'est trouvé pris presque entièrement dans l'hiver exceptionnel de 1849 à 1850.

Dans la mer de Laponie, au contraire, il y a, sous l'influence du gulfstream, encore des eaux qui restent libres toute l'année. Ainsi celles du Varangerfjord partagé entre la Norvège et la Russie (1), baie que, lors de la guerre de 1854, cette puissance désirait pour cette raison acquérir tout entière, afin d'y former un établissement naval. Elle y possède la presqu'île de Fiskeroe ou des Pêcheurs, presque entièrement séparée de la terre ferme par la baie de Matof, que suit à l'est le cap Sjet avec le port de Catherine; puis viennent les solitudes de la grande péninsule laponne de Kola, l'omoplate de la Scandinavie. En s'arrondissant vers le sud-est, elle sépare de l'océan arctique le golfe de la mer *Blanche*, dont elle forme un des côtés.

(1) Pour la délimitation continentale il suffit de renvoyer au t. II, p. 459.

Ce golfe, dont le cap Voronof marque l'entrée sur le rivage oriental, n'est libre de glace que pendant six mois. Il comprend les trois grandes baies intérieures de Kantalahti au nord-ouest, de l'Onéga au sud des petites îles Solovetz, ainsi désignée d'après le cours d'eau principal qui s'y décharge parallèlement au lac du même nom, et de la Dvina au sud-est, la plus accessible des trois, qui correspond au liman de la plus importante voie fluviale de la Russie arctique.

La *Dvina* septentrionale, dont le cours se termine par un delta de cinq embouchures au-dessous d'Arkhangelsk, est formée par la réunion de deux branches, la Suchona, qui descend des Ouvalli à l'ouest, et la Vytchegda, qui a ses sources à l'est du côté de l'Oural. Ne rencontrant pas d'obstacle et par conséquent très propre à la navigation, elle a joué de bonne heure un rôle très remarquable dans les relations commerciales de Novgorod la Grande avec la Biarmie, comme plus tard dans celles de la Moscovie, après que les Anglais eurent frayé la route de la mer Blanche, dont les entrepôts lui doivent l'essor de leur prospérité et l'animation qu'y ramène périodiquement la saison favorable.

A l'est de cette mer les côtes arctiques, se relevant de plus en plus vers le nord, présentent la baie du Mezen, puis le cap extrême de la longue et marécageuse presqu'île de Kanin, fortement évasée par la baie Tcheskaja, et plus loin celle de la Petchora. Ce fleuve navigable comme le Mezen où commence le pays des rares Samoyèdes, mais ne traversant que d'affreuses solitudes dans son cours très étendu, marque la division des toundras de cette région maritime entre la petite terre de sa rive gauche et la grande, qui se déploie à sa droite jusqu'aux caps Medinskii, Zavorot et Pyrkof, entre lesquels la baie Perevosnaja y pénètre à l'ouest du chaînon de Pae-Khoï. Au nord-ouest de ce dernier le détroit de Yougor mène par le littoral, dans la direction de l'est, à l'embouchure du petit fleuve de Kara auquel finit, comme on l'a vu plus haut, la Russie d'Europe.

Outre les petites îles de la côte, il nous reste à mentionner des dépendances insulaires beaucoup plus considérables par leur étendue, mais qui, rentrant par leurs caractères physiques dans la catégorie des terres polaires, ont été longtemps très mal explorées et ne sont même aujourd'hui visitées que pour la chasse ou la pêche et par d'intrépides navigateurs, aucune tentative d'établissement fixe n'y ayant encore réussi. Telles sont, entre les caps Kanin et Russkii Zavorot et au nord-ouest du détroit de Yougor, celle de Vaïgatch dont il porte aussi le nom; puis aux latitudes plus hautes de 70° à

76°30′, mais dans la même direction, au delà d'un second détroit plus large, qui mène de la mer dite de Barentz dans celle de Kara, qu'annonce à gauche la pointe du sud-est appelée cap Mentchikof, la Nouvelle-Zemble ou nouvelle terre (*Novaja Zemlja*), également découverte ou retrouvée par les Anglais au milieu du XVI[e] siècle. Composée de deux morceaux dont on évalue l'ensemble, figurant un croissant recourbé vers le nord-est de 900 kilomètres de longueur, à 91,000 kilomètres carrés de superficie, elle est hérissée de montagnes et de glaciers, se trouve plongée depuis le 15 octobre jusqu'à la fin de février dans les ténèbres de la nuit arctique, éclairée seulement par des aurores boréales, et n'a d'autre végétation que des lichens, d'autres habitants que des cygnes et des oies, des animaux à fourrures, quelques rennes, l'ours blanc et les monstres marins de ces parages.

2°. A l'intérieur de la Russie septentrionale les sources de ses fleuves se mêlent presque avec les affluents septentrionaux de l'artère centrale, qui elle-même en apparaît très rapprochée à Rybinsk, près de la large brèche signalée plus haut entre les hauteurs des Ouvalli et celles du Valdaï. La direction même du versant auquel appartient son vaste bassin, tributaire de la mer Caspienne et représentant en étendue presque le double de celui du Danube, a naturellement déterminé des rapports et des intérêts qui ne permettent pas au grand empire slave de renier son caractère originel et de rompre le fil de ses traditions semi-asiatiques.

Le *Volga* ou Rha des Anciens, comme encore aujourd'hui des Mordouins, l'Edel ou Idel des Tatares et des Turcs, était regardé jadis comme la limite de l'Europe, dont il est sans contredit le plus grand fleuve, sinon pour le volume d'eau qu'il roule, inférieur à celui du lit danubien, au moins pour le développement de son cours d'une longueur de près de 4,000 kilomètres. L'usage lui a décerné l'article masculin comme attribut de sa puissance, mais dans le langage affectueux du peuple russe il est toujours la « mère » Volga, escortée d'une nombreuse famille de rivières qui se répandent sur un tiers de la Russie d'Europe, dont elles parcourent toute la partie centrale, et presque toute la région cis-ouralienne, depuis le gouvernement de Perm jusqu'au littoral caspien.

Le Volga prend naissance dans un district marécageux du gouvernement de Novgorod, l'ancienne forêt de Volkhonski, auprès des hauteurs du Valdaï, non loin des sources de la Duna et du Dnieper, à une altitude de 300 mètres au dessus du niveau de la Caspienne de 30 à 50 mètres inférieur à celui de la Baltique, dont il n'est séparé à son origine que par une distance de 300 kilomètres environ. Le jeune fleuve, grossi à gauche par un émissaire du lac Seliger et des marais d'Ostachkof, mais surtout à Rybinsk par la Cheksna qui vient du Belo

Ozero ou lac Blanc, et navigable depuis Tver malgré les seuils ou *porogi* sur lesquels il passe, coule d'abord au sud-est jusqu'à Zubtof, puis au nord-est jusqu'à Mologa, d'où il reprend la direction du sud-est et s'y maintient en plaine jusqu'à Kazan.

Dans cette partie moyenne de son cours, il reçoit à gauche la Kostroma et plus bas, à Nijni-Novgorod, le principal des ses affluents de droite, l'Oka, navigable depuis Orel, qui arrose les parties les plus fertiles de la Grande Russie dans sa longueur de plus de 1,400 kilomètres, compte parmi ses tributaires la Moskva de Moscou et atteint une largeur de 300 mètres. Dans sa direction ultérieure vers le sud-sud-ouest, le Volga est grossi d'abord par la Kama, puissante rivière qu'on appelle aussi le Petit Volga et dont la masse d'eau est supérieure à celle de l'artère principale, qu'elle pousse vers le midi. La Kama qui vient du nord-est a un développement de près de 1,880 kilomètres et recueille les eaux du versant occidental de la majeure partie du système ouralien, parmi lesquelles il faut distinguer la Tchusovaja, qui communique par un portage avec le bassin asiatique de l'Ob, et la Bjelaja, grossie à droite par l'Oufa. Toutes ces rivières sont largement utilisées pour la navigation, qui n'y rencontre aucun obstacle sérieux. Plus bas encore il nous reste à nommer parmi les affluents de gauche du Volga la Samara, vers laquelle sa principale sinuosité s'avance à l'est, et l'Irgiz, rivière de steppe paresseuse mais profonde.

De Saratof à Kamichin le fleuve rompt les obstacles de l'Obstschei-Sirt et son lit, de 800 mètres à son confluent avec la Kama, gagne des largeurs de 1 à 4 kilomètres. Son bord occidental conserve une élévation perpendiculaire de 30 à 60 mètres au dessus du niveau de l'eau jusqu'à Sarepta, où commence le bas Volga de la steppe, duquel s'est déjà détaché un peu plus haut à sa gauche, en amont de Tsaritzin, le bras d'Achtuba dont le cours, parallèle à celui du fleuve principal dans sa nouvelle direction vers le sud-est, figure la branche orientale de son long delta, formé tout entier de terres d'alluvion couvertes, dans ses innombrables îles, d'herbages touffus entremêlés de grands arbres. Au dessous d'Astrakhan enfin, les eaux du fleuve, de plus en plus encombré d'atterissements et de bancs de sable, s'écoulent dans la mer Caspienne par une soixantaine de bouches, dont une de 7 kilomètres et demi de largeur, mais à travers les basfonds desquelles il n'a été possible de frayer un chenal aux navires jusqu'à cette ville qu'artificiellement, au moyen du dragage. La profondeur du Volga varie en général de 1 à 4 mètres, dans la moitié supérieure, et de 1 à 12 dans la seconde partie de son cours. Il est un des fleuves les plus poissonneux du monde, dans les eaux du delta surtout où le voyageur de Baer, à l'époque du passage des bandes de harengs d'Astrakhan, a vu faire des coups de filets réitérés de 80,000 à 200,000 poissons de l'espèce.

Le Volga, dans son long parcours, n'est encore franchi que par un seul viaduc et deux ponts de bateaux; mais la navigation y présente un mouvement annuel de plus de 21,000 bateaux montés par un demi-million d'hommes au moins. Indépendamment des pyroscaphes qui le sillonnent, on y distingue environ 150 espèces d'embarcations, toutes construites sur ses propres chantiers ou sur ceux de ses affluents.

Au moyen âge, il y eut un temps où les marchandises de l'Inde, dirigées par les Italiens des places de commerce de la Bactriane vers la mer Caspienne, remontaient le bas Volga, d'où elles gagnaient Constantinople par le Don, dont

le coude oriental est très rapproché de Tsaritzin, par la mer d'Azof et par le Pont-Euxin. Comme tous les grands fleuves de la Russie coulant au sud, le Volga présente à sa droite des bords très escarpés, à sa gauche une rive plate et basse, sujette à de fréquentes inondations. On a remarqué aussi un appauvrissement sensible dans son volume d'eau. La première de ces particularités paraît devoir être attribuée à l'influence de la rotation du globe, la seconde à la destruction des forêts qui, en accélérant l'évaporation, fait tarir les petits affluents.

Les steppes du bas Volga, ancien fond de mer dont les terres basses, fortement imprégnées de sel, n'ont d'autre végétation que des salicornes, contiennent plus de deux mille petits lacs salés ou d'eau saumâtre, en majeure partie disséminés sur la rive gauche. Les deux plus considérables et le plus largement exploités sont le lac Elton, d'une contenance d'environ 160 kilomètres carrés, et celui de Baskuntchat, l'un et l'autre situés près des rebords de l'Obstschei-Sirt, à la limite occidentale du pays des Khirgizes, que traverse plus à l'est le second des grands tributaires du rivage septentrional de la mer Caspienne.

Ce fleuve, l'*Oural* ou *Iaïk*, le Rhymnus des anciens, descend d'une des gorges les plus élevées de l'est des montagnes sud-ouraliennes, à 631 mètres d'altitude dans le gouvernement d'Orenbourg, qu'il traverse du nord au sud jusqu'à Orsk, d'où il marque en tournant à l'ouest et reprenant plus loin la direction méridionale à Ouralsk, la limite de l'Asie sur presque tout le reste de son parcours, de plus de 2,100 kilomètres en totalité. La frontière administrative de ce gouvernement a été, au sud de la ville d'Orenbourg même, portée aussi, pour l'englobement d'un district riche en sel gemme, jusqu'à l'Ilek, son principal affluent de gauche. A partir de cette rivière le Iaïk entre dans la région complètement stérile des steppes salées, où le suit à l'ouest le cordon que forment les postes des Cosaques ouraliens jusqu'à son embouchure dans la mer Caspienne par plusieurs bras, près de Gourjef. Dans la partie supérieure de son cours, la Kamysch Sakmara, sa principale tributaire de droite, lui apporte des bois du mont Aktuba; mais en général ses rives sont presque désertes et ses eaux gelées pendant cinq mois et demi de l'année; n'ayant aussi qu'une faible profondeur, il est à peu près nul pour la navigation et le commerce. La pêche seule y est considérable.

Repassant, au nord des steppes d'Astrakhan, dans le pays de la rive droite du Volga, nous y joignons un autre bassin remarquable du versant méridional de la Russie, celui qui trouve son écoulement dans l'ancien marais Méotide, la mer d'Azof.

Le *Don* (Tanaïs, des anciens), qui sort du petit lac marécageux d'Ivan Ozero, non loin de la ville de Toula et de la source de l'Oka, coule d'abord au sud et

devient navigable à Voronèje. Changeant ensuite de direction il reçoit du nord le Choper et la Medveditza, se fraye dans un profond sillon sa voie à travers le plateau des steppes ouralo-carpathiques et arrive, à la fin de la courbe sinueuse qu'il décrit vers le sud-est, à serrer de si près le Volga que les deux fleuves, dans leurs petites sections parallèles, ne sont plus distants l'un de l'autre que de 60 kilomètres à peine. Un canal établi par les khans tatares, qui figure sur les anciennes cartes et qui était encore praticable au XVII[e] siècle, les unissait autrefois. On l'a remplacé de nos jours par un petit chemin de fer de Tsaritzin à Kalatschef sur le Don. C'est bien plus bas seulement que ce fleuve, en descendant paresseusement la plaine dans la partie terminale de son cours, dirigée vers le sud-ouest sur un espace de 223 kilomètres de longueur, opère sa jonction avec l'affluent principal de sa rive droite, le Donetz ou Petit Don, navigable depuis sa propre réunion avec le Kharkof. Sur le Don même la navigation est souvent entravée par l'inégalité des eaux et de dangereux bancs de sable. La profondeur du fleuve, qui dans sa partie moyenne varie de 5 à 14 mètres, se réduit à 1 ou 2 dans le liman de son embouchure, remplie de bas-fonds entre Taganrog et Azof, où il atteint, divisé en trois bras, la mer basse de ce nom, qu'il travaille à combler insensiblement par ses dépôts continuels, ainsi que l'avait déjà prévu Polybe, dans l'antiquité. Un peu plus haut le double courant du Manytch (v. p. 53), par la fluctuation indécise de ses eaux grossies dans la dépression septentrionale du grand isthme caucasien, relie temporairement aussi le Don à la mer Caspienne. Il doit servir à l'établissement projeté d'un canal de jonction entre les deux mers.

La mer d'*Azof*, golfe du Pont-Euxin, dont les alluvions du fleuve qu'elle reçoit ont évidemment exhaussé les fonds et rétréci le bassin, mais dans une mesure beaucoup moindre qu'on n'avait longtemps cru pouvoir l'admettre, se trouve comprise entre la Ciscaucasie à l'est, les steppes de la Tauride au nord et la grande presqu'île de Crimée à l'ouest, vers les plages noyées et incertaines de laquelle elle forme ce qu'on appelle la mer Putride ou le Sivasch. C'est un labyrinthe de lagunes, de marais salants exploités et de bas-fonds, séparés du bassin intérieur par un grand lido, la flèche d'Arabat, qui n'offre qu'un seul et très étroit passage au nord, en face de Genitchesk, où elle se relie toutefois aussi par une barre de sable sous-marine au continent de la Tauride. Avec une étendue de 45 milles géogr. du sud-ouest au nord-est sur une largeur de 10 milles au triple de l'ouest à l'est, la mer d'Azof n'a plus aujourd'hui qu'une profondeur de 3 à 4 mètres, en moyenne, et de 7 1/2 au maximum. Le rivage plat de l'est, vers l'embouchure du Kouban, est aussi rempli de lagunes et de marécages. Au sud, où s'avance la presqu'île de Kertch, prolongement oriental de la Crimée, le golfe communique avec la mer Noire par le détroit de Kertch ou Ienikalé, appelé aussi de Taman et de Kafa ou Féodosie, l'ancien

bosphore Cimmérien, long de 37 kilomètres sur 7 1/2 de large dans le goulet, mais n'offrant également aux navires qu'une profondeur de 4 mètres. Bien que ces conditions nécessitent l'emploi fréquent d'allèges et que, tout le bassin gelant en hiver, la navigation n'y soit praticable que de la fin d'avril au commencement de décembre, la mer d'Azof ne laisse pas d'avoir une grande importance commerciale pour toutes les provinces russes qui s'étendent de la Crimée à la mer Caspienne et dont les produits n'ont un débouché extérieur que par cette voie.

Le bassin beaucoup plus vaste et plus profond du golfe principal, de la mer *Noire*, le Pont ou Pont-Euxin de l'antiquité, ne relève de l'empire russe que le long de ses côtes septentrionales et orientales, du bras danubien de Kilia jusqu'au port de Batoum et même un peu au delà, dans la partie nouvellement cédée du Lazistan. Ses rivages méridionaux et occidentaux sont restés sous la dépendance de la Porte ottomane, de la Bulgarie et de la Roumanie. Le développement total de sa circonférence est de 325 milles géogr., sans compter les 175 de la mer d'Azof; sa superficie, y compris ce dernier golfe, est environ celle de l'Espagne. Sa forme est à peu près celle d'un cœur renversé du côté de l'Asie Mineure, vers l'extrémité occidentale de laquelle les détroits de la Thrace lui procurent une issue sur la Méditerranée. L'affluence d'eaux douces qu'y versent au nord de nombreux fleuves tributaires, y explique, tout comme dans la Baltique, une salure moindre. En été il n'y a pas de mer plus calme; mais en hiver les tempêtes y sont terribles, particulièrement dans les parages du nord-ouest, entre les bouches du Danube et la Crimée, ce qui tient surtout à ce que les vents renfermés dans ce bassin, à bords élevés pour la plupart, s'y engouffrent en tourbillons. Ce sont ces tempêtes, fameuses et redoutées de tout temps, qui lui ont valu l'épithète de « noire », plutôt que la couleur de ses eaux. Aussi les périls de cette navigation et la terreur qu'inspiraient les peuples farouches du pays d'alentour avaient-ils fait qualifier, dès la plus haute antiquité, le Pont d'*axènos* (inhospitalier), adjectif que la crainte superstitieuse ne tarda pas à modifier par antiphrase en Pont-Euxin (mer hospitalière). Le courant superficiel du bassin se porte constamment dans la direction du nord au sud-ouest vers les détroits. Une de ses particularités remarquables, c'est l'absence presque complète d'îles, à l'exception de quelques très petites et insignifiantes devant le delta danubien et au fond de la mer d'Azof. Le niveau de la mer Noire

est supérieur d'une trentaine de mètres à celui de la Caspienne, avec laquelle elle paraît avoir été primitivement unie. Ajoutons qu'au printemps les poissons viennent par troupes des extrémités de la Méditerranée déposer leur frai dans les eaux limoneuses du Pont et de son golfe plus reculé.

La presqu'île de Crimée, qui partage en deux les parages septentrionaux de ce bassin maritime, est par le fait une terre insulaire qui se termine en pointe de trois côtés, à l'est, au midi et à l'ouest. Entièrement formée de terres alluviales au nord, où elle a le même caractère que les steppes environnantes de la terre ferme ; elle ne tient à celle-ci que par un faible ligament de moins de 4 kilomètres de largeur, l'isthme de Perekop, entouré des eaux mortes du Sivasch à l'est et d'une mer basse semblable à l'ouest, du golfe Carcinite des Hellènes, qui avaient fermé l'isthme par un mur, afin de mettre le pays à l'abri de toute incursion des hordes scythiques. La superficie de la Crimée, à peu près la même que celle du Péloponnèse, est évaluée à 360 milles c. g., l'étendue de ses côtes à 160 milles. Dans sa partie méridionale, où domine, avec des falaises abruptes plongeant dans une mer profonde, le groupe isolé des montagnes calcaires de la Tauride ou de Jaïla, formé de plusieurs chaînes parallèles qui courent à l'est jusqu'à Iénikalé, elle offre partout, grâce à l'influence adoucissante de ces barrières sur le climat, des vallées et des campagnes magnifiquement arrosées, boisées et cultivées, de riches prairies et de superbes jardins qui en ont fait comme le paradis de la Russie d'Europe. Le nord ne peut servir qu'au pâturage, comme les steppes voisines de la terre ferme, dont le littoral, bizarrement découpé en lanières et en langues de terre, forme une barre au nord-ouest entre la haute mer et le vaste liman du second en importance des grands fleuves de cette région, hors de laquelle il n'a, avec son bassin presque aussi grand que la France, de supérieur que le Danube sur le continent européen.

Le *Dnieper* ou Borysthène, frère du Volga et de la Duna, naît sur la pente méridionale du Valdaï, coule en suivant le pied des hauteurs au sud-ouest jusqu'à Smolensk, où il est déjà navigable, puis se dirige vers le sud par Mogilef et Tchernigof sur Kief. Au-dessous de la première de ces trois villes il reçoit la Bérézina, de lugubre mémoire, en aval de la seconde le Przypiec ou Prypet, qui y déverse la masse d'eau des grandes plaines marécageuses de Minsk et de Pinsk, où son bassin se confond presque avec ceux du Niémen et de la Vistule; en amont de la troisième un affluent de gauche, la Desna, presque partout navi-

gable aussi, qui descend par une grande courbe en spirale des environs de Smolensk. De Kief, où s'annonce déjà par des collines et des blocs de pierre le plateau des steppes ouralo-carpathiques de l'Oukraine, à Alexandrovsk où il finit, le Dnieper, obligé d'en forcer laborieusement le passage, y réussit dans la direction du sud-est, mais seulement au moyen de bonds et de rapides qui rendent cette partie de son cours absolument impropre à la navigation. Près de Krementschug, des roches brisées se dressent sur ses bords jusqu'à une hauteur de 80 mètres; plus bas, surtout près de Bidak en aval de Yekaterinoslav, il forme en mugissant ses 13 célèbres cascatelles (porogi); mais une fois rentré en plaine, au milieu du calme des pâturages de la Nouvelle-Russie, ce grand fleuve, dont les changements de direction sont tout à fait parallèles à ceux du Don, porte de même avec lenteur, dans un lit considérablement agrandi, vers le rivage du sud-ouest ses eaux troubles auparavant si tumultueuses. A Kherson commence le liman de son embouchure, qui s'élargit de 8 à 38 kilomètres et s'ouvre à l'ouest sur la mer, entre Kinburn et Otchakof. Il n'a souvent en été qu'une profondeur de 2 mètres; mais la pêche y est très abondante, celle de l'esturgeon surtout. Au nord il se mêle avec un autre liman, celui du *Bug* oriental ou Bog des Polonais, l'ancien Hypanis, qui vient du nord-ouest, des confins de la Podolie avec la Volhynie. Coulant dans un lit tourmenté avec de nombreux rapides jusqu'à Vosnesensk, il est aussi très poissonneux et fait tourner beaucoup de moulins, mais ne se prête à la navigation qu'à partir de Nikolaief, où il reçoit à gauche l'Ingoul; puis il se répand dans un liman de 4 700 mètres de largeur et de 6 à 20 de profondeur, ce qui permet aux bâtiments de mer de remonter jusqu'à ce port. Les mots *bug* ou *bog*, étant synonymes de « dieu », semblent indiquer un ancien culte des eaux.

Sur le littoral de l'ouest, en face du débouché commun de ces deux limans, se trouve Odessa, l'entrepôt central du commerce russe de la mer Noire, au nord de l'embouchure d'un autre fleuve à bassin plus restreint, qui est le dernier des six du versant méridional de l'empire.

Le *Dniester*, l'ancien Tyras, appelé Danastus depuis le IVe siècle, a sa source au nord des Carpathes en Galicie, non loin de celle du San, puis marque sur le territoire russe la limite orientale de la Bessarabie. Là il triomphe, entre Mogilef et Dubosary, des obstacles du plateau méridional par des rapides dont le principal est celui de la cataracte de Iampol, mais sans dévier de sa direction normale du sud-est. Ses flots conservent ainsi leur impétuosité dans le parcours ultérieur des steppes de la Russie méridionale jusqu'au liman de son embouchure, qui atteint la mer un peu au-dessous des ports riverains d'Ovidiopol et d'Akierman. Mais dans cette dernière partie il manque de profondeur, et c'est à la faveur des crues seulement que les navires de cabotage parviennent à le remonter jusqu'à Bender.

De ce dernier liman jusqu'au grand delta du Danube les côtes de la Bessarabie, fortement rognées par la mer sur une étendue de lus

de cent kilomètres tirant au sud-ouest, présentent nombre de lagunes et de lacs, ainsi que la rive septentrionale du Danube même jusqu'à son confluent avec le Pruth, redevenu depuis la fin de la dernière guerre la frontière extérieure de l'empire, de Reni aux confins de la Moldavie proprement dite avec la Bukovine. Nous retrouverons en Roumanie cette grande rivière par laquelle se termine à l'est le bassin du bas Danube, mais qui n'est, faute d'espace, alimentée d'un côté comme de l'autre que par des cours d'eau de très faible importance.

En général les bords des steppes russes encadrant le Pont-Euxin ont conservé, dans toutes les parties où ils n'ont pas été détruits par le lavage des grands fleuves qui y débouchent, ou autrement entamés, fouillés et transformés par le travail extérieur de la mer, une élévation de 30 à 50 mètres au-dessus du niveau marin.

Dans leur ensemble, les lacs de l'intérieur de la Russie présentent une surface de 102 420 kilomètres carrés et ses fleuves ou rivières navigables une longueur de plus de 36 400 kilomètres. Cependant il paraîtrait que plusieurs ont, comme le Volga, éprouvé avec le temps une diminution dans leur volume d'eau. Les glaces, d'une durée de 2 à 3 mois dans les ports du midi, de 5 dans la Baltique et de 9 à 10 dans la région polaire, les cascatelles et les nombreux rapides, l'ensablement des embouchures et les bas-fonds des limans, concourent aussi à entraver plus ou moins, voire même à empêcher complètement la navigation sur telles de ces voies fluviales ; mais ce qui lui vient puissamment en aide d'autre part, c'est la multiplicité des lignes de jonction qui, les reliant toutes entre elles, constituent un réseau hydrographique dont la vaste étendue rend l'unité d'autant plus merveilleuse et qui n'a de pareil dans aucun autre pays, pour la grandeur.

Dans ce réseau c'est la mère Volga qui forme l'élément central, par les communications directes que ses propres affluents et les eaux des bassins de son voisinage lui procurent avec toutes les mers qui baignent la Russie. Ainsi il n'existe pas moins de trois systèmes qui l'unissent avec la Néva et la Baltique, par le moyen d'eaux tributaires de la partie supérieure de son cours. Le plus important et plus célèbre, celui de Vichnji Volotchok, qui s'étend sur un espace de 1 450 milles c. g. dans le Valdaï et que concourent à former 106 cours d'eau avec 76 lacs, entre lesquels on a ménagé une multitude d'écluses et de réservoirs, établit la jonction de la Tverza avec la Msta, affluent du Volkhof. Le système de Tichvin

gagne le lac Ladoga par la Mologa et la Tchagodoscha, la Tichvinka et le Sias; le troisième et plus oriental, celui du canal d'Onéga ou de Marie, le lac Onéga par la Cheksna, le lac Blanc et de petits cours d'eau canalisés. D'autres canalisations servent à relier le fleuve central à la mer Blanche et à la mer Noire, les tributaires de celle-ci à ceux de la Baltique, ainsi que ces derniers entre eux depuis la Vistule jusqu'aux fleuves côtiers du golfe de Finlande, etc. Le gouvernement de Koursk est le seul qui manque de voies hydrauliques.

III.— Une grande partie de la plaine sarmatique paraît avoir été dans l'origine, à en juger d'après les débris d'animaux fossiles qu'on y trouve, une vaste mer bordée par les Carpathes d'une part et la chaîne ouralienne de l'autre. Postérieurement encore la mer Caspienne, plus étendue qu'elle ne l'est dans la mémoire des temps historiques, avait, suivant de fortes probabilités, pour limite la rive droite du Volga et communiquait au nord avec la mer Glaciale par la vallée de l'Ob, comme à l'ouest par les basses terres ciscaucasiennes avec le Pont-Euxin. La rupture du continent entre l'Asie Mineure et la Thrace semble avoir été le dernier des grands accidents qui ont modifié successivement le partage des eaux et déterminé les contours actuels de cette région du globe. En maintenant l'hypothèse de ces antécédents géologiques, on est moins porté à s'étonner des analogies frappantes qui existent dans le caractère général de la constitution du sol et la nature du climat entre les différentes parties de la Pologne et de la Russie d'Europe, excepté la Crimée à l'extrême sud, ainsi que la Finlande et la Laponie au nord-ouest, qui seules en sont parfaitement distinctes sous le rapport physique.

La rigueur du *climat* de la Russie a passé en proverbe. On considère non sans raison la majeure partie de cet empire comme vouée par excellence aux longs hivers, aux frimas et aux neiges qui à certaines époques de l'année le couvrent partout et dont les retours périodiques en relèvent avec éclat et majesté la physionomie propre et l'uniformité d'aspect. C'est alors que la substitution des traîneaux aux véhicules à roues y devient presque générale et que la navigation intérieure, si animée dans la saison des eaux libres, s'y trouve partout interrompue. Le fait est qu'adossées à la masse énorme de la terre d'Asie, ces plaines en subissent exclusivement l'influence continentale, très peu adoucie par le voisinage de mers arctiques, ou du moins presque fermées, et par là déjà

sujettes elles-mêmes à de fortes gelées hiémales. L'absence de toute barrière d'une hauteur assez considérable pour arrêter le mouvement atmosphérique et le souffle des vents, depuis les rivages de la mer polaire jusqu'à ceux du Pont, contribue aussi, dans cette vaste région découverte, à rendre les gradations de la température beaucoup moins sensibles que ne pourrait le faire supposer la différence des latitudes. Celles-ci, conjointement avec les deux barres transversales qui se détachent de la chaîne ouralienne, déterminent cependant une division de la Russie d'Europe et de ses dépendances occidentales en quatre zones, entre lesquelles nous aurons à distinguer. Elle comprend une région arctique dépassant le cercle polaire; une grande région froide, forestière et minière, qui s'étend de celui-ci aux collines dont le Volga supérieur suit le pied au midi; la zone moyenne tempérée qui se déploie d'un plateau à l'autre de 57° à 50° de latitude, depuis le bassin de la Vistule jusqu'aux chaînes sud-ouraliennes; enfin la zone méridionale ou maritime, naturellement la plus chaude, ne commençant qu'au bas de la barre ouralo-carpathique, et en majeure partie formée de steppes dont la largeur va du delta danubien, le long de la mer Noire, toujours en augmentant vers l'est.

Les courants polaires dominent dans le mouvement atmosphérique de l'empire que l'on a personnifié sous le nom de colosse du Nord. Les pluies y sont beaucoup moins abondantes que dans l'Europe occidentale; moindres encore dans les steppes du Pont, agitées et desséchées par la tourmente des vents; le plus rares dans l'Asie russe. Généralement aussi les moyennes annuelles de la température diminuent, la rigueur de l'hiver augmente et la chaleur de l'été devient plus excessive de l'ouest à l'est sous les mêmes latitudes : en d'autres termes les isothères se relèvent, tandis que les courbes isochimènes s'abaissent dans cette direction bien plus fortement encore que les isothermes.

Dans la région *arctique* ou des toundras, occupant sur la terre ferme une surface presque déserte d'environ 5 000 milles c. g., l'hiver dure plus de 8 mois, la mer est souvent couverte de glace depuis la fin de septembre jusqu'à mi-juin, et le froid dépasse chaque année le point de congélation du mercure. L'été, bien que le soleil s'y couche à peine, est trop court pour que la végétation puisse se développer. Des mousses avec quelques herbes chétives et arbrisseaux rabougris forment le seul revêtement du sol marécageux. Le renne et divers animaux à fourrure, l'ours blanc et plu-

sieurs espèces de renards, des oiseaux aquatiques, les phoques et le poisson y sont les principaux représentants du règne animal, à côté de l'homme et du chien, son fidèle compagnon, qui n'ont guère pour se nourrir d'autre ressource que la pêche.

La région suivante, presque aussi *froide*, surtout à l'est dans le gouvernement ouralien de Perm, où les neiges couvrent la terre à hauteur d'homme dès la fin de novembre, sous 58° de latitude, a aussi des hivers de 6 à 7 mois pendant lesquels le mercure se fige souvent. La Néva elle-même est ordinairement gelée durant plus de six mois de l'année, dont la température moyenne, de 3°,75 C à Saint-Pétersbourg, de 5°,04 à Dorpat et de 5°,92 à Riga, le long de la Baltique, descend à 2°,75 et à 0°,75 sous les latitudes de Vologda et d'Arkhangelsk. La transition du printemps et de l'automne est courte, l'été très chaud. D'immenses forêts de bouleaux, de mélèzes, de sapins argentés et d'autres conifères s'étendent sur cette région, les plus impénétrables dans les vastes gouvernements de Vologda et d'Olonetz, ainsi que dans le Valdaï, dont celle de Volkhonski forme la bordure occidentale. Elles fournissent les bois de chauffage et de construction nécessaires à l'usage domestique, à l'industrie des mines et aux chantiers maritimes et fluviaux. Les céréales et autres produits principaux, cultivés avec un succès croissant vers le midi de cette zone, sont l'orge, l'avoine et le seigle, la pomme de terre, le lin et le chanvre. L'importance de l'éducation du bétail commun suit la même progression. Le pays regorge d'ours bruns, dont la chasse est un des grands divertissements nationaux, de loups, de renards, de loups cerviers et de gloutons, ainsi que de gros gibier comme le cerf, le chevreuil et le sanglier, sans parler du menu, du poisson et des abeilles.

Dans la région moyenne *tempérée* les vents de l'ouest et de l'est prédominent tout comme dans la précédente, les hivers sont plus longs et plus rudes que dans l'Europe occidentale, et il n'est pas rare que le mercure gèle à Moscou et à Kazan, où le Volga est pris de glace de la seconde moitié de novembre à la mi-avril. L'été est chaud, sec et constant, de même que l'hiver ; les deux saisons intermédiaires sont plus marquées. Au printemps, selon l'expression des Russes, on y entend pousser l'herbe dans les champs. La moyenne de température annuelle est de 7°,38 C à Varsovie, de 4°,5 à Moscou, de 3°,13 à Nijni-Novgorod et de 6°,12 à Saratof. Parmi les essences de bois de la Russie centrale, agricole et manufacturière en même temps, dominent les arbres à feuilles, mais par-

ticulièrement le tilleul, dont la fleur est le plus au goût des abeilles et l'écorce forme la matière première d'industries locales intéressantes, d'une grande fabrication de chaussures notamment. Dans quelques forêts de la Livonie et de la Lithuanie on trouve encore l'élan, comme dans la Prusse proprement dite. Sur les confins des bassins de la Vistule et du Dnieper, dans le gouvernement de Grodno, entre les sources de la Narew et le Bug, au nord de Brest-Litowskii, celle de Bela-Véja, d'une contenance de 1 650 kilomètres carrés, est le seul endroit de l'Europe où l'on trouve encore l'espèce de bœuf sauvage appelé *bison*, *urus* et en polonais *zubr*. On l'y garde avec un soin tout particulier. Les autres animaux sont à peu près les mêmes que dans la région septentrionale. Dans les provinces ci-devant polonaises l'élève des chevaux a pris un développement considérable. Le plus riche domaine de l'agriculture est celui de la Terre noire, dont la fécondité est merveilleuse et qui ne demande pas d'engrais. Elle couvre une large bande territoriale qui s'étend obliquement de Krementchug sur le Dnieper, au sud-ouest, jusqu'à l'Obstschei-Sirt, au delà de Samara sur le Volga, au nord-est, et fournit les blés russes, avec lesquels concourent à l'exportation comme pour la consommation intérieure ceux des plaines de la Pologne. Ce sont là les greniers de l'Europe. Le chanvre réussit le mieux plus au nord, dans les terres sablonneuses et argileuses des gouvernements de Tchernigof et d'Orel. Le sol et le climat ont été reconnus moins favorables aux arbres fruitiers. Aux approches du plateau méridional l'éducation des chevaux, du gros et du menu bétail, s'allie de plus en plus à la culture et les arbres disparaissent peu à peu jusqu'à Yekaterinoslav, marquant du côté de l'ouest, vers 48° de latitude, la limite des steppes de la plaine, qui en sont entièrement dépourvues.

La région *méridionale*, celle des grands pâturages, de 13 200 milles c. g. de superficie, dont les trois quarts environ forment la zone des steppes, a généralement des hivers plus courts, quelquefois interrompus par le dégel, mais n'excluant pas les rigueurs d'un froid qui a fait par moments descendre le thermomètre, à Astrakhan, au-dessous de — 40°. La douceur du printemps y prépare à un été chaud, sec et de longue durée. La moyenne générale de la température annuelle s'établit à environ 7°,50; elle varie d'ailleurs entre 6°,13 à Poltava, 6°,62 à Kharkof, 8° à Yekaterinoslav, 9°,11 à Odessa et 9°,38 à Nikolaïef. Les parties fertiles du littoral de la mer Noire, la Bessarabie et la Crimée, particulièrement favorisée

au sud par l'égide de ses montagnes, sont affectées à la culture du maïs et de la vigne, du tabac et de la betterave aussi, du mûrier, des fruits et plantes du jardinage, ainsi que des melons, qui abondent sur toutes les côtes jusque dans le delta d'Astrakhan.

Les *steppes*, qui, en y comprenant dans une acception plus large celles des plateaux de la région tempérée, où elles remontent jusqu'aux gouvernements de Voronèje, de Saratof, de Simbirsk et d'Orenbourg, embrassent un territoire plus que double de celui de la France, ne sont pas toutes entièrement plates et dénuées de bois, mais en partie plus ou moins accidentées (voy. p. 18). On en distingue d'ailleurs de pierreuses, de sablonneuses et de salées (voy. p. 63) : telles couvertes d'herbages émaillés au printemps de perce-neige, de crocus, de tulipes et d'hyacinthes, telles ayant le caractère de landes et d'autres où ne poussent que des roseaux. En été les herbes ne tardent pas à être brûlées, les puits et les mares se dessèchent, et l'on ne voit plus que le tourbillonnement de sombres nuées de poussière. Hommes et troupeaux, subissant l'influence débilitante de la saison, maigrissent et s'énervent. Ces derniers ont cependant dans les loups, qui foisonnent et procèdent à leurs attaques, le plus souvent nocturnes, isolément ou en bandes, de redoutables ennemis contre lesquels on ne saurait assez se tenir en garde. Les troupes de chevaux sauvages de la steppe, se rangeant par instinct en colonne serrée, sous la conduite de leurs étalons les plus forts et les plus hardis, ne craignent pas d'affronter ces ravisseurs, dont leurs sabots ont souvent raison dans le terrible combat qui s'engage alors. L'adversaire que le loup craint toutefois le plus, c'est le *tabountchik* ou gardien de ces troupeaux de 200 à 1 000 chevaux, espèce de *gaucho*, cosaque ou petit russien, qui passe sa vie à cheval et poursuit avec rage au grand galop le fuyard épouvanté, auquel il porte des coups mortels avec son long fouet armé d'une pointe de fer.

§ 5. — Ethnographie de l'empire russe (1).

Aperçu général des distinctions de race et de religion. — Slaves : Véliko-Russes, Bélo-Russes et Malo-Russes ou Petits Russiens. — Cosaques. — Mœurs, langue et littérature russes. — Polonais, caractère national, langue et littérature. — Populations secondaires. — Juifs, Allemands et autres étrangers.—Lettons et Finnois. — Peuples d'origine asiatique.

L'empire russe, avec la multitude et la diversité de ses éléments de population, parmi lesquels on en distingue 112 et constate l'usage d'une quarantaine d'idiomes aussi très bien caractérisés, offre une mosaïque plus hétérogène et plus curieuse encore, à cet égard, que celle de l'Autriche-Hongrie. Il en diffère toutefois essentiellement par son organisation politique, toute nationale et unitaire, le peuple dont il porte le nom et auquel une forte prépondérance y est acquise par sa masse y jouissant d'une suprématie qui exclut absolument l'idée d'un partage de la domination et ne s'accommode même que dans des limites de plus en plus restreintes du principe d'autonomie provinciale et locale. Comme les races et peuplades habitant la Russie ne sont pas confinées à l'Europe, mais en partie aussi largement disséminées en Asie, il faut, pour donner un aperçu complet de ces éléments constitutifs, les réunir dans un tableau qui embrasse la totalité de l'empire. Malheureusement la manie de russification qui s'y est déclarée depuis l'avènement de l'empereur Nicolas ne pousse pas à une rigoureuse exactitude dans la constatation de l'état réel des rapports numériques existants en matière de nationalité et de religion, comme nous aurons encore plus d'une fois l'occasion de le faire observer.

En se fondant sur les évaluations déjà un peu anciennes de MM. de Koeppen et de Buschen, s'aidant des plus récentes de Wahl et de Lengenfeld, puis tenant compte de l'accroissement général de la population de l'empire, laquelle paraît atteindre aujourd'hui un chiffre d'environ 95 millions d'âmes, dont 81 habitant la partie européenne et 14 l'Asie russe (voy. plus loin, chap. III, § 1), on arrive aux approximations suivantes pour les races et nationalités

(1) *Grand Album ethnographique* de la Société impériale russe de géographie.

comme pour les cultes et églises, dont la principale, celle de l'État, s'y est en quelque sorte identifiée avec la nation dominante.

RÉPARTITION DE LA POPULATION ACTUELLE DE L'EMPIRE RUSSE EN CHIFFRES RONDS

1° *Par races en Europe seulement.*

Peuples indo-européens			Ames.	
Slaves...	Russes	Véliko-Russes....	40,000,000	
		Malo-Russes.....	16,400,000	
		Bélo-Russes, etc.	3,600,000	
		Bulgares et Serbes......	150,000	
		Polonais	5,000,000	
		Total	65,150,000	plus environ 5,500,000 en Asie.
Groupe Lettique.		Lithuaniens............	1,900,000	
		Lettons	1,100,000	
		Total.......	3,000,000	
Germains		Allemands...............	1,000,000	
		Suédois..................	285,000	
		Roumains.................	750,000	
		Grecs....................	75,000	
		Tsigaines................	50,000	
		Caucasiens (1)..........	.....	— 3,000,000 —
		Éraniens (2).............	.....	— 1,000,000 presque tous dans la Transcaucasie.
Sémites.				
		Juifs.....................	3,000,000	
Peuples ouralo-altaïques.				
		Finnois et Ougriens (3)...	4,800,000	
		Samoyèdes et Ostiaques...	4,000	— 23,000 en Asie.
		Peuples turcs (4).........	2,800,000	— 4,000,000 dans l'Asie centrale.
		Peuples mongoles (5).....	120,000	— 280,000 —
		Peuples toungouses (6)...	.....	— 70,000 en Sibérie.
		Peuplades de la Sibérie Orientale (7)...........	.....	— 40,000 —

(1) Géorgiens, Lesghiens, Tcherkesses et Kistes ou Tchetchenzes.

(2) Arméniens, Ossètes, Persans, Kourdes, etc.

(3) Finlandais, Caréliens, Lapons, Tchoudes, Esthoniens et Livoniens de l'ouest et du nord-ouest; Ziranes, Permiens, Vogoules, Votiaques et Mechtchériaques de l'Oural; Tchérémisses et Mordouins du Volga.

(4) Tatares de Kazan et de Crimée, Baschkires et Tchouvaches; Kirghizes, Yakoutes, Turcomans et Boukhares d'Asie.

(5) Kalmouks du bas Volga, Bouriates et Mongoles.

(6) Avec les Ostiaques du Yénisseï.

(7) Koriaques, Tchouktchis, Youkaghires, Kamtchadales, Ghiliaques de l'embouchure de l'Amour et Aïnos de Sakhalin.

2° *D'après les cultes dans tout l'empire.*

Gréco-russes orthodoxes (1).	environ	69,500,000	dont 5,500,000 en Asie.
Catholiques romains, Grecs et Arméniens unis..........	—	8,600,000	
Protestants................	—	5,000,000	
Arméniens grégoriens......	—	700,000	peut-être même un million, pour la plupart en Asie.
Juifs......................	—	3,000,000	
Mahométans...............	—	7,600,000	dont 5,000,000 en Asie.
Bouddhistes et païens.......	—	600,000	presque tous en Asie.
Total...............		95,000,000	

On voit que la branche orientale, les Russes ou Russiens, au nombre de 65 1/2 millions du culte grec, forment à eux seuls les 13/19 de la population du grand empire slave et figurent en Europe pour 60 millions ou les 5/6 dans celle de la Russie proprement dite, à l'est de tout au plus 7 millions de Polonais et Lithuaniens catholiques en majorité dans le royaume, la Lithuanie et la Samogitie, mais en minorité dans les autres provinces de leur ancienne domination. La physionomie générale de l'élément russe répond à l'uniformité de l'immense plaine qu'il occupe. Il n'offre que trois types caractérisés, sans variétés provinciales bien appréciables.

Les Grands-Russiens, qui se sont le plus répandus en coureurs et pionniers, ont leur foyer principal au centre, dans toute la partie de l'empire dont ils prennent le nom et dans les gouvernements principaux de la Russie orientale, depuis les bords du Don et l'embouchure du Volga, dont ils peuplent surtout le bassin, jusqu'à la mer Blanche, et du lac Peïpous, ainsi que de l'isthme d'Ingrie, aux mines de l'Oural et au delà. Les Bélo-Russes ou Blancs-Russiens, qui diffèrent des précédents par le dialecte, occupent dans la Russie Blanche, comprenant les gouvernements de Mogilef, de Minsk et de Vitebsk avec quelques districts circonvoisins, le pays marécageux et forestier qui s'étend sur les bords supérieurs du Niémen, de la Duna et du Dniéper jusqu'au confluent de ce dernier avec le Prypet. Enfin, le rameau plus considérable des Malo-Russes, Petits Russiens ou Roussniaques, frères des Russes Rouges ou Ruthènes de l'Autriche-Hongrie, caractérisé par un idiome particulier, couvre toute l'Oukraine, une grande partie de la Vol-

(1) Y compris les *raskolniks* ou dissidents.

hynie, la Podolie et la Russie méridionale, où cet élément prédomine dans les steppes et sur le littoral de la mer Noire, du Dniester, à l'embouchure du Don, ainsi que parmi les Cosaques sur les deux rivages de la mer d'Azof.

Les *Véliko-Russes*, Grands-Russiens ou Russes proprement dits, plus ou moins mélangés par suite de leur vaste expansion colonisatrice et du contact multiplié qui en résulta avec d'autres populations et tribus tatares et mongoles au midi, mais surtout finnoises au nord, où l'on retrouve chez beaucoup d'entre eux l'aplatissement de la face et les pommettes saillantes de ces dernières, présentent le type non le plus pur assurément, mais le plus ferme et le plus vaillant de leur race. Au physique ils sont robustes, trapus et de taille moyenne pour le moins, durs au travail quand il le faut et, comme ils vivent beaucoup à l'air, encore plus durs à la fatigue. Il faut mentionner comme des traits caractéristiques de leur physionomie, plus avenante chez les hommes que chez l'autre sexe dans le peuple, mais sans grande variété, des yeux bruns ou gris-bleus, petits mais perçants, avec des sourcils peu marqués, le front bas et le nez retroussé, la bouche moyenne aux lèvres minces, le menton pointu, la mâchoire forte et une chevelure abondante, tirant du blond au chatain comme la barbe, que l'homme du peuple aime toujours à porter longue et bien fournie. Elle lui vaut le sobriquet de *katzap* (bouc) de la part du Petit-Russien, qu'il appelle lui-même *khokhol* (homme à la mèche). Sa mine, sérieuse et rarement très expressive, trahit un mélange curieux de bonté naturelle et de ruse, d'insouciance et de finesse allant jusqu'à l'astuce. Il est en effet doux, extrêmement sociable, compatissant et pacifique de sa nature, hospitalier, parfois admirable de dévouement, adroit, avisé et pratique, doué d'un remarquable talent d'imitation, mais nullement créateur. Inculte et par moments brutal, d'une grande frugalité et n'ayant que très peu de besoins, il n'a vraiment un faible que pour l'eau-de-vie, contre l'abus de laquelle la propagande des sociétés de tempérance commence cependant à s'exercer non sans succès, dans les gouvernements du centre notamment et même dans les anciennes provinces polonaises, où il y a le plus d'ivrognerie. Ivre, il bat sa femme; le patriarche de campagne tourne facilement au tyran domestique. Une longue servitude l'a porté aussi au mensonge et au larcin. Par le fond du caractère cependant et ses dispositions intellectuelles, la nation se montre éminemment disciplinable et se prête aux travaux, services et emplois les plus

divers avec une flexibilité d'aptitude extraordinaire, mais au détriment de l'individualité dont, l'esprit autoritaire comprime et l'obéissance passive étouffe le développement chez elle. La manière souvent fantastique dont la noblesse, avant l'émancipation générale, utilisait les serfs, au gré de ses caprices, en faisant de l'un un cocher, de l'autre un secrétaire, de tel un peintre et de tel un musicien, témoigne de cette malléabilité sans pareille et de ce zèle de commande. Comme la plupart des autres Slaves et des Levantins, les Russes ont une étonnante facilité pour apprendre les langues. Elle explique en partie comment, par l'effet d'une méthode d'éducation empruntée à l'étranger et appliquée à faux dès le principe, un abîme a dû se former entre la couche supérieure et le fond de la nation russe, dans laquelle il y a réellement encore aujourd'hui comme deux peuples qui, tout en se rencontrant et se mêlant partout, ne parviennent, à défaut d'idées et de sentiments communs, qu'avec peine à se fondre et à se réidentifier. L'un comprend la minorité, qui est partout en évidence, toute la haute classe et celle des fonctionnaires, presque exclusivement dressée depuis Pierre le Grand pour les besoins du service de l'État; l'autre, avec les petits bourgeois, la grande masse des *moujiks* ou petites gens, paysans, ouvriers et domestiques des villes et des campagnes, dans laquelle se recrute l'armée et se continue, avec la plupart de ses traditions et de ses routines, la vie de l'ancienne société russe. L'éducation artificielle et très superficielle des uns, de la plupart de ceux qui voyagent à l'étranger, vise surtout à l'apparence, à la jouissance immédiate des raffinements de la civilisation et à l'art de l' « enguirlandement », pour nous servir du mot consacré. Si l'on excepte une élite qui ne fait pas précisément nombre mais comprend des modèles accomplis de distinction, elle produit des hommes de plus de vernis que de scrupules, fantaisistes et se blasant tôt, déliés, insinuants, audacieux et rusés, remplis de présomption non moins que d'orgueil et d'ambitieux désirs. Le français continuant d'être l'idiome familier et de prédilection des hautes classes, la direction nationale tant patronnée depuis le dernier règne a eu pour effet plutôt de les détourner de la communauté avec l'Europe, au dehors, que de les rapprocher à l'intérieur du peuple, dont l'usage d'une autre langue les sépare. Quant à l'armée des serviteurs de l'État, l'arbitraire et le mensonge, la prévarication et la vénalité sont encore si loin d'y être bannis de tous les rangs et tellement notoires,

que l'on se résigne souvent de propos délibéré, par une espèce de convention tacite, à s'accommoder dans les rapports nécessaires des exigences les moins justifiées. On ne s'explique la longue immunité de tels abus que par la difficulté de diriger et de contrôler efficacement, ainsi que d'épurer et de renouveler comme il le faudrait un aussi nombreux personnel, avec l'immensité des distances et la lenteur des communications, dans un empire où l'instruction est encore si peu répandue.

Les conséquences de cette anomalie profonde n'en sont que plus fâcheuses. Tant que l'on n'aura pas trouvé le moyen d'y remédier par l'introduction d'un régime de sage mais franche liberté, elle ne peut qu'ajouter au scepticisme des classes supérieures, aigrir et exaspérer une jeunesse égarée par l'ardeur de ses passions irréfléchies, ainsi que confirmer dans un fatalisme aveugle et le culte servile de la force la grande masse, ignorante et troublée dans tout raisonnement par les contradictions perpétuelles entre lesquelles flotte le monde russe, que ses espérances et ses craintes portent à courir sans cesse d'un extrême à l'autre. Nous reviendrons en termes plus précis, au chapitre suivant, sur les particularités d'une situation dont on ne saurait séparer l'examen de celui des conditions politiques, sociales et religieuses, non plus que des autres influences concourant à la déterminer.

Les paysans, qui doivent leur affranchissement en masse à l'empereur actuel, sont, de l'avis de tous ceux qui les ont observés de près, l'élément le plus négligé, mais un des plus respectables de la société dont ils constituent la large et forte base, encore brute et informe toutefois. Le Grand-Russien en particulier l'emporte sur tous les autres Slaves de l'empire par la solidité, la patience et la ténacité, l'amour du travail et un esprit d'économie qui le rend même très âpre au gain. Sans lumières ni principes raisonnés, il a conservé cependant le plus de l'originalité et du cachet de la race, dans l'esprit patriarcal qui est demeuré la règle souveraine de ses devoirs de famille et de son invariable fidélité au tsar, comme dans ses croyances où son patriotisme, qu'enflamme l'amour de la sainte Russie, s'allie à toute la ferveur d'une piété superstitieuse.

Les *Bélo-Russes*, peut-être les plus anciens de la famille, forment une population débonnaire aussi, mais indolente et qui vit misérablement. Le nom de Russie Blanche que portait anciennement

toute la Moscovie, cette couleur étant dans le monde oriental un attribut honorifique, resta attaché au pays qu'ils habitent, lors de la conquête de celui-ci par les Lithuaniens, qui en adoptèrent l'idiome pour l'usage officiel et désignèrent plus particulièrement sous le nom de Russie Noire le territoire arraché aux Mongoles dont on a formé depuis le gouvernement de Grodno.

Les *Malo-Russes* ou Petits-Russiens, les plus anciennement civilisés comme les plus proches de l'empire grec et de l'Allemagne au moyen-âge, forment un élément plus considérable, celui qui a le mieux conservé la physionomie des ancêtres. Ils ne diffèrent pas seulement des Grands-Russiens par la langue, mais aussi par les mœurs et par leurs traditions, dont l'ancienne splendeur de Kief, contemporaine de celle de Novgorod, rehausse l'importance historique. Une taille plus élancée, des cheveux plus foncés avec une touffe ou mèche sur l'oreille, le menton rasé et la moustache, des traits plus mobiles et plus expressifs, la grâce des femmes de complexion plus délicate, une nature joviale et poétique, avec le goût du chant, qu'ils accompagnent des sons de leurs instruments à cordes, la *kobza* ou *bandoura*, la *balalaïka* et la vielle, les distinguent entre tous. Leurs *bylines* et *doumi* nationaux, chants et récits homériques du passé, courent tout l'empire. Insouciants et pleins d'imagination comme de verve ironique, ils n'ont pas l'esprit mercantile des Grands-Russiens, mais sont doués supérieurement pour l'industrie, les lettres, les sciences et les arts. Plus indépendants de caractère comme leurs frères les Cosaques, dont il sera question tout à l'heure, et animés d'un sentiment plus vif de la dignité humaine, ils donnent peu néanmoins dans l'esprit de secte, si commun chez les Grands-Russiens, mais ont beaucoup conservé d'anciennes superstitions païennes et de la croyance aux esprits. Leur tempérament politique aussi n'est pas le même. Tandis que la Moscovie doit être considérée comme le berceau et le foyer principal de l'autocratie, l'esprit fédéraliste du temps des principautés antérieures à l'invasion mongole est resté vivant dans l'Oukraine et s'y est manifesté souvent, comme dans le présent encore, par de fortes aspirations révolutionnaires et libérales. Aussi l'idiome malo-russe, répandu dans tout le midi et très intéressant comme le plus rapproché du slavon primitif malgré un alliage polonais, n'est-il pas en faveur et a-t-il été sacrifié par le gouvernement au grand-russien, seul admis comme langue officielle et littéraire.

Aux Petits-Russiens de l'Oukraine, c'est-à-dire du pays de la

frontière (1), dans lequel on comprenait jadis aussi une partie de la Volhynie et la Podolie, l'Oukraine polonaise, se rattachent plus particulièrement par leur origine les *Cosaques*, population de colons militaires libres, longtemps flottante et turbulente, mais aujourd'hui régulièrement cantonnée, qui depuis le XVIe siècle a joué, comme on sait, un rôle important dans l'histoire du royaume de Pologne ainsi que dans celle de la grande tsarie. Le mot turc Kosak ou Kasak signifie partisan armé à la légère et servant à pied comme à cheval, bien que de notre temps les miliciens qu'il désigne forment généralement la cavalerie irrégulière de l'armée russe. Slave pour le fond et orthodoxe, la population qui les fournit et que l'on voit de bonne heure guerroyant avec les peuples turcs et tatares dans les marches des steppes du midi, où elle était continuellement renforcée par une foule d'aventuriers, de transfuges et de paysans en rébellion contre le joug du servage, ne subit pas moins de mélange par suite des enlèvements de femmes qu'entraînaient ses équipées. On appelait anciennement aussi les Cosaques Tcherkesses, ce dont témoignent les noms de plusieurs de leurs villes, comme Tcherkasi, Novo-Tcherkask, etc. Tour à tour agriculteurs, pâtres, chasseurs, pêcheurs, mariniers, combattants et pillards, ils eurent même des flottilles qui s'aventurèrent jusqu'à Constantinople et firent des descentes sur la côte septentrionale de l'Asie Mineure. Outre le butin, la grande liberté dont on jouissait dans les stanitzes (villages) et les slobodes (francs bourgs) de leurs communautés, nommant elles-mêmes leurs chefs, y attiraient de tous les côtés. La plus ancienne d'origine vélikorusse paraît être celle des Cosaques du Don, qui forment encore une province à part; mais toute l'Oukraine jusqu'au Dniester était remplie de Cosaques, dont les plus célèbres furent ceux des bords du Dnieper, les Zaporogues, ainsi nommés d'après leur premier établissement central (*setch*) dans l'île de Kortitza, au-dessous des cascatelles du fleuve. Étienne Bathory, roi de Pologne, leur donna une organisation régulière, les forma en *pulks* (régiments) et *sotnies* (compagnies) et les soumit au commandement d'un hetman (2) de la couronne (voy. p. 30). Inquiétés dans leur foi orthodoxe, ils

1. Synonyme de la marche de l'Uker (pléonasme) du Brandebourg, de Krain (la Carniole) et de la Kraïna ou ci-devant Croatie turque.

2. Titre du généralissime polonais, en russe ataman, de l'allemand *hauptmann*, capitaine.

passèrent du côté des tsars, mais agitèrent aussi fréquemment l'empire par des révoltes, comme celles de Mazeppa dans l'Oukraine russe, sous Pierre le Grand, et de Pougatchef chez les Cosaques de l'Oural et du Don, sous Catherine II qui, poussée à bout par les Zaporogues, sévit contre eux au point d'ordonner leur complète dispersion en 1775. Ils se réfugièrent en majeure partie sur le territoire ottoman dans le pays du bas Danube, mais rentrèrent plus tard en grâce auprès de l'impératrice qui, en 1792, en établit beaucoup, sous le nom de Cosaques de la mer Noire ou Tchernomorskii, au-delà du détroit de Taman entre le Kouban et la Iéja. A d'autres l'empereur Nicolas assigna des terres dans le district d'Akierman (Cosaques de la Nouvelle-Russie). Les Tchernomorskii forment avec ceux du Terek, les plus mélangés de sang tatare, vers la mer Caspienne, et ceux d'Azof, aussi revenus du Danube et employés au service côtier de la mer Noire, l'armée des Cosaques de la ligne du Caucase. On distingue ensuite les Cosaques du Volga ou d'Astrakhan, échelonnés le long du fleuve jusqu'à Saratof au nord; les Cosaques de l'Oural, foncièrement véliko-russes d'idiome et de mœurs, dont les postes s'étendent sur les rives du Iaïk, depuis son embouchure jusqu'à Orenbourg; enfin, ceux des lignes et cordons de Sibérie, sur la frontière de l'empire chinois. D'après M. de Buschen, les Cosaques présentaient un total de 2,594,000 individus, dont 1,333,000 du sexe masculin. En outre, des tribus de race différente, comme les Baschkires et les Mechtchériaks dans le gouvernement d'Orenbourg, les Kalmouks au sud-ouest du bas Volga et d'autres, sont astreints à faire le même service de gardes des frontières. A l'esprit aventureux de leurs Cosaques, les Russes ne doivent pas seulement la conquête de la Sibérie, mais aussi la découverte de la route du grand Océan et du détroit de Behring.

Le régime alimentaire du peuple de Russie consiste principalement en gros pain de seigle, laitages, oignons, concombres et autres légumes, ainsi qu'en poisson salé, et viandes le plus souvent fumées, pour les dimanches et fêtes. La soupe aux choux, (*schtschi*) est l'ordinaire du moujik, le *kvass*, espèce de petite bière sans houblon, sa boisson principale, avec l'affreuse eau-de-vie appelée *vodka*. Parmi les mets nationaux, il faut mentionner une grande variété de *pirogues* ou gâteaux et de pâtés, notamment d'œufs, de poisson ou de viande comme le *koulibak*, la salade russe et le fameux ca-

viar. Le pain blanc, le mouton et le bœuf, dont on voit des montagnes sur les marchés de Saint-Pétersbourg, sont de bonne qualité; le gros poisson exquis. Le pain d'épice et de gingembre, les fruits secs et les noix forment le grand régal du peuple. La consommation du thé est générale dans les villes, où le thé dit de caravane, qui vient par terre de la Chine, est le plus estimé; elle se répand aussi de plus en plus dans les campagnes, ainsi que celle du café, et il n'est pas de ménage aisé où l'eau ne bouille constamment dans un grand et brillant *samovar* de tombac. Nulle part non plus la haute classe ne boit autant de champagne et de vins fins. Les jeûnes de l'église orientale sont fréquents et religieusement observés. Le plus long, qui suit la semaine grasse dite du beurre (*maslinitza*), dure 7 semaines jusqu'à l'heure de minuit de la veille de Pâques.

Le costume du peuple est pittoresque. Il se compose de larges pantalons bouffants, de bottes en couvrant le bas ou de sandales, d'une blouse de toile rouge ou bleue, du kaftan ceint d'une écharpe, en hiver d'un pardessus ou *touloup* de peau de mouton. Les femmes portent de longues jaquettes bariolées et de hautes coiffures, parfois garnies de brillants; les jeunes filles ont les cheveux tressés et nattés. Les classes supérieures suivent les modes de Paris, dans la toilette comme dans l'ameublement, en y ajoutant le luxe nécessaire des fourrures. Celui des voitures, des traîneaux et des attelages, qui ont beaucoup de grâce et d'originalité, n'est pas moins remarquable, et les cochers russes dirigent avec une rare dextérité leurs véhicules, lancés dans l'espace avec une fougue vertigineuse.

Les maisons russes pour la plupart construites en grosses poutres superposées, que les paysans savent façonner, joindre et sculpter à l'extérieur avec beaucoup d'art, rappellent les chalets suisses par l'étage surplombant de la devanture et les festons des toits. En terre glaise dans la Russie Blanche et la Petite Russie, elles sont badigeonnées de blanc et très proprement tenues dans cette dernière contrée. Des volets peints de diverses couleurs ferment les fenêtres, en partie seulement munies de vitres. Les cabanes des pauvres manquent très souvent de cheminée. Dans un coin de la principale chambre d'habitation, à côté de la porte, se trouve établi un large poêle maçonné, qui sert en même temps d'âtre et sur lequel la famille s'étend la nuit, tout habillée en hiver. En face, le mur est orné d'images de saints, souvent réu-

nies dans une petite armoire vitrée, devant laquelle on allume des cierges. En fait de meubles, il n'y a que des tables, des bancs et des bahuts grossiers, avec les ustensiles indispensables. Les cangrelats et la vermine sont un fléau trop commun de cet intérieur. Dans les demeures cependant où il y a de l'aisance, une chambre spéciale est toujours affectée au bain d'étuve national, outre que l'on en trouve au moins une pour l'usage commun dans chaque village, l'habitude d'hygiène du pays, à laquelle même le dernier moujik tâche de se conformer, étant de ne pas en prendre moins d'un par semaine, après lequel les gens des campagnes trouvent leur plaisir à se rouler tout nus dans l'herbe ou dans la neige.

Les Russes, mais surtout les Petits Russiens, aiment la musique et la danse. Même au travail ils fredonnent en un fausset mélancolique leurs airs nationaux. Les autres divertissements principaux sont ceux du traîneau, sur les *montagnes russes*, et de la balançoire. Le patinage au contraire est presque inconnu à l'intérieur, dans le grand empire du Nord. Le jeu, les cartes surtout, forment l'objet d'une passion souvent fnneste dans la haute société. Les plus grandes fêtes religieuses et populaires sont d'abord les Pâques, où tout le monde se salue en répétant la phrase sacramentelle *Christos vos kres* (le Christ est ressuscité), s'embrasse et jubile, avec échange de cadeaux suivi de festins; puis la fête de l'Épiphanie ou de la bénédiction des eaux, le carnaval et le dimanche des Rameaux.

La langue russe, fille du vieux slavon, dont la liturgie seule a conservé l'usage, n'est devenue une langue écrite que depuis Pierre le Grand. Elle a son alphabet particulier de 11 voyelles et 24 consonnes, dont les signes ont été en partie empruntés au grec et qui la rendent très euphonique, ainsi qu'éminemment propre à la poésie. De nombreux mots étrangers qui s'y sont introduits et qu'elle s'est parfaitement assimilés, en ont beaucoup accru la richesse, sans faire tort aux avantages de simplicité, de clarté et de précision qu'elle possède par elle-même. La faculté de faire des composés y est plus remarquable que dans toute autre; les diminutifs et les augmentatifs y abondent. Il n'y existe point d'article, mais le genre est facile à reconnaître par les désinences et les flexions caractéristiques des noms. C'est au centre de l'empire, à Moscou et dans les gouvernements d'alentour, que se parle le russe le plus pur. Le code des lois civiles de Jaroslav et la chronique du vénérable annaliste Nestor de Kief, du XIe

siècle, sont en vieux slavon, les poésies nationales des cycles héroïques d'Igor et de Vladimir en petit russien. Le créateur de la littérature russe fut, vers le milieu du dernier siècle, Michel Lomonossof, qui le premier façonna la langue. Parmi ses nombreux émules et successeurs de plus ou moins de talent, on rencontre, à partir du règne d'Alexandre Ier, des hommes dont les noms continueront à vivre dans la mémoire de la postérité, comme le célèbre historien national Karamzine, qui fournit à ses compatriotes les modèles d'une prose correcte et d'une bonne critique, l'éminent fabuliste en vers Krylof, Joukofskii, l'introducteur du romantisme en Russie, mais surtout le grand lyrique Pouschkine, qui fut en même temps auteur dramatique, historien et conteur. Depuis lors, bien que la littérature russe, éclectique et très variée, puisant à toutes les sources et cédant facilement aux impressions les plus diverses, n'ait encore, dans la période d'adolescence où elle se trouve, enfanté que peu de modèles et véritablement excellé que dans la poésie lyrique et le conte, elle n'a pas cessé cependant de produire nombre de talents qui se sont portés sur tous les genres et fait apprécier à l'étranger aussi, comme les Gogol, les Koukolnik, les Pawlof, les Tourguenief, etc., sans parler des érudits et des savants, qui la maintiennent à un rang non moins honorable en Europe. Les beaux-arts ne sont pas négligés non plus, et la Russie ne manque aujourd'hui ni de musiciens ni de peintres de mérite.

Les petites colonies de Bulgares et de Serbes établies en Bessarabie près du bas Danube, dans le gouvernement de Kherson, dans celui de Yekaterinoslav et dans la Tauride, se rapprochent des Russes par l'affinité de race et la communauté de religion. Les Boulgares finnois du Volga, souche primitive des conquérants de la Moesie, sont, il faut le dire en passant, un peuple éteint que les Tatares ont complètement absorbé. La population *roumaine* tout agricole, qui prédomine dans la Bessarabie, mais s'est également étendue sur la rive gauche du Dniester vers le Bog en Podolie et disséminée au-delà jusqu'au Dniéper, n'a de commun avec les maîtres de l'empire que le culte orthodoxe, ce que l'on peut dire aussi d'un millier d'Albanais en Bessarabie et des Grecs, très répandus dans toute la Russie méridionale, où le commerce d'Odessa est en partie entre leurs mains, assez largement représentés même dans celui de Saint-Pétersbourg et ailleurs, le plus nombreux dans le gouvernement de Tchernigof.

Le peuple vaincu dans le grand duel qui a décidé du sort de l'Europe orientale, les *Polonais* catholiques, la branche principale des Slaves occidentaux et celle qui a figuré avec le plus d'éclat dans leur histoire, est resté fortement en majorité dans le royaume de Pologne, mais n'a jamais formé que la minorité nobiliaire dans les neuf gouvernements lithuaniens et russiens (y compris celui de Kief) longtemps soumis à sa domination. Hors de là c'est à Saint-Pétersbourg, en Courlande et en Livonie, dans la Russie méridionale, dans le Caucase et en Sibérie, parmi les déportés, que l'on rencontre le plus de ses épaves. Type le plus pur de la famille, les Polonais, la nation de la Plaine, en ont aussi toujours été le plus brillant et le plus chevaleresque. Robustes, bien faits et aussi souples d'esprit que de corps, ils ont l'élégance de la taille et de la tournure, le port noble et la figure ouverte, le teint clair et les cheveux châtains ou blonds. Fiers, impétueux et braves jusqu'à l'héroïsme, généreux jusqu'à la prodigalité, enthousiastes, galants et courtois, beaux cavaliers et charmants danseurs, diserts, avec le don des langues au plus haut degré, ils sont éminemment doués sous le rapport de l'imagination et de l'intelligence, mais capricieux, légers, dissolus, sans volonté ferme, dominés par leurs passions, notamment aussi par celle du jeu, d'une humeur querelleuse, qui ne se plie guère aux règles, et frondeurs comme les Cosaques. S'il faut reconnaître d'une part leur grande sociabilité, on ne saurait de l'autre les défendre du reproche de la violence et de l'irascibilité, de l'imprévoyance et de l'inconséquence. Le désordre proverbial de leur vie publique et privée, la peine qu'ils ont eue de tout temps à tenir compte des exigences de la discipline et à se laisser diriger vers un but, ont été la principale cause de malheurs que toute la ferveur d'un patriotisme inextinguible et souvent admirable de dévouement s'est trouvée depuis impuissante à réparer. Des tendances trop exclusivement militaires et aristocratiques ne leur ont pas fait moins de tort. Le mépris du dernier gentillâtre (*schlakhtzitze*) pour le laboureur (*khméton*) et son dédain du travail en général n'ayant jamais laissé se former entre eux une bourgeoisie indigène, il en est résulté un état social trop défectueux sous tous les rapports pour la constitution soit d'une monarchie, soit d'une république viable. Longtemps, une noblesse beaucoup trop nombreuse, comme jadis en Hongrie, comptant seule, le peuple des campagnes polonaises se vit réduit à une condition si abjecte que l'on ne retrouvait chez lui presque plus rien de l'originalité de

mœurs et de physionomie qu'ont conservée les paysans russes, malgré un long servage. Porté par la misère à l'ivrognerie, c'est depuis peu seulement qu'il commence à se relever, par suite des mesures de 1864 qui l'ont rendu propriétaire d'une partie du sol. La plique polonaise, maladie importée d'Orient au XIII[e] siècle, peut-être causée par la malpropreté et qui se manifeste par une agglutination de la chevelure chez les hommes, ainsi que de la crinière des chevaux, est particulière au pays de la Vistule.

La langue polonaise parlée en plusieurs dialectes [1], depuis l'Oder jusqu'à la Duna et au Dniéper, entre les Carpathes et la Baltique, a une grammaire calquée sur celle du latin, dont elle a aussi adopté l'alphabet. Malgré beaucoup de mots, d'une prononciation du reste assez facile, qui effraient les étrangers par l'accumulation de plusieurs consonnes dans une même syllabe, elle est douce et mélodieuse, a moins d'originalité et de vigueur native que le russe, mais le surpasse en richesse. Sa littérature, fort étendue aussi, date du XVI[e] siècle. Auparavant on n'écrivait qu'en latin. Mais dès cette épo que, celle du grand Copernic, la langue nationale arriva à une tell perfection que, de nos jours encore, le style du temps sert de modèle pour la pureté et la concision. L'anarchie et les guerres du siècle suivant entraînèrent un déclin rapide. Au milieu du XVIII[e] les efforts du clergé préparèrent toutefois sous le règne de Stanislas-Auguste Poniatowski, politique faible, mais protecteur généreux des lettres, une renaissance dont le mouvement ne fut point interrompu même par le partage du pays, le patriotisme n'y trouvant qu'une raison de plus pour appliquer tout son zèle à la conservation de la langue et des monuments nationaux. Depuis, poètes et prosateurs se sont multipliés; le célèbre Adam Mickiewicz, dont les inspirations mystiques ramenèrent l'esprit national du scepticisme voltairien dans les voies religieuses, a brillé à la tête des premiers comme le chef d'une école nouvelle et féconde, Czaçki et le patriote Lelewel avec beaucoup d'autres ont marqué par leurs travaux historiques, et Bogustawski a pris à tâche de relever la scène à Varsovie, pendant que l'érudit Linde publiait son grand dictionnaire des langues slaves. Plus tard, il est vrai, quand le gouvernement russe alla en 1868, dans ses rigueurs contre le polonisme, jusqu'à des mesures tendant à bannir la langue du pays de l'école et même

(1) Les principaux sont celui de la Grande-Pologne et le silésien à l'ouest; le cracovien au sud, le mazoure au nord et le lithuanien, qu'il ne faut pas confondre avec la langue lithuanienne, à l'est.

de l'église, ainsi que du théâtre, l'activité nationale sur le domaine de la littérature, du travail scientifique et des arts, dut chercher à se concentrer de plus en plus en Galicie, où elle était moins entravée. A Cracovie appartient Matejko, qu'on peut appeler aujourd'hui le peintre national de la Pologne; mais c'est Varsovie qui a vu naître le grand pianiste Chopin, dont le jeu classique et les compositions musicales si pleines d'originalité eurent tant d'admirateurs.

A côté des Polonais on trouve partout les *Juifs*, non seulement dans le royaume, où l'on n'en compte pas moins d'un million dont les deux tiers habitent les villes, mais aussi dans toutes les provinces russes et lithuaniennes qui en relevaient autrefois, les trois gouvernements occidentaux de l'Oukraine, la Courlande, la Bessarabie, la Nouvelle Russie, le port d'Odessa surtout, ainsi qu'à Saint-Pétersbourg. Ces parties de l'empire forment, avec la Moldavie et le reste de l'ancienne Pologne dépendant de l'Autriche et de la Prusse, la région de l'Europe qui en contient le plus grand nombre. A Varsovie ils représentent le quart de la population et à Berditchef dans la Kiovie, de même qu'à Schklof dans le gouvernement de Mogilef, ils la constituent presque tout entière. Ils sont généralement talmudistes, à l'exception d'environ 6,000 Karaïmes ou Karaïtes, établis pour la plupart en Crimée autour du bourg de Tchoufout-Kalé, leur Josaphat, les autres disséminés en petits groupes dans plusieurs gouvernements. Ce sont des gens aisés et très respectables, qui s'occupent avec succès de l'agriculture non moins que du commerce. On croit qu'ils descendent de Khazares convertis au mosaïsme.

La grande masse des Israélites polonais, originaire de l'Allemagne rhénane et de la Franconie, (voy. p. 29) en a conservé le dialecte juif, sans grande altération. Avec l'apathie des populations rurales et les habitudes de dissipation de la noblesse, ils se sont étendus partout comme des taches d'huile sur la terre polonaise, où ils n'ont pas tardé à devenir les facteurs universels et les intermédiaires indispensables de toutes les transactions, comme en Galicie. Le caftan noir, de grandes bottes, un bonnet de fourrure ou la calotte noire sous un chapeau à larges bords, une longue barbe et des cheveux coupés ras avec des boucles en tirebouchon pendant sur les oreilles, sont caractéristiques pour leur accoutrement et leur tenue. Une sobriété extrême, leur infatigable activité mercantile et l'usure les ont fait en partie largement prospérer. Il y a parmi eux beaucoup de riches négociants, de banquiers, de

chefs d'industrie, de traitants et de gros fournisseurs. Presque tous les débits d'eau-de-vie et de tabac, comptoirs de change et bureaux de loterie sont entre leurs mains. Ils s'occupent aussi de la contrebande; mais les tentatives que l'on a faites pour les appliquer à la culture du sol ont presque généralement échoué, ce qui a multiplié, dans la Russie méridionale surtout, le nombre des juifs mendiants et vagabonds. Il leur est interdit de s'établir dans les villages de l'intérieur de la Russie, dont les paysans encore plus rusés qu'eux en affaires, de l'aveu de Pierre le Grand qui opposa cette fin de non-recevoir à une requête d'admission dans ses états que lui avaient présentée des juifs hollandais, se passent très bien de leur aide.

Même dans les provinces polonaises, ils n'ont obtenu qu'en 1862 le bénéfice de l'égalité civile avec les autres habitants; mais, pour contrebalancer l'abolition des taxes particulières qui les frappaient, on les a soumis depuis 1844 à la conscription militaire, ce qui en a fait passer beaucoup de Russie en Moldavie.

Les Allemands, quoiqu'ils ne figurent numériquement dans la population totale de la Russie européenne que pour un quatre-vingtième, ont exercé, dans la période de Pierre le Grand à Catherine II surtout, et exercent encore sur le développement de l'empire une influence très considérable. Ils appartiennent à plusieurs catégories. Dans la première se rangent ceux de la Courlande, de la Livonie et de l'Esthonie, où ils forment toute la noblesse, primitivement issue des chevaliers Porte-glaive, branche de l'ordre teutonique, et toute la bourgeoisie des villes, presque généralement fondées par les Anséates, qu'y attirèrent ces conquérants. Leur établissement y est antérieur à celui de la domination russe et même à l'époque de celles de la Pologne et de la Suède. On a justement reproché aux premiers leur peu de sollicitude pour les populations lettonnes et finnoises des campagnes de ces provinces, qu'ils retinrent dans le servage après les avoir converties au catholicisme, puis au luthéranisme. Ce fut une des causes de l'impuissance de l'élément germanique dans les luttes qu'entraîna la compétition des grands États voisins et dans lesquelles la Russie, pressée d'avancer sa frontière jusqu'à la Baltique, finit par l'emporter. En Pologne, l'immigration allemande, en progrès comme la population juive, s'est aussi répartie par îlots sur tout le royaume et le plus largement installée dans les villes de manufacture situées à l'ouest de la Vistule. De plus un grand nombre de colonies agri-

coles allemandes, les plus confortables et les plus florissantes de l'Europe orientale, ont été établies, sur l'appel de Catherine II pour la plupart, avec des privilèges dont elles jouirent pendant plusieurs générations, dans diverses parties de l'empire, la Nouvelle Russie surtout, où l'on en comptait jusqu'à 370 avec plus de 200,000 habitants, comprenant beaucoup de Mennonites, dans les gouvernements de Kherson et de Yekaterinoslav sur les bords du Dniéper, la Tauride et la Bessarabie. Odessa et Féodosie en devinrent plus tard les centres principaux dans cette région, où beaucoup de villages portent les noms de villes du sud-ouest de l'Allemagne. Il y en a de considérables aussi dans le gouvernement de Samara et dans celui de Saratof, où une des plus connues est la colonie de frères moraves de Sarepta, formée en 1797; de moindres dans ceux d'Orenbourg, de Voronéjé et de Tchernigof. De plus pauvres, originaires de la Poméranie et de la Prusse orientale, sont venues plus récemment s'établir en Volhynie, ainsi que des colons tchèques. Les descendants de tous ces émigrés ont été de nos jours assimilés aux autres sujets russes. Nous en retrouverons de très prospères, d'origine wurtembergeoise, à Tiflis et dans les campagnes de la Géorgie, où elles se fixèrent de 1817 à 1818, avec de beaucoup plus anciennes, disséminées sur les deux revers du Caucase. Saint-Pétersbourg, Moscou, ainsi que tous les centres et ports de commerce importants de l'empire, renferment d'ailleurs bon nombre de négociants, d'industriels et d'artisans allemands. On a constaté que de 1857 à 1876 le mouvement d'entrée des voyageurs de leur nation en Russie a dépassé de près de 28,000, en moyenne annuelle, le mouvement de sortie correspondant. Les *Suédois* occupent sur le littoral de la Finlande une position analogue à celle des Allemands dans les autres provinces baltiques. On trouve aussi de leurs compatriotes dans l'Ingrie et l'Esthonie, ainsi qu'en petit nombre en Livonie même, et dans le gouvernement de Kherson les restes d'une ancienne colonie de prisonniers de guerre suédois.

Parmi les étrangers des autres nations, les Slaves autrichiens, les Français, les Suisses et les Italiens sont ceux qui ont formé le plus d'établissements en Russie. Les Anglais n'y sont représentés que par de grandes maisons de commerce en petit nombre.

Les provinces baltiques ont formé jusqu'à présent comme le trait d'union entre la Russie moderne et l'Allemagne, soit plus particulièrement la Prusse où elles ont des attaches multiples. Les Allemands de ce littoral et de l'extérieur figurent largement, avec des

Suédois de la Finlande et des Danois, parmi les hommes qui ont marqué dans l'histoire de cet empire aux sommités du gouvernement et de l'administration, de l'armée et de la marine, de la science académique et du professorat (1).

Il suffit de jeter un coup d'œil sur les noms de ses fonctionnaires dans l'*Almanach de Gotha*, pour apprécier l'importance du contingent qu'ils y fournissent encore. Il est vrai que dans ces provinces baltiques où, soit dit en passant, la prononciation de l'allemand se distingue aussi par sa pureté, l'instruction publique est quatre fois plus développée que dans la Russie proprement dite, où il n'y a encore que l'ébauche d'un enseignement populaire et une bien moindre application aux études en général. C'est sur les Allemands que reposent en majeure partie, dans ce vaste empire, les soins du ménage administratif, duquel on ne pourrait les éliminer sans courir le risque assez grave d'une désorganisation partielle. Ce n'est pas là ce qui excite le moins contre eux une jalousie à laquelle viennent encore se mêler des incompatibilités de caractère, l'humeur des Russes s'accommodant mieux d'un beau désordre que de la gêne d'une froide méthode.

Quant aux pays de langue française, ils ont aussi fourni à la Russie des hommes qui lui ont rendu d'éminents services (2). Nulle part le règne de la mode de Paris n'est mieux établi, nulle part ses artistes et ses hommes de lettres ne sont plus fêtés et choyés de nos jours, comme l'étaient au temps de Catherine les philosophes. Ajoutons que si, dans les capitales de l'empire du Nord, le théâtre allemand se maintient à côté de la scène nationale, la faveur de la cour et de la haute société y est pour la comédie française et l'opéra italien.

Parmi les races indigènes secondaires, le groupe des *Lettes* aux yeux bleus et au teint d'une grande blancheur, chez les femmes, celui qui se rapproche le plus des Slaves par la langue, en est parfaitement distinct néanmoins. Les anciens Prussiens, qui en formaient une branche, ont disparu. Les Lithuaniens, la principale des deux qui restent, guerriers redoutables encore païens au XIVe siècle,

1. Ainsi autrefois les Ostermann et les Munnich, puis les Benningsen, Diebitsch, Osten-Sacken, le comte de Nesselrode, des ministres des finances tels que le comte Cancrin et M. de Reutern, les Kotzebue et Krusenstern, les Pallas, Struve, etc., comme aujourd'hui les généraux Totleben, Kaufmann et tant d'autres.

2. Comme, sans remonter jusqu'au Génevois Lefort, ses deux compatriotes vaudois, les généraux Laharpe et Jomini, les frères de Maistre et surtout le duc de Richelieu.

mais devenus catholiques après leur union avec la Pologne, habitent surtout les gouvernements de Kovno (la Samogitie), de Vilna et de Grodno, entre la Duna et le Niémen, ainsi que sur la rive gauche de ce dernier la province de Suwalki, la plus septentrionale du royaume de Pologne, et la régence prussienne de Gumbinnen, où nous les avons déjà rencontrés (voy. t. II, p. 1023). En dehors de ces contrées, qui formaient la Lithuanie proprement dite, on les trouve encore dans le gouvernement de Minsk, la Kiovie et la Volhynie. Le dialecte des Samogitiens ou Imoudes, des gens venus du pays bas c'est-à-dire maritime, diffère de celui des Litvines ou Lithuaniens de l'est. La seconde branche, plus déprimée et plus mélangée avec les éléments du voisinage, celle des Lettons ou Latiches, comprend la masse des populations rurales de la Courlande et de la Livonie, où ses maîtres allemands et suédois l'ont rattachée à l'église luthérienne. Les Lithuaniens sont assez nombreux aussi, mais confondus avec les Polonais et les Bélo-Russes, dont ils ont en partie également adopté le culte, en pays russien, surtout dans le gouvernement de Vitebsk.

Les peuples et peuplades multiples de la famille ouralienne des *Finnois* ou *Tchoudes*, à laquelle se rattachent au dehors les Magyares, les premiers ancêtres des Bulgares et les Lapons, forment une race des plus anciennes, elle-même ethnographiquement et géographiquement subdivisée en plusieurs groupes, numériquement beaucoup plus forte et plus répandue que la précédente. Des tribus finnoises de la Baltique, auxquelles trois provinces doivent leurs noms, les Koures se sont éteints comme les Prussiens lettes; les Lives, faible débris, n'ont conservé leur idiome, dont le krévin est une variété, que dans un petit district non de la Livonie même, mais de la pointe nord-ouest de la Courlande; les Esthes seuls, au nombre de près de 800,000, ont gardé le leur dans la moitié septentrionale de la Livonie, autour de Dorpat, et dans toute l'Esthonie, au sud de laquelle ils se sont aussi disséminés dans le gouvernement de Pskof et jusque dans celui de Vitebsk. La grande majorité de ces populations sont luthériennes, de même que la plus importante du nord-ouest les Finlandais, qui forment la masse des habitants de l'intérieur du grand duché, et dont la langue, le suomi, a une littérature à laquelle profite l'autonomie dont jouit encore la Finlande, où il a même remplacé depuis 1872 le suédois comme langue officielle. Les Caréliens qui dominent dans le gouvernement d'Olonetz, entre les grands lacs et la mer Blanche, se sont aussi

maintenus dans quelques districts de ceux de Tver, de Novgorod et d'Arkhangelsk, mais ont partout embrassé la religion grecque. Le tchoude, que l'on parle au sud des lacs et duquel on distingue encore plus au midi le vote, n'est qu'une variété de leur idiome. Les Ijores ou Ingriens du gouvernement de Saint-Pétersbourg sont aujourd'hui complètement russifiés. Quant aux Lapons, qui s'appellent eux-mêmes Saméladz, il n'en existe plus qu'un millier au nord-est de la Finlande autour du lac Enaré, soit en totalité 4,000 environ, vivant de leurs rennes ou de la pêche, dans toute la Laponie russe comprenant la presqu'ile de Kola. Bien qu'ils aient été rattachés les uns au luthéranisme, les autres à l'orthodoxie, ils ont conservé beaucoup de pratiques de sorcellerie et de superstitions païennes. Pasteurs, ils logent sous des tentes (*kote*) et ont des mœurs patriarcales, mais font un grand abus de l'eau-de-vie et souffrent de maladies nombreuses.

Les *Samoyèdes*, qui parcourent les toundras du littoral de la mer polaire depuis le rivage oriental de la mer Blanche jusqu'au delà du Yénisséi en Sibérie, et dont quelques troupes nomades s'y étendent même au sud-est jusqu'au lac Baïkal et sur le territoire chinois, ne ressemblent aux Lapons que par le genre de vie; car leur idiome est tout différent et leur type de race se rapproche du mongole. Dans la vallée de l'Ob supérieur, ils se confondent avec les Ostiaques de ce fleuve, d'origine finnoise et distincts de ceux du Yénisséi, le nom tatare qu'on leur a donné n'ayant d'autre signification que celle de sauvages. Généralement aussi de petite taille, avec des visages plats et jaunâtres au nez épaté, des yeux noirs peu ouverts et des cheveux roux ou foncés, ces peuplades joignent de même à la pêche la chasse et l'entretien de leurs troupeaux de rennes. Elles se servent encore plus de l'arc et des flèches que des armes à feu, habitent des *iourtes* coniques mobiles, en bois et recouvertes d'écorce, attellent des chiens à leurs traîneaux et payent leur tribut au gouvernement impérial en fourrures, les Samoyèdes d'Europe en peaux de renard, d'hermine et d'écureuil. Quoique en grande partie baptisées, elles n'ont pas renoncé à l'ancienne idolâtrie et sont toutes sous l'influence de leurs chamanes, devins ou jongleurs. Cependant, ayant réservé leur adoration au seul Dieu du ciel, qui leur impose par la grandeur des phénomènes de la nature, elles n'offrent plus de sacrifices aux esprits d'un ordre inférieur.

Les Ougriens ou Finnois orientaux de la région ouralienne,

patrie originaire de la race, à laquelle ne se relie que faiblement l'autre groupe, comprennent une multiplicité de peuples, gravitant tous plus ou moins autour de l'élément russe et complètement séparés de leurs frères d'occident.

Ce sont d'abord des chasseurs comme les Ziranes, battant les forêts des gouvernements de Vologda et d'Arkhangelsk au sud des Samoyèdes, mais tirant aussi grand parti de leurs troupeaux de rennes; les Vogouls, à l'est de l'Oural, le long de cette chaîne, asiatiques demi-sauvages et chamanistes baptisés comme les Ostiaques, leurs plus proches voisins; les Permiens ou Permiaques dans le gouvernement dont ils portent le nom, la plupart sur les domaines de la famille Stroganof, ainsi qu'en moindre nombre près de Viatka, comme les Votiaques au nombre d'environ 240,000 avec la peuplade distincte des Bessermènes, dont les mœurs sont à peu près les mêmes, mais qui s'occupent plus d'agriculture. Le blanc et le rouge dominent dans le costume des Permiens, tandis que les femmes des Votiaques ont l'habitude de se coiffer de bonnets monstrueux d'écorce de bouleau. Les deux autres tribus principales, du groupe des Finnois du Volga, sont les Tchérémisses (environ 260,000) et les Mordvines ou Mordouins, la plus importante atteignant le chiffre d'un million. Les premiers, excellents cultivateurs, divisés en habitants de la rive droite ou élevée et de la rive gauche ou des prairies, se répartissent entre les gouvernements de Kazan et de Viatka jusqu'aux confins de celui de Kostroma; les établissements ruraux des seconds s'étendent aussi sur les deux rives du fleuve, de Nijni-Novgorod, Penza et Tambof jusqu'au-delà de Saratof, de Simbirsk et de Samara, vers Orenbourg à l'est. La russification fait de grands progrès chez ces derniers, que l'on dit laborieux et hospitaliers, mais taciturnes et irritables. Ils passent aussi pour être de très bons voituriers.

Les Tchouvaches, au nombre d'environ 700,000, disséminés dans les mêmes gouvernements, au nord jusque dans celui de Perm, mais le plus largement établis dans ceux de Kazan et de Saratof, présentent déjà un mélange de l'élément finnois avec le tatare dont ils ont emprunté l'idiome, tandis que leur costume ne diffère plus aujourd'hui du russe. Ce sont d'anciens musulmans dont la conversion au christianisme, bien qu'elle remonte à 1743, n'est qu'apparente. On leur reproche un naturel insociable, la malpropreté et la paresse, qui les retient dans l'indigence malgré la fertilité des terres qu'ils occupent. Les Baschkires ou mieux

Baschkourtes, entremêlés de Mechtchères et de Teptares, avec lesquels ils forment une population de plus d'un million d'âmes, à l'ouest du fleuve Oural, dans les gouvernements d'Orenbourg où ils prédominent, de Samara, de Viatka et particulièrement aussi de Perm, sont des Ougriens mélangés, ceux qui se rapprochent le plus des peuples turcs, leur idiome n'étant qu'un dialecte du tatare. Mahométans sounnites, ils n'en sont pas moins restés aveuglément soumis au pouvoir de leurs magiciens. De taille moyenne, nerveux et charnus, fort laids, incultes et ignorants, mais hardis et belliqueux, ils commencent à devenir sédentaires en s'adonnant à l'agriculture. Les nomades sont pasteurs, se livrent à la pêche et à la chasse ou élèvent des abeilles, leur occupation favorite. Il n'est pas rare de trouver des Baschkires possédant jusqu'à 2,000 chevaux et plus de 500 ruches, l'ordinaire étant un troupeau de 30 à 40 des premiers. En été, ils habitent des tentes de feutre, en hiver des iourtes en bois, réunies en aouls ou villages. Longtemps en révolte contre le pouvoir moscovite, ils furent soumis vers le milieu du dernier siècle à une organisation semblable à celle des Cosaques et font depuis, comme ceux-ci, le service de la garde des frontières, autour de la ville d'Oufa, que l'on a bâtie pour en faciliter la défense contre les Kirghizes, et qui est devenue par suite le chef-lieu de la Baschkirie. Les Mechtchères se distinguent du peuple principal par moins de rudesse et des habitudes de propreté.

Les *Tatares* ou Tartares, comme on les a longtemps appelés en commémoration d'un jeu de mot du roi saint Louis, sont le plus pur de mélange et le plus intéressant, le plus considérable et le plus civilisé des peuples turcs de la Russie. Descendants des anciens conquérants et dominateurs du Kiptchak, ils sont restés fidèles à l'islamisme, après avoir passé de la religion de Bouddha à celle du prophète, et parlent très correctement leur idiome turc. Schnitzler en évaluait le nombre à environ 2 millions pour tout l'empire. Les Tatares de Kazan, qui tiennent la place la plus importante dans la mosaïque turco-finnoise de la Russie orientale, y entrent à eux seuls pour plus d'un million. C'est un peuple industrieux et marchand, riche et sobre, qui se recommande par ses vertus domestiques. Quoique d'une taille généralement peu élevée, les hommes d'une physionomie noble et fine, avec des yeux noirs et perçants, une longue barbe et un air imposant, se montrent hospitaliers, tolérants, et pleins d'honneur. Amis de l'ordre

et de la propreté dans les campagnes comme dans les villes, ils visent à l'élégance dans leur costume, caractérisé par des bottines en maroquin jaunes ou vertes et de longues robes en coton ou soie de vives couleurs, recherchent le confort dans leur intérieur, ne manquent pas d'instruction et n'abusent pas de la polygamie. Leurs femmes, gracieuses et fines, dont la coquetterie se porte principalement sur le luxe des franges et des perles, ne craignent pas de se montrer, sans que l'austérité des mœurs patriarcales ait à en souffrir. Les Tatares excellent dans la préparation des peaux, du savon et des confitures, fabriquent aussi du nankin et ne négligent pas le travail des mines. Ils ont même une littérature qui n'est pas à dédaigner. Ceux d'Astrakhan s'occupent surtout d'opérations de commerce et du transport des marchandises.

On appelle Nogaïs, d'après un lieutenant des petits-fils de Tchinghiz-Khan, la branche méridionale des Tatares, dont les traits attestent un mélange de sang mongole. Lors de la conquête de la Sibérie par Iermak, ils vivaient depuis plus d'un siècle entre le Tobol et le Iaïk, dans la steppe située à l'ouest de l'Irtysch et qui porte encore leur nom. En 1554, Jean IV Vassiliévitch, maître de Kazan, les soumit. Après le milieu du XVIIe siècle, 30,000 d'entre eux passèrent le bas Volga. Pierre le Grand établit la plus grande partie de ces tribus au nord du Caucase, le long de la Kouma et du Kouban. Plus tard elles s'avancèrent jusqu'au Dniester et le franchirent même pour se mettre sous la protection des Ottomans; mais en 1770, revenant sur leurs pas, elles occupèrent de nouveau la vaste steppe qui s'étend de la mer Noire à la Caspienne. Une partie s'étant établie dans la Crimée ou Petite Tatarie, on y distingua les Tatares de la montagne de ceux de la plaine ou de la steppe, qui sont les véritables Nogaïs. Les premiers ont la taille haute et dégagée, beaucoup de grâce et de noblesse dans leurs mouvements, la figure très intelligente, expressive et sympathique, avec des yeux noirs pleins de feu. S'exprimant en turc avec une facilité et un accent remarquables, ils aiment aussi la danse et la musique, la poésie et les contes. Les vieux portent la barbe, tandis que les jeunes gens se contentent de la moustache. Les femmes nattent leurs cheveux par derrière, en tresses pendantes, et les couvrent d'un petit fez rouge ou d'un fichu croisé sous le menton, se peignent les ongles et ornent leurs doigts de bagues. Le voile est une partie indispensable de leur costume très pittoresque. Ces Tatares, comme ceux de Kazan, sont pacifiques,

honnêtes, sobres et hospitaliers. On est frappé du calme et de l'égalité d'âme qu'ils conservent dans toutes les situations. Ils sont pâtres avant tout, mais s'occupent aussi de jardinage et d'agriculture; industrieux en même temps, ils fabriquent du feutre, des tapis, de belles pipes, et excellent dans tout ce qui se fait au tour. Leurs maisons, bien construites en pierre ou en bois, présentent une terrasse inclinée en forme de toit du côté du sud, où la famille se réunit le soir. Quand il sort, le Tatare ne se sépare jamais de son cheval; on ne le rencontre guère cheminant à pied sur les routes. Ils fument avec passion. Souvent molestés par les fonctionnaires russes, beaucoup d'entre eux ont, à plusieurs reprises, passé en Turquie. La principale et dernière de ces émigrations, après la guerre de Crimée, en a considérablement réduit le nombre, qui n'est plus que d'environ 80,000 dans cette province. Les Tatares que l'on trouve encore dispersés en Lithuanie et jusque dans le nord du royaume de Pologne, descendent en partie de prisonniers de guerre, que le conquérant Vitold y établit vers la fin du XIVe siècle. Aujourd'hui tanneurs et pauvres pour la plupart, ils sont restés mahométans, malgré de fréquents mariages avec des femmes du pays. Les Tatares de Koundour sont des Nogaïs nomades qui errent avec leurs tentes de feutre au pied de l'Aktuba, dans le gouvernement d'Orenbourg. Ils achètent leurs femmes. Nous pouvons nous dispenser d'entrer ici dans des détails sur ceux de la Sibérie et des pays du Caucase. Des peuples musulmans qui parcourent les steppes de l'Asie centrale le plus important, les Kirghizes Kaïssaks, dont l'idiome turc est aussi parfaitement caractérisé, ne sont représentés en Europe que par les tribus de la Horde intérieure ou de l'Ordou de Boukeï, établie depuis 1805 sur la rive gauche du bas Volga et le bord de la mer Caspienne, dans les steppes d'Astrakhan abandonnées par des Kalmouks, qui avaient préféré repasser sous la domination chinoise en Asie. Mais celles de la rive droite du fleuve sont restées, depuis 1636, le domaine de pâture d'une autre partie de ce dernier peuple, qui est de race mongole. Généralement aussi connu sous le nom d'Oelœtes, il comprend tous les Mongoles occidentaux. Proverbialement laids et sales, mais robustes, honnêtes et paisibles, les Kalmouks vivent, comme les Kirghizes, sous des tentes de feutre appelées *kibitkas*, avec leurs troupeaux de chevaux, de bestiaux, de moutons, de chèvres et de chameaux, qu'ils promènent également dans les steppes adjacentes de la Ciscaucasie et du pays des Cosaques du Don. Ils font aussi la pêche et un peu d'agricul-

ture, sont épris du tabac ainsi que des spiritueux, et professent, à l'exception de quelques milliers de convertis, le lamaïsme. Entre cette religion et les pratiques du chamanisme se partagent presque toutes les tribus et peuplades mongoles, toungouses et autres de la Sibérie. Quant aux peuples caucasiens et éraniens, ce sont de fervents musulmans, sauf les Géorgiens dont la civilisation et la littérature ont commencé et ne se sont maintenues que par le christianisme, une moitié des Ossètes et les Arméniens ou Haïgans, dont une partie, les Grégoriens, sont presque en communauté avec l'église grecque et l'autre est unie à l'église de Rome. Dans la Russie d'Europe, on ne compte qu'environ 36,000 Arméniens, dont 19,000 dans le seul gouvernement de Yekaterinoslav, les autres dans ceux d'Astrakhan et de Kherson, la Tauride, la Bessarabie et la Podolie, quelques centaines aussi dans le commerce de Saint-Pétersbourg et de Moscou. Les Tsigaines, dispersés dans toute la partie méridionale de l'empire, depuis la Pologne jusqu'au pays des Cosaques du Don, et dans la Transcaucasie où ils parlent le turc, sont le plus nombreux dans les provinces habitées par des Roumains et dans la Tauride. On en trouve aussi un millier à peu près rôdant sur les confins de la Russie et de la Finlande.

CHAPITRE II

L'ÉTAT, L'ÉGLISE ET LA SOCIÉTÉ RUSSES

§ 1. — L'Etat.

Principe de l'autocratie russe. — Dynastie, cour, etc. — Gouvernement impérial. —La bureaucratie et le tchine. — Administration provinciale en Europe et en Asie. — Grandes réformes du règne d'Alexandre II. — Législation civile et criminelle. — Organisation judiciaire et police. — Pénalités et déportation.

Avant de passer à l'examen des éléments sociaux et religieux qui constituent le fond de la Russie et concourent à en expliquer le caractère, l'esprit et les tendances, regardons la surface polie qu'elle présente, non sans quelque mirage, aux yeux de l'Europe et sur laquelle se déploie l'appareil imposant de sa puissance extérieure. La première impression qui en résulte est surtout déterminée par ce qu'il y eut d'improvisé dans l'organisation politique de l'empire, œuvre de Pierre le Grand et de ses successeurs.

La Turquie comptant aujourd'hui moins que jamais comme État réglé, on peut dire que l'empire russe est la seule monarchie de l'Europe dont le souverain ait conservé, dans toute sa plénitude, ce pouvoir absolu que l'on y désigne sous le nom d'autocratie. Depuis que la constitution de Pologne de 1815 a été, après la révolution de 1830, remplacée par les statuts organiques du 26 février 1832 et ce royaume réduit à l'état de simple province en 1867, l'omnipotence impériale n'est limitée que par la garantie des lois fondamentales et privilèges de la grande principauté de Finlande, qui seule continue, pour tout ce qui concerne sa propre administration intérieure, d'être régie comme un Etat distinct. Le tsar blanc (1), personnification de l'empire, n'est censé tenir que de

(1) Ou czar, d'après l'orthographe polonaise, titre d'origine tatare, adopté par Jean IV en 1547 et accompagné de l'épithète qui, chez les Slaves, marque la suprématie.

Dieu son autorité d'essence patriarcale dont le principe, quoique restauré en théorie sous la forme plus moderne de la légitimité telle que la concevait Joseph de Maistre, n'a guère varié depuis l'époque où les grands princes de Moscovie fondèrent leur domination et en décrétèrent l'indivisibilité. Encore aujourd'hui, l'empereur n'est tenu que moralement d'observer certaines règles et maximes traditionnelles, car tous ses oukases ou décrets ont force de loi comme émanant d'une volonté suprême. Cependant il a été décidé en 1727, par Catherine I, que le souverain et sa descendance doivent toujours appartenir à l'église grecque. Quant à l'hérédité par droit de primogéniture, en ligne masculine jusqu'à extinction et à défaut de mâles seulement aussi parmi les femmes, elle a été établie par un oukase de Paul Ier du mois d'avril 1797 et confirmée depuis par ses successeurs. Mais en fait il y a eu mainte dérogation à cette règle, qui n'a encore été strictement observée qu'à l'avènement d'Alexandre II, et plus d'une fois des révolutions de palais ont, comme on sait, déterminé en Russie les changements de règne. La cérémonie du couronnement et du sacre de l'empereur et de l'impératrice, étant considérée comme de rigueur, se fait toujours avec une grande pompe à Moscou. Toute princesse qui entre par alliance dans la maison impériale est obligée d'embrasser la religion grecque et de changer de nom, sans qu'il y ait réciprocité pour le cas de mariage de princesses russes à l'étranger, ces unions ne levant pas pour elles la défense de sortir de leur église. La majorité est fixée à 16 ans pour l'empereur. Dans le cas d'une minorité la régence, à moins que le dernier souverain n'y ait pourvu spécialement, incombe à l'impératrice mère ou au plus proche agnat, mais l'adjonction d'un conseil de régence est d'usage. L'héritier du trône prend le titre de *césarévitch;* il naît d'ailleurs grand-prince (traduction plus exacte que grand-duc), ainsi que ses frères et sœurs (grandes duchesses), voire même en général tous les princes de la famille, qui atteignent leur majorité à vingt ans.

La dynastie régnante est une branche de la maison de Holstein Gottorp, greffée sur celle de Romanof par le mariage du duc Charles Frédéric avec Anne, la fille aînée de Pierre le Grand, en 1725. Elle arriva au trône de Russie, en 1762, dans la personne de leur fils Pierre III, que sa tante Élisabeth Petrovna avait désigné pour lui

Pierre le Grand y joignit la dignité impériale, qu'il s'attribua en 1721. Elle prime toutes les tsaries ou souverainetés particulières de la même couronne.

succéder, mais qui fut renversé la même année par sa femme, la grande Catherine, bisaïeule de l'empereur actuel (1).

L'ancienne administration moscovite, toute primitive et rudimentaire, sans lois précises ni attributions bien définies, auxquelles suppléaient les traditions et la coutume, avait un caractère tout oriental. Pierre le Grand, pour la moderniser, y appliqua systématiquement les méthodes et les procédés européens. C'est ainsi que la centralisation, connexe avec l'autocratie, préparée par le sentiment de l'unité russe et fortifiée par la nécessité de tenir en bride les éléments plus ou moins récalcitrants dont la conquête a successivement déterminé l'annexion, est arrivée à dominer de plus en plus dans le gouvernement impérial, qui repose encore sur les bases posées par Pierre il y a près de deux siècles, puis élargies par la grande Catherine et ses successeurs. Il comprend aujourd'hui trois grands corps de l'État, ne fonctionnant toutefois que sous le bon plaisir de l'empereur, duquel émane l'initiative de tous les actes de souveraineté et que n'engage aucune de leurs décisions. Le plus ancien de ces corps est le Sénat dirigeant, créé en 1711 par le tsar ré-

(1) Alexandre II Nicolaiévitch, empereur et autocrate de toutes les Russies, czar de Pologne et grand prince de Finlande, fils aîné de l'empereur Nicolas et d'une sœur de l'empereur d'Allemagne Guillaume, est né le 29 avril 1818 n. st. Uni à l'impératrice Marie Alexandrovna, fille de feu Louis II, grand-duc de Hesse, il succéda à son père le 2 mars 1855. Le césarévitch Alexandre, né le 10 mars 1845, aujourd'hui l'aîné de cinq fils encore vivants, en a lui-même plusieurs de son mariage avec la princesse Dagmar (Marie Feodorovna), fille du roi de Danemark Christian IX. La duchesse d'Édimbourg est la fille unique de l'empereur, dont les trois frères, Constantin, Nicolas et Michel, ont également fait souche. Leur sœur Olga a épousé le roi de Wurtemberg et la fille aînée du grand-duc Constantin le roi des Hellènes.

La cour impériale, une des plus brillantes et des plus nombreuses, ne comprend pas moins de 80 chambellans et 160 gentilshommes de la chambre, avec un personnel de près de 4,000 employés et domestiques. Sa munificence, dans la distribution de cadeaux, d'insignes honorifiques et d'autres faveurs doit être mentionnée parmi les moyens d'influence dont la politique russe se sert avec le plus d'habileté. On compte 8 ordres de chevalerie principaux, dont 6 russes : l'ordre de Saint-André, celui de Sainte-Catherine pour les dames et celui de Saint-Alexandre Nevski, institués par Pierre le Grand lui-même dans les années 1698, 1714 et 1722; l'ordre de Sainte-Anne, créé en 1735 par le duc Charles Frédéric de Holstein, l'ordre militaire de Saint-George et celui de Saint-Vladimir, fondés par Catherine II en 1769 et en 1782, l'un et l'autre à 4 classes; puis 2 d'origine polonaise, l'ordre de l'Aigle Blanc, dont la fondation par le roi Vladislas IV remonte à 1325, et celui de Saint-Stanislas de 1765. Il y a près de 190,000 décorés, mais dont un très petit nombre seulement bénéficient aussi de pensions.

En outre Paul I, ayant accepté la grande maîtrise des chevaliers de Malte, adopta et dota richement dans ses États l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem, qui y est toutefois tombé depuis en désuétude.

Le drapeau russe, noir, orange et blanc, montre l'aigle noir à deux têtes. L'aigle d'argent et le lion d'or sur fond rouge représentent les couleurs et les armoiries de la Pologne et de la Finlande. Le pavillon de guerre de l'empire est blanc, avec une croix bleue en diagonale; le pavillon de commerce russe, blanc, bleu et rouge à disposition horizontale; le finlandais, blanc rayé de bleu en diagonale.

formateur, qui l'avait investi des prérogatives les plus importantes, mais réduit depuis à des attributions presque exclusivement judiciaires, en vertu desquelles il forme encore la haute cour de cassation au civil et au criminel. Ses fonctions, réparties entre huit départements, se bornent en dehors de ce domaine à l'enregistrement et à la publication des ordonnances impériales, ainsi qu'à la revision de certains comptes, à la connaissance des contestations territoriales et à celle des questions héraldiques. Le corps qui a hérité de son influence politique et législative est le Conseil de l'Empire, véritable conseil d'État institué en 1801 par Alexandre Ier et maintenant présidé par le grand duc Constantin, frère de l'empereur régnant. Il compte de 50 à 60 membres, sans les princes de la famille impériale qui en font partie de droit; ses travaux se partagent entre les trois départements de la législation, des affaires civiles et des cultes, ainsi que des matières économiques et financières; mais le tsar n'est pas plus tenu de se conformer à leurs résolutions que de soumettre ses propres projets aux délibérations du conseil. Celui-ci, bien qu'il occupe aujourd'hui le degré le plus élevé de l'échelle hiérarchique et que le chef de sa chancellerie soit qualifié de secrétaire de l'Empire, n'a que voix consultative. Le troisième corps enfin c'est le Saint-Synode, institué en 1721 et chargé des affaires de l'église nationale, sur lequel nous reviendrons au paragraphe suivant. Il a également son siège à Saint-Pétersbourg et l'empereur s'y fait, en sa qualité de chef temporel ou protecteur de cette église, représenter par un procureur, choisi quelquefois dans l'armée, mais qui était naguère le ministre de l'instruction publique.

Par le fait, l'administration centrale qui, avec le pouvoir absolu que le souverain s'est réservé personnellement dans la législation comme dans toutes les autres manifestations directes de son autorité suprême, domine à l'ombre et prime dans l'occasion toutes les autres, c'est la chancellerie privée de l'empereur. En effet, outre la première section directement attachée à la personne du monarque, elle en comprend une deuxième chargée de la rédaction des lois et oukases, une troisième à laquelle a été déléguée toute la haute police de l'Empire et une quatrième qui administre, sous le nom de l'impératrice, les établissements de bienfaisance et d'instruction, tels qu'écoles et pensionnats de femmes surtout, jouissant de ce haut patronage. Une commission des requêtes y est jointe.

Les dignitaires qui, étant appelés par la nature même de leurs

fonctions à diriger le courant des affaires, participent le plus largement à la puissance législative, ce sont les ministres. Aux collèges administratifs de Pierre le Grand, supprimés en 1802, ont succédé 10 départements ministériels : pour la Maison de l'Empereur, la Justice à côté du Sénat, les Affaires étrangères, sous la direction du chancelier de l'Empire, avec une division asiatique, la Guerre, la Marine et l'Intérieur, qui a sa police propre et duquel relèvent aussi les cultes dits étrangers, la statistique, la presse, les postes et les télégraphes ; ainsi que pour l'Instruction publique, les Finances, les Domaines impériaux et les Travaux publics (chemins de fer, chaussées et canaux). Mais le secrétaire d'État directeur du contrôle général, et un personnage bien plus important encore, le chef de la fameuse troisième section déjà mentionnée, sous les ordres duquel fonctionnaient partout, comme inspecteurs, les officiers bleus de l'état-major de la gendarmerie et à Saint-Pétersbourg même le préfet de la ville et de la police urbaine, ont aussi rang de ministres, ainsi que les chefs de la deuxième et de la quatrième section de la même chancellerie, avec les présidents des trois départements du Conseil de l'Empire. Les ministres, nommés par le souverain comme les hauts conseillers et n'ayant envers lui qu'une responsabilité individuelle, ne forment pas entre eux un cabinet solidaire et, quand ils se réunissent en comité, c'est sous la présidence non d'un collègue, mais d'un autre personnage aussi désigné par l'empereur. Le titulaire de chaque ministère est ordinairement doublé d'un adjoint et assisté d'un conseil de ses directeurs, qui s'entourent de même de leurs chefs de section. Ce système se retrouve à tous les degrés de l'échelle administrative en Russie. Pour la Finlande, il y a un secrétaire d'État particulier à Saint-Pétersbourg.

Brûlant d'introduire en Russie la civilisation de l'Europe et de réformer l'État à sa guise, Pierre le Grand eut besoin d'un instrument. Il le chercha dans la création d'un corps de fonctionnaires modelé sur la bureaucratie allemande de l'époque. Il n'était pas facile de le recruter convenablement dans un pays alors presque totalement privé de lumières et où l'instruction, comparativement peu répandue malgré le grand nombre d'établissements qui ont été fondés depuis à grands frais dans ce but, est encore aujourd'hui loin d'offrir, pour le choix d'hommes honnêtes et capables, la même latitude que les pays d'occident. Aussi le tsar commença-t-il par attirer à son service beaucoup d'étrangers, d'Allemands surtout, qui firent

l'office de premiers instructeurs et dont les provinces baltiques, nouvellement incorporées à l'Empire, ne tardèrent pas à fournir à l'administration comme à l'armée russe un large contingent. Mais cet élément seul ne pouvant lui suffire, le tsar réformateur, à défaut d'une bourgeoisie nationale, dut mettre en réquisition une noblesse encore assez mal préparée pour remplir la grande lacune. A cet effet il imagina de contraindre les nobles, sous peine de déchéance de leurs droits et privilèges, à rentrer au service civil ou militaire de l'État, et de rétablir une hiérarchie déterminant le rang et les préséances suivant le grade obtenu dans l'un ou dans l'autre, d'après le précédent d'un usage qui s'était maintenu dans la Moscovie sous les Romanof jusqu'au règne de son frère aîné Foedor Alexéievitch, avec une distinction en cinq classes dont la boïarie était la plus élevée. Il arriva ainsi à fonder le *tchine* ou tableau des rangs, fixés d'après une nouvelle classification comprenant seize degrés, depuis réduits à quatorze dont les huit premiers conféraient la noblesse héréditaire, les deux suivants la noblesse personnelle seulement. Cette institution (1), qui eut pour effet de faire prévaloir dans la considération sociale les titres de service sur les avantages de la plus haute naissance même, existe encore, à quelques importantes modifications près. Ainsi Pierre, n'entendant pas se lier les mains dans le choix d'hommes capables, s'était réservé de conférer d'emblée à chacun tel rang qui lui paraîtrait mérité ; mais l'empereur Paul ordonna que, sauf exception pour les offices de cour, le passage successif d'une classe à l'autre serait obligatoire dans toutes les branches du service civil, mesure très préjudiciable aux spécialités et qui faisait à l'ancienneté une trop large part dans l'avancement, au profit de la routine et d'abus que tend à perpétuer la solidarité des intérêts de caste. Depuis encore, un oukase de l'empereur Nicolas a limité davantage, en 1845, et rendu plus étroitement dépendante de la volonté du souverain l'hérédité de la noblesse du tchine.

(1) Voici l'ordre et les titulatures des quatorze classes, avec l'assimilation du civil au militaire : 1° Feldmaréchal ou grand amiral = conseiller privé actuel de première classe ; 2° général en chef ou amiral = conseiller privé actuel ; 3° lieutenant général = conseiller privé ; 4° major général = conseiller d'État actuel ; 5° conseiller d'État (purement civile) ; 6° colonel = conseiller de collège ; 7° lieutenant-colonel = conseiller de cour ; 8° major = assesseur de collège ; 9° capitaine d'état-major = conseiller titulaire ; 10° capitaine = secrétaire de collège ; 11° lieutenant (toute militaire) ; 12° sous-lieutenant = secrétaire de gouvernement ; 13° enseigne à porte-épée (toute militaire) ; 14° enseigne = registrateur de collège. Les dénominations réelles de plusieurs des offices civils ont changé, mais le titre de général et d'excellence est encore habituellement donné, même dans l'ordre civil, à tous les dignitaires et fonctionnaires des quatre premières classes.

Avec la transformation de la société il perd naturellement beaucoup de son importance, mais dans l'étiquette des réunions et les relations de la vie privée, on s'y heurte encore souvent. Comment en effet les titres que constitue l'activité déployée sur l'immense champ de la science, des lettres et des beaux-arts, de l'industrie, du commerce et de la finance, pourrait-on les faire rentrer dans un pareil système de classification artificielle, sans provoquer des critiques malignes qui le condamnent d'avance.

Dans les classes moyennes la condition du *tchinovnik* ou titulaire du tchine est cependant un objet d'envie ; la haute noblesse au contraire le regarde de travers, comme un parvenu, et lui garde rancune, mais sans oser s'exclure du bénéfice d'une institution qui seule procure une influence réelle. Malheureusement l'abus de celle-ci, durant une période de fonctionnement de près de deux siècles, a valu à l'empire une de ces bureaucraties dans lesquelles on rencontre le plus d'éléments tarés, avides et corrompus, d'hommes aussi portés à l'arbitraire et à la violence envers leurs subordonnés que rampants devant tout supérieur, sur lesquels s'est largement exercée la satire du théâtre et des pamphlétaires, depuis le *Reviseur* de Gogol, qui en a le premier mis en scène les types les plus répandus. Le gouvernement impérial ayant à ses gages toute une armée d'employés subalternes, très mal rétribués pour la plupart, leur vénalité trouve une première excuse dans la facilité avec laquelle le public se prête à payer leur connivence à ce qui lui permet souvent d'éluder la rigueur des lois et tous les services qu'ils sont en position de lui rendre. Quant aux abus d'autorité et aux exactions qui se commettent, l'intérêt de caste les couvre d'un manteau d'indulgence mutuelle. L'insuffisance notoire de beaucoup de traitements porte l'autorité supérieure elle-même à fermer souvent les yeux. Les tchinovniks, soustraits d'ailleurs par la loi à la juridiction des tribunaux ordinaires, sont à l'abri de toute poursuite et aujourd'hui placés, dans l'exercice de leurs fonctions, sous l'égide des cours martiales. Dans beaucoup de parties de l'empire, l'éloignement et les complications de toute enquête défient le contrôle et rendent presque impénétrables les voiles de l'illusion et du mensonge à la Potemkine. Le haut fonctionnaire, avec son bouclier d'infaillibilité de mandataire d'un pouvoir absolu, brave toute opposition dans son ressort et tient des fils secrets qui lui font trouver des accommodements avec les agents supérieurs de la haute police, chargés de surveiller tout à la fois les administrés et les ad-

ministrateurs, mais en général peu désireux d'entrer en conflit avec l'hydre bureaucratique, bien que leur mandat de sûreté générale les autorise à faire arrêter, déporter, interner ou disparaître qui bon leur semble. Le renouvellement du personnel administratif étant beaucoup plus difficile en Russie qu'ailleurs, on y tourne dans un cercle vicieux, duquel il s'agirait précisément de sortir, si l'on veut débrouiller un écheveau d'abus séculaires. Dans l'état de choses actuel, les plus généreuses intentions avec l'impossibilité morale et matérielle, pour le maître, de tout voir et de tout embrasser par lui-même, échouent le plus souvent devant le mauvais vouloir, l'inertie calculée et les obstacles suscités par des collusions administratives. La masse du peuple, habituée à l'obéissance passive, évite de se commettre avec l'autorité et justifie sa résignation, en se repliant sur elle-même, par le vieux dicton slave que « le ciel est haut et le tsar est loin. » Mais avec la diffusion des lumières, quelque lente qu'elle soit, et le besoin de libres manifestations de la pensée devenant de plus en plus impérieux dans une grande partie de la classe éclairée, cette méfiance générale et ce pessimisme ne peuvent que tuer le respect des lois, le doute de leur efficacité s'unissant à la crainte et à la haine de l'arbitraire avec lequel procèdent les agents auxquels est abandonné le soin d'en poursuivre l'exécution. C'est l'éternel écueil de tout régime absolutiste.

L'administration provinciale est confiée en Russie, directement ou sous l'autorité de gouverneurs généraux militaires de circonstance, à des gouverneurs civils dont les ressorts sont appelés gouvernements ou goubernies, quand ils se trouvent organisés conformément aux prescriptions d'un statut de Catherine II qui a réglé cette matière, et provinces (*oblasts*), lorsque cette organisation n'a pu encore y être complètement introduite. Le nombre des gouverneurs généraux varie. Il y en avait naguère à Moscou pour une circonscription de douze gouvernements de la Grande Russie, à Kief pour la Kiovie, la Volhynie et la Podolie, à Vilna pour la Lithuanie (3 gouvernements aussi) et à Varsovie pour le royaume de Pologne, puis un pour la Finlande qui, formant un Etat particulier, ne relève pas toutefois du ministère de l'intérieur russe; un pour Orenbourg et Oufa, ainsi que trois en Asie, pour la Sibérie occidentale, la Sibérie orientale et le Turkestan. Le gouvernement général des provinces baltiques, autrefois établi à Riga, a été supprimé, bien que le corps de la noblesse y ait conservé des privilèges, et le pays une partie de son organisation ancienne, germanique et

féodale, que menacent pourtant aussi, de plus en plus, les tendances ultranationales de l'unitarisme panslaviste. Ainsi, la langue russe y est employée dans la correspondance officielle depuis 1867, et la réforme municipale, dont nous aurons à parler plus loin, doit y être introduite aussi, en vertu d'un oukase de 1877.

Le grand-duché de Finlande seul est resté en jouissance d'une constitution confirmée à la diète de Borgo par un manifeste d'Alexandre Ier, du 27 mars 1809. Depuis, une loi du 15 avril 1869 y a réglé de nouveau la représentation et les attributions de la diète. Le pays forme huit provinces ou districts, et le gouverneur général, qui réside à Helsingfors, est assisté d'un sénat, dont les membres et le procureur général sont nommés par le souverain, d'une cour militaire et de trois autres siégeant dans les villes d'Abo, de Vasa et de Viborg, ainsi qu'entouré d'un appareil complet d'administration intérieure, dont les fonctionnaires et employés sont compris néanmoins dans le tchine impérial.

Les 49 gouvernements de la Russie d'Europe proprement dite et les 10 du royaume de Pologne sont d'importance inégale, équivalant pour la population tels a un seul, la plupart à deux, trois ou même quatre départements français. Pour l'étendue, plusieurs des moins peuplés, il est vrai, comme ceux d'Archangel et de Vologda dans le nord, de Perm, d'Astrakhan, d'Orenbourg, de Viatka et de Samara, dans la région ouralienne, l'emportent sur plus d'un royaume. Le gouverneur y fonctionne comme un préfet, investi dans son ressort de l'autorité impériale. Chaque gouvernement est subdivisé en districts, au nombre de 4 à 15, mais plus généralement de 6 à 12, à chacun desquels est préposé un *ispravnik* ou chef de police, le rouage de la sous-préfecture n'existant pas. En outre, à l'instar de Saint-Pétersbourg, quelques ports et villes d'importance majeure, comme Kronstadt et Nikolaïef, Kharkof, Odessa, Sébastopol, Kertch et Taganrog, ont des préfets ou gouverneurs militaires particuliers, qui sont des amiraux ou des généraux. Dans la grande province des Cosaques du Don, c'est leur ataman qui a les prérogatives d'un gouverneur général.

Dans l'Asie russe, la Sibérie est partagée entre quatre gouvernements et autant de provinces et le Turkestan forme quatre provinces, plus sept territoires majeurs ou districts moindres comprenant encore celui de Kouldja, tous militairement organisés mais relevant aussi, pour l'administration civile, du département central de Saint-Pétersbourg. Il n'en est pas de même de la lieutenance du Caucase,

réunissant six gouvernements civils, trois provinces et quatre districts militaires, érigés en gouvernement général distinct du reste de l'empire, sous l'autorité directe du grand duc Michel, frère de l'empereur.

Du ministère de l'instruction publique dépendent dix arrondissements scolaires, ayant chacun son curateur dont le ressort s'étend sur plusieurs gouvernements. Huit de ces circonscriptions embrassent la Russie d'Europe, la neuvième le royaume de Pologne et la dixième les provinces caucasiennes.

En Russie les codes, comme tous les statuts sur lesquels se fonde l'organisation politique et administrative, émanent immédiatement de la volonté impériale. Cependant cet empire possède, depuis 1834, dans son digeste (*svod*) la concordance d'un des recueils de lois les plus complets qui existent. Élaborée et publiée sous l'œil et par ordre de l'empereur Nicolas, elle résume en 8 livres formant 15 volumes toutes les parties de la législation alors en vigueur. Son règne fut néanmoins celui de l'absolutisme, maintenu en principe dans sa plus inflexible rigueur. C'est à l'empereur actuel qu'il était réservé d'aborder, dans l'ordre civil, administratif et judiciaire, toute une série de réformes libérales et d'une longue portée, que l'on ne saurait malheureusement encore ranger parmi les faits accomplis, mais qui ne manqueront pas, il faut l'espérer, de produire des effets salutaires, quand le pays aura surmonté la crise morale dont les excès déplorables en ont interrompu la réalisation. Dérivées de la grande mesure de l'abolition générale du servage, titre qui suffirait pour la gloire de ce règne, et tendant à poursuivre également dans les degrés supérieurs la transformation contemporaine de la société russe, ces réformes ne pourront être bien appréciées qu'en regard des changements qui se sont opérés dans celle-ci. Bornons-nous donc à en indiquer ici brièvement l'objet. Avec la fixation des bases de la réorganisation des communes rurales affranchies, l'attention de l'empereur se porta d'abord sur la réforme de la justice. L'acte de 1862, dont elle forme l'objet, sépare le pouvoir judiciaire de l'administration proprement dite et décrète en principe l'indépendance des juges, avec la procédure orale, la publicité des débats et même l'intervention du jury au criminel. Instituant en même temps, d'après un système uniforme, trois instances ou degrés de juridiction, la justice de paix simple ou collective, des tribunaux de district ou d'arrondissement, pouvant se déplacer, et des cours d'appel régionales, il transforma le sénat en une cour de

cassation, divisée en chambres ou départements. Les poursuites se font par le ministère public de procureurs. Au code de commerce et à celui des lois propres aux provinces baltiques, entrés en vigueur sous son père, depuis 1846, Alexandre II en ajouta trois autres, publiés en 1864 et déterminant la procédure civile, l'instruction criminelle et les peines que peuvent infliger les juges de paix, au nombre de trois ou quatre par district, élus pour trois ans, et dont la compétence au civil est limitée à 500 roubles. L'adjonction d'un jury de trente membres aux assises des trois juges du tribunal d'arrondissement, ne tarda pas à être également pratiquée dans plusieurs ressorts. Dans la même année, qui suivit l'émancipation des serfs et la dernière insurrection polonaise, une part beaucoup plus large venait d'être faite, en outre, au principe électif sur le domaine de l'administration civile, pour l'étude des besoins et la gestion des affaires d'intérêt provincial ou local. Un essai de représentation corporative avait déjà été fait, en 1785, par le statut de Catherine II sur la noblesse, à laquelle il conférait le droit de se réunir en assemblées de district et de gouvernement, ainsi que d'élire dans chaque circonscription son président ou maréchal (*predvoditel*), les juges ou assesseurs des tribunaux et d'autres fonctionnaires, mais en la laissant sous la tutelle constante des autorités impériales, toujours libres d'annuler ses choix et ses décisions, et réduisant ainsi l'institution, dans la plupart des cas, à une parade illusoire. Alexandre II résolut d'aller plus loin, et de fonder les bases d'une représentation provinciale de toutes les classes de la société par l'organe de conseils généraux. Partant du canton et de la réunion cantonale (*volost*) de délégués des nouvelles communes de paysans affranchis, il publia le statut territorial du 13 janvier 1864, que suivit en 1869 l'introduction des assemblées diétales de district et de gouvernement du *zemstvo*, formé par les électeurs ou mandataires de trois classes, des propriétaires fonciers comme des habitants des villes et des communes rurales, appelés à siéger ensemble pour délibérer et s'entendre sur les questions d'assistance, d'instruction scolaire et de travaux publics, ainsi que sur les autres affaires d'administration provinciale. En 1870, le système fut complété par un autre statut reconstituant les municipalités des villes de l'empire. Nous reviendrons au § 3 sur l'ensemble de cette organisation destinée à former, dans certaines limites, le noyau d'un *selfgovernment* dont le développement graduel ne paraît pas moins propre à fournir les premiers éléments d'une représentation politique d'états

généraux, vers laquelle tendent évidemment les aspirations des classes supérieures.

On comprend que dans un empire aussi vaste, accru de beaucoup de parties hétérogènes et où la civilisation la plus raffinée se trouve presque partout en présence des extrêmes de l'ignorance et de la barbarie, l'unité de direction ne soit possible qu'avec la réserve de l'exercice direct d'un pouvoir absolu et dictatorial, en raison de circonstances et de nécessités reconnues, qui ne permettront pas de sitôt l'abandon complet du principe de l'autocratie, malgré les inconvénients qui en sont inséparables. Aussi, les réformes proclamées n'ont-elles pu recevoir encore leur application que successivement et par degrés, dans les gouvernements où le fond de la population est russe. Les ci-devant provinces polonaises de l'ouest, qui n'ont pas le moins à souffrir de l'arbitraire de la bureaucratie, sont restées soumises au régime antérieur ou à des mesures d'exception flottantes, ainsi que plusieurs autres parties du territoire impérial. Mais, là même où la nouvelle organisation a trouvé place, il est arrivé, comme presque toujours en Russie, qu'elle est demeurée incomplète et fragmentaire, ayant été, dès le commencement, dénaturée ou tronquée dans la pratique. Ainsi le gouverneur a généralement conservé un pouvoir discrétionnaire assez large pour arrêter et paralyser à volonté, par son veto, les votes et l'action des assemblées électives, ainsi que pour nommer de sa propre autorité une partie des fonctionnaires et magistrats dont le statut leur attribue le choix entièrement, ou ne le fait dépendre que de la confirmation du sénat. Il est certain que, dans cet empire, les lois sont parfois plus libérales et plus humaines qu'en occident même ; mais tant que le gouvernement et la bureaucratie, dans leur omnipotence, ne sachant pas se conformer à la grande maxime que « donner et retenir ne vaut », conserveront l'habitude d'intervenir continuellement pour les suspendre, suivant leur bon plaisir, le régime de légalité sincère, qui fait tant défaut au pays, ne pourra jamais y prendre racine, et l'on n'aura pas démenti cette affirmation d'un écrivain russe qu'elles n'y ont pour effet que de pousser constamment à la recherche de nouveaux moyens de les éluder. Il en résulte que des institutions sur lesquelles on fondait les plus grandes espérances, au lieu de s'harmoniser et de se fondre, restent pleines de contradictions et d'anomalies. Augmentant la confusion, elles manquent leur but et ne font que surexciter ou irriter les esprits, qu'elles sont impuissantes à satis-

faire. L'amertume de ces déceptions, inévitables avec le manque de toute liberté politique et des autres garanties nécessaires, a certainement contribué à produire les déplorables égarements de l'esprit révolutionnaire en Russie, dans les dernières années. Les attentats contre la personne de l'empereur, auxquels il se porta dans sa démence, n'ont fait qu'empirer la situation depuis 1866. La police secrète de la 3e section, créée par l'empereur Nicolas en 1826, et qui pouvait sembler ne plus avoir d'objet sous le règne de son fils, ne tarda pas à rentrer en activité, munie de ses pouvoirs extraordinaires qui ont de nouveau restreint le domaine de la juridiction des tribunaux réguliers, sans qu'elle parvînt à mettre un terme aux complots ténébreux du nihilisme ; et aux chambres spéciales, composées de sénateurs, par lesquelles se jugent depuis 1871 les procès politiques, sont venues plus récemment se joindre les cours martiales.

Le bannissement en Sibérie et le knout ont beaucoup nui à la Russie dans l'esprit de l'Europe, où l'impression de la rigueur de ces pénalités s'étant gravée dans le langage, ne s'est pas encore effacée, bien que la seconde ne soit plus aujourd'hui qu'un des cruels souvenirs de l'ancienne barbarie moscovite. Le fait qu'empereurs et impératrices s'y piquent, depuis plus d'un siècle, de devancer tous les autres gouvernements dans l'atténuation des sévérités du code criminel, n'en est que plus surprenant. On peut s'étonner surtout que ce fut Élisabeth qui la première, dès 1753, en raya la peine capitale, dix ans avant la publication du célèbre traité de Beccaria. Sous ses successeurs, l'application du knout, des verges et des baguettes fut graduellement restreinte ; en 1827 l'empereur Nicolas supprima la torture, et en 1863 l'abolition générale de la marque et des fustigations témoigna de l'esprit philanthropique du règne actuel. La contrainte par corps pour dettes a été abrogée aussi. Cependant il faut ajouter, pour réduire ces bienfaits de la législation à leur juste valeur, que nulle part l'usage ne domine la loi autant qu'en Russie et n'y introduit plus d'exceptions arbitraires ou spécialement autorisées, qui en modifient singulièrement les effets. Ainsi, bien que l'on ne condamnât plus à mort, il suffisait, tant que sévit encore le knout, de quelques coups vigoureux de ce fouet meurtrier pour tuer un délinquant, l'administration et la police ne se faisant aucun scrupule d'infliger des châtiments corporels, qui continuèrent de jouer un rôle odieux dans la pratique jusqu'à l'avènement d'Alexandre II. Cela explique

assez comment la Russie, dans l'opinion vulgaire, resta le pays du knout. L'usage des verges est encore aujourd'hui toléré dans les tribunaux de campagne des moujiks et admis, comme peine disciplinaire, dans les maisons de détention. La peine de mort a été maintenue aussi pour les crimes politiques, bien que l'échafaud n'ait été redressé sous le règne actuel qu'en 1866, après l'attentat de Karakosof. Un des plus déplorables effets de la latitude laissée aux agents de la force publique dans l'emploi de leurs moyens, c'est que le traitement des prévenus est souvent pire que celui des condamnés mêmes. Il en résulte, comme l'a fait observer M. Anatole Leroy-Beaulieu, cette anomalie profonde que les particuliers ne redoutent pas moins les brutalités de la police que l'audace des malfaiteurs, et que la crainte des exactions bureaucratiques fait renoncer, dans une foule de cas, à la poursuite des délits et des crimes qui se commettent. Il faut dire à l'honneur du général Loris Mélikof, actuellement investi de pouvoirs extraordinaires, qu'il paraît avoir parfaitement compris les graves inconvénients des procédés tyranniques et qu'il s'efforce d'y remédier. L'abolition définitive du département occulte de la 3e section n'en est que plus vivement désirée. Quant au régime de détention, il faut dire que l'insuffisance, le mauvais état et la tenue défectueuse des prisons, si l'on excepte quelques maisons de dépôt et établissements pénitentiaires organisés avec plus de soin dans les grandes villes, pour servir de modèles, contribuent à rendre la surveillance et la réforme des abus dont on s'y plaint très difficile, dans un empire de pareille étendue.

La peine de mort a été de bonne heure remplacée par celle des travaux forcés, pour une durée de vingt ans au maximum, dans les mines de la Sibérie orientale, où le sort des condamnés est le plus rigoureux. En général cependant la Sibérie, peuplée de tant d'exilés, n'a pas, malgré ses frimas, pour l'homme du nord les mêmes terreurs que pour l'habitant du midi ou des climats tempérés. Fertile dans certaines parties, elle n'est pas la plus inhospitalière des régions boréales de l'empire. Les souffrances et la mortalité y sont assurément moindres qu'à Cayenne, par exemple, et dans d'autres contrées tropicales. C'est vers le milieu du XVIIe siècle, sous le règne d'Alexis, père de Pierre le Grand, qu'elle reçut le premier convoi de malfaiteurs, qu'y ont suivi depuis, année par année, de nombreuses caravanes de condamnés ou de bannis, de criminels ou de disgraciés, de suspects, de vagabonds et de sec-

taires réputés dangereux ou incommodes, que l'on y transporte souvent d'une extrémité de l'empire à l'autre. C'est ainsi qu'en juin 1879 le gouvernement a dirigé sur la Russie septentrionale une partie de la population musulmane du Caucase qui, pendant la dernière guerre, s'était déclarée pour les Turcs. Il y a d'ailleurs encore d'autres lieux de déportation et d'internement plus rapprochés, tels que les gouvernements de Viatka et de Perm, de Vologda et d'Arkhangelsk au nord, ou le Caucase au midi, et même de plus éloignés que la Sibérie, comme la région transbaïkalienne et l'île de Sakhalin. Tous ces pays, dont on poursuit la colonisation, sont devenus pour la Russie ce que la Nouvelle-Calédonie est maintenant pour la France, et l'Australie a été pour l'Angleterre. De 8,000 environ, vers le milieu du règne de l'empereur Nicolas, le chiffre annuel des déportés de toutes les catégories, pour l'ensemble de ces destinations, s'est élevé sous celui de son successeur à plus de 20,000. On croit qu'il a septuplé depuis le commencement du siècle.

Dans la Sibérie seulement on évaluait, à la fin du dernier règne, le nombre total des exilés à près de 100,000, y compris 23,000 femmes. De 1870 à 1877 plus de 5,000 colons forcés soit, avec leurs familles, près de 9,000 personnes, y ont été reléguées annuellement par la sentence des communes rurales et des corporations municipales, également investies du droit de rejeter de leur sein les membres vicieux dont elles tiennent à se débarrasser. Pendant la même période, le nombre des déportés par mesure administrative n'aurait été que de 200 par an, mais on présume qu'il s'est beaucoup accru depuis. Avec l'amélioration des moyens de transport, ils ont moins à souffrir que jadis des fatigues du long parcours de leurs itinéraires. Actuellement, le voyage des « infortunés », auxquels la charité du peuple ne fait jamais défaut sur leur route, s'effectue d'ordinaire en grande partie par eau dans la belle saison. Il ne dure plus toute une année, comme il arrivait quand ils étaient obligés de le faire à pied sous le fouet des Cosaques de l'escorte.

En Sibérie ce qui, paraît-il, dédommage un peu des tristesses de l'exil et de la rigueur du climat, c'est que l'on y vit, se meut et converse plus librement que dans mainte autre partie de l'empire, où la gêne imposée par la contrainte administrative, les tracasseries policières et la morgue du tchine diminuent généralement à mesure que l'on s'éloigne de la métropole dirigeante. La difficulté de la surveillance peut avoir contribué à faire naître des doutes sur l'opportunité de la déportation de criminels dans cette contrée, au

point de vue de l'intérêt de son développement colonial futur. L'internement sur d'autres points reculés du territoire impérial obtient aujourd'hui la préférence, comme peine correctionnelle. Abolie comme peine ordinaire, la déportation simple, d'après les derniers projets de réforme pénale, serait réservée pour le bannissement par voie administrative des sectes mal vues et des suspects, dont il s'agit de neutraliser la propagande religieuse et politique.

D'après les statistiques russes, la criminalité ne serait pas, dans cet empire, proportionnellement plus forte que dans les pays d'Europe, dont le régime de pénalité ordinaire a gardé plus de rigueur. D'environ 80,000 condamnés pour crimes et délits, dont 2,000 assassins et 10,000 femmes, en 1861, le total s'est même réduit à 63,000, comprenant toutefois 3,000 assassins et meurtriers, dont plus d'un tiers, ainsi que des vols, jugés dans le ressort de la cour de Moscou en 1872. Le nombre des incendiaires aussi s'est accru de 539 à 3,811. La moyenne générale de celui des meurtres paraît être cependant restée à peu près la même que sous le dernier règne. Les incendies, de tout temps un des fléaux de l'empire, où la plupart des constructions dans les villes même sont en bois, ont notamment augmenté d'une manière effrayante avec la propagande diabolique du nihilisme.

§ 2. — L'église nationale et les cultes étrangers.

Multiplicité des cultes. — L'Église gréco-russe, ses doctrines et son organisation. — L'ancien patriarcat et le Saint-Synode. — Le clergé blanc et le clergé noir. — Églises et couvents. — Les dissidents ou *raskolniks*. — Les cultes de la minorité : catholiques romains et protestants ; juifs, mahométans, bouddhistes et chamanistes.

Il n'y a pas sous la vaste domination de la Russie moins de vingt cultes différents ; mais les trois quarts environ des habitants, membres d'une seule et même religion, y forment une grande et puissante société, unie par un lien spirituel qui s'identifiait presque entièrement avec la société politique, avant que celle-ci se fut élargie par la conquête.

L'église russe orthodoxe, encore plus foncièrement nationale que l'anglicane, est fille de l'église grecque d'Orient. Elle se considère comme la sœur des patriarcats de Constantinople, de Jérusalem,

d'Antioche et d'Alexandrie, comme la tante des autres branches autocéphales, c'est-à-dire aussi politiquement autonomes, qui se sont détachées du premier dans le cours du siècle présent. Le dogme, réglé par les conciles œcuméniques antérieurs au grand schisme, est le même pour toutes. L'amour du Russe pour la famille avec ses traditions patriarcales, ainsi que pour sa patrie, se confondant avec ses croyances religieuses dans un même sentiment, est ce qui fait pour lui de cette dernière la « sainte Russie », du tsar un père et de l'être suprême un dieu russe (*Bog*), ce qu'était pour les Hébreux de l'Ancien Testament Jéhovah d'Israël. On s'explique ainsi la ferme position d'une église nationale qui, moins agitée par la controverse et théologiquement une des plus stériles, a par cette raison même été moins battue en brèche que les autres. Son christianisme cependant est tout extérieur; le réalisme des formes y joue un rôle prédominant. La dévotion de la masse s'y concentre, en dehors de la stricte observance des pratiques recommandées, dans la profondeur de quelques sentiments instinctifs, dont la sincérité lui imprime une énergie de volonté qui en a fait, dans plus d'une crise, un très puissant levier politique. L'église orthodoxe admet pour tous ses membres la communion sous les deux espèces, avec du pain fermenté dans l'eucharistie; pour le baptême elle exige l'immersion complète; la confession auriculaire y existe aussi, mais on y procède avec plus de discrétion, et se contente d'aveux moins circonstanciés que dans l'usage du catholicisme romain. Le mariage n'est pas indissoluble; les cas de divorce sont prévus, et il n'y a d'interdiction que pour les quatrièmes noces. L'église a fixé deux jours de jeune ordinaire, le mercredi et le vendredi. Le vieux slavon est encore la langue de la liturgie orthodoxe de l'empire, sauf exception pour les églises roumaines et géorgiennes, où prévaut l'idiome de la population respective. Mais la Bible a été traduite en russe et la lecture n'en est pas défendue. Toute l'église d'Orient est restée fidèle au calendrier julien ou du vieux style, retardant sur le grégorien du nouveau style d'un espace de 12 jours, qui s'accroîtra d'un jour de plus pour chaque siècle à venir. Le culte, dont l'acte principal est aussi la messe, comporte dans ses solennités une très grande pompe; s'il exclut les statues de la décoration et n'admet pas le concours de la musique instrumentale, une part d'autant plus large y est faite aux splendeurs de l'illumination que produisent des milliers de cierges mouvants, au chant, ainsi qu'aux images peintes, mosaïques et bas-reliefs, qui se renferment toutefois dans

la représentation traditionnelle de certains types, d'une immuable austérité. L'iconostase, cloison percée de trois portes, sépare le sanctuaire où se trouve l'autel et où officient les prêtres, d'une espèce de chœur, réservé pour le personnel chantant, et de l'église même, où le peuple des fidèles se tient debout des bougies à la main, ou s'agenouille selon les cérémonies. L'enseignement du catéchisme et la prédication voient leur importance s'accroître; mais cette dernière est très peu usitée dans les campagnes, où le paysan ne tient qu'aux pratiques extérieures, au rituel et à l'imagerie, devant laquelle il prodigue ses révérences et le signe de la croix. Les classes supérieures, malgré leur scepticisme voltairien, l'imitent en cela et ne marchandent pas les démonstrations de respect au culte et à ses ministres, dans lesquels se personnifie à leurs yeux la principale et plus ancienne institution nationale.

L'absence d'un chef environné du prestige de l'infaillibilité simplifie beaucoup, dans toute l'Europe orientale, les rapports des gouvernements avec l'Église, qu'elle rend plus traitable et dont elle favorise ainsi l'union étroite avec l'État. Elle a cependant traversé plusieurs phases avant d'aboutir à l'établissement actuel. Dans la première et plus rapprochée de son origine, tant que Kief en resta le foyer principal en Russie, elle était essentiellement grecque, mais néanmoins d'autre part en relation plus suivie avec l'Occident que dans les temps postérieurs. La translation du centre à Vladimir, puis à Moscou, et la domination mongole l'isolèrent de plus en plus de l'Europe et de Constantinople, dont l'institution formelle d'un patriarcat distinct, de nationalité russe, par Boris Godounof acheva de la séparer en 1589. Cette dignité ne se maintint que jusqu'en 1700. Pierre le Grand, à la mort du dernier titulaire, ne lui donna pas de successeur. Comme il affectionnait dans l'administration la forme collégiale et qu'il voulait soumettre l'église à un régime qui la plaçât plus directement sous sa dépendance, il établit en 1721 le Saint Synode, qui fonctionne encore comme le troisième corps de l'État, en Russie, et y représente, sous l'autorité suprême du monarque, le pouvoir exécutif de l'église nationale. La puissance législative en matière de dogme y demeure réservée aux conciles. Protecteur et tuteur de l'église, dont l'administration est toute laïque, l'empereur nomme le procureur général et son adjoint, chargés de le représenter auprès du Saint Synode, que préside comme autorité spirituelle le métropolitain de Novgorod, Saint-Pétersbourg et Finlande, assisté de ses collègues de Kief

et de Moscou, qui en sont également membres à vie de droit, ainsi que l'exarque de Géorgie, archevêque de Kartalinie et Kakhétie. En outre, l'archevêque de Mogilef et deux archiprêtres (ordinairement le confesseur de Sa Majesté et l'aumônier en chef de l'armée) y tiennent du souverain leur nomination, pour un temps limité, et d'autres dignitaires, archevêques, évêques ou archimandrites, sont appelés à tour de rôle à prendre part aux délibérations. Du Saint Synode dépendent les établissements d'instruction du clergé, comprenant les quatre académies de Saint-Pétersbourg, de Moscou, de Kief et de Kazan, 48 séminaires et des écoles ecclésiastiques inférieures. A défaut d'état civil en Russie, il a conservé aussi la haute juridiction en matière matrimoniale et de divorce. Lorsqu'il y a des places ou dignités vacantes, il ne fait que présenter des candidats au souverain, qui nomme à toutes et ne s'est toujours abstenu de décider qu'en matière de foi. Le nombre des diocèses ou éparchies, coïncidant en majeure partie avec les circonscriptions des gouvernements, est assez variable. Il en existe actuellement une soixantaine comprenant, outre les trois métropolitains, une vingtaine d'archevêques et le double environ d'évêques. Ces titres, conférés par l'empereur à volonté, ne tiennent pas en général aux sièges mais à la personne des prélats. Bornons-nous à mentionner encore, parmi les principaux de ces derniers, les archevêques de Kazan et de Tver; celui de Varsovie, ne fonctionnant que depuis 1875, et les deux de la Sibérie : l'évêque de Tobolsk et l'archevêque d'Irkoutsk. La Georgie, de l'archevêque ou exarque de laquelle relèvent cinq évêques suffragants, forme une province ecclésiastique à part. Les adhérents d'une autre branche des plus anciennes de l'église d'Orient, les Arméniens grégoriens dont cet empire, après l'annexion d'une nouvelle partie de l'Arménie turque, ne doit pas compter aujourd'hui moins d'un million, ont gardé leur synode particulier et relèvent de leur patriarche ou catholikos du couvent d'Etchmiadzine, puis de cinq archevêques dans la Transcaucasie, l'éparchie d'Astrakhan et celle de Natchitchevan et Bessarabie. L'institut Lazaref pour les langues orientales, à Moscou, pourvoit à l'enseignement supérieur dans l'éducation de leur clergé. Quant aux Arméniens rattachés par l'Union au Saint Siège de Rome, ils dépassent à peine le nombre de vingt-deux mille.

On distingue le clergé russe en clergé blanc, séculier ou marié, desservant les paroisses, et en clergé noir ou régulier, voué au célibat dans les couvents. Ces dénominations ne viennent pas tou-

tefois du costume, car tous les deux portent la robe noire, de longs cheveux et la barbe. On ne reconnaît les moines qu'au voile flottant derrière la tête. Le premier se compose d'environ 1,300 protopopes ou archiprêtres, 41,000 popes ou curés, 12,000 diacres et plus de 70,000 sous-diacres, lecteurs et sacristains, sans compter une armée de bedeaux, sonneurs et autres subalternes. Il officie aujourd'hui dans 625 cathédrales, 39,400 églises et 13,600 chapelles. Le second comprend, dans 480 couvents d'hommes et 70 de femmes, environ 5,800 moines et 3,200 religieuses, sans les novices, pensionnaires et autres membres laïques, dont le nombre est le plus considérable pour le sexe féminin. Ni les uns ni les autres ne sont dépourvus d'une certaine activité industrielle, dans l'imagerie, la tapisserie, la broderie, etc., étant même en partie obligés de s'en faire subsidiairement une ressource. Le clergé blanc ne peut recevoir l'ordination qu'après le mariage avec une vierge. Veufs, les popes doivent se retirer dans un couvent. Comme ils ne reçoivent en général de l'État que des traitements de 100 à 300 roubles par an, il faut que le casuel supplée à une aussi maigre rétribution et les moindres de leurs fonctions se payent, nécessité non moins nuisible à leur considération qu'à leur indépendance. Aussi le pope est-il l'objet de beaucoup de railleries, et même une superstition qui lui attribue le mauvais œil se maintient-elle encore avec persistance. Jusqu'en 1864 le bas clergé formait en Russie une véritable caste lévitique, ne pouvant se recruter que dans son propre sein. Le clergé noir ou régulier, tenu au célibat avec toute la prélature, qu'il a le privilège de fournir, n'obéit qu'à une seule règle, celle de saint Basile, et ne comprend pas d'ordres monastiques fondés dans un but particulier comme ceux de l'Église latine. Il vit dans les couvents entre lesquels il se répartit sous la direction d'*igoumènes* ou prieurs et d'*archimandrites* ou abbés. C'est là aussi le stage pour les fils de famille aspirant aux hautes dignités abbatiales et épiscopales. Les quatre plus révérés de ces sanctuaires sont qualifiés de *laures* (galeries cellulaires). Le monastère des Souterrains de Petchersk à Kief, le plus ancien de tous, où vécut Nestor le père des chroniqueurs russes, est le plus célèbre comme foyer d'érudition; viennent ensuite ceux de Saint-Serge à Troïtza et de Saint-Alexandre Nevski à Saint-Pétersbourg, avec leurs magnifiques trésors, ainsi que celui de l'Assomption à Potchaïef, dans le gouvernement de Vitebsk. Ce dernier couvent appartenait aux Grecs unis qui, dans les provinces occidentales,

ont été, de 1839 à 1875, ramenés presque en totalité dans le giron de l'église mère, dont la domination polonaise les avait écartés.

Une certaine rivalité ou plutôt opposition d'intérêts entre les deux clergés était inévitable avec une pareille organisation de la hiérarchie ecclésiastique. Elle ne pouvait qu'y rendre encore plus prépondérant le pouvoir politique, appelé constamment à tenir la balance entre eux, ou plutôt à redresser les griefs du premier contre le second. Le penchant pour la vie d'anachorète, dans les îles des lacs et des côtes septentrionales ou la solitude des forêts, est aussi caractéristique pour les Russes. Le pèlerinage n'est pas entré moins profondément dans les habitudes de dévotion du peuple. Jusqu'à Jérusalem en terre sainte, c'est la Russie qui est représentée par le plus grand nombre de pèlerins.

Malgré la sécularisation des biens de l'église et des couvents par l'État, sous Pierre le Grand, Pierre III et Catherine II, ils possèdent un ensemble de bâtiments, de beaucoup desquels dépendent encore des étendues très considérables de terres sans paysans, ou qui renferment des richesses prodigieuses en ornements, vases de métaux précieux, joyaux ou objets d'art, provenant d'offrandes et de dons pieux de tous les âges.

Il ne reste que peu d'anciennes églises en Russie, la plupart construites en bois étant devenues, fatalement avec le temps, la proie des flammes; mais de nos jours on n'en a, dans aucun autre pays, bâti un aussi grand nombre, presque invariablement, il est vrai, sur quelques modèles envoyés d'office de Saint-Pétersbourg. A défaut de manoirs pareils à nos vieux châteaux du moyen âge, il s'est conservé en Russie, dans des sites d'heureux choix en général, nombre de vastes couvents, entourés de murs épais mais bas, souvent crénelés comme ceux d'une forteresse et hérissés de ces flèches bulbeuses qui paraissent être d'origine mongole, vu qu'on les retrouve dans l'Asie intérieure jusqu'aux approches de l'Inde. Même les architectes italiens appelés par les anciens tsars de Moscovie se sont, en majeure partie, conformés à cette particularité nationale d'un effet souvent bizarre, mais que rend très pittoresque le revêtement métallique des coupoles et clochetons, peint en vert ou en rouge du plus vif éclat, souvent aussi doré ou argenté, parfois même parsemé d'étoiles sur un fond bleu de ciel. Les églises du style néo-russe, mélange du byzantin et de l'italien, sont toutes plus ou moins des imitations de Sainte-Sophie, surmontées de cinq coupoles dont quatre petites aux angles de la plate forme carrée de l'édifice et

la grande au milieu. Elles se terminent par une croix d'or, posée sur un croissant et garnie de chaînes dans les plus anciennes, dont les dimensions n'atteignent pas à celles des églises modernes. Les plus somptueuses de celles-ci sont de plus rehaussées par un grand luxe de colonnades, de l'ordre corinthien surtout. On n'y trouve ni horloges à cadrans, ni cloches, ces dernières étant généralement suspendues dans une tour latérale, ou tout à fait séparée, le *kolokolnik*, dont un vieux chêne avec son branchage tient souvent lieu à côté des églises rurales, qui ne sont encore en majeure partie que de hautes maisons en bois, ne portant d'un côté une tour flanquée de deux tourelles, symbole de la trinité, que dans les villages de la Petite-Russie. Il n'y a pas de sonnerie; on frappe la cloche d'un timbre ou marteau, mis en mouvement par une corde que l'on tire. Ce qui peut tromper le voyageur de prime abord, c'est l'aspect imposant sous lequel partie des villes même intérieurement les plus rustiques ou les plus délabrées se présentent de loin, grâce au couronnement d'une forêt de tours et tourelles de toutes couleurs.

La position dominante de la religion gréco-russe est loin cependant d'impliquer l'unité parfaite du culte et des croyances. A côté de l'Église établie s'est élevé et propagé un grand schisme intérieur, comprenant une multitude de sectes dissidentes, que l'on compte par centaines et qui sont connues sous le nom collectif de *raskol*. Nées d'un attachement persistant à d'anciennes pratiques, ou même à des traditions païennes, de l'extrême crédulité, de l'ignorance et de superstitions diverses, ainsi que d'un penchant naturel au mysticisme, favorisé par l'isolement sous le rude climat du nord et qui n'est pas seulement ascétique et contemplatif, mais pousse à toute sorte d'aberrations et d'extravagances, elles ne sont pas toutes inoffensives, mais en partie nuisibles aux intérêts de la société et de l'humanité. S'il y a de l'intérêt à les étudier, c'est au point de vue physiologique et psychologique bien plus qu'à celui des doctrines religieuses. La divergence en matière de foi n'y a que la moindre part. C'est un respect aveugle et servile de l'ancienne forme et du vieil usage qui a déterminé l'origine et constitué l'essence du schisme principal, de celui que fit éclater une réforme opérée dans la liturgie par le patriarche Nicon, sous le règne du tsar Alexis Mikhaïlovitch, vers le milieu du XVIIe siècle. Elle commença à séparer de l'Église les starovères ou vieux croyants dont le parti, nombreux surtout parmi les Grands Russiens barbus, inébranlable dans la fidélité au rituel et à la coutume de ses pères, ne tarda pas à former

aussi le noyau de la résistance aux innovations de Pierre le Grand, qui le choquaient dans ses habitudes les plus chères. Vaincus sur le terrain de l'opposition politique, ces dissidents n'en ont pas moins tenu ferme dans leur conviction religieuse, mais se sont, après leur sortie du giron de l'église, partagés en deux camps, les *popoftsi* et les *bezpopoftsi*. Les premiers, que l'on pourrait appeler les presbytériens de la chrétienté d'Orient, comme visant à une église démocratisée par l'élection du clergé, organisèrent leur culte avec le ministère de popes transfuges, attirés par tous les moyens et gagnés à leur cause. Les seconds, qui se passent de prêtres ayant reçu l'ordination, les remplacent par des anciens, chargés de l'office de lecteurs, mais n'en vont pas moins dans leur dévotion jusqu'à se faire aussi des retraites pieuses d'ermitages et de couvents ou skites, surtout dans les gouvernements septentrionaux, où ils forment la secte prédominante.

Les popoftsi sont plus répandus dans le midi, chez les Cosaques du Don, dans les régions du bas Volga et de l'Oural, le gouvernement de Tchernigof, la Tauride et la Transcaucasie. La déportation en a aussi fixé beaucoup dans la Sibérie occidentale. Il y a un siècle environ, les deux sectes parvinrent même à établir des centres de direction métropolitains, avec des hospices, auprès de leurs cimetières respectifs de Preobrajenski, le siège de la Bezpopoftchine, et de Rogojski, celui de la Popoftchine, la plus respectable des deux à laquelle appartiennent beaucoup de riches marchands. Cette dernière ayant rayonné dans les pays circonvoisins, crut devoir en 1846, afin de se rendre plus indépendante, installer un métropolitain dans le principal des couvents starovères de l'étranger, à Belaïa Krinitza en Bukovine, sur le territoire de l'Autriche. Mais lors des troubles de Pologne de 1863, qui portèrent une grande partie de la secte à protester de son dévouement à la patrie et à l'empereur, il se produisit une scission par laquelle l'autorité de cette prélature improvisée se trouva fortement compromise, et depuis, les deux établissements des raskolniks de la capitale ont été envahis par la police et par le clergé de l'État. Le gouvernement n'eut cependant que peu de succès dans sa tentative de ramener les dissidents de cette catégorie, qui représentent la majorité, par la formation de la secte des *iédinovertsi* ou croyants unis, instituée comme une planche de salut pour le ralliement du schisme à l'orthodoxie. Comme il n'y a pas d'état civil en Russie, il prit en 1874 une mesure excellente pour la constatation de celui des raskolniks qui ne

se marient pas à l'église, en introduisant pour eux un enregistrement spécial qui justifie de la légitimité des unions contractées et des naissances. Néanmoins les relevés officiels n'accusent pas 1,200,000 dissidents, tandis que des estimations diverses concluent, pour le nombre réel des sectaires et de leurs adhérents, à un total de 9 et même de 13 millions d'âmes. Le fait est que les croyances échappent facilement à tout contrôle et que, par suite de la défense même de toute manifestation extérieure de leur culte privé, la plupart d'entre eux étant obligés de contribuer au casuel qui défraye le clergé orthodoxe, s'y dérobent avec sa connivence intéressée, sans renoncer à leurs pratiques et en continuant à s'abstenir de la consommation du tabac et des denrées coloniales, qu'ils repoussent comme exotiques et d'un usage condamnable.

S'il est reconnu que la masse des vieux croyants, scrupuleux dans l'observance de préceptes et de vieux usages dont la moindre déviation leur apparaît comme un péché grave, sont, comme le peuple russe en général, humbles, obéissants et charitables, il y a cependant des exceptions à mentionner chez les bezpopoftsi, desquels sont sorties une foule de sectes moins considérables par le nombre, mais radicales dans leurs tendances, hostiles à l'église nationale et même animées d'un fanatisme très dangereux pour la société. L'origine d'une partie d'entre elles paraît remonter plus haut que le Raskol du temps de Nicon. Mentionnons d'abord dans un autre genre, comme une population agricole éminemment honnête et paisible, remarquable par son esprit d'ordre et d'économie, les *Molokans* ou buveurs de lait, ainsi nommés parce qu'ils ne s'abstiennent pas d'en consommer même en temps de jeune. Ce sont des rationalistes qui tiennent beaucoup des Mennonites, dont ils étaient les voisins sur la Molotchnaïa, petit fleuve tributaire de la mer d'Azof, des bords duquel on les a transportés en 1840 dans les provinces caucasiennes, où ils ont également prospéré. Les sabbatistes ou judaïsants se distinguent par cette particularité qu'ils font du samedi leur dimanche, à l'imitation des juifs.

Les *khlysti*, *doukhovortsi* ou lutteurs de l'esprit, hommes de Dieu ou Philippons, comme on les appelle d'après un de leurs prophètes révéré comme l'incarnation de Dieu, Daniel Philippovitch, sont des illuminés semblables aux Flagellants du moyen âge, et que leur délire mystique portait jusqu'à tuer des enfants, à étouffer ou assommer des malades, même à se brûler vifs, pour échapper à Satan. Ces sectaires, aux yeux desquels l'avènement du tsar réformateur

Pierre le Grand a commencé le règne de l'antechrist, vivent dans l'attente d'un nouveau Messie, dont la venue ouvre l'ère millénaire selon la prédiction de l'Apocalypse, espoir qui fit même, dans le temps, saluer par eux comme tel Napoléon Ier. Les *pomorènes* des bords de la mer Blanche, les *skakouni* ou sauteurs de la Finlande, les *stranniki*, errants ou pèlerins, et les *obstchii*, qui poursuivent la communauté des biens et des femmes, sont aussi possédés par des manies dangereuses et subversives. Celle des *skoptsi* ou eunuques n'est pas moins cruelle et condamnable.

Dérivés des Philippons vers 1770, ces origénistes russes, le plus nombreux dans les gouvernements d'Orel et de Koursk, changeurs à Saint-Pétersbourg et cochers de remise dans les villes de Roumanie, où ils ont trouvé un refuge devant les rigueurs de la poursuite des autorités russes, voient le péché originel dans l'union des sexes et sont, à part la barbarie du hideux moyen de rédemption auquel ils se croient obligés de recourir, de braves gens, laborieux et rangés, qui acquièrent généralement de l'aisance. Mentionnons enfin, parmi les sectes nouvelles qui paraissent avoir subi l'influence du piétisme protestant, les Soupirants de Kalouga, dont la dévotion mystique se concentre tout entière dans des soupirs, et les *stundistes* de la Russie méridionale, qui trouvent des adeptes surtout chez les Petits Russiens. On ne saurait, en signalant de pareilles excentricités, méconnaître qu'elles prêtent en partie, dans leur sauvagerie primitive, à de curieux rapprochements avec des phénomènes analogues qui s'étaient produits à certaines époques de l'histoire de Russie, comme par exemple au temps des faux Dimitri et lors de la révolte de Pougatchef, ainsi qu'avec la disposition mentale qui se trahit, aujourd'hui même, par les écarts stupéfiants du nihilisme. Envers les sectes nuisibles à la morale et à l'ordre social, le gouvernement ne peut se départir de la sévérité des lois, il importerait seulement que le régime de celles-ci fut exempt d'inconséquences et d'arbitraire. Mais pour la masse du Raskol, la liberté de conscience est un droit dans la concession duquel l'Église gréco-russe ne saurait plus, désormais, se montrer moins large et moins libérale que l'anglicane vis-à-vis des non-conformistes. Il suffirait d'ailleurs, pour décider de fait l'affranchissement des sectes, d'une mesure très simple, de la sécularisation générale de l'état civil conformément à ce qui a déjà été fait pour les cultes non chrétiens.

La tolérance religieuse, de tout temps nécessaire en Russie, y est ancienne. Nulle part on ne voit aussi rapprochés les uns des autres,

sur les mêmes places et dans les mêmes villes, des églises et des temples de tous les cultes chrétiens, à côté de synagogues, de mosquées et de pagodes. De là aussi le surnom de *rue de la Tolérance* donné à la perspective Nevski à Saint-Pétersbourg. Les restrictions qu'elle a néanmoins subies n'ont été motivées et maintenues avec rigueur que par des raisons politiques.

Il en existe cependant encore de difficiles à concilier avec l'esprit moderne, quant à la forme et quant au fond. Ainsi tous les cultes qui diffèrent de l'Église nationale sont qualifiés d'étrangers et, chose plus grave, toute propagande est absolument interdite à ces religions simplement tolérées, qui ne peuvent faire, même entre elles, de prosélytes aux dépens de la première, seule investie du privilège d'entretenir des missions. Administrativement, les cultes de la minorité ont été réduits à une dépendance du pouvoir impérial non moins étroite que celle du saint synode. Tous relèvent du ministère de l'intérieur. L'Église catholique romaine, dans laquelle se personnifiait en quelque sorte la Pologne, dont elle est restée un appui moral, est celle qui, pour cette cause, a toujours eu dans l'empire russe la position la plus difficile, étant devenue depuis le premier partage sous Catherine II un objet de vive discussion entre le pouvoir autocratique et le saint-siège. Des trois concordats qui en sont résultés, c'est celui de 1847 qui en a réglé l'organisation en dernier lieu, pour le royaume et tout l'empire. Le collège des églises du rite catholique romain à Saint-Pétersbourg ne dépend que de l'empereur, non du Vatican. Il est présidé par leur archevêque primat de Mogilef, dont les quatre évêchés suffragants, aujourd'hui en partie sans titulaires, sont ceux de Telchi, Vilna, Loutzk-Jitomir et Tiraspol. Les sièges de Minsk et de Kamenietz ne figurent plus sur la liste. Les évêques ne doivent être nommés par l'empereur qu'après un accord préalable avec le saint-siège. Dans chaque diocèse il existe un séminaire, indépendamment de l'académie ecclésiastique supérieure, qui a été transférée de Vilna à Saint-Pétersbourg. L'État s'étant également approprié, en 1841, les biens de cette Église, en paye aussi maintenant le clergé. Partie des couvents ont été supprimés. La hiérarchie distincte du royaume de Pologne, où plus des trois quarts de la population sont catholiques, a pour sommet l'archevêché de Varsovie et comprend en outre sept évêchés diocésains.

Les consistoires protestants ont pour présidents un général ou autre agent laïque du contrôle impérial, pour vice-présidents seulement un dignitaire de l'Église ayant le titre d'évêque, ou un pasteur

qualifié de surintendant. En Finlande, où l'épiscopat luthérien existe comme en Suède, dans l'Ingrie et en Livonie, il comprend l'archevêque d'Abo et les deux évêques de Borgo et de Kuopio. Du consistoire général de Saint-Pétersbourg relèvent les huit consistoires particuliers de cette capitale et de Moscou, d'Esthonie, de Livonie et de Courlande, de l'île d'Oesel, ainsi que des villes de Riga et de Reval. C'est le clergé le mieux doté. Dans le royaume de Pologne, la confession d'Augsbourg et la réformée ont leurs consistoires distincts, et il y a un grand-rabbin pour le culte israélite. Dans toutes les parties de l'empire les rabbins, élus par les communautés respectives, sont aussi subordonnés aux *kahals* ou consistoires. Autrefois toute la Grande-Russie était fermée aux juifs, mais aujourd'hui on les rencontre dans tous les gouvernements, excepté le pays des Cosaques du Don. Dans les 15 du centre cependant, le droit de domicile ne leur est concédé qu'individuellement dans des limites restreintes. Dans les provinces occidentales c'est, après celles de la domination ci-devant polonaise, la Bessarabie qui en renferme le plus.

Dans leur ensemble les non chrétiens ne représentent guère plus d'un treizième de la population de l'empire. Les mahométans de la Russie d'Europe, qui dans la partie orientale de la région du Volga descendent pour la plupart eux-mêmes de lamaïtes convertis à l'islamisme, ont pour chef spirituel le moufti d'Orenbourg. Dans ce gouvernement et ceux d'Astrakhan et de Kazan même, ils forment encore 30, 40 et jusqu'à 50 pour 100 de la population totale. Ceux de la Tauride avaient leur moufti particulier. Près de 20,000 personnes sont attachées au service du culte de l'islam dans plus de 4,700 mosquées, dont quelques-unes apparaissent déjà en Lithuanie, dans les petites colonies tatares de cette contrée. Dans les provinces caucasiennes les sounnites et les chiites, qui mutuellement s'exècrent, les premiers (la majorité) vivent du côté de la mer Noire, les seconds (la minorité) du côté de la mer Caspienne. Dans l'Asie intérieure, Bokhara est pour les mollahs la source de doctrine la plus pure. Le lamaïsme ou bouddhisme n'est plus guère professé en Europe qu'entre le Don et l'Oural par les Kalmouks, mais c'est en outre le culte de leurs frères d'Asie, de toutes les autres peuplades de race mongole et d'une partie des Toungouses. Il n'y a presque pas à tenir compte du chamanisme, tissu de superstitions entretenues par de prétendus sorciers, les chamanes, sous l'ascendant desquels se trouvent encore une partie des Lapons et des Samoyèdes, quelques

tribus finnoises et les plus arriérés des nomades de la Sibérie, ainsi que les peuplades insulaires des Aïnos, Kouriles et Aléoutes. On comptait cependant encore naguère, dans la Russie d'Europe seulement, près de 500 bâtiments ou lieux consacrés aux cultes dits païens, avec environ 4,000 desservants. C'est sur les populations musulmanes et païennes que se dirige naturellement la principale activité des missions de l'église orthodoxe, mais avec un succès plus apparent que réel, car la majeure partie de leurs conversions, toutes superficielles, ne sont que simulées et chez les déserteurs de l'islam surtout le retour au culte antérieur est fréquent. La propagande gréco-russe s'exerce toutefois aussi, avec non moins de zèle, dans les districts finnois et lettons de l'ouest.

§ 3. — Classes et organisation sociale de l'empire.

Éléments de la société. — Noblesse de naissance et de service. — Les paysans, le servage et l'émancipation. — Le clergé au point de vue social. — Les villes, bourgeois et guildes, populations ouvrières et artels. — Les classes d'exception : juifs, colons étrangers, cosaques et nomades.

La propriété particulière et le *mir*. — La commune rurale et le canton ou bailliage (*volost*). — Le régime municipal. — La nouvelle organisation judiciaire et le zemstvo. — Particularités concernant la Pologne, la Finlande et les vassaux ou tributaires.

D'après l'almanach de Saint-Pétersbourg de 1876 et Schnitzler, on comptait dans les 60 gouvernements et provinces de la Russie d'Europe et du royaume de Pologne, sans la Finlande, sur une population totale d'environ 72 millions d'âmes, en y comprenant les familles, femmes et enfants :

	âmes	âmes		prop. approx.
Noblesse. héréditaire	605,000	965,000	soit	1,35 p. 100.
Noblesse. personnelle	360,000			
Clergé de tous les cultes, avec les subalternes		650,000 (1)	»	» 90 —
Habitants des villes		7,113,000	»	10 » —
Paysans		58,125,000	»	81,50 —
Population militaire et cosaque		4,092,000	»	5 » —
Étrangers		200,000	»	1,25 —
Éléments divers non classés, env.		855,000		

Tels sont encore à peu près, nous ne disons pas les chiffres, car il faut tenir compte de l'accroissement de la population, mais

(1) Dont 250,000 prêtres et officiants.

les termes proportionnels des différentes classes qui entrent dans la composition de la société russe.

Avec le peu d'importance relative de la bourgeoisie, deux classes s'y trouvent surtout en présence, la masse du peuple, les paysans serfs naguère et maintenant affranchis, qui représentent l'ancienne Russie moscovite, et la minorité, devenue par l'effet d'une éducation toute différente depuis Pierre le Grand un peuple à part, familiarisé avec les usages de l'Europe, la *noblesse* dont il s'agit de bien déterminer le caractère et la position dans cet empire Le servage, qui formait une chaîne entre les deux est rompu, mais non le lien qui résulte, avec la possession de terres voisines, de la communauté des besoins et des intérêts de la vie rurale. Dans l'estimation qui précède, le chiffre indiqué de la noblesse héréditaire ne concerne que la Russie proprement dite. Or, on comptait en outre 200,000 nobles des deux sexes en Pologne, où toutefois la szlakhta ou petite noblesse, qui en formait le grand nombre, a été supprimée. Le total du royaume s'est trouvé ainsi réduit dès 1860 à moins de 77,500, dont 14,800 habitaient Varsovie. Il faut en ajouter 98,000 pour les provinces du Caucase et 17,500 établis ou exilés en Sibérie. C'est dans la partie occidentale de l'empire qu'il y en a le plus, dans la région orientale qu'on en trouve le moins. Cette noblesse, celle des provinces baltiques exceptée, qui est allemande et comprend plus de 14,000 personnes, n'a pas comme en occident une origine féodale. Elle dérive, de même que la *droujina*, la *boïarie* et le *dvorianstvo* des anciens temps, sauf un nombre assez restreint de familles historiques, d'une noblesse primitivement toute personnelle, de commandement et de conseil, de service et de cour. Un registre généalogique, dressé par l'ordre de Jean IV Vassiliévitch, fut comme le premier livre d'Or des Russes. On y inscrivit en premier lieu les descendants des anciens princes apanagés de la maison de Ruric et ceux des grands princes de Lithuanie ; puis des princes ou *mourzas* tatares et musulmans, dont le nombre grossit avec les conversions; enfin d'autres familles encore, qu'il plaisait au souverain de distinguer. Toutes forment ce qu'on appelle encore aujourd'hui la *znat*, les hautes notabilités aristocratiques, représentées par environ 1,800 familles. A la maison de Ruric se rattachent ensemble, parmi les *kniazes* ou princes, une quarantaine, tels que les Dolgorouki, les Labanof, les Bariatinski, les Gagarine, les Gortchakof, les Chouiski, les Krapotkine,

les Volkhonski-Repnine, etc. A la dynastie lithuanienne, les Galitsyne, les Kourakine, les Troubetzkoï, avec de grandes familles polonaises comme les Czartoryski, les Sanguszko, etc. Mentionnons aussi les Mechtcherski, les Youssoupof et les Ouroussof comme de souche tatare, les Bagration de Géorgie, les Dadianof de Mingrélie et les Tcherkaski d'origine caucasienne; enfin parmi les princes de nomination postérieure, les Mentchikof, les Souvarof, les Soltikof, les de Lieven, les Barclay de Tolli, les Paskévitch, les Kotchoubei, les Voronzof et les Orlof. Pierre le Grand institua une chambre héraldique, pour la vérification des titres de la grande noblesse, et introduisit les titres nouveaux de comtes et de barons. Le premier est celui des Cheremetief, des Apraxine et des Tolstoï; le second n'est très répandu que dans les provinces baltiques, où il a toujours prédominé. Ajoutons qu'il existe de grandes familles historiques sans titre, comme les Naryschkine, et qu'il se trouve même encore, assure-t-on, parmi les paysans des rejetons perdus de la maison de Ruric. Mais par l'établissement du tchine, qui confère la noblesse héréditaire jusqu'au rang de conseiller d'État et au grade de colonel dans l'armée, Pierre donna le pas aux fonctionnaires et officiers supérieurs sur les anciens dvorianines, ce qui élargit considérablement la classe nobiliaire et en amoindrit de plus en plus l'importance sociale. De plus, les ordres impériaux anoblissent de droit, et les grâces du souverain peuvent produire le même effet. Le nombre des familles nobles s'est trouvé porté ainsi à environ 220,000, dont 35,000 résident à Saint-Pétersbourg et 5000 seulement, mais des plus anciennes, à Moscou. Les autres aussi préfèrent pour la plupart le séjour des villes à celui des campagnes. Elles pouvaient seules posséder des terres avec des paysans, ainsi que des serfs domestiques même sans terre. On comptait vers 1860, d'après de Kœppen, environ 127,000 possesseurs de serfs, dont 110,000 propriétaires fonciers. Bien que plus de la moitié des biens-fonds fussent entre leurs mains, ils étaient loin de former généralement une classe riche, près de la moitié des domaines de 1,400 grands propriétaires ruraux de plus de 1,000 âmes ou serfs (1) se trouvant plus ou moins fortement hypothéqués. L'émancipation de ces derniers n'a pas laissé non plus de lui imposer de rudes sacrifices, qui ont considérablement réduit sa fortune. D'autre part, il est

(1) Un seul possédait 150,000 serfs, 6 en avaient plus de 20,000, 23 de 10,000 à 20,000.

vrai, l'établissement d'un grand nombre de manufactures et d'exploitations de mines, auxquelles étaient également employés une partie des serfs de sa dépendance, lui a créé de nouvelles ressources. Un des obstacles à l'accroissement de son revenu territorial c'est, chez beaucoup de propriétaires, l'absentisme. C'est surtout depuis que les passeports à l'étranger ne coûtent plus 500 roubles, comme sous le règne de l'empereur Nicolas, que les voyages se sont multipliés. En 1864 on évaluait le chiffre des absents à 250,000, dont un cinquième environ s'étaient dirigés sur Paris.

Sous Pierre le Grand et ses premiers successeurs, l'assujettissement de la noblesse aux ordres du souverain n'était pas moindre que celui des autres classes. Mais Catherine II s'appliqua, par le statut de 1785, à lui assurer légalement une position plus digne. Elle exempta les nobles des châtiments corporels et même de toute contribution directe, ainsi que de l'obligation du service militaire, établit qu'ils ne pourraient être désormais jugés que par leurs pairs, disposa que les familles ne verraient plus diminuer leur héritage par la confiscation des biens prononcée contre un de leurs membres et conféra à la noblesse une espèce d'organisation corporative, en lui permettant de se réunir en assemblées de district et de gouvernement, investies chacune du droit de faire choix d'un maréchal, chargé de la présider et de lui servir d'organe auprès de la couronne, ainsi que de celui d'élire, outre l'ispravnik ou premier officier de police de chaque district, les juges et assesseurs des tribunaux de province.

Il n'y avait pas avant l'oukase de 1845 de majorats en Russie; on n'obtient encore aujourd'hui qu'exceptionnellement l'autorisation d'en créer, et il en existe fort peu. La coutume du partage égal des biens entre les fils, qui héritent tous aussi du titre paternel, a toujours prévalu. Il en résulte que certaines familles forment de véritables tribus, comme les Galitsyne par exemple. Les filles concourant avec des frères ne reçoivent qu'un quatorzième, mais elles peuvent être richement dotées et conservent dans le mariage plus de droits, quant à la libre jouissance et à l'administration de leurs biens propres, qu'en France. De même les classes supérieures ne se montrent, dans aucun pays, aussi larges et libérales qu'en Russie pour ce qui tend à favoriser l'émancipation des femmes et à fortifier les garanties de leur indépendance personnelle.

La noblesse personnelle, qui appartient à tous les titulaires des degrés inférieurs du tchine, ne faisait que leur assurer les droits de l'homme libre et n'implique aucun privilège en leur faveur. Cependant il y a des cas où on leur accorde, même dans cette condition subalterne, celui de l'hérédité, en récompense de longs services.

En général la noblesse russe, manquant de toute prérogative politique, même dans les rangs les plus élevés, et ne pouvant exercer une influence dans l'État que comme instrument du pouvoir, ne constitue ni un ordre à part, ni une aristocratie puissante par elle-même et forte de ses droits. Ne pouvant se déployer qu'à l'ombre de l'autocratie, elle montre peu de cet esprit de corps que l'homogénéité, une parfaite similitude d'intérêts, une position bien définie et la tendance vers un but commun peuvent seules donner.

Le tchine, en débordant sans cesse sur le dvorianstvo, l'augmente et le modifie graduellement. La différence des titres ne porte d'ailleurs aucune atteinte à la parfaite égalité civile des membres de cette classe. A tout prendre, l'attribut de noblesse répond, dans le monde officiel et non officiel russe, à quiconque, placé au-dessus de la masse du peuple ou des moujiks, ainsi que du commun de l'armée, du clergé et de la bourgeoisie proprement dite, mais se confondant parfois avec l'élément supérieur de celle-ci, a des biens et de l'instruction, ou du moins le vernis européen.

Bien que la Russie ait été longtemps la terre du servage, il ne s'y est établi que depuis le commencement des temps modernes et par degrés. Avant cette époque, il y avait bien déjà des khlops ou esclaves, peu nombreux et probablement issus de prisonniers de guerre. Mais les *paysans* en général, qui forment le grand noyau de la population, n'étaient pas attachés à la glèbe. Bien qu'ils n'eussent pas, d'après Karamsine, de droits de propriété transmissibles, ils étaient libres de changer de résidence et de passer, à l'expiration d'un temps légalement déterminé, du service d'un propriétaire à celui d'un autre, en s'engageant à cultiver la terre partie pour le seigneur, partie pour eux-mêmes, à moins de payer la redevance traditionnelle. Le fréquent abus que leur humeur inconstante faisait de cette liberté, au préjudice des intérêts de leurs maîtres temporaires, paraît avoir, conjointement avec le désir de se ménager dans ceux-ci des intermédiaires sur

lesquels on pût compter pour le paiement de l'impôt et le recrutement, déterminé Boris Godounof à prendre une suite de mesures dont la plus décisive, l'oukase du 21 novembre 1601, confirma la suppression du droit de libre congé, en attachant chaque paysan d'une manière irrévocable au domaine habité par lui à la Saint-George, date qui se grava ainsi comme un jour néfaste dans le souvenir de toutes les populations rurales. Ce n'était pas encore le servage, mais le premier degré sur la pente qui y conduisit, par la prescription de l'usage tyrannique du droit de police absolu que ces lois conféraient au propriétaire sur tous les tenanciers du sol. Il s'enracina et se développa surtout sous le règne de Pierre le Grand. A partir du recensement de 1721, immobilisés par le droit du noble, qui s'étendait à la commune aussi bien qu'aux individus, ils apparaissent comme sa chose dont il pouvait disposer selon sa volonté. Leur condition ne fit qu'empirer avec la création des fabriques. Quand il eut été reconnu qu'il était plus profitable au maître de laisser travailler les serfs pour leur propre compte, on arriva au système de leur abandonner le soin de chercher le meilleur emploi de leur industrie, moyennant un congé d'absence plus ou moins limité pour lequel ils restaient néanmoins sujets à l'*obrok*, c'est-à-dire au paiement de la redevance exigée par le seigneur des serfs colons de ses domaines en retour de la concession de terrain qui leur était faite. Le naturel des paysans russes qui, par goût, préfèrent à la vie sédentaire de fréquents déplacements et les occupations variées de la petite industrie et du trafic, du roulage, de la batellerie, etc., venant en aide à cette nouvelle combinaison, elle ne tarda pas à être très largement appliquée. Ce régime, qui mobilisait en partie l'élément rural, permit à des serfs favorisés par les circonstances d'acquérir du bien, à quelques marchands même de devenir millionnaires, sans qu'il leur fût néanmoins possible de sortir de leur état de dépendance; mais d'un autre côté il donnait lieu aussi à des abus de toute espèce et présentait d'autres graves inconvénients, le serf en congé n'ayant plus à compter désormais que sur lui-même et ne participant plus aux secours que les propriétaires, en cas de disette ou d'autres calamités, ne pouvaient refuser aux familles établies sur leurs terres. Catherine II, à son avènement, s'était montrée favorable à un affranchissement graduel des serfs; mais ses intentions se heurtèrent contre les résistances opiniâtres de la noblesse, chez laquelle l'exemple du riche comte Chérémétief

qui, possesseur de 120,000 âmes, offrait généreusement d'en faire le sacrifice, ne trouva guère d'imitateurs. Plus tard même l'impératrice, loin de remédier aux maux du servage, l'introduisit également en 1783 dans la Petite Russie, où il n'existait pas auparavant, et l'étendit le plus qu'elle put aux provinces recouvrées sur la Pologne. Le nombre des serfs s'accrut ainsi de plus de 4 millions d'âmes sous son règne, et sur une non moindre échelle sous celui de son fils Paul, qui à son tour distribua des milliers de paysans de la couronne à ses principaux serviteurs.

Nous renvoyons à Schnitzler (1) pour l'exposé des objections spécieuses faites aux raisons décisives qui devaient faire condamner absolument, dans notre siècle, le maintien d'une aussi barbare, humiliante et triste condition. Le serf attaché à la glèbe et obligé de travailler, à moins de substitution de l'obrok aux prestations de la corvée personnelle, trois jours de la semaine pour son maître, avait, il est vrai, un droit à l'assistance de ce dernier, intéressé directement à ne le laisser périr ni de faim, ni de maladie; il était défendu au seigneur de le mettre à mort ou de le mutiler, ainsi que de le détacher de la terre, en cas de vente de celle-ci; mais la tyrannie qu'il pouvait exercer sur les serfs domestiques, avec son droit de correction à peu près arbitraire et le caractère illusoire du recours accordé par la loi au personnel de sa dépendance, n'en exposait pas moins celui-ci au sort le plus dur et à la violation fréquente des droits les plus sacrés de l'humanité, surtout de la part des petits propriétaires que leurs propres besoins mettaient dans le cas d'exploiter à outrance un personnel restreint (2). Les affranchissements volontaires étaient peu nombreux; il n'y en eut pas 50,000 d'enregistrés de 1803 à 1837. Ce qui avait contribué beaucoup plus à diminuer l'effectif du servage, c'étaient les contingents qu'il fournissait à l'armée et qui devenaient libres à l'expiration des quinze années de leur temps de service. En 1859, il y avait encore sur une population de 67 millions d'âmes plus du tiers de celle-ci, soit environ 23 millions de serfs des deux sexes, appartenant à 103,000 propriétaires. Les gouvernements du centre, après celui de Kief, la Podolie et la Volhynie, en renfermaient le plus. Les provinces baltiques, où le servage féodal est aboli depuis 1820, mais la condition des paysans n'en

(1) *L'empire des tsars*, t. III, p. 351 à 357.

(2) Or on ne comptait en 1859 pas moins de 43,000 possesseurs de 20 âmes au maximum.

est pas moins plus malheureuse qu'en Russie, parce qu'ils ne sont que journaliers et ne pouvaient même pas acquérir de terres avant 1860 (1), le pays des Cosaques du Don et le gouvernement d'Astrakhan étaient les seuls qui en fussent exempts; dans la Sibérie enfin, ils ne représentaient qu'un millième de la population.

Il n'y a en Europe que la Russie où l'importance des domaines de la couronne, c'est-à-dire de l'État, et des apanages de la famille impériale, égalent, si elles ne l'excèdent pas, celle de la propriété privée. Aussi comptait-on vers l'époque indiquée plus haut, d'après M. de Buschen, à côté des serfs de la noblesse, environ 23 1/2 millions de paysans de la couronne, dont 1 million 1/2 en Sibérie; plus 2 millions relevant des apanages, 2,700,000 odnodvortzes, petits propriétaires d'une classe à part, et 288,000 colons libres d'origine étrangère, allemande surtout, répartis en 1869 entre 421 colonies agricoles, fondées en général avec des subventions de l'État. Les paysans des domaines impériaux, soumis au régime de l'obrok et comme tels fermiers, mais non propriétaires, mieux protégés par la stabilité de leur condition contre l'arbitraire que les serfs des particuliers, jouissaient aussi de plus d'aisance, grâce à cet état de liberté restreinte dû à la réorganisation opérée depuis 1838 par le comte Kisselef et sur laquelle fut en partie basée aussi celle du nouveau régime des paysans seigneuriaux, lors de l'affranchissement général du peuple des campagnes.

La nécessité, pour la Russie, de se relever à ses propres yeux de l'échec de Crimée et des révoltes locales contre l'oppression de certains nobles, accompagnées de graves excès, de meurtre et d'incendies fréquents, se réunissaient avec la direction manifeste du courant de l'opinion, dans le pays même comme au dehors, pour démontrer l'urgence de cette gigantesque mais inévitable réforme, dont s'était déjà vivement préoccupé l'empereur Nicolas et que son successeur eut le courage d'entreprendre, ainsi que la gloire d'accomplir heureusement, malgré les énormes difficultés qu'elle présentait. L'oukase du 29 décembre 1857 décréta l'émancipation, à laquelle on commença à procéder graduellement, en exécution des ordres souverains d'un nouveau manifeste impérial du 19 février 1861.

Cet acte reconnut à tous les anciens serfs, indistinctement, le

(1) Elles y sont pour la plupart en possession des nobles. Les paysans des trois provinces n'y participent pas même collectivement pour un cinquième, et en Livonie la totalité de leurs biens est loin d'égaler l'étendue de ceux des villes et du clergé.

droit de se marier sans autorisation préalable, d'ester en justice, de servir de témoins et de se porter caution, de changer d'état et de passer d'une commune dans une autre en remplissant les conditions et les formalités prescrites, de placer leurs enfants dans les écoles publiques, de contracter, de faire le commerce et d'exercer des métiers, d'acquérir légitimement toute espèce de biens et d'en disposer à leur gré. Aux paysans proprement dits il permit de se constituer en communes rurales, de garder pour habitation la cabane ou maison patrimoniale de la famille avec ses dépendances, et, comme on voulait surtout empêcher la naissance d'un prolétariat rural, d'entrer, dans la mesure déterminée par le gouvernement, en jouissance des terres qu'ils cultivaient pour leur compte, à la condition du rachat et moyennant une redevance payable aux propriétaires. Afin de ménager la facilité d'arrangements à l'amiable entre eux et leurs paysans, la loi fixait un délai de deux ans après lesquels, à défaut d'entente, l'administration se réservait d'intervenir par un arbitrage. Les conventions individuelles entre les parties n'étaient pas moins admises que les conventions collectives, poursuivies au nom des communes, que l'État s'était lui-même chargé d'organiser. Elles durent assumer solidairement la garantie du rachat, ainsi que se substituer dans celle du paiement de l'impôt et du recrutement aux propriétaires, vis-à-vis desquels il se portait lui-même, de son côté, garant de l'exécution des engagements collectifs, mais non de celle du rachat individuel. A côté des paysans de la couronne et des apanages, qu'il ne s'agissait que d'élever de l'usufruit à la propriété, il y avait 10 millions de serfs du sexe masculin sur les terres seigneuriales, dont un tiers affecté à l'usage propre de 8 millions 3/4 de paysans, un demi-million étant occupé dans les mines et usines et trois quarts de million appartenant à la domesticité. Pour le rachat de l'obrok, qui sur les terres de l'État variait en général de 8 à 12 francs et pour les serfs d'industrie et de commerce de 25 à 50 francs par tête, on admit la capitalisation à 6 p. 100 et un règlement par termes, en bons du trésor à délivrer aux propriétaires par l'État, qui prend son recours sur les affranchis au moyen de 49 annuités de 6 p. 100 du capital qu'ils ont à payer, pour l'amortissement de celui-ci et les intérêts. Un million et demi de domestiques des deux sexes reçurent la liberté purement et simplement, sans terre, dans les conditions les moins favorables pour eux, pour les vieillards surtout, avec l'inutilité d'une multitude de gens de service, qui formaient le luxe le moins coûteux des grandes maisons russes.

Dans la fixation des lots nécessaires pour suffire à l'entretien d'une famille, on dut naturellement, en raison de la qualité très diverse des terres, adopter des échelles aussi variables que compliquées, s'élevant de 2 à 4 et, dans les pays de steppes, jusqu'à plus de 10 déciatines ou 11 hectares par tête masculine. Pour en faciliter l'acquisition aux paysans des domaines seigneuriaux et les aider à se procurer des instruments aratoires, l'État leur fit en même temps des avances remboursables de la manière déjà indiquée, dans le cours de la même période de 49 ans, qui renvoie au commencement du siècle prochain le dernier terme de l'opération du rachat. En attendant, il prit avec les paysans débiteurs des précautions qui les liaient encore pendant neuf ans après l'émancipation dans la commune, qu'ils ne peuvent abandonner à moins d'une caution suffisante. La majeure partie toutefois des communes rurales s'en tiennent volontairement encore aux anciennes prestations de travail, pour s'acquitter de ce qu'elles doivent aux propriétaires. Dans les provinces occidentales, le gouvernement hâta l'effet de la mesure par ses prêts, en conférant immédiatement la propriété des lots de terre concédés à tous les paysans. L'abolition du servage eut lieu sur les mêmes bases de 1864 à 1871 dans tout le Caucase et en Mingrélie.

Cette immense réforme, qui paraissait grosse d'orages, s'est accomplie sans désordre ni trouble et, si elle n'a pas encore réalisé tout ce que l'on s'en était promis, on peut mieux augurer des générations nouvelles, qui n'auront plus été, comme la présente, élevées dans la condition du servage.

Aux *odnodvortzes* ou possesseurs de fermes distinctes, depuis longtemps libres et propriétaires, qui vivent dans une certaine aisance et dont quelques-uns avaient eux-mêmes des serfs, on a rattaché les *schlakhtzitzes*, dont nous avons mentionné plus haut le déclassement ; aux colonies étrangères il faut en ajouter de bulgares, de serbes, de grecques, de juives même, ainsi que les réselches et tsaranes ou cultivateurs libres de la Bessarabie. Il reste à nommer aussi, en dehors des Cosaques, les nombreux soldats congédiés avec leurs familles ; d'autres colons militaires, débris d'une institution avortée dont le premier essai ne remonte qu'à 1818 et dont le projet malheureux eut pour auteur le comte Arektchéief; enfin les *iamtchiks* ou paysans de la poste qui, ayant à lui fournir les chevaux, sont exempts de la capitation et de redevance pour les terres qu'ils cultivent.

Le *clergé*, bien qu'il ait cessé légalement de former une caste, est cependant encore à considérer comme une classe à part, tant qu'il ne se sera pas fondu davantage avec la paysannerie paroissiale et que des raisons économiques ne lui permettront d'épouser le plus souvent que des filles de prêtres.

La Russie est l'empire rural par excellence, dans lequel il n'existe encore que des rudiments de bourgeoisie, tout à fait insuffisants pour constituer un tiers état. Cependant les Russes paraissent avoir eu dans l'origine, comme de nos jours la Serbie, une organisation démocratique. Le *vetché* y était l'assemblée populaire de la commune; mais en général son autorité, limitée à l'administration intérieure, paraît avoir été de tout temps dominée par celle des princes. Réduit à une sphère d'attributions de plus en plus modeste, le *selfgovernment* des communes rurales ne s'éteignit toutefois entièrement ni dans la période de la domination mongole, ni dans celle du servage, qu'il a traversées. Deux villes seulement, Novgorod la Grande et Pskof, grâce à leur éloignement du centre et sous l'influence d'une liaison étroite avec la Hanse, étaient parvenues à une autonomie que n'intimidait pas le pouvoir princier et qui en fit de puissantes cités plus qu'à demi républicaines, enrichies par le commerce et respectées même par les khans tatares. Mais après l'affermissement de l'autocratie des tsars moscovites, Jean III Vassiliévitch les brisa et la cloche du vetché s'y tut pour toujours. Les droits de la bourgeoisie ainsi réduits à néant dans l'État, Catherine II et son petit-fils Alexandre furent les premiers souverains qui, songeant à la relever d'une aussi profonde chute et à lui rendre un peu de vie, s'appliquèrent à lui donner une organisation précise par les statuts de 1785 et de 1801. Ils établirent un nouveau régime municipal, fondé sur la distinction de six classes urbaines : les propriétaires d'immeubles, les membres des trois guildes ou corporations de marchands indigènes (1), ceux des corps de métiers, les négociants étrangers, anciennement appelés *hôtes*, les notables (2) ou bourgeois d'honneur et les petits bourgeois (*mechtchanines*), avec les gens de moindre condition (*raznotchintzi*). Investies de droits particuliers, elles eurent chacune sa représentation distincte dans le conseil de la ville (*douma*). L'assemblée de la bourgeoisie devait se réunir tous les trois ans, comme celle de la noblesse, avec

(1) On était obligé d'y justifier respectivement de la possession d'un minimum de capital de 2,400, 6,000 et 15,000 roubles argent.

(2) Parmi lesquels avaient figuré en première ligne les Stroganof.

l'agrément du gouverneur aussi, pour procéder aux élections urbaines et délibérer sur les intérêts communaux. Or, d'après Schnitzler, il n'y aurait eu naguère encore en Russie pas plus de 80,000 marchands effectifs (1) dont plus de 6,000 à Moscou et 5,000 à Saint-Pétersbourg, y compris les négociants étrangers et même les paysans autorisés à faire le commerce. La bourgeoisie d'honneur, à vie ou héréditaire, est une création de l'empereur Nicolas des années 1832 et 1845. Elle est conférée, en dehors de la noblesse, à des négociants, capitalistes, manufacturiers, savants, gens de lettres et artistes. Les fils des personnes viagèrement anoblies y ayant accès par droit de naissance, elle se confond avec la noblesse personnelle. Les israélites n'en sont pas exclus. M. de Buschen n'évaluait le nombre total des notables qu'à 16,838 dont 7,764 du sexe féminin. La classe des artisans ou corps de métiers même ne réunissait guère, d'après la statistique officielle de 1863, plus de 278,000 membres, familles comprises. Ce sont donc les petits bourgeois et la masse des hommes de peine et ouvriers, originaires de communes rurales dont ils continuent de faire partie pour la plupart (2), qui prédominent largement dans toutes les villes, dont la population totale ne représente pas le dixième de celle de l'empire. Encore beaucoup de chefs-lieux de gouvernement, sans parler de ceux des districts, ne méritent-ils leur qualification que comme sièges des autorités et foyers d'attraction pour une partie de la noblesse de province, qui vient y résider. Toute la vie supérieure, la haute direction et le plus grand mouvement d'affaires du pays se concentrent dans les deux capitales, les principaux ports et un très petit nombre d'autres cités, jadis aussi métropolitaines et particulièrement favorisées par leur situation. Mais même dans celles-ci il n'y a, par suite de la grande inégalité des niveaux de l'instruction et des conditions sociales, de la diversité des habitudes et du défaut d'établissements qui rapprochent les différentes classes, presque pas de lien de communauté entre elles. L'usage de tutoyer la petite bourgeoisie comme les moujiks marque la distance des unes aux autres, qui

(1) Contre un million et demi environ de patentés, effectivement inscrits en France.

(2) Si l'amour du clocher est peu développé chez les moujiks, parce que le sol natal, dans les plaines si monotones de leur patrie, n'offre que rarement un attrait particulier, leur propension à la vie errante et à l'émigration trouve son correctif dans un besoin d'association comme inné chez eux. Partout où ils se trouvent en compagnie, dans la caserne ou réunis pour un service ou travail quelconque, dans les ateliers et les fabriques surtout, on les voit s'organiser en *artel*, espèce de sociétés coopératives mobiles, dont ils choisissent le chef, chargé d'administrer en bloc le gain de tous et tenu de restituer à chaque membre sortant la part proportionnelle qui lui revient.

empêche encore toute fusion, comme celle qu'établit, dans les villes où domine réellement la bourgeoisie, une certaine conformité d'idées, d'éducation et de genre de vie. Or cet élément, indispensable pour donner l'impulsion au progrès et répandre les lumières dans un aussi vaste empire, y tient encore d'une manière absolue, sans exagération, une place moindre que dans les petits royaumes de Hollande et de Belgique. Le concours d'une partie de la noblesse n'y supplée qu'imparfaitement. Avec l'accroissement de la production, de l'industrie et des facilités de communication, les villes, qui n'en sont pas moins en Russie les seuls organes de l'opinion et de la propagande civilisatrice, y gagnent tous les jours en importance, et c'est bien dans le but de seconder ce développement nécessaire que l'on est entré, en 1870, dans les voies de la réforme de leur organisation municipale dont nous aurons bientôt à parler.

On ne peut que rattacher à la classe moyenne, en raison de leurs occupations, les juifs de Russie et de Pologne, quoiqu'on les trouve vivant à part, dans les campagnes comme dans les villes, aux deux extrémités de la finance et du prolétariat. Soumis au droit commun pour l'impôt et les autres obligations des sujets envers l'Etat, ils ne constituent pas une classe à part. Il y a toutefois pour eux, comme pour les musulmans, cette restriction que, dans la douma d'aucune ville, quelque nombreux qu'ils soient, les conseillers non chrétiens ne peuvent excéder le tiers des membres. Dans les colonies étrangères allemandes et suisses, quelques communes qui paraissent avoir conservé leur organisation particulière, comme Sarepta, présentent aussi un caractère urbain. Quant aux Cosaques, c'est une force armée qui se recrute en elle-même et a été rendue sédentaire par l'agriculture et par l'adjonction, en nombre égal, de femmes de la même race. Colons libres, ils sont tous capables d'acquérir et de posséder en propre. M. de Buschen en évaluait le nombre, y compris leurs familles, à environ 2,600,000 âmes, dont près du tiers dans le pays des Cosaques du Don. Parmi les autres figurent aussi les Baschkires et les Mechtchériaques, affectés à un service du même genre.

Nous revenons à la réforme de l'organisation communale, provinciale et judiciaire, condition indispensable pour l'accomplissement de la grande mesure de l'abolition du servage, dont elle a été en partie comme le préambule, en partie la conséquence ; on ne saurait dire le complément, puisqu'elle est encore loin d'avoir rempli son programme et son but. Mais avant d'en commencer l'exposé par

la base, il y a quelques mots à dire sur la constitution, les différences de caractère et le double mode d'usage de la propriété rurale en Russie, où il importe de distinguer tout d'abord entre la propriété privée, catégorie dans laquelle rentrent toutes les terres de la noblesse, et la propriété commune indivise, prédominante parmi celles qui ont été adjugées aux paysans.

La commune rurale slavonne, en particulier celle des Grands Russiens, s'appelle *mir*, mot qui répond au *kosmos* des Grecs et signifie de même le monde, aussi bien que l'ordre ou un accord. C'est en effet, pour les paysans de cette origine, le monde en petit, la famille agrandie par son développement naturel, ayant toujours à sa tête l'ancien, qui y représente le père ou l'aïeul commun et dont l'autorité patriarcale s'appuie sur l'assemblée du village, c'est-à-dire de la commune du premier degré, pareille à la *Landgemeinde* des vieux cantons suisses. Ces familles villageoises possèdent encore en commun la terre de leur circonscription : c'est le socialisme agraire russe. Cependant l'indivision y a été, dans le cours des temps, remplacée par un système de partages périodiques, annuels, triennaux ou même décennaux. Tout le fonds concédé aux paysans y est partagé en autant de lots qu'il y a de foyers ou familles. Les parts ne sont pas nécessairement égales ; l'étendue en est proportionnée aux besoins de chaque famille, ainsi qu'au nombre de ses membres et des bras dont elle peut disposer pour la culture du terrain que lui assigne la commune, solidairement responsable de toutes les charges et redevances qui pèsent sur chacun de ses membres. Ces répartitions se font en général avec équité et discernement. Lorsqu'un fils se marie il a droit à un lot, qu'il doit exploiter pour son compte. L'étendue des terres dépasse-t-elle le strict besoin de la population, c'est aux paysans qui ont le plus d'aisance et de moyens de culture que l'excédent est adjugé, souvent même malgré eux, sous l'obligation de contribuer en proportion aux charges de la communauté ; ou bien le surplus des terrains est réservé pour les partages ultérieurs que l'accroissement de la population peut rendre nécessaires. Y a-t-il au contraire insuffisance de terrains pour faire vivre tout le monde, une partie des membres de la communauté vont, sans toutefois renoncer à celle-ci, chercher ailleurs du travail et du pain. Non moins que du temps de M. de Haxthausen, il existe encore des provinces où, comme chez les anciens Germains suivant le rapport de Tacite, la plus grande partie du sol, restée indivise, est considérée comme appartenant à

tous en commun et accessible à qui veut l'exploiter. On en conclut, non sans raison, que le sentiment de l'unité dans la commune et la famille, comme dans l'État ou la société tout entière, est la base essentielle de la vie nationale russe. Cependant il semble que la surabondance des terres, dans un empire aussi vaste, suffirait déjà pour expliquer et justifier un mode d'usage aussi primitif du sol. Le fait est que, sous d'autres noms, la communauté des terres existe aussi dans la Petite Russie comme chez les Tchérémisses, les Mordouins et les Tchouvaches de la Russie orientale, où elle a même été adoptée par des colonies allemandes du bas Volga.

Le *mir*, qui s'est maintenu chez les paysans de cet empire dans toute la région qui s'étend de la Russie Blanche jusqu'à Viatka et de la baie d'Onéga en Pomorie jusqu'à l'Oukraine et au pays des Cosaques du Don, mais n'existe que partiellement dans ces deux provinces, est inconnu en Podolie, dans les provinces baltiques et la Finlande, dans les anciens khanats tatares de l'est et en Sibérie. La Grande Russie au contraire fourmille de ces petites républiques de paysans qui, vu l'innocuité de leurs attributions bornées à un cercle si étroit, purent continuer à s'y maintenir même sous le joug du servage. La communauté de l'usufruit y offre cet avantage, grâce à l'esprit charitable dont elle est imbue, d'empêcher jusqu'à un certain point la formation d'un prolétariat rural.

L'indivision, il est vrai, entretient l'incurie, l'imprévoyance et la routine, qui forment obstacle aux progrès de l'agriculture ; les communes elles-mêmes en ont déjà en partie senti les inconvénients et cherché à y remédier, en distendant les intervalles d'une répartition à l'autre. Dans la situation de la Russie, il y a cependant plus d'intérêt à conserver qu'à dissoudre le lien de solidarité qui y règne, vu qu'il n'entrave pas l'acquisition libre et l'exploitation de biens privés, participant au régime déjà appliqué à la propriété seigneuriale. Pour la perception de l'impôt et les opérations du recrutement, ainsi que pour celles du rachat, la tâche de la bureaucratie est évidemment beaucoup simplifiée par le maintien de l'organisation traditionnelle de ce communisme agraire. Aussi le gouvernement impérial n'y introduisit-il aucun changement notable, si ce n'est qu'il substitua l'exercice direct de sa propre autorité à celle de l'ancienne seigneurie locale. Exceptionnellement, tout le pays des steppes occupé par les Cosaques de l'Oural ne formait encore, jusqu'à un oukase de 1874, dont les dispositions n'ont pas été

acceptées sans résistance, qu'une seule communauté indivise; mais le plus souvent les communes rurales, dans le système de la nouvelle division administrative, se bornent à de simples villages, du régime desquels la loi n'a fait qu'exclure le *barine* ou ancien seigneur. Chaque ménage de paysans n'y possède réellement en propre que sa maison ou cabane (*izba*) avec l'enclos des étables et du jardin ou potager; la distribution des pâturages et des terres arables du mir est arrêtée dans l'assemblée de ses membres. Tel est l'attachement à l'ancienne coutume que le nombre total des anciens serfs devenus propriétaires de fonds à titre personnel, en dehors de la communauté rurale, ne figure encore, assure-t-on, à côté de celle-ci, que dans la proportion insignifiante de 1 à 2 p. 100. Aucune atteinte n'a été portée au régime égalitaire, ni aux autres traditions de la commune (*obchtchestvo*). Le mir comprend tous les chefs de famille et les veuves mêmes y sont admises à ce titre. La représentation des intérêts y apparaît ainsi fondée sur un principe plus rationnel et plus conservateur que celui du suffrage universel des autres pays. La commune n'a que des fonctionnaires salariés, tous choisis par elle dans son propre sein, comme cela se pratiquait déjà chez les paysans de la couronne. Le staroste, ancien ou maire, élu pour trois ans, ne fait qu'exécuter les ordres du mir, dont il est le premier officier de police et auquel il répond de tous les actes de son administration. Les officiers judiciaires sont également électifs. Par le fait cependant le greffier (*pisar*), tenu de savoir lire et écrire, arrive souvent, quoique étranger au village, à y gagner une importance qui lui facilite les moyens d'abuser de sa position. La commune rurale n'est pas soumise à la règle du droit civil; autorisée à suivre dans tout ce qui est de sa compétence, en matière de succession comme dans la tutelle des mineurs qui lui appartient aussi, la coutume et les usages locaux, elle peut même encore, dans l'exercice de sa juridiction correctionnelle, recourir, en vertu d'une tolérance particulière de la loi, à l'application d'une peine effacée du code, celle de la verge. Le mir, c'est le *selfgovernment* dans toute sa simplicité primitive; tout s'y décide par les cointéressés eux-mêmes, comme en famille. S'ils ont de la peine à tomber d'accord, la loi écrite exige une majorité des deux tiers. Dans la sphère de ses attributions, qui sont principalement économiques, rentrent aussi le droit de permettre ou d'interdire l'ouverture des cabarets et l'établissement d'écoles.

La réunion de plusieurs villages forme le canton (*volost*), unité

rurale d'un degré supérieur, à laquelle commence le nouveau système représentatif qui vient d'être inauguré en Russie. L'assemblée dont elle est pourvue et qui en constitue l'organe, se compose de tous les fonctionnaires élus des villages de la circonscription et de délégués choisis en outre par les communes, à raison d'un par dix feux. A sa compétence majeure de l'ordre administratif et judiciaire se joint un pouvoir de contrôle. Les assemblées de volost sont fréquemment convoquées et la simple majorité des voix suffit pour déterminer leurs résolutions. L'élection de l'ancien ou starchine, des autres fonctionnaires et des juges du canton leur appartient, ainsi que celle de délégués particulièrement chargés de pourvoir à la représentation des paysans aux assemblées de district, dont nous aurons à reparler tout à l'heure.

Le starchine, espèce de bailli revêtu du pouvoir exécutif de la volost, est assisté d'un comité permanent, où siègent avec lui les starostes et leurs adjoints, les percepteurs de l'impôt et des assesseurs spécialement nommés dans ce but par les villages.

Cette autonomie communale et cantonale ne soustrait pas cependant le peuple des campagnes à l'autorité des fonctionnaires de l'Etat. Comme, pour tout ce qui concerne la liquidation des contrats de rachat avec les seigneurs, la volost eût été juge et partie en même temps, la mission d'y veiller avait été conférée d'abord à des arbitres ou médiateurs de paix, choisis parmi la noblesse locale; mais en 1874 on crut devoir, pour plus de garantie, leur substituer dans chaque district un comité spécial pour les affaires des paysans, composé de plusieurs fonctionnaires et présidé par le maréchal de la noblesse du district. Ce comité est investi en outre d'un contrôle supérieur sur les élections des communes et la conduite de leurs officiers, ainsi que du droit de sanctionner ou de casser leurs sentences et de confirmer les starchines dans leurs fonctions.

Un comité provincial, formé d'autorités supérieures de la province réunies sous la présidence du gouverneur, reçoit l'appel des décisions de ces bureaux de district auxquels il est préposé.

Les droits conférés par les statuts de Catherine II à la noblesse et aux villes (voy. p. 109 et 136) n'ont pas été révoqués. Les assemblées de la première existent encore, mais comme ses membres n'ont jamais eu beaucoup de goût pour l'exercice de fonctions gratuites, ni les moyens de lutter avec succès contre le pouvoir du tchine, leur activité corporative, se réduisant en réalité à l'élection des

predvoditels, à la tutelle des mineurs nobles et à la tenue des registres nobiliaires, est demeurée une pure fiction pour tout le reste.

Un système de représentation plus large a été pris pour base dans l'organisation des nouveaux conseils généraux de district et de gouvernement du *zemstvo* (voy. p. 109). Des députés (*glasnye*) de toutes les classes y concourent, partagés en trois groupes dans lesquels les anciennes distinctions se trouvent en partie effacées. Le premier comprend la députation de la propriété foncière personnelle de vingt à trente membres par district, élus moyennant un scrutin par élimination, sur la base d'un cens qui varie selon la qualité et le revenu des terres. Non seulement l'ancienne noblesse seigneuriale, mais tous les *pomechtchiks* et colons possesseurs de fonds privés indistinctement, concourent à la nomination de ces mandataires, les plus imposés individuellement comme électeurs de droit, les autres dans des limites plus restreintes par un vote collectif.

Un deuxième groupe est formé par la représentation des villes; le troisième par les délégués des paysans au moyen d'un suffrage, à plusieurs degrés, des électeurs ruraux désignés par la volost, procédant à la justice de paix de leur circonscription, en présence du juge, au choix de leurs députés, qu'ils peuvent prendre indifféremment ou dans leur propre classe ou hors de celle-ci, dans les rangs des propriétaires du premier groupe, de la noblesse ou du clergé de leur district.

Chaque conseil général ou zemstvo d'arrondissement choisit à son tour, en corps et non par ordres, de sept ou huit délégués qui, se réunissant à ceux des autres districts, constituent au chef-lieu du gouvernement le conseil provincial ou zemstvo supérieur, dans lequel viennent siéger ainsi de soixante à cent députés des trois groupes.

Les sessions de ces conseils généraux superposés, dont nous avons déjà fait connaître les attributions principales, sont annuelles. Leur compétence, comme nous l'avons vu, ne se borne pas à l'administration proprement dite, mais s'étend à tous les objets d'utilité publique et à toutes les questions d'intérêt moral ou matériel dont la portée n'outrepasse pas les limites du cadre de leur province respective, qu'il leur est rigoureusement interdit de franchir, même dans leurs pétitions. Le zemstvo a la capacité juridique de posséder et d'acquérir, ainsi que le droit d'établir et de lever dans une certaine mesure, pour fournir aux dépenses des différentes branches d'activité de sa sphère, des taxes et des surtaxes. Chacune de

ces assemblées est du reste secondée par une commission permanente (*ouprava*) tirée de son sein, à laquelle revient une grande part dans les travaux de l'administration locale. Les débats du zemstvo sont publics; mais les comptes rendus de ses séances, non encore exempts de la sujétion à une censure préalable de l'autorité.

Le régime des nouvelles institutions communales et provinciales n'a pas encore été appliqué et ne serait même, il faut le reconnaître, que difficilement applicable, sans de grandes modifications, aux parties de l'empire où la communauté rurale n'existe pas, aux trois provinces baltiques, dont chacune a conservé sa diète féodale, et dans lesquelles la grande majorité de la population lettonne et esthonienne n'est encore tenancière du sol à aucun titre, aux pays qui relevaient autrefois de la domination polonaise et lithuanienne, où des raisons politiques en ont empêché l'introduction, et à d'autres provinces frontières où la propriété privée domine également. En somme, il n'est encore réellement entré en vigueur que dans les 7/10 environ des 50 gouvernements de la Russie proprement dite. Il paraît cependant que le zemstvo n'y a pas fonctionné sans fruit, et qu'il pourrait rendre de bien plus grands services encore, si les ressources financières dont il dispose étaient moins bornées; mais elles sont en voie d'accroissement (1).

Ce qui l'arrête le plus dans son développement normal, c'est que

(1) Nous empruntons sur ce sujet à M. Anatole Leroy-Beaulieu quelques chiffres intéressants, dont la décomposition n'est pas moins instructive pour l'appréciation de la nature et des résultats de l'activité déployée par les nouvelles assemblées provinciales, depuis leur création. La somme totale de leurs revenus, tant mobiliers que fonciers, s'élevait en 1874 à près de 26 millions de roubles, dont elles s'étaient procuré environ 23 millions par l'impôt. Les zemstvos les mieux lotis étaient ceux des gouvernements de Perm (avec le maximum de plus de 2 millions de recettes), de Viatka, de Saratof, de Tambof, de Moscou et de Kherson; le plus pauvre, celui du gouvernement d'Olonetz, dont les perceptions n'atteignaient pas 300,000 roubles.

Dans les allocations pour le service des dépenses provinciales de l'année suivante, 3 1/2 millions de roubles concernent le service médical, longtemps complètement négligé dans les campagnes, et plus de 3 millions l'instruction publique; 3 1/2 millions seulement étaient affectés aux routes, et les fonds de secours et d'assistance ne présentaient qu'un chiffre inférieur à 2 millions de roubles. Beaucoup d'autres soins de non moindre importance incombent d'ailleurs au zemstvo. C'est à lui qu'il appartient de préparer le travail du cadastre dont la Russie manque encore, de veiller à ce que les communes rurales ne négligent pas de remplir leurs greniers de réserve, d'y organiser des assurances mutuelles obligatoires, en vue des pertes énormes causées par la fréquence des incendies et officiellement évaluées, pour la seule année 1874, à un chiffre de près de 200 millions de francs, d'introduire les caisses d'épargne ainsi que des services de poste locale, etc. Le fardeau qui, dans les derniers temps, a le plus lourdement pesé sur les caisses provinciales, ce sont les frais de la mobilisation des armées, mis à leur charge pendant toute la durée de la guerre.

nul droit de contrôle et de manifestation sur le domaine de la politique et de la législative ne lui a encore été reconnu par le gouvernement et que, même dans la sphère ainsi restreinte de son activité provinciale, un veto du gouverneur peut suspendre l'effet de toutes les résolutions du conseil qui lui paraissent inopportunes. Ce n'est pas, il est vrai, ce fonctionnaire, mais le sénat de l'empire qui décide en définitive; malheureusement il suffit des retards qu'entraîne la marche prescrite, avec le long intervalle des sessions, pour que des mesures du zemstvo les plus urgentes précisément se trouvent ainsi paralysées.

La réforme de l'organisation municipale est venue la dernière. Elle avait été cependant déjà expérimentée dans les deux capitales de la Russie et à Odessa, quand parut en 1870 le statut qui l'introduisit également dans les autres villes de l'empire. En dernier lieu, un oukase de 1877 en décréta aussi l'application à celles des trois provinces baltiques. La nouvelle loi n'a pas supprimé les guildes (voy. p. 136), mais leur a laissé, comme à l'assemblée de la noblesse, l'ombre d'une influence corporative; elle n'a fait que substituer, dans les villes, à la représentation de chaque classe en particulier celle de la propriété immobilière et des intérêts envisagés à un point de vue plus général. Chaque possesseur d'immeuble, ainsi que chaque habitant payant une patente, y est déclaré électeur municipal; mais tous ces contribuables, rangés suivant l'ordre d'importance de leurs cotes, sont divisés en trois catégories dont chacune, figurant sur les rôles pour un tiers de la somme des taxes locales à fournir, nomme aussi le tiers du nombre des représentants qui forment le conseil municipal (*douma*).

A côté de cette assemblée fonctionne pareillement, comme pouvoir exécutif, une *ouprava* ou commission permanente. Le maire ou *golova*, fonctionnaire électif aussi, qui reçoit un traitement, doit être confirmé dans les chefs-lieux de province par le ministre de l'intérieur, dans les autres villes par le gouverneur de la circonscription. Les caisses municipales, comme celles du zemstvo, n'ont que des revenus très modiques, dans lesquels les taxes de consommation ne figurent que comme un accessoire et dont l'insuffisance est d'autant plus sensible que les intempéries d'un aussi rude climat rendent les soins de l'édilité extrêmement dispendieux (1).

(1) En 1875 encore, les recettes de Saint-Pétersbourg ne dépassaient pas 4 millions de roubles, et nombre de villes de district disposent à peine de quelques milliers de roubles pour faire face aux dépenses locales.

Odessa et les villes du midi, sur lesquelles la dernière guerre a fait peser les plus lourdes charges, sont aujourd'hui particulièrement obérées.

Dans la réforme judiciaire qui accompagna l'émancipation des serfs en 1864, la distinction de classes n'a été observée que relativement à la formation et au règlement de la compétence d'une partie des tribunaux institués ou maintenus. En principe général, la séparation complète de la justice et de l'administration, l'égalité de tous les sujets devant la loi, l'indépendance de la magistrature, la publicité des débats et du jugement, avec la procédure orale, et même une participation directe de la société à l'exercice du pouvoir judiciaire, tant par l'organe du jury au criminel, que par l'élection des juges du premier degré au civil et au correctionnel, telles étaient les bases éminemment libérales adoptées pour règle dans la conception du régime à fonder d'après ce nouveau plan. Les paysans, comme plus spécialement encore le militaire et le clergé, auquel demeurent particulièrement réservées en outre toutes les affaires matrimoniales et causes de divorce, ont conservé cependant un for distinct, antérieur à la réforme, dans les tribunaux de *volost* où leurs propres délégués, nommés pour un an par l'assemblée cantonale, jugent sans appel d'après la coutume du lieu. La justice de paix est, pour les petites affaires civiles et correctionnelles, le tribunal d'équité de la partie de la population qui ne rentre pas dans la communauté rurale de la paysannerie. Les juges de paix, élus par le zemstvo de district, ou par la douma dans les grandes villes, doivent être pris parmi les propriétaires locaux offrant certaines garanties de cens et d'instruction. Ils fonctionnent individuellement dans la justice de paix cantonale et prononcent collectivement dans leurs assemblées, devant lesquelles est porté l'appel des jugements de la première.

La magistrature des tribunaux ordinaires à deux degrés est organisée comme en France, à cela près qu'en Russie il y a moins de juges et les ressorts sont beaucoup plus vastes.

Ceux des tribunaux de première instance, dits de cercle ou d'arrondissement, embrassent toujours plusieurs districts, souvent même tout un gouvernement; ceux des cours palatiales ou chambres d'appel, des régions très étendues pour la plupart. Le sénat, constitué en cour de cassation est, comme on l'a vu plus haut, la clef de voûte de cet édifice judiciaire. Les juges de la magistrature assise, tous nommés par le souverain, siègent collégialement, en général au nombre de trois, et décident d'après le droit

écrit. La loi les déclare inamovibles et reconnaît aux tribunaux le droit de présenter des candidats pour les sièges vacants; mais par le fait ces garanties, au strict maintien desquelles le tempérament du pays et les habitudes du tchine se prêtent mal, sont rendues souvent illusoires, parce qu'il y a divers moyens de les infirmer.

Au criminel, les tribunaux de première instance jugent sans appel avec le concours d'un jury, dont l'introduction date aussi de 1864 et auquel une partie des éléments qui entrent dans sa composition imprime un caractère patriarcal et démocratique, parfois même très primitif, les paysans les plus illettrés y étant admis sans difficulté, pour peu qu'ils aient rempli des fonctions dans leur commune. Cette institution, pour laquelle le terrain n'était guère préparé en Russie, a produit des verdicts bizarres en divers sens, comme on pouvait s'y attendre, et qui généralement pèchent par un excès de mansuétude plutôt que par le manque d'indépendance. Bornons-nous à citer comme exemples l'acquittement de paysans dont la rage superstitieuse avait fait périr par le feu de malheureuses femmes accusées de sorcellerie, et celui de Vera Zasoulitch en 1878, à la suite duquel toutes les affaires politiques ont été soustraites à la connaissance du jury et les tribunaux d'exception sont rentrés en pleine vigueur (voy. p. 111). Les procureurs, par le ministère desquels se font toutes les poursuites des crimes et délits, sont naturellement sous la dépendance entière du gouvernement et révocables. Cependant, comme on voulait rompre avec les tristes errements de l'ancienne procédure secrète et inquisitoriale, des juges d'instruction spéciaux qui, d'après la loi, devaient être inamovibles et indépendants, avaient été dès 1860 chargés de la direction exclusive des enquêtes; mais le mauvais vouloir d'une part et de l'autre, comme il paraît, la difficulté du recrutement de la magistrature en général, n'ont pas tardé à faire repasser presque entièrement ces importantes et délicates fonctions aux mains de simples employés qui, révocables aussi, ne sont que les aides et instruments dociles des procureurs. La carrière que la jeunesse embrasse aujourd'hui le plus volontiers c'est le barreau, né d'hier avec l'introduction de l'oralité des débats en Russie, mais que l'on n'en accuse pas moins d'être déjà trop gagné par l'esprit de lucre, auquel y porte le cumul des professions d'avocat et d'avoué.

C'est sur l'ensemble des effets produits dans les campagnes par les grandes mesures d'affranchissement et de réorganisation du règne actuel, qu'il paraît encore le plus hasardeux d'émettre un

jugement précis; car les témoignages des nationaux même se contredisent, à bien des égards, et les étrangers les mieux informés des choses de la Russie ne connaissent ordinairement que les capitales et les ports, les villes, foires et marchés les plus hantés de l'intérieur et les principaux itinéraires de ce vaste empire; la presque totalité du pays rural demeure comme impénétrable et se dérobe à la curiosité la plus active, par son immense étendue même. Les nouvelles institutions, reposant sur des principes divers dont on paraît avoir voulu faire l'essai, pèchent par une certaine incohérence; mal jointes, elles renferment des contradictions qui en ont compromis l'efficacité. En partie conçues dans le but de frapper l'esprit de l'Europe, plutôt que rigoureusement adaptées aux réalités de l'état social, elles comprennent des dispositions trop avancées, relativement à ce qu'il comporte aujourd'hui, pour ne pas nécessiter parfois, dans la pratique, un recul qui ramène à l'arbitraire. Il faut ajouter que l'épreuve, en ayant été traversée par l'intermède d'une guerre dont les lauriers ont été chèrement payés et les blessures saignent encore, ainsi que par les déplorables incidents de l'agitation convulsive du nihilisme, est restée jusqu'à présent très incomplète. Arrêtée en chemin et tronquée par suite de limitations multiples, l'œuvre de réforme d'Alexandre II, que l'on savait dictée par les intentions les plus généreuses et sur laquelle on avait fondé d'abord les plus grandes espérances, a subséquemment produit plus de découragement que de satisfaction. Pour qu'elle porte ses fruits, il s'agit de la corriger et de la poursuivre dans le recueillement de la paix, avec la ferme volonté d'en admettre aussi toutes les conséquences rationnelles.

Si le sentiment de l'unité est l'essence de la vie nationale en Russie, il y a cependant toujours à compter, dans les provinces de l'ouest et du nord-ouest de cet immense empire, ainsi que dans les vastes régions qui en dépendent à l'est et au sud-est, avec de grandes différences sociales qui commandent de justes ménagements.

En voici les plus importantes, qu'il nous reste à déterminer. Dans le royaume de *Pologne*, où l'esprit de caste avait les plus profondes racines, bien que la charte de 1818, non moins que la constitution de 1807, eût proclamé l'affranchissement général du peuple des campagnes, mais sans y joindre aucune affectation de terres, la noblesse, par suite du déclassement de la majeure partie des schlakhtzitzes, qui ne pouvaient justifier de leurs titres, a été réduite comme on l'a vu page 127; à la bourgeoisie, presque tout alle-

mande, vient s'y joindre l'élément juif, encore plus nombreux et non moins répandu dans les autres provinces occidentales, ainsi que dans une partie des gouvernements du midi; les paysans enfin, qui forment les trois quarts de la population totale et qui avaient longtemps croupi dans l'abjecte condition d'un prolétariat misérable, sont devenus propriétaires en 1864, par l'effet d'une expropriation colossale, moyennant une indemnité mise à leur charge. On ne saurait méconnaître que cette mesure radicale du gouvernement russe a été un bienfait pour cette classe, si longtemps opprimée et foulée aux pieds, comme pour tout le pays, qu'elle dédommage matériellement des rigueurs de la proscription de sa langue et de ses autres particularités nationales, qui n'en résistent pas moins à l'absorption. Des 452 communes du royaume auxquelles appartenait le nom de villes, beaucoup, établies en partie sur des terres seigneuriales et ne le justifiant guère en réalité, ont été privées de ce rang et réduites à la condition de simples villages.

Les droits et privilèges de la *Finlande*, qui depuis sa cession à la Russie n'a jamais fourni aucun sujet de plainte à la dynastie régnante, ont été le mieux respectés. Cependant une convocation de la diète des Etats de la grande principauté n'a eu lieu effectivement que sous le règne de l'empereur actuel, qui ouvrit la première de ces assemblées le 18 septembre 1863.

La noblesse finlandaise, ni nombreuse ni riche, ne se compose que de 228 familles, dont 9 comitales et 31 baroniales, ne comptant pas 3,000 personnes avec l'ordre équestre. Elle est représentée à la diète par l'aîné de chaque ligne principale. Le clergé luthérien forme à côté d'elle, avec le corps enseignant de l'université et des écoles, un ordre à part, qui envoie ses députés aux Etats, dont l'archevêque et les deux évêques du pays sont du reste aussi membres de droit. La bourgeoisie, presque toute suédoise, de ses 26 villes ne forme guère que la vingtième partie de sa population, dont la masse se compose des paysans, qui sont d'ancienne date tous libres de leur personne, propriétaires et investis du droit de représentation à la diète, comme les autres classes.

Les tribus nomades déjà mentionnées du gouvernement d'Arkhangelsk et de la Russie orientale, telles que les Samoyèdes, les Baschkires, etc., ainsi que celles de la Sibérie, parmi lesquelles dominent les Kirghizes au sud et dont Schnitzler évaluait la force numérique, tant en Asie qu'en Europe, à environ 2,600,000 âmes, sont en grande partie restées soumises à des chefs particuliers, qui se considèrent

moins comme des sujets que comme des protégés de l'empire russe, ne fournissant même pas toutes à la couronne le tribut en nature qu'on appelle *iassak* et qui consiste principalement en fourrures. Les hordes kirghizes et kalmouques des steppes sont toutes encore gouvernées par des sultans ou autres princes héréditaires. Il en est de même des khanats et sultanats vassaux de la partie orientale du Caucase, dont le principal est le chamkhalat de Tarki dans le Daghestan, et jusqu'à un certain point aussi des khanats touraniens que les Russes ont fait plier sous leur domination. Dans les provinces de langue géorgienne, qui ont fourni un renfort considérable d'anciens princes souverains à la nouvelle aristocratie de l'empire, le Dadian de Mingrélie est encore, depuis son abdication en 1867, traité comme une espèce de prince médiatisé. La bourgeoisie, relativement assez considérable dans la lieutenance du Caucase, où la montagne est aussi complètement soumise depuis 1864, représente à peu près un douzième de la population totale du pays. L'esclavage a fini par y être aboli comme en Russie.

La population russe de la Sibérie, mélange de bannis et de colons libres, présente dans son isolement territorial une tendance très remarquable au nivellement égalitaire de la société. Il ne faudrait pas uniquement en chercher la cause dans l'absence d'une noblesse terrienne; l'influence croissante des relations avec les États-Unis n'y contribue pas moins. C'est là un fait très important pour l'avenir du développement de cet empire colossal, qui pourrait bien être un jour plus vigoureusement excité et modifié de ce côté que de celui de l'Europe même, vis-à-vis de laquelle il continue à se retrancher derrière le mur d'un système plus rigoureux de douane et de police.

§ 4. — L'instruction publique, le mouvement intellectuel et les aspirations qui en dérivent.

Pierre le Grand, dont l'unique préoccupation était l'établissement d'écoles propres à former le personnel indispensable pour la prompte organisation d'une puissance politique et militaire qui permît à son empire de marcher de front avec les États civilisés de l'Occident, ne perdit jamais de vue ce but, même en traçant peu de temps avant sa mort le plan de l'Académie impériale des sciences,

que sa veuve eut l'honneur de mettre à exécution en 1725. Trente ans plus tard, Élisabeth dota Moscou de la plus ancienne des universités russes; puis l'instruction secondaire, non moins que le haut enseignement, reçut une vive impulsion de la grande Catherine et de son petit-fils Alexandre Ier. Mais quant à l'éducation du peuple des campagnes, les tentatives faites sous ces règnes par le gouvernement, ainsi que par le clergé en 1806, pour y répandre des écoles primaires, avaient toutes eu si peu de succès que la Russie est encore maintenant, si nous faisons abstraction de la Turquie sa voisine, le pays le moins avancé de l'Europe dans l'accomplissement de cette tâche. L'urgence de celle-ci ne commença même à être bien comprise qu'avec l'abolition du servage, avant laquelle l'idée de faire participer les paysans à l'instruction apparaissait encore comme très dangereuse aux esprits retardataires.

Pour le haut enseignement, dont les progrès doivent être signalés comme antérieurs et plus marquants, il existe aujourd'hui, dans ce vaste empire, neuf universités établies à Moscou et à Saint-Pétersbourg, les deux capitales, qui attirent aussi le plus d'étudiants, à Dorpat en Livonie, à Kazan, à Kharkof et à Odessa, à Kief en remplacement de celle qui fut supprimée en 1832 à Vilna, à Varsovie pour le royaume de Pologne et à Helsingfors pour la Finlande. Celles de Kharkof, de Kazan et de Saint-Pétersbourg sont des créations d'Alexandre Ier, qui fut aussi en 1802 le restaurateur de la très célèbre et importante de Dorpat, dont la fondation par Gustave-Adolphe remonte à 1632. Fortement organisée d'après le modèle des universités protestantes d'Allemagne, elle réunit cinq facultés avec la théologie, tandis que les universités russes n'en comprennent en général que quatre, pour le droit, pour la médecine, qui manque à Odessa et que remplacent à Saint-Pétersbourg les langues orientales, pour les sciences et pour la philologie accompagnée de l'histoire. Pour la théologie grecque orthodoxe il n'y a qu'un seul professeur auprès de chacune. Celle de Varsovie, polonaise de 1816 à 1831, n'a été réorganisée qu'en 1864 et sur le pied d'une université russe. Chacune a son curateur et toutes les huit sont gouvernées suivant un règlement de 1863. Elles réunissaient en 1878, autour des chaires de 636 professeurs, 6,250 élèves et jouissaient d'un budget annuel de plus de 2 1/2 millions de roubles. En 1864 on ne comptait que 4,300 élèves. L'université finlandaise, transférée en 1827 d'Abo, lieu de sa fondation par la reine Christine en 1640, à Helsingfors, a seule une existence indépendante. Luthérienne et très prospère,

elle se compose des quatre facultés de théologie, de philosophie, de droit et de médecine, où 619 étudiants fréquentaient les cours de 56 professeurs, possède une bibliothèque de 120,000 volumes et a l'honneur d'avoir pour chancelier le césarevitch en personne. Avec la diminution du contingent des fils de la riche noblesse, presque généralement élevés ou dans leurs familles, par des précepteurs étrangers, ou dans les pensionnats que l'État a créés spécialement pour eux, comme la majeure partie de la bourgeoisie ne jouit que d'une médiocre aisance, les élèves boursiers ou recevant des secours prédominent dans la jeunesse studieuse qu'attirent les universités russes. On s'y plaint d'une sévérité excessive de la discipline académique et des examens, depuis que le comte Tolstoï y a introduit un classicisme outré dont les rigueurs, cadrant mal avec la difficulté que l'on éprouve encore d'autre part à combler les vides dans certaines catégories d'emplois et de professions qui demandent des hommes tant soit peu instruits ou lettrés, ont eu trop souvent pour effet de briser au début la carrière de jeunes gens qu'elles poussaient à l'affiliation aux sociétés secrètes et aux résolutions extrêmes.

Les universités, peu nombreuses comme on voit, sont en même temps les centres d'inspection de vastes arrondissements scolaires déjà mentionnés page 108. Mais la suppression de celle de Vilna, fondée par les jésuites en 1578 et très florissante jusqu'à l'insurrection polonaise, pour laquelle elle prit fait et cause en 1831, a décapité le ressort dans lequel se trouvent compris les 6 gouvernements de la Lithuanie et de la Russie Blanche. De même dans l'Asie russe les deux immenses circonscriptions de la Sibérie occidentale et orientale sont encore entièrement privées de hautes écoles, non moins que les pays caucasiens.

Il y a cependant aussi d'autres établissements de même ordre à mentionner comme d'importants auxiliaires des universités : ainsi trois lycées pour les études supérieures, l'institut impérial d'histoire et de philologie de Saint-Pétersbourg, qui forme des professeurs de collège, etc.; puis, parmi ceux qui sont affectés à des spécialités, l'institut agronomique et forestier de Novo-Alexandrovsk, ainsi que les trois écoles vétérinaires de Dorpat, de Kharkof et de Varsovie; enfin, à Moscou, l'institut Lazaref, qui a été complètement réorganisé en 1871 et dans lequel on enseigne avec l'arménien et le géorgien, l'arabe et le persan, le turc et le turco-tatare, l'histoire et la calligraphie qui s'y rapportent. A l'école des langues orientales qui dépend de l'université de Saint-Pétersbourg, où ont été transférées

aussi plusieurs chaires de Kazan, il en existe subsidiairement pour le mongol et le kalmouk, le chinois et le mandchou, le sanscrit, tous les idiomes tatares, l'hébreu, le syriaque et le chaldéen.

Toutes les universités sont aujourd'hui suffisamment et même en partie très richement dotées de bibliothèques, ainsi que des autres collections et installations nécessaires pour l'étude et les travaux scientifiques. Outre les observatoires dont elles sont accompagnées et dont le principal est actuellement celui de l'astronome Struve à Poulkova, près de Saint-Pétersbourg, qui possède aussi une merveille de jardin botanique, où la flore tropicale brave les rigueurs du climat, et un observatoire de physique, il en existe encore pour la contemplation des astres à Riga et à Mitau, comme à Dorpat, et dans la Russie méridionale de nouvellement créés à Nikolaïef comme à Odessa.

L'enseignement secondaire, qui a le plus devancé l'instruction primaire, comprend des progymnases et des gymnases, des écoles professionnelles (*Realschulen*) du premier et du second degré, des gymnases militaires et des séminaires ecclésiastiques, ainsi que nombre de pensionnats pour les deux sexes, naguère placés sous le patronage direct de l'impératrice. En 1877 on comptait 88,400 élèves et 41,600 suivaient en outre les cours d'écoles relevant spécialement de ministères et de ressorts autres que celui du département de l'instruction publique. Il faut ajouter 320 écoles moyennes de filles avec 55,600 élèves. Dans tous les gymnases on enseigne, avec le français et l'allemand, le latin et le grec, dont on a fait la matière capitale d'un programme où les études classiques figuraient à peine autrefois. Rien n'a été négligé non plus pour la propagation de la langue russe dans les provinces occidentales et jusque parmi les populations musulmanes et nomades de la région de l'est, de celle du midi et des steppes asiatiques. Des écoles ont été fondées dans ce but à Kazan et à Simphéropol pour les Tatares, à Oufa pour les Baschkires et à Irkoutsk pour les Kirghizes, les Kalmouks, etc. Dans tous les gymnases polonais l'enseignement se fait maintenant en russe et dans ceux des provinces baltiques la même langue tend à élargir de plus en plus son domaine, après avoir pris place à côté de l'allemand.

Un des curieux phénomènes du monde russe actuel c'est l'ardeur, non toujours exempte d'exaltation, avec laquelle, aux côtés de la jeunesse masculine, le sexe féminin s'y applique aux études, dans le but d'une participation effective à l'exercice des professions libé-

rales et savantes, de la médecine notamment. Mais depuis 1863 des scrupules du gouvernement l'ayant porté à ne plus admettre les filles dans les universités proprement dites, où elles avaient trouvé accès, beaucoup de ces jeunes étudiantes émigrèrent, et c'est auprès des foyers académiques de la Suisse, Zurich, Berne et Genève, qu'elles se sont principalement réfugiées.

Bien que les groupes d'écoles des deux degrés supérieurs se soient multipliés beaucoup, ils ne percent encore que comme des étoiles les ténèbres de l'immensité des campagnes russes, où l'instruction élémentaire ne se manifeste que par des lueurs et des reflets, dans le voisinage des points les mieux partagés.

La fondation des maisons d'enfants trouvés de Moscou et de Saint-Pétersbourg, avec celle d'environ 150 écoles laïques, à côté desquelles fonctionnaient déjà, mais en petit nombre aussi, des écoles paroissiales ou de couvents, représentent à peu près tout ce que la grande Catherine réussit à faire, depuis 1774 surtout, pour l'instruction du peuple. Un nombre à peu près égal d'ecoles nouvelles vinrent s'y ajouter, de 1804 à 1807, sous le règne d'Alexandre I[er]. L'empereur Nicolas, qui avait pris pour devise *orthodoxie*, *autocratie* et *nationalité*, s'occupa moins de pourvoir à la diffusion des lumières que de réglementer partout l'éducation dans le sens le plus rigoureux de la prescription officielle de ces trois principes

Ce n'est que sous le règne actuel, avec la publication du règlement général de 1864, que l'organisation de l'enseignement populaire sur une plus grande échelle et d'après un plan nouveau est entrée dans une période d'activité plus féconde en résultats.

Depuis 1871 notamment il y a eu des progrès considérables. A cette époque encore à peine le douzième de la population savait lire et en partie seulement, grâce aux écoles régimentaires, dont la fréquentation est obligatoire pour les soldats.

On dut naturellement, avant tout, songer à la création d'une plus large et plus forte base d'écoles normales dites séminaires pédagogiques, dont le nombre, de 25 en 1869, se trouvait déjà porté en 1877 à 68, peuplés d'un futur contingent de maîtres et d'institutrices de 4,600 élèves, dont 727 jeunes filles. Bien qu'en élevant de plus de moitié le budget du ministère de l'instruction publique on fût parvenu, dès cette époque, à doter la Russie d'Europe d'un effectif d'environ 24,500 écoles primaires, tant paroissiales que laïques, visitées par 1,020,000 enfants dont 178,000 filles, cela ne faisait encore, le nombre

des communes rurales y étant de plus de 300,000, d'après Boulgarine, et la part des villes dans celui des écoles naturellement la moins restreinte, que tout au plus une pour douze villages, autrement dit pour un espace d'environ 196 kilomètres carrés en moyenne. On peut juger par là des vides énormes qu'il reste à combler et de ce qu'il faudra encore de dépenses et d'efforts pour élever la Russie au niveau d'instruction générale des pays d'Occident même les moins avancés sous ce rapport, tels que l'Espagne, qui possède un nombre d'écoles primaires pour le moins égal (voy. t. I, p. 703). Ce n'est pas trop du concours des assemblées provinciales du zemstvo et des communes de paysans mêmes, qui dans le gouvernement de Viatka en particulier paraissent avoir pris un vif intérêt à la propagation des connaissances utiles, de la générosité patriotique de riche donateurs, comme il s'en est trouvé, et de la coopération active du clergé national, pour garantir à l'Etat la rapidité du succès dans l'accomplissement de l'immense et laborieuse tâche qui s'impose à lui.

Avec le manque de ressources locales et les difficultés non moins sérieuses de la grandeur des distances, il semble même que l'on ne saurait se dispenser de recourir également en Russie, pour la solution du problème, à des moyens dont l'expérience de deux Etats limitrophes a démontré l'efficacité dans des conditions analogues, c'est-à-dire à l'organisation de l'école ambulante et à la propagation de bonnes méthodes d'enseignement mutuel, comme en Suède et en Norvège (voy. t. II, p. 491).

D'après les statistiques les plus récentes, il paraît qu'aujourd'hui sur 100 recrues 11 savent lire, mais que le nombre total des élèves de toutes les écoles de l'empire russe n'approche encore que d'un million et demi, ce qui ressort à tout au plus un élève pour 63 habitants. Or la proportion, étant en Pologne du double et dans les provinces baltiques même du quadruple plus favorable que dans la Russie proprement dite, se trouve être dans celle-ci même de beaucoup inférieure à la moyenne générale ci-dessus indiquée.

Dans le royaume de Pologne, où il existe, indépendamment de l'université, une académie de médecine et de chirurgie, un institut nobiliaire, une école des beaux-arts, 3 écoles professionnelles et techniques supérieures, une d'agriculture et d'économie forestière, 6 gymnases pour les études classiques et 6 écoles hébraïques, on comptait en 1876 déjà 3,184 écoles primaires, fréquentées par environ 169,000 élèves.

La Finlande enfin, qui s'est réglée sur l'exemple de sa sœur et voisine la Suède, se trouve placée, pour la vulgarisation de l'enseignement comme pour la religion, sur la même ligne que les autres provinces baltiques, dans des conditions d'autonomie exceptionnelles, qui lui ont permis de prendre une forte avance sur la masse du grand empire dont elle relève aujourd'hui. Actuellement presque tous les Finlandais savent lire, grâce aux maîtres ambulants ; mais l'écriture fait encore défaut à plus des 2/5 de la population. Indépendamment de l'université, il y avait dans le pays, d'après Schnitzler, 5 gymnases et 10 écoles dites triviales, pour l'instruction secondaire. En 1877 on comptait 4,250 élèves dans 273 écoles de ce degré et plus de 20,000, dont 11,000 garçons, dans 448 écoles primaires fixes des campagnes et des villes. Depuis une douzaine d'années tous les maîtres d'école et depuis 1872 aussi tous les employés sont tenus de savoir le finlandais.

Malgré l'état inculte de presque toute la masse du peuple, le développement de l'activité littéraire a été, comme on sait, très remarquable en Russie, sous les règnes d'Alexandre Ier et de son frère Nicolas surtout, ainsi que les résultats d'un travail scientifique naturellement favorisé, dans cet empire, par l'immense champ d'observation et d'exploration qui s'y offre.

L'Académie impériale des sciences qui y préside à Saint-Pétersbourg, déjà illustrée au siècle dernier à divers titres par les Euler, les Bernoulli, les Gmelin, les Pallas et les Schloezer, a compté depuis encore parmi ses membres les Storch, les Struve, les de Baer et de Koeppen, les Kupfer, etc., étrangers il est vrai pour la plupart ; mais depuis sa réunion en 1841 avec l'Académie russe, dont la langue, la littérature et l'histoire du pays constituent le domaine particulier, elle a pris entièrement le caractère d'un institut national. La Société de géographie de cette capitale est également une de celles qui aident et contribuent le plus à l'extension des limites de notre connaissance du globe terrestre et de ses habitants. Il y a en outre un très vif intérêt pour les sciences naturelles et mathématiques, l'histoire et l'archéologie, la littérature et les arts, la pédagogie, la philologie et la linguistique, l'anthropologie, la médecine et la jurisprudence, la science économique, l'agronomie et la technologie. Toutes ces branches sont devenues l'objet de la sollicitude et des recherches, des encouragements et des publications d'un nombre toujours croissant de sociétés savantes, dans les deux métropoles et plusieurs autres villes, telles que Kazan, Kharkof, Odessa,

Jitomir, Kalouga, Jaroslav et Narva, comme auparavant déjà à Vilna, à Mitau et à Dorpat, à Riga et à Reval, sièges des deux sociétés lettonne et esthonienne, ainsi qu'à Abo en Finlande. D'après Schnitzler, le nombre des bibliothèques publiques, à part celles des couvents, était de 92; mais 14 gouvernements ou provinces en manquaient encore d'une manière absolue. Aux autres collections, riches et célèbres, que nous aurons l'occasion de mentionner en parlant des villes qui les renferment, sont venus s'ajouter plus récemment les intéressants musées d'antiquités de la Russie méridionale, d'Odessa et de Kertch.

Du terrible Jean IV Vassilievitch, qui ouvrit à Novgorod et à Pskof les premières écoles de la Russie renaissante, y date aussi l'introduction de l'imprimerie en 1553. Mais l'usage en demeura très restreint avant la simplification de l'ancien alphabet cyrillique ou slavon sous Pierre le Grand, qui ordonna en 1707 de substituer le nouveau dans les publications séculières à l'écriture ecclésiastique. En 1710 parut le premier calendrier russe, en 1714 la première gazette régulière; déjà sous la princesse Sophie les pièces de théâtre avaient pris faveur à la cour et bientôt aussi les talents du prince moldave Antiochus Kantémir et du fils de paysan Lomonossof pour la prose et la versification frayèrent la voie aux lettres, dont le goût se répandit de plus en plus sous les règnes d'Anne, d'Élisabeth et de la grande Catherine, avec l'aide des deux Chouvalof, amis et correspondants de Voltaire. De nos jours surtout la production littéraire, dont l'activité principale se partage entre les trois centres métropolitains de l'empire, a fait d'étonnants progrès.

Dans l'année 1836 il ne se publiait encore, en Russie, que 812 ouvrages, dont 138 traductions, 98 en hébreu, à peu près autant en allemand, une trentaine en français, etc. ; en 1872 y paraissaient 2,082 ouvrages, dont 1,176 à Saint-Pétersbourg et 568 à Moscou, auxquels il faut en ajouter plus de 800 pour le royaume de Pologne, où Varsovie n'a jamais imprimé autant de livres ni de journaux, en langue polonaise même, que depuis les mesures qui ont banni celle-ci de l'enseignement des écoles supérieures et de l'usage des tribunaux. Il est bien permis d'arguer de la constatation de ce fait à l'inefficacité de pareilles rigueurs. D'après un chiffre donné pour 1877, mais dont la valeur et l'autorité nous paraissent assez problématiques, la Russie, avec l'exubérance extraordinaire de 7,500 publications par an, alimenterait actuellement la librairie européenne plus largement que ne le fait la Grande-Bretagne

même (1); cela fût-il, nous n'oserions pourtant en conclure que la première y ait gagné, ni la seconde perdu.

Le journalisme aussi, malgré la gêne d'une tutelle inquiète et toutes sortes d'entraves dont il n'a pu encore s'affranchir, voit augmenter continuellement son influence et son importance. Il vit toujours en grande partie sous le régime de la censure, introduite en 1796 par Paul Ier, supprimée un instant mais presque aussitôt rétablie en 1802 par Alexandre Ier, puis renforcée en 1828 sous l'empereur Nicolas, et exercée avec une rigueur qui ne s'adoucit qu'après l'avènement d'Alexandre II et n'a encore été que mitigée depuis, par les dispositions de la nouvelle loi de 1865, dont l'arbitraire administratif est resté le principe au fond. Jusqu'à la fin du dernier règne, la presse russe, alors plus que jamais bâillonnée, conserva le caractère essentiellement littéraire qu'elle avait dès l'origine et dont il ne lui était guère facile de se départir. On vit naître alors une dizaine de grandes revues, dont quelques-unes ont atteint depuis un tirage de huit à neuf mille exemplaires. Le grand développement des journaux politiques ne date vraiment que de l'ère de tolérance qui s'est postérieurement ouverte et n'embrasse encore qu'un quart de siècle. Vers 1830 il ne se publiait, dans tout l'empire, que 72 feuilles et revues périodiques; en 1850 on en comptait 154, dont 22 s'imprimaient dans les provinces baltiques. En 1878 le chiffre s'élevait à 400 et au 1er janvier 1880 il arrivait même à 762 (2), non compris celles de la Finlande, au nombre de 55, dont 30 en suomi et les 25 plus importantes en suédois. C'est la seule partie de l'empire où la presse, qui dans les autres n'intéresse encore que la classe instruite, a des organes populaires qui se répandent aussi dans les campagnes, résultat d'autant plus remarquable qu'il y a un siècle il n'y paraissait guère plus de deux gazettes.

A l'époque de la plus forte compression un réfugié, Herzen, avait fondé à Londres un journal révolutionnaire, la Cloche (*Kolokol*) qui fut pendant quelque temps comme un office de contrôle général des abus dont souffrait la Russie, où il parvenait à s'introduire en cachette, nonobstant la prohibition, et n'était pas le moins recher-

(1) Voy. El. Reclus, *Nouvelle géographie universelle*, t. V, p. 891.

(2) Dont 417 en russe, 54 en langue polonaise, 40 en allemand et 10 en français, 11 lithuaniens, 7 esthoniens, 2 finnois, 7 arméniens, 3 géorgiens, 4 en langue tatare, 4 en hébreu et 3 en latin. Il est significatif pour la politique du gouvernement qu'il n'a autorisé la publication d'aucun journal malo-russe, bien qu'une douzaine de millions de Petits Russiens ne comprennent pas d'autre idiome. Chez les Ruthènes austro-hongrois il s'en publie plusieurs.

ché et lu dans les cercles officiels mêmes. Mais après la guerre de Crimée la presse indigène, à la faveur d'une plus grande tolérance et de l'agitation inséparable de crises comme celles que l'empire a traversées depuis, s'est enhardie à entrer en ligne aussi sur le terrain de la politique intérieure et extérieure, comme porte-voix unique et conseillère de l'opinion. Invitée d'une part à seconder le gouvernement dans ses réformes, ainsi que portée de l'autre par l'ardeur des aspirations nationales, lors de la dernière guerre, à s'en faire l'interprète et même à en exagérer la tendance, elle a pris un ascendant réel, malgré les entraves qui la gênent encore. De même que les grandes revues mensuelles avaient auparavant déjà beaucoup contribué à l'éducation littéraire et scientifique de la classe accessible à la diffusion des lumières et des idées, les journaux russes, ceux des deux capitales du moins, commencent à jouer un rôle politique marquant, à l'intérieur, et attirent de plus en plus sur eux, à ce titre comme par leur valeur propre, l'attention du public européen (1).

Cependant la législation de 1865 n'a exempté de la censure préventive que les publications du gouvernement lui-même et celles des sociétés savantes, les ouvrages originaux atteignant dix feuilles et les traductions n'ayant pas moins de vingt feuilles d'impression. Ce privilège n'a pas été étendu à la presse périodique; mais on a laissé à celle des deux capitales la faculté d'opter, sous l'offre d'un cautionnement, entre l'ancienne tutelle de la censure ordinaire, transférée du ministère de l'instruction publique à celui de l'intérieur, et un nouveau régime d'avertissements et de pénalité imité de celui du règne de Napoléon III et auquel préfèrent, en général, se soumettre les feuilles qui aspirent à l'indépendance ou, pour nous servir d'une expression plus juste, à la faveur d'un relâchement de ses liens. Ce qui leur permet souvent de payer d'audace, c'est la protection de personnages puissants, directement intéressés à laisser se produire sous le manteau de la presse la dénonciation ou la critique des actes de leurs rivaux ou antagonistes. Cependant un oukase de 1872 a derechef autorisé le comité des ministres à décider souverai-

(1) Les plus connus, rivalisant à plusieurs égards avec les plus considérables des autres pays du continent, sont : la *Gazette de Moscou*, la plus ancienne de toutes, qui existe depuis 1755 et qui est devenue de nos jours, avec le *Messager russe*, sous la direction de M. Katkof, un des principaux organes du panslavisme, le *Golos* (la Voix), le *Contemporain*, le *Journal* (russe) *de Saint-Pétersbourg*, qu'il ne faut pas confondre avec les feuilles publiées en français et en allemand sous le même titre, le *Nouveau Temps*, la *Gazette de la Bourse*, l'*Invalide russe*, etc.

nement, par ordonnance et sans appel, de l'interdiction et de la confiscation de toute livraison de revue comme de tout ouvrage, sans préjudice des poursuites judiciaires. Pour les livres et journaux venant de l'étranger il y a une censure spéciale à la frontière, où tout ce qui y paraît dangereux ou mal sonnant est *passé au caviar*, c'est-à-dire noirci d'encre, procédé qui a remplacé l'usage des ciseaux. Quant aux feuilles de province, à l'égard desquelles la censure préalable a été généralement maintenue, elles continuent à quelques rares exceptions près de végéter dans la dépendance la plus humiliante de tous les caprices de l'autorité administrative, dont elles ne peuvent avoir d'autre souci que d'insérer les communications, d'étudier les susceptibilités et de prévenir les moindres désirs, ainsi que de suivre les injonctions avec une docilité à toute épreuve. La nullité qui résulte de l'abaissement profond de toute cette partie de la presse est d'autant plus regrettable qu'elle permet aux journaux des deux centres métropolitains de s'assurer de plus en plus la possession d'une sorte de monopole de la publicité, qu'elle favorise le débordement et la circulation des imprimés de la presse clandestine de l'intérieur et du dehors, où la Suisse paraît être devenue son principal foyer de propagande, et qu'elle prive le gouvernement lui-même des moyens de contrôle et d'information les plus simples et les plus sûrs ; car avec la difficulté additionnelle de la grandeur des distances, il n'en a pas d'autres pour apprendre la vérité et juger de l'effet de ses propres mesures, dont rien ne compromet plus sérieusement l'épreuve et le succès que ce mutisme constant d'organes locaux bâillonnés ou serviles.

Les conséquences mêmes de l'abolition du servage, les mécomptes éprouvés dans l'essai d'une partie des réformes qui l'accompagnèrent et le progrès incessant des idées modernes, poussent la Russie à franchir, sans s'arrêter devant les aspérités d'une crise temporaire, le seuil d'une nouvelle période de la marche de son développement. On a dû y reconnaître combien il est dangereux de captiver systématiquement et de refouler sous terre l'effervescence inséparable du travail intérieur d'une société qui tend à son émancipation. Les anciennes formes de l'autocratie traditionnelle ont fait leur temps ; la protestation contre les abus se généralise et le pays se rencontre avec l'étranger dans le sentiment de la nécessité de l'introduction des principes et de règles fixes qui, en dispensant d'un continue recours à des mesures d'exception, par lesquelles on retombe toujours fatalement dans l'arbitraire, déterminent enfin le triomphe

d'une légalité positive et durable. Il n'y a pas moins d'unanimité sur l'urgence de procurer à la publicité, en Russie, les garanties dont le manque y rend presque tout contrôle illusoire, d'y donner à l'opinion la facilité de s'exprimer librement, d'accorder aux populations le droit de manifester leurs besoins et leurs désirs par des organes de leur propre choix, ainsi que de concéder à ceux-ci une participation directe au règlement des affaires publiques. Cela tendrait à l'organisation d'un système représentatif, contenue en germe dans celle du zemstvo et que l'on peut se représenter sous des formes diverses, suivant le plus ou moins d'extension qu'il conviendrait au gouvernement impérial de donner au cercle des attributions et au fonctionnement encore si restreint de ces assemblées provinciales, jusqu'à présent dépourvues de toute autorité politique et retenues ainsi dans l'impuissance. Ce ne sont pas toutefois les institutions parlementaires de l'Europe occidentale qu'il pourra songer à prendre pour modèles. Elles ne seraient guère applicables à un empire tel que la Russie.

L'ignorance de la grande masse du peuple ne permettrait pas d'établir une construction politique sur la base flottante du suffrage universel dans un pays où un embryon de bourgeoisie compte à peine, à côté de l'élément rural, et où les classes instruites ne forment pas encore ensemble plus du dixième de la population. La noblesse de son côté n'a pas, en Russie, de traditions qui puissent l'encourager à prétendre au rôle d'une aristocratie politique de la nature et de la force de celle de l'Angleterre au dernier siècle, et, avec ce que l'on connaît de la légèreté et de la mobilité slaves, un parlement dans lequel elle dominerait seule ne serait peut-être pas assuré, dans ses délibérations, de plus de calme que les anciennes diètes polonaises. Il y aurait donc lieu de chercher d'autres combinaisons, pour lesquelles le champ est heureusement très vaste. En général il semble que la direction d'un empire aussi étendu et de nature aussi complexe, difficile à gouverner avec les passions qui s'agitent dans une assemblée nombreuse, serait mieux placée entre les mains d'une délégation, d'un comité ou d'un conseil, imposant par les lumières, l'expérience et les capacités spéciales plutôt que par le nombre de ses membres. On y trouverait aussi de meilleures garanties contre les excès de centralisation, auxquels est naturellement porté l'élément de la grande majorité russe, et qui, en s'appesantissant davantage sur des minorités plus avancées, ne feraient pas seulement tort à celles-ci, mais tourneraient

contre l'intérêt de la civilisation même. Or les annexes hétérogènes de la lisière occidentale de l'empire ont en partie d'autant plus de droit au respect de leurs coutumes et particularités provinciales que le gouvernement russe n'a jamais rencontré chez elles d'autre opposition que la longue résistance de la Pologne. Mais celle-ci même, dans l'état actuel de l'Europe, ne paraît pas disposée à se laisser entraîner de nouveau par les illusions qui l'ont perdue.

L'idée de sa reconstitution dans les provinces où l'élément polonais se noie de plus en plus dans son entourage petit russien, bélorusse et lithuanien, pouvait être depuis longtemps taxée de chimère, et même dans le royaume, où il prédomine encore, les chances de succès d'un mouvement insurrectionnel n'ont pas moins diminué, par suite des mesures qui y ont rendu les paysans propriétaires. Là aussi le terrain paraît aujourd'hui plus accessible à des vues de conciliation, et un adoucissement des rigueurs précédentes ne demeurerait probablement pas sans fruit. L'œuvre d'une grande réforme d'en haut est commencée en Russie; elle n'a besoin, pour devenir plus féconde, que d'un complément politique, approprié aux exigences de la situation actuelle de l'empire, mais conçu dans un esprit libéral et dont l'application ne démente pas la tendance. A la chaudière en bouillonnement il faut des soupapes ou des soupiraux, l'explosion seule étant à craindre non le sifflement de la vapeur qui s'échappe. Ce n'est point par la compression, mais par une sage liberté, que l'on pare au désordre des idées qui fermentent et à ses funestes éclats.

CHAPITRE III

SITUATION ET PROGRÈS ÉCONOMIQUES DE L'EMPIRE RUSSE

§ 1. — Statistique de la population.

Des statistiques russes en général. — Dénombrements et revisions, mouvement et répartition des groupes de la population de l'empire. — Saint-Pétersbourg, Moscou et Varsovie. — Autres cités principales, villes de province, bourgs et villages.

La statistique de la Russie est une des plus défectueuses, par suite de l'énormité des distances, du caractère d'une partie de sa domination et des grandes difficultés qui en résultent pour l'exactitude du contrôle. Aussi, les incertitudes qui y règnent justifient et commandent-elles, même souvent, un sobre usage de ses données. Une grande partie des évaluations de la superficie territoriale ne se fondent que sur la mesure des cartes et n'offrent en conséquence pas moins de variantes que celles-ci.

Jusqu'en 1858, il n'y eut même point, en Russie, de recensement, proprement dit, de la population. Elle présentait pour tout l'empire, en 1860, un total probable d'environ 75 millions d'âmes. Ce fut la dixième des *revisions*, dont les neuf précédentes n'avaient été effectuées, depuis 1719, qu'à des intervalles de 20 ans, puis de 10 ou moindres, par les agents du fisc, pour établir le nombre des personnes soumises à la capitation ou aux autres impôts. D'après ces relevés, dans lesquels on ne tenait qu'accessoirement et très sommairement compte des femmes, des nobles, du clergé, des cosaques et de peuplades entières, affranchis de cette obligation, la Russie comptait approximativement en 1725, à la mort de Pierre le Grand, 18 millions d'âmes (sur 15 millions de kilomètres carrés), 36 en 1796 vers la fin du règne de Catherine II, 45 en 1816 et 69 en 1851. Il se fait en outre beaucoup de recensements locaux, annuellement bâclés par la police. C'est par la synthèse des résultats ainsi fournis et des

états d'accroissement que l'on est arrivé aux derniers totaux d'environ 88 millions d'âmes vers 1870 (v. p. 19 et 20) et 95 millions vers 1880, dans lesquels les possessions d'Asie figurent pour 13 millions et demi et 14 millions respectivement. Dans la Russie d'Europe, le nombre des femmes dépassait celui des hommes, en 1863, de 744,000 d'après M. de Séménof. A ce chiffre il y a lieu d'ajouter un excédent pareil de 164,000 femmes pour le royaume de Pologne (en 1864), tandis que pour la Finlande on manquait de données comprenant la distinction des sexes.

Des recensements particuliers ont été opérés dans ces deux dépendances de l'empire. La population du royaume, réduite à 2,600,000 âmes, dit-on, quand il passa en 1815 à la Russie, s'était élevée à 4,175,000 en 1828, tomba en 1835 à 4,060,000, par suite de la catastrophe de 1831 et du choléra, qui avaient enlevé près de 330,000 âmes, mais est remontée depuis à 4,852,000 en 1851 et, après une nouvelle diminution temporaire, à 6,528,000 d'après le recensement de 1872. On la croit aujourd'hui de 7,150,000 âmes. La grande principauté de Finlande n'avait que 1,178,000 habitants en 1820, 1,430,000 en 1840 et 1,628,000, en 1856. A la fin de 1877 on en comptait 1,969,000, dont 963,000 du sexe masculin, et actuellement le total doit avoir dépassé 2,020,000.

Les registres de l'état civil, tenus par le clergé, laissent beaucoup à désirer en Russie, sous le rapport de l'exactitude. Pour la période quinquennale de 1861 à 1865, M. de Séménof admettait les moyennes annuelles de 636,000 mariages, de 3,090,000 naissances, dont 93,000 d'enfants illégitimes, et de 2,244,000 décès.

Les paysans russes se marient très jeunes, la race slave est prolifique et l'espace ne manque pas; aussi l'accroissement de la population est-il très rapide, dans la majeure partie de l'empire, et croit-on pouvoir y compter sur un doublement après une période d'environ 65 années. Mais d'autre part la mortalité des enfants en bas âge, avec le manque d'hygiène et de soins médicaux, y est également très forte, et la moyenne générale de durée de la vie humaine n'y dépasse probablement pas 24 ans. Les tribus errantes en particulier, avec lesquelles les Russes sont entrés en contact dans les régions sibériennes et arctiques, fondent comme les Peaux-Rouges de l'Amérique du Nord. Dans le royaume de Pologne, malgré une nouvelle perte de 142,000 personnes tuées les armes à la main, exécutées (1,468), bannies ou émigrées par suite de l'insurrection nationale de 1863 à 1864, l'augmentation, comme on l'a vu plus haut, a été

notoirement considérable depuis l'amélioration des rapports agraires; elle se montre le plus faible en Finlande, à cause des disettes fréquentes à l'intérieur, bien que le nombre de bras disponibles n'y suffise pas non plus entièrement à l'exploitation des terres cultivables.

Il est peu de régions aussi sujettes aux ravages des épidémies et des épizooties que certaines parties de l'empire russe. En hiver 1879 la peste, à son tour, sévit cruellement dans la région du bas Volga. En 1848, 668,000 malades périrent du choléra. La guerre de Crimée paraît avoir coûté à la Russie plus d'un demi-million d'hommes, et les pertes causées ou entraînées par la dernière guerre contre les Turcs n'ont probablement pas été moins considérables. En outre, après la première, environ 85,000 Tatares passèrent de la Crimée en Turquie, et, de 1855 à 1864, le grand exode des Tcherkesses et autres Caucasiens musulmans pour la même destination dépassa le chiffre de 400,000 individus des deux sexes. Les immigrations de la frontière chinoise sur le territoire russe signalées d'autre part, en 1865, n'atteignaient pas le chiffre de 14,000 individus, nomades pour la plupart.

Dans le cours des voyages et migrations de la période bidécennale 1857-76, le mouvement de sortie a dépassé celui d'entrée, pour les sujets russes, de 453,000 émigrés (1) en total, tandis que, pour les étrangers, il y a eu un excédent d'immigration de 937,000 (voy. aussi p. 90), qui a doublement comblé la lacune. En 1877, on a compté 845,000 personnes à l'entrée et il n'en est sorti que 831,000. A l'intérieur aussi il y a, principalement dans les directions du centre à l'est et au sud, un mouvement perpétuel de paysans russes sur le territoire de l'empire même.

Dans cet empire éminemment rural, les villes et autres communes qualifiées d'urbaines (*poçads*), réunissant à peine le dixième des habitants, sont encore loin d'être aussi nombreuses et beaucoup moins peuplées que dans l'Europe centrale et occidentale. La statistique varie d'ailleurs continuellement dans l'indication du nombre des premières. Voici les données officielles les plus complètes, remontant toutefois à 1856 pour la Russie proprement dite et ses possessions orientales :

(1) Y compris beaucoup d'anciens colons allemands mennonites de la Russie méridionale, qui sont allés en Amérique dans les années 1873 et 74, pour échapper au recrutement.

	Villes.	Poçads	Bourgs	Villages et hameaux.
Russie d'Europe.........	600	48	1,307	285,000
Lieutenance du Caucase...	30	»	4	8,800
Sibérie..................	47	»	1	11,600
Totaux...............	677	48	1,312	305,400

D'après des données postérieures, le nombre des villes s'élevait, en 1860, à 38 dans le gouvernement général du Caucase et à 56 en Sibérie, les deux principales régions coloniales. Dans la Finlande, où la population rurale, en moindre partie groupée en villages, habite surtout des fermes isolées, on distinguait, en 1876, 33 villes et 5 bourgs. Pour le royaume de Pologne nous renvoyons à la page 149. Il paraît que l'on n'y reconnaît plus aujourd'hui le rang de villes qu'à 117 communes, sur un total de près de 27,000.

C'est dans les provinces baltiques que les villes ont le plus d'importance relative. Dans l'ensemble de la Russie, on n'en rencontre guère plus d'une, en moyenne, sur un espace revenant à peu près au double de la superficie de deux petits départements français; dans la région du Caucase, les distances moyennes de l'une à l'autre (de 96 kilomètres en Russie et de 18 en Pologne) sont plus considérables encore et en Sibérie la proportion n'est même que d'une ville pour une étendue de pays égale aux 2/5 de la France. On voit par là quelle marge il y a pour l'avenir dans toutes les parties de cet immense corps de domination.

En 1871, l'empire russe ne comprenait que 187 villes d'un chiffre de population supérieur à 10,000 habitants, parmi lesquelles les trois capitales ont dépassé 300,000 et même 600,000, 5 ou peut-être aujourd'hui 8 autres villes le chiffre de 100,000, en y comprenant Tiflis, la capitale de la Transcaucasie, et 27 en totalité sont au-dessus de 40,000 âmes.

Bien qu'aucune des deux capitales de la Russie n'égale encore en population celles de l'Angleterre et de la France, ni même celles des deux empires voisins d'Allemagne et d'Autriche, elles n'ont, comme centres de vie et d'attraction, point de rivales dans l'immense région dont elles sont la tête et l'âme, et il en est de même pour Varsovie dans le royaume de Pologne. Pétersbourg, la métropole des bords de la Néva, est celle de la Russie moderne, la ville du gouvernement et du monde officiel, artificiellement mais perpétuellement grandie par la centralisation, ainsi que la place dirigeante des relations politiques et commerciales avec l'extérieur. La vénérable, la « sainte »

Moscou, au contraire, est restée la vraie capitale de la vieille Russie ou Moscovie, la résidence favorite de la riche noblesse indépendante du tchine et le foyer principal des tendances slavophiles et panslavistes, ce qui ne l'a pas empêchée d'en devenir en même temps, grâce à sa position centrale, le foyer le plus actif et le plus important de l'industrie nationale, ainsi que le point de convergence et de rayonnement de toutes les lignes maîtresses du réseau des chemins de fer de l'empire. Par suite de l'affluence continuelle de domestiques mâles et d'ouvriers, dans les deux capitales, les hommes y sont d'un cinquième ou d'un quart même plus nombreux que les femmes, disproportion qui ne se retrouve dans le même sens en Russie, où des rapports inverses prédominent en général, que dans les gouvernements à colons de l'est. Varsovie, comme Moscou, a pu se dédommager en partie, par l'accroissement de son importance matérielle, de la diminution de son rôle national, politique et administratif. Kief, avec ses églises et ses souvenirs, est la Moscou des Petits Russiens. L'ancienne cité anséatique de Riga et la moderne Odessa ne sont pas seulement des ports et des entrepôts dominants sur deux mers, mais aussi les capitales de fait, l'une de la Livonie, l'autre de toute la Russie méridionale. Parmi les centres régionaux de l'intérieur, il faut encore distinguer Kazan à l'est, Vilna à l'ouest et au sud Kharkof. Cette dernière place est en même temps un des marchés intérieurs de l'empire qui ont le plus rapidement prospéré de nos jours avec les chemins de fer, comme Kichénef en Bessarabie, Berditchef sur les confins de la Volhynie, Saratof sur le Volga et d'autres. Les ports de la Baltique ont en général un cachet allemand ou suédois ; ceux de la mer Noire un air mi-français mi-italien ou levantin.

Pour les villes russes d'importance majeure, Moscou est le prototype, avec son kreml et ses nombreuses églises, comme avec la disposition concentrique de ses quartiers autour du noyau. Ce quartier central, sur les grandes places et les rues droites duquel s'alignent d'ordinaire les édifices publics et les casernes, les palais et demeures du gouvernement, de la noblesse des environs et des autres habitants les plus riches, aux murs généralement badigeonnés de blanc ou de jaune, représente presque partout la même uniformité d'aspect. Il y a plus de variété et de pittoresque à l'est, dans le bassin du Volga, où l'élément asiatique des mosquées et des bazars se mêle au tableau. Comme dans toute la Russie le terrain a peu de valeur, les villes y occupent souvent de vastes surfaces, renferment de grands jardins, ou même des champs en culture, et sont

entourées de faubourgs, habituellement désignés par les noms de « slobodes des charpentiers ou des maçons, des maréchaux-ferrants ou des cochers, des cosaques, des archers ou des soldats ». Les maisons et la population de colons et paysans immigrés que l'on y trouve n'ont pas le moindre air de bourgeoisie. On y est en pleine campagne. L'édilité, dans ces conditions, ne peut être que très défectueuse; aussi beaucoup de chefs-lieux de district et même de gouvernement manquent-ils encore de l'éclairage au gaz et n'ont-ils que peu ou point de rues pavées. En Pologne comme en Russie, les petites villes, et des quartiers entiers dans les plus grandes même, sont encore construites tout en bois (1). La plupart des premières et des bourgs ne sont en réalité que de grands villages formés d'une seule rue longue, bordée de haies et d'habitations plus largement espacées que dans les campagnes proprement dites, où elles sont ordinairement accouplées par deux, avec pignon sur rue et portes et marches de côté sur la cour. Dans la Nouvelle Russie, la Lithuanie, la Courlande, la Livonie méridionale et une partie du gouvernement de Vitebsk; on ne voit, comme en Finlande, que des fermes isolées au lieu de villages.

§ 2 — Production générale.

Agriculture. — Elle forme l'élément de prospérité capital de l'empire. Ce que les États-Unis sont dans le nouveau monde, il ne tient qu'à la Russie de le devenir dans l'ancien par la fertilité d'une grande partie de son vaste territoire d'Europe. Les terres soumises au labour n'en forment encore, il est vrai, qu'un cinquième, tandis que plus d'un quart de la superficie n'en offre que de complètement improductives, telles que roches, toundras et steppes; mais les pâturages de celles-ci nourrissent d'innombrables troupeaux, et les forêts, qui couvraient autrefois plus de la moitié des plaines sarmatiques, peuvent également être comptées comme une source de richesse, dont on songera probablement à tirer meilleur parti dans l'avenir que dans le passé, après que le défrichement et le

(1) D'où la fréquence d'incendies, tels qu'au printemps de 1879 ceux des villes d'Orenbourg, d'Ouralsk, d'Irbit, de Pétropavlovsk et de Perm, dans lesquels on soupçonna les mains criminelles du nihilisme.

gaspillage, ou l'incurie, en ont réduit l'étendue de plus d'un cinquième. Les forêts de la couronne seules occupent encore un espace de 18,700 milles carrés géographiques, dont les deux tiers se trouvent compris dans les six gouvernements septentrionaux de Vologda et d'Arkhangelsk, de Viatka et de Perm, d'Olonetz et d'Ingrie. Elles représentent 92 p. 100 de la surface du premier et moitié de celle de la Finlande, tandis que dans la région du midi de l'empire un sixième de la Russie d'Europe est entièrement déboisé. Il n'y a pas moins d'inégalité dans la répartition des terres arables. Vers le centre, elles constituent de 60 à 70 p. 100 du sol des gouvernements de Voronèje, de Tambof, de Koursk et de Toula; à l'extrême nord, un millième à peine de celui d'Arkhangelsk.

La couronne est, en Russie, maîtresse de 47 1/2 p. 100 de la propriété foncière, y compris les apanages, et c'est naturellement aussi dans les gouvernements les moins peuplés, les trois plus septentrionaux et les plus reculés à l'est, qu'elle a des lots majeurs disponibles. Les terres appartenant à la noblesse ne forment que 22 1/2 p. 100 de l'ensemble, et 30 p. 100 ont été attribués aux paysans, qui sont toutefois encore débiteurs, envers l'État, d'une grande partie du prix de rachat, avancé par lui et remboursable en 49 annuités de 6 p. 100 du capital, comme nous l'avons dit p. 134. D'autres ont préféré de s'acquitter directement, par des prestations de travail, envers leurs anciens seigneurs. Avec une surabondance de terres telle qu'il n'en existe dans aucune autre partie de l'Europe, rien ne pousse encore fortement, dans cet empire, à une grande amélioration de la pratique traditionnelle; on est fidèle à l'ancienne routine, l'assolement triennal est très répandu et la culture itinérante continue à jouer un grand rôle, dans tous les gouvernements où le terrain est peu disputé : dans le midi, jusqu'en Bessarabie chez les Bulgares, qui comptent cependant parmi les meilleurs colons. Dans le gouvernement d'Olonetz et naguère aussi chez les Cosaques de l'Oural, où il y a des communautés agraires embrassant une vingtaine de villages, soit même un plus grand nombre, le mir s'est étendu à la volost et à des circonscriptions beaucoup plus larges encore. Dans toutes les provinces occidentales, le droit germanique et la coutume polonaise ont, depuis longtemps, fait prévaloir la propriété privée. Même sur les terres de la grande propriété, on ne trouve une agronomie plus avancée que dans les provinces baltiques et dans la Russie méridionale, où les colonies allemandes servent de modèle.

Pour les céréales, la Russie a été dépassée par les États-Unis, qui en ont produit 785 millions et demi d'hectolitres en 1877, tandis que sa propre récolte, durant la période 1870-74, n'est évaluée en moyenne annuelle qu'à 653 millions d'hectolitres pour 96 millions et demi d'hectares, dont 32 millions et demi ou le tiers sont restés en jachère, à côté de 10,881,000 en froment, 26,286,000 en seigle, 13,203,000 en avoine, etc, Dans le nord, le seigle et l'orge remplacent le blé. La culture du sarrasin a le plus d'importance dans le gouvernement de Toula. Celle du maïs n'appartient qu'au midi. La vaste région de la terre noire est presque entièrement affectée à l'ensemencement de ceréales, dont le rendement, qui varie de 3 à 5 grains, est toutefois relativement très faible. Avec l'emploi de toutes les terres arables, une culture soigneuse et perfectionnée permettrait certainement d'atteindre une production quintuple et sextuple. Mais actuellement, par suite de la difficulté temporaire des communications, les voies fluviales, qui seules se prêtent naturellement au transport des matières et denrées encombrantes, étant gelées pendant une grande partie de l'année, il arrive souvent que telle province, à cause de la sécheresse ou de la surabondance des pluies, ou bien aussi du fléau des sauterelles et d'autres insectes, commun dans l'Oukraine et toute la Russie méridionale, souffre de la disette, tandis que des districts mieux pourvus du voisinage ne trouvent leur compte que dans l'exportation pour l'étranger des grains de leur récolte. A cette anomalie, que l'extension du réseau des chemins de fer peut seule faire disparaître, correspondent de fabuleuses inégalités de prix dans les mercuriales de l'intérieur. Dans la Russie Blanche et la Lithuanie, la culture des pommes de terre, dont on estimait la récolte à près de 63 millions d'hectolitres en 1871, a beaucoup augmenté depuis une trentaine d'années. On les y emploie, comme ailleurs la farine de seigle, à la fabrication de l'eau de vie.

Aucun pays n'est à même de fournir autant de lin et de chanvre que la Russie. Sa production linière, évaluée en 1877 à 241,000 tonnes de lin teillé, provenant de 781,000 hectares et dans laquelle excellent les gouvernements de Pskof, de Smolensk et de Viatka, égale celle de tout le reste de l'Europe, qu'elle contribue fortement à approvisionner. Dans les gouvernements méridionaux, on s'applique aussi à la même culture comme à celle du chanvre pour la graine, ce qui porte la valeur annuelle du produit à environ 90 millions de roubles pour la première et 30 millions pour la seconde, qui réussit jusqu'à 58° de lat. N., mais est d'un bien moindre intérêt

pour l'exportation. Pour la betterave, dont l'introduction remonte au commencement du siècle, la Russie est maintenant au niveau de l'Autriche-Hongrie. Un quart de la production annuelle, d'environ 2,800,000 tonnes ou 12 millions de roubles en valeur totale, est fourni par la Kiovie.

Parmi les produits secondaires, la récolte du tabac atteint annuellement environ 3 millions de roubles. On estime fort le houblon, l'anis et le cumin de l'Oukraine, le pavot et l'opium de Kharkof et de Taganrog, la graine de moutarde de Saratof et de Sarepta, la rhubarbe et les fruits de la Crimée, notamment ses pommes. La Podolie et le gouvernement de Tver fournissent de la garance, plusieurs districts du centre et de la Russie méridionale aussi du pastel. Les cultures fourragères ne sont pratiquées que sur les domaines de la noblesse courlandaise et livonienne.

Les trois quarts de la production vignoble de l'empire proviennent de la lieutenance du Caucase, soit plus particulièrement de la Kakhétie, ainsi que des bords du Terek et du Kouban. Cependant on cultive aussi la vigne dans la Russie d'Europe, en Bessarabie et en Crimée avec le plus de succès, chez les Cosaques du Don et quelque peu dans le gouvernement de Kherson, comme dans les jardins d'Astrakhan, de Kief et de la Podolie. Mais toute cette récolte européenne ne paraît être que d'environ 585,000 hectolitres, en grande partie employés à la fabrication de vins mousseux.

Troupeaux. — La grande richesse de la Russie à cet égard tient en partie à l'état nomade de plusieurs millions de ses habitants et à l'infériorité même du développement de son économie rurale. Il en est surtout ainsi pour ce qui concerne les chevaux, plus nombreux que les hommes dans les steppes de l'Asie russe et du Turkestan, comme dans celles de plusieurs gouvernements cis-ouraliens, qui leur offrent de même un immense champ de vaine pâture et de libre parcours.

D'après les derniers relevés approximatifs, la Russie d'Europe avec la Pologne posséderait :

16,295,000 chevaux......	soit 20	pour 100 hab.
23,836.000 bêtes à cornes	— 29	—
49,021,000 bêtes à laine..	— 60	—
10,332,000 porcs........	— 13	—

Dans aucun autre pays du monde, l'effectif de la race chevaline n'approche de celui que présente cet inventaire. Aux avantages du

nombre ceux de la qualité viennent se joindre. Les meilleurs chevaux russes sont ceux de la Bessarabie, de la Nouvelle Russie et de la Crimée, de l'Esthonie et du gouvernement d'Arkhangelsk. L'éducation chevaline forme d'ailleurs un objet de sollicitude particulière pour le gouvernement et les grands propriétaires, qui entretiennent d'excellents haras. Les chevaux à peu près sauvages des Cosaques, des Kirghizes et les Kalmouks, sans payer d'apparence, sont aussi renommés pour leur vigueur infatigable. Cependant les épizooties, non moins funestes au bétail de ces régions, la sécheresse, les tempêtes de neige et autres rigueurs de l'hiver, déciment souvent leurs troupeaux, parmi lesquels elles viennent encore tout récemment de causer de terribles ravages, chez les Kirghizes et les Baschkires surtout.

Si, pour les différentes espèces de bétail, la Russie l'emporte aussi par le nombre sur l'Europe centrale, la Grande-Bretagne et la France, cette supériorité absolue se résout en une infériorité relative par le perfectionnement des races et des rapports plus favorables avec les chiffres de population dans ces contrées d'agriculture plus avancée. Les gouvernements russes qui réussissent le mieux dans l'élève du gros bétail sont ceux d'Esthonie, de Podolie, de Poltava, de Kharkof et des steppes du Don.

A Kharkof et sur le littoral de la mer Noire, on emploie aussi les buffles comme auxiliaires des bœufs pour le trait, et chez les nomades des steppes du sud-est commence l'usage du chameau. Au gros bétail on pourrait assimiler aussi, dans la région arctique, les rennes dont nous trouvons le nombre très diversement évalué de 116,000 à 250,000 têtes dans le gouvernement d'Arkhangelsk.

Ce sont les cuirs et le suif qui constituent principalement l'intérêt industriel et commercial de la race bovine pour la Russie, après la viande même, la préparation du beurre et du fromage étant médiocre. Pour les moutons, dont les régions du midi et de l'ouest possèdent les plus grands troupeaux, il est dans une production annuelle de près de 180,000 tonnes de laine, qui représente en valeur une cinquantaine de millions de roubles. On citait un colon allemand de la Tauride dans la succession duquel on ne trouva pas moins de 330,000 têtes ovines, source d'une fortune princière. Chez les Kirghizes, il existe une race particulière de moutons à grosse queue de graisse, qui atteignent souvent le poids d'un quintal métrique. On élève aussi, pour la maroquinerie, environ un million et demi de chèvres.

Le centre, l'ouest et le midi sont les parties de la Russie d'Europe qui engraissent le plus de porcs. On nourrit aussi de la volaille, autant que la rigueur du climat le comporte.

Le royaume de Pologne en particulier, dont les existences se trouvent comprises dans les chiffres qui précèdent, possédait dès 1862 plus de 672,000 chevaux, 2,040,000 bêtes à cornes, 3,797,000 moutons dont 2,414,000 de race améliorée, actuellement plus de 4 millions en totalité, et 1,012,000 porcs; la Finlande, en outre, d'après un état de 1870, 255,000 chevaux, près d'un million de têtes bovines, 922,000 moutons, 190,000 porcs, 31,000 chèvres et 60,000 rennes, le bétail des Lapons. C'est la seule province qui se distingue dans la production du beurre, dont elle exporte une grande quantité.

L'*apiculture*, encouragée par la forte consommation de cire du culte grec, est une des industries rurales de prédilection des paysans russes et polonais, non moins que des Baschkires.

Pêche et chasse. — Des populations entières en vivent encore presque exclusivement, dans les gouvernements arctiques de la Russie d'Europe comme en Sibérie, sans être sorties jusqu'à présent de leur état primitif, sur lequel la vie pastorale nomade marque déjà un progrès sensible.

Les pêcheries, dont on évalue le produit annuel dans la Russie d'Europe à 25 millions et demi de roubles (1), y ont plus d'importance et y sont aussi pour le régime alimentaire, avec le retour fréquent des jeûnes que prescrit l'église, plus indispensables que dans aucun autre pays. Le poissonneux Volga et les rivages caspiens fournissent, à eux seuls, une valeur au moins double de celle que l'on rapporte des bancs de morue de Terre-Neuve. On pêche le saumon et le hareng près de la plupart des côtes, l'esturgeon, avec les œufs duquel on prépare le caviar, et le délicat sterlet dans tous les grands fleuves qu'ils remontent; le thon, l'anchois et la truite de mer dans les parages méridionaux; le cabillaud, le turbot et la lamproie plus particulièrement dans la Baltique; enfin, la morue dans la mer Blanche, où le phoque est aussi fréquent que le dauphin dans la mer Noire. Du premier aussi on extrait de l'huile, de la vessie du grand esturgeon la colle de poisson la plus estimée.

(1) Le versant caspien y contribue pour 15 millions, celui de la mer d'Azof pour 4 et la région des lacs du nord-ouest pour 2 1/2 ; la Baltique avec ses tributaires pour 1 1/4, le bassin arctique pour 1 million, celui de la mer Noire pour 600,000 roubles seulement.

La chasse est tout aussi répandue, mais beaucoup moins lucrative, parce que les fourrures précieuses deviennent de plus en plus rares. La Sibérie fournit encore la zibeline, l'hermine, le petit-gris, les renards de prix et les rats musqués. Les plus belles viennent du pays des Yakoutes. En Europe, les Ziranes n'apportent au marché que des pelleteries plus communes, dont on évalue à 400,000 pièces au moins la quantité annuellement débitée par eux. Ces bénéfices sembleraient d'ailleurs être plus que neutralisés par les ravages que de nombreuses compagnies de loups causent parmi les troupeaux, s'il n'y a pas d'exagération dans le chiffre de 15 millions de roubles auquel on évaluait, en 1875, le montant de ces pertes, sans compter 161 morts d'hommes. Une chasse particulière aux steppes méridionales, celle de l'outarde, offre au point de vue du *sport* un intérêt non moindre que la poursuite beaucoup plus dangereuse de l'ours, dans le nord de l'empire.

Forêts. — Outre qu'elles occupent encore les deux cinquièmes du territoire de la Russie d'Europe, on peut juger de leur importance, pour l'économie intérieure, par ce fait seul que les huit neuvièmes de toutes les constructions y sont en bois, comme en songeant à l'énorme besoin de combustible que détermine la rigueur du climat. Elles ont été d'un grand secours aussi pour activer le travail des mines et offrent d'amples ressources pour la préparation de la potasse, de la poix et de la térébenthine. Cependant la difficulté du transport a borné jusqu'à présent l'exportation annuelle des bois et autres produits forestiers, qui ne peut s'effectuer que par Archangel, au moyen de la Dvina, ou par le Niémen et la Vistule à travers la Prusse, aux faibles valeurs de 1 1/2 à 3 millions de roubles. Le manque absolu d'ordre et de mesure dans les coupes n'en a pas moins accéléré la destruction des bois de haute futaie, dans le voisinage de tous les cours d'eau flottables. C'est depuis peu seulement que le gouvernement, intéressé à prévenir la dilapidation des essences propres aux constructions de la marine, a introduit un aménagement dans une partie de ses forêts domaniales et commence à s'occuper du repeuplement, ainsi que de plantations nouvelles pour consolider les dunes du littoral de la Baltique.

Mines. — Celles de l'Oural et de l'Altaï étaient déjà renommées dans l'antiquité. Le premier est la chaîne de l'ancien monde qui recèle et produit le plus d'or, avec du platine, autre métal précieux encore plus rare et très recherché pour certains usages de l'industrie, du plomb argentifère, du cuivre, le plus anciennement

exploité, et du fer, du chrome, du cobalte et du nickel, ainsi que des roches précieuses, comme la malachite, et des pierres fines. Ces richesses minérales, dont l'exploitation a repris de l'importance, depuis le milieu du dernier siècle, et une activité toujours croissante à partir de 1818, s'offrent le plus abondamment sur le revers asiatique de l'Oural moyen compris dans le vaste gouvernement de Perm. Tout l'or y provient aujourd'hui du lavage des sables aurifères, entremêlés de grosses pépites d'or natif; on a calculé que la masse d'or extraite de l'Oural de 1816 à 1868 inclusivement représente une quantité de 717,000 kilogrammes, ou 615 millions de roubles argent (2 milliards 460 millions de francs) en valeur. Le gouvernement impérial ne s'est départi du monopole de cette exploitation que depuis 1838. Dans la Sibérie orientale, les mines de l'Altaï et de la Transbaïkalie, mais surtout celles de Nertchinsk, fournissent aussi de l'argent et du plomb en gisements considérables, accompagnés de cuivre et des plus vastes couches de houille. La moyenne annuelle de la production de l'or dans tout l'empire, où l'on en trouve aussi dans la Sibérie proprement dite, le pays des Kirghizes et la Finlande, à la frontière de Suède, s'élevait durant la période 1871-75 à 33,380 kilogrammmes; celle de l'argent s'y trouva réduite au contraire de plus de 17,000 à 11,495 kilogrammes. Dans chacune des trois années suivantes la première atteignit une valeur d'environ 102 millions et demi de francs, ce qui revient à près du cinquième de la production totale du globe. Celle du platine, dont la découverte en Russie ne remonte qu'à 1824 et dont l'exploitation y est presque tout entière entre les mains de la famille Demidof et de la princesse Boutera-Radali, n'y excédait pas 2,010 kilogrammes en 1868.

Dans sa vaste étendue, cet empire n'a, pour le règne minéral, rien à envier à aucune région de l'Europe; il ne lui reste qu'à poursuivre l'exploration des ressources, encore en grande partie latentes, dont l'a doté la nature, et la construction des voies de transport nécessaires pour en tirer parti. En 1868, le fer y représentait environ la moitié, l'or 37, l'argent 1,5, le cuivre 4, 5, le platine 0,6, le zinc 0,5 et le plomb 0,35 pour 100 de l'ensemble de la production des mines, au travail desquelles était affecté, dès 1871, un personnel de plus de 266,000 ouvriers et dont plus du quart sont exploitées par l'État même.

Comme la richesse minière capitale de la Russie d'Europe, il faut mentionner, en première ligne, une multitude d'inépuisables dépôts

de fer, dans la région lacustre du nord-ouest et le bassin de la Kama, où le gouvernement de Perm comptait déjà, il y a un demi-siècle, 200 mines avec plus de 1,200 forges de fer, 27 usines de cuivre et 22 pour le traitement du plomb argentifère, occupant ensemble plus de 180,000 ouvriers. Le bassin du Don, les marais d'Olonetz et ceux de la Volhynie contiennent aussi beaucoup de fer. En 1876, la production de 311 mines s'est élevée à 1,112,000 tonnes de minerai et il en a été extrait 443,000 tonnes de fonte, la majeure partie par le traitement au bois. On fabrique aussi dans le gouvernement de Perm du fer en barres, de la tôle et de l'acier, mais le tout encore en quantités très insuffisantes pour les besoins de la consommation.

Le cuivre de l'Oural se prête supérieurement au laminage. Le Caucase en contient aussi, de même que la Sibérie orientale, où les riches mines d'Atchinsk, dans le gouvernement de Yénisseisk, demeurent inexploitées. Le zinc est un produit du royaume de Pologne, qui a retiré plus de 3,500 tonnes de ce métal de ses 5 mines de calamine, en 1872, et fournit en outre du plomb. La Finlande, enfin, n'a pas eu seulement de tout temps d'importantes exploitations de fer et de cuivre; on y trouve aussi un peu d'étain, de l'arsénic et du soufre.

L'étendue des terrains houillers surtout, encore très imparfaitement reconnus en Russie, où l'on n'a commencé à en exploiter que depuis 1854, n'y paraît pas moindre que dans les autres parties du continent européen. On y distingue le bassin de Dombrowa, un des plus largement exploités, dans le royaume de Pologne, près de la frontière de Silésie; celui de Moscou, le plus central, qui s'étend sur 7 gouvernements, a une superficie de 413 milles c. g. et paraît contenir environ 245 millions de tonnes d'une espèce de lignite; le bassin de Kief, qui fournit aussi du lignite; celui du Donetz, dont la riche production consiste pour plus de moitié en anthracite, et les gîtes houillers de l'Oural, échelonnés depuis le fleuve de ce nom jusqu'au bassin de la Petchora. Le produit total, qui s'est élevé de 176,000 tonnes en 1864 à 1,132,000 en 1873, ne dispense pas encore d'une forte importation de houille anglaise (de 1,822,000 tonnes en 1878). Mais il y a d'énormes réserves de charbon fossile hors d'Europe aussi, dans le Caucase, la Sibérie occidentale, le bassin du Syr-Daria et l'île Sakhalin. D'un petit glacier de la Sibérie orientale vient le meilleur graphite, employé à la fabrication des excellents crayons de Nuremberg. On y a trouvé

aussi le néphrite, espèce de jade. Les tourbières non plus ne manquent en Russie.

Le sel abonde dans les limans de la Bessarabie, les lacs salés des steppes d'Astrakhan et de la Crimée, les sources salées des gouvernements de Perm et de Simbirsk, les mines inépuisables de sel gemme d'Ilezk, sur la rive gauche de l'Oural, et celles d'Arménie. Les quantités du sel annuellement recueilli ont varié, dans les derniers temps, de 654,000 à 518,000 tonnes. Pour le royaume de Pologne, toutefois, il y a encore avantage à tirer ce qu'il lui en faut des mines plus proches de la Galicie occidentale.

Des sources de naphte, que l'on trouve aux deux extrémités du Caucase près de la mer Noire, mais surtout en grande abondance sur les bords de la Caspienne, on a tiré en 1873 plus de 22,230 tonnes de cette huile minérale.

Industrie et manufactures. — Bien qu'elles aient pris un développement plus considérable qu'on ne le suppose communément à l'étranger et réunissent environ 15 p. 100 de la population dans les ateliers des villes et des campagnes, le champ sur lequel se déploie l'activité des fabriques est, en Russie, plus restreint qu'ailleurs, à cause de la large place que les petites industries rurales et domestiques n'ont pas cessé de tenir dans l'économie intérieure du pays. En effet, le paysan russe construit encore partout lui-même sa maison et a toute l'habileté nécessaire pour confectionner, au sein de la famille, tout ce qui répond à ses besoins immédiats, son mobilier et son habillement, sa vaisselle et ses outils, ses embarcations, son chariot et son traîneau, le harnachement, etc. Il est excellent charpentier, maçon, poêlier, menuisier, serrurier, cloutier, bottier et tailleur, aussi bien que marinier, roulier (*jamtchik*) et conducteur d'oboses ou convois de voitures, dans l'industrie du transport. Des 6 millions et demi de ces paysans professionnistes, la grande majorité sont en même temps cultivateurs et s'occupent de leurs métiers principalement en hiver. La division du travail y est d'ailleurs poussée très loin et des villages d'industrie peuplés de 5 à plus de 25 milliers d'âmes sont adonnés à la fabrication d'un seul et même article. Ainsi, dans le gouvernement de Nijni-Novgorod, les habitants de Pavlovo font surtout de la coutellerie et de la serrurerie, tandis que, dans celui de Vladimir, Kholouy a la spécialité de l'enluminure d'innombrables images de saints, peintes sur des planches de bois de tilleul, et Ivanovo fournit une masse de toiles peintes.

Cependant les petites industries rurales commencent, là aussi, à être serrées de près par la grande, dont la concurrence leur imprime une tendance marquée à se centraliser davantage.

Les fabriques à l'européenne que possède aujourd'hui la Russie y ont été, dans l'origine, montées par des étrangers pour la plupart. Beaucoup d'entre elles, sans la protection d'un régime de douane des plus restrictifs à l'égard des produits similaires de l'extérieur, auraient certainement de la peine à se soutenir dans un pays dont l'intérêt naturel, avec la latitude que la surabondance des terres y laisse pour l'extension des cultures, est plutôt de produire et vendre des denrées et des matières premières que de détourner un grand nombre de bras de l'exploitation du sol et de les pousser prématurément vers l'industrie. Celle du lin, qui avait été jusqu'en 1830 la plus importante de la Russie, mais serait fort embarrassée de trouver un débouché pour ses tissus au dehors, ne travaille plus aujourd'hui que pour le marché intérieur, dans le bassin du haut Volga, les gouvernements de Kostroma, de Jaroslavl et de Vladimir surtout. La manufacture du coton, qui lui fait de plus en plus concurrence, représente actuellement, à elle seule, avec un outillage de filature de 2,500,000 broches, moitié environ de celui de la France ou de l'Allemagne, non moins du tiers de la grande industrie russe. Groupée surtout autour de Moscou, Vladimir et Kostroma, elle s'est propagée en outre dans le royaume de Pologne, ainsi qu'en Esthonie, et organisée sur une échelle non moindre à Saint-Pétersbourg. Elle emploie annuellement pour le moins 125,000 tonnes de coton (1877).

La fabrication des lainages, la seconde en importance des branches textiles, qui occupe plus de 100,000 ouvriers, a ses foyers principaux sur le Volga supérieur aussi et dans le bassin de l'Oka, où Moscou fournit les draps les plus fins, ainsi que des étoffes communes, en partie pour les besoins de l'Asie centrale et du marché chinois, concurremment avec la Petite Russie, le pays du Don et celui du Volga moyen. Le district manufacturier dont Lodz est le centre, à l'ouest de la Vistule dans le royaume de Pologne, la Volhynie, la Livonie, le gouvernement de Grodno et celui de Tchernigof, doivent être mentionnés de même comme produisant beaucoup et d'excellents lainages, le premier surtout. Les principales manufactures de soieries unies ou brochées dans le goût national sont établies dans les deux capitales, où se concentrent aussi les industries de luxe telles que la carrosserie, la sellerie, l'orfèvrerie

et la bijouterie. La soie est fournie principalement par la région transcaucasienne.

La préparation des cuirs de Russie jouit d'une réputation ancienne et méritée. Le bois de santal et une huile extraite de l'écorce de bouleau, employés dans le corroyage, y donnent aux peaux la bonne odeur qui les distingue. Environ 13,000 petites tanneries en avaient livré au commerce plus de 10 millions, en 1872.

La préparation du suif, la fabrication de la stéarine et celle des produits chimiques, de la colle notamment aussi, sont arrivées à constituer ensemble une branche non moins importante pour la valeur de sa production.

Si les grandes usines métallurgiques sont pour la plupart établies auprès des mines dans le gouvernement de Perm, Toula est le centre de la fabrication d'armes, de la coutellerie, de la quincaillerie et d'autres spécialités, plus estimées, d'ouvrages usuels ou de fantaisie en cuivre, bronze et autres compositions métalliques. Les ateliers pour la construction de machines se multiplient. Dès 1868, ils avaient fourni 212 des 1,150 locomotives que la Russie possédait alors. On a créé aussi des papeteries, des verreries, des fabriques de porcelaine et de faïence, des tuileries, etc.

Les industries les plus viables et les plus fortement constituées sont celles qui se rapportent au régime alimentaire, bien que les alcools et le sucre soient soumis à l'accise. Pour la mouture, il existe plus de 80,000 petits moulins hydrauliques, mais encore très peu de grandes minoteries à vapeur. De même les brasseries n'ont été, jusqu'à présent, introduites dans les villes russes qu'en nombre très insuffisant, tandis que la fabrication des spiritueux, dans laquelle les grandes distilleries l'emportent maintenant sur les petites, augmente rapidement. Au nombre de 3,913 en 1876, elles avaient fourni en cette année à la consommation 3,440,000 hectolitres d'alcool, représentant une quantité double au moins d'eau-de-vie.

La fabrication du sucre de betterave, sur les domaines des grands propriétaires, n'a pas fait moins de progrès. Elle occupait en 1878 près de 300 usines, dont plus de la moitié en Kiovie et presque toutes les autres aussi dans la région du tchernozom, ou en Pologne. Sa production, de plus de 220,000 tonnes de sucre, égalait en importance celle de l'Autriche-Hongrie, soit les trois cinquièmes du débit annuel de la sucrerie indigène française.

La plupart des industries russes sont également représentées en

Finlande, où l'on raffine en outre beaucoup de sucre, et fabrique des allumettes chimiques, comme en Suède.

Production totale. — M. de Buschen l'évaluait, pour la Russie d'Europe, avant l'affranchissement des campagnes, à environ 2,452 millions de roubles, sur lesquels il attribuait 1,579 millions aux produits du sol et 873 environ à ceux de l'industrie. Or il est incontestable que, par suite de cette grande mesure, l'activité industrielle non moins que l'agriculture a pris un vif essor, depuis 1865 surtout, ce qui permet d'augmenter de 400 millions de roubles au moins les deux premiers chiffres de cette évaluation, sinon le troisième qui nous semble exagéré. A côté des bons résultats de l'abolition du servage, on a constaté cependant des effets moins heureux, dans des gouvernements très mal partagés quant à la fertilité du sol, où beaucoup de malheureux paysans, ne pouvant suffire aux charges de l'impôt accru de celle des annuités de rachat à payer, ont dû abandonner leurs champs et chercher à louer leurs services ailleurs. Ainsi le mir n'a pas complètement préservé la Russie de cette plaie du prolétariat que le fléau de l'usure, dont les associations industrielles n'y sont pas plus exemptes que les communautés rurales, tend plus particulièrement à élargir, sous la pression des taux exorbitants de l'intérêt, dans tous les pays d'Orient.

§ 3. — Viabilité, commerce et navigation.

La Russie, possédant un sol généralement plat, riche en chevaux et autres animaux de trait, ainsi que particulièrement favorisée par la disposition naturelle de son système fluvial, s'est trouvée moins embarrassée, pour l'établissement de ses communications intérieures, que maint pays de montagnes d'une bien moindre étendue. Elle n'en a pas moins eu besoin, plus que tout autre, des chemins de fer, pour remédier au grave inconvénient des retards que la longueur de l'hiver et l'énormité des distances y entraînent.

Chaussées. — Les routes ordinaires sont le plus difficilement praticables dans la saison qui suit le dégel. Il y a douze ans, les chaussées et voies battues faisaient encore grandement défaut; mais, depuis, il en a été construit beaucoup et, en 1875, elles présentaient une longueur totale de près de 100,000 kilomètres. Parmi les routes impériales, celle de Saint-Pétersbourg en Sibérie, d'un parcours de

plus de 6,300 kilomètres, est certainement la plus étendue qui existe. Passant par Novgorod, Tver et Moscou, Nijni-Novgorod, Kazan, Perm, Yekaterinbourg et Tobolsk, elle se termine à Irkoutsk. Les plus importantes pour la Russie d'Europe sont celle de Saint-Pétersbourg à Kœnigsberg, ou de la Baltique, et celle de la même capitale à Varsovie par la Russie Blanche, avec ses trois prolongements vers Kalisch, Cracovie et Lemberg. D'autres joignent Moscou directement à Varsovie, du côté de l'ouest, et à Kharkof au sud, ainsi qu'ultérieurement à Odessa, à la Crimée et au Caucase.

Voies fluviales et canaux. — D'après une statistique de 1870, les voies navigables de la Russie d'Europe atteignaient dès lors, dans l'ensemble, un développement de 37,406 kilomètres dont toutefois 632 seulement, n'en constituant que le soixantième, appartenaient aux canaux proprement dits, de l'importance très grande desquels il ne faut pas juger d'après la médiocrité de leur étendue générale, mais d'après leur situation entre les divers bassins, qu'ils complètent et unissent en un seul réseau. Nous avons déjà fait connaître (p. 68) les moyens de jonction du Volga avec la Baltique. Celle-ci communique en outre avec la mer Blanche par le canal du Duc Alexandre de Wurtemberg, achevé en 1828, entre le système de Marie et la Dvina, que le canal du Nord de Catherine relie plus directement, à l'est, par la Kama au Volga. Le canal de la partie supérieure de ce dernier fleuve à la Moskva, commencé en 1825, abrège considérablement la ligne des transports entre les deux capitales de l'empire. Quant aux communications de la Baltique avec le Dniéper, soit respectivement la mer Noire, elles s'établissent en divers sens : de Kief à Modlin sur la Vistule, par le canal Royal et le Bug; de Kief à Kovno sur le Niémen, par le canal Oginski, et de Kief à Riga, par le vieux canal de la Bérésina et la Duna. En outre, un canal en construction doit relier le port courlandais de Windau au Niémen et au Dniéper, ainsi qu'à la Vistule, au moyen du canal d'Augustovo et de la Narew. — Nous avons déjà mentionné le nouveau projet de jonction de l'embouchure du Don à la mer Caspienne. (Voy. p. 64.)

Navigation à vapeur fluviale. — Son introduction en Russie, pour le service de Rybinsk à Nijni-Novgorod, remonte à 1824; en 1843 on l'étendit jusqu'à Astrakhan et, dans les années suivantes, trois nouvelles compagnies, formées par actions, se chargèrent du remorquage des marchandises et du transport des voyageurs dans le même bassin. Cependant on n'y employait encore, en 1852, que quatre-vingt-trois bateaux d'une force totale de 7,229 chevaux; mais

depuis elle s'est tellement développée sur le Volga et ses grands affluents, sur les autres fleuves à l'exception du Dniéper inférieur, du Bug méridional et du Dniester, comme sur les lacs principaux, que 623 pyroscaphes d'une force effective de 45,131 chevaux concouraient à les desservir dès 1869. Près de 54,000 embarcations avaient en outre été construites, durant la période quinquennale qui finit avec cette année, sur les chantiers des eaux intérieures pour les besoins de leur trafic.

Chemins de fer.—De 1837 à 1843 il n'existait, dans tout l'empire, que la petite ligne de promenade de Saint-Pétersbourg à Tsarskojé-Sélo. Le chemin de fer Nicolas (644 1/2 kilomètres), qui relie les deux capitales, fut le seul d'étendue majeure dont ce prince, peu favorable à la propagation des voies ferrées, autorisa ensuite l'établissement. A sa mort, la Russie n'en possédait guère plus d'un millier de kilomètres. Elle pâtit durement de cette négligence pendant la guerre de Crimée, où la difficulté d'assurer le transport et l'approvisionement des troupes lui porta un énorme préjudice. Dès la conclusion de la paix, l'empereur actuel se mit en devoir de réparer la faute commise et, depuis 1870 surtout, une grande activité fut imprimée à ces travaux. Il en résulta qu'à la fin de 1878, il y eut, dans la Russie d'Europe, 20,473 verstes soit 21,840 kilomètres de lignes en exploitation, auxquelles viennent s'ajouter 811 verstes soit 873 kilomètres pour la Finlande. Le réseau dépasse aujourd'hui 22,000 verstes, ce qui fait près de 23,500 kilomètres, soit un kilomètre pour 230 kilomètres c. avec 3,450 habitants, tandis que, dans les deux monarchies limitrophes, il y en a un pour 34 kilomètres c. avec 2,072 habitants, en Autriche-Hongrie, et pour 17 kilomètres c. avec 1,390 habitants dans l'empire germanique. On peut juger par là de l'infériorité dans laquelle la Russie, précisément à cause de ses dimensions gigantesques, se trouve encore, quant à la puissance de concentration, vis-à-vis du reste de l'Europe.

C'est la gare de Moscou qui est le centre principal des chemins de fer russes, l'étoile de laquelle six grandes lignes rayonnent vers tous les points cardinaux. La première, déjà mentionnée, se dirige en droiture au nord-ouest par Tver à Saint-Petersbourg; la suivante à l'ouest sur Varsovie et la haute Silésie, par Smolensk, Minsk et Brest Litovskii; la troisième au sud, par Toula, Orel et Koursk sur Kharkof, d'où plusieurs lignes divergentes vont gagner Odessa par Poltava et Balta, Nikolaïef, Sébastopol en Crimée par Yekaterinoslav, Alexandrovsk et Melitopol, ainsi que Taganrog sur la mer d'Azof. La quatrième, méridionale aussi, s'étend par Kolomna, Riazan, Voronèje et Rostof jusqu'à Vladikavkas, au pied du Caucase, et joint au sud-est le Volga à Tsaritzine,

ainsi que plus haut Saratof par Tambof. Bientôt aussi elle atteindra, encore plus au nord, la frontière de Sibérie à Orsk, par Penza, Samara et Orenbourg, dans la direction de l'est, que suit aussi la cinquième ligne de Moscou, par Vladimir et Nijni-Novgorod, à Kazan, puis de là à Perm et à Yekaterinbourg. La sixième et dernière court au nord par Jaroslavl à Vologda, où elle s'arrête.

A Pétersbourg se rattache le réseau finlandais, qui relie successivement, dans la partie méridionale du Grand-Duché, Viborg, Helsingfors, Tavastehus, Tammersfors, le point le plus septentrional, et Abo.

Parmi les grandes lignes de l'ouest, par lesquelles la Russie communique avec le continent européen, la plus importante est sans contredit celle de Saint-Petersbourg par Pskof, Dunabourg et Vilna, d'où elle se bifurque sur Kœnigsberg et Berlin, par Kovno, et sur Vienne par Grodno, Bialystok et Varsovie. Elle forme la base du réseau des provinces baltiques. Le royaume de Pologne n'est encore traversé que par trois lignes : les deux principales de Saint-Pétersbourg à Vienne et de Moscou à Berlin, ainsi que par une ligne de croisement qui va de Kœnigsberg à Berditchef, par Brest. Elle est rejointe à Rovno par un embranchement du chemin de fer de Lemberg et près de Berditchef, en Kiovie, par la dérivation orientale de ce dernier, lequel communique en outre au sud, par la station déjà nommée de Balta, avec le grand port d'Odessa. Deux autres voies ferrées, de construction plus récente, relient de même Odessa plus au sud, en franchissant le Pruth, au réseau roumain, l'une par Tiraspol, Kichinef et Jassy, l'autre par Galatz.

Tammerfors et Vologda au nord, l'important centre minier de Nijni-Tagilsk dans l'Oural au nord-est, Yekaterinbourg et Orenbourg à l'est, Vladikavkas au sud-est et Sébastopol au midi, marquent ainsi les extrémités du réseau européen. Dans les provinces asiatiques, il n'existe encore qu'un seul chemin de fer, celui de la Transcaucasie, de Poti sur la mer Noire à Tiflis. De grands projets pour l'exécution de lignes à la frontière chinoise, à travers la Sibérie, et vers l'Asie centrale par le Turkestan, ont été conçus, mais comme elles ne sauraient être regardées de sitôt comme rémunératoires, on comprend qu'il n'ait pas encore été possible d'y donner suite.

Le réseau des chemins de fer russes est un des plus concentriques. Comme la création en a été déterminée en partie par des considérations d'utilité stratégique plus que d'intérêt local, on s'est moins appliqué, dans le tracé, à tenir compte des désirs de raccordement particulier d'un grand nombre de villes de commerce et d'industrie qu'à abréger les itinéraires le plus possible. L'écartement des rails aussi y diffère de celui des voies ferrées du reste de l'Europe. Dans le mouvement total de 37,581,000 voyageurs transportés par celles de la Russie en 1878, le militaire n'a pas figuré pour moins de 7,192,000 hommes. Les recettes brutes de toute l'exploitation se sont élevées, la même année, à environ 212 millions de roubles. L'organisation des chemins de fer russes est en partie très luxueuse et l'établissement en a été fort coûteux, ce qui

tient moins à la nécessité de grandes dépenses pour l'achat du terrain et les travaux d'art, dans cette région de plaines, qu'à des irrégularités de gestion et de contrôle plus fréquentes qu'ailleurs. Ainsi par exemple les travaux du chemin de fer Nicolas avaient pu être portés en compte pour un nombre de verstes supérieur à son étendue réelle. L'ensemble du réseau représente un capital de plus d'un milliard et demi de roubles, pour la garantie des intérêts duquel le gouvernement s'est engagé, envers les compagnies, au payement de fortes sommes, qui figurent sur le budget impérial de 1879 pour 9 millions et demi de roubles.

Télégraphes. — Organisé depuis 1853, le réseau télégraphique de l'empire qui, en 1868, ne comprenait encore que 382 bureaux ou stations, en comptait 2,362 pour 94,430 kilomètres de lignes, avec une longueur presque double de fils, en 1877. Outre celles de l'État, des compagnies de chemins de fer et de quelques particuliers, la ligne anglo-indienne, qui traverse le territoire russe, y entrait pour 53 stations, desservant 3,635 kilomètres, et le câble sous-marin des îles d'Aland pour 99 kilomètres. Le nombre des dépêches privées de l'année avait été de 5,047,000 dont 4,194,000 intérieures; la somme des recettes de 6,653,000 et celle des dépenses d'entretien de 5,068,000 roubles. Une ligne des plus remarquables est celle de Sibérie, d'une longueur totale de 2,146 kilomètres. Elle traverse, dans la seconde moitié de son parcours en Asie, une région de montagnes sauvages presque toute couverte de forêts vierges et entièrement inhabitée sur un espace de plus de 200 kilomètres, jusqu'à la station finale de Chabarovka, où elle atteint la mer du Japon.

Poste. — Ses bureaux, dont le nombre a été porté de 1,607 en 1868 à 3,678, ont expédié, en 1878, 178,570,000 pièces et paquets, dont 106,062,000 lettres, avec transmission de 2,494,115,000 roubles de valeurs, 63,350,000 journaux, etc. Il faut ajouter le mouvement des 114 bureaux finlandais. Il a été en 1877 de 2,651,000 lettres et paquets reçus, dont plus d'un cinquième de l'étranger, avec 92,164,000 marcs de valeurs. La recette brute des postes impériales était évaluée pour 1879 à 12,895,000 roubles.

Pour l'activité des correspondances télégraphiques et postales comme pour la circulation des journaux la Russie, malgré son chiffre de population plus que double, est encore loin d'égaler l'Autriche-Hongrie. Mais le commerce forain, dont l'importance se réduit de plus en plus en Allemagne et dans les pays d'occi-

dent, a conservé une animation d'autant plus grande dans l'Europe orientale.

Foires et marchés. — On ne comptait pas, en 1868, moins de 6,780 localités jouissant du droit d'en ouvrir annuellement ou périodiquement, dont il suffira d'indiquer les plus considérables, où les échanges ne se bornent pas aux produits de l'intérieur, mais portent aussi sur toute sorte de marchandises de provenance étrangère, d'Europe et d'Asie. La plus courue et plus célèbre de toutes les foires russes est celle de Nijni-Novgorod. On y évaluait à près de 126 millions de roubles, ou plus d'un demi-milliard de francs, les apports de la susdite année. Ils avaient atteint à celles d'Irbit, dans le gouvernement de Perm, et de Poltava des chiffres de près de 39 et de 21 millions de roubles, 15 millions et demi aux deux de Kharkof, ainsi que près de 9 1/2 à Ourioupinsk, dans le pays des Cosaques du Don, de 7 à Elisabethgrad, dans le gouvernement de Kherson, et de 6 à la Korennaïa ou foire de l'Ermitage, qui se tient près de Koursk. Puis celles de Menzelinsk (gouvernement d'Orenbourg), de Romny (gouvernement de Poltava), de Krolevetz (gouvernement de Tchernigof), de Rostof sur le Don et de Rostof dans le gouvernement de Jaroslavl, de Simbirsk, de Masliansk (gouvernement de Perm) et de Yekaterinoslav, peuvent également être mentionnées. Dans le groupe des foires du nord-est se vendent le plus de tissus étrangers, du coton, de la soie et des soieries d'Asie, les métaux et les fourrures de la Sibérie, les cuirs, l'huile, l'eau-de-vie; dans celui du sud-est dominent au contraire les tissus russes et les laines, parmi les produits de cette région, comprenant en outre les cuirs, le poisson, le sucre et les vins. La Pologne et la Finlande ont aussi leurs foires.

Régime douanier. — Il a été longtemps un des plus mal notés auprès du commerce, à cause de l'excès des rigueurs prohibitives du tarif de 1822, sous l'influence desquelles une immense contrebande s'était d'ailleurs, malgré la sévérité draconienne des lois de répression, organisée sur toutes les frontières occidentales de la Russie et du royaume de Pologne, qui n'a été douanièrement assimilé à la précédente qu'à partir de 1851. La Finlande seule a conservé, sous ce rapport aussi, une organisation et un tarif distincts. Dans la législation commerciale de l'empire même, le tarif protecteur de 1857 opéra quelques adoucissements; mais une réforme plus large et plus efficace n'y fut introduite que par les réductions de droits notables de celui de 1869. Il s'applique à

toutes les frontières d'Europe, ainsi que, dans les provinces transcaucasiennes, aux ports de la mer Noire et à la douane de Tiflis, en ce qui concerne le mouvement commercial avec ces ports, pour lesquels il existe cependant un tarif particulier. Les marchandises d'Europe et des colonies y sont, depuis 1853, admises au transit à destination de la Perse. La franchise d'Odessa est abolie depuis 1857. Il y a un régime constitué par des tarifs et des règlements particuliers pour le commerce avec l'Asie, par la Transcaucasie et Astrakhan du côté de la mer Caspienne, comme par les lignes d'Orenbourg et de Sibérie, le trafic avec les Boukhares et avec la Chine par Kiakhta, d'où la douane russe a été transférée en 1861 à Irkoutsk, ainsi que par le Kamtchatka et les établissements du fleuve Amour, où un nouveau port de commerce a été créé en 1863 à Nikolaïevsk.

La franchise du commerce étranger est maintenue au Kamtchatka. Dès 1862, l'importation des thés de Chine fut permise par mer non moins que par les caravanes de terre, sous un régime de droits différentiels.

Commerce extérieur. — Il ne s'élevait en 1851 qu'à 103 millions trois quarts de roubles argent à l'importation et 97 1/2 à l'exportation, non compris les métaux précieux. Pendant les années 1854 et 1855 le blocus des côtes, qui menaçait de l'étrangler, si le voisinage des ports prussiens ne lui avait permis d'en éluder partiellement les rigueurs, lui porta de rudes coups ; mais il s'en releva promptement et, sous un régime de droits plus modérés, la première atteignit, en 1868, 261 millions de roubles et la seconde 226 1/2. Sous celui du tarif de l'année suivante, les progrès, avec l'aide des nouveaux chemins de fer, furent bien plus rapides encore. Les importations, après être arrivées en 1875 à leur maximum de 531 millions, se sont réduites à 321 millions en 1877, sous l'influence des mauvais débuts de la guerre turco-russe, tandis que les exportations, tombées à 382 en 1875, se sont accrues jurqu'à 528 millions de roubles en 1877.

Voici comment se répartissait le mouvement des échanges de cette année, dont le total, n'atteignant que 879 millions un quart de roubles même avec les métaux précieux, qui l'avaient porté dans la précédente à son maximum de 987 millions, n'assigne à cet immense empire, parmi les grandes puissances commerciales, que le cinquième rang, après l'Angleterre et la France, les États-Unis et l'Allemagne, un peu au-dessus de l'Autriche-Hongrie et de la petite Belgique.

Dans le chiffre des marchandises importées 291 millions et demi concernent le commerce d'Europe, où 136 étaient entrés par les voies de terre de l'ouest, 138,8 par les ports de la Baltique, 16 par ceux du midi et 0,7 par la mer Blanche; en outre 9 millions venaient de la Finlande et 20 1/2 étaient de provenance asiatique.

Dans l'exportation des produits russes le commerce d'Europe figure pour millions 508, 3, dont 211,2 sortis par les douanes de la frontière de terre occidentale, 249,8 par la Baltique, 35,2 par les ports méridionaux et 12,1 par la mer Blanche; il faut y ajouter millions 12,8 pour la Finlande et 6,9 seulement à destination de l'Asie.

Le transit est insignifiant : de millions 5,6 en 1876, il s'est réduit à 3,3 l'année suivante.

Le mouvement très considérable des métaux précieux et du numéraire a présenté :

1° A l'entrée, une valeur totale de 5,4 dont 0,8 par les frontières d'Asie, en 1876, et de 11 dont 0,7 d'Asie en 1877;

2° A la sortie, un total de millions 104,3 dont 1,4 pour l'Asie, en 1876, mais seulement de 19,2 dont 1 pour l'Asie, en 1877. L'or de l'Oural y prédomine.

Des pays d'Europe et d'Amérique la Russie importe principalement des objets manufacturés, pour une valeur de millions 106,2 de roubles en 1876 et 69,2 en 1877, des matières textiles, (coton, etc.) et autres nécessaires à l'industrie, des métaux bruts et de la houille, des denrées coloniales, ainsi que des vins et des fruits pour le luxe de la table, du tabac, etc. Quant à ses exportations, elles consistent presque exclusivement en produits naturels. Les céréales y figurent en première ligne, pour millions 203,6 de roubles en 1876 et 264, 1 en 1877; les matières textiles (lin, chanvre et laine) en seconde ligne, pour 59,4 et 106,5 respectivement. Viennent ensuite les bois, les graines, les animaux vivants et substances alimentaires du règne animal, ainsi que les peaux, cuirs et pelleteries.

Dans son commerce avec la Finlande, les objets de consommation dominent, surtout à l'exportation pour le Grand-Duché. De l'Asie, soit en particulier de la Chine, la Russie reçoit principalement du thé de caravane, pour millions 13,6 de roubles en 1876 et 14,3 en 1877, avec des soies et soieries, des fruits et légumes, des fourrures, etc., en échange d'envois de produits analogues et d'articles manufacturés, dont les lainages russes forment le plus important.

Les relations avec la Perse se renferment dans le cadre de la Transcaucasie et de la mer Caspienne.

Les pays qui figurent pour les chiffres les plus élevés à l'importation directe en Russie sont d'abord l'Allemagne (pour millions 197,7 de roubles en 1876 et 148,5 en 1877), puis la Grande-Bretagne (pour 104,4 et 92,8), l'Autriche-Hongrie (pour 23,6 et 20), la France (pour 18 et 10,2), La Turquie (pour 22 et 4,5), les États-Unis (pour 11,5 et 6,9). L'Italie, la Hollande et la Belgique, la Suède et la Norvège, la Roumanie et la Grèce viennent ensuite. Par le fait cependant, les envois de la France, s'effectuant en grande partie, ceux des articles les plus chers et les moins volumineux notamment, par les chemins de fer de l'Allemagne et de l'Autriche-Hongrie, dont le commerce avec la Russie implique un transit considérable, lequel comprend aussi d'autre part les céréales de Pologne et les produits lithuaniens que l'on dirige sur les ports de la Prusse, pour y être embarqués, dépassent de beaucoup les valeurs accusées plus haut. Dans le commerce maritime et à l'exportation, c'est au contraire l'Angleterre qui tient le premier rang (avec des chiffres de 132,3 millions de roubles en 1876 et 148,5 en 1877), parce qu'elle est en même temps le plus large débouché pour les susdits articles de provenance russe, dont le transit a élevé de 120, 5 à 196,7 les chiffres correspondants de la Prusse. L'Autriche-Hongrie suit avec 26,6 et 49,8, la Hollande avec 24,8 et 38,8, la France avec 30 et 24, la Belgique avec 11,6 et 13,2 ; mais pendant que les exportations russes s'élevaient de 9 à 20 pour la Suède et la Norvège, elles sont tombées, par suite de la guerre, de 7 à moitié pour la Turquie et de millions 6, 2 au tiers pour l'Italie, dans les mêmes années.

Dans le commerce propre et distinct de la Finlande, évalué en 1878 à millions 216,7 de marcs ou francs, dont 128, 4 a l'importation et 88,3 à l'exportation, plus des deux cinquièmes de celle-ci et plus des deux tiers de celle-là se confondent avec le mouvement commercial de la Russie. Le reste se partage entre l'Angleterre et l'Allemagne, la Suède et la Norvège, la France, les Pays-Bas et le Danemark, l'Espagne et le Portugal, la Belgique et l'Italie, en proportions décroissantes. Les ports finlandais reçoivent même, comme la Russie, des cargaisons de la provenance directe des États-Unis, du Brésil, des Antilles et des Indes orientales.

La Finlande importe surtout de la farine, des denrées coloniales, du sel, du tabac et des ouvrages en métaux, tandis que ses articles

d'exportation principaux sont les bois de construction, le fer et l'acier, le beurre et le poisson, avec des céréales aussi, des écorces à tan et du papier.

Ports. — Arkhangelsk, le seul port de la mer Blanche et le plus anciennement ouvert au commerce étranger dans la Moscovie, ne peut plus attirer que les produits du bassin de la Dvina et de la région boréale circonvoisine, encore entièrement dépourvue de chemins de fer. Il n'a d'ailleurs des eaux libres que dans les limites d'une moitié de l'année. C'est par les ports de la Baltique et de ses golfes secondaires que s'effectue la grande majorité des opérations du commerce maritime de l'empire, dont la capitale elle-même Saint-Pétersbourg, avec Reval, son avant-port depuis qu'un chemin de fer unit les deux villes, est la place d'importation principale au fond du golfe de Finlande, où Kronstadt lui rend les mêmes services dans le mouvement d'exportation de la Neva. Narva, Baltischport et les ports finlandais concourent à l'animation du trafic dans le même rayon, sur les deux rivages du golfe. Plus au sud, c'est l'ancienne ville anséatique de Riga qui en est restée le centre dominant, comme entrepôt naturel des produits du bassin de la Duna et des gouvernements voisins de ce fleuve. Pernau en Livonie et Windau, mais surtout Libau en Courlande, sont les trois plus notables succursales de cette grande place sur les côtes environnantes au nord et à l'ouest. Les bassins du Niémen et de la Vistule n'ont de débouchés maritimes commodes qu'à Memel et à Danzig, sur le territoire prussien.

L'importance du commerce des ports russes du midi revient, en temps ordinaire, au cinquième environ du total des échanges de l'empire, mais varie beaucoup selon les récoltes et les fluctuations du cours des céréales, dont ils sont les marchés régulateurs et lieux d'embarquement les plus animés, dans le bassin Pontique. Odessa y est au premier rang sur la mer Noire, à l'importation comme à l'exportation. Elle ne le cède comme entrepôt maritime qu'à Saint-Pétersbourg, et n'a pas d'égale en Russie pour le mouvement des grains, auquel participent cependant, dans une large mesure, presque tous les ports accessibles du même bassin, tels que Nikopol sur le bas Dniéper, mais surtout ceux de la rive droite de l'estuaire du Don, dans la mer d'Azof : Taganrog, Rostof, Berdiansk et Marioupol.

Les ports de la Crimée (Kertch, Féodosie, Sébastopol et Eupatorie) comme ceux de la Bessarabie (Réni, Ismaïl, ou plutôt Toutchkov, et Kilia) sont loin d'avoir atteint au même degré de prospérité commerciale. La concurrence de la Roumanie et des autres pays

du Levant, celle des ports de la Baltique, les plus anciens fournisseurs de l'Angleterre, et la survenance d'une concurrence bien plus redoutable, de celle des États-Unis, est, avec l'élévation du fret et du taux d'assurance de la mer Noire, ce qui a le plus arrêté, dans les derniers temps, l'expansion de l'activité du commerce des blés russes.

Quant au commerce de la mer Caspienne, il n'excédait pas, en 1877, une somme de 2, 055, 000 roubles à l'importation et de 710,000 à l'exportation.

Le mouvement général de la navigation des ports de la Russie proprement dite s'est élevé la même année, entrée et sortie réunies, au total de 23, 358 navires, dont 16,788 chargés, soit 5,840 à l'entrée et 10,948 à la sortie, l'exportation russe consistant presque généralement en produits de la nature la plus encombrante. Les chargements s'étaient ainsi répartis entre les ports :

	de la Baltique.	de la mer Noire.	de la mer Blanche.	de la Caspienne.
A l'entrée.....	4,416	635	310	479
A la sortie....	8,758	918	932	340

Sur 14,441 navires, de la jauge de 2,373,254 tonneaux, entrés en 1876, 2,577 seulement appartenaient au pavillon russe, tous les autres, c'est-à-dire près des 5/6, étaient étrangers, soit en particulier 2,402 anglais, 1,907 allemands, 1,808 suédois et norvégiens, 707 hollandais, 555 italiens, 2,250 turcs, etc.

Dans le mouvement des ports finlandais non compris dans ces chiffres, la marine du pays, qui a conservé son pavillon distinct du russe, l'emporte au contraire de beaucoup sur celui-ci et ses concurrents étrangers. Ainsi, sur un total de 11,303 navires réunissant 794,031 last de transports effectifs, tant à l'entrée qu'à la sortie, en 1878, on ne comptait pas moins de 8,853 navires finlandais représentant plus de 5/8 du tonnage, tandis que dans les ports russes, ce sont les marines étrangères qui bénéficient de la majeure partie du fret. Ajoutons que même la plupart des navires qui y participent sous pavillon russe, dans la mer Noire, appartiennent en réalité à des négociants ou armateurs grecs.

Marine marchande. — C'est un des côtés faibles de ce grand empire qui, malgré la vaste étendue de ses côtes, n'a pas de matériel comparable à celui des autres puissances maritimes et ne trouve de bons matelots pour ses équipages qu'en Finlande et en Esthonie.

Au commencement de 1877, la flotte commerciale de la Russie

proprement dite comprenait un effectif total de 3,296 navires jaugeant 323,410 tonneaux, dont 105,200 dans la mer d'Azof, 102,732 dans la mer Noire, 83,698 dans les provinces baltiques et 31,780 dans la mer Blanche. Les bateaux à vapeur n'y figuraient encore, à côté de la marine à voiles, qu'au nombre de 248 et pour une jauge de 70,050 tonnes.

Il est vrai qu'à cette marine, sans compter les barques de moins de 20 tonnes, la Finlande, qui doit à son éducation scandinave un goût plus décidé pour le métier de la mer, ajoute l'auxiliaire d'un matériel, presque aussi considérable à lui seul, de 1,997 navires jaugeant 302,796 tonnes, au 1er janvier 1878, avec environ 10,000 hommes d'équipage. Il comprend aussi 161 pyroscaphes de 8,710 tonneaux et d'une force collective de 5,632 chevaux de vapeur.

Institutions de crédit russes. — Le système en a été complètement réorganisé par un oukase du 1/13 septembre 1859. Il créa la nouvelle banque de l'État, pourvue d'un capital de 15 millions de roubles argent, qui ne tarda pas à être porté à 20 millions. Elle ne put remplir l'objet en vue duquel on l'avait fictivement établie, le règlement du papier monnaie, dont les émissions ne s'arrêtèrent pas et aux inconvénients duquel s'est encore joint, en Russie, celui de falsifications fréquentes. Cependant elle avait, dès 1871, fondé 26 succursales et atteint, en cette année, un chiffre d'affaires de près de 13 milliards de roubles.

Les banques de crédit ordinaires et les banques communales, dont la plus ancienne, celle de Vologda, date de 1788, se sont aussi multipliées depuis 1862. Il existait, dès la fin de 1872, 35 des premières et 235 des secondes, dont la moitié néanmoins commencèrent leurs opérations avec le minimum de capital admis (10,000 roubles).

On s'est même occupé de fonder aussi des banques villageoises et des banques de la noblesse.

Système monétaire, poids et mesures. — Un manifeste impérial du 13 juillet 1839 régularisa le premier, en adoptant pour monnaie de compte et monnaie réelle de l'empire le rouble argent de 100 kopeks, évalué à 4 francs, et fixant le rapport de l'ancien rouble papier, dit rouble assignation, créé par Catherine II, au nouveau rouble argent à 350 kopeks du premier pour 100 du second. Mais depuis la guerre de Crimée le papier, sous une nouvelle forme, reprit le dessus dans la circulation monétaire de la Russie, sur les espèces d'or et d'argent véritables, et le change du rouble papier, aujourd'hui faussement qualifié aussi de rouble argent, tomba considérablement au-dessous du pair.

Sous l'influence des émissions réitérées que nécessita la dernière guerre, il a même perdu par moments plus des 2/5 de sa valeur nominale.

De même en Finlande la banque du grand duché avait dû, précédemment déjà, émettre des billets d'un *marc*, de la valeur de 25 kopeks ou d'un quart de rouble. L'étalon d'or y ayant été adopté, par la loi du 9 août 1877, ce marc égal au franc, subdivisé de même en 100 parties et dont le titre avait été fixé en 1860 à 4,494 milligrammes d'argent fin, représente maintenant un peu moins de 290 1/3 milligrammes d'or pur.

On a frappé en Russie des *impériales* d'or de 10 roubles argent faisant prime, ainsi que des demi-impériales, des *roubles* en argent et de la monnaie divisionnaire avec alliage de nickel; en Finlande des pièces d'or de 10 marcs ou francs, adoptées comme unité légale. Ces pièces ne portent pas l'effigie du souverain, qui y est remplacée par les armoiries. Mais la monnaie d'argent ayant complètement disparu de la circulation, où la monnaie divisionnaire et de billon existe seule en quantité suffisante comme appoint, c'est le papier qui domine dans tous les payements à l'intérieur.

Quant aux poids et mesures, les principales unités légales russes sont : le *poud* de 40 livres, égal à 16,381 kilogrammes et formant le dixième du *berkovetz;* la *livre*, divisée en 96 *zolotniks* de 4 grammes chacun; le *védro* de 12 litres 30, pour les liquides, et le *tchetvert* de 210 litres, pour les grains; le *pied* de $0^m,305$, divisé en 12 pouces ou *verchoks* de 10 lignes chacun; l'*archine* ou aune de 16 verchoks ou $0^m,7112$; la *sagène* ou toise de $2^m,1136$; la *verste* de 500 sagènes ou 1 kilomètre 067; la verste carrée de 1 kilomètre 14 carré et la *déciatine* de 1 hectare 093.

La verste finnoise, dixième partie du mille suédois, ne diffère qu'imperceptiblement en moins de la russe. La *last* ou charge de mer russe, de plus de 6 tchetverts, est le double de la *tonne* de 60 pouds ou 982 kilogrammes. A Riga, on a conservé le *schiffpfund*, subdivisé en 20 *liespfund* ou 400 livres et dont 12 forment une last.

CHAPITRE IV

RESSOURCES FINANCIÈRES ET PUISSANCE MILITAIRE DE L'EMPIRE RUSSE.

§ 1. Finances et domaines.

L'accroissement des finances de l'empire a marché de front avec celui de son territoire, de sa population et de ses ressources multiples ; il a même été plus rapide, sans que la nature des impôts ait beaucoup changé. Sous Pierre le Grand, qui en augmenta le produit en les affermant, celui-ci, d'après Voltaire, n'aurait pas dépassé cependant en 1725, année de la mort du tsar, indépendamment des tributs en nature, la modique somme de 65 millions de livres de France, alors suffisante pour l'entretien d'une armée de près de 200,000 hommes. En 1782, sous le règne de Catherine II, le revenu s'élevait à 40,128,000 roubles argent ou un peu plus de 160 millions de francs, probablement encore sans compter les rentrées en nature ; en 1801, il avait de nouveau doublé, puis il continua de s'accroître, sans augmentation des impôts, jusqu'à millions 163 3/4 de roubles argent ou 655 millions de francs, chiffre que, suivant de Tengoborski, il n'excédait pas avant 1839. Mais comme les budgets n'étaient ni imprimés ni publiés, qu'ils n'étaient même pas soumis, comme ils le sont depuis 1862, aux délibérations et à la sanction du Conseil de l'Empire, non plus qu'aux vérifications de l'office de contrôle général nouvellement créé, les finances russes demeuraient enveloppées des ombres du mystère ; cependant les revenus augmentaient toujours, avec le produit croissant des droits sur l'eau-de-vie et celui des droits de douane, dans la mesure du développement de la richesse publique. En 1862, le budget des revenus, officiellement publié pour la première fois par ordre de l'empereur actuel, accusait un total général de 295,862,000 roubles argent, soit millions 1,183 1/2 de francs, y compris 12,798,000 roubles argent de recettes

d'ordre, c'est-à-dire provenant d'établissements gérés par l'État. Il est vrai que le revenu propre du royaume de Pologne, non encore incorporé à l'empire en cette année, y ajoutait une somme de 16,838,000 roubles argent ou 67,352,000 francs.

Les états du budget impérial sont ordinairement dressés à l'avance en équilibre, mais comme, avec les arriérés d'impôts, non moins fréquents en Russie que dans l'Autriche-Hongrie, la réalisation reste souvent au-dessous des prévisions, et que d'énormes frais de guerre sont venus se joindre aux dépenses courantes, les exercices de 1871 et de 1875 ont été, depuis un demi-siècle, presque les seuls qui ne se soient pas soldés par un déficit, dont les chiffres, de 262 millions de roubles argent en 1855, lors de la guerre de Crimée, et de 465 1/2 en 1877, pendant celle des Balkans, ont varié de 13 millions (en 1861) à 62 (en 1869) dans les années intermédiaires.

Budget impérial. — Dans le budget établi pour 1879 le total général des recettes brutes, ainsi que celui des dépenses prévues, est estimé à 629 millions de roubles, représentant environ 1,660 millions de francs, avec la perte d'un tiers au change du rouble. Ce chiffre n'est que de peu inférieur à ceux de l'empire Britannique, de la France et de l'Allemagne, y compris leurs budgets spéciaux.

Recettes. — Dans le total des recettes ordinaires, évalué à millions 595 1/2 de roubles sur le dernier budget russe, les impôts indirects figurent pour plus de 354 1/2, les impôts directs pour 133 1/4 seulement, les domaines et chemins de fer de l'État pour près de 28, les droits régaliens pour 24 1/4, le produit d'obligations de chemins de fer appartenant à l'Etat pour 19 et les revenus de la Transcaucasie pour près de huit millions, presque entièrement absorbés par l'administration de la lieutenance.

Sur la recette brute des contributions *indirectes* 212 millions et demi de roubles ont du être fournis par l'impôt sur les boissons, l'accise de l'eau-de-vie notamment, car celles du vin, de la bière et de l'hydromel n'y apportent qu'un très faible tribut ; l'estimation des autres produits y ajoute 13,791,000 roubles pour les tabacs, 11,267,000 pour les sels et 5,630,000 pour le sucre de betterave. Dans l'exercice de la première de ces taxes, qui porte sur un article dont la consommation moyenne annuelle était encore, dans les dernières années, de près de 6 litres par tête, sans distinction de sexe ni d'âge, on a substitué en 1863 au régïme de la ferme, trop intéressée à cultiver l'ivrognerie, celui de la perception par les agents

du fisc, qui permet de modérer ou limiter l'abus des liqueurs fortes par l'élévation du droit, mais oblige aussi l'administration à mieux se tenir en garde contre la fraude. A la taxe de 7 roubles par védro de 12 litres s'ajoute l'impôt sur les patentes des débits de boissons ou *kabaks*. Cependant la réduction du nombre des cabarets ne paraît avoir profité qu'au commerce clandestin de l'eau-de-vie. Le produit de l'impôt sur celle-ci ne s'en est pas moins élevé de 108 millions de roubles en 1863 à 200 en 1874, chiffre par lequel il semble avoir atteint son maximum. Celui des tabacs, bien que l'on fume en Russie la cigarette plus que le cigare ou la pipe, a aussi presque quintuplé dans une vingtaine d'années. Celui de la gabelle, dans lequel ne se trouve pas compris toutefois le montant des droits perçus par la douane sur les sels importés de l'étranger, a diminué depuis 1872. Cet impôt trop lourd restreint la moyenne annuelle de la consommation alimentaire de cette denrée, en Russie, aux deux tiers seulement de ce qu'elle est en Angleterre. Des médecins attribuent même en partie à l'insuffisance de la première les fréquents ravages des épidémies qui frappent le peuple russe. Quoique les perceptions de l'accise sur le sucre de betterave soient le plus en progrès et que l'industrie sucrière, fortement protégée, ait pris un rapide essor depuis 1866, cette branche de recettes est encore bien en arrière du tabac et du sel, l'usage du sucre n'étant que très peu répandu dans le peuple, malgré la grande consommation de thé ; mais c'est là précisément ce qui laisse beaucoup de marge pour le développement ultérieur de la taxe, avec les chances de faveur croissante de la denrée saccharine.

Les douanes ne viennent qu'après les droits de consommation, avec un produit évalué à 75 millions et demi de roubles. Bien qu'il ait également augmenté en cinq ans de près de 20 millions, les restrictions multiples du tarif soi-disant protecteur de l'industrie natio nale, l'élévation des droits fiscaux sur les vins, le thé, le café, etc., ainsi que les fluctuations de l'exportation, déterminées par l'inégalité des récoltes annuelles et dont l'importation subit le contre-coup, y font tort à la constance et à la régularité du mouvement progressif.

L'infériorité relative des perceptions du timbre (12,690,000 r.) et de l'enregistrement des mutations (7,388,000 r.), qui figurent ensemble pour millions 613 3/4 de francs sur le budget français de la même année, s'explique par la médiocrité des fortunes mobilières ; mais là aussi une progression continue témoigne du développement des transactions. Au budget russe les taxes sur les voyageurs des

chemins de fer et bateaux à vapeur, ainsi que sur les transports de grande vitesse, sont portées en outre pour un produit de 7 1/2 millions de roubles, celle des passeports pour 2,630,000 roubles, et d'autres menues taxes, comprenant les droits de navigation, de péage des chaussées, etc., pour un total de plus de 5 millions et demi de roubles. Le prix des passeports pour l'étranger a été réduit de 250 à 10 roubles, mais le droit de 85 kopeks pour six mois sur tout permis, sans lequel personne ne doit s'éloigner de sa demeure de plus de 30 verstes, est une grande gêne pour le peuple en Russie, où la grandeur des distances et les habitudes du pays nécessitent des déplacements continuels.

Il est curieux que le ministère des finances ne porte en compte les frais de perception des impôts indirects que pour une somme de 1,673,700 roubles, même en y comprenant l'entretien des bâtiments.

Sur le produit des impôts *directs*, plus de millions 118 3/4 de roubles proviennent des contributions personnelles et foncières, la classe d'impôts la plus importante de toutes après l'accise sur l'eau-de-vie, et près de 14 millions et demi des patentes de commerce autres que celles des débits de boissons.

L'impôt personnel établi par Pierre le Grand, l'ancienne capitation, a été maintenue pour le bas peuple. La noblesse, le clergé et, sous Catherine II, aussi les gros marchands des villes en ayant été affranchis, elle pèse exclusivement sur le moujik. Le taux de l'imposition varie, suivant les régions et les catégories de paysans, de 1 r. 18 kreutzer à 2,61 par âme ou mâle et monte même beaucoup plus haut pour certaines classes. Ainsi les voituriers payent de 6 à 14 roubles. Pour cet impôt aussi la commune rurale est responsable vis-à-vis de l'État. Il se complique de taxes additionnelles, locales et provinciales. Avec les corvées pour l'entretien des chemins et les autres prestations en nature, de travail ou de chevaux, M. Vlad. Bezobrazof, cité par M. An. Leroy-Beaulieu, évaluait même la charge de ces cotes personnelles à 4 roubles et demi par âme. Elle doit paraître souvent d'autant plus accablante qu'en outre le paysan de la couronne paye au fisc, sous forme de capitati on spéciale, une rente ou redevance, pour la jouissance des terres de l'État qu'il cultive, et que le paysan affranchi des anciennes terres seigneuriales est encore temporairement (jusque vers 1910) débiteur d'une grande partie de l'indemnité de rachat, réglée par termes dont le montant paraît être souvent hors de proportion avec le rendement

de la terre, dans les régions peu fertiles du nord et de l'ouest surtout. Aussi, dès avant la guerre, constatait-on un arriéré d'annuités de rachat de plus de 15 millions de roubles au 1er janvier 1876, en regard d'une somme totale de 681 millions de roubles d'avances, faites aux paysans par l'État, et de plus de 40 millions d'annuités à percevoir.

Le mechtchanine, ou petit bourgeois, a seul été exempté de la capitation, à laquelle la nouvelle législation n'a substitué une véritable contribution foncière générale que dans les villes. Cependant la grande propriété naguère seigneuriale, à laquelle on devait des ménagements en considération des embarras que lui avait causés l'émancipation, a conservé pour ses domaines ruraux l'immunité de l'impôt direct vis-à-vis de l'État; mais cette franchise n'est plus entière, car la noblesse étant sujette, en raison de ses terres, à des taxes spéciales pour les besoins de l'ordre, du district et de la province, auxquels elle appartient, se trouve aussi atteinte par le fisc au moyen d'un fonds de concours qu'il prélève sur l'ensemble des revenus provinciaux et municipaux, dont une grande partie provient du foncier. Ce fonds, auquel toutes les classes de la population contribuaient, a été réduit toutefois de 29 millions de roubles en 1871 à 9 et demi en 1879. En somme, M. An. Leroy-Beaulieu ne croit pas que la moyenne des charges incombant à la grande propriété dépasse 5 pour 100 du revenu, d'où l'on peut conclure avec lui que l'établissement d'un impôt foncier normal, sur la base d'un cadastre régulier, ne manquerait pas de faire cesser beaucoup d'anomalies, ainsi que de profiter largement au trésor.

Les patentes ont été remaniées d'après des principes qui diffèrent peu de ceux du régime précédent. On n'a fait que substituer aux anciennes guildes trois nouvelles catégories de patentés : le commerce en gros, soumis à un droit fixe de 265 roubles; le commerce de détail, divisé en 5 classes dont les patentes graduées varient de 25 à 65 roubles, et les petits trafiquants de toute espèce, colporteurs, commis, simples artisans même, tenus de se munir de permis qui coûtent de 2 1/2 à 5 et de 8 à 20 roubles. Cette dernière taxation a malheureusement le caractère d'un véritable impôt sur le travail, car il ne dispense pas plus le petit trafiquant ou industriel que les autres commerçants d'acquitter en sus, pour l'ouverture de la moindre boutique ou d'un établissement quelconque, un droit spécial de 2 à 30 roubles.

Du produit des droits régaliens, qui comprend les droits sur

l'exploitation des mines de métaux précieux des particuliers pour 850,000 roubles à peine, et la monnaie pour un peu plus de 4 millions, il faut retrancher millions 10 1/4 pour l'ensemble des frais de l'administration des postes et télégraphes, ce qui réduit à un peu plus de 9 millions de roubles tout le revenu net de ces deux importants services, dont l'établissement rencontre en Russie des difficultés toutes particulières devant lesquelles le gouvernement ne saurait se laisser arrêter par des considérations fiscales.

Du revenu brut des biens et des chemins de fer de l'État, dont l'administration se partage entre les deux départements distincts des *domaines* et des voies de communication, il y a lieu de défalquer aussi, pour leurs dépenses d'amélioration et frais de gestion, une somme de plus de 18 millions et demi de roubles, qui ne laisse au trésor qu'un produit net de millions 9 1/4, auquel contribuent plus ou moins, avec l'exploitation des chemins de fer (produit 4,113,000 r.) celle des forêts (9,730,000 r.), mines et usines (3,070,000 r.), la vente de domaines de l'État (pour 4,660,000 r.), des fermages de baux conventionnels et quelques redevances spéciales (ensemble 6,307,000 r.). Quand on songe que les domaines de la couronne représentent presque la moitié de la Russie d'Europe, occupent une étendue de près de 250 millions d'hectares, quintuple de celle de la France, et ne comptent probablement pas aujourd'hui moins de 25 millions d'habitants, on est justement frappé de l'exiguité de pareils chiffres. Cependant il ne faut pas perdre de vue que le principal revenu de cette propriété colossale, la double redevance personnelle et foncière des paysans dans laquelle le loyer, proportionnel à la quantité de terres dont ils jouissent, se cumule avec l'ancien *obrok*, ne figure pas dans cette partie du budget, mais presque en totalité, pour une somme d'environ 40 millions de roubles, sur l'état général des contributions personnelles et foncières. Il importe de faire remarquer aussi que les biens privés du souverain et des princes ou princesses de sa famille ne relèvent pas de l'administration générale des domaines, mais du département des apanages, compris dans le ministère de la maison de l'empereur. Ces biens apanagers (voy. p. 133) sont gérés avec une sollicitude particulière et servent de modèle pour l'organisation rurale de l'empire. On croit pouvoir en évaluer à une cinquantaine de millions de francs le revenu annuel, qui tient lieu de liste civile, mais ne figure pas sur le budget.

La Sibérie, comme le royaume de Pologne ou gouvernement gé-

néral de la Vistule depuis 1867, est assimilée au corps de l'empire. Toutes les recettes qui en proviennent et les dépenses qui les concernent l'une et l'autre sont englobées dans le budget général et s'y répartissent entre les différents ministères. Il en est de même des impôts directs levés chez les tribus sédentaires de la Russie orientale, d'origine finnoise, tatare ou mongole.

Les autres parties du domaine colonial et des territoires conquis ou vassaux de l'Asie russe coûtent en général beaucoup plus qu'ils ne rapportent. C'est des provinces caucasiennes, dont nous avons indiqué le versement au trésor impérial, qu'il reçoit le plus. Du Turkestan il ne tire encore annuellement que de 2 et demi à 3 millions des roubles. Parmi les redevances imposées aux nomades, celle des Kirghizes de la horde intérieure, une des plus considérables, n'atteint pas 200,000 roubles et les tributs fournis en nature par les Samoyèdes et d'autres peuplades sont encore plus insignifiants. Nous présumons qu'ils se trouvent compris dans la vente de produits naturels portée, pour une somme de 1,138,000 roubles, parmi les recettes diverses du dernier budget? A l'extraordinaire ne vient s'aligner, à côté des recettes et dépenses d'ordre, qu'une somme de 9,368,000 roubles de recouvrements au compte du fonds spécial des chemins de fer, laquelle trouvant de même son application immédiate, ne fait aussi que traverser le budget. On a laissé en dehors de celui-ci toutes les opérations concernant le fonds transitoire de rachat des terres attribuées aux paysans affranchis.

Dépenses. — La principale, le budget militaire porté sur les états de paix de 1879 des deux ministères de la guerre et de la marine pour environ millions 181 1/2 et 26 1/4 de roubles, se trouve couverte en temps ordinaire par le produit d'un seul impôt, l'accise sur les boissons, qui pourrait être considérée comme réalisant en Russie l'idéal d'une contribution indirecte, si l'on parvenait à substituer plus largement à l'usage de l'eau-de-vie celui de liquides plus hygiéniques, tels que la bière notamment, dont la production ayant aussi pour base une céréale ne s'y allierait pas avec moins d'avantage à l'économie agricole. Le service de la dette publique nécessite l'affectation d'une somme presque aussi élevée, soit de plus de 156 millions et demi de roubles. Les autres dépenses du ministère des finances réclament près de 75 millions et demi, comprenant plus de 24 millions de pensions, 9 1/2 de paiements de garantie aux compagnies de chemins de fer et 2,207,000 roubles de dépenses pour le recrutement.

Le ministère de l'intérieur a une allocation de millions 56 3/4, pour l'administration centrale et provinciale (25 1/2), les prisons (8 3/4), les postes et télégraphes (10 1/4), le loyer et l'entretien des bâtiments, le service de santé et de quarantaine, les cultes étrangers, la police et la censure, des besoins militaires locaux, etc. Les autres états attribuent environ 18 1/2 millions de roubles au ministère des domaines, presque autant à celui de l'instruction publique, duquel ne relève toutefois qu'une partie de l'enseignement, plus de 15 1/2 au département de la justice et de 11, dont 4 1/4 pour les routes ordinaires et 3 1/2 pour les voies fluviales, à celui des travaux publics, chemins de fer à part, 9 1/8 au ministère de la maison de l'empereur, 3 3/8 à celui des affaires étrangères et 2 1/8 au département du contrôle général. Il y a enfin millions 10,2 pour le Saint-Synode et l'entretien du clergé orthodoxe, 2,35 pour les autres grands corps de l'État et 843,000 roubles pour la direction des haras. Enfin, 2 millions des recettes sont portés comme non-valeur sur le budget des dépenses extraordinaires.

Nous avons déjà mentionné aux pages 144 et 145 l'insuffisance des ressources provinciales et communales. Ajoutons aux renseignements précités que la somme totale des revenus municipaux russes, dont une partie seulement, comme on l'a vu plus haut, est réservée pour les véritables dépenses communales, n'atteignait encore, en 1869, que 16,115,000 roubles [1], chiffre qui excéda de 50,000 roubles celui des dépenses.

Dette publique. — Elle ne date en Russie que de la fin du siècle dernier. Comme les devanciers de l'économe Pierre le Grand, qui sut multiplier les constructions, organiser une armée nombreuse et créer des flottes sans faire de dettes, ses premiers successeurs n'empruntaient pas, mais se tiraient de leurs embarras d'argent par des ventes de terres du domaine, ou en engageant d'avance le produit de quelque branche de leur revenu. Mais ces moyens ne suffirent plus quand la Russie s'intéressa plus largement aux débats de la politique européenne. Les fortes dépenses de guerre et prodigalités de Catherine II la poussèrent à imiter, de 1768 à 1786, l'exemple de plusieurs gouvernements étrangers dans la création d'un papier-monnaie pour l'émission, d'abord limitée à 20, puis à 100 millions de roubles, et la mani-

(1) Saint-Pétersbourg y figurait pour 3,225,000, Moscou pour 2,842,000, Varsovie pour 1,877,000, Riga pour 974,000, Odessa pour 608,000, Kief pour 286,000, Kharkof pour 243,000, Saratof pour 235,000 en déficit, Astrakhan pour 221,000, etc.

pulation duquel elle institua deux banques d'assignations. Lors du troisième et dernier partage de la Pologne, la Russie dut prendre à sa charge la majeure partie des sommes que la défunte république devait à des financiers hollandais. Cette première dette extérieure, négociée avec la maison Hope d'Amsterdam, s'élevait à 88 millions de florins de Hollande, ou environ 45 millions de roubles argent, et portait intérêt à 5 p. 100. Elle tomba en souffrance après la réunion de la Hollande à l'empire français, lors de la campagne de 1812 quand la Russie, dont le trésor était épuisé, ne put continuer la guerre avec énergie qu'à la faveur d'un subside de 3 millions de livres sterling, que l'Angleterre lui fournit dans les deux années suivantes. Il avait fallu, en outre, recourir de plus en plus au dangereux expédient du papier-monnaie, dont la masse en circulation, de millions 157 3/4 de roubles assignation, déjà frappés d'une dépréciation de 47 pour 100 à la mort de Catherine, se trouva portée, en 1815, à 836 millions et réduite, par la baisse continue, au cours de roubles 4,18 assignation pour un rouble argent, c'est-à-dire à la valeur de moins d'un franc. Le montant de la dette inscrite ne dépassait pas 101,600,000 roubles argent, un des premiers soins de l'empereur Alexandre, après la chute de Napoléon, ayant été de mettre l'État en mesure de remplir, par le payement de l'arriéré, les engagements pris envers ses créanciers hollandais.

En 1817 fut ouvert un grand livre pour la consolidation de la dette. La Russie retrouva ainsi à l'étranger le crédit qui lui était nécessaire pour suppléer à l'insuffisance des emprunts intérieurs, avec lesquels on pourvut aux besoins les plus pressants de cette année. En 1820, un traité signé avec les maisons Hope et Baring ouvrit la série des nouveaux emprunts remboursables faits par la Russie à l'étranger, tant en Angleterre qu'en Hollande, avec les maisons Rothschild (en 1822) et Hope (de 1828 à 1829), à 5 pour 100 et aux cours de moins en moins défavorables de 72, 82 et 99. Lorsqu'en 1823 le comte Cancrin prit la direction des finances, il y avait encore en circulation 595,776,000 roubles assignats, papier dont il s'interdit toute émission nouvelle, pendant la durée de son administration de près de vingt ans, et fixa le cours, en 1839, à 3,50 pour 1 rouble argent. Mais après sa retraite en 1843 ils furent mis hors de cours et échangés, à ce taux, contre une somme de 170,222,000 roubles en billets de crédit de l'empire, que l'on déclara remboursables en argent au pair, et mit en circulation avec cours forcé. Mais, comme l'insuffisance des réserves métalliques ne

permettait pas de garantir le remboursement effectif, et que les déficits du budget allaient leur train, cette convention, qui ne pouvait seule arrêter la dépréciation, revenait par le fait à une demi banqueroute intérieure. On était parvenu cependant à limiter la masse flottante des billets à une somme d'environ 300 millions de roubles, en 1849. Lors de la guerre de Crimée, toutefois, les émissions de billets se multiplièrent. En 1857 ils représentaient encore dans la circulation une valeur nominale de millions 735 1/4 de roubles argent. Après l'installation de la nouvelle Banque de l'État, créée en 1860 pour la liquidation et la centralisation des obligations fiduciaires et de la dette flottante de l'empire, on essaya de reprendre en 1862, au moyen d'un emprunt métallique d'argent, l'opération du retrait des billets, en offrant le remboursement du papier en espèces à 10 1/2 pour 100 au dessous de sa valeur nominale; mais on ne tarda pas à reconnaître l'impossibilité de poursuivre cette mesure, ce qui ramena le cours forcé, vers la fin de l'année suivante, et reporta la circulation, vers le milieu de 1874, à millions 785 1/4 de roubles dont 566 n'étaient pas couverts. Depuis la guerre de Crimée, la monnaie fiduciaire de l'empire, redevenue essentiellement flottante, n'a jamais pu remonter au pair. Les nouvelles campagnes d'Orient et d'Asie, à l'énorme dépense desquelles il a bien fallu encore faire face avec des billets et dont la liquidation ne restera peut-être pas au-dessous d'une somme d'un milliard de roubles, ne pouvaient aussi que déprimer les cours d'un papier réduit, par ces fluctuations, à varier presque constamment entre les trois quarts et les deux tiers, parfois même les trois cinquièmes de sa valeur nominale.

On distingue, dans la dette publique de la Russie, entre la dette consolidée, les dettes du trésor non inscrites au grand livre, et celles de la Banque de l'Empire.

En voici sommairement, d'après les déclarations officielles, l'état au 1er janvier 1878. La capitalisation y est établie en roubles crédit, au cours de 156,11 pour 100 roubles métal.

Dans la dette consolidée, dont il porte le chiffre total à près de 1,495 millions de roubles crédit, la dette intérieure, en 4, 5 et 6 pour 100, figure pour 784, et la dette extérieure, en 3, 4,4 1/2 et 5 pour 100, pour 711 environ. Sur cette dernière, millions 369,7 sont sujets à l'amortissement, de même que 74 millions de métalliques 4 pour 100 et 510 1/4 de billets de banque et d'obligations d'un emprunt à primes, portant 5 pour 100 d'intérêt, de la dette intérieure.

L'État se reconnaissait en outre, à la même date, débiteur d'une somme de 965 millions de roubles crédit non inscrite au grand livre. Elle comprenait millions 671,6 en obligations de chemins de fer; des lettres et certificats de liquidation de l'ancienne dette du royaume de Pologne pour 52,9, des obligations polonaises 4 pour 100 pour millions 20,7, millions 3,8 dus à la société du crédit foncier et à la banque de Pologne, ainsi qu'à d'autres établissements, plus une dette flottante de 216 millions en billets de séries du trésor, portant un intérêt de 4,32 pour 100.

Une autre partie de la dette flottante est commise à la gestion de la Banque de l'Empire, opérant pour le compte du trésor. Ce sont d'abord les billets de crédit circulant à découvert pour millions 554,7 de roubles (1), puis 202,8, montant de billets de banque portant 5 pour 100 d'intérêt, émis en remplacement des billets de dépôts des anciens établissements de crédit, et près de 14 millions d'autres dépôts.

L'ensemble de ces dettes représentait un capital de 3 milliards millions 231,2 de roubles crédit; mais comme elles sont en partie compensées par un avoir de l'État d'un milliard 209,2 (millions) comprenant, outre ses créances (de 1,173,6 millions) sur les compagnies de chemins de fer, les prêts du trésor à des villes, des corporations et des compagnies industrielles, la dette réelle, au jour et au cours indiqués, se réduirait en définitive à 2 milliards 22 millions de roubles crédit, ou 5 milliards 181 millions de francs. Pour tous les emprunts en roubles non métalliques, le chiffre de la capitalisation est naturellement sujet à s'élever des 3/8 environ, si le cours remonte au pair. Ce qu'il importe le plus de considérer, c'est la charge annuelle, qui distrait à peu près le quart du total des recettes brutes. Dans les 156 millions et demi de roubles alloués pour le service des intérêts et de l'amortissement de la dette, en 1879, près de 41 millions concernent le service des obligations de chemins de fer garanties, 45 1/2, dont une moitié à peu près pour les emprunts à terme et l'autre pour les rentes perpétuelles, la dette extérieure, et 70, dont un peu plus de 10 seulement pour les rentes perpétuelles, la dette intérieure.

Les prêts ou avances faits depuis le 27 octobre 1861 jusqu'au

(1) Millions 180,1 de roubles couverts par la réserve métallique portent à 734,8 millions la somme totale de ces billets en circulation. Avec les billets de banque et de séries le chiffre du papier-monnaie dépassait ainsi un milliard 153 millions et demi de roubles crédit au commencement de 1878.

1er janvier 1878 aux paysans, pour le rachat des terres dont ils ont obtenu la cession, s'élevaient à 710,748,000 roubles, dont 294,775,000 ont été retenus comme créance des établissements de crédit, pour les dettes hypothécaires. Le reste a été délivré aux cédants sous forme de certificats de rachat, de billets de banque à 5 pour 100 et de rentes 5 1/2 pour 100, ou même en argent comptant. Quoique les intérêts et l'amortissement soient à la charge des paysans, l'État garantit aussi ces obligations. Pour réduire la dette flottante, le gouvernement impérial a contracté dans le pays même 3 emprunts de 200 millions de roubles, déjà réalisés en 1877, puis de 300 millions en 1878 et de la même somme en 1879, soit ensemble de 800 millions de roubles. Un quatrième, d'obligations consolidées de chemins de fer 4 pour 100, émises pour la somme nominale de 150 millions de roubles métalliques, a été promptement couvert en mai 1880.

Budget et dette de la Finlande. — Plus heureuse que le royaume de Pologne, elle a conservé son autonomie financière. Le dernier budget publié, celui de 1877, y présentait un total de près de 40 millions de marcs ou francs de recettes brutes, dont 11 1/2 provenant des douanes, 7,6 des chemins de fer (soit 654,000 marcs seulement en produit net), 4,6 de droits sur la fabrication de l'eau de vie, près de 3 de l'impôt foncier et près d'un et demi des cotes personnelles, 3,2 de droits perçus pour l'exemption du service au profit d'un fonds qui couvre les dépenses militaires du pays, près d'un million aussi de la taxe du revenu et presque autant d'un impôt sur le sciage; le reste du timbre et de patentes des pharmaciens et des marchands ruraux, d'un impôt sur les manufactures, des postes, des canaux, des droits de navigation et de ceux qui sont perçus pour l'entretien des phares, des passeports, des rétributions scolaires, etc., ainsi que des bénéfices de la banque de Finlande et de rentes.

Dans les dépenses, celles du gouvernement et de l'administration civile figurent d'autre part pour 6 millions et demi de marcs, les cultes et l'instruction publique pour 3 1/4, la justice et les prisons pour 1,8, les travaux publics pour 2,1, l'hygiène publique pour 745,000 marcs, l'agriculture, l'industrie et le commerce pour 513,000, le service de la dette, intérêts et amortissement, pour 4,017,000, les dotations et pensions pour 1,060,000, sans compter une somme de 312,000 marcs, allouée à la diète, et 280,000 mis à la disposition de l'empereur. Les communes ont une part dans le produit du droit

sur l'eau-de-vie, et un excédent de 3,295,000 marcs a pu être versé dans un fonds de réserve.

Les traitements des pasteurs et de quelques fonctionnaires civils étant, ainsi que la paye de la milice, à la charge soit des communes, soit de terres domaniales, ces dépenses ne figurent pas au budget de l'État.

La dette particulière de la Finlande s'élevait en capital, au commencement de 1879, à 58,873,000 marcs. Elle comprend un emprunt fait à l'intérieur, de 1872 à 75, au taux d'intérêt de 4 1/2, pour dégager les fiefs dans le gouvernement de Viborg (6,434,000 marcs) et divers autres, contractés l'un à 4 pour 100 en Russie même, et plusieurs avec les maisons Rothschild (à 4 1/2) et Erlanger (à 6 pour 100 et à primes) de Francfort.

Conclusion. — Ce qui frappe dans la situation financière de l'empire russe, c'est, à côté de l'instabilité des valeurs et des autres embarras résultant d'un usage immodéré du papier-monnaie, la remarquable élasticité de la production rurale, de la consommation et de l'impôt qui en dérive. Quelque arriérée qu'elle soit à maint égard, la Russie a, comme les États-Unis, un grand avantage sur les pays même les plus civilisés, les plus riches et les plus puissants de l'Europe. Tandis que ceux-ci se sentent plus ou moins à l'étroit dans les limites de leur domaine agricole et que, pour les principaux d'entre eux, l'impossibilité de faire vivre et prospérer leur population toujours croissante autrement que par les moyens artificiels de l'industrie et du commerce extérieur, est imminente ou déjà constatée, la Russie est encore loin d'avoir assez d'habitants pour exploiter les ressources naturelles de la majeure partie, encore vierge, de son immense territoire[1]. A l'accumulation des capitaux mobiliers aujourd'hui si recherchés de l'occident, l'Europe orientale peut opposer les magnifiques réserves de ses terres surabondantes, non moins enviables pour l'avenir. Bien qu'elles ne constituent encore qu'un capital fictif, tant qu'il y a manque de l'outillage et des moyens de transport nécessaires pour en tirer parti, elles n'en ont pas moins une puissante et constante vertu d'attraction et d'encouragement au travail fructueux, qui fortifie l'économie nationale et soutient le crédit de l'État. Le fait d'un

(1) Les domaines de l'Etat seuls comprenaient en 1865, dans la Russie d'Europe, 94 millions de déciatines de forêts, évaluées à 2,350 millions de roubles argent, à raison de 25 roubles par déciatine (de 1,092 hectare). La richesse latente des terrains miniers et houillers qui viennent s'y joindre est incommensurable.

doublement de ses revenus dans le quart de siècle du règne actuel, depuis l'abolition du servage notamment, n'est pas contestable. Or que ne dépend-il pas de la Russie de faire encore, pour avancer l'œuvre de la réalisation de son énorme capital dormant, par l'extension des travaux de chemins de fer, de routes et de canaux, l'élévation du niveau général de l'instruction et la pratique éclairée des maximes d'une saine économie politique et administrative, dans le recueillement de la paix, qui l'avait déjà si bien servie de 1856 à 1876! car on ne saurait considérer ni la guerre par la poudre et les armes, ni la guerre des tarifs comme propres à favoriser la marche progressive du développement intérieur de ses ressources presque illimitées.

§ 2. — Armée de terre et lignes défensives.

Organisation militaire. — De toutes les grandes puissances la Russie est celle qui peut mettre sur pied les troupes les plus nombreuses; seule elle paraît en état de réunir encore sous les drapeaux des masses comparables, pour les chiffres, aux fabuleuses armées de Xerxès et aux hordes conquérantes de Tchinghiz-khan et de Tamerlan. D'humeur naturellement pacifique et débonnaire plutôt que belliqueuse, le paysan russe, qui forme le noyau des forces impériales, n'en devient pas moins au régiment, pour la constance avec laquelle il supporte les privations et les fatigues, comme pour la discipline et la valeur, la solidité, l'abnégation et le dévouement absolu, un des meilleurs soldats du monde. Le Cosaque, de son côté, est resté un des types les plus saillants de cavalerie légère. C'est en 1705, sept ans après la destruction du corps insoumis des strélitzes, que Pierre le Grand créa l'armée de la Russie moderne, par l'introduction du recrutement régulier d'un contingent annuel, fixé à raison d'un homme d'abord, puis de deux pour mille habitants mâles, et dont les proportions n'ont été fortement augmentées que depuis l'avènement de l'empereur Nicolas et la guerre de Crimée, qui les fit porter à 10 et même jusqu'à 12 pour 1,000. Défait à Narva en 1704, Pierre prit sa revanche à Poltava en 1709. L'empire n'ayant presque jamais cessé d'être en guerre soit en Europe, soit en Asie, il n'y a eu généralement aussi que peu de relâche dans l'activité de cette armée, que l'on a vue

porter successivement ses étendards des marais glacés de la Finlande et des plaines de la Pologne à celles de la Lombardie, aux hauteurs des Alpes et aux bords de la Seine, à l'ouest, ainsi que sur ceux du Danube et aux Balkans, au Caucase et au pied des monts d'Arménie, dans les déserts du Turkestan et jusqu'aux derniers confins de la Chine, au sud et au sud-est. Maintenue sur les mêmes bases, sans modification essentielle durant plus d'un siècle et demi, elle n'a réellement changé de nature et d'aspect qu'avec l'abolition du servage et la réorganisation non encore terminée de 1874, sous l'influence des revers de Crimée et l'impression des victoires plus récentes de la Prusse.

Jusque-là le gros de l'armée impériale n'était formé que par les serfs des campagnes et les fils des mechtchanines, ou petits bourgeois des villes. La noblesse, tout en fournissant le corps d'officiers qui y commande, le clergé, les marchands et notables de la bourgeoisie, longtemps aussi les juifs à la faveur de l'ancienne législation polonaise, les mennonites et colons allemands, avec d'autres privilégiés encore, se trouvaient exempts de l'obligation du service militaire. On entrait dans l'armée presque pour la vie. La durée du service, qui était de 25 ans, ne fut abaissée successivement à 20, 15 et 10 que depuis la guerre de Crimée.

Dans les campagnes, le seigneur et la commune désignaient arbitrairement les recrues; c'était pour chaque domaine un moyen de se débarrasser des mauvais sujets et des gens auxquels on en voulait. Il n'y avait un tirage au sort que dans les villes. L'exonération à des taux fixes était admise avec moins de difficulté que le remplacement. Le soldat, enlevé à sa famille et à sa commune, y laissait souvent une jeune femme, qui devenait ainsi veuve du vivant de son époux. Les hommes en congé illimité, ou ayant fini leur temps, ne retombaient pas dans le servage, mais étaient, de même que les Cosaques, compris avec leurs femmes et leurs enfants dans la classe militaire, qui figurait ainsi sur les relevés officiels pour des totaux de non moins de 4 à 5 millions d'âmes.

Le régime disciplinaire était d'autant plus dur qu'il n'y avait aucun lien entre les soldats et leurs chefs, appartenant tous à une classe aussi différente de ses subordonnés par les habitudes que par l'éducation. Quand des jeunes gens des classes privilégiées, suspects de tendances révolutionnaires, étaient enrôlés par ordre supérieur comme simples soldats, cette rigueur, qui frappa notamment beaucoup de Polonais, équivalait pour eux à une dégradation civile.

Le knout et les verges, qui dominaient dans la police des régiments, n'en ont disparu qu'en 1863. La seconde de ces peines n'est plus en usage que dans les compagnies de discipline.

En théorie, le principe de l'obligation générale du service militaire avait été adopté, à l'imitation de la Prusse, mais sans l'appui d'aucune des raisons qui en avaient fait, pour celle-ci, une nécessité dans le temps, et proclamé par un oukase dès la fin de 1871 ; mais l'œuvre d'une réforme complète et sérieuse de toute l'organisation militaire impériale ne date en réalité que de celui du 1er janvier 1874 n. style. En vertu de cette loi, applicable à toutes les parties de l'empire et du royaume de Pologne, à l'exception de la Finlande, des Cosaques, de la Transcaucasie, du Turkestan, du territoire de l'Amour et des autres parties les plus reculées de la Sibérie, tout Russe entrant dans sa 21me année et jouissant de ses droits civils est tenu de servir dans l'armée active ou dans la milice (*opoltchénié*), qui n'est toutefois encore en partie qu'une force nominale, une espèce de *landsturm*, dont un règlement de 1876 a cependant aussi déjà prévu le mode et l'ordre de mobilisation. La durée totale du service des appelés est, dans la Russie d'Europe, de quinze ans, dont six en pleine activité et neuf dans la réserve; en Asie, de dix années seulement, dont sept en activité et trois dans la réserve.

Des infirmités corporelles, l'état ecclésiastique chrétien absolument et en temps de paix la profession de médecin, de pharmacien et de vétérinaire, ou d'instituteur, ainsi que des raisons de famille dans certains cas, libèrent du service militaire ou peuvent motiver des ajournements. On avait admis aussi des délais pour l'application de la loi en ce qui concerne certains groupes d'allogènes ou sujets d'origine étrangère, parmi lesquels, outre les juifs, une partie des musulmans, auxquels le Coran interdit aussi l'usage de la viande de porc, témoignent le plus de répugnance pour l'enrôlement, sous l'influence de ce préjugé religieux ou d'autres scrupules, ainsi que les mennonites ou frères moraves, dont beaucoup ont préféré l'émigration, comme les Tatares de Crimée.

Avec une population aussi nombreuse, la classe annuelle de recrutement, même abstraction faite des provinces soumises à un régime spécial et de tous les autres cas d'exclusion, présente un chiffre de plus de 700,000 jeunes gens. Comme le budget d'aucune puissance, fût-elle trois fois plus riche que la Russie, ne suffirait à la charge de l'entretien d'une armée de 4 millions d'hommes, on est obligé de s'en remettre au sort pour l'élimination de plus des deux

tiers et la désignation du contingent réel, qui a été porté de 150,000 hommes à 180,000 en 1875, à 196,000 en 1876 et jusqu'à 250,000 en 1880, pour toute l'armée de terre et de mer, effectifs qu'un déficit inévitable diminue ordinairement de 3 à 4 pour 100. La proportion des enrôlés sachant lire et écrire ne dépasse pas encore de beaucoup, en général, le dixième du contingent. Cependant l'instruction à divers degrés, dont il y a lieu de justifier par des examens, abrège la durée du service, qui peut être ainsi réduite à 11 ans ou 9 1/2 en totalité, dont 2 ans, un semestre ou un trimestre de service actif pour les volontaires les plus capables, mais, pour ceux qui ont tiré à la conscription, seulement dans le service actif et dans des proportions moindres. C'est un des moyens imaginés par le gouvernement pour favoriser, dans les provinces de nationalité différente, la connaissance du russe, partie du programme à laquelle on attache le plus d'importance dans les examens.

En Finlande, où il n'y a pour le moment encore que des troupes tenues par des engagements volontaires à un service de 6 à 10 ans, une loi votée par la diète, en mars 1877, et sanctionnée par l'empereur, en décembre 1878, a rendu aussi le service militaire personnel obligatoire pour tous les jeunes gens de 21 ans, à l'exception des Lapons et des autres habitants de la province d'Uléaborg. Mais la durée du service dans le grand-duché est limitée à 5 ans, dont 3 en pleine activité et 2 dans la réserve. Les jeunes gens dispensés du service actif et directement incorporés à la réserve pour 5 années peuvent être, pendant les 3 premières, requis pour des exercices et manœuvres. Les hommes ayant fait leur temps y passent également dans la milice.

Armée de terre. — L'armée active se compose des troupes régulières, qui se recrutent en grande majorité d'après le mode que nous venons d'exposer, mais comprennent en outre des troupes de campagne fournies par les Cosaques du Don et du Caucase, dont l'organisation est différente; de la réserve, formée d'hommes en congé et destinée à compléter les cadres sur le pied de guerre; des Cosaques ou irréguliers et des troupes formées d'éléments allogènes soumis à des régimes spéciaux.

Par des décrets des années 1876, 77 et 78, l'armée active a été divisée en dix-huit corps d'armée : un de la garde, un des grenadiers, quatorze de l'armée de ligne, dont onze en Europe, deux en Sibérie et un dans le Turkestan, enfin deux de celle du Caucase, nou-

vellement organisés. Chaque corps d'armée comprend deux ou trois divisions d'infanterie et une de cavalerie, au personnel d'aministration desquelles on a préposé un intendant et un inspecteur du service sanitaire. Quelques divisions cependant étaient restées en dehors de cette organisation.

L'armée russe varie continuellement en nombre, avec les alternatives de paix et de guerre, ainsi que suivant les vicissitudes des constellations politiques et la situation du budget. Jusqu'à l'ère des réformes dans laquelle elle est entrée depuis la guerre de Crimée, l'effectif des troupes était d'autant plus difficile à déterminer qu'une partie des chiffres officiellement déclarés n'existait que sur le papier, parce que les colonels et généraux, auxquels était alors abandonné le soin de l'entretien des hommes, s'entendaient avec les gouverneurs pour dissimuler l'inexécution partielle du recrutement prescrit, afin de bénéficier de la nourriture des absents. On a cherché et probablement réussi à prévenir un aussi criant abus, en enlevant cette besogne administrative aux chefs de corps, la confiant à une intendance spéciale et créant un contrôle de l'armée, qui relève du contrôleur général de l'empire en même temps que du ministre de la guerre.

Un état normal, dressé pour fixer les chiffres de l'effectif de paix et de guerre, publié par l'*Almanach de Gotha* et relatif à l'année 1877, fournit les indications suivantes embrassant toute l'armée, hormis le personnel du ministère de la guerre et des états-majors :

		PIED DE PAIX			PIED DE GUERRE		
		hommes.	chevaux.	canons.	hommes.	chevaux.	canons.
Armée de terre.	régulière...	780,000 (1)	88,000	1,332	2,193,000 (2)	170,000	2,820
	irrégulière.	37,000 (3)	31,000	48	140,000 (4)	121,000	180

L'effectif de l'armée régulière se répartissait ainsi :

1° d'après le cantonnement :

	PIED DE PAIX			PIED DE GUERRE		
	hommes.	chevaux.	canons.	hommes.	chevaux.	canons.
Armée de campagne.	603,000	80,000	1,208	1,079,000	138,000	2,414
Troupes de réserve..	56,000	—	—	551,000	2,000	—
Troupes de dépôt....	19,000	8,000	124	400,000	29,500	406
Troupes sédentaires..	101,000	—	—	163,000	—	—
Troupes d'instruction.	1,000	120	—	Dissoutes en temps de guerre.		

(1) Dont 25,000 officiers, 60,000 sous-officiers, 22,000 musiciens, 2,500 employés et 75,000 autres non-combattants.

(2) Dont 44,000 officiers, 168,000 sous-officiers, 32,500 musiciens, 3,500 employés et 159,000 autres non-combattants.

(3) Dont 1,750 officiers et 1,500 non-combattants.

(4) Dont 3,500 officiers et 5,700 non-combattants.

2° D'après les différentes armes :

	Pied de paix			Pied de guerre		
	hommes.	chevaux.	canons.	hommes.	chevaux.	canons.
Infanterie	564,000	—	—	1,761,000	—	—
Cavalerie............	95,000	69,000	—	124,000	87,000	—
Artillerie....	100,000	19,000	1,332	248,000	72,000	2,820
Génie et train......	21,000	300	—	60,000	11,000	—

La réorganisation de l'armée se trouvant loin d'être achevée quand éclata la dernière guerre, il devint impossible de maintenir dans toutes ses parties le plan qui avait été d'abord adopté. Or, voici l'accroissement que les exigences des campagnes d'Europe et d'Asie déterminèrent dans l'armée russe depuis le commencement de 1876, époque à laquelle elle était encore sur le pied de paix, jusqu'à l'été de 1878, pendant lequel elle fut poussée au maximum de son développement :

Effectif au 1er juin 1876.

	officiers.	soldats.	chevaux.	Totaux. hommes.	Totaux. chevaux.
Armée régulière..	25,716	774,605	75,589	853,773	126,426.
— irrégulière	1,972	51,480	50,837		

Au 1er juillet 1878.

	officiers.	soldats.	chevaux.	Totaux. hommes.	Totaux. chevaux.
Armée régulière..	39,268	1,647,795	244,641	1,831,617	383,890.
— irrégulière	3,672	140,882	139,249		

C'est l'augmentation de l'effectif des chevaux qui ressort ici de la manière la plus caractéristique.

La paix n'est d'ailleurs jamais assurée sur les frontières asiatiques de l'empire. Aussi l'armée du Caucase et celle du Turkestan sont-elles toujours sur le pied de guerre. On a soin de même de tenir au complet les splendides corps d'élite de la garde impériale et des grenadiers. La garde est issue du célèbre bataillon d'amusement dans lequel le jeune Pierre fit ses débuts, sous la direction de Lefort, et qui servit à former les deux régiments de Peobrajensk et de Semeonof, noms des deux villages où ils étaient casernés près de Moscou. Forte d'une cinquantaine de milliers d'hommes, elle comprend des régiments de toutes les armes d'infanterie et de cavalerie (hussards, lanciers et dragons), avec 6 batteries d'artillerie à cheval, les seuls régiments de cuirassiers (au nombre de 4) qui existent en Russie, le régiment unique des grenadiers à cheval, les régiments modèles des Cosaques du Don, de l'Oural et du Caucase, ainsi que l'escadron d'escorte de Circassiens, Lesghiens

et autres musulmans; plus le bataillon des tirailleurs de la Finlande, qui doit en fournir désormais 8, d'un effectif total de 5,000 hommes en temps de paix.

Cadres et armement. — Sur l'état des troupes de campagne pour 1877, l'*infanterie* figure pour un total de 800 bataillons de la garde et de la ligne, y compris ceux des grenadiers et 30 de chasseurs ou tireurs. Depuis 1879 tous les régiments qu'ils forment, au nombre de 164 aujourd'hui, sont de 4 bataillons à 4 compagnies, dont un de tireurs. Il y avait en outre 97 bataillons à 5 compagnies de réserve, comprenant en temps de paix les cadres et l'effectif des troupes de dépôt. Sur le pied de guerre, les réserves sont quintuplées et les dépôts doivent former en sus 199 bataillons et une compagnie à part. L'infanterie localisée comprend 36 bataillons de ligne propres au service actif, dont 2 nouvellement formés dans le Turkestan, et 18 bataillons complètement sédentaires, pour le service intérieur en Europe, dans le Caucase et surtout en Asie. A cet effectif de 51,000 hommes il faut ajouter une multitude de détachements aussi localisés ou d'escorte.

Il n'existe plus qu'un seul régiment de forteresse à Alexandropol au Caucase. Aux troupes de cette catégorie se rattachent aussi des corps servant à pied et à cheval, comme les 16 brigades de douaniers, qui forment le cordon de surveillance des frontières, et la gendarmerie, placée sous les ordres d'un chef particulier; puis les compagnies de discipline, qui doivent être organisées en bataillons, la compagnie des grenadiers du palais, les invalides de la garde, etc; enfin le bataillon d'instruction, que l'on avait transformé en régiment pendant la dernière guerre.

Dans tous les corps, les armes de tir perfectionnées se substituent aux fusils des vieux modèles.

La *cavalerie* compte maintenant 20 divisions (440 escadrons ou sotnies de campagne, sur l'état de paix, et 8 de plus sur le pied de guerre), savoir : 2 de la garde, 14 de ligne, 1 de Cosaques du Don réguliers et 3 du Caucase. En temps de guerre, la garde est renforcée d'une 3e (21e). Les divisions sont en général formées de 4 ou 5 régiments, à 4 escadrons ou 6 sotnies cosaques. Les hussards et les lanciers prédominent dans la cavalerie de ligne, les dragons et les cosaques dans celle du Caucase, à laquelle sont venus se joindre quelques régiments de volontaires indigènes comme celui de Koutaïs, formés de Circassiens, d'Ossètes et d'Ingouches, en majeure partie musulmans.

Il existe aussi, depuis 1874, un escadron de Tatares de Crimée et un de Baschkires, du même culte. Pour la cavalerie il n'y avait pas encore de réserve organisée, non plus que pour l'artillerie, mais 56 escadrons de dépôt, auprès desquels se forment, en temps de guerre, environ 84 escadrons de marche.

Parmi les cadres permanents des troupes d'instruction figure également un escadron. La cavalerie légère est une des principales forces de l'armée russe, qui jouit, pour ses remontes, de beaucoup plus de facilités que toute autre, avec les inépuisables réserves de chevaux de l'empire.

L'*artillerie* russe peut aujourd'hui soutenir la comparaison avec les meilleures de l'Europe, dont elle est certainement la plus nombreuse quant au personnel. L'effectif comprend 302 batteries et demi de campagne de 4 pièces, en temps de paix, et du double sur le pied de guerre. Parmi les 267 batteries et demi à pied figurent, depuis 1878, 3 batteries et demi de montagne, ainsi qu'une, formée dans le Turkestan, parmi les 35 batteries à cheval. Il y a en outre 4 brigades, soit 24 batteries de dépôt de l'artillerie à pied, servant de cadres pour la formation de 48 batteries de dépôt et autant de réserve du pied de guerre; plus trois batteries de dépôt pour l'artillerie à cheval de la garde. Deux de ces batteries, l'une à pied, l'autre à cheval, sont en même temps batteries d'instruction, avec un peloton d'artillerie cosaque.

Depuis 1878, l'artillerie russe a reçu de nouveaux canons en acier fondu de deux modèles de grandeur. La réforme des parcs se poursuit aussi. Les trois parcs de siege, dont deux dans la Russie d'Europe et un au Caucase, seront pourvus de 1,200 pièces, soit à moitié de canons rayés de 24 livres. Les principaux arsenaux d'artillerie sont ceux de Saint-Pétersbourg, Kief, Nikolaïef et Tiflis. Petrosavodst, Saint-Pétersbourg, Perm, Votkinsk et Verchoturje possèdent des fonderies de canons; Toula et Ichef, les manufactures d'armes les plus importantes. Cependant l'activité des premières ne dispense pas le gouvernement russe de recourir aussi largement à l'usine Krupp.

Le *génie* figure pour 28 bataillons, soit 113 compagnies, sur l'état des troupes de campagne. On y distingue 15 bataillons et demi de sapeurs, 8 bataillons et une compagnie de pontonniers, 4 bataillons de chemins de fer et un demi-bataillon de torpilleurs. En temps de guerre 20 compagnies de réserve sont formées, par le dédoublement de 10 bataillons de sapeurs.

Les expériences de la dernière guerre ayant fait reconnaître l'insuffisance du mode de transport, l'organisation de trains d'intendance particuliers, pour chaque armée, sous la direction d'une administration centrale, à laquelle est préposé un colonel, a été décrétée en 1878; mais, en temps de paix, il n'existe de ces trains que les cadres.

Quant au service sanitaire, qui a toujours laissé beaucoup à désirer, un lazaret avec 9 médecins, une compagnie d'infirmiers de 200 hommes et une de train d'ambulance, devaient être organisés pour chaque division d'infanterie.

La réforme militaire de 1874 a certainement relevé la condition morale et matérielle des soldats dans l'armée russe, qui est restée cependant et sera toujours, plus que toute autre pour le fond, une armée de paysans, où, ce qui ne se voit pas ailleurs, plus d'un tiers des conscrits entrent déjà mariés, et qui est en grande majorité commandée par des nobles ou des officiers servant de père en fils.

Mais l'esprit n'est plus le même, avec le renouvellement continuel des classes appelées sous les drapeaux. De louables efforts ont été faits pour remédier aux vices et aux abus d'une administration très défectueuse et souvent concussionnaire, faciliter l'approvisionnement et améliorer la nourriture, ainsi que le traitement des troupes. Aussi avait-on constaté par suite de l'émancipation, depuis 1870 jusqu'à la guerre, une diminution de près de moitié dans la mortalité de l'armée, avec une très sensible aussi dans le nombre des condamnations et des désertions. Une innovation importante, dont peuvent aujourd'hui profiter à divers degrés, en s'engageant dès l'âge de dix-sept ans, tous les jeunes gens qui ont reçu de l'éducation, c'est le volontariat qui, en Russie, n'a pas été institué dans l'intérêt des carrières civiles, mais comme une pépinière éventuelle de sous-officiers et d'officiers. Il procure des réductions considérables du temps de service, ou la promotion aux grades après examen; tandis qu'en cas d'échec dans ces épreuves les volontaires sont obligés de rester sous les drapeaux pendant toute la durée du service légal, comme simples soldats ou sous-officiers. Mais la grande difficulté, là comme ailleurs, c'est d'y retenir ces derniers, même avec l'appât de hautes payes, de gratifications, de pensions et d'autres avantages. On comptait naguère une douzaine de mille de ces aspirants, qui fournissent plus de la moitié des officiers subalternes de la troupe de ligne. Des anciens corps de cadets, gymnases et autres écoles militaires d'infanterie et de cavalerie, entrete-

nus par l'État, il en sort annuellement de 1,500 à plus de 2,000. En outre il y a, pour l'éducation professionnelle supérieure des officiers, les écoles de guerre de Saint-Pétersbourg et de Moscou, le corps des pages de l'empereur et celui des cadets de Finlande, l'école spéciale de cavalerie Nicolas et une pour le dressage des chevaux de la garde; puis, pour les armes savantes et le haut enseignement, des écoles spéciales et académies d'état-major et de géodésie, de l'artillerie, du génie et d'ingénieurs topographes, de médecine et de chirurgie, ainsi que d'administration ou de législation militaire, établissements pour la plupart aussi concentrés à Saint-Pétersbourg, où il existe en outre une école pyrotechnique et d'application pour les sous-officiers de l'artillerie et du génie. Dans ces écoles, les élèves admis sans titres de noblesse ne figuraient encore, avant la réorganisation, que pour moins d'un cinquième; mais la proportion s'est fortement accrue depuis en leur faveur. Avec la diversité des éléments de population de l'empire, l'armée russe ne saurait être une armée nationale au même degré que celles de la France ou de l'Allemagne; cependant la grande prépondérance de l'élément russe lui donne beaucoup plus d'homogénéité que n'en présentent les forces de l'Autriche-Hongrie. Des généraux allemands de nom et d'origine, comme les premiers organisateurs de l'armée russe, y sont encore aujourd'hui pourvus de commandements en grand nombre. Presque tous appartiennent à la noblesse militaire des provinces baltiques, ou du moins à des familles attachées depuis plusieurs générations au service de l'empire. Les fils de la haute aristocratie russe servent surtout dans la garde impériale. Pour l'instruction théorique et pratique de l'état-major et des officiers de l'artillerie et du génie, rien n'a été négligé; mais dans le gros de l'armée une grande partie des officiers et sous-officiers se trouvent encore bien au-dessous du niveau d'éducation de leurs collègues des autres pays de l'Europe.

L'échelle hiérarchique du commandement, en Russie, comprend au sommet des feld-maréchaux et un grand maître de l'artillerie (*feldzeugmeister*), des généraux d'infanterie, de cavalerie, d'artillerie et du génie, des lieutenants généraux et des majors-généraux, les colonels, etc.

Réserve et milice. — La réserve doit être composée de neuf contingents annuels des hommes de vingt-six à trente-cinq ans ayant passé sous les drapeaux. Cela promet, pour les six de l'armée active, à raison de 150,000 hommes par contingent, un renfort de

1,350,000 ou, après déduction d'un dixième environ pour la mortalité et les exemptions des employés du gouvernement et des chemins de fer, 1,200,000 hommes au moins, mais dont on n'arrivera à pouvoir disposer que vers 1890. Il faut y ajouter 140,000 Cosaques irréguliers, ce qui forme avec l'armée active un total de plus de 2 millions 100,000 hommes. Le gouvernement a le droit de rappeler deux fois les réservistes inscrits, pour les faire participer à des manœuvres d'une durée de six semaines au plus. En dehors reste un nombre à peu près double d'hommes valides de vingt et un à quarante ans, attribués à l'armée territoriale ou milice. Celle-ci est partagée en deux bans, dont le premier comprend tous les hommes qui ont été, dans les quatre derniers recrutements, affranchis par leurs numéros du service actif, et tous ceux qui ont fini leur temps dans la réserve. Ils peuvent, en cas d'insuffisance de celle-ci, être subsidiairement versés dans l'armée active, tandis que le second ban, comprenant tous les autres hommes capables de porter les armes jusqu'à l'âge de quarante ans, ne seraient appelés qu'à concourir à la défense du pays.

Les hommes des deux bans doivent être appelés successivement au service, d'après des catégories d'âge commençant par les plus jeunes. Les frais de la mobilisation du second sont mis à la charge des provinces, où le choix des officiers, facilité par la circonstance qu'il ne manque pas, en Russie, de nobles ayant servi dans leur jeunesse, pour l'obtention d'un grade, et laissé au zemstvo, n'a besoin de la confirmation ministérielle que dans les grades supérieurs. Jusqu'à présent toutefois, la milice n'existe que nominalement.

Troupes irrégulières. — On ne comprend plus officiellement sous ce nom que les Cosaques, dont le régime particulier, très avantageux pour le gouvernement, sous le rapport militaire et financier, n'a pas été aboli, mais simplement modifié et régularisé par l'application de quelques réformes en 1875. Par suite de l'extension que les limites de l'empire ont prise en Europe et en Asie, la majeure partie de ces communautés militaires, notamment les Cosaques du Don, qui en forment le corps principal, ne sont plus comme autrefois les gardiens de la frontière, qu'ils étaient chargés, avec leurs frères de l'Oural, de protéger contre les incursions des Tatares et des Turcs, des nomades de la grande steppe et des Circassiens, maintenant aussi sujets de l'empire. On n'a maintenu de leur ancienne organisation que ce qui est nécessaire pour ménager à l'armée russe une réserve aguerrie et toujours

disponible, en y incorporant même quelques tribus d'origine différente. Exemptes du recrutement et de l'impôt, ces populations étaient, de tout temps, obligées de fournir, en retour de ces immunités, des contingents d'autant plus nombreux, en cas de guerre, et de pourvoir elles-mêmes à leur équipement.

On distingue 10 grandes divisions militaires dites armées (*voïskos*) de Cosaques : du Don, du Kouban et du Terek, d'Astrakhan, de l'Oural et d'Orenbourg, de la Sibérie, de Semirjetchinsk (Turkestan oriental), de la Transbaïkalie et de l'Amour. Les lignes ou cordons de ces dernières surveillent toute la frontière chinoise. En outre la police des villes de Krasnojarsk, d'Irkoutsk et de Yakoutsk, ainsi que celle du Kamtchatka, est faite par un régiment et quelques sotnies détachées de Cosaques à pied et à cheval. Plusieurs compagnies et sotnies ont été pareillement organisées pour les districts nouvellement acquis de Kars en Arménie et de Batoun, dans lesquels des milices doivent être formées.

Dans l'armée du Don, qui est de beaucoup la plus nombreuse, chaque cosaque est aujourd'hui tenu au service personnel pour vingt ans, à partir de l'âge de dix-huit. Les trois premières années sont consacrées à son éducation militaire, puis il passe dans l'armée active où il reste inscrit pendant douze ans, mais n'en fait effectivement que trois et demi. Pour les Cosaques aussi, la durée du service peut d'ailleurs être réduite, proportionnellement à leur degré d'instruction. Les exemptions et le remplacement ne sont plus admis. Dans les autres voïskos, elle est en partie restée fixée à vingt-deux ans, dont quinze dans l'armée active. Ils montent tous leurs propres chevaux et servent à tour de rôle, en temps de paix.

Le grand duc héritier porte le titre d'ataman général de tous les Cosaques; mais chaque voïsko a en outre son ataman particulier.

Quoique les Cosaques fournissent surtout une cavalerie des moins coûteuses et des plus propres au service de reconnaissance, de harcellement et d'avant-poste, ils n'ont pas moins leur utilité locale comme fantassins et comme mariniers, beaucoup d'entre eux vivant de la pêche sur les grands fleuves. Ils ne sont plus d'ailleurs aujourd'hui réduits à la lance, mal armés et sans discipline ni instruction militaire, mais pourvus, par les soins du gouvernement, de bonnes carabines, avec lesquelles ils tirent très bien, et d'un matériel d'artillerie qu'ils ont appris à servir eux-mêmes.

L'élite de leurs régiments a d'ailleurs été, comme nous l'avons vu, réunie et complètement assimilée à l'armée régulière : ainsi celui

de l'empereur et celui du césarévitch, avec une batterie d'artillerie des Cosaques du Don, 2 escadrons du Kouban, un du Terek et un des Cosaques de l'Oural, à la garde; 9 régiments à l'armée du Caucase et toute une division de Cosaques du Don, principalement stationnés le long de la frontière occidentale, à l'armée de campagne d'Europe.

L'armée irrégulière des Cosaques affectée au service local comprend, en temps de paix, 171 sotnies à cheval avec 7 bataillons et 3 compagnies de fantassins, comptant 37,000 hommes dont 1,740 officiers, 31,000 chevaux et 48 canons. En temps de guerre, l'effectif est porté à 26 compagnies de gens de pied et 726 sotnies, réunissant 140,500 hommes dont 3,500 officiers, 121,000 chevaux et 180 canons, sans les réserves, avec lesquelles les énormes ressources en chevaux des steppes du sud-est permettant d'ajouter à cette force des nuées de cavaliers habitués à l'équitation depuis leur enfance, on arriverait sans peine à la doubler. Les Cosaques du Don forment à eux seuls, en temps de paix, 21 régiments et 8 batteries à cheval; en temps de guerre, 62 régiments et 22 batteries, soit plus de 50,000 cavaliers, outre une réserve d'environ 30,000. Aucun pays du monde ne pourrait opposer à la Russie une cavalerie aussi nombreuse.

Forteresses. — Si les frontières extérieures de l'Asie russe sont gardées par des lignes de cosaques, celles de la Russie d'Europe et de la Transcaucasie sont protégées en outre par 19 forteresses de première classe, 6 de deuxième et 10 de troisième.

Les fortifications des trois capitales de l'empire, à nommer d'abord comme places d'armes, ne sont pas comparables à celles de Paris. Le véritable boulevard de Saint-Pétersbourg, c'est l'inexpugnable îlot de rocher de Kronstadt devant les bouches de la Néva, ainsi qu'au fond de la baie du nord-ouest de l'Ingrie, Viborg, qui garde les approches de ce côté, tandis que sur le golfe de Finlande une autre forteresse insulaire, aussi presque imprenable, Svéaborg, défend l'accès de Helsingfors, la ville de gouvernement du grand-duché. Sur le littoral des provinces baltiques la place dominante est, au milieu, Riga dont l'avant-port Dunamuende, à l'embouchure de la Duna, se trouve également muni de fortifications. A l'intérieur de la même province et sur le même fleuve Dunabourg, au point d'intersection du chemin de fer de Riga à Moscou avec celui de Varsovie à Saint-Pétersbourg, est le centre de la principale ligne de défense des approches de cette capitale du côté de la Pologne

et de la Prusse, au nord-est de Vilna, devenue, comme étape de la même ligne, un point stratégique très important aussi entre Koenigsberg et Bobrouisk, qui commande sur la rive droite ou haute de la Bérésina toute la région des marais du Prypet, dans le gouvernement de Minsk.

La ligne de défense du royaume de Pologne, établie tout entière sur la moyenne Vistule, y est formée par les trois places de Varsovie, nœud des chemins de fer au milieu, de Novogeorgievsk, autrefois Modlin, au confluent des eaux réunies du Bug et de la Narew avec le fleuve, en aval, et d'Ivangorod en amont, au point où il reçoit le Vieprz, sur les bords et marais supérieurs duquel l'ancienne forteresse de Zamosc a été déclassée à la fin de 1866. Dans toute la partie du royaume qui s'étend de la rive gauche de la Vistule à la frontière prussienne, il n'y a pas entre Thorn et Myslovitz une seule place forte, ni un chemin de fer. Si cette lacune peut être considérée comme gênante pour les opérations d'une offensive du dehors, elle n'entraverait pas moins la défense à l'intérieur.

On commet une erreur quand on parle d'un quadrilatère polonais. Cependant Modlin et Varsovie ont, sur la ligne de Moscou et la rive droite du Bug, un ferme soutien dans la ville de Brest-Litovskii en Polésie, dont on a fait aussi une place forte de premier ordre, reliée au sud-est par les chemins de fer à Kief, la seule de la ligne du Dniéper.

Dans la Russie méridionale, sur le théâtre des plus anciennes guerres avec les Turcs, les places dominantes sont, actuellement, Bender sur le Dniester en Bessarabie, mais surtout, près de l'embouchure du Bug podolien, Nikolaïef, qui a fait oublier Kherson et remplacé comme dépôt central Sébastopol, dont le gouvernement impérial paraît avoir renoncé à rétablir le port militaire. C'est à la forteresse de Pavlovski-Mys, près de Kertch sur le détroit de Jénikalé, qu'il paraît attacher aujourd'hui le plus d'importance en Crimée.

Outre les places fortes, de vastes campements, établis sur divers points, secondent les opérations militaires. Les principaux sont celui de Vosnésensk, sur la rive gauche du Bug méridional, au nord-ouest de Nikolaïef, depuis longtemps affecté aux grandes manœuvres de cavalerie, et tout au haut du même fleuve en Podolie, près des frontières de la Galicie et de la Bukovine, les lignes de Medjiboj, pour la concentration et le déploiement d'une nombreuse armée de campagne.

Parmi les anciennes forteresses turques du littoral circassien, que les Russes ont en partie relevées de la destruction, la plus voisine Anapa, Soukhoum-Kalé, Redout-Kalé et Poti sont les plus considérables, entre lesquelles s'échelonnent une multitude de fortins. Dans la Transcaucasie, Tiflis, le siège du gouvernement général de la lieutenance, est au premier rang. Alexandropol ou Goumri, Akhaltzikhe et Kars menacent de plus près ce que la Porte a conservé de l'Arménie; Bakou, la Perse du bord de la mer Caspienne.

Au nord de la chaîne du Caucase, où les Russes avaient été obligés de multiplier les forts pour contenir les montagnards, la plupart ont perdu tout intérêt stratégique, depuis la pacification du pays, et nous pouvons nous borner à la mention de Vladikavkas sur le Térek, clef de la grande route militaire du Dariel, au pied des monts. La forteresse d'Orenbourg sur l'Oural, construite pour surveiller les Baschkires et les Kirghizes, a eu, depuis, la chance de devenir la tête de ligne de tout le réseau des chemins de fer européens, vis-à-vis de l'Asie. L'embouchure du même fleuve dans la mer Caspienne est gardée par le fort de Gourief; la partie la plus saillante du rivage oriental de cette mer intérieure, par celui de Novo-Alexandrovsk dans la presqu'île de Manghyschlak. Dans le Turkestan, les principaux postes militaires sont Aralsk et le fort Perovski sur le Syr-Daria, Kopal, Vernoïé, Tokmak, etc., au delà du grand lac Balkasch, vers la partie encore en litige de la frontière chinoise. Petropavlovsk, sur la côte orientale de la presqu'île de Kamtchatka, était autrefois aussi nommé comme place forte.

Défensive et offensive. — La terrible issue de la campagne de 1812 a surtout mis en évidence la grande force défensive de l'empire moscovite, que l'on ne se hasardera probablement jamais plus à attaquer ou à poursuivre jusque dans la région qui forme le noyau compact de sa masse énorme, au delà du Dniéper, du Dniester ou du Volkhof. Mais en deçà de ces limites cet empire, qui s'est plus que tout autre agrandi par la conquête, a plus d'un côté vulnérable où une invasion partielle pourrait être plus facilement tentée.

Cette zone occidentale est celle des populations que la Russie aura toujours le plus de peine à s'assimiler. Il s'en faut de beaucoup que le panslavisme ait réconcilié le polonisme qui, toujours vivant dans le royaume, n'est pas, avec la profondeur de ses racines historiques, près de s'éteindre même dans les parties de l'ancienne

domination polonaise et lithuanienne où il se trouve en minorité. La manie de russifier ne laisse pas d'inquiéter et d'indisposer aussi, dans les villes des provinces baltiques et de la Finlande, des éléments de l'insoumission desquels l'empire n'a eu cependant jamais à se plaindre. Les populations finnoises et lettonnes des campagnes de cette région ont toujours été forcées de se replier sur elles-mêmes, mais il en est autrement des Roumains de la Bessarabie, démembrement de l'ancienne principauté moldave, qui ont vu s'affranchir et se reconstituer un nouvel État de leur propre nationalité derrière eux.

Le royaume de Pologne, qui s'avance à l'ouest entre la Prusse et l'Autriche, n'a une position militaire avantageuse pour l'empire du Nord qu'à la condition d'être couvert sur un de ses flancs par l'alliance avec l'une ou l'autre des deux puissances limitrophes; il paraît bien difficile à défendre si elles combinaient par un double effort la jonction de leurs forces en arrière ou en avant de la Vistule, dans les provinces de la rive gauche de ce fleuve ou entre le Niémen, la Narew et le Bug. Plus à l'est seulement les obstacles se multiplieraient dans un pays en partie couvert d'épaisses forêts et de marécages, ainsi qu'entrecoupé d'innombrables rivières, à l'une desquelles s'attache le lugubre souvenir de la catastrophe du passage de la Bérésina. Sur le littoral russe de la Baltique, l'impuissance d'une flotte agissant seule a été démontrée par l'inutilité des tentatives de 1854 et 1855, mais la coopération de forces navales considérables n'en serait pas moins propre à seconder les desseins d'une grande armée qui, du Niémen, tendrait à pousser au nord le long de rivages où des puissances beaucoup plus faibles que la Moscovie et, de plus, hostiles les unes aux autres ont, il ne faut pas l'oublier, su se maintenir en dépit d'elle pendant des siècles.

Militairement l'empire des tsars impose surtout par le nombre, par les levées de millions d'hommes qu'il ne tient qu'à lui d'ordonner et dont la valeur défensive n'est pas contestable; mais il ne s'ensuit pas qu'il puisse s'en prévaloir, au même degré, pour l'offensive. L'élévation de l'effectif des armées de campagne ne dépend pas que de la facilité du simple recrutement, mais surtout de celle de la mobilisation et de la concentration des troupes, de leur équipement et de leur entretien, ainsi que des moyens d'organisation. Or les bornes des ressources financières, la grandeur des distances et la faible densité de la population, l'insuffisance des chemins de

fer et de leur matériel d'exploitation, l'infériorité de l'industrie indigène, avec toutes les entraves et lenteurs qui en résultent pour le transport, l'armement et l'approvisionnement, le manque d'officiers, qui ne permettrait pas d'étendre indéfiniment les cadres, et bien d'autres circonstances encore que nous pouvons nous dispenser d'énumérer, limitent et gênent à cet égard la Russie plus que toute autre grande puissance continentale. Beaucoup de ses chemins de fer n'ont qu'une seule voie, et la précaution d'un écartement de rails, qui diffère de celui des autres parties du réseau européen, pourrait bien n'avoir d'autre effet que d'arrêter les armées russes à leurs frontières plus sérieusement que des adversaires pourvus d'une industrie mieux outillée pour l'improvisation d'un matériel roulant. Les nécessités de l'approvisionnement et de la politique obligent d'ailleurs de cantonner la plupart des corps en dehors et souvent fort loin des provinces où ils se recrutent. Aussi, un sixième de la population de l'empire du côté de l'Asie, ne pourrait-il que difficilement fournir à temps ses contingents à une armée qui opérerait sur les frontières européennes. Ce n'est évidemment pas « d'argile », mais de plomb que sont les pieds du colosse.

Il n'est pas sans intérêt de rappeler ici l'effectif des forces mises en campagne par la Russie dans le passé (1). Actuellement, on peut admettre qu'il ne lui serait pas impossible de mobiliser une armée active de 800,000 hommes, sans les Cosaques. Mais, comme elle

(1) A l'époque de la guerre de sept ans, quand les Russes intervinrent pour la première fois d'une manière active, comme alliés de Marie-Thérèse, dans les démêlés de l'Europe centrale, ils avaient une armée régulière de 163,000 hommes. Sous Catherine II, le chiffre de celle-ci fut porté à 313,000 hommes, non compris environ 70,000 irréguliers et 60,000 hommes de troupes de garnison. Dans les campagnes de 1805 à 1807, ils n'eurent jamais plus de 80,000 à 90,000 combattants en Allemagne. En 1812, ils ne purent, d'après les Mémoires de Toll, opposer en première ligne, avec les réserves, à l'armée d'invasion de Napoléon, forte de plus de 400,000 hommes, que 175,000 hommes de troupes, munies d'une artillerie de 938 pièces ; mais il y avait en outre les Cosaques, un corps régulier de 42,500 hommes en seconde ligne, un renfort de 55,000 recrues pour l'armée active en troisième, et 85,000 hommes en observation sur le Danube et en Finlande. Des 120,000 Russes qui passèrent le Pruth dans les années 1828 et 1829, il restait, d'après M. de Moltke, à peine 15,000 hommes en bon état quand ils arrivèrent victorieux à Andrinople. Dans la guerre de 1831, l'armée nationale polonaise, bien qu'elle ne comptât que 52,000 hommes, tint tête pendant plusieurs mois aux 130,000 de l'armée de Diebitsch. Au printemps de 1849 ce fut avec 120,000 hommes que l'empereur Nicolas intervint en Transylvanie et en Hongrie. Pendant la guerre de Crimée, la Russie, manquant de voies ferrées, ne parvint jamais, malgré huit levées consécutivement ordonnées du mois de février 1854 au mois d'octobre 1855, à réunir 200,000 hommes sur le théâtre principal de la guerre. En 1877 elle entra en campagne avec 250,000 hommes, provenant de la réunion de 7 corps d'armée sur le Danube, et son armée du Caucase, forte de plus de 160,000 hommes dès le début, en Arménie.

est en même temps puissance asiatique, il lui faudra toujours laisser au moins 200,000 hommes sur le pied de guerre dans les provinces Caucasiennes et le Turkestan. Resteraient 600,000 avec lesquels il s'agirait de couvrir aussi une frontière qui s'étend du bas Danube au golfe de Bothnie. Une partie seulement de ces forces pourrait être massée et employée à une guerre extérieure. Mais les deux empires limitrophes réunissent d'autre part une population de 80 millions d'âmes et disposent, pour la mobilisation de leurs troupes, d'un réseau de chemins de fer dépassant en longueur de 150 pour 100 celui que possède jusqu'à présent la Russie, pour le service des communications d'un espace triple. Les chances de priorité dans l'offensive ne seraient donc, selon toute probabilité, pas pour elle. Ces rapports, qui s'imposent à la réflexion de tout le monde, rassurent beaucoup sur l'imminence d'un conflit européen de ce côté.

§ 3. — Marine militaire.

Le tsar Alexis avait le premier fait construire, sur le Volga, par des Hollandais, une escadrille qui fut presque aussitôt détruite dans la rébellion du cosaque Stianka Rasine en 1670. Un canot de rebut, que son fils Pierre découvrit sous une échoppe et qu'il fit réparer, devint « le grand-père de la flotte russe », comme on l'appelle encore. Après divers essais d'établissement de chantiers à Archangel et à Voronèje, ce grand prince jeta, en 1703, les fondements de Kronstadt, futur port de Saint-Pétersbourg. En 1723, la marine dont il fut le créateur comptait, dans la Baltique, 41 grands bâtiments, armés de 2,106 canons et montés par 15,000 matelots, outre la flottille à rames des skères, composée d'environ 300 galères. Négligée sous ses successeurs, elle était dans un état pitoyable à l'avénement de Catherine II, qui eut le mérite de la renouveler dans la Baltique et de l'organiser pareillement dans la mer Noire, sur un pied plus formidable qu'auparavant, en recourant à l'aide de marins et de constructeurs anglais, de même que Pierre s'était servi de Hollandais.

Son premier exploit, sous ce prince, avait été une victoire de ses galères sur une frégate suédoise, capturée par elles entre Helsingfors et Abo, le 7 août 1714. Un plus retentissant fut le combat que

l'escadre russe de la Baltique livra dans les eaux grecques près, de l'île de Chios, le 5 juillet 1770, et qui finit par l'incendie de la flotte turque, réfugiée dans la baie de Tchesmé. Le port de Nikolaïef fut construit en 1789, celui d'Odessa ouvert au commerce en 1792, après quoi furent commencés au sud-ouest de la Crimée et poussés vigoureusement les travaux qui devaient faire de Sébastopol le Gibraltar de la mer Noire.

Dès la première moitié du XVIIIe siècle, d'habiles marins au service de la Russie, Behring et Tchirikof, avaient étendu le domaine de la géographie par leurs explorations arctiques ; d'autres comme Tchitchagof, Lutke, Wrangel, honorèrent leur pavillon vers la fin du règne de Catherine II, et, sous celui d'Alexandre I, les capitaines Krusenstern et O. de Kotzebue, Bellinghausen et Lazaref, rendirent leurs noms célèbres par des voyages de circumnavigation du globe. A l'avènement de l'empereur Nicolas, la marine militaire de l'empire répartie entre trois escadres, dont la meilleure était celle de la mer Noire, comptait 310 bâtiments de toute grandeur, dont 81 de haut bord, tant à voiles qu'à vapeur, avec 6,000 bouches à feu. Montée par 33,000 hommes, dont 3,000 artilleurs et 9,000 soldats de marine, elle était, pour l'importance de son effectif, la troisième de l'Europe. Il est vrai que lord Durham appelait un peu dédaigneusement ses vaisseaux « les plus gros joujoux qu'on eût jamais vus ». Au jugement de l'amiral Codrington, à côté duquel elle participa, en 1827, à la bataille de Navarin, les officiers y manquaient en partie d'instruction et les artilleurs y étaient en trop petit nombre. Le fait est que péchant aussi par la base, vu le faible développement de la marine marchande de l'empire, son armement naval avait gardé le caractère d'une création tant soit peu factice. L'insuffisance de la population maritime laissant les équipages en souffrance, on ne parvenait à les compléter qu'en leur adjoignant des marins grecs et mettant en réquisition, pour le service de la flotte, beaucoup de moujiks de l'intérieur et des juifs. Cependant les Cosaques de la mer Noire et de la mer Caspienne sont mariniers de naissance et d'excellents rameurs. La destruction de l'escadre turque dans le port de Sinope par l'amiral Nakhimof (30 novembre 1853) détermina l'entrée de la flotte anglo-française et l'ouverture des hostilités dans la mer Noire. Pendant le blocus de la Baltique, la plus forte des deux grandes escadres russes, celle de Kronstadt, se trouva paralysée, dans ce port, non moins que celle de la mer Noire dans la baie de Sébastopol. Le matériel que les

Russes y coulèrent eux-mêmes, avant la reddition de la place, ne comprenait pas moins de 18 vaisseaux de ligne, 12 frégates, 40 bâtiments à voiles de troisième ordre et 15 vapeurs de guerre, avec un armement total de 3,800 canons. Le traité de Paris de 1856 restreignit, comme on sait, à une flottille de 6 bâtiments à vapeur, de 800 tonneaux, et de 4 bâtiments légers à vapeur ou à voiles, de 200 tonneaux chacun au maximum, la force navale que la Russie, comme la Porte, devait se borner désormais à entretenir dans la mer Noire; mais cette restriction ne tarda pas à être supprimée par le traité de Londres du 13 mars 1871, qui abolit la neutralisation du Pont-Euxin. Cependant la Russie, qui a procédé depuis, sous la direction du grand-duc Constantin, frère de l'empereur, à la rénovation du matériel de sa flotte et à la réorganisation complète de celle-ci, à l'instar des autres puissances maritimes, n'a pas cru devoir jusqu'à présent rétablir sur le pied formidable de l'ancien son nouvel armement naval du midi, dont elle a concentré les chantiers, arsenaux et dépôts dans le liman du Bug à Nikolaïef. C'est l'escadre de la Baltique ou du port de Kronstadt qui réunit aujourd'hui plus des trois quarts de la marine militaire de l'empire. Celle de la mer Noire vient en seconde ligne. Le reste se répartit entre les trois flottilles de la Caspienne, du lac d'Aral et des stations maritimes de la Sibérie, dont la principale est le port de Nikolaïevsk, à l'embouchure de l'Amour.

Voici quel en était le matériel à vapeur en 1878, d'après le dernier almanach de Gotha :

Escadres ou flottilles.	NAVIRES cuirassés.		canons.	AUTRES de combat		canons.	de transport		RÉCAPITULATION. bat.	canons	tonneaux	chevaux de vapeur
De la Baltique......	26	avec	169	55	avec	230	71	bat.	152	399	180,950	26,827
— mer Noire....	2	»	18	31	»	101	14	»	47	119	23,327	4,515
— mer Caspienne	—	»	—	12	»	43	8	»	20	43	5,636	818
Du lac d'Aral......	—	»	—	6	»	13	—	»	6	13	1,185	217
De la Sibérie......	—	»	—	10	»	44	13	»	23	44	7,827	1,725
Totaux....	28	»	187	114	»	431	106	»	248	618	218,925	34,102

Sur cet état ne figurent pas environ 245 navires à voiles comprenant la flottille des skères, non plus que les petits bateaux à vapeur du service côtier de la mer Blanche et d'ailleurs, ni les chaloupes fluviales (de la Vistule, par exemple).

La flotte est commandée par 141 amiraux. Le nombre des offi-

ciers, ingénieurs, médecins, fonctionnaires, etc., qui en composent le personnel supérieur est de 4,200, celui des équipages de près de 27,000 hommes, qui se recrutent aujourd'hui comme l'armée de terre, au moyen de la conscription. La durée du service, de 22 années autrefois, a été réduite à 10, dont 7 dans le service actif et les 3 autres dans la réserve. L'équipage de marine volontairement engagé de la Finlande n'était naguère que d'une centaine d'hommes; mais on considère comme faisant aussi partie du personnel de la flotte près de 800 pilotes du grand-duché, employés dans 107 stations et attachés aux 16 phares de ses parages. Des établissements en voie de transformation, le corps maritime, qui a succédé à l'ancien corps des cadets de la marine de Pierre le Grand, et une école spéciale de l'artillerie et du génie maritime, à remplacer par des gymnases et par une académie de marine, avec un vaisseau-école, étaient naguère chargés de pourvoir à l'instruction des officiers, choisis parmi les aspirants surnuméraires. Kronstadt a son école de pilotes. Les traitements de l'état-major sont modiques et la paye des matelots est, comme celle des soldats, presque nulle. Il y a deux amirautés : l'une à Saint-Pétersbourg, l'autre à Nikolaïef, ainsi que, pour la Caspienne, une direction du port d'Astrakhan; de plus, à deux stations de chemin de fer de la capitale, un grand arsenal de la marine, avec de vastes ateliers, au village de Kolpina.

La Russie n'est rien moins qu'une puissance maritime de vocation. Les rapports géographiques de ses côtes ne sont pas favorables au développement d'une grande activité maritime. Il est douteux que l'effet, dans l'organisation spontanée d'armements pour la course, dont il était question naguère, eût répondu aux patriotiques intentions des promoteurs de la souscription nationale. Baignée dans ses parties les plus facilement accessibles, à l'ouest et au midi, par deux mers intérieures n'ayant que des détroits pour issue, elle ne jouit même pas de l'avantage de pouvoir opérer en tout temps la réunion des forces navales dont elle dispose. Pour porter secours à ses ports lointains de la Sibérie orientale, elle est naturellement obligée d'emprunter la voie du canal de Suez. Dans la Baltique, la prépondérance qu'elle avait est aujourd'hui neutralisée par l'Allemagne, dont la flotte à vapeur, de création nouvelle, inférieure à celle de la Russie pour le nombre et le tonnage des bâtiments, l'emporte sur elle par une force motrice et une puissance d'artillerie plus grandes, ainsi que par l'éducation nautique beaucoup plus avancée de sa population côtière. L'exécution du canal

maritime projeté à travers le Holstein ne ferait que raffermir ici les conditions d'équilibre. De plus l'Angleterre est trop rapprochée du Sund pour y laisser porter atteinte. Du côté de la mer Noire, il y a plus de danger. Si en 1853 l'empereur Nicolas n'avait pas manqué de la résolution nécessaire pour faire un prompt usage de sa flotte de Sébastopol, il eût pu causer une terrible surprise à l'Europe. Une fois maîtres de la double clef du Pont-Euxin, les Russes le seraient bientôt aussi de l'Adriatique, et seraient en mesure de faire la loi dans la Méditerranée, ainsi que de menacer directement les communications des Anglais avec l'Inde. Quand dans un siècle la population de la Russie aura triplé peut-être (voy. p. 164), ce n'est que par une constante vigilance dans la garde des détroits que l'Europe occidentale pourra se trouver en état d'arrêter encore les débordements éventuels de l'ambition d'une puissance aussi gigantesque.

CHAPITRE V

TOPOGRAPHIE DE LA RUSSIE D'EUROPE ET DE SES ANNEXES OCCIDENTALES.

§ 1. — Le Royaume de Pologne.

Compris entre des parties jadis aussi polonaises des territoires de l'Autriche et de la Prusse, le royaume de Pologne, aujourd'hui gouvernement général de la Vistule, forme, dans les limites du ci-devant grand-duché de Varsovie à l'est, la transition de l'Europe centrale à l'Europe orientale. La Vistule, dont le cours supérieur en sépare au sud la Galicie occidentale, jusqu'à sa grande inflexion, le traverse par le milieu, en se dirigeant d'abord au nord, puis au nord-ouest, où elle entre en Prusse. Les autres frontières sont marquées en partie à l'ouest par la Prosna, affluent de la Warta, du côté de la Silésie et du grand-duché de Posen; au nord, vers la Prusse proprement dite, par la Drewenz, tributaire de la Vistule; à l'extrême nord et à l'ouest, vers la Samogitie et la Lithuanie, par le Niémen, ainsi que du même côté plus au sud, vers la Polésie et la Volhynie, par le Bug ou Bog septentrional, qui va joindre la moyenne Vistule à l'ouest, après s'être uni à la Narew. Tout le pays ne présente, à l'exception des hauteurs de la Lysa Gora ou montagnes chauves de Sandomir, de 650 mètres d'altitude au maximum, entre la Vistule et la Pilica, son principal affluent de gauche, qu'une plaine uniforme, mais très fertile en céréales, qui s'exportent par la voie fluviale et le port de Danzig.

Dans la population du royaume, qui doit largement dépasser aujourd'hui 7 millions d'âmes, l'ancien élément national, dont la vitalité persistante est attestée par la publication d'une soixantaine de feuilles périodiques en langue polonaise, figure pour les deux tiers, à côté d'environ 15 pour 100 de juifs, 8 et demi de Russiens, en majeure partie Petits-Russiens naguère uniates, au sud-est de

Lublin, 6 d'Allemands, protestants pour la plupart, et près de 4 pour 100 de Lithuaniens catholiques. Il y a aussi des Russes orthodoxes, à Varsovie et dans les autres villes de gouvernement ou de garnison, des sectaires Philippons dans le palatinat d'Augustovo, des frères moraves et quelques centaines de musulmans de souche tatare. Les Allemands sont pour la plupart ou fabricants et ouvriers dans les districts industrieux de la partie occidentale du pays, ou colons. Presque tout le commerce est entre les mains des juifs. On trouve par-ci par-là dans les campagnes des châteaux véritables, entourés de jardins et de parcs; mais le commun des résidences de la petite noblesse ne consiste qu'en fermes de très peu d'apparence et de confort; les petites villes, construites en bois, sont chétives et beaucoup de villages d'un aspect misérable. De bonnes chaussées suppléent au manque de chemins de fer, dont la partie méridionale du royaume et la frontière occidentale sont encore presque entièrement privées.

A l'ancienne division en 8 palatinats ou voyvodies a succédé, en 1845, une nouvelle en 5 et, plus récemment, la division actuelle en 10 gouvernements, subdivisés en 85 cercles ou districts administratifs.

Voici quelle est l'importance de ces ressorts et quelle en était la population respective, d'après un recensement de 1872 :

NOMS DES GOUVERNEMENTS.	SUPERFICIE. kilom. c.	POPULATION. âmes.	ANCIENS PALATINATS correspondants.
Varsovie	14,562	1,057,000	Mazovie, au nord.
Lomza	12,087	501,000	»
Plock	10,878	501,000	Plock » »
Kalisch	11,373	707,000	Kalisch, à l'ouest
Piotrkow	12,249	770,000	»
Kielce	10,093	538,000	Cracovie, au sud-ouest.
Radom	12,352	542,000	Sandomir, au sud.
Lublin	16,838	738,000	Lublin, au sud-est.
Siedlce	14,334	626,000	Podlakhie, à l'est.
Suvalki	12,551	548,000	Augustovo, au nord-est.
Totaux	127,317	6,528,000	

Nous commençons notre tournée par le centre, où la dernière capitale de la Pologne, sur les deux rives de la moyenne Vistule, est le siège du gouvernement général.

1. **Varsovie** (en polonais Varszava), la résidence des ducs indépendants de Mazovie jusqu'en 1526, puis choisie pour siège de la réunion des diètes communes de Pologne et de Lithuanie, n'est devenue la métropole du royaume

qu'en 1587, à l'avènement de Sigismond III Vasa. Couvrant un vaste espace de plus de 26 kilomètres de tour, entremêlé de grands jardins et de terrains non bâtis, elle comprend, sur la rive gauche élevée de 20 à 30 mètres au-dessus du fleuve, rempli d'îles boisées, la vieille ville dont les maisons à pignons y rappellent seules le moyen âge, la ville neuve et plusieurs faubourgs, dont les deux principaux, ceux de Cracovie et du Nouveau Monde, sont dignes d'une capitale. Le viaduc à grilles du chemin de fer et un beau pont de sept arches, de la longueur d'un demi kilomètre, la joignent à la rive droite et basse, où le faubourg de *Praga*, que les terribles assauts de Souvarof en 1794 et de Paskévitch en 1831 ont rendu fameux, commence aussi à prendre un développement considérable, grâce à ses deux gares. De 136,000 âmes, en 1839, la population, nonobstant toutes les vicissitudes, s'est élevée depuis, en 40 ans, à 337,000. Une grande partie toutefois est flottante et il y a plus de cent mille juifs, ainsi que beaucoup d'Allemands et d'autres étrangers. Les faubourgs riverains ont fréquemment à souffrir des ravages causés par les débâcles et le débordement de la Vistule.

Au nord de Varsovie domine sa grande citadelle, la forteresse d'Alexandre, construite en 1832 et reliée à la tête de pont de Praga, formée par le fort Sliviczki sur la rive droite. Le centre de la ville est le château royal (Zamek Krolevski), commencé sous le règne de Sigismond III et achevé sous celui de Poniatovski. Entouré de jardins, qui s'élèvent en terrasses sur la berge de la Vistule, il renferme les deux salles où se tenaient les diètes, des vues de Varsovie peintes par Canaletto, les portraits des rois de Pologne et 22 bustes de Polonais célèbres, dans la grande salle de marbre. Par un de ses corridors il communique avec la cathédrale de Saint-Jean, édifice gothique de l'an 1360, situé dans la vieille cité du nord, où se trouvent aussi les casernes. Les larges avenues des quartiers modernes se déploient au sud du château. La plupart des 300 rues de cette capitale sont étroites ; mais elle en présente aussi de grandes et belles, parmi lesquelles on distingue, outre celles des deux faubourgs nommés plus haut, la rue du Miel (Miodova), la rue Longue, les rues Royale, Électorale, des Maréchaux, des Sénateurs et des Saules.

Sur la place Sigismond III, dans le faubourg de Cracovie, la statue colossale en bronze doré de ce roi s'élève sur une colonne de marbre, et devant l'Académie, ancien palais de Jean-Casimir, on voit celle de Copernic, en bronze aussi, par Thorwaldsen. Le palais Krasinski, aujourd'hui du gouvernement, dont la cour renferme le théâtre national, et le palais de Saxe, qu'habitèrent les Auguste, offrent au public, dans leurs vastes jardins, de magnifiques promenades, ainsi que les allées d'Ujazdow, le Prater de Varsovie. A l'extrémité méridionale de la ville, le Belvédère, résidence d'été du grand duc Constantin jusqu'en 1830, et le petit palais Lazienki, avec un théâtre d'été, des bains et un parc ravissant, orné de statues et de colonnades, sur une plage entrecoupée des eaux de la Vistule, ne sont pas moins attrayants. Il faut mentionner en outre l'hôtel de ville (ancien palais Jablonovski), l'arsenal fondé par Étienne Bathory, un palais d'été des rois transformé en hôpital militaire, la grande douane et Marieville, espèce de bazar dans le genre du Palais-Royal de Paris ; puis la bourse, le palais bleu du comte Zamoyski et surtout le grand palais Villanow, bâti par Jean Sobieski, qui y mourut, et comprenant de riches collections, maintenant propriété de la famille Potocki, au bord de la Vistule, hors

de la ville, avec lesquels rivalisent encore, dans celle-ci, une vingtaine d'autres. Les contrastes du voisinage de masures couvertes en bardeaux et de quartiers insalubres n'ont pas encore entièrement disparu, et la mortalité y est forte. Cependant Varsovie doit être comptée parmi les grandes villes qui ont le plus gagné sous le rapport de l'édilité, de nos jours. De ses trente églises il nous reste à nommer la cathédrale du culte grec et la nouvelle église luthérienne, dont la grande coupole offre le meilleur panorama de la ville et de ses environs, riches en lieux de plaisance, villas et bosquets. Tels sont, à proximité, le faubourg de Favori avec ses maisons de campagne, le petit château de Moncoteau, le parc de Biélany près du fleuve, celui de la Garenne (Krolikonia), Mariemont avec un institut forestier, les beaux châteaux de Niéborow et d'Arcadie des princes Radzivil, ainsi qu'à une lieue, du côté de l'ouest, la vaste plaine de Vola où se faisaient les élections royales.

Outre l'université, qui possède une bibliothèque de plus de 300,000 volumes, un observatoire, un jardin botanique, un cabinet d'histoire naturelle, etc., mais a vu descendre le nombre des élèves qui en suivent les cours de 830 en 1873 à 500 en 1878, sous le régime de discipline russe auquel elle est restée soumise depuis sa réouverture en 1869, Varsovie possède une académie de médecine et de chirurgie et 6 grands hospices, un musée formé par la Société des Beaux-Arts, un conservatoire des Arts et Métiers, une école de commerce du dimanche et une trentaine d'autres établissements d'instruction. Elle est aussi le centre de l'activité industrielle et commerciale, en même temps que celui du mouvement de la navigation fluviale du pays. Deux foires et un grand marché aux laines ajoutent périodiquement encore à l'importance de son trafic. Ses grandes usines, qui emploient dix mille ouvriers de fabrique et dont on évalue la production annuelle à une somme de 60 à 70 millions de francs, fournissent du drap et d'autres étoffes de laine et de soie, du linge de table et des tapis, des cuirs, du sucre de betterave, des produits chimiques, du savon, du tabac, des machines, outils, voitures, meubles et pianos, du plaqué et des papiers peints. Il y existe aussi nombre de distilleries et de brasseries, plus une vingtaine d'imprimeries.

A l'ouest *Lovicz*, 8, avec de belles églises et un important marché de chevaux, sur la Bzura et le chemin de fer de Skiernievice à Thorn, dont les principales stations suivantes sont *Kutno*, 8, et la ville commerçante de *Vloclavek*, 12, avec une cathédrale, sur la rive gauche de la Vistule; à l'est *Kaluszyn*, 7, et au nord, à 36 kilomètres en aval de Varsovie, la célèbre forteresse de *Novo-Georgievsk* ou *Modlin*, comme on l'appelait autrefois, méritent de fixer l'attention, la dernière surtout. Elle domine d'une hauteur de 102 mètres à droite le confluent de la Narew, qui garde son nom sur cette rive, quoique déjà mêlée au Bog, avec la Vistule. Créée en 1809 par Napoléon et regardée comme inexpugnable du côté de ce fleuve, depuis l'achèvement des ouvrages de défense que les Russes y ont ajoutés, à partir de 1831, cette place, qui a les moyens de loger une garnison de 25,000 à 40,000 hommes, est surtout renommée pour la vaste étendue de ses galeries souterraines.

2. Au nord-est *Lomza*, 13, autrefois une des villes les plus importantes de la Pologne et même siège de la diète, mais ruinée par les Suédois, *Ostrolenka*, 6, avec des fabriques de drap et un pont auquel s'attache le souvenir de la bataille du 26 mai 1831, et *Pultusk*, 8, où Charles XII battit les Polonais en 1703 et Napoléon les Russes en 1806, avec un grand palais épiscopal, sont situées les

deux premières sur la rive gauche, la troisième plus bas à la droite de la Narew.

3. Au nord-ouest de Varsovie, *Plock*, 20, ville épiscopale du xe siècle, avec une cathédrale du xiie, sur une colline dominant la Vistule à droite, a été longtemps aussi la résidence des ducs de Mazovie.

4. Dans le bassin de la Warta, *Kalisch*, 17, ville encore plus ancienne sur la Prosna, partagée en trois bras, tout près de la frontière du grand-duché de Posen, dans une contrée fertile, a un théâtre, de belles promenades et des manufactures de drap considérables, ainsi que des tanneries. Les juifs forment plus du tiers de sa population.

5. Au sud-est de cette ville, *Piotrkow* (en allem. Petrikau), 17, sur la Stradra, près de la ligne de Vienne à Varsovie, avec une grande place du marché entourée de maisons gothiques en pierre, est le chef-lieu déchu du district le plus industrieux de toute la Pologne, où plus au nord *Lodz*, qui n'était encore en 1820 qu'un village de moins de 800 habitants, dont le nombre s'est accru depuis à plus de 50,000, l'a éclipsé. C'est une colonie allemande formée d'une seule rue, qui s'étend au milieu de forêts sur une dizaine de kilomètres en longueur, comme Elberfeld-Barmen, et communique par un petit embranchement de gauche avec la ligne précitée. La construction de l'hôtel de ville et de la première église protestante y date de 1826. Par le rapide essor de ses filatures de coton et de laine, teintureries, fabriques de toiles peintes, de draps, etc., ainsi que d'ouvrages en fer, au nombre de plusieurs centaines, cette ville, qui fournit les 7/8 de toutes les cotonnades manufacturées en Pologne et dont la production industrielle prime en importance celle de la capitale même, est actuellement aussi en population la seconde du royaume. Dans les environs *Zgierz*, 12, a les mêmes industries, *Pabianice*, 6, beaucoup de tissage et *Tomaszow*, 7, des fabriques de draps, ainsi que *Rava*, 6, sur la Ravka, l'une des anciennes résidences des ducs de Mazovie, avec les ruines de leur château. Non loin de la frontière de Silésie, sur la Warta et le chemin de fer, *Czestochova*, 15, ville régulièrement bâtie et marché considérable, avec d'anciennes fortifications, doit une grande partie de sa prospérité au monastère voisin de Jasna Gora (Clairmont), dont la madone byzantine attire encore annuellement de 50,000 à 60,000 pèlerins. Ce couvent, un des plus riches du monde et longtemps propriétaire d'immenses domaines, d'une étendue de 50,000 kilomètres carrés, dominait jadis sur sa hauteur comme une véritable forteresse, que les Suédois assiégèrent vainement en 1704 et dont le prieur garda le commandement militaire jusqu'à l'année 1765. Les mines d'argent de Sludzovka se trouvent dans le voisinage.

6. Au sud-ouest du royaume, *Kielce*, 8, ville minière fondée en 1773, entre des collines pittoresques du revers méridional de la Lysa Gora, a des usines de fer et des fabriques de sucre. Dans les environs il y a aussi des mines de pyrites, de plomb argentifère et de calamine, ainsi que des carrières de marbre à *Checiny*, 5, des pierres lithographiques au village de Brzovka et du soufre à *Vislica*, sur la Nida, ancienne résidence dégradée de Casimir le Grand, qui y édicta en 1347 un statut célèbre.

7. Au nord de la Lysa Gora, entre la Pilica et la Vistule, *Radom* 11, sur la Meczna, a conservé de l'activité commerciale. — *Sandomir* (Sandomierz), 5, sur la rive gauche de la Vistule, non loin de son confluent avec le San, cité célèbre

et florissante au XIII[e] siècle, duquel date sa cathédrale, mais ruinée par les Suédois en 1656, n'a plus d'importance que par le transport des grains et le flottage des bois. — Parmi les villes déclassées mentionnons aussi *Rakow*, surnommée l'Athène sarmatique, comme siège principal des Sociniens, appelés en Pologne Ariens, du XVI[e] au XVII[e] siècle, jusqu'à sa destruction par ordre du sénat en 1638.

8. A l'est de la Vistule, *Lublin*, 29, sur une hauteur, dans un district fertile accidenté par des collines et des lacs, était, à l'époque des Jagellons, l'entrepôt de tout le commerce avec la Russie Rouge, la Volhynie et la Podolie. Bien que sa population ait beaucoup diminué, à la suite de dévastations dont y témoignent encore des monceaux de ruines, ses trois foires, dont chacune dure un mois, sont encore très fréquentées par les marchands orientaux, et il s'y fait en céréales et en vins des affaires considérables. Elle est même restée, avec sa cathédrale du XIII[e] siècle, son hôtel de ville, beaucoup de grands édifices et un théâtre, la plus imposante des cités du royaume, après Varsovie. Une des diètes les plus orageuses s'y tint de 1568 à 69. — *Zamosc*, 7, sur le Vieprz découlant d'un plateau marécageux qui sépare le bassin de la Vistule de celui du Dniester, à 216 mètres d'altitude, au nord de la Galicie, a été bâtie en 1588 dans le genre italien, avec des rues à arcades, par l'hetman Jean Zamoyski sur les immenses domaines de sa famille, dont le majorat était le plus riche de la Pologne. Le grand et beau château fait face à l'Académie dont elle avait été dotée aussi. Forteresse très importante jusqu'en 1866, mais abandonnée depuis, elle ne vit plus que de son commerce et de son industrie, comme *Bilgoraj*, 6, qui a la spécialité des tamis, et *Hrubieszow*, 8, sur la Czucva, tributaire du Bog. Un peu plus au nord *Chelm*, 4, est le siège du seul évêché laissé aux uniates depuis 1839, après la suppression de l'Union dans la Russie occidentale. — Sur la rive droite de la Vistule, *Kazimierz*, autre ville historique dégradée, à l'ouest de Lublin, n'a gardé que le nom de son fondateur-Casimir le Grand, et les ruines des magasins de l'époque où elle était, sous les Jagellons, le principal entrepôt des grains de Pologne; *Pulavy*, possède un magnifique château, dans l'immense parc duquel s'élève le temple de la Sibylle, imitation de celui de Tivoli. Ce domaine princier de la famille Czartoryski ayant été confisqué en 1862 par le gouvernement impérial a reçu le nom de Nouvelle Alexandrie. La riche bibliothèque et le musée d'armes polonais, avec tous les trésors d'art et autres collections qu'il renfermait, ont été transférés à Saint-Pétersbourg. Un peu plus bas, au confluent du Vieprz avec la Vistule, la forteresse d'*Ivangorod*, substituée à Zamosc, commande le fleuve et couvre de plus près les abords de la capitale au sud-est.

9. A l'est de celle-ci, en Podlakhie, *Siedlce*, 11, le chef-lieu, renommé pour l'excellente qualité de son pain de froment, avec un grand château et un bel hôtel de ville, *Miendzyrzecz*, 10, *Biala*, 6, et *Terespol*, sur la rive gauche du Bog, vis-à-vis de Brest-Litovskii, sont les stations principales du chemin de fer de Moscou. Plus haut *Vlodava*, 6, est à cheval sur la même rivière.

10. Au delà de la Narew et du chemin de fer de Kœnigsberg à Bialystok, dans la partie resserrée la plus septentrionale du royaume, traversée par les hauteurs ouralo-baltiques et comprise entre le Niémen et la Prusse, la population est mi-polonaise, mi-lithuanienne, les juifs prédominent également dans les villes et l'on trouve plusieurs colonies de raskolniks russes, quelques musulmans de des-

cendance tatare et des Tsigaïnes. *Augustovo*, 11, l'ancien chef-lieu, bâti par Auguste Ier dans un district marécageux et lacustre, sur le canal du même nom, a d'importants marchés de bestiaux. Le nouveau siège des autorités *Suvalki*, 20, sur la Hancza, est une ville régulièrement construite dont la fondation ne remonte qu'à l'époque du premier partage de la Pologne. *Kalvaria* 10, *Mariampol*, 6, avec beaucoup d'apiculture, et *Vladislavow*, 9, siège de l'ancien évêché de Cujavie (1), sur la Sceczupa, tributaire du Niémen ou Memel en Prusse, sont les autres localités les plus marquantes de ce gouvernement, dont la principale douane frontière est celle de *Vierzbolon* (en allemand Wirballen), sur la ligne traversière de Koenigsberg à Kovno.

§ 2. — La Russie occidentale.

Sous cette dénomination purement géographique, appliquée sans caractère officiel à toute la région qui s'étend depuis la partie moyenne du Dniester jusqu'au golfe de Finlande, on comprend deux groupes territoriaux parfaitement distincts :

1° Les provinces russes de la ci-devant domination lithuanienne et polonaise, que Catherine II s'adjugea dans le premier partage de la Pologne (8 gouvernements);

2° Les provinces baltiques proprement dites (3 gouvernements).

I. Provinces polonaises. — Elles se répartissent entre les 6 bassins du Dniester et du Bog au midi, de la Vistule et du Niémen au milieu, du Dniéper à l'est et de la Duna au nord, où elles enveloppent le royaume de Pologne et la Prusse jusqu'à Polangen sur la Baltique. Les forêts y couvrent une immense étendue; les terrains marécageux un espace presque égal à tout le territoire hollando-belge. Le fond de la population consiste en Petits Russiens ou Roussniaques dans les deux gouvernements méridionaux de Volhynie et de Podolie, en Bélo-Russes dans la Russie Blanche, ramenés comme les précédents à peu près tous à l'église nationale orthodoxe, et en Lithuaniens dans le gouvernement de Vilna, tout le bassin du Niémen et la Samogitie, ainsi qu'en Lettons ou Latiches, catholiques aussi, dans la partie occidentale du gouvernement de Vitebsk. Les Polonais, le plus nombreux dans les deux premiers, et ceux de Grodno, de Minsk et de Vilna, sont répandus partout autant que les juifs, mais en minorité dans l'ensemble. Nous com-

(1). Partie de la Mazovie riveraine de la Vistule, en aval de Plock. Brzesc-Kujavski, à l'ouest de cette ville, en était le chef-lieu.

mençons notre tournée par les deux provinces de l'Oukraine ou Petite Russie polonaise.

1. VOLHYNIE, au nord-est de la Galicie orientale et sur la rive droite du Bog, qui la sépare du gouvernement de Lublin, marécageuse au nord, montagneuse au sud, fertile et riche en bétail.

Jitomir, 43, sur la Kamenka et le Teteref, affluent du Dniéper, marché important du sud-est de la province, avec beaucoup de tanneries, en est devenu le chef-lieu. C'était autrefois, près de la frontière galicienne, *Loutzk*, 12, sur le Styr, ville dont il s'agit de faire une place forte, ainsi que de sa voisine *Doubno*, 8, sur l'Irva. — *Staro-Konstantinow*, 16, sur la Sloutch, avec beaucoup de trafic, et *Kremenetz*, 12, dans une gorge pittoresque à 405 mètres d'altitude, avec une magnifique église et le célèbre couvent de Potchaïef (1) dans les environs, sont les villes les plus considérables du district montagneux; *Ostrog*, 8, où fut imprimée en 1581 la première Bible slavonne complète, anciennement chef-lieu d'une principauté indépendante ainsi que siège d'une académie petite russienne, et *Rovno*, 6, les deux stations principales du chemin de fer de Berditchef à Brest; *Radzivilow*, la grande douane de celui de Rovno à Lemberg par Brody et le foyer de la contrebande la plus active.

2. PODOLIE, à l'est de la Galicie, entre la Volhynie au nord et le Dniester au sud, plateau très fertile aussi dont les pâturages nourrissent des bœufs renommés. La fabrication du sucre de betterave s'y concentre principalement. Le chef-lieu *Kamenetz-Podolsk*, 23, situé sur un rocher élevé non loin de la frontière et du Dniester, était jusqu'à la démolition de ses murs en 1812 réputé un des plus forts boulevards de la chrétienté contre les Turcs. On y trouve une belle cathédrale, ainsi que beaucoup de fabriques, comme à *Balta*, 22, sur la Kodyma et la ligne d'Odessa à Lemberg, qui donne de l'importance à ses marchés. Le plus animé de la rive gauche du Dniester est *Mogilof*, 18, le plus considérable au nord *Vinnitza*, 19, sur le Bog méridional naissant. Au nom de *Bar*, 8, qui n'en est pas loin, s'attache le souvenir de la funeste confédération de 1786.

3. POLÉSIE ET PODLAKHIE, à l'est du Bog septentrional et de la Narew, qui y prend naissance. L'importante forteresse de *Brzesc* ou *Brest-Litovskii*, 22, à la droite du Bog septentrional, est le chef-lieu de la Podlésie ou Polésie, située au nord de la Volhynie. Avec sa citadelle, bâtie sur un rocher, elle commande la ligne de Varsovie à Moscou qui, de cette rivière, suit vers l'intérieur la ligne du partage des eaux entre les quatre bassins de la Vistule, du Niémen, de la Duna et du Dniéper. Les juifs y ont une académie. L'union des églises de la Russie occidentale avec Rome y fut décrétée par un concile en 1596. — *Bielsk*, 3, anciennement la capitale de la Podlakhie, est devenue une station du chemin de fer de Brest à Koenigsberg, qui se croise avec la ligne de Varsovie à Saint-Pétersbourg au chef-lieu d'un district cédé par la Prusse à la Russie, lors de la paix de Tilsit, *Bialystok* ou *Bélostok*, 18, sur la Biala, ville régulièrement bâtie, commerçante et centre d'une fabrication de drap considérable. Le siège des autorités, la ville dont ce gouvernement porte le nom, située plus loin sur la

(1). Voyez p. 118, où on l'a placé par mégarde dans le gouvernement de Vitebsk.

même ligne dans le premier coude de la rive droite du Niémen, en pays lithuanien, c'est toutefois *Grodno*, 31, ramassis de sombres baraques, entremêlé d'églises, de palais et d'autres constructions modernes. Chaque troisième diète polonaise depuis 1673 y siégeait; à celle de 1793 y fut imposée l'acceptation du partage, et Stanislas-Auguste y abdiqua deux années après. Grodno a du commerce et des fabriques; les trois quarts de ses habitants sont juifs et dans un de ses quartiers vivent encore des Tatares mahométans, dont une communauté plus nombreuse est établie à Sokolka, la station intermédiaire à mi-chemin de Bélostok. La célèbre forêt de Béla Véja ou Bialovicza (voy. p. 72), dont plus de la moitié appartient à la couronne, s'étend de Brest à l'intérieur entre *Kobrin*, 8, *Prushany* 5, *Slonim*, 12, *et Volkovisk*, 6.

4. Russie blanche, noire, etc. A l'est de Grodno, *Minsk*, 43, ville très agréablement située sur le Svislotch avec un théâtre, entre Brest et Smolensk, la plus commerçante de la ligne de Moscou, qui s'y croise avec celle de Vilna à l'Oukraine par Bobrouisk, est le chef-lieu du vaste gouvernement dans lequel dominent les marécages du Prypet et de ses nombreux affluents, mais où l'on a commencé aussi à s'appliquer avec succès à l'extension du domaine de la culture par des travaux qui facilitent l écoulement des eaux vers le Dniéper. La ville très commerçante et à moitié peuplée de juifs de *Bobrouisk*, 27, déjà mentionnée comme place forte de premier ordre, est située au confluent de la Bobrouika ou rivière des Castors avec la Bérésina, dont le passage en novembre 1812 s'effectua plus haut près du village de Studianka et de la ville de *Borisof*, 6, la plus proche station de chemin de fer au nord-est de Minsk. — Au sud du Niémen *Novogroudok*, 9, qui compte, ainsi que le chef-lieu, parmi ses habitants plusieurs centaines de Tatares et où naquit Adam Mickiewicz, et *Sloutzk*, 10, sur la Sloutch, à l'ouest de Bobrouisk, sont des villes de la Russie Noire. — *Pinsk*, 18, au sud-ouest, dans la partie la plus marécageuse de la Polésie, fabrique du cuir de Russie.

5. A l'est de Minsk et au sud de la ligne de Moscou, *Mohilef*, ou *Mogilef*, 40, sur le Dniéper, doit probablement son nom au voisinage d'antiques tertres funéraires ou mogilas. Agréablement située et en partie très bien bâtie, elle possède une cathédrale avec nombre d'autres églises et de synagogues, les deux tiers de ses habitants étant juifs. Grâce à son fleuve, elle est devenue l'étape principale du commerce qui se fait entre la mer Noire et la Baltique. Son industrie se partage entre une centaine de tanneries et une très florissante horticulture. En amont, le bourg de *Schklof*, 12, et *Orscha*, 5, station de la ligne de Moscou jusqu'à laquelle les bateaux à vapeur remontent au printemps, participent au trafic du même fleuve, ainsi qu'en aval *Gomel*, avec son faubourg de *Belitza* sur la rive gauche du Soj, 13, dont les chantiers ont de l'importance et où passe le chemin de fer de l'Oukraine. Les Polonais beaucoup moins nombreux que les juifs dans ce gouvernement, n'y figurent comme les Petits Russiens que pour une quarantaine de milliers d'âmes.

6. Dans le bassin supérieur de la Duna, navigable depuis *Velij*, 8, et sur ce fleuve, au nord de Mogilef, la très ancienne cité de *Vitebsk*, 31, entourée de murs et bien bâtie, est l'entrepôt des produits d'une contrée très peu fertile d'ailleurs, comme *Polotzk*, 12, l'antique siège des Slaves Krivitches, situé plus bas, au confluent de la Polota avec la Duna, et longtemps rival de Kief et de Novgorod. Plus tard, les jésuites accueillis par Catherine II, en ayant fait la capitale de leur ordre,

y fondèrent un collège, qui a été transformé depuis en maison de cadets. Suit en aval sur la rive droite du fleuve le chef-lieu de la Livonie polonaise, habitée par des Lettons catholiques, la forteresse de *Dunabourg*, 30, qui à son importance stratégique comme point du croisement de la ligne de Varsovie à Saint-Pétersbourg avec celle de Riga à Moscou par les deux places riveraines du cours supérieur de la Duna, réunit les avantages d'une batellerie et d'un commerce très animés. Au nord *Rejitza* (en allem. Rositten), 9, station de la première de ces lignes, est aussi peuplée de Lettes. On ne compte guère plus de 7,000 Polonais dans ce gouvernement, où se sont établis en outre environ 10,000 Esthoniens et rôdent aussi des bandes de Tsigaïnes.

7. Lithuanie proprement dite, sur les bords du Niémen entre le gouvernement de Suvalki, la Podlakhie orientale, les Russies Noire et Blanche et la Livonie polonaise au nord. Les 3/10 du territoire sont en forêts. L'élément polonais y est largement représenté, et l'on y trouve en outre près de 3,000 Tatares. *Vilna* ou *Vilno*, 64, sur la Vilia et entourée de collines dont l'altitude arrive à 260 mètres, est l'ancienne capitale et résidence des grands princes, du château supérieur desquels il ne reste plus qu'une tour. Fondée de 1315 à 1330 par Ghédimine, elle possède encore une cathédrale construite en 1387 sur l'emplacement d'un temple de Perkun, le dieu du tonnerre des anciens Lithuaniens, dans une chapelle de marbre duquel fut déposé le cercueil en argent massif de saint Casimir. A côté des nombreuses églises se dresse une mosquée. Parmi les édifices publics de cette ville très diffuse, qui n'avait pas moins de cent mille habitants au XVI[e] siècle, il y a lieu de mentionner le palais impérial et le théâtre, ainsi que le musée historique. Vilna, jusqu'à la fermeture de son université de 1587, après la révolution de Pologne, en 1832, avait été un foyer marquant d'activité scientifique et littéraire. La moitié au moins de la population est juive. On y trouve aussi deux mille Allemands. Le rayonnement d'une gare qui est la principale de la ligne de Saint-Pétersbourg entre Dunabourg et Grodno, vers la Courlande et la Prusse d'une part, ainsi que vers l'intérieur par Minsk de l'autre, entretient le mouvement commercial de la place. A l'est le petit bourg de *Smorgoni* avait autrefois l'étrange spécialité du dressage des ours que l'on fait danser aux foires. A l'ouest la curieuse bourgade de *Novije Troki*, bâtie au milieu d'un lac, est le siège d'une colonie de Karaïtes, venue de la Crimée.

8. Samogitie (Szamaiten), le gouvernement qui s'avance à l'ouest du précédent, sur la rive droite du bas Niémen, jusqu'à la dernière flèche du littoral prussien. Les Imoudes, qui en habitent la partie occidentale, diffèrent des autres Lithuaniens et des Lettes par un dialecte particulier. Ils avaient d'abord été soumis par l'ordre teutonique, auquel les Polonais arrachèrent la Samogitie en 1408. Ceux-ci n'y sont plus qu'au nombre d'une trentaine de mille. Le chef-lieu actuel *Kovno*, 33, dont la situation au confluent de la Vilia avec le Niémen et sur la ligne de Vilna à Koenigsberg favorise le trafic, est renommé en Pologne pour son hydromel. Les juifs constituent la moitié de sa population. Dans le voisinage, il y a de beaux couvents à visiter. *Rossieny*, 11, sur la Doubissa, l'ancienne capitale de la Samogitie, est située plus à l'ouest, *Chavli*, 13, la station la plus populeuse du chemin de fer de Vilna à Mitau, au nord-ouest. — *Vilkomir*, 11, sur la Sventa, et *Novo-Alexandrovsk*, 6, dans une region d'étangs vers Dunabourg, appartiennent au pays lithuanien de l'est. Les principaux bureaux de douane au-

dessous de Kovno sont *Jurbork* ou Georgenbourg, sur le Niémen même, et *Tauroggen*,3, sur la Jura et l'ancienne route de Saint-Pétersbourg, à la frontière de Prusse.

II. Provinces baltiques. — Ce sont les anciennes conquêtes du Danemark, de l'ordre teutonique et des porte-glaives, qui les organisèrent. Elles leur furent longtemps disputées par la Pologne et la Suède, avant de passer sous la domination russe. Néanmoins elles présentent avec la Prusse adjacente, par suite de la conformité de leur origine et de leur développement social et religieux, dans la physionomie et le caractère du pays et de ses habitants, la langue, les mœurs et les coutumes des villes en particulier, qui ont conservé pour la plupart le vieux cachet d'architecture anséatique, plus d'analogie qu'avec les provinces slaves de l'empire dont elles relèvent aujourd'hui. Le climat de ce littoral est moins âpre que celui de l'intérieur et très humide, dans la Livonie surtout, couverte d'un grand nombre de marécages et de lacs aux contours indécis. Des fossés servant à l'abduction des eaux y traversent partout les champs en culture et la plupart des chemins sont établis sur des digues. Les plateaux siluriens, les terrasses et les collines qui le parcourent, ou s'y étagent, présentent des altitudes de 65 à 325 mètres. Ces hauteurs au sud du grand lac Peïpous se rattachent à celles du Valdaï. Près de la moitié du territoire consiste encore en forêts épaisses de pins ou de sapins et d'essences feuillues, un tiers en plaines. L'ours et le loup, plus rares en Courlande, l'élan qui remplace le cerf, y sont, avec le hibou, les plus communs parmi les hôtes sauvages des bois, entremêlés de terrains sablonneux, de rochers et de blocs erratiques. L'agronomie de ces provinces est la plus avancée et leur commerce maritime le mieux développé de la Russie septentrionale.

1. Courlande et Sémigalle (Semgallen). — L'ancien duché de la maison de Kettler (voy. p. 21), occupant à l'ouest de la Livonie polonaise et au nord de la Samogitie le littoral de la Baltique depuis la pointe extrême de la Prusse jusque vers le fond méridional du golfe de Riga. Sa population, presque toute luthérienne et lettonne dans les campagnes, comprend encore au nord, près du cap Domesnaes, un reste d'nviron 2,e000 Lives, tribu finnoise qui a donné son nom à la Livonie, ainsi que 44,000 Allemands, formant la noblesse, le noyau de la bourgeoisie et le clergé; des juifs, parlant aussi l'allemand, au nombre d'une trentaine de mille, des Polonais et des Russes.

Dans la Sémigalle (à peu près synonyme de Finistère) ou partie orientale, *Mitau* (en letton Jelgava), 23, sur l'Aa, la résidence des ducs fondée en 1276, est le chef-lieu central de toute la province et le quartier général de la noblesse en hiver, ainsi qu'à la Saint-Jean, époque à laquelle s'y renouvellent les contrats et s'y traitent les affaires les plus importantes. Au commencement du siècle, Louis XVIII tint pendant quelque temps sa cour d'émigrés dans le vaste château de cette ville, imitation de celui de Versailles, avec les étangs et les bosquets de son parc. Presque tous les ducs de Courlande y ont leur sépulture. Mitau, dont la population est principalement allemande, avec un fort mélange de juifs, possède de nombreux établissements d'instruction et a, par les chemins de fer, des communications faciles avec Riga et Vilna. Dans ses environs sablonneux on remarque la villa des comtes de Medem. A *Selburg* sur la Duna, qui marque la limite de la Livonie, résidait l'évêque de Sémigalle. Les deux petites villes de commerce de *Friedrichstadt*, 4, et de *Jacobstadt*, 5, situées sur le même fleuve près de la ligne de Riga à Dunabourg, qui en suit la rive droite, sont en majeure partie peuplées de juifs. La seconde avait autrefois, comme Smorgony, son « académie » d'ours.

Des ports du littoral baltique le plus rapproché de Memel, *Polangen*, 2, a le moins d'importance. Le principal et meilleur est un peu plus au nord, celui de *Libau* (en letton Lepeja), 11, formé par un étang que l'on a joint à la mer au moyen d'un canal et auquel aboutit le chemin de fer de Vilna. Libre de glaces trois semaines avant Riga, il ne pèche que par l'inconstance et les difficultés de sa barre, qui l'entravent dans sa concurrence avec les ports prussiens de Mémel et de Kœnigsberg. Il s'y fait néanmoins, dans l'année, pour une trentaine de millions de francs d'affaires, dont l'exportation de céréales, de bois, de lin et de graine de lin forme plus des 5/6. Au sud de cette ville, qui a aussi des bains de mer, on recueille de l'ambre jaune dans les sables de la côte. Au nord-est, près de *Goldingen*, 5, ville bien bâtie sur la Windau, dont le château délabré était jadis une résidence ducale, on trouve encore les fermes des « rois Coures », paysans libres de tout temps que l'on croit issus d'anciens chefs de cette tribu lettisée, mais d'origine finnoise probablement, dont la partie occidentale et péninsulaire du duché a particulièrement gardé le nom. Par *Pilten*, autrefois siège de l'évêché de Courlande, on arrive à l'embouchure de la même rivière au port de *Windau*, 4, le plus septentrional de la côte, avec une barre encore plus dangereuse que celle de Libau, mais dont l'exportation de bois et de grains atteint cependant une valeur annuelle de 5 à 6 millions de francs.

2. LIVONIE (Livland). — D'une importance double de celle des deux autres gouvernements, elle comprend, à partir de la Duna au sud, le pays qui se déploie derrière les côtes orientales et septentrionales du golfe de Riga et une partie des îles situées à l'entrée de celui-ci, qui semblerait avoir été primitivement un lac fermé. La population rurale est formée, surtout dans la moitié septentrionale du pays, d'Esthoniens finnois, réunis en villages, et au midi de Lettons comme en Courlande, luthériens aussi à l'exception d'envi-

ron 50,000 de ceux-ci et 80,000 des premiers, convertis à l'église russe de 1841 à 1846, tant en Esthonie qu'en Livonie même, où l'on compte en outre 64,000 Allemands dans les villes, plus de 5,000 Juifs à Riga, beaucoup de Russes, de raskolniks en particulier, des Polonais et quelques centaines de Suédois. A l'est, le vaste bassin du lac Peïpous sépare la Livonie septentrionale de l'Ingrie. Il reçoit du côté de l'ouest l'Embach, rivière qui sort du lac Blanc ou Virzjaerv, le plus étendu de l'intérieur, dont la nappe d'eau couvre un espace de 275 kilomètres carrés.

Riga, 103 en 1867, la capitale fondée en 1200 par l'évêque Albert et que le roi de Suède Charles XI avait déclarée la seconde des villes de son royaume, est encore en population la sixième et se maintient pour le commerce extérieur au rang de troisième port de l'empire. Elle est située sur la rive droite de la Duna, dont un beau viaduc de 745 mètres, posé sur 8 piles massives, y franchit depuis 1872 la partie la plus resserrée à 12 kilomètres de son embouchure, que commande à gauche, en aval de son confluent avec la Bolder Aa, qui vient de la Courlande, le fort de *Dunamuende*, élevé dans une île où sont obligés de s'arrêter tous les gros navires, la profondeur moyenne de la barre d'entrée n'étant que de 4 mètres 1/4. Un chemin de fer relie cet avant-port à Riga, que le fleuve et la ligne de Dunabourg mettent d'autre part en communication avec tout l'intérieur de l'empire. Les avantages de la situation centrale de cette place au fond de la partie sud-est de son golfe, seraient bien plus grands encore sans la longueur de l'hiver et la violence ordinaire de la débâcle, par laquelle il se termine. Dans le chiffre indiqué de sa population, qui doit cependant avoir augmenté depuis, les Allemands figuraient pour 44,000, les Russes pour 26,000, dont près de 8,000 raskolniks, et les Lettons pour 24,000. La cité proprement dite ou allemande dont les rues sont peu larges et bordées de hautes maisons, a conservé tout à fait son ancienne physionomie anséatique. Elle est entourée de boulevards et de plusieurs faubourgs, dont un sur la rive gauche, qui peuvent se déployer librement depuis l'abandon de la citadelle et d'une partie des autres fortications en 1867. Le château où les grands-maîtres des Porte-glaives résidèrent jusqu'en 1586, l'hôtel où se réunissaient les chevaliers et ceux des guildes ou corporations, la cathédrale gothique aux voûtes majestueuses et l'église Saint-Pierre avec une tour de 143 mètres de hauteur, les deux principales d'une douzaine d'églises protestantes, sont les monuments les plus vénérables de la ville. On y remarque en outre la bourse, l'hôtel de ville, le bâtiment du club avec le théâtre, l'arsenal et, parmi les nombreuses églises grecques, une d'Alexandre Nevski ainsi qu'une cathédrale de Saint-Pierre et Saint-Paul. Il y a des sociétés savantes et beaucoup d'établissements d'instruction dont l'école polytechnique est le principal. Le mouvement général du port de Riga est de 6,500 à 7,000 navires, soit 2 millions de tonneaux environ, et la valeur totale de son commerce, qui est le plus actif avec l'Angleterre, après laquelle y viennent l'Allemagne, la Hollande et la France, approche de 300 millions de francs, année par année. L'exportation, prédominante, consiste presque entièrement en lin et chanvre, graines oléagineuses et tourteaux, cé-

réales, bois et tabac; l'importation surtout en fers, houille, pierres à bâtir, sel, harengs, pétrole et soude. Les fabriques aussi ont de l'importance dans cette ville. Un peu au-dessus de celle-ci on voit, près d'Uxkull, les ruines du plus ancien château épiscopal de la contrée, dans une île de la Duna; au nord-est, sur l'Aa de Livonie dont la bouche se confond presque avec les derniers bras du fleuve, dans le charmant district de collines criblé de petits lacs qu'on appelle la Suisse de Wenden, celles d'un célèbre château des grands-maîtres. — Entre le Virzjaerv et le Peïpous, s'élève sur une colline à la droite de l'Embach, dans un site non moins joli, la seconde ville de la province, *Dorpat*, 21, allemande aussi, mais slave d'origine, ayant été fondée primitivement par des Russes sous le nom de Iourief en l'an 1030. Après avoir fleuri comme ville anséatique et passé de la domination des porte-glaives sous celle de la Suède, dont le héros Gustave Adolphe la dota de l'université qui l'a rendue célèbre, elle encourut en 1708, de la part des Russes en guerre avec ses maîtres d'alors, une destruction complète, dont témoigne encore, sur la hauteur, la belle ruine de l'ancienne cathédrale. Rebâtie depuis, cette ville, traversée par la rivière que l'on passe sur un pont de granit et que bordent d'agréables promenades, est percée de rues droites et larges dans le quartier du sud. L'université qui de Pernau, où on l'avait transférée, est revenue à Dorpat, en occupe le plus bel édifice sur la place du marché. Richement dotée, elle n'a pas cessé d'être pour la Russie, depuis sa restauration en 1802, un foyer vivace de science allemande, avec un revenu de près d'un million de francs, une bibliothèque de plus de 230,000 volumes, de précieuses collections de tout genre, un jardin botanique et un observatoire célèbre. Près de 900 élèves y suivaient, en 1879, les cours de 72 professeurs. Non loin du lac Peïpous, la ruine du château de Laïs, la plus imposante de la Livonie parmi les anciennes résidences des grands maîtres, invite à des excursions. Au haut enseignement et à l'activité des sociétés savantes de Dorpat se joint celle d'un commerce assez considérable, favorisé par un embranchement méridional de la ligne de Reval à Saint-Pétersbourg, et qui l'était autrefois même, à l'ouest, par une communication fluviale directe avec la mer du lac Blanc à la rivière de Fellin, tributaire de la Pernau. Le port de *Pernau*, 10, jadis fortifié à l'embouchure de ce petit fleuve côtier, au fond de la baie que forme au nord-est le golfe de Riga, présente encore un mouvement annuel d'au moins 750 navires, importe du sel et exporte pour une trentaine de millions de francs de lin et de graine de lin, de seigle et d'autres céréales du nord. La ville est bien bâtie et fréquentée aussi pour ses bains de mer. On en trouve également, ainsi que de belles églises, à *Arensbourg*, 3, sur la côte méridionale de la grande île d'Oesel, qui occupe au sud-ouest de l'Esthonie un espace de 47 1/2 milles carrés géogr. et s'étend, à l'entrée du golfe de Riga, sur presque toute la largeur de son ouverture. Elle est plate, avec le relief de faibles collines, parsemée de petits lacs, arrosée par un grand nombre de ruisseaux et fertile. Les 35,000 habitants, généralement Esthoniens, comme ceux de l'îlôt de *Mohn* dans la passe du nord-est, l'appellent Kurresaari ou île des Coures, d'où pourrait bien venir le mot corsaire, leurs ancêtres s'étant fait craindre par leurs pirateries. Ces insulaires, répartis entre quatorze paroisses, s'occupent de la culture du sol et de l'éducation du bétail, de la pêche et de la chasse au phoque, de la navigation et du commerce au chef-lieu indiqué, dont la rade est profonde et commode. Danoise jusqu'en 1645, puis

suédoise, l'île d'Oesel fut cédée à la Russie en 1721 par le traité de paix de Nystad, avec tout l'archipel environnant, qui paraîtrait avoir été jadis attenant à l'Esthonie, dont la constitution physique est la même. Les paysans de l'îlôt de Runoe, dans le golfe même, descendent de colons suédois.

3. ESTHONIE (Esthland). — La plus petite et la moins peuplée des trois provinces, qui s'étend, au nord de la Livonie, sur la Baltique et le golfe de Finlande, où la côte est bordée de falaises, jusqu'à la Narova, l'émissaire du lac Peïpous, tributaire de ce golfe. Les 300,000 indigènes dont le nom lui est resté appliqué, ont, pour le physique et l'idiome, le plus d'analogie avec les Tavastes, l'une des tribus finnoises du Grand-Duché voisin, sur laquelle nous reviendrons au paragraphe suivant. De la descendance des anciens dominateurs de l'Esthonie il n'y reste que de 12 à 15 mille Allemands et de 5 à 6 mille Suédois. Le peuple des campagnes vit misérablement, en compagnie de son bétail et de ses pourceaux, dans de méchantes cabanes enfumées. Il est aussi rude et obstiné que malpropre, mais ne manque pas de hardiesse et d'énergie.

Reval ou *Revel*, 31, le chef-lieu, ancienne ville anséatique d'origine danoise, avec un excellent port très bien fortifié, qu'éclaire du dehors un phare établi dans l'île de Norgen, est situé à l'entrée du golfe de Finlande, au bas d'un amphithéâtre de rochers, sur le plus isolé desquels dominent la cathédrale et le château. On y trouve d'autres églises intéressantes, de style gothique. Une plus moderne, celle de Saint-Olaüs, frappe par la hauteur de son clocher de 139 mètres. Parmi les tombeaux de la cathédrale on remarque celui de Krusenstern. La ville, où l'on distingue les hôtels des anciennes corporations, est d'un aspect pittoresque avec ses vieux murs et ses tours du moyen âge, mais de construction irrégulière et n'offre, à l'intérieur, que des rues étroites. Les maisons des faubourgs ne sont qu'en bois. Le château impérial de Catharinenthal, avec des bains de mer, est à proximité. Par les avantages de sa situation au tournant du golfe, où le dégel devance la débâcle du fond, et presque en face de Helsingfors, la capitale de la Finlande, mais surtout par suite de l'établissement du chemin de fer, qui l'a étonnamment rapproché de celle de l'empire même, le port de Réval est devenu le quatrième de toute la Russie. Il a ainsi le privilège d'approvisionner entièrement Saint-Pétersbourg de coton, de sel et des articles du luxe européen, durant la saison la plus critique pour la navigation. Aussi ses importations atteignaient-elles, en 1876, une valeur de 144 millions de francs, tandis que celle de ses exportations, en lin, crins, céréales et graines des provinces environnantes, ne dépassait pas 44 millions. C'est le mouvement des bateaux à vapeur qui prédomine à la sortie comme à l'entrée. On peut considérer comme une dépendance occidentale de cette place, à laquelle il est relié par un tronçon de chemin de fer, l'excellent havre du *Port Baltique*, que Pierre le Grand créa avec l'intention d'en faire un port de guerre,

les eaux y étant encore plus tôt libres de glace. En dehors du golfe, sur la Baltique même, un autre petit port, avec des bains de mer et l'ancienne cathédrale en ruines de l'évêché d'Oesel, *Hapsal*, 2, regarde, au nord de cette île, la partie de son archipel qui relève administrativement de l'Esthonie et comprend les îlots de Nukoe et de Worms, ainsi que la grande île de Dagden ou Dagoe. Cette dernière a, sur 17 1/2 m. c. g., une population de 10,000 Esthoniens et Suédois, en six paroisses. Les 800 habitants de Nukoe sont issus des mêmes éléments; les 1,200 de Worms d'origine danoise. — La localité la plus considérable de l'intérieur est, dans le district le plus fertile de l'Esthonie, sur le parcours du chemin de fer côtier, *Wesenberg*, 3, à la moitié du chemin de Réval à Narva.

§ 3. — La grande principauté de Finlande.

Nous avons déjà eu l'occasion de la considérer sous les principaux aspects de son état physique, économique et politique. En connaissant les côtes et la limite du côté de la Suède et de la Norvège, il nous reste à indiquer le tracé de frontière conventionnel qui la sépare à l'intérieur de la Russie proprement dite. Il attribue à la Finlande la partie septentrionale et de beaucoup la plus large de l'isthme baigné au sud par la Néva, ainsi que celle du lac Ladoga, des bords duquel il serpente au nord-ouest à travers un plateau de lacs et de marais glacés à peu près désert, entre 26° 30 et 30° 30′ de long. E. de Paris jusqu'à la frontière de la Laponie norvégienne, qu'il rejoint au sud-est du lac Enara.

Ancienne terre glaciaire comme la Suède, avec laquelle elle offre le plus d'analogie, la Finlande, encore plus riche en bassins lacustres et en roches granitiques, mais dont les faîtes déterminant le partage des eaux n'ont qu'une altitude de 150 à 200 mètres et les plus grandes hauteurs ne dépassent guère celle de 330 dans la partie méridionale, ou de 700 en Laponie, forme la transition de la Scandinavie aux plaines de la Russie. Le parallélisme des vallées descendant du sud-est au nord-ouest vers le golfe de Bothnie, de l'autre bord duquel elles se continuent, mais en se relevant, dans la même direction, témoigne de la marche uniforme des glaciers, dont le travail y ressemble à celui d'une herse. La rayure des stries glaciaires, avec leurs polis, et les *aesar* ou levées de moraines, formant en partie d'énormes digues naturelles, doivent y être mentionnés comme des traces géologiques, encore plus frappantes qu'en Suède et en Esthonie, de la transformation qu'a subie le *Suomen-Ma a* ou Pays des Lacs par excellence.

De même aucun autre ne présente, sur les bords de ceux-ci et les rivages de la mer, une telle multitude de dentelures, de baies et de criques, ainsi que de petites îles et d'écueils ou skères.

Bien que les forêts et les landes, très riches en baies sucrées, myrtilles et airelles rouges, couvrent dans la région finnoise et particulièrement dans l'intérieur des espaces beaucoup plus vastes que les terres en culture, dont on n'estime la superficie totale, en y comprenant les prairies, qu'à 1/18 du territoire, la Finlande était autrefois regardée comme le grenier de la Suède. De toutes les contrées situées sous la même latitude, elle est en effet la plus peuplée, la mieux cultivée et celle qui élève le plus de bétail. En outre, comme dans les pays limitrophes, la faune y comprend l'ours, le loup, le lynx, le glouton et le renard; mais si le renne est encore la principale ressource du Lapon, l'élan a complètement disparu, depuis 1809, et la martre est devenue de plus en plus rare, ainsi que le castor.

Les Lapons purs, aujourd'hui réduits à moins d'un millier errant au delà du cercle polaire, c'est-à-dire moins nombreux que les Tsigaines mêmes, paraissent avoir aussi jadis, mais antérieurement au IXe siècle de notre ère, habité la partie méridionale de la Finlande, d'où les Scandinaves et les Finnois les expulsèrent. La population du grand-duché (Voy. p. 164), très clairsemée dans les districts non maritimes, comprend encore environ 280,000 Suédois d'origine, sur les côtes et dans les îles, 38,000 orthodoxes presque tous Russes, habitant surtout le gouvernement de Viborg, et à peine un millier d'Allemands. Cependant la langue allemande est très répandue dans les villes principales. Quant à la religion, le luthéranisme domine et l'on ne compte à côté des protestants que très peu de catholiques. Il n'y a point de juifs domiciliés.

Les Suomi ou Finlandais, qui forment la grande masse du peuple, se partagent, d'après leurs dialectes, en plusieurs branches parmi lesquelles il faut distinguer, comme les deux principales, les Tavastes ou Suomi proprement dits, à l'ouest, et les Caréliens, à l'est. Les Savolaks, tribu intermédiaire que l'on trouve au nord-ouest du lac Ladoga dans le district de Nyslott, et les Qouaines, qui occupent le nord-est du grand-duché, où ils sont fortement entrés en mélange avec les Lapons, déjà presque entièrement absorbés par eux, ont beaucoup moins d'importance. Les Tavastes, comme les Esthes, sont forts et trapus; larges d'épaules et de tête, ils ont aussi la bouche grande, les yeux petits et bleus, la chevelure très blonde,

voire même d'un blanc de filasse jaunâtre, et la barbe rare.

Laborieux, durs à la fatigue et patients, réservés et même soupçonneux, mais droits, honnêtes et loyaux, reconnaissants et dévoués, les Tavastes se distinguent par un esprit calme et méditatif qui les rend aptes aux études les plus sérieuses, comme celles des mathématiques ou de l'histoire, et les porte à la mélancolie et au mysticisme, mais ne se prête guère au débordement de l'imagination. Leur sobriété se montre très propice à la longévité. Les Caréliens, plus grands et plus beaux, avec des traits réguliers, un œil plus foncé et une chevelure abondante dont la nuance passe au châtain, sont plus vifs, d'humeur joviale et poétique, entraînants et pleins d'initiative, mais n'ont pas au même degré l'esprit de suite. Ce sont leurs exploits que célèbrent les récits mythologiques, longtemps épars et transmis de bouche en bouche, avec lesquels on s'est appliqué à reconstituer de nos jours l'épopée nationale du *Kalevala* ou pays du dieu géant. On a aussi recueilli chez eux des chants lyriques, qui s'entonnent accompagnés du jeu d'une harpe à cinq cordes, la *kantèle*, comme l'étaient anciennement les incantations de leurs magiciens. Le travail de relèvement de la langue et de la littérature nationales chez les Finlandais comme chez les Esthes, frères des Tavastes, ne remonte guère à plus d'un demi-siècle. Leurs idiomes sont harmonieux et sonores, grâce à une grande richesse en voyelles. C'est celui d'Abo qui, dans le suomi, a prévalu pour l'usage littéraire et officiel.

Les paysans finnois de la grande principauté ont été de tout temps libres et propriétaires. Actuellement 54 pour 100 du territoire leur appartiennent, 38 à la couronne, dont les fermiers héréditaires ont toutefois la faculté de pouvoir racheter le sol qu'ils occupent, en payant d'avance trois années de loyer, et 6 1/2 pour 100 seulement à la noblesse. Ils habitent principalement des fermes, en partie fort isolées dans l'intérieur. Ce sont des blockhaus, dont on recouvre souvent la toiture de gazon et dont beaucoup, sur les côtes, rappellent les chalets suisses. Le poisson séché au soleil contribue largement à l'alimentation du peuple, sans le préserver toujours de la famine dans les districts reculés. Il en est résulté une émigration considérable de Finlandais jusqu'en Amérique, où ils ont formé toute une colonie dans la ville de Hancock de l'État de Michigan.

Le fait est que, dans le grand duché, sur une superficie totale de 37,353,620 hectares, d'après Strelbitzki, ou 37,015,670 d'après

la statistique officielle, 4,167,060 ou un neuvième sont le domaine des lacs et eaux intérieures; les forêts, dont plus de la moitié appartient au gouvernement, couvraient encore, en 1875, 21,377,000 hectares et les cultures ne s'étendaient qu'à 845,000 hectares, sans compter 250,000 en jachère. La production des céréales, en cette année de 4,461,000 hectolitres de seigle, 1,945,000 d'avoine, 1,935,000 d'orge et 29,000 de froment, qui mûrit aux environs d'Abo, n'est plus suffisante. On récolte en outre des pommes de terre, des pois, des choux, des navets et des oignons, du houblon dans le district de Vasa, du chanvre et du lin, ainsi qu'un peu de tabac. Pour le bétail voy. page 173. Des forêts on tire non seulement des bois de construction, mais aussi beaucoup de goudron, de poix et de potasse. De plus la Finlande approvisionne en grande partie Saint-Pétersbourg de gibier et de poisson. Les hauts fourneaux y ont extrait, en 1876, du fer limoneux des marais et de minerais étrangers plus de 26,000 tonnes métriques de fonte. Il faut y joindre de l'or, du cuivre, un peu d'étain, de plomb et d'argent, de l'arsenic et du soufre. Mais la rigueur du climat et le manque de routes ne permettent guère d'exploiter avec profit les gisements miniers de l'intérieur, non plus que ses riches carrières de granit, de marbre et de porphyre. Pour l'industrie, le commerce et la navigation, il suffit de renvoyer aux pages 180, 188 et 191.

La diète finlandaise (voy. aussi pages 107 et 149) comptait, en 1878, 121 représentants de la noblesse, 36 du clergé, 45 de la bourgeoisie et 59 de l'ordre des paysans. Pour la validité de ses résolutions il faut l'accord de trois des quatre ordres, qui délibèrent séparément. Le sénat se compose de 14 membres, nommés pour trois ans par le souverain.

Voici comment le territoire et la population existante au 31 décembre 1877 se répartissaient entre les huit provinces ou gouvernements (*laen*) de la grande principauté :

	Gouvernements.	Superficie kilom. c.	Population âmes.		
Littoral	Viborg.........	43,055	293,000	soit 7	par kilomètre carré.
	Nyland..........	11,872	188,000	— 16	—
	Abo-Bjoerneborg.	24,171	330,000	— 14	—
	Vasa...........	41,642	338,000	— 8	—
	Uléaborg........	165,641	201,000	— 1	—
Intérieur	Tavastehus......	21,585	209,000	— 10	—
	Saint-Michel.....	22,840	165,000	— 7	—
	Kuopio..........	42,730	245,000	— 6	—
	Totaux.........	373,536	1,969,000	— 5	

Ces provinces administratives sont subdivisées en 51 bailliages (haerader) et des communes qu'elles renferment trente-trois sont aujourd'hui qualifiées de villes, cinq autres de bourgs.

La Carélie proprement dite, riveraine du lac Ladoga et du golfe de Viborg, son chef-lieu, dont elle a pris le nom, appartient, en majeure partie déjà depuis 1721, et en totalité jusqu'au Kymène depuis 1743, à la Russie, en vertu du traité de Nystad et de celui d'Abo, qui lui procura la cession du complément occidental.

A l'ouest de ce fleuve, nous visiterons d'abord le Nyland, qui fait face à l'Esthonie sur le golfe de Finlande et possède la ville la plus importante et capitale actuelle du grand-duché.

1. *Helsingfors* (en finnois Helsinki), 36, le siège du gouverneur général depuis 1812 et de l'université depuis 1828, sur la presqu'île d'Estnaes, est, avec ses édifices à colonnades et ses églises à coupoles dont les principaux font l'ornement d'une grande place carrée, la plus belle cité comme la plus peuplée de tout ce littoral. Elle a son parc avec le théâtre et d'autres jolies promenades, le jardin botanique le plus septentrional du monde et des bains de mer. Le nombre de ses habitants a décuplé sous la domination russe; cependant l'élément suédois y prédomine encore largement. La vieille ville, fondée par Gustave Vasa en 1550, à 7 kilomètres plus au nord sur la Vanda, existe encore avec ses maisons en bois.

L'université, dont plus de 600 étudiants suivent les cours, possède une bibliothèque de 120,000 volumes et a fait de Helsingfors, patrie de Nordenskjold, un centre considérable d'activité scientifique. Dans son port, qui est le premier du pays pour la valeur des échanges avec la Grande-Bretagne, l'Allemagne, les États-Unis même, non moins qu'avec la Russie, le mouvement de la navigation avait atteint, en 1874, le chiffre de 1860 bâtiments entrés et sortis, d'une jauge totale d'environ 340,000 tonneaux; ses importations s'étaient élevées à une somme de plus de 50 millions de francs et ses exportations, dont les bois forment près de la moitié, à 12 1/4 millions. Depuis lors cependant le trafic a diminué sur place, par suite de la construction d'un chemin de fer qui s'avance jusqu'au cap Hangœ, dont la pointe divise, à l'entrée des deux golfes de Finlande et de Bothnie, des parages moins longtemps obstrués de glaces que les autres parties de la côte. *Drottningberg* est la station terminale de ce promontoire près duquel *Gustavsvaern*, ancienne petite forteresse insulaire, fait sentinelle. Le port de Helsingfors même, dans lequel 70 bâtiments de guerre peuvent trouver place, est défendu par la plus formidable de *Svéaborg*, construite en 1749 par les Suédois sur sept skères que des ponts joignent entre eux. Ce Gibraltar du Nord, comme on l'appelle, et qui dans la guerre de 1854 et 55 fit plus honneur à cette dénomination qu'en 1808, est couvert d'ouvrages taillés dans le roc ou bâtis en granit, casematés et armés de 2,000 canons, pour le service desquels il faut une garnison de 8,000 hommes. Il y a de vastes casernes, de superbes chantiers, un grand arsenal dans l'île de Vargœ, la plus puissamment fortifiée, et dans le port la station principale de la flottille des

skères. Au fond des baies qui suivent à l'est, *Borgo* ou *Borga*, 4, ancienne ville suédoise, commerçante et siège d'un évêché, a une belle cathédrale et *Lovisa*, 2, baptisée du nom de la sœur de Frédéric le Grand, qu'avait épousée le roi Adolphe Frédéric, charme par un site pittoresque.

2. La province lacustre qui s'étend à l'intérieur, au nord du Nyland, et se trouve particulièrement située dans le rayon commercial de Helsingfors a pour chef-lieu *Tavastehus*, 3, point stratégique important sur un lac, avec le vieux château de Kronoborg, et comprend plus au nord dans le district occidental de Satakunda, entre les deux lacs de Naesijaervi et de Pyhaejaervi, *Tammerfors* (Tampere), 12, la ville la plus manufacturière du grand-duché. Les rapides d'un torrent y font marcher de nombreuses fabriques de tissus et des papeteries, avec d'autres usines, et par le chemin de fer qui y conduit du sud, elle se trouve reliée à l'une et à l'autre des places de commerce qui ont le plus d'importance sur les deux golfes.

3. La seconde, l'ancienne capitale *Abo* (Turku), 23, dans la Finlande proprement dite, dont elle est restée le chef-lieu, se trouve assise au nord-ouest du cap Hangœ sur le navigable Aura-joki, tout près de son embouchure, que domine encore le vénérable château d'Abohus, le premier construit dans le pays par les Suédois, qui en commencèrent la conquête et la conversion au XIIe siècle. Sa cathédrale et son université ayant été consumées par un incendie en 1827, cette dernière fut transférée à Helsingfors. Le port d'Abo, Bekholm, est à une lieue de la ville même et environné, comme toute cette partie de la côte, d'une multitude de skères, inhabitées pour la plupart. Un mouvement annuel de près de 900 navires et plus de 120,000 tonnes, une importation de 14 à 18 millions de francs et une valeur de près de 5 en grains et farines, fer et bois exportés, laissent, dans le commerce du golfe naturellement le moins animé de Bothnie, la première place à cette ville, qui possède aussi des fabriques, construit des navires sur ses chantiers et offre, dans le voisinage, les eaux salutaires de la source de Saint-Henri, l'évêque d'Upsal qui y introduisit le christianisme et y subit le martyre en 1158. La paix de 1743 fut signée à Abo; celle de 1721 avait été conclue à *Nystad*, 4, le port qui suit, aujourd'hui relié à la Suède par un câble télégraphique. Le troisième *Bjærneborg*, 7, situé sur une hauteur à l'embouchure du Kumo, qui est navigable, a plus d'importance, avec son mouvement de navigation de près de 90,000 tonnes et d'échanges d'environ 9 millions de francs (en 1873), des scieries et des usines diverses.

De cette province dépend le groupe des nombreuses îles granitiques d'ALAND, qui s'étend sous le 60e degré de latitude N. vers le milieu de l'entrée du golfe, entre Abo et le petit port suédois de Griselhamn, à l'est d'Upsal et au nord de Stockholm. On n'en compte pas moins de 280, dont 200 ne sont que des rochers inhabités, unies entre elles par la glace en hiver, parfois même aux rivages de terre ferme, quand les canaux plus larges qui les en séparent des deux côtés gèlent complètement, comme en 1809, ce qui permet souvent aux loups de les franchir. Sur une étendue totale de près de 26 milles c. g. elles ont une population toute suédoise d'environ 16,000 âmes, vivant d'un peu de culture, de leur bétail et de la pêche, fournissant d'excellents marins et répartie entre huit paroisses, dont la moitié, avec plus de 10,000 âmes, appartiennent à l'île d'Aland proprement dite qu'on appelle le « continent d'Aland », comme étant de beaucoup la plus grande et le centre de la partie occidentale du groupe. On y trouve des

montagnes assez hautes pour être vues dans tout le golfe, des lacs et beaucoup de petites rivières, d'où ce nom d'Aland (pays d'eau). Le pin, le pinastre, le bouleau, l'aune et le noisetier y forment d'assez belles forêts. *Mariehamn* en est la commune principale, au sud. La petite forteresse de *Bomarsund*, que les Russes avaient construite à l'est de la plus orientale des presqu'îles de ses côtes profondément découpées par la mer, a été, comme on sait, prise et détruite par l'escadre anglo-française en 1854. Ses ports gèlent tard, à cause de la rapidité du courant dans les parages de la jonction des deux golfes de Bothnie et de Finlande. Dans le plus vaste et plus sûr, qui est celui d'Ytternaes, toute la flotte russe pourrait trouver place. Mentionnons aussi comme pourvues d'églises les îles voisines de Lemland, avec l'excellent mouillage de Lesund, et de Foeglœ au sud-est, ainsi qu'Eckerœ, avec sa douane et son télégraphe, à l'ouest d'Aland; puis l'île de Kumblinge, au milieu du groupe, dont les îles orientales sont à peine séparées des skères d'Abo par la passe de Skifte.

4. Dans l'Ostrobothnie, le bon port de *Kristinestad*, 3, et *Kaskoe*, sur un rocher insulaire joint au littoral par un pont, où le profond Kaskoesund est regardé comme le meilleur et le plus sûr de toute la Finlande, après celui d'Helsingfors, précèdent le chef-lieu *Vasa*, 5, que l'on a reconstruit après un incendie sous le nom de *Nikolaïstad*, au bord de son fjord, dont l'entrée est hérissée d'écueils, mais n'en présente pas moins un mouvement d'échanges d'environ 6 1/2 millions de francs et de navigation de 50,000 tonnes par an. Puis viennent, encore plus au nord, le petit port de *Jakobstad*, 2, dont une partie occupe l'île de Borkholm, après *Ny-Karleby*, voisin de l'embouchure du Lappo-joki, et enfin le vieux *Gamla-Karleby*, 2, fondé par Gustave Adolphe, qui exportent des produits forestiers et marquent à peu près la limite septentrionale des établissements suédois sur la côte finlandaise.

5. Au nord-est du port de *Brahestad*, 3, qui fait le même commerce, *Uléaborg*, 9, la ville la plus importante de l'Ostrobothnie, fondée en 1610 et reconstruite d'après un plan régulier en 1822, à l'embouchure de l'Oulu-joki, gelé depuis la mi-avril jusqu'à la mi-octobre, est le chef-lieu du gouvernement le plus vaste, qui comprend tout le nord de la Finlande, mais dont la population est très clairsemée. L'Oulujoki, aux bords duquel se tiennent à l'intérieur, au sud-est du grand lac d'Uléa, les foires importantes de *Kajana*, amène aux quais d'Uléaborg en été les trains de bois et des bateaux chargés de résine et de goudron, auxquels des centaines de traîneaux suppléent pendant le long hiver. L'ensablement de ce dernier port a nui à l'activité de son commerce, qui présente cependant encore une valeur annuelle de 7 à 8 millions de francs.

Au fond du golfe, le district lapon de Kemi, avec le fleuve dont il porte le nom, et celui de la rive gauche de la Tornea-elf, dans la Bothnie septentrionale et occidentale (Norrbotten et Westerbotten), ont également été cédés à la Russie par la Suède, en 1809. *Tornea*, sur une île de l'embouchure du fleuve, y est, vis-à-vis d'Haparanda, la bourgade finnoise la plus septentrionale, ainsi qu'un marché de poisson, de peaux et de langues de rennes fumées qu'y apportent les Lapons, de goudron, de chanvre et de beurre. La durée du jour hiémal y est réduite à trois heures, et en juin le soleil ne s'y dérobe à la vue que pour un quart d'heure, vers minuit. A un demi degré plus au nord près du cercle polaire, l'Avasaxa, montagne de 250 mètres de hauteur, où Maupertuis et André Celsius, de 1736 à 37, puis le professeur Svanberg d'Upsal, au com-

mencement de notre siècle, firent leurs mesures d'arcs et leurs observations, attire encore beaucoup de touristes, des Anglais surtout, qui viennent y jouir des merveilles d'une nuit de la Saint-Jean, époque à laquelle la cime en est constamment éclairée par les rayons du soleil, pendant toute une semaine.

Dans les villages encore plus septentrionaux de la LAPONIE finlandaise, dont le principal est *Enontekis* sur une des rivières supérieures, également limitrophes du Nordland suédois, qui forment la *Tornea*, le soleil d'été se maintient à l'horizon pendant sept semaines. Les sables de l'Ivulo-joki, qui tombe au nord dans le lac Enara, et ceux du Lutto-joki, qui descend à l'est vers la baie de Kola, donnent de l'or.

6. Dans la partie de la région lacustre orientale qui s'étend au sud de l'Uléa-Trask, on a fondé en 1776 dans une île, au milieu du lac de Kalla, la ville de *Kuopio*, 6. Bien qu'elle soit de toutes la plus éloignée des côtes, elle a pu, grâce à sa situation qui en fait l'étape moyenne du long parcours des eaux de la route du Ladoga à Uléaborg, prospérer par le commerce des bois et des résines.

7. La province intérieure que la précédente embrasse au nord et à l'est a pour chef-lieu la petite ville centrale de *Saint-Michel*, au nord-ouest du lac Saïma, et pour curiosité principale, plus à l'est, l'imposante et pittoresque forteresse suédoise de *Nyslott* (Châteauneuf), dans une île d'un détroit qui unit deux parties du même lac.

8. CARÉLIE, à l'est du Kymène, des bords du golfe de Finlande, qui s'y termine au nord-est par la profonde baie de Viborg, à ceux du Ladoga. Son chef-lieu situé au nord de cette baie que protègent deux îles, à l'embouchure d'un canal qui vient du lac Saïma, l'importante forteresse de *Viborg* (en finnois Viipouri), 13, avec un grand château gothique, est le boulevard du nord-ouest de Saint-Pétersbourg. Il doit à ce voisinage et à la ligne du chemin de fer de Helsingfors et d'Abo, qui relie entre elles par terre ces quatre places, d'être la première du grand-duché pour le mouvement maritime et la seconde pour la valeur des échanges. En 1875, il y est entré et sorti 5,526 navires de toute sorte, d'une jauge totale de 431,000 tonnes; ses importations se sont élevées à près de 14 1/2 millions de francs par mer et 23 par terre; ses exportations à 13 1/2 et 11 1/2 respectivement. Le commerce des bois y domine; mais elle possède aussi des usines pour le travail du fer. Les gros navires doivent s'arrêter à 13 kilomètres au sud dans la rade de Transund, également défendue par de puissantes fortifications.

L'ancienne capitale de la Carélie, bâtie sur une pente, a gardé ses rues étroites et tortueuses; mais elle s'est accrue d'un beau faubourg moderne, entremêlé de jardins. On y parle le suédois et l'allemand presque autant que le finnois et le russe. De Viborg on aime à visiter la jolie île voisine de Monrepos et près du village d'Imatra, à une soixantaine de kilomètres dans l'intérieur, les célèbres cascades d'une gorge du Vuoxen, qui sort du lac Saïma et se jette à l'est dans celui du Ladoga, où il rencontre, à son embouchure, l'île de *Kexholm*, l'ancienne place forte de Karelogrod, que se disputaient déjà les gens de Novgorod et les Caréliens. Il y existe une manufacture de porcelaine et de faïence, outre que l'on en expédie des bois et du granit, ainsi que de *Serdobol* à l'extrémité septentrionale du même lac, ou *Sordavala*, comme disent les Russes. Les mines de cuivre et d'étain de Pitkaeranta sont voisines

de ce port, au sud duquel le couvent de Valaam ou Valamo attire de nombreux pèlerins dans une des îles de ce nom du Ladoga septentrional.

A l'est de *Vilmanstrand* sort du lac de Saïma le canal desservi par des pyroscaphes qui gagne la mer à Viborg. A l'ouest, vers le Nyland, on trouve sur la côte les importantes carrières de granit de Pytaerlax, l'ancienne forteresse de *Frederikshamn* (en finnois Hamina), 3, où fut signée la paix de 1809, le village de *Vaerelae* dont le nom a été mis en relief par celle de 1790 et à l'embouchure du fleuve limitrophe, sur un rocher insulaire, la petite forteresse de Kymène ou *Kotka* (en finnois Ruotsinsalmi), avec de vastes casernes et la rade où stationne une partie de la flottille des skères. An sud, vers le milieu du golfe de Finlande, l'île de Hogland, dont les contours ont de la ressemblance avec ceux de Capri et où les Russes remportèrent en 1788 une victoire navale sur les Suédois, est surmontée de deux phares et principalement habitée par des pilotes. La vibration des rochers y produit des sons musicaux pareils à ceux de la statue de Memnon et des harpes éoliennes. Dans l'isthme enfin il nous reste à mentionner, pour sa manufacture impériale d'armes, *Systerbaek* ou Sestrorezk, à l'entrée du grand-duché entre la mer et un lac voisin de la ligne de Saint-Pétersbourg à Viborg.

§ 4. — La Grande Russie.

Elle comprend, à l'est de la Finlande, des autres provinces baltiques et de la Russie Blanche, tout le nord et le centre de la Russie d'Europe; depuis l'océan Arctique et la mer Blanche jusqu'à l'Oukraine, à la mer d'Azof et à la lieutenance du Caucase, au sud et au sud-est. On y distingue quatre régions d'étendue fort inégale.

I. Pays des lacs. — C'est le groupe des quatre gouvernements les plus rapprochés de la Finlande, de son golfe et des provinces baltiques, dans lequel dominent les lacs Ladoga et Onéga, de Peïpous, d'Ilmen et de Bielo-Ozero, une des parties les moins fertiles de l'empire. Situé en dehors de ses grands bassins fluviaux, il ne touche à la mer que dans sa partie occidentale. Sa population, encore toute carélienne au nord des deux premiers, présente au sud de ceux-ci, une majorité de Grands Russiens entremêlés de Tchoudes ou Finnois, en partie seulement russifiés, mais presque généralement ralliés à l'église grecque. Nous l'aborderons par la cité moderne qualifiée de première résidence et seconde capitale de l'empire, dont la direction suprême y a son siège.

1. Ingrie (Ingermanland). — La province qui la renferme, cédée par la Russie à la Suède, avec la Carélie, en 1617 à la paix de Stolbova, mais reconquise sur les Suédois en 1702 par Pierre le Grand,

peut, d'après sa situation, être aussi comptée parmi les provinces baltiques. Comprenant la partie méridionale des rivages du lac Ladoga et de l'isthme qui le sépare du golfe de Finlande, avec la partie du littoral de ce dernier qui s'étend de l'embouchure de la Néva à la Narova, il s'étend à l'intérieur, vers le midi, du lac Peïpous à l'ouest jusqu'au delà du Volkhof à l'est. Ses anciens habitants, les Ingriens ou Ijores des Russes, étaient une tribu carélienne. La Néva, le superbe émissaire du Ladoga, que des canaux mettent en communication avec toutes les grandes voies fluviales de l'intérieur et du midi, a décidé de sa haute fortune politique et militaire, maritime et commerciale.

Saint-Pétersbourg, la cinquième en population quoique la plus jeune des capitales européennes, occupe la vaste surface d'une centaine de kilomètres carrés sur les bords du fleuve majestueux qui peut seul justifier le choix, fait en 1703 par son fondateur, d'un emplacement aussi marécageux, insalubre et stérile, sous un pareil climat, pour la création singulière mais grandiose à laquelle son nom demeure attaché. Après avoir pris et démoli le fort de Nyenschanz, qui avait remplacé à quelques kilomètres en amont de l'embouchure de la Néva la place de Landskrona, fondée par les Suédois vers l'an 1300, puis détruite par les Russes, Pierre le Grand, convaincu de l'importance des voies qui avaient plus anciennement fait la grandeur de Novgorod, ne trouvait plus d'obstacle à la réalisation de son projet hardi de rompre la chaîne des traditions moscovites, qui le gênaient dans ses réformes et isolaient l'empire, en portant le siège de la direction de celui-ci, du centre où dominaient la routine et les préjugés, au point du littoral nouvellement occupé, le plus propice à la poursuite de ses vastes et ambitieux desseins.

C'était le moyen de préparer et d'assurer la conquête successive de tous les rivages qui se déploient des deux côtés du golfe de Finlande. L'accomplissement de son idée, bien moins heureuse, à première vue, que ne l'avait jadis été celle de la translation du gouvernement de l'empire romain des bords du Tibre au Bosphore, rencontrait des difficultés bien autrement grandes. Il les surmonta, en recourant à l'emploi le plus énergique de tous les moyens qu'un pouvoir sans frein mettait au service de son inébranlable volonté d'autocrate. Pour consolider le terrain, formé de vase mouvante, il ne recula pas devant le sacrifice d'hécatombes de travailleurs; pour hâter les travaux de construction, il attira sur les lieux tous les maçons de la Russie, par la défense temporaire de bâtir en pierres ou en briques, sur aucun autre point du territoire, et à tous les nobles de quelque aisance fut intimé l'ordre de se faire construire une maison ou un palais dans la nouvelle capitale, dont la population atteignit ainsi bientôt un chiffre de près de cent mille âmes, qui a septuplé depuis.

La Néva, dont les eaux lacustres sont d'une grande pureté et ne le cèdent qu'au Danube pour l'abondance du débit de la masse liquide, parcourt du Ladoga au golfe qui la reçoit un grand arc de 58 kilomètres de développement, courbé vers le sud et non exempt de rapides, qui entravent la navigation. Elle est

ordinairement gelée de la fin de novembre à la mi-avril et varie en largeur de 260 à 1,280 mètres. Saint-Pétersbourg en commande l'embouchure même, dont le delta est formé par cinq branches qui sont au sud la Grande Néva, au nord la Petite, et la Nevka, elle-même ramifiée en grande, moyenne et petite. Elles embrassent une dizaine d'îles.

Dans la ville même, le courant a de 6 à 15 mètres de profondeur ; mais toutes les bouches, obstruées par des bancs de sable, présentent une barre que ne peuvent franchir les bâtiments de mer d'un tirant d'eau de plus de 2 mètres. La majeure partie de la vaste cité se déploie sur la rive gauche de la Grande Néva, où elle est traversée et limitée au sud par des canaux artificiels, dont le principal est celui de Fontanka ou canal de ceinture. La plus étendue des îles c'est, entre la Grande et la Petite Néva, celle de Saint-Basile, Vassili Ostrof ou Vassilievski, originairement l'île du prince Mentchikof, avec un des quartiers les plus importants et plusieurs centaines de jardins dans sa partie occidentale.

Plus haut, au nord de la partie la plus large du fleuve, l'îlot de Saint-Pierre et Saint-Paul, avec la forteresse, s'élève devant l'île du vieux Pétersbourg, comprise entre la Petite Néva et la Nevka, ainsi que couverte en partie des maisons de bois de la cité primitive, parmi lesquelles on montre encore celle que Pierre le Grand s'y était fait construire pour surveiller les travaux, mais en partie aussi de jardins.

Il reste à mentionner les autres îles septentrionales que baigne ou entoure la Nevka, comme l'île dite des Apothicaires, ainsi nommée parce qu'elle renferme le vaste jardin botanique, autre création de Pierre le Grand, avec d'admirables serres de palmiers et d'orchidées ; l'île Krestovski avec le Vauxhall et beaucoup de maisons de campagne, nombreuses aussi dans celle de Kamenoï-Ostrof; celle de Jelagin, dont la grâce naturelle est rehaussée par un château de plaisance impérial et un très beau parc, ainsi qu'à l'ouest le séjour favori de Pierre le Grand, l'île Petrovski, avec le palais d'été. La rive droite du delta est en partie aussi bordée des maisons du quartier de la gare du chemin de fer de Viborg. Toutes les autres lignes du rayonnement de cette capitale, sur Moscou, Varsovie, Réval et les résidences impériales des environs, se relient au chemin de ceinture de la cité méridionale ou de la rive gauche.

Le faubourg de rouliers et de charpentiers d'Okhta, qui à l'est la regarde de la rive opposée, forme aussi depuis 1828 une annexe de la capitale. Dans son ensemble, Saint-Pétersbourg partagé en treize arrondissements avec une subdivision en cinquante-six quartiers, comprend, dans plus de six cents rues et les cadres de soixante-quatre places, environ dix mille maisons et palais et trois cent trente églises et chapelles de tous les cultes, sans compter les mosquées et les synagogues, une soixantaine de casernes et une vingtaine de manèges ; une quinzaine de jardins publics et îles de plaisance, cinq parcs et trois cent cinquante maisons de bains. Plus de 150 ponts y joignent les quais bordés de granit de la Néva et de ses différentes branches, ainsi que des sept canaux intérieurs. Les plus grandes rues ou boulevards, qu'on y appelle perspectives, ont généralement une largeur de 18 à 40 mètres, et le minimum, pour les plus étroites, toutes aussi munies de trottoirs, est de 13 mètres. Le pavage en pierre y étant très difficile à pratiquer, avec le peu de consistance du sol, on y a substitué en partie l'emploi, très dispendieux aussi pourtant, de blocs hexagones de bois goudronné. Presque toutes les maisons occupent de grands emplacements et

renferment de vastes cours, même celles qui logent la population pauvre. Dans les quartiers éloignés du centre, elles sont encore en majeure partie construites en bois de pin, c'est-à-dire formées de grosses poutres équarries et superposées, garantissant le mieux du froid en hiver, et souvent peintes à l'extérieur en rouge ou en jaune, à la vieille mode russe. Dans les terrains marécageux on est obligé d'en établir les fondations sur pilotis. La plupart des maisons n'ont que deux étages. On n'en élève de plus hautes en pierre, à trois et quatre étages, que dans les beaux quartiers, où la brique et le granit finlandais trouvent un large emploi. L'entrée des hôtels et maisons opulentes est munie de baldaquins avançant sur la rue. Dans aucune capitale on ne voit d'ailleurs plus de grands palais, dans l'intérieur partout chauffables au calorifère, desquels on n'est pas moins frappé par le luxe des escaliers doubles, des serres, des jets d'eau et des glaces. Cependant, malgré d'imposantes lignes de façade, la grandeur des espaces, la régularité et la symétrie mêmes concourent, avec le manque absolu de relief du sol et le défaut de groupements pittoresques en hauteur, à nuire par trop de monotonie à l'aspect, ainsi que dans les quartiers éloignés du centre, à l'animation de Saint-Pétersbourg.

Cité de la rive gauche (méridionale). — Deux ponts fixes traversent le bras de la Grande Néva et joignent la cité principale à Vassili Ostrof : le pont Nicolas ou de Blagovetchenski construit en fer, terminé en 1850 et éclairé par 22 candélabres, et celui du château neuf. Le premier part du quai des Anglais; le second, au centre de la capitale, conduit du nouveau palais d'Hiver à la Bourse. Le premier grand bâtiment, en aval de la ligne imposante des palais de la rive gauche, c'est l'Amirauté, dont la façade principale, ornée de colonnades et de statues, présente un front d'un demi kilomètre, que domine une svelte tour dorée de 75 mètres de hauteur. Ses ailes enferment, du côté de la Néva, les chantiers de construction de la marine militaire. Le palais d'Hiver qui suit en amont, magnifiquement reconstruit après l'incendie de 1837, est la plus vaste des résidences impériales. Environ 6,000 personnes sont logées dans l'enceinte de ce somptueux édifice carré, où les appartements du souverain contiennent des salles resplendissantes de marbre, de malachite et de dorure, ainsi que le dépôt des joyaux et diamants de la couronne. Il communique par des galeries couvertes avec le palais de l'Ermitage, érigé de 1840 à 1850, dans le style grec, par l'architecte de Klenze et dont la plus belle façade regarde, du côté de la ville, le superbe hémicycle du palais de l'Etat-Major, où l'on entre par un arc de triomphe, et où s'est installé aussi le département des affaires étrangères.

L'Ermitage, dont les escaliers sont en marbre de Carrare, comprend un des premiers musées de l'Europe, unique pour certaines collections. Sa galerie de 1,630 tableaux est surtout remarquable par sa richesse en œuvres de l'école flamande, de l'art espagnol et des peintres russes. Il possède en outre de précieuses collections de gravures, de camées et de vases, de médailles et d'antiquités scythiques, slavonnes et orientales, de sculptures grecques et romaines, provenant en partie de la Tauride, en partie de l'achat du musée Campana en 1861, un cabinet d'histoire naturelle, formé par Pallas, et une bibliothèque de 100,000 volumes, avec des manuscrits de Voltaire et des Encyclopédistes.

Derrière l'Amirauté, dont le méridien russe traverse la cour et dont un côté fait face aux palais du Sénat et du Saint-Synode, se déploient en éventail trois

des plus larges avenues de la métropole, dont l'artère principale est, vers le sud-est, la célèbre perspective Nevski, boulevard de près de cinq kilomètres de longueur qui parcourt en ligne droite, sauf une très légère inflexion, des quartiers de tous les aspects, jusqu'au couvent de Saint-Alexandre Nevski. Ce dernier, vaste bâtiment carré, dans les murs duquel quatre églises, le logement du métropolitain et un séminaire se trouvent compris, forme presque toute une ville à lui seul. Dans la plus ancienne des premières, un cercueil d'argent contient les restes du saint victorieux en l'honneur duquel Pierre le Grand fonda ce monastère en 1710; mais la plus belle, celle de la Trinité, surmontée d'une coupole grandiose, est du règne de Catherine II. A cette extrémité faubourienne, la grande avenue fourmille de débits d'eau de vie, devant lesquels on peut observer le moujik dans toutes les phases de l'ébriété. Puis elle franchit par le large et beau pont d'Anitchkof, établi sur cinq arches et décoré de quatre chevaux de bronze, le canal Fontanka, sur les quais duquel s'alignent les palais de la haute aristocratie, auprès de celui d'Anitchkof, construit en 1748 sous le règne d'Élisabeth et qu'habite le césarévitch, ainsi que de l'ancien palais Mikhaïlof de 1800, entouré de canaux et semblable à une forteresse, dans lequel on a installé l'école des ingénieurs. Une statue équestre de Pierre le Grand en empereur romain, posée sur un socle de marbre, orne la place sur laquelle s'ouvre ce dernier palais. En se rapprochant du centre, la perspective Nevski subit une brillante métamorphose et apparaît aux yeux comme le boulevard et rendez-vous principal des promeneurs et des équipages du monde élégant, surtout entre le canal de Moïka et le magnifique théâtre d'Alexandre, la Comédie Russe, près du cirque équestre. Bordée des deux côtés de palais somptueux à toitures presque plates ou à terrasses, de la cathédrale de Notre-Dame de Kazan, sur laquelle nous reviendrons, d'autres églises de toutes les confessions parmi lesquelles celle de Saint-Pierre, du culte évangélique, possède un orgue superbe, ainsi que de belles maisons sur la devanture desquelles se déploie le luxe des étalages de nombreux magasins, elle comprend aussi le Gostinoi Dvor ou grand bazar des marchands russes, immense trapèze entouré d'arcades et éclairé au gaz, dont un côté ne mesure pas moins de 367 mètres, et le bâtiment où se trouve la bibliothèque impériale, une des plus riches du monde, à laquelle a été incorporée celle de Voltaire (7000 vol.) et qui compte aujourd'hui environ un million de volumes, avec plus de 40,000 manuscrits, de 83,000 estampes et de 10,000 cartes et atlas.

Sur la rive gauche de la Néva se trouvent aussi réunis la plupart des grands édifices religieux de la capitale. Le plus grandiose est, sur la place de l'Amirauté, la cathédrale de Saint-Isaac, construite en brique revêtue de marbre et en granit par l'architecte Montferrand, de 1826 à 1859. Elle rivalise de majesté avec Saint-Pierre de Rome et Saint-Paul de Londres. Bâtie en forme de croix grecque, dans les dimensions de 86 mètres de long sur 45 de large, à l'intérieur, et présentant quatre façades, dont chacune est ornée d'un péristyle de 12 colonnes monolithes en granit finlandais rouge de 18 mètres de hauteur et 2 de diamètre, elle porte au milieu une grande coupole dorée de 110 mètres d'élévation, entourée de 24 colonnes semblables, ainsi que d'un nombre égal de figures d'anges en bronze, et surmontée d'une lanterne dont la décoration extérieure consiste en 8 colonnes d'ordre corinthien. Les petites coupoles semblables des quatre angles de l'édifice sont aussi supportées par des colonnades, formées chacune de huit monolithes en

granit de 10 mètres de haut. La plus grosse cloche pèse près de 30,000 kilogrammes La croix du sommet ajoute 5,8 mètres à la hauteur. L'intérieur, revêtu de marbre blanc, avec incrustations de couleur, ne contient pas moins de 188 colonnes et pilastres, de même matière ainsi que le parquet carrelé et la mosaïque de sa rosette centrale. L'iconostase est décorée de chaque côté de quatre colonnes en malachite, l'autel de deux de lapis lazuli, et les portes de bronze couvertes de bas-reliefs imposent par leurs dimensions colossales. Au milieu de la place Saint-Pierre, partie méridionale de celle de Saint-Isaac, s'élève sur un bloc de granit finlandais le plus célèbre des deux monuments de Pierre le Grand, érigé en bronze par Catherine II à son illustre devancier, que Falconet y a représenté escaladant le rocher au galop de son cheval et montrant du geste la forteresse de Petropavlovsk. La fameuse colonne de granit d'Alexandre, le plus grand monolithe du monde, de 27,3 mètres, extrait des carrières de Pytaerlax, dressée en 1832 sur un socle de 9,75 et surmontée d'un ange, qui en porte l'élévation totale à 48 mètres, orne la place voisine qui sépare la façade principale du Palais d'hiver de celui de l'État-Major. On n'a pu la préserver de l'atteinte des injures du climat. La statue équestre élevée en 1859 à l'empereur Nicolas se trouve aussi derrière Saint-Isaac. La seconde cathédrale, celle de Notre-Dame de Kazan, édifiée en 1808, n'est qu'en grès et la coupole de bronze en paraît mesquine; mais des hémicycles de 64 colonnes d'ordre corinthien copiés sur ceux de la place Saint-Pierre de Rome et, à proximité, les statues en pied des généraux Koutousof et Barclay de Tolly en décorent les avenues; elle renferme aussi cinquante-six colonnes de granit poli et tous les cadres des images de saints y sont d'argent fin. Parmi les vieilles églises celle de Preobrajensk, fondée par Pierre le Grand, regorge de trophées; Notre-Dame de Vladimir, de 1769; se distingue par son beau clocher et cinq coupoles dorées, Saint-Nicolas par une architecture semblable de l'ancien style russe, l'église de Smolnoï, de 1744, aussi par une profusion de marbre blanc et de dorures.

Aux palais déjà mentionnés il faut ajouter celui de Tauride, que Catherine II avait fait construire en 1784 pour son favori Patioumkine, avec les merveilles d'une salle gigantesque, ancien jardin d'hiver, dans le quartier Liteinaja au bord de la Néva; le palais de Marbre, bâti par la même impératrice pour le prince Orlof, mais sombre d'aspect et presque délaissé, à l'extrémité de la rue de la Millionne donnant sur le Champ-de-Mars ou la place Tsaritsine, ornée de la statue colossale en bronze de Souvarof et assez vaste pour que l'on puisse y faire manœuvrer 40,000 hommes; puis, au sud de cette place, le nouveau palais Mikhaïlof de 1820, le plus élégant de cette capitale, avec la grille richement dorée qui en joint les deux ailes, et le palais de Leuchtenberg, près du canal de Moïka. Presque tous sont entourés de la verdure de jardins ou de parcs.

Des six théâtres impériaux, le Grand, avec 3,000 places, bâti en 1783 et depuis affecté à l'Opéra italien ainsi qu'au ballet, et le théâtre de Marie ou du Cirque, où l'on représente des opéras russes et des pièces allemandes, se font vis-à-vis, sur une même place, à l'extrémité de la grande Morskaja (rue de la mer); celui de la place Michel est réservé aux troupes françaises qui, en été, jouent aussi la comédie et le vaudeville dans une salle de l'île Kamenoï. Le théâtre de l'Ermitage, qui est celui de la Cour, ne s'ouvre à ses invités que dans les soirées de gala. Trois arcs de triomphe décorent les avenues du sud de la capitale : celui d'Alexandre I, sur la route bordée de maisons de campagne qui mène à Peterhof;

celui de la porte de Riga, de 1834, surmonté d'un quadrige comme le précédent, et celui de la porte de Moscou, du style grec, érigé en 1838. Le vieil et le nouvel arsenal, avec leurs musées d'armes et d'artillerie, plusieurs casernes et manèges, 4 grandes places affectées aux parades et revues, la belle promenade intérieure du jardin d'été, avec la statue de bronze du fabuliste Krilof, et plusieurs autres, le marché au foin, comme centre principal du mouvement populaire, et les superbes quais, offrent aussi des curiosités diverses et des spectacles plus ou moins caractéristiques.

Quartiers insulaires (du nord-ouest). — L'île de Vassili Ostrof ou de Saint-Basile, dans sa partie bâtie, est le siège de l'industrie et du commerce étranger, ainsi que le foyer des beaux-arts, de l'activité scientifique et du haut enseignement de la capitale. Tout le beau quartier y forme un damier, de construction parfaitement régulière, dont les larges rues se coupent à angles droits. Des trois « perspectives » qui le traversent du sud-ouest au nord-est, la plus belle est celle de Bolkhoï. La place Roumantsof, encadrée de bâtiments superbes, y offre un square anglais orné de fontaines. Le monument qui consacre la mémoire de l'homme et de la famille dont elle porte le nom glorieux, consiste en un obélisque de marbre vert, basé sur un socle rouge et surmonté d'un globe doré portant l'aigle russe. La Bourse, rectangle décoré d'un péristyle de 44 colonnes, est admirablement située à la pointe où la Grande et la Petite Néva se séparent, un peu en aval de l'îlot ou s'élève encore la forteresse. Cet hexagone irrégulier, ceint de remparts à murs de granit poli, que Pierre le Grand bâtit en 1703, contient la plus ancienne église de la moderne capitale, la cathédrale de Saint-Pierre et Saint-Paul, qui lui doit aussi son origine, mais dont il ne vit plus l'achèvement en 1727. Elle est caractérisée par son clocher pointu à la hollandaise, finissant par un globe sur lequel se dresse un ange colossal, le tout en bronze doré. A l'exception de Pierre II, mort à Moscou, tous les souverains de la Russie, depuis Pierre le Grand, y sont inhumés.

Outre la Bourse, Vassili Ostrof possède la Banque, la Douane et les principaux établissements scientifiques. L'Université, installée dans le palais des anciens collèges de l'empire, avec sa bibliothèque de 120,000 volumes, comptait en 1878 plus de 1,400 élèves suivant les cours de 88 professeurs, bien qu'elle ne comprenne pas de Faculté de médecine. Une Académie spéciale, dont le nombre d'étudiants a été limité à 500, avec une école séparée pour les femmes, y supplée. L'Académie des sciences renferme d'admirables collections : une bibliothèque de 100,000 volumes avec de nombreux manuscrits; un musée asiatique et un musée ethnographique des plus intéressants pour les costumes et les usages de tous les peuples de l'empire; un cabinet de monnaies et médailles, un célèbre musée d'histoire naturelle, riche dans toutes les branches, où l'on conserve depuis 1803 le fameux squelette du mammouth découvert dans les glaces de la Sibérie; une précieuse collection de curiosités sibériennes, etc. Dans le voisinage, le musée Roumantsof contient aussi des minéraux, des monnaies, des antiquités et une bibliothèque slavonne. Le palais de l'Académie des beaux-arts, fondée en 1764, superbe carré dont la façade, sur le quai de la Néva, impose par sa coupole surmontée d'une Minerve colossale et par la décoration extérieure de deux grands sphinx égyptiens de granit, contient la principale galerie de tableaux des peintres russes. Le nouveau musée national d'antiquités, de peinture et de sculpture, achevé en 1851, présente dans sa cour

la décoration d'un péristyle de 182 colonnes corinthiennes de granit et de marbre, qui sont en partie des monolithes. Une exposition permanente d'œuvres d'art se tient près de la Bourse. L'Académie des mines, dont la fondation remonte aussi à Pierre le Grand, est logée dans un grand palais où l'on a réuni des trésors minéralogiques, tels que le plus gros bloc de malachite, de précieux lingots de platine et d'or natif, une riche collection de produits météorologiques et les modèles de l'exploitation des mines de Sibérie. Au même quartier appartiennent le grand palais Mentchikof et un second naguère occupé, comme le précédent, par les pensionnaires du corps des cadets, la caserne de la garde finlandaise, etc. Parmi les établissements d'instruction pour lesquels nous renvoyons d'ailleurs aux pages 150 à 156, mentionnons encore une École des arts et métiers fondée en 1829, dans laquelle on enseigne aussi la gravure et la sculpture en bois; une École de commerce, un Conservatoire de musique et une École de déclamation, les pensionnats de demoiselles nobles, dont le principal est celui de Smolna, et en bloc, sans entrer dans la distinction de particularités infinies, une multitude d'académies et d'écoles spéciales fondées et entretenues par l'État, presque toutes réunies à Saint-Pétersbourg où elles relèvent directement des autorités civiles et militaires centrales. Au célèbre jardin botanique, enfin, est venu s'ajouter le jardin zoologique du parc Alexandre.

Le vieux Pétersbourg, qui se tient à l'écart derrière la citadelle de Saint-Pierre et Saint-Paul, entouré par les eaux de la Petite-Néva et des ramifications de la Nevka, a depuis longtemps cessé d'être le noyau de la capitale, dont il semblerait être aujourd'hui plutôt un faubourg, en majeure partie habité par la classe pauvre. La maisonnette de Pierre, que l'on a entourée d'une galerie en brique sous toit pour la garantir des intempéries du climat, est la seule curiosité qui y attire des visiteurs étrangers. Elle est située non loin du premier pont de bateaux, long de 780 mètres, qui joint les deux bords de la Grande-Néva, un peu en amont de la forteresse.

Bien que l'aspect d'un pays entièrement plat, marécageux et presque tout couvert à l'est de forêts incultes soit, à part la variété des coups d'œil qu'y apportent les sinuosités du fleuve et de ses embouchures, absolument dépourvu d'attrait, on s'est ingénié à produire artificiellement dans les environs ce qu'avait refusé la nature. Ainsi les parties libres des deux îles principales et toutes celles de moindre étendue qui les avoisinent à l'ouest et au nord, ont été parées d'une multitude de jardins et de bosquets, de maisons de plaisance et de châteaux qui en ont fait autant de buts de promenade et d'excursion, vers lesquels toutes les classes de la société se pressent à leurs heures, dans la belle saison, à pied et à cheval, en voiture et en bateau : le populaire d'abord, puis la classe bourgeoise et, vers la fin de la soirée, le monde élégant. Des restaurants et des cafés, des montagnes russes et des carrousels, des danseurs et des baladins y pourvoient à des récréations de tout genre.

Population. — Le nombre des habitants de Saint-Pétersbourg s'est élevé de 295,000 en 1805 à 540,000 en 1865 et 669,000, dont 290,000 seulement du sexe féminin, en 1869, et l'on ne saurait douter qu'il n'ait encore augmenté considérablement depuis, bien que la progression n'y soit pas aussi rapide que dans plusieurs autres grandes capitales, car le climat des bords de la Néva n'est point salubre et, la mortalité y dépassant le nombre des naissances, les

pertes ne sont réparées que par un mouvement d'immigration continuel de toutes les parties de l'empire et même de l'étranger.

On y comptait, en effet, d'après le dernier recensement, à côté de 524,000 Russes proprement dits, 18,000 Finnois et Lettons, 10,000 Polonais, 6,500 juifs et environ 2,000 Tatares ou autres musulmans, plus de 45,000 (auj. 50,000) Allemands, 5,000 Suédois, un peu plus de 3,000 Français et 2,000 Anglais ou Américains du Nord, près de 500 Italiens, etc. Le nombre des catholiques romains y était de 21,000 et celui des protestants même de 77,000. En somme, on y distinguait des représentants de 37 nationalités, répartis surtout entre certains quartiers, pour lesquels plusieurs d'entre elles ont une préférence marquée. La noblesse de service et de cour, les fonctionnaires et les officiers d'une garnison de 40,000 hommes environ, forment l'élément qui domine dans la société et auquel se joint une domesticité plus nombreuse que dans toute autre capitale. Aussi ne voit-on nulle part autant d'uniformes et d'habits brodés ou galonnés, avec un mélange de tous les échantillons de costumes asiatiques, tatares et cosaques, circassiens, baschkires et kirghizes, persans, chinois et japonais. Les Tatares font surtout le commerce des vieux habits et servent dans les restaurants de premier ordre. Les grandes affaires du négoce et de l'industrie sont principalement entre les mains de maisons étrangères, allemandes pour la plupart ou anglaises, ainsi que des riches banquiers juifs. Des Français sont à la tête des plus brillants magasins d'articles de luxe, de modes et de nouveautés. La grandeur des distances entraîne naturellement une circulation très active de voitures, ainsi que de traîneaux en hiver, avec un luxe de chevaux et de véhicules non moins remarquable que l'originalité des attelages.

Le dernier relevé des classes moyennes accusait les chiffres de 6,000 personnes du clergé, de 7,000 dans la haute bourgeoisie honoraire, de 22,300 dans la classe des marchands et de 17,700 dans celle des artisans, de 123,300 metchianine ou petits bourgeois et de 21,300 étrangers non fixés à domicile; mais la majorité du peuple, la moitié environ de la totalité des habitants de cette capitale, où l'instruction est encore si peu répandue que l'on ne compte pas moins de 44 1/2 p. 100 d'analphabètes, bien qu'il y existe près de cent imprimeries, se compose de moujiks non rasés et de soldats en activité de service ou en retraite, avec leurs familles. Chaque année, le printemps amène à Saint-Pétersbourg, de toutes les parties de l'intérieur sur la vaste étendue duque rayonnent ses lignes de communication, une population flottante d'environ 150,000 conducteurs de barques ou de traineaux, charpentiers, maçons et manouvriers de tout genre dont beaucoup, étant mariés, laissent femmes et enfants derrière eux, mais dont plus d'un tiers ne retournent pas dans leurs foyers en hiver. Ainsi se comblent les lacunes faites par la grande mortalité (de 3,400 âmes en 1869) et s'explique, en même temps, la prédominance numérique extraordinaire du sexe masculin, ainsi que la proportion élevée des naissances illégitimes (de 30 p. 100).

Établissements de charité. — Le principal, dont la fondation en 1770 a été déterminée par cette anomalie qui date de longtemps, est la maison des enfants trouvés. Elle forme tout un quartier, dispose d'un revenu annuel de 5 1/2 millions de roubles et reçoit, année par année, de 5,000 à 7,000 de ces enfants délaissés, presque tous illégitimes, dont on envoie une partie en nourrice dans la succursale de Gatchina (voir plus loin) et les campagnes environnantes.

Malheureusement, la mort, par suite d'incurie ou d'un régime vicieux, fauche les 4/5 de ces pauvres créatures, qui remplissent par milliers les fosses du cimetière d'Okhta. Les autres hospices, dont le plus considérable paraît être celui d'Oboukhof, avec 500 lits, sont loin de suffire au besoin, quoique très nombreux. Ils comprennent un hôpital de la maternité, un institut d'aveugles et un de sourds-muets.

Industrie et Commerce. — Saint-Pétersbourg aussi est devenu une des plus importantes villes de manufacture de l'empire. On y comptait, en 1872, 621 fabriques employant 41,000 ouvriers et dont on évaluait la production à près de 84 millions de roubles. L'année précédente, les chiffres avaient même été de 44,000 ouvriers et 90 1/2 millions de roubles. Il y a des manufactures impériales de tapisseries imitant les gobelins, de glaces, de porcelaine et de cristaux, de bronzes, de locomotives et de cartes à jouer. La grande filature mécanique de lin d'Alexandrovsk, sur la rive gauche de la Néva, en amont de la capitale, appartient de même à l'Etat, ainsi que des ateliers pour la taille des pierres précieuses. Une usine métallurgique du duc de Leuchtenberg, renommée pour ses produits galvano-plastiques, couvre tout un quartier et le faubourg de Tchékouchi, dépendant de Vassili Ostrof, réunit 15 tanneries. Les 3 usines à gaz en fournissent d'une grande pureté, comme on en peut juger à Paris même par l'éclairage de la rue du 4 septembre, auquel le même procédé a été appliqué avec succès. Parmi les établissements d'industrie privée, il y a lieu de mentionner de grandes filatures et fabriques d'étoffes de laine et de coton, une manufacture de savon et de stéarine, montée par actions, dans l'île de Koutoujef, des fonderies, des ateliers de construction, des fabriques de tabac, des raffineries de sucre, des distilleries d'eau de vie et des brasseries. Ces dernières, ainsi que les cafés et les traiteurs, trouvent cependant une concurrence, qui limite leur débit, dans 700 tavernes où l'on ne sert pas d'autre boisson que le thé et dont les moujiks en touloup ne sont pas les clients les moins nombreux.

Le commerce de cette place est très animé en toute saison. Fleuves et canaux y sont constamment sillonnés par une multitude de navires, de bateaux à vapeur et de barques, auxquels succède, avec l'invasion des glaces et des neiges, sur lesquelles des routes battues ne tardent pas à faciliter singulièrement les communications à l'intérieur, un mouvement de transport d'autant plus actif par la voie de terre, qui attire dans la capitale du nord même des produits de la Russie méridionale.

Le mouvement maritime des ports de Saint-Pétersbourg et de Kronstadt, qu'il est difficile de séparer, présentait, en 1877, un total de 6,407 navires ou 1,356,000 tonneaux entrés et sortis. Le cabotage y ajoutait 1,641 navires et près de 98,000 tonneaux. La valeur des échanges correspondants de leur commerce extérieur s'élevait, la même année, à près de 195 millions de roubles et, en y joignant ceux qui s'effectuent par la gare du chemin de fer de Réval, on arrive à des chiffres égalant ou dépassant même, suivant les années, le quart de celle du commerce de tout l'empire (voir p. 186). La prédominance de l'importation, qui atteint dans le trafic de mer propre à Saint-Pétersbourg plus du quintuple de la somme des exportations directes, est surtout déterminée par les énormes besoins de la consommation et du luxe de la capitale elle-même. Quant au frêt, les pavillons de l'Angleterre, de l'Allemagne et de la Norvège en bénéficient plus largement que la marine marchande russe.

Edilité et police urbaine. — L'édilité de cette capitale dispose maintenant, pour faire face à ses nombreuses dépenses de service, d'un revenu annuel d'environ 5 millions de roubles. La police des rues est très bien faite par les *boutchniks* ou gardiens de l'ordre public, qui veillent jour et nuit près des cabanons de guet (*boutkas*) que l'on voit à tous les coins et carrefours, où ils sont échelonnés par postes de trois hommes, munis de sifflets de ralliement pour appeler à leur secours, en cas de besoin, les postes voisins. Ils sont aussi particulièrement chargés, en hiver, de ne pas laisser d'homme ivre s'abandonner dans la rue, ce qui, avec la rigueur du froid, ne manquerait pas de lui coûter la vie.

Conditions physiques. — L'hiver à Saint-Pétersbourg dure cinq mois, pendant lesquels la température moyenne est constamment au-dessous de zéro, mais avec des variations qui présentent parfois un écart subit d'une douzaine de degrés. On n'y compte pas dans l'année, pour laquelle elle ne ressort qu'à 3°, sous une latitude de près de 12° supérieure à celle de Paris, moins de 150 jours de neige ou de pluie, et les extrêmes de la chaleur et du froid rendent encore plus frappant le contraste entre les deux saisons maîtresses, dans la physionomie générale et les usages locaux de la capitale la plus septentrionale de l'Europe. On comprend que le passage subit de l'une à l'autre, marqué par le dégel, y cause toute une révolution. Aussi la rupture des glaces, qui détermine pour la moitié de chaque année un changement radical d'habitudes et de plaisirs, est-elle saluée comme une fête nationale par l'artillerie de la forteresse, dont le gouverneur vient présenter lui-même à l'empereur, en grande cérémonie, le premier verre d'eau de la Néva. L'eau fluviale, pure et d'un excellent goût, est d'ailleurs la seule potable et, solidifiée, on se la procure en trouant la glace et recourant à l'approvisionnement de plus de dix mille glacières. Un danger très sérieux pour la capitale, ce sont des inondations comme celles de 1824 et 1879, causées par le reflux de la Néva sous l'influence excessive du vent d'ouest.

Environs. — Saint-Péterbourg est également bien gardé aux deux extrémités du cours de son superbe fleuve. A l'ouest, au commencement de la baie resserrée par laquelle se termine le golfe de Finlande à la barre de son embouchure, il a pour défense le grand port militaire de la Russie baltique, l'inexpugnable forteresse de *Kronstadt*, 47, dont les murs et ouvrages de granit couvrent la partie sud-est de l'île calcaire de Kotlin, qui s'allonge et s'effile vers son autre extrémité. Les bancs de sable et bas-fonds dont elle est entourée n'offrent que deux passes, bordées de fortes batteries établies sur les rochers qui sortent de la mer. La puissante citadelle de Kronslot, sur un îlot distinct, commande le passage le plus profond, celui du sud. Aucune flotte ne pourrait, dans ces conditions, réussir à forcer l'accès de la baie sous le feu des deux mille canons de la place et de ses redoutes auxiliaires. La ville, régulièrement bâtie, a comme siège de l'amirauté de beaux édifices, un arsenal avec de vastes magasins, une corderie et une fonderie, ainsi que du côté du sud de grands chantiers et des docks. Deux canaux y pénètrent et permettent l'embarquement à quai. Deux compartiments du port sont affectés à la station militaire; un troisième au commerce. Ce dernier est le lieu de mouillage et d'hivernage des gros navires à voiles et à vapeur, par lesquels s'expédie annuellement une valeur d'environ 60 millions de roubles en marchandises, représentant les trois quarts des exportations de la place de

Saint-Pétersbourg. En hiver, les transports entre celle-ci et son avant-port s'effectuent par une voie tracée sur la glace et bientôt un chemin de fer, à construire sur une digue longeant un nouveau canal que l'on drague jusqu'à 5 mètres de profondeur, entre la barre de la Néva et Kronstadt, réunira les deux villes.

Dans l'isthme aussi, à l'est de la capitale et au nord de la Néva, on a le projet de creuser un canal qui, formant la corde de l'arc qu'elle décrit, enjoindra l'embouchure, directement et sans l'inconvénient des rapides, au point où elle sort du lac de Ladoga. Là se trouve, à la gauche du grand émissaire, *Schlusselbourg*, 8, le Noeteborg des Suédois et précédemment Orekhovetz, qui reçut, en 1702 ,son nom actuel de Pierre le Grand, comme devant lui servir de clef pour de nouvelles conquêtes. Sa forteresse, bâtie sur une île, est devenue tristement célèbre aussi par la captivité du malheureux Ivan, petit neveu de l'impératrice Anne, qui y fut mis à mort par d'impitoyables geôliers, en 1764.

Plus loin, *Novaja-Ladoga*, 4, à l'embouchure du Volkhof, est le second port méridional du lac, dont le vaste bassin est sujet à un tournoiement continu des eaux, qui contribue à y rendre la navigation périlleuse. Outre les bâteaux à vapeur, on emploie encore à celle-ci, sur les grands lacs, de lourdes gabares dont la forme rappelle un autre âge.

Au nord de Saint-Pétersbourg, *Pargolova*, lieu de villégiature, avec un beau parc et la colline appelée Mont-Parnasse, de laquelle l'œil plane sur la capitale, puis la romantique « Petite Suisse » de Toxovo, invitent à des excursions dans l'isthme sur un rayon de 18 à 40 kilomètres.

Des lignes du midi, reliées entre elles par un chemin de fer de ceinture, celle du sud-est se dirige en droiture sur Moscou, par les gouvernements de Novgorod et de Tver. A côté, un petit chemin de fer de promenade mène à *Tchesma*, où il y a une maison d'invalides. La ligne de Saint-Pétersbourg à Varsovie rencontre d'abord à droite, *Poulkovo*, où s'élève, depuis 1838, le nouvel Observatoire par lequel passe le méridien russe; puis à gauche *Tsarskoje-Sélo*, 15, le village impérial d'Elisabeth et de la grande Catherine, dont les deux châteaux servant de résidences d'été à l'empereur, avec des appartements d'une extrême richesse et la célèbre galerie de marbre, formée d'une superbe colonnade de l'ordre ionique, ainsi que le parc et les jardins admirablement tenus, attirent une foule de visiteurs de la capitale, dans la belle saison; la petite ville contiguë de *Sofia et Pavlovsk*, 3, sur la Slavianka, dont le château demi-circulaire joint à l'attrait d'un vaste parc celui d'une magnifique galerie de tableaux et d'une bibliothèque de choix, ainsi que d'une riche collection d'antiques et d'objets précieux. Plus loin, à la droite de la même ligne, *Gatchina*, 9, offre également un château, résidence favorite de Paul Ier, avec une imposante salle gothique et un parc animé par une profusion d'eaux.

A cette station, aboutit la ligne de Réval, par laquelle, nous gagnons, à l'extrémité de l'Ingrie, le port de *Narva*, 7, situé sur la rive gauche de la Narova, en face d'*Ivangorod*, qui y est joint par un pont, plus près de l'embouchure du fleuve que du lac Peïpous. Narva, fondée en 1223 par le roi de Danemark Valdémar II, était ensuite devenue ville anséatique. Dans le temps forteresse importante et chef-lieu d'un district esthonien, cette place est la première que les Russes conquirent sur la Baltique, où son commerce fit pendant quelque temps concurrence à celui d'Archangel. Elle possède une grande filature de coton, près de belles cataractes, une scierie, une fabrique de produits chimiques, une manu-

facture de draps et une de toile à voiles. Les navires qui y importent, pour une dizaine de millions de francs, du coton avec des machines, du sel, du hareng, de la houille et des huiles, prennent en retour pour environ 4 millions de lin, de bois, d'orge et de graine de lin. On s'y occupe aussi de la pêche. Charles XII y défit les Russes, le 30 novembre de l'an 1700.

Un chemin de fer particulier relie à la capitale et entre eux les châteaux du littoral qui s'étend à l'ouest de Saint-Pétersbourg, après avoir conduit, par un embranchement, à *Krasnoïe-Selo*, dont le château et les jardins offrent dans leur voisinage de petits lacs et les collines pittoresques dites de Duderhof, qui viennent de Tsarskoïe-Selo.

Au bord de la baie de Kronstadt, on voit successivement apparaître *Strjelna*, la résidence d'été du grand duc Constantin, de style gothique et du temps de Pierre le Grand, avec une galerie de tableaux et un parc; puis, tout à fait en dehors de la barre fluviale, sur des terrasses plus salubres que l'emplacement de Saint-Pétersbourg et dominant la mer, *Péterhof*, 8, ancienne colonie allemande, avec son magnifique palais de 1720, une belle galerie de tableaux modernes, un parc dont les eaux sont merveilleuses, le petit château d'Alexandrie et de nombreux pavillons, le Versailles de la Russie, dans les jardins duquel le public de la capitale se presse le 29 juin, jour de la fête de Saint-Pierre et Saint-Paul. Finalement *Oranienbaum*, 4, dont les parterres et le vaste château, bâti par Mentchikof et curieux par sa salle japonaise, en avaient fait le séjour favori de Pierre III. Le chemin de fer s'y termine près du phare de la côte, d'où le banc de sable principal s'avance au nord vers Kronstadt. Les bains de mer le plus en vogue dans ces parages du golfe de Finlande sont ceux de *Merrekull*, établissement de création nouvelle. Il existe aussi, autour de Saint-Pétersbourg, nombre de petites colonies rurales allemandes.

2. Au sud de l'Ingrie et à l'est de la Livonie, *Pskof* (autrefois Pleskof ou Pleskau), 18, près du lac de ce nom, partie méridionale du grand Peïpous, sur la Velikaja, qui en est tributaire, et la ligne de Varsovie à Saint-Pétersbourg, est le chef-lieu d'un gouvernement fertile en lin, mais encore à moitié couvert de forêts, dans lequel environ 10,000 Esthes et un millier de Lettes se sont maintenus à côté de l'élément slave. Pskof, entrepôt anséatique très important du moyen âge, comme Novgorod la Grande, dont elle n'était d'abord que l'intermédiaire, paraît avoir compté plus de 60,000 habitants au XVe siècle. Durant cette époque de sa plus grande prospérité commerciale, elle jouit d'une autonomie complète, qui ne lui fut ravie par le tsar moscovite qu'en 1510. Il y a un kreml, beaucoup d'églises et d'anciennes maisons dans ses murs, souvent assiégés, dont on voit les restes, et elle fait encore un commerce actif avec les ports de la Baltique. L'île *Alexandrof*, dans le lac de Pskof, fournit une masse d'éperlans.

3. La plus profonde chute a été celle de la plus anciennement célèbre des métropoles de la Russie du Nord, aujourd'hui simple chef-lieu d'un gouvernement plus vaste que les deux précédents, à l'est desquels il se déploie, mais dont près des deux tiers consistent en forêts. Comprenant le plateau du Valdaï, qui sépare le bassin fluvial de la Baltique de celui de la Caspienne, il renferme aussi plusieurs lacs. Les deux principaux sont, à l'ouest, le grand Ilmen, dont le Volkhof est l'émissaire, et le Blanc ou Belo-Ozero au nord-est, en communication par des rivières et des canaux avec le lac Onéga. *Novgorod-Veliki* ou la Grande, 17, appelée la ville neuve par suite de sa substitution à la cité

primitive, dont l'origine paraît remonter jusqu'au ve siècle de notre ère, est située sur le Volkhof un peu au dessous de sa sortie du lac Ilmen, à 2 kilomètres en aval de l'ancienne, et fut le berceau de la dynastie des Varègues, Ruric en ayant fait sa capitale dès son arrivée, en 864. Elle conserva la prééminence jusqu'à la translation du siége de la grande principauté dans le midi, à Kief, par Saint-Vladimir. Au commencement du XIIe siècle, Novgorod devint une république, sous des princes à pouvoir très limité, et sa domination dans le nord s'étendit jusqu'aux rivages arctiques et à l'Obi. Par ses relations avec la Hanse, dont elle y devint le florissant entrepôt sous le nom de Neugard, elle arriva à une telle prospérité qu'elle comptait, s'il faut en croire la tradition, jusqu'à 400,000 âmes.

En 1477, elle fut subjuguée par Ioann III, et dans la première moitié du XVIe siècle, Ioann IV le Terrible la ruina complètement. La fondation ultérieure de Saint-Pétersbourg ne lui permit pas de se relever de sa décadence. Le Volkhof la partage en deux : la ville de Sophie, entourée de remparts et de fossés, qui contient le kreml, également muni d'une enceinte de gros murs et de tours, avec son antique cathédrale de Sainte-Sophie, et la cité marchande, très délabrée Elles sont unies par un beau pont, établi sur des piliers de granit. Entre autres reliques, la cathédrale possède celles de Saint-Jean de Novgorod, qui y attirent beaucoup de pélerins; elle est renommée aussi pour les hauts-reliefs en bronze de ses portes dites de Korsoun qui, d'après la légende russe, y auraient été apportées de la ville criméenne de ce nom par Saint-Vladimir. Sur la place s'élève, depuis 1862, un monument commémoratif des origines de l'empire, dont il célèbre le millénaire. Les églises et les couvents sont nombreux.

Parmi ces derniers, dont une partie jadis compris dans la ville se trouvent aujourd'hui en pleine campagne, le plus riche, sur une langue de terre du lac Ilmen, est le monastère de Saint-George, resplendissant à l'intérieur par la magnificence de son trésor et de ses statues en argent, or et pierres précieuses. Novgorod a des fabriques et se trouve reliée par un embranchement de droite à la ligne de Saint-Pétersbourg à Moscou. *Staraja Russa*, 15, au sud du lac Ilmen, autrefois chef-lieu de colonies militaires d'infanterie, a un château impérial et des bains; *Borovitchi*, 8, à l'est sur la Msta, très importante pour le commerce fluvial, malgré le danger de ses rapides, des mines de charbon de terre et de pyrites, dont on extrait du soufre, *Tikhvin*, 6, au nord, sur la Tikhvinka et un canal qui réunit le Volga au Ladoga, un couvent avec une image miraculeuse de la Vierge, des plus vénérées. *Belozersk*, 6, au sud du lac Blanc, est l'étape principale de la ligne de navigation du même fleuve au lac Onéga, et à *Stolbova* fut conclue la paix de 1617, par laquelle Michel Romanof abandonna l'Ingrie et la Carélie aux Suédois. M. de Buschen comptait encore 35,000 Caréliens dans ce gouvernement.

4. La population clairsemée de celui qui, plus au nord, embrasse les bassins du lac Onéga et des eaux circonvoisines, à l'est du Ladoga et de la Finlande, est presque toute carélienne. C'est un pays de forêts, de lacs et de marécages, avec beaucoup de scieries, mais 1/35 seulement de terres en culture. Il a emprunté le nom de la petite ville d'*Olonetz*, située sur l'Olonka, tributaire du Ladoga; mais le chef-lieu est, sur le rivage occidental du lac Onéga, *Petrozavodsk*, 11, l'usine de Pierre, qui doit son importance à une fonderie de canons dont l'origine remonte au grand tsar, aux mines de cuivre et de fer magnétique,

aux carrières de marbre et aux ardoisières du voisinage, ainsi qu'au trafic dont sa baie est devenue l'étape entre le golfe de Finlande et la mer Blanche. Au sud-est du lac Onéga, il faut mentionner comme le port principal *Wytegra*, 3, près du canal qui le joint au Belo-Ozero.

II. Russie subarctique. — Nous désignons sous ce nom toute la région qui s'étend des deux côtés du cercle polaire arctique, depuis le Varangerfjord norvégien, la Laponie finlandaise et le gouvernement d'Olonetz, à l'ouest, jusqu'au Kara et à la chaîne septentrionale des monts Ouraliens, à l'est. Elle embrasse ainsi la grande presqu'île de Kola, ou Laponie russe, tous les rivages de la mer Blanche et le littoral de la mer polaire jusqu'au Kara, avec les îles de Vaïgatch et de la Nouvelle-Zemble, ainsi que tout le bassin de la Dvina et celui de la Petchora. Cette immense étendue de terres, presque toutes couvertes de forêts à l'intérieur et glacées sur les côtes, ne forme que 2 gouvernements, les plus vastes, mais les moins peuplés de la Russie d'Europe. Outre l'élément grand-russien qui prédomine et auquel appartiennent les Pomori, ou Russes de la mer, il y a des Lapons dans la presqu'île de Kola, des Caréliens à l'ouest de la mer Blanche et les débris des Samoyèdes dans les toundras, à l'est de la presqu'île de Kanin, ainsi que dans l'île de Vaïgatch, terre sacrée pour eux; de plus, environ 90,000 Ziranes, descendants des anciens Biarmiens, de pure race finnoise, blonds et nomades aussi, peuplent l'intérieur de la région forestière et y font paître leurs troupeaux de bétail. Excellents chasseurs d'ours et d'animaux à fourrures, dont l'espèce la plus appréciée est le renard polaire, qui y devient cependant de plus en plus rare, ils en sont aussi les principaux trafiquants et colporteurs. Quoique baptisés, les Lapons finnois et les Samoyèdes, qui par certains traits se rapprochent de la race mongole, ont conservé beaucoup des pratiques du chamanisme et de leur ancienne idolâtrie. L'ours blanc est pour eux un animal vénéré. Ils vivent de leurs rennes, de l'oisellerie, de la pêche du requin et de celle du hareng surtout, qui fournit le plus à l'alimentation, etc. Quant à la chasse aux phoques, elle est organisée en hiver sur les bords de la mer Blanche par les soins des Promychleuniks, entrepreneurs qui s'en occupent spécialement.

A l'intérieur, on ne récolte qu'un peu de seigle et d'orge; dans le district de la Soukhona, ou branche occidentale de la Dvina, qui est le plus fertile, on cultive cependant avec succès le lin et le houblon; puis l'industrie forestière est considérable. Les paysans russes

de cette région se distinguent surtout comme charpentiers et poéliers. Commençons par faire le tour du littoral, qui en est la partie la plus inhospitalière, en raison d'une latitude qui déborde de plusieurs degrés le cercle arctique.

I. POMORIE. — *Kola*, bourgade de 800 habitants, située au nord-ouest de la péninsule du même nom ou Laponie russe, sur la baie du confluent de la Kola et de la Touloma, qui se jettent dans la mer polaire, et plus au sud *Kantalakscha*, au fond de la grande baie de Kantalahti; *Kem*, 2, à l'ouest et *Onéga*, 2, au sud de la mer Blanche, l'une et l'autre à l'embouchure de fleuves dont elles ont pris le nom, sont de petits ports et dépôts de pêche n'offrant que des constructions en bois. Le premier, que les Anglais ont eu l'inhumanité de bombarder et de brûler en partie pendant la guerre de Crimée, est le plus septentrional de la Russie, et l'on s'y trouve complètement privé, pendant six semaines, de la vue du soleil, en hiver. Le couvent russe de Pechenskoï s'y occupe de la conversion des Lapons. Un monastère plus célèbre et plus riche est, en face de Kem, celui de Solovetz, fondé en 1429 et but d'un pèlerinage continuel, dans la principale des îles Solovetzkii. Il comprend de vastes bâtiments entourés de murs, qui lui donnent l'aspect d'une forteresse. Ses nombreux moines forment une communauté très attachée de tout temps aux anciennes traditions, très industrieuse et qui se suffit à elle-même, au point d'avoir ses propres chantiers et ses bateaux à vapeur. — Le chef-lieu du gouvernement est *Arkhangelsk* ou Archangel, 20, la ville de l'archange Michel, fondée en 1584 sur la baie de Saint-Nicolas, où Chancellor avait abordé en 1553 et où le commerce des Anglais avec la Moscovie commençait à se développer rapidement. L'importance qu'on y attachait alors l'a fait déclarer quatrième capitale de l'empire, dont elle fut pendant quelque temps l'unique port. Mais sa prospérité ne put se soutenir à la même hauteur après la fondation de Saint-Pétersbourg. A cause de l'éloignement de la mer Blanche et des glaces qui y paralysent la navigation pendant sept mois de l'année, cette place n'a conservé naturellement que les avantages particuliers d'une position qui en fait le seul débouché fluvial d'un immense territoire, encore en majeure partie désert, il est vrai, mais dont la population ne laisse pas d'augmenter rapidement. Bien que celle de la ville d'Archangel paraisse avoir diminué, elle s'élève encore, avec l'animation temporaire qu'y répand la foire annuelle, parfois jusqu'à 50,000 âmes au moment de celle-ci. La ville, très bien bâtie, mais en bois presque exclusivement, s'étend sur un espace de plus de 3 kilomètres le long de la rive droite de la Dvina, à la tête du delta de ce fleuve, que remontent annuellement jusqu'à son port près de 800 navires d'une capacité qui approche de 100,000 tonneaux, non compris ceux du cabotage. Il y a cependant aussi quelques grandes maisons de pierre, une vaste douane et les restes des murs du château de l'ancienne forteresse, un monument érigé au versificateur Lomonossof, né dans le village de Denisovka, l'amirauté, qui a son siège dans le faubourg insulaire de Solambala, et à l'embouchure du fleuve le fort de Novaja Dvinskaja qui la commande; une école nautique et beaucoup d'établissements d'instruction, des chantiers, des corderies et une grande scierie. Le commerce se concentre dans les mains de quelques grandes maisons anglaises, allemandes et russes. En outre, une compagnie de la mer Blanche trafique avec

les baleiniers et fait le service de la navigation à vapeur sur la Dvina. On lit beaucoup, pendant les rudes et longs hivers d'Archangel; beaucoup de femmes, réunies en artels, y sont employées à la manipulation du chargement avec les gens du port, dont le jargon russe est entremêlé d'anglais.

L'importation y consiste surtout en poisson de Norvège, vins et denrées coloniales ; elle n'atteint que le dixième à peu près de la valeur des exportations, qui s'est élevée, en 1878, à près de 9 1/2 millions de roubles en lins, étoupes et graine de lin, avoine et autres céréales, planches, résines et nattes, principalement à destination de la Grande-Bretagne, de la Hollande et des ports norvégiens. Le premier entrepôt de ce commerce ainsi que du plus ancien de Novgorod avec la Biarmie, *Kholmogori*, le Holmgard des navigateurs scandinaves, florissant aussi dès le x[e] siècle par ses relations avec les marchands de Perm, les Khazares et les Boulgares, est situé plus haut, à la gauche de la Dvina, un peu au dessous de son confluent avec la Pinéga, qui vient de la rive opposée. Ce n'est plus, depuis sa décadence, qu'une pauvre bourgade, un triste lieu d'internement de bannis, comme au nord-est le bourg de *Mezen*, 2, près de l'embouchure du fleuve de ce nom. Dans le pays des Samoyèdes, il n'y a pas d'établissements fixes et la Nouvelle-Zemble n'en offre pas d'autre qu'une station permanente de sauvetage, fondée, en 1877, sur la baie de Moller. Le capitaine norvégien Carlsen a retrouvé, en 1871, par 76°,7′ sur la côte orientale de l'île du Nord, la cabane où hiverna et mourut, en 1597, le célèbre pilote hollandais Barentz, dont la mer qui baigne la Nouvelle Zemble à l'ouest, au nord des côtes laponnes, a gardé le nom (v. p. 61) et à la mémoire duquel la Société de géographie d'Amsterdam a décidé d'y élever un monument, sur un promontoire.

2. Le gouvernement intérieur un peu moins vaste qui s'étend de celui de Novgorod à l'Oural et comprend la partie supérieure des bassins de la Dvina et de la Petchora, n'est qu'une immense forêt sans autres éclaircies que les rives déboisées des principaux cours d'eau qui la traversent et en marquent aussi les itinéraires. Le chef-lieu, *Vologda*, 17, sur la rivière du même nom, tributaire de la Soukhona, est au sud-ouest du district le plus fertile et le plus peuplé de la région, depuis le XII[e] siècle, la principale étape du commerce arctique. Formée d'un groupe de blockhaus très largement espacés, elle possède deux cathédrales en pierre et une multitude d'autres églises, tout hérissées de flèches et de coupoles. Un chemin de fer la relie maintenant, au sud, à Moscou par Jaroslavl. On y fabrique du treillis et de la toile à voiles, du cuir, du verre, des chandelles et de la céruse. *Totma*, 3, et l'industrieuse *Oust-Youg Véliki*, 8, sont sur la Soukhona même les étapes ultérieures du commerce de la mer Blanche et du trafic des fourrures avec le nord de la Sibérie. Oust-Youg, siège de riches marchands, partage avec Vologda la spécialité de la guillochure d'ouvrages d'or et d'argent sur fond noir, jadis apportée dans le district par une colonie allemande de Novgorod et dont les produits passent dans le commerce sous la dénomination d'articles de Toula. Des établissements de la Vytchegda ou branche orientale de la Dvina *Oust-Sysolk*, 4, au confluent de la première avec la Sysola, est le plus important, qui trafique aussi en fourrures.

III. Russie centrale. — C'est la vaste région des plaines grand'russiennes qui s'étend, au midi des deux précédentes, jusqu'à la Petite

Russie et au pays des Cosaques du Don, entre les provinces ci-devant polonaises de l'ouest et les anciens khanats tatares de l'est. Des 15 gouvernements dont elle se compose et dont les deux tiers répondent à la meilleure partie du territoire des grandes principautés de Vladimir et de Moscou, réunies au xve siècle, 12 rentrent directement ou par l'Oka, dont le cours sinueux se développe sur une longueur de 1,350 kilomètres dans le bassin supérieur du Volga; deux, Smolensk et Koursk, avec la majeure partie d'Orel, appartiennent à celui du Dniéper, un seul, Voronèje en entier, à celui du Don. Par leur groupement géographique et l'unité de leur population, sans mélange dans la plupart, ils constituent, au point de vue de la vie nationale, ainsi qu'à celui du développement agricole et manufacturier le véritable noyau de l'empire. Nous y allons droit à l'ancienne capitale et cité métropolitaine du bassin de l'Oka, où elle forme le cœur du gouvernement central autour duquel tous les autres se trouvent constellés.

1. **Moscou** (en russe, Moskva, et en allemand, Moskau), la ville sainte et la mère des villes de la Russie, longtemps qualifiée de Moscovie d'après elle, où se fait encore le couronnement des tsars et que leurs sujets entourent d'une vénération constante, occupe l'emplacement d'un ancien bourg marchand du nom de Koutchkof, dont l'origine, d'après des monnaies du temps des Varègues, retrouvées en 1837, paraît remonter au IXe siècle de notre ère. Fondée vers le milieu du XIIe, elle fut choisie pour capitale par Ioann I Kalita (1328-40), à une époque où l'extension de la puissance russe dans le vaste bassin du Volga avait, depuis près de deux siècles, rendu nécessaire la translation du siège de l'autorité des grands princes dans la région centrale. Cette imposante cité, aussi étendue que Paris, est située, à la distance de près de 650 kilomètres au sud-est de Saint-Pétersbourg et à 168 mètres d'altitude, dans une contrée fertile où des collines pittoresques, se déployant en amphithéâtre, permettent d'embrasser l'ensemble des jolis points de vue dont on jouit partout à l'intérieur aussi, grâce à l'inégalité du terrain sur lequel la ville est construite. C'est des monts des Moineaux ou hauteurs de l'ouest, d'où Moscou apparut aux yeux de la grande armée que Napoléon y conduisit en 1812, pour son malheur, que cette capitale se montre dans toute sa beauté fantastique, dominée par la masse du Kreml, splendide aux rayons du soleil couchant, avec les coupoles dorées et les clochers bulbeux multicolores d'environ quatre cents églises et couvents, ou même « quarante fois quarante » suivant le dicton populaire, si l'on y comprend une multitude de chapelles. C'est la réalisation féerique du rêve d'une ville de l'Orient des *Mille et une Nuits*. Un affluent de gauche de l'Oka, la Moskva, navigable pour des barques, y pénètre et y forme, en parcourant les quartiers du sud-ouest, des sinuosités bien plus apparentes encore que l'arc de la Seine parisienne. Ses eaux, grossies à gauche par celles de la Neglina et de la Jaousa, sont ordinairement gelées des premiers jours de novembre jusqu'à la mi-avril.

La population de cette capitale, qui s'est élevée, de 265.000 âmes en 1811, à 306,000 en 1831 et à 612,000 en 1871, égale ainsi presque en nombre celle de Saint-Pétersbourg. Elle comprend des éléments de presque toutes les parties de l'empire, des provinces orientales surtout, que la politique des anciens tsars s'appliquait à y réunir en otages par tous les moyens, voire même celui de la déportation, mais aussi beaucoup d'Européens de tous les pays, parmi lesquels les Allemands seuls entrent en compte pour au moins une dizaine de mille. Moscou est des deux capitales de l'empire celle dont les familles de la haute aristocratie qui jouissent d'une grande indépendance de fortune préfèrent le séjour, et au dernier siècle encore elle n'était, suivant l'expression du prince de Ligne, qu'un assemblage de maisons seigneuriales entourées de leurs parcs et des cabanes de leurs serfs. Jusqu'à ce jour, une grande partie de sa vaste surface est occupée par des jardins et d'autres plantations, des champs en culture et des terres vagues, parsemées d'étangs, qui ne s'étendent pas seulement entre les faubourg, mais jusqu'au sein de quartiers populeux. Plus d'un tiers des habitants est d'origine rurale, et la domesticité entre pour un sixième dans la population, dont elle augmente périodiquement le chiffre de 50,000 âmes au moins, quand la riche noblesse vient reprendre ses quartiers d'hiver à Moscou. Comme à Saint-Pétersbourg, la mortalité annuelle l'y emporte sur le nombre des naissances (d'environ 50 pour 100) et l'on compte, parmi celles-ci, beaucoup d'enfants naturels (37 pour 100), dont la moitié y est recueillie, avec ceux des gouvernements d'alentour, par une maison impériale d'enfants trouvés, établie sur un pied tout aussi gigantesque.

Moscou a subi fréquemment les ravages de la guerre et de grands incendies, bien avant celui de 1812, qu'alluma le patriotisme et par lequel furent consumés plus de 2,000 bâtiments massifs et 4,500 maisons en bois. L'empreinte du cachet asiatique y était encore alors plus forte que celle de l'application successive des éléments d'emprunt de la civilisation européenne, introduits et juxtaposés principalement sous les règnes de Jean III et de Jean IV Vassiliévitch, de Pierre le Grand et de Catherine II. Il y avait, dans ce bizarre assemblage, la diversité et les contrastes de tous les genres de construction et styles possibles, une curieuse image de la marche toute particulière du développement imitatif de la Russie moderne. On y voyait l'accouplement de blockhaus d'une rusticité toute boréale avec des maisons peintes de toutes les couleurs, des palais d'architecture italienne ou scandinave, des copies de toute espèce de bâtiments européens et des pavillons chinois; un pot-pourri de mosquées, de pagodes et de temples de toute forme, à côté des églises nationales du vieux modèle byzantin, torturé et modifié d'après le goût mongole ou tatare.

Dans la métamorphose de sa reconstruction, après la catastrophe de 1812, Moscou a naturellement beaucoup gagné, par l'aspect moderne que lui donne l'élégante symétrie de rues plus larges et d'un grand nombre d'édifices nouveaux. Les contrastes choquants de somptueux palais y alternant avec des masures hideuses ont disparu. En s'embellissant, à l'imitation des grandes capitales de l'Europe, elle a perdu une partie de l'originalité fantastique de son passé oriental; mais, outre le Kreml, sa magique acropole qui a presque entièrement échappé aux flammes, elle a conservé un nombre prodigieux d'églises, pour lesquelles les coupoles bulbeuses, avec leur revêtement de lames de cuivre, sont caractéristiques, ainsi que la croix symbolique fixée sur un croissant dont

elles sont ordinairement surmontées. Plus qu'autrefois, on est frappé, dans des quartiers dont l'animation contraste avec le silence profond qui règne dans d'autres, par la variété des physionomies, des idiomes et des costumes qui font reconnaître, au milieu de la foule des nationaux, des Polonais et des Cosaques, le Français dont la haute classe y a d'ailleurs adopté la langue et les modes, l'Italien, l'Anglais et l'Allemand, le Grec, le Tatare, l'Arménien, le Persan, le Chinois et les nomades de l'Asie.

Moscou a d'ailleurs gardé le bizarre mode de formation d'une métropole qui consiste en larges bandes annulaires et concentriques, s'enroulant autour du noyau primitif. On distingue ainsi nettement quatre parties constituant la ville intérieure : 1° le Kreml qui domine au centre ; 2° Kitaïgorod ou la ville chinoise, n'ayant de chinois que le nom, le quartier le plus ancien à l'est de la citadelle, également entouré de murs épais et qui est resté la cité marchande par excellence ; 3° Béloïgorod ou la ville blanche, qui enveloppe le noyau en fer à cheval, jusqu'à la rivière, et doit son nom à d'anciennes murailles en pierre blanche qu'ont remplacées de larges boulevards plantés d'arbres; puis, 4° Zemlianoïgorod ou la ville de terre, dont l'ancien rempart extérieur a fait place aussi à un grand boulevard, la belle rue des jardins. Embrassant les trois autres, elle présente, sur les deux rives de la Moskva, un circuit de 16 kilomètres aux 8 slobodes ou faubourgs attenants, compris dans une dernière enceinte, en dehors de laquelle de larges rues suburbaines et des villages de banlieue rayonnent encore jusqu'à plus de 10 kilomètres du noyau central.

Dans ses limites de 1868, Moscou, partagée en 21 arrondissements et 84 quartiers, comprenait déjà près de 16,000 maisons, dont plus d'un tiers, en pierre, réparties sur 64 verstes carrées entre 934 rues, ruelles et passages, 14 boulevards et 10 quais, avec 81 places et marchés, 3 citadelles ou forts et 9 casernes, 24 portes et barrières, 57 ponts, 11 fontaines et 7 jardins publics, un millier de jardins privés, 5 grandes cathédrales et 17 couvents grecs d'hommes et de femmes, 3 églises protestantes, 2 catholiques et 2 arméniennes, 5 palais et 442 autres bâtiments de la couronne, réunis pour la plupart dans la ville blanche. Partout, dans la ville moderne intérieure, les longues rues dont elle est sillonnée, inégales comme le terrain qu'elles parcourent, du côté de l'est surtout, présentent des lignes continues de belles constructions, en briques ou en pierres et recouvertes de tôle peinte en vert ou en rouge, dont le style témoigne d'un certain respect pour les anciennes formes, mais qui remplacent avantageusement les cabanes de bois qu'on achetait autrefois, toutes faites, au marché. L'aspect faubourien ne prédomine que dans les slobodes, dont les maisons en bois, peintes de toutes les couleurs, ont une disposition plus irrégulière. Les trois rues principales convergeant au Kreml sont la Tverskaja, la Dimitrievka et la Rajoschkaja. Dans la Kouznetzkaja, ou rue du Pont des Maréchaux, s'étalent les modes françaises, avec tout ce qu'il y a de plus élégant en objets de toilette et de parure.

Parmi les places, il faut distinguer, après la principale de l'intérieur du Kreml, la place Rouge, ornée du monument en bronze de Minine et Pojarski ; celle de Tver, où l'on vient d'en ériger un superbe au grand poète Pouschkine, et la Petrovskaja, avec le grand théâtre et le théâtre français. Il y a de charmantes promenades comme le jardin d'Alexandre, au Kreml, celui de Nieskoutchna (Sans-Souci) près des monts des Moineaux, le parc impérial hors barrière aussi, celle des étangs de la Pressnia et les boulevards, où le grand monde, les

négociants étrangers et les riches marchands russes, avec leurs familles en partie fidèles à l'ancien costume, se pressent et rivalisent de luxe, au printemps. Une des conditions les plus fâcheuses pour l'hygiène du peuple dans cette capitale, c'est, comme à Berlin, le grand nombre de logements en sous-sol que l'humidité rend très malsains. Le pavé aussi laisse à désirer pour la solidité. Près de 4,000 hommes sont affectés à la police municipale.

Au centre, l'ancienne résidence des tsars, le Kreml, vaste ensemble de cathédrales et de monastères, de palais et de casernes, entouré d'un triangle de hautes murailles crénelées du XIV[e] siècle et surmonté de vieilles tours, de clochers pyramidaux et de nombreuses coupoles en partie dorées au feu, s'élève considérablement au-dessus de la Moskva, qui coule à ses pieds. Il domine ainsi, par dessus le grand pont, tous les quartiers du sud. De ses portes, la plus célèbre est celle du Sauveur, sous la tour gothique duquel, érigée en 1626, aucun Russe ne passe sans se découvrir. Le Kreml renferme la cathédrale de l'Assomption, la première église en pierre qui fut bâtie à Moscou, en 1475, sous le règne de Ioann III, par un architecte bolonais, ainsi qu'en face celle de l'archange Saint-Michel, reconstruite en 1507 et restaurée en 1732. La première, dont l'architecture est un mélange du style tatare avec le byzantin, intéresse aussi par les reliques qu'on y conserve, avec l'image enrichie de pierreries d'une Vierge miraculeuse, et sert au couronnement des empereurs. La seconde, ornée de fresques curieuses, contient beaucoup de tombeaux d'anciens souverains de la Russie. L'une et l'autre portent une grande coupole en cuivre doré et quatre autres de dimensions plus petites. La cathédrale de l'Annonciation, de 1397, dallée d'agate, n'a pas moins de 9 coupoles richement dorées; l'église du Sauveur, la plus grande de toutes, en réunit même 11 et Saint-Nicolas se distingue par une sonnerie de 32 cloches, en partie suspendues à côté de l'église, dans un campanile de 81 mètres de hauteur, érigé en 1600 par Boris Godounof et vulgairement appelé tour du grand Ivan. On y trouve l'ancien beffroi de Novgorod, un gros bourdon qui ne sonne que trois fois l'année, et, sur un piédestal au bas de la tour, une cloche ébréchée du poids énorme de 200 tonnes, la plus grande qui existe, fondue sous le règne d'Anne Ivanovna.

Parmi les monastères, il faut y mentionner, comme un des plus riches de la Russie, celui des Miracles, de 1365. Dans l'ancien palais du patriarcat, de 1655, on garde la bibliothèque du saint synode, riche en vieux manuscrits slavons. De celui des tsars, en partie détruit par les Français lors de l'évacuation, mais que l'on s'est appliqué à restaurer dans le même style, il reste le Terem ou gynécée de la tsarie moscovite, bizarre édifice auquel des étages superposés en retrait et entourés de galeries donnent l'aspect d'un lorgnon, et le palais à facettes (*granovitaja palata*) bâti par Ioann IV le Terrible, avec la salle basse dans laquelle il donnait audience. On y a ajouté en, 1817, le palais Alexandre, dont les simples dehors contrastent avec les splendeurs de la décoration, éblouissante d'or et d'argent, de diamants et d'autres pierreries, de ses grandes salles d'apparat de Saint-George, de Saint-Alexandre Nevski, de Saint-Vladimir et de Sainte-Élisabeth. A l'extrémité septentrionale du Kreml on voit le palais des armures, appelé aussi le Trésor, dans le goût moderne, et qui, outre une immense collection d'armes de toutes les époques, renferme les anciens trônes, couronnes et sceptres, avec mille autres objets de prix et de curiosité d'un grand intérêt historique; en face le gigantesque arsenal, fondé par

Pierre le Grand et reconstruit en 1818, devant lequel s'alignent des centaines de canons pris à la guerre. Le côté occidental est en jardins et en promenades. Rien n'égale le merveilleux effet d'une illumination de ce palladium des sanctuaires et monuments les plus vénérés de la nation, dans la soirée d'une fête de couronnement.

Kitaïgorod, encore entourée de murailles rouges et aussi bordée au midi par le quai de la Moskva, est le quartier le plus encombré et le moins pittoresque de la capitale. On y remarque cependant la maison des Romanof et, non loin de la Bourse, le grand bazar ou Gostinoï-dvor de Moscou, ainsi que celui des Lignes ou Raïdki, avec d'innombrables boutiques sur la place Rouge, qui était aussi celle des exécutions et où la Porte du Sauveur fait pendant à la fameuse cathédrale de l'Intercession de Notre-Dame de Kazan ou de Vassili Blagennoï (du bienheureux Basile), comme on l'appelle communément, d'après une chapelle qui possède le tombeau de ce saint. Ce monument, qui date de 1554, offre le spécimen le plus étrange, mais peut-être le mieux caractérisé du style traditionnel des églises moscovites, d'autant plus curieux qu'il est l'œuvre d'un architecte italien, Son originalité bizarre n'éclate pas moins dans la diversité des formes et des couleurs de ses 16 coupoles et clochetons, dont aucun n'est pareil aux autres et au-dessus desquels s'élance une grande flèche pyramidale, que dans le fouillis de sculptures et la bigarrure des ornements qui y sont prodigués.

Dans les autres quartiers, parmi les églises modernes, celle de Martin le Confesseur, dans le genre de Saint-Paul de Londres, se distingue au contraire par la régularité de son style, ainsi que par l'élégance d'une coupole de grande dimension. Dans le nombre des riches et somptueux couvents, dont plusieurs renferment jusqu'à six églises, de brillants trésors, de curieuses bibliothèques et des peintures intéressantes sous le rapport historique, les plus renommés sont ceux de Tchoudova, de Simonof et de Danilof, celui de Notre-Dame du Don, de 1591, le nouveau monastère du Sauveur et le couvent de femmes, dit Novo Devitcheï monastyr, aux murs crénelés et aux tours imposantes, qui servit autrefois d'asile à la princesse Sophie, sœur de Pierre le Grand, sur la place de Devitché Polé, affectée aux grandes réjouissances populaires.

L'hospice fondé par Catherine II pour 5,000 orphelins et enfants trouvés est installé dans la ville blanche, où l'Université occupe aussi un palais décoré de colonnades et d'une grande coupole. La ville de terre, de physionomie en partie champêtre, avec beaucoup de maisons de bois, et son complément, la Lefortofskaja, le quartier principal des étrangers, d'où lui est venu le nom de slobode allemande, sont peuplées d'artisans et de petits bourgeois.

En somme, on compte à Moscou une cinquantaine d'hôpitaux, maisons de charité et autres établissements de bienfaisance pour environ 7,000 malades, pensionnaires et autres nécessiteux. Quant aux écoles de haut enseignement, son Université, la plus florissante de l'empire, avec une dotation annuelle de près d'un demi-million de roubles, plus de cent chaires et près de 1,600 étudiants, possède une bibliothèque de 155,000 volumes et de belles collections. Un observatoire, un Jardin botanique et un Jardin zoologique, mieux pourvu que celui de Saint-Pétersbourg, en dépendent. A l'institut Lazaref, déjà mentionné ailleurs, se joignent encore, à Moscou, un séminaire, une Académie médico-chirurgicale et une de commerce, une École d'agronomie, une Académie des beaux arts et une école préparant pour le théâtre, quatre gymnases, une institution

pour la jeune noblesse et de nombreux pensionnats. Il y a beaucoup de sociétés savantes et une dizaine de bibliothèques publiques. Celle du musée, qui réunit aussi des collections de tableaux, de sculptures et de curiosités d'art, est unique en Europe par sa richesse en livres chinois et mandchoux, ainsi que la célèbre galerie ethnographique de Daschkof par ses types costumés de toutes les races de l'empire. On a formé aussi un musée polytechnique, et les galeries d'amateurs de tableaux russes ne manquent pas. Parmi les établissements militaires, le grand hôpital est un des ornements de la ville, et la maison d'exercice, formée d'une seule et immense salle plafonnée, d'environ 160 mètres de long sur une quarantaine de large, frappe par la hardiesse de sa construction.

Si Moscou n'a pas autant de grandes écoles spéciales, d'institutions scientifiques et d'autres établissements de l'Etat que Saint-Pétersbourg, elle déploie en revanche beaucoup plus d'activité littéraire et prime largement, par le nombre et l'importance de ses publications de journaux, de livres et d'estampes, la capitale officielle. Elle n'est pas comme celle-ci le salon diplomatique de l'empire, son laboratoire administratif et sa place d'armes, mais le grand salon de famille patriarcal de la vieille Russie, à laquelle il donne le ton et dont il résume et forme l'opinion, le foyer du développement le plus intime de ses aspirations politiques et nationales, comme notoirement aussi celui du panslavisme et de sa propagande ambitieuse.

Moscou, siège des plus anciennes et plus opulentes familles du pays, en même temps que le centre de son industrie manufacturière et d'un commerce intérieur qui s'étend au sud et à l'est jusqu'au Pont-Euxin, aux frontières de la Perse, à celles de la Chine et à la mer du Japon, est aussi la plus riche des deux capitales. L'industrie métropolitaine y comprenait, dès 1868, environ 550 fabriques, situées principalement dans les faubourgs ou les villages suburbains, et, occupant plus de 40,000 ouvriers, dont on évaluait la production annuelle à une trentaine de millions de roubles argent. Elles fournissent surtout des cotonnades, des draps et autres lainages, des soieries et des tissus mélangés, du cuir, des chapeaux, de la colle, du papier, des cartes, des ouvrages en cuivre et des cloches, de la bijouterie et de la porcelaine. A ces usines se joignent les distilleries d'eau-de-vie et les brasseries. Environ 9,000 artisans de tous les métiers employaient en outre plus de 30,000 compagnons et apprentis. On comptait 6,123 boutiques ouvertes, 360 grands magasins, 200 comptoirs, 46 hôtelleries de première classe, etc., ainsi que près de 20,000 voituriers et cochers avec plus de 25,000 chevaux. Quant à l'étendue et à la diversité des relations commerciales de cette place, il suffit, pour en juger, d'un coup d'œil sur le rayonnement de ses chemins de fer (voir p. 182).

A proximité de Moscou, on visite dans les bois, au nord-est de la ville, le beau parc de Sokolniki ou des Fauconniers, aux allées bordées de villas, et, au nord-ouest, celui du château impérial de Petrovski, où Napoléon transféra son quartier général du Kremlin, après l'incendie du mois de septembre 1812; puis les parcs et jardins des châteaux de Kolominskoje et d'Ostankino sur la Moskva, d'Arkhangelsk, propriété du prince Youssoupof, et de Tsaritsine, sombre palais d'été construit par Patioumkine pour Catherine II. Mais rien dans les environs n'égale en magnificence le célèbre monastère de *Troïtza* ou de la Trinité, fondé par saint Serge, vers 1338, au bourg de *Sergievskii-Possad*, 28, sur le chemin de Jaroslavl. Cette lavra (v. p. 118), dont le trésor est d'une richesse inouie et

dont on a estimé les revenus annuels à 800,000 roubles, est en même temps le siège de l'Académie théologique de Moscou. C'est toute une cité, semblable à une forteresse du moyen âge, avec ses hautes murailles gardées par huit tours, qui bravèrent tous les efforts des assiégeants polonais de 1609 et 1610. Elle comprend 9 églises et chapelles, qu'annoncent de loin leurs coupoles dorées et un clocher de 80 mètres de haut, un palais impérial et plusieurs grands jardins. La plus grande des premières est la cathédrale de l'Assomption de la Vierge; la plus vénérée, l'église de la Trinité, avec la chapelle de Saint-Serge : toutes les trois éblouissantes de métaux précieux ainsi que de peintures garnies de perles et de pierreries innombrables. C'est le respect d'un autel de ce couvent, lieu de pèlerinage encore très fréquenté, qui sauva le jeune Pierre de la fureur des strélitzes, dans une de leurs révoltes. Au nord-est, *Dmitrof*, 8, sur la Jachroma, a des manufactures de drap. A l'est de Moscou, *Bogorodsk*, 2, sur la Kliasma, avec des fabriques de cotonnades et de soieries, est le chef-lieu d'un des districts les plus industrieux de ce gouvernement, où les campagnes confectionnent aussi de la toile, de la dentelle, des ouvrages en cuivre et en laiton, des meubles, des verroteries, etc. Sur la Moskva, il faut mentionner *Zvenigorod*, 2, chef-lieu déchu de principauté, en amont, et *Kolomna*, 19, une des plus anciennes villes de la Russie, avec un vieux kreml, en aval de Moscou. Au sud de cette capitale, dans le district de *Podolsk*, 11, le village de Doubrovitzi attire par une belle cathédrale, qu'un prince Galitsyne y fit construire du temps de Pierre le Grand, et celui de Lopassnia sur un lac, passe pour être un des plus jolis de la Russie; *Serpoukhof*, 17, sur la Nara, est une ville d'industrie très ancienne. — Sur la ligne de Smolensk, au nord-ouest de *Véréia*, 6, et à l'ouest de *Mojaïsk*, au bord de la Moskva naissante, le village de Borodino a été, dans les journées du 6 et du 7 septembre, le théâtre de la plus sanglante des batailles de 1812. Un monument élevé sur la hauteur dite de la Batterie-Rouge en rappelle le souvenir, ainsi que le tombeau du prince Bagration. *Voskresensk*, 6, qui fabrique des meubles, près du couvent de la Nouvelle-Jérusalem, et *Klin*, 7, berceau des Romanof, sont les deux localités principales au nord-ouest de Moscou.

2. Dans la même direction, sur le chemin de fer qui unit les deux capitales et sur la rive droite du Volga, vis-à-vis de son confluent avec la Tverza, *Tver*, 38, est le chef-lieu du gouvernement vers l'extrémité occidentale duquel le premier de ces fleuves et la Duna découlent des pentes du Valdaï, avec des destinations opposées. Cette ancienne rivale de Moscou comme siège de principauté, aussi plusieurs fois déjà ravagée par des incendies, a des rues droites et larges bordées de maisons en pierre toutes peintes en jaune, de trottoirs en bois et de belles allées de tilleuls, de beaux quais auxquels environ 4,000 bateaux s'amarrent chaque année, de grandes places avec des palais, un kreml ou château impérial, de nombreuses églises, qui imposent par leurs coupoles, et un théâtre. On y fabrique beaucoup de toile, de cuir et de papier, et l'importance de son commerce répond à l'animation de son port fluvial. *Rjef*, 19, marché considérable de poisson, de chanvre et de graines oléagineuses, situé plus haut sur le Volga. *Ostaschkof*, 11, sur le lac Séliger, dans le Valdaï, à 229 mètres d'altitude, où l'on fabrique des milliers de bottes blanches en cuir de cheval, de haches, de faux, etc. *Torjok*, 13, sur la Tverza, ville renommée pour la cordonnerie et ses broderies d'or et d'argent sur maroquin; puis *Vijni-Volotchok*, 17, grand entrepôt de grains plus au nord, sur la Tzna, un canal à quais de granit et le che-

min de fer de Saint-Pétersbourg, sont les autres localités les plus populeuses de ce gouvernement, où l'on trouve encore, du côté de la région des lacs, un archipel d'environ 85,000 Caréliens fidèles à leur idiome.

3. Au nord-est de Tver, *Ouglitch*, 13, avec une trentaine de fabriques et un commerce actif, dans un district où l'on s'applique surtout au travail du bois, et *Rybinsk*, 15, sont les deux principales étapes suivantes du haut Volga, qui de là descend au sud-est vers le chef-lieu de ce gouvernement, *Jaroslavl*, 27, situé sur la rive droite du fleuve, à son confluent avec la Kotorost, où il forme la station la plus importante du chemin de fer de Moscou à Vologda, pour lequel il n'y existe cependant pas encore de viaduc. La ville, fondée en 1025, par un fils de saint Vladimir, Jaroslav I, dont elle porte le nom, a aussi son kreml, le double du nombre d'églises de Tver et une école pour l'enseignement du droit, ainsi que des filatures de lin et de coton. Son commerce fluvial, quoique très animé aussi, est loin d'atteindre à l'importance de celui de Rybinsk. La position que cette dernière place occupe plus haut, sur la même rive du fleuve, vis-à-vis de son confluent avec la Scheksna, présente en effet plus d'avantages pour le transbordement inévitable de toutes les denrées, lesquelles, après avoir remonté le Volga, sont réexpédiées plus loin par la voie des canaux qui l'unissent aux grands lacs du nord-ouest et à la Dvina septentrionale. Aussi son immense trafic de grains occupe-t-il souvent, en été, plus de cent mille personnes. Il s'y tient également une foire annuelle et l'on y trouve de beaux jardins. *Rostof*, 10, sur le lac dont sort la Kotorost et sur la ligne de Moscou, au sud de Jaroslavl, est une ville encore plus ancienne que le chef-lieu, renommée par ses foires, sa maraîcherie, dans laquelle prédomine la culture de la chicorée, et la peinture d'icones ou images de saints sur émail, qui se répandent dans tout l'empire. On vante la beauté du type grand-russien et l'esprit éminemment laborieux de la population de ce gouvernement.

4. *Kostroma*, 27, au confluent de la rivière du même nom avec le Volga, sur la rive gauche de celui-ci, a aussi un kreml et une belle cathédrale, du commerce et de la filature, ainsi que beaucoup de tanneries, et construit d'excellentes barques. Dans le voisinage, on admire le beau couvent d'Ipatief, fondé en 1330, mais reconstruit à la fin du XVI[e] siècle et au milieu du XVII[e], la demeure de Michel Romanof en 1613. Dans ce gouvernement froid, qui confine aux solitudes glacées du nord et dont la population rurale est très nomade, comme celle du suivant, apparaissent déjà 4,000 Tchérémisses et quelques centaines de Tatares.

5. Au sud de Kostroma, *Vladimir*, 16, sur la Kliasma et le chemin de fer de Moscou à Nijni-Novgorod, dans un district fertile et surtout très favorable à l'horticulture, est une ville du XII[e] siècle, baptisée du nom de Vladimir Monomaque, prince de Kief. Déchue, elle ne possède plus dans ses églises et les ruines de son kreml que des fragments de l'époque où elle fut, jusque vers le milieu du XIV[e] siècle, la capitale des grands princes dont les successeurs régnèrent à Moscou. A une faible industrie, elle ne joint que peu de commerce. Un peu plus au nord, *Souzdal*, 7, sur la Kamenka, ville antique et siège des grands princes de Vladimir, a subi une décadence encore plus profonde, bien qu'elle ait aussi conservé son kreml et de nombreuses églises. Ses maraîchers récoltent beaucoup de concombres, d'oignons, de raifort et de houblon; on y trouve même quelques fabriques et tout le district est une école de maçons et de tailleurs de pierre, qui vont au loin louer leurs services. De là se répandent aussi sur

toutes les parties de l'empire et du monde slave une trentaine de mille de ces rusés colporteurs et merciers, généralement désignés sous les noms de Souzdaliens et d'Ofeni, qui vendent aux paysans ou troquent avec eux l'imagerie de Kholouy et d'autres produits de l'industrie rurale extrêmement active et variée de ce gouvernement et de tout le pays d'alentour (v. p. 177). Au nord-est de Souzdal, la ville de *Chouya*, 11, sur la Tesa, et le village déjà mentionné d'*Ivanovo*, 6, dans les domaines du comte Chérémetief, qui y comptait parmi ses serfs de très riches fabricants, fleurissent depuis le milieu du XVIII[e] siècle par un tissage qui, dans la seconde de ces localités et ses succursales voisines, occupe une population ouvrière de près de 50,000 âmes et fournit annuellement au commerce pour une quarantaine de millions de francs d'étoffes. Un chemin de fer, qui aboutit au Volga, relie les deux foyers d'industrie entre eux, ainsi qu'avec Moscou par Vladimir d'une part, et avec Nijni-Novgorod de l'autre. De même le village de *Mestera* est un centre pour la fabrication de la toile, comme celui de *Pestiki* pour la bonneterie; à l'ouest, les teintureries d'*Alexandrof*, 7, sont renommées et l'on travaille le cuivre jaune dans les ateliers de *Pokrof*. *Pereslavl-Zaleskii*, 7, ville du XII[e] siècle, près du lac Plechtchesvos où Pierre le Grand fit ses premiers essais de constructions navales, est la station moyenne du chemin de fer de Moscou à Jaroslavl, avant Rostof. — Au sud-est, *Mourom*, 11, dans une situation très pittoresque, sur la rive gauche de l'Oka, avec des carrières d'albâtre, et *Melenki*, 6, chef-lieu d'un district d'usines de fer dans lequel on fait aussi beaucoup de vaisselle en bois.

Dans les gouvernements septentrionaux que nous venons de parcourir, l'ancien élément tchoude a été complètement absorbé par la population russe et s'est fondu avec elle; mais dans les trois formant la bordure orientale, auxquels nous arrivons maintenant, un nombre assez considérable de Mordouins, restés finnois de mœurs et d'idiome, mais convertis, et de Tatares musulmans, tranchent encore sur la majorité slave, à laquelle les premiers seuls s'assimilent peu à peu.

6. A l'extrémité orientale de la ligne de Vladimir et au sud-est de Kostroma, *Nijni-Novgorod*, la ville neuve du bas, ou par abréviation *Nijégorod*, 44, située au confluent de l'Oka avec le Volga sur la rive droite de ce fleuve à 97 mètres au-dessus de son niveau ordinaire, est célèbre par sa grande foire annuelle, qui, avant 1817, se tenait à 80 kilomètres en aval, au bourg de *Makarief*, sur la rive gauche, où l'avait attirée la vogue d'un couvent miraculeux. Cette foire, dont l'origine remonte aux Boulgares du IX[e] siècle, de la capitale desquels, Bolgari ou Bakhrimof, elle avait, après la destruction de leur empire, d'abord été transférée par les Tatares à Kazan, et dans laquelle se concentre presque tout le commerce de terre de l'Europe avec l'Asie, pendant les mois de juillet et d'août, est certainement de nos jours la plus importante du monde. Elle réunit, à cette époque de l'année, plus de deux cent mille visiteurs, parmi lesquels on voit encore des Baschkires, des Kalmouks et des Kirghizes, des Turcomans et des Boukharos, des Géorgiens et des Persans, des Hindous, des Tibétains et des Chinois

se coudoyer avec des gens de toutes les nations de l'Europe, bien que les simplifications opérées dans le mode du trafic, par le développement de la navigation fluviale et des chemins de fer, tendent à y faire diminuer l'affluence des Asiatiques avec le nombre des caravanes. Mais le chiffre des ventes ne laisse pas d'y aller toujours en augmentant : de 2 millions de francs seulement vers le milieu du siècle dernier et de 50 millions en 1817, il atteint maintenant, année par année, plus du décuple. Il s'est même élevé à près de 165 millions de roubles, en 1874. On y évalue la part moyenne des apports annuels de l'Asie, dans lesquels on distingue entre les provenances de la Chine (thés et soies), de la Boukharie et de Khiva, de la Perse et de la Transcaucasie, à non moins de 70 millions de francs. Malgré l'accroissement des facilités de l'importation du thé par mer, les caravanes en livrent encore annuellement environ 50,000 caisses à ce grand marché. Parmi les produits russes, qui y forment l'objet des transactions les plus importantes, les principaux sont les cotonnades et lainages, les fers et les cuirs. Les articles de mode et autres marchandises d'Europe viennent ensuite, avec les denrées coloniales. On y trafique aussi pour de fortes sommes en fourrures de prix, en châles et en perles.

La ville, bien bâtie et bien pavée, où domine le château fort du kreml, entouré de murailles, de jardins et d'un parc, sur une colline baignée par le Volga, occupe la rive droite de l'Oka, seule traversée par un pont de bateaux de 1,375 mètres de longueur, que l'on démonte en hiver. Elle possède un palais impérial et de nombreuses églises. Une des principales est celle de la Transfiguration, dans la crypte de laquelle on voit le tombeau du boucher patriote Minine, qui délivra la Russie de l'invasion polonaise, de concert avec le prince Pojarski. Un monument de granit célèbre leurs hauts faits.

La foire, qui dure du 15 juillet au 27 août, se tient dans un quartier moderne construit avec une parfaite régularité sur les terrains bas de la rive gauche de l'Oka, où il s'étend vis-à-vis de la cité orientale vers le bec du confluent. Un immense bazar de 1,700 mètres de long sur un kilomètre de large, avec plus de 2,500 boutiques et magasins, en constitue au centre le corps de bâtiments principal, pour lequel deux millions de roubles argent ont été dépensés. Les marchandises sont disposées d'après leur nature et leurs provenances, dans les nombreuses galeries qu'il renferme, et vont s'étaler en outre dans plusieurs milliers de baraques, temporairement élevées sur le champ de foire, ou s'entasser sous les hangars établis dans une île de l'Oka pour les plus encombrantes. Un palais des fêtes, une cathédrale grecque, une église arménienne, une mosquée et un théâtre sont affectés à ce quartier marchand. Nijni-Novgorod a aussi des fabriques, pour la métallurgie surtout, et, depuis 1849, les chantiers et usines du village voisin de Sormovo déploient une grande activité dans la construction de bateaux à vapeur en fer. Celle qui règne dans la navigation du Volga a fait d'ailleurs de cette place, comme de Rybinsk, un des principaux lieux de rendez-vous des *bourlaki* ou haleurs de barques du fleuve, qu'ils ne cessent de descendre et remonter tour à tour entre Astrakhan et ces deux étapes supérieures. — Le village de *Pavlovo*, 6, sur l'Oka, connu par sa fabrication très considérable de serrurerie et de coutellerie, a de belles églises. Il appartenait aussi au comte Chérémétief. — Au sud, *Arzamas*, 10, sur la Tescha, avec de nombreuses tanneries, est le siège du vaste couvent d'Alexéief, dont la cathédrale est une imitation de celle de Saint-Isaac et les religieuses excellent dans l'art de la broderie

d'or et d'argent. La population de ce gouvernement comprend, d'après Séménof, environ 110,000 Mordouins, 7,000 Tchérémisses et 34,000 Tatares.

7. Au sud de ce dernier, *Penza*, 34, sur la Soura, ville dont la fondation ne remonte qu'à 1666, est le chef-lieu industrieux et prospère d'un gouvernement compris en totalité dans la fertile zone de la terre noire et qui compte aussi parmi ses habitants 125,000 Mordouins et 55,000 Tatares. *Mokschan*, 14, sur la Moksсha, *Nijni-Lomof*, 10, et *Verhhni-Lomof*, 8, sur le Lomof, vers l'ouest, en sont, avec *Saransk*, 13, sur la Ioussara, et Troïtzk, 8, dans la partie septentrionale, les autres localités les plus populeuses.

8. A l'ouest de Penza, le chef-lieu *Tambof*, 26, sur la Tzna et le chemin de fer de Moscou à Saratof, ville régulièrement bâtie, avec beaucoup de fabriques et des foires renommées, a pour émule *Kozlof*, 26, place qu'enrichit le commerce des grains et point duquel une branche de la même ligne va joindre au sud la mer d'Azof. A l'ouest, *Lebedjan*, 6, sur le Don, avec de grandes foires, et *Lipetzk*, 14, sur le Voronèje et la ligne d'Orel à Tsaritzin, ville de plaisance élégante qui offre des bains, un beau parc et un monument érigé à Pierre le Grand, appartiennent déjà au bassin du premier de ces fleuves, comme Kozlof même et, plus au sud, la ville industrieuse de *Borissogliebsk*, 13, sur la Vorona, où l'on prépare beaucoup de suif. — Au centre, *Morschansk*, 20, ville de commerce et d'industrie, communique par un embranchement de chemin de fer avec Moscou et, au nord, *Jelatma*, 7, nous ramène à l'Oka, dont nous allons remonter le cours sinueux. La population de ce gouvernement est aussi entremêlée de 50,000 Mordouins et 19,000 Tatares.

9. Au nord-ouest de ce dernier, *Kazimof*, 14, l'ancienne Gorodetz, ville entourée de verreries, qui fabrique beaucoup de cuirs et de cordages, est riveraine de l'Oka comme *Riazan*, 20, la principale station intermédiaire de la ligne de Moscou à Kozlof. L'activité de ses habitants se partage entre l'horticulture et l'industrie. Riazan est le chef-lieu du gouvernement; *Skopin*, 9, sur la Verda, la ville de fabriques la plus considérable de la partie méridionale de celui-ci. Un chemin de fer la relie à Morschansk. Les Tatares n'y forment plus qu'une imperceptible minorité de marchands.

10. *Toula*, 57, sur l'Oupa, affluent oriental de l'Oka, une des anciennes villes de la Russie, y joue le rôle d'un autre Saint-Étienne dans la métallurgie, son industrie traditionnelle, qui a trouvé un nouvel aliment dans la grande richesse houillère, longtemps presque ignorée, de son bassin géologique et de celui de Kalouga. Sa grande manufacture impériale, fondée en 1712, par Pierre le Grand, est largement installée dans un faubourg et munie d'un puissant outillage; elle occupe jusqu'à 8,000 ouvriers et fournit annuellement 70,000 fusils, sans compter les armes blanches. A cette fabrication, celle des usines particulières joint environ 200,000 samovars de cuivre, de la coutellerie, des outils, des instruments de toute sorte et des machines; mais les ouvrages d'or et d'argent incrustés sur un fond d'émail noir, qui passent dans le commerce sous le nom de cette ville, proviennent en réalité de l'orfèvrerie de Volodga (v. p. 267), de Moscou et de la Géorgie. Toula possède en outre des tanneries et des fonderies de suif, ainsi que des ateliers de brosserie et de cordonnerie. Cette place est, au sud de Moscou, le marché de denrées le plus important de la ligne qui se dirige de la métropole vers les rivages du Pont-Euxin, qu'elle atteint sur plusieurs points dans son rayonnement en deçà comme au delà de Kharkof. Il y existe

28 églises, un arsenal, un musée d'industrie et un théâtre. — Au sud-ouest, *Biélef*, 9, sur la rive gauche de l'Oka, avec des fabriques, fournit des cantiniers à une grande partie de l'armée russe, tandis qu'au sud-est, *Bogoroditzk*, 8, sur l'Oupat, se fait remarquer par l'élévation d'un site de 236 mètres d'altitude. — Le Don prend naissance dans le coin sud-oriental de ce gouvernement.

11. A l'ouest de ce dernier et au midi de celui de Moscou, *Kalouga*, 39, chef-lieu situé plus bas sur la rive gauche de l'Oka, est le siège d'un grand parc d'artillerie et d'une manufacture de poudres de l'Etat. Son industrie propre consiste surtout dans la fabrication de toile à voiles, la préparation des cuirs et celle de gâteaux fort estimés dans le pays. *Kozelsk*, 7, sur la Jizdra, est une ville régulièrement bâtie, qui fournit aussi de la grosse toile, mais n'égale pas en population celle de *Jizdra*, 12, que baigne plus haut la rivière du même nom, ni *Borovsk*, 9, sur la Protva, la plus septentrionale des quatre.

12. Le gouvernement d'Orel, ou Orol, forme, au sud des deux précédents, la transition entre trois bassins qui y confinent. Il appartient au milieu à celui du Volga par l'Oka, rivière qui y prend sa source, dans sa partie orientale à celui du Don et dans sa moitié occidentale à celui du Dniéper. L'importance numérique de l'élément petit-russien, qui vient au nombre de plus d'un million d'âmes se mêler à la population des trois fertiles gouvernements méridionaux qu'il nous reste à parcourir, va en augmentant plus on approche de l'Oukraine, où il domine. On y trouve aussi des Tsigaines. Au sud-ouest de Toula et au point de rencontre de la ligne de Moscou à Kharkof avec les chemins de fer de Tsaritzin et de Smolensk, la ville d'*Orel*, 44, presque entièrement construite en bois sur l'Oka, fleurit depuis deux siècles par son commerce de grains, ses tanneries et sa fabrication de toile. — Au sud-est du chef-lieu, les deux villes les plus importantes, riveraines de la Sosna, tributaire du Don, sont *Jeletz*, 31, renommée pour sa farine de froment, sur la ligne de Tsaritzin, et plus haut *Livni*, 13, où conduit un embranchement méridional de cette ligne. — A l'ouest, il faut mentionner, dans le bassin du Dniéper, deux stations du chemin de fer de Smolensk : *Karatchef*, 11, sur la Snéjéta, centre d'huileries et grand marché de goudron; puis celui de *Briansk*, 15, sur la Desna, plus considérable encore, qui joint aux mêmes industries la fabrication du cuir et du verre, avec une fonderie de canons et un arsenal.

13. Plus au sud, dans le même bassin, sur la Touskara, *Koursk*, 32, le chef-lieu du gouvernement qui touche aux anciennes slobodes d'Oukraine, se montre entouré de jardins remplis de melons et d'arbousiers. Le chemin de fer de Kief s'y détache à l'ouest de celui d'Orel à Kharkof. Koursk aussi a beaucoup de fabriques et une foire très fréquentée, qui se tient une semaine après Pâques près du couvent voisin de la Korennaïa ou de l'Ermitage. *Rylsk*, 9, sur le Sem, est la localité la plus marquante de l'ouest. A l'est de la ligne de Kharkof, *Bielgorod*, 16, grand marché de laines avec des fabriques, sur le Donetz, non loin de ses sources, et *Staroï-Oskol*, 7, sur l'Oskol, pittoresquement assis entre des collines de craie, au milieu de vergers, appartiennent au bassin du Don.

14. Il en est de même du gouvernement de Voronèjè, situé en majeure partie dans la zone de la terre noire, comme ceux de Tambof et de Penza, ce qui en fait un des greniers de la Russie. Il s'étend au midi, entre les slobodes d'Oukraine et le pays des Cosaques du Don, jusqu'au gouvernement de Yekaterinoslav, et constitue le fond supérieur du bassin de ce fleuve, grossi en outre par le tribut

des eaux de tous les districts circonvoisins déjà mentionnés du nord et de l'ouest. Le chef-lieu, *Voronèje*, 42, situé sur la rivière du même nom, non loin de sa réunion avec le Don, à la gauche de celui-ci, sur la ligne de Kozlof à Rostof, qui lui procure des communications faciles et directes avec les ports de l'embouchure du fleuve non moins qu'avec l'intérieur de l'empire et la Sibérie même, fait un commerce très actif dans tous les sens, notamment en céréales et en suif. Son industrie comprend d'importantes manufactures de drap, des tanneries, des savonneries et la fabrication d'acide sulfurique. Voronèjè, dont on fait remonter l'origine aux Khazares, présente aujourd'hui l'aspect d'une ville moderne, à rues larges, bien pavées et bordées de constructions élégantes, parmi lesquelles on remarque des palais somptueux et un théâtre. — Plus au nord, il faut mentionner *Zadonsk*, 9, sur la même rive du Don, aux confins du gouvernement d'Orel. En aval de Voronèje, sur la rive droite du fleuve, *Korotayak*, 9, et sur un de ses petits tributaires, la Tikhaja Sosna, *Ostrogojsk*, 10, sont d'anciennes forteresses cosaques. A proximité aussi, la grande bourgade d'*Alexeïevka*, 14, a prospéré par la culture du tournesol et la fabrication de l'huile, auxquelles s'y joint l'imagerie, et l'on trouve encore la colonie allemande de *Riebendorf*, formée d'émigrés de la Souabe et du Palatinat, qui s'y établirent, en 1769, et dont les descendants s'occupent surtout de la plantation du tabac. C'est près de *Bobrof*, 5, sur la Bitjouga, dans les vastes steppes du pays de la rive gauche du Don, que la couronne et les comtes Orlof et Rostopchine possèdent de riches domaines, avec des haras célèbres. Plus bas, à *Pavlovsk*, 7, ancienne colonie cosaque, située au confluent du Don et de l'Osereda, Pierre le Grand avait tenté de créer, comme à Voronèje même, de grands chantiers pour la construction et l'armement de la première flottille qu'il projetait de lancer dans la mer d'Azof. Ajoutons que le cours supérieur de la petite rivière est bordé, sur un espace de 3 lieues, par les maisons de la plus vaste des slobodes ou communes industrielles du pays, affranchies sans avoir le titre de villes, de la *Boutourlinovka* ou Petrovskaïa, 22, peuplée de tanneurs et de cordonniers comme aussi d'enlumineurs. Une autre, *Kalatch*, 13, est connue par ses foires au bétail. Un millier d'Arméniens, domiciliés dans ce gouvernement, contribuent à y activer le trafic.

15. Le gouvernement le plus occidental, compris entre ceux de Mogilef, de Vitebsk et de Pskof à l'ouest, de Tver au nord, de Moscou, de Kalouga et d'Orel à l'est, confine comme ce dernier à l'Oukraine au sud. C'est le pays des sources du Dniéper et de la Desna, dont le premier en traverse du nord-est au sud-ouest la plaine ondulée, en partie couverte de forêts qui en occupent un tiers, mais fertile dans sa partie cultivée, une des plus riches en chanvre et en lin. Conquis par la Pologne, qui y maintint sa domination de plusieurs siècles jusqu'à 1667, il offre encore aujourd'hui plus d'un mélange de l'élément polonais avec le russe. La grande route d'occident qui pénètre entre la Duna et le Dniéper au cœur de la Moscovie et par laquelle Napoléon l'envahit en 1812, lui donne une grande importance stratégique. Le chemin de fer de Varsovie à Moscou par Brest-Litovskii et Minsk, Smolensk et Viazma, en marque le tracé le plus direct. Aussi l'ancienne ville de *Smolensk*, 24, chef-lieu du gouvernement actuel, déjà citée par le chroniqueur Nestor comme la capitale des Krivitches au IXe siècle, a-t-elle été de tout temps regardée comme la porte de la Russie. C'est une cité déchue, qui, du XIVe siècle au XVe, paraît avoir compté non moins de cent mille habitants, mais eut, depuis l'époque des conquêtes lithuaniennes, cruellement à

souffrir des ravages de la guerre et de la peste. Brûlée dans la campagne de 1812, puis reconstruite sur les bords escarpés du Dniéper, qui non loin de là entre dans la Russie Blanche, elle se présente sous un aspect très pittoresque, avec les débris de ses anciennes fortifications, ses murailles imposantes flanquées de tours gothiques et sa citadelle, sa grande cathédrale et ses autres églises. Les chemins de fer qui s'y croisent ont facilité ses communications, d'une manière aussi profitable à son industrie qu'à son commerce, avec l'intérieur et l'occident, comme avec la capitale des bords de la Néva, par Dunabourg, et avec toute la Russie méridionale, par Orel. Un monument en fer rappelle le souvenir de la bataille qui la livra aux Français, le 17 août 1812. A l'est, *Viazma*, 12, sur la rivière du même nom, l'étape suivante de la ligne de Moscou, a de l'importance comme entrepôt d'une grande partie des marchandises que l'on expédie de l'intérieur au port de Riga, *Dorogobouj*, 9, sur le Dniéper, où l'on se battit aussi le 27 octobre 1812, *Roslavl*, 7, l'une des principales stations du chemin de fer d'Orel, et *Biéloi*, 7, sur l'Obscha, chef-lieu d'un district septentrional qui appartient au bassin de la Duna, sont moins considérables.

IV. Pays des Cosaques du Don. — C'est la région des steppes de la partie inférieure du bassin de ce fleuve et de son principal affluent, le Donetz. Limitée à l'ouest par la Nouvelle-Russie et les slobodes d'Oukraine, vers le nord par les gouvernements de Voronèje et de Saratof, puis à l'est par celui d'Astrakhan, elle suit le Don jusqu'à son embouchure dans la mer d'Azof et se termine au sud à la Jéja et au Manytch, qui la séparent du district affecté aux Cosaques de la mer Noire et des steppes du Caucase. Encore entièrement déserte dans le premier quart du XVI[e] siècle, elle a été colonisée depuis peu à peu, le long des rivières dont les bords se prêtent le mieux à la culture et d'après lesquelles on distingue la plupart des 7 districts administratifs qui forment la division actuelle du pays, dont presque toutes les stanitzes ou villages et fermes sont échelonnées le long de ses cours d'eau. Les descendants des anciens Cosaques, issus d'un mélange de Grands-Russiens et d'autres fugitifs avec les débris des Tatares d'Azof, y constituent encore environ les deux tiers de la population. Le reste se compose d'immigrants postérieurs, en majeure partie malo-russes, de Kalmouks au nombre d'une vingtaine de mille, encore bouddhistes, comme leurs frères de l'est, et vivant sous la tente au sud-est près de la rivière de Sal, où on les a soumis au régime de l'organisation militaire commune, ainsi que de quelques centaines de Tatares, de Tcherkesses et de Tsiganes, voire même de familles d'origine allemande. Le climat, généralement assez doux, n'a de grandes rigueurs qu'en hiver, mais les tempêtes sont fréquentes et redoutables dans la steppe. A l'éducation du bétail et à celle des chevaux, pour laquelle il existe

une trentaine de haras, se joint plus de jardinage que de labour. On récolte beaucoup de pastèques et la vigne réussit parfaitement, ainsi que le mûrier. La pêche est également une occupation très importante. Les lacs saumâtres du Manytch fournissent le sel dont on a besoin pour conserver le poisson. Le bassin du Donetz et des petites rivières voisines abonde en charbon minéral, mais particulièrement en anthracite. La propriété est divisée partout. Cependant le gouvernement a créé une aristocatie terrienne, en assignant des lots d'étendue majeure aux officiers et chefs anoblis. Les stanitzes des Cosaques sont en partie très considérables et manquent rarement d'un bazar. On en compte 106, avec une population qui, dans plusieurs, atteint des chiffres de 10,000 à 20,000 âmes. La vie qn'on y mène est rude et c'est aux femmes, habituées à une vie très laborieuse, que sont abandonnés chez ce peuple presque tous les soins de la culture et du ménage. Bien qu'il ne lui reste plus que le souvenir de son indépendance, sous le régime de compression de la discipline militaire actuelle, il a gardé le dépôt d'une poésie traditionnelle dans mainte vieille chanson dont Tiedge et d'autres littérateurs allemands se sont appliqués à recueillir et populariser les paroles et mélodies. Le pays est aujourd'hui traversé par trois lignes de chemins de fer : celles de Kharkof à Taganrog, de Voronèje à Rostof, à la droite du Don, et d'Orel à Tsaritzin, à la gauche du fleuve au nord-est.

La seule ville, d'une physionomie orientale plus qu'européenne, est le chef-lieu *Novo-Tcherkask*, 33, dont la fondation ne remonte qu'à 1805. Régulièrement bâtie sur la haute berge de l'Aksaï, l'un des bras du Don qui vont rejoindre le fleuve non loin de son embouchure, elle est le siège des autorités civiles et militaires, ainsi que celui d'un archevêque. On y remarque une grande cathédrale, la chancellerie garnie de trophées, un beau jardin public et l'aqueduc de 29 kilomètres de longueur qui l'alimente d'eau potable. Le chemin de fer de Rostof y passe. On y trouve aussi des fabriques et il s'y tient des foires importantes. Tout le bord de la rivière, en aval, est couvert d'une longue file de maisons de campagne et de jardins. L'ancien chef-lieu, *Staro-Tcherkask*, qui a dû être abandonné à cause de l'insalubrité de son site, n'est qu'un village entrecoupé de canaux et bâti sur pilotis, un peu plus au sud, près de la rive droite du Don même. Parmi les stanitzes il suffit de nommer *Aksaïskaïa*, 4, le lieu de passage principal au point de la réunion de l'Aksaï avec ce fleuve, pour son trafic avec le Caucase, *Razdorskaïa*, 6, pour ses vignobles, et *Tzimlanskaïa*, pour sa fabrication de vins mousseux, sur la rive droite du Don; puis, comme les plus populeuses, sur la même rive, en amont, *Jesaulovskaïa*, 12, *Nijné-Tchirskaïa*, 20, *Verkhné-Tchirskaïa*, 10, et *Migoulinskaïa*, 13; *Vechenskaïa*, 17, sur la rive opposée; *Kamenskaïa*, 12, *Mitjakinskaïa*, 13, et *Louganskaïa* 11, à la

remonte du Donetz; sur le Choper enfin, *Mikhaïlovskaïa*, 15, vers l'extrémité septentrionale de la contrée.

Les ports de la mer d'Azof, des deux côtés de l'embouchure du Don, bien qu'enclavés dans le pays des Cosaques, ne font pas administrativement partie de celui-ci, mais ont été rattachés au gouvernement de Yekaterinoslav, où nous les retrouverons.

§ 5. — La Petite-Russie.

Cette région, connue aussi sous le nom d'Oukraine, ou pays de la frontière, parce qu'elle contient les marches sur lesquelles la Moscovie et la Pologne eurent longtemps à se défendre contre les incursions des Tatares et des Turcs, s'étend, entre la Grande-Russie au nord et la Nouvelle-Russie au sud, depuis les confins de la Volhynie et de la Podolie jusqu'au territoire des Cosaques du Don. Appartenant presque en entier à la zone de la terre noire, elle est d'une admirable fertilité et se distingue par sa richesse en céréales, foin, tabac, vergers et bois feuillus, dans lesquels le chêne, le hêtre et l'érable atteignent des dimensions gigantesques. Les rives de ses cours d'eau, dont le bord se relève jusqu'à 65 mètres du côté droit, le mieux garni de villes et de villages, de couvents et de somptueuses résidences seigneuriales, abondent en oiseaux aquatiques dans les bas-fonds, couverts de roseaux, sur lesquels se déploient les inondations du printemps. Les steppes de la lisière méridionale, fortement imprégnées de salpêtre en beaucoup d'endroits, dédommagent de leur apparente aridité en nourrissant de nombreux troupeaux. Des 4 gouvernements entre lesquels se trouve aujourd'hui partagée la Petite-Russie, le plus septentrional, celui de Tchernigof, la Kiovie le plus avancé de l'ouest sur la rive droite du Dniéper, le gouvernement de Poltava, enclavé sur sa rive gauche entre les deux précédents, et la partie occidentale de celui de Kharkof qui suit à l'est, forment ensemble le bassin moyen de ce fleuve, tandis que les eaux du versant oriental plus considérable de ce dernier gouvernement s'écoulent vers le Don par le Donetz. Au sud-ouest, le Bug de Podolie ne reçoit que le faible tribut de petites rivières découlant du pays de Kief. Sous Vladimir le Grand et son fils Jaroslav, dont une fille épousa Henri Ier, roi de France, cette ville était devenue le centre principal de la domination russe. Elle maintint sa suprématie du xe siècle au XIIIe, jusqu'à l'époque

où, déjà saccagée par les Polovtzes, en 1204, elle tomba, à la fin de 1240, au pouvoir des Mongoles. En 1320, le conquérant lithuanien Ghédimine s'empara de toute la région moyenne du Dniéper qui, après l'avènement des Jagellons au trône de Pologne, fut aussi en partie polonisée. Mais l'humeur versatile des Cosaques, dont les redoutables communautés s'y organisèrent au milieu des luttes de frontière continuelles du temps, servit le projet de revendication des tsars, qui parvinrent à la reconquérir en 1654 et ne tardèrent pas à s'en assurer la possession, ainsi que celle de Smolensk, par le traité d'Androussof. Les slobodes d'Oukraine dont on a formé le gouvernement de Kharkof, où le pays des rives du Donetz et de ses affluents ne le cède aujourd'hui en prospérité à aucune autre partie de la province, étaient primitivement aussi des colonies cosaques.

L'humeur joviale des Malo-Russes met en relief le caractère sémillant et hospitalier de la population des campagnes de la Petite-Russie. Mais, à la suite des dominateurs polonais, une multitude de juifs s'y répandirent aussi dans beaucoup de villes. Le costume des paysans est très pittoresque et la parure des fleurs n'est pas négligée dans la coiffure des jeunes filles du pays. Ils habitent de grands villages, couchés pour la plupart sur les pentes de ravins et dont presque chaque maison a son encadrement de verdure. Des clôtures de haies de ronces et d'épines servent à protéger les fermes contre l'irruption des loups. Sur les plateaux des steppes, nombre de moulins à vent agitent leurs ailes. Parmi les industries domestiques du pays, le tissage de tapis fort appréciés dans tout l'empire, pour l'heureux choix et le bon goût de la disposition des couleurs, mérite une mention spéciale.

1. SÉVÉRIE. — L'ancienne principauté des Sévéranes, qui se maintint longtemps comme un fief distinct sous la domination polonaise même, rentre dans le gouvernement compris à l'est du Dniéper, entre ceux de Minsk et de Mogilef, de Smolensk, d'Orel et de Koursk. Son chef-lieu actuel, *Tchernigof*, 16, sur la rive droite de la Desna, est une ville bien bâtie, quoique citée parmi les plus anciennes de la Russie, et possédant une cathédrale dont la fondation remonte à 1024. Il a supplanté l'ancienne capitale, *Novgorod-Sieversk*, 6, située plus haut sur la même rivière. A la gauche de celle-ci, *Néjin*, 22, le centre marchand le plus populeux, où une colonie grecque s'établit au XVIIe siècle et jouit longtemps de privilèges, est de même que *Konotop*, 10, sur la Jésoutcha, favorisé, par sa situation sur la ligne de Kief à Koursk, avec laquelle se croise, non loin de *Borzna*, 8, celle de Vilna et Minsk à Romny. Le bourg de *Batourin*, l'ancienne résidence du fameux Mazeppa et d'autres hetmans des Cosaques de

l'Oukraine, fut incendié par les Russes quand ils le prirent en 1708. A *Krolevetz*, 8, se tient une grande foire annuelle, et près de *Gloukhof*, 13, on trouve de la terre à porcelaine. A la droite de la Desna, près de Tchernigof, il y a lieu de mentionner *Berezna*, 10, et, beaucoup plus au nord, *Starodoub*, 12, sur le Bobenez, dans un site élevé, ainsi qu'au milieu de forêts le bourg de *Klinzy*, 7, où l'on fabrique des lainages et des bas, tout fier de son beau clocher à cinq étages. On estime à une trentaine de mille le nombre des juifs de ce gouvernement, dans lequel on trouve aussi des colons allemands, cultivant le meilleur tabac, ou s'occupant de la manufacture du drap.

2. KIOVIE, la province de la rive droite du Dniéper, qui la sépare de la Sévérie et du gouvernement de Poltava. Sa population malo-russe est entremêlée d'environ 75,000 Polonais, 40,000 Lithuaniens et 225,000 Juifs, sans compter un millier de Tsigaines.

Kief (en polonais Kiow), l'un des deux berceaux de la puissance russe au temps des Varègues, aujourd'hui simple chef-lieu du gouvernement qui porte son nom, n'en est pas moins encore, avec un chiffre de 140,000 habitants au moins, la cinquième ville de l'empire et pour tout le peuple russe, dont elle renferme les sanctuaires les plus vénérés, ce que La Mecque est pour le monde musulman. Située sur la rive droite du Dniéper, un peu au-dessous de son confluent avec la Desna et presque au centre de son vaste bassin fluvial, elle s'y élève majestueusement sur d'imposantes falaises de craie et les pentes de collines pittoresques, atteignant une hauteur de près de 180 mètres, où brillent, à côté de massifs de peupliers et des toits verts de maisons blanches, jaunes ou de pierre rougeâtre, ses innombrables coupoles dorées ou argentées.

Dès la fin du IXe siècle, cette ville célèbre avait remplacé Novgorod comme capitale et le pays environnant fut appelé Russie. C'est là que le christianisme jeta ses premières racines dans le pays. Aussi la métropole du sud apparaît-elle dès lors comme le foyer principal de la civilisation dans le monde gréco-slave, grâce au courant de relations suivies qui s'y était établi de bonne heure avec l'empire byzantin, l'Allemagne et l'Occident. Cité la plus importante de l'Europe orientale après Constantinople, elle réunissait quatre cents églises dans ses murs, mais arriva trop vite à son apogée. A partir du XIIIe siècle, avec l'invasion de Batu-khan, des fléaux de toute espèce, comme auparavant déjà celui des guerres civiles, se conjurèrent contre elle. Cependant, même après que la ville de Vladimir lui eut enlevé son rang de capitale, elle continua d'être gouvernée par ses propres princes jusqu'en 1471, année dans laquelle ses maîtres lithuaniens y établirent un voïvode de leur nation, et, en 1569, elle se trouva réduite à la condition de chef-lieu d'un palatinat polonais. Détruite une dernière fois par les Tatares de Crimée, en 1584, elle ne s'est relevée peu à peu de ses ruines que depuis.

Actuellement, Kief, qui couvre un espace de près d'un mille carré géographique, sur une étendue d'environ 10 kilomètres le long du fleuve, se compose de quatre ou cinq quartiers, séparés par des ravins et dans les intervalles desquels se trouvent encore beaucoup de terrains vagues, entremêlés de jardins et de bosquets. Parmi ses édifices, ce qui domine, ce sont encore les couvents et les églises, au nombre de plus de cinquante, presque généralement de construction byzantine et remontant pour la plupart à la première moitié du XIe siècle. Au nord, la ville haute, le vieux Kief, a conservé beaucoup de son

ancien cachet. Son plus curieux monument, c'est la cathédrale de Sainte-Sophie, de 1037, imitation de celle de Constantinople, en briques, avec une seule coupole. On y voit des peintures et des mosaïques intéressantes, ainsi que les tombeaux des grands princes, notamment celui de Jaroslav, en marbre. A proximité, l'antique résidence du métropolitain et la Porte d'Or, qui faisait partie de l'ancienne enceinte, méritent aussi de fixer l'attention, comme l'église Saint-André et celle des Dîmes, ou la superbe église catholique. Près des quais du fleuve hérissé de mâts, s'étend en plaine la ville basse, le Podol, dans lequel se concentre toute l'activité industrielle et commerciale de la place. On y distingue la Bourse ornée d'un péristyle, ou maison des Contrats, nom par lequel on désigne la foire très animée qui se tient à Kief, de la fin de janvier au commencement de février; puis le bâtiment de l'Académie ecclésiastique, fondée en 1588 et pourvue d'une riche bibliothèque, ainsi que d'un musée. Vers l'intérieur, les maisons de la ville moderne sont généralement construites en pierre. On signale comme une de ses plus belles parties la Krechtchatik ou rue de la Croix, occupant le ravin qui sépare la terrasse de Sainte-Sophie de celle des Lipki, ou Tilleuls, devenue l'élégant quartier de la noblesse.

Au sud enfin, sur la colline du Petchersk ou de la citadelle, reconstruite à neuf, derrière ses murs crénelés, s'élève sa fameuse laure ou lavra, le plus célèbre et vénéré monastère de toute la Russie, construit en 1055. Indépendamment du clocher colossal qui y domine, il a pour couronnement toute une forêt de coupoles bulbeuses, qui éblouissent les yeux de leur éclat métallique. Il renferme un trésor de la plus grande richesse, et au-dessous des vastes bâtiments dont il se compose s'étendent ses fameuses catacombes. Ces galeries souterraines, creusées dans ce promontoire par saint Hilarion et les cénobites qui s'étaient retirés dans ses excavations, sont percées de cryptes et de niches. Les corps de saints, très bien conservés dans une centaine de sarcophages, qu'elles contiennent, y demeurent exposés à la dévotion des fidèles et attirent chaque année, à Kief, jusqu'à 300,000 pèlerins, que l'on voit camper dans la belle saison, par milliers, dans ses rues et sur ses places. Dans le couvent de Petchersk vécut et mourut aussi le moine Nestor, qui y écrivit sa chronique. Un autre monastère plus ancien, celui de Saint-Michel, de 1008, occupe une hauteur voisine de la citadelle. En dehors des nouvelles fortifications qui complètent le système de défense de la ville, se déploient les faubourgs, où l'on ne voit que des maisons en bois et des cabanes d'argile. La promenade favorite des habitants est le magnifique jardin impérial, arrangé dans le goût anglais. Il y a un théâtre, un arsenal et l'université séculière de Saint-Vladimir, que l'empereur Nicolas établit à Kief en 1834, pour remplacer celle qu'il venait de supprimer à Vilna. Mais une partie de la jeunesse studieuse de Kief n'en prit pas moins fait et cause pour la Pologne, lors de sa dernière levée de boucliers. La nouvelle université, pourvue de près de cent chaires, d'une bibliothèque de 150,000 volumes, de belles collections d'histoire naturelle et d'un observatoire, réunit environ 800 étudiants. Depuis 1878, ses professeurs ont également ouvert des cours d'instruction supérieure pour les femmes. On mentionne de plus 3 gymnases, et un grand institut polytechnique a été projeté. Les archives de la ville sont précieuses pour l'histoire de la Petite-Russie. Il n'y existe que deux monuments commémoratifs : une statue de saint Vladimir et une colonne qui rappelle le baptême des premiers Russes convertis dans les eaux de la Potchaïna, au bas de Petchersk,

en 988. Deux grands ponts franchissent aujourd'hui le Dniéper en aval de Kief : l'un, en fer à six travées de 800 mètres de longueur, est un véritable chef-d'œuvre de construction moderne; l'autre, à 3 kilomètres plus au sud, sert de viaduc au chemin de fer de Koursk à Lemberg. Favorisée par le voisinage de cette ligne et par sa position centrale, la métropole du fleuve, grand entrepôt de bois, de céréales et de sucre indigène, fait un commerce actif. Elle a des chantiers, ainsi que des fabriques diverses, et ses confiseurs sont renommés. Dans les environs de la cité sainte, trônant au milieu d'une steppe à peu près déserte que l'on a comparés à la Campagne de Rome, on rencontre beaucoup de kourgans dont un des plus proches, au-delà du Dniéper, passe dans la tradition populaire pour être le tombeau du chef varègue Askold. On ne compte, dans tout le gouvernement, pas moins de 6,200 de ces tertres funéraires, en partie préhistoriques et dans lesquels les fouilles ont amené plus d'une curieuse découverte.

A l'ouest de Kief, dans un district de la frontière qui relevait anciennement de la Volhynie, *Berditchef*, nouvelle Jérusalem; comme Brody en Galicie, sur un petit affluent du Teteref, non loin du point de jonction de la ligne de Lemberg avec celle qui gagne Varsovie par Brest, réunit une population de 90,000 et parfois même de plus de 100,000 habitants, dont beaucoup vivent d'un colportage qui s'étend à tous les pays circonvoisins. Elle a de grandes foires et l'on estime à non moins de 150 millions de francs le chiffre de ses ventes annuelles. Les marchandises qui s'y débitent sont en grande partie entreposées dans de vastes galeries souterraines, pratiquées depuis un temps immémorial au-dessous de cette ville, qui joint à son trafic la fabrication de tabacs, de bijoux et d'eaux de senteur.

Les principales places de la rive droite du Dniéper, en aval de Kief, son *Kanef*, 7, l'antique *Tcherkasi*, 14, et *Tchigirin*, 10, sur la Tiasmina, ancien chef-lieu de Cosaques de même que la précédente. Plus près de Kief, au sud, on remarque *Vasilkof*, 17, sur la Stougna; *Belaïa-Tzerkof*, 19, sur la Ros, où résidait l'hetman Khmelnitzki, ville commerçante dont l'industrie fournit des machines agricoles et centre de grandes propriétés seigneuriales; *Skvira*, 10, sur la Svirka, où les juifs forment la moitié de la population, et *Tarachtcha*, 11, sur la Kotlouja, dont les principales industries sont également dans leurs mains. *Korsoun* possède un beau château du prince Lopoukhine, qui y a établi aussi une manufacture de drap et de tapis; le bourg de *Gorodichtche*, une grande fabrique de sucre, qui rivalise avec celle d'Orlovetz du comte Potocki, et des ateliers pour la construction de bateaux à vapeur et de minoteries. De la rivière anciennement limitrophe de Ros pourrait bien venir le nom même de Rosses ou Russes.

Ouman, 15, sur l'Oumanka, *Zvenigorodka*, 11, sur le Tikitch, et *Lipovetz*, 7, dont le nom rappelle les Tatares Lipans, sur le Sob, appartiennent au bassin du Bug par les rivières qui les baignent.

3. Dans le riche gouvernement qui occupe, au nord-est de la Kiovie, le pays de la rive gauche du Dniéper, le chef-lieu *Poltava*, 34, bâti en éventail au confluent de la petite rivière du même nom avec la Vorskla, est surtout connu dans l'histoire par la grande bataille de 1709, où la défaite de Charles XII décida de sa fortune et dont un monument y glorifie le souvenir. Bien bâtie et aujourd'hui principale étape de la ligne importante de Balta à Kharkof, elle a beaucoup de fabriques et des foires depuis longtemps renommées. *Kobelaki*,

13, situé plus bas sur la Vorskla, et *Krementchoug*, 30, sur le Dniéper même, au-dessous des premières cascatelles qui y entravent la navigation, ville très industrieuse et la plus commerçante de toute la Petite-Russie, avec son faubourg de Krikof sur la rive droite, qu'un pont de bateaux y relie, sont les deux stations citérieures les plus considérables du même chemin de fer, qui traverse le fleuve sur un merveilleux pont tube de 938 mètres de long. Au printemps, l'activité des transbordements double souvent la population de cette ville. Plus au nord, *Zenkof*, 11, sur la Grounia, *Gadiatch*, 8, sur le Psol, *Pereïaslavl*, 9, non loin du Dniéper, *Prilouki*, 13, sur l'Oudaïa, et *Romny* 6, sur la Romna, connu par ses foires et rattaché par un embranchement aux chemins de fer du centre, doivent être mentionnés aussi. C'est autour de ces deux derniers marchés que la culture du tabac a pris le plus d'extension. — Il y a dans ces villes moins de juifs que dans celles de la Kiovie et de la Sévérie.

4. Dans la partie limitrophe du gouvernement oriental arrosée par des eaux tributaires du Dniéper, *Biélopolye*, 12, sur la ligne de Kief à Koursk, *Soumi*, 14, sur le Psol, avec des fabriques et une foire considérable, *Lébédin*, 12, sur l'Olchana, *Akhturka*, 18, plus industrieuse encore sur trois lacs, et *Bogodoukhof*, 10, sur la Merla, se présentent comme les localités les plus populeuses. Mais c'est sur le versant opposé, au point de réunion de petits affluents de la rive droite du Donetz, non loin de celui-ci, que le chef-lieu des slobodes d'Oukraine, **Kharkof**, 101, s'est rapidement élevé au rang d'une des plus florissantes villes de l'empire. Il en est devenu en même temps une des plus belles, sans rivale dans le bassin du Don. Aux chemins de fer qui s'y rencontrent, mais surtout aux ramifications ultérieures de la ligne de Moscou vers tous les ports importants de la mer Noire et de celle d'Azof, elle doit des facilités de communication que ne réunit au même degré nul autre marché de l'intérieur de la Russie méridionale. Aussi l'avenir sourit-il comme le présent à sa prospérité. Au milieu du XVII[e] siècle, Kharkof n'était encore qu'un simple village dont les restes témoignent, avec un vieux quartier formé de maisons en bois à pignons tournés sur ses larges rues, de l'humilité de sa condition première. En 1867, on y comptait 60,000 âmes. Actuellement la majeure partie de la ville se compose de constructions modernes, comprenant même de véritables palais, habités par la noblesse de la province et de riches négociants, dont la munificence a permis, en 1804, la transformation de son ancien collège en école universitaire. Il s'y tient annuellement 4 foires. A celle de janvier, précédée d'un grand marché aux chevaux, 80,000 traineaux amènent des marchands de toutes les parties de l'empire, qui doublent temporairement le chiffre de la population. Le mouvement d'affaires s'y élève parfois jusqu'à une centaine de millions de francs. Il porte principalement sur les cotonnades, les draps, la cordonnerie et d'autres articles manufacturés, les fourrures et l'argenterie, les denrées coloniales et le thé, le poisson et des victuailles de toute espèce. L'industrie locale y joint de la toile, du feutre, du savon et des bougies, du sucre de betterave et de l'eau-de-vie. L'importance de la foire de la Trinité, en juin, consiste surtout dans son marché aux laines. Un grand nombre d'Allemands participent dans une large mesure avec les juifs ambulants à l'activité industrielle et commerciale de la place.

On remarque à Kharkof la cathédrale, avec un beau campanile de 95 1/2 mètres de hauteur, l'hôtel du gouvernement, les bazars, le nouveau théâtre et un

jardin public très attrayant, qui appartient à la ville. Il ne lui manque plus qu'un approvisionnement suffisant d'eau potable.

L'université, dont les 95 professeurs réunissent un auditoire de 550 à 600 élèves, dispose d'une bibliothèque d'environ 100,000 volumes, des autres collections nécessaires et d'un jardin botanique. Un séminaire, 2 gymnases et des pensionnats très fréquentés coopèrent à l'enseignement dans leur sphère respective.

Cette place a également hérité du trafic qu'avait attiré sur le Donetz même *Tchougouyef*, 9, le ci-devant chef-lieu des colonies militaires de la contrée. Plus bas, *Izoum*, 13, sur la même rivière, commerce en bois de construction et en blé. Au sud de celle-ci, *Slaviansk*, 12, sur le Terez, exploite les petits lacs, salés de ses environs. A l'est, la commune la plus populeuse est *Starobielsk*, 13, sur l'Aïdar.

Un millier de Tsigaines rôdent dans cette partie moyenne de la vallée du Donetz, qui commence au nord, dans le gouvernement de Koursk, et finit, au sud-est, à son confluent avec le Don, dans le pays des Cosaques.

§ 6. — La Russie orientale.

Nous appelons ainsi la vaste région qui s'étend, entre la Grande-Russie à l'ouest et au nord, la Sibérie à l'est et les steppes des Kirghizes au sud-est, depuis le district glacé des sources de la Petchora jusqu'aux embouchures du Volga, de l'Oural et de la Kouma, dans la mer Caspienne, dont le littoral lui appartient sur l'espace compris entre les limans de ces deux derniers fleuves.

Des 9 gouvernements qu'elle embrasse, 5 à l'occident sont riverains du Volga même, dont ils suivent le cours moyen et inférieur depuis son confluent avec la Soura, de la vallée de laquelle fait aussi partie un tiers du gouvernement de Penza; les 4 autres, qui enveloppent les précédents au nord et à l'est, constituent la région ouralienne proprement dite, que parcourt, du nord au sud, la chaîne de l'Oural, arrêtée au bord des grandes steppes par le fleuve du même nom, que l'on appelait laïk avant l'insurrection de Pougatchef et qui, avec l'Ilek, principal affluent moyen de sa rive gauche, marque la limite aujourd'hui conventionnellement adoptée dans les solitudes de son bassin, ainsi partagé entre l'Europe et l'Asie russes. Mais sur le versant occidental de leurs montagnes, la rivière maîtresse, c'est la Kama, le principal affluent de gauche du Volga, auquel il apporte toutes les eaux qui découlent de ces pentes, tandis qu'au delà des monts, que franchissent les deux gouvernements de Perm et d'O-

renbourg, les rivières coulant à l'est, tributaires de l'Ob par le Tobol et l'Irtysch, sont toutes réellement asiatiques.

Presque exclusivement occupée par des nomades dans les premiers temps, la région orientale, depuis si largement échue en partage à la colonisation russe, fut d'abord conquise par les Mongoles en 1224; puis, lors du démembrement de leur empire du Kiptchak ou de la Horde d'Or, dont les grands princes de Moscou étaient eux-mêmes longtemps restés tributaires, elle se divisa entre les deux khanats d'Astrakhan et de Kazan, qui y dominèrent seuls, l'un au sud, l'autre au nord, à partir de la fin du xve siècle. Mais dès le milieu du xvie, la Moscovie ayant pris le dessus, Jean IV le Terrible à son tour subjugua les deux tsaries tatares, qui furent incorporées à l'empire où Pierre le Grand posa les bases de leur organisation actuelle, en 1714.

Cependant le pays de mines et d'animaux à fourrures qui répond à la partie septentrionale du bassin de la Kama, la Permie, dont le nom rappelle celui de cette Biarmie que les anciens Normands visitaient déjà dans leurs premières courses à travers la Grande-Russie, leur Gardarike, avait déjà été slavisé peu à peu et soumis, dès la fin du xiie siècle, par le génie entreprenant et les armes victorieuses de l'illustre cité marchande de Novgorod, avec laquelle il passa au xve sous la domination moscovite. Quant au gouvernement d'Orenbourg dont la partie septentrionale, formant aujourd'hui celui d'Oufa, n'en a été distraite qu'en 1866, c'est l'ancienne Baschkirie qui, menacée par les Kirghizes, se donna volontairement à Jean IV, en 1556.

Si le bassin du Don peut être regardé comme l'avenue principale des ports de la mer d'Azof et du littoral circassien, le bas Volga est celle des côtes orientales du Caucase et de la Perse, ainsi que du Turkestan, et c'est par la région ouralienne que s'ouvrent aux Russes les portes de la Sibérie. Enfin le Volga, dernier des fleuves européens, et son frère mi-asiatique l'Oural, se présentent sur la carte, à partir de leurs coudes, comme un double fossé longeant la frontière naturelle d'un rempart de montagnes continué au sud par un glacis de steppes, où le bas Volga, de son côté, perce même la démarcation moins saillante du seuil de l'Obstschei Sirt (voir t. I, p. 357).

L'ambiguité de la formation hétérogène et du caractère mixte de cette région intermédiaire, dont les limites administratives ont été surtout arrêtées d'après des convenances économiques et politiques, n'appert pas d'ailleurs que du fait de l'empiètement territorial

signalé sur deux bassins fluviaux d'outre-monts; elle frappe bien plus encore dans les rapports ethnographiques. Il n'est pas, en effet, de mosaïque plus étrange et plus curieuse que celle de sa population, fournie par les deux parties du monde qu'elle côtoie. Les Grands-Russiens prédominent largement, il est vrai, dans l'élément d'immigration slave, qui s'y est répandu de plus en plus durant les trois derniers siècles; mais il y apparaît bordé de Cosaques et entremêlé de Petits-Russiens, de Polonais internés dans ses districts les plus lointains, ainsi que d'un grand nombre de colonies allemandes et arméniennes, sur les bords du Volga surtout. Les descendants des anciens maîtres et possesseurs du sol s'y sont d'ailleurs aussi presque partout maintenus jusqu'à nos jours, et ce fond bigarré comprend une multitude de peuplades semi-asiatiques, de race finnoise, turque ou mongole, diversifiées encore par des croisements infinis. A côté des sièges principaux des Tatares mahométans, qui figurent parmi elles au premier rang sur l'échelle de la civilisation, nous retrouvons, près du Volga, ceux des Tchérémisses et des Mordouins, peuples finnois que nous avons déjà rencontrés dans le bassin de l'Oka, plus à l'ouest; puis viennent les Tchouvaches, entre la Soura et le Volga surtout, ainsi qu'au nord-est, entre la Viatka et la Kama, les Votiaques, dont les Bessermènes se distinguent peu, et les Permiens ou Permiaques, d'origine finnoise aussi; les Baschkires, les Mechtchériaques et les Teptares, peuples ouraliens très mélangés; les Vogoules, regardés comme un débris finnois par les uns, et par d'autres comme une tribu boréale de Mongoles, égarée dans le bassin de l'Irtysch et de l'Ob; enfin les Kalmouks, de même race, et les Kirghizes, également nomades, des steppes du Bas-Volga, près de la mer Caspienne. Une grande partie de ces populations est demeurée fidèle à l'islamisme ou même au lamaïsme. Les tribus finnoises seules ont été ralliées en gros, mais par des conversions d'un effet plus ou moins douteux, à l'orthodoxie russe, dont le principal centre de propagande est Kazan.

Nous reprenons pour fil conducteur le fleuve artériel de la Russie orientale au point où il sort du gouvernement de Nijégorod.

I. Provinces riveraines du Volga. — La partie supérieure de la contrée qui suit le cours de ce puissant fleuve est surtout marécageuse et remplie de pâturages sur sa rive gauche, richement boisée au contraire sur sa rive droite, plus élevée et entrecoupée de collines, où le gouvernement de Simbirsk a encore, comme celui de Penza, l'avantage d'être compris dans la zone de la terre noire.

Les deux gouvernements de la partie moyenne contiennent de même beaucoup de districts fertiles; mais dans celui du bas ou d'Astrakhan la steppe, criblée de lacs salés, s'étend à perte de vue dans tous les sens et ne laisse guère plus de 220 kilomètres carrés de terres alluviales à la culture.

1. A l'ouest de Nijni-Novgorod, soit à plus de 5 kilomètres du coude de la rive gauche par lequel le Volga tourne au sud, sur la Kazanka, est maintenant située **Kazan**, 93, l'Ozon des Tchérémisses, et jadis la capitale du plus important des deux royaumes tatares qui y florissaient. Mentionnée pour la première fois en 1376, mais déplacée au XVe siècle, elle occupait d'abord le site d'une Vieille Kazan, qui existe encore à une cinquantaine de kilomètres plus haut sur la même rivière. A l'embouchure de celle-ci, se trouve aujourd'hui son port. Mais lors des grandes crues, les eaux du Volga arrivent jusqu'au pied de la colline qui porte la ville actuelle, dont les maisons se groupent sur les pentes autour de son kreml. La citadelle tatare n'était bâtie qu'en bois; de l'enceinte de Jean IV, qui l'avait reconstruite en pierre, il ne reste plus que deux tours depuis la révolte de Pougatchef, qui s'en était emparé en 1774. Elle renferme la cathédrale à coupole dorée de l'Annonciation de la Vierge, fondée dans l'année de la conquête même (1552) et qui offre à la vénération des fidèles l'image réputée miraculeuse de Notre-Dame de Kazan. On y remarque aussi la tour de Soumbek, bizarre édifice en briques rouges à quatre étages gradués en retrait, du même siècle probablement. Les ravages de ces deux années, suivis des incendies de 1815 et de 1842, ont amené la transformation de la majeure partie de Kazan, sans préjudice du relief que lui donnent les clochers de riches monastères et d'une quarantaine d'églises, en une ville d'aspect européen et de construction moderne, à l'exception de certains quartiers et des slobodes ou faubourgs dont les principaux habitants sont les Tatares, qui y ont conservé une dizaine de mosquées et comptent pour un quart à peu près dans le chiffre de la population. La ville possède, depuis 1814, une université très bien dotée et fréquentée par près de 600 étudiants, à laquelle enseignent 87 professeurs et qui a surtout de l'importance pour l'étude des langues orientales. Une bibliothèque d'environ 90,000 volumes, un observatoire, un jardin botanique et diverses collections, dont une d'un intérêt tout particulier des poissons du Volga, s'y trouvent joints. Il y existe aussi, depuis 1846, une académie ecclésiastique, à laquelle a passé la bibliothèque du couvent de Solovki, riche en documents uniques pour l'histoire des sectes russes. A Kazan s'impriment nombre de livres, religieux et autres, en langue tatare et dans les autres idiomes turcs et finnois de la Russie orientale. Les plus hauts dignitaires du clergé mahométan y résident à côté de l'archevêque. Le bazar présente un tableau des plus curieux, tant pour la diversité des types que pour la bizarrerie des costumes.

L'industrie est très considérable. Elle comprend la mouture du blé et des distilleries d'eau-de-vie, des tanneries et maroquineries renommées, la préparation du suif, des fabriques de bougies et d'albumine, ainsi que de toiles, la confection de broderies, d'ornements d'église et d'images saintes, une grande manufacture impériale de poudres et des chantiers importants. Le commerce de cette place n'est pas moins actif, le Volga, la proximité de la Kama et les che-

mins de fer concourant à lui procurer des facilités de communication toujours croissantes avec la mer Caspienne et la Baltique, avec Moscou par Nijni-Novgorod, à l'ouest, et les centres miniers du gouvernement de Perm, au nord-est. Les collines et vallons des environs de Kazan, dans lesquels brillent aussi plusieurs monastères et où l'on a créé, en 1846, un institut agronomique, ne manquent pas de pittoresque. A plus de 200 kilomètres en amont, sur la rive droite du Volga, un peu au-dessous de la réunion de celui-ci avec la Soura et la Vetlouga, qui viennent lui apporter un large tribut de part et d'autre, *Kosmodemiansk*, 6, est la principale étape intermédiaire de la batellerie entre Nijégorod et Kazan. C'est en aval de cette dernière ville et du confluent de la Kama avec le Volga, près de sa rive gauche, qu'un pauvre village marque l'emplacement de Bolgari, l'ancienne capitale des Boulgares du nord, qui fleurit comme centre principal du commerce, entre le nord de l'Europe et l'Asie, du x[e] siècle au xiv[e]. Il ne reste plus aujourd'hui que de faibles débris des ruines, de style arabe, qui y avaient échappé aux ravages des Mongoles et au milieu desquelles on n'a pas cessé de faire d'intéressantes découvertes de monnaies et médailles, poteries, bijoux, etc. Plus à l'est, sur la rive gauche de la basse Kama, *Tchistopol*, 13, est la première grande station des bateaux à vapeur et autres qui remontent cette puissante rivière, comparable aux plus grands fleuves d'Europe pour son volume d'eau et l'étendue de son cours, de près de 1,880 kilomètres.

Le gouvernement de Kazan est un de ceux où il y a le plus de Tatares (450 000 au moins), généralement établis dans les villes et leurs banlieues. La population allogène y comprend en outre le gros des Tchouvaches, au nombre d'environ 400,000 ; 90,000 Tchérémisses, 15,000 Mordouins et des îlots de Votiaques.

Les *Tchouvaches*, ou « gens des eaux », dont ce gouvernement est le foyer principal, mais que l'on retrouve disséminés en petits groupes dans la plupart des autres provinces de la région orientale, y sont aussi désignés sous le nom de Tatares des Monts, leur langue participant de la turque encore plus que de celles des Finnois, avec lesquels ils ont cependant beaucoup de traits de ressemblance. De taille moindre que les Tatares, assez misérables et timides, ils se dérobent dans les hameaux les plus écartés, au fond des bois. Baptisés pour la plupart et s'habillant à la russe, ils ont gardé de leurs anciennes croyances musulmanes la répugnance pour la viande de porc, mais cultivent la terre avec plus de soin que leurs voisins.

2. *Simbirsk*, 27, le chef-lieu du gouvernement qui suit en aval, à l'ouest du Volga, occupe sur la rive droite du fleuve la pente par laquelle le bord élevé de celui-ci s'incline vers la Svyaga, rivière parallèle qui coule en sens opposé, à une altitude supérieure d'une quarantaine de mètres à celle de la grande artère fluviale, qu'elle va joindre au nord, en amont de Kazan. C'est une ville régulièrement bâtie et percée de larges rues, qui possède un grand entrepôt de

marchandises. Le commerce, vivifié par une foire très importante, la navigation et la pêche concourent à sa prospérité, avec des fabriques de cuirs, de savon et de chandelles. Un monument a été élevé dans cette ville à l'historien Karamzine, qui y naquit en 1765. *Syzran*, 20, au confluent de la rivière du même nom avec le Volga, que ne tardera pas à y franchir le pont viaduc, d'un kilomètre et demi de longueur, de la ligne de Moscou-Samara-Orenbourg, le seul depuis Tver que l'on ait entrepris jusqu'à présent d'établir sur ce fleuve gigantesque, à l'ouest et en aval de Samara, fleurit aussi par le commerce et la navigation. Il en est de même, à l'intérieur, d'*Alatyr*, 8, sur la rive droite de la Soura, vis-à-vis de son confluent avec l'Alatyr, dans un district où l'on fabrique du drap et beaucoup de tapis. *Korsoun*, 4, à l'ouest de Simbirsk, avec une cathédrale, a, comme le chef-lieu, une foire renommée.

On compte dans ce gouvernement environ 140,000 Mordouins-Yerzas et 125,000 Tchérémisses, avec beaucoup de Tchouvaches et de Tatares.

Les *Mordouins*, sporadiquement répandus sous divers noms de tribus dans tout le bassin moyen du Volga, depuis les pentes de l'Oural à l'est jusqu'aux sources de l'Oka à l'ouest, sont les descendants d'un peuple finnois souvent mentionné par les auteurs byzantins et peut-être même déjà connu de Ptolémée. Soumis tour à tour par les conquérants musulmans du pays et par les Moscovites, ils ont été partiellement tatarisés et russifiés. Convertis en masse à l'orthodoxie, depuis le règne d'Élisabeth, sans avoir renoncé pour cela à leur ancienne mythologie, ceux de l'ouest, les Mokschas, sont devenus d'excellents agriculteurs, soignant parfaitement leurs terres et leur bétail. Grands et forts, ils ont les cheveux noirs, mais peu de barbe, avec des yeux bleus, petits et bridés. Les monnaies, médailles et boutons de bronze et de cuivre tiennent une grande place dans la parure de leurs femmes.

Les *Tchérémisses*, ou « vauriens », qui s'appellent eux-mêmes Mori, moins nombreux et disséminés sur une moindre surface, sont peut-être un débris de l'ancienne nation boulgare. Comme nous l'avons déjà dit, on les distingue, en Tchérémisses des monts ou du pays de collines de la rive droite du Volga, qui se confondent de plus en plus avec les Russes, et en Tchérémisses des prairies et bois de la rive gauche, où ils se présentent avec le plus de cohésion et ont le mieux gardé leur individualité nationale, au nord de Kazan, dans les plaines limitées à l'ouest par la Vetlouga. Aux traits généraux qui caractérisent la race finnoise s'ajoutent particulièrement, chez les seconds, avec la peau brune et un nez retroussé, des pommettes très saillantes. Les hommes ont bonne mine et sont honnêtes ainsi que laborieux, mais leurs femmes passent pour être

fort laides. A l'agriculture, qui entretient elle-même les habitudes nomades dans ces contrées, où les terres à défricher s'étendent à d'énormes distances autour des villages, ils préfèrent dans les bois la vie pastorale, la chasse et la pêche. Tous ont conservé cependant l'usage propre de façons traditionnelles dans le tissage, la teinture et la garniture des étoffes : ils portent un costume dont les franges de cuir constituent, avec des plaques de cuivre et d'argent, l'accessoire obligé; les femmes, de hauts bonnets ornés de verroteries et, sur la poitrine, de grands plastrons qui sont de véritables médailliers. Au mariage, ils procèdent par l'enlèvement de la future. Quoique convertis pour les trois quarts au culte orthodoxe, une foule de réminiscences et de pratiques du chamanisme et de l'islamisme s'y mêlent encore chez eux. Le reste de la nation est demeuré fidèle à la religion du prophète.

3. Au sud du gouvernement de Simbirsk, le pays de la rive droite du Volga, à l'est des gouvernements de Penza, de Tambof et de Voronèje, ainsi que d'une partie du territoire des Cosaques du Don, constitue le gouvernement de Saratof, jusqu'à l'étranglement que forment les deux fleuves dans le district où ils se rapprochent le plus et au point où le premier tourne au sud-est. De Samara et de Syzran, les bateaux qui le descendent atteignent d'abord le port de *Khvalinsk*, 15, et celui de *Voljsk*, 31, aussi florissant par ses grands marchés, ses fabriques et son horticulture, qu'agréablement situé dans le voisinage de montagnes de craie et renommé pour ses melons; puis le chef-lieu, qui est une ville d'un grand avenir.

Saratof, 93, dont l'origine ne remonte probablement qu'à la fin du XVI[e] siècle et qui se trouvait d'abord un peu plus haut sur la rive gauche, à l'endroit où le Volga reçoit la petite rivière de Saratovka, a subi depuis une translation et occupe maintenant, à sa droite, vis-à-vis de la slobode malo-russienne de *Pokrovskaïa*, 13, une dépression de la ligne de hauteurs qui le borde de ce côté. Le rapide accroissement de sa prospérité, dû aux avantages de sa position fluviale, a surtout été déterminé par le chemin de fer qui y établit une communication directe avec les deux capitales de l'empire, par Tambof, Kozlof et Riazan. La ville haute est bâtie en bois, mais dans les quartiers élégants de la ville basse, il y a des rues larges et régulières, construites à l'européenne et bordées même en partie de palais, où circulent de riches équipages. Les clochers et coupoles de ses 16 églises, dont une du culte luthérien, relèvent aussi l'aspect de la principale cité marchande du bas Volga, dont la population, des plus mélangées et bigarrées, dépasse aujourd'hui certainement le chiffre de cent mille âmes. Aussi a-t-il été question d'y fonder également une université. L'industrie de Saratof comprend des corderies, fonderies, poteries et tuileries, du tissage et la fabrication de bas, ainsi que des manufactures de tabac et de savon. Les environs sont remplis de jardins et de vergers très productifs; les hauteurs couvertes de moulins à vent. Cette place est le grand entrepôt des denrées agricoles de la contrée, ainsi que celui du sel récolté au sud-est, dans le lac

Elton et que des milliers de traîneaux y apportent journellement en hiver. L'activité de la navigation y est constamment en progrès.

D'un consistoire protestant et d'un comptoir établi à Saratof relèvent plus spécialement une centaine de colonies allemandes, dont plus de la moitié toutefois, situées à la gauche du Volga, appartiennent au gouvernement de Samara. Originaires de toutes les parties de l'Allemagne, plusieurs même d'Alsace et de Lorraine, du Tirol et de la Suisse, d'où elles furent attirées par Catherine II, qui leur accorda des immunités et privilèges importants, elles ont enrichi le pays par leurs belles cultures de céréales et légumes, chanvre et lin, tabac et graine de moutarde, ainsi que par des plantations de mûriers et l'élève de vers à soie. L'une d'elles, *Catherinenbrunnen*, dans une gorge des montagnes du Volga, a des eaux curatives.

En aval de Saratof, les principales étapes de la haute rive du Volga sont *Kamichin*, 16, qui fournit beaucoup de pierres meulières, *Doubovka*, 13, ancien chef-lieu de Cosaques déportés dans le Caucase par suite de la révolte de Pougatchef, et *Tsaritzin*, 12, redevable d'une importance commerciale majeure à la ligne d'Orel au bas Volga et au petit chemin de fer, d'une soixantaine de kilomètres, de ce fleuve au Don. C'est un peu plus bas que le Volga, se séparant des hauteurs de sa bordure qui, sous le nom de collines d'Ergéni, continuent à se diriger vers le Manytch au sud, passe au sud-est et entre dans la grande steppe.

Une jolie et florissante colonie de frères moraves, fondée en 1765, et dotée en 1797 de privilèges exceptionnels, *Sarepta*, marque ce point au confluent de la Sarpa avec le grand fleuve. Le tissage, mais surtout la préparation de la moutarde et du tabac, forment avec la culture de la vigne, le jardinage et l'éducation du bétail les sources de l'aisance de ses habitants. Au nord, *Kousnetzk*, 14, sur la Trousva, fournit des cuirs. Les deux principaux marchés de l'intérieur, *Petrovsk*, 11, sur la Medvjeditza, et *Serdobsk*, 12, sur la Serdoba, rentrent dans le bassin du Don.

Outre les colons allemands déjà mentionnés, dès 1859, au nombre de 212,000 en totalité d'après Sémènof, on distingue dans la population du seul gouvernement de Saratof plus de 50,000 Petits-Russiens, environ 55,000 Tatares, 100,000 Mordouins et 20,000 Tchouvaches, sans parler des Arméniens, etc. La pêche, dans cette contrée, a plus d'importance que l'élève des bestiaux. Beaucoup de districts manquant de bois et d'autre combustible, on y est réduit à employer le fumier au chauffage.

4. Le vaste gouvernement de Samara, qui occupe sur la rive gauche du Volga, en face des deux précédents, tout le territoire compris entre ceux de Kazan et d'Astrakhan, a pour limite, au sud-est, le renflement de l'Obstschei-Sirt, depuis les dernières pentes de l'Oural jusqu'au marais salé de Djen-Boulak, voisin du lac Elton. La Samara, qui vient des mêmes pentes, partage le pays en deux moitiés, dont la plus fertile au nord a aussi des fabriques, tandis que dans la seconde ou méridionale les steppes prédominent déjà. La première prépare et livre au commerce d'énormes quantités de suif. Elles se vendent au chef-lieu, *Samara*, 51, qui est en même temps un des plus grands marchés de céréales, de tabac, de savon et de cuirs, où les marchands tatares de Kazimof en particulier apportent le plus de peaux d'agneaux frisés. Fondée en 1591, pour servir de boulevard contre les nomades, cette place occupe, à la droite de la

Samara dans l'angle de son confluent avec le Volga, l'extrémité sud-est de la presqu'île formée par la grande boucle du fleuve, obligé de contourner un massif calcaire qui fait de cette partie une des plus pittoresques de son cours. La ville, encore en voie de formation et remplie de greniers, tient avec son port, dont l'animation va toujours croissant, le milieu entre Kazan et Saratof. De plus, la grande ligne de chemin de fer de Saint-Pétersbourg à Orenbourg par Moscou et Penza y passe. *Bouzoulouk*, 15, où la rivière du même nom va joindre, à gauche, la Samara, est la principale des stations suivantes. Plus au nord, *Sergijevsk*, 4, sur le Sok, avec des sources d'asphalte, s'est fait une réputation par les eaux sulfureuses d'un établissement de bains du voisinage et le traitement des maladies de poitrine par le *koumis*, ou lait de jument fermenté, tandis que *Bougourouslan*, 8, à la réunion de la Tarkhanka avec le Kinel, a une foire considérable et des fabriques. *Nikolaïevsk*, 10, sur le grand Irghiz, joint à ses plantations de tabac un grand entrepôt de sel et, encore plus au sud, les marchés de *Novo-Ouzensk*, 8, sur le grand Ouzen, coulée qui se perd comme celle du petit dans les marais salins du milieu de la steppe des Kirghizes, sont très fréquentés par ceux-ci. Parmi les colonies allemandes et suisses, on distingue, le long du Volga, Schaffhausen, vis-à-vis de Voljsk, Solothurn (Soleure) et Katharinenstadt, Marienthal, Rosenthal et Koppenthal, établissement de Mennonites de la Prusse occidentale, accompagné d'un institut agronomique.

Dans ce gouvernement aussi on compte environ 50,000 Petits-Russiens et, parmi les allogènes, jusqu'à 140,000 Mordouins, 100,000 Tatares, 70,000 Tchouvaches, 25,000 Baschkires et Mechtchériaques, des Arméniens et des Tsigaines. L'abondance ordinaire des récoltes n'a pas empêché la famine, en 1873, d'y sévir cruellement dans les campagnes, où des milliers d'hommes périrent alors, et qui souffrent aujourd'hui d'une nouvelle disette.

5. L'Obstschei-Sirt, duquel on descend dans les steppes basses du nord de la mer Caspienne, est séparé par le Bas-Volga, qui les parcourt dans la direction du sud-est, des collines d'Ergéni. Parallèles à la frontière des Cosaques du Don, ces hauteurs complètent la circonvallation, du côté de l'ouest, jusqu'à la lieutenance du Caucase. Le pays de steppes bordé par celle-ci au sud, le territoire des Cosaques à l'ouest et le fleuve Oural, limitrophe de l'Asie à l'orient, est l'ancien khanat devenu la tsarie puis le gouvernement actuel d'Astrakhan. Il répond au Kiptchak, dans l'acception restreinte de ce nom, emprunté à celui d'un peuple turc. Le Volga y coule doublé, à l'est, d'un bras latéral, l'Achtuba, qui ne le rejoint que dans le dédale du delta de son embouchure. De part et d'autre, le littoral caspien, hérissé de franges appelées *bougri* et d'îlots, ne présente, sur un développement d'environ 400 kilomètres, qu'un désert aride. Plus haut, la steppe est criblée de lacs salés, que la mer y a laissés dans sa retraite et dont le principal, celui d'Elton ou de Yelton, à l'est de Doubovka, regorge de sel, ainsi que le plus petit et plus méridionnal de Baskountchat, dont le voisinage de l'Achtuba rend l'exploitation plus facile. On en récolte aussi beaucoup dans les marais salants du rivage caspien.

Le climat, essentiellement continental, sous la latitude de la France, offre le contraste de chaleurs excessives en été avec l'extrême rigueur du froid en hiver. La capitale, *Astrakhan*, 48, apparaît au milieu du delta comme une oasis de culture, à une cinquantaine de kilomètres de l'embouchure principale du Volga. Elle occupe plusieurs collines de l'île oblongue de Dolgoï-Ostrof, sur la plus élevée

desquelles domine sa cathédrale à cinq coupoles, fondée en 1646. L'ancienne ville, étruite en 1554, par Ivan le Terrible, était située plus haut sur la rive droite du fleuve. La cité actuelle, qui ne compte pas moins de 33 églises, dont 4 arméniennes, 2 catholiques et une luthérienne, outre 16 mosquées et une pagode lamaïque, impose par son kreml, qui en réunit les principaux édifices, autant qu'elle charme les yeux par son entourage de jardins, où les melons croissent profusément, de vergers et de vignes dont le beau raisin est fort demandé dans toute la Russie. Mais l'intérieur, avec ses rues irrégulières, non pavées et boueuses, d'un aspect déjà tout oriental, désillusionne d'autant plus que le temps n'a pas encore pu effacer les effets du ravage d'incendies récents. Les constructions du kreml et de la ville blanche ou cité proprement dite sont seules en pierre ; ses 16 faubourgs ou slobodes, dont les plus considérables sont celle de Kazan, la sibérienne et la tatare, n'offrent que des maisons en bois. Il s'y tient de grandes foires, et trois bazars ou khans y reçoivent les marchands asiatiques avec leurs apports. Bien que les navires d'un tirant d'eau majeur ne puissent atteindre son port qu'à la faveur du gonflement de la barre du fleuve, assez périlleuse du reste par les vents du sud, il est encore dans la Russie d'Europe le seul de quelque importance pour le commerce avec la Perse et le cabotage de la mer Caspienne. En général cependant, la place d'Astrakhan, tournée de plus en plus du côté de l'Asie par les voies de terre moins difficiles à pratiquer d'Orenbourg et de Tiflis, ne se relèvera pas commercialement de la perte du monopole de fait dont elle jouissait autrefois. Bien que le chiffre de sa population, plus mélangée que toute autre, ait à peu près triplé depuis un siècle et que le mouvement local n'ait pas manqué de s'en accroître, ainsi que la variété de physionomie, l'activité des échanges avec l'extérieur s'y est sensiblement réduite. Cependant elle possède encore de nombreuses fabriques de maroquin, d'étoffes de coton et de soie, de savon et de chandelles, ainsi que des teintureries et des fonderies de suif. Mais la plus florissante des industries de ce gouvernement, dans lequel le domaine agricole se trouve, comme on l'a vu plus haut, si étroitement limité, c'est la pêche du Bas-Volga et des rivages adjacents, longtemps affermée et qui a pris un nouvel essor depuis qu'on l'a déclarée libre, en 1867.

Environ 240 pêcheries, dont le comptoir central est à Astrakhan même, occupaient dans les dernières années jusqu'à 40,000 personnes, femmes et enfants compris, dont l'affluence, à certains moments, avec celle des acheteurs, double presque le chiffre des habitants de la ville même. Elles n'employaient pas moins de 2,580 embarcations, qui rapportent annuellement jusqu'à 400,000 esturgeons, sans compter la riche capture d'autre poisson et de phoques; une vingtaine de bateaux à vapeur n'ont pas d'autre destination que le remorquage des chargements de cet immense produit dont la valeur totale, par exercice, atteint en moyenne une somme de 18 1/2 millions de roubles, sur laquelle un demi-million est perçu par le fisc. Ajoutons qu'Astrakhan est le siège d'une amirauté qui joint à la direction de la flottille, entretenue par l'État dans les eaux caspiennes, et des chantiers qui y sont affectés, la surintendance des pêcheries. Les Russes ont presque seuls dans le pays de petits établissements sédentaires, échelonnés sur les bords du même fleuve et de son grand bras latéral. Les plus considérables en amont sont d'abord, à l'est, au confluent de l'Achtuba avec le delta, le fort de

Krasnii-Yar, 8, où réside le khan des Kalmouks, puis, à la droite du Volga, ceux de *Yenotajevsk*, 3, et de *Tchernii-Yar*, 6, tous les trois élevés pour contenir les nomades. C'est particulièrement dans ces colonies riveraines que sévit, en emportant neuf malades sur dix, la peste d'Astrakhan, cette épidémie mystérieuse dont l'explosion soudaine et terrible, en décembre 1878, après la guerre d'Orient, épouvanta la Russie et inquiéta vivement toute l'Europe. A l'est de Tsaritzin, *Tsarief*, 8, sur la rive droite de l'Achtuba, est un des ports d'embarquement du sel que l'on extrait du lac Elton. Près de là, des amas de briques et d'autres débris, répandus sur un espace d'une vingtaine de kilomètres de l'ouest à l'est, semblent indiquer l'emplacement de Saraï, la résidence de Batu-khan et de ses successeurs. On sait que la destruction de cette capitale de la Horde d'Or, après qu'elle eut été déjà ravagée par Tamerlan, fut consommée, vers 1480, par les Moscovites alliés aux Tatares Nogaïs. Mais il existe encore, à 150 kilomètres plus bas, des vestiges semblables près de Selitrenoje, sur la même rive, que longent aussi, à quelque distance vers l'est, les postes du cordon mobile des Cosaques dits du Volga. A ces éléments de population se joignent, d'après Kloeden, 21,000 Tatares, 6,000 Arméniens presque entièrement russifiés et 800 Mordouins.

Les steppes qui fuient des deux côtés du fleuve n'offrant que des roseaux et des pâtis, propres seulement à nourrir des troupeaux au passage, sont, à quelques îlots russes ou plutôt mixtes près, de formation récente, complètement abandonnées aux nomades (voir p. 97). Environ 120,000 Kalmouks parcourent, sous des chefs de tribu héréditaires, celle de la rive droite, d'une contenance d'environ 8 millions d'hectares, dont le dixième est devenu propriété privée. Ils se sont même répandus au delà vers le Don (v. p. 281), où ils sont employés surtout à garder les chevaux et les troupeaux de l'armée cosaque, et, au midi, jusqu'à la Kouma, dans la province du Caucase. On en trouve peu à la gauche du Volga, où ils se mêlent aux Kirghizes de la Horde intérieure, qui sont de ce côté les maîtres de la steppe, et dont le nombre a été diversement évalué de 163,000 à 186,000, sur un espace d'un tiers moindre. Ces derniers, de même que les Kalmouks, ont des frères nombreux en Asie. Partagés en vingt khodjis ou tribus placées sous l'autorité d'un khan de leur nation, dont le campement ordinaire est établi au sud-est du lac Elton, ils ne sont que l'avant-garde de la petite Horde, aussi tributaire des Russes, qui occupe le vaste désert de la rive asiatique de l'Oural. Entre eux, la frontière, sur les deux bords de ce fleuve qui, s'appauvrissant de plus en plus, à défaut de nouveaux affluents dans la dernière partie de son cours, paraît menacé de se perdre un jour dans les sables avant d'atteindre la mer, est gardée par la longue et fameuse ligne des Cosaques dits de l'Oural aussi et plus haut d'Orenbourg, au sud de la province de ce nom, soit à l'est de son confluent avec l'Ilek.

Les Kalmouks, ou plus exactement *Kalmyks*, d'après la prononciation russe, sont surtout pâtres et pêcheurs. Aussi se nourrissent-ils principalement de laitage et de poisson. Leur régal, c'est la viande de mouton; leur boisson favorite, le *koumis*, ou lait de cavale fermenté. Ils y joignent un grand usage du tabac. D'après

les recensements, le nombre des mâles serait chez eux de beaucoup supérieur à celui des femmes, et la mortalité des enfants non moins excessive, près des pêcheries surtout. La dévotion de ce peuple bouddhiste de race mongole est grande, mais toute machinale. Ils s'en acquittent au moyen d'un moulin à prières, agité sous leurs tentes, où il produit un murmure ou ronflement continu. Les *Kirghizes* aussi, qui sont de plus excellents cavaliers et chasseurs, vivent de leurs troupeaux de bêtes à cornes et de moutons à laine grossière, parmi lesquels l'espèce à forte queue de graisse est celle dont ils font le plus de cas. Les chameaux qui les accompagnent dans leurs migrations portent la tente, les femmes et les enfants. Par malheur, la sécheresse, de furieuses tempêtes et d'autres accidents météorologiques ayant récemment fait encourir d'immenses pertes de chevaux et de bétail à tous les nomades des provinces ouraliennes, connues de tout temps comme un des plus dangereux foyers d'épizooties, les Kirghizes n'ont pas été le moins rudement atteints par ce désastre. La communauté d'origine et de religion les rapproche d'ailleurs de leurs voisins les Tatares beaucoup plus que les Kalmouks, et le besoin de se créer de nouvelles ressources tend à multiplier davantage aussi leur contact avec les Russes et les Cosaques, dont ils adoptent assez facilement, dans ce cas, les usages et le genre de vie. Déjà un certain nombre d'entre eux commencent à s'appliquer au travail agricole et à se construire des cabanes en bois (V. p. 97).

L'élève des chevaux et une pêche des plus productives forment les deux principales occupations des *Cosaques Ouraliens*. Anciennement renommés pour leur esprit d'indépendance et leur caractère indomptable, ils furent les premiers qui répondirent à l'appel du faux tsar Pougatchef et s'associèrent à son entreprise. Bien qu'ils aient, dans la suite des temps, subi de forts mélanges et l'influence de la pression du zèle orthodoxe, il y a encore aujourd'hui beaucoup de vieux croyants parmi eux. Extrêmement jaloux de leurs libertés, ils ne se prêtaient autrefois qu'à un service de volontaires ; mais sous l'empereur Nicolas, le choix de leur ataman leur a été enlevé et, depuis 1874, le gouvernement impérial, s'aidant à leur égard aussi de sa politique constante d'augmentation du pouvoir des chefs aux dépens de la communauté, est parvenu, mais non sans peine ni trouble, à les faire plier sous le niveau des règlements introduits pour rendre efficaces dans toute la Russie les lois qui imposent l'obligation générale du service militaire.

Ouralsk, 18, le chef-lieu de cette population de Cosaques, dont on a évalué le chiffre à 67,000 âmes, est situé sur l'emplacement de leur ci-devant capitale Iaïtzk, fondée en 1613, au confluent du Tchagan avec l'Oural, sur la rive droite de celui-ci, au coude même par lequel il tourne au midi. A 360 kilomètres plus bas, près de la principale embouchure du fleuve dans la mer Caspienne, garnie d'immenses forêts de roseaux, l'autre place la plus importante de la ligne est *Gourief*, 3, l'ancienne ville d'Oust-Iaïtzk, que le gouvernement moscovite avait fait construire au milieu du XVIIe siècle, pour contenir leur turbulence, et à laquelle fut donné ensuite le nom d'un fermier de ses pêcheries. C'est par ces Cosaques que fut détruite, en 1580, sur la rive droite du bas Iaïk, une célèbre ville des Nogaïs, Saraïtchik, dont les Gênois avaient fait leur principal entrepôt de marchandises dans la Khazarie.

De cette extrémité de la partie européenne du bassin le plus oriental de la région qui nous occupe, reportons-nous à notre point de départ au nord.

II. Provinces ouraliennes. — Elles contournent, au nord et à l'est, trois des gouvernements riverains du moyen et bas Volga, en deux groupes. Le plus septentrional et de beaucoup le plus vaste, qui relevait du khanat de Kazan, lors de la conquête de celui-ci par les tsars de Moscou, se trouve aussi partagé en 2 gouvernements. Parcouru du nord au sud par la chaine métallifère de l'Oural, il comprend d'abord, à l'ouest, la majeure partie du bassin de la Kama, plus étendu que la France entière, et dont la Viatka est le principal affluent de droite ; puis, au delà des monts, sur le versant asiatique, des districts dont les eaux vont se réunir au Tobol et à l'Irtysch, tributaires de l'Ob. Ce territoire, c'est la froide Permie, encombrée de neiges pendant une grande partie de l'année. Pays de mines et de colonisation ancienne et récente, il abrite encore dans ses épaisses forêts, à côté des pionniers et paysans grands-russiens, diverses peuplades issues de ses premiers habitants Tchoudes ou Finnois, parmi lesquels figuraient jadis aussi les Ougriens, regardés comme les ancêtres des Hongrois ou Magyares. Les 2 gouvernements du groupe moindre ou pays de Pascatir, la Baschkirie du XVIe siècle, devenue ensuite la province d'Orenbourg, s'étendent au sud des précédents et sont également traversés, ou plutôt séparés l'un de l'autre, par la continuation de l'Oural qui s'y prolonge, divisé en plusieurs chaînes parallèles, jusqu'à la rencontre, au midi, du fleuve qui porte le même nom. C'est une contrée remplie de steppes et de forêts aussi, qu'arrosent plus de 3,000 cours d'eau, et parsemée de près de 2,400 petits lacs. Ses rivières occidentales appartiennent au bassin de la Kama par la Bélaïa, son

plus grand affluent de gauche, ses eaux méridionales et orientales au bassin de l'Oural ou laïk et, sur la frontière de Sibérie, au versant tributaire du Tobol. Dans ses paturages prédominent des peuples nomades et en majeure partie musulmans, de race turque ou finnois tatarisés, avec beaucoup de mélange. De l'ensemble du territoire des provinces ouraliennes, un neuvième à peine est entré jusqu'à présent dans le domaine de l'agriculture. Tout le reste ne sert qu'aux troupeaux, à la chasse et à l'apiculture, ou est affecté à l'exploitation forestière et minière. La province d'Orenbourg a la réputation d'être une de celles de l'empire qui élèvent et possèdent le plus de chevaux. Avec le peu de densité de la population ouralienne, des centaines de kilomètres séparent les unes des autres le petit nombre des villes, anciennes forteresses ou stations majeures, que les besoins de la défense, le commerce et l'industrie des mines ont fait naître dans cette région semi-asiatique.

1. La Permie occidentale, comprise entre les gouvernements de Kazan au sud, de Kostroma à l'ouest et de Vologda au nord, est parcourue dans toute son étendue par la sinueuse Viatka, qui prend naissance dans le même district septentrional que la Kama. Ce gouvernement de beaucoup le plus peuplé et le plus largement cultivé des quatre, est celui où l'élément russe a la prépondérance la plus large, ainsi qu'en général un de ceux où le servage s'est le moins appesanti sur les campagnes et où les paysans, de tout temps libres pour la plupart, se sont le plus intéressés à la propagation des écoles. A côté d'une majorité de 2 millions de Grands-Russiens, plus où moins imprégnés de sang finnois, on y distinguait pourtant naguère encore environ 262,000 Votiaques et 5,000 Bessermènes (voir pages 94 et 291), 7,000 Permiens et 102,000 Tchérémisses, 94,000 Tatares musulmans, ainsi que 9,000 Teptares et 8,000 Baschkires, ayant tous conservé les traits génériques de leurs tribus respectives. Un millier de Polonais, presque autant de Tsigaines, des mineurs allemands et quelques centaines de marchands juifs ajoutent à la variété de cette mosaïque. On estime que des allogènes païens, près de dix mille n'y ont pas encore reçu le baptême.

Le chef lieu, *Viatka*, 21, qui s'appelle du même nom que la rivière à la gauche du cours supérieur de laquelle les Novgorodiens la fondèrent en 1181, au point de sa réunion avec la Khlinovitza, est encore pour les Tatares l'ancienne cité de Noougrad. Elle sut, à l'exemple de sa mère, se maintenir en république pendant trois siècles, et ses maisons sont encore groupées de manière à former une enceinte continue. Viatka a une cathédrale, du commerce et des fabriques, de même qu'au nord-est sa succursale voisine, *Slobodskoï*, 7, sur la Ljitka, dont les environs fournissent beaucoup de petits articles en fer, mais qui elle-même possède des distilleries et des tanneries, y joint le travail des peaux et expédie aux foires de Nijégorod comme au port d'Archangel une masse de pelisses et de gants fourrés. Le principal marché de grains est, au sud, à la droite de la Kama, sur un petit tributaire de celle-ci, *Jélabouga*, 8,

qui fabrique aussi du cuir et du savon. Plus haut, sur la même rive de la Kama, au nord de son confluent avec la Bélaïa, *Sarapoul*, 8, est le chef-lieu non moins industrieux d'un autre district, qui renferme le fameux groupe de mines et d'usines de fer d'*Ischevsk*, 22, sur l'Isch, réunissant à ses hauts fourneaux et forges une grande manufacture impériale d'armes et des ateliers pour la construction de machines. Ceux de Komsko-Votkinsk, qui ont la spécialité de celle des bateaux à vapeur, sont établis plus au nord, près d'autres mines riveraines d'un petit affluent supérieur de la Kama, dont tous les chantiers fournissent d'ailleurs un grand nombre d'embarcations et de radeaux.

2. La Permie orientale, malgré des hivers tellement rigoureux que le mercure y gèle par moments, est un des gouvernements les plus riches comme un des plus vastes de l'empire, par l'importance de ses mines et de ses établissements métallurgiques, dont ses districts transouraliens constituent le foyer principal. Là aussi on trouve encore, au milieu de la population russe, environ 56,000 Permiens, bloqués par le cours sinueux de la Kama supérieure, 24,000 Tatares et 60,000 Baschkires, Mechtchériaques ou Teptares, ainsi que des Vogoules près des rivières du bassin de l'Ob. Dans celui de la Kama, sur la rive gauche de sa partie moyenne, le chef,lieu *Perm*, 22, ville à larges rues mais bâtie en bois est, à la faveur de sa situation et de son port, la grande place d'expédition des produits ouraliens, tels que le fer, le cuivre et le sel, ainsi que du thé de caravane, arrivant de Kiakhta et de la Sibérie par la brêche qui s'ouvre à travers les montagnes de la grande chaîne limitrophe de l'est, non loin du cours de la Tchousovaïa, navigable pour des chargements de minerais, mais pendant une dizaine de jours seulement dans l'année, et tributaire de la Kama, un peu au-dessus de Perm. C'est ce qui a fait choisir aussi cette ville pour point de départ du chemin de fer ouralien, achevé jusqu'à Yekaterinbourg depuis 1879. Il y a, dans le voisinage même du chef-lieu de gouvernement, de riches mines de cuivre, en exploitation depuis un siècle, dont les produits alimentent la monnaie de la seconde de ces villes et, à une petite lieue en amont, au bourg de Motovilinsk, sur la Kama aussi, depuis 1863, une grande fonderie de canons, pourvue d'une enclume colossale, mais qui naguère employait encore du charbon anglais au lieu d'utiliser celui des gîtes houillers du haut bassin de cette rivière. Au sud-est, *Koungour*, 11, ancienne forteresse élevée contre les Baschkires sur la Silva, tributaire de la Tchousovaïa, rivalise avec Sarapoul dans la confection de chaussures et fabrique en outre de la serrurerie, de la quincaillerie et des outils pour l'usage des mineurs. Dans les plus septentrionaux des 7 districts cis-ouraliens de ce gouvernement, *Solikamsk*, 4, est en aval des premiers affluents de la Kama supérieure, non loin de celle-ci, à l'est, le marché des salines très productives du cercle, qui sont en partie la propriété de la famille Stroganof. Ces grands seigneurs, issus de riches traitants de Novgorod, auxquels Ioann IV fit, au XVI[e] siècle, en Permie, la concession d'immenses domaines parmi lesquels figuraient aussi, jusqu'à l'émancipation des serfs, la plupart des terres occupées par les Permiens. Les pyroscaphes de la Kama la remontent jusque vers Solikamsk. Plus au nord, *Tcherdin*, 3, sur la rive droite de la Kolva, sa tributaire, trafique avec l'océan Glacial et la mer Blanche. Non loin de cette ville, existent encore, près de la Kama même, les ruines de la Grande Perm des chroniqueurs, ou plus ancienne place de com-

merce des Tchoudes, sous lesquelles on a trouvé de la vaisselle d'or et d'argent dont le travail donne une haute idée de l'étendue de ses relations avec les autres pays d'Europe et d'Asie, dans ces temps reculés. Elles n'ont pas cessé d'être praticables avec Archangel et le littoral arctique, le bassin de la Kama n'étant séparé de ceux de la Vytchegda ou Dvina et de la Petchora que par des *voloks* ou portages de largeur insignifiante, entre le premier et le dernier surtout. Le canal de Catherine, qui joignait la Kama à la Vytchegda, paraît avoir été voué à l'abandon.

Frères des Ziranes subarctiques, des Votiaques et des Bessermènes, d'apparence et d'idiome, les Permiens ou *Permiaques* (habitants des plateaux) sont restés, avec ces tribus voisines, les seuls représentants de l'ancien groupe finnois biarmien. Convertis depuis le xve siècle, ils diffèrent aujourd'hui peu des Russes pour le genre de vie. Cependant le culte du poële, dont la chaleur bienfaisante supplée seule au défaut complet du soleil, à l'intérieur des cabanes, pendant les longs hivers de leur froide patrie, s'est maintenu parmi eux. Des fragments de cette peuplade vivent tellement à l'écart, que leur existence même n'est connue de l'administration russe que depuis un petit nombre d'années. Les *Votiaques*, dont plus des 5/6 aussi ont depuis longtemps reçu le baptême, sont moins slavisés et encore assez portés à la polygamie, qui s'accorde avec le dérèglement de leurs mœurs. Laborieux d'ailleurs, ils joignent à la culture des champs le soin des bestiaux et des ruches.

Les 5 districts des mines du versant asiatique sont presque exclusivement peuplés de colons grands-russiens. La propriété des exploitations minières s'y partage entre la couronne et des grands seigneurs russes comme les Stroganof, les Vorontsof, les Demidof surtout. Le lieu du passage du chemin de fer transouralien, au point où la chaîne s'abaisse à des croupes dont le faîte ne dépasse pas une altitude de 360 mètres, est à l'est de Perm *Nijni-Tagilsk*, 30, sur le Tagil, dans le voisinage de la célèbre montagne magnétique de Blagodat, près de Kouchva, appartenant à la couronne, et de la Vyssokaïa-Gora, encore plus riche en minerais. Création de la famille Demidof, Nijni-Tagilsk, dont l'origine ne remonte qu'à 1752, est un des foyers d'industrie minière les plus importants du monde, pour l'extraction du fer et du cuivre, de l'or et du platine. C'est près de Tchernoï-Istotchinsk, l'une des grandes usines où l'on travaille le fer, qu'a été trouvé, en 1825, le plus gros morceau de malachite découvert jusqu'à présent. Plus au nord, où la crête neigeuse de la chaîne atteint une altitude de 1,645 mètres dans le Kontchakovskoï-Kamen, celles de *Bogoslovskoï*, 3, à l'est de cette haute montagne, fournissent le meilleur cuivre, provenant des mines de Turinsk. A *Verchoturje*, 4, situé entre les deux, sur la Tura, commencent les gisements aurifères qui s'étendent vers le midi jusqu'au fleuve Oural. Au sud de Nijni-Tagilsk et au sud-est de la montagne dioritique de Bélaïa-Gora, les mines

de fer de *Neviansk* sont celles par la mise en exploitation desquelles, au commencement du dernier siècle, Nikita Demidof, forgeron de Toula, gagna la faveur de Pierre le Grand et devint l'auteur de la fortune de ses nobles descendants. Il y a de plus des lavages d'or considérables dans les environs, où la première extraction de ce métal précieux du quartz ouralien eut lieu au bourg de Beresovsk.

Ces exploitations bordent le chemin de fer qui descend insensiblement au sud de Nijni-Tagilsk à Yekaterinbourg, sur l'Isset, et dont le gouvernement impérial vient de décréter la continuation immédiate à l'est jusqu'à Tioumène, sur la Tura, l'une des principales étapes de bateaux à vapeur de la Sibérie occidentale, avec le dessein de l'étendre ultérieurement à Tobolsk, dans la direction marquée par le cours de l'Irtysch, vers la frontière chinoise. *Yekaterinbourg*, 25, le véritable chef-lieu de toute la province transouralienne, fondé en 1722, et siège de la direction générale de ses mines, dont des ingénieurs et mineurs allemands furent les premiers organisateurs, est une ville entourée de montagnes pittoresques et percée de rues larges mais non pavées, imposante par de nombreuses et belles constructions en pierre massive, qui l'ont fait appeler un petit Saint-Pétersbourg. Elle réunit la Monnaie, ainsi que tous les bureaux d'essai et de contrôle des métaux, avec des usines métallurgiques de toute espèce et des ateliers pour la taille des pierres fines (topazes, béryls, améthystes, tourmalines rouges et cristal de roche) que l'on recueille sur divers points des environs. Verkhné-Issetsk doit y être mentionné pour l'établissement grandiose de ses usines de fer; Nijné-Issetsk, pour sa fonderie de canons; Ingovski-Savod, pour l'importance de ses martinets de cuivre. Plus bas sur l'Isset, *Chadrinsk*, 7, chef-lieu de district, a de l'animation commerciale. Cependant aucune ville de ce gouvernement ne peut, à cet égard, rivaliser avec *Irbit*, 4, qui se trouve encore plus près de la frontière, au nord-est de Yekaterinbourg, et dont les célèbres foires ayant pour objets dominants l'approvisionnement de la Sibérie et le commerce des fourrures, attirent chaque année, du 1er février au 8 mars, plus de 60,000 visiteurs. D'après le chiffre des ventes qui, en 1872, approcha de 44 millions de roubles argent, dont environ 2 millions consistaient en marchandises asiatiques, elles ne le cèdent qu'à celles de Nijni-Novgorod.

3. Le gouvernement occidental qui a été détaché, à l'est de Samara et au sud de la Permie, de la province d'Orenbourg, complète le bassin de la basse Kama, en lui apportant le tribut des eaux de la Bélaïa. Le versant qu'il occupe abonde aussi en ressources minérales, comprenant également des mines d'or. Le chef-lieu *Oufa*, 21, bâti de 1574 à 1586, sur des rochers au confluent de la rivière du même nom avec la Bélaïa, à la droite de celle-ci, est le siège du premier moufti de la province, dans plusieurs parties de laquelle les mahométans sont plus nombreux que les chrétiens. C'était jadis un village de Baschkires, dont le commerce avec les districts miniers a fait une ville prospère. Le plus voisin est celui de *Blagovechtchensk*, 6, usine qui travaille sur une production annuelle d'environ 25,000 tonnes de minerai de cuivre. A l'est, *Zlato-oust*, 17, sur l'Aï, affluent de l'Oufa, dans la plus riante vallée de l'Oural, d'où le nom de cette ville (Bouche-d'Or), en partie peuplée de mineurs et d'ouvriers de Solingen et de Klingenthal, joint également à de riches mines de fer et d'or diverses usines métallurgiques, avec une grande manufacture d'armes blanches ainsi que d'armes à feu. *Sterlitamak*, 6, sur le Sterl, petit tributaire de la Bélaïa supérieure au sud, est aussi un dépôt de sel et de minerais, tandis qu'au nord-

ouest, en aval du confluent de cette rivière avec la Kama, *Menzelinsk*, 5, colonie non moins ancienne qu'Oufa sur l'Ik, l'affluent suivant de cette dernière, est arrivée à notoriété par l'importance croissante de ses foires surtout.

4. Dans le bassin de l'Oural, au sud des monts qui s'arrêtent aux bords de ce fleuve et du pied desquels dérive à l'ouest l'Obstschei-Sirt, qui marque la limite des steppes basses, s'élève depuis 1742, sur la rive droite du Iaïk à peu près vers le milieu de son cours, à son confluent avec la Sakmara, l'importante ville et forteresse d'*Orenbourg*, 36. Elle a gardé le nom d'un boulevard plus ancien, que les Russes, pour tenir en bride les Baschkires et les Kirghizes, avaient fait construire dès 1735, plus haut, au confluent du même fleuve avec l'Ora, et dont ils jugèrent plus tard à propos de changer l'emplacement. Avec l'extension postérieure des frontières de l'empire, la place a beaucoup perdu en valeur stratégique, mais d'autant plus gagné commercialement, aux dépens d'Astrakhan même, comme lieu de rendez-vous principal des caravanes par lesquelles s'opère le trafic avec le Turkestan, à travers la steppe des Kirghizes. Le grand bazar carré qui les reçoit avec leurs chameaux, par milliers, et dans lequel on a sous les yeux la plus grande variété imaginable de types, de costumes et de mœurs du monde asiatique, est situé au sud de la ville, sur la rive gauche de l'Oural. C'est pour le mélange des populations une vraie tour de Babel, et le jargon des colons allemands, venus dans cette ville de Saratof, est émaillé de mots empruntés à tous les idiomes des nomades dont elle est le grand marché. Au sud, dans le district par lequel ce gouvernement empiète jusqu'à l'Ilek sur le pays de la rive gauche, les mines inépuisables de sel gemme d'Iletzkaïa Zaschtchita, voisines de cet affluent et d'une puissance qu'on évalue à plus de 1,200 millions de tonnes, en fournissent annuellement plus de 20,000. Le chemin de fer de Samara à Orenbourg, dernière section de la ligne de 7,000 kilomètres qui traverse dès à présent, sans solution de continuité, tout le réseau de l'Europe continentale dans cette direction, doit être prochainement étendu à l'est jusqu'à *Orsk*, 6, la forteresse limitrophe qui occupe l'emplacement primitif d'Orenbourg, à l'angle de l'Oural, où ce fleuve commence à marquer la frontière du sud. A ce point terminal extrême se rattachera la grande voie ferrée de l'Asie centrale, dont le gouvernement russe a projeté aussi l'exécution, mais non arrêté définitivement le tracé. Au nord, la place de *Verkhné-Ouralsk*, 5, sur la rive gauche de l'Oural, en garde le cours supérieur, et *Myask*, ville fondée en 1776, dans un district qui possède, outre ses mines de fer et de cuivre, des lavages d'or d'une richesse extraordinaire, est le siège de la direction générale des exploitations minières de ce côté des monts. A l'ouest, vers la steppe des Kirghizes, au confluent de l'Uvelka avec l'Uj, tributaire du Tobol, *Troïtzk*, 8, où se tient de mai en juin une foire renommée, est la place la plus commerçante après Orenbourg.

Toute l'ancienne province de ce nom compte parmi ses habitants entre l'Oural et la basse Kama, à part les Russes et les Cosaques, environ 100,000 Mordouins, 40,000 Tchouvaches et 3,000 Tchérémisses, 20,000 Tatares, 1,500 Allemands et non moins d'Arméniens, avec une population en partie nomade et militairement organisée d'au moins un demi-million de Baschkires, de Mechtchères et de Teptares. Ces tribus concourent avec les Kirghizes de la rive gauche de l'Oural à faire le service de la ligne des Cosaques dits d'Orenbourg, leur place d'armement principale. Cette chaîne de postes, qui fait suite à celle des

Cosaques de l'Oural proprement dits (voy. p. 300) et à laquelle se rattache un personnel de 176,000 âmes, garde tout le cours moyen du fleuve et la frontière extérieure de la province jusqu'à son extrémité orientale touchant au Tobol, où elle est relevée en Sibérie par deux autres lignes de Cosaques : celle de l'Ischim. qui joint cet autre affluent de l'Irtysch, et celle de ce dernier dont l'immense cordon, en remontant le cours, se déploie jusqu'à la frontière de l'empire chinois, au pied de l'Altaï.

Les *Baschkires*, d'origine ougrienne, sont devenus turcs à la suite de croisements multiples, tant par la langue que par la religion et les mœurs. Les Kirghizes les appellent Ostiaques, ce qui veut dire sauvages dans l'idiome tatare. Les plus purs de race sont les Baschkires des montagnes, dont la grande ressemblance avec les Szeklers et les Magyares frappa vivement, dit-on, les Russes et les Cosaques, lors de leur campagne de 1849 en Hongrie et en Transylvanie. De simples pasteurs, éleveurs d'abeilles et chasseurs, les Baschkires sont arrivés à faire aussi de la culture, avec le rétrécissement qu'a subi leur domaine de libre pâturage. A la chasse, il paraît qu'ils se servent encore de l'aide du faucon. Les *Mechtchériaques*, originaires du bassin de l'Oka et formés pareillement d'un mélange de Finnois et de Turcs, se confondent là plus ou moins, selon les milieux, avec les Mordouins, les Tchouvaches ou les Tatares, de même qu'avec les Baschkires dans la région ouralienne. Ils aiment l'éclat ainsi que le changement dans le costume et se distinguent par leur air chevaleresque. Quant aux *Teptares*, Finnois tatarisés comme les précédents, M. de Kœppen les considérait moins comme une tribu distincte que comme une classe ou agrégation mixte. Les uns et les autres sont de fervents musulmans, comme presque tous les Baschkires et les Tatares.

§ 7. — La Nouvelle Russie.

Cette région, qui forme avec le pays des Cosaques du Don la Russie méridionale, doit son nom à ce qu'elle réunit les dernières acquisitions territoriales faites en Europe par l'empire russe aux dépens des Turcs de 1774 à 1829, sous la grande Catherine et ses successeurs. Elle comprend 4 gouvernements qui s'étendent au sud de l'Oukraine et de la Podolie, depuis l'embouchure du Don même jusqu'au Pruth et au bras de Kilia, le plus septentrional du delta

danubien. Dans ces limites fluviales, ils embrassent en outre, derrière un littoral échancré de limans et de lagunes, que bordent assez régulièrement de longues flèches ou langues de terre, les parties inférieures des bassins du Dniester et du puissant Dniéper, séparés au milieu par le pays riverain du Bug et de l'Ingoul, ainsi que vers l'est, entre deux golfes à bas-fonds vaseux de la mer Noire et de celle d'Azof, la grande presqu'île de Crimée, qui ne tient au continent que par le fil de l'isthme de Perekop. Mais celle-ci, avec son petit système de montagnes isolé et l'exposition toute méridionale du rivage qui en borde le pied, a le caractère d'un appendice entièrement distinct de formation et de climat.

Ces contrées, à l'opposite de ce que semblerait indiquer leur dénomination collective actuelle, présentent le sol classique de la seule partie de l'ancienne Scythie déjà connue des Grecs depuis les temps fabuleux de l'expédition des Argonautes, et des Romains depuis la défaite de Mithridate et de Pharnace. Ces deux peuples, auxquels la Pologne et tout l'intérieur de la Russie actuelle n'apparurent jamais que comme un monde barbare, dont ils ne parvinrent pas à soulever le voile impénétrable, n'avaient bordé successivement de florissantes colonies que ses rivages méridionaux et les embouchures des fleuves qui s'y déversent dans le Pont-Euxin et le Palus Méotide. Après la grande migration des peuples, les Khazares vinrent des bords du bas Volga et de la mer Caspienne étendre leur domination jusqu'au Dniéper et à l'Oka, et fonder, dans la partie du littoral pontique dont ils avaient chassé les Avares dans la première moitié du VIIe siècle, un vaste royaume qui atteignit un certain degré de civilisation et fit plus d'une fois alliance avec l'empire byzantin. Ils se maintinrent en Crimée jusqu'au commencement du XIe siècle; mais déjà les steppes de la terre ferme étaient retombées dans la barbarie en subissant les ravages de peuples turcs, des Petchénègues, des Cumans et des Ouzes ou Polovtzes, qui les parcoururent en conquérants jusqu'aux Carpathes et à l'Aluta. L'invasion des Mongols au XIII_e siècle foudroya leur puissance.

Les nouveaux conquérants, après s'être avancés jusqu'en Silésie et en Moravie, restèrent maîtres des côtes de la mer Noire jusqu'au Dniester, d'où ils furent ensuite refoulés vers l'est par les armes des grands princes lithuaniens. Cependant, même au plus fort de la tourmente du moyen âge, les Vénitiens, les Pisans et les Génois avaient réussi à y multiplier leurs comptoirs dans lesquels ils surent

attirer le commerce de l'Inde et dont ils conservèrent la possession jusqu'après la chute de Constantinople. Lors du démembrement de l'empire du Kiptchak, dont faisait partie toute la Russie méridionale, celle-ci échut aux Nogaïs et aux khans tatares de Crimée de la dynastie des Ghiraï, qui reconnurent en 1475 la suzeraineté de Mahomet II. Depuis cette époque, elle fut continuellement le théâtre de luttes acharnées entre les Polonais, les Russes et les Cosaques, les Tatares et les Turcs. Enfin les Russes, ayant commencé avec Pierre le Grand à prendre l'avantage sur la Porte, obtinrent d'elle par les traités de Koutchouk Kaïnardjé, de Jassy et de Bucharest la cession de toute la Nouvelle Russie actuelle.

La nature de la steppe prédomine dans cette région et partant le pâturage, tandis que le bois y est très rare, vu le manque absolu de forêts. Les fleuves et rivières que nous avons nommés plus haut sont les seuls qui s'y prêtent à la navigation, non sans difficulté toutefois, à cause des rapides qui y font obstacle dans la partie de leur cours où ils ont à franchir les bancs de granit du seuil ouralo-carpathique. Cependant on y trouve aussi, dans les terres basses, des fonds limoneux d'une grande fertilité pour la mise en culture desquels le gouvernement impérial a attiré dans le pays, depuis la fin du dernier siècle, un grand nombre d'émigrés du dehors. Quant à l'importance du littoral elle est rehaussée par l'avantage qu'il a de réunir toutes les places d'exportation de la moitié la plus riche en grains de l'empire, et l'exploitation des marais salants qui vient s'y joindre n'est pas à dédaigner non plus.

La population, très mélangée aussi, se compose de Russes, mais surtout de Petits Russiens et de Cosaques, de Roumains à l'ouest, de Tatares ainsi que de débris des Nogaïs et même de Kalmouks dans les steppes, de Polonais, de Grecs, d'Arméniens, de juifs d'origine polonaise ou karaïtes et de Tsigaines, puis de 250,000 à 300,000 colons allemands, suisses comme les vignerons vaudois de Chaba en Bessarabie, bulgares, serbes et tchèques. Dans les villes maritimes surtout elle présente un amalgame de toutes les nations. Les colons allemands, presque tous luthériens ou réformés, Mennonites ou appartenant à d'autres sectes, ne se sont pas seulement appliqués au défrichement et à l'éducation du bétail, mais aussi à la plantation de vergers, de mûriers et d'autres arbres; les Mennonites de la Moltchnaïa même naguère, avec beaucoup de succès, à des industries diverses. C'est également dans la Nouvelle Russie et les Slobodes d'Oukraine qu'a été

expérimenté après 1820, sur la plus grande échelle, le système de colonisation militaire du comte Araktcheïef, et, bien que l'essai n'ait pas réussi, c'est encore cette région qui offre au gouvernement impérial les moyens de recrutement, les conditions d'entretien et les terrains de manœuvre les plus favorables à la formation et au déploiement de ses masses de cavalerie.

1. Du gouvernement de Yekaterinoslav, limitrophe du territoire des Cosaques du Don, relève administrativement, à l'embouchure de ce fleuve, une enclave déjà mentionnée. Elle comprend sur la rive gauche de son bras méridional la vieille et célèbre place d'*Azof*, 17, dont les Russes, après l'avoir enlevée aux Turcs à deux reprises, de 1696 à 1736, n'obtinrent la cession définitive qu'en 1774. Son nom paraît être celui d'un prince des Polovtzes, qui s'en emparèrent en 1067. Il est resté attaché à tout le golfe voisin, ce large bassin d'écoulement du grand fleuve dont les dépôts en diminuent petit à petit la faible profondeur, mais ne mettront probablement pas moins de 60 millénaires à le combler. Les Turcs considéraient la forteresse qu'ils y établirent et dont on voit encore les débris comme la clef de la mer d'Azof. Aujourd'hui que son port ne peut plus recevoir que des embarcations à fond presque plat, la ville déchue de son rang n'est plus qu'une simple bourgade. Le mouvement commercial a passé en amont, sur la rive droite du delta, à *Rostof*, 45, où près de 4,000 navires de cabotage viennent charger annuellement des céréales, du lin, des laines, du suif et d'autres produits, dont on estimait en 1877 la valeur totale à 30 millions de roubles. En été, l'affluence de gens de la campagne qui viennent y offrir leurs services aux propriétaires des contrées environnantes est telle, que la population de la ville s'en trouve plus que doublée. La forteresse de Saint-Dimitri, qui s'élève un peu plus haut, la sépare de la ville jumelle de *Nakhitchevan*, 16, fondée en 1780 par des Arméniens qui fuyaient la persécution des Tatares de Crimée et dont les descendants l'habitent encore. Cette dernière touche presque au long faubourg de Novo-Tcherkask. Dans les environs devait se trouver aussi la colonie grecque de Tanaïs, que les Huns détruisirent et que remplaça plus tard le comptoir vénitien de Tana, d'où Marco Polo partit en 1260 pour son mémorable voyage. Les marchandises de l'Inde, après l'abandon de la voie d'Égypte par suite de l'interdiction pontificale du trafic avec les Turcs, au temps des Croisades, furent alors attirées de l'Hindou-Kousch par la route de la Bactriane, qui suit le cours de l'Oxus, vers le lac d'Aral et la mer Caspienne; d'Astrakhan elles remontaient ensuite le Volga jusqu'au point où il se rapproche le plus du Don, par lequel elles arrivaient à Tana même. Ce n'est pas toutefois dans le delta mais à l'ouest de celui-ci, sur une haute falaise, où les Pisans avaient déjà établi un comptoir au XIII[e] siècle et de laquelle un escalier de 164 marches descend au bord de la mer d'Azof, que se trouve *Taganrog*, 48, devenu la place de commerce la plus importante de celle-ci. Le chemin de fer qui la relie aujourd'hui à Kharkof en fait le port des slobodes d'Oukraine, et sa prospérité ne peut que gagner à la prolongation de cette voie jusqu'au pied du Caucase, par Rostof, Stavropol et Vladikavkas. Catherine II, en fondant Taganrog, ne fit que reprendre un projet conçu par

Pierre le Grand, après la prise d'Azof, et dont il avait poursuivi l'exécution, avec sa vigueur habituelle, mais que le retour offensif des Turcs en 1711 le força d'abandonner. C'est actuellement une belle ville, défendue par une citadelle et entourée d'allées et de prairies. Elle possède les agréments d'un jardin impérial et d'un théâtre, une bourse et un bazar, ainsi que devant le couvent grec une statue de l'empereur Alexandre Ier, qui mourut à Taganrog le 1er novembre 1825. Sa rue principale ne déparerait pas Saint-Pétersbourg, mais la plus vivante est près de la mer celle des Grecs. Le port, qui a beaucoup diminué de profondeur, ne permettant pas aux navires d'approcher des quais, ils sont obligés de mouiller au large et ne peuvent charger et décharger qu'au moyen de chalands et d'allèges. La construction d'un nouveau môle tend à le rendre moins incommode. Néanmoins le mouvement de la navigation y est, pour le tonnage quintuple de celui du port de rivière de Rostof, et celui des échanges y atteignait, dès les dernières années, une trentaine de millions de roubles, dont les 5/6 consistent en exportations. Il y a également de l'industrie : des fabriques de savon et de chandelles, ainsi que de toile à voiles, des corderies et tanneries, une grande usine de fer, des chantiers et de la pêche.

Le port suivant, *Mariopoul*, 9, fondé en 1779 et pourvu d'une rade bien meilleure que celle de Taganrog, tient l'embouchure du Kalmius, fleuve côtier qui forme la limite de la partie principale de ce gouvernement et reçoit en amont la petite rivière de Kalka, sur les bords de laquelle les Mongols remportèrent en 1223 leur première victoire sur les Russes. Le commerce d'exportation de cette place, dont presque tous les habitants sont des Grecs ou des Tatares de Crimée, dépasse 8 millions de roubles. Au nord *Bakhmout*, 18, sur la Bakhmoutka, grand marché de viandes et de salaisons, de suif et de blé, appartient encore au bassin houiller du Donetz, dont le charbon active plus à l'est l'industrie métallurgique de *Louganskii Posad*, 10, sur le Lougan, qui possède depuis 1795 une grande usine impériale, comprenant des hauts fourneaux, une fonderie de canons et des ateliers pour la construction de machines à vapeur, mais a plus d'importance comme marché de bétail et de céréales.

Nous rentrons dans le bassin du Dniéper par deux villes de construction moderne, *Pavlograd*, 11, sur la marécageuse Samara, et *Novo-Moskovsk*, 11, sur la Voltchija, d'où le chemin de fer de Kharkof gagne *Yekaterinoslav*, 24, le chef-lieu de gouvernement que Patioumkine fonda, sur la rive droite du fleuve, en l'honneur de Catherine II, avec le dessein d'en faire la capitale de la Nouvelle Russie. Un monument élevé à l'impératrice et un palais délabré de son favori témoignent encore de cette destination ambitieuse.

Par la faveur administrative et les avantages d'une excellente position commerciale au sud-est de Krementchoug, entre les principaux marchés de l'intérieur et les ports de la mer Noire, ainsi que ceux de l'embouchure du Don et de la mer d'Azof, cette ville, qui possède en outre une manufacture de drap et diverses autres, a gardé cependant une certaine importance. C'est entre Yekaterinoslav, où le Dniéper arrêté par des masses de granit tourne au sud, et la forteresse d'*Alexandrovsk*, 5, bâtie en 1770 sur la rive gauche, vis-à-vis de la fameuse île de Khortitza des Zaporogues (voy. p. 81), que se trouvent les rapides des porogues par lesquels il descend de 47 mètres dans un parcours de 75 kilomètres, le long duquel de nombreuses colonies allemandes se sont établies sur ses deux rives. Puis le fleuve, faisant un nouveau tour jusqu'à

Nikopol, 10, port de passage très important mais dont le travail des eaux érode de plus en plus la berge à sa droite, finit par prendre la direction du sud-ouest.

Indépendamment des Petits Russiens, qui forment la grande majorité, on compte dans le gouvernement de Yekaterinoslav environ 30,000 Grecs, 20,000 colons allemands, presque autant d'Arméniens, 13,000 Roumains, ceux de leur nation qui se sont le plus avancés à l'est, non moins de juifs, 4,000 Polonais, etc.

2. Tauride et Crimée. — Ce gouvernement, bordé par le précédent à l'est ainsi qu'au nord et séparé de celui de Kherson au nord-ouest par le bas Dniéper, se compose de deux parties inégales dont la plus étendue se déploie sur la terre ferme, tandis que l'autre, la presqu'île de Crimée, qui s'avance au midi vers le centre du bassin de la mer Noire, en écarte à l'est le golfe ou bassin secondaire de la mer d'Azof. Entre les lagunes du Sivasch ou de la mer Putride, masquées de ce côté par la flèche d'Arabat, longue de 113 kilomètres, qui joint presque le continent à son extrémité du nord-ouest, et les bas-fonds du golfe opposé dit Carcinite d'après une ancienne ville de Carcine, mais aujourd'hui communément appelé mer Morte, l'étranglement de l'isthme de Perekop est tel, qu'il se trouve réduit à une largeur de moins de 4 kilomètres. Aussi s'était-on avisé de bonne heure, pour mettre obstacle à l'invasion des Scythes et autres barbares, de le barrer par la coupure d'un fossé transversal et la construction d'un mur de défense, dont il reste encore des traces.

Le nom de Tauride et de Chersonèse taurique vient du peuple scythique des Taures qui paraissent avoir été, avec les Cimmériens, les maîtres du pays aux époques où les légendes helléniques en font la première mention. Dès l'an 600 avant Jésus-Christ les Grecs commencèrent d'ailleurs à y former des établissements durables, et c'est au temps de leurs guerres avec les Perses qu'une colonie milésienne y fonda ce royaume du Bosphore dont la domination s'étendit de la Chersonèse ou presqu'île même sur tous les rivages du Palus Méotide, primitivement habités par les Méotes, passa dans la suite sous le sceptre du grand Mithridate et continua même d'exister, sous l'égide romaine, jusqu'à la tempête générale dans laquelle il sombra, lors de l'invasion des Huns. Depuis lors les Alains et les Goths, les Khazares et les empereurs grecs, les Vénitiens, les Pisans et surtout les Génois, en

même temps que les Tatares et les Nogaïs sous des khans tantôt indépendants, tantôt vassaux de la Porte, ont tour à tour trouvé un asile dans les montagnes, formé et possédé des établissements célèbres sur les côtes, ou exercé une domination diversement qualifiée sur l'ensemble de la presqu'île, encore remplie de monuments, de ruines et d'autres souvenirs de toutes les périodes de prospérité et d'éclat ou de décadence qu'elle a traversées. D'imposants castels, la découverte des monnaies, médailles et objets d'art qui a permis aux archéologues de rétablir l'ordre de succession des anciens princes du Bosphore, les tombeaux de rois scythes avec leurs trésors, une multitude de tombelles, des dolmens et de prodigieuses excavations de rochers, formant des cités souterraines, y reportent non seulement du moyen âge à celui de la plus haute civilisation grecque, mais jusqu'aux temps préhistoriques. C'est des Tatares qu'elle paraît avoir reçu le nom de Crimée (*Krim*), « mur ou forteresse », qui convient à son isolement géographique et ne répond pas moins à l'importance de sa position maritime, au point de vue militaire aussi.

Envahie pour la première fois par les Russes en 1736, elle finit en 1783 par être complètement incorporée à leur empire. Cette occupation détermina un premier exode d'une partie des Tatares, qui passèrent dans la Dobroutcha et d'autres provinces ottomanes. Après le siège de Sébastopol, dont les péripéties homériques tinrent fixés pendant près d'un an sur la baie de la Chersonèse les yeux de l'Europe entière, la retraite des alliés fut accompagnée d'une nouvelle émigration, que d'autres suivirent de 1860 à 1863 et qui laissa déserts des centaines de villages.

Presque toute la partie continentale de la Tauride et tout le nord, c'est-à-dire près des 4/5 de la péninsule même, ne présentent qu'une suite de steppes primitivement couvertes par la mer, comme es bas-fonds de leurs côtes riches en sel, et maintenant de pâturages, qui nourrissent dans la Crimée seule non moins de 4 millions de moutons, d'espèce commune ou perfectionnés. A la seule route qui traversait ces solitudes est venu se joindre le chemin de fer de Yekaterinoslav en Crimée. Il franchit le Sivasch sur un viaduc, vise d'abord Simferopol, puis atteint la mer à Sébastopol. La partie fertile et ravissante du pays est celle que parcourent de l'ouest à l'est, parallèlement à la côte méridionale, les chaînes calcaires du petit système taurique dit aussi de Jaïla ou Yaïla, dont les massifs les plus imposants et les plus pittoresques, par le caractère de leur

formation rocheuse, ainsi que par la magnificence des bois et de toute la végétation de leur pied, de leurs vallées et de leurs pentes, sont ceux du rivage même, qui atteignent des hauteurs de 1630 à 1660 mètres dans le Tchatyr-dagh, le mont de la Tente ou du Trapèze des anciens, et d'autres groupes, dont les promontoires les plus abrupts plongent dans la mer à des profondeurs en partie insondables. Des revers septentrionaux de ces montagnes découlent toutes les sources : le Salghir et le Kara-sou, les deux cours d'eau les plus abondants de la steppe, qui ont leur embouchure commune dans le Sivasch, et ceux qui prennent le chemin de la côte occidentale comme l'Alma, devenue célèbre par la bataille de 1854, la Katcha, le Belbek et la Tchernaïa de Sébastopol. On présume que la Crimée formait originairement une île limitée à la haute terre et qu'elle n'est devenue péninsule que par l'effet d'atterrissements successifs. Or, grâce à l'abri des montagnes et à la douceur du climat, à la fraîcheur des eaux ruisselantes et à la merveilleuse fécondité du sol, où s'épanouit sur un fond de prairies et d'ombrages la flore la plus luxuriante, à côté de la vigne et des fruits de tous les arbustes du Midi, les jardins et les bosquets enchanteurs de cette terre ont gagné, pour l'aristocratie russe, tout l'attrait d'un paradis, non moins prisé dans l'empire du Nord que la rivière de Gênes et la côte de Provence dans l'Europe occidentale.

La Crimée en particulier présente, avec un développement côtier d'environ 1 200 kilomètres, une superficie évaluée plus exactement à 25,727 kilomètres carrés. Le chiffre de sa population, qui semblerait avoir été de plus d'un demi-million d'âmes avant la conquête, n'est plus aujourd'hui que d'environ 260,000, par suite de l'expatriation volontaire de la majeure partie des Tatares, qui n'y forment plus qu'une minorité de 80,000 à côté de plus de 130,000 Russes. Actuellement, le vide qui s'est fait attire principalement les Petits Russiens, très nombreux dans toute la Tauride, où l'on comptait naguère en outre 27,000 colons allemands, 4,000 Arméniens et non moins de Grecs, 8,000 Tsigaines, 4,000 Karaïtes, un nombre égal d'autres juifs, 2,500 Bulgares pour le moins, etc.

Au pied de falaises et à la racine d'une presqu'île de sable gracieusement fouillée par les eaux, qui marque sur la terre ferme la limite orientale de la Tauride, le port de *Berdiansk*, 12, ouvert en 1830, se recommande par l'excellence de sa rade comme le meilleur de la mer d'Azof. Il a de plus l'avantage d'être très rapproché du dernier coude où le Dniéper change de direction. Aussi, bien qu'il n'y soit pas encore rallié par un chemin de fer, son mouvement

annuel de navigation dépasse-t-il un millier de bâtiments, dont une grande partie sont italiens, et la valeur de ses exportations de céréales et de graines s'est-elle élevée, en 1878, à 20 millions 1/2 de roubles. Plus à l'ouest, la situation de *Nogaïsk*, 3, sur la côte d'un district longtemps occupé par les Nogaïs, mais depuis abandonné par eux, est presque la même; mais le développement de ce petit port n'a pas répondu à la bonne opinion qu'en avait conçu son patron, le duc de Richelieu, malgré le voisinage des colonies agricoles de Souabes et de Mennonites qui s'établirent, de 1803 à 1817, au sud d'*Orekhof*, 6, près des rives de la Molotchnaïa, dernier tributaire de la mer d'Azof. Elles comprennent une quarantaine de villages dont le principal est Halbstadt. Ils trouvent leur marché non loin du liman de son embouchure, à *Mélitopol*, 5, où passe aussi le chemin de fer d'Alexandrovsk ou de la rive gauche du Dniéper, ligne dont celle de Crimée n'est que le prolongement. Par le forage de puits, leurs vastes plantations d'arbres et leur activité industrielle, les Mennonites réussirent à transformer les terres qui leur avaient été assignées dans la steppe en de floris-santes oasis. Mais le retrait du privilège de l'exemption du service militaire, dont ils avaient d'abord joui, a poussé depuis très mal à propos un grand nombre de ces laborieux colons dans l'émigration pour les États-Unis d'Amérique. *Ghénitchi*, 2, petit port fortifié vis-à-vis de l'extrémité septentrionale de la grande flèche d'Arabat, garde l'étroite passe d'entrée et de sortie du Sivasch. Dans les steppes de la rive gauche du bas Dniéper, *Aleschki*, 8, l'Hylea d'Hérodote, séparée de Kherson par les îles de son delta, est un ancien entrepôt des Grecs et des Génois qui trafique encore avec le chef-lieu du gouvernement limitrophe. La petite place forte de *Kinbourn*, que les Français prirent le 17 octobre 1855, occupe l'extrémité du bec méridional de l'estuaire dans lequel se confondent les deux limans du Dniéper et du Bug. Encore plus au sud s'étend de l'ouest à l'est, comme un second rivage, la longue flèche de Tendra, « la Carrière d'Achille » des anciens, maintenant divisée par des coupures en plusieurs îles.

La ligne de fortifications élevée par les Russes à l'entrée de l'isthme est gardée au nord, du côté de la mer Morte, par la ville délabrée de *Perekop*, 4, le Taphros de l'antiquité et l'Or-Kapou des Tatares de Crimée, longtemps aussi désignés sous le nom de Tatares de Perekop. Il y arrive beaucoup de caravanes de chameaux et de bœufs, avec de grands convois de sel que l'on y emmagasine; mais le lieu du trafic même est, un peu plus au sud, le bourg arménien d'*Armanskii-bazar*. Dans toute la région pastorale des steppes du nord de la péninsule on n'aperçoit que de rares et chétives bourgades. Il n'y a des villes que sur une partie des côtes et dans quelques vallées du sud. La première qu'y rencontre le chemin de fer est, dans celle du Salghir, le chef-lieu du gouvernement. Simféropol, 17, l'ancienne ville tatare d'Ak-Metchet ou de la Mosquée Blanche, dont la majeure partie fut brûlée par les Russes en 1736. Le quartier qu'ils ont reconstruit pour leur propre usage depuis 1784, près de la rivière, contraste par son élégance moderne avec la vétusté de ceux qui ont échappé à l'incendie, sur la hauteur, et des bazars du bas, où les marchands grecs et juifs se mêlent à ce qui reste de la population musulmane. Il s'en expédie de grandes quantités de fruits pour l'intérieur de l'empire. Une ville beaucoup plus curieuse qui a complètement gardé sa physionomie orientale, les Tatares y formant encore la grande majorité, c'est au sud-ouest à une trentaine de kilomètres de la côte, sur un ruisseau bourbeux tributaire de la Katcha, *Baktchi-*

Saraï, 11, le « Palais des Jardins ». Que l'on se figure, pour avoir une idée de cette Grenade des Ghiraï, une seule rue dont les maisons basses et sans fenêtres, mais s'ouvrant toutes sur la devanture par une boutique, remplissent le fond d'une gorge tortueuse, à roches cariées, de laquelle se dressent au-dessus des peupliers d'Italie les blancs minarets d'une trentaine de mosquées; puis au milieu, en guise d'Alhambra, derrière de hautes murailles et des ombrages touffus, le palais des anciens khans, de 1519, restauré dans le style de sa construction primitive, avec des portes également ornées d'arabesques et de devises, de hautes cheminées en forme de tourelles, des salles magnifiquement décorées et des parterres de roses, le pavillon des jets d'eau éclairé par des vitraux de couleur, le kiosque du harem, des pavés de marbre et 13 fontaines dont la plus célèbre, celle des Pleurs, chantée par Pouschkine, ruisselle comme des larmes à travers les ciselures et les dorures. Dans la ville même, un luxe d'eau de plus de cent fontaines, dont on entend le murmure à chaque pas, facilite les ablutions des vrais croyants, mais ne remédie pas à la malpropreté de la voie publique. Les principales industries tatares y sont la sellerie et la maroquinerie, l'orfèvrerie et la coutellerie. Le faubourg des Tsigaines mène au sud-est à *Tchoufout kalé*, la nécropole des Karaïtes, aujourd'hui cependant presque entièrement abandonnée par les vivants de la secte, qui se sont établis de préférence dans les villes de commerce de la Russie méridionale. Elle est située au pied d'un de ces rochers énormes, percés à plusieurs étages d'une multitude de galeries et de chambres, comme il en existe encore d'autres dans les environs, véritables cités de Troglodytes, mais dans lesquelles on n'enferme plus que du bétail. A l'est de Simféropol se trouvent plusieurs colonies allemandes et, sur le principal affluent du Salghir, la seconde ville du pays restée tatare, *Karasou-bazar*, 12, en même temps que le plus grand marché de grains de l'intérieur, au nord des montagnes qui, de ce côté, vont se perdre graduellement dans la steppe.

Dans la partie la plus saillante des côtes basses de l'ouest, la première place, aujourd'hui très bien fortifiée, que l'on rencontre est, au nord de la baie de Calamita, devant une lagune, *Eupatorie*, 8, ainsi appelée du nom d'une autre ville plus ancienne, fondée en l'honneur du grand Mithridate Eupator, mais dont on a cru devoir chercher les vestiges plus au sud près de la Tchernaïa, dans la vallée d'Inkerman. La nouvelle Eupatorie possède une grande mosquée très belle, quoique dépourvue de minarets; seulement son port, de très faible profondeur, n'a d'importance que pour la pêche. C'est sur sa plage que les alliés effectuèrent leur débarquement en septembre 1854. Dans les environs se trouve aussi le village de Sak, où l'on va prendre des bains de limon.

A l'est du cap Chersonèse une triple baie, devenue célèbre dans l'histoire contemporaine, pénètre large d'un kilomètre environ jusqu'à 7 kilomètres 1/2 dans les terres, où elle reçoit au fond la petite Tchernaïa. C'est celle de *Sébastopol* ou Sévastopol, 26, dont le gouvernement russe avait fait, depuis 1785, un des ports militaires les plus sûrs et les plus puissamment fortifiés de l'Europe. La ville occupe, sur l'emplacement d'Aktiar, ancien village de pêcheurs tatares, le rivage méridional de la baie. On sait comment le 8 septembre 1855 elle fut obligée de se rendre. Il n'en resta debout que la cathédrale et quelques autres églises. La population de près de 48,000 habitants descendit après le siège au huitième de ce nombre. On dut renoncer à

prendre les forts et ouvrages du rivage septentrional, où se trouve le port de cabotage de la Severnaïa. Un grave inconvénient de la baie, c'est l'action destructive du taret, qui ne permettait guère d'y compter pour les vaisseaux en bois sur une durée de plus de huit ans. Aussi le gouvernement impérial, tout en modifiant depuis le système des fortifications de cette place toujours formidable, n'y a-t-il pas restauré le port de guerre, mais s'est-il appliqué à lui donner une destination commerciale, par la construction de quais superbes, de vastes magasins et du chemin de fer, qui en fait le port de Simféropol et d'une grande partie de l'intérieur. Sa prospérité se relève ainsi à vue d'œil. La fameuse tour de Malakof et le Redan, où furent livrés tant d'assauts meurtriers, ont été changés en promenade. A l'est, les gorges d'Inkerman, qui répond à l'ancienne Calamita, se terminent à l'affreux rocher de 330 mètres de haut que couronnait la forteresse génoise de Mangoup-kalé, réduite à un monceau de débris. Quelques rejetons des Goths avaient, comme par miracle, réussi à s'y maintenir jusqu'au XVIIe siècle.

On désigne sous le nom de péninsule Héracléotique le plateau de roche parfaitement distinct qui s'étend de la baie de Sébastopol à celle de Balaklava, sur la côte méridionale. Il a été appelé ainsi d'après des colons Doriens d'Héraclée (du Pont), qui s'y établirent les premiers, et deux villes du même nom s'y succédèrent, au cap Chersonèse même et près de la baie de la quarantaine, dépendante de Sébastopol, sur le rivage septentrional où les promontoires presque nus du plateau forment encore, plus à l'est, trois autres baies superbes. La seconde de ces villes, d'origine grecque aussi, fut l'ancienne Kherson ou Korsoun des Russes. La Chersonèse héracléotique était primitivement séparée du corps de la péninsule Taurique, du côté de la Tchernaïa et du ravin qui limite le plateau, par un mur de 9 kilomètres de longueur, élevé pour la défendre contre les attaques des Scythes. C'est le terrain sur lequel se concentrèrent les opérations du siège de Sébastopol. Au sud-est du cap Chersonèse un promontoire de basalte porte le beau monastère de Saint-George, où saint Vladimir, grand prince de Kief, reçut le baptême; on croit y avoir retrouvé le Parthénion où dominait le temple de Diane dont Iphigénie était prêtresse, d'après l'antique légende. Grecque est encore la population de *Balaklava*, devenue au moyen âge le florissant comptoir génois de Cembalo, et dont l'excellent port naturel, aussi sûr que spacieux, a la régularité de forme d'un bassin creusé de main d'homme.

Toute la côte méridionale, bordée d'une grève de sable coquillier émergeant de 4 à 6 mètres d'une mer d'au moins 50 à 100 de profondeur, se déploie en courbes ondoyantes avec beaucoup de régularité, de l'ouest à l'est-nord-est. On y pêche de petites huîtres de bon goût et les baies y sont quelquefois littéralement encombrées de bancs d'anchois fuyant la poursuite des dauphins. De Balaklava part une route admirablement entretenue, la Corniche de Crimée, non moins ravissante et variée d'aspects surprenants que celle du golfe de Gênes. Elle serpente de ravin à ravin, entre la mer et l'arête des montagnes aux pentes couvertes d'alpages et de forêts, où prédomine le pin maritime, entremêlé toutefois des plus belles essences du climat tempéré, le long de coteaux vignobles et d'olivaies, ainsi que de terrasses où poussent, à côté du lierre et de cyprès gigantesques, le figuier, le grenadier et l'oranger, le rosier, le myrte et le laurier. Là se succèdent après la pittoresque vallée de Baïdar, dans des sites

enchanteurs, les gracieuses villas de la plus haute aristocratie et des chefs de l'empire, remplies de toutes les somptuosités du luxe et de l'art. C'est d'abord, au milieu de rochers et près d'un village tatare, au pied de l'Aï Petri d'une altitude de 1234 mètres, Aloupka, château semi-gothique très imposant mais bizarre du prince Vorontsof, avec ses tourelles de marbre vert, puis au delà du cap Aï Todor ou de Saint-Théodore le non moins fantastique d'Orianda, dans le goût oriental, la retraite favorite d'Alexandre Ier, et Livadia, celle d'Alexandre II. De beaux parcs et des jardins merveilleux entourent les trois résidences. La rade de la jolie petite ville de *Yalta*, que ne protègent pourtant pas suffisamment les hauteurs d'un magnifique amphithéâtre de montagnes boisées, sert de mouillage aux yachts de plaisance des hôtes de ces lieux et aux bateaux à vapeur du service périodique d'Odessa. Le domaine impérial de Nikita, qui vient ensuite, est renommé pour les plantations d'arbres fruitiers de son remarquable jardin d'acclimatation. Encore plus au nord-est, *Alouschka*, petit port d'origine génoise, près de coteaux qui produisent les meilleurs vins de Crimée, communique avec Simféropol par une route carrossable de 48 kilomètres de longueur, qui suit une brèche et le lit du Salghir à l'est du Tchatyr-dagh. *Soudak*, port des plus florissants au XIIIe siècle, où la famille de Marco Polo avait une maison de commerce et que les Génois, après s'en être emparés sur les Vénitiens, entourèrent d'une enceinte qui a survécu au sac de la ville par les Turcs à la fin du XVe, n'a plus d'autres habitants que des vignerons d'Allemagne. De même à l'intérieur, au nord des monts, une colonie arménienne occupe seule les ruines de l'ancienne capitale tatare *Eski-Krim*.

A la baie où s'est maintenue la plus célèbre des grandes places de commerce italiennes du Pont-Euxin, *Kafa*, 9, la colonie milésienne de Théodosie, appelée maintenant Féodosie par les Russes, le système des montagnes tauriques finit, ou du moins s'éparpille en petits chaînons dans la péninsule secondaire de l'est, qui s'avance dans cette direction jusqu'au Bosphore Cimmérien ou détroit de Iénikale, près duquel des volcans de boue sont encore en effervescence. Achetée au XIIIe siècle par les Génois, auxquels elle fut cependant aussi vivement disputée par Venise, Kafa, grâce à son vaste port qui ne gèle pas, à sa magnifique baie en forme de croissant et à ses faciles communications avec la mer d'Azof, dont elle n'est séparée que par un isthme étroit, ne tarda pas à devenir l'opulent entrepôt de tout leur commerce touranien. Plus peuplée que Constantinople même au XVe siècle, elle ne devint qu'en 1476 la proie des Turcs, qui eux aussi l'appelèrent la petite Stamboul.

Les Tatares de Crimée en firent leur grand marché d'esclaves. Aussi, quand les Russes s'en emparèrent en 1784, comptait-elle encore 85,000 habitants. Mais l'émigration musulmane du temps précipita son déclin. De l'époque de sa haute splendeur il ne reste que les ruines imposantes de l'ancienne forteresse génoise et une rue bordée d'arcades, près du rivage. Elle se soutient par des bains de mer très fréquentés et par le commerce d'exportation qu'elle doit à la route qui en fait le port de Karasou-bazar. On y trouve aussi un musée d'antiquités criméennes, comprenant une collection de fossiles très curieuse.

Les faveurs du gouvernement se sont portées sur *Kertch*, 22, l'ancienne colonie milésienne de Panticapée, puis capitale du Bosphore, située au fond d'une baie peu profonde du rivage occidental de celui-ci et au pied du mont

Mithridate, qui en portait anciennement l'acropole, vis-à-vis de la presqu'île de Taman. Les Turcs l'enlevèrent aux Génois presque en même temps que Kafa, et, trois siècles après, elle tomba au pouvoir des Russes. Brûlée par la flotte des alliés en 1855, elle a été reconstruite plus belle qu'auparavant et elle déploie ses lignes régulières de maisons, ornées de colonnettes et de balcons pour la plupart, en amphithéâtre parallèlement aux quais, aujourd'hui défendue par un barrage à fleur d'eau. Son port est, pour l'importation comme pour l'exportation, le plus considérable de cette partie de la Crimée. Du plateau de sa montagne on aperçoit un grand nombre de kourgans, dont l'un serait, d'après la légende, le tombeau de Mithridate, et de loin même les cimes bleues du Caucase. Sur ses flancs, un musée, auquel on monte par un escalier monumental, renferme tout ce qui n'a pas été transporté à Saint-Pétersbourg des antiquités provenant de la fouille des tertres funéraires et catacombes du voisinage. *Ieni-kalé*, ou plutôt Yéni-Kalé « la nouvelle forteresse », qui dépend de la capitainerie municipale de Kertch et garde, à 13 kilomètres est de la ville, le passage du détroit au point où il se resserre le plus, n'a pas d'autre importance. A l'ouest de celui-ci et au nord de Kafa, *Arabat*, sur la Strelka, d'où part la grande flèche qui a conservé le nom de cette place, ne contient plus que des masures élevées sur les ruines de l'ancienne forteresse turque. Les bords du Sivasch, à part les salines, n'offrent qu'un désert où l'homme a déjà pour compagnon le chameau à deux bosses, introduit des steppes du Caucase.

3. A la partie septentrionale du gouvernement, maritime aussi, que bordent à l'est ceux de la Tauride et de Yekaterinoslav, la Kiovie au nord et la Podolie au nord-ouest, appartient en amont de Krementchoug, mais à la droite du Dniéper, l'ancienne forteresse polonaise de Krilof, appelée depuis *Novo-Georgievsk*, 10, d'où l'on expédie des bois et du bétail, ainsi qu'*Alexandria*, 11, ville fondée au dernier siècle sous le nom de Betcha, sur le haut Ingouletz près duquel on a découvert plus bas des gisements de fer d'une grande puissance. Entre Nikopol et le point de jonction de cette rivière avec le Bas-Dniéper, *Bereslav*, 8, ancienne place tatare, est sur la rive droite de celui-ci l'endroit où le franchirent, pendant la guerre de Crimée, la plupart des troupes de renfort et des convois d'approvisionnement de l'armée russe. C'est plus bas, en aval de ce confluent sur la même rive et près de l'embouchure du fleuve, que Patioumkine fonda, en 1778, et peupla de Grecs, aussi pour en faire la capitale de la Nouvelle Russie, *Kherson*, 46, ainsi nommée d'après la Chersonèse ou Khorsoun de Crimée. La ville, régulièrement bâtie, a vu sa population s'accroître et elle est restée le chef-lieu du gouvernement. Mais l'insalubrité des environs et le peu de profondeur de son port, qui en interdit l'accès aux gros bâtiments, ne comportaient pas dans son activité maritime et commerciale un développement comparable à l'essor qu'ont pris depuis Odessa et même Nikolaïef. Kherson, sans préjudice de la part que sa position fluviale lui procure dans l'exportation des bois, céréales, cuirs, suifs et laines russes, n'est qu'une place de cabotage, dont les marchés sont encombrés de pastèques et de melons qui forment un des principaux objets de culture de son delta.

A l'ouest de l'Ingouletz on remarque, sur le haut Ingoul et la ligne de Krementchoug à Balta, *Elisabethgrad*, 35, ville bien bâtie aussi, qui prospère à vue d'œil, puis *Bobrinetz*, 7, la petite forteresse d'*Olviopol*, 5, autre station de la ligne mentionnée à la gauche du Bug, ainsi que plus bas, *Voznesensk*, 9, le pivot

des grandes manœuvres de cavalerie de l'empire, et à la droite du fleuve des colonies allemandes portant les noms de Worms, de Spire et de Carlsruhe; enfin, au-dessus du liman qu'il forme en se réunissant avec l'Ingoul, le Toulon de la Russie, *Nikolaïef*, 83, dont Patioumkine fut aussi le fondateur, en 1789. On y avait, dès l'origine, établi les grands chantiers de construction, magasins et dépôts de la marine impériale naissante; il y eut ensuite un partage en faveur de Sébastopol, mieux située pour l'offensive, mais, depuis la chute de cette place, le port de guerre de Nikolaïef est redevenu la station principale de la flotte russe du Pont-Euxin. Puissamment fortifié aussi, il n'a que le désavantage de ne pouvoir abriter les plus gros vaisseaux qu'allégés de leur armement. La ville se compose d'un quartier central et de vastes faubourgs, avec des rues droites et larges, mais bordées de maisons basses pour la plupart. Elle possède l'amirauté, l'arsenal, un observatoire et plusieurs bibliothèques. Il y a des services réguliers de bateaux à vapeur et un chemin de fer qui, la reliant à Krementchoug, Poltava et Kharkof, contribuent avec ses deux fleuves à y activer une exportation de grains souvent très considérable. De l'autre côté du liman, près de l'endroit où il se perd dans celui du Dniéper, on a retrouvé l'emplacement de l'ancienne colonie milésienne d'Olbie. Sur une pointe de la rive septentrionale, près de l'issue du liman commun, en face de Kinbourn, se présente l'avant-port fortifié de Nikolaïef, *Otchakof*, l'ancienne forteresse noire (Kara-Kerman) des Turcs, que Souvarof emporta d'assaut en 1788, et qui subit aussi l'attaque des escadres alliées en 1855. Viennent ensuite à l'ouest les limans et lagunes de Berezan et du Tiligoul, de Kouyalnik et de Hadjibey, formés par de petits fleuves côtiers; puis au sud des deux dernières, sur le rivage occidental, le grand entrepôt dans lequel se concentre aujourd'hui la majeure partie de l'exportation des céréales et du mouvement d'échanges maritimes de la Nouvelle Russie.

Odessa, 185, en 1873, la quatrième ville de l'empire, bien que sa fondation ne remonte qu'à 1794, forme une capitainerie distincte. Elle occupe, au bord de son golfe, de facile accès à 50 mètres d'altitude, près des ruines d'une succursale de la colonie milésienne d'Odessus, qui florissait aux environs de Varna, l'emplacement d'un ancien port grec d'Istria, et tient, sur le rivage de la partie occidentale du bassin de la mer Noire, à peu près le milieu entre les embouchures de ses quatre principaux fleuves tributaires. Les avantages de son excellente position géographique en ont fait dans la Méditerranée une émule rapidement grandissante de Marseille et de Trieste. Odessa, avec ses faubourgs de Peressip au nord et de Moldavanka à l'ouest, n'a qu'une petite ceinture de jardins et de vignes sur le pourtour de laquelle s'agitent constamment les ailes de plusieurs centaines de moulins à vent bordant la steppe, dont les tourbillons de poussière sont le fléau de tout ce littoral. Les navires y sont répartis entre trois ports : celui de la quarantaine, le port de guerre et celui du commerce proprement dit. La ville, toute construite à l'européenne, a très belle apparence vue de la mer, dont le superbe boulevard de la Marine suit la falaise et vers laquelle un escalier monumental descend de la plate-forme du milieu, ornée de la statue du duc de Richelieu, qui, nommé en 1803 gouverneur de la cité naissante, contribua largement à la faire prospérer. Toutes les rues de l'imposant quartier central, larges et munies de trottoirs, présentent des lignes de maisons somptueuses, à toits plats et à façades de style italien,

garnies au bas de riches boutiques; mais le grès très friable qui prédomine dans les matériaux employés résiste mal à l'action du climat. Odessa possède une cathédrale, trois bazars, environ 450 greniers et magasins en partie semblables à des palais, une bourse et un théâtre, où se relèvent des troupes françaises et d'opéra italien. L'ancien lycée Richelieu a été, depuis 1865, transformé en université et une bibliothèque de 85,000 volumes y est jointe. Un aqueduc de 40 kilomètres de longueur, construit en 1874, amène de l'eau du Dniester dans la ville.

Le grand élément de la prospérité de cette place, c'est l'exportation des céréales, des laines, des peaux brutes, du suif, du lin et du chanvre, soit plus particulièrement celle des blés qui y affluent de tous les gouvernements du voisinage, de la Petite Russie, de la Volhynie et de la Podolie, par les chemins de fer de l'intérieur dont le principal est celui de Balta, ainsi que par l'entremise du cabotage des ports secondaires. Les voies ferrées lui procurent en outre avec les principautés danubiennes, l'Autriche-Hongrie et tout l'Occident, des facilités de communication directe qui la dédommagent de la cessation du privilège de franchise dont son port jouit de 1817 à 1857. L'importation consiste surtout en denrées coloniales et vins, articles de manufacture et objets de luxe de toute sorte. On en estimait la valeur totale, en 1874, à 170 millions de francs, chiffre de 35 millions de francs inférieur à la somme des exportations de la même année. Un mouvement général d'entrée et de sortie de près de 5,000 navires jaugeant 1,800,000 tonneaux, y compris le cabotage, accompagnait celui du commerce, sujet d'ailleurs à de très grandes variations annuelles, suivant les récoltes et le plus ou moins d'activité de la demande ou de la spéculation sur le froment, qui en forme l'objet capital et le pivot. Les Anglais, Marseille, Trieste et la Belgique en achètent la majeure partie. La navigation à vapeur joue le principal rôle dans les transports d'Odessa, cette place étant le centre de rayonnement de tous les paquebots russes qui desservent la ligne de Constantinople, ainsi que celles de Galatz, de Nikolaïef et de Kherson, des ports de Crimée et de ceux de la mer d'Azof. Elle disposait, dès l'époque indiquée, d'un matériel propre de 84 pyroscaphes et 108 voiliers, d'une capacité totale d'environ 64,000 tonnes, à l'entretien et au renouvellement duquel pourvoient des chantiers et des corderies. Pour le reste l'industrie, relativement peu développée, comprend des minoteries à vapeur, des savonneries, des fabriques de macaroni et de tabac, des distilleries et des brasseries. Avec une partie du sel récolté dans les lagunes du voisinage on fait des salaisons.

On peut juger de l'essor qu'a pris Odessa par l'accroissement prodigieux de sa population. De 8,000 habitants au commencement de ce siècle, elle s'éleva près de 100,000 en 1850, et a certainement doublé depuis. Mais les éléments étrangers que le commerce a réunis sur cette place sont plus déterminants pour sa physionomie générale que le monde officiel russe. On y trouve au moins 10,000 juifs, ainsi que nombre d'Italiens et de Grecs, avec près de 5,000 Allemands, Français et autres Occidentaux, sans parler de la foule polyglotte, mêlée de Roumains et de Bulgares, de Tatares et de Turcs, de Géorgiens, d'Arméniens et de Lazes de l'Asie Mineure, qui se presse dans les rues. Dans les affaires c'est l'usage de l'italien qui prédomine. Par le fait Odessa n'est qu'une ville de négoce et de trafic, bien que les bains de mer y attirent aussi des visiteurs dans la belle saison.

Dans la steppe qui s'étend du Bug au Dniester, toutes les parcelles cultivables sont occupées par des paysans roumains ou par des colonies allemandes. *Ananief*, 16, en est au nord sur le paresseux Tiligoul, dont le liman se bouche de plus en plus, un des marchés principaux. Sur la rive gauche du Dniester se succèdent comme tels : *Doubosari*, 6, *Grigoriopol*, 7, et *Tiraspol*, 17, station de l'embranchement du chemin de fer d'Odessa sur Jassy, en partie peuplée de raskolniks et hérissée de moulins à vent; finalement au bord de son liman, vis-à-vis d'Akerman, *Ovidiopol*, 5, la plus déchue de ces bourgades à noms prétentieux, n'offrant en réalité que l'image d'une diffusion chaotique de cabanes et d'habitations informes sur un vaste espace compris dans l'enceinte de remparts de terre.

C'est depuis un siècle tout au plus que les ravages d'une guerre incessante entre Cosaques et Tatares ont cessé dans la Nouvelle-Russie et que la grande Catherine, ayant réussi à y implanter un fond de population de Petits, Blancs et Grands-Russiens, eut l'idée d'établir également au milieu d'eux des colons étrangers, pour remplir les vides du désert. Or le relevé de ces éléments accessoires et des résidus antérieurs à l'occupation russe accusait naguère, dans le seul gouvernement de Kherson, d'après de Kloeden, un alliage de 95,000 Roumains moldaves, 60,500 Juifs, 50,000 Allemands, 4,000 Bulgares, 3,000 Arméniens, 2,500 Tsigaines, 1,000 Polonais et 300 Suédois, sans parler des nombreux Grecs et Européens d'autres nationalités.

C'est aussi dans la Nouvelle Russie que la steppe apparaît le mieux caractérisée avec toutes ses gradations, depuis les steppes fleuries, où les herbages poussent souvent à hauteur d'homme et fournissent une nourriture abondante aux troupeaux, jusqu'à celles dont la végétation se borne à des broussailles et aux herbes les plus grossières, et qui, à défaut d'humus, finissent au midi par ne plus offrir aux yeux que l'aspect désolant de la plus complète nudité. Les premières, plus ou moins émaillées et même partiellement couvertes d'un tapis éclatant de fleurs sauvages, se prêtent au reboisement aussi bien qu'à la culture. Dans les autres, c'est de la terre des bas-fonds humides seulement que le travail de l'homme parvient à tirer un faible produit et à faire sortir quelques arbres malingres. Le long du Dniéper, ce qui domine au contraire ce sont de véritables forêts vierges (*plavni*) de saules et de bouleaux, accompagnées de roselières que l'on voit glisser, au gré du courant, sur les eaux dont le travail érosif les détache du sol inférieur, avec la couche de sable dans laquelle leurs racines s'entremêlent. Sous la dénomination générale de *bourian* on désigne les plantes nui-

sibles particulières à la steppe, telles que l'ésule vénéneuse, l'aiguille des steppes, dont la graine pointue et crochue perfore les intestins des animaux dans le corps desquels elle s'insinue, et une autre herbe non moins mystérieuse qui enivre les chevaux et les rend perclus, sans faire de mal au bétail, tandis qu'une espèce de bardane passe pour avoir la vertu de guérir du choléra et de la rage. Les plus répandues sont le *kouraï*, les herbes salines dont les tiges, desséchées et balayées par les vents d'automne, affectent, en se pelotonnant et tourbillonnant dans l'espace, tous les soubresauts de la danse la plus vertigineuse et la plus fantastique. Parmi les animaux on remarque les marmottes-écureuils (*souliks*) qui gitent et hivernent dans des galeries et chambres souterraines, comme les innombrables essaims d'abeilles et des armées de fourmis. De même les papillons voltigent par myriades à la surface des prairies, et l'air, rempli de mouches bourdonnantes, se charge aussi parfois du terrible fléau de nuées de sauterelles, qui vont s'abattre sur les campagnes avec le sourd grondement de l'orage. Le cheltopousik, grand lézard sans pattes, très inoffensif, se dérobe dans les mêmes fourrés que la louve. La petite outarde niche dans le bourian; le héron, la cigogne et le flamant, le canard et la mouette se promènent dans les marais ou s'ébattent dans les étangs, pendant que les oiseaux de proie planent dans les airs, épiant leurs victimes.

4. BESSARABIE. — Cette fertile province, qui s'étend entre le Dniester et le Pruth de la Bukovine au bras danubien de Kilia et à la mer Noire, est un démembrement de la Moldavie dont les Russes devinrent possesseurs par la paix de Bucharest en 1812. Elle a pris son nom de la famille des voyvodes qui la gouverna et régna aussi sur la Valachie jusqu'en 1714. Le traité d'Akerman de 1826 fixa au bras de Soulina la limite de la domination russe, que la paix d'Andrinople étendit même, en 1829, jusqu'à celui de Saint-George, le plus méridional du Danube; mais en 1856 le traité de Paris, afin d'assurer la libre navigation de ce fleuve, obligea la Russie d'en restituer tout le delta à la Porte et de se dessaisir en outre, sur la rive gauche du Pruth inférieur et du bras de Kilia, des deux districts de Kagoul et d'Ismaïl, qui furent rendus à la Moldavie, dans les limites arrêtées par le protocole du 6 janvier 1857, correspondant à peu près à celles de l'ancien Boudjak des Tatares. L'empereur Alexandre II ayant toutefois, après la dernière guerre d'Orient, insisté sur la rétrocession de ces districts, le traité de

Berlin rétablit la frontière de 1812. Étant comme le couloir sur lequel s'ouvrent les portes du bas Danube et du revers oriental des Carpathes, la Bessarabie, après avoir vu passer et repasser cent fois dans ses plaines humides toutes les hordes barbares qui assaillirent l'empire d'Orient au moyen âge, devint par la même raison dans la suite aussi le théâtre des luttes les plus meurtrières entre la Pologne, les Russes et les Turcs, les Cosaques et les Tatares, leurs alliés de part et d'autre. Aujourd'hui, bien que les Roumains forment encore les 3/5 de la population de cette province, elle offre un mélange d'une vingtaine de races, toutes représentées au chef-lieu qui en est le grand marché central.

On y comptait, avant la rétrocession des districts qui en furent temporairement détachés, 150,000 Petits-Russiens, plus de 65,000 Juifs, 45,000 Bulgares, qui ont fondé dans la steppe du midi, où le gouvernement russe les substitua aux Nogaïs, de nombreuses et florissantes colonies agricoles contiguës à celles des cantons riverains du Danube et de son confluent avec le Pruth; 22,000 Allemands qui en ont formé de non moins prospères plus à l'est, vers le liman du Dniester, au nombre de 23, parmi lesquelles il y a un Leipzig, un Mannheim, etc.; 20,000 Arméniens, 18,000 Tsigaines en partie nomades, en partie aussi colonisés, 10,000 Polonais, 3,000 Grecs, un millier de Guègues albanais, établis à Volkoneschti sur le Kagoul, au milieu des Bulgares, etc., etc.

Un double rempart de construction romaine, dit Val de Trajan, encore parfaitement reconnaissable et destiné, comme celui qui part au sud du delta danubien de Kustendjé dans la Dobroutcha, à défendre l'empire contre l'invasion des barbares, se dirigeait anciennement des rives du Pruth inférieur, au nord de l'emplacement des colonies actuelles, vers la mer Noire à l'est et jusqu'à Bender au nord-est. Sur es bords du Kilia, le delta du fleuve, en empiétant sur la mer par ses alluvions, en a séparé peu à peu les anciens limans du Kagoul, du Yalpouk, du Katlaboug et de Kitaï, de Sassyk ou du Koundouk et de Mourtaja ou Alibey. Ils ont été changés ainsi en lacs d'eau douce, à l'exception des deux derniers, encore accessibles au flot marin, et que l'on continue d'exploiter comme marais salants, mais dont la production de sel a beaucoup souffert de la rupture violente et réitérée de leur mince cordon littoral dans les années 1850 et 1851.

Environ la moitié du territoire de la Bessarabie est en pâturage, un cinquième en culture, plus d'un douzième occupé par de

maigres forêts et le reste par la steppe. Le pays nourrit d'énormes troupeaux de bétail, de moutons surtout, et élève de bons chevaux. On y récolte du maïs et du froment, ainsi que du tabac; il y a des plantations de mûriers et des vergers, avec beaucoup de vignobles, dont les crus les plus estimés sont ceux de la colonie suisse de Chaba, au sud d'Akerman.

Kichinef (en roumain Kissinou), 103, près de collines faiblement boisées au milieu de la province, sur le Byk et le chemin de fer d'Odessa à Jassy, dont la dernière station russe au nord-ouest est Skuléni sur le Pruth, doit au rapide accroissement de son importance économique et commerciale d'avoir été choisie pour chef-lieu du gouvernement. Ce n'est qu'une immense bourgade, un labyrinthe de maisons d'aspect rustique comprenant une grande prison flanquée de tours crénelées, une quinzaine d'églises, dont une du culte luthérien, et un théâtre. Il s'y fait de grandes affaires en blé, graine de lin, bestiaux et suif. Les juifs y sont nombreux et les Bulgares tirent un bon produit des jardins et des vignobles qui l'entourent. Sur la même ligne au sud-est, près du confluent du Byk avec le Dniester, domine du haut de la berge de ce fleuve la célèbre forteresse turque de *Bender* ou Benderi, 25, qui trois fois prise par les Russes ne leur appartient cependant que depuis 1812. Du pied de ses hautes murailles les maisons basses de la ville russe se répandent au loin du côté du sud et de l'ouest. Au nord était la ville turque où Charles XII, réfugié sur le territoire ottoman, fut de 1709 à 1712 l'hôte de la Porte, et au village voisin de Varnitza on voit encore les ruines de la maison dans laquelle le héros suédois se barricada sur la fin, par un coup de tête.

Plus au nord sur le Riut, *Orgéyef*, 6, d'aspect tatare, et *Beltzi*, 5, grand marché où la Bukovine et la Galicie achètent beaucoup de bétail, sont avec *Soroki*, 7, sur le Dniester même, les bourgades les plus considérables, et vers l'extrémité de la province au nord-ouest, en amont et sur la même rive du fleuve, la place forte de *Khotin* ou Choczim, 18, qui doit son origine aux Génois, dont elle était la colonie la plus septentrionale, servit ensuite aux Turcs à garder leur frontière menacée sur la rive opposée, en Podolie, par la proximité de l'imposante forteresse polonaise de Kamenetz.

Dans la partie méridionale de la contrée, sur le liman du Dniester et l'emplacement de l'ancienne colonie milésienne de Tyras, qui survécut à l'empire romain sous d'autres noms, *Akerman*, 39, la forteresse blanche ou Belogrod des Slaves, doit plus d'importance à son port, qui ne communique toutefois avec la mer que par deux graux, et à une situation qui en fait l'entrepôt de tous les produits des pêcheries, salines et districts agricoles du voisinage. Elle est en partie peuplée de descendants de serfs fugitifs de la Petite Russie. On voit encore les restes d'un fort génois et des murs de la forteresse turque près de cette ville, où fut conclu le traité de 1826 et que *Tourlaki*, 7, continue à l'ouest comme un faubourg.

Dans les deux districts rétrocédés par la Roumanie nous mentionnerons d'abord la petite ville roumaine de *Kagoul* ou Frumosa, 7, voisine du Pruth, et *Bolgrad*, 15, le chef-lieu industrieux et prospère des colonies bulgares, situé

au nord du grand lac Yalpouk; mais les localités les plus importantes et les plus célèbres, ce sont les ports danubiens : *Réni*, 8, celui dont la navigation et le commerce se trouvent naturellement le plus favorisés par sa position sur le Danube même, près de l'endroit où Darius aurait franchi ce fleuve, un peu en aval de son confluent avec le Pruth à l'ouest du lac Kagoul et en amont de la première grande bifurcation du delta; puis sur le bras de Kilia, qui en est le plus septentrional, mais le moins fréquenté par les navires à cause de la difficulté de ses barres de sable, la fameuse *Ismaïl*, 21, avec Toutchkof, la ville moderne de l'est qui s'est élevée en 1810 à côté de la forteresse turque, après que les trois terribles assauts de 1770, 1790 et 1791, à la suite desquels les Russes s'en emparèrent, n'eurent laissé de l'ancienne qu'un monceau de ruines. Ses exportations de blé n'en ont pas moins encore atteint, dans certaines années, un chiffre de 1,600,000 hectolitres. Plus bas l'antique Achillea, *Kilia*, 8, autre port fortifié et commerçant dont ce bras a pris le nom, était devenue, sous la domination roumaine, le refuge d'un grand nombre de sectaires lipovans, et le village russe de *Vilkof*, qui en tient l'embouchure, vit surtout de ses pêcheries et de la préparation du caviar.

BIBLIOGRAPHIE. — *Statistique de l'empire de Russie*, 11 vol. de 1866 à 75. — *Cartes ethnographiques de la Russie d'Europe* de Buschen en 2, de Koeppen en 4 et de Rittich en 6 feuilles. — Semenof, *Dictionnaire géographique et statistique de l'empire russe*, 2 vol. en russe. — *Statistique comparée du royaume de Pologne* de Simonenko, en russe, et de Zalenski, en polonais. — Andrée, *La Pologne au point de vue de la géographie, de l'histoire et de la civilisation*, Leipzig, 1831, en allemand. — Derschau, *La Finlande et les Finlandais*, Leipzig, 1843, en allemand. — E. Galitzin, *La Finlande*, 2 vol. 1852. — Ignatius, *Le grand duché de Finlande*. — *Géographie de la Finlande* de Hallsten, Abo, 1869, et de Modeen, 4e édition, Viborg, 1874, en suédois.

Grands manuels de géographie et de statistique de Kloeden et de Daniel, de Schubert et de Kolb, en allemand. — E. Reclus, *La terre et les hommes*, tome V, Paris, 1880. — Schnitzler, *La Russie, la Pologne et la Finlande*, puis *L'empire des tsars*, tomes I à IV, Paris chez Berger-Levrault, 1856-69, publication malheureusement interrompue par la mort de l'auteur, qui n'a pu livrer le tome V, consacré à la topographie. — Le même, *Description de la Crimée*, 1855. — De Reden, *L'empire russe*, Berlin, 1843, en allemand. — De Haxthausen, *Études sur la situation intérieure, la vie nationale et les rapports agraires de la Russie*, 3 vol., Berlin, 1847-52, en allemand, ouvrage capital. — Stuckenberg, *Hydrographie de l'empire russe*, 6 vol., Saint-Pétersbourg, 1844-49, en allemand. — De Pauly, *Description ethnographique des peuples de la Russie*, Saint-Pétersbourg, 1862, in folio, en français. — De Koeppen, *Voyage statistique en Russie*, Saint-Pétersbourg 1844, en allemand. — De Buschen, *Population de l'empire russe*, Gotha, 1862, en allemand. — De Tegoborski, *Études sur les forces productives de la Russie*, 3 vol., Paris, 1852. — De Porochine, *Les ressources matérielles de la Russie*, Paris, 1865. — De Sarauw, *L'empire russe considéré dans son développement économique et financier depuis la guerre de Crimée*, Leipzig, 1873,

et *Puissance militaire de la Russie, ibidem*, 1875, en allemand. — Wolowski, *Les finances de la Russie*, Paris, 1864 — L. M. Iearatchounski, *Statistique des forces productives de la Russie*, d'après des documents officiels, Paris 1878, chez Ghio. — De Baer et Helmersen, *Recueil de renseignements sur l'empire russe*, 23 vol. 1839-61, en allemand. — Erman, *Archives de l'exploration scientifique de la Russie*, 25 vol., 1841-66, en allemand. — Pallas, *Voyages dans plusieurs provinces de l'empire russe*, 5 vol., Saint-Pétersbourg et Leipzig, 1773-1803, et *Tableau de la Tauride, ibidem*, 1796, en allemand. — Démidof, *Voyage dans la Russie méridionale et la Crimée*, 2 vol. — De Custine, *La Russie en* 1839, 4 vol., Paris, 1853. — X. Marmier, *Lettres sur la Russie, la Finlande et la Pologne*, 2 vol., Paris, 1843. — Th. Gautier, *Voyage en Russie*, 2 vol., Paris, 1866. — Kohl, *Voyages dans l'intérieur de la Russie et de la Pologne*, 3 vol., Dresde, 1841; *dans la Russie méridionale*, 3 vol., *ibidem*, 1846; *dans les provinces Baltiques de la Russie* (Courlande, Livonie et Esthonie), 2 vol., 1841, en allemand. — De Schloezer, *La Livonie*, Berlin, 1850, en allemand. — *La société de Saint-Pétersbourg*, par un anonyme, Leipzig, 2e éd., 1874, 2 volumes traduits en français. — Mackensie Wallace, *La Russie, pays, institutions et mœurs*, 2 vol. traduits de l'anglais par Bellenger, Paris, 1877, chez Decaux et Dreyfous. — Anatole Leroy-Beaulieu, *L'empire des tsars et les Russes*, série courante d'articles dans la *Revue des Deux-Mondes*. — Comme guide, Murray, *Handbook for travellors in Russia, Poland and Finland*, London, 1868.

Enregistrons, comme un fait heureux pour la Russie, la suppression récente de la troisième section de l'organe ténébreux de sa police secrète (v. p. 111). Quant à la disposition du gouvernement impérial à entrer dans les voies d'un régime fondé sur le développement graduel d'institutions représentatives, il est encore impossible de rien préjuger. Le nihilisme, combattu avec un succès croissant par les mesures intelligentes du général Loris Melikof, préposé avec des pouvoirs quasi-dictatoriaux à la haute commission exécutive du 24 février 1880, paraît près de s'effondrer dans le néant politique de sa conception criminelle. D'autre part aussi le malaise économique et financier, causé par une guerre dispendieuse et la persistance de charges militaires excessives, par de mauvaises récoltes et par les énormes pertes de bétail signalées dans la Russie orientale, semble faire à l'empire un devoir du recueillement.

II

PAYS RIVERAINS DU BAS-DANUBE, PÉNINSULE ORIENTALE ET DÉPENDANCES INSULAIRES.

CHAPITRE PREMIER

LES CONTRÉES DU SUD-EST DE L'EUROPE DANS LEUR ENSEMBLE

§ 1. — Coup d'œil général (1).

Désagrégation de l'empire ottoman. — Traits généraux de son ancien domaine dans l'Europe sud-orientale et sur les côtes de l'Asie Mineure. — Ses grandes divisions naturelles. — La région tripéninsulaire apparaît dans l'antiquité comme l'archétype de l'Europe et le foyer créateur de sa civilisation. — Superficie et population de l'ensemble des pays à décrire. — Cours de leur transformation politique.

Tandis que, dans l'immense empire du Nord, le peuple qui s'est adjoint le dernier au système politique de l'Europe a profité de la supériorité que lui donne sa masse écrasante pour réduire sous sa domination tous les éléments rivaux qui le gênaient et aspire, visi-

(1) Voir dans l'*Atlas de Stieler*, dernière édition, les planches 14 (bassin oriental de la Méditerranée), 54 (région des Balkans), 56 (Turquie d'Europe) et 57 (Grèce et Archipel); ou bien la *Carte générale de la région des Balkans* de Scheda en 13 feuilles, à l'échelle de 1 : 864,000, avec un plan de Constantinople, Vienne, chez Artaria et Cᵉ, 1880.

blement, à l'hégémonie générale du monde slave, l'empire voisin du Sud-est, qu'il n'a pas cessé de battre en brèche, subit un écroulement qui embarrasse dans la recherche d'une dénomination collective applicable au groupe de pays sur l'ensemble duquel s'étendait, naguère encore, son domaine européen. Géographiquement ces pays, bien que deux fois subjugués presque en totalité, à 14 siècles d'intervalle, par l'épée de Trajan et le cimeterre de Soliman II, se répartissent entre deux régions, celle du bas Danube et la grande péninsule orientale, environnée de son nombreux cortège d'îles. Mais la première n'a un semblant d'unité que pour le climat; échue en partage à deux races, elle n'est sous le rapport territorial aussi qu'à moitié distincte, la partie qui s'étend sur la rive droite du Danube et de son grand affluent, la Save, se confondant avec la péninsule même, dont ces larges et puissants cours d'eau marquent la limite naturelle au nord. Il n'en est pas de même de l'autre moitié, de la Roumanie, comprenant le pays plat de la rive gauche du bas Danube, entre la haute chaîne carpathique des Alpes transylvaines, ce fleuve et le Pruth, son dernier tributaire. Cette contrée seule qui est, suivant une comparaison très juste, à la péninsule orientale, par ses rapports orographiques et hydrographiques, ainsi que par l'exubérante fécondité de son sol, ce que le pays cispadan est au reste de l'Italie, a un caractère différentiel qui lui est propre. Elle tient de la Transylvanie sur les revers de sa bordure carpathique et ne fait que continuer, sur le territoire moldave, entrecoupé de collines, et dans la plaine valaque jusqu'au fossé profond du Danube, les plateaux et les plaines de la Podolie et de la Russie méridionale. Le long du Pont-Euxin la nature de la steppe russe persiste même au delà des bouches du fleuve dans la Dobroutcha, qui vient d'être adjugée avec celles-ci à la principauté roumaine, jusqu'au pied méridional du chaînon isolé dont la barrière force le Danube à changer encore une fois de direction, dans la dernière partie de son cours, et à projeter au nord de ces montagnes les terres alluviales qui ont formé le vaste delta de sa triple embouchure.

Placée sous la même latitude que les autres grandes presqu'îles de la Méditerranée et, comme elles, baignée de trois côtés par des mers différentes, la péninsule orientale offre en outre plus d'une analogie avec ses deux sœurs. Tout aussi montagneuse, bien qu'inférieure à l'Espagne en altitude moyenne, elle ne présente comme l'Italie, en dehors de son grand bassin fluvial du nord, que des

cours d'eau d'une étendue très limitée; mais sa configuration extérieure est loin d'être la même et aucun autre pays du monde ne présente une aussi curieuse variété dans le croisement de ses montagnes et le dessin de ses côtes, qui lui donnent une forme toute particulière. D'abord sa partie septentrionale, adhérente au continent européen, se déploie entre l'Adriatique et la mer Noire par 5 degrés de latitude, sur une largeur de plus de 1,100 kilomètres, depuis la ligne du Danube et de la Save jusqu'aux rivages que baignent les derniers flots de la mer Égée et les courants du petit bassin de Marmara, qui sépare l'Europe de l'Asie Mineure et procure aux eaux du Pont-Euxin, par les détroits célèbres du Bosphore et de l'Hellespont, une issue vers la Méditerranée. Ce vaste espace à peu près quadrilatéral est parcouru en sens divers dans sa partie moyenne depuis le cap Emineh, sur la mer Noire, ainsi que sur une large bande du littoral de l'Adriatique, par une multitude de chaînes et de groupes de montagnes, encore imparfaitement connues pour la plupart, dont les sommités atteignent des hauteurs de 2,400 à près de 3,000 mètres. Cependant on distingue dans cet enchevêtrement certaines directions régionales qui l'emportent. Ainsi le système balkanique, dont le nom conventionnel est emprunté à plusieurs de ses chaînes principales, qualifiées de Balkans ou monts forestiers, se développe en général de l'est à l'ouest; mais d'importantes ramifications en dérivent, tirant les unes vers le nord-ouest, où elles se relient en partie aux Carpathes par le lit rocheux de la Clissura du Danube, les autres vers le sud-est où elles n'expirent que sur les rivages du bassin de Marmara et de la mer Égée. De part et d'autre elles séparent les bassins des fleuves côtiers tributaires de celle-ci au sud et des principaux affluents du Danube au nord. Le Skar, des flancs opposés duquel s'épanchent les eaux du Vardar et de la branche orientale ou bulgare de la Morava, est le nœud central par lequel les Balkans se rattachent au système perpendiculaire des monts illyriens, qui couvrent toute la région maritime de l'ouest. Ce dernier, qui au nord dérive des Alpes de la Croatie, est formé de chaînes parallèles entre elles et au littoral, ainsi qu'à l'Apennin. Dans le triangle illyrien elles courent du nord-ouest au sud-est, mais à partir du groupe monténégrin auquel il se termine, elles affectent une direction méridionale de plus en plus accentuée, dans laquelle leurs prolongements dépassent de 5 degrés de latitude la limite à laquelle les ramifications méridionales du système balkanique rencontrent la mer. Au sud de la ligne qui

joint le golfe de Salonique à la baie d'Avlona, voisine du détroit d'Otrante par lequel l'Adriatique s'ouvre sur la mer Ionienne, on voit ainsi se détacher du continent majeur une péninsule moindre, dont ils constituent l'ossature et dont la largeur, déjà réduite sur cette ligne à moins de 300 kilomètres par les deux bassins maritimes qui en marquent les contours, se trouve encore diminuée de moitié dans l'étranglement qu'elle subit plus loin entre les golfes de Zitouni et d'Arta, où commence la Grèce actuelle. C'est la péninsule hellénique finissant elle-même, à son extrémité méridionale, par une troisième presqu'île amoindrie, la Morée, le fameux Péloponèse des anciens, qui ne tient à la précédente que par la faible attache d'un isthme, et que l'on voit se projeter comme une étoile entre les deux mers, avec les fortes saillies de ses nombreux et hardis promontoires.

Si le système illyrien, en déployant du côté du littoral albanais ses massifs dominants et ses lignes de faîte les plus sourcilleuses, y semble, comme on l'a très bien dit, tourner le dos à l'occident, c'est dans la péninsule hellénique qu'il arrive au comble de la variété, dans toutes les formes de son développement. Les deux chaînes imposantes de l'Olympe et du Pinde, par lesquelles il s'y avance du nord, ne sont pas seulement jointes par de fortes chaînes transversales, mais y poussent dans tous les sens une infinité de rameaux qui se poursuivent jusque sous le niveau marin, duquel on en voit les dernières sommités se relever dans les îles Ioniennes, près de la côte occidentale, ainsi que dans celle de Négrepont et les Cyclades de l'Archipel, au sud-est. Par ce genre de disposition la plus étendue des plaines de la contrée, la Thessalie, se trouve enfermée dans un quadrilatère de montagnes qui, à l'est, la séparent même presque entièrement de la mer. Mais au sud de cette province et de l'Épire, sur le territoire de l'Hellade ou Grèce proprement dite, vers le golfe de Corinthe par lequel la mer Ionienne y pénètre jusqu'à l'isthme de ce nom, le système orographique, en se diversifiant de plus en plus, se résout en une multitude de tronçons, dont les divergences créent un véritable dédale de vallées, de gorges et de petits bassins fluviaux ou lacustres. Le Péloponèse enfin n'est pas moins hérissé de montagnes, mais toutes y dérivent d'un noyau intérieur parfaitement distinct, dont le rayonnement astral a été déterminant aussi pour la configuration de ses côtes. Par sa structure orographique, toute la Grèce s'est trouvée ainsi partagée en une multitude de cantons, ayant chacun son territoire bien

défini, son égide de remparts naturels pour le défendre contre l'invasion, comme presque généralement aussi son fleuve et son littoral propre. Ainsi tout se réunissait, dans cette Suisse maritime, pour la commodité d'organisation et le développement prospère de la cité antique. C'est là que ses enfants s'exercèrent les premiers dans l'usage de ces mâles vertus contre lesquelles échoua l'énorme puissance des rois de Perse, et qui, dans un autre âge, permirent aux rudes fils de l'Helvétie de tenir tout aussi victorieusement tête à celle des ducs d'Autriche et de Bourgogne. Mais ce qui décida de la vocation du peuple hellénique et favorisa le plus l'essor de son génie national, ce furent les merveilleuses facilités de communication maritime que lui procuraient ses côtes admirablement découpées et les avantages d'une position qui lui assurait le rôle d'intermédiaire indispensable entre les contrées voisines les plus florissantes et les plus avancées des trois continents de l'Europe, de l'Asie et de l'Afrique. Depuis le Bosphore ou canal de Constantinople, par lequel débouche en fleuve le trop plein des eaux de la mer Noire, jusqu'au delà du golfe de Corinthe, dont la profonde sinuosité parachève la formation toute particulière de la triple péninsule, ses rivages évidés et creusés dans tous les sens offrent, avec leur escorte d'îles sans nombre et de toute grandeur, une telle multitude de promontoires et de baies, de passes, de havres et de ports, que l'on ne saurait y comparer même les parages de l'Écosse et de la Norvège, ni pour la diversité des formes, ni pour la finesse et la netteté du relief. Ce caractère du littoral européen de la péninsule se retrouve dans toute la partie opposée des côtes de l'Asie Mineure, non moins accidentées, frangées et bordées d'îles. Les parties de la Bithynie et de la Phrygie qu'une rupture violente a séparées de la Thrace, dans le bassin de Marmara, sont encore plus échancrées que celle-ci et les rivages qui, à l'est de la mer Égée, depuis la Troade jusqu'à la Carie, font pendant à ceux de la péninsule hellénique, ne sont pas moins garnis de presqu'îles et d'îles, sur lesquelles les colonies achéennes et éoliennes, ioniennes et doriennes s'étaient multipliées de bonne heure. Entre les deux proéminences de l'Asie et de l'Europe, qui semblent ainsi se porter l'une au-devant de l'autre, se placent au milieu, dans la mer Egée, comme autant d'étapes et de ports de relâche, les îles sans nombre des Cyclades et des Sporades, formation si riche que le nom d'Archipel est devenu celui de tout le bassin maritime qui en est parsemé. Le demi-cercle harmonieux

de la chaîne insulaire de Cérigo, de Candie et de Rhodes, par lequel il est sous-tendu au sud, rapproche des côtes de l'Égypte comme à l'est, vers le fond du golfe de Syrie, Chypre, la plus grande des îles du Levant, des rivages où dominaient autrefois les Phéniciens, avec lesquels des colonies ioniennes s'y étaient rencontrées de bonne heure. La bordure occidentale de l'Asie Mineure complétant le cadre hellénique, nous ne pouvions nous dispenser d'en faire mention dès à présent; elle ne forme pas moins que l'archipel partie intégrante de l'ancienne Grèce; car si la péninsule d'Europe fut le berceau de celle-ci, le foyer du développement de sa vie nationale s'est, dès les premiers temps, étendu sur tout le pourtour de la mer Égée, où la population est restée en grande majorité grecque jusqu'à nos jours et où la première fleur de sa civilisation rayonna même du rivage asiatique, depuis l'époque des Homérides jusqu'à celle de Thalès. Il est certain que les mers ambiantes, avec leurs essaims d'îles, eurent sur le développement de la nationalité hellénique et la civilisation créée par elle une influence non moins considérable et plus heureuse encore que les particularités de la constitution territoriale des contrées qu'elles baignent. Aussi le bassin de l'archipel, incomparable comme école du cabotage, auquel l'antiquité dut s'astreindre, à défaut de l'infaillible moyen de direction de la boussole, fut-il, dès le commencement, l'arène centrale de la prodigieuse activité des Grecs qui, de la piraterie, s'éleva peu à peu aux plus grandes entreprises militaires, marchandes et colonisatrices, comme il devint le stimulant de leur émulation la plus généreuse et plus tard aussi l'objet des sanglantes rivalités qui les perdirent; car si ce champ mobile multipliait comme un pont tournant les relations entre les côtes de toutes les peuplades et les ports de toutes les cités de la Grèce, le croisement fréquent des intérêts nés de ce mouvement d'expansion générale ne tarda pas à y multiplier également les conflits. « Comme les grenouilles qui s'agitent autour d'un marais, disait Platon, nous nous sommes tous groupés sur les bords de la mer. » Or celle-ci de son temps, c'était déjà toute la Méditerranée, où les nombreux établissements de ses compatriotes, depuis longtemps maîtres des rivages de l'Italie méridionale et de la Sicile, formaient un collier qui s'étendait depuis le Palus Méotide jusqu'à cette partie du Ponent dont, avant la fondation de Marseille, les Phéniciens et les Carthaginois avaient cru pouvoir se réserver exclusivement le domaine.

Aux grandes divisions naturelles marquées par la disposition des

montagnes et des versants répondent des différences frappantes, non seulement dans le climat, mais aussi dans le groupement des populations et le mouvement historique des contrées qui nous occupent. Dans la région danubienne le fleuve même, que ne franchit plus un seul pont depuis l'époque du grand tumulte des barbares, sépare entièrement le pays roumain de la rive gauche, partie de l'ancienne Dacie, du pays slave de la rive opposée, de la Mœsie des anciens, où dominent aujourd'hui les Bulgares, peuple slavo-ouralien, de la mer Noire au Timok, et les Serbes, de cette rivière à la Drina, tributaire de la Save, ainsi que sous des noms divers dans le triangle illyrien jusqu'à l'Adriatique, où leur domaine ne finit au sud que dans la Tchernagora, autour des bouches de Cattaro. De celle-ci au golfe d'Arta de la mer Ionienne, la patrie du peuple autochthone des Albanais ou Arnautes s'étend sur le pays de montagnes qui renferme les petits bassins fluviaux de l'ouest. L'Albanie se distingue en Haute, correspondant au royaume illyrien de Gentius avec des parties de l'ancienne Macédoine, au nord, et Basse ou Épire au sud. La Thessalie, séparée de la précédente par la chaîne du Pinde, fut comprise dans la période byzantine, avec l'Hellade ou Livadie et la Morée, constituant la Grèce actuelle d'une part, et de l'autre tout le versant du sud des Balkans également tributaire de la mer Egée, ou du bassin de Marmara et du Pont-Euxin jusqu'au golfe de Bourgas, sous la dénomination générale de Roumélie (le Roum-Ili des Turcs). Aussi celle de Roumélie orientale vient-elle d'être particulièrement attribuée sur ce versant, par le traité de Berlin, au pays de montagnes et de plateaux, à la population bulgare, qui s'étend au nord de la Thrace. Celle-ci n'a retenu l'ancien nom que dans sa partie maritime, où domine Constantinople sur la Propontide, entre les deux longs détroits qui la rendent presque inexpugnable et par lesquels des ponts fixes rétabliront probablement un jour la liaison interrompue de l'Europe avec l'Asie. Les vallées occidentales s'enchevêtrent sur les rivages qui succèdent au golfe de Saros jusqu'à la chaîne du Rhodope, limite de la Macédoine, d'où la suite des petits bassins fluviaux du même littoral joint la Thessalie par l'Olympe au sud-ouest. C'est sur les côtes de ces provinces que les races sont le plus entremêlées et que s'est formé l'écheveau le plus complexe des intérêts politiques et commerciaux qui se trouvent engagés dans la question d'Orient. Là aussi le large rempart des Balkans, qui interceptent le rude souffle des vents du nord-est, marque à leur pied la délimitation des deux climats entre lesquels

se partage la péninsule orientale. Dans ses plateaux montagneux, comme dans les vastes plaines de la région danubienne, les frimas d'hiver d'une âpreté toute continentale alternent avec les chaleurs intenses que détermine le retour de l'été, sous ces latitudes, et avec la température plus constante et plus modérée de l'automne, qui en est la plus belle saison. Dans les vallées accessibles aux vents du sud et de l'est, sur les bords de la mer Égée, apparaît et s'épanouit au contraire une végétation toute méridionale, en vue de la mer bleue; toutes les teintes s'échauffent et s'enluminent sous les rayons d'un soleil ardent, le ciel acquiert la sérénité qui fait le charme indescriptible des paysages grecs, et la transparence de l'air profile les cadres de l'horizon, dans tous leurs contours, avec cette précision et cette merveilleuse pureté de lignes dont l'harmonie s'est réflétée si glorieusement dans les immortels chefs-d'œuvre de sculpture et d'architecture que nous a laissés l'art hellénique. Le climat le plus variable est celui du bassin de Marmara, moins protégé du côté de la mer Noire contre les brouillards, les pluies et le froid de l'hiver, pendant lequel on a même vu se produire parfois, mais à des siècles d'intervalle, la gelée complète du Bosphore. Sur les hauteurs et dans les vallées de la péninsule hellénique la différence des altitudes introduit, en se combinant avec celle des latitudes, des inégalités multiples, de fréquents changements de température et une suite de gradations. Tandis que les sommités de l'intérieur s'y couvrent encore, en hiver, de neiges qui persistent même durant une partie du printemps, celles-ci sont presque inconnues sur les rivages et dans les plaines; le midi enfin n'y est pas exempt de chaleurs accablantes sous l'influence du siroco, dont l'effet le plus funeste est en outre d'y contribuer avec le vent du nord au desséchement du sol. Les côtes d'Albanie non plus, dont les chaînes méridiennes sont celles qui arrêtent le mieux les vents aigus du nord-est, n'échappent en été à l'excès de chaleurs presque insupportables.

La péninsule thraco-hellénique est, au point de vue de l'histoire, la plus vieille terre de l'Europe, qui lui doit son nom; anneau de la première liaison de celle-ci avec l'Asie et l'Égypte, elle a été aussi la première étape du mouvement progressif de la civilisation d'Orient en Occident. Appelée par la nature même à l'initiative, elle y débuta avec d'autant plus de bonheur et d'éclat qu'elle réunissait toutes les conditions de succès nécessaires pour le grand développement dont elle fut le point de départ. Aucun pays du monde n'a répandu sur le

genre humain plus de germes féconds, dérivés des ruines mêmes non moins que des traditions encore vivantes d'un passé glorieux. Durant un espace de près de quatre millénaires, on y voit succéder tour à tour au tableau des origines, de la grandeur et de la décadence du monde hellénique, les phases de son absorption temporaire dans les deux vastes corps de domination formés par les conquêtes du grand Alexandre et par celles des Romains, la longue agonie de l'empire d'Orient, miné de toutes parts, et l'avènement de la puissance ottomane, si menaçante d'abord et si profondément atteinte elle-même depuis un siècle. Nulle part on ne trouverait un cadre historique plus rempli d'événements et de révolutions, de succès et de revers, d'expériences, de leçons et d'exemples aussi variés. A l'historien comme au géographe, la péninsule orientale offre en quelque sorte une image embryonnaire et l'ébauche, pour ne pas dire le prototype de l'Europe actuelle qui, sous plus d'un rapport, peut être envisagée comme une reproduction de son développement et de ses destinées, sur un plus vaste théâtre et une échelle proportionnellement agrandie. Il y a là nombre d'analogies frappantes qu'il est à peine nécessaire de mettre en relief. Ce n'est pas seulement par la multiplicité de ses replis côtiers, la finesse de sa silhouette sur la carte et l'extrême variété de toute sa constitution physique que l'ancienne Grèce résumait, en petit, tous les avantages qui distinguent aujourd'hui l'ensemble des pays si divers de l'Europe occidentale et ont assuré, de plus en plus, à la culture européenne une influence prépondérante sur les destinées du genre humain. La liaison de la péninsule grecque, avec le corps beaucoup plus massif de la région des Balkans et du Bas-Danube, présentait les mêmes contrastes que, dans le présent, celle de la masse du continent slave avec l'Europe latine et germanique. Vainement on chercherait ailleurs une série d'enseignements plus instructive pour l'étude des principes et des actes qui décident de la formation et de la croissance, de la plus haute fortune et du plus profond abaissement des États, ni un tableau plus saisissant des tristes résultats qu'amène fatalement une longue période de décadence. Dans le cadre si peu étendu dont nous avons défini plus haut les limites, la Grèce offrit déjà au monde l'émerveillant spectacle d'un système d'États complet, fondé sur la communauté de tendances et la réunion spontanée non, de grandes nations comme celles d'aujourd'hui, mais d'une famille de peuplades et de cités concourant à un travail de culture et à un mouvement d'expansion et d'activité prodigieux, dont

le glorieux prestige, malgré les terribles vicissitudes qui l'ont frappée, rayonne encore sur les esprits à travers les siècles, sans avoir rien perdu de son éclat primitif. Le concert européen moderne a été précédé dans l'antiquité d'un concert hellénique, relativement doué d'une non moindre intensité de vie, mais aussi déjà non moins troublé dans son action collective par des dissonances et de plus en plus agité par des ferments de discorde dont le travail, en multipliant et aggravant les conflits, finit par entraîner la dissolution du corps hellénique. L'intrusion finale de la Macédoine y ressemble par plus d'un côté à l'accession de l'empire moscovite au nouveau système européen. La Thrace, la Moesie et l'Illyrie n'arrivèrent à être bien connues qu'avec l'extension de la domination romaine jusqu'au Danube, et la Dacie n'apparaît au jour qu'à l'époque où la puissance impériale y fut portée à son apogée par la conquête de Trajan, pour retomber bientôt dans la confusion et la barbarie où la replongèrent les migrations incessantes des hordes germaines et slaves, ouraliennes et asiatiques. Leurs invasions dévastatrices, qui s'étendaient jusqu'aux caps du Péloponèse et aux environs de Constantinople, ravagèrent et dépeuplèrent des contrées qui, malgré le changement de maîtres, avaient été ménagées jusque-là comme les perles de la civilisation antique. L'impuissance et la corruption byzantines généralisèrent la dégradation du Bas-Empire et, après le renversement de celui-ci par les Turcs, le régime oppressif, la profonde incurie et l'incapacité administrative des nouveaux dominateurs musulmans vouèrent la magnifique région que leur avait donnée le sabre aux extrêmes de l'épuisement et de la désolation. De son état jadis si florissant et des splendeurs qui l'accompagnaient les seuls témoins qui parlent encore aux yeux sont de glorieux débris que le sol recouvre ou porte encore, bien qu'à Constantinople et en Grèce, comme en Italie, la majeure partie des ruines classiques aient été vilement employées comme matériaux dans les constructions banales des âges de décadence postérieurs.

Sur une étendue d'environ 524 000 kilomètres carrés, qui est à peu près celle de la France, les pays dont il nous reste à parler et qui ont cessé de comprendre le triangle illyrien depuis que l'Autriche est entrée en possession de l'Herzégovine et de la Bosnie en 1878, atteignent tout au plus aujourd'hui le chiffre de population de l'Espagne, la computation la plus large n'y allant guère au delà d'un total de 16 700 000 âmes. Avec la remarquable fécondité de

la majeure partie du sol, il n'est pas permis de douter qu'il nourrirait facilement plus que le double du nombre de ses habitants actuels. D'ailleurs, plus des deux tiers de ceux-ci ont réussi, dans le cours d'un demi-siècle, à se soustraire complètement ou en partie au joug ottoman. Les coups portés à l'empire turc par la Russie, depuis Pierre le Grand et Catherine II, ont donné l'impulsion au travail intérieur et fait éclater les révoltes dont le dernier résultat, dans un plus ou moins proche avenir, ne peut être, au milieu de toutes les péripéties d'une crise encore remplie d'orages, que l'accomplissement de l'émancipation générale qui en forme le but constant et hautement avoué. Rien du moins n'a pu arrêter jusqu'à présent les progrès de cette commune tendance. Ayant gagné, depuis le temps du prince Démétrius Kantémir, tous les tributaires et sujets chrétiens de la Porte, elle fit explosion chez les Serbes d'abord, dans les années 1804 et 1816, puis en 1821 dans le grand mouvement hellénique. Le traité d'Andrinople imposa en 1829 à la Porte la reconnaissance de l'autonomie intérieure de la Serbie et de celle des hospodarats de Valachie et de Moldavie, dont la Russie s'y arrogeait toutefois le protectorat. Les trois grandes puissances maritimes de l'Europe s'entendirent l'année suivante pour constituer la Grèce en petit royaume indépendant. La guerre de Crimée enleva les principautés danubiennes de la rive gauche à la tutelle russe et, en 1866, l'avènement du prince Charles consacra le fait accompli de leur union en un seul État roumain. En 1878 enfin, après la dernière guerre turco-russe, le congrès de Berlin décida en faveur d'une souveraineté pleine et entière de la Roumanie, de la Serbie agrandie et du Monténégro, auquel le refuge de ses montagnes inaccessibles avait procuré depuis longtemps une indépendance de fait. Il érigea en outre toute la Bulgarie du Nord en principauté héréditaire et autonome, sous la réserve de l'obligation d'un simple hommage et du paiement d'un faible tribut envers la Porte, fit de même une province autonome, à régir par un gouverneur fonctionnant sous l'autorité nominale du sultan, de la Bulgarie d'outre-monts ou Roumélie orientale et stipula l'application du bénéfice d'un régime analogue à l'île de Crète. Malheureusement l'exécution du traité conclu en 1878 rencontra dans la résistance des Albanais et la mauvaise disposition de la Porte, en ce qui concerne la remise d'une partie des districts adjugés au Monténégro et l'accomplissement du vœu d'une délimitation de frontières plus favorable à la Grèce, une nouvelle pierre d'achop-

pement. La conférence de Berlin, en adoptant et recommandant depuis un tracé, sans s'être assurée préalablement du concours effectif des puissances à l'emploi des moyens de contrainte nécessaires pour imposer sa décision à la partie récalcitrante, n'a fait qu'ajouter aux difficultés d'une situation dont les périls ne sauraient être écartés par de simples mesures dilatoires; car la Turquie ayant toujours cru sa domination suffisamment légitimée par la conquête seule, on peut d'autant moins s'attendre à voir jamais les Grecs se désister d'une revendication que l'éternel souvenir de leur propre passé les anime à poursuivre comme fondée sur le titre majeur de droits imprescriptibles à leurs yeux.

C'est par un coup d'œil rétrospectif que nous procéderons à la suite de notre exposé.

§ 2. — Vicissitudes historiques et politiques.

Le monde hellénique, la conquête macédonienne et la domination romaine. — L'empire d'Orient et les barbares. — Origine, progrès et déclin de la puissance ottomane. — L'homme malade et la question d'Orient.

De souche arienne, les premiers ancêtres des Grecs doivent être regardés comme une population d'origine asiatique. Il n'est pas douteux cependant que c'est par le nord qu'ils s'introduisirent dans la péninsule qui fut le berceau de la nation. L'Epire, la Macédoine et la Thrace paraissent avoir été la *vagina gentium* du monde hellénique. De là vinrent les Pélasges, qui se répandirent également en Italie et dont on croit reconnaître dans le peuple albanais les descendants les plus directs; puis les quatre branches des Hellènes proprement dits, caractérisées par leurs dialectes, auxquels l'atticisme vint plus tard apposer l'empreinte de son cachet d'élégance suprême. Des colonies égyptiennes, phéniciennes et phrygiennes contribuèrent de bonne heure à faire sortir de la barbarie le peuple nouveau formé par le mélange de ces éléments, que des affinités multiples tendaient à unir en faisceau. L'influence civilisatrice des émigrés d'outre-mer qui s'établirent au milieu d'eux, se personnifie dans les noms d'Inachus, de Danaüs et de Cécrops, de Cadmus et de Pélops. Cette longue période crépusculaire d'une histoire pleine de récits fabuleux,

l'âge héroïque de la Grèce, se termine cependant par de grandes entreprises, comme l'expédition des Argonautes et la guerre de Troie surtout, dans lesquelles on la voit déjà unir toutes ses forces pour une puissante action commune et lointaine. Dans le moyen âge grec, qui remplit les cinq siècles suivants, l'ère des migrations se clôt par l'établissement des Doriens dans le Péloponèse ; le nouveau choc qui résulte de ce dernier déplacement de la plupart des peuplades permet aux unes de prendre leur assiette définitive et porte les autres à essaimer sur tous les rivages du bassin de la Méditerranée, où des centaines de colonies de leur fondation s'organisent et fleurissent à l'image des cités de la mère patrie. Parmi celles-ci Athènes et Sparte arrivent à la prééminence, la première en partie à la faveur des avantages de son excellente position maritime, mais toutes les deux surtout par la force des institutions, très différentes cependant, qu'elles durent au génie de leurs législateurs. Dans le grand mouvement de rénovation politique et sociale dont ces dernières furent le couronnement, et qui s'étendit à toutes les cités helléniques, des formes républicaines démocratiques dans les unes, aristocratiques dans les autres, s'étaient partout substituées à l'ancien gouvernement des princes. La seule contrée dans laquelle ils conservèrent leur pouvoir, la Thessalie, si brillante dans l'âge héroïque, s'était éclipsée presque entièrement, quand la Grèce, cette glorieuse terre de la liberté, entra dans la période de sa plus haute prospérité et de son plus vif éclat, par ses victoires sur le gigantesque empire des Perses. Du commencement du ve siècle avant notre ère, qui fut aussi celui de Périclès, à la fin du ive, après avoir antérieurement déjà enfanté des poèmes immortels et frayé les voies de la spéculation philosophique dans tous les sens, elle se trouva placée dans des conditions merveilleusement favorables au développement de l'initiative individuelle, de la culture générale et du sentiment esthétique. Aussi produisit-elle alors une multitude de grands et de beaux génies, de caractères héroïques et d'illustrations de tout genre, telle qu'il ne s'en est plus rencontré dans des limites de temps et d'espace aussi rapprochées. Il n'est guère besoin de rappeler ici les noms de tous ceux qui, parmi eux, seront éternellement révérés comme des maîtres augustes, ou proposés à l'imitation comme les plus parfaits modèles dans la littérature et les arts, l'histoire, la poésie et l'éloquence, la philosophie et toutes les branches du savoir humain, non moins que dans la politique et dans la guerre.

C'est dans cette période que le génie grec, arrivant à dominer entièrement par la pensée le magnifique essor de sa puissance créatrice, réussit à joindre toutes les perfections de l'achèvement le plus harmonieux et du goût le plus pur à l'exquise fraîcheur et aux grâces inimitables de son ravissant éclat de jeunesse, qui ne se retrouvera plus dans aucun autre âge. Mais déjà aussi l'unité du monde hellénique commence à se rompre par la division que de funestes rivalités y introduisent. L'austère Sparte marche à son déclin par les vices cachés de sa hautaine aristocratie; la brillante Athènes, par la turbulente inconstance et les emportements de sa fougue démocratique. Thèbes, qu'Épaminondas porte, après elles, au premier rang, ne peut s'y maintenir après sa mort, à cause de l'insuffisance de sa base. Un petit royaume du nord, jusque-là réputé barbare, la Macédoine, profitant de leurs discordes, n'a hâte de s'affilier à la Grèce et de s'approprier les lumières de sa civilisation supérieure que pour mieux réussir à la subjuguer.

Philippe met à se faire admettre dans le conseil des Amphictyons la même insistance que le tsar Pierre, au commencement du siècle dernier, pour obtenir une place dans le corps germanique; les anciennes mines d'or et d'argent du Pangée, son Oural, pourvoient à la dépense de ses armements et l'aident à semer partout la corruption. Sa victoire de Chéronée décide, en 338, du sort politique de la Grèce qui, depuis lors, ne parvient plus à recouvrer entièrement son indépendance. Le grand Alexandre, élève d'Aristote et admirateur passionné des poèmes d'Homère, ne démentit pas son éducation tout hellénique. En se faisant décerner l'hégémonie de la Grèce, il lui ravit sa liberté, mais la dédommagea en l'associant à sa gloire et accomplissant, par la conquête rapide de l'immense empire des Perses, un vœu national depuis longtemps caressé par les Hellènes. Elle étendit le domaine de la civilisation grecque sur de vastes contrées qui lui étaient restées fermées jusque-là.

Des rivages, auxquels sa propagande avait dû longtemps s'arrêter, les armes du jeune conquérant et de ses successeurs, qui n'en étaient pas moins imbus, lui permirent de pénétrer partout sans obstacle dans l'intérieur du continent asiatique et de s'y répandre jusqu'au golfe Persique et aux confins de l'Inde et de la Bactriane. Les Grecs y affluèrent auprès de toutes les cours, non moins qu'en Égypte, où la création de la grande bibliothèque d'Alexandrie par les Ptolémées fixa même, dès lors, le foyer principal de l'activité scientifique et critique de la nation.

La conquête de l'Orient s'était accomplie avec une telle rapidité qu'à la mort subite du héros macédonien, en 323, rien n'était moins prévu ni plus difficile à réaliser que l'établissement du centre de direction d'un aussi vaste empire à l'extrémité de celui-ci, dans son royaume paternel si éloigné. La nouvelle domination n'ayant encore d'autre lien qu'une force militaire échelonnée depuis l'Olympe jusqu'à l'Indus, elle ne pouvait être maintenue que par un partage territorial entre les lieutenants du grand homme qui l'avait fondée, avec leur aide.

Le grand but d'unification politique que son génie avait poursuivi s'évanouit ainsi comme un rêve et les rivalités inévitables qui éclatèrent, dès le commencement, entre ses successeurs hâtèrent et multiplièrent le fractionnement. Aussi les Grecs ne manquèrent-ils pas de profiter de ces divisions pour se débarrasser de la tutelle dans laquelle les rois de Macédoine persistaient à vouloir les retenir. Au milieu de la confusion générale, deux nouvelles confédérations, la ligue Achéenne et celle des Étoliens, parvinrent à se constituer et à recouvrer un semblant d'autonomie, que stérilisa néanmoins leur impuissance à faire cesser les dissensions qui s'élevèrent entre elles et continuaient d'agiter le reste du pays. De la partie orientale du berceau hellénique, le centre de gravité de son action défensive se trouva ainsi porté, à la veille d'une lutte suprême, chez les populations plus rudes du littoral opposé, où se rassemblaient des nuages plus inquiétants que l'avait été jadis la menace des armées innombrables, mais indisciplinées, du grand roi.

Bien que les Grecs fussent depuis longtemps possesseurs de nombreuses et superbes colonies sur les côtes de l'Italie méridionale, de la Sicile et du midi des Gaules, accessibles à leur cabotage, ils ne s'étaient guère mêlés de ce qui se passait au sein des contrées du Ponent et de l'Italie même, qui toutes étaient encore pour eux, au temps d'Hérodote, comme des pays transatlantiques. Les progrès alarmants que les armes de Rome avaient faits dans la péninsule italique, pendant qu'ils se débattaient contre le joug macédonien, passèrent presque inaperçus. Deux rois d'Épire, Alexandre, l'oncle de son grand homonyme comme frère d'Olympias, et Pyrrhus, le Charles XII de l'antiquité, tentèrent seuls d'y intervenir en faveur des villes grecques menacées, mais n'empêchèrent pas l'achèvement de la conquête. L'affaiblissement dans lequel était tombée la Grèce lui permit encore moins de prendre parti dans la terrible lutte qui ne tarda pas à s'engager entre les maîtres de l'Italie et les Carthaginois,

même après la prise de Syracuse qu'elle entraîna en 212. Rome, au lendemain de la bataille de Zama, se dressa ainsi tout à coup comme la plus formidable puissance du monde, par l'unité de direction comme par la supériorité de ses forces de terre et de mer. Ce n'était pas la tardive résistance de celles de l'Orient divisé qui pouvait désormais arrêter la marche de son ambition grandissante. La Macédoine fut brisée la première, le sac de Corinthe coïncida, en 146, avec la destruction finale de Carthage; la même année, la Grèce fut réduite en province romaine sous le nom d'Achaïe et, dans l'espace de moins d'un siècle, toutes les conquêtes d'Alexandre, jusqu'à l'Euphrate, furent réunies en un même corps de domination, dont les destinées devaient, jusque vers la fin de l'empire d'Occident, se régler sur les bords du Tibre.

A l'est et au nord de la Macédoine, l'intérieur de la Thrace, de la Moesie et de l'Illyrie barbare était resté longtemps presque totalement inconnu. Les Grecs n'avaient sur les Gètes et autres habitants de cette région, encore en majeure partie déserte, que des notions vagues et confuses, qui permettent à peine de les distinguer des Scythes et des Sarmates. Tout leur souvenir de liaisons fortuites avec ces peuples barbares se réduisait à la tradition des noms et des voyages d'un philosophe thrace, Zamolxis, disciple de Pythagore, et du Scythe Anacharsis, ami de Solon. C'est aux Romains qu'est due la formation des premiers établissements sédentaires au nord des chaînes de l'Hémus et de l'Orbelus. C'est aux nombreux colons latins par lesquels s'effectua cette occupation, comme plus tard aussi celle de la Dacie, après la conquête de cette contrée par Trajan, que se rapporte évidemment l'origine du peuple roumain actuel et de son idiome.

Sous la domination romaine, la Grèce encourut la perte complète de son indépendance politique; mais son influence sociale et civilisatrice, loin d'être atteinte par ce changement de condition, ne fit qu'y gagner. Elle devint l'institutrice des maîtres du monde, qui prirent sa belle langue en haute faveur et ses chefs-d'œuvre pour modèles, comme les plus propres à former leur goût dans toutes les branches de la littérature et de l'art. Cette prédilection put même, dans la suite, s'autoriser de l'exemple d'empereurs tels que Marc-Aurèle, qui écrivit, comme on sait, ses *Pensées* en grec. La prépondérance de l'élément hellénique se maintint dans toutes les provinces orientales, pour le gouvernement desquelles il y eut toujours à Rome un secrétariat distinct.

Elle ne put que s'accroître avec la translation de la capitale à Byzance et le triomphe du christianisme, inauguré par Constantin et consommé par Théodose. La révolution qui s'accomplit alors eut naturellement pour effet de faire passer le centre de gravité de la domination impériale dans la région qui renfermait le berceau de la religion nouvelle et en avait été le premier foyer de propagande. Le partage définitif de cette vaste domination, rendu nécessaire par une situation aux périls toujours croissants de laquelle il devenait impossible à un chef unique de tenir tête des deux côtés, fit même retrouver aux Grecs de l'âge byzantin une existence politique indépendante dans cet empire romain d'Orient qui fut un empire grec. Il eut la chance de survivre de près d'un millier d'années à celui d'Occident et aux gloires d'un passé dont il se trouva bientôt, il est vrai, réduit, par suite de sa dégénération profonde, à ne plus figurer qu'une triste épave. Un puéril étalage de pompes asiatiques, accompagné d'un formalisme pétrifiant, le débordement de tous les vices qu'enfante la corruption, d'interminables querelles théologiques, poussées jusqu'à la furie, et le délire abject des factions du cirque, y caractérisent, dès le principe, déshonorent et souvent ensanglantent cette longue période de décadence, d'affaissement et de dissolution, dont le tableau est un des plus affligeants de l'histoire. Du dehors aussi l'empire grec, environné d'ennemis de toutes parts, fut continuellement encore plus menacé que l'Italie même. Pendant qu'en Europe il avait à subir, du v[e] siècle à la fin du vii[e], la suite des terribles invasions des Goths et des Huns, des Slaves ou Esclavons, des Avares et des Bulgares, il n'eut pas moins de peine à se défendre en Asie contre les Sassanides de Perse et les Arabes, qui lui enlevèrent, de 633 à 698, la Syrie avec la Palestine, l'Égypte et toutes ses autres provinces d'Afrique. Il est vrai que, sous Justinien, deux grands capitaines, Bélisaire et Narsès, avaient arraché ces dernières aux Vandales et même reconquis Rome, avec presque toute l'Italie, sur les Goths; mais une grande partie de celle-ci fut reperdue presque aussitôt contre les Lombards; les Grecs ne conservèrent que l'exarchat de Ravenne, jusqu'à l'arrivée des Francs, et en 1060 le Normand Robert Guiscard, en s'emparant de la Pouille et de la Calabre, les expulsa complètement. Dans la péninsule orientale, les lauriers de Justinien n'avaient pas empêché les Bulgares de piller la Thrace jusqu'aux environs de Constantinople, voire même de faire une pointe en Asie, au delà de l'Hellespont, ni les Esclavons de ravager la Grèce, à l'exemple

des Goths, jusqu'aux extrémités du Péloponèse, où ces incursions se renouvelèrent encore au VIIIe siècle, à l'époque des Iconoclastes. Sous le règne précité, si l'on peut en croire Procope, elles se traduisaient pour tout l'empire, avec l'enlèvement d'une foule d'otages, hommes, femmes et enfants, par une perte annuelle de non moins de 200 000 âmes. Ces peuples slaves, rendus sédentaires par leur conversion au christianisme vers la fin du IXe siècle, s'établirent alors sous la dénomination de Bulgares et celles de Serbes (*Serbli*), Rasciens, Bosniaques, Croates, etc., au sud du Danube et sur les revers des Balkans, ainsi qu'aux bords de la Save et en Illyrie, sur les territoires qu'ils y occupent encore. Presque toujours en guerre ou en révolte, ils formèrent plusieurs royaumes, qui ne furent jamais que temporairement soumis à l'autorité des empereurs grecs. Au nord du Danube, le mouvement incessant des Cumans et autres nomades de race turque ne s'arrêta que dans la période du XIIIe au XIVe siècle. N'ayant que des frontières mal assurées et difficiles à garder, en raison de leur étendue même, l'empire, continuellement assailli de tous les côtés, ne se maintenait que par le point d'appui ferme de l'admirable position maritime, militaire et commerciale, entre l'Europe et l'Asie, du bassin fermé de son centre métropolitain. Il ne dut même plusieurs fois son salut qu'au feu grégeois, composition mystérieuse dont le principal élément chimique devait être le pétrole, suivant Gibbon. Éminemment propre à terrifier des armées et à détruire des flottes procédant sans artillerie, elle suffit pour la défense de Constantinople, lors des deux sièges de cette capitale par les Sarrasins (de 668 à 718), et ne fut pas moins efficacement employée à brûler les barques des Varègues russes, dans leurs expéditions successives des années 865, 904, 941 et 1043, qui furent comme un vague prélude des descentes ultérieurement effectuées par les Cosaques sur les rivages turcs de la mer Noire, dans les temps modernes.

Sous la conduite de Svatoslav les Russes, marchant sur le corps des Bulgares, n'avaient même pas craint de s'avancer par terre, en 970, jusqu'à Andrinople, d'où ils furent repoussés cependant par l'empereur Jean Zimiscès. De cette époque orageuse date la fameuse prophétie, d'après laquelle, suivant une inscription gravée par une main inconnue au bas d'une statue byzantine, ils deviendront un jour les maîtres de Constantinople, et dont les chances d'accomplissement frappèrent l'esprit du célèbre historien que nous venons de mentionner. Afin de conjurer le danger, Basile II et son frère

Constantin ne négligèrent rien pour gagner l'amitié des grands princes de Kief, en usant des moyens par lesquels les empereurs du VIIIe siècle s'étaient procuré l'alliance des Khazares. Ils y réussirent en décidant Vladimir le Grand à se faire chrétien et lui accordant leur sœur Anne pour épouse. Une politique semblable avait déterminé le mariage d'une autre fille de Zimiscès, Théophanie, avec l'empereur d'Allemagne Otton II. Mais les querelles du patriarche de Constantinople Photius avec la papauté romaine (de 867 à 879) et l'excommunication des Grecs sous le pontificat de Saint-Léon, en 1054, consommèrent le schisme d'Orient, qui les isola du monde occidental. Aussi les trois premières croisades pouvaient-elles menacer l'existence même de leur empire, déjà si affaibli en Europe par le harcellement de ses voisins slaves, et en Asie par les progrès des Turcs seldjoucides, qui s'étaient attribué le pouvoir temporel des califes de Bagdad. Alexis Ier Comnène ne parvint à détourner la tempête, qui semblait devoir emporter son trône, qu'à force de souplesse, de ruse et de perfidie. Il sut même, en s'abstenant de toute participation active à la guerre sainte, très habilement profiter du moyen qu'elle offrait de mettre l'empire à couvert des armes turques, non moins redoutées par lui. Seules les trois principales républiques marchandes de l'Italie, intermédiaires indispensables dont les navires avaient le monopole de fait du transport des croisés, parvinrent à y nouer des relations fructueuses, qui ne tardèrent pas à leur procurer une grande influence sur ses destinées politiques, dont leurs rivalités firent deux fois changer le cours. On trouverait, sans forcer la comparaison, dans les tiraillements qui en résultèrent pour le Bas-Empire plus d'un rapport d'analogie avec les extrémités auxquelles la Porte ottomane, glissant sur la même pente, a fini par être réduite à son tour. Comme Amalfi, dont la prospérité ne fut que passagère, Venise avait acquis de bonne heure, à Constantinople et dans tout l'empire grec, des immunités, des privilèges et des établissements fixes pour son commerce, auquel Pise et Gênes ne tardèrent pas cependant à y faire aussi concurrence. Mais la loge vénitienne dans le faubourg de Péra était la plus considérable et elle se sentait assez forte pour braver au besoin le gouvernement impérial. Des faveurs accordées aux Pisans par l'usurpateur Alexis III et de plus justes griefs, remontant aux règnes de Manuel et d'Andronic Comnène, excitèrent le ressentiment de la république de Saint-Marc. L'occasion de tirer vengeance d'un affront et de réparer le dommage fait à ses nationaux s'offrit dans

la quatrième croisade, qu'elle détourna de son objet, en se chargeant non seulement du transport de toute l'armée, mais y joignant elle-même une puissante flotte de guerre, commandée par le doge Henri Dandolo. La prise de Constantinople, le démembrement de l'empire grec et l'établissement d'un empire latin, dont la couronne échut à Baudouin, comte de Flandre, en 1204, tels furent les résultats bien connus de cette expédition. Dans le partage, l'empereur élu n'eut que le quart du territoire conquis en Europe, avec la capitale ; les trois quarts restants furent attribués par moitiés égales à la république de Venise et aux autres chefs de la croisade. Les Vénitiens s'adjugèrent la part du lion : trois des huit quartiers de Constantinople, la Morée, où l'industrie de la soie, que Justinien y avait introduite, était encore très florissante alors, les plus fortes places et meilleurs ports du littoral, avec les îles les plus fertiles et les mieux cultivées, formant une chaîne ininterrompue de stations militaires et commerciales depuis l'Adriatique jusqu'au Bosphore. Dans l'Épire, en Étolie et en Thessalie seulement, le bâtard Michel l'Ange, maître de la forteresse de Durazzo, sauva un débris de la domination grecque, sur lequel il régna avec le titre de despote. Les autres princes encore vivants les plus rapprochés du trône qui venait de s'écrouler, passèrent dans l'Asie Mineure, à laquelle ne s'était pas étendue la conquête latine. Le gendre d'Alexis III, Théodore Lascaris, s'étant mis en possession de la presque totalité des provinces encore fidèles, revêtit la pourpre impériale à Nicée, tandis que de son côté Alexis, l'héritier des Comnènes, prit dans son petit gouvernement de Trébizonde le titre de duc, que son arrière-petit-fils crut devoir changer aussi contre le plus pompeux d'empereur.

Le régime féodal qui, sous l'influence des idées du temps, prévalut dans l'organisation du nouvel empire de Constantinople, l'établit sur une base fausse qui en compromit d'avance l'affermissement, en l'empêchant de prendre aucune cohésion. On créa un royaume de Thessalonique ou de Macédoine, dont Théodore, le frère et successeur du despote d'Épire, ne tarda pas à s'emparer, en se qualifiant lui aussi d'empereur. On constitua en outre, au profit des principaux seigneurs français et de nobles vénitiens, un grand nombre de fiefs, qui les isolèrent les uns des autres et parmi lesquels figurèrent des duchés d'Achaïe, d'Athènes et de Naxos ou de l'Archipel, un comté de Céphalonie, etc. Ces barons maintinrent leur pouvoir tyrannique jusqu'à l'époque de la conquête ottomane, dans les îles même jusqu'au commencement du XVIe siècle ; mais

l'empereur de Constantinople, privé de leur appui, sans racines dans le pays et ne recevant plus que de faibles secours d'Occident, vit se resserrer de plus en plus autour de la capitale le cercle étroit de sa précaire souveraineté, constamment battue en brèche d'un côté par les Grecs et de l'autre par les Bulgares. Baudouin Ier qui, dès le commencement de son règne d'un an, eut moins de puissance réelle que l'empereur de Nicée, tomba entre les mains de ce peuple à demi sauvage et mourut dans la captivité. De ses héritiers et successeurs, qui luttèrent vainement pour améliorer leur situation, le dernier, Baudouin II de Courtenai, n'ayant pas mieux réussi dans ses sollicitations d'un secours efficace auprès des cours d'Occident, dut, pour subsister dans sa détresse, mettre en vente la couronne d'épines du Seigneur, d'autres reliques et jusqu'au plomb de la toiture des églises de Constantinople. A bout d'expédients, il fut obligé de céder, en 1261, devant la contre-révolution qui restaura, dans la personne de Michel Paléologue de Nicée, l'empire grec sur le Bosphore, mais ne lui épargna pas les tourments d'une agonie qui devait encore se prolonger pendant près de deux siècles. La chute de l'empire latin eut pour effet immédiat de substituer à la prépondérance vénitienne, dans le commerce du Levant et de la mer Noire, celle de leurs rivaux génois, qui avaient assisté Michel dans son entreprise. Rien n'empêcha même plus ces derniers de prendre l'attitude de maîtres dans la capitale, après la défaite qu'ils firent essuyer en 1352, dans les eaux voisines, à une escadre gréco-vénitienne avec laquelle Jean Cantacuzène, investi de la pourpre comme tuteur de Jean Paléologue, avait espéré de pouvoir réprimer leur insolence.

C'est aux descendants d'une petite tribu turque de quelques centaines de familles, qui débuta par la garde des frontières au service des sultans seldjoucides de Konieh, qu'il était réservé de porter les derniers coups à l'empire byzantin, ainsi qu'à la puissance commerciale de Gênes en Orient. Les exploits du jeune Ertogroul, son chef, lui avait valu à titre de fief un petit territoire, qu'il venait d'enlever aux Grecs en Phrygie et que son fils Osman ou Ottoman Ire, dont le nom est resté attaché à la tribu, agrandit par la prise de Kara-Hissar. La dissolution de l'empire des Seldjoucides, brisé par les Mongols vers la fin du siècle, ouvrait un vaste champ à l'ambition de ses anciens vassaux, qu'elle rendit indépendants. Belliqueux et juste, comme son père Osman, et de plus adroit politique, Orkhan soumit à ses armes, de 1326 à 1339, Pruse où il établit sa

résidence, Nicée, le plus fort boulevard de l'empire grec en Asie, et Nicomédie. L'empereur Jean Cantacuzène dut consentir à lui donner sa fille en mariage. Promoteur zélé de l'islamisme, Orkhan prit le titre de *padichah* et de l'entrée de son palais, dont il reste encore de magnifiques ruines, le nom de *sublime porte* a passé à la cour du Grand Seigneur. Il forma le premier des cavaliers en corps réguliers de *spahis* et créa, pour servir de noyau à l'infanterie turque, cette fameuse milice des janissaires (*yéni-tchéri* ou nouvelles troupes) qui, maintenue par une discipline sévère, devint l'instrument formidable avec lequel ses successeurs brisèrent plus d'une fois les forces incohérentes des armées féodales de l'Occident. Déjà vers la fin de son règne le croissant franchit l'Hellespont et, en 1357, le jeune Soliman, son fils, s'empara de Gallipoli. Le frère et successeur de ce dernier, Amurat ou Mourad Ier, s'étant rendu maître en 1361 d'Andrinople, où il transféra le siége de son empire, Constantinople se trouva dès lors menacée de près, pendant que de l'autre côté l'invasion turque, en franchissant les Balkans, jetait aussi l'épouvante parmi les peuples slaves, sur lesquels il remporta en 1389 la première victoire de Cassovie ou Kossovo. Il y périt au milieu de son triomphe, que déplorèrent longtemps les Serbes, dans leurs chants nationaux, comme la date de leur asservissement. Son fils Bajazet, poursuivant le cours de ses succès, consolida son pouvoir dans l'Asie Mineure, en y écrasant toutes les principautés rivales, mit le siége devant Constantinople en 1393 et défit complètement en 1396, à Nicopolis sur la rive droite du Danube, le roi de Hongrie, Sigismond, et les 60000 croisés avec lesquels il était entré en campagne.

Le triste fantôme de l'empire grec était réduit à l'état de dépendance le plus humiliant quand Timour, en fondant sur l'Asie Mineure, lui procura un nouveau répit. Accouru pour arrêter le torrent, Bajazet s'engagea en 1402, à Ancyre, dans une lutte de géants où il fut battu et fait prisonnier. Cette catastrophe faillit entraîner le démembrement de son empire. Il est difficile de dire ce qui serait advenu d'une telle anarchie si Mahomet Ier n'était parvenu, en 1413, à rétablir l'unité du pouvoir. Ce prince, doué d'un génie vraiment pacifique, l'employa à raffermir sa domination plutôt qu'à l'étendre. Mais sous le règne de son fils Amurat ou Mourad II, les Turcs reprirent l'offensive. En 1430, ils enlevèrent Thessalonique aux Vénitiens, dépouillèrent les Grecs de presque toutes les places qui leur appartenaient encore sur la mer Noire et,

pénétrant dans la Grèce proprement dite, y renversèrent en 1446 les murailles de Patras et de Corinthe. En Albanie toutefois et sur le Danube, deux héros chrétiens, Skanderbeg et Hunyade, arrêtèrent un moment leurs progrès. Repoussé par ce dernier en 1443 jusqu'à l'Hémus, Mourad se vengea l'année suivante de cet échec par la défaite du jeune Ladislas V, roi de Hongrie, sous les murs de Varna, et en 1448 le fameux champ de Kossovo fut le théâtre d'une seconde défaite des chrétiens, commandés par Hunyade lui-même. Mais en Épire la résistance opiniâtre de Skanderbeg brava tous les efforts de Mourad et de son successeur Mahomet II. Ce grand conquérant et politique donna une organisation solide au corps des oulémas et fixa la hiérarchie des fonctionnaires de l'empire, mais fit tache à sa gloire par la cruauté d'une partie de ses actes et de ses maximes de gouvernement. L'empire des Paléologues, enveloppé de toutes parts, se trouvait réduit à Constantinople. Il lui donna le coup de grâce en 1453. Assiégée par terre et par mer, la capitale, noblement défendue par son dernier empereur Constantin Dracosès, qui mourut en se dévouant sur la brèche, ne prolongea pas sa résistance. Le vainqueur la livra au pillage, ne lui épargnant que l'incendie, mais s'appliqua ensuite par de sages mesures à y ranimer la prospérité et accorda aux chrétiens le libre exercice de leur culte. La chute de Trébizonde et des Comnènes suivit en 1461.

L'empire grec d'Orient, qui ne retrouva un moment de gloire qu'à la fin de sa longue agonie, eut la singulière destinée de traverser le moyen âge comme un pont vermoulu, avec l'office providentiel de relier directement l'antiquité aux temps modernes. Continuellement battu par les flots de la barbarie, il n'en servit pas moins, pendant les croisades, à faire apprécier les jouissances du luxe au monde occidental et ne s'écroula pas sans lui transmettre le dépôt presque oublié d'une plus belle partie de l'héritage du génie hellénique. On évaluait à 120 000 le nombre des manuscrits qui disparurent dans le sac de Constantinople, mais ce qu'ils contenaient de plus précieux fut heureusement sauvé du naufrage et porté en Italie, où la graine semée leva richement et détermina la Renaissance.

La nouvelle de la grande catastrophe consterna l'Occident, bien que le concile de Florence n'eût que momentanément fait trêve, en 1439, à l'animosité qui régnait depuis le schisme entre les deux Églises. Mais Gênes et Venise étaient sur leur déclin ; la Hongrie,

malgré le génie de Mathias Corvin, ne pouvait suffire qu'à la défensive; la lutte de la royauté avec la puissance féodale des ducs de Bourgogne, dans la maison de Valois, et les démêlés postérieurs de Charles le Téméraire avec les Suisses, la guerre des Deux-Roses et les affaires de Bohême absorbaient la France, l'Angleterre et l'Allemagne, où sommeillait sur le trône impérial l'indolent Frédéric III d'Autriche. « La chrétienté », gémissait dès lors le secrétaire de l'empereur, le docte Enée Sylvius Piccolomini, « est un corps sans tête, une république sans lois ni magistrats... Le pape et l'empereur ne savent pas commander et personne ne veut obéir. Chaque État a son prince et chaque prince poursuit un intérêt distinct », vérité dont il fit de nouveau l'expérience après avoir lui-même ceint la tiare sous le nom de Pie II, en 1458. Si plus tard l'ambition porta Charles VIII et Ferdinand le Catholique à se faire céder les droits des Paléologues, François I[er] jugea plus avantageux de s'allier avec Soliman II en 1535.

L'échec de Mahomet II sous les murs de Belgrade, dernier exploit d'Hunyade en 1456, fut bientôt réparé par une longue suite de victoires du Croissant. La Serbie était réduite en province ottomane et la Grèce domptée. La Valachie payait tribut depuis 1393. La conquête de la Bosnie, qui renforça de 30 000 de ses enfants le corps des janissaires, fut assurée en 1467 par celle de l'Herzégovine, après la mort de l'héroïque Skanderbeg. Ce fut l'époque de la conversion intéressée d'une partie des Slaves et des Arnautes à l'islamisme. En Asie, la Caramanie venait d'être incorporée à l'empire turc. Sur les frontières du nord, les Akindjis, corps irréguliers de pillards, répandaient l'effroi par leurs incursions sur les territoires de la Hongrie, de l'Autriche et de la république de Venise, qui perdit l'Eubée en 1470 et dut, après la prise de Scutari en 1478, renoncer à une partie de ses possessions grecques et illyriennes. Dès 1475 les Génois aussi avaient perdu Kafa et les khans de Crimée accepté le vasselage de la Porte. En 1480, la flotte de Mahomet II détruisait Otrante sur la côte de la Pouille. Rome, menacée du sort de Constantinople, ne dut peut-être son salut qu'à la mort subite du conquérant, après laquelle plusieurs États d'Italie et le pape lui-même s'empressèrent de rechercher l'alliance de Bajazet II, son pacifique successeur. Le terrible Sélim I[er], de 1514 à 1517, vainquit Ismaël-chah, le fondateur de la dynastie des Sofis de Perse, auquel il arracha la Mésopotamie supérieure, le Kourdistan et Tébriz, soumit la Syrie et acheva la conquête de

l'Égypte sur les Mamelouks en trois mois. S'étant fait céder le califat par le dernier titulaire abbasside, il reçut les hommages du chérif de la Mecque et de tous les princes du nord de l'Afrique. Étendue sur trois parties du monde, la puissance ottomane fut portée à son apogée par le grand Soliman II. Les débats de la maison d'Autriche avec l'aristocratie hongroise, le travail de la réforme religieuse en Allemagne et la longue rivalité de Charles-Quint et de François Ier, facilitèrent ses triomphes. En 1526, après avoir défait à Mohatz le roi Louis II, qui se noya dans sa fuite, il poussa en Hongrie jusqu'à Bude; quatre années auparavant l'île de Rhodes avait succombé; en 1529 il arriva jusque sous les murs de Vienne. En Asie, il enleva à la Perse Bagdad, la Géorgie et le Chirvan. Maître d'Alger, son grand amiral, Chereddin Barberousse, prit encore Tunis, qu'il perdit néanmoins en 1535 contre Charles-Quint. Pendant que la Moldavie aussi était soumise au tribut, la Bessarabie réduite en sandjak, Bude avec une grande partie de la Hongrie en pachalik et la Transylvanie érigée en principauté vassale de la Porte, en faveur de la maison de Zapolya (1541), les Turcs soumettaient l'Hedjaz et l'Yémen en Arabie. Mais en 1552 la conquête du banat de Temesvar par les armes turques fut suivie pour elles de grandes pertes en Hongrie, et en 1566 le sultan, dans une dernière campagne, ne parvint à s'emparer qu'après vingt assauts de la petite place de Szigeth, devant laquelle il mourut.

Le faste de Soliman avait semé des germes de désorganisation dans son vaste empire, dont le déclin commença du jour où la série des grands empereurs fut close avec lui; mais le génie de quelques vizirs sut encore, pendant quelque temps, maintenir le prestige acquis. Le ressort de l'islamisme s'affaiblit au détriment de ses institutions, dès que l'ascendant personnel des sultans vint à manquer. Le fanatisme musulman, en perdant de sa force extérieurement, se retourna de la manière la plus funeste contre les peuples sujets, dont l'oppression croissante accéléra matériellement aussi la ruine intérieure. Les successeurs de Soliman II, plongés dans les voluptés du harem, ne parurent plus que rarement à la tête des armées, dont le commandement fut, ainsi que tout le soin des affaires de l'État, abandonné aux mains de leurs vizirs ou à celles de créatures indignes. La loi impitoyable de Mahomet II, autorisant le fratricide impérial pour tarir la source des révoltes que peut entraîner un changement de règne, faillit perpétuer ces meurtres atroces. Les princes du sang d'Osman qu'épargnait le chef

régnant de leur famille, amollis et corrompus dès l'âge le plus tendre par un vil entourage de femmes et d'esclaves, étaient plus tard relégués dans un cachot, d'où ils ne montaient quelquefois sur le trône que pour le déshonorer. De basses intrigues de palais firent oublier la tradition de l'ancienne politique. La dynastie était maintenue par le respect des vieux usages, seul lien possible entre les éléments disparates de cette vaste domination; mais elle n'était guère ménagée dans la personne de ses membres, pour lesquels il n'y avait d'autre alternative que le sceptre ou la prison et la mort. La milice des janissaires ne tarda pas à se montrer beaucoup moins jalouse de sa gloire que de ses privilèges, qui finirent par se transmettre héréditairement dans les familles de ses affiliés ou *yamaks*, au nombre de 300,000 à 400,000. L'esprit de caste et de licence l'envahit et, ses prétentions grossissant tous les jours, elle se changea en une masse turbulente que l'on vit de concert avec les oulémas, les oracles de la superstition et des préjugés populaires, marcher de révolte en révolte, disposer du trône, nommer, déposer et quelquefois même égorger les sultans. Telle est encore au fond aujourd'hui, moins les janissaires et avec l'adoucissement d'une diminution notable dans le recours aux crimes d'État et dans la barbarie des supplices ou de la forme de séquestration, la nature du régime de sérail qui a remplacé, en Orient, l'ancienne cour byzantine et en partie marché sur ses traces.

Ce fut, sous le règne de l'ivrogne Selim II, la brillante victoire navale de Lépante qui porta, en 1571, la première atteinte au prestige ottoman. Cependant les Turcs obtinrent encore de la Perse la cession définitive de l'Arménie en 1590 et, sous un prince guerrier Mourad IV, celle de Bagdad en 1638. Replongé dans les plus affreux désordres pendant la minorité de Mahomet IV, l'empire retrouva encore dans les grands vizirs Méhémet, Ahmed et Moustapha Kœprili des hommes capables de dompter les révoltes et de rendre de l'éclat à ses armes. Ahmed perdit, il est vrai, en 1664 contre Montecucculi la bataille de Saint-Gothard, avant laquelle les Akindjis n'avaient pas craint de pousser leurs ravages jusqu'en Moravie et en Silésie, mais il n'en conclut pas moins à Temesvar une paix avantageuse pour la Porte, s'empara en 1669 sur les Vénitiens de l'île de Candie, dont le siège durait depuis vingt-quatre ans, et se maintint contre la Pologne en possession de la Podolie, malgré la victoire que Jean Sobieski remporta en 1673 à Khotine. Son gendre

et successeur Kara-Moustapha compromit tous ces avantages par sa témérité. Appelé par le rebelle hongrois Tékéli, il entreprit en 1683 le second siège de Vienne, dans lequel cette capitale courut de grands dangers, mais trouva dans le prince Charles de Lorraine et Sobieski des sauveurs, qui taillèrent en pièces l'armée du grand vizir. Ce fut le commencement d'une série de victoires des Impériaux qui transportèrent le théâtre de la guerre au sud du Danube et de la Save, et dont Venise aussi profita pour reconquérir la Morée. Moustapha Kœprili reprit Belgrad, mais périt en 1691 à la bataille de Salankémen. La défaite complète des Turcs par le prince Eugène de Savoie à Zentha et les progrès des Impériaux en Bosnie déterminèrent, en 1699, la conclusion de la paix de Carlowitz, qui rendit à l'Autriche la Transylvanie et la Hongrie, moins le Banat, à la Pologne toute la Podolie, avec la partie de l'Oukraine que possédaient les Turcs, et à Venise, outre la Morée, quelques places en Dalmatie. Les Russes, auxquels il tardait d'atteindre la mer au midi par le Don, venaient aussi de s'emparer une première fois (en 1696) de la forteresse d'Azof. Convoitant la Crimée, Pierre le Grand commençait à prendre une attitude menaçante vis à vis de la Porte, contre laquelle ses successeurs ne tardèrent pas à prendre le rôle de vengeurs du Bas-Empire.

Sous Ahmed III qui établit, vers la fin de son règne, la première imprimerie à Constantinople, la Turquie, poussée par Charles XII, réfugié sur son territoire, à recommencer les hostilités, eut d'abord l'avantage sur le tsar en 1711, quand intervint le traité du Pruth, et reprit d'un autre côté la Morée sur les Vénitiens en 1715; mais, vaincue par le prince Eugène à Peterwardein et à Belgrad, elle fut obligée de souscrire en 1718 au traité de Passarovitz. Il valut à l'Autriche, outre le Banat qu'elle conserva, une partie de la Serbie, quelques districts sur la rive droite de l'Unna et la Petite Valachie jusqu'à l'Olt, qu'elle fut obligée de rendre après la reprise des hostilités, à la paix de Belgrad en 1739, malgré les avantages que son alliée la Russie, profitant d'une puissante diversion que lui ménagea Chah Nadir du côté de la Perse, avait remportés en Moldavie.

Inquiété par les armements de la Russie qui, depuis l'avènement de la grande Catherine, prenait une attitude de plus en plus menaçante, le nouveau sultan Moustapha III rompit de rechef avec elle; mais ses armées ne firent qu'essuyer des revers et en 1770 la flotte turque fut anéantie à Tchesme. Roumantsof, après avoir

franchi victorieusement le Danube et cerné le grand vizir à Choumla, dicta en 1774 les conditions de la paix de Koutchouk-Kaïnardjé, qui détacha entièrement la Crimée de la Porte et devint la base de tous les triomphes ultérieurs de la Russie contre les Turcs, en lui reconnaissant par l'article 16 le droit d'ingérence dans leurs démêlés avec les hospodarats danubiens. Catherine sut même gagner à ses desseins l'empereur Joseph II, après que Marie-Thérèse eut obtenu de la Porte, en 1777, la cession de la Bukovine. En 1789 le feld-maréchal Loudon prit Belgrad. Un changement dans la politique de l'Autriche détermina la restitution de cette place, à la paix de Sistova en 1791 ; mais il n'arrêta pas, dans le cours de leurs exploits, les Russes commandés par Souvarof, qui après l'assaut d'Ismaïl s'avancèrent jusqu'aux portes de la Bulgarie. La paix conclue en 1792 à Jassy marqua la limite de l'empire de Catherine au Dniester.

Le libéral et généreux Sélim III avait apporté sur le trône, en 1789, l'esprit du bien et des réformes. Lors de l'expédition de Bonaparte en Égypte, il se laissa entraîner par l'Angleterre à s'unir en 1798 avec cette puissance et avec la Russie elle-même contre les Français, dans cette contrée et en Syrie. Mais le rétablissement de la paix, en 1802, ne lui fit pas recouvrer l'Égypte, qui retomba au pouvoir des Mamelouks, pendant qu'en Arabie les sectaires Wahabites s'emparaient des villes saintes et qu'en Europe la Serbie, à laquelle on refusait un hospodar, se révoltait sous Tcherni-George en 1804. Le rapprochement que le général Sébastiani opéra entre la Porte et la France ralluma la guerre avec la Russie, qui fit occuper en 1806 Jassy et Bucharest, pour tendre la main aux Serbes insurgés. La flotte anglaise de l'amiral Duckworth força les Dardanelles en 1807 et parut devant Constantinople, mais y fut arrêtée par la résistance des Turcs. Cependant la jalousie des janissaires contre les nouveaux réguliers (*seymens*) de la formation de l'intrépide et loyal pacha de Roustchouk, Moustapha Baïraktar, élevé par le sultan novateur au rang de grand-vizir, ne tarda pas, conjointement avec les intrigues du nouveau moufti, à faire éclater des émeutes sanglantes qui finirent par la déposition et la mort tragique de Sélim. Baïraktar, après de vains efforts pour sauver son infortuné maître et l'installation sur le trône vacant de Mahmoud II, second fils du sultan Abdoul-Hamid, périt lui-même dans une sédition furieuse qui le réduisit à l'extrémité héroïque de se faire sauter dans son palais assailli par la populace, en novembre 1808. Obligé de composer avec les auteurs du mouvement, Mahmoud n'en résolut pas

moins, dès lors, d'abattre la milice orgueilleuse qui entourait de tant de périls le trône des sultans. Ne songeant qu'à s'y affermir, il commença par faire étrangler le fils de son frère Moustapha IV, enfant de trois mois, et noyer dans le Bosphore trois sultanes enceintes. Il restait ainsi le seul représentant de la dynastie impériale. Puis il s'appliqua surtout à gagner les oulémas et parvint ainsi, en 1826, à se débarrasser des janissaires par un massacre général. Dans l'intervalle cependant, cet homme cruel déploya comme souverain, au milieu de guerres malheureuses et de calamités sans cesse renaissantes, une rare énergie avec ses sujets continuellement en révolte et non moins de fierté vis-à-vis des puissances étrangères.

La lutte avec la Russie s'étant ranimée après la paix de Tilsit, les armées du tsar envahirent de nouveau la Moldavie et la Valachie. La conclusion de la paix de Bucharest, qui lui permit d'en retirer ses troupes et lui donna la Bessarabie en 1812, au moment où Napoléon venait l'attaquer au cœur même de son empire, fut peut-être une faute de la part des Turcs. Les stipulations du même traité en faveur de la Serbie n'éteignirent pas la révolte dans cette province. Après la fuite de Tcherni-George, elle s'y ralluma même avec plus de violence en 1815, sous Milosch Obrenovitch, élu prince en 1817 et que le sultan fut obligé finalement de reconnaître comme vassal héréditaire, en 1834. La trahison avait délivré en 1822 Mahmoud d'Ali, pacha de Janina, le plus indomptable de ses satrapes visant à l'indépendance. Mais les efforts des Turcs pour s'emparer de l'Épire, que ce monstre avait tyrannisée pendant trente-quatre ans, firent éclater l'insurrection hellénique, depuis longtemps préparée par la fameuse association nationale de l'hétérie. L'obstination du sultan, qui détermina en 1827 l'intervention de la France, de l'Angleterre et de la Russie, ne fut brisée qu'après le désastre de Navarin, dans la même année. Les mouvements insurrectionnels de Valachie et de Moldavie, avant-coureurs de celui de la Grèce, n'avaient pas répandu moins d'irritation au nord du Danube. Ils servirent l'ambition de la Russie. Se faisant un grief de l'inobservance des engagements contractés par la Porte à l'égard des deux principautés dans le traité d'Akerman en 1826, elle rouvrit les hostilités et fit les deux campagnes qui aboutirent en 1829 à la signature de la paix d'Andrinople. Mahmoud II y fut obligé de reconnaître formellement le nouvel État grec et le protectorat du tsar sur les principautés, ainsi que de renoncer au

district géorgien ou ibérien d'Akhaltzike, qui venait également de lui être enlevé en Asie.

Du côté du sud aussi l'horizon s'assombrissait. Depuis 1811 Mehemet-Ali, après avoir fondé sa puissance sur la ruine de la domination des Mamelouks et de celle des Wahabis, aspirait à l'indépendance complète et à des agrandissements nouveaux, c'est-à-dire au gouvernement héréditaire de l'Egypte, de l'île de Candie, qu'il possédait déjà, et de la Syrie. Les victoires de son fils Ibrahim, à Konieh en 1832 et à Nézib en 1839, mirent l'empire turc à deux doigts de sa perte. Il ne dut son salut après la première qu'au secours de la Russie, fourni avec un empressement qui fut payé dans le fameux traité d'alliance offensive et défensive d'Unkiar-Skelessi (du 8 juillet 1833), par l'engagement de la Porte de tenir le détroit des Dardanelles en toute circonstance fermé aux bâtiments de guerre des autres nations. La mort épargna la douleur de la seconde de ces défaites à Mahmoud II, auquel succéda son fils Abdoul-Medjid, quinze jours après l'avènement duquel le kapudan-pacha livra la flotte turque au pacha d'Egypte. Tous ces désastres achevèrent de faire tomber la Turquie sous la tutelle des grandes puissances européennes. Le 15 juillet 1840 l'Angleterre, la Russie, l'Autriche et la Prusse, conclurent un traité pour lui venir en aide, sans la participation de la France, favorable à Mehemet Ali. Les mesures dont il fut suivi imposèrent à ce dernier l'obligation d'évacuer la Syrie et de rendre la flotte. L'année suivante, le sultan dut néanmoins consentir à l'érection du gouvernement d'Egypte en vice-royauté héréditaire. Le concert avec la France fut rétabli, dans ces conditions, par le traité de Londres du 13 juillet, qui annula dans le régime de clôture des détroits la clause de 1833 que la Russie avait stipulée en sa faveur. Mais l'empereur Nicolas n'entendait pas renoncer au rôle d'arbitre que lui avait ménagé le traité d'Andrinople, dans les démêlés sans cesse renaissants entre la Porte et les nombreux coréligionnaires des Russes, qu'elle compte parmi ses sujets et chez lesquels il y a toujours, pour conspirer contre elle, un accord tacite entretenu par la haine du joug commun. Sur le refus du sultan d'accorder au tsar le protectorat formel de tous les chrétiens grecs de la Turquie, les armées russes franchirent de nouveau le Pruth, en juillet 1853, et provoquèrent ainsi l'alliance anglo-française qui conduisit à l'expédition de Crimée, en même temps qu'à l'occupation des hospodarats par l'Autriche. Le traité de Paris de 1856 écarta la Russie des embouchures du Danube, déclara libre la

navigation sur ce fleuve et neutralisa la mer Noire, dans ce sens qu'elle devait être ouverte à la marine marchande de toutes les nations, mais interdite aux flottes de guerre des empires riverains même, restriction dont le cabinet de Saint-Pétersbourg a obtenu la levée en 1871 (v. p. 46). La garantie collective de l'intégrité de l'empire ottoman, admis dans le concert européen, ne s'est montrée depuis guère plus efficace que celle dont le même traité proclama la substitution au protectorat russe dans les principautés de Valachie et de Moldavie. Le plus important mais le plus difficile, c'était de tarir en Turquie la source du mécontentement et des troubles perpétuels. Tous les efforts du zèle réformateur de l'énergique et violent Mahmoud II n'avaient pu vaincre la force des anciens préjugés, ni remédier aux vices de l'organisation fondamentale du régime turc. Son successeur n'eut pas plus de succès dans ses tentatives. Le hatti-chérif de Gulhané du 3 novembre 1839 devait inaugurer une nouvelle ère, avec les garanties que le sultan promettait de fournir à tous ses sujets sans distinction de religion, pour l'immunité de leurs personnes, de leur honneur et de leurs biens, comme aussi contre l'arbitraire dans la levée des impôts et le recrutement. Mais l'octroi de cette charte, que suivit la rédaction d'un code pénal, ne pouvait suppléer au défaut absolu des moyens nécessaires pour en vivifier les dispositions, plier la pratique aux principes qu'elle établissait et faire rentrer de la vigueur dans un corps délabré. Elle resta lettre morte et il en a été de même, depuis, du firman de promulgation des 21 points de réforme intérieure acceptés par le sultan à la date du 26 janvier 1856, du nouvel iradé du mois de décembre 1875 par lequel Abdoul-Aziz imagina d'obvier à l'insistance des trois cours impériales, et plus récemment, sous le règne de son neveu-Abdoul-Hamid et le grand-vizirat de Midhat-pacha, de la constitution du 23 décembre 1876, avec son simulacre d'un parlement à deux chambres, que l'on fit siéger pour la forme du 19 mars 1877 au 14 février de l'année suivante. Toutes ces mesures, dépourvues de sincérité pour la plupart, n'empêchèrent pas l'agitation intérieure de se renouveler sans cesse. Aux révoltes des pachas de Bagdad et de Skodra en Albanie, ainsi que des populations chrétiennes de la Bosnie en 1831, que Mahmoud parvint à réprimer non sans peine, on vit en succéder de nouvelles dans cette province et dans le pachalik de Sivas en Anatolie, qui furent étouffées en 840; puis dans l'île de Candie, la Syrie et les villes saintes, échappées à la domination du pacha d'Égypte, ainsi que dans l'Épire et

chez les Grecs de la Crète, de la Thessalie et de la Macédoine, de 1866 à 1867. Des concessions faites aux chrétiens du Liban et l'expédition française de 1860 venaient à peine d'apaiser la Syrie, comme l'évacuation de Belgrad et des autres forteresses turques, en 1867, un nouveau mouvement hostile de la Serbie, quand éclatèrent les premiers troubles de la Bulgarie, fomentés par le cabinet de Saint-Pétersbourg. Ils furent cruellement réprimés par le gouverneur de la province, Midhat-pacha. Mais lorsqu'en 1875 les chrétiens de l'Herzégovine et de la Bosnie se remirent en insurrection, d'intelligence avec les émissaires du gouvernement russe et avec leurs frères slaves de toutes les provinces limitrophes, les Monténégrins et les Serbes aussi reprirent les armes. La défaite qu'essuyèrent ces derniers, malgré les secours d'hommes, d'argent et de munitions que leur avait fournis la Russie, concourut, avec la douloureuse impression causée dans toute l'Europe par les massacres qui avaient ensanglanté la répression d'un second mouvement bulgare, à fortifier le gouvernement russe dans son hostilité contre la Porte. Vainement les autres puissances, par leur intervention diplomatique, essayèrent de conjurer l'explosion de la guerre. La conférence de Constantinople, qui s'était réunie à cet effet vers la fin de 1876, ne put vaincre l'obstination du divan à repousser toute ingérence étrangère et l'institution proposée d'une commission de contrôle indépendante. Au printemps de 1877, les armées russes passèrent d'une part la frontière de la Roumanie, qu'ils entraînèrent dans leur alliance, et de l'autre celle de l'Arménie turque. Dans le cours de l'été, elles s'emparèrent de Nicopolis sur le Danube, mais subirent dans l'attaque du camp retranché de Plevna une déconvenue sérieuse qui, sans le secours que leur porta le corps auxiliaire roumain, aurait pu se changer en un échec des plus graves. L'armée turque de Plevna ne fut réduite à capituler qu'en décembre. Mais, dès la fin du mois les Russes parvinrent à franchir les Balkans; en janvier 1878 Sophia, Philippopoli et Andrinople tombaient en leur pouvoir, ils avaient conquis presque toute l'Arménie, Nisch était pris par les Serbes, vers le même temps qu'Antivari par les Monténégrins, et le 27 février les troupes roumaines occupaient Viddin. Le 3 mars la Porte était obligée de signer le traité de San-Stephano, qui lui imposait, avec une indemnité de guerre exorbitante et la cession de la province de Kars, ainsi que du port de Batoum sur la mer Noire, la création d'une grande Bulgarie autonome dont les limites, étendues au sud jusqu'à une partie du littoral de la mer Egée, cou-

paient en deux tout le territoire laissé à la Turquie en Europe, de manière à l'y réduire à la plus complète impuissance.

Craignant pour Gallipoli et Constantinople, le gouvernement britannique envoya l'ordre à sa flotte du Levant d'entrer dans la mer de Marmara. Les conditions de paix dictées par la Porte ayant été reconnues incompatibles avec l'intérêt général de l'Europe, les plénipotentiaires de toutes les puissances se réunirent en congrès à Berlin, le 13 juin 1878, pour les soumettre à une révision. Le plus important des remaniements territoriaux stipulés dans le traité du 13 juillet suivant, qui introduisit le résultat de leurs délibérations dans le droit public européen, porte sur la Bulgarie, dont on arrêta la frontière méridionale aux Balkans et détacha sur le versant opposé des monts, pour la replacer, avec garantie de l'autonomie administrative du pays sous l'autorité du sultan, la province à laquelle on donna le nom de Roumélie orientale. Le mandat qui autorisa en même temps l'Autriche à l'occupation de la Bosnie et de l'Herzégovine, dont la Porte avait été reconnue impuissante à faire cesser l'état d'anarchie, et la conclusion subséquente de l'alliance austro-germanique ont eu, depuis aussi, pour effet d'opposer dans la péninsule orientale un contre poids à l'influence russe et à la propagande panslaviste. L'Angleterre de son côté n'avait pas attendu la fin du congrès pour conclure avec le sultan le traité séparé qui lui valut la cession de l'île de Chypre (3 juillet) et le droit à l'exercice d'un protectorat spécial en Asie Mineure. Au mois d'octobre suivant, Moukhtar pacha réussit à établir une entente entre les populations chrétiennes et musulmanes de la Crète, et la Porte sanctionna le projet de réforme que le cabinet anglais lui avait présenté, pour l'amélioration du régime de ses provinces asiatiques et du sort de la population arménienne en particulier, conformément à l'article 61 du traité de Berlin. Le 3 février 1879 suivit la ratification de la paix définitive avec la Russie. Mais la réalisation du programme arrêté par le congrès de 1878 est encore loin d'être complète. Si d'une part les forteresses de la rive droite du Danube n'ont pas encore été rasées, de l'autre la Turquie ne s'est pas trouvée jusqu'à présent en mesure de faire occuper militairement et fortifier, comme elle en aurait le droit, la ligne des Balkans et les autres frontières de la Roumélie orientale. Les nouvelles délimitations surtout, pour l'ensemble et le détail desquelles nous renvoyons au § 5, continuent à former le sujet de graves difficultés avec la Grèce, à laquelle un accroissement

de territoire avait été promis formellement, quoiqu'en termes un peu vagues. Celle-ci n'ayant pu s'entendre directement avec la Porte sur la rectification de sa frontière septentrionale, la conférence de Berlin de l'été 1880, dans l'exercice de la médiation prévue par l'article 24 du traité, a établi elle-même un tracé, mais sans engagement de la part d'aucune des puissances médiatrices de concourir à des moyens d'exécution pour le faire accepter. Il s'ensuit que si l'œuvre d'émancipation et de relèvement est dès à présent un fait accompli tant en Roumanie que dans presque toutes les anciennes provinces slaves de la domination ottomane, où le mérite en revient, il faut le reconnaître, principalement à l'initiative de la Russie, la crise est arrivée au contraire à une tension et une acüité plus vive que jamais dans les provinces thraco-helléniques et l'Albanie, qui n'en sont pas encore détachées; car, en présence de l'affaiblissement continu d'un pouvoir dont les mesures sans suite et l'incertitude constante, dans le choix de ses ministres, trahissent l'impuissance et les embarras toujours croissants, peut-on s'étonner que l'agitation se perpétue dans ce malheureux orient, avec tous les désordres de l'anarchie et toutes les horreurs de la misère, du meurtre et du brigandage, la Porte opposant toujours à l'insistance des notes collectives et des commissions, que l'on a multipliées, la même force d'inertie. La remise de Dulcigno aux Monténégrins est le seul point sur lequel la Porte ait jusqu'à présent satisfait aux recommandations les plus pressantes de remplir ses engagements, redresser les abus et poursuivre la réforme intérieure, insérées dans tous les traités conclus avec elle depuis 1856.

Cette décadence si affligeante des pays qui furent dans l'antiquité les foyers les plus radieux du développement de l'esprit humain, de l'art et de la civilisation tout entière, est un fait dont la continuité, non moins frappante sous le régime ottoman qu'auparavant dans l'empire grec, semble ainsi fatalement déterminée par des causes radicales, profondes et presque irremédiables. La puissance barbare des Turcs est arrivée en moins de cinq siècles à la même caducité que le vieil édifice byzantin, sur les murs écroulés duquel elle s'établit jadis par la conquête. De quelque côté que l'on se tourne on retrouve partout, dans ce qui reste de celle-ci, le même spectacle d'exactions sans limites, d'une insécurité générale, d'une justice vénale ainsi que de violences et de rapines impunies, tarissant toutes les sources de la richesse, de la population et de

la culture en décroissance, l'appauvrissement, la ruine et la désolation des villes et des campagnes. Dans ces conditions, ce que la race conquérante a conservé incontestablement de valeur guerrière n'est qu'un fléau de plus, retombant sur ceux qu'elle écrase et foule aux pieds, ainsi qu'une difficulté dans la poursuite des moyens de la réduire à l'impuissance de mal faire. On ne saurait pourtant plus aujourd'hui se dissimuler, au point de vue de l'intérêt humanitaire, l'urgence d'imposer au gouvernement turc et même de lui arracher au besoin par la force, dût-on recourir à l'expropriation, un ensemble de garanties de sécurité, d'ordre et de paix suffisant pour l'avenir. Si, à l'époque de la chute de l'empire grec, l'Europe, qu'elle ne laissa pas indifférente, était non seulement trop divisée, mais encore trop imparfaitement constituée pour arrêter le grand Turc, les rapports ont tellement changé depuis que ce malade, dont la reconvalescence peut être mise en doute par les moins pessimistes, ne se soutient plus qu'avec son aide et qu'elle en aurait certainement raison sans grand effort. Il est à craindre qu'à force d'ajournements la ruine d'un patrimoine aussi mal géré que mal acquis ne s'achève avant que le moribond n'expire lui-même. La Porte n'est restée debout qu'à la faveur d'une désunion qui condamne les puissances à la passivité. Leur entente aurait-elle réellement des limites qui bornent leur action collective au rôle placide d'une démonstration navale toute platonique? Une irrésolution et des inconséquences aussi manifestes ne peuvent que fortifier dans son entêtement, au grand désespoir des sujets malmenés, le gouvernement le plus expert dans l'art d'éluder l'exécution des engagements pris.

Quoique momentanément assoupie, la question d'Orient, dont la gravité est indiscutable, se retrouve ainsi, à l'encontre de la logique, plus enveloppée de nuages que dans aucune des phases traversées par elle depuis un demi-siècle, et l'opinion publique, errant dans le vague, ne semblerait même que trop disposée à s'endormir sur le problème ardu dont l'heureuse solution n'en demeure pas moins un objet d'une importance vitale pour l'avenir de l'Europe et du monde asiatique. N'est-il pas à craindre qu'au milieu de tant d'incertitudes elle ne flotte, au gré des vents, entre les alternatives d'une tutelle comme en Égypte, de nouveaux démembrements, suivis de protocoles ou de partages improvisés, sous le coup de quelque catastrophe faisant honte à la civilisation dont l'Europe est si fière, et pouvant mener droit à la conflagration

générale dont il s'agit précisément de conjurer à temps les périls, par un accord rationnel et une action réfléchie. Mais gardons-nous bien d'émettre ici des conjectures et des jugements non motivés; il suffit pour notre tâche d'examiner l'un après l'autre tous les éléments d'une situation très complexe, avec l'espoir que le lecteur saura bien lui-même démêler, dans les réalités appréciables que nous nous appliquerons à faire passer sous ses yeux, les causes dont elles procèdent, les moyens qu'elles offrent pour y remédier et les justes limites dans lesquelles peuvent se concilier les prétentions multiples des parties dont les intérêts s'y trouvent engagés. Ce sont les diversités de la nature des contrées qui nous occupent, ainsi que celles de l'origine, de la religion et du caractère de leurs habitants, que nous aurons à constater et à mettre en évidence tout d'abord.

§ 3. — Description territoriale.

I. Étendue. — 1° Côtes, mers et îles adjacentes : littoral de l'Adriatique et de la mer Ionienne; côtes, parages et îles de l'Archipel; bassin de Marmara et détroits; littoral de la mer Noire. — 2° Le bassin du Bas-Danube. — La frontière des Carpathes. — 3° Montagnes de l'intérieur, lacs et bassins des fleuves côtiers : Dobroutcha; système balkanique; système illyrien et chaînes helléniques.
II. Nature et qualités du sol, climat et productions.

I. Les contrées du sud-est de l'Europe qu'il nous reste à décrire s'étendent de 34° 40' à 48° 18' de lat. N., depuis la pointe de l'île de Gozzo au sud de la Crète jusqu'à l'extrémité septentrionale de la Moldavie par 16° 15 et 27° 40 de long. E. de Paris, des confins occidentaux de la Tchernagora au bras danubien de Kilia, sur un ensemble territorial de 524,354 kilomètres carrés, dans lequel la superficie des îles entre pour environ 37,700 kilomètres carrés, non compris celles que l'on rattache au continent asiatique. Ces évaluations toutefois ne se fondent que sur des calculs approximatifs, car la Turquie est encore, pour les travaux cartographiques, en retard sur tous les pays du monde civilisé et même sur la Chine et le Japon. Il n'y a d'exception que pour le littoral péninsulaire, que les Anglais se sont chargés de relever et qui présente dans son développement, le plus varié et le plus accidenté de tout le bassin méditerranéen, une frontière maritime

de plus de 4,150 kilomètres. Nous en suivrons la circonscription de l'un à l'autre des points extrêmes que marquent les longitudes indiquées.

1° A partir des confins de la Dalmatie avec le Monténégro et du district côtier d'Antivari, qui vient d'être attribué à ce dernier jusqu'à la Bojana, l'émissaire du lac de Scutari, le rivage albanais de l'Adriatique devient en s'aplatissant marécageux et insalubre. Se repliant d'abord vers le sud-est autour de l'embouchure du Drin, puis contournant la presqu'île de Durazzo, il descend au sud jusqu'à la baie d'Avlona et au cap Linguetta ou Glossa, le promontoire acrocéraunien de l'antiquité. De là se dirigeant vers le sud-est, le littoral de l'Épire se dresse au-dessus des flots du canal d'Otrante et de la mer Ionienne sous l'aspect désolant d'un haut mur à pic de falaises d'une affreuse nudité et entièrement désert, interrompu çà et là par les marais que forment les embouchures des fleuves côtiers. En face de celle du Calamas s'étend Corfou, la principale des îles Ioniennes. Sous 38° 50 de latitude, le canal de Prevesa, large d'un kilomètre à peine, introduit dans le golfe d'Arta ou d'Ambracie, rempli d'écueils et de bancs de sable dangereux, mais bordé au nord d'une plaine basse très fertile. Au sortir de ce bassin, qui pénètre dans les terres jusqu'à une distance de près de 45 kilomètres, la côte toujours marécageuse et sablonneuse forme, en fuyant à l'est devant les îles de Sainte-Maure, de Théaki et de Céphalonie, pour se rapprocher de la Morée, entre le continent hellénique et cette presqu'île, le golfe de Patras. Il communique au fond par le détroit dit de Lépante, sur les deux caps duquel d'anciens temples de Neptune ont été remplacés par des châteaux-forts connus sous le nom des petites Dardanelles, avec le golfe plus considérable de Lépante, d'Épacte ou de Corinthe, qui s'avance à l'est-sud-est jusqu'à l'isthme corinthien, éloigné de 126 kilomètres du canal d'entrée. C'est une miniature de la Méditerranée dont les côtes septentrionales, garnies de chaînes basses, forment l'encadrement des grandes baies de Salone ou de Crissa et d'Aspra Spitia ou d'Anticyre, ainsi que de celle de Livadostro, l'ancienne mer Alcyonique baignant au fond la Mégaride, séparée de la baie de Corinthe par le cap Hagios Nicolaos ou Saint-Nicolas. La côte du sud est rocheuse et abrupte jusqu'au castel de Morée, l'ancien Rhion, d'où elle s'arrondit autour du golfe de Patras jusqu'au cap Calogria, devant lequel s'ouvre au nord, sur le rivage opposé, la profonde échancrure de la baie de Misso-

longhi ; puis elle tire au sud-ouest vers les caps Chiarenza et Tornèse, où le promontoire le plus occidental de la Morée regarde la magnifique île de Zante. De là les côtes de l'Élide et de la Messénie, en partie basses et marécageuses, se replient légèrement vers le sud-est jusqu'au cap Gallo ou Acritas, après avoir formé au milieu le golfe d'Arcadie ou de Cyperissia, bordé de lagunes dans presque toute sa partie septentrionale. Au sud de la Morée et des deux golfes profonds de Coron ou de Messénie et de Marathonisi ou de Laconie, se projettent dans la même direction trois longues presqu'îles secondaires. Celle du milieu se termine par le fameux promontoire du Ténare (auj. cap Matapan), le plus méridional sous 36° 23 de latitude. Là s'élevait entre des falaises abruptes, où l'on ne voit plus que des restes de la maçonnerie d'un fort tombé en ruine, un temple de Neptune avec les figures en bronze d'Hercule ramenant Cerbère enchaîné du séjour des ténèbres, dans lequel le héros était descendu par une caverne voisine, et d'Arion monté sur le dauphin qui le déposa au pied de ces rochers. A la pointe de la presqu'île orientale le cap Malée, si redouté des anciens navigateurs pour la furie de ses tempêtes hiémales, s'avance presque autant au midi. Encore plus au sud l'île de Cérigo et l'îlot de Cérigotto, la longue bande montagneuse de la grande île de Candie, puis Casos et Carpathos forment, avec l'île asiatique de Rhodes, la chaîne insulaire qui sépare la mer Ionienne et celle de Libye des parages intérieurs de l'Archipel.

Du cap Malée, par lequel nous entrons dans la mer Égée, le haut escarpement du bord oriental de la Laconie court, presque sans inflexion, dans le sens du nord nord-ouest, jusqu'à la rencontre de la plaine qui entoure le fond du golfe d'Argos ou de Nauplie, correspondant à celui d'Arcadie. Au sud des deux promontoires par lesquels se termine la presqu'île un peu fourchue de l'Argolide, qui abrite son golfe au nord-est, se trouvent à proximité les îles de Spezia et d'Hydra, l'une et l'autre célèbres par les exploits maritimes de leurs habitants dans la guerre de l'indépendance. Du cap Scylléon qui est celui de l'est, la côte argienne accompagnée de l'île de Poros, de la presqu'île de Methana, dont la masse de trachyte volcanique ne tient que par un fil à la terre ferme, et d'îlots divers, serpente extérieurement, dans la direction du nord-ouest par le cap Trachili, vers l'isthme de Corinthe, seuil de tout au plus 6 kilomètres de largeur et 77 mètres d'altitude, qui rattache le Péloponèse à l'Hellade, par la Mégaride dans laquelle il s'élargit. Y courant d'abord de l'isthme au

nord-est jusqu'à la baie d'Éleusis, entièrement masquée par l'île de Salamine (auj. Colouri), le littoral marque, en se retournant au sud-est et formant le port d'Athènes, la direction péninsulaire de l'Attique et la poursuit jusqu'à l'extrémité du promontoire de Sunium, nommé aujourd'hui cap Colonnas d'après les colonnes de marbre blanc que l'on y aperçoit de loin et qui témoignent encore de la splendeur de son ancien temple de Minerve. La ligne tirée de ce cap au Scylléon représente le côté ouvert du golfe, entièrement carré et le plus célèbre de l'antiquité, dont nous venons d'indiquer la bordure, du golfe Saronique ou d'Égine, comme on l'appelle maintenant d'après l'île qui en occupe le milieu et dont l'illustration n'est pas moindre.

Du cap des Colonnes le rivage oriental de l'Attique tend au nord jusqu'à celui de Marathon, où il commence à se rapprocher de la grande île d'Eubée ou de Négropont, dont la formation est des plus curieuses en ce qu'elle suit de près la terre ferme ainsi que les côtes ultérieures de la Béotie et de la Locride septentrionale, sur une longueur de près de 150 kilomètres du sud-est au nord-ouest. Vers le milieu, près de la ville de Chalcis, la petite Manche qui la sépare du continent, appelée canal d'Égribos dans sa première moitié et de Talanti dans la seconde, se resserre même tellement qu'on avait pu dès l'antiquité, l'espace à franchir n'étant que de 65 mètres, y joindre les deux rivages au moyen d'un pont, aujourd'hui remplacé par un palier tournant qui laisse passer les embarcations. Cet étroit défilé c'est le fameux Euripe où, sous l'influence du croisement perpétuel des courants de marée, le flux et le reflux varient jusqu'à sept fois en 24 heures et les roues des moulins tournent alternativement en sens contraire. A l'extrémité du canal de Talanti le golfe Maliaque ou de Zitouni pénètre à l'ouest, entre la Doride et la Phthiotide, encore plus profondément dans les terres jusqu'au delà du défilé des Thermopyles. Au nord de l'Eubée, il communique par un autre détroit avec le spacieux golfe Pagasétique ou de Volo en Thessalie, et au nord-est il s'ouvre par le canal de Tricheri sur le groupe septentrional des Sporades, au sud duquel domine l'île de Scyros, où Thésée mourut et où le jeune Achille fut, d'après la fable, caché par sa mère. Au sud-est de l'Attique et de l'Eubée, soit à l'est du Péloponèse, se développe le groupe circulaire plus important des Cyclades. Il tient le milieu entre ces contrées, la Crète et l'Asie Mineure, devant les longues presqu'îles et baies profondes de laquelle une multitude d'autres îles, dont les principales sont celles de Cos, de Samos et de Chios,

se trouvent placées comme autant d'étapes. Aux Sporades correspond du même côté, mais à plus de distance et plus au nord, la grande île de Mitylène ou Lesbos, à l'entrée du golfe d'Adramyti, qui sépare la Mysie de la Troade. Dans le groupe des Cyclades, l'île d'Andros apparaît comme la plus septentrionale et la plus rapprochée de l'Eubée ; celles de Syra, de Paros et de Naxos en forment le noyau central. Au sud il se termine par des îles volcaniques parmi lesquelles Milo doit être mentionnée comme la plus étendue ; mais les plus remarquables par la violence du travail sous-marin, qui s'y poursuit depuis la plus haute antiquité jusqu'à nos jours, sont les îlots du petit groupe de Sainte Irène ou Santorin. Disposés autour d'un vaste cratère de près de 400 mètres de profondeur, ils peuvent être considérés comme le foyer le plus ardent et le plus actif des éruptions qui se sont produites dans le cours des siècles, en dernier lieu de 1866 à 1870, sur une zone ignée qui s'étend du nord-ouest au sud-est depuis la presqu'île de Methana jusqu'aux côtes de l'Asie Mineure.

Nous revenons à la Thessalie dont le rivage oriental, très peu accidenté au pied de sa bordure de rochers et de montagnes, interrompue seulement par l'embouchure du Pénée ou Salambria, tire au nord-nord-ouest jusqu'au golfe de Salonique, qui se replie vers le nord-est au bord de la plaine macédonienne, parcourue par l'Axius ou Vardar. A l'est du port auquel il conduit se déploie la curieuse formation péninsulaire de la Chalcidique. Cette grande presqu'île, à peine soudée au continent par un isthme de 60 kilomètres de largeur, mais presque entièrement traversé par une suite de marais, se projette au sud-est sous la forme d'un trident, armé de trois longues pointes, jusqu'à une distance de 96 kilomètres de sa base incertaine. Les presqu'îles terminales sont celles de Cassandre ou de Pallène à l'ouest, sur le golfe Thermaïque ou de Salonique même, de Longos ou Sithonia au milieu et de Hagion Oros ou de la Montagne sainte à l'est. La première et la troisième ont attaché leurs noms aux deux golfes qui fouillent le trident. Cette dernière se termine par le superbe promontoire du mont Athos, formé de roches calcaires et hérissé jusqu'à une altitude de 2,066 mètres d'une vingtaine de couvents grecs, des hauteurs duquel le panorama s'étend dans le cercle de la mer bleue et des côtes de la péninsule hellénique, de la Macédoine, de la Thrace et de l'Asie, de l'Olympe thessalien jusqu'au mont Ida de la Troade, par delà les sommets des îles montueuses de Thasos, de Samothrace

et d'Imbros, ainsi que de celle de Lemnos, derrière laquelle se dérobe l'îlot de Tenedos, doublement mis en relief dans un intervalle de trois mille ans par le voisinage de l'ancienne Troie et par celui de la baie de Besika. A l'est des lacs de la Chalcidique et du golfe de Contessa ou Rendina, qui reçoit les eaux du Strymon, les rivages de la Macédoine et de la Thrace s'avancent en décrivant de légères courbes dont l'une forme le golfe d'Énos, où débouche la Maritza, jusqu'au fond de celui de Saros, duquel se détache, en s'inclinant vers le sud-ouest, la longue et mince presqu'île de Gallipoli, dont l'extrémité forme avec le cap Sigée, qui y fait face en Asie, le goulet par lequel la mer Égée communique avec les bassins maritimes du nord-est.

L'Archipel, la mer Blanche des Turcs et des Grecs modernes, est un bassin de formation en partie très ancienne qui descend à des profondeurs de plus de 1,000 mètres entre les Cyclades et la Crète, ainsi qu'au nord-ouest de l'île de Samos et entre les îles de la Thrace; mais les plus communes sont celles de 100 à 500 mètres. De pareilles inégalités se retrouvent dans une espèce de godet de la partie occidentale du petit bassin très peu profond de la Propontide ou mer de Marmara, dénominations qu'il doit l'une à sa situation intermédiaire en avant du Pont-Euxin, l'autre à la Proconèse des anciens, l'île des Daims appelée depuis elle-même île de Marmara, d'après ses carrières de marbre blanc. Le détroit des Dardanelles, l'Hellespont des anciens, y introduit du sud-ouest au nord-est de la mer Égée d'une part, le Bosphore ou canal de Constantinople, véritable fleuve coulant du nord au sud, de la mer Noire, dont il y écoule le trop plein de l'autre. La profondeur du premier, qui franchit une distance de 68 kilomètres avec une largeur de 2 à 4, varie de la moyenne de 55 mètres au maximum de 97 ; celle du second de 27 à 52 mètres sur un parcours sinueux de 25 kilomètres en ligne droite, dans lequel il s'avance avec la majesté d'un grand fleuve, remplissant une vallée de montagnes dont la largeur, de près de 2 kilomètres aux orifices, se réduit à 550 mètres au milieu, entre les châteaux forts de Roumeli et d'Anadoli-Hissar, bâtis par Mahomet II près de l'endroit même où avait été construit le pont sur lequel Darius fit défiler son innombrable armée marchant contre les Scythes. Dans chaque détroit on distingue deux courants, dont l'un porte à la surface les eaux de la mer Noire dans les bassins de l'ouest, tandis que l'autre, formé des eaux plus salées et plus lourdes de ceux-ci, se meut plus bas en sens contraire et acquiert une inten-

sité croissante avec la formation des glaces dans la région du Pont-Euxin. A l'intérieur, le bassin de Marmara se déploie, sur une étendue d'environ 120 kilomètres, du sud au nord, et du double de l'ouest à l'est, sur les côtes de la Phrygie et de la Bithynie, que la baie de Mudania (Indjir-Liman) et le golfe d'Ismid, l'ancienne Nicomédie, y fouillent à l'orient. Le ravissant groupe des petites îles des Princes brille à l'entrée de ce dernier, au sud-est de Constantinople et du Bosphore, tandis qu'à l'ouest du cap intermédiaire de Boz et vers les Dardanelles, d'autres îles se rapprochent du littoral d'Asie, duquel se détache en outre, au sud-est de celle de Marmara, la presqu'île de Cyzique, le florissant chef-lieu de la province romaine de l'Hellespont au IVe siècle de notre ère.

Réservant pour la suite de ce paragraphe et la topographie de la métropole de l'orient et de ses environs, au chapitre IV, une description plus détaillée de ce merveilleux et riant bassin, nous pouvons nous contenter de jeter un coup d'œil rapide sur les côtes âpres, inhospitalières et monotones du bord occidental de la mer Noire, anciennement déjà le plus négligé par la colonisation grecque. Des terrains volcaniques par lesquels s'y annonce, des deux côtés, la grande fissure du Bosphore, le rivage, en s'éloignant de l'Asie, fuit d'abord à l'ouest-nord-ouest, jusqu'à la baie de Bourgas, qui est le seul port de la Roumélie orientale; du cap Emineh, vers lequel s'y rabattent les extrémités des Balkans, il poursuit ensuite la direction du nord-est-nord jusqu'à la zone de marais et de lagunes par laquelle il atteint le delta du Danube. Varna et Baltchyk en Bulgarie, Mangalia et Kustendjé dans la Dobroutcha, sont les seuls ports qui offrent, dans cette seconde partie du littoral, un refuge aux navires et un débouché aux produits de l'intérieur.

2. Si la mer est l'élément vital de la péninsule thraco-hellénique et du petit monde insulaire qui l'environne, la vaste région continentale qui remplit tout l'espace compris entre les chaînes balkaniques et les revers correspondants des Carpathes orientales et méridionales a pour artère vivifiante le plus puissant fleuve de l'Europe, celui du moins qui peut le mieux prétendre à ce titre par le volume de ses eaux, ainsi que par l'importance et la multiplicité des relations internationales qu'il établit et entretient. D'Orsova à Semlin, où il reçoit la Save vis-à-vis de Belgrade, le Danube, ainsi que son affluent, appartient encore à l'Autriche-Hongrie partout le côté de sa rive gauche, dont nous pouvons nous dispenser de reprendre ici la description. Il suffit de constater que tous les deux

marquent la frontière entre cet empire et la Serbie, jusqu'au confluent de la Save et de la Drina, qui sépare de même à l'ouest, dans une grande partie de son cours, la principauté serbe de la Bosnie. Continuée plus haut par la barrière d'une chaîne de montagnes, la nouvelle délimitation qui traverse ensuite la vallée du Lim, tributaire de la Drina, flotte encore incertaine entre cette dernière province, la Rascie ou le district de Novi-Bazar, en partie aussi militairement occupé par l'Autriche, et le territoire monténégrin.

La continuité de direction de l'ouest à l'est de la *Save* et du *Bas-Danube*, au-dessous du cours moyen de ce fleuve dont la partie supérieure remonte jusqu'au cœur de l'Europe, constitue sur toute la largeur du tronc de la péninsule orientale une ligne de défense, de navigation et de transport unique dans le monde et d'une importance capitale pour la Serbie, la Bulgarie et la Roumanie, dont elle réunit à peu près toutes les eaux. La Save cependant ne reçoit plus en aval de la Drina d'affluents considérables des vallées serbes. La Morava, qui est la rivière navigable de beaucoup la plus importante de la principauté, se jette directement dans le Danube au-dessous de Semendria. Elle est formée dans l'intérieur par la réunion de la Morava serbe ou occidentale avec la bulgare ou orientale. La première de ces branches, dont les sources sont voisines de celles du Vardar, marque les directions d'une des routes jadis le plus suivies par les armées. La seconde, également issue du Skardagh, est grossie à droite, en aval de Nisch, par la Nischova, qui se rapproche à sa naissance de la haute vallée de la Maritza. C'est encore entre les montagnes rocheuses de la Serbie et celles du Banat que le Danube, rompant tous les obstacles, franchit en rapides les magnifiques défilés et les récifs écumeux de la Clissura (voir t. II. p. 742) qui se termine à la Porte de Fer, où une saillie de rocher produit dans son lit un étranglement qui le resserre à moins de 120 mètres, avec une profondeur de 55, sur un fond inférieur de 20 mètres au niveau de la mer Noire. Puis, échappant sur ses deux rives à la domination austro-hongroise, il entre, en se déployant sur une largeur de plus en plus imposante, dans la région des plaines du Bas-Danube. Le fleuve décrit au-dessous de celle de la Valachie une vaste courbe serpentine de plus de 850 kilomètres, et devenu, par la masse des eaux qu'il roule et la facilité qui en résulte pour la navigation, une véritable mer; il présente, avec les îles qu'il contient et les bras entre lesquels il se divise en maint endroit, des largeurs qui varient de 2 kilomètres près de Roustchouk à plus du double entre Silistrie et Braïla. Sa rive droite ou bulgare, contre laquelle il appuie de toute sa force, a des bords élevés et salubres sur lesquels ont été bâties la plupart des villes, tandis que la gauche ou valaque, inondée pendant ses crues, offre presque partout l'aspect d'une plage déserte, entremêlée de bancs à demi noyés, de fausses rivières, de lacs et de marécages, qui se confondent au loin avec les terres basses des campagnes où commencent à poindre les habitations. A droite il reçoit d'abord, en amont de Viddin, le Timok qui sépare la Serbie de la Bulgarie, puis dans celle-ci nombre de cours d'eau balkaniques dont les plus considérables sont l'Isker

aux sources voisines de celles de la Maritza du sud des Balkans, le Vid, l'Osma, la Jantra, le Lom formé du noir et du blanc réunis, près de Roustchouk, et le Taban au-dessous de Silistrie. Mais ses affluents les plus riches en eau sont ceux des Carpathes de la rive gauche qui, en Valachie, fuient de plus en plus dans la direction du nord au sud-est : le Jyul et l'Olt ou Aluta, encore plus important, qui tous les deux viennent de la Transylvanie dont ils franchissent la barrière de rochers; puis l'Ardjis, grossi à gauche par la Dembovitza de Bucharest, entre cette capitale et Oltenitza, où il joint le Danube, et la Jalomitza, le plus occidental, auquel se réunit au nord la Prahova et dont le cours se termine au-dessous d'Hirsova et de Tchernavoda, où le Danube, détourné de la mer par l'obstacle des hauteurs granitiques de la Dobroutcha, est forcé de se rejeter vers le nord. Il ne parvient à reprendre la direction du sud-est qu'après avoir reçu, au-delà de Braïla, la masse des eaux de ses derniers grands tributaires, le Séreth moldave et le *Pruth*, qui coulent parallèlement et s'unissent à lui, le premier en amont, le second en aval du grand port fluvial de Galatz. Gonflé par cette masse, mais de nouveau resserré dans un lit de rochers sur la frontière de Bessarabie, il accomplit encore, avec tout son volume d'eau, un parcours d'environ 50 kilomètres; mais entre Isaktcha et le port russe d'Ismaïl, il se bifurque : la grande branche septentrionale du delta, connue sous le nom de bras de Kilia, emporte près des deux tiers de ses eaux, qui continuent de marquer la frontière entre la Russie et la Roumanie, tandis que l'autre branche ne tarde pas à former, en se subdivisant elle-même à Toultcha, le bras moyen de Soulina, qui doit à l'accès plus facile de sa bouche d'être devenu l'artère de la navigation maritime, et le bras méridional dit de Saint-George ou Khédrille, qui est plus largement pourvu d'eau, mais que des ensablements rendent inabordable à son embouchure, même pour des navires d'un faible tirant d'eau, comme le bras majeur de Kilia, le moins avancé des trois dans une formation qui a beaucoup varié avec le nombre des branches, de six au temps de l'empire romain.

Le Danube, qui à lui seul verse dans la mer Noire près du double de la masse d'eau que roulent tous les fleuves de la France, dépose aussi chaque année, près de ses bouches, une énorme quantité de sables et d'argiles. Ainsi s'est formé, par le comblement successif d'un golfe, et continue à s'accroître insensiblement, son delta, dont la superficie est déjà d'environ 2,700 kilomètres carrés, représentant à peu près celle du département du Rhône. Il est vrai que la majeure partie des terres n'y consistent encore qu'en marais boueux couverts d'épais fourrés de roseaux, alternant avec des nappes stagnantes et entrecoupés d'un dédale de bras secondaires, rivières errantes dont le cours se déplace à chaque crue. Par endroits seulement ils sont bordés de saules et l'on rencontre aussi des tertres dont le terrain mieux consolidé porte des bosquets de chênes, d'ormes et de hêtres. A l'exception de quelques points habités et de la route que suivent les navires, tout ce triangle vaseux présente l'aspect morne d'un désert à demi flottant. La barre de Soulina aussi, où passent et repassent aujourd'hui tous les bâtiments de mer qui trafiquent avec les ports du fleuve, était menacée d'obstruction, mais l'art des ingénieurs y a remédié par un abaissement de trois mètres, au moyen duquel on est parvenu à doubler la profondeur du seuil en toute saison. Ce grand travail est l'œuvre d'une commission internationale pour l'accomplissement du

mandat de laquelle le delta danubien a été neutralisé dans certaines limites, comme on le verra plus loin au chapitre de la Roumanie.

C'est à la description de cette contrée que se reliera aussi le mieux celle de ses rivières principales, du Sereth et du Pruth, redevenu, de son confluent avec le Danube à la Bukovine dont il sort, la limite de l'État roumain du côté de la Russie, comme ce qu'il nous reste à dire de la frontière des Carpathes, du côté de l'Autriche-Hongrie.

3. Le chaînon de collines arides qui domine sur le plateau de steppes de la Dobroutcha, le long du Danube et de son bras de Saint-George, entre le fleuve et les lagunes du littoral, forme un petit système distinct, limité au sud par la dépression de Tchernavoda à Kustendjé, où l'on voit encore les restes des fortifications d'un Val de Trajan et où passe le premier chemin de fer qui ait été construit en Turquie, comme y passait peut-être le Danube lui-même à une époque géologique antérieure.

L'altitude de ses sommets n'est en général que de 250 à 500 mètres, mais le milieu d'eau et de marécages dans lequel ils se dressent les fait paraître bien plus élevés. Ce plateau presque désert, dont les falaises escarpées sont en butte à toute la violence des tempêtes de la mer Noire, se continue en steppe insalubre au midi, sans changer de nom, sur le territoire de la Bulgarie actuelle, jusqu'à la baie de Baltchyk. C'est là que périt de maladies, dans l'été de 1854, une grande partie de la colonne expéditionnaire du général de Lespinasse. Les montagnes de porphyre qui se terminent par le cap Emineh, au milieu de la côte, et se dressent au nord de la baie de Bourgas, sont aussi de formation distincte, non moins qu'au sud du bassin de Karnabad, d'où ils partent, les monts porphyriques et granitiques de la masse abrupte du Tchatal-dagh ou rebord septentrional de la grande plaine de Thrace, traversés entre Kezanlik et Slivno par la Toundja, et ceux de la chaîne de Strandja qui, s'en détachant au sud-est avec des sommets de 900 à 1,200 mètres d'altitude, ne finit qu'aux approches du Bosphore, en collines de 220 mètres. De celui-ci au Danube, cependant, la mer Noire ne reçoit même des plus riches en eau de ces chaînes, serrant de trop près la côte, aucun tribut fluvial de quelque importance. C'est le pendant du littoral opposé de l'isthme caucasien.

Les deux presqu'îles du Bosphore ou de Constantinople et de la

Chersonèse de Thrace ou de Gallipoli, formant ensemble la bordure septentrionale du bassin de la Propontide, présentent dans leurs formations diverses une identité complète avec le rivage opposé de l'Asie, dont elles ont été détachées par l'irruption des flots marins. Elles ont leurs collines propres séparées des monts granitiques de l'intérieur par des terrains plus récents, dont la limite coïncide en partie avec les ruines du mur de défense qu'avait fait construire l'empereur Anastase Ier.

Par la dénomination générale de Balkans, non moins vague que celle de l'Hémus des anciens, les géographes modernes sont convenus de désigner la suite des chaînes et massifs qui partagent le tronc de la péninsule orientale en deux moitiés, depuis le cap Emineh à l'est jusqu'à leur liaison occidentale avec les chaînes illyriennes. Le Balkan proprement dit ou plateau central consiste en une table granitique d'environ 600 mètres d'élévation moyenne, qui s'étend de la chaîne de porphyre par laquelle elle est séparée de la mer Noire jusqu'aux hautes cimes du Skar à l'ouest. Ce vaste socle est accidenté de plusieurs planinas ou rangées de montagnes de formation très complexe, dont la principale, courant dans le même sens, est connue au milieu sous le nom de Khodja-Balkan ou grande chaîne, et à l'ouest, vers la Serbie, sous celui de Stara Planiña. Dans sa partie orientale, la chaîne de barrière se dédouble et rayonne au nord-est du Koutchouk-Balkan ou Petit-Balkan vers Choumla. Au milieu de ces hauteurs boisées, dont les points culminants arrivent à des altitudes de 1,000 à 1,700 mètres, se dressent aussi quelques coupoles volcaniques de trachyte. La partie occidentale du système renferme d'anciens fonds lacustres transformés en fertiles campagnes. Tels sont le magnifique bassin de Sofia à 520 mètres d'altitude, celui d'Ichtiman et celui de Nisch, au sud, à l'ouest et au sud-est desquels domine à 2,278 mètres, avec un immense panorama, le Rigi de la péninsule, le superbe groupe syénitique et porphyritique de Vitosch, escaladé par Hochstetter en 1869. A l'est de ce grand pilier s'ouvre la profonde vallée de l'Isker, seul des affluents danubiens qui traverse les Balkans, auxquels il échappe par l'issue du bassin de Sofia, qu'environnent de trois autres côtés les hautes vallées de la Nischava, du Strymon et de la Maritza. Au sud-ouest plusieurs chaînes et groupes incohérents, de 1,000 à 1,200 mètres d'altitude, le séparent du Skardagh ou Scardus des anciens, qui se rabat vers le Drin d'une hauteur de 2,500 mètres.

Les Balkans n'offrent l'aspect d'une véritable chaîne de montagnes que du côté du sud, où ils descendent rapidement avec de fortes pentes et dessinent à l'horizon des croupes allongées, dont la crête n'offre que de faibles ondulations. Au nord, ils ne s'abaissent que graduellement, en terrasses doucement inclinées vers la plaine du Danube. La région moyenne et boisée ou des hauts Balkans, avec les eaux ruisselantes de ses vallons, ses ombrages de chênes et de hêtres, la fraîche verdure de ses pâturages et toute sa riche végétation, est un pays charmant dont les villages ont un air de prospérité qui frappa vivement les Russes, dans la dernière guerre. Sur le versant septentrional, la formation des vallées et des plaines offre la plus grande symétrie de parallélisme, déterminée par le cours des rivières, généralement infléchi vers le nord-est dans la partie occidentale et vers le nord-ouest dans la partie orientale de la Bulgarie. Cependant, à l'exception de la vallée du Lom, bordée de jardins et de vergers, ainsi que de la zone de culture de la haute rive du Danube même et de son collier de villes, la plaine y est nue et désolée; dépourvue d'arbres, elle manque entièrement de combustible et ne se prête qu'au pacage de troupeaux errants. Au nord-ouest des Balkans leurs ramifications se répandent sur toute la Serbie, où elles correspondent sur les bords de la Clissura du Danube aux Carpathes du Banat, ce qui les a fait comprendre par les géographes sous la dénomination collective de système antidacique. Plus à l'ouest elles se rabattent vers la Save, comme les monts parallèles de la Bosnie. La plus belle partie des chaînes calcaires ou schisteuses de la Serbie orientale, très riches en métaux et dominées par des sommets d'une élévation moyenne d'environ mille mètres, est la haute vallée du Timok, qui plus au nord s'engage dans un étroit défilé. Elles sont toutefois complètement séparées des non moins pittoresques massifs de la rive gauche de la Morava, entre les deux branches supérieures de laquelle le Kapaonik, formé de roches de granit, de porphyre et surtout de serpentine, élève jusqu'à 1,892 mètres sa crête nue et isolée, gravie par de Hahn en 1860 et du haut de laquelle on jouit d'une vue magnifique, embrassant toutes les plaines et vallées illyriennes depuis les sommités du Skar jusqu'à celles du Dormitor.

De la mer Noire au bassin de Sofia, le rempart des Balkans, sur une étendue de 450 kilomètres environ, ne présente que 5 grands passages ou défilés qui permettent de le franchir (1); mais plus à

(1) A savoir 1° d'Aïdos à Pravady par la chaîne d'Emineh, vers Silistrie; 2° de Kar-

l'ouest, entre le massif du Vitosch et le Skar, il y a plusieurs brèches ou interstices offerts par des fonds marécageux, où la limite du partage des eaux n'est marquée que par un seuil de 420 mètres d'altitude, et dont l'un est déjà franchi par le chemin de fer qui de Mitrovitza remonte la vallée de l'Ibar, affluent de la Morava serbe, puis gagne celle du Vardar qu'il descend jusqu'à Salonique.

Au sud et à l'est du Vitosch se relie, par les montagnes d'Ichtiman, aux chaînes du nord-ouest de la péninsule, un vaste groupement dont les nombreuses crêtes se développent dans tous les sens, mais particulièrement dans celui du sud-est, entre le Strymon et la Maritza, ce qui permet de le rattacher aussi, comme pendant méridional des Alpes transylvaines, au système qualifié d'antidacique. On y trouve sur la rive gauche du premier de ces fleuves le gigantesque Rilo-dagh, que le Perim-dagh et d'autres chaînes, dont les sommets s'abaissent graduellement de près de 3,000 à 1,200 mètres, continuent au midi jusque vers l'île de Thasos; puis, de la Mesta ou du Karasou à la Maritza, le dédale du Despoto-dagh, ainsi nommé d'après la multitude de couvents, ou seigneuries dans le langage du peuple, dont il est couvert. Il correspond au Rhodope des anciens, tandis que dans le Rilo et le Perim-dagh, Hochstetter croit reconnaître leur Orbelus. Le Rilo, qui s'élève à 2,972 mètres au sud des sources de l'Isker, est entouré jusqu'à plus des deux tiers de cette hauteur de superbes forêts de conifères et complètement libre de neiges au fort de l'été. Une dépression profonde le sépare au sud-est du Tchatyr-Tepe (de 2,600 mètres), près duquel naît la Maritza. Le Rhodope, formé de gneiss et de micachiste, avec accompagnement de groupes granitiques et trachytiques, est entrecoupé de vallées aussi gracieuses et pittoresques dans certaines parties qu'abruptes et sauvages dans d'autres. Le groupe de la Chalcidique, avec ses trois prolongements dactylaires, n'est que très faiblement relié aux montagnes des vallées du Strymon et du Vardar par les deux extrémités du cordon lacustre qui l'isole de la terre ferme. A l'est de la Maritza, enfin, les chaînons pierreux du Tékir-dagh, qui bordent

nabad par le défilé de Dobrol vers Choumla, ou plus directement vers Roustchouk par Kazan et Osman-bazar; 3° le passage de Demir-Kapou ou de la Porte de Fer, de Slivno à Tirnova; 4° le défilé de Chipka, qui conduit de Tirnova à Kezanlik et dont les Russes ont tiré si grand parti dans la dernière campagne; 5° enfin, celui de la Porte de Trajan, nom d'anciennes fortifications romaines, dont les restes dominent, entre Tatar-Bazardjik et Ichtiman, la route de Philippopoli à Sofia et à Nisch.

le golfe de Saros, remplissent la presqu'île de Gallipoli, et, s'étendant le long de la mer de Marmara jusqu'aux environs de Rodosto, n'arrivent qu'à des altitudes de 550 à 760 mètres.

Le versant méridional des Balkans, tributaire de la mer Égée, est la seule région de la Turquie d'Europe où se forment des fleuves de quelque importance.

Le principal et le plus navigable est la *Maritza*, l'ancien Hebrus qui, contournant les massifs du Rhodope dans son parcours de 430 kilomètres, coule d'abord en passant à Philippopoli de l'est au sud-est dans la plaine septentrionale de la Roumélie, reçoit ensuite à droite l'Arda, rivière navigable aussi qui sort du Rhodope, et à gauche, en face, où il baigne Andrinople et prend la direction du sud-sud-ouest, la Toundja, originaire du Balkan de Chipka, puis la sinueuse Ergene, avec une multitude d'autres petits cours d'eau du Strandja-dagh, et se jette dans la mer à l'ouest des marais d'Enos. — Plus à l'ouest, la Mesta, le Karasou des Turcs, descend du Tchatyr-dagh, se fraie un chemin vers le sud-est, à travers les massifs occidentaux du Rhodope, et trouve son embouchure en regard de l'île de Thasos. Plus considérable, le *Strymon* (aujourd'hui Stryma), qui naît et coule à l'ouest du bassin de Sofia, puis du Rilo et du Perim-dagh, entre de hautes montagnes et d'épaisses forêts, arrose au sud la riche plaine de Sérès et termine, au sud-ouest de cette ville, dans la lagune de Tachyno, qui s'ouvre sur le golfe de Rendina, son cours de 320 kilomètres. Mais le plus important des fleuves macédoniens, bien qu'il n'égale pas tout à fait le précédent en longueur, est l'Axius ou *Vardar*. Issu du Skardagh, il tend au sud-est à partir d'Uskub et reçoit plusieurs affluents, dont les principaux sont à gauche l'Egrisou, puis la Bregalnitza, et à droite vis-à-vis de cette dernière le Koutchouk-Karasou, qui vient de la plaine de Monastir. Le Vardar est accompagné du chemin de fer de Mitrovitza et se jette dans le golfe de Salonique, au sud-ouest du port de ce nom.

Le Skardagh constitue le mur de séparation entre les chaînes du système *balkanique*, à disposition horizontale, et celles du système *illyrien*, parallèles au littoral de l'ouest. C'est par le puissant groupe de la Tchernagora ou du Monténégro, dominé au nord par le Dormitor de 2,700 mètres et à l'est par le Kom de 2,850 environ, que ces dernières se rattachent aux Alpes Dinariques de la Dalmatie. Tout près du Kom, le puissant massif du Glieb, que contourne la grande sinuosité du Drin, présente des sommets d'une élévation presque aussi grande. Au delà du fleuve le cône de Kobilitza, point culminant du Skar, atteint 2,631 mètres et l'altitude du Liubatrn, montagne triangulaire presque isolée avec laquelle il finit au nord-est, est encore de 2,111 mètres.

Au sud du Skardagh des chaînes méridiennes, qui renferment

plusieurs lacs de montagne et dont la principale est au milieu celle du Grammos, s'avancent avec des sommités qui varient de plus de 1,400 à près de 2,000 mètres jusqu'à 40° de latitude, où la même chaîne se continue sous le degré suivant, à partir de la ville de Metzovo, située à 1,204 mètres d'altitude au milieu de vignobles, sans changer de direction, par le Pinde, qui commence avec le Zygos ou Lacmon des anciens, de 1,692 mètres, et finit au mont Veloukhi (Tymphreste), de 2,319 mètres, à la frontière actuelle du royaume de Grèce. Le Grammos et le Pinde, qui sépare la Thessalie de l'Epire, partagent ainsi la péninsule hellénique en deux moitiés, dont les versants s'inclinent l'un vers la mer Egée à l'est, l'autre vers l'Adriatique et la mer Ionienne à l'ouest.

Poursuivons d'abord ce dernier, occupé au nord par le dédale de plateaux, de rochers et de gorges encore très peu connu de la haute Albanie, au sud par des chaînes en partie presque aussi élevées, parallèles, latérales du nœud de Metzovo, ou suivant d'autres directions, dans l'Epire. Les cours d'eau qui s'échappent des montagnes illyriennes tantôt se produisent avec l'apparence de minces filets argentés, tantôt se transforment, grossis par les pluies de novembre et de décembre, en fleuves torrentiels couvrant de cailloux de transport les plaines qu'ils inondent.

Le principal tributaire de l'Adriatique de ce côté est le *Drin*, formé de deux branches, le Blanc et le Noir, venant le premier du nord où il découle du Glieb, le second de la base méridionale du Skar, où il sort à 692 mètres d'altitude du lac Ochrida (Lychnitis). Après leur réunion à l'ouest de cette chaîne, il circule vers le lac de Scutari, auquel il envoie depuis 1859 les deux tiers de ses eaux, qui trouvent leur issue dans la Bojana, l'émissaire navigable du lac, tandis que le reste gagne la mer par l'embouchure de l'ancien lit, plus au sud au-dessous de Ljesch. Parmi les petits fleuves suivants mentionnons encore la Matja, qui parcourt le pays des Mirdites, le Schkoumb, dont les sources sont, aussi voisines du lac Ochrida, et la Vojutza, qui descend du Zygos de Metzovo, coule au nord-ouest et termine son cours un peu au-dessus de la baie d'Avlona.

Le premier tributaire de la mer Ionienne est le *Calamas*, qui naît au bord de la plaine de Janina, traverse les montagnes dans des gorges sauvages et finit sur une plage d'alluvion. Il reçoit par des cavernes souterraines les eaux du poissonneux lac de cette ville, renommé pour ses anguilles, ainsi que celles du petit lac de Lapsista, qui y fait suite au nord-ouest. Le petit Mavropotamos ou Phraï, le vieil Achéron, qui traverse le lac Acherusia et que joint à droite le Vuvo ou Cocyte, se termine au sud-est de Parga. L'Arta, dont le nom est aussi devenu celui du golfe où elle débouche, vient également du nœud de Metzovo. L'Aspropotamos ou fleuve blanc, l'*Acheloüs* dont les anciens comparaient l'impétuosité à celle d'un taureau sauvage, parcourt du nord au sud, des hauteurs

du Zygos à la mer, une longue et étroite vallée sur une étendue de 220 kilomètres. Finissant à l'ouest des marais de Missolonghi, près de l'entrée du golfe de Patras, il appartient déjà, par la partie inférieure de son cours, au royaume hellénique et se trouve être ainsi matériellement le plus important de cette multitude de petits fleuves grecs dont la célébrité, comme celle des montagnes environnantes, repose tout entière sur la magie des souvenirs mythologiques et historiques. Le Fidaris, tributaire du même golfe à l'est des susdits marais, et le Morno du détroit de Lépante, descendent de l'Octa dans l'ancienne Etolie.

Du nœud de Metzovo, au nord du Pinde, la petite chaîne de Volutza s'en détachant se relie à l'est au superbe massif de l'Olympe, la plus belle et la plus haute des montagnes de ce nom, celle dont les environs furent le berceau des Hellènes, qui voyaient dans ses trois cimes majestueuses, fendant les nues jusqu'à une altitude de 2,972 mètres, le siège radieux ou fulgurant de leurs divinités protectrices, auxquelles la dévotion chrétienne y a, depuis la chute du paganisme, substitué comme patrons saint Élie et saint Denys. S'élevant en face de la Chalcidique, ce gigantesque rempart d'une longueur de 60 kilomètres, à peine séparé de la mer par le ruban d'un étroit sentier à la base de ses énormes assises, présente de tous les côtés des escarpements formidables, couronnés d'une quarantaine de pics ou créneaux et vivifiés par le ruissellement des eaux de plus de cinquante fontaines. Il forme ainsi une espèce de forteresse naturelle, pleine de refuges assurés pour les bandes de klephtes comme pour les religieux de ses nombreux couvents, pour le chamois comme pour le chat sauvage, fréquent dans les belles forêts de chênes et de châtaigniers, de platanes et de lauriers de ses flancs maritimes, déjà beaucoup éclaircies cependant par les trop nombreuses coupes des concessionnaires italiens de ces bois. Toute la croupe supérieure du mont, où la neige se maintient jusqu'au mois d'août, est formée de marbre. Deux fleuves le séparent l'un de la grande plaine de Salonique au nord, l'autre au sud du massif plus petit de l'Ossa, aujourd'hui Kissovo, que suit le Pélion ou Plessidi sur le rivage thessalien, qu'ils dominent encore l'un et l'autre d'une hauteur de près de 1,600 mètres.

L'Haliacmon, dernier des fleuves macédoniens, devenu la Vistritza ou l'Indjé (petit) Karasou, découle en Albanie de la chaîne de Grammos, dans le voisinage du lac circulaire de Castoria, et se jette dans le golfe de Salonique, au nord des derniers contreforts de l'Olympe, comme nous l'avons dit. Le *Pénée* ou Salambrias du Zygos, le second en étendue des petits fleuves de la Grèce et un des plus

propres à la navigation, réunit dans un parcours sinueux de 180 kilomètres toutes les eaux de la plaine thessalienne et s'écoule paisiblement dans la mer entre les pentes ombreuses de l'Olympe et de l'Ossa, qui forment sur ses bords l'étroite et silencieuse vallée de Tempe, dont le charme frappait les anciens d'une admiration enthousiaste qu'il n'excite pas au même degré chez les voyageurs modernes.

Au sud du Pinde, la divergence des nombreux rameaux qui s'en détachent et se séparent, en courant dans tous les sens, détermine dans l'Hellade comme dans le Péloponèse le cantonnement si multiple et varié des peuplades de la Grèce antique. De la jonction de ces tronçons éparpillés par des cols de montagnes résulte un tissu très compliqué, dont les mailles diffèrent beaucoup entre elles. Les cours d'eau, de peu d'étendue et souvent contrariés dans leur marche, s'y perdent en partie dans des gouffres ou forment des lacs et ajoutent des dépôts d'alluvions considérables aux fonds de leurs embouchures marécageuses et variables dans la mer Égée. Les ramifications occidentales du Pinde qui rayonnent sur l'Étolie et l'Acarnanie, où elles constituent l'encadrement du golfe d'Arta, ne sont pas moins âpres et moins sauvages que celles de l'Épire, mais n'atteignent que des hauteurs de 900 à 1,600 mètres. A l'est du Veloukhi, centre principal du rayonnement des montagnes et des eaux de l'Hellade, le chaînon de l'Othrys, dont le point culminant s'élève à 1,729 mètres, s'étend jusqu'à la mer Égée au nord du golfe Maliaque et sépare la Phthiotide ou Petite Thessalie de la Grande. Au sud-est du Veloukhi dominent les quatre groupes majestueux de l'Oeta ou Katavothra, du Corax ou Vardoussia, du Khonia et du Parnasse ou Liakoura, dont le premier arrive à 2,000 mètres et les trois autres le dépassent encore d'environ 500 mètres. Au pied de la superbe masse de roche du Parnasse, qui couronne la Phocide et dont les deux sommets offrent le plus merveilleux panorama de toute la Grèce, jaillit encore la fontaine de Castalie, aussi chère aux Muses que celle d'Aganippe et l'Hippocrène des hauteurs de l'Hélicon (de 1,749 mètres), aux confins de ce district avec la Béotie. Il faut mentionner ensuite, dans celle-ci, le Cithéron et dans l'Attique le Parnès au nord, le Pentélique au nord-est et le mont Hymette, chéri des abeilles, au sud-est d'Athènes. Dans ces célèbres groupes de marbre, les altitudes de la chaîne vont en décroissant de 1,400 à 1,000 mètres, puis se rabattent encore des deux tiers dans le Laurion ou mont Élie, près duquel se termine la péninsule au cap Sunium, pour se relever néanmoins dans les monts insulaires, de même

formation, des Cyclades occidentales. De même la chaîne du Pélion, franchissant la mer entre le bec thessalien de Magnésie et le cap correspondant d'Artemisium de la grande île d'Eubée, à peine distincte du continent, dont elle n'est retranchée que par un fossé maritime des moins profonds, parcourt celle-ci parallèlement dans toute sa longueur et reparaît plus loin dans les Cyclades orientales. Le Derphys ou Delphi, de 1,746 mètres, en est le point culminant au centre de l'Eubée. Le dernier groupe de l'Hellade est, au sud du Cithéron, celui de Makryplagi ou Geraneia (de 1,366 mètres), qui remplit toute la Mégaride, d'où trois sentiers, dont le plus méridional, le Kaki scala au bord du golfe Saronique, est celui qu'infestait le brigand Sciron dont Thésée délivra la Grèce, descendent dans l'isthme de Corinthe, qui isole le système péloponésien.

Le Sperchius (aujourd'hui Hellada ou Alamana) descend du Veloukhi, passe entre les chaînes de l'Othrys et de l'Oeta et se jette dans le golfe Maliaque, du fond duquel son lit a dévié vers la plage méridionale, où les alluvions de son embouchure ont élargi de plusieurs kilomètres le célèbre défilé des Thermopyles, l'unique passage de terre ferme de la Thessalie en Locride, entre la mer et le pied du Callidromos, dont les flancs abondent en sources thermales, sulfureuses et pétrifiantes. Des deux rivières du nom de Céphise, qu'il nous reste à mentionner, la principale sort de l'Oeta et arrose la Phocide ainsi que le nord de la Béotie, où elle entre par le défilé d'Orchomène, à l'est du Parnasse, dans une plaine marécageuse dont la majeure partie est à sec et affectée à de riches cultures de maïs, jusqu'à la saison des grandes pluies. Dans la partie orientale du bassin le Céphise ou Mavropotamos, arrêté par une montagne, forme avec d'autres cours d'eau et sources, à 100 mètres d'altitude, le lac de Topolias, l'ancien Copaïs, dont les débordements périodiques en étendent parfois la nappe sur un espace de 230 à 550 kilomètres carrés. Au sud-est ce réservoir communique avec ceux d'Hylice (Licari) et de Paralimni (Harma), situés plus bas et profondément encaissés dans les rochers, où l'on voit encore les traces de puits et d'autres travaux remontant à la plus haute antiquité. L'écoulement des eaux, qu'ils avaient pour but de faciliter et de régulariser, s'opère encore mais avec plus de lenteur, par un certain nombre de bouches naturelles ou entonnoirs, appelés catavothres et s'ouvrant sur des galeries souterraines qui les versent dans le canal maritime voisin d'Atalante ou de Talanti, à l'ouest de l'Euripe. Quant au Céphise de l'Attique ou du Parnès, qui reçoit à l'est d'Athènes l'Ilissus du mont Hymette, et traversait le mur du Pirée, c'est une rivière souvent desséchée comme le ruisseau qui vient le joindre et avec lequel il atteint, entre ce port et celui de Phalère, le golfe d'Egine à l'est de l'île de Salamine.

La Morée est tout entière un pays de plateaux montueux d'une altitude moyenne de 600 mètres, constituant un système à part formé de puissantes assises de calcaire crétacé, de strates juras-

siques, de schistes cristallins et de marbres, ainsi que de serpentines et de porphyres dans le voisinage des côtes, et qui du côté de la presqu'île de Methana comprend aussi des volcans, dont l'activité se trahit encore par des émanations d'acide carbonique, des solfatares et de nombreuses sources thermales. Il a pour acropole et nœud central le haut plateau de l'idyllique Arcadie dominé au nord-est, sur les bords des lacs de Stymphale et de Pheneos ou Phonia, par le Cyllène (Ziria) de 2,402 mètres d'altitude, couronné de pins et non moins imposant que le Parnasse; au nord-ouest par l'Erymanthe (Olonos), de 2,118 mètres, dont Hercule abattit le fameux sanglier. Entre les deux se développe, parallèlement au rivage de l'Achaïe et du golfe corinthien, sur lequel se rabattent ses contre-forts, le superbe massif des monts Aroaniens ou de Khelmos jusqu'à une élévation de 2,361 mètres. A l'est du Cyllène, le rempart des monts Onéiens, sur un des promontoires duquel était bâtie la forteresse de l'Acrocorinthe, défendait l'entrée du Péloponèse. Du même côté la chaîne du Gaurias, désignée plus au sud sous les noms de l'Artemision ou de Malevo et du Parthénion, rayonne sur l'Argolide qu'elle sépare du plateau arcadien. Plus loin ce dernier se continue, sans changer de direction, et se relève jusqu'à 1,937 mètres dans le Parnon ou Hagios-Petros, qui passe à l'est de Sparte et projette ses dérivations côtières subséquentes jusqu'au cap Malée, dernier refuge des Centaures de la mythologie, vers l'île de Cythère. Près du centre de l'Arcadie apparaît le chaînon distinct du Ménale, jadis consacré au dieu Pan; puis au sud-ouest du charmant assemblage de chaînons et de vallons qui varient si gracieusement les paysages de cette contrée pastorale, chantée par les anciens poètes, le Lycée ou massif de Diaforti, l'Olympe arcadien de 1,420 mètres. A ce dernier, dont le nom primitif rappelle les loups qui l'infestaient, se rattache vers le sud-est la large chaîne dans laquelle domine à l'ouest de la Laconie, qu'il sépare de la Messénie, le célèbre Taygète ou Pentadactyle, la montagne aux cinq grands sommets recouverts pendant les trois quarts de l'année de neiges, qui la signalent de loin aux navigateurs. Elle présente à 2,409 mètres d'altitude le point culminant de la Morée, ce qui lui a fait donner, comme à tant d'autres cimes grecques dans l'âge chrétien, le nom de Saint-Élie, en souvenir de l'ancien dieu du soleil (Hélios) sans doute aussi. Des forêts de châtaigniers et de noyers, entremêlés de chênes et de cyprès, en garnissent les pentes inférieures. Se dressant entre les deux golfes de Marathonisi et

de Coron, son dernier prolongement le Kakovouni ou la Mauvaise Montagne, habitée par les Maïnotes, se termine à l'ouest par le cap Grossos, énorme bloc de marbre blanc de 200 mètres de hauteur, et à l'extrémité sud-orientale au promontoire de Ténare ou cap Matapan. Des chaînes moins élevées dérivent, au sud-ouest de l'Arcadie, du Kotylion où l'on voit encore les ruines du temple de Phigalée, et parcourent toute la Messénie, en se rapprochant de ses deux rivages, sous les noms de monts Egalées à l'ouest, de Lycodimo à l'est et de Saint-Dimitri vers le cap Gallo ou Acritas, au sud, avec des altitudes qui vont en s'abaissant de 1,220 à 517 mètres. Celle du mont Ithome, si célèbre dans l'histoire des anciennes guerres de cette contrée, dont il marque à peu près le centre, n'est que de 802 mètres. Mais les ramifications les plus douces du plateau arcadien, les seules dont les pentes abondent en eaux vives, en forêts et en verdure, sont celles qui de sa bordure occidentale se répandent sur l'Élide et la Triphylie, vers la partie de la mer Ionienne où brille aussi l'île de Zante, la Fleur du Levant, et vers le golfe d'Arcadie même. Dans sa partie orientale, le même plateau offre la particularité de cirques de montagnes avec des lacs intermittents, semblables au Copaïs et dont les eaux, s'engouffrant également dans des catavothres, débouchent selon toute probabilité dans la mer par les orifices des nombreux jets côtiers dits céphalaires de l'Argolide.

Parmi les petits fleuves moréens, l'Iri ou Vasili-Potamos, le célèbre Eurotas de Sparte, naît au bord méridional du plateau arcadien et parcourt toute la Laconie, dont il joint le golfe à l'ouest d'Hélos. Le Pamise (aujourd'hui Pirnatza), qui fertilise une partie de la Messénie, est, grâce à l'appoint des eaux fournies par les puissantes sources d'Hagios Floros de sa rive gauche, navigable jusqu'à une dizaine de kilomètres de son embouchure, située au nord-est de Coron. Le bassin fluvial le plus considérable du Péloponèse est toutefois celui de l'Alphée, dont le cours se développe sur une étendue de 112 kilomètres, un peu supérieure à celle de l'Eurotas, dans le voisinage des sources duquel il prend naissance. Après avoir traversé la partie sud-ouest du plateau arcadien, l'Alphée est grossi à droite par le Ladon, qui lui apporte du nord un grand volume d'eau et lui prête son nom actuel de Rouphia; puis il reçoit du même côté l'Erymanthe (Doana), aussi limitrophe de l'Elide, et va se jeter à l'ouest dans la mer, entre les lagunes qui bordent le rivage de la partie septentrionale du golfe d'Arcadie. Plus au nord le Gastouni ou Pénée de l'Erymanthe, alimenté par les neiges de ce massif et par les eaux d'un autre Ladon sur sa rive gauche, arrose également l'Élide et y porte son limon, qui en a beaucoup modifié la côte. Tandis que dans l'antiquité il s'écoulait dans la mer Ionienne, au nord du promontoire rocheux de

Chelonatas, c'est au sud de ce dernier que, par suite d'un changement de lit, se termine aujourd'hui son cours. Le golfe de Corinthe ne reçoit des gorges de la chaîne du Khelmos que des ruisseaux dont le plus connu est le Crathis (Acrata), dans lequel tombent en poussière, d'un pan de rocher de 325 mètres, les eaux de neige du fameux Styx (Mavronero).

II. La partie de la région danubienne qui s'étend à l'est du Timok, entre les Balkans et les Carpathes, est la seule qui renferme de vastes plaines et de grands pays de collines. Dans toutes les autres zones de la péninsule orientale on ne rencontre, au milieu du croisement de nombreuses et fertiles vallées, que des fonds de bassins plats et des terres basses à limites restreintes. Pendant les hivers neigeux des principautés, qui ne sont pas exemptes des rigueurs du climat continental, il n'est pas rare d'y voir tomber le thermomètre centigrade au-dessous de —15° et même de —25° sous les latitudes de la Lombardie, du Piémont et de la France méridionale. Nulle contrée cependant n'offre un sol plus largement recouvert d'humus et doué de plus de fécondité naturelle que les pays riverains du Bas-Danube. La zone la plus aride est celle des montagnes rocheuses du Monténégro, de l'Albanie et de la Grèce, sous les latitudes qui correspondent à celles de l'Italie méridionale, de la Sicile et de l'Espagne. Les orages sont fréquents en Grèce, au printemps; plus rares dans la région danubienne, où des nuits fraîches succèdent aux journées les plus chaudes de l'été. Dans les eaux de l'Archipel, les brises alternantes de cette saison, qui le jour soufflent du nord et la nuit plus doucement du sud, viennent en aide au cabotage, comme celles de l'est à l'ouest et *vice versa* dans le golfe de Corinthe.

Des tremblements de terre ont été plus ou moins éprouvés dans toutes les parties de l'Europe sud-orientale, ainsi que dans l'Asie-Mineure. La Grèce a conservé le souvenir traditionnel de ceux des années 464 et 373 avant notre ère; mais beaucoup d'autres y ont été ressentis depuis, notamment en 1817 et en 1856, ce dernier surtout dans l'archipel. Le climat est généralement doux et agréable dans les vallées et les plaines. La salubrité de l'air n'y laisse à désirer que dans les fonds marécageux, où les miasmes des eaux stagnantes engendrent les fièvres. La peste, apportée par les navires des autres parties du Levant, a été souvent, comme on sait, un fléau terrible pour la Turquie d'Europe, que le choléra n'a pas épargnée non plus. La production des trois règnes n'y diffère

pas essentiellement de celle de la Hongrie et des pays de l'Europe méridionale mentionnés plus haut.

Il y a de grandes ressources minérales, mais encore trop mal explorées pour qu'il soit possible d'en rendre un compte exact, et dont on ne tire que médiocrement parti sous le régime turc. Elles comprennent du fer, du zinc et du cuivre, du plomb et de l'argent, de l'or même, ainsi que du mercure, beaucoup de sel dans les Carpathes, de la houille, du pétrole, de l'ambre, de l'asbeste et du salpêtre ; une grande variété des plus beaux marbres, du jaspe, de l'albâtre, de la serpentine, du gypse, de l'ardoise, des terres colorantes et diverses pierres précieuses.

La végétation est des plus riches. D'antiques et superbes forêts couvrent encore une partie des monts. A côté des essences ordinaires de l'Europe, parmi lesquelles on distingue le platane, des arbres fruitiers de toute espèce, le mûrier, l'olivier, le figuier, l'oranger, le grenadier, le pistachier, etc., on remarque aussi le cyprès du Levant. Le sol produit toutes les espèces de céréales : le froment, l'orge, le seigle, le millet et surtout le maïs, ainsi que du riz, mais insuffisamment. On récolte en outre du tabac de qualité fort estimée, du chanvre, du lin et du coton, du safran, des pavots, qui servent à la préparation de l'opium, des fèves, nourriture habituelle des Grecs, et en général toutes les plantes alimentaires et légumineuses de nos climats. Les melons et les pastèques abondent. Quoique l'usage du vin soit interdit aux musulmans, la culture de la vigne, très répandue, est une de celles que les populations chrétiennes du nord et du midi affectionnent le plus. Le raisin sec constitue même la principale richesse agricole de la Grèce, dont plusieurs vins, ceux des îles notamment, sont exquis et jouissent d'une antique renommée. A l'éclat éblouissant des fruits du midi répond la magnificence des fleurs, des roses en particulier, dont les Bulgares ne se délectent pas moins que les Osmanlis. Aux chevaux, ânes et mulets, au gros bétail ordinaire, aux moutons dont la viande est la plus estimée des Turcs, et aux chèvres des montagnes, se joint le buffle, bien supérieur au bœuf en force musculaire comme bête de labour et de trait. On a même introduit d'Asie, dans la partie de la Roumélie qui entoure la capitale, le chameau comme anciennement l'éléphant même au temps des Diadoques et de Pyrrhus. Le porc n'est commun que dans la région danubienne et dans les îles. Le gibier abonde, ainsi que la volaille. L'ours, le loup, le lynx et le renard sont, avec le chacal, les hôtes dangereux des mon-

tagnes et des bois. Le lion a disparu de la Grèce depuis plus de vingt siècles, mais il paraît qu'il existe en Albanie un félin à robe tachetée semblable au léopard, le *lucerbal* des Mirdites. Parmi les oiseaux de proie dominent l'aigle, le vautour et le faucon.

De même que les rues de toutes les villes de l'Orient sont remplies de chiens qui y errent en troupes, dans les campagnes des nuées de corbeaux voltigent toujours prêtes à s'abattre sur les cadavres d'animaux qu'on abandonne à leur voracité. La cigogne est l'hôte régulier des sveltes minarets du Bosphore. Les abeilles privées et sauvages produisent beaucoup de miel et de cire, mais l'éducation du ver à soie a beaucoup perdu de son importance en Roumélie et dans la Morée. On trouve aussi des caméléons et diverses espèces de lézards. Les marais sont remplis de sangsues, de petites tortues négligées par les Orientaux, qui les ont en horreur, et de serpents venimeux qui grouillent autour des céphalaires de l'Argolide (voy. p. 382), d'où la fable de l'hydre de Lerne. Les insectes, dont le plus nuisible est le scorpion, sont partout fort incommodes en été, et les sauterelles que le vent apporte au printemps causent souvent aussi de grands ravages. Enfin la mer, principalement dans les détroits, n'est pas moins poissonneuse que les fleuves, les rivières et les lacs. Le Bas-Danube offre des esturgeons et des sterlets, qui ne le cèdent pas à ceux des fleuves de la Russie pour la grosseur et la finesse, ainsi que des saumons et des truites magnifiques.

Tandis qu'au nord de la péninsule orientale les exubérantes moissons de céréales de l'humus du Bas-Danube ont fait de cette région, comme de celle du *tchernezom* russe, un des greniers de l'Europe moderne, au midi la partie orientale de la Grèce, y compris l'Attique où le culte de Cérès prit naissance, a été presque stérilisée dans le cours des temps et n'offre plus que le squelette de ce qu'elle était autrefois. Disons cependant que la terre hellénique ne paraît pas avoir été jamais très largement agricole. Dès la plus haute antiquité, les catavothres et fissures multiples qui en caractérisent le sol en avaient fait comme un crible absorbant, que les eaux courantes traversaient par des voies souterraines, sans profit d'irrigation pour la surface. Dans la mythologie, l'image légendaire du tonneau des Danaïdes en témoigne. La grande prospérité matérielle d'Athènes et de tant d'autres cités florissantes ne dérivait-elle pas surtout de la richesse acquise par le développement fructueux de leurs relations incessantes avec de nombreuses colonies, surabondamment pourvues de ressources de tout genre, et de la grande

supériorité maritime, commerciale et industrielle qui en résulta. Les ravages des guerres et des invasions détruisirent cette richesse; l'action des éléments n'atteignit pas moins gravement une de ses sources dans le pays même, qu'un arrosement insuffisant, les pluies torrentielles de l'automne, en dégarnissant les pentes de terre végétale, et la chaleur brûlante de l'été contribuèrent, avec la négligence d'une population appauvrie, à dessécher de plus en plus. Le déboisement des rivages et de la plupart des îles de l'est avait déjà été remarqué du temps de Strabon. Aujourd'hui les grands arbres y ont presque entièrement disparu; il n'en reste que le souvenir dans les noms propres de beaucoup de localités. On n'y trouve plus que l'olivier, les arbrisseaux du Midi et de maigres buissons. Les montagnes, dépouillées de toute verdure, n'offrent plus que des cimes découronnées et les masses grisâtres de la roche nue de leurs vastes flancs. L'Eubée, par exception de ce côté, et les parties mieux arrosées de l'intérieur et du littoral de la mer Ionienne ont seules conservé leur parure de forêts et de végétation.

Nous reviendrons sur les particularités du règne minéral, de la flore et de la faune dans la description des provinces qu'elles concernent et les notices topographiques.

§ 4. — Rapports ethnographiques et religieux (1).

Diversité, répartition territoriale et situation respective des races et des cultes. — L'islamisme, l'orthodoxie grecque et l'église de Rome en présence. — Politique de la Russie, de l'Autriche et des puissances occidentales à l'égard des aspirations religieuses et nationales des sujets de la Porte.

Au centre et à l'occident de la partie du monde que nous habitons, la fusion des éléments nouveaux introduits par la grande migration des peuples avec le fond plus ancien de ceux qui les y avaient précédés a produit, durant la première moitié du moyen âge, les nationalités qui s'en sont partagé le sol et y dominent aujourd'hui. Le caractère distinctif de l'ethnographie de l'Europe orientale, c'est au contraire l'assemblage d'une grande variété de

(1) Voyez les cartes ethnographiques de l'Autriche-Hongrie, de la région du Bas-Danube et de la péninsule orientale de Kiepert, Berlin depuis 1867, ainsi que l'Almanach de Gotha pour 1881.

populations hétérogènes, réparties depuis plusieurs siècles entre trois vastes corps de domination dans aucun desquels elles ne sont parvenues à se fondre entièrement, et c'est au sud-est dans la péninsule orientale, sous le régime turc, que ce mélange a fait éclater et entretient les plus profondes dissidences. Malgré son irrémédiable affaiblissement intérieur, les assauts continuels des barbares, des Perses et des Sarrasins, la perte successive de presque toutes ses possessions et le choc des croisades, le Bas-Empire réussit à végéter encore pendant plus de mille ans après le grand partage de Théodose. Le prestige de la tradition romaine, avec le reste d'autorité qu'il avait gardé comme foyer de la propagande du christianisme dans le monde oriental, fut longtemps pour lui comme une dernière sauvegarde. La puissance conquérante qui le renversa a été depuis tout aussi rudement mise en demeure par le destin. Après qu'elle eut fait trembler l'Europe pendant deux siècles, il a suffi d'une période d'égale durée pour la réduire en quelque sorte à la merci des grands cabinets de l'Europe, pour lesquels elle n'est plus un sujet d'inquiétude qu'en vue des dangers dont menacent indirectement les embarras de sa situation. Son déclin n'a pas été moins rapide que ses triomphes. Les Turcs ne sont parvenus à rien fonder de solide et de durable. L'antagonisme des races et plus encore celui des croyances, avec l'inflexibilité d'une organisation théocratique immuable, qui sanctifie l'oppression, ayant mis obstacle à toute fusion et à tout progrès social dans les pays gouvernés par eux, leur empire sans consistance et sans racines, partout miné au dedans et de plus en plus ébranlé par l'ambition d'un puissant et belliqueux voisin, ne fait que se traîner de crise en crise depuis l'insurrection hellénique. Déjà le mouvement centrifuge qui se poursuit sans relâche depuis cette époque, sous l'influence irrésistible d'un besoin d'émancipation général, a diminué de près des deux tiers l'état de possession territorial de la Porte en Europe, et fait naître, à côté d'elle, tout un système de nouveaux États affranchis. C'est sur les rapports ethnographiques et religieux, qui ont le plus contribué à déterminer l'accomplissement contemporain de cette métamorphose, dont il s'agit d'exposer les résultats, que l'attention doit nécessairement se porter d'abord.

Dans l'ancienne Turquie d'Europe, comme dans l'empire limitrophe d'Autriche-Hongrie, on distingue cinq races et deux religions principales, sans compter les éléments de population et les cultes secondaires. Les deux plus anciennes races sont les Albanais et les

Grecs, de la commune souche pélasgienne dont les Hellènes ne sembleraient avoir été qu'une branche, mais très inégales pour le rôle qui leur appartient dans l'histoire de la civilisation. L'origine des Roumains ne date que de l'établissement de la domination romaine, que l'immigration des Slaves et des Bulgares vint ensuite y battre en brèche. Les Turcs Ottomans, qui sont restés jusqu'à présent les dominateurs d'une grande partie de la péninsule, n'y sont arrivés que les derniers, et leur titre de possession ne s'y fonde que sur le droit de conquête, ce que l'on ne devrait jamais perdre de vue.

Rien n'est plus difficile que d'établir par des chiffres la répartition territoriale de ces éléments, juxtaposés dans certaines provinces et complètement entremêlés dans d'autres. A défaut de statistique et de recensements les incertitudes sont grandes, et les données fournies par les observateurs même les plus consciencieux, en grande partie contradictoires, ainsi que sujettes, avec les déplacements de population qu'entraînent des révoltes et des guerres incessantes, à des révisions continuelles. Voici l'aperçu approximatif de ces rapports numériques qui nous paraît le mieux justifié par les estimations les plus récentes, mais sur plusieurs points très importants duquel on est toujours obligé de s'en tenir à de simples conjectures :

POPULATION PROBABLE.		Musulmans.	De l'Église orientale et sectaires.	Catholiques romains et protestants.
Osmanlis, Tatares, Tcherkesses, Arabes et Nègres	1,500,000	1,500,000		
Grecs	2,800,000		2,800,000	
Albanais ou Arnautes du nord ou Guègues.	500,000	350,000	50,000	100,000
Albanais ou Arnautes du sud ou Tosques	700,000	500,000	200,000	
Roumains	4,800,000		4,800,000	
Zinzares et Macédo-ou Koutzo-Vlaques	200,000 ?		200,000	
Slaves. Bulgares	3,300,000 ?	60,000	3,200,000	40,000
Slaves. Serbes, Rasciens et Monténégrins	1,700,000		1,700,000	
Slaves. Russes et Cosaques	20,000 ?		20,000	
Hongrois et Szeklers	30,000			30,000
Francs et Polonais	93,000			93,000
Tsiganes	300,000 ?	40,000	260,000	
Arméniens	300,000 ?		280,000	20,000
Juifs	470,000			
Totaux	16,713,000	2,450,000	13,510,000	283,000

Réservant l'esquisse des principaux traits de la physionomie et du caractère de ces divers peuples pour les cadres particuliers où ils apparaissent le mieux en relief, nous croyons devoir nous borner

ici à l'indication de leurs sièges actuels et des rapports qui continuent d'exister entre eux. Au nombre d'une dizaine de millions peut-être dans la partie asiatique de leur domination, les Turcs ottomans ou Osmanlis, comme ils s'appellent d'après le nom du fondateur de leur dynastie, ne forment en Europe qu'une minorité d'environ un million et demi, même en y comprenant maintes familles issues de rénégats grecs de la Roumélie et de la Crète, Vlaques de la Thessalie ou Serbes de la Vieille Serbie. Une de leurs tribus les plus anciennes et les plus recommandables pour la probité et les vertus hospitalières, les Koniarides, établis en Macédoine au nord de l'Indjé-Karasou vers les lacs de Castoria et d'Ostrovo, ainsi que près du mont Ossa en Thessalie, paraissent descendre de colons appelés dans le pays dès le temps de l'empire grec et se gouvernent eux-mêmes. Les Turcs sont sporadiquement répandus autour de Constantinople et d'Andrinople, ainsi que dans différentes parties de la Thrace et des deux Bulgaries, en Macédoine au nord de la Chalcidique et de la Thessalie, ainsi que dans cette dernière province à l'ouest de l'Olympe et au centre de la plaine. Au nord des Balkans ils étaient naguère le plus nombreux dans les forteresses de la rive droite du Danube et formaient dans la partie orientale de la Bulgarie actuelle une masse presque compacte. On en distingue les Yeuruks, Turcomans transportés d'Asie dans les montagnes de la Macédoine et de la Bulgarie.

Dans le cours des guerres de la Porte avec la Russie, l'élément musulman reçut un renfort notable par l'immigration de beaucoup de Tatares de la Crimée et de Nogaïs, que le gouvernement turc fixa dans la Dobroutcha et les Balkans. Un exode plus embarrassant suivit dans la période de 1855 à 1866, pendant laquelle un million de Tcherkesses, si les rapports officiels n'ont pas exagéré les chiffres, vinrent chercher un refuge sur le territoire ottoman d'Asie et d'Europe, où on les cantonna avec leurs familles aux environs d'Andrinople, de Prischtina, de Nisch, de Sofia et de Choumla, mais surtout le long du cordon des forteresses danubiennes et dans la Dobroutcha aussi, avec l'espoir de tirer bon parti pour la défense de la frontière de ces hôtes belliqueux et redoutés. Mais l'exaspération que leurs habitudes de meurtre et de pillage y causèrent ne fit qu'aggraver le mécontentement des Bulgares. La plupart, après leur expulsion complète du pays dans la dernière guerre, ont péri misérablement avec des milliers d'autres familles musulmanes, qu'elle enveloppa dans leur infortune, et beaucoup ayant été transportés

en Asie, il ne doit plus en rester qu'un petit nombre sur le sol européen. Les petites colonies isolées d'Arabes qu'on y trouve et les noirs, de condition domestique presque tous, ne constituent que des parcelles moindres encore du total dans lequel nous les avons englobés. C'est parmi les Tatares que la Porte choisit ses courriers.

Des autochthones, les Albanais, nommés Arnautes par les Turcs et qui s'appellent eux-mêmes Schkipétares (1), furent ceux qui se rallièrent le plus largement à l'islamisme, après la mort de l'héroïque Skanderbeg. Descendants des Pélasges comme très probablement aussi des anciens Macédoniens, ils ressemblent beaucoup aux Highlanders écossais du vieux temps par l'organisation sociale, la rusticité guerrière des mœurs et la profondeur des haines qui les divisent. Différant d'idiome à peu près d'une rive du Schkoumb à l'autre, les tribus du nord et du sud sont ennemies héréditaires les unes des autres, ce qui a beaucoup contribué de tout temps à faciliter le maintien de la suprématie ottomane dans un pays de montagnes et de rochers aussi difficile à soumettre que leur ancienne patrie, où elles dominent avec la jouissance de privilèges et d'immunités considérables, ainsi que dans une partie de la Vieille Serbie, entremêlées pourtant de Serbes, de Zinzares et de Grecs en Épire. Les tribus voisines de l'Adriatique, jadis attirées dans la sphère de la puissance vénitienne, embrassèrent la religion catholique et émigrèrent en partie dans la suite sur divers points du royaume de Naples et de la Sicile. D'autres, restées non moins fidèles à leur culte, ont conservé dans les retraites de vallées d'un accès très difficile leur régime distinct, sous des chefs de leur nation vassaux de la Porte. Mais dans le sud un plus grand nombre d'Albanais chrétiens appartiennent à l'Église grecque. Beaucoup d'entre eux se sont fixés sur le continent et dans les îles de la Grèce même, où l'on comptait encore, en 1870, environ 38,000 de leurs descendants ne faisant usage que de leur idiome propre. Quant aux musulmans, qui se sont le plus répandus, on rencontre dans presque toutes les provinces de la Turquie d'Europe et d'Asie des villages formés par des Arnautes vétérans, sur des terres qui leur ont été concédées par la Porte.

En somme, le chiffre total de la population mahométane, même avec les Pomaques, nom que l'on donne aux Bulgares convertis à

(1) Nom qui signifierait Fils de l'Aigle d'après l'étymologie qu'en a donnée Wassa-effendi dans la *Revue géographique* (1880, n° 54, p. 91).

l'islamisme, et les autres petits groupes de renégats, n'atteint guère plus de 2 1/2 millions et ne dépassait pas 3 millions à l'époque où la Bosnie et l'Herzégovine se trouvaient encore sous le régime ottoman.

Dans le total plus que quadruple des membres de l'Église grecque, la nationalité grecque ne peut revendiquer, en Europe, que moins du quart dans le royaume et sur le territoire ottoman, où elle occupe surtout les îles, la majeure partie de la Thessalie, la Chalcidique et la plupart des autres districts maritimes de la Macédoine et de la Thrace, presque tout le voisinage de Constantinople et du bassin de Marmara, ainsi que le littoral bulgare jusqu'à l'embouchure du Kamtchyk. Avec le million de Grecs échelonnés sur toutes les côtes de l'Asie mineure et dans les îles adjacentes, depuis Trébizonde jusque dans la grande terre insulaire de Chypre, et les petites colonies disséminées dans les autres échelles et places de commerce du Levant, on ne saurait encore toutefois évaluer à moins de 4 millions l'ensemble de la race hellénique, dont la distribution dans son cadre primitif n'a guère varié depuis l'antiquité. C'est jusque-là que pourront un jour s'étendre les reprises de la Grèce, dans le cas d'une liquidation générale.

Des 5 millions de Roumains, dont 200,000 environ sont établis sur la rive droite du Danube dans la Bulgarie et la Serbie, principalement du côté de Viddin et dans les vallées qui s'étendent du Timok à la Morava, il ne reste plus aujourd'hui sous la domination ottomane qu'un nombre à peu près égal de Zinzares, ainsi nommés parce qu'ils prononcent *zinz* et non *tchintch* le nombre 5, et de pâtres Macédo-Vlaques ou Koutzo-Vlaques (les Boiteux), d'après un sobriquet grec. Ce sont des Roumains en partie hellénisés, sous l'influence du milieu qu'ils habitent et qui les a déjà en partie absorbés. Les premiers de ces Roumounes, comme ils s'appellent eux-mêmes, forment une élite de marchands et d'industriels, recherchés non seulement dans toutes les villes de l'Orient comme bouchers, architectes, bijoutiers, etc., mais émigrant aussi beaucoup et répandus même en Autriche. Les seconds font paître leurs troupeaux ou s'occupent de culture dans la Thessalie, l'Albanie et la Macédoine, sur les deux revers de la chaîne du Pinde, dans la plaine de Mouzakia au sud du Schkoumb, près des lacs de Castoria et d'Ochrida, ainsi qu'aux environs d'Uskub. Ils se sont même avancés au sud de l'Épire jusqu'en Étolie, à l'est jusqu'aux bords de la Maritza et au nord jusqu'en Istrie, sur le territoire autrichien. Aux Roumains auto-

nomes de la rive gauche du Danube, qui forment le corps principal et le noyau de la nation, viennent s'ajouter en outre près de 4 millions de leurs frères de race et d'idiome, dont ils ne sont séparés que par la crête des Carpathes et par le Pruth, limitant la domination des deux grands empires voisins.

Les Slaves, au nombre de plus de 6 millions avant l'occupation de tout le triangle illyrien par l'Autriche, ont aussi en grande majorité échappé au joug ottoman, sous lequel il reste cependant encore beaucoup de Bulgares dans l'intérieur de la Thrace et de la Macédoine, dont ils constituent le principal élément de population. Le chiffre de 4 1/2 millions d'âmes, assez généralement assigné par les statisticiens à ce peuple, nous ayant paru toutefois empreint d'exagération, nous avons cru devoir le réduire d'un quart au moins. En effet, les estimations les plus récentes officiellement adoptées dans les deux pays où il présente la masse la plus forte et la plus compacte, n'arrivent pour celle-ci qu'à un total de 2 millions tout au plus, duquel ne saurait approcher celui des Bulgares habitant les autres parties de la Roumélie turque, même grossi des 300,000 âmes environ que représentent leurs colonies éparses en Serbie, en Roumanie et dans la Dobroutcha, ou plus loin dans la Russie méridionale et en Hongrie. Observons aussi que, parmi les montagnards du Rhodope, il est des tribus qui pourraient bien être autochthones d'après leur physionomie, bien qu'elles aient adopté l'idiome bulgare. Pour ce qui regarde la nationalité serbe, il n'en est resté sous le régime turc que des fragments dans la Vieille Serbie et quelques districts albanais, où son dernier îlot persiste aux bords du Drin à sa sortie du lac Ochrida. Mais dans le triangle illyrien et en Hongrie, les Serbes indépendants sont en communauté de langue et de religion avec plus de 1,300,000 Rasciens.

Il n'y a de sectaires qu'un petit nombre de Lipovans et de Cosaques vieux croyants, qui ont trouvé un asile en Roumanie et dans la Dobroutcha. Les Tsiganes sont aussi le plus nombreux au nord du Danube, puis en Bulgarie et dans la Thrace, où ils mènent la même existence vagabonde et sont officiellement traités de Coptes, mais ont gardé la conscience de leur origine hindoue. Sans renoncer à leurs pratiques traditionnelles, ils se conforment partout extérieurement au culte qui domine. Selon toute probabilité ce furent les ravages de Tamerlan qui les chassèrent de l'Inde à la fin du XIVe siècle.

Les Arméniens, de plusieurs classes, qui forment avec les Grecs

l'élément le plus important de la population des villes en Turquie, représentent, à l'exception d'une minorité unie à l'Église de Rome et dont l'influence ne se fonde pas sur le nombre, mais sur la richesse et l'instruction supérieure de ses membres, une branche distincte de l'Église orientale. Mais le gros de la nation est en Asie, où elle se trouve partagée entre la domination turque, presque impuissante à la défendre contre le brigandage des Kourdes, et la lieutenance russe du Caucase, où le couvent central d'Etchmiadzine, près de l'Ararat, est le siège du patriarche, et à laquelle le traité de Berlin vient d'ajouter la province de Kars.

L'influence de l'Église catholique ne compte que dans la haute Albanie où ses adhérents, par esprit d'opposition contre le schisme grec, se montrent plus disposés à faire cause commune avec leurs compatriotes musulmans. Elle a un champ plus large dans la Turquie d'Asie, chez les Arméniens et en Syrie, dans le Liban surtout dont la France a toujours eu le protectorat. Cependant la majeure partie des Francs ou des Européens qui résident eu Turquie appartiennent à la religion catholique, et sa propagande a fait des prosélytes non seulement chez les Grecs, mais aussi chez les Bulgares et les Roumains. Il n'y a de protestants qu'une partie des Hongrois établis en Roumanie, ainsi que parmi les Anglais, les Allemands et les Suisses, les Hollandais, etc. La *lingua franca* est un italien corrompu dont font encore usage les chrétiens depuis longtemps établis en Orient, mais auquel le français y fait de plus en plus perdre du terrain. Les juifs, ont été dès l'antiquité nombreux dans la péninsule thraco-illyrienne, où ils trouvent cependant une rude concurrence dans l'esprit mercantile non moins développé des Grecs et des Arméniens. Les plus riches et les plus considérés sont les juifs d'origine espagnole.

Une difficulté non moindre que le manque absolu de données précises, dans la combinaison d'un aperçu comme celui que nous avons essayé d'établir sur des bases en partie purement conjecturales, c'est l'inévitable confusion que l'on rencontre partout où les races ne sont pas juxtaposées mais complètement entremêlées.

Le principe de la domination ottomane diffère essentiellement de celui de toutes les grandes monarchies de l'Europe centrale et occidentale ; la pierre angulaire de l'édifice n'y est pas le privilège temporel d'une nationalité, ni d'une dynastie dans le même sens qu'en Autriche par exemple, c'est la religion du prophète même et des califes, dont les sultans du sang d'Osman ont assumé l'héritage, avec

l'obligation de le transmettre intact à leurs descendants. Le Coran, comme autrefois la loi de Moïse, est pour tous ses sectateurs non seulement la règle suprême de la foi, mais aussi le code souverain de tout le droit public et privé, la source de toute vérité et de toute connaissance. Il exclut foncièrement tout travail de l'esprit philosophique, sans le mouvement duquel il n'y a jamais eu de continuité de progrès à nulle époque, ni dans aucun milieu. Les oulémas ne constituent pas un clergé de purs théologiens, mais le corps des docteurs de la loi musulmane, chargés de l'interpréter dans son application universelle. Aussi n'ont-ils pas seulement voix dans les questions de dogme ou de morale abstraite, mais dans toutes les matières concernant le gouvernement, la justice et la police, la guerre, la marine et le commerce même. Le padichah réunit dans sa personne tous les pouvoirs spirituels et temporels; il est, même au delà des frontières de l'empire, considéré par tous les sounites comme le chef spirituel de l'islamisme, l'iman successeur des califes de la Mecque, de Damas et de Badgad. Cependant il n'est ceint du sabre d'Osman, dans la mosquée d'Eyoub, qu'après avoir juré de défendre la loi de Mahomet et par suite, quelle que soit l'étendue de son pouvoir, celui-ci a ses limites dans l'autorité persistante des vieilles traditions et la force des préjugés dérivant de croyances immuables. C'est ce qui a fait dire à un écrivain que le gouvernement turc était « un despotisme absolu tempéré par le régicide. » La substitution de rigueurs moindres, n'entraînant que la déchéance, à une aussi criminelle extrémité, ne change rien à l'inexorable logique des faits dans les conditions d'un pareil régime, qui expliquent l'atrocité des lois par lesquelles la cruelle politique de Mahomet II chercha à y parer d'avance.

D'un autre côté, la polygamie tend, il est vrai, à émousser dans le peuple turc l'esprit de race et de caste. La multiplicité et la perpétuité des croisements ne comportent pas de préjugé national exclusif, mais au lieu d'améliorer le sang, comme on pourrait le croire de prime abord, elle pousse à la dégénération, en vieillissant l'homme avant l'âge, par l'excès des jouissances, et amenant un débordement continu du sexe féminin, par la naissance d'un bien plus grand nombre de filles que d'enfants mâles. Inutile d'ajouter qu'elle ne contribue pas moins à pervertir l'éducation dès l'enfance. Comme cependant le luxe des harems n'est point à la portée des pauvres, ces funestes effets particuliers ne peuvent être très sensibles que dans la haute classe, chez laquelle une multitude d'autres

influences énervantes et corruptrices sont encore venues s'y joindre de tout temps. Au physique tant qu'au moral, le peuple en est naturellement moins affecté, et il a conservé d'excellentes qualités auxquelles il faut rendre justice ; mais elles sont neutralisées par son ignorance et la direction d'une foi qui le retient dans la paresse et l'absorbe dans la béatitude grossière du *kef*, qu'il poursuit dans cette vie comme une image de la félicité que sa religion lui promet dans l'autre. Le fatalisme, qui est un des caractères de cette foi, le conduit à une stupide apathie dans les moments où il aurait le plus besoin de déployer toutes ses facultés et de prendre d'importantes résolutions. Le zèle de la propagande ayant été le point de départ de la conquête musulmane, les Turcs sont restés aussi exempts de préjugés nationaux que les Arabes, mais allés beaucoup plus loin que ceux-ci dans la haine religieuse mal contenue qui les remplit de mépris pour le mécréant chrétien ou juif, le *ghiaour*, et ne s'enflamme que trop facilement jusqu'au fanatisme. Tendant à la position dominante dans l'État musulman, moins peut-être comme Osmanlis qu'à titre de vrais croyants, ils ne firent aucune difficulté de s'y associer, avec les mêmes avantages, ceux des vaincus qui s'étaient laissé convertir, comme une partie des Bosniaques et la majorité des Albanais. Ces derniers surtout, les Suisses de l'Orient, sont un peuple de soldats qui a marqué dans toutes les phases de l'histoire de la Turquie. Les célèbres vizirs du nom de Kiouprili, Mehemet Ali, le fondateur de la dynastie qui règne en Égypte, et deux autres fameux pachas rebelles, Ali Tebelen de Janina et Moustapha de Scodra, étaient Arnautes.

Malgré sa vaillance, ce peuple à demi barbare, animé de l'esprit cantonal et d'implacables rivalités aussi vivement que les anciens Grecs, mais emprisonné dans ses montagnes, devait pour cela même porter le moins ombrage à la Porte, qui pouvait d'autant mieux se flatter d'y maintenir son pouvoir à la faveur de ces divisions. Cependant il ne faut pas oublier que le mouvement des Albanais grecs du sud, la résistance des Chimariotes, des Souliotes et des Parganiotes devança et prépara l'insurrection hellénique, dont les plus rudes champions furent, à côté des Armatoles ou milices grecques de la Thessalie, les bandes de brigands ou partisans épirotes connues sous les noms de Klephtes et de Palicares (braves), dont le plus illustre chef fut Marco-Botzaris, le héros de Missolonghi. Ce souvenir ne permet d'admettre que sous bénéfice d'inventaire les bruits qui se sont répandus sur le caractère et la portée de la Ligue albanaise actuelle.

Tous les sujets non musulmans de la Porte, chrétiens et autres, étaient naguère confondus dans la *rayah* (le troupeau des infidèles), dénomination à laquelle a été substituée celle moins injurieuse de *tebahs*, depuis le hattichérif de Gulhane de 1839 et le hat-houmayoum du 18 février 1856. Parmi eux, les 2,200,000 Grecs de la Turquie d'Europe et d'Asie, comprenant la partie la plus industrieuse et la plus riche de la nation, en Thessalie et dans les grands ports surtout, tiennent la place la plus importante sous le rapport de l'intelligence, de l'instruction et de l'activité. Ils sont cultivateurs et jardiniers, pêcheurs et marins, industriels et marchands, ne restent étrangers à aucune profession libérale et se partagent dans le grand négoce et la finance avec les Arméniens, les manieurs d'argent par excellence, qui se sont rendus comme tels également indispensables à la Porte. Les Grecs, conjointement avec eux et les Zinzares, forment la classe qui répond à la bourgeoisie dans la plupart des villes de l'empire ottoman, et dans laquelle s'y recrutent aussi les agents du fisc, tandis que les Slaves et les Roumains constituent la grande masse de la population agricole et pastorale. Ce furent les Fanariotes, l'ancienne aristocratie de l'empire grec, ainsi nommée d'après le Fanar ou quartier qu'elle habite à Constantinople, qui initièrent le gouvernement turc à l'esprit retors ainsi qu'à toutes les ruses de la politique byzantine, et c'est parmi eux qu'il choisit longtemps le personnel de sa diplomatie auprès des cours d'Europe et conférait au plus offrant les hospodarats de Valachie et de Moldavie. Mais depuis la création du royaume hellénique, beaucoup de ces familles y ont transféré leur siège et d'autres sont tombées dans l'indigence. Les Tures appellent Romains (Ouroum) les Grecs orthodoxes, déjà officiellement ainsi nommés dans la période byzantine, et Latins ceux du petit nombre de communes qui se sont unies à l'Église de Rome. Dans toute la Roumélie il y a eu beaucoup de mélange de Grecs avec les Bulgares; mais la langue des premiers, qui ont partout leur régime communal distinct et prennent plus de soin de leurs écoles qu'aucune autre population de l'empire, n'a fait qu'y gagner du terrain.

Sur la rayah opprimée se fonde encore ainsi presque exclusivement l'activité productrice de l'industrie et du commerce dans la Turquie d'Europe. Les Osmanlis n'y contribuant que dans une mesure très faible, n'apparaissent pas seulement à la population chrétienne, qui y forme la grande majorité, comme des dominateurs, mais comme un élément parasite qui l'étouffe. La classe dirigeante,

investie de toutes les hautes fonctions et de tous les gouvernements, épuise continuellement par ses exactions, au détriment des administrés, l'État et les provinces commises à sa garde, ou plutôt livrées à son arbitraire. Le fond du peuple turc, bien plus mal partagé, mais chargé particulièrement de la défense d'un pouvoir qui voit en lui la seule force armée sur laquelle il ait pu compter jusqu'à présent, se trouve détourné par là même, ainsi que par son indolence traditionnelle, d'une participation plus large à un travail productif qui lui procurerait plus d'aisance, mais dans toutes les branches duquel il s'est déshabitué de lutter sur le pied d'égalité avec des concurrents plus instruits et plus actifs, que sa religion le porte à regarder en masse comme une gent réprouvée et non comme des concitoyens. On comprend que petits et grands soient également éloignés de consentir à la suppression d'abus et de privilèges dont le retrait priverait les uns de leurs moyens d'existence, les autres de la source de leur opulence. C'est le grand obstacle à l'efficacité de toute réforme n'ayant pas leur approbation, et la raison pour laquelle sont restées lettre morte la plupart des concessions faites, en principe, par les derniers sultans à leurs sujets chrétiens. Pour l'écarter, il faudrait la séparation complète de l'autorité politique et de l'autorité religieuse, identifiées par le Coran, ce qui nécessiterait en Europe une reconstitution fondamentale de la base sur laquelle l'empire ottoman a été jusqu'à présent établie et paraît tout à fait impraticable dans les provinces asiatiques, où l'élément turc est en majorité.

Un renouvellement pareil ne serait possible qu'au moyen d'un compromis qui échouerait, selon toute probabilité, contre les dispositions d'éléments adverses entre lesquels il y a des haines séculaires. Un autre Pierre le Grand ne serait pas de trop pour l'accomplissement d'une telle révolution. Aussi paraît-il douteux que la question d'Orient, si l'on veut obvier à une catastrophe, puisse être résolue finalement sans une intervention directe et active des grandes puissances européennes.

Indirectement, l'Église grecque a contribué au relâchement des liens de la domination ottomane et au démembrement de l'empire. Comme le patriarchat de Constantinople était la suprême autorité spirituelle pour les orthodoxes de toutes les provinces sur lesquelles s'était étendue sa propagande apostolique, les sultans ne crurent pouvoir mieux faire que de le prendre pour organe de la communication de leurs ordres souverains, vis-à-vis de

ses coreligionnaires de toutes les parties de l'empire retenues sous leur dépendance immédiate. Comme de larges profits étaient attachés à cette haute dignité ecclésiastique et qu'il importait à la Porte d'en maintenir les titulaires à sa discrétion, elle n'hésita point à subordonner la nomination de chaque patriarche au payement d'une taxe, qui fut progressivement élevée jusqu'à la somme de 150,000 ducats, et elle ne tarda même pas à prendre la précaution de ne plus leur conférer l'investiture qu'à titre révocable. L'exemple de la première de ces deux mesures se répercuta malheureusement, dans l'Église même, par la pratique de la simonie la plus scandaleuse à tous les degrés de la hiérarchie, qu'elle encombra de l'oisiveté rapace d'un clergé ignorant, et corrompu. Une exploitation sans vergogne s'étendit sur toutes les provinces où le plus clair des revenus de l'église, des fondations pieuses, ainsi que des nombreux et riches couvents, administrés par des hégoumènes ou supérieurs de nationalité grecque, ne servait qu'à fournir d'énormes prébendes aux privilégiés de la prélature et du mont Athos. Les principautés tributaires, qui avaient toutes également à se plaindre de ce criant abus, ne manquèrent pas d'y mettre un terme, en avançant dans leur émancipation. La Roumanie y procéda par la séquestration de tous les biens des couvents dits inquinates, qu'elle réunit au domaine de l'État. Les Bulgares aussi, à l'exemple de la Serbie et du royaume hellénique, se sont soustraits à l'autorité du patriarchat de Constantinople, et c'est par l'expulsion du clergé grec que s'est manifesté le réveil de leurs aspirations nationales, dès avant leurs premières tentatives de révolte contre le joug ottoman. Il en résulte que, pour l'administration des biens ecclésiastiques et la discipline du clergé orthodoxe, il s'est formé autant d'églises nationales ou, comme on dit, autocéphales, que d'États nouveaux. L'unité ne persiste qu'en matière de dogme et, à la langue près aussi, pour le rituel; mais cet accord, loin de produire une fusion comme celle qui est résultée de la communauté de foi chez les musulmans, n'a pas empêché la distinction des races et des idiomes de s'accentuer de plus en plus vivement entre les populations chrétiennes.

Nous insistons sur ces points parce qu'ils n'ont pas laissé d'influencer la politique des puissances européennes dans les démêlés de la Porte avec ses sujets chrétiens. L'Autriche, dont les provinces illyriennes et hongroises devinrent l'asile de tous les Serbes et Albanais que la crainte ou l'oppression du joug ottoman poussa par milliers à y chercher un refuge, depuis le XVe siècle jusqu'à l'époque

récente des derniers troubles de l'Herzégovine et de la Bosnie, pouvait sembler particulièrement appelée au protectorat des chrétiens de la péninsule orientale, après que ses victoires eurent obligé les Turcs à la conclusion du traité si avantageux pour elle de Passarowitz, en 1718. Mais, absorbée par la complication des intérêts qu'elle avait à défendre en Allemagne et en Italie, ainsi que dominée par des tendances ultramontaines, elle laissa le champ entièrement libre à la Russie du côté de l'Orient, après avoir conclu avec la Porte en 1791 la paix de Sistova. Déjà Pierre le Grand, après la bataille de Poltava, avait commencé à se faire un parti dans les hospodarats, par ses intelligences avec le prince Kantémir. Ce n'est toutefois qu'en 1774, par l'article 16 de la paix de Koutchouk-Kaïnardjé, que la grande Catherine obtint de la Turquie la reconnaissance du droit formel de se porter médiatrice dans les différends futurs du sultan avec les principautés vassales. Dès son avènement en 1762, elle s'était également occupée de porter secours aux Grecs, qui se préparaient à une insurrection, et dans lesquels elle comptait se ménager d'utiles auxiliaires pour l'organisation de la marine et du commerce russes dans la mer Noire; mais l'expédition moréenne de Foedor Orlof en 1770 ayant avorté, l'impératrice dut se contenter de stipuler dans le traité subséquent, en faveur des malheureux abandonnés à leur sort, une amnistie, le libre exercice de leur religion et le droit d'émigrer avec leur patrimoine, clauses que la Porte se trouva toutefois impuissante à faire observer. Du règne de Paul date le resserrement de l'alliance de la Russie avec les Monténégrins qui s'étaient déjà déclarés sujets de Pierre le Grand en 1712 et dont le dernier vladika ou prince-évêque, Pierre II, se fit sacrer à Saint-Pétersbourg en 1833. Ce furent aussi les Russes qui encouragèrent et soutinrent les Serbes dans leur première insurrection contre la Porte, sous Tcherni-George, de 1804 à 1808. La levée de boucliers des chefs aristocratiques de l'hétérie grecque en Moldavie et en Valachie, qui coïncida avec l'explosion du grand mouvement hellénique sur le sol grec, ne fut point approuvée par l'empereur Alexandre, mais son successeur, dès qu'il eut pris possession du trône, reprit en mains très activement la cause de ses coreligionnaires et, sur le refus de la Porte de remplir les conventions d'Akerman, il lui déclara de nouveau la guerre en 1828. La paix d'Andrinople promit aux principautés roumaines la démolition de toutes les forteresses de la rive gauche du Danube, desquelles les Turcs y avaient si longtemps pro-

mené leurs ravages, une complète autonomie intérieure et l'élection d'hospodars à nommer par la boïarie, non plus pour un septennat, mais à vie, sous la confirmation du sultan et du tsar protecteur. Le règlement ultérieur de la condition du nouveau royaume hellénique, œuvre commune de la France, de l'Angleterre et de la Russie, tabla malheureusement sur une base territoriale dont l'insuffisance condamnait le jeune État à une fébrilité constante qui est, en ce moment même, le grave souci de la diplomatie européenne. Nous réservons pour le chapitre V l'exposé de cette combinaison, à laquelle l'Autriche s'abstint de prendre part, le prince de Metternich ayant jusqu'à la fin de sa carrière maintenu le principe de l'intégrité de l'empire ottoman dans son catéchisme politique, avec une inflexibilité qui compromit de plus en plus les intérêts de la monarchie, dans la péninsule orientale, et y réduisit son influence presque à néant, pendant que celle de la Russie était arrivée à son apogée. Cependant le protectorat du tsar et son contrôle furent impatiemment supportés par les Roumains, qui craignaient de n'avoir fait que changer de maîtres, et que leurs affinités de race faisaient pencher plutôt vers la France. Aussi le contre-coup de la révolution de février se fit-il vivement sentir dans les principautés, sur lesquelles le mouvement du 22 juin 1848 attira une nouvelle occupation turco-russe, dont les conditions furent réglées, le 1er mai de l'année suivante, par l'acte de Balta-Liman qui soumit à une révision la base commune de leur régime depuis 1831, le règlement organique élaboré avec beaucoup de talent par le général Paul Kisselef. Plus tard, la fermentation n'ayant fait qu'augmenter en Turquie même, l'emperenr Nicolas, que son humeur altière pressait d'accélérer l'accomplissement de ses vues et des desseins depuis si longtemps poursuivis par le cabinet de Saint-Pétersbourg, crut le moment venu de faire, en janvier 1853, ses fameuses ouvertures à lord Seymour, pendant que l'Autriche de son côté insistait auprès de la Porte, par l'envoi du comte de Leiningen en mission extraordinaire à Constantinople, pour l'évacuation du Monténégro par les Turcs et l'adoucissement des rigueurs dont souffraient les chrétiens en Bosnie. Le 2 mars, le prince Mentchikof somma le divan de retirer le firman que la France avait obtenu au sujet des Lieux-Saints et de reconnaître formellement le protectorat de son maître sur tous les chrétiens grecs de l'empire; le 9 juin suivit l'ultimatum du cabinet de Saint-Pétersbourg, et le 2 juillet les Russes entrèrent dans les principautés, qu'ils traitèrent en pays conquis.

Le 12 mars 1854 l'Angleterre et la France, après que les hostilités eurent déjà commencé, s'unirent par un traité avec la Porte, et le 14 juin celle-ci conclut avec l'Autriche la convention de Boïadji-Keuy, par suite de laquelle les Russes se retirèrent des principautés devant l'occupation autrichienne. Nous ne reviendrons pas sur ce qui a déjà été dit des opérations victorieuses de la guerre d'Orient et de ses résultats immédiats. Malheureusement les puissances alliées, au lieu d'exiger, comme elles le pouvaient, de la Porte les garanties de réforme intérieure nécessaires pour tarir la source de complications toujours renaissantes, se contentèrent de vaines assurances de sa part. Les dispositions du traité de Paris ne profitèrent qu'aux principautés roumaines, dans la poursuite de leur très légitime désir de se reconstituer unitairement; mais la substitution de la garantie collective des puissances au protectorat russe ne sauvegarda pas leur neutralité, lors de la nouvelle invasion russe au printemps de 1877. De l'œuvre diplomatique de 1856 il n'est resté debout que la commission internationale du Danube. Quand après son recueillement la Russie, sous l'impression des nouveaux troubles de la Bulgarie, de la Bosnie et de l'Herzégovine, ainsi que des levées de boucliers du Monténégro et de la Serbie, se résolut à reprendre fait et cause indirectement d'abord, puis à titre officiel, pour ses coreligionnaires, ce ne fut plus toutefois la bannière de l'orthodoxie, mais celle du slavisme, la plus séduisante pour son ambition nationale, qu'elle déploya et avec laquelle elle s'avança, au commencement de 1878, jusque sous les murs de Constantinople. Quelque opposé que l'on soit à une réalisation des vues du panslavisme qui sont, il ne faut pas se le dissimuler, sinon le programme du gouvernement impérial, cependant toujours la tendance d'une partie du peuple russe, on est obligé de reconnaître que c'est la conséquence avec laquelle le cabinet russe poursuit sa politique orientale qui lui a permis d'avancer constamment vers un but dont il a conscience. Il en est résulté pour lui l'avantage de diriger la marche des événements, tandis que l'Europe, avec son défaut d'entente, ses irrésolutions et ses hésitations perpétuelles, s'est trouvée constamment dominée et paralysée dans son action tardive par les faits accomplis. C'est ainsi qu'elle n'a pu arrêter le dernier conflit et que, par son manque d'initiative, elle a forcé plus d'une fois les populations de la péninsule à se jeter dans les bras de la Russie. Cela est d'autant plus regrettable que toutes les entreprises de cette puissance contre les Turcs, imbues de l'animosité du milieu qui les

inspire, rentrent un peu dans le caractère des croisades du moyen âge, tandis que ce qu'il faudrait pour le dénouement heureux de la question d'Orient, si elle ne peut être résolue que par la force, ce serait une campagne raisonnée, ne prenant conseil que des intérêts de la civilisation, de l'esprit de tolérance et de progrès occidental, contre l'ignorance et les préjugés. Le traité de Berlin, ayant eu pour objet de réduire dans une mesure acceptable par toute l'Europe ce qui paraissait exorbitant dans celui de San-Stefano, ne peut être considéré que comme une transaction, marquant un temps d'arrêt. Il a cependant, par l'envoi en possession de l'Autriche, introduit dans le triangle illyrien un facteur qui modifie considérablement la situation et y détermine de nouveaux rapports faciles à saisir. Au nord du Danube, la Roumanie et la Hongrie restent ensemble le seul obstacle à l'unification de la grande mer du panslavisme. Une rupture de la digue entraînerait leur submersion politique dans un déluge commun. L'accroissement de l'influence russe dans tous les pays slaves de la péninsule est un fait qu'il faut accepter comme la conséquence naturelle de la dernière guerre; il persistera surtout chez les Bulgares, qui doivent tout à la Russie et avec lesquels elle est en libre communication par la mer Noire, sans avoir besoin de franchir le Danube. La Serbie cependant, enveloppée de deux côtés par les frontières de l'Autriche-Hongrie, est obligée de se rapprocher de cette puissance par les nécessités de son développement économique. Contre le débordement du slavisme sur la région illyrienne, le plus solide rempart ce sont les Albanais dans leurs montagnes. Le sort de Constantinople et du pays des détroits dépend surtout des puissances maritimes. Dans ce qui reste de la Turquie d'Europe, la crise, momentanément assoupie, ne peut cesser qu'avec la suppression des causes réelles du malaise intérieur qui l'a produite et l'entretient. Or il n'y a dans son état pas d'amélioration possible, tant que persistera la tension actuelle des rapports entre la Porte et la Grèce.

§ 5. — Aperçu statistique des résultats du congrès et de la conférence de Berlin.

Le traité du 13 juillet 1878, en fixant les limites et stipulant la reconnaissance de la Roumanie, de la Serbie et du Monténégro

comme États indépendants, en érigeant la Bulgarie en principauté autonome tributaire du sultan et en formant, au sud des Balkans, de la Roumélie orientale une province turque pourvue d'un régime distinct, a introduit dans le système politique de l'Europe un nouveau groupe, dont il nous reste à préciser l'importance relative et la division par les chiffres suivants.

Turquie d'Europe.	SUPERFICIE. kilom. c.	POPULATION. âmes.	DENSITÉ par kilom. c.	
Roumélie, Albanie et îles...	179,475	4,790,000	27	d'après Behm et Wagner.
Sandjak de Novibazar (1)...	7,425	168,000	23	en 1871.
Roumélie orientale	35,387	816,000	23	en 1880, chiffre officiel.
Bulgarie, principauté tributaire.	63,865	1,965,000	31	en 1873, d'après M. Jakchitch.
Totaux........	286,152	7,739,000	27	
États souverains.				
Roumanie..................	129,947	5,376,000	41	évaluation officielle de 1878.
Serbie......................	48,657	1,682,000	34	recensement du 31 décembre 1878.
Monténégro (2)............	9,475	236,000	28	évaluation officielle approximative.
Grèce......................	50,123	1,680,000	33	recensement de 1879.
Totaux généraux.....	524,354	16,713,000	32	

La plus fâcheuse lacune dans l'œuvre du congrès de Berlin a été la prétérition de la Grèce, à laquelle on n'avait cessé de prêcher la sagesse et la patience pendant la guerre, pour la détourner d'y prendre part, et que ni l'offre de médiation des puissances, formulée dans l'article 24 du traité, pour le cas où elle ne pourrait s'entendre avec la Porte au sujet de la rectification de frontière désirée, ni le tracé de celle-ci, arrêté depuis par une nouvelle conférence, ne pourront évidemment satisfaire, tant qu'ils n'auront qu'une valeur platonique. Cette délimitation semblait devoir accroître le royaume hellénique d'un territoire de 20,000 kilomètres carrés et d'une population de 400,000 âmes environ dans la Thessalie et l'Épire, en les attribuant à la Grèce jusqu'à une ligne tirée de l'embouchure du Salambrias à celle du Calamas, suivant en partie le cours de ces

(1) Dans la Bosnie proprement dite et l'Herzégovine, comprenant un territoire de 53,060 kilom. c., le recensement autrichien du 16 juin 1879 accuse une population de 1,158,000 hab., soit 22 par kilomètre carré, dont 608,000 du sexe masculin et seulement 550,000 femmes, ou suivant les cultes 448,000 mahométans, 497,000 catholiques grecs et 209,000 romains, avec 4,000 juifs, etc.

(2) Avant la substitution du district de Dulcigno à ceux de Plava et de Gusinje, ce qui a pu depuis un peu modifier les chiffres.

fleuves, en partie les crètes des monts, au sud du district de Zagori, et englobant les trois villes principales de Larisse, de Metzovo et de Janina, que la Porte s'était montrée le moins disposée à céder dans les négociations antérieures.

Il y a là une difficulté qui menace d'un nouveau danger la paix de l'Orient et fait aux grandes puissances un pressant devoir d'en trancher le nœud d'une manière équitable par voie d'arbitrage ou d'autorité même.

Bibliographie générale. — En français : Urquhart, *La Turquie, ses ressources, son organisation*, etc., trad. de l'anglais, 2 vol. Bruxelles, 1837. — A. Boué, *La Turquie d'Europe*, 3 vol. Paris, 1840, et *Recueil d'itinéraires*. — Viquesnel, *Voyage dans la Turquie d'Europe*, Paris, 1862. — G. Lejean, *La Turquie d'Europe*, Paris, 1862. — Collas, *La Turquie en* 1864. — Millingen, *La Turquie sous le règne d'Abdoul-Aziz*, Paris, 1868. — Salaheddin-bey, La Turquie à l'Exposition universelle de 1867, Paris. — Cyprien Robert, *Les Slaves de la Turquie*. — Joanne et Isambert, *Itinéraire descriptif, historique et archéologique de l'Orient*, Paris, 1861. — Mostras, *Dictionnaire géographique de l'empire Ottoman*, Saint-Pétersbourg, 1873.

En allemand : De Hammer, *Constitution politique et administrative de l'empire Ottoman*, 2 vol. Vienne, 1816, et *Histoire de l'empire Ottoman*, 10 vol. Pesth, de 1827 à 34, traduite en français par Hellert et par Dochez. — Zinkeisen, *Histoire de la domination ottomane en Europe*, 7 vol. Gotha, de 1840 à 63. — Rosen, *Histoire contemporaine de la Turquie*, 2 vol. Leipzig, 1866 et 67. — De Moltke, *Lettres sur la situation et les événements de la Turquie*, Berlin, 1841. — De Reden, *La Turquie et la Grèce*, Francfort-sur-le-Main, 1856. — De Callot, *L'Orient et l'Europe*, 9 vol. Leipzig, 1854 et 55. — M. Busch, *La Turquie*, manuel de voyage, 1861.

En anglais : Murray, *Handbook for travellers in Turkey*, London, 1854. — Bradshaw, *Handbook to the turkish empire*, 2 vol. London 1874. — E. Spencer, *Travels in European Turkey*, 2 vol. London, 1851. — Madden, *The turkish empire in its relation with christianity and civilisation*, 2 vol. London, 1862. — Farley, *The resources of Turkey*, London 1862. — Brophy and Saint-Clair, *The Ottoman empire*, London, 1869. — Tozer, *Researches in the highlands of Turkey*, 2 vol. London, 1869.

CHAPITRE II

LA ROUMANIE

§ 1. — Description générale du pays (1).

La Roumanie (*Tsara Roumanesca*), formée des hospodorats de Valachie et de Moldavie, dont l'union a été consommée en 1866 par l'avénement d'un prince élu à titre héréditaire, avec l'accession du delta danubien et de la Dobroutcha, qui lui ont été adjugés en 1878 par le congrès de Berlin, en dédommagement des trois districts rétrocédés à la Russie sur la rive gauche du Pruth, comprend à elle seule un quart du territoire et près d'un tiers de la population totale des pays que nous avons encore à passer en revue dans la partie sud-est de l'Europe. Des principautés danubiennes elle est comme gardienne des bouches du grand fleuve qui la baigne au sud, et par sa position même sur ce dernier et la mer Noire, entre l'empire russe, la Hongrie et les deux plus considérables des nouveaux États slaves de la péninsule, celle qui a incontestablement le plus d'importance politique, militaire et commerciale; nous pouvons ajouter aussi la plus ferme cohésion au point de vue de l'unité nationale et religieuse.

Sur la carte, la Roumanie figure, sous une latitude dont les deux extrêmes correspondent à peu près à celles de Florence et de Vienne, une espèce de fer à cheval. La partie concave de l'arceau est dominée du nord à l'ouest par les Carpathes, le long de la Bukovine, de la Transylvanie et du Banat, où les montagnes joignent et franchissent le Bas-Danube à la Porte de Fer. Dans la partie convexe, au contraire, où ce large et puissant fleuve enveloppe, sur un

(1) Carte de la Roumanie du major Pappasoglou, 1872, en roumain. — Atlas de Stieler, dernière édition, pl. n° 54, et de Kiepert, pl n° 25.

parcours de 500 kilomètres au moins, sans compter les sinuosités, toute la Valachie du côté du sud, il la sépare de la Serbie et de la Bulgarie jusqu'au fort d'Arab-Tabia, à l'est de Silistrie sur la rive droite, d'où la limite méridionale de la Dobroutcha roumaine a été marquée par le tracé conventionnel d'une ligne droite, qui atteint la mer Noire au sud du port de Mangalia. La principauté est ainsi entrée en possession de toute la zone maritime qui s'étend de ce point, par delà les marécages du delta danubien, jusqu'à l'embouchure de sa branche septentrionale ou de Kilia. Sur la rive gauche de celle-ci et du Pruth, cette grande rivière est redevenue, depuis son confluent avec le Danube même du côté de l'est, la limite entre la Bessarabie russe et la Moldavie, jusqu'à l'extrémité septentrionale de cette dernière contrée, où le Pruth y entre de la Bukovine. De là la frontière traverse, en serpentant vers le sud-ouest, les vallées du Sereth et de ses tributaires jusqu'à la rencontre de la haute Bistritza, près des sources de laquelle elle rejoint l'arête principale des Carpathes, aux confins de la Bukovine avec la Transylvanie.

Dans ces limites, la superficie de toute la contrée est de près de 13 millions d'hectares, dont environ les 3/5 appartiennent à la Valachie, partagée par l'Olt en Petite à l'ouest et Grande à l'est. La Dobroutcha n'en représente, avec le delta danubien, guère plus d'un dixième (soit env. 13,200 kilom. c.), mais elle y joint un utile complément de ports de mer et celui de la corne d'abondance fluviale qui fait des principautés unies les Pays-Bas du Pont-Euxin. Leur étendue territoriale équivaut au quart de la France; et si le chiffre de leur population n'atteint encore que le septième de celui de la erre des Gaules, sa densité moyenne, de 41 hab. par kilom. c., n'est égalée dans aucune partie de la péninsule orientale. La Roumanie figure ainsi parmi les plus importants des États de second ordre de l'Europe, car elle y prime, sous ces deux rapports, au moins six des royaumes existants, tels que la Grèce, le Danemark, etc., voire même le Portugal, abstraction faite de ses possessions d'outre-mer.

L'arête des Alpes transylvaines, qui marque la frontière politique au nord et à l'ouest des deux principautés, n'offre encore que la solitude d'immenses forêts vierges de conifères et de bouleaux, que hantent les ours bruns et noirs. On n'y rencontre çà et là que des huttes de bergers, ou le chasseur poursuivant le chamois au milieu des rochers sur lesquels plane l'aigle. La chèvre noire y est aussi topique; mais il n'y a plus trace du bison que sur l'écusson de

Moldavie. C'est au nord de la Valachie, sur la limite du pays des Saxons, que se dressent les plus hautes cimes, fortement blanchies par la neige en hiver et presque toujours enveloppées d'un voile de nuages : le Butchetch, de 2,515 mètres d'altitude au sud de Kronstadt et, vers l'Aluta ou Olt, le Negoï, qui s'élève jusqu'à 2,543 mètres au sud-est de Hermannstadt. Les principaux passages traversant la chaîne sont, de ce côté, ceux de Vulcain sur le Jyul à 944 mètres et de la Tour Rouge sur l'Olt à 352 mètres, celui par lequel les Russes pénétrèrent dans la Transylvanie en 1849 ; puis à 1,028 mètres le col de Timesch ou du Predial, le plus important et le plus fréquenté de tous, au haut de la vallée de la Prahova, que suit le chemin de fer de Kronstadt à Bucharest; à la frontière de Moldavie où domine le sommet de la Piatra à 2,530 mètres, du côté du pays des Szeklers, les défilés d'Oïtouz, de Ghimesch et de Toulghesch. La plupart des autres ne sont que d'âpres sentiers presque impraticables.

La vaste plaine qui se déploie au pied des Carpathes, vers le Danube, présente en longueur un développement d'environ 600 kilomètres sur une largeur de 100 à 150. En Moldavie toutefois le pays, parcouru par des chaînes basses parallèles à la principale, qui séparent du Pruth la vallée du Sereth et celles de ses affluents de droite, est plus accidenté que dans la Valachie, où le sol se partage en trois régions. La première, en partant du faîte dont nous avons déjà fait mention, est celle des montagnes boisées, sur les croupes desquelles se succèdent, au-dessous de la limite de 1,100 mètres, le châtaignier, le chêne, le hêtre et l'érable, entremêlés de toutes les autres essences d'Europe. Elle offre des ressources minérales considérables, mais encore trop peu explorées pour qu'il soit possible d'en déterminer l'importance réelle. On y trouve de l'argile, de la marne, du sable, du grès, du gypse, toute espèce de pierres, sur la rive droite de l'Olt même une grande variété de marbres, du soufre et du sel à profusion dans les deux principautés, ainsi qu'abondance de sources minérales. Il y a de la houille et du lignite à fleur de terre dans la vallée du Jyul, ainsi que dans les districts de la Dembovitza, de Bacao et de Suczava, à Comaneschti au sud-ouest de Bacao même une houillère que l'on a commencé à exploiter. Il y a des puits de pétrole plus ou moins abondants presque partout, et dans la vallée de Bucéu on recueille de l'ambre de couleur brune, avec une grande variété de nuances, passant du jaune orange ou rougeâtre au noir, le plus estimé, qui

se paie fort cher. Parmi les métaux enfin on a constaté l'existence de l'or, notamment dans l'Olt, l'Ardjis et leurs affluents, ainsi que celle de l'argent, du plomb, du cuivre et du fer, du mercure, du cobalt et de l'arsénic, richesses presque généralement négligées, parce que la difficulté des transports en rend l'exploitation le plus souvent impossible. Les Carpathes, remarquables par leurs formations de rochers, ne le cèdent aux Alpes que par l'absence des glaciers et des lacs. Les deux grandes rivières de Transylvanie qui en franchissent le rempart, mais surtout le romantique et impétueux Olt, ainsi que les cours d'eau moindres qui descendent des hautes vallées, comme la Dembovitza et la Prahova, frappent par la beauté sauvage des gorges qu'elles traversent. Aucune de ces rivières, mentionnées page 371, n'est encore utilisée pour le transport, mais presque toutes pourraient être rendues navigables. Cependant la violence des eaux torrentielles lors des crues et les débordements qui s'ensuivent rendent très difficiles, jusque dans la plaine, l'établissement et la conservation des ponts, que l'on y construit aujourd'hui généralement en fer ; aussi est-on encore souvent réduit à passer les rivières à gué.

La région intermédiaire, celle des coteaux riants de verdure et des sites gracieux, où dominent les plus beaux couvents, est caractérisée par la prédominance des vignobles et des vergers ; la troisième, celle du plat pays qui s'étend jusqu'au Danube, par la grande culture et les pâturages secs, jaunis et ternis en été par le soleil et la poussière. C'est dans cette plaine et dans les larges vallées moldaves que s'étendent ces couches d'humus gris et très perméable de près d'un mètre d'épaisseur auxquelles les contrées qui en sont recouvertes doivent leur merveilleuse fécondité. Il n'y a d'ailleurs, en Roumanie, que peu de terres complètement improductives. La partie la plus stérile de la Valachie c'est, entre la Jalomitza et les fausses rivières du grand coude bas-danubien, la steppe du Baragan, renommée pour la chasse à l'outarde.

Toutes les productions végétales de la zone tempérée de l'Europe, jusqu'à la latitude méridionale correspondant à celle du pays même, et toutes les espèces d'animaux communes à cette zone en fait d'équidés, de bestiaux, de gibier, de volaille, etc., se retrouvent dans la Roumanie ou s'y acclimatent sans peine. Il y a, quand les pluies ne manquent pas au printemps, surtout abondance de céréales et de fourrages. Dans aucun pays le maïs ne pousse avec plus de force et ne donne de plus gros épis que dans les ter-

rains frais de la bordure des Carpathes. Le blé, les graines oléagineuses, un tabac qui ne le cède pas en qualité au tabac turc ordinaire, le houblon et la betterave viennent également, ainsi que le lin, le chanvre et le mûrier. Des essais ont même démontré que le coton annuel, à moins d'un automne très pluvieux, mûrirait aussi bien que dans l'Italie méridionale. Le figuier et l'amandier, croissant en pleine terre, donnent des fruits quand ils sont abrités. Cependant la flore de Roumanie n'offre pas d'espèces particulières à cette contrée. Dans sa faune il reste à mentionner les nombreux loups, le buffle, animal de trait plus fort que le bœuf et dont la femelle donne un lait beaucoup plus gras que celui de la vache, des nuées de corbeaux et de corneilles, les bandes de vautours du Baragan et des steppes de la Dobroutcha, ainsi que les sauterelles, souvent dangereuses pour les récoltes. Le pélican habite les îles sans nombre et en partie boisées qui divisent le Danube, du côté de la Roumanie, et déterminent les grandes variations de largeur et de profondeur de son lit. Dans la zone d'inondation du fleuve se trouvent compris une multitude de lacs (*baltas*), non moins poissonneux (voir p. 385). On affirme que les castors, devenus si rares dans toutes les autres parties de l'Europe, n'ont pas encore disparu de ces terres à demi noyées. Dans les airs le cri de la mouette avertit déjà du voisinage de la mer et près des bouches fluviales se joue le dauphin, qui figure dans le blason du delta.

Depuis que l'on ne redoute plus les incursions des Turcs, c'est à la crainte des débordements du Danube qu'il faut attribuer l'état désert d'une grande partie de sa rive gauche. Quant à la plaine intérieure, çà et là aussi parsemée d'étangs, elle apparaît en beaucoup d'endroits nue et monotone, dans la grande Valachie du moins, où elle est le plus poudreuse en été et où les plus riches moissons ne sauraient dédommager l'œil du manque d'arbres et de fraîche verdure. Ce qu'il y a de fatigant dans cet aspect n'est adouci que par la ligne bleue des montagnes du nord et la teinte orange du bord de l'horizon vers le coucher du soleil. La variété du mouvement des collines ne se retrouve que dans les paysages de la Moldavie. Cette contrée est de plus admirablement arrosée par les grandes rivières qui la parcourent dans toute sa longueur, du nord-ouest au sud-est. Le Pruth, qui en est la plus étendue, a une longueur de plus de 400 kilomètres ; de petits bateaux à vapeur le remontent jusqu'à Sculéni, au nord de Jassy. Le Séreth, qui joint le Danube un peu plus haut en amont de Galatz, doit une

importance plus grande encore à son flottage de bois et de radeaux, chargés de céréales à destination de cette place. Il reçoit d'ailleurs successivement à sa droite la Soutchava et la Moldava, qui a donné son nom à tout le pays, l'une et l'autre également originaires de la Bukovine; puis des Carpathes de l'ouest, la Bistritza, flottable aussi, le Trotousch et le petit Milcov, qui forme avec le dernier éperon du sud-est de cette chaîne la limite entre les deux principautés; en dernier lieu même le Bucéu, qui appartient encore à la Valachie.

Le climat varie naturellement selon l'altitude et la situation des lieux, les vallées des Carpathes étant abritées, tandis que rien ne protège la plaine contre les vents froids de la Russie (voir p. 383). Pendant le rude hiver, les céréales d'automne sont préservées par une couche de neige, mais on est obligé de couvrir de terre les sarments de la vigne. Le printemps est précoce, mais extrêmement boueux. Les étés au contraire sont très chauds et secs; l'automne ordinairement long et beau. A la fin de novembre, les brouillards et la gelée interrompent la navigation; les neiges tombent et le pays, dans son revêtement et toutes ses habitudes, prend une physionomie russe. Les accidents du climat les plus funestes sont, outre la sécheresse, les froids trop intenses et les inondations en mars surtout, la grêle, les ouragans et les tempêtes de neige qui, dans le Baragan, emportent parfois des troupeaux entiers avec leurs gardiens. L'air, sans être précisément insalubre, se ressent dans une partie des plaines des exhalaisons du delta ou de marais plus voisins causant des fièvres malignes. Les effets de tremblements de terre ont été quelquefois aussi destructifs.

§ 2. — Population de la Roumanie.

Statistique. — Les Roumains (origines, langue, physionomie, caractère et mœurs). — Tsiganes, juifs et autres étrangers.

A l'époque du seul recensement officiel de la population que l'on ait fait en Roumanie et qui, très incomplet, remonte à l'année 1859, le pays n'aurait alors compté que 3,865,000 âmes. Une publication de M. J. Pétresco, de l'année 1866, présente un chiffre de 4,425,000 habitants. L'excédent des naissances sur les décès, pendant la période 1875-77, fournit un accroissement an-

nuel de 31,320 âmes, auquel succéda temporairement un déficit, par suite de la guerre. Avant le traité de Berlin, on évaluait approximativement à 5,073,000 âmes le total de la population, comprenant 4,529,000 chrétiens de l'église orthodoxe, 114,000 catholiques romains, 14,000 protestants, 8,000 Arméniens, 6,000 Lipovans, 400,000 juifs et 2,000 mahométans (1). Aux Roumains, qui en forment environ les 7/8, s'y joignaient 773,000 allogènes, dont 200,000 Tsiganes, 85,000 Slaves (Bulgares Serbes et Russes), 39,000 Allemands, 30,000 Hongrois, 5,000 Grecs, 2,000 Français, 1,000 Anglais et 3,000 Italiens, Polonais, Turcs, Tatares, etc.

Une évaluation postérieure, dans laquelle on a tenu compte de l'accroissement du territoire, ainsi que du mouvement de la population, et qui sert actuellement de base à la statistique administrative du pays, a conduit au chiffre indiqué page 403 de 5,376,000 âmes. La Dobroutcha s'y trouve comprise pour 107,000 habitants, dont 31,200 Roumains, 29,000 Bulgares, 10,000 Lipovans et 6,000 Cosaques ou Russes orthodoxes, 16,500 Turcs et 6,500 Tatares, plus de 3,000 Grecs, de 800 Arméniens et d'un millier de juifs, 2,500 Allemands et 500 individus d'autres nationalités. Mais dans les derniers temps sa population musulmane a reçu un tel renfort d'émigrés de la Bulgarie que, d'après M. Cogolniceano, la nouvelle province roumaine, sur laquelle on manque encore de renseignements précis, ne renferme probablement pas moins de 200,000 âmes aujourd'hui. Ainsi tout porte à croire que la Roumanie entière, avec l'augmentation des deux dernières années, atteint dès à présent un chiffre de 5 1/2 millions d'habitants. Plus largement accessible à la colonisation du dehors et cultivée comme la Belgique ou certaines parties de la France et de l'Allemagne, elle nourrirait facilement le double.

La grande prépondérance numérique et l'homogénéité de race et d'idiome de l'élément indigène, des Roumains, comme ils se nomment en souvenir de leur origine, qui remonte à la conquête romaine de la Dacie par Trajan depuis la Theïss jusqu'au Dniester, déterminent l'unité du nouvel État. Des noms de Valaques ou Vlaques et de Moldaves, dont le premier, qui apparaît chez les auteurs byzantins sous la forme de Βλαχοι, semble être l'équivalent

(1) Le relevé de M. Pétresco accuse plus de 8,000 Lipovans, 29,000 protestants et seulement 45,000 catholiques romains. La diversité des données prête à beaucoup d'incertitude.

de Velches, le second n'a jamais eu que la valeur d'une distinction politique ou provinciale, car l'idiome à base toute latine que parlent non seulement les Roumains de la principauté actuelle, mais aussi ceux des autres parties de l'ancienne Dacie, a été le même de tout temps, à quelques différences de dialecte près. Il est le témoignage vivant de leur commune descendance de colons romains ou du moins latinisés, qui se fondirent avec les restes du peuple vaincu et le latinisèrent à leur tour. Plusieurs traits frappants de la physionomie des Roumains, de leur caractère et de leurs mœurs, certaines particularités de leurs danses et fêtes, ainsi que d'autres traditions nationales et locales, n'en ont pas moins gardé les traces. Dès que l'on approche du pays par le Danube, le nom des bains d'Hercule à Mehadia, sur la frontière du Banat autrichien, et celui de Turnu Severin, avec les vestiges du pont construit sur ce fleuve par l'ordre de Trajan, réveillent des souvenirs de la même période, qui se retrouvent dans les résultats des fouilles archéologiques, l'usage persistant de la charrue romaine et celui du fuseau des fileuses de campagne.

Les Daces étaient, sous un autre nom, peut-être les mêmes que les Gètes, d'origine non moins incertaine et plus anciennement mentionnés par les Grecs comme habitants de la Thrace et de la Mœsie. La période durant laquelle s'accomplit leur fusion avec les nombreuses colonies que les empereurs romains établirent au nord comme au sud du Bas-Danube, ne s'étend que de 105, l'année de la conquête, à 271, celle où Aurélien, cédant devant l'invasion des Goths, évacua le pays de la rive gauche et ramena une partie de la population romaine dans la Mœsie, qui prit alors le nom de *Dacia ripensis* et bientôt celui de Dacie aurélienne. Plus tard, il est vrai, Constantin le Grand réussit à s'emparer de nouveau de la Dacie trajane et établit à son tour un pont sur le Danube, en aval de l'emplacement de celui dont nous avons fait mention plus haut et qu'Adrien déjà avait fait démolir. Mais la domination de l'empire romain d'Orient sur cette rive ne fut plus qu'intermittente, et sous les successeurs de Justinien le pays, qu'envahirent aussi les Slaves et les Bulgares, après les Goths, les Gépides et les Huns, de la fin du Ve siècle au commencement du VIe, devint la proie des Avares. Pendant la marche incessante des barbares qui les suivirent dans la région danubienne, les indigènes qu'on y avait abandonnés à leur sort se retirèrent dans les forêts et les montagnes, ou se confondirent dans la plaine avec les Petchénègues au XIe siècle,

les Bulgares au XIIe et les Cumans au siècle suivant. Le maintien de la langue et de la nationalité roumaines, au milieu de cette longue tempête du moyen âge et malgré les mélanges divers qu'elle entraîna nécessairement, est certes un phénomène des plus curieux, que des circonstances géographiques et confessionnelles peuvent seules expliquer (1).

L'idiome latin de la Dacie se trouva longtemps réduit à n'être plus qu'un patois. Jusqu'au milieu du XVIIe siècle le slavon, avec l'écriture cyrillique, resta en usage dans l'église et dans la rédaction des actes, où il s'était introduit par suite des anciennes liaisons temporelles et spirituelles des Valaques avec les Bulgares, et des Moldaves avec la grande principauté voisine de Halitch. Puis, sous le régime des Fanariotes, le grec devint la langue de la cour et de la haute société. Il ne perdit ce privilège qu'avec l'occupation russe et la réinstallation de princes indigènes, qui y substituèrent le français, dont la langue nationale, revenue à l'usage de l'alphabet latin, s'aide aujourd'hui principalement dans l'emprunt des locutions et des mots nouveaux nécessaires pour la compléter, ainsi que dans le remaniement de sa syntaxe. Cependant l'orthographe du roumain n'est pas encore bien arrêtée. Le fond de la langue, c'est toujours le latin, avec la substitution du *b* et du *p* à *gu* et *qu*, comme dans *limba* pour *lingua* et *appa* pour *aqua*. Environ 200 vocables, qui ne se retrouvent dans aucun autre idiome connu,

(1) Les Carpathes, le vaste cirque de la Transylvanie, dont elles font comme une citadelle, et le cours de l'Aluta présentaient aux nomades venant de l'est une enceinte de remparts et un fossé qui les arrêtaient. Cette région, dans laquelle se concentrait déjà la puissance de l'ancien royaume des Daces au temps d'Alexandre le Grand, redevint le foyer autour duquel ils purent continuer à respirer plus librement, du Danube et de la Theïss aux vallées de Marmarosch et de la Bukovine. Ils y vécurent sous divers chefs, parmi lesquels on distingue de la fin du IXe siècle au Xe, en Transylvanie, Gell et son neveu Gyula, qui reçut le baptême à Constantinople et fut l'aïeul maternel du roi saint Étienne, Menemorout dans le comitat de Bihar et Glad dans le Banat de Temesvar. Dès 814 aussi le roi des Bulgares, Krum, avait fait repasser un grand nombre de Roumains de la rive droite dans la Petite Valachie, où ils formèrent le banat de Sévérin. Plus tard surgissent les voyvodes de Fogarasch et de Marmarosch, souches des princes fondateurs des deux principautés dont l'union a constitué la Roumanie actuelle. En Transylvanie, les conquérants hongrois n'avaient fait que superposer leur domination à la population indigène; la plus ancienne de leurs tribus, les Szeklers, qui se disent issus des Huns, fut la seule qui se pelotonna sur le revers occidental des Alpes transylvaines. Les rois de Hongrie du moyen âge étaient moins jaloux de magyariser que d'attirer des colons du dehors, comme le montrent les nombreuses villes et colonies saxonnes du temps, encore existantes. L'attachement des Roumains aux rites de l'église orientale ne servit pas moins de barrière entre eux et les Magyares catholiques.

paraissent être les reliques du dace. Les autres mélanges sont représentés par un dixième à peu près de mots slaves, grecs et turcs, hongrois et même gothiques ou allemands, comme *bachar* de *becher*, gobelet, *loitrile* de *leiter*, échelle, et *jarmarck*, foire. Comme le bulgare et le *schkipe* ou albanais, le roumain offre cette particularité qu'il rejette après le substantif l'article masculin *ul* et féminin *a*, ainsi que les adjectifs possessifs. La prononciation des voyelles, en partie muettes à la fin des mots, est aussi caractéristique. Il est très doux dans la bouche des femmes et des enfants, ce qui ne pouvait manquer de lui donner un grand avantage sur les idiomes plus rudes qui l'entourent.

Au physique, le type roumain se rapproche beaucoup de l'italien, même pour la finesse des traits chez les enfants; mais l'état social de la population daco-roumaine n'est encore exactement comparable à celui d'aucune des nations de l'Europe centrale et occidentale. La société roumaine offre, à cet égard, plus d'analogie avec le peuple russe, par suite de la communauté de religion, de la similitude des rapports civils antérieurs et de celle de leur transformation récente, dans laquelle les principautés unies ont devancé d'ailleurs de plusieurs années le grand empire du Nord. Comme dans celui-ci, la nation y comprend deux parties, très inégales en nombre et vivant d'une manière toute différente. L'une, la grande masse encore très inculte des paysans, n'a qu'une notion faible et vague de la civilisation de l'occident. Il n'en est pas de même de l'autre, de la couche supérieure qui forme tout au plus un dixième du corps social, mais est presque seule en vue, car elle réunit toute l'aristocratie terrienne, la grande et moyenne propriété, les seigneurs et maîtres d'autrefois, avec leurs familles et leur entourage, toutes les classes de fonctionnaires et d'employés, en un mot toutes les personnes d'une certaine éducation et de quelque ambition.

L'abolition du servage personnel dans les campagnes par le prince Constantin Maurocordato remonte à 1736, mais l'affranchissement réel de la masse des paysans, au moyen du rachat des corvées et de l'assignation de lots de 2 à 5 hectares, qui leur furent cédés en toute propriété, ne date que de 1864. La loi n'a pas eu besoin d'étendre ce bénéfice aux terres dont une classe de paysans libres, les *mochénéni* en Valachie et les *razechi* en Moldavie, étaient déjà francs tenanciers. De bourgeoisie indigène il n'en existe guère, même dans les grandes villes et places de commerce, où cette classe est formée presque entièrement d'étrangers, les Rou-

mains qui ont le goût de l'instruction se portant de préférence vers les professions libérales, la carrière militaire et les emplois fixes. Quant à l'aristocratie, elle reproduit à beaucoup d'égards, mais avec plus d'abandon et de vivacité méridionale, l'image de la haute société russe, dont elle partage entièrement le goût pour la langue, les modes et les habitudes françaises. En général, les Roumains comme les Slaves ont une très grande facilité pour apprendre les langues étrangères, et la connaissance de l'allemand aussi est très répandue dans la classe supérieure, en Moldavie surtout. Ils ne sont pas toujours exempts du reproche de légèreté et de mobilité d'esprit, leur naturel prompt à s'exalter n'étant que rarement soutenu par le ressort de passions fortes et durables. S'il y a souvent excès dans leur amour du plaisir, du jeu et de l'ostentation, ils n'en sont pas moins très positifs dans leurs tendances, souples, fins et déliés comme les Grecs et aussi éloignés du fanatisme que de l'idéalisme. Les défauts contractés sous le régime de l'oppression turque et de la fourberie byzantine ne manqueront pas d'ailleurs de s'effacer chez eux, sous l'influence d'institutions libérales, avec le renouvellement des générations. Tout le peuple des campagnes a un grand fond d'intelligence naturelle et de bonté, qui le rend très sociable, docile et facile à discipliner. Aussi la dernière campagne a-t-elle prouvé de nouveau qu'il fournit d'excellents soldats. C'est par l'instruction que l'on réagira certainement le mieux contre ses habitudes d'indolence routinière et lui rendra de plus en plus sensibles les avantages de la prévoyance, de l'application et de l'esprit de suite.

Le type le plus pur et le plus heureux du paysan roumain est celui des montagnards. Se distinguant par un teint plus clair et des yeux bleus, souvent accompagnés d'une abondante chevelure blonde et bouclée, ils sont les plus dégagés, robustes et laborieux. A plus de soin de leurs personnes, de leurs champs et de leurs habitations ils joignent aussi plus d'aisance que les paysans, bruns, fortement hâlés et revêtus de peaux de mouton, de la grande plaine, dont les villages ne se composent encore en partie que de huttes informes et couvertes de chaume, entourées de clôtures en clayonnage, ainsi que de meules de foin et de gerbes, avec lesquelles elles se confondent pour l'œil dans la campagne poudreuse. On attribue la dégénération partielle de la physionomie des habitants de celle-ci au mélange avec les Tsiganes. Mais dans la haute classe aussi des croisements multiples ont déterminé des variétés, plus

heureuses toutefois, résultant de ses nombreuses alliances avec des familles d'origine grecque ou albanaise, slave ou hongroise, etc. Ce sont les terminaisons patronymiques en *esco* ou *ano*, qui dénotent la souche roumaine. L'expression des yeux, souvent aussi la beauté régulière des traits, la blancheur des dents, la finesse des mains, des pieds et de leurs attaches, l'adresse du corps et la grâce des mouvements y frappent chez les deux sexes, ainsi que la recherche, le goût et la somptuosité de la toilette. Les fourrures sont encore d'un grand usage en hiver; mais on ne voit plus guère de caftan turc.

Le costume de fête villageois est très pittoresque aussi. Il consiste, pour les hommes, dans un caleçon qui rappelle la braie des Daces, une blouse en toile blanche ou un grand pardessus en peau garnie de passementeries, une large ceinture en cuir ou de couleur vive, serrant la taille, et le petit bonnet à poil rond appelé catchoula; pour les femmes et les jeunes filles, en une chemise brodée et froncée, serrant le cou, de riches vestes flottantes, un tablier multicolore ou des jupes bariolées très étroites, qui tiennent les jambes comme dans un étui, souvent avec des bottes comme en portent les paysannes slovaques, au lieu de souliers, et une profusion de colliers et de bracelets, formés de ducats ou d'autres pièces de monnaie d'or et d'argent, suivant la mode orientale. Dans la danse nationale des campagnes ou *hora*, filles et garçons se tenant par la main forment une chaîne circulaire, qui se resserre ou s'élargit itérativement, en cadence avec le jeu du ménétrier tsigane placé au milieu. Tous les paysans roumains sont cavaliers et très habiles à conduire les petits chevaux valaques, d'apparence chétive, mais très agiles, durs à la fatigue et parfaitement sûrs dans la montagne. Rien n'égale la vélocité des attelages, réunissant parfois jusqu'à 8 ou 12 chevaux, et l'entrain fantastique des guides dans leur accoutrement bigarré.

En Moldavie, les juifs polonais des pays circonvoisins se sont répandus, au temps du prince Michel Stourdza surtout, en si grand nombre qu'ils ont fait de cette contrée une autre Galicie, y accaparant non seulement tout trafic et débit, mais encore les cabarets et les petites industries locales. Ils y forment en majeure partie un prolétariat d'entremetteurs de toute espèce, dont la parcimonie et la saleté extrêmes ont contribué à le rendre odieux au peuple indolent et mal avisé des campagnes, qu'il exploite, et pour lequel il est devenu une plaie sociale. Cette aversion, qui se traduisit

dans les articles 7 et 8 de la charte du 30 juin 1866 par l'exclusion des non chrétiens du bénéfice de la naturalisation et de l'exercice des droits politiques, impliquant celui d'acquérir des biens-fonds, conduisit même plusieurs fois à des éclats de violence et de rigueur qui soulevèrent la fameuse question juive. Celle-ci a fini cependant par être résolue dans la session de 1880; le principe de l'exclusion a été abandonné et la jouissance des droits dont il s'agit accordée à plusieurs milliers d'israélites. En Valachie, où leur premier établissement paraît remonter jusqu'au règne de Décébale, leurs représentants actuels sont d'origine allemande pour la plupart; quant aux juifs espagnols, venus en Roumanie de Constantinople, ils forment dans les grandes villes une classe très peu nombreuse, mais riche et considérée, qui a ses traditions particulières.

A côté des Roumains, les Tsiganes ou Rômes vivent, les uns sédentairement, d'autres encore à l'état nomade, dans toutes les parties du pays. Longtemps serfs, ils étaient dans une condition pire que celle des paysans, mais depuis ils ont été compris dans l'émancipation de ceux-ci, sans distinction de race, et commencent à se fondre avec le gros de la population, dont ils ne diffèrent ni par le culte, ni par la langue. Beaucoup d'entre eux exercent les métiers de montreurs d'ours, d'orpailleurs, de forgerons et de maréchaux-ferrants, de boisseliers et de vanniers, ou de maçons et de manœuvres, avec leurs femmes et leurs enfants, qui préparent et apportent les matériaux. Les campements de nuit des parias de la tribu, accroupis près d'un feu sur les terrains vagues ou au milieu des décombres dans les mahalas ou faubourgs de Bucharest, l'aspect sombre des hommes de cette race basanée, l'éclat des yeux, la blancheur des dents et la chevelure d'ébène des femmes, toutes fumant la pipe, et des jeunes filles, non moins que la souplesse et la drôlerie des enfants, entièrement ou à demi nus, qui sautillent autour de ces groupes, forment une des scèneries les plus étranges du monde oriental. Bien moins à plaindre, depuis la suppression de l'esclavage, sont les Tsiganes attachés comme domestiques aux maisons des particuliers, où l'on fait cas de leur talent de cuisiniers. D'autres encore, les *lautares* ou joueurs de violon, sont les musiciens et ménétriers du pays; nés tels, ils jouent de mémoire tout ce qu'ils entendent et ne diffèrent de leurs frères de Hongrie que par le caractère tout à fait élégiaque de leurs mélodies.

A l'immigration roumaine du dehors, favorisée par l'article 9 de la charte, qui accorde à tous les Roumains indistinctement des fa-

cilités particulières pour la naturalisation, les Transylvains fournissent le contingent principal. Mais à titre de coréligionnaires, les Grecs, les laborieux Bulgares, les Serbes, très entendus en affaires, et d'autres Slaves, ont aussi trouvé le meilleur accueil dans le pays.

Les Grecs, qui s'y sont répandus dès avant, mais surtout durant la période du règne de leurs compatriotes du Fanar, s'occupent, ainsi que les Arméniens ou Haïkanes, principalement du négoce, de la banque et d'autres affaires lucratives. Maîtres d'une grande partie du commerce des céréales à Galatz et à Braïla, ils ne se sont pas moins enrichis comme régisseurs et fermiers des grands domaines. En Valachie on voit plus de Polonais, anciens réfugiés, que de Russes proprement dits, dont les représentants les plus nombreux, à Bucharest même, sont encore les sectaires *lipovans*, avec les skoptsi (v. p. 123). Gens économes, rangés et de bonne tenue, malgré la bouffissure déplaisante de leurs figures imberbes, effet de la pratique d'une superstition monstrueuse, ces derniers se recommandent comme les meilleurs cochers de place. Les Turcs n'ayant jamais pu légalement acquérir aucune propriété foncière sur le territoire roumain, on n'y trouvait naguère des sujets de la Porte que dans les ports de commerce; mais par l'annexion de la Dobroutcha, soumise à un régime distinct, une population musulmane toujours croissante (v. p. 411) est venue s'adjoindre à la principauté. Les Hongrois du pays, palefreniers et conducteurs de bétail pour la plupart, sont les uns catholiques, les autres réformés comme les Szeklers. Plusieurs cantons de la Moldavie en sont peuplés presque entièrement.

A ces immigrés il faut ajouter l'affluence d'étrangers de toutes les nations de l'Occident, d'Allemands, en partie sujets de l'Autriche, de Français, d'Anglais, de Belges et de Hollandais, de Suisses, d'Italiens, d'Américains même. Cette colonie, fixée principalement à Bucharest et dans les autres villes les plus importantes du pays, en forme le seul élément de bourgeoisie considérable, par sa large participation à toutes les branches de l'industrie naissante, au commerce et à la finance, à l'exécution des travaux publics et à l'organisation de toutes les entreprises nouvelles. Ils y ont introduit des usines et fabriques diverses, les premières hôtelleries confortables, des tavernes, montées sur le pied viennois pour la plupart, et les brasseries, l'éclairage au gaz et les tramways. Les Allemands en forment la partie de beaucoup

la plus nombreuse, comprenant la grande majorité des artisans et des marchands de toutes les spécialités, à l'exception de celles du luxe de la toilette, particulièrement dévolues à leurs concurrents français qui ont une large clientèle dans tout le pays.

Pour l'ethnographie de la Dobroutcha, qui présente maintes particularités, nous renvoyons à la description de cette province (voir au § 6).

§ 3 — L'État, les cultes et la société.

L'histoire de la Roumanie actuelle commence avec la fondation des deux principautés dont elle se compose. Quand au XIIIe siècle les Cumans eurent passé de la Moldavie, à laquelle ils avaient donné leur nom, dans l'Alfoeld magyare, et qu'au milieu du XIVe Louis le Grand, roi de Hongrie, eut repoussé les Tatares de la région danubienne, envahie et saccagée par eux, les plaines méridionales et orientales de la Dacie trajane se trouvèrent presque désertes. Les chefs ou voyvodes des pâtres roumains réfugiés dans les Carpathes profitèrent de la faveur des circonstances pour redescendre dans le plat pays et en reprendre possession. Le premier, Radou Negro (Rodolphe le Noir), prince de Fogarasch, vers 1240 d'après certaines chroniques, ou seulement en 1290 selon d'autres, réussit à s'emparer de la Valachie, où il établit sa résidence, d'abord à Kimpoulung, puis à la Curte d'Ardjis, villes desquelles le siège de la principauté fut transféré ultérieurement à Tergovist et en 1698 définitivement à Bucharest, la capitale actuelle de la Roumanie. De même en 1359, Dragosch, fils de Bogdan, chef des Roumains qui s'étaient retirés dans les vallées du comitat de Marmarosch, devint le fondateur de la principauté de Moldavie, dont la ville de Baja et celle de Suczava, dans la Bukovine, furent les centres de domination avant Jassy, qui obtint la préférence au XVIIe siècle. Héréditaire dans la dynastie des Dragoschides jusqu'à son extinction, le pouvoir des voyvodes paraît avoir été dès le commencement électif en Valachie, où le choix des boïares ou principaux feudataires et dignitaires, entre lesquels avait été partagé le pays, décidait de la nomination du prince. Tantôt alliées ou tributaires des rois de Hongrie et de Pologne, tantôt en guerre avec ces puissants voisins

ou entre elles, les deux principautés eurent bientôt aussi à défendre leur indépendance contre l'invasion formidable des Turcs. Dès 1393, le voyvode de Valachie Mirtcha s'engagea envers Bajazet Ier au paiement d'un tribut, et en 1529 Pierre Raresch de Moldavie y fut également soumis par Soliman II, lors du premier siège de Vienne, malgré les exploits d'Étienne le Grand (1458-1504), qui avait battu les Turcs en 1475. De 1593 à 1601 un autre prince guerrier, dont le nom n'est pas resté moins cher aux Roumains, Michel le Brave, de Valachie, était même parvenu, après un massacre général des Turcs à Bucharest et à Jassy en novembre 1594, à se soumettre aussi par les armes la Moldavie et la Transylvanie, quand le général autrichien Basta le fit assassiner. Son successeur, Scherban Voda, de la famille de Bessarab, se déclara de nouveau vassal de la Porte. Dans tous les traités dits capitulations de celle-ci avec les principautés danubiennes, leur complète autonomie intérieure avait été réservée. Mais toutes ces garanties ne tardèrent pas à être violées par les Turcs. Non seulement le tribut fut continuellement augmenté, mais ils mirent garnison dans les places de Turnu-Severin, Giurgévo et Braïla, ainsi que dans les villes et forteresses de la Bessarabie. Les rivalités et l'esprit factieux de la boïarie, dont l'organisation était entachée de tous les vices de l'anarchique aristocratie polonaise, attirant constamment l'intervention de la Porte, les sultans s'arrogèrent le droit de confirmer les hospodars, titre substitué au byzantin de despote, et bientôt celui de les désigner eux-mêmes, avec limitation de la durée de leur pouvoir à trois ans en 1665. Quand enfin, pour se soustraire au joug, Démétrius Kantemir et le dernier des Bessarab, Constantin Brankovan, le neveu et successeur d'un des plus dignes princes de la Valachie, Scherban Cantacuzène, formèrent des intelligences avec Pierre le Grand, l'indécision ou l'égoïsme et la trahison des boïares firent avorter leurs tentatives ; le premier fut obligé de se sauver en Russie dès 1811, et le second, arrêté à Bucharest, fut supplicié à Constantinople avec ses quatre fils, en 1714. Étienne Cantacuzène, nommé à sa place, eut le même sort, ainsi que plus tard (en 1777) un prince de Moldavie, Grégoire Ghika.

Réduites à subir, depuis 1716, un odieux régime d'exploitation et de rigueurs, les principautés ne commencèrent à respirer un peu qu'à l'époque où la Russie, dans ses traités postérieurs avec la Porte, déjà mentionnés aux pages 355 et 399, prit chaudement en mains leur cause. Dans l'espace d'un peu plus d'un siècle,

une trentaine d'hospodars, en majeure partie Fanariotes (voir aussi p. 396), se succédèrent ou alternèrent dans le gouvernement de la Valachie et de la Moldavie. La Porte, après s'être arrogé en 1741 la confirmation annuelle de leur pouvoir, ne consentit à les nommer pour sept ans qu'à partir de 1822, bien qu'elle en eût déjà pris l'engagement en 1792, à la paix de Jassy. Nous avons parlé des effets qu'eurent pour les deux principautés le traité d'Andrinople de 1829 et celui de Paris du 30 mars 1856. Par une autre convention, signée également à Paris le 19 août 1858, les puissances garantes crurent avoir fixé les bases de leur régime futur; mais l'esprit national qui, depuis son réveil, y aspirait à l'indépendance complète, poussait à la fusion politique et administrative. L'union douanière, existant entre elles depuis 1847, avait préparé ce mouvement, auquel la double élection du prince Cousa imprima un caractère décisif. La reconnaissance du fait accompli détermina, le 24 janvier 1862, la réunion de la Valachie et de la Moldavie en un seul État et l'installation du nouveau gouvernement central, formé d'un ministère unique et d'un parlement commun à Bucharest, qui devint ainsi la capitale de toute la Roumanie.

Les princes nommés à vie en 1834, puis élus par l'assemblée des boïares et par le divan qu'institua l'acte de Balta Liman, déclaré valable pour sept années à partir du 1er mai 1849, eurent tous à lutter contre de graves difficultés intérieures et extérieures. Ainsi en Valachie Alexandre Ghika fut déposé en 1842, George Bibesco dut se démettre en 1848, et son frère, le prince Stirbey, dont le règne fut d'ailleurs un modèle de bonne administration, résigna en 1856 à l'expiration de son pouvoir. En Moldavie, le prince Michel Stourdza se maintint le plus longtemps, avec l'appui du cabinet russe (de 1834 à 1849), tandis que son successeur, Grégoire Ghika, prince libéral, bienfaisant et ami des réformes, finit par un accident tragique à Paris, où il s'était retiré. Dans la première épreuve de l'union, un complot militaire arrêta le désordre et les dilapidations du régime d'Alexandre Cousa, en le contraignant à l'abdication et à l'exil, dans la matinée du 23 février 1866. Ces expériences convainquirent le pays de la nécessité d'élire à titre héréditaire un prince étranger, placé par son origine au-dessus du mouvement des partis et des rivalités de famille, qui en avaient toujours été l'une des principales causes de trouble. Après quelques tâtonnements, le choix de la nation se dirigea et se fixa par un suf-

frage presque unanime (plébiscite du 20 avril de la même année) sur le prince Charles, actuellement régnant, deuxième fils du prince Charles-Antoine, chef de la branche aînée catholique de Hohenzollern. Une nouvelle constitution, modelée sur celle de la Belgique, avait été votée dans l'année même de l'avènement du prince et acceptée par lui. En vertu de cette charte, la Roumanie forme, sous l'égide de sa souveraineté héréditaire, transmissible à ses collatéraux mâles, un État autonome, un et indivisible. Le corps électoral, divisé en quatre collèges d'après un cens gradué, comprend tous les contribuables payant à l'État un impôt quelconque. La représentation nationale se compose d'une chambre des députés, au nombre de 145, et d'un sénat de 70 membres, tous les deux électifs, mais suivant des modes différents. Le prince (en roumain *domnu* ou *domnitor*) a toutes les prérogatives d'un souverain constitutionnel. Il jouit d'une liste civile de 100,000 ducats (près de 1,200,000 francs par an) (1).

C'est au rare esprit de conciliation, ainsi qu'au profond tact constitutionnel du prince de son choix, que la Roumanie est surtout redevable de l'apaisement des passions qui y entretenaient, encore au commencement de son règne, une agitation souvent fébrile, à laquelle ont succédé depuis les oscillations d'une marche plus calme et plus régulière, avec l'appréciation des avantages de la stabilité et l'accroissement de la durée des cabinets. La plus forte crise que le pays eut encore à traverser, et dans laquelle il s'est trouvé le plus étroitement uni avec son souverain, fut celle de la dernière guerre d'Orient, dans laquelle il suivit la ligne de conduite que lui traçait sa situation. Il y conquit sur le champ de bataille le complément de son autonomie et, s'il lui fut douloureux de se séparer des trois districts revendiqués par la Russie sur la rive gauche du Pruth, l'importante acquisition du

(1) S.A.R. le prince Charles I, né le 20 avril 1839, épousa le 15 novembre 1869 une nièce du duc de Nassau et de la reine de Suède, la princesse Élisabeth de Wied, qui s'est entièrement vouée à la même tâche. La question de la succession éventuelle au trône, à défaut d'un héritier direct, vient d'être réglée (en novembre 1880) par une acceptation formelle du frère aîné Léopold, prince héréditaire de Hohenzollern, en son nom et au profit de l'un de ses fils à désigner ultérieurement. La profession du culte grec orthodoxe n'est regardée comme obligatoire que pour les descendants directs. — Le drapeau est bleu, jaune et rouge, en trois bandes à disposition verticale. Dans les armoiries l'aigle représente la Valachie, la tête de taureau noire la Moldavie et la paire de dauphins la région fluviale des bouches du Danube. La devise *Nihil sine Deo* est celle de la maison de Hohenzollern. L'ordre de chevalerie fondé par le prince Charles en 1877, celui de l'Étoile de Roumanie, comprend plusieurs classes.

delta danubien et de la Dobroutcha le dédommagea matériellement de cette perte. Proclamée dès le 22 mai 1877, l'indépendance absolue de l'État a été reconnue depuis par toutes les puissances représentées au congrès de Berlin.

Le ministère comprend, en Roumanie, les sept départements distincts des affaires étrangères, de l'intérieur, de la justice, de l'instruction publique et des cultes, de l'agriculture, du commerce et des travaux publics, des finances et de la guerre, au titulaire de l'un desquels, sans distinction de portefeuille, est attribuée en même temps la présidence du conseil. Il y a de plus à Bucharest une cour des comptes et une cour de justice suprême ou de cassation, sous la haute surveillance de laquelle fonctionnent en appel quatre autres cours, et en première instance près de cinquante tribunaux de district ou de commerce. Tout le pays est partagé en 32 districts, dont nous ferons connaître au § 6 l'importance, généralement beaucoup moindre que celle des départements français, quant à la population surtout. Ils étaient naguère subdivisés en 164 arrondissements et comprennent une soixantaine de communes ayant titre de villes, avec plus de trois mille villages. Il est vrai que la plupart des villes ne sont en réalité que de populeux bourgs ruraux, formés de rues larges menant à d'immenses places d'un aspect rustique et non pavées, mais dont on voit scintiller de loin les toitures et les clochers bulbeux, couverts en fer-blanc. Il en est de même de ceux des couvents, qui ont joué un rôle dans l'histoire et marquent encore dans la physionomie du pays (1). Chaque district est administré par un préfet, assisté de sous-préfets, et Bucharest a en outre sa préfecture de police. Les villes

(1) On n'en comptait pas moins de 202 en Valachie et 110 en Moldavie, où les couvents de dames avaient autrefois, comme en Portugal, une certaine réputation de galanterie. Les monastères sont ordinairement entourés d'un mur de clôture en forme de rectangle, bordé de cloîtres avec lesquels s'entremêlent des pavillons, des maisonnettes et des jardinets distincts. Ils servaient aussi de refuges lors des invasions de bandes turques. L'église, dont le type ne varie guère, est située au milieu, en face de l'entrée principale. Depuis la sécularisation, une partie des bâtiments ont été convertis en hospices, en casernes et en prisons, ou affectés par l'État à d'autres usages. La Roumanie, pauvre en édifices dignes d'une attention particulière, ne l'est pas moins en ruines historiques; elle est encore une terre vierge pour les architectes. En présence de la dégradation rapide des constructions modernes, il serait d'un grand intérêt d'examiner si elle est l'effet du climat seul, ou ne tient pas aussi beaucoup à la nature de la brique et des autres matériaux employés. C'est dans cette direction, comme dans celle de la propagande de l'instruction populaire, que l'amour ropre national des Roumains nous semblerait encore avoir besoin d'être stimulé.

ont chacune leur maire (*primar*), entouré d'un conseil municipal. En général, l'administration des communes est entre les mains de magistrats librement élus et confirmés par le gouvernement, dont l'intervention directe dans le choix des autorités municipales est limitée aux agglomérations de plus d'un millier de familles.

Avant 1862, la Valachie et la Moldavie étaient régies séparément par les codes respectifs des princes Caradja et Callimaki, fondés sur les législations antérieures de Mathieu Bessarab et de Basile Lupu, qui régnèrent de 1633 à 1653. Depuis l'union, la législation civile et criminelle en vigueur est basée sur les codes français, ainsi que sur l'ancienne coutume, notamment en ce qui concerne le lien matrimonial. Non seulement elle admet le divorce, mais l'église permet à toutes les personnes qui ont légalement divorcé de se remarier deux fois encore, et l'usage constant du régime dotal n'y pousse que trop, au détriment de l'esprit de famille et de l'éducation des enfants. On peut signaler aussi dans le pays un excès d'humeur processive, manie très contagieuse dans la classe des propriétaires et dont les gens de loi ne manquent pas de profiter largement. Au criminel, l'institution du jury fonctionne; la peine de mort est abolie, sauf en temps de guerre.

L'église roumaine, nationale et autocéphale, c'est-à-dire indépendante de tout pouvoir extérieur, appartient au rite grec et maintient son orthodoxie en marchant d'accord avec ses sœurs d'Orient pour le dogme, les lois religieuses et le culte. Comme elle est sans prétentions ambitieuses et peu gênante sous d'autres rapports, en fait de mariage surtout, comme on vient de le voir, les Roumains y tiennent beaucoup. Ses chefs sont les deux archevêques métropolitains de Bucharest et de Jassy, dont le premier a le titre de primat, et desquels relèvent six évêques diocésains. Ces prélats sont de droit membres du sénat. Puis viennent les archimandrites avec les nombreux popes, assez généralement mariés, et quelques milliers de moines et religieuses, habitant les couvents non encore supprimés, et dont le nombre va chaque jour en diminuant avec les extinctions causées par la mort. Depuis la sécularisation générale des biens ecclésiastiques, l'État, en s'en adjugeant le domaine, a dû prendre à sa charge l'entretien du culte ainsi que la dotation du clergé, dont tous les membres, y compris les religieux, sont aujourd'hui directement rétribués par lui. Le niveau d'instruction d'une grande partie du bas clergé, dont toute la théo-

logie se borne à la lecture des prières et aux pratiques de la liturgie, aurait besoin d'être élevé davantage. Le jeûne grec, qui s'étend à 194 jours dans l'année et que la majeure partie de la population observe très rigoureusement, impose des privations plus dures que celles du jeûne catholique. Il paraît inévitable que l'hygiène populaire et l'activité du travail en souffrent.

La hiérarchie romaine aussi a un vicaire apostolique à Jassy et un second évêque à Bucharest. Le patronage honoraire des églises protestantes a passé de la Suède, qui l'avait autrefois, à l'Allemagne et à l'Autriche-Hongrie, dont elles intéressent aujourd'hui principalement les nationaux.

Une question d'un intérêt capital pour la Roumanie, c'est celle de l'instruction publique et de l'éducation populaire. Dans les classes supérieures, l'habitude des familles est depuis longtemps de faire instruire les enfants à domicile ou dans des pensionnats, par des instituteurs et institutrices venant de France, d'Allemagne ou de Suisse; puis de les envoyer, pour finir leur éducation, à l'étranger; depuis une trentaine d'années, surtout à Paris, où l'on vient de créer aussi une chaire de roumain. La loi, partant du principe le plus libéral, a déclaré l'instruction non seulement libre, mais gratuite et obligatoire, dans les communes où se trouvent des écoles primaires publiques. Mais en 1868 il n'y avait encore dans les principautés unies, sur 100 familles, que 15 enfants allant à l'école dans les villes et 9 dans les campagnes, où les filles sont le plus mal partagées. Parmi les écoles dépendant des cultes étrangers, on citait comme très bien entretenues celles des Arméniens, en Moldavie; en outre, on distingue la protestante des Allemands de Bucharest. Suivant des données officielles, la Roumanie d'avant la guerre possédait :

Écoles	en 1877	Professeurs, maîtres et institutrices.	Élèves du sexe masculin	Élèves du sexe féminin.
Primaires rurales.	1,995	2,007	47,630	5,492
— urbaines.	244	565	19,295	8,457
Secondaires......	44	449	6,923	659
Normales.........	7	59	358	»
Spéciales.........	19	160	1,173	149
Privées..........	211	1,228	8,160	4,532
Universités.......	2	63	569	»
Totaux....	2,522	4,531	84,108	19,289

Il y a lieu malheureusement de constater ici, sur les années pré-

cédentes, une diminution de 331 dans le nombre des écoles et de près de 20,000 dans celui des enfants qui les visitent.

Vu la difficulté probable des locaux et du recrutement d'instituteurs laïques en nombre suffisant, le moyen le plus pratique d'y pourvoir serait peut-être de rattacher plus étroitement l'école au clergé, par l'organisation de séminaires qui fussent en même temps de bonnes écoles normales, combinaison à laquelle il semble que rien ne s'opposerait dans les rapports de l'Église avec l'État en Roumanie.

Pour l'instruction secondaire, à part les pensionnats tenus par des étrangers, il existe en Roumanie, la Dobroutcha non comprise, 6 lycées dont 2 à Bucharest, les autres à Jassy, Craïova, Botoschan et Berlad, à côté de 18 gymnases, de 7 écoles normales, de 8 séminaires ecclésiastiques et de 9 écoles de demoiselles; pour l'enseignement supérieur, les deux anciennes académies de Bucharest et de Jassy. Érigées en universités, toutes les deux comprennent des facultés de droit, des lettres et des sciences; la première, en outre, une école de médecine et de pharmacie, qui s'applique surtout à fournir des officiers de santé aux campagnes, encore dépourvues de secours médicaux pour la plupart. Les établissements spéciaux sont les écoles militaires, celles des beaux-arts et les conservatoires de musique des deux capitales, l'école vétérinaire et celle de pharmacie de Bucharest, l'institut agricole de Pantélimon, près de cette ville, les écoles de commerce de Galatz, de Bucharest et de Ploeschti, etc.

Bien que l'enseignement public des degrés supérieurs ne soit pas encore organisé dans le pays de manière à dispenser la jeunesse d'achever ses études et de prendre ses grades à l'étranger, il faut reconnaître l'intensité croissante du mouvement intellectuel sous toutes ses faces en Roumanie. Ainsi il y a une progression constante dans le nombre des imprimeries, des lithographies et des librairies, comme dans celui des livres et notamment des journaux, qui se publient en roumain pour la plupart, quelques feuilles seulement en allemand ou en français. Il s'est formé, à côté de la traduction des auteurs étrangers, une littérature nationale qui tend à se produire également sur le théâtre et une école de poésie non dépourvue de mérite dans le genre lyrique (1), accompagnées de travaux d'érudition sur le domaine de la linguistique, de l'archéologie et de

(1) Plusieurs de ces productions, de celles du poète Bas. Alecsandri notamment, et des anciennes ballades ou *doïnas*, ont été traduites par la princesse régnante, qui s'est fait

l'histoire ; à Bucharest aussi une Société de géographie. La musique y est des beaux-arts le plus goûté de toutes les classes de la population, depuis les plaintives mélodies des *lautares* jusqu'aux harmonies bruyantes et variées des orchestres autrichiens, aux symphonies graves et à la musique de chambre même, dans les concerts de l'Athénée métropolitain.

La constitution de 1866 est, en principe, une des plus égalitaires et des plus libérales qui existent quant à la presse, au droit d'association et de réunion, à l'absence de privilèges de classe, etc. Néanmoins le système représentatif de la Roumanie est encore très éloigné de la démocratie qui trouve son expression dans le suffrage universel. Le sénat, quoique électif, à l'exception de l'héritier du trône et des prélats qui y siègent de droit, représente surtout la grande propriété rurale et urbaine, avec adjonction d'un délégué du corps enseignant de chacune des deux universités. Des quatre collèges nommant les députés, les deux premiers ne comprennent qu'un nombre d'électeurs plus ou moins limité par le cens du revenu foncier, dont la justification y est obligatoire ; dans le troisième, qui est celui des villes, toutes les professions libérales, y compris les professeurs et les pensionnaires de l'État, sont, il est vrai, exemptes du cens d'impôt, fort modique du reste, fixé pour les commerçants et les industriels ; mais le quatrième, bien qu'il n'exclue aucun contribuable payant à l'État une taxe même des plus minimes, est privé du vote direct, n'étant appelé qu'à nommer, par groupes de 50 électeurs, des délégués qui se réunissent à leur tour au chef-lieu de chaque district, pour l'élection de leur représentant propre. Ce dernier régime est celui de la grande masse du peuple des campagnes, de presque tous les paysans, retenus d'ailleurs par leur ignorance et leur peu d'aisance dans une condition d'humilité de laquelle il ne leur est que bien rarement possible de sortir par leurs propres efforts. Cependant il n'existe pas légalement, on peut même dire qu'il n'y a jamais eu, dans les principautés, de noblesse féodale. Les titres de *boïares* et de *grands boïares* ne faisaient, dans l'origine, qu'accentuer la différence entre les grands offices et les fonctions moins élevées ; mais, comme les honneurs et les hauts emplois, revenant presque toujours aux mêmes familles, y paraissaient en quelque sorte héréditaires, la boïarie devint à la longue, sous le règne de Constantin Maurocordato

en même temps, sous le pseudonyme de Carmen Sylvae, une place distinguée dans la poésie classique et romantique de l'Allemagne.

avec l'abolition du servage des paysans en 1736, un ordre divisé en plusieurs classes, jouissant de l'immunité d'impôt, ainsi que le clergé, seules capables d'acquérir des domaines et investies de droits électoraux; mais il n'y a jamais eu chez elle ni majorats, ni fidéicommis. D'après Neigebauer, elle comprenait en 1844, dans les deux principautés, environ 4,500 familles. Aujourd'hui les privilèges que le règlement organique lui avait laissés ont perdu tout fondement légal; mais la grande propriété, bien qu'elle ait souvent changé de mains, est restée prédominante, les terres s'étendant en général sur un ou plusieurs villages entiers. Le souffle des idées qui ont remué le pays depuis 1821 ne pouvait manquer toutefois d'y modifier beaucoup la vie sociale. L'aristocratie naturelle des familles historiques et des grands propriétaires de date plus récente y forme ce qu'on est convenu d'appeler non plus la noblesse, mais simplement la *société*, et avec raison, car elle n'est pas exclusive, toutes les notabilités de fortune et autres y étant reçues et traitées sur un certain pied d'égalité. Le mot boïare est tombé en désuétude. Le titre de prince n'est donné, par courtoisie, qu'aux anciens hospodars et à leurs fils ou bésadés. Les grandes aspérités de la différence de classe et de condition ont disparu. Cependant la masse du peuple ne peut arriver à profiter, pour son avancement, de ces dispositions libérales qu'autant qu'on lui procurera aussi, par l'instruction, le moyen de sortir de sa torpeur.

§ 4. — Production, moyens de communication et commerce.

Agriculture. — Salines. — Industrie. — Navigation fluviale, routes et chemins de fer. — Postes et télégraphes. — Crédit, monnaies, poids et mesures. — Mouvement commercial et maritime. — Commission internationale du Danube.

D'après les renseignements officiels publiés en 1868, il y avait alors dans les principautés unies environ 3,800,000 hectares de terrains encore improductifs, 2 millions d'hectares de forêts, 3,850,000 de pâturages et de prés, 2,200,000 de terres labourées (environ 3,400,000 aujourd'hui) et le reste en vignobles, jardins, potagers et vergers. Avec la grande fertilité de son sol, la Roumanie a ainsi tout ce qu'il faut pour devenir un des greniers d'abondance de l'Europe. Cependant, bien que le pays soit essentiellement agricole, la culture,

malgré d'incontestables progrès, y est encore très arriérée. Si les propriétaires éclairés, en Moldavie surtout, ne négligent pas de faire venir des batteuses à vapeur et des instruments aratoires perfectionnés, la charrue romaine traînée par quatre bœufs, qui effleure à peine le sol, est restée celle des paysans, pour lesquels les sabots des chevaux et des bestiaux tiennent lieu de fléaux à battre. Au lieu d'utiliser le fumier, on le jette à la rivière ou dans les ravins, de peur que poussant en paille dans des terres aussi grasses, crainte peut-être fondée dans l'espèce, il n'étouffe le grain. Les labours profonds, les irrigations, le drainage sont presque inconnus. A défaut de granges, on se borne à entasser les gerbes dans les champs, tandis que dans les montagnes et dans une partie de la plaine le pâturage simple, sans étables ni parcs, domine presque exclusivement.

Chaque récolte est ordinairement suivie de deux années de jachère, et comme la terre ne manque pas, on n'en cultive que les parties les mieux accessibles ou les plus fertiles. Il est vrai que vingt-quatre jours de travail dans l'année suffisent au paysan roumain pour assurer sa propre subsistance, ainsi que celle de son bétail en hiver. Vivant presque exclusivement de la *mamaliga*, bouillie faite de maïs comme la *polenta* italienne, les autres cultures l'intéressent moins. Il consomme en outre des légumes et du mauvais laitage, les jeûnes interdisant le luxe de la viande, et ne boit que du moût de vin et du *raki*, eau-de-vie très légère. En général, le pâturage l'emporte pour l'espace, comme on l'a vu plus haut, sur la culture des champs; mais il est resté dans un état semi-barbare, car, si l'on excepte les prairies riveraines des cours d'eau et celles des vallées basses, il ne comprend que des herbages secs dans la plaine valaque. Il y aurait pourtant moyen d'y établir, en joignant les rivières par des tranchées, un système d'irrigation qui ferait merveille. Actuellement, les pâtres roumains conduisent chaque année, du printemps à l'automne, du pays plat des deux versants, de nombreux troupeaux de bœufs et surtout de moutons dans les pâturages des Carpathes. Les traités autorisaient même les bergers transylvains à exercer la pâture jusque dans la Dobroutcha.

Si les bœufs sont d'une grande utilité pour les transports comme pour les travaux des champs, on ne prend guère la peine de les engraisser avant de les envoyer à l'abattoir. Les vaches, n'ayant que des herbes sèches à manger, ont peu de lait; la préparation du

beurre est très arriérée; il n'y a un progrès à mentionner que dans celle du fromage. L'exportation de bétail pour l'Autriche-Hongrie est considérable. Les troupeaux de moutons les plus importants sont ceux de la Moldavie. Une partie des laines communes vont en Transylvanie et dans la Bukovine, d'où elles reviennent manufacturées à l'état d'étoffes ou de feutres; d'autres sont exportées en suint ou lavées, à destination de la France surtout. On élève le plus de porcs en Valachie. La chair de ces animaux est la plus savoureuse, mais peu hygiénique, avec le climat du pays.

La race des chevaux moldaves, célèbre autrefois et très recherchée pour les remontes de cavalerie au dernier siècle, est en décadence; on ne la retrouve plus que dans les haras de quelques grands propriétaires amateurs. Pour les basses-cours l'abondance du maïs serait d'une immense ressource. Comme les mûriers ne manquent pas, la sériciculture, un moment florissante, mais ruinée depuis par suite de la maladie des vers à soie, peut retrouver aussi des chances de succès.

Les labours et ensemencements de grains et de graines se sont étendus à près de 860,000 hectares, dans l'automne de 1875, et à environ 2,530,000 au printemps de l'année suivante. Plus de la moitié de cette dernière surface est affectée à la culture du maïs; près du tiers de l'ensemble (1,065,000 hectares en 1875-76) à celle du froment et près d'un sixième à celle de l'orge. Le reste est semé en seigle, pour la fabrication de l'eau-de-vie surtout, en avoine, millet et sarrasin, ainsi qu'en colza (plus de 40,000 hectares) et autres graines oléagineuses. On plante en outre des pommes de terre, des haricots, pois et lentilles, de l'anis et de la coriandre, du chanvre et du lin, du tabac et de la betterave.

Le principal élément de la richesse agricole du pays, c'est l'exportation du froment que la Basse-Moldavie, favorisée par le voisinage du Danube, fournit dans les meilleures conditions. Les blés durs sont les plus recherchés. Mais dans aucun pays il n'y a, pour les céréales et les graines, de plus grands écarts entre les bonnes et les mauvaises années, par suite de sécheresse ou d'autres accidents physiques, auxquels se joignent de fréquents incendies. Ainsi la production annuelle du blé varie de 7 1/2 millions d'hectolitres au double. La récolte du maïs s'est élevée en 1876 à près de 23 millions d'hectolitres; celle de l'orge, employée à la préparation du malt ou comme fourrage avec l'avoine et le millet, à 6,348,000 hectolitres, et le rendement du colza à 130,345.

La maraîcherie et l'horticulture n'ont encore qu'une faible importance en Roumanie, même autour de la capitale. C'est sans doute à l'absence de fumure et au manque d'une préparation convenable du sol qu'il faut y attribuer la saveur médiocre des légumes et des fruits. Cependant il y a, dans la région des collines, des plantations considérables d'arbres fruitiers, de pruniers surtout. La viticulture aussi s'y étend de plus en plus. La Roumanie produit d'excellents vins blancs dans le genre du Graves; des muscats peu sucrés, mais d'un goût très agréable; depuis peu aussi des vins rouges. Mais jusqu'à présent, le moût n'étant qu'en moindre partie traité comme il convient, il ne s'en exporte qu'une faible quantité.

Les principaux crus sont en Valachie le Dragaschan et en Moldavie le Kotnar, puis le Déalu-maré et l'Odobeschti. On a récolté dans le pays en 1876, sur 121,600 hectares, 698,000 hectolitres, dont 152,000 de vins rouges. Il faut y ajouter une production de 243,400 hectolitres d'eau-de-vie de prunes, de vin ou de marc de raisin, et de 174,000 hectolitres d'alcool. On comptait en outre environ 216,000 ruches d'abeilles, dont on évaluait la production annuelle à 535,000 kilogrammes de miel et 96,000 de cire.

Il ne saurait y avoir actuellement, en Roumanie, moins de 700,000 propriétaires fonciers, dont plus de 600,000 paysans ne possédant que de petits lots de 2 à 5 hectares, libérés par la loi rurale de 1864, moyennant une indemnité réglée sous forme d'obligations, dont les derniers termes approchent de leur échéance. C'est la petite propriété, naturellement la plus routinière, occupant un sixième environ du territoire. La moyenne, comprenant les biens de 100 à 250 hectares, est assez répandue et prédomine même dans les districts montagneux. Dans la grande propriété, la contenance ordinaire est de 1,500 à 2,000 hectares, mais il y a aussi des domaines embrassant jusqu'à 10,000 et 12,000 hectares. Le plus grand propriétaire, c'est toutefois l'État lui-même. Ses domaines présentaient, au commencement du règne actuel, une superficie totale de 2,670,000 hectares, dont un cinquième en terres labourées, y compris 15,000 hectares de vignobles, avec près du tiers de toutes les forêts du pays. On en estimait la valeur à 370 millions de francs. Ces terres étant généralement affermées à très bas prix, et même encore en partie inexploitées, le maximum du produit annuel qu'en tire le fisc n'a pas dépassé 19,796,000 francs (chiffre de 1872). Depuis, un peu réduits par des ventes, les revenus doma-

niaux ne figurent plus que pour 16,621,000 francs sur le compte budgétaire de 1879.

Ces rapports agraires, avec la faible densité de la population, imposent naturellement la culture extensive. Le sol des grands domaines est exploité soit par le propriétaire, soit par des fermiers, mais avec des baux de trop courte durée pour la plupart et le plus souvent, en Valachie, par l'intermédiaire de régisseurs ou de fermiers principaux, presque tous grecs.

Ces derniers spéculant sur les terres s'enrichissent, deviennent eux-mêmes acquéreurs de domaines et sont arrivés à former ainsi toute une nouvelle classe de propriétaires de plus en plus influente. Dans les propriétés de moindre étendue exploitées sous le régime du métayage, le maître de la terre se réserve ordinairement un cinquième ou même le tiers des produits. Souvent aussi des communes de paysans se cotisent pour prendre à ferme des terrains d'une étendue considérable. En Moldavie, la plupart des grands propriétaires ont pris l'habitude de s'établir sur leurs domaines, tandis que dans la principauté valaque les intérêts de l'aristocratie terrienne souffrent encore de sa prédilection pour la résidence de Bucharest et pour les voyages dispendieux à l'étranger, pendant la belle saison.

Dans les forêts, qui couvrent un sixième du territoire, on trouve d'excellents bois de construction, notamment du chêne et du sapin; mais le défaut d'aménagement y a conduit à un déplorable gaspillage, et, comme elles sont pour la plupart d'un accès difficile, on ne tire encore que faiblement parti des ressources qu'elles offrent. Dans ces conditions, le renchérissement des bois a permis à la Bukovine d'en expédier elle-même en Moldavie par les voies fluviales. En revanche, l'exportation des douves de chêne roumaines, que recommande leur qualité supérieure, a pris un grand essor.

Parmi les exploitations minérales, celle du sel gemme, objet d'un monopole de l'État, joue seule un rôle important. Une partie des ouvriers qu'on y emploie sont des condamnés. Les travaux se poursuivent aujourd'hui méthodiquement. Le produit des salines figure sur le budget de 1879 pour une somme de 5,118,000 francs. Une autre partie est exportée en Bulgarie et en Serbie. Il en passe aussi par contrebande en Transylvanie et en Bessarabie. La difficulté du transport sur des chars à bœuf limite également la production, dans cette branche. Le sel le plus pur est celui de Slanik.

L'industrie ne tient qu'une place secondaire dans l'économie na-

tionale de la Roumanie. La petite industrie, comprenant les métiers des villes, est presque toute domestique dans les campagnes. Le paysan, comme en Russie, construit lui-même sa maison et façonne la plupart des outils et des ustensiles dont il se sert, fabrique des tapis en poil de chèvre et tresse des nattes en jonc, ainsi que des paniers. Les femmes, filant et tissant le chanvre et le lin, confectionnent une partie des vêtements pour l'usage de la famille. Les seuls artisans de profession dans les villages sont les maréchaux-ferrants, ordinairement des Tsiganes, qui ont aussi la spécialité de la boissellerie. Dans certains cantons ruraux on fait de la poterie ordinaire et émaillée, dont les ornements rappellent les vases étrusques; dans quelques districts, de grands poëles de faïence ou de terre et de la verrerie commune. Les religieuses des couvents occupent leurs loisirs à faire des confitures, de la dentelle et des tapis multicolores. Pour la parure et le luxe, Bucharest, dans toutes les branches de la confection proprement dite, la chapellerie, l'orfèvrerie et la bijouterie, la confiserie, etc., offre les mêmes ressources que les autres grandes villes de l'Europe; seulement tout y est beaucoup plus cher.

Dans le plat pays, ainsi que dans la haute Moldavie, il y a des distilleries. Les brasseries allemandes se multiplient dans les villes principales, mais le paysan ne connaît pas encore la bière. Les moulins à farine, de même que les scieries et la tonnellerie, sont très primitifs; cependant il existe quelques minoteries à vapeur dans les ports de céréales. Il n'y a, sauf de nombreuses tanneries, que très peu de manufactures, produisant du drap commun et d'autres lainages, des briques, de la bougie stéarique, etc. On s'est appliqué dernièrement aussi dans le pays, avec des capitaux français, à naturaliser, comme en Hongrie et en Russie, la fabrication du sucre de betterave.

Avant l'union des principautés, la viabilité y était dans un triste état. Il n'y avait, dans l'intérieur, qu'un petit nombre de routes, assez mauvaises et en partie seulement reliées entre elles. La plus importante même, celle de Bucharest à Giurgévo au sud et à Kronstadt au nord, était très défectueuse. Des milliers de chariots offraient, avec les radeaux du Séreth et les barques du Pruth, les seuls moyens de répandre les produits du pays dans la circulation, à travers champs, et de les diriger sur le Danube par des chemins souvent impraticables. Tout le grand trafic était ainsi attiré vers ce fleuve, notamment celui des ports roumains entre eux et avec la Bul-

garie, vivifié par l'envoi des céréales à Braïla et à Galatz, les deux entrepôts où les bâtiments de mer viennent prendre chargement. Des ports moindres les principaux sont, plus haut, Giurgévo, celui de Bucharest, et Turnu-Sévérin, devenu celui de Craïova.

Sur le Danube, qui est en même temps une des grandes voies de transit de notre continent, et, pour les touristes, le plus agréable des itinéraires entre Vienne et Constantinople, par Roustchouk et Varna, le transport des voyageurs et des marchandises est en majeure partie effectué de Vienne à Galatz par les nombreux pyroscaphes et remorqueurs de la compagnie austro-hongroise de navigation à vapeur, qui, desservant le cours du fleuve et ses principaux affluents depuis près d'un demi-siècle, n'y a pas trouvé jusqu'à présent de concurrence sérieuse.

Cette voie artérielle est cependant insuffisante, même pour les besoins du commerce extérieur. La navigation, outre qu'elle est temporairement interrompue en hiver, y subit encore d'autres entraves. Bien que l'Autriche ait fait sauter les écueils les plus dangereux de la Porte de Fer, il en reste qui nécessitent à eaux basses des transbordements, pour les gros bateaux à forte charge, et cette difficulté ne pourra être levée qu'au moyen de travaux dispendieux, dont l'exécution demeure confiée par le traité de Berlin au gouvernement austro-hongrois, mais devant lesquels il a reculé jusqu'à présent. De même il y aurait lieu de pourvoir, en Roumanie, à l'achèvement de la construction de magasins d'entrepôt et de quais, tant à Galatz et à Braïla qu'à Giurgévo, où le manque de profondeur du port oblige une partie des bateaux de prendre charge à Smourda, un peu au-dessous de la ville.

A l'intérieur, les travaux des routes ordinaires ont été poursuivis activement, malgré les conditions défavorables de la mollesse de beaucoup de terrains et de la difficulté de réunir les matériaux nécessaires pour les consolider. La construction de la majeure partie des 9 à 10,000 kilomètres de chaussées et de chemins vicinaux arrêtés en projet, est terminée, ainsi que les ponts de rivière indispensables, au renouvellement desquels un emprunt de 23 millions de francs fut spécialement affecté par l'État en 1865.

Mais le progrès le plus important dans la viabilité du pays dont il est destiné à changer la face, c'est l'établissement d'un réseau de chemins de fer complet, qui s'étend sur toute la Roumanie et dont l'honneur revient surtout au règne actuel. Les deux premières lignes

terminées furent celle de Giurgévo à Bucharest, construite par l'État, et celle d'Itzkani près de Suczava à Roman, continuation du chemin de fer autrichien de Lemberg à Czernowitz, concédée aux entrepreneurs de ce dernier, dans la haute Moldavie. Ce fut l'insistance du prince Charles qui fit adopter la combinaison plus vaste du système principal, comprenant la section de Roman à Galatz, dans la basse Moldavie, la jonction de cette place avec sa voisine, Braïla, et la grande ligne également achevée depuis 1874 qui se développe de l'est à l'ouest sur toute la largeur de la Valachie, entre ce dernier port, la capitale Bucharest et la frontière du Banat autrichien. Par suite d'un vote de la chambre des députés du 27 janvier 1880, l'État roumain est devenu, au moyen d'un rachat, propriétaire de ces chemins, dont l'exploitation avait été antérieurement déjà déléguée à la compagnie franco-autrichienne par la société berlinoise qui s'était reconstituée par actions, quand de graves démêlés avec l'entrepreneur (Strousberg) eurent entraîné la résiliation du contrat primitif. Avec les embranchements nouvaux et la ligne de la Dobroutcha (63 kilomètres), la Roumanie possédait, en 1880, 1,384 kilomètres de chemins de fer en exploitation, dont 1,098 appartenant à l'État et 223 à des concessionnaires, dans le pays de la rive gauche du Danube. Il y avait en outre 90 kilomètres en construction et des projets à l'étude qui pourront y ajouter 550 kilomètres.

Voici le parcours des lignes établies de ce réseau, qui se relient par trois extrémités à l'Autriche-Hongrie et par deux à l'empire russe, touchent par trois autres points au Danube et atteignent la mer Noire par le neuvième.

Courant d'abord du nord au sud, la ligne artérielle se dirige d'Itzkani à Roman, en projetant à l'est deux embranchements, de Vereschti à Botoschan, puis de Paschkani à Jassy et à Unghéni sur le Pruth, d'où une ligne russe va par Kichinef et Bender à Odessa. De Roman le chemin de fer bas-moldave atteint Galatz par Bacao, Adjud et Tecoutch, d'où part un troisième embranchement de gauche aboutissant à Berlad. A droite, on a laissé de côté l'importante ville de Fokschan. Galatz, depuis la dernière guerre, communique avec Odessa par une seconde ligne russe, qui franchit le Pruth et converge à Bender en Bessarabie. De l'autre côté, la grande ligne valaque relie en zigzag Braïla, Bucéu, Ploeschti et Bucharest, Piteschti et Slatina sur l'Olt, puis atteint au delà de cette rivière, par Craïova, le Danube à Turnu-Severin et la ligne hongroise de Temesvar à Verciorova, près d'Orsova. La ligne de Giurgévo, au sud de la capitale, a été prolongée en amont parallèlement au Danube jusqu'à Zimnitza, point auquel correspond Sistova sur la rive bulgare. Roustchouk,

vis-à-vis de Giurgévo, est une des stations principales de l'itinéraire entre Vienne, ou respectivement Paris, et Constantinople, par le bas Danube et Varna. Au nord-ouest de Ploeschti, un pittoresque chemin de fer de montagne, de construction récente, remontant par Kimpina la haute vallée de la Prahova, relie les capitales de la Roumanie et de la Hongrie par Kronstadt, Arad et Szolnok. Cette voie, comme celle de Verciorova, réduit à vingt-quatre ou trente heures le trajet de Vienne à Bucharest. Il nous reste à mentionner le chemin de fer nouvellement annexé qui, suivant au nord le val de Trajan dans la Dobroutcha méridionale, joint Tchernavoda, sur la rive droite du bas Danube, au port de Kustendjé, sur la mer Noire. Pour le rattacher au réseau roumain il faudra toutefois établir une ligne de raccordement à travers la steppe du Baragan et faire l'énorme dépense d'un pont fixe sur une des parties du fleuve où sa zone d'inondation a le plus de largeur. Peut-être y aura-t-il moyen aussi de gagner par le littoral, en reliant Kustendjé à Varna, la plus orientale des futures lignes de Constantinople. L'établissement de ponts fixes plus à l'ouest, du côté de Roustchouk, de Nicopolis ou de Viddin, demeure naturellement subordonné à la direction des autres voies de transit projetées au sud du fleuve, mais sur le tracé desquelles il n'y a encore rien d'arrêté.

Des projets de loi pour la construction de chemins de fer de l'État de Bucharest et de Bucéu à Tchernavoda, ainsi que d'Adjud à Okna en Moldavie, viennent d'être soumis aux chambres roumaines.

La Roumanie fait partie de la grande union postale et télégraphique. Elle comptait, en 1879, 233 bureaux de poste et 193 bureaux télégraphiques (dont 98 de l'État et 95 des chemins de fer), pour 5,238 kilomètres de lignes. Depuis 1870, le nombre des lettres particulières expédiées par les premiers s'est élevé progressivement de 1,840,000 à 5,888,000, non compris 697,000 cartes postales, et celui des dépêches privées transmises par les seconds, de moins de 440,000 à près de 700,000. Recettes de 1879 : 3,638,000 francs.

Mesures, poids et monnaies. — Il ne circulait autrefois dans les deux principautés, à côté de la vieille piastre de 40 paras ou 37,6 centimes, que des monnaies étrangères, françaises, autrichiennes, turques et russes, sujettes à des variations continuelles. Mais depuis 1868 le gouvernement a pris pour base de son système monétaire une nouvelle piastre égale au franc, le *leu* de 100 *bani*, et les titres d'alliage conventionnellement arrêtés par les États qui se sont ralliés au système français. Les poids et mesures usités dans le pays depuis un temps immémorial doivent aussi céder la place au système métrique, déjà adopté par le ministère des travaux publics. Actuellement la mesure agraire est, en Valachie, le pogone d'un demi-hectare; en Moldavie, la falche de 143 ares. Les céréales se débitent en kilés (de 430 litres en M. et de 679 en V.); les liquides en vèdres (de 12 litres 9 en V. et de 15,2 en M.); les étoffes à l'aune (de 664 millimètres en V. et de 637 en M.); le bois à la stingène ou toise cubique (de 11 mètres cubes 09 en M. et de 7,6 en V.); le sel et d'autres produits à l'oca (de 1,291 grammes en M. et de 1,272 en V.).

L'année julienne, qui retarde de douze jours sur la grégorienne, est officiellement maintenue dans l'Église et dans l'État, comme en Russie, dans les autres pays slaves orthodoxes et en Grèce.

En Roumanie aussi la valeur foncière et locative des biens s'est prodigieusement accrue, surtout à proximité des ports et des grandes villes, et si la rente

de la terre n'y ressort généralement pas à moins de 10 pour 100 du prix d'achat de celle-ci, cela s'explique par l'intérêt élevé des capitaux dans cette contrée comme dans tout l'Orient, où, ne se débattant guère au-dessous de ce taux, il monte parfois aux chiffres les plus usuraires. Aussi le besoin d'un bon régime d'hypothèque, difficile à fonder sans cadastre ni bornage, se fait-il toujours sentir. A la banque de Roumanie, qui est l'établissement financier le plus ancien, une banque nationale de Roumanie, à laquelle l'état verse quatre millions de lei, un crédit foncier rural, un crédit foncier urbain et divers autres, s'occupant aussi d'assurances, sont venus se joindre.

Le commerce extérieur de la Roumanie ne peut être qu'un échange de produits agricoles, principalement contre des objets manufacturés de toute sorte et des denrées coloniales ou alimentaires de luxe. Le transit de terre, sur lequel aucun droit ne pourra y être établi, d'après le traité de Berlin (art. 18), n'est encore que naissant. Il n'atteignait qu'une valeur de 700,000 francs en 1875. Mais le commerce propre du pays a présenté, de 1870 à 1879, un accroissement des plus remarquables, de 72 1/2 à 254 1/2 millions de francs, à l'importation, et de 158 1/4 à 238 3/4 à l'exportation.

Parmi les pays importateurs figurent, en 1879, l'Autriche-Hongrie pour 124 3/4 millions, comprenant toutefois aussi des marchandises de transit d'autres provenances; la Grande-Bretagne pour 50 1/2 et la France pour 15 1/2 dans le commerce maritime; la Turquie et les principautés de la rive droite du Danube pour près de 21, l'Allemagne pour 18 1/2, la Russie pour 10 1/2, l'Italie pour 1 1/2, tous les autres pays pour moins de 12 1/2.

D'autre part les principaux débouchés de la Roumanie ont été, la même année, l'Autriche-Hongrie aussi pour près de 69 millions de francs, la Turquie et les principautés slaves pour 49, la Grande-Bretagne pour près de 38, la France pour 17 3/4, l'Italie pour 7 3/4, la Russie pour 6, l'Allemagne pour 1 1/2, et diverses autres contrées ensemble pour près de 50 millions de francs.

Le mouvement total de l'exportation des grains (froment, maïs, orge, seigle, farine, etc.) de tous les ports du bas Danube, après s'être élevé progressivement de 1,247,500 quarters, en 1877, à 4,727,000 en 1878 et 5,395,000 en 1879, quantités revenant à près du triple en hectolitres, a diminué l'année suivante, par suite d'une moindre abondance des récoltes, mais remontera selon toute probabilité en 1881 au niveau du chiffre précédemment atteint.

Le commerce avec l'Autriche-Hongrie, qui est de beaucoup le plus important, se fait en majeure partie par la frontière de terre ou

par le Danube, de même que le trafic avec les principautés de Bulgarie et de Serbie. Les Grecs et autres Levantins apportent surtout des oranges, des olives et des fruits secs. Dans le commerce maritime dominent les Anglais. Entre la Roumanie et la Russie il y a concurrence, mais comparativement peu d'échanges, les produits des deux pays étant les mêmes.

Les principaux ports sont sur le bas Danube, après les deux plus animés Braïla et Galatz, Toultcha en aval et en amont Giurgévo, puis Turnu-Sévérin ; sur la mer Noire, celui de Soulina, à la bouche du fleuve où se croisent presque tous les navires de mer, qui arrivent sur lest pour la plupart, mais le redescendent avec des chargements de céréales, et le port de Kustendjé, le plus fréquenté de la Dobroutcha. Les pavillons dominant à la passe de Soulina, après celui de la Grande-Bretagne, qui opère à lui seul plus de la moitié des transports maritimes, sont le grec dont la part y est de près d'un quart, puis l'autrichien, le turc, le français, le russe et l'italien, abstraction faite du service des paquebots. Le mouvement général de la navigation des ports roumains s'est élevé, en 1879, à son maximum de 44,262 navires jaugeant 7,833,401 tonneaux, entrée et sortie réunies.

Commission européenne du Danube. — Cette commission, instituée par l'article 16 du traité de Paris, qui déclara libre la navigation du Danube en 1856, a été maintenue pour douze années encore par le traité de Londres du 13 mars 1871 et confirmée depuis à la paix de Berlin. Chargée de l'exécution des travaux nécessaires pour empêcher l'obstruction de l'embouchure moyenne du fleuve, sous le bénéfice d'un régime de neutralité permanente, elle forme une représentation commune par délégués, siégeant à Galatz, des sept puissances signataires desdits traités, et depuis 1878 aussi de la Roumanie.

Or, sans préjudice de la souveraineté territoriale attribuée à l'État roumain, la commission internationale, qui en est indépendante, se trouve investie, pour l'accomplissement de sa tâche, de pouvoirs spéciaux dans le delta du Danube jusqu'à Galatz. Elle y exerce la police, arrête et publie des règlements ayant force de loi, lève des impôts, conclut des emprunts et dispose de ces ressources pour les travaux d'utilité publique dont elle est chargée. Son budget propre s'élevait, en 1879, à une somme de 3,210,000 francs de recettes, dont 2,750,000 furent dépensés dans l'année ; le total des emprunts contractés par elle jusqu'au 1er janvier 1880 est de 4,114,000

francs, en partie couverts par un actif de 2,490,000 francs en fonds divers. La canalisation du bras de Soulina est son œuvre et le service du pilotage lui incombe, ainsi que l'entretien des phares. Ses pouvoirs, qui expirent en 1883, seront très probablement renouvelés. Les règlements de navigation, de police fluviale et de surveillance, dans la partie du fleuve qui s'étend de Galatz aux Portes de Fer, seront, d'après le traité de Paris (art. 55), élaborés par la commission européenne avec l'assistance d'une autre, formée de délégués des quatre États riverains (Roumanie, Bulgarie, Serbie et Autriche-Hongrie), mais dont l'organisation n'est pas encore réglée.

§ 5. — Finances et armement de la Roumanie.

Pendant longtemps les ressources financières des principautés danubiennes, isolées du reste de l'Europe par le manque de routes, furent très limitées. Cela n'empêchait pas qu'à la veille de l'union, il n'y eût dans les caisses publiques de la Valachie un excédant de recettes considérable, et que la Moldavie, de son côté, ne fût grevée que d'une dette insignifiante ; mais en 1865, sous le prince Cousa, qui ne régla pas son administration sur la sage économie du prince Stirbey, son prédécesseur dans la première des deux principautés, le trésor se vida et un large déficit apparut. Il est vrai que cet épuisement fut en partie causé par la nécessité de pourvoir à des travaux publics qu'il n'était plus possible d'ajourner et l'urgence d'autres besoins impérieux, qui mirent le gouvernement sur la voie des emprunts. Les frais de la dernière guerre dans laquelle la Roumanie fut entraînée et dont la cessation du tribut annuel (de 8,000 bourses ou environ 920,000 francs) ne compensa pas les charges, y ajoutèrent encore. Le budget des dépenses s'éleva ainsi successivement de 72 1/2 millions de lei ou francs, en 1870, à 99 millions en 1875 et à 114,341,000 francs en 1879 ; puis à 117 1/2 et 119 3/4 millions dans les estimations pour les années suivantes ; mais cet accroissement se justifie par l'impulsion donnée au développement du réseau des chemins de fer sous le règne actuel ; et, d'autre part, l'État possède dans les revenus de ceux-ci, ainsi que dans les immenses domaines dont il était auparavant déjà propriétaire, un large fonds de garantie. Les ressorts de la

fiscalité aussi, à l'égard de certains impôts du moins, y sont encore moins tendus que dans la plupart des autres pays. Les finances de la Roumanie ne redoutent donc pas l'examen.

Dans le budget de 1879, dont nous avons sous les yeux le compte définitif, la somme des recettes se trouve portée à 104,200,000 francs. Les contributions directes, après une élévation de leur produit de 17 millions en 1868 à 29 millions en 1875, ont été ramenées à un chiffre de 21,203,000 francs en 1879, tandis que celui des contributions indirectes, de 38,631,000 francs en cette dernière année, n'atteignait que 15 millions dans la première. Les douanes figurent en 1879 pour 12,529,000 francs, les tabacs mis en régie pour 11,824,000, le monopole du sel pour 5,118,000, le timbre, décrété en 1872, et les droits d'enregistrement pour 5,381,000, les impôts sur les boissons pour 3,673,000 et les taxes et amendes judiciaires pour 106,000 francs. Les revenus des domaines, diminués d'environ 2 1/2 millions par suite d'aliénations successives, y ont ajouté 16,521,000 francs, les chemins de fer 6,369,000, les postes et télégraphes 3,432,000, des recettes diverses provenant de ventes, d'intérêts, du monnayage, etc., environ 15 1/2 millions et les revenus de la Dobroutcha 2,445,000 francs, dont 2,297,000 ont été dépensés pour l'administration de cette province.

Les autres dépenses se sont élevées à 47,785,000 francs pour la dette consolidée, plus 10,271,000 pour les pensions et les services administratifs du ministère des finances, 26,363,000 pour le département de la guerre, 7,455,000 pour l'intérieur, 9,451,000 pour l'instruction publique et les cultes, 6,060,000 pour les travaux publics, 3,532,000 pour la justice, 1,099,000 pour les affaires étrangères et 29,000 pour le conseil des ministres. Le déficit d'une dizaine de millions dans le bilan a été couvert par l'émission de billets hypothécaires. Cela fait un total de dépenses de 114,341,000 francs. Il avait été de 121 1/2 millions l'année précédente, pendant la guerre même. Dans le budget pour l'exercice 1881-82, arrêté depuis à 119,671,000 francs, celui de l'instruction publique est porté à 10,850,000 et celui de l'armée à 26,835,000.

De l'infériorité des recettes est résultée une dette flottante en bons du trésor que l'on évaluait, vers la fin de 1880, à 45 millions de francs et qui impose au budget une charge annuelle de 3,150,000 francs. Il s'y joint une dette consolidée de 505 millions, amortissable en majeure partie, dont voici les éléments au 1er janvier 1881 :

Dates d'origine.			Capital nominal encore dû.	Dates de l'extinction.
1864.	Emprunt Stern........	à 7 p. 100	10,130,000	1888
1866.	Dit Oppenheim........	8 —	19,040,000	1889
Obligations de chemins de fer.				
1868.	Suczava-Roman-Jassy..	7 1/2	51,454,000	1961
—	Roman-Bucharest-Verciorova...........	6	46,217,000	1899
		6	237,065,000	1923
1872.	Jassy-Unghéni.........	8	1,983,000	1886
1865.	Obligations rurales.....	6	31,524,000	1924
1871.	Dites domaniales.......	8	56,022,000	1891
1875.	Rente.................	5	41,600,000	—
1872.	Dépôts et consignations.	7 1/2	9,985,000	—
		Total..	505,020,000	grevés d'environ 41 millions d'annuités.

L'emprunt des ponts (v. p. 434) et celui du chemin de fer de Giurgévo à Bucharest se trouvent éteints par l'amortissement, et s'il y a eu, par suite d'arrangements nouveaux, augmentation du capital amortissable pour les titres des chemins de fer roumains et les obligations rurales, le trésor y a gagné une réduction du taux de l'intérêt de 7 1/2 et 10 à 6 pour 100.

La charge de la dette des chemins de fer se trouve annuellement à peu près compensée par leur produit net et celui des domaines de l'État. De plus, les extinctions successives promettent de réduire, à la fin du siècle, de 41 à 23 millions le chiffre des annuités à payer, si l'on évite de contracter de nouveaux emprunts. Des domaines, il serait d'ailleurs possible de tirer bien plus largement parti dans une contrée si riche en terre, pour peu que l'on voulût s'y résoudre à suivre l'exemple des États-Unis (1).

L'armement de la Roumanie n'ayant pas été poursuivi par le

(1) N'ayant pas d'apostolat à remplir, nous ne reviendrons pas sur les observations déjà faites dans notre article sur la Roumanie de la *Revue des Deux Mondes* (livr. du 15 mars 1875, aux pages 402, 413, 418 et 433). Applicables à la Hongrie et au grand empire russe, non moins qu'à l'État roumain, elles portent sur une thèse qui n'a plus besoin d'être discutée, vis-à-vis du merveilleux développement agricole de l'Amérique du Nord et de l'Australie, dû à l'excellence des principes qui y règnent en matière d'immigration et de colonisation, d'autonomie communale et de liberté d'enseignement. Détourné par des maximes contraires de l'Europe orientale, au détriment de celle-ci, le trop plein des populations rurales continue de se déverser à flots sur les pays d'outre-mer, dont il fait de plus en plus les grands pourvoyeurs de l'Europe en céréales, autres denrées alimentaires et laines.

prince Charles avec moins d'ardeur et de sollicitude que l'extension du réseau des chemins de fer, la participation glorieuse de ses troupes à la dernière campagne de Bulgarie en résulta. Le système militaire du pays avait été réorganisé par des lois de 1868, 72 et 74, encore amendées depuis par celle du 12 avril 1880. Il comprend l'armée permanente et l'armée territoriale avec leurs réserves, des milices, une garde civique pour les communes urbaines et la levée en masse pour les communes rurales. Tous les Roumains âgés de 21 à 46 ans sont obligés de faire dans l'armée permanente 3 ans de service actif, plus 5 dans la réserve; puis dans l'armée territoriale 3 de service actif et 5 de réserve, ou 4 de service actif et 4 de réserve, selon qu'ils sont enrôlés dans l'infanterie ou dans la cavalerie. Le tirage au sort décide de l'inscription des jeunes gens dans la première armée, ou dans la seconde. Après y avoir fait leur temps, ils sont incorporés dans la réserve ou milice jusqu'à l'âge de 36 ans. Celle-ci est divisée en trois bans. Au premier appartiennent les hommes non mariés et les veufs; au deuxième les mariés sans enfants et au troisième les pères de famille. Dans les dix années suivantes, ils demeurent sous l'obligation de constituer la garde civique dans les villes, ou la levée en masse dans les campagnes. Toutes les forces régulières se répartissent entre 5 divisions, de 2 brigades chacune.

L'armée *permanente* comprend : 8 régiments d'infanterie de ligne de 2 bataillons à 4 compagnies, et 4 bataillons de chasseurs à pied; 3 régiments de hussards, formés chacun de 4 escadrons de campagne et d'un escadron de dépôt; 4 régiments d'artillerie de 8 batteries à 6 pièces chacune, avec une compagnie et 3 sections d'ouvriers; 2 bataillons du génie de 2 compagnies de sapeurs, une de mineurs, une de télégraphistes et une de pontonniers; 2 compagnies et 2 escadrons de gendarmerie; puis 69 officiers de santé, 17 employés et une compagnie d'infirmiers, 30 officiers d'administration, 2 compagnies d'ouvriers et 2 escadrons de train. Ces corps représentent en temps de paix un effectif de 1,200 officiers, 18,500 sous-officiers et soldats, près de 3,000 chevaux et 192 canons. Lors de la dernière guerre, en mai 1878, cet effectif était porté à environ 42,000 hommes d'infanterie, 4,000 de cavalerie et 2,000 d'artillerie, sans compter les services accessoires.

Depuis 1880 chaque officier démissionnaire est obligé de servir dans la réserve, en conservant son grade, jusqu'à l'âge de 37 ans.

Les cadres de l'armée *territoriale* présentent une formation de 30 régiments à 2 bataillons d'infanterie ou de *dorobantzes*, de 12 régiments de ca-

valerie ou de *calaraches* et de 30 batteries d'artillerie à 6 pièces, auxquels vient s'ajouter le corps des pompiers. Ils comportent ainsi, sans les réserves dont on vient de former un nombre égal de régiments, un effectif de 74,000 hommes, accompagnés de 180 pièces de canon. Il s'agit en outre de recruter parmi les musulmans de la Dobroutcha des escadrons de spahis.

Les dorobantzes et les calaraches ou cosaques de la Roumanie, montés sur les petits chevaux du pays qu'ils se procurent à leurs frais, font le service de garde, d'escorte et de gendarmerie à l'intérieur; les premiers aussi le service de douane et de surveillance à la frontière, où on les appelle *granitchéri* du mot allemand *graenzer*. Ils y marchent au son de la cornemuse, comme les montagnards écossais.

L'armement des troupes régulières a été renouvelé en entier, pour les fusils et le matériel d'artillerie. L'uniforme de l'infanterie est gris, la couleur qui brave le mieux la poussière et la boue, ces deux plus grands ennemis du soldat en marche dans les plaines danubiennes.

Sur le Danube et dans ses ports, la Roumanie entretient aussi une flottille de 4 petits bateaux à vapeur et de 6 chaloupes canonnières, dont les équipages comptent 30 officiers et 500 hommes.

§ 6. — Topographie.

Nous séparons, dans la tournée qu'il nous reste à faire, la Roumanie proprement dite, formée des principautés unies de Valachie et de Moldavie, l'Iflak et la Bogdanie des Turcs, du Delta et de la Dobroutcha.

Voici quelle est, encore aujourd'hui, la division régionale et territoriale de la première (1) :

(1) Voir la carte 25 de l'Atlas de Kiepert.

Noms des districts.		Superficie. milles c. g.	Population (1). âmes.	Chefs lieux (2)
1° *Petite Valachie* compt 5 districts, du Banat à l'Olt :				
Riverains du Danube.	Méhédintzi....	100	186,000	Turnu-Severin, 3.
	Dolje........	115 ½	213,000	Craïova, 23, capitale.
	Romanatz....	70	129,000	Caracal, 6.
Carpathiques........	Gorje........	52	146,000	Tergou-Jyul, 3.
	Valcea........	47 ½	141,000	Rimnik-Valcea, 3.
2° *Grande Valachie* compt 12 districts, de l'Olt au Bas-Danube :				
A la gauche de l'Olt.	Oltu.........	62	101,000	Slatina, 4.
Riverains du Danube.	Téléorman ...	66	137,000	Zimnitza, 5.
	Vlachka......	69 ½	114,000	Giurgévo, 21.
	Ilfov	73	277,000	Bucharest, 178, capitale.
	Jalomitza	146	88,000	Kalarasch (Stirbey), 5.
	Braïla.......	108	66,000	Braïla, 28.
Carpathiques........	Ardjis........	87 ½	150,000	Piteschti, 15.
	Moustchel ...	29	78,000	Kimpoulung, 11.
	Dembovitza...	66 ½	139,000	Tergovist, 5.
	Prahova......	89	199,000	Ploeschti, 33
	Bucéu........	89	145,000	Bucéu, 11.
	Rimnik-Sarat..	59 ½	88,000	Rimnik-Sarat, 6.
Totaux de la Valachie.....		1,330	2,397,000	(auj. près de 3,000,000)
3° *Moldavie* compt 13 districts, de la Bukovine au Bas-Danube :				
Riverains du Pruth..	Dorohoï......	54 ½	144,000	Dorohoï, 8.
	Botoschan	48	168,000	Botoschan, 40.
	Jassy.........	64	206,000	Jassy, 90, capitale.
	Faltchi........	42 ½	100,000	Housch, 18.
	Tutova........	46	117,000	Berlad, 27.
	Covurlui......	44 ½	105,000	Galatz, 80.
Entre le Pruth et le Séreth...........	Vaslui........	43	122,000	Vaslui, 7.
Riverains du Séreth.	Soutchava....	75	133,000	Faltitchéni, 15.
	Roman	42	120,000	Roman, 17.
	Técoutch.....	41 ½	127,000	Técoutch, 8.
Carpathiques........	Niamtzu.......	87 ½	158,000	Piatra, 20.
	Bacau.........	64 ½	193,000	Bacau, 15.
	Poutna.......	61	156,000	Fokschan, 20.
Totaux de la Moldavie.....		714	1,849,000	(auj. près de 2,300,000)
Ensemble,.................		2,044	4,246,000	(auj. près de 5,300,000)

(1) Ces estimations de M. Petresco, qui remontent au commencement du règne actuel, mais auxquelles nous avons cru devoir nous en tenir, à défaut d'un recensement postérieur, peuvent être considérées comme d'un cinquième au moins trop faibles aujourd'hui.

(2) Pour la population des chefs-lieux, indiquée en milliers d'habitants, nous avons suivi les données les plus récentes, dont plusieurs concernant les villes secondaires nous semblent toutefois quelque peu exagérées.

Les 3 districts, rétrocédés aux Russes, de Cahoul ou Kagoul, Ismaïl et Bolgrad, d'une superficie totale de 153 milles c. g. soit de 9,274 kilom. c. suivant le dernier almanach de Gotha, figurent sur le même relevé pour une population de 179,000 âmes, chiffres d'après lesquels il peut y avoir lieu de rectifier ceux du tableau de la page 20 (ligne 5).

PETITE VALACHIE. — **Craïova**, non loin du Jyul, est vers le milieu de la province la capitale de celle-ci, dont les plus riches propriétaires y demeurent. Elle possède un lycée et offre un joli parc. Les principales stations de son chemin de fer, dans la direction de l'ouest, sont *Tchernetz*, 3, et *Turnu-Severin*, son port sur le Danube, avec les ruines du pont de Trajan et d'une tour dite de Sévère. Cette petite ville, dont tous les environs sont riches en débris de l'antiquité romaine, a prospéré comme escale de la navigation à vapeur fluviale. Comme telles il faut mentionner encore en aval *Kalafat*, 3, vis-à-vis de Viddin, *Piket* au-dessous du confluent du Jyul et *Islatz* près de celui de l'Olt avec le Danube. *Caracal*, au nord-ouest dans la plaine, est la ville de Caracalla. Nous avons déjà nommé les chefs-lieux des hautes vallées, *Tergou-Jyul* dans celle de la rivière de ce nom, le plus rapproché de la Transylvanie, où le charbon des houillères de Pétroczeni et des environs n'attend que la construction d'un chemin de fer pour s'écouler aussi du passage de Vulcain vers le Bas-Danube, et à proximité des inépuisables mines de sel d'*Okna-maré*, accompagnées d'un pénitencier, *Rimnik-Valcea*, à la droite de l'Olt, non loin d'une part des gorges imposantes et d'une beauté sauvage que cette rivière traverse au sud du défilé de la Tour Rouge, sur la route d'Hermannstadt à Bucharest, et de l'autre des vignobles renommés de *Dragaschan*, situés en aval. Au nord-ouest de Rimnik domine aussi, dans une vallée alpestre, Bistritza, le plus beau couvent de ces montagnes.

GRANDE VALACHIE. — **Bucharest** (en roumain Bucuresci), la capitale de la Valachie depuis 1698 et celle du nouvel État roumain depuis une vingtaine d'années, occupe au centre de la plaine à environ 75 mètres d'altitude et 50 kilomètres du Danube, sous la latitude de Gênes, un vaste espace, traversé par la Dembovitza et ne mesurant pas, avec les nombreux mahalas ou faubourgs, moins de 8 kilomètres en largeur moyenne. Son origine ne remonte qu'au XIVe siècle, où la construction de quelques couvents fortifiés en marqua l'emplacement primitif. Le recensement de 1878 lui donne un chiffre de 178,000 habitants (dont 95,000 du sexe féminin), parmi lesquels on a relevé 133,000 orthodoxes, 17,000 catholiques romains et 6,000 protestants, allemands et hongrois pour la plupart, ainsi que 21,000 israélites. Mais une population flottante très considérable ne nous semble pas y avoir été comprise. Vu de la gare du chemin de fer de Giurgévo, Bucharest emprunte à l'éclat argenté des innombrables coupoles de ses églises, scintillant au milieu de bouquets d'arbres, un aspect fort imposant, auquel ne répond que médiocrement l'intérieur. On pourrait y distinguer entre la ville semi-orientale de la rive droite, où l'on remarque encore un han de pierre rouge et beaucoup de maisons

entourées de galeries de style turc ou persan, dont le délabrement ne diminue pas l'effet pittoresque, et la ville européenne, avec les quartiers marchands, qui en constituent la partie la plus animée, et la rue principale (Podo-Mogoschoï), constamment parcourue par une multitude de voitures de place (*birchars*) et d'équipages, car le peuple presque seul sort à pied. Mais à part cette voie très longue, où se trouvent le grand théâtre et le palais du prince, meublé de beaucoup d'objets d'art, les rues adjacentes et le grand jardin public de Tchismidjou, superbe de végétation, mais rendu insalubre par des pièces d'eau stagnantes, la majeure partie de la capitale roumaine n'est qu'un immense labyrinthe de rues non pavées, boueuses et tortueuses. Sur une colline de la rive droite domine, par l'élévation du site, la mesquine cathédrale ou métropolie, à côté du bâtiment où se réunit le parlement roumain. Parmi les autres églises, au nombre de plusieurs centaines, y compris toutefois beaucoup de petites chapelles en très mauvais état, entourées de croix et de pierres sépulcrales, bornons-nous à mentionner celles de Saint-George, de Saint-Spiridion et de Sérindar, ainsi que les deux nouvelles églises protestantes, très rapprochées l'une de l'autre. Le plus grand et plus bel édifice moderne de Bucharest est l'université, devant laquelle s'élève aussi, depuis peu, le seul monument commémoratif de cette capitale, une statue de Michel le Brave. On y garde le fameux trésor de Pétrossa, dont les pièces d'orfèvrerie très remarquables, de travail byzantin, remontent au temps des Goths. La tour de Coltza, la plus haute de la ville avant le tremblement de terre de 1812, qui en fit écrouler la moitié, n'a de remarquable que d'avoir été construite par des soldats suédois compagnons de Charles XII.

Bucharest, où l'on entre par 13 barrières, est partagé en 5 arrondissements de police et renferme plus de 16,000 maisons, dont beaucoup toutefois ne sont que des masures cotoyant, dans cette ville de contrastes, les plus opulentes demeures. Parmi celles-ci, généralement habitées par une seule famille et ses nombreux domestiques, il en est qui ont les dimensions et le luxe extérieur sinon tout le confort de palais. A la ville comme à la campagne, elles n'ont le plus souvent qu'un rez-de-chaussée, rarement surmonté de plus d'un étage, mais contiennent des logis spacieux, chauffés au moyen de grands poêles ornés de deux colonnes qui supportent un fronton, et où toutes les portes s'ouvrent sur un grand vestibule, servant aussi de parloir. Presque toutes sont isolées par de vastes cours qui gagneraient à être plus généralement converties en jardins. C'est l'étendue qui rend la tâche de l'édilité particulièrement difficile dans cette capitale. Cependant l'influence de la civilisation de l'occident y acquiert plus d'empire de jour en jour, tout en laissant subsister dans sa physionomie beaucoup de traits étranges et curieux. Le progrès se manifeste sous des formes diverses dans les habitudes, les constructions, les boutiques et les hôtelleries. Non seulement le pavage gagne du terrain et les trottoirs se généralisent au cœur de la ville, on bâtit en hauteur, sans se laisser arrêter par la crainte peut-être salutaire des convulsions du sol, et les magasins de luxe se multiplient dans l'alignement de Podo-Mogoschoï; mais on a construit deux halles ou marchés couverts et planté les squares de Saint-George et de l'Episcopie, ainsi qu'un boulevard sur la place de l'université. L'éclairage au gaz fonctionne depuis une douzaine d'années et des Anglais ont établi plusieurs lignes de tramways. On ne peut qu'applaudir aussi à l'entreprise d'une régula-

risation de la Dembovitza, car bien que l'on ait poétisé la douceur de ses eaux et que l'on y voie même par endroits s'ébattre des naïades, elles ne sont rien moins que cristallines et ses inondations fréquentes portent grand dommage aux quartiers riverains.

Il y a, en Roumanie, une tendance très marquée à la centralisation, dont la nouvelle capitale profite largement. Avec la politique, le journalisme et l'enseignement, le mouvement financier s'y concentre de plus en plus, à côté des industries et du commerce de luxe. C'est qu'en effet tous les riches propriétaires de la Petite Valachie et de la Moldavie même que Craïova et Jassy ne retiennent pas vont, de préférence, établir leurs quartiers d'hiver à Bucharest. Ils y forment, avec le corps diplomatique, le noyau de la société et leur présence ajoute au débit local, dont le centre est encore la vieille Lipscane, la rue Saint-Denis du Paris de l'Orient, comparaison qui ne se justifie que par un goût très vif et très répandu pour les modes et pour la langue des bords de la Seine.

Les conditions de salubrité sont médiocres, ainsi que les ressources intellectuelles et artistiques; cependant Bucharest ne manque ni d'hospices, ni d'écoles; mais en fait de musées accessibles, à part une galerie de tableaux du prince, il n'y a que des collections archéologiques privées, comme celle de M. César Bolliac et du major Pappasoglou, qui est aussi l'auteur d'un plan de la ville.

Le principal divertissement, en toute saison, est le rendez-vous que les équipages se donnent dans l'après-midi à la chaussée, l'allée principale de la promenade extérieure qui continue Podo-Mogoschoï au nord-ouest et où le beau monde a l'habitude de faire *corso*. Le soir on se revoit au théâtre, où tantôt l'opéra italien, tantôt le jeu d'une troupe française, alternent avec des représentations moins suivies de pièces roumaines. Il y a aussi nombre de maisons de bains, de confiseries où l'on prend des glaces, et de jardins publics, retentissants de toute espèce d'harmonie jusqu'à une heure très avancée de la nuit; mais la danse est réservée pour les bals de société. Les fêtes religieuses et populaires les plus caractéristiques sont en hiver celle de la bénédiction des eaux, puis les Pâques, la matinée du 1er mai dans Tchismidjou et en été la fête des ancêtres dite de *mosch*, où la cour se mêle à toutes les classes sur le champ de foire au nord de la ville. Dans les mahalas, les échoppes des débitants d'eau-de-vie allèchent le passant par un étalage de flacons de toutes les couleurs de nos bocaux de pharmacie. Mais les rixes sont très rares.

L'amour des plaisirs mondains ne préjudicie pas aux pompes funèbres. Les morts sont emportés par le corbillard sur un lit de fleurs, la face découverte comme en Italie; antérieurement à une défense de police chaque convoi était même précédé d'une bande de musique jouant une marche de l'opéra d'*Ione;* le plus étrange c'est la bière peinte d'une couleur des plus vives ou des plus tendres : cramoisi, orange ou émeraude, rose ou bleu d'azur; tandis que les fils d'or de la coiffure de l'épousée, dans la célébration du mariage grec, et les élégantes vestes de velours à riches broderies d'or et d'argent de la demi-toilette des femmes du monde, en toute occurrence, flattent et charment l'œil.

A l'extrémité sud-ouest de la ville se trouve le couvent de Cotrocéni, l'une des résidences d'été du prince, qui y a fait planter un beau jardin, près de l'asile Hélène, grand pensionnat de jeunes filles, ainsi que de la principale des

deux gares. La banlieue est en grande partie déserte. *Colentina*, avec un château de la famille Ghika, l'hospice modèle de *Pantélimon*, fondé en 1752, le beau couvent de *Vacareschti*, et *Boufta*, domaine du prince Stirbey, près du chemin de fer de Ploeschti, peuvent seuls offrir quelque attrait dans les environs les plus proches.

Au nord-ouest de la capitale, dans la pittoresque région carpathique, sur la route qui conduit à Hermannstadt par le défilé de la Tour-Rouge, la *Curte d'Ardjis*, 3, à la gauche de la rivière de ce nom, l'Ardiscus des Romains et l'une des résidences de Radou Negro, possède dans la charmante église de son monastère épiscopal, élevée par le voyvode Nyagon, qui régna de 1511 à 1520 et y repose avec sa famille, le plus curieux monument d'architecture de la Roumanie, justement admiré pour les gracieuses moulures et arabesques de ses deux coupoles principales, entourées de trois demi-coupoles et de deux coupoles secondaires, auxquelles des tambours à fenêtres obliques, simulant des spirales, prêtent un aspect très original. De *Piteschti*, qui tient en aval la rive droite de l'Ardjis, on remonte au nord, par le chemin qui gagne le défilé transylvain de Toerzbourg, à *Kimpoulung* (Campolongo), la première résidence du fondateur de la principauté valaque, et au joli bourg de *Rukaru*, voisin d'une merveilleuse gorge en zigzag, où le pas du cheval ne trouve, entre d'énormes pans de rochers à pic, d'autre sentier que le lit de la Dembovitza naissante, qui s'en échappe en mugissant. *Tergovist*, sur la Jalomitza, la capitale postérieure qui comptait, dit-on, jusqu'à 30,000 habitants, mais n'a gardé du temps de sa grandeur qu'une tour en ruine, est située au pied des montagnes, ainsi que les chefs-lieux des trois autres districts qui se suivent à l'est : au nord de Bucharest *Ploeschti*, florissante colonie bulgare dominée par de nombreux coteaux vignobles et entourée de jardins ; puis *Bucéu*, sur la rivière du même nom et l'ancienne route de Bucharest, à Jassy; ainsi qu'au nord-est *Rimnik-Sarat*, sur le Rimnik, où Souvarof et le prince de Cobourg défirent les Turcs en 1789. De Ploeschti se détache au nord-ouest vers *Kimpina*, bourg voisin des salines de Telega et de Slanik, le chemin de fer de montagne nouvellement construit qui remonte la vallée de la Prahova, pour gagner le Prédial, relié à Kronstadt, et complète ainsi la ligne transylvaine de Pesth à Bucharest.

C'est sur cette ligne, au haut de la gorge romantique où bondit le torrent écumeux de la Prahova, à côté du couvent de Sinaïa et vers le pied du neigeux et vaporeux Butchetch, non loin de Kronstadt, que le prince Charles vient de faire construire sa nouvelle résidence d'été, près de laquelle un groupe de villégiatures alpestres commence à poindre. Ce site ravissant, aujourd'hui si facilement accessible, est dans les Carpathes un des plus dignes d'être visité.

Sur la rive valaque du Danube, *Turnu-Magoreli*, vis-à-vis de Nicopolis, est la première station en aval du confluent de l'Olt avec ce fleuve. *Alexandria* sur le Védé, nouveau marché de l'intérieur auquel est resté le nom du prince Alexandre Cousa, l'avait remplacée comme chef-lieu du district de Teleorman; mais, depuis, la préfecture a été transférée au sud à *Zimnitza*, en face de la ville bulgare de Sistova. Plus bas, l'ancienne forteresse turque de *Giurgévo*, qui doit son origine aux Génois, a plus d'importance et de cachet, étant le port de Bucharest, une des escales les plus animées de la Compagnie de navi-

gation à vapeur danubienne et la place de transbordement entre le réseau roumain et la tête du chemin de fer bulgare de Roustchouk à Varna. L'établissement d'un pont fixe sur le Danube ajouterait considérablement à la prospérité de Giurgévo, où l'on bâtit déjà beaucoup. Le mouvement fluvial des arrivages et départs s'y est élevé, en 1879, à 1,888 bateaux d'une jauge de plus de 350,000 tonneaux. *Oltenitza*, 4, petite ville de construction moderne et théâtre d'un combat très vif en 1853, est le lieu de passage en aval du confluent de l'Ardjis avec le Danube; *Kalarasch* ou Stirbey, dans la zone d'inondation du fleuve, au-dessous de Silistrie, le chef-lieu du Baragan. Dans toute cette zone, doublée du sud au nord par la Bortcha et d'autres fausses rivières, il n'y a des ports que sur la rive droite du Danube, au pied des montagnes de la Dobroutcha (voir plus loin). Elle finit à *Braïla* ou Ibraïla, devenue, depuis qu'elle a cessé, en 1829, d'être une forteresse turque, le principal entrepôt fluvial et maritime des céréales et autres produits agricoles de la Valachie et du pays de la rive opposée. Son port franc, établi sur un bras du Danube d'un demi-kilomètre de largeur, est le plus favorablement situé pour le trafic d'escale, que l'on y voit représenté, en 1879, par 3,748 bateaux et navires, d'une jauge de plus de 800,000 tonneaux, à l'entrée seulement. En 1876 ce mouvement y avait même atteint le chiffre de 928,000 tonneaux. D'un pauvre village il a fait une ville considérable à larges rues de construction moderne, remplie de comptoirs et de magasins. En grande partie peuplée de Grecs et de Bulgares, elle a été le principal foyer de l'hellénisme et de l'agitation bulgare en Roumanie.

MOLDAVIE. — **Jassy**, la capitale de la principauté moldave depuis 1564, située sur le revers du mont Copo, dont les eaux bourbeuses du Bachlui baignent le pied au sud, à 8 kilomètres du Pruth, où Sculéni lui tient lieu de port, sous la latitude de Pesth et de Munich, a naturellement perdu de son importance depuis l'union; cependant les avantages croissants de sa position commerciale, sur la ligne qui relie les chemins de fer de la Roumanie et de la Galicie au réseau de la Russie méridionale, ont ramené des chances favorables au développement de sa prospérité. Aussi sa population s'est-elle élevée, dans l'intervalle, de 66,000 à plus de 90,000 habitants, dont près de la moitié, il est vrai, se compose de juifs, originaires pour la plupart des provinces russes et polonaises d'alentour. Ils y exercent tous les métiers et tous les trafics imaginables. Des hauteurs opposées de Repide Jassy se présente sous un aspect grandiose, avec son étagement de plus de 70 églises et 10 couvents, de maisons seigneuriales et de palais de style moderne non moins nombreux qu'à Bucharest, surtout quand tout est éclairé le soir; mais dès que l'on approche l'illusion se perd, à la vue des taudis infects qui bordent, à côté des clôtures de vastes cours, des ruelles étroites, tortueuses et malpropres, avec l'absence de toute symétrie, même dans les quartiers les mieux habités, où le pavage et l'édilité sont presque aussi défectueux. De même l'approvisionnement d'eau, dont l'insuffisance paraît avoir contribué aux désastres des grands incendies de 1783, de 1827 et de 1844. Toutes les courses se font en voiture, jusqu'à celles des domestiques; on ne voit marcher dans les rues que les juifs et les mendiants. Parmi les églises, on remarque celle des Trois-Saints, du XIVe siècle, en pierres de taille toutes richement ornées de reliefs, et la

nouvelle église métropolitaine, vaste parallélogramme flanqué de quatre tours. Les catholiques, les protestants et les arméniens ont aussi leurs chapelles; les juifs, de petites synagogues en plus grand nombre. Un municipium Jassiorum figure sur la table de Peutinger et le ci-devant palais des princes et du gouvernement qui domine encore, entouré de casernes, sur la berge du Bachlui, y occupe, dit-on, l'emplacement d'anciennes constructions romaines. Aujourd'hui, l'Académie est mentionnée comme l'édifice le mieux réussi de la ville, qui possède en outre un musée, un théâtre, un grand hospice dans le couvent de Saint-Spiridion et un jardin public, servant de promenade, au haut du Copo. Il y a des magasins d'objets du plus grand luxe très bien achalandés, des hôtelleries moins satisfaisantes et beaucoup de hans ou auberges qui traitent à l'orientale, ainsi que des bains turcs et russes. Le faubourg de Pokurar est le quartier des artisans et des cochers de place, aussi en grande partie Lipovans; celui de Tartarasch le refuge du plus infime prolétariat. Ajoutons que l'influence du voisinage de la Russie, dont les troupes ont tenu garnison pendant plus de douze ans, dans le cours de ce siècle, à Jassy, y est plus sensible que dans aucune autre partie de la Roumanie. Dans les environs, on visite les beaux parcs de Sokala, propriété du prince Stourdza, à une demi-lieue, et de Stinka, domaine de plaisance de la famille Rosetti de Roznovan, à deux lieues près du Pruth.

Au nord, *Botoschan*, avec beaucoup d'habitants juifs et arméniens, *Dorohoï* et, encore plus près de la Bukovine, *Faltitcheni*, où il se tient de grands marchés pour la vente du bétail et des chevaux, sont les places de commerce les plus importantes de la frontière. Du côté des Carpathes, *Niamtzu*, ainsi nommé d'après les chevaliers de l'ordre teutonique par lesquels fut élevée contre les Tatares, au milieu du XIIIe siècle, une forteresse dont on y voit encore les ruines, possède en outre un monastère qui était le plus riche de la Moldavie; le chef-lieu *Piatra*, sur la Bistritza, que de grands trains de bois descendent vers Galatz, une des plus anciennes églises du pays. *Roman*, au confluent de la Moldava avec le Séreth, trafique avec le même port. *Bacau*, sur la Bistritza, est un grand marché de grains, au sud-ouest duquel l'État fait exploiter les importantes mines de sel gemme d'*Okna*, près du Trotousch, dans un canton qui compte parmi ses habitants beaucoup de catholiques hongrois. Les vignobles d'*Odobeschti*, sur le Milcov, sont les plus renommés de la Moldavie, et plus bas *Fokschan*, partagé en deux par cette petite rivière limitrophe, a beaucoup d'activité commerciale. Un congrès de diplomates russes et turcs y siégea en 1772.

Dans le pays de la rive gauche du Séreth, *Vaslui*, sur la rivière du même nom, au sud de Jassy, est une ancienne résidence des princes moldaves, comme *Herlau*, au nord-ouest de la capitale. Au sud-est de celle-ci, non loin du Pruth, *Housch*, qui commerce en céréales et en vins, passe pour avoir été fondé par des Hussites. Plus au sud, *Berlad*, sur la rivière de ce nom, la Pallada des Romains, puis comptoir génois au moyen âge, prospère également par le trafic des grains et s'embellit. *Nichoreschti* fait le commerce des vins et par *Tecoutch*, sur le Berlad, au point de réunion de deux chemins de fer, nous gagnons au sud-est le grand entrepôt fluvial de la Moldavie. **Galatz**, l'ancienne Callatia, située sur le dernier grand coude du Danube, à 16 kilomètres en aval de Braïla, sa sœur, entre les deux confluents du fleuve avec le Séreth et le

Pruth, duquel le poissonneux lac de Bratysch la sépare à l'est, est devenue, par son port franc, la plus florissante échelle de toute la Roumanie. Déjà le chiffre de sa population approche de celui de la capitale moldave. Elle comprend beaucoup de Bulgares, de Grecs, qui y ont les plus grandes maisons de commerce, et d'autres étrangers. On y distingue la ville basse plus ancienne de la ville neuve mieux bâtie, qui s'élève en amphithéâtre et contient la plupart des édifices publics. Il y existe 15 églises de divers cultes chrétiens, de vastes greniers et magasins, un établissement de quarantaine et des quais dont la construction se poursuit. Le fleuve y est ordinairement pris de glace de la mi-décembre au commencement de février. Siège de la commission internationale du Danube et station terminale de la Compagnie danubienne austro-hongroise, Galatz communique par des services réguliers de paquebots à vapeur avec Vienne, Odessa et Constantinople. Le mouvement général de son port a été, en 1879, de 10,386 bateaux et navires de mer jaugeant près de 1,190,000 tonneaux. Ses exportations consistent surtout en froment et autres céréales, farines, colza, laines, pétrole et bois de construction; mais l'importation aussi, de houilles et d'articles manufacturés d'Angleterre principalement, y est considérable.

Delta du Danube et Dobroutcha. — La province nouvellement incorporée à la Roumanie a déjà été décrite aux pages 371 et 372. Elle présente une superficie d'environ 240 milles c. g. ou 13,200 kilom. c., partagée entre les deux districts de Toultcha au nord et de Kustendjé au sud.

Le delta, partie du premier, comprend les îles de Tchatal et de Leti, entre les bras de Kilia et de Soulina, avec celles de Moïsche et de Saint-George, boisées et très giboyeuses, entre ce dernier et le Khédrille. La population de l'ensemble, dont il n'est pas encore possible de déterminer exactement le chiffre (v. p. 411), offre un des mélanges les plus bigarrés, qui commande le maintien d'un régime spécial. Elle n'est roumaine que sur la rive droite du Danube. Des colons bulgares, encore établis près de la lagune de Razin, au sud du bras de Saint-George, une partie ont échangé leurs sièges avec quelques milliers de Nogaïs venus de la Crimée. Des Russes vieux croyants, des Lipovans et des Cosaques, dont les pères avaient été poussés dans l'émigration par la persécution religieuse du temps de Catherine II, ont également trouvé un asile dans plusieurs cantons du nord de la Dobroutcha et sur les bords du Khédrille, dans le « Paradis des Cosaques », dont les habitants ont pour industrie principale la pêche de l'esturgeon et la préparation du caviar. Sur le même bras, au-dessous de Toultcha, il existe aussi trois villages allemands de religion protestante. On mentionne en outre une colonie de Polonais et même une d'Arabes, fondée sous le règne de

Mahmoud II. Des Grecs, des Arméniens et des Juifs, des Maltais, quelques Anglais et d'autres Francs, se sont fixés dans les ports du Danube et de la mer Noire. Des pâtres transylvains ou Mokans venaient anssi naguère promener leurs troupeaux dans la Dobroutcha, en vertu d'une convention de l'Autriche avec la Porte. A l'intérieur et sur la côte de toute la partie méridionale du pays l'élément qui prédomine ce sont toutefois les Turcs et les Tatares musulmans, dont le nombre s'accroît tous les jours d'émigrés qui préfèrent la domination roumaine au régime bulgare. Quant aux Tcherkesses, que la Porte y avait également cantonnés et qui incommodaient beaucoup leurs voisins, il paraît qu'il n'en reste plus depuis la dernière guerre.

Au-dessous du fort, adjugé aux Roumains, d'*Arab-Tabia*, à l'est de Silistrie, se suivent, sur les collines de la rive droite du Danube ou au bord du fleuve même, les petites villes en partie fortifiées de *Rassova*, 2, de *Tchernavoda*, d'où part le chemin de fer de Kustendjé, construit au nord du Val ou rempart dit de Trajan et terminé depuis 1860, d'*Hirsova*, 3, de *Matchin*, 3, où commence le grand coude en amont de Braïla, d'*Isaktcha*, 4, entre Réni et la première bifurcation du delta, de *Toultcha*, 19, au sud d'Ismaïl, près de la seconde, la plus importante de ces places par son commerce de céréales, de bois et de poisson salé, avec un mouvement d'arrivages de 3,318 navires jaugeant 137,000 tonneaux en 1879; enfin le port de *Soulina*, 5, où tous les bâtiments de mer franchissent la barre du bras moyen navigable de ce nom. Ce n'est qu'une agglomération de baraques en partie peuplées du rebut de toutes les nations; mais le mouvement général des navires entrés et sortis s'y est élevé, en la même année, à 10,993, jaugeant 3,039,000 tonneaux, et celui des départs seulement, non compris les paquebots, à 2,262 navires d'une jauge de 798,000 tonneaux, dont 559,000 appartenant à 721 bateaux à vapeur, pour une exportation totale de 5,395,000 quarters de céréales. La plupart des navires arrivent sur lest. Les Turcs, les Grecs et les Italiens sont presque les seuls qui viennent charger des grains avec des bâtiments à voiles. A 60 kilomètres est de la bouche de Soulina, la plate-forme d'un îlot de falaises triangulaire d'un mille anglais de circuit et de 42 mètres de hauteur, sort de la mer Noire : c'est l'île, maintenant aussi roumaine, des Serpents, ainsi nommée d'après une espèce de petits reptiles noirs qui y foisonnent, la Leucé des anciens Grecs. Ils y avaient construit un temple d'Achille. Un phare l'a remplacé de nos jours.

Mentionnons encore, sur le bras de Saint-George, les établissements tatares de *Mahmoudié*, au pied du Beschtépé, et de *Dunavecz*, ainsi qu'un peu plus au sud *Babadagh*, 4, l'ancien chef-lieu turc de la Dobroutcha, dans un canton montagneux et fertile, mais rendu insalubre par le voisinage des marais côtiers. Le principal port de grains du pays sur la mer Noire est, au sud des lagunes, le nouveau chef-lieu de district *Kustendjé*, 3, la Constantiana byzantine rebâtie en l'honneur d'une sœur de Constantin le Grand, à deux lieues de Tomi, qui fut le lieu d'exil d'Ovide. Elle est curieuse sous le rapport archéo-

logique et le mouvement général de son port dépasse 434,000 tonneaux. Le chemin de fer de Tchernavoda, qui alimente son commerce, passe à l'intérieur par *Medjidié*, le centre méridional des établissements tatares. Le dernier port, très insignifiant, est *Mangalia*, à l'extrémité maritime de la ligne conventionnelle qui sépare l'État roumain de la nouvelle principauté bulgare.

Bibliographie. — Les principaux ouvrages à consulter sur la Roumanie sont ceux de Vaillant, de MM. Emm. Kretzulesco et Obedenaro; le plus récent, celui de MM. A. Beaure et H. Matharel (Paris 1878, chez Calman Lévy); puis Neigebaur, *Description de la Moldavie et de la Valachie*, 2e éd. Breslau, 1854, en allemand, encore un des plus instructifs malgré sa date, ainsi qu'au point de vue des rapports économiques; la *Notice sur la Roumanie*, publiée à l'occasion de l'Exposition universelle de 1867 (Paris, 1868, chez Franck). Mentionnons aussi le *Dictionnaire topographique et statistique de la Roumanie* de D. Frundescu, Bucharest, 1872, et les statistiques officielles du pays, en roumain; l'*Église du monastère épiscopal de Kurtea d'Argis* par Reissenberger, Vienne 1867; Jos. Ladislas Pic, *De l'origine des Roumains*, 1880, et Hecksch, *le Danube*, Presbourg, 1880, en allemand.

Les deux Chambres roumaines, par leur vote unanime de la journée du 26 mars 1881, viennent d'ériger la principauté en royaume.

Sa majesté Charles Ier prendra le titre de roi de Roumanie, l'héritier présomptif celui de prince royal.

CHAPITRE III

LES PAYS SLAVES DU SUD-EST (1)

§ 1. — La Bulgarie (2)

Principauté tributaire de la Porte.

La nouvelle principauté qui s'étend, au sud de la Roumanie, entre le Danube et la crête principale des Balkans, de la mer Noire à la Serbie, embrasse la majeure partie de l'ancienne Mœsie, les ci-devant sandjaks de Viddin, Roustchouk, Sofia, Tirnova et Varna qui, subdivisés en 34 casas ou cercles, formaient naguère avec les 10 du sandjak de Toultcha, correspondant à la Dobroutcha cédée aux Roumains, le gouvernement turc (vilayet) de Touna ou du Danube. Sa superficie est de 63,865 kilomètres carrés. La frontière bulgare part au sud-est d'un ruisseau qui se jette dans la mer au nord de la chaîne d'Emineh, suit les crêtes des Balkans jusqu'au sommet de Kosika, enveloppe au sud tout le bassin de Sofia, avec les massifs du Vitosch et du Rilo-Dagh, traverse la Dovanitza Planina au sud-ouest, du côté de l'Albanie, contourne à l'ouest le sandjak de Nisch, maintenant incorporé à la Serbie, gagne ainsi l'ancienne frontière serbe, en coupant la Stara Planina au sud-est de Pirot, et finit par y suivre le cours du Timok, par lequel elle joint le Danube à Rakovitza. Nous avons déjà fait connaître l'aspect général du pays, avec ses montagnes (voir p. 373 et 383) et les rivières dont les vallées, parallèlement inclinées vers le grand fleuve, découpent le plateau d'une manière assez régulière de l'ouest à l'est (p. 370 et

(1) Voir l'Atlas de Stieler, dernière édition, planche 54, ainsi que celui de Kiepert, planche 25, et les cartes ethnographiques du même.

(2) Voir F. Kanitz, *La Bulgarie du Danube et le Balkan*, Leipzig, 1875, en allemand, et P. Vretas. *La Bulgarie ancienne et moderne*, Pétersbourg 1856.

374). Parmi les petits cours d'eau tributaires de la mer Noire, il suffit de mentionner, au nord de la chaîne d'Emineh, le Kamtchyk, formé par la réunion de deux branches dont l'une sort avec impétuosité de ses gorges, tandis que l'autre découle paresseusement du Petit Balkan. Pour le climat, la fertilité du sol, la nature de la végétation et la faune, le versant septentrional de la région balkanique ne diffère pas essentiellement des autres principautés danubiennes et de la Hongrie, à cela près qu'au buffle vient s'y joindre le chameau, également employé au trait. Le pays est riche en forêts dans la montagne, en blé et en maïs dans les vallées et les plaines, ainsi qu'en bétail, en chèvres et en chevaux. Malgré la sécheresse d'une partie de l'été, il y a, comme en Roumanie, abondance de fruits, de melons et de pastèques; les vignobles de la partie occidentale fournissent de magnifiques raisins à gros grains noirs, de la forme des olives, et les rosiers ne manquent dans aucun jardin. Les montagnes de Samakow, où naît l'Isker et jaillissent nombre de sources thermales, contiennent beaucoup de fer; mais, à défaut de mines en grande exploitation, on se borne ailleurs à recueillir du salpêtre et un peu de sel de mer.

Les Bulgares, qui ont recouvré leur autonomie sur les deux revers des Balkans, peuplent en outre la majeure partie des campagnes de la Thrace ainsi que de la Macédoine, et débordèrent même jadis sur la Serbie et l'Albanie, jusque vers le Pinde. Ce sont foncièrement, de race et d'idiome, des Slaves auxquels s'est superposé, comme les Francs aux Gaulois, un peuple ouralien, qui s'est entièrement fondu dans leur masse, mais leur a donné son nom. L'apparition des premières bandes de ce peuple conquérant sur les bords du Danube remonte à la fin du ve siècle et au commencement du vi^e^, dans le cours duquel l'empereur Justinien fit élever, pour les contenir, un grand nombre de forteresses et de castels dont on voit encore les ruines dans les Balkans. Alors divisés en deux tribus, les Couturgoures et les Outurgoures, qui se haïssaient fraternellement comme les Guègues et les Tosques, ces Bulgares furent vaincus par Bélisaire en 559, puis subjugués par les Avares; mais renforcés par de nouveaux arrivants des bords du Volga et du Pont-Euxin, ils s'affranchirent de nouveau sous leur chef Koubrat (de 634 à 641) et fondèrent, après avoir conquis toute la Mœsie vers 680, leur premier royaume, qui fut la terreur de Constantinople pendant plus de trois siècles, notamment sous le farouche Krum dont la domination s'étendait en outre, au nord du

Danube, sur la Valachie et la Hongrie orientale, et qui se fit faire une coupe du crâne de l'empereur Nicéphore, attiré par lui dans une embûche où il avait péri. Cependant déjà Bogoris ou Vogoris, un de ses successeurs, commença vers le milieu du IXe siècle la conversion des Bulgares au christianisme. S'étant aussi répandus vers l'ouest et le sud, Ochrida, dans la moyenne Albanie, y devint leur centre métropolitain, religieux et politique. En 995 encore, leur roi Samuel s'avança jusqu'en Livadie et à Corinthe; mais vers la fin du même siècle et au commencement du XIe, les empereurs Jean Zimiscès et Basile II, après la prise de leur capitale, Preslava ou Peristhlaba, l'ancienne Marcianopolis, dans la Mœsie orientale, la reconquête des forteresses du Danube sur les Russes et le sac d'Ochrida, parvinrent à soumettre toute la Bulgarie, qui fut réduite en 1014 à la condition d'une province byzantine (1). En 1186 toutefois, deux frères d'origine roumaine, Asan et Pierre, se mirent à la tête d'une rébellion qui conduisit à l'établissement d'un nouveau royaume dit valacho-bulgare ou des Asanides. Ils eurent pour successeur immédiat le fameux Joanice ou Calojean, qui établit sa capitale à Tirnova, leurra le pape Innocent III de la promesse de rentrer dans le giron de l'église romaine et fit prisonnier, en 1205, le premier empereur des Latins, Baudouin de Flandre. Le dernier prince de la dynastie des Asanides résigna en 1280 et se retira à Constantinople avec sa famille. Mais les Bulgares conservèrent leur indépendance jusqu'après la bataille de Kossovo. Complètement subjugués en 1392 par Bajazet I, leurs instincts guerriers se perdirent dans le dur asservissement auquel ils furent réduits par la conquête ottomane. Le premier signe d'un réveil, chez eux, fut la révolte du fameux chef de haïdouques ou partisans Passvan-Oglou, qui, ne guerroyant cependant que pour son propre compte, s'empara du pachalik de Viddin, dont la Porte finit par lui accorder l'investiture et qu'il gouverna en maître presque absolu jusqu'à sa mort en 1807. C'est depuis la guerre de 1828 que les yeux des Bulgares se sont de plus en plus tournés vers la Russie. Des mouvements sérieux contre l'oppression et l'arbitraire turcs éclatèrent en Bulgarie dans les années 1838 et 1841. La Porte apaisa le premier en concédant plus de liberté communale aux paysans, mais réprima cruellement le second. Midhat, nommé en 1865 pacha de

(1) Au temps de l'hérésie albigeoise, la Bulgarie et la Khazarie étaient réputées le foyer principal du manichéisme; de là l'origine du mot français *bougre*, probablement d'abord à peu près synonyme de l'allemand *kezer*.

Roustchouk, sévit avec non moins de rigueur contre les bandes armées qui franchirent le Danube pour soulever le pays. Un des griefs de celui-ci pouvait être redressé sans qu'il en coûtât au sultan. Fatiguée des abus simoniaques et de l'exploitation séculaire dont elle avait à pâtir de la part du haut clergé fanariote, la population bulgare aspirait vivement à se rendre indépendante du patriarchat de Constantinople. Un firman du mois de mars 1870 fit droit à sa demande, en instituant une église nationale sous la direction d'un exarque à choisir parmi les cinq évêques de la Bulgarie. Le mouvement insurrectionnel des Balkans de mai et juin 1876, fomenté par les Russes et réprimé par les Turcs avec une barbarie que ne tardèrent pas à suivre de non moins cruelles représailles, quand ces derniers eurent le dessous, contribua à mettre le feu aux poudres en Serbie et à rendre inévitables les complications de guerre qui viennent encore d'affliger l'humanité dans la péninsule orientale, mais ont eu pour résultat l'affranchissement complet des Bulgares du Danube.

Comme nous l'avons dit, c'est à environ 4 1/2 millions que l'on estime assez généralement le nombre total des Bulgares de la péninsule. On verra par la suite si ce chiffre peut se justifier. Un calcul de M. Jakchitch, établi sur des données qui se rapportent à 1873, portait à 1,965,000 habitants la population de la principauté qui nous occupe. Ce statisticien croit qu'elle se réduisit à 1,700,000 par suite de la guerre; mais en admettant même que, malgré les bouleversements des dernières années et l'expulsion de beaucoup de familles musulmanes, elle s'élève encore aujourd'hui à deux millions, les évaluations du consul autrichien Sax ne permettent guère de compter parmi eux plus d'un million et demi de Bulgares, en grande majorité de la religion grecque, y compris toutefois aussi environ 6,000 catholiques romains et un bien plus grand nombre de Pomaks. Il y aurait lieu d'y ajouter peut-être 450,000 Turcs et Tatares, bien que la guerre en ait chassé beaucoup; puis environ 10,000 colons roumains, principalement établis vers le milieu du pays à la gauche de l'Isker, ainsi que sur le Danube au nord de Viddin; de 20 à 25,000 Tsiganes, nomades ou exerçant les professions de maréchaux-ferrants, maquignons, musiciens, etc., dans les faubourgs; des Arméniens non unis au nombre d'une dizaine de mille, à peu près autant de Spanioles et autres juifs, au moins 5,000 Grecs sur les rivages de la mer Noire au sud de Varna, un certain nombre de Russes et de Serbes, ainsi qu'un millier d'Allemands et de Saxons,

dits Brassovans, de la Transylvanie, domiciliés comme artisans ou commerçants dans les villes. La population musulmane prédomine dans la partie orientale du pays, n'y apparaissant entremêlée d'îlots bulgares que depuis le bassin supérieur des deux Lom, du Petit Balkan au littoral. On la retrouve aussi sporadiquement dans quelques districts de la moyenne Bulgarie. Elle l'emportait même naguère à Sofia et dans toutes les places fortes du Danube.

Les Tcherkesses, dont on avait depuis 1864 échelonné le long du Danube un grand nombre de familles, ne s'y sont pas mieux naturalisés que dans la Dobroutcha. La plupart ont péri, se sont fondus dans le gros de la population environnante ou ont passé ailleurs, et pendant quelque temps leur détresse s'est traduite par un honteux trafic de jeunes Circassiennes et de malheureux enfants offerts au rabais dans tous les bazars du monde levantin. Comme les Nogaïs et autres Tatares, excellents cavaliers qui ont un goût persistant pour la vie nomade et chez lesquels presque tout le travail incombe aux femmes, ils avaient gardé leur costume et leurs habitudes antérieures.

Quant au Bulgare, moins svelte que les Serbes et les Grecs, mais en général trapu et fortement musclé, assez brun et d'une physionomie débonnaire, dont l'expression ne manque pas d'intelligence cependant, il se coiffe non du fès mais de la cubara, bonnet rond de peau de mouton, porte une chemise à larges manches, avec des passementeries multicolores, et l'ample culotte turque serrée au-dessous du genou et autour de la taille, sous une veste ou un grand pardessus en bure d'un blanc jaunâtre, souvent orné d'arabesques en cordonnets noirs, et se chausse de souliers ou de sandales. Les femmes, en partie fort jolies et remarquables par leur belle chevelure, qu'elles nattent en longues tresses pendantes et aiment à entremêler de fleurs ou de pièces de monnaie, en y ajoutant des coiffures de formes diverses, mettent aussi leur luxe de parure principal dans la chemise brodée de laine et de perles en verre, ainsi que dans la poya, ceinture garnie d'ornements métalliques. D'humeur joviale, les Bulgares aiment la musique et la danse, mais n'ont pas conservé dans leur chant de réminiscences historiques. Leur idiome slavon, plus rude que le serbe, est dépourvu de littérature, bien qu'ils fassent également usage de l'alphabet cyrillique. C'est un peuple de paysans, encore très incultes, mais laborieux, d'un esprit très positif et ordinairement très pacifiques. Pour s'expliquer les excès auxquels on les a vus se porter dans les derniers temps, il faut

tenir compte de la violence des crises qu'ils viennent de traverser et se rappeler les fureurs des jacqueries et des guerres de religion de notre propre passé. L'instruction commence pourtant aussi à se répandre chez eux. C'est même de leurs maîtres d'école qu'est partie surtout l'impulsion du mouvement insurrectionnel. Comme tous les Slaves méridionaux, ils ne connaissent point d'aristocratie de classes, et les différences qui résultent de l'inégalité des conditions de fortune ou de l'éducation n'ont que très faiblement affecté jusqu'à présent le niveau de leur état social.

La densité de la population étant moindre qu'en Roumanie et en Serbie, le labourage, faute de bras ainsi que de chemins, ne s'étend encore que sur un cinquième environ des terres arables du pays. Les Bulgares n'en sont pas moins d'infatigables et excellents cultivateurs, bien plus avancés sous ce rapport que leurs voisins musulmans. A la culture des céréales et de la navette, ils joignent celle du tabac, du riz et, dans les vallées méridionales, même du coton. S'ils négligent la pomme de terre, ils plantent d'autant plus d'ail et de choux. Leurs vergers sont remplis de pruniers, de noyers et de mûriers; leurs jardins de fleurs, dont ils prennent grand soin. Tirnova est même un centre de magnaneries. Le pâturage ne prédomine que dans les districts mahométans de la Bulgarie orientale; mais le bétail des nombreux troupeaux est chétif et la tonte des moutons ne fournit qu'une laine grossière.

Cependant ce peuple ne manque pas d'habileté industrielle. Dans la région des Balkans, chaque commune a sa spécialité de travail domestique et ses ateliers. On y pétrit l'argile, ouvre le bois, le fer et l'argent, distille et tanne, file, tisse et manie l'aiguille, confectionnant des tuiles, tuyaux de drainage et poteries diverses pour l'usage du pays, des couteaux, outils et ustensiles, bijoux et filigranes, des cuirs et étoffes, mousselines, broderies et passementeries, ainsi que de beaux tapis.

Le commerce extérieur de la principauté s'effectue en partie par les ports du Danube et l'intermédiaire des grands entrepôts roumains, en partie par ceux de la mer Noire. Elle exporte surtout des blés, ainsi que de la laine, du suif, des peaux, du bois de construction, etc. A l'importation dominent les tissus, le fer et la houille. Pour la Bulgarie et la Roumélie orientale comme pour toutes les principautés danubiennes, le traité de Berlin a stipulé que, jusqu'à la conclusion de nouveaux arrangements, rien ne sera changé à la manière dont leurs relations commerciales avec les

pays étrangers ont été réglées par des conventions et traités internationaux. Ainsi aucun droit ne pourra y être prélevé sur les marchandises de transit, non plus qu'en Roumanie et en Serbie; les immunités et privilèges acquis aux étrangers seront respectés; les droits de juridiction et de protection consulaires resteront en pleine vigueur, tant qu'ils n'auront pas été modifiés du consentement des parties intéressées, et en Bulgarie nommément les nationaux et le commerce de toutes les puissances seront traités sur le pied d'une égalité parfaite. La question du partage des eaux fluviales et des pêcheries est soumise à l'arbitrage de la commission européenne du Danube. De plus, en ce qui concerne les entreprises de travaux publics, soit en particulier la construction, le raccordement et l'exploitation des chemins de fer établis ou projetés sur leurs territoires respectifs, les trois principautés sont substituées, chacune pour sa part afférente, aux engagements contractés par la Porte à ce sujet envers l'Autriche-Hongrie et les compagnies chargées de ces entreprises. Le règlement de ces questions doit s'établir au moyen de conventions à conclure entre les deux puissances déjà liées, la Serbie et la Bulgarie. Celle-ci toutefois ne possède encore qu'une seule ligne de chemin de fer en exploitation depuis 1866, de construction anglaise et longue de 224 kilomètres, celle de Roustchouk à Varna par Rasgrad et Jénibazar, d'où elle pourra être reliée, par Choumla et l'une des dépressions du Balkan, à la ligne de Constantinople, dont Jamboli est actuellement le point extrême dans la partie nord de la Roumélie orientale. L'absence complète de ponts sur tout le cours du Bas-Danube et le manque de bonnes routes arrêtent encore beaucoup le développement agricole et commercial de la Bulgarie, dans la majeure partie de laquelle, comme dans presque tout l'intérieur de la Turquie d'Europe, on ne peut voyager qu'à cheval. Les poids, mesures et monnaies en usage ont été, jusqu'à présent, ceux de l'empire turc. Placée entre celui-ci et la Roumanie, la nouvelle principauté est toutefois obligée de se rallier, à leur exemple, au système métrique décimal et à la base monétaire du franc.

L'organisation des deux Bulgaries, pendant la guerre même, s'est entièrement effectuée sous l'influence de la Russie, qui les occupait militairement; mais le traité de Berlin n'a constitué en principauté autonome et tributaire, sous la suzeraineté du sultan, que le pays situé au nord des Balkans, en y adjoignant le sandjak de Sofia. Conformément aux dispositions de cet acte, l'assemblée

nationale, après l'adoption du statut organique, autrement dit de la constitution élaborée avec les notables convoqués à Tirnova, procéda à l'élection du prince Alexandre Ier de la maison de Battenberg (1), élu par elle à l'unanimité le 29 avril 1879 et depuis confirmé par la Sublime Porte, avec l'assentiment des puissances. En cas de vacance de la dignité princière, l'élection d'un nouveau prince serait faite aux mêmes conditions et dans les mêmes formes. Au prince appartient la sanction et la promulgation des lois votées par l'assemblée, dans laquelle les députés du peuple, à raison d'un par 20,000 âmes, siègent à côté de l'exarque bulgare et de la moitié des évêques, des présidents et membres de la cour suprême, ainsi que des présidents de tribunaux de cercle et de commerce. Les ministres sont responsables, tant envers le prince qu'envers l'assemblée nationale. Cependant la direction des affaires ne se répartit encore, d'après l'Almanach de Gotha, qu'entre deux départements chargés l'un de la guerre, l'autre de l'intérieur, ainsi que de l'extérieur. Les puissances étrangères ne sont représentées dans la capitale Sofia, comme naguère en Roumanie et en Serbie, que par des agents diplomatiques avec le titre de consuls généraux. Une partie des fonctionnaires ont été fournis par la Russie, où beaucoup de jeunes Bulgares reçoivent leur éducation. Mais, outre que les écoles primaires se multiplient dans le pays, on y fonde aussi des collèges. La religion grecque orientale est celle de l'État. Le congrès de Berlin s'étant méfié toutefois, non sans raison, de l'esprit d'intolérance qu'engendrent des passions surexcitées, a établi en principe que la différence des confessions ne saurait être, dans aucune des principautés, opposée à personne comme un motif d'exclusion ou d'incapacité quant à la jouissance des droits civils et politiques. La liberté des croyances religieuses et de la pratique extérieure de tous les cultes y étant assurée par là, aux régnicoles comme aux étrangers, aucune entrave ne doit être apportée à l'organisation hiérarchique des différentes communions, ni aux rapports avec leurs chefs spirituels, et les propriétaires musulmans ou autres qui fixeraient leur résidence personnelle hors du territoire bulgare ou des

(1) Neveu de la défunte impératrice de Russie, né le 5 avril 1857 du prince Alexandre de Hesse et de la princesse Julie de Battenberg, née comtesse de Haucke. Nommé avec droit d'hérédité et qualifié d'altesse, le jeune prince de Bulgarie ne s'est pas encore marié; mais il a trois frères. Les armes de la principauté sont un lion d'or sur écusson rouge.

districts nouvellement annexés à la Serbie et au Montenegro, pourront y conserver leurs immeubles, en les affermant ou les faisant administrer par des tiers.

Le tribut de la principauté bulgare sera établi sur la base de son revenu moyen. Il a été admis aussi qu'elle devra, comme les deux autres principautés slaves en raison de leurs nouvelles acquisitions territoriales, supporter une part proportionnelle de la dette publique de l'empire ottoman; les puissances signataires du traité de Berlin se réservant également d'en déterminer les chiffres par un accord ultérieur.

D'après le statut organique du mois d'août 1879, chaque Bulgare est obligé de servir, à partir de sa vingtième année, pendant 20 ans, dont 4 dans l'armée active, où le service de fait n'est pourtant que de 2 ans, 6 ans dans la réserve et 10 dans la landwehr. La demande des sujets musulmans d'être dispensés du service militaire n'a pas été agréée. La nouvelle armée comprend 21 bataillons d'infanterie à 4 compagnies, 4 escadrons de cavalerie, 12 batteries d'artillerie, dont 6 de campagne, 4 de montagne et 2 à cheval, avec 60 pièces, un demi-bataillon de pionniers et une droujine d'instruction. L'effectif de paix de ces troupes est d'un peu plus de 16,000 hommes, et l'on compte sur un total de 80,000 hommes disponibles dans l'armée et la réserve, en cas de guerre. La flottille que les Russes avaient sur le Danube a été cédée à la principauté par le gouvernement impérial.

Le traité de Berlin impose au gouvernement bulgare l'obligation de faire raser à ses frais toutes les anciennes forteresses du pays et lui interdit de les reconstruire, ainsi que particulièrement d'élever des fortifications dans un rayon de 10 kilomètres autour de Samakow, sur la frontière du sud. La démolition, stipulée dans le délai d'un an, n'a toutefois pas encore été suivie d'effet.

Ce n'est pas seulement sous le rapport stratégique et militaire que la perte de la Bulgarie du Nord, avec ses deux lignes de défense, gardant le passage du Danube et les défilés des Balkans, a considérablement affaibli l'empire turc; elle ne l'a pas moins rudement atteint dans ses intérêts économiques et financiers.

Outre que cette province est celle qui envoie le plus de grains à Constantinople et au littoral ottoman de la mer Noire, la Porte en retirait annuellement non moins de 24 millions de francs d'impôts, en majeure partie fournis par la population chrétienne.

Pays essentiellement agricole et de grandes ressources naturelles,

la Bulgarie, parmi ses villes qui s'annoncent de loin par les minarets de nombreuses mosquées, devant lesquelles les églises chrétiennes étaient obligées de s'effacer modestement sous la domination turque, n'offre encore que peu de centres populeux (1) et les villages mêmes y sont pour la plupart très éloignés les uns des autres. Les couvents ne s'y montrent que sur les promontoires des Balkans, dans des sites pareils à ceux qu'ils affectionnent dans les Carpathes de Roumanie. Les cabanes rustiques sont en général ombragées d'arbres et assez proprement tenues, chez les musulmans comme chez les chrétiens, excepté dans les parties nues et désolées de la plaine qui manquent de combustible et dont les habitants, pour mieux se garantir contre la rigueur de l'hiver, sont obligés de se creuser leurs demeures dans le sol.

Dans la partie sud-ouest de la principauté *Sofia* (en bulgare Sredetz), 18, à la gauche de l'Isker, l'ancienne Sardique où se tint, en 347, le concile qui condamna les Ariens et où Constantin le Grand avait même songé d'abord à transférer le siége de son empire, a été choisie pour capitale du nouvel État. Sa population, bien plus nombreuse autrefois, ne comprend pas moins de Turcs, de juifs et de tsiganes que de Bulgares. On y comptait naguère 44 mosquées, 15 églises et 3 synagogues. La ville a des eaux thermales et l'on y fabrique du cuir et du tabac, du drap et des soieries. Déchue cependant, elle fixait si peu l'attention de ses rares visiteurs d'Occident que les cartes n'indiquaient pas même exactement la place qu'elle occupe dans son merveilleux bassin, sur lequel s'ouvrent, dans quatre directions, les portes des vallées supérieures de l'Isker et de la Maritza, de la Stryma et de la Morava (par la Nischava). Mais aujourd'hui que le prince et les consuls généraux y résident, elle ne peut manquer de se relever et de devenir, grâce aux avantages de sa situation, le nœud central de tout le réseau de chemins de fer projeté dans la péninsule. — *Samakow*, 12, avec des usines de fer, beaucoup de tanneries et de la fabrication de passementerie, de châles de soie et de bas, est situé plus haut sur l'Isker, au nord-est du Rilodagh, dans une des gorges les plus romantiques duquel on visite à 1,180 mètres d'altitude, sur la Rilska, le grand monastère de Rila, consacré à saint Jean et remarquable aussi d'architecture. A l'ouest de ce groupe *Dubnitza*, 7, dans la vallée de la Zarina, extrait et travaille le fer de ses montagnes, de même que *Koestendil*, 10, l'Ulpianum et la Justiniana secunda des anciens temps, à la droite de la Stryma, avec des eaux thermales, joint à l'exploitation de mines d'or et d'argent, des forges et la fabrication d'armes.

Non seulement on s'est aperçu que l'on avait longtemps un peu trop reculé vers le midi la latitude du faîte des Balkans, mais le cours du Vid et la con-

(1) Faisons encore observer, une fois pour toutes, que sur la population de la majeure partie des villes de la Bulgarie et de la Turquie d'Europe on est obligé de s'en tenir à des données anciennes déjà et plus ou moins incertaines.

formation de toute la Bulgarie occidentale n'ont été bien déterminés que par les explorations des voyageurs Lejean et Kanitz. Nulle contrée ne peut se vanter d'une avenue fluviale plus majestueuse. En aval des rapides de la Porte de Fer et du rivage serbe, qu'on longe à droite, ce sont les hautes berges de la rive bulgare et les anciennes forteresses turques dont elle est bordée, avec leurs minarets, qui forment le côté pittoresque du Danube. Ces villes, la variété des costumes et des physionomies dans la tourbe qui se presse autour des paquebots, les coques peintes des bateaux amarrés dans les ports et mille autres particularités étranges, offrent les aspects les plus tentants pour le pinceau d'un aquarelliste. La première forteresse que l'on rencontre en Bulgarie est *Viddin*, 19, entourée de marais, avec 32 mosquées et 5 églises, une minoterie à vapeur, une citadelle et l'appoint d'une île également fortifiée ; puis viennent *Lom-Palanka*, 6, station très animée à l'embouchure du petit Lom, et *Rahova* à celle du Chitoul; *Nicopolis*, 6, au confluent de l'Osma avec le Danube, forteresse très étendue et place de commerce, avec beaucoup de jardins et de vignobles dans les environs, 12 mosquées et la ruine d'un château sur la hauteur, à trois lieues des restes de la ville plus ancienne du même nom, près du champ de bataille célèbre où Bajazet défit en 1396 Sigismond, roi de Hongrie, et où périt la fleur de la chevalerie française du temps; *Sistova*, 12, où fut conclue la paix de 1791, ville aussi défendue par un château fort, avec 19 mosquées, 5 églises et de bonnes écoles bulgares, beaucoup d'activité commerciale, de la viticulture, des tanneries et du tissage de cotonnades; enfin, la plus importante et la plus populeuse des cités bulgares, *Roustchouk*, 23, en aval de l'embouchure du Lom principal, siège du vali ou gouverneur général turc avant la dernière guerre, dans laquelle elle fut assez rudement éprouvée, et tête de la ligne de Varna, où s'embarquent et débarquent les voyageurs qui se rendent à Constantinople ou en reviennent. Le pont-viaduc à construire pour relier en aval cette ligne à celle de Giurgévo-Bucharest, atteindrait, même avec le point d'appui d'une île du Danube, les dimensions de 2,875 mètres en longueur et de 29 en hauteur. La ville, bâtie sur plusieurs collines, renferme 30 mosquées dont les minarets se dressent au-dessus de vergers, plusieurs monastères turcs, des églises grecques et arméniennes, des synagogues, 2 bains publics, 4 hôtelleries européennes et une multitude de hans ou khans orientaux. Ses fortifications avaient plus d'étendue que d'importance réelle. On y trouve beaucoup d'artisans, tant allemands que hongrois, et il s'y fabrique des pipes et tuyaux d'ambre, ainsi que du tabac, de petites poteries, du cuir et du maroquin, de la sellerie et des chaussures, d la mousseline, des lainages et d'autres tissus communs. — Plus à l'est se pré sente, vis à vis d'Oltenizza, *Tourtoukaï*, avec son château, et enfin la plu orientale des grandes forteresses du Danube, dans l'angle du confluent de la Drischa avec ce fleuve, *Silistrie*, 8, l'ancien Durostorum, qui a soutenu des sièges mémorables dont le dernier, en 1854, a été signalé par la belle défense de son commandant Grach. La ville, pourvue de 13 mosquées et de 5 églises dont l'une a le titre de cathédrale, est délabrée et malpropre; mais il s'y fait un commerce de céréales considérable, l'horticulture y est florissante et l'industrie locale fournit du cuir, ainsi que du gros drap. A *Koutchouk-Kaïnardjé*, village situé non loin de là au sud-est, fut conclue la fameuse paix de 1774.

A l'intérieur, au sud-ouest de Sistova, *Plevna*, sur la droite du Vid, a gagné un nom dans l'histoire militaire par ses retranchements, derrière lesquels Osman-Pacha brava longtemps les attaques les plus vigoureuses des Russes, dans la dernière campagne, et *Lovatz*, 11, sur l'Osma, au pied des montagnes, se fait remarquer par un pont couvert de boutiques. — A l'est, au centre même du pays, dans un site ravissant de la sinueuse et pittoresque vallée de la Jantra, l'ancienne capitale des rois bulgares, *Tirnova*, 12, avec 3,100 maisons et 21 mosquées, était vers la fin du dernier siècle une des plus importantes villes de fabriques de l'Orient, dans laquelle battaient plus de 2,000 métiers. On y confectionne et teint encore beaucoup de gros draps et de soieries, tandis que dans son faubourg de Marcianopoli se concentre la distillation de l'eau-de-vie de prunes et de pommes sauvages. La ville toute chrétienne de *Gabrova*, 7, située plus haut sur la même rivière, au nord du défilé de Chipka, a de grandes corderies et fabrique des ouvrages en fer; *Héléna*, entre Tirnova et le passage de Demir-Kapou, de la toile et la bure dite *aba*. Voir aussi la note de la page 375. — *Eski-Djoumaja*, 10, près des sources de la branche septentrionale du Kamtchyk, où se tient en avril une foire des plus fréquentées, élève de la soie. Plus au nord, *Rasgrad*, 10, la principale étape de la ligne de Roustchouk à Varna, sur le Lom blanc, était naguère presque exclusivement peuplée de musulmans. — *Choumla* ou Choumna, 20, la célèbre forteresse, dont l'admirable position gardant l'accès des ports et des Balkans de l'est comme Sofia les passages de l'ouest avait déjà frappé les Romains, occupe en avant des montagnes, à 257 mètres d'altitude, un plateau naturellement défendu par un mur de rochers en fer à cheval, dans l'enceinte et le rayon duquel, réunissant 40 mosquées, de vastes casernes et de grands magasins, munis de fossés et d'ouvrages extérieurs, il y a place pour une armée de 150,000 hommes. Ses habitants industrieux fabriquent des soieries et des vases en cuivre et en fer blanc. Cette place, dont le commerce de vins a de l'importance et dans laquelle il se tient une foire très animée en juin, ne peut que gagner de plus en plus sous ce rapport, étant celle qui sera probablement reliée la première aux voies ferrées déjà existantes sur les deux versants des Balkans. De la station la plus voisine *Jénibazar*, la ligne qui parcourt toute la Bulgarie orientale du nord-ouest au sud-est mène à travers les sites romantiques de *Pravady* et de ses environs, non loin de l'Odessus des anciens, au port le plus fréquenté de toute la côte, celui de *Varna*, 16, très importante aussi comme place forte, sous les murs de laquelle Ladislas V de Hongrie fut défait et tué en 1444, et que les Russes démantelèrent après l'avoir prise en 1828. Entourée de collines boisées et de marais, elle renferme 19 mosquées et 12 églises. Son port, ouvert aux vents du sud et du sud-est, pourra devenir aussi sûr que spacieux si on le joint par un canal avec le lac de Devno, qui a de 23 à 30 mètres de profondeur. C'est une des grandes stations de paquebots pour Odessa et Constantinople. Des câbles sous-marins la rattachent à cette capitale et à Balaklava, en Crimée. Vue de la mer, la ville se présente très bien avec ses toits rouges et ses nombreux minarets; mais l'intérieur n'offre que des rues tortueuses et malpropres. Le mouvement général de la navigation y approche de 450,000 tonneaux. Dans son commerce, dont la valeur annuelle atteint un chiffre de 36 millions de francs, l'exportation des grains domine. Le port le mieux abrité du même littoral est, au nord-est, celui

de *Baltchyk*, 4, l'ancienne Dionysopolis, grand marché de bétail et centre d'agriculture. Cependant les entrées et sorties des navires n'y présentent annuellement qu'un total de 55,000 à 60,000 tonneaux. Un peu plus à l'est la baie de *Kavarna*, 5, bourg peuplé de Grecs trafiquant en céréales, n'est qu'un port de refuge. — Au nord-ouest, à *Hadji-Oglou-Bazardjyk*, 10, dans la Dobroutcha bulgare, se tient aussi une foire considérable en avril.

§ 2. — La Roumélie orientale

Gouvernement autonome relevant de l'empire turc.

C'est la contrée bulgare du revers méridional des Balkans, comprise entre la Bulgarie proprement dite au nord, la Macédoine, dont la séparent des ramifications du Rhodope, et la partie de la Thrace qui est restée sous l'administration immédiate de la Porte. Correspondant à la moitié septentrionale de cette dernière région, confondue avec la précédente sous la dénomination, plus générale et d'origine byzantine, de Roumélie, elle n'est qu'un démembrement de l'ancien vilayet turc d'Andrinople. Formée, à l'ouest, de la partie supérieure du bassin de la Maritza, que dominent au nord les montagnes de la Toundja, parallèles aux Balkans, elle est parcourue obliquement à l'est, où elle finit également à la mer Noire, par la chaîne de Strandja et a pour limites au midi, depuis le Kadir-Tepe à l'est du Rilodagh : la ligne de partage des eaux du bassin de la Maritza et de celui de la Mesta, la crête du Despotodagh jusqu'au mont Kruschovo, la chaîne dite du Balkan Noir (Kara-Balkan) et une partie du cours de la rivière Arda ; puis la frontière, traversant la Maritza à 5 kilomètres au-dessus du pont de Moustapha-Pacha et la vallée de la Toundja à quelques lieues au nord d'Andrinople, se relève un peu vers le nord-est, où elle se termine au bord de la mer entre deux petits fleuves côtiers. Voir pages 372 et 376.

Le nouveau gouvernement, qui embrasse les ci-devant sandjaks de Filibé et d'Islimjé, a une superficie de 35,387 kilomètres carrés, et un document officiel de 1880 en évalue la population, moins dense que celle de la principauté bulgare, le pays étant plus montagneux encore, à 816,000 habitants, dont 573,000 Bulgares, 175,000 Turcs, 43,000 Grecs, 19,500 Tsiganes, 4,200 Juifs et 1,300 Arméniens. M. Jakchitch comptait, antérieurement à l'exode d'une partie des Turcs, 923,000 âmes dont 560,000 chrétiens et

près de 360,000 musulmans, en 1873. Ajoutons que depuis le réveil du sentiment national des Bulgares, sur le terrain religieux et politique, l'antagonisme entre cet élément principal et la population grecque, plus nombreuse et plus absorbante de ce côté des Balkans que de l'autre, est presque monté au diapason de leur haine commune de la domination turque.

La douceur du climat, dans les vallées méridionales, y prête un aspect plus riant aux vertes collines et modifie le caractère de la végétation, dont de charmants vignobles, de superbes allées de noyers et de vastes champs de roses contribuent à relever l'éclat. C'est de ces dernières que la population, très industrieuse et en partie fort aisée, extrait annuellement de 90,000 à 100,000 onces de la fameuse essence, connue dans le pays sous le nom d'*attar*, dont près des deux tiers sont achetés par l'Allemagne. C'est là aussi que la production de la soie a relativement le plus d'importance. Les campagnes d'Eski-Zagra fournissent la plus belle, ainsi que le meilleur froment, celui dont on fait les gâteaux du sérail, et de celles de Kezanlyk, dans la vallée de Toundja, pleines de rosiers et d'arbres fruitiers, un remarquable système d'irrigation a fait également une des plus fécondes et des plus riches de la péninsule. Sous le rapport des facilités de communication, la Roumélie orientale, bien que la navigation de la Maritza soit fortement entravée vers son embouchure, jouit aussi de l'avantage notable que le chemin de fer de Constantinople et d'Andrinople, ville d'où part celui de Dede-Agatch, qui suit ce fleuve jusqu'à la mer Égée, en remonte la vallée, par Philippopoli, jusqu'à Belova, point voisin de sa frontière de l'ouest, et y darde au nord-est de la petite station de Tirnova, vers Slivno, Karnabad et Choumla, la ligne de jonction transbalkanique future, qui s'arrête encore, pour le moment, à Jamboli.

Cette province bulgare, érigée par le traité de Berlin en gouvernement particulier dans des conditions qui lui assurent, à l'intérieur, la jouissance de l'autonomie administrative, tout en y sauvegardant le maintien de l'autorité politique et militaire directe du sultan, a reçu un gouverneur général nommé par la Porte, avec l'assentiment des puissances, pour un terme de cinq ans (1).

Une commission européenne a été chargée de procéder, d'accord avec la Porte, à l'organisation de la Roumélie orientale, et de dé-

(1) Le prince Alexandre Vogorides (Aleko-Pacha).

terminer les pouvoirs du prince gouverneur, ainsi que le régime administratif, judiciaire et financier de la province, qui demeure, en matières de législation commerciale, de liberté civile et de cultes, soumise aux lois générales de l'empire ottoman. Le budget courant en équilibre s'y chiffre par une somme annuelle de 73 à 74 millions de piastres turques, à 22 1/2 centimes la piastre. Sur cette somme 125,000 livres turques (2,812,500 francs) doivent être annuellement versées à la Porte. L'ordre intérieur est maintenu par une gendarmerie indigène forte d'environ 5,000 hommes, commandée par des officiers à la nomination du sultan et assistée d'une milice locale beaucoup plus nombreuse, corps pour la composition desquels il devait être tenu compte, suivant les localités, de la religion des habitants. Au sultan a été réservé aussi le droit, dont il n'a fait jusqu'à présent aucun usage, de pourvoir à la défense des frontières de terre et de mer, c'est-à-dire de faire occuper par ses troupes les passages des Balkans et les ports, ainsi que d'y élever des fortifications.

Telles sont les dispositions de l'acte de Berlin; mais comment les événements y répondront-ils? Nous n'avons pas à préjuger ici l'avenir. Cependant il ne suffit pas d'exposer le droit public tel qu'il vient d'être formulé; il s'agit aussi d'examiner la nature et la portée du fait accompli. Or, la diplomatie européenne a placé artificiellement les Bulgares dans une situation pareille à celle que l'histoire avait faite aux hospodarats avant l'union roumaine; elle a coupé en trois tronçons, le mot est de M. de Lavelleye, dans la principauté, la Roumélie orientale et les provinces qui sont restées sous la domination immédiate de la Porte, un peuple de même race, de même langue et presque généralement aussi de même religion et de même sentiment. Dans ces conditions, la tendance commune des tronçons à se rejoindre est naturelle et manque rarement son but, ainsi qu'en témoigne ce qui s'est passé de nos jours en Allemagne, comme en Italie et en Roumanie. Dès à présent, les Bulgares du versant méridional des Balkans n'aspirent qu'à la réunion avec ceux du Danube, et leurs frères de la Thrace et de la Macédoine ont les yeux tournés du même côté. Des encouragements, de la part d'une des grandes puissances du moins, ne leur feront pas défaut. Le congrès de Berlin n'a donc résolu ni la question d'Orient, ni la question bulgare; il ne peut espérer que de les avoir ajournées l'une et l'autre; mais la politique, essentiellement opportuniste, aime à louvoyer et peut-être n'a-t-elle pas voulu davantage pour le moment?

Le siège du gouvernement *Philippopoli*, 25, la Filibé des Turcs et Plovdi des Bulgares, ville fondée par le roi Philippe de Macédoine, père du grand Alexandre, sur la Maritza qui y devient navigable, est située dans la plaine de Giopta, riche en vignobles et en rizières, au pied de trois monticules de syénite, de l'un desquels, celui de Bounardjyk, on jouit d'un panorama très étendu. Plus florissante autrefois, mais encore aujourd'hui l'une des places de commerce les plus considérables de l'intérieur de la péninsule, elle a une population mélangée de musulmans et de Grecs, de Bulgares en partie catholiques, d'Arméniens, de juifs et de Tsiganes, habitant des quartiers distincts. On y comptait naguère 30 mosquées, pour 10 églises, et la ville basse est couverte de bazars. Il s'y tient, le 27 août, une grande foire et l'on y fabrique des cuirs, ainsi que des soieries et des cotonnades. D'opulentes maisons de campagne alternent avec de vastes cimetières dans sa banlieue, qui s'étend au sud-est jusqu'au village de *Karagatch*. Dans la même direction vers le Rhodope, *Stanimacho*, 10, colonie grecque très ancienne, élève beaucoup de vers à soie et, plus bas, *Chaskoï*, 6, entre l'Ouzoundjaova et la Maritza doit être mentionné pour sa foire, la plus fréquentée de la Turquie d'Europe. Une partie des paysans bulgares de ces districts ont l'habitude de se raser la tête, sauf une queue tressée à la manière des Chinois.

A l'ouest de la capitale, sur le même chemin de fer et la haute Maritza, *Tatar-Bazardjyk*, 10, qui n'a de tatare que le nom, au milieu de grandes rizières, avec des eaux thermales, comme *Banja* dont on visite les bains près du fleuve naissant, est aussi connu par sa foire du 15 septembre. Au sud, dans une vallée du Rhodope, *Pestera* fait un grand commerce de bois de construction. Sur la rive gauche de la Maritza, l'ancienne route militaire romaine de Sofia, plus tard, devenue le chemin de Constantinople à Vienne, se dirige au nord-ouest par le défilé de la Porte de Trajan, où elle est taillée dans le roc, et par le bassin d'*Ichtiman*, 3.

Au nord de Philippopoli, près de la Toundja naissante qui suit le pied méridional des Balkans, *Kalofer*, dont les habitants parlent le plus pur idiome bulgare, réunit environ 2,500 maisons, qui sont presque autant d'ateliers de passementerie et de torsades en cordonnets bleus. *Kezanlyk*, 10, délicieusement situé plus bas sur la Toundja, fait un commerce important d'essence de roses, de noix et de bois de noyer. Au sud-ouest *Eski-Zagra*, 13, dans sa riche plaine au pied des montagnes qui la séparent de la Toundja, avec de grandes places ornées de fontaines, un immense bazar où s'ouvre une foire le 10 novembre, des bains fréquentés, des fabriques de tapis et d'autres encore, fournit du blé magnifique. Elle communique au nord-est avec les défilés orientaux des Balkans par *Slivno*, 12, en turc Islimjé, ville importante aussi par sa fabrication de drap, d'armes et d'essence de roses, sa foire annuelle et son commerce de soie et de vin, dans le voisinage de la Toundja et de la masse colossale de porphyre du Tchataldagh, qui se dresse jusqu'à 1,040 mètres. Entre celui-ci et le petit Balkan, dans une vallée sauvage et presque inaccessible, *Kazan*, 3, doté depuis 1834 d'une très belle église et d'une école normale, qui doivent beaucoup à la munificence russe, forme des instituteurs pour tous les pays bulgares. De *Jamboli* sur la Toundja, station extrême du chemin de fer de Constantinople, les routes se dirigent vers Choumla par *Karnabad*, à l'est de Slivno, et vers la mer par *Aïdos*, au sud de la chaîne d'Emineh. A proximité,

les bains de *Litzni* marquent le chemin du principal port de la Roumélie orientale, *Bourgas*, 5, l'ancienne Arcadiopolis, sur la baie du même nom vers le milieu de son littoral, au pied de vignobles. Il s'en exporte principalement des céréales, de la laine, du suif, du beurre et du fromage, ainsi que de la terre de *lulé*, dont on fait des têtes de pipe. Les habitants grecs de la côte sont en majeure partie originaires des îles Ioniennes.

§ 3. — La Serbie (1).

Principauté souveraine

Comprenant entre la Bulgarie et le triangle illyrien la majeure partie de l'ancienne Moesie supérieure, elle est nettement séparée, dans sa moitié septentrionale, de la première par le Timok, de la petite Valachie et du Banat par le Danube, de la Syrmie par la Save et de la Bosnie par la Drina. Vers le midi, où la bordure de quelques chaînes de montagnes continue d'abord ces frontières naturelles de part et d'autre, elle s'arrête à la Rascie, qui forme le sandjak de Novibazar, puis englobant depuis 1878, dans la vieille Serbie ci-devant turque, celui de Nisch, elle s'avance et finit en pointe dans le vilayet de Kossovo, en suivant le tracé conventionnel des limites fixées par le traité de Berlin. Après avoir ainsi gagné un accroissement de 45,000 maisons avec 300,000 habitants, dont 62,000 contribuables, elle embrasse actuellement un territoire de 48,657 kilomètres carrés, dont on évaluait la population totale, au commencement de 1880, à 1,683,000 âmes (soit 857,000 hommes et à peine 826,000 femmes), y compris l'excédent des naissances sur les décès (de 13,111) en 1879. Elle avait doublé en moins de vingt ans.

Dans le dédale de montagnes dont le pays est couvert (v. p. 374) on distingue, à l'est, une région minière dont les massifs, de même formation que les Carpathes du Banat, s'écartent au midi, vers la Nischava, dans le fertile et charmant bassin de Knjatchevatz,

(1) Voir F. Kanitz, *La Serbie*, Leipzig, 1868, base des articles publiés par Saint-René Taillandier dans la *Revue des Deux-Mondes;* Possart, *La principauté de Serbie*, Darmstadt, 1837 et 38; de Pirch, *Voyage d'automne en Serbie*, 2 vol. Berlin, 1829. — Jakchitch, *Statistique de la Serbie*, Belgrad, 1855, et Gavrilovitch, *Dictionnaire statistique et géographique de la Serbie*, ibid. 1846, en serbe.

duquel découle le Timok; vers le milieu, la vallée de la Morava, qui traverse toute la principauté du sud au nord et marque la voie de communication du centre de la Hongrie avec l'intérieur de la Turquie, en se bifurquant à Vranja dans la direction de Constantinople par Sofia et dans celle de Salonique par Uskub; puis, au nord des chaînes irrégulières dont la Serbie occidentale est hérissée, la plaine des bords de la Save, qui reçoit la Kolubara, en amont de Semlin et de Belgrad; le massif crétacé du Roudnik, avec la Sumadia, encore en partie couverte de forêts de chênes presque impénétrables, vers la rive gauche de la Morava serbe (Margus), dont la vallée, courant de l'ouest à l'est, est aussi interrompue par quelques bassins d'une grande fertilité; au sud enfin, entre l'Ibar, principal affluent de cette rivière, et la Morava bulgare, le massif dominant du Kapaonik, avec les chaînes boisées secondaires qui en dérivent.

Dans les vallées de l'est, qui correspondent au bassin hongrois d'Oravicza, on exploite des mines de cuivre, de fer et de plomb, ainsi que par le lavage les sables aurifères de celle du Timok. Il existe même des veines d'argent et de calamine, de grands gîtes houillers dans le voisinage du Danube et de la Morava, à Dobra et à Tjuprija notamment, ainsi que des sources minérales à profusion. Les roches de granite, de porphyre et de serpentine prédominent dans le Kapaonik. A l'exception de cette haute région, du sommet de laquelle on découvre au sud le fameux champ des Merles ou de Kossovo, et des rochers imposants de la Clissura des Portes de Fer du Danube, curieux aussi par leurs cavernes, le pays, quoique montagneux, offre peu d'aspects grandioses, mais ne manque pas dans ses vallées de jolis sites et de grâces champêtres.

Cependant plus des 7/8 de la superficie totale ne présentent encore que des terres incultes et des forêts de conifères, de hêtres et de chênes surtout, dont les glands nourrissent cette multitude de porcs qui forment la ressource capitale de la contrée. Il y en a de fort étendues, de la contenance de 22,000 à 55,000 hectares, comme celles de Kitog, de la Drina, de la Morava, de Maïdanpek et de Milanovatz. Malheureusement les porcs et les chèvres, également très nombreuses, conspirent avec le gaspillage des bergers à la destruction des arbres, à tel point que beaucoup de districts de montagne sont déjà complètement déboisés, ce qui oblige d'importer du bois de chauffage de Bosnie. Il paraîtrait même que la navigabilité de la Morava a beaucoup souffert de l'inconstance qui en est résultée

pour le régime des eaux. Une moitié du sol cultivé est en prairies; l'autre, en terres arables dont les trois quarts sont des champs de maïs ou coucourouz, comprend de 12 à 15,000 hectares de vignes, qui prospèrent le mieux sur les coteaux des bords de la Morava serbe et du Timok. Les arbres fruitiers abondent aussi, surtout les pruniers dont il y a de véritables forêts. Le climat, sous la latitude de la Toscane, est celui de l'Allemagne méridionale, mais avec de bien plus grands écarts, de 41° au fort de l'été à — 16° en hiver, le pays étant privé par le rempart des chaines illyriennes de l'influence adoucissante des vents humides du sud-ouest, tandis que les courants secs et froids de ceux du nord-est y pénètrent librement par la brèche du Danube. La chasse a presque entièrement extirpé les ours, les loups et les sangliers, ainsi que le chamois; mais l'aigle, le vautour et le faucon peuplent encore les airs, dans la montagne; de grandes troupes de pigeons ramiers, les bois, à défaut d'oiseaux chanteurs; une multitude de cailles et de bécassines, les basses terres. Les rivières sont très poissonneuses et les marais regorgent de sangsues, communes dans toute la région du Bas-Danube et en Albanie. Comme elles aiment à s'attacher aux jambes des chevaux qu'on pousse dans les étangs, c'est un des moyens dont on se sert pour en faire la pêche.

On compte approximativement, dans la principauté actuelle, 1,300,000 Serbes, 150,000 Bulgares, 160,000 Roumains, 30,000 Zinzares, un nombre égal de Tsiganes, environ 3,000 Allemands et 10,000 Turcs, Albanais, Israélites, Magyares, etc. A l'exception de 4,200 catholiques romains, 500 protestants, 2,000 juifs et 6,300 musulmans, tous appartiennent à l'église grecque orthodoxe.

Le peuple dominant, les Serbes, ne sont pas plus que les Roumains limités aux bornes du cadre politique de leur principauté. Ils ont beaucoup de frères du même sang et de la même religion pour la plupart, vivant au midi dans la vieille Serbie turque, à côté des Albanais, et en bien plus grand nombre encore dans les provinces illyriennes de l'ouest, sous les noms de Bosniaques, d'Herzégoviniens, de Dalmates et de Monténégrins, ainsi qu'au nord en Slavonie et en Hongrie. On comprend en général tous les Serbes de l'église grecque orthodoxe sous la dénomination commune de Rasciens (*Raïtzen*), de Raschka, petite ville frontière de la rive gauche de l'Ibar, d'après laquelle on appelait aussi Rasa ou Rascie leur empire du moyen âge.

L'établissement des peuples slavons connus sous les noms de

Croates et de Serbes dans les provinces illyriennes et la péninsule des Balkans, où ils se déployèrent sur l'Adriatique et poussèrent jusqu'en Thessalie et à la mer Noire, remonte à la première moitié du VIIe siècle. Pendant tout le moyen âge, on les voit en guerre avec les empereurs grecs, les rois de Hongrie et les Vénitiens. En 923, la Serbie fut soumise par les Bulgares; bien qu'elle eût, en 1039, recouvré son indépendance, elle ne tarda pas à être également obligée de reconnaître la suzeraineté de l'empire d'Orient, dont Tchoudomil, fondateur des Néemans, chercha vainement à s'affranchir, au milieu du XIIe siècle. Plus heureux, un de ses successeurs, Étienne Douchan le Grand, après avoir enlevé plusieurs provinces aux Paléologues, alla jusqu'à prendre, vers 1340, le titre d'empereur ou tsar de Serbie, de Bulgarie, d'Albanie et de Grèce. Mais le partage des pays de sa domination en plusieurs gouvernements ou duchés compromit la durée de son œuvre; le titre de tsar fut abandonné et, après l'extinction de la branche légitime de sa maison, Lazare Brankovitch, en 1371, fut obligé de se contenter de celui de knez ou prince, en reconnaissant la suzeraineté de la Hongrie. Mais déjà les Turcs avaient envahi la péninsule. Le 15 juin 1389, Mourad Ier battit les Serbes dans les champs de Cassovie ou Kossovo. Il fit décapiter Lazare dans sa tente, mais périt lui-même sous les coups vengeurs de Milosch Kobilitch, Milan Toplitchanine et Ivan Kossantchitch. Son successeur Bajazet obligea le fils et le gendre de Lazare à se reconnaître ses vassaux et tributaires. Vainement la Serbie essaya de secouer un joug odieux. Après la défaite qu'Hunyade subit en 1448, contre Mourad II, dans cette même plaine de Cassovie dont les désastres sont restés le grand thème élégiaque de la poésie serbe, et malgré la victoire que le héros hongrois remporta à son tour en 1456 sur Mahomet II, devant Belgrad, ce joug s'appesantit encore plus durement sur le pays conquis, réduit en 1459 à la condition d'une province turque.

A la paix de Passarowitz, en 1718, l'Autriche avait obtenu la cession de la partie septentrionale de la Serbie; mais dès 1739 le traité de Belgrad la fit retomber tout entière sous la domination ottomane. Plutôt que de se soumettre et d'abjurer, comme l'avaient fait une partie des Bosniaques, beaucoup de Serbes se cachèrent dans les forêts et les montagnes, ou allèrent rejoindre, par l'émigration, leurs frères déjà réfugiés sur le territoire hongrois, avec lesquels se sont maintenus les liens de communauté de race et de religion. Mais en 1801 les rigueurs impitoyables des pachas

turcs et la tyrannie des janissaires occasionnèrent une révolte, à la tête de laquelle se plaça le chef de bande Georges Petrovitch, plus connu sous le nom de Kara ou Tcherni-George (Georges le Noir). Soutenu par la Russie, il réussit, en 1806, à s'emparer de Belgrad, de Chabatz et de Nisch, ainsi qu'à se faire élire par le peuple, en 1808, knez de Serbie. Mais abandonné à ses propres forces, en 1812, à la paix de Bucharest, dont l'invasion des Français en Russie avait hâté la conclusion, il ne put se maintenir contre le retour offensif des Turcs, mais se vit obligé, après une lutte acharnée de quatre mois, de se réfugier en Russie, d'où il se rendit plus tard en Autriche. Ayant osé cependant rentrer dans sa patrie, au mois de juillet 1817, il fut arrêté et paya de sa vie cette tentative audacieuse. Mais déjà un autre héros, son rival, le pâtre Milosch Obrénovitch, avait, à la suite d'une nouvelle insurrection, obtenu derechef pour la Serbie, par le traité du 15 décembre 1815, la reconnaissance d'une certaine autonomie sous la suzeraineté de la Porte, qui continua néanmoins de tenir garnison dans toutes les places fortes ou *palankas*, et prit en mains la direction de l'État. En 1827, dans une assemblée de notables réunie à Kragoujévatz, le knez Milosch fut proclamé une seconde fois prince, avec droit de transmission de ce titre à ses descendants. Un bérat du 3 août 1830 le confirma dans sa dignité. Mais, en 1838, le mécontentement de la Russie, de l'Autriche et du sultan fit substituer à la constitution de 1835, jugée trop libérale, une autre plus aristocratique, dans laquelle les assemblées populaires furent remplacées par un sénat, dont l'opposition força le prince Milosch d'abdiquer l'année suivante. Il se retira en Valachie. Le sénat conféra d'abord le pouvoir à son fils Milan qui, étant mort peu de temps après, eut pour successeur son frère Michel. Mais le parti aristocratique s'apercevant qu'il s'était trompé dans son espoir de gouverner sous le nom du prince, ourdit un complot contre lui et parvint à le renverser en 1842. Les Serbes élurent à sa place le petit-fils de Tcherni-George, Alexandre Georgévitch, qui reçut la même année son bérat d'investiture de la Porte. Mais, en 1858, son refus de convoquer l'assemblée nationale ou *skoupchtina*, qui n'avait plus été réunie depuis 1848, détermina une nouvelle révolution, par suite de laquelle le vieux Milosch fut rappelé au pouvoir et le gouvernement déclaré héréditaire dans sa famille. Sa mort, en 1840, fit remonter sur le trône son fils Michel.

Sous son règne les Serbes obtinrent, avec l'appui d'une conférence européenne, l'évacuation complète des forteresses par

les garnisons turques, y compris celle de la citadelle de Belgrad, de 1862 à 1867. Tous les sujets musulmans de la Porte reçurent simultanément l'ordre de quitter le territoire de la principauté. Le 10 juin 1868, cet excellent prince périt de la main d'assassins, victime d'un complot auquel on soupçonna son ancien compétiteur, Alexandre Karageorgevitch, de ne pas être demeuré étranger. La skoupchtina appela à la succession du défunt, qui ne laissait pas d'enfants, son jeune neveu Milan Obrénovitch (1).

En 1875, les troubles de l'Herzégovine commencèrent à répandre aussi de l'agitation en Serbie et, après l'arrivée du général russe Tchernaïef, qui prit le commandement du principal corps serbe, la déclaration de guerre officielle de la principauté fut remise à Constantinople, le 3 juillet 1876, conjointement avec celle du Monténégro. Mais les Serbes, qui jusque-là avaient dû presque exclusivement à leurs propres efforts la conquête de leur indépendance, se trouvèrent trop faibles pour soutenir la nouvelle lutte qu'ils venaient imprudemment d'engager eux-mêmes contre les Turcs. Battus et de plus en plus menacés, ils durent en octobre demander à la Russie de venir à leur secours. Son intervention et celle des autres puissances amenèrent, en mars 1877, la conclusion d'un traité de paix turco-serbe sur la base du *statu quo ante bellum*. Mais quand les Russes eurent eux-mêmes ouvert la campagne contre la Porte, la Serbie, dès la fin de 1877, jugea de son intérêt de rentrer en lice, comme alliée de ses puissants protecteurs, et les stipulations du traité de San-Stephano en sa faveur ont été maintenues par le congrès de Berlin, qui lui procura un agrandissement notable au midi, l'affranchit du tribut annuel de 504,000 francs qu'elle payait à la Porte, et l'érigea en principauté souveraine aux conditions déjà mentionnées plus haut (v. p. 460).

Les Serbes sont un peuple vigoureux, de haute taille, énergique et d'une grande bravoure, se distinguant par sa physionomie un peu dure, qui ajoute à son air martial. Ils ont en général le nez droit ou aquilin, l'œil perçant, les pommettes saillantes, des cheveux

(1) Né en 1855, proclamé le 2 juillet 1868 et marié depuis 1875 à la princesse Natalie, fille du colonel russe Kouschko et d'une princesse Stourdza. Leur fils, le prince Alexandre, né le 14 août 1876, est l'héritier présomptif.

Le pavillon est blanc au bas, bleu avec une croix d'argent rayonnante, l'écusson de l'ancienne tsarie serbe, au milieu, et rouge au-dessus, avec trois étoiles d'or. L'ordre de chevalerie de Tacovo a été institué par le prince régnant le 15 février 1878.

châtains et la moustache bien fournie. Rudes et simples de mœurs, honnêtes et francs, quoique soupçonneux et même vindicatifs, mais nullement retors et dissimulés comme la plupart des autres Orientaux, ils mettent peu d'ostentation dans leur habillement et sont sobres de paroles, se méfiant du parlage et de l'avocasserie jusque dans leurs assemblées. Chaque pâtre a ses armes et en connaît l'usage. Les femmes sont jolies avec leurs vestes rouges, leurs ceintures et leurs chemisettes brodées de perles et toutes garnies de ducats ou d'autres pièces de monnaie brillantes, ainsi qu'avec leur petit fès, coquettement posé sur l'oreille et fleuri d'un bouton de rose. On les trouve encore dans tous les rangs très attachées à leur costume national, mais le gâtant en partie par la difformité de certaines coiffures d'apparat ou par l'abus du fard, de la teinture des cheveux et de fausses tresses, de joaillerie ou de clinquant.

Il n'y a point de noblesse chez les Serbes; le moindre d'entre eux s'estime tout aussi gentilhomme que le Basque ou l'Asturien; mais, aimant par dessus tout la vie pastorale, ils ont peu de goût pour les travaux sédentaires de l'agriculture ou de l'industrie et grand besoin, dans les campagnes, de l'aide des Roumains, des Bulgares qui se sont également fixés à côté d'eux, ou viennent, comme les Zinzares en partie maçons et charpentiers, louer périodiquement leurs services dans la bonne saison, et même des Tsiganes qui, en Serbie, sont presque tous rattachés à l'église grecque et joignent aux spécialités professionnelles de leur race les métiers de charbonniers et de briquetiers, ainsi que le colportage.

En général les Serbes sont un peuple de paysans libres, duquel on ne parvient à distinguer que les gens d'église et, avec les progrès de l'instruction, une classe supérieure de fonctionnaires lettrés, ainsi qu'un noyau de bourgeoisie naissante dans les villes. La propriété du sol étant extrêmement divisée, il n'y a guère de fonds tenus à bail, de prolétariat, ni même de mendiants. L'ignorance entretient encore, il est vrai, beaucoup de routine et de superstition dans la masse, qui n'a pas cessé de croire aux vampires et aux sorciers; mais les liens de la famille patriarcale et ceux de l'amitié ont conservé une grande force chez ce peuple, non moins recommandable pour son respect des droits et la pratique des devoirs de l'hospitalité. Aussi le régime de la *zadrouga* illyrienne ou association domestique pour l'exploitation commune de la propriété indivise (voir t. II, p. 776), s'est-il en partie maintenu dans l'État serbe, où

la loi protège cette antique forme de la possession slave, bien que le besoin de latitude croissant de la vie économique moderne y tende à en entraver et restreindre le fonctionnement de plus en plus, comme dans les pays limitrophes de l'ancienne frontière militaire austro-hongroise.

Le serbe ou serbo-croate, dont le domaine s'étend, avec de légères variations de dialecte, aussi sur une grande partie de la Hongrie méridionale et vers l'Adriatique jusqu'au sud des bouches de Cattaro, est une branche du slavon plus sonore et plus harmonieuse que ses sœurs, grâce surtout à l'influence du voisinage des riches idiomes de l'Italie et de la Grèce. Les voyelles y dominent et il se rapproche plus du russe que du polonais et du tchèque. Cependant le serbe vulgaire pur, devenu la langue nationale, n'est parvenu à se substituer littérairement au vieux slavon que dans le cours du siècle actuel. Les Serbes et Rasciens sont restés fidèles à l'alphabet cyrillique, tandis que les Croates, par suite du schisme religieux, ont adopté l'alphabet latin avec quelques signes accessoires. Il existe dans le serbe un riche fonds, aussi répandu que vénéré, de légendes héroïques et de chants populaires de malédiction, de guerre ou d'amour, dont quelques-uns sont antérieurs à l'invasion des Turcs et qui unissent au caractère dominant d'une rude énergie et d'une grande chaleur beaucoup d'imagination, de naïveté et de sensibilité même.

Les Roumains sont venus occuper, sur l'invitation du gouvernement serbe, entre le Timok, le Danube et la Morava, des districts considérables que les ravages de la guerre de l'indépendance avaient dépeuplés et sur lesquels ces nouveaux colons prospérèrent. Des Bulgares habitent de même la partie orientale de la principauté serbe, mais surtout au sud-est la province nouvellement annexée de Nisch, où s'est établie aussi une colonie albanaise. Plus au nord ils se fondent rapidement avec la population serbe, dont la langue, peu différente de leur idiome, est la seule que l'on enseigne dans les écoles primaires du pays. Aux juifs espagnols, dont beaucoup ont transféré leur domicile de Belgrad à Semlin, se sont substitués en plus grand nombre des Israélites d'Allemagne et de Hongrie. Les musulmans doivent être les plus nombreux dans le ci-devant sandjak de Nisch.

La Serbie, aujourd'hui reconnue comme État indépendant et souverain, continue d'être régie par la constitution de 1869, qui confirma les droits héréditaires de la famille Obrénovitch. Mais, à

défaut de descendance masculine, le peuple recouvre son droit d'élection directe. Le prince, qui a le titre d'altesse et dont la liste civile annuelle a été portée à 700,000 francs, exerce le pouvoir législatif conjointement avec l'assemblée nationale ou skoupchtina et gouverne avec le concours de ministres responsables envers celle-ci, qui se réunit désormais chaque année.

La Skoupchtina, chambre unique, se compose à présent de 160 membres, dont 40 sont nommés par le gouvernenement et 120 élus par le peuple, à raison d'un député par 2,000 habitants payant l'impôt direct, ce qui rend le suffrage à peu près universel. Le sénat d'autrefois a été transformé en un conseil d'État, chargé de l'élaboration des lois. Il y a des départements ministériels pour les affaires étrangères et les finances, l'intérieur, la justice, l'instruction publique et les cultes, les travaux publics et la guerre, ainsi qu'un bureau de statistique. Un des ministres préside le conseil de cabinet. D'après la loi de 1865 sur l'organisation judiciaire, la principauté doit avoir autant de tribunaux de première instance que de cercles, à côté d'un tribunal de commerce spécial, sous le contrôle et l'autorité de deux cours d'appel et d'une cour suprême de cassation. Le code civil serbe, en partie calqué sur celui de l'Autriche, est de 1844.

On compte actuellement 22 cercles ou préfectures (1), avec le ressort de la capitale Belgrad, distinct de celui du cercle environnant. De plus chaque commune ou *obtchina* a sa justice de paix et son assemblée (*sabor*), qui jouit d'une autonomie presque absolue pour toutes les affaires locales.

Tous les cultes sont libres, quoique la religion grecque soit restée celle de l'État. L'église serbe, qui a pour patron saint Saba ou Sava, reconnaît l'autorité du patriarche de Constantinople en matière de dogmes, mais n'en est pas moins nationale ou autocéphale comme celle de Roumanie. Elle se gouverne par un

(1) A savoir le long de la Save et du Danube : Chabatz, Valjévo, Belgrad (ville et cercle), Smederevo, Pojarévatz et Kraïna (chef-lieu Negotin); plus haut sur le Timok : Tcherna-Rjeka (chef-lieu Zaïtchar) et Knajévatz ; à la droite de la Morava : Alexinatz et Tchouprija ; à la gauche de cette rivière : Krouchevatz, Jagodina et Kragoujevatz ; à l'intérieur : Roudnik (chef-lieu Milanovatz) et Tchatchak ; à la frontière de Bosnie : Oujiza et Podrinjé (chef-lieu Losnitza); au sud-est enfin les 4 cercles nouveaux de la Toplitza (chef-lieu Prokopljé), de Nisch, de Pirot et de Vranja, sur la Morava bulgare et la Nischava. Ils sont subdivisés en arrondissements formés d'un certain nombre de communes, qui renferment un total de plus de 205,000 maisons.

synode composé de l'archevêque de Belgrad, métropolitain de toute la Serbie, et des trois évêques suffragants d'Oujiza, de Chabatz et de Negotin. Le premier est nommé directement par le prince et pourvoit avec le synode aux sièges vacants, sous réserve de la sanction princière. Les prélats seuls reçoivent un traitement; les simples prêtres vivent du casuel. Il y avait une quarantaine de couvents, tous aujourd'hui définitivement supprimés par des décisions législatives, qui ont affecté à l'entretien des écoles les revenus des anciennes propriétés de main morte.

A l'époque de l'insurrection serbe, il n'y avait pas une école dans tout le pays. Le prince Milosch lui-même ne savait pas écrire. Or, avant son agrandissement territorial, la Serbie, d'après de Kloeden, comptait déjà 394 écoles de tous les degrés, avec 567 professeurs ou maîtres et environ 20,000 élèves. Elles comprenaient une académie à trois facultés, pour la philosophie, le droit et l'enseignement polytechnique, avec une de théologie et un séminaire à Belgrad, une académie militaire et une école supérieure pour les filles, 6 gymnases, 4 écoles professionnelles (*Realschulen*) et 380 écoles primaires avec 400 instituteurs, fréquentées par plus de 17,600 enfants, dont près de 15,600 garçons. L'enseignement est encore un peu maigre, mais l'instruction gratuite et certainement en progrès. On a fondé aussi un institut agronomique sur le domaine princier de Toptchider, près de Belgrad, et dans la capitale même l'imprimerie de l'État, une bibliothèque nationale et un musée serbe. La propagande des lumières est d'ailleurs stimulée dans la principauté par l'émulation de Neusatz et d'Agram, les deux foyers rivaux du mouvement intellectuel chez les Slaves illyriens de Hongrie, et le nombre croissant d'étudiants revenus des universités de l'étranger contribue à l'activer.

La prospérité relative de la Serbie se fonde sur la simplicité des mœurs, l'absence de lourdes charges et de prétentions coûteuses, le bon sens du peuple et la grande liberté dont il jouit dans un pays où il se trouve encore très au large. Cependant l'agriculture y est fort arriérée et négligée. Le chômage des trop nombreuses fêtes lui fait tort. On ne fume pas les champs, et dans la majeure partie du pays une année de jachère succède à chaque moisson. L'élevage facile des porcs, qui trouvent une nourriture abondante dans les forêts de chênes et les marais, forme le revenu le plus clair des paysans. Il s'en expédie des centaines de mille de Belgrad et de Semendria (368,000 têtes en 1875), à desti-

nation de l'Allemagne par la voie de Hongrie. Des envois d'autre bétail, de peaux de moutons et de chèvres, ainsi que de blé, commencent néanmoins à figurer aussi dans l'exportation, qui s'est élevée en total à une somme de 35 à 36 millions de francs, dans la susdite année et la précédente, vis-à-vis d'une importation de 31 à 32 millions. La Serbie, comme la Roumanie, a d'ailleurs maintenant toute liberté pour conclure des traités politiques et commerciaux. En fait d'industrie, il n'y a lieu de mentionner, avec l'exploitation des mines et la fabrication d'armes, que les distilleries d'eau-de-vie de prunes connue sous le nom de *slibovitz.* La plupart des artisans sont d'origine allemande.

Il n'existe point de chemin de fer jusqu'à présent, les conventions relatives au tracé de la ligne centrale, qui doit joindre en partant de Semlin et de Belgrad, par la vallée de la Morava (v. p. 471) Uskub d'une part et le chemin de fer de Roumélie de l'autre, venant seulement d'être arrêtées avec l'Autriche-Hongrie et la Porte. Cependant de bonnes routes, accompagnées de fils télégraphiques et desservies par des voitures de poste, relient entre eux les chefs-lieux les plus importants ; mais nul pont ne franchit encore ni le Danube ni la Save, sur toute l'étendue de la frontière.

On comptait, en 1874, 1,461 kilomètres de lignes télégraphiques, avec 37 bureaux et une expédition de 152,000 dépêches privées, dont 57,000 internationales ; en 1875, 54 bureaux de poste, qui avaient transmis 710,000 lettres particulières. Ce dernier service coûtait alors à l'État le double de ce qu'il rapportait. En 1880, les deux réunis figurent sur le budget pour un produit net de 355,000 francs.

La monnaie nouvelle est le dinar, égal au franc. On comptait auparavant par piastres d'impôt de 42 centimes, ou de commerce de 20 centimes la piastre. Des anciennes unités de poids et de mesure qui se maintiennent dans l'usage, malgré l'adoption du système métrique, l'oka pèse 1, 280 grammes et sert aussi pour les grains.

La gestion financière est bonne. Avant la levée de boucliers de 1876, la Serbie pouvait même être citée presque seule en Europe comme n'ayant point de dette publique, et celle que la guerre lui a fait contracter depuis ne s'élève pas à plus de 35 millions de francs. Pour 1880, le budget de l'État se balance tant en recettes qu'en dépenses par une somme de 19 1/2 millions de francs.

Les produits ont été de 10,200,000 francs pour la cote personnelle, substituée à la capitation, de 2,550,000 pour les douanes, de 580,000 pour l'accise, de 480,000 pour les monopoles du sel, du

tabac et des mines, de 620,000 pour diverses autres taxes, de 1,141,000 pour les domaines et entreprises de l'État, y compris 260,000 francs de bénéfices réalisés par la Banque de crédit, mais non les 730,000 francs de revenus du fonds réservé pour l'enseignement. Mentionnons aussi de légers impôts sur les domestiques et les Tsiganes.

Parmi les dépenses, le département de la guerre figure pour 7,243,000 francs, l'intérieur pour 3,694,000, l'instruction publique avec les cultes pour 2,174,000, la justice pour 1,755,000, le service des finances et des pensions pour 1,550,000, le courant des travaux publics pour 840,000, le département des affaires étrangères pour 434,000, le conseil d'État pour 170,000 et la skoupchtina pour 150,000.

Chaque homme valide, en Serbie, est tenu de servir de la 20e jusqu'à la 50e année. D'après la loi organique de 1862, l'armée s'y compose de 2 parties distinctes, l'armée permanente et la milice nationale. La première, répartie en temps de paix sur tout le territoire de la principauté, n'est qu'un ensemble de cadres, destinés à former les instructeurs pour la seconde. Celle-ci est divisée en 2 bans, l'un comprenant toutes les armes qui constituent l'armée de campagne et d'opération, l'autre formé d'infanterie seulement et principalement destiné à la défense du territoire, quoiqu'il puisse être employé aussi à compléter les lacunes dans les rangs du premier ban.

La loi prescrit un service de 3 ans dans l'armée permanente; mais en général les hommes, n'y restant que 2 ans, puis 2 autres soit, d'après un décret de 1879, même 4 dans la réserve, appartiennent pendant les 24 années suivantes à la milice nationale. Le contingent annuel de l'armée permanente n'est que de 1,500 à 1,700 hommes. Les autres jeunes gens de 20 ans passent directement dans la milice nationale, que l'on exerce chaque année pendant 25 jours.

En temps de guerre, toutes les troupes d'infanterie et de cavalerie, à l'exception des miliciens du 2e ban, sont réunies, et l'on forme de celles de l'armée permanente un corps à part, puis de celles du 1er ban de la milice 4 autres corps d'armée. Toute l'artillerie et les troupes du génie sont versées dans les 5 corps d'armée.

Une loi de 1878 a ainsi réglé les cadres et les effectifs :

L'armée permanente comprend une brigade d'infanterie de 2 régiments

5 bataillons (de 700 à 800 hommes chacun), 4 escadrons de cavalerie et 32 batteries d'artillerie, dont 28 de campagne et 4 de montagne (de 6 pièces chacune) avec 192 canons; un bataillon de pionniers et un de pontonniers, une compagnie d'artificiers, une section d'infirmiers et une de train. L'effectif de ces cadres, de 10,000 à 12,500 hommes, forme le noyau d'une armée permanente qui pourrait être, avec l'appel des réservistes, portée à 50,000 hommes.

Dans la milice nationale, les 4 corps d'armée du 1er ban, dont on évalue l'effectif total à 125,000 hommes, formeraient jusqu'à 220 bataillons d'infanterie, 48 escadrons de cavalerie, 32 batteries de campagne à 6 pièces et 4 batteries de forteresse, sans parler du reste affecté aux services accessoires. On ne saurait pourtant, il semble, en attendre qu'un service de garde nationale.

Quant à l'organisation du 2e ban, qui ajouterait 90,000 hommes, elle n'est point achevée. C'est le complément d'une levée en masse.

Les forteresses autrefois occupées par les Turcs, Oujitza, Chabatz, la citadelle de Belgrad, Semendria, le fort Élisabeth, vis-à-vis de l'îlot de la Nouvelle Orsova, et Kladova, en aval de la Porte de Fer, ont été presque entièrement démolies depuis l'évacuation. Mais la Serbie a conservé, des temps de la domination romaine et du moyen âge, des ruines beaucoup plus vastes et plus intéressantes que la principauté roumaine. Les villages sont en général très espacés, les villes et bourgades prétendant à ce titre, au nombre d'une cinquantaine, peu considérables pour la plupart. Cependant on constate dans les unes et les autres des améliorations notables, surtout en ce qui concerne les bâtiments de l'État.

Belgrad, 27 sans la garnison, Singidunum puis Alba Graeca, sur la rive droite du Danube en face de son confluent avec la Save et de Semlin, est le siège du gouvernement de la principauté. Longtemps forteresse importante et souvent assiégée, cette ville, qui fut prise en 1717 par le prince Eugène et resta à l'Autriche jusqu'en 1739, offre encore dans sa rue Longue les débris d'imposantes constructions de cette époque. On y voit aussi les restes condamnés des maisons et des mosquées de la ci-devant ville turque. Celle-ci recule de plus en plus devant les quartiers modernes de la capitale serbe, dont les rues larges et bien percées sont bordées presque toutes de belles allées, ainsi que de jolies maisons d'un ou de deux étages. Quelques édifices publics comme le palais du prince, l'église métropolitaine et l'académie, contribuent à l'embellir, avec les nombreux jardins de ses parties extérieures. Belgrad est la ville la plus industrieuse du pays et l'étape d'un transit considérable entre l'Autriche-Hongrie, Constantinople et Salonique. A proximité, la villa princière de Toptchider mérite d'être visitée pour son parc, sa pépinière, son verger et ses treilles. — La ville la mieux bâtie de la Serbie occidentale est *Chabatz*, 7, sur la Save. Au sud *Valjévo*, 3, sur la Kolubara, dans une riante vallée, a la plus grande foire du pays et *Oujiza*, 3, que les Turcs compa-

raient à La Mecque pour sa situation dans un cirque de montagnes, sur un petit affluent de la haute Morava serbe, est riche en mosquées au milieu desquelles domine un rocher avec le couronnement d'un château flanqué de tours. Près de *Karanovatz*, résidence de l'évêque d'Oujiza, sur l'Ibar un peu au-dessus de son confluent avec la Morava serbe, se trouve le couvent de Zitcha, dans l'église byzantine duquel on couronnait les anciens rois de Serbie, et à une journée de marche plus au sud celui de Stoudenitza, avec une plus belle encore qui renferme le tombeau d'Étienne I Neeman, du XIIe siècle. *Krouchevatz*, la capitale des tsars du palais desquels on y voit encore des restes, nous rapproche plus bas de la Morava serbe, qui s'unit en aval au nord-est avec la bulgare, par un défilé dont le dernier promontoire porte les ruines du château historique de Stalatj, que célèbrent les chants nationaux. — A l'ouest de *Jagodina*, 5, sur la Levatchka, tributaire de la grande Morava, *Kragoujevatz*, 6, sur la Lepenitza, avec le konak où résida longtemps le prince Milosch, un arsenal, une fonderie de canons qu'alimente le charbon de terre du cercle voisin de Tchouprija, une grande fabrique d'armes et un moulin à poudre, est resté la place d'armes centrale de l'intérieur, au sud-est du Roudnik, où les rois serbes du moyen âge faisaient exploiter des mines de fer, de cuivre, de plomb et d'argent, ainsi que frapper leur monnaie.

Au nord sur le Danube, en aval de Belgrad, *Smederevo* ou Semendria, 5, au confluent de la Jessava avec ce fleuve, dans un district de collines riche en vignobles et en mûriers, d'où partit le signal de l'insurrection en 1806, fait une grande exportation de porcs. Démolie pendant la guerre de l'indépendance, cette ville a été rebâtie en entier et se distingue par sa belle église de Saint George, surmontée de cinq coupoles. Au delà de la Morava *Pojarévatz*, 7, plus connue sous le nom de Passarowitz par le traité de 1718, se fait remarquer par un grand parc et le haras princier du voisinage; le village de *Goloubatz*, par la ruine d'un château serbe à un kilomètre de la Clissura du Danube, où l'île de Poretch, près de *Milanovatz*, qu'il ne faut pas confondre avec *Gorni-Milanovatz*, au sud du Roudnik, est le centre de la pêche du *som* ou grand esturgeon. A *Maidanpek*, sur le Pek, près d'une grande caverne de stalactites, et à *Koutchaïna*, dans les vallées latérales de l'ouest, on exploite des mines de cuivre, de fer et de plomb. Plus au sud il faut mentionner le vaste couvent fortifié de Manassia, sur la Ressava au milieu d'une prairie, et vers Jagodina le plus petit mais tout pareil de Ravanitza, avec une église à cinq coupoles : tous les deux du XIVe siècle; puis vers le Timok, au pied du magnifique rocher pyramidal de Rtanj, jaillissent les eaux thermales de Banja, les plus fréquentées de la Serbie. Mais la curiosité principale de cette partie si pittoresque et si intéressante de la contrée, ce sont, à l'issue supérieure de la gorge du Timok, qu'y suivait une route militaire romaine, dans le bassin de Zaïtchar, limitrophe de la Bulgarie, les murailles et les tours de porphyre très bien conservées de l'imposant camp romain de Gamzigrad. — Au sud-ouest *Alexinatz*, sur la rive droite de la Moldava bulgare, tant qu'elle marquait encore de ce côté la frontière, était comme la clef de la Serbie.

Les villes principales des 4 districts nouvellement annexés du sud-est sont, à l'est de cette rivière, sur la Nischava et au point de croisement de plusieurs routes, à 520 mètres d'altitude dans un bassin très fertile, *Nisch* ou Nissa, 13, l'une des anciennes capitales de la Serbie et la patrie de Constantin le Grand,

avec une citadelle, une cathédrale imposante, beaucoup de mosquées, une synagogue et quelque industrie; plus haut sur la même rivière, dans une vallée bien cultivée, *Pirot*, 8, communiquant avec Sofia par un défilé très praticable, dont les sites égalent, en beauté sauvage, les gorges dans lesquelles s'engouffre l'Isker naissant, ainsi que les plus renommées des Alpes suisses et françaises; à l'ouest *Prokoplje*, 3, sur la Toplitza, affluent de gauche de la Morava bulgare, puis en remontant celle-ci vers le sud, *Leskovatz*, 10, ville industrieuse qui fait le commerce du chanvre, et au nord-est d'Uskub *Vranja*, 8, avec des usines de fer et des fabriques d'armes.

§ 4. — La Tchernagora (1)

Principauté souveraine.

Le domaine de la Montagne Noire, le Monténégro, comme on l'appelle communément à l'exemple des Vénitiens, se bornait naguère à un nœud des Alpes illyriennes complètement séparé, d'une part, des bouches de Cattaro et de l'Adriatique par la queue effilée de la Dalmatie autrichienne, et, de l'autre, de la principauté serbe par la double rangée de montagnes qui forme le couloir de la vallée du Lim, tributaire de la Drina, maintenant aussi militairement occupé par l'Autriche. Le traité de Berlin, en arrondissant le territoire monténégrin et lui adjugeant vers le sud, au pied des montagnes, la majeure partie des rivages du lac de Scutari, avec le district d'Antivari sur l'Adriatique, en porta la superficie d'environ 4,660 kilomètres carrés, d'après M. Gopcevic, à 9,475, suivant un nouveau calcul planimétrique, et le chiffre de population de 185,000 habitants à près de 300,000, parmi lesquels M. Gopcevic compte 34,000 musulmans et 18,000 catholiques (2). Mais les Albanais s'étant opposés à la cession des petits districts de montagne de Plava et de Gusinjé au sud-est, le Monténégro en a été dédommagé par une extension de sa nouvelle souveraineté sur le littoral de l'Adriatique par delà le port de Dulcigno jusqu'à la Bojana, l'émissaire du lac de Scutari, où la frontière n'est toutefois pas encore

(1) Voir Ch. Yriarte, *Les bords de l'Adriatique et le Monténégro*, Paris, 1876. — H. Delarue, *Le Monténégro*, 1862. — X. Marmier, *Lettres sur l'Adriatique et le Monténégro*, Paris, 1854. — G. Wilkinson, *Dalmatia and Montenegro*, 2 vol. London 1845. — Paic et Scherb, *La Tchernagora*, Agram, 1851, en allemand.

(2) Les déclarations officielles ne présentent qu'un total approximatif de 236,000 habitants, de la religion grecque orthodoxe à l'exception de 4,000 catholiques romains et d'un nombre égal de musulmans.

définitivement arrêtée. Il y a donc lieu de faire une réserve pour les petites variations que ce remaniement doit entraîner.

Compris, sous la latitude de la moyenne Italie, entre les montagnes de l'Albanie, de la Bosnie, de l'Herzégovine et de la Dalmatie, dont le district côtier qu'il vient d'acquérir continue le littoral vers le sud-est et lui procure une issue longtemps désirée sur la mer, le Monténégro se trouve aujourd'hui dans de meilleures conditions pour satisfaire à ses besoins matériels, en même temps qu'à l'intérêt de son indépendance et de sa sécurité. Les grands piliers de son groupe de montagnes calcaires sont des sommets de 2,700 à 2,850 mètres (v. p. 376) : au nord, les pyramides dolomitiques du Dormitor; à l'est, le dôme puissant du Kom. Dans ce groupe, on distingue un massif occidental, de structure alvéolaire comme celle du plateau de l'Herzégovine, séparé de même du littoral dalmate par le faîte des Alpes Dinariques. C'est la véritable forteresse monténégrine, labyrinthe inextricable de cavités, de ravins, et d'arêtes, de fissures remplies de couleuvres et de trous, lavés et creusés par les eaux pluviales qui, à l'exception de peu de ruisseaux et des nappes temporaires ou même permanentes de quelques petits lacs, fuient souterrainement et ne rejaillissent en sources vives que sur les bords du bassin maritime de Cattaro. On ne parvient à gravir les escarpements de ces montagnes que par d'affreux sentiers à gradins, qui contournent les rochers, côtoient des précipices et ne sont connus que des Tchernagorsques. Sur la roche âpre et nue, jonchée de pierres roulantes, où ne poussent que des broussailles et des arbrisseaux, dont le plus utile est le sumac, chèvres et moutons trouvent seuls de quoi brouter. On n'y sème et récolte que la pomme de terre, introduite en 1786.

Les vallées à l'est de la Zeta, par lesquelles les chaînes de Bosnie joignent celles d'Albanie, sont plus accessibles, plus fertiles et plus boisées, bien que dominées par des cimes d'élévation majeure. Cependant les forêts de leurs pentes ont perdu beaucoup de leur ancienne épaisseur. Le chêne, le hêtre, le houx, le pin sauvage et le noyer en constituent les essences principales. Ces vallées, connues sous le nom de Berda, et les petites rivières qui en découlent comme la Moratcha, avec la Zeta, et ses autres tributaires, s'inclinent vers le poissonneux lac de Scutari, dont la nappe se déploie du nord-ouest au sud-est, sur une étendue de 33 kilomètres en longueur avec une largeur moyenne de 11, entre la plaine cultivable du pied des montagnes de l'intérieur et le prolongement de la

chaîne dalmate, qui le sépare de l'Adriatique. La frontière traverse le lac près de l'îlot de Gorica Topal et vient d'être avancée sur l'autre bord au sud-est jusqu'aux alluvions du lit tortueux de la Bojana, sur laquelle le droit de libre navigation a été reconnu au Monténégro jusqu'à la mer.

La Tchernagora, dont les sommités frappent l'œil par leurs teintes grisâtres ou même blanches, n'était pas primitivement la Montagne Noire, mais, comme on le verra tout à l'heure, celle des chefs noirs (*Tchernoï*) ou chefs de proscrits, épithète du langage imagé de l'Orient, également attribuée à George le Noir de Serbie, Radou le Noir de Valachie, etc. Les Monténégrins, frères des Uscoques, ne sont en effet que les descendants de Serbes qui, pour se soustraire à l'oppression turque après le désastre de Kossovo, se réfugièrent dans la partie la plus impénétrable et la plus désolée de l'ancien duché slave illyrien de Zenta, où, resserrés dans un cercle de plus en plus étroit par la conquête ottomane, ils parvinrent néanmoins à se constituer en tribu et à sauvegarder leur indépendance, en se vouant à une vie de privations et de combats perpétuels. Comme ils s'étaient placés au XVIIe siècle sous la protection de Venise, la Porte, après que le traité de Passarowitz eut strictement limité les possessions illyriennes de la république de Saint-Marc, voulut s'en prévaloir pour réduire à la condition de tributaires ces montagnards insoumis. Non seulement elle ne réussit pas à les forcer dans leur retraite, mais on les vit souvent, sous l'empire de la nécessité de pourvoir à leur existence, prendre l'offensive à leur tour pour le recouvrement des vallées adjacentes et le pillage du pays d'alentour. Il en résulta, durant plusieurs siècles, des luttes acharnées qui ne discontinuèrent pas jusqu'en 1878.

La tribu serbe des Tchernagorsques avait d'abord été gouvernée par des princes indigènes quand, en 1516, George, dernier des Tchernoï, abdiqua en faveur du métropolitain ou vladika de Cettigne. Depuis lors elle vécut sous un régime théocratique et, à partir de 1697, cette dignité resta dans la famille encore régnante de Niégosch, de même que l'office du gouverneur qu'on lui avait adjoint dans celle de Radonitch. Mais en 1832 ce dernier fut aboli et en 1851, après la mort du vladika Pierre II, qui s'était déjà inféodé à la Russie comme son père du même nom, leur successeur Danilo, séparant de nouveau l'autorité spirituelle du pouvoir temporel, prit le titre de prince ou gospodar avec l'agrément de

l'empereur Nicolas. Ayant péri par accident en 1860, il fut remplacé par son neveu, le prince Nicolas ou Nikita, qui donna une nouvelle constitution au pays et y introduisit un nouveau code.

Dans leurs innombrables conflits avec les Turcs, les Monténégrins avaient toujours réussi à maintenir par le fait l'indépendance du pays, bien qu'elle n'eût pas reçu formellement la sanction diplomatique de l'Europe. En 1806, ils repoussèrent à la fois la domination française et l'occupation autrichienne. En septembre 1862 cependant, poursuivis par Omer-Pacha jusqu'au cœur de leurs montagnes, ils durent reconnaître dans le traité de paix de Cettigne la suzeraineté du sultan, mais sans obligation de tribut, avec la promesse de se renfermer dans les limites de la ligne de démarcation tracée par une commission mixte en 1859. Les hostilités n'en recommencèrent pas moins avec la même opiniâtreté et plus de succès au mois de juillet 1876, et depuis le congrès de Berlin a déclaré souveraine la principauté monténégrine agrandie, à peu près aux mêmes conditions que la Serbie, sa sœur.

L'état de guerre presque incessant dans lequel les Monténégrins vivent depuis des siècles a produit un type de vigueur martiale, d'humeur belliqueuse et de mœurs d'une barbarie primitive comme en Europe il ne se rencontre plus aujourd'hui que chez les peuplades des monts Illyriens. Le Tchernagorsque est grand, fort et agile, hardi, violent et batailleur, mais grave dans sa tenue, sobre et hospitalier. Il a le teint hâlé, la chevelure brune et soyeuse, coupée ras sur le devant de la tête couverte du fès rouge, mais débordant en petites boucles sur la nuque, la moustache relevée d'un air menaçant, une belle denture et la perception des sens de la vue et de l'ouïe d'une extrême finesse. Il se chausse d'opanques et porte, sous sa chemise grossière, une ample culotte bleue à la turque, attachée aux reins par une écharpe en laine bariolée, ainsi qu'un pardessus en bure blanche, festonné et garni de boutons noirs, avec de larges manches à parements bleus, que remplace chez les riches ou dans le costume de fête une veste sans manches, de velours vert, rouge ou noir, brodée ou même bordée de petites fourrures. Une espèce de plaid frangé, en laine ou en poil de chèvre, la *strouka* de couleur brune ou rouge et noire, jetée sur l'épaule gauche, sert de couverture aux deux sexes. Le luxe de l'habillement des femmes, astreintes de bonne heure à des travaux pénibles qui font tort à la beauté, consiste dans une camisole, aussi brodée de laine ou d'or, un tablier en tapisserie et des anneaux, bagues et colliers multiples

en métal, aux oreilles, aux doigts et au cou. Les fiancées et jeunes mariées y joignent une coiffe agrémentée de pièces de monnaie pendantes et carillonnant comme un chapeau chinois. Le poignard ne manque pas plus à leur ceinture qu'une paire de grands pistolets, le handjar ou coutelas turc, la boîte à munitions et la blague à tabac, avec le briquet, à celle des hommes, dont la longue carabine albanaise complète l'armement et la pipe turque, le *tchibouk*, charme l'oisiveté domestique.

Dans l'intérieur des cabanes on ne trouve, autour de l'âtre, que des nattes de jonc grossières pour le gîte et un mobilier des plus rudimentaires. Les repas se composent de mouton rôti ou fumé (*castradina*), de menu poisson salé, de galettes de maïs, de fromage et d'œufs, avec du raki ou du slibovitz.

Peu religieux, quoique fortement imbus de superstitions comme celle du loup-garou, les sauvages monténégrins, pour lesquels la croix est moins un signe de piété que le symbole de la haine du croissant, n'étaient aussi que trop portés au talion de famille à famille, avant que la sévérité draconnienne des nouvelles lois pénales, qui concluent à la fusillade pour tous les crimes et délits graves indistinctement, fût parvenue à mettre un terme aux vengeances héréditaires autorisées par l'ancienne coutume. Comme les Serbes, dont ils parlent l'idiome, ils accompagnent leur danse ou ronde, appelée *kolo*, de chants populaires ou héroïques et du jeu de la *gouzla*, espèce de guitare monocorde dont la boîte est surtendue de parchemin. Dans les combats, ils aiment à lancer à leurs ennemis des défis de paroles, comme les héros d'Homère, et portent aussi loin que possible le mépris de la mort ; mais, grands coupeurs de têtes, ils n'ont souvent, malgré toute leur intrépidité, inspiré que de l'horreur au monde civilisé par d'exécrables habitudes de mutilation et de brigandage.

Il est vrai que la difficulté de subsister avec un fonds de ressources aussi maigre que celui de leurs âpres montagnes, qui souffrent même du manque de bonne eau potable, et le défaut absolu de communications directes avec la mer portaient naturellement les Monténégrins à multiplier leurs expéditions guerrières et pillardes dans les campagnes moins déshéritées du pays d'alentour.

C'est la disette qui souvent les poussait à cultiver en armes les terres, à moissonner les champs et à enlever les troupeaux des voisins jusque sous le feu des forteresses turques. Elle n'a pas laissé de déterminer aussi des émigrations plus ou moins consi-

dérables, en divers temps, et tandis que d'une part l'arrivée incessante de nouvelles troupes d'Uscoques ou coreligionnaires fugitifs de l'Herzégovine et de la Bosnie ajoutait au malaise économique, de l'autre quelques milliers de Monténégrins sont allés se répandre au dehors, comme les Albanais, et prennent les mêmes états à Constantinople et dans les autres grandes villes du Levant, où ils se fixent de préférence. On en trouve même de petites colonies disséminées en Autriche et en Russie, à Alexandrie et jusqu'à San-Francisco.

On ne peut qu'applaudir à l'extension du territoire monténégrin au nord et au midi, sur les bords du lac de Scutari et de l'Adriatique. Elle fait disparaître les anomalies toujours menaçantes d'une situation précaire et rend possible la substitution d'un développement d'activité régulière, pacifique et fructueuse aux équipées spoliatrices du passé et à des conflits autrement interminables. L'humanité et la civilisation ne peuvent qu'y gagner.

Le seul élément étranger que l'on rencontre à côté du Serbe dans la Tchernagora, ce sont de petits groupes de Tsiganes, ne différant de la population monténégrine que par le métier, pour lequel cette dernière professe un superbe dédain, bien qu'ils lui soient indispensables comme forgerons, serruriers et arquebusiers. Néanmoins elle les tient à l'écart et ne se mêle point avec eux. Tous les Tchernagorsques appartiennent à l'église grecque orthodoxe. Leurs fêtes les plus respectées sont Noël, les Pâques et celle de la résurrection de Lazare, au lendemain du dimanche des Rameaux. On compte, en outre, de 18,000 à 24,000 catholiques romains chez les Kutchi, tribu qui habite à l'est de la Moratcha, et dans les districts méridionaux plus récemment annexés, où le Monténégro doit avoir gagné en sus de 34,000 à 40,000 sujets mahométans. Les uns et les autres sont d'origine albanaise pour la plupart. La pleine et entière liberté des cultes a également été stipulée en leur faveur.

La principauté comprend 8 anciens districts ou nahiés, dont 4 appartiennent à la Tchernagora proprement dite (1) et 4 à la Berda (2), c'est à dire au pays situé à l'est de la Zeta; plus 5 nou-

(1) A savoir Katounska, Rietchka, Tchernitchka et Ljechanska, avec une superficie totale de 1,735 kilomètres carrés, dont 28 du lac de Scutari, et 91,500 habitants, d'après le capitaine Gopcevic.

(2) A savoir Bielopavlitchka, Piperska, Moratchka et Vasojevitchka, avec une superficie totale de 2,962 kilomètres carrés et 88,500 habitants, d'après le même.

veaux districts, détachés de l'Herzégovine (1), et 3 albanais, riverains du lac de Scutari et de l'Adriatique (2). Les nahiés se composaient d'une quarantaine de tribus ou clans (*plemena*), constituées elles-mêmes par la réunion d'associations familiales (*brastvos*), semblables à celles de la ci-devant frontière militaire illyrienne de l'Autriche, et réparties entre près de 400 bourgades, villages ou hameaux. On appelle *glavar* le chef d'une tribu; un ancien préside chaque brastvo et tout chef de famille est qualifié de gospodar. Toutes ces communautés tiennent des réunions publiques, pour s'entendre sur leurs affaires d'intérêt local et procéder aux élections. Chaque groupe d'habitations a son église ou chapelle et il existe en outre des couvents, mais dont plusieurs ne renferment plus de moines. La montagne noire possède aussi maintenant un séminaire théologique, à Cettigne, et quelques écoles.

Le gouvernement de l'État est fondé sur un mélange de coutumes démocratiques, patriarcalement féodales et autocratiques. Depuis que le spirituel y a été transféré à un archevêque métropolitain, on peut le définir, quant au temporel, une monarchie absolue héréditaire, dans laquelle la primogéniture masculine a fini par être adoptée comme règle de l'ordre de succession (3). Au temporel, le prince réunit tous les pouvoirs entre ses mains et gouverne avec un cabinet, aujourd'hui formé d'un président, ministre de sa maison ainsi que de la justice, et de quatre autres chefs de départements pour l'extérieur, l'intérieur, les finances et la guerre. On a institué aussi une haute-cour de justice de 4 membres et transformé le sénat en un conseil d'État de 18 membres, outre les présidents. Ce dernier est chargé de la préparation des lois, rendues au nom du prince seul, sur les décisions duquel les puissantes familles des voyvodes ou gouverneurs quasi-héréditaires des nahiés, sans former précisément une oligarchie privilé-

(1) Avec une superficie totale de 3,023 kilomètres carrés et 54,000 habitants.

(2) A savoir Spoutz-Podgoritza-Schabljak et Antivari, avec 755 kilomètres carrés, dont 146 du lac de Scutari, et 38,000 habitants. L'étendue et la population du troisième, Dulcigno, sont encore indéterminées.

(3) Le prince Nicolas Ier Pétrovitch Niegosch, né le 7 octobre 1841 et marié depuis 1860 à la princesse Milène Pétrovna, fille du sénateur Pierre Vukotic, a de cette union 5 filles et 2 fils dont l'aîné, Danilo-Alexandre, naquit en 1871. L'écusson du Montenegro porte une aigle impériale au-dessus d'un lion passant. Le drapeau est rouge, blanc et bleu. Il existe 3 ordres princiers : celui de Danilo I pour l'indépendance du Montenegro et deux plus anciens, dont la fondation remonte au vladika Pierre II, ceux de la Maison de Saint-Pierre et de l'Oblica d'or.

giée, et la skoupchtina ou convocation des chefs de tribus et anciens, exercent cependant aussi une influence proportionnée à celle dont ils jouissent dans les districts qu'ils représentent. Tout le pays étant d'ailleurs organisé militairement, les commandants de tout grade sont en même temps administrateurs civils et juges, ayant droit en cette qualité à une part dans les amendes qu'ils infligent.

Par le fait tous les Monténégrins, depuis l'âge où ils deviennent capables de porter les armes, sont soldats et tenus de servir tant qu'ils restent valides. Aussi n'y a-t-il de force permanente que la centurie des gardes du corps montés et panachés du prince, dits *perjaniki*. Pour l'armement général le pays est divisé en 5 circonscriptions militaires, auxquelles sont préposés autant de brigadiers, faisant l'office des anciens sirdars et gonfaloniers (porte-enseigne), sous le commandement en chef du prince. L'armée ou milice embrasse ainsi toute la population mâle, répartie en centuries ou compagnies de 100 hommes (*tchetas*). Les compagnies d'un même district, lorsqu'il n'y en a pas moins de 6 ni plus de 11, ne forment qu'un seul bataillon; on ne dédouble ce cadre que dans les districts où le maximum d'effectif est dépassé. En cas de guerre, la formation des brigades et des divisions ou corps expéditionnaires se règle sur le besoin. Le Monténégro parvient ainsi facilement à mettre sur pied jusqu'à 20,000 hommes, bien armés et pourvus d'une artillerie dont les pièces ont été en partie enlevées aux Turcs. Il disposait naguère de 80,000 fusils et 82 canons, dont 56 rayés, sur lesquels le manque d'artilleurs ne permit toutefois d'en employer activement que 24. Les garçons reçoivent des armes dès leur dixième année et les femmes mêmes sont requises pour aider aux travaux de fortification. Il n'y a pas de cavalerie organisée, mais au besoin les villages des plaines peuvent fournir 3,000 cavaliers bien montés.

A défaut de publications officielles, l'état des finances ne peut être évalué qu'approximativement. On estime les recettes annuelles à environ 445,000 florins (soit un million de francs), dont 125,000 provenant des impôts directs, 20,000 des couvents, 200,000 du monopole des sels et 100,000 des droits sur le tabac et les spiritueux. Il paraît qu'en outre les domaines du prince rapportent annuellement environ 40,000 florins (près de 100,000 francs), auxquels viennent s'ajouter une liste civile de 6,000 ducats (35,000 florins) et une rente de 80,000 roubles, servie par la Russie à titre d'indemnité pour des pertes de territoire essuyées par les Monté-

négrins en Dalmatie, par suite de leur alliance avec l'empereur Paul. La France et l'Autriche ont temporairement aussi fourni des subventions. C'est de même avec de l'argent russe que fut payée une dette contractée par le Monténégro en 1876.

Les travaux de la paix n'ont tenu jusqu'à présent dans la vie de ce petit pays qu'une place très secondaire. Le pâturage des hauts plateaux, un peu d'agriculture, toute parcellaire avec l'extrême division de la propriété du sol, et la pêche, en forment l'objet. On récolte dans les vallées et les plaines de l'avoine et de l'orge, du maïs, du seigle et un peu de blé, du tabac, du vin et des fruits, de l'ail, des oignons et des légumes. L'éducation du ver à soie, introduite par le prince Danilo, a donné de bons résultats, et celle des abeilles n'est pas non plus sans importance. Avec cela on sale et fume du poisson et de la viande. L'exportation n'atteignait encore jusqu'à présent, année par année, qu'une valeur d'environ 2 millions de florins (de 4 à 5 millions de francs) en brebis et chèvres, salaisons pour la marine de Trieste et de Venise, fromage, miel, laine et peaux, sumac et scottono ou bois de teinture noir, poudre insecticide, graine de ver à soie, glace, etc. Ces produits sont échangés principalement contre de l'huile, du sel et du riz, des effets d'habillement, des armes et des munitions. Il y a cependant un moulin à poudres dans le pays même. Cattaro en Dalmatie, où conduit de Cettigne en zigzag un chemin carrossable récemment établi, que l'on met cinq heures à parcourir, est avec Budua, petit port voisin sur l'Adriatique même, le marché principal du trafic des Monténégrins, qui trois fois par semaine en visitent le bazar, où ils ne sont admis pourtant que sans armes. Cette route est la seule de la Tchernagora qui, du côté du lac de Scutari, n'est accessible que par la vallée de la Tchernitza, un des petits tributaires de ce dernier. Il y a cependant un service de postes et un de télégraphes, avec 11 bureaux et 444 kilomètres de lignes, qui dépendent aujourd'hui tous les deux du ministre de l'intérieur à Cettigne.

Pour la construction éventuelle de routes ou d'un chemin de fer dans les districts nouvellement annexés à son territoire, le Monténégro devra s'entendre avec le gouvernement autrichien, qui s'est aussi réservé l'exercice de la police maritime et sanitaire sur toute la partie du littoral dont la principauté a obtenu la cession. Le Monténégro ne pouvant, aux termes du traité de Berlin, y avoir qu'un pavillon et des bâtiments de commerce, ses eaux resteront fermées aux navires de guerre de quelque nation que ce soit. Il

est tenu d'adopter lui-même la législation maritime en vigueur dans les ports dalmates, tandis que l'Autriche-Hongrie de son côté s'engage à accorder sa protection consulaire au pavillon marchand de la principauté monténégrine.

C'est par *Niégosch*, 4, berceau de la maison régnante et commune principale du faîte de la chaîne de bordure maritime gravie par la route mentionnée de Cattaro, que celle-ci mène en descendant à l'est au chef-lieu *Cettigne*, 2, bourgade de cent à deux cents maisons basses groupées autour d'un couvent fortifié de l'an 1485, au fond d'un ancien bassin lacustre, à l'altitude de 1,137 mètres. Elle est le siège du prince, qui réside dans un bâtiment d'un étage à 30 croisées de façade, du métropolitain et de tout le personnel du gouvernement. Le couvent, qui renferme le trésor de la couronne, sert en même temps de cathédrale et de prison. Sur une hauteur escarpée se dresse la tour ronde que l'on garnissait autrefois de têtes coupées. A Cettigne se trouvent aussi l'imprimerie de l'État, l'école principale et une bonne hôtellerie. — *Rjeka*, l'ancien chef-lieu, dont le couvent fut au XVIe siècle le refuge des princes monténégrins, sur la Tchernitza, qui fournit en abondance l'oukliva, espèce de sardine, n'est qu'à trois heures de chemin au sud-est; tandis qu'il y a neuf lieues de distance de Cettigne au fameux couvent forteresse d'Ostrog, taillé à mi-hauteur dans les flancs d'un rocher surplombant de 250 mètres d'élévation, dont les cavités n'ont d'autre accès qu'un étroit sentier facile à défendre — La petite forteresse de *Niksitch*, 2, au sud-est du défilé de Douga, et *Grahovo* au nord-est, où la frontière remonte aujourd'hui la Tara, tributaire de la Drina, appartiennent à des vallées qui dépendaient de l'Herzégovine et ont été le théâtre de combats sanglants avec les Turcs. — A l'est de Cettigne et au nord du lac de Scutari, le bourg fortifié de *Podgoritza*, 3, sur la Ribnitza, est la principale des conquêtes monténégrines. Sur l'Adriatique, la principauté a gagné deux anciennes places vénitiennes, origine dont témoigne encore l'architecture de leurs édifices délabrés, *Antivari* ou Bare, 3, avec une citadelle et un port de guerre en ruines à proximité, des plantations d'oliviers et des marais salants, ainsi que plus récemment, vers la Bojana et au bord de la mer même, *Dulcigno*, 3, qui fait aussi le commerce et la pêche. La première, une des stations du Lloyd autrichien les plus fréquentées de la côte, présentait en 1873 un mouvement de sortie de 197 bâtiments à vapeur et 64 petits caboteurs à voiles. On signale un grand mouvement d'émigration dans la population albanaise des trois places annexées.

CHAPITRE IV

LA TURQUIE D'EUROPE ACTUELLE.

§ 1. — L'ensemble de l'empire ottoman (1).

Même après les grandes pertes de territoire qu'il a faites, l'empire turc est encore aujourd'hui, la Russie ne touchant au midi qu'à la mer Noire, la plus étendue des dominations riveraines du grand bassin de la Méditerranée. Il lui reste en effet :

	ÉVALUATIONS APPROXIMATIVES en partie conjecturales. kilomètres carrés.		habitants.
1° En *Europe* (v. p. 403) :			
Possessions immédiates............	186,900	avec	4,958,000
Roumélie orientale................	35,387	—	816,000
Bulgarie..........................	63,865	—	1,965,000
Total................	286.152	—	7,739,000
2° En *Asie* :			
Possessions immédiates............	1,889,055	—	16,133,000
Samos, principauté tributaire	550	—	38,000
Total................	1,889,605	—	16,171,000
3° En *Afrique* :			
Vilayet de Tripoli................	1,033,350	—	1,010,000
Vice-royauté d'Égypte..	2,987,000	—	17,400,000
Régence de Tunis.......	116,348	—	2,100,000
Total................	4,136,698	—	20,510,000
Total général........	6,312,455	—	44,420,000

Par le fait cependant cette puissance, entamée et affaiblie de tous côtés, est, malgré les chiffres imposants qu'elle présente encore, plus apparente que réelle. De la vaste domination égyptienne la Porte ne retire qu'un tribut modique; sa souveraineté

(1) Voir le dernier atlas de Stieler, pl. 14.

de pure forme sur la Tunisie se réduit à l'investiture du bey par le sultan, et la Tripolitaine, presque aussi éloignée, comprend trop d'éléments nomades et insoumis pour être d'une valeur appréciable comme possession directe. L'influence politique et commerciale de l'Angleterre, de la France, de l'Italie même sur ces contrées africaines, prime largement celle qui peut encore y dériver de l'autorité religieuse du padichah. Nous avons déjà vu plus haut ce qu'il faut penser des liens qui rattachent, nominalement et diplomatiquement, les deux Bulgaries émancipées à leur suzerain. En Asie même l'empire est aussi divisé, aussi miné et encore plus ruiné que dans la péninsule européenne. Qu'étaient, sans remonter à une plus haute antiquité, Antioche sous les Césars romains, Bagdad, Alep et Damas sous les califes, ainsi que tant de cités florissantes de l'Asie mineure, et que sont-elles aujourd'hui? L'élément turc, qui fournit la grande majorité des troupes régulières et irrégulières avec lesquelles la domination ottomane ne se maintient péniblement que par la force, n'est chez lui que dans l'intérieur de cette vaste province d'Anatolie sur presque toutes les côtes et îles de laquelle prédominent les Grecs. A l'est les Arméniens, que la Porte se montre aussi impuissante à protéger contre la tyrannie de ses propres gouverneurs que contre les déprédations des Kourdes, non moins rebelles à son pouvoir, dans leurs montagnes, que menaçants pour la Perse sur la frontière, se trouveront bientôt aussi réduits à ne plus espérer de salut que de la conquête du reste de leur patrie par les Russes. Les provinces méridionales, l'Assyrie (Al Djezireh) et la Babylonie (Irak-Arabi), la Syrie avec la Palestine et les villes saintes d'Arabie ne sont pas des pays turcs foncièrement, mais appartiennent à l'élément arabe comme l'Égypte qui, sans l'intervention armée de l'Europe, les eût réunies sous la domination de Mehemet-Ali, après la bataille de Nezib du 25 juin 1839. D'ailleurs nombre de peuplades comme les Maronites protégés de la France, les Druses, les Nosaïris et les Metoualis des montagnes du Liban, ont leurs chefs propres, et les Bédouins du désert sont en réalité aussi indépendants de la Porte que les Kourdes. Sur tous ces nomades d'Asie, au nombre de plus de deux millions, son pouvoir n'est que fictif, et la convention du mois de juillet 1878, par laquelle, en cédant l'île de Chypre à l'Angleterre, elle stipula pour ses possessions de l'Asie mineure le protectorat britannique, contient l'aveu de sa faiblesse.

Ainsi, la question turque serait-elle résolue en Europe, tout

porte à croire qu'elle ne tardera pas à se rouvrir tout aussi brûlante en Asie.

Mais revenons aux provinces européennes.

§ 2. — Le reliquat de la Turquie d'Europe (1).

En attendant le règlement de l'extension de frontières que l'Europe a pris l'engagement moral de procurer à la Grèce, la Porte, abstraction faite de la Bosnie, de la principauté bulgare et de la Roumélie orientale, qui ont changé de régime, retient encore sous son administration directe, dans la péninsule et l'archipel, la majeure partie de la Roumélie, comprenant plus de la moitié de la Thrace et toute la Macédoine, une partie de la Vieille Serbie ou Rascie, la Haute Albanie et la Basse ou Épire, toute la Thessalie, la grande île grecque de Crète ou Candie, avec ses satellites, et dans les parages septentrionaux de la mer Égée les îles de Thasos, de Samothrace, d'Imbros, de Lemnos et de Hagio-Strati. Malgré l'absence de données positives sur la superficie et la population de ces provinces, considérées dans leurs limites actuelles, on peut affirmer que, dans l'ensemble, elles ne représentent pas moins d'un territoire de 3,400 milles carrés géographiques, avec environ 5 millions d'habitants.

Voici comment, sur la base des évaluations du consul autrichien Sax pour le district métropolitain de Constantinople, de celles d'un almanach officiel de 1871 pour le sandjak de Novibazar et des calculs de M. Jakchitch pour les autres provinces, se répartit approximativement ce dernier chiffre :

Pachaliks ou sandjaks.	Anciennes provinces correspondantes.	Chrétiens.	Mahométans.	Juifs.	Population totale; âmes.
Dist. métropolitain (littoral d'Europe et îles des Princes.........	Thrace.............	450,000	250,000	35,000	735,000
Andrinople............	Thrace.............	452,000	273,000	14,000	739,000
Salonique.............	Macédoine..........	690,000	559,000	10,000	1,259,000
Novibazar.............	Rascie.............	80,000	90,000	—	170,000
Kossovo...............	Vieille Serbie et Haute Albanie...........	333,000	510,000	1,000	844,000
Scutari...............	Moyenne Albanie....	90,000	78,000	—	168,000
Janina................	Basse Albanie.......	316,000	206,000	4,000	526,000
Tirhalla..............	Thessalie...........	208,000	33,000	—	241,000
Candie................	—	234,000	38,000	3,000	275,000
Iles septentrionales...	—	41,000	2,000	—	43.000
Totaux................		2,894,000	2,039,000	67,000	5,000,000

(1) Voir le dernier atlas de Stieler, planches 56 et 57.

Les Turcs proprement dits forment à peine la moitié de la population musulmane. Ils habitent surtout les grandes villes et, en groupes plus ou moins compacts, une partie des campagnes de la Roumélie, ainsi que plusieurs districts au nord-ouest, à l'ouest et au sud de l'Olympe, dans l'intérieur de la Thessalie principalement autour de Larisse. Les 850,000 Arnautes sont les maîtres dans la haute et la basse Albanie, mais aussi très répandus dans la Rascie ou Vieille Serbie et la Macédoine, sur le versant oriental de leurs montagnes. Le reste de cette population se compose de descendants des familles bulgares, serbes et grecques pareillement converties à l'islamisme et que, dans un centre de croisements perpétuels tel que la capitale du Bosphore, il devient de plus en plus difficile de distinguer des Osmanlis; puis de Tatares et de Tcherkesses, d'Arabes et d'Africains. Les Tatares servent encore principalement de courriers et de cavaliers d'escorte; les nègres et les eunuques, de domestiques et de gardiens du harem.

Les Grecs, au nombre de près d'un million dans la Turquie d'Europe, peuplent toutes les îles, presqu'îles et côtes de la mer Égée, de celle de Marmara et du Pont-Euxin même depuis l'issue du canal de Constantinople jusqu'à l'embouchure du Kamtchyk. Prépondérants en Thessalie, ils ont aussi beaucoup fait avancer leur langue dans le sud de l'Épire. On les trouve en outre disséminés partout et, comme nous l'avons dit page 396, mêlés à tous les genres d'affaires, mais surtout occupés de jardinage et d'industrie, de la pêche et de la navigation, dans laquelle ils excellent.

Environ 1,200,000 Bulgares, complément de leur nation, forment la masse de la population agricole de l'intérieur de la Roumélie, depuis la baie de Bourgas à l'est jusqu'à la Vieille Serbie, au Skardagh et au lac d'Ochrida à l'ouest. Quoique souvent en conflit avec les Grecs, ils n'aspirent pas moins que ceux-ci à l'affranchissement d'un régime qui ne satisfait à aucun de leurs besoins et ne se fait sentir à eux que comme un joug. Il n'y a plus de Rasciens sous la domination ottomane que dans le sandjak de Novibazar et la Vieille Serbie albanaise, ainsi que dans la haute Albanie à l'est et au sud du Skar, autour de l'extrémité septentrionale du lac d'Ochrida. Les Zinzares (v. p. 391) sont le plus nombreux sur les deux revers du Pinde, les Albanais de la religion grecque dans la basse Albanie et les Guègues catholiques romains dans les montagnes du pachalik de Scutari et le voisinage du Monténégro. La population franque est concentrée presque tout entière à Constantinople et à

Salonique, les seules grandes villes de la Turquie d'Europe avec Andrinople et celles où vivent aussi le plus d'Arméniens et de Juifs, ces derniers le moins nombreux en Albanie. Les plus errants sont les Tsiganes (voir aussi page 388.)

Si les Osmanlis ne forment pas plus du cinquième de cette population, ils comptent, de l'autre côté des détroits, dix millions de frères et ils ont imprimé une partie de leur cachet à tous les musulmans des pays dont ils sont les dominateurs. Là où il n'y a pas eu trop de mélange, le type du peuple conquérant est resté presque invariablement le même dans la masse, tant en Asie qu'en Europe, où il s'est pourtant conservé le moins pur, y ayant subi plus directement l'influence du contact avec la civilisation européenne. Les Turcs, à part la classe gouvernante, la plus mélangée quant aux origines et très corrompue, sont droits et honnêtes, dignes et graves dans leur maintien, bienfaisants et charitables entre eux, hospitaliers, quoique d'un abord froid et remplis au fond de dédain pour le ghiaour, d'une grande bravoure et violents jusqu'à la cruauté quand la colère les emporte ; mais indolents d'habitude, et même paresseux, ils mettent leur bonheur dans la béatitude des sens et d'une contemplation oiseuse qui porte au sommeil des facultés et les rend esclaves de préjugés invétérés, ainsi que très superstitieux. Appréciant fort la commodité, ils ont peu de goût pour les voyages et n'entreprennent volontiers que celui de la Mecque, commandé par la religion, qui oblige chaque croyant de le faire au moins une fois dans sa vie. Trop imbus du sentiment de leur dignité pour se permettre de danser eux-mêmes, les danses exécutées devant eux par des femmes et les éclats d'une musique bruyante doivent être comptés cependant parmi leurs divertissements favoris. Ils aiment le café, les sorbets, toutes les douceurs et les parfums, les fleurs, le repos à l'ombre d'un platane, les fontaines jaillissantes, le bain, le narghilé et le tchibouk, auxquels la cigarette tend néanmoins à se substituer de plus en plus, l'opium et les boissons enivrantes, malgré la défense du Coran, qui leur interdit expressément l'usage du vin.

Nous pouvons nous dispenser d'entrer ici dans des détails sur le costume. On sait combien les Turcs et tous les Orientaux y affectionnent le chatoiement des couleurs, le luxe des châles, des joyaux et des pierreries, mais surtout des diamants et des turquoises, ainsi que celui des armes, des aigrettes, de la sellerie et des chaussures de maroquin brodées. Le turban vert cependant n'est permis

qu'aux imans qui maintiennent la prétention de descendre du prophète. Toutes ces splendeurs des Mille et une Nuits ne se manifestent d'ailleurs que dans l'opulence d'un petit nombre. Dans le monde officiel même la magnificence et le pittoresque de l'ancien costume ont disparu, avec l'adoption presque générale du fès rouge et du paletot ou de la tunique de drap bleu foncé, à col droit avec une seule rangée de boutons, tenue pour l'uniformité de laquelle Alex. Dumas père a trouvé un terme de comparaison bizarre, mais caractéristique. En somme pourtant le peuple turc est un de ceux qui ont le moins changé depuis des siècles et tranchent encore aujourd'hui le plus sur notre monde occidental. Cela tient surtout à la fixité des institutions religieuses desquelles est dérivée toute son organisation morale et sociale, qu'elles immobilisent en quelque sorte (v. p. 393 à 395).

Le Coran permet à chaque Turc de prendre quatre femmes légitimes ou *khadynes*, s'il a les moyens de les nourrir, au sultan même d'en épouser huit, qui, légalement, doivent être de condition servile; il ne pose même pas de limite au nombre de concubines ou odalisques dont il peut plaire en outre au mari de peupler son harem. Cependant nous n'insisterons pas davantage sur les funestes effets de la polygamie qui, par des raisons économiques déjà indiquées, ne se font réellement sentir que dans la haute classe. Dans les conditions inférieures on est bien obligé de s'en tenir à une seule femme et il n'y a même, assure-t-on, pas plus de mauvais ménages que chez les chrétiens. Le jeune musulman se marie en général dès l'âge de dix-sept ou dix-huit ans; c'est de lui qu'on attend la constitution d'une dot ou un présent pour la fiancée, dont il est censé faire l'achat, et la répudiation de l'épouse n'est admise que sur une décision judiciaire. Le pire, c'est que les mœurs condamnent les femmes à une réclusion absolue. Elles ne sortent qu'enveloppées comme des fantômes de draps blancs et de capuchons, qui dissimulent toutes les formes et couvrent tout le bas du visage jusqu'aux yeux, ou dans les véhicules d'un aspect fort original dits arabas, qui sont traînés par des bœufs et fermés par des rideaux. Entre elles-mêmes il n'y a pas d'autres réunions que dans les maisons de bains. Avec une telle séquestration de la plus belle moitié du genre humain, les peuples d'Occident d'origine aryenne ne différeraient peut-être pas beaucoup des Turcs, bien que ceux-ci paraissent dérivés d'une autre souche. En effet, le turc ou osmanli est un idiome ouralo-altaïque, plus ou moins

modifié cependant par l'influence de l'arabe, qui lui a prêté son alphabet, du persan et d'autres langues encore; mais sa littérature, pauvre en comparaison de l'arabe et de la persane, ne comprend, en dehors de la branche théologique de l'interprétation du Coran et de sa jurisprudence, que des poètes, nombreux mais presque tous servilement attachés à leurs modèles, des historiens, dont les récits ne sont pour la plupart que d'arides chroniques, et de simples traducteurs. Dès l'origine, l'éducation de la race turque a été dirigée vers la guerre d'une manière bien plus exclusive que celle des Arabes et des Persans, et quand ils se sont trouvés arrêtés par la force des choses, dans leur marche conquérante, ils ont encore gardé l'esprit du commandement, mais aussi, en s'affaissant de plus en plus sous la double influence du sensualisme et du fatalisme, complètement perdu dans ce marasme le talent d'organisation nécessaire pour conserver ce qu'ils avaient acquis.

Même dans leurs constructions les Turcs visent peu à la solidité. A l'exception d'un soubassement en pierre, leurs maisons sont presques toutes en bois et d'un seul étage. De là la fréquence et les vastes ravages des incendies. Aux fenêtres fermées par des grilles en joncs (*moucharabis*) et à la toiture en auvent s'y joint d'ordinaire un kiosque, pavillon en dôme percé de fenêtres presque à jour de trois côtés, que nous leur avons emprunté pour l'ornement de nos jardins. On appelle *konak* une maison plus spacieuse à deux étages, soit particulièrement, dans les provinces et districts, l'habitation d'office du gouverneur; *jali*, toute maison de campagne ou villa, et sérail, un palais, celui du sultan par excellence. Toute grande maison turque est divisée par un long corridor en deux appartements, celui des hommes, où l'on reçoit, et le gynécée ou *odalyk*, au-dessous duquel se trouvent les étuves, la cuisine et l'office. Le mets capital des repas est le pilau ou mouton cuit avec du riz, du jus de tomates, du safran et des épices. La volaille, les fruits, les confitures et les pâtisseries non plus n'y manquent. Le porc est regardé comme immonde. La liqueur la plus commune est le raki. On ne sert que des cuillers, la viande se mangeant avec les doigts. Il se fait, même dans le peuple, une grande consommation de glace ou de neige réfrigérante, que l'on apporte à Constantinople de l'Olympe de Bithynie et dont la vente forme l'objet d'un monopole très lucratif du sultan.

Dans les harems, non seulement chaque femme légitime, mais chaque concubine, a sa chambre et son service distinct de femmes blanches et de négresses. Le kapudji ou concierge veille

sur la porte de la maison, ordinairement fermée, et devant laquelle un bloc de pierre sert de marche-pied aux cavaliers pour monter en selle. L'intérieur est chauffé au moyen d'un brasier suspendu ou grand bassin en cuivre poli. Le plus souvent de simples couchettes, que l'on improvise tous les soirs avec des matelas rouges, tiennent lieu de lits. Des arabesques et ornements multicolores, de beaux tapis, nombre de coussins, les tentures des portières et des nattes dominent dans le luxe d'ameublement oriental. Des mots sopha, divan, canapé, les deux premiers sont turcs et le dernier persan. Cela ne veut pas dire cependant que les grands, à l'exemple des ambassades et des riches Grecs et Arméniens, dont les maisons sont montées à la française, ne commencent pas aussi à rechercher et à s'approprier l'usage et le confort des plus brillants mobiliers de Paris, non moins que ses toilettes.

Les bazars ne consistent généralement qu'en longues allées voûtées, avec ou sans arcades. Aux coins des rues et sur les places un assez grand nombre de fontaines publiques, abritées contre le soleil par des espèces de kiosques, parfois avec le relief d'une décoration de marbre ou de bronze, d'arabesques et de sentences inscrites, facilitent aussi les ablutions. Les khans ou caravansérails, ne comprenant en général qu'une vaste cour entourée d'un portique, de salles nues, de hangars et de magasins pour les voyageurs, leurs bêtes et leurs marchandises, que l'on y reçoit et garde moyennant une faible rétribution, mais sans en prendre autrement souci, ne frappent en partie que par leur étendue. A Constantinople chaque nationalité de l'empire a le sien. Les gargotes sont établies dans des échoppes ouvertes, à l'arrière desquelles on ne parvient à se procurer, dans un sombre réduit, que des brochettes de mouton grillé, de la galette grossière, un sorbet ou un verre d'eau. Une partie des cafés, décorés de colonnettes à la devanture et suffisamment garnis de tapis et de coussins sur l'estrade du pourtour, ont meilleure mine. Des musiciens grecs, des chanteuses, avec accompagnement de mandoline ou de tambourin, et des conteurs s'y produisent devant une galerie de consommateurs parfaitement silencieux.

Le style des mosquées de Constantinople et de toute la Turquie d'Europe, différentes d'aspect de celles de l'Égypte et de la Syrie, est en général modelé sur le byzantin de Sainte-Sophie. Les grandes ou *djamis*, ont quatre, les autres seulement deux minarets, tourelles de deux ou trois étages finissant en pointe, avec de petits balcons du haut desquels le muezzin appelle les croyants cinq fois

par jour à la prière. Les riches mosquées sont le plus souvent précédées d'une grande cour à portiques, au milieu de laquelle jaillit une fontaine pour les ablutions, et entourées de plantations d'arbres, de bains, de khans pour les voyageurs et d'asiles pour les pauvres, de petits cimetières et d'un *turbeh*, chapelle sépulcrale du sultan fondateur, dont on y voit le catafalque, surmonté d'un turban et éclairé par un grand cierge. C'est dans les mosquées que sont gardés aussi les dépôts de fonds appartenant à des voyageurs ou à des orphelins. Une multitude de chapelles, carrées ou octogones, les *santons*, érigés en l'honneur de cheïks ou saints, sont des lieux de pèlerinage.

Les ablutions, la forme des exercices de piété et les postures à prendre pendant la prière sont rigoureusement prescrites. Le dîner après la seconde prière, celle de midi, est suivi de la sieste du kèf. La retraite du chef de la maison dans son harem clôt la soirée. De plus un vrai Turc porte toujours sur lui toute sorte d'amulettes et un rosaire, dont les 99 grains en bois de santal, partagés en trois séries, représentent le même nombre d'attributs d'Allah, spécifiés par son prophète.

La chronologie des musulmans se fonde sur l'ère de l'hégire (*hedjra*) ou retraite de leur prophète Mahomet de la Mecque à Médine, date qui en marque le commencement à la nuit du jeudi au vendredi 16 juillet de l'année 622 après Jésus-Christ. Comme ils comptent par mois lunaires, 539 de leurs années n'en forment que 521 de celles de notre calendrier, et l'année mahométane courante 1298 répond jusqu'en novembre à l'année solaire grégorienne 1881. Le coucher du soleil marquant l'accomplissement de la douzième heure chez les Turcs, les horloges et montres ont besoin d'être réglées chaque jour en conformité. Le jour sanctifié est le vendredi; en outre, les 13, 14 et 15 de chaque mois sont regardés comme propices. Le ramadan ou mois du carême tombe en août. Le grand beïram, par lequel il s'y termine, et le petit beïram de 4 jours en octobre, commémoration du sacrifice d'Abraham, sont les deux fêtes religieuses dont la célébration se fait avec le plus d'éclat et de solennité.

Les Ottomans, tant que dura le prestige de leur puissance, trouvèrent beaucoup d'imitateurs de leur costume et de leurs usages parmi les autres populations, même chrétiennes, de l'empire. Ayant déjà fait mention du rôle échu sous cette domination aux Albanais et aux Grecs (voir pages 395 et 396), nous pouvons réserver pour

la suite ce qu'il reste encore à dire de l'un et de l'autre de ces peuples.

§ 3. — Constitution religieuse, administrative et sociale de l'empire ottoman.

Le padichah et sa cour. — Son gouvernement. — Les bureaux turcs. — Les oulémas. — Tribunaux, clergé et enseignement de la vieille Turquie. — Les biens vakoufs. — Le patriarcat grec et le régime des autres cultes. — Gouvernement des provinces et régime des communes. — État social. — Les capitulations. — Exposé général de la situation critique de l'empire.

L'empire turc est encore par le fait une monarchie absolue, théocratique et héréditaire dans la descendance masculine de son fondateur Osman. L'empereur, padichah ou grand seigneur et sultan successeur des califes, n'y est pas seulement le chef de l'État mais aussi reconnu par tous les Sounites comme le représentant du prophète et le chef de sa religion(1). Le droit de primogéniture n'a pu s'établir jusqu'à présent. D'après la tradition, c'est le plus âgé des princes de la dynastie impériale, majeurs avec leur quinzième année, qui succède, à moins qu'une révolution de palais, une déposition ou parfois un meurtre n'intervienne et ne supprime la compétition ouverte ou éventuelle(2). La sultane mère ou validé, est après son fils, le sultan régnant, la personne la plus

(1) A ses titres viennent se joindre ceux d'Iman ou Émir el Mouslemin, prince des Croyants et de Khakhan on khan des khans. A l'ancienne qualification de Sa Hautesse a été substituée, dans le langage diplomatique, celle de Majesté impériale.

(2) Le sultan actuel Abdoul-Hamid, 35e souverain de la dynastie ottomane, né le 22 septembre 1842, est le deuxième fils du feu sultan Abdoul-Medjid et petit-fils de Mahmoud II. Il a remplacé le 31 août 1876 son frère aîné Mourad V, qui avait été, trois mois auparavant, élevé au pouvoir à la place de son oncle détrôné feu Abdoul-Aziz, mais dont l'état mental entraîna aussi la déposition. L'empereur régnant a trois fils, nés de 1870 à 1878 et portant le titre d'effendis, ainsi que ses 5 frères cadets et ses 4 neveux, sans compter les princesses sultanes, en partie mariées à de hauts fonctionnaires.

L'écusson, vert avec le croissant d'argent, est entouré d'une peau de lion et surmonté du turban, orné d'une plume de héron, ainsi que de deux lances avec des queues de cheval flottantes. Le drapeau, rouge et blanc, contient aussi trois croissants sur champ bleu.

Il y a 4 ordres, de plusieurs classes chacun, fondés sous les derniers règnes : le Nischan-Iftikar ou ordre de la Gloire de 1831, le Medjidié de 1852, l'Osmanié de 1861 et l'ordre du Mérite de 1879. Le sultan confère en outre des médailles militaires d'argent, des sabres et des caftans d'honneur.

élevée en rang de l'empire et jouit comme telle d'un douaire de 8,400,000 piastres turques de revenus annuels. Parmi les femmes du sérail impérial, les Assekis, celles qui ont donné un fils à leur seigneur et maître, sont aussi favorisées d'un logement particulier et d'une dotation régulière (*pachmaklik*), tandis que la troupe des simples odalisques, en majeure partie Circassiennes ou du Caucase, sont soumises à l'autorité d'une gouvernante que le sultan choisit parmi ses favorites retraitées.

Le sérail ou palais, c'est-à-dire la cour du sultan, à laquelle étaient attachées non moins de 12,000 personnes, sous les prédécesseurs de Mahmoud II, qui la réduisit considérablement, absorbe, avec sa domesticité toujours encore très nombreuse, un douzième au moins du budget, la liste civile figurant sur celui de 1879-80 pour non moins de 108,640,500 piastres (de 22 1/2 centimes). La cour comprend les maréchaux aides de camp généraux, le maréchal du palais, un grand chambellan, le grand maître des cérémonies et drogman du divan impérial, les pages, les écuyers et l'intendance du palais, ainsi que les secrétaires et les référendaires, les imans ou chapelains, le trésorier et le médecin du sultan. Le kizlar-agassi ou chef des eunuques noirs, avec le titre d'Altesse, et celui des ennuques blancs, le kapu-agassi, y sont encore préposés au département féminin. C'est un foyer d'intrigues perpétuelles, dont on ne saurait se dissimuler la déplorable influence politique dans bien des cas.

Le sadrazam ou grand-vizir a été longtemps le plus haut fonctionnaire de la Sublime Porte ou du gouvernement politique et le chef suprême de toute l'administration de l'empire, en sa qualité de grand chancelier et de garde des sceaux. Mais, depuis le mois de septembre 1880, Saïd-pacha ne figure plus à la tête du cabinet ottoman qu'avec le titre de président du conseil des ministres. Ce conseil, dans lequel siège aussi le cheïkh el Islam, pareillement qualifié d'Altesse, sur la grande autorité duquel nous reviendrons tout à l'heure, se compose actuellement d'abord des 10 secrétaires d'État aux départements des affaires étrangères, autrefois celui du reïs-effendi, de la guerre, naguère le seraskiérat, et de la marine; de l'intérieur, de la justice, de la police et de l'instruction publique; des finances, des travaux publics et du commerce ainsi que de l'agriculture. Ses autres membres, ayant aussi rang de ministres et comme tels honorés des titres de mouchir et de vizir, sont le président du conseil d'État, formé en 1868, composé de 50 membres,

mi-partie musulmans et chrétiens, nommés par le sultan et répartis entre les 5 sections de l'administration générale, des finances, de la justice, de l'enseignement et du commerce, pour la discussion du budget et l'élaboration des projets de lois; puis le grand maître de l'artillerie et le chef de l'état-major général, ainsi que l'inspecteur général des vakoufs ou biens des mosquées.

Chaque ministre à portefeuille est également entouré d'un conseil et a pour adjoint un secrétaire général ou sous-secrétaire d'État (*moustechar*). Un des plus importants, c'est le grand conseil de justice, dit du *tanzimat* ou de l'organisation. Parmi les hauts fonctionnaires se rangent aussi le préfet et gouverneur de Constantinople, le directeur des postes et télégraphes, le directeur général des archives, le grand référendaire et le chef de la chancellerie du divan impérial, ou conseil intime des ministres, dans lequel se traitent notamment les affaires de la politique extérieure. Ce nom de divan ou chancellerie d'État, dans son acception la plus étendue, comprend même la généralité des offices de la plume, c'est-à-dire des bureaux, dans lesquels on distingue cinq rangs de fonctionnaires, dont le plus élevé correspond au grade de *ferik* ou général de division. Le titre plus vague de pacha, avec l'insigne d'une, de deux ou de trois queues de cheval, marquant le rang comme un emblème de l'ancienne vie nomade du peuple turc, s'applique à tous les grands officiers de l'ordre civil et militaire indistinctement. Les autres officiers supérieurs jusqu'au grade de major et les fils de pachas portent le titre honorifique de beys; les fonctionnaires de la magistrature et des chancelleries, celui d'effendis; les officiers des grades inférieurs, ainsi que les employés de l'administration et de la cour au-dessous de la 2e classe celui d'agas. Parmi les offices de l'administration centrale il faut mentionner aussi le bureau des traducteurs, formé en 1821 et devenu la pépinière principale de diplomates et d'administrateurs pour la Porte, et le collège sanitaire, assisté de délégués de toutes les grandes puissances et de la Grèce.

La nomination de tous les dignitaires et de tout le personnel du gouvernement et de l'administration dépend entièrement du caprice de l'empereur, qui n'est pas seulement le maître absolu de la direction du pouvoir exécutif, mais aussi la source de toute législation politique et administrative formant ce qu'on appelle le canoun (1).

(1) Ses décrets prennent des noms divers, suivant la forme dans laquelle ils sont

Nous renvoyons à la page 358 pour les plus importants des actes qui la constituent, du moins en théorie, depuis 1839, et auxquels il faut joindre la mention du code pénal et du code de commerce, promulgués le premier en 1840, le second en 1850. La plus récente de ces mesures, toutes combinées et arrêtées avec la prétention de fonder un régime de liberté et d'égalité d'impôt ainsi que de droits civils et politiques en Turquie, a été l'octroi par le sultan actuel de la charte du 23 décembre 1876. Elle établissait deux chambres, une de députés à élire pour 4 ans dans toutes les circonscriptions, à raison d'un par 50,000 Ottomans du sexe masculin, et un *sénat* de 60 à 63 membres, nommés à vie par le sultan lui-même et rétribués comme ceux de l'autre chambre. On pourrait d'après cela considérer la Turquie comme un empire représentatif et constitutionnel; mais ce simulacre de parlement, qui a tenu une session de près d'un an jusqu'au 14 février 1878, ne sera très probablement plus jamais réuni.

Ni le personnel administratif ni cette représentation fictive ne peuvent être regardés comme un frein de l'omnipotence des sultans. Le principal des obstacles qui les arrêtent dans l'exercice de leur pouvoir, ainsi que dans l'accomplissement de leurs plans de réforme, c'est l'immutabilité de la loi civile et religieuse, ou du *chéri*, ce sont les oulémas ou, pour mieux dire, l'*ouléma* (v. p. 394), le corps des ministres du culte et des docteurs ou jurisconsultes de cette loi, dont le chef est l'Ancien ou *cheïkh el islam*, autrefois communément désigné sous le nom de grand-moufti, le dignitaire le plus vénéré des musulmans. Sa nomination, il est vrai, dépend aussi du padichah, mais il est inviolable dans l'exercice de ses fonctions et, même après une destitution, sa fortune ne peut être confisquée. Son attribution propre et essentielle, c'est l'interprétation de la loi, sans qu'il soit lui-même ni prêtre ni magistrat. C'est lui qui reçoit du souverain, à l'avènement de celui-ci, le serment d'observer et de défendre la loi du prophète; on le consulte dans toutes les affaires importantes et ses avis écrits ou *fetvas* jouissent d'une grande autorité.

Le chéri se fonde sur le Coran, la Souna ou tradition orale des

rendus. On qualifie de *hatti-chérif* celui qui est revêtu de la sanction religieuse, de *hatti-houmayoum* ou simplement *hat* un moins solennel, d'*iradé* tout ordre souverain, de *firmans* les ordonnances concernant l'administration, de *bérats* les diplômes d'investiture ou autres, de *seneds* les conventions diplomatiques signées par un ministre et de *tanzimats* les réglements exécutifs.

sentences, faits et gestes de Mahomet, les déclarations, interprétations et décisions des quatre premiers califes, et le Kyas ou recueil des fetvas judiciaires émis par les imans fondateurs des quatre rites orthodoxes, dont le plus ancien, celui d'Abou-Hanifah, domine dans l'exercice du culte public chez les Turcs.

Dans l'ouléma, les *mouftis* sont les membres jurisconsultes adjoints aux conseils d'administration des ministères, ainsi qu'à ceux des provinces, districts, villes, etc. Le cheikh el islam nomme les juges des tribunaux supérieurs, sous la confirmation du sultan. Au sommet de la hiérarchie judiciaire fonctionne une haute cour de cassation et de dernier appel, tant pour l'Asie que pour l'Europe, sous la présidence du Kazi-Asker ou grand juge de Roumélie. Les mollahs ou juges d'appel des mevleviets dans les provinces ou sandjaks, les cadis dans les villes de chaque casa ou arrondissement, et des naïbs ou juges de paix locaux dans les nahiés, forment les trois instances ou degrés de juridiction subséquents du chéri, qui n'admet au témoignage que des musulmans. Tous ces juges n'étant pas rétribués par l'État, prélèvent eux-mêmes leurs émoluments sur les objets en litige, ce qui pousse directement à la prévarication. L'exécution sommaire est commise aux zaptiés ou gendarmes. Le manque de contrôle en fait de procédure judiciaire, les conflits perpétuels entre les ressorts et l'arbitraire des juges rendent d'ailleurs l'appel illusoire dans presque tous les cas, et, comme tout se traite en turc, les parties sont en réalité à la discrétion des interprètes ou drogmans, naturellement disposés à favoriser la plus offrante.

En dehors de cette hiérarchie fonctionnent aussi, il est vrai, des tribunaux jugeant d'après le tanzimat, qui admet les dépositions de témoins chrétiens. Ainsi chaque ville importante a un medjliz ou sénat municipal à compétence administrative et judiciaire, formé en partie de musulmans, en partie d'assesseurs chrétiens, nommés par les gouverneurs auxquels ils ne peuvent jamais se permettre de faire la moindre opposition. Il est présidé par le moudir ou administrateur de la commune dans les nahiés, par un defterdar ou receveur général, qui relève directement de la Porte, dans les villes capitales. Il y a en outre quelques tribunaux de commerce (tidjaret medjliz) et de police correctionnelle, de formation mixte. Ce même système a été appliqué, en 1847, à la création de tribunaux spécialement chargés de connaître des contestations en matière commerciale ou maritime et des affaires correctionnelles

entre musulmans et sujets étrangers, la Porte y nommant une moitié des juges et les chancelleries des ambassades l'autre moitié.

Enfin le sultan, dans la constitution de 1876, a témoigné d'excellentes intentions en décrétant l'inamovibilité des juges et la publicité des débats aux audiences des tribunaux, ainsi que l'institution d'une cour suprême de 30 membres, dont 10 sénateurs, 10 conseillers d'État et 10 autres à choisir parmi les présidents et magistrats de la haute cour déjà existante. La nouvelle cour aurait à juger les ministres, les membres de la précédente et toutes les personnes accusées de crimes de lèse-majesté ou d'attentats contre la sécurité de l'État. L'établissement d'une cour des comptes était aussi mis en expectative.

Le clergé, distinct du corps judiciaire, comprend les cheïkhs ou prédicants, les khatibs ou lecteurs, officiellement chargés de la récitation des prières publiques, et les imans proprement dits, qui célèbrent les mariages et les enterrements, circoncisent les enfants, pratique non commandée par le Coran, mais empruntée aux anciennes coutumes arabes. Ils ne s'occupent que du culte extérieur. Ces trois classes font partie de l'ouléma, mais non les muezzins ou crieurs des minarets et les kaïms, gardiens et servants des mosquées, ni même les fakirs ou derviches (pauvres), religieux de plusieurs ordres ou sectes, voués à l'extase et vivant les uns en communauté dans des couvents (tekiehs), d'autres en anachorètes, ou courant le monde. Les plus curieux sont les hurleurs et les derviches tournants, dont les danses frénétiques rappellent celles du culte païen de Cybèle. D'ailleurs les derviches non moins que les imans peuvent se marier et même changer d'état, sans qu'il en résulte le moindre scandale, le célibat ne jouissant d'aucune considération particulière chez les Turcs, qui se marient très jeunes.

La base de l'enseignement et de l'assistance publique, en Turquie, a été longtemps aussi toute religieuse. Aux grandes mosquées se rattachent en général des écoles supérieures ou médressés, des bibliothèques, des hospices ou imarets avec des cuisines et d'autres asiles pour les pauvres. Les médressés sont les pépinières de l'ouléma, des séminaires de théologie et de droit, dont le programme comprend en outre l'arabe, la rhétorique, la logique et la morale, accordée avec les principes de l'islamisme. Les élèves ou softas y sont admis, dès l'âge de 10 à 12 ans, à poursuivre un cours d'études qui dure de 10 à 15 et peut même se prolonger jusqu'à une période de 22 ans, selon les grades qu'ils ambitionnent, pour être ensuite

nommés imans, cadis ou mollahs. La vieille Turquie sous ce rapport est encore en plein moyen âge. Il n'en faut pas moins constater comme un signe du temps que de cette jeunesse attardée y partit, au fort de la crise qui précéda la dernière guerre, la première manifestation d'un élan de l'esprit public. Depuis 1847 le gouvernement s'est appliqué aussi à multiplier les mektebs, écoles gratuitement ouvertes aux enfants des pauvres, et même à en rendre la fréquentation obligatoire. On n'y apprend toutefois qu'à lire et à écrire, avec les premiers éléments de la grammaire turque et du calcul. D'autres écoles, peu nombreuses, les mektebi rouchdié pour les adolescents et pour les adultes, y ajoutent l'enseignement secondaire de l'arabe et du persan, de l'arithmétique et de la géométrie, ainsi que de notions de géographie et d'histoire (1). A Constantinople même, on a pris à tâche d'élever le niveau des études par la réorganisation des médressés de Mahomet II et de Moustapha III, érigés en académies pour les oulémas, par la création du collège de la sultane mère en 1850, ainsi que par celle d'écoles du génie militaire et civil, de l'école nautique de Khalki, de l'académie de droit inaugurée en 1870 et de l'école de médecine de Galata-Séraï à Péra, qui reçoit aussi des élèves chrétiens et juifs.

Les mosquées, avec tous les établissements d'instruction et de bienfaisance qui en dépendent, sont généralement des fondations pieuses, dotées en terres que l'on désigne sous le nom de *vakoufs*. Ces biens de mainmorte, longtemps regardés comme insaisissables, protégés par un code particulier et affranchis de tout impôt, sont immenses; d'après certaines évaluations, il paraîtrait même qu'ils comprennent plus du tiers, selon d'autres, près des deux tiers de toute la propriété foncière musulmane. Mais donnés à usufruit, très mal administrés et même en partie complètement négligés, on doute qu'ils aient jamais été d'un rapport annuel de plus d'une cinquantaine de millions de francs. Ce qui en a d'ailleurs

(1) En 1861, le ministère de l'instruction publique énumérait :

	ÉCOLES MAHOMÉTANES.		Nombre de maîtres.	Nombre d'élèves.
	gratuites et publiques.	autres.		
Dans la Roumélie, le district métropolitain et les îles...	4,398	423	4,500	140,000
Dans l'Asie turque.........	8,080	297	8,250	228,000
Totaux........	12,478	720	12,750	368,000

énormément favorisé l'extension, c'est qu'une multitude de tenanciers, afin de soustraire leur patrimoine aux exactions du fisc impérial, ne pouvaient mieux faire que de le constituer en vakouf et d'en réserver ainsi à leurs familles l'usufruit héréditaire, avec immunité d'impôt. Aujourd'hui, toutefois, le gouvernement turc est de plus en plus pressé par ses nécessités financières à poursuivre la suppression de cette franchise et la sécularisation des biens de mainmorte, au grand scandale des vieux croyants.

C'est par l'intermédiaire des chefs de chacune des églises ou communautés religieuses (*milels*) reconnues dans l'empire en cette qualité que la Porte communique avec ses sujets non musulmans(1).

Bien que le patriarche œcuménique ait beaucoup perdu de son influence sur les membres roumains et slaves de son église, celle qu'il a conservée non seulement comme le plus haut prélat de l'orthodoxie, mais aussi comme chef civil des communautés de sa nation, est encore très considérable. Il est désigné par un synode d'évêques et de laïques, avec le concours desquels il administre le budget religieux et décide souverainement en matière de foi. Le patriarcat de Constantinople embrassait naguère 108 éparchies ou diocèses, répartis entre des métropolitains, des archevêques et des évêques. Ses revenus dépassent de beaucoup ceux des trois autres patriarcats, qui ne comprennent ensemble que 40 diocèses, soit la province d'Antioche 20, celle de Jérusalem 16 et celle d'Alexandrie 4 seulement. Le bas clergé paroissial n'est pas tenu à la règle du célibat comme les nombreux moines des couvents grecs, qui fourmillent sur les revers des montagnes du Rhodope et de la Chalcidique, de l'Olympe et du Pinde. Les deux églises arméniennes ayant une organisation analogue possèdent aussi des vakoufs et des couvents; mais leurs prêtres vivent principalement du casuel. Les latins, comme les protestants, ne sont, quant au temporel, représentés auprès de la Porte que par un chef ou administrateur civil (*vekil*), nommé par cette dernière.

Les seules prélatures de l'église catholique romaine dans la Tur-

(1) Ces chefs sont Sa Béatitude le patriarche œcuménique, archevêque de Constantinople, au spirituel, et le grand logothète au temporel, ainsi que l'exarque bulgare, pour l'église grecque orthodoxe; les deux patriarches des Arméniens unis et non unis, dont le premier est qualifié de primat, un patriarche civil des Grecs unis, les chefs civils de la communauté latine et de la protestante; enfin le grand-rabbin (khakham-bachi) des Israélites : tous résidant de même à Constantinople.

quie d'Europe sont un patriarcat du rite latin à Constantinople et les deux évêchés d'Antivari-Scutari et de Durazzo, pour l'Albanie et pour la Macédoine. Du saint-siége de Rome relèvent en outre, indépendamment du clergé des Grecs et des Arméniens unis, les patriarches du rite latin de Jérusalem et d'Antioche, ainsi que les archevêques de Smyrne et d'Amadie en Mésopotamie; plus les prélats, de même obédience et revêtus des mêmes titres, qui d'Antioche, d'Alep et de Damas, de Tyr et de Sidon, de la Babylonie, de Mossoul et de Diarbékir, dirigent les Chaldéens et les Melkhites, les Syriens unis, les Syriaques et les Maronites du Liban. Ces derniers, n'ayant guère d'églises, d'écoles et d'hospices propres, dépendent principalement, pour le culte, des lazaristes ou prêtres de la mission, qui se sont appliqués en outre à multiplier en Syrie, comme à Constantinople, leurs établissements d'instruction et de charité.

L'école du patriarcat, la grande école normale de la nation à Constantinople, et le séminaire de Khalki, l'une des îles des Princes, sont les deux maisons d'éducation les plus importantes des Grecs orthodoxes dans la Turquie d'Europe. Leurs autres écoles supérieures, espèce de lycées fondés par l'initiative de particuliers dans la capitale et les provinces, où celles d'Andrinople, de Salonique et de Janina avaient un certain renom, ont beaucoup perdu depuis que les familles aisées préfèrent en général faire élever leurs enfants dans les écoles d'Athènes. Les Grecs n'en sont pas moins restés, avec les Zinzares et les Arméniens unis, l'élément de population le plus instruit de l'empire, et leurs communes, celles qui font le plus pour la propagation de l'enseignement, dont les filles ne sont pas exclues chez eux. Dans les riches maisons arméniennes, leur éducation est ordinairement confiée à des institutrices d'Europe, et l'on envoie les fils à Paris ou dans d'autres villes universitaires. Chez les Bulgares aussi le nombre des écoles primaires s'est accru, tandis que l'Albanie en est presque entièrement dépourvue et que celles des Juifs, beaucoup plus nombreuses, n'offrent encore qu'un enseignement tout primitif, débité dans leur vieux jargon espagnol (1).

Bien que l'art typographique, introduit en Turquie au siècle der-

(1) En 1861 on comptait 2,565 écoles chrétiennes, avec 3,122 maîtres et 138,400 élèves ainsi répartis :

A Constantinop'e, en Roumélie et dans les îles...	1 836	écoles avec	2,219	maîtres et	103,400	élèves.
Dans l'Asie turque........	729	—	903	—	35,000	—

nier, sous les règnes d'Ahmed III et de Sélim III, s'y soit répandu depuis, que le préjugé de la défense de toute reproduction du Coran sous cette forme ait été écarté et que l'on imprime aujourd'hui, à Constantinople, dans tous les caractères de l'Orient et de l'Occident, la presse périodique n'y est encore que naissante et il ne paraît guère, dans tout l'empire, qu'une trentaine de gazettes ou feuilles périodiques, officieuses ou officielles pour la plupart, sous le régime persistant de la censure, surtout dans la capitale et à Smyrne. Encore s'en publie-t-il plus en français, en italien et en grec qu'en langue turque; le reste en arménien, en bulgare, en arabe et en hébreu.

Le système du gouvernement provincial est encore celui des satrapies de l'ancien empire des Perses. Toutes les possessions immédiates de la Turquie sont partagées en eyalets ou vilayets, dont les gouverneurs généraux, investis du commandement militaire, portent le titre de *valis*. A la tête des sandjaks ou livas (districts), entre lesquels se divisent ces grandes provinces, sont placés des *moutessarifs* ou gouverneurs, ordinairement choisis parmi les pachas d'un rang moins élevé. Les casas ou arrondissements du degré suivant, administrés par des lieutenants-gouverneurs ou *kaïmakans*, sont subdivisés à leur tour en nahiés, cantons ou communes, à chacune desquelles est préposé un *moudir*. Depuis que la Porte a complété l'organisation de ses forces régulières et que l'accroissement des facilités de communication lui permet de correspondre plus directement avec les gouverneurs des sandjaks et de les mieux surveiller, les tentatives de ses lieutenants de s'ériger dans les provinces éloignées du centre, à l'exemple d'Ali, pacha de Janina, et de Mehemet-Ali d'Égypte, en grands feudataires quasi indépendants ne se sont pas renouvelées. Mais les montagnards de l'Albanie septentrionale, du Kourdistan et du Liban, qui ont conservé leurs chefs de tribus distincts, ne subissent que faiblement l'autorité du sultan et des pachas, et les Bédouins des déserts d'Arabie, de Syrie et de Libye sont presque insaisissables.

D'après un nouveau projet d'organisation provinciale, l'empire comprendrait 43 vilayets, dont 7 dans la péninsule et 2 embrassant les îles d'Europe, 24 l'Asie mineure et l'Arménie, 8 de langue arabe et 2 en Afrique. Ils étaient subdivisés en 143 sandjaks. Ces remaniements, toutefois, ne paraissent pas définitifs. Naguère, semble-t-il, il n'y avait même, indépendamment du vilayet métropolitain de Constantinople, qui est à cheval sur les deux rivages du bassin de

Marmara et relève immédiatement du ministère de la police, que 4 valis en Europe, ceux d'Andrinople pour le reste de la Thrace méridionale, de Salonique pour la partie orientale de la Macédoine et les îles adjacentes, de Kossovo, avec siège à Prischtina, pour la Vieille-Serbie ainsi que pour toute l'Albanie du Nord, et de Janina pour l'Albanie du Sud, la haute Macédoine et la Thessalie. En outre, la Crète et l'île de Samos forment des provinces jouissant d'un certain degré d'autonomie sous des gouverneurs chrétiens, comme la Roumélie orientale.

Les pachas et gouverneurs de tous les degrés sont assistés de conseils administratifs, où siègent avec eux le defterdar ou receveur principal, les mouftis, mollahs, cadis ou naïbs de la circonscription, et aussi, pour la forme, quelques autres membres musulmans ou non musulmans, que l'autorité supérieure choisit à son gré, sur une liste de notables, et dont elle n'a jamais à redouter la moindre contradiction. Comme il n'y a point de contrôle régulier, chaque chef d'administration, tant qu'il n'est pas révoqué, exerce, dans le ressort de sa province ou de son district, un pouvoir non moins absolu que l'est celui du souverain même qu'il représente, et la fréquence des mutations de personnes n'a généralement pour effet que de pousser encore davantage ces despotes au petit pied à des exactions spoliatrices, dont leurs administrés n'ont aucun moyen de se garantir.

Quant à la gestion des deniers et des intérêts communaux, elle est attribuée, dans les villes comme dans les villages tant chrétiens que musulmans, à des conseils de primats, ou d'éphores chez les Grecs, annuellement élus, ainsi que les employés de la commune, par les membres de celle-ci. L'autorité provinciale n'exige de ces humbles organes qu'un certain concours dans la répartition des impôts directs. Le maire ou kodjébachi a aussi quelques attributions locales d'arbitre et d'officier de justice. Ce qui est très significatif, c'est qu'il n'y a pas en Turquie de communes rurales mixtes. Elles sont toutes nettement séparées d'après les nationalités et les confessions, qui, dans les villes, se groupent de même en paroisses distinctes et dans des quartiers différents.

La société musulmane est, sous le niveau du despotisme oriental, une des plus égalitaires qui existe, chacun y pouvant arriver du jour au lendemain, par la faveur du sultan ou des grands, de la condition la plus infime à un rang des plus élevés. A l'exception du pouvoir héréditaire de chefs des tribus guègues chez lesquelles s'est conservé le régime patriarcal d'un état de barbarie primitif,

et de la noblesse purement titulaire de ce qui reste des familles, presque toutes appauvries, de princes fanariotes et de comtes grecs de création italienne, il n'y a pas de distinction de naissance en Turquie. La religion et la loi continuent cependant d'en marquer une par le fait, entre les musulmans, les tebahs ou sujets mécréants qui formaient naguère la rayah, et les esclaves.

L'islamisme étant demeuré la religion de l'État et le turc la langue officielle, les promesses si souvent faites aux chrétiens de l'empire, depuis 1839, n'ont pu être qu'incomplètement et très faiblement tenues. Les Osmanlis, comme dominateurs, se sont maintenus en possession de toutes les fonctions politiques, constituent la force armée et, ce qui est pire, ont conservé l'influence prépondérante dans l'ordre judiciaire. Des Grecs et des Arméniens n'arrivent qu'exceptionnellement à de grands postes dans la diplomatie et l'administration proprement dite, où ils ne sont représentés plus largement que dans les emplois inférieurs. Malgré la défense du commerce d'esclaves par la Porte en 1856, il n'a pas cessé de s'exercer pour le besoin des harems. Il est curieux cependant, avec l'arrivage continuel de noirs d'Afrique dans les ports turcs, qu'ils ne s'y multiplient guère. On sait que la condition serve est, en Orient, relativement adoucie. L'esclave mère d'un enfant reconnu par son maître, devient libre à la mort de celui-ci. La loi musulmane fait un devoir du bon entretien des esclaves et défend d'attenter à leur vie, de les maltraiter ou de les surcharger de travail. Elle admet divers modes ou degrés d'émancipation et ne met aucun obstacle à l'affranchissement complet. Aussi n'y a-t-il pas en Turquie moins d'exemples d'affranchis portés aux plus hautes fonctions que jadis sous les empereurs romains et byzantins.

Ce sont les Francs ou Occidentaux dont les personnes et les biens sont le mieux garantis dans l'empire ottoman par les capitulations de leurs gouvernements avec la Porte. Elles ont eu pour point de départ le traité conclu avec elle par François I[er] contre Charles-Quint en 1535. Les Anglais et les Hollandais furent, en 1599 et 1612, les premiers qui suivirent l'exemple de la France. Mais auparavant déjà les Vénitiens avaient, par intervalles, obtenu du Grand Turc la permission de continuer leur trafic avec les échelles du Levant. Ces capitulations, souvent renouvelées et dont le bénéfice s'étend aussi à l'Égypte et aux États barbaresques, assurent aux sujets et protégés de chaque puissance le privilège de n'être soumis qu'à la juridiction de eurs mbassades et consulats respectifs. De-

puis lors, les droits du tarif des douanes ont été généralement réglés en Turquie, de concert avec les puissances maritimes ou limitrophes, par des commissions mixtes formées *ad hoc* et sous forme de traités. Ce régime d'exception qu'il paraît nécessaire de maintenir, malgré ses inconvénients, tant que la Porte n'aura pas trouvé moyen de résoudre le problème, difficile pour elle, d'une organisation judiciaire offrant des garanties de lumières, de justice et d'impartialité suffisantes, a conduit à l'institution des tribunaux mixtes déjà mentionnés page 507, d'après le principe desquels fonctionne le tribunal de commerce de Constantinople. Aujourd'hui les Francs, et depuis 1873 aussi les Russes, peuvent acquérir des propriétés foncières en Turquie. Des gardes de police musulmans spéciaux, les *kavasses*, sont attachés à tous les postes consulaires et aux ambassades, parmi lesquelles celle d'Autriche avait le titre d'internonciature.

En général, les étrangers qui ont les moyens d'organiser eux-mêmes leur police de sûreté se meuvent très librement sur la terre ottomane, y étant protégés beaucoup mieux que les indigènes, par les agents officiels de leurs gouvernements respectifs, contre la brutalité des fonctionnaires turcs, dont les habitudes d'indolence les sauvent de tracasseries que la manie de réglementer et les excès de zèle bureaucratique ne leur épargnent pas toujours ailleurs.

Le plus grand des obstacles à vaincre en Orient c'est la force d'inertie. L'unique moyen d'en avoir raison c'est la bonne main, le fameux *bakschisch*, sans lequel il est le plus souvent impossible d'y rien obtenir, ni des particuliers ni de l'État, de ses dignitaires et fonctionnaires de tout rang, d'une partie des tribunaux et du clergé même, quoi que l'on sollicite, depuis le moindre service jusqu'aux concessions les plus importantes.

Il est vrai cependant que l'on trouve chez les Turcs plus de droiture et d'honnêteté que dans la population chrétienne; mais, en cherchant à se rendre compte de cette différence à leur avantage, il ne faudrait jamais perdre de vue que, se sentant les maîtres, ils éprouvent peu le besoin de mentir, tandis que la servitude et l'abaissement des caractères ont été de tout temps et partout une école de ruse et de dissimulation.

Le dernier démembrement de la Turquie n'a pu que rendre plus aiguë la longue crise qu'elle traverse. Avec la persistance des vieux préjugés musulmans, des exactions et des rigueurs tyranniques, l'animosité des populations chrétiennes contre leurs dominateurs

est restée la même; l'arbitraire et l'insécurité, le désordre et la pénurie financière n'ont fait qu'empirer le malaise. Des mesures comme la déportation de villages entiers de Bulgares en Asie Mineure ne sont pas propres à réconcilier les populations les moins insoumises avec leur sort, sous un régime impuissant à les protéger, d'autre part, en Arménie contre l'oppression de leurs gouverneurs et le brigandage des Kourdes, en Europe contre celui des Antartes du Rhodope et des Klephtes de l'Olympe, bandes grecques insaisissables dans les repaires de montagnes d'où elles infestent et rançonnent impunément la Macédoine et la Thessalie. Dans la partie illyrienne de la péninsule on ne peut aussi considérer que comme un symptôme grave l'influence de la ligue albanaise, la tendance commune des Guègues musulmans et catholiques à l'accroissement de leur autonomie. Par la substitution de l'autorité de ses propres chefs à celle des pachas turcs à l'ouest du Skardagh et dans la Vieille Serbie, ce mouvement menaçait de devenir contagieux pour les Tosques de la haute Macédoine et de l'Épire, où la Porte concentrait ses forces vis-à-vis de la Grèce, et celle-ci insistait pour la réalisation des promesses de la conférence de Berlin.

En attendant, la réforme intérieure poursuivie par les sultans est, encore aujourd'hui, très éloignée de l'accomplissement du programme de 1839. Mal secondés de la part de la jeune Turquie, plus familiarisée par son éducation européenne avec les apparences extérieures qu'avec le fond des principes de la civilisation moderne, ils ont attiré, avec plus ou moins de succès, au service militaire et civil de la Porte, nombre d'étrangers, Polonais et Hongrois, Français, Anglais, Allemands, etc., parmi lesquels des hommes tels qu'Omer-Pacha, puis Mehemet Ali (Détroit), tué à Djakova par les Albanais en 1878, ont même été revêtus de la dignité de mouchir, et beaucoup d'autres ont obtenu, sans changer de religion, le rang de pachas inférieurs. Plus récemment, sur la demande d'Abdoul-Hamid, des fonctionnaires prussiens ont été détachés à Constantinople pour y servir d'assistants auprès des différents ministères. Mais l'efficacité du concours des aides étrangers y dépendra naturellement toujours de l'appui qu'ils trouveront en haut lieu, pour surmonter la résistance active et passive des préjugés religieux et des intérêts contraires à toute innovation. Ce qu'il faudrait avant tout à la Turquie pour se sauver du naufrage, ce serait une détente militaire et fiscale qui lui permît de procurer quelque soulagement à ses sujets accablés de charges et d'impôts. Un

règlement prompt et satisfaisant de la question des frontières helléniques peut seul lui procurer un répit de quelque durée, sans la faveur duquel on ne voit plus par quel miracle elle se flatterait d'échapper à la fatalité qui l'entraîne (1).

§ 4. — Rapports économiques de l'empire ottoman.

Production du sol et industrie. — Viabilité, chemins de fer, postes, télégraphes et marine marchande. — Régime et mouvement du commerce et de la navigation. — Poids, mesures et monnaies. — Banque ottomane.

Avec les vices profonds du régime turc, la dépopulation croissante et le découragement qui l'accompagne, l'agriculture, dans presque tout l'empire, malgré l'exubérante fécondité du sol, est réduite à un état déplorable. L'oppression du cultivateur, les rapines et les exactions dont il a constamment à souffrir sont telles que chacun, dans les campagnes, craint de récolter plus qu'il n'est nécessaire à sa propre consommation. On n'y prospère du moins que si l'on parvient à cacher son aisance sous les dehors de la pauvreté. Mais les collecteurs de la dîme ont des yeux de lynx et le mode de fixation et de perception de l'impôt est des plus iniques. Après une estimation sans contrôle de la quantité des récoltes inspectées sur pied ou en gerbes, ils exigent du contribuable le payement en argent de la quotité dévolue au fisc sur la base du maximum des prix de marché atteints; mais le Trésor ne reçoit jamais qu'une partie du produit, dont le reste se fond dans les mains rapaces des intermédiaires.

La propriété musulmane libre (*mulk*) a ainsi de plus en plus tourné au simple usufruit des *vakoufs* (voy. p. 509), dont l'immunité fait retomber tout le poids de l'impôt sur les terres des sujets chrétiens, parmi lesquels les plus laborieux, sans contredit, sont les Bulgares et les plus intelligents les Grecs, dont l'habileté toutefois ne se manifeste pas seulement dans l'exploitation du sol, mais aussi dans la pratique de l'usure, qui concourt avec les procédés barbares de la fiscalité à la ruine du paysan. La difficulté des communications et le défaut absolu de sécurité ont aussi fait déserter complètement maintes campagnes. Il en résulte que, dans toutes les

(1) L'acceptation d'un nouveau tracé de frontière par le gouvernement grec et une première répression du mouvement guègue viennent de ramener des chances favorables à ce répit.

parties de l'empire, de vastes territoires des plus fertiles sont en friche. Si la production se maintient et continue d'alimenter l'exportation dans une certaine mesure, en dépit d'un régime inepte, ce n'est qu'à la faveur d'un heureux climat joint à la merveilleuse fécondité de terres qui n'ont même pas besoin d'engrais pour se parer des plus riches moissons.

En Turquie comme dans la région du Bas-Danube, la bouillie de maïs est la nourriture principale des cultivateurs. Le froment, le sésame et les autres graines oléagineuses s'exportent en partie. Du pavot on extrait l'opium. Des autres produits agricoles alimentant le commerce les principaux sont le tabac, le coton depuis 1860, la garance, l'anis, le cumin, le safran, la réglisse, les avelanèdes et la vallonée, qu'emploient les tanneurs. Les vallées de la Macédoine et de l'Épire, celle de l'Arta surtout, ainsi que les îles, fournissent des vins renommés et du raisin sec; l'archipel et les rivages de la mer Égée aussi de l'huile d'olive et des fruits du sud en abondance; les grandes plantations de rosiers et de mûriers, les feuilles qui servent à la production de l'huile de roses et à celle des cocons, dont Volo en Thessalie, Andrinople et Salonique, l'île de Candie comme celle de Chypre, Chios et les échelles de Syrie sont les centres et marchés les plus importants. On estime particulièrement les soies de Larisse et de Zagora.

L'animal de trait le plus en usage est le buffle. Dans la race bovine il n'y a lieu de distinguer que les bœufs à robe blanche de la Roumélie, où ils forment l'attelage préféré des arabas. De grands troupeaux de moutons, que les Albanais font paître au printemps dans la haute Macédoine et en Thessalie, prédominent partout avec les chèvres, dont le poil soyeux forme aussi un article d'exportation. Les meilleures laines sont celles de la Roumélie. On élève les chevaux avec soin, mais la race est loin de valoir l'arabe. La pêche des sangsues est affermée par le gouvernement.

Les Turcs ont pour la conservation des arbres plus de sollicitude que les Roumains et les Grecs, les Albanais et la plupart des Slaves de l'empire. Il existe encore dans presque toutes les provinces de belles forêts, desquelles on tire des bois de mâture, des poutres et des planches en fortes quantités. Mais elles sont aussi déjà menacées de destruction par l'incurie d'un gouvernement besoigneux, toujours prêt à permettre au plus offrant des coupes en plein, comme par exemple celles de l'Olympe, qu'elles finiront par dénuder entièrement.

La plupart des mines sont encore négligées. Après la production de fer du district de Samakow, cédé à la Bulgarie (voy. p. 463), il n'y a lieu de mentionner que celle du plomb de Gallipoli e de la Thessalie, avec le cuivre provenant de Tokat et d'autres parties de l'Asie turque. Même les riches houillères d'Héraclée, sur la Propontide, sont à peine exploitées et loin de suffire aux besoins de la marine turque.

L'industrie, assez variée et dont certaines branches asiatiques, telles que la fabrication des armes blanches de Damas, du satin de cette ville, des brocarts d'Alep et des velours de Bagdad, des camelots d'Angora, des toiles peintes de Trébizonde et des mousselines, dont le nom vient de Mossoul, jouissaient autrefois d'une grande célébrité, ne se maintient en partie, malgré ses procédés surannés, contre la concurrence européenne, qu'à la faveur de l'attachemen aux vieux usages. Les produits les plus estimés, même en Occident, sont les tapis turcs, dont les neuf-dixièmes s'exportent. Il se fabrique en outre, pour la consommation intérieure, du drap d'aba et d'autres lainages, ainsi que des tissus de soie, même pour chemises, en Roumélie et en Thessalie, diverses cotonnades, de la toile et des cordages de chanvre, des bas de laine, des cuirs pour semelles, du maroquin rouge, jaune et bleu d'azur, des vases en cuivre, des pipes et poteries en terre rouge, jaune et noire, des sabliers pour la mesure du temps, etc. Les ouvriers levantins ont aussi conservé de l'habileté dans la teinture, la sellerie, le travail d'ornementation des armes, l'orfèvrerie et la joaillerie. L'art mécanique est resté dans l'enfance, à tel point que l'usage des moulins à bras prédomine encore généralement dans les campagnes.

Le manque de fleuves navigables sur une certaine étendue ajoute à la difficulté des transports dans l'intérieur, où le trafic se concentre encore en grande partie dans les foires. La circulation des personnes et des marchandises en maint district, à défaut de chemins praticables, ne peut s'opérer qu'à dos de mulet ou de chameau. En Asie, c'est par caravanes que s'exerce encore principalement le trafic. On a commencé cependant, en 1835, à établir dans l'empire des routes et des services de poste, à l'aide des courriers tatares, ainsi que depuis une vingtaine d'années même à construire plusieurs chemins de fer.

L'étendue totale des lignes en exploitation dans la Turquie d'Europe, au sud des Balkans, est actuellement de 1141 kilomètres, dont 363 pour celle de la

Macédoine ou de Salonique-Uskub-Mitrovitza et le reste pour le réseau déjà mentionné de la Roumélie, comprenant le chemin de fer de Constantinople à Andrinople et à Philippople, continué à l'ouest jusqu'à Belova, avec ses deux dérivations de Koulleli à Dede-Agatch, sur la mer Égée, et de Tirnova à Jamboli, vers la partie orientale des Balkans.

Il existe de plus dans l'Asie Mineure trois lignes aux environs de Smyrne (231 kilomètres) et une d'Ismid à Scutari, vis-à-vis de Constantinople (43 kilomètres). Elles portent le total ci-dessus à 1415 kilomètres, en majeure partie construits par des compagnies européennes, l' « Impériale » et la « Générale », également chargées de l'exploitation.

D'après les projets admis et des conventions récemment arrêtées, il s'agit maintenant : 1° de relier la ligne de Constantinople à Jamboli par delà les Balkans, sur le territoire bulgare, à Jénibazar près de Choumla au chemin de fer de Varna-Roustchouk, ainsi que plus à l'ouest par Tirnova à Sistova, vis-à-vis de Zimnitza, qui deviendrait ainsi le lieu de passage du Danube; 2° de joindre la principale ligne rouméliote, à l'ouest de Belova, par Sofia et Vranja à la future ligne serbe de Nisch-Belgrad, qui franchira la Save à Semlin, puis par Uskub avec le chemin de fer de Salonique; 3° enfin de rattacher ce dernier par sa tête septentrionale de Mitrovitza à celui dont l'Autriche poursuit la construction en Bosnie. Il est à craindre seulement que les graves embarras de la Porte ne retardent encore l'exécution des travaux qui lui incombent.

Les lignes télégraphiques de l'État présentaient en Turquie, dès 1878, une longueur totale de 27,497 kilomètres, desservis par 417 bureaux, qui avaient transmis dans l'année 1,345,000 dépêches, dont 523,000 privées internes et 292,000 internationales. Les recettes, de 3,478,000 francs, n'ont couvert qu'une partie des dépenses (de 5,536,000). Les 429 bureaux de poste de l'empire avaient fait, en 1874, 3,764,000 expéditions, dont 2,439,000 de lettres et de cartes postales, 1,250,000 de journaux et 75,000 d'autres imprimés, ainsi que d'échantillons, moyennant une dépense de 2,320,000 francs couverte par 3,440,000 de recettes.

D'excellents ports (1), distribués sur une vaste étendue de côtes, y facilitent le mouvement des échanges par la navigation et ont de tout temps assuré une haute importance au commerce maritime des échelles du Levant. Cependant tout l'effectif de la marine marchande de l'empire n'était évalué, en 1878, qu'à environ 2200 bâtiments d'une jauge de 181,500 tonneaux, chiffre de moitié inférieur à celui de la Grèce. Elle ne comprend que 220 navires à voiles de long cours, jaugeant 34,500 tonneaux, et 11 bateaux à

(1) A savoir dans la Turquie d'Europe, en première ligne, Constantinople et Salonique; puis Gallipoli, Enos et Volo, sur le littoral asiatique de la mer Noire, Trébizonde; sur la côte occidentale et dans les îles de l'Asie Mineure, Smyrne, Chios, qui vient d'être presque entièrement ruinée par un tremblement de terre, Métélin et Rhodes; en Caramanie, Tarsous; puis en Syrie, Beyrouth, Ladakie, Saint-Jean d'Acre etc.

vapeur d'un port total de 3350 tonneaux. Les petits navires du cabotage et les barques de pêche sont construits sur les chantiers turcs à l'ancienne mode, les bâtiments de plus d'importance à l'étranger, dans les ports grecs en majeure partie. De même presque tous les équipages sont grecs.

Le mouvement d'entrée de la navigation de tous les ports de l'empire turc, dans l'année finissant le 1er mars 1879, s'élevait à un total de 180,373 navires jaugeant 19,513,500 tonneaux, dans lesquels celui de Constantinople figurait pour 7,021,000 tonneaux à lui seul. Il est vrai que tous les bâtiments qui traversent le Bosphore touchent aussi à la capitale. A l'ensemble du mouvement avaient participé 20,174 bateaux à vapeur de la jauge de 13,978,500 tonneaux. Les entreprises principales sont celles des paquebots anglais, français, autrichiens, italiens, grecs et russes, de Londres et de Liverpool, des Messageries nationales de Marseille et du Lloyd de Trieste, de la Trinacria et de la compagnie de navigation d'Odessa. La régularité avec laquelle ils desservent leurs lignes a largement profité au développement des relations extérieures de l'empire. Les services turcs et égyptiens qui sont venus s'y joindre n'inspirent qu'une médiocre confiance au commerce et aux voyageurs d'Europe, pour la sûreté. C'est le pavillon anglais qui prédomine ; le turc, en dehors du petit cabotage, ne joue qu'un rôle secondaire, même dans la navigation des ports du Levant.

Toute évaluation de l'ensemble du commerce extérieur de l'empire turc avec l'Europe, et à bien plus forte raison encore avec l'Asie et l'Afrique, doit paraître très hasardée. Dans l'almanach de Gotha la valeur des marchandises importées est estimée à 537 1/2 millions de francs et celle des produits exportés à 496 1/4 millions, en moyenne annuelle. La part de Constantinople figurait pour 248 millions dans le premier et pour 182 1/2 millions dans le second de ces chiffres. Les tableaux rédigés par la douane turque présentent toutefois des chiffres moins élevés, qui se réduisent à l'importation de 445 1/2 à 325 millions de 1873 à 1877, et à l'exportation de 267 1/2 à 215 1/2 millions de l'exercice 1873-74 au suivant.

Les principaux articles d'exportation sont, après les céréales et graines, le tabac, les soies, bourres, cocons et œufs de vers à soie, les laines et le coton, les peaux, les fruits et vins, l'opium et l'essence de roses, le maroquin et les tapis surtout, déjà nommés, le cuivre et l'écume de mer d'Anatolie, le miel et la cire, les éponges, etc. L'importation comprend des objets manufacturés de toute es-

pèce, des denrées coloniales, des métaux, du charbon de terre, etc.

Tous les pays d'Europe et même les États-Unis d'Amérique, sans parler de l'Égypte et des États Barbaresques, commercent aujourd'hui avec les échelles turques de la Méditerranée, mais la plus large part dans le trafic de ces dernières appartient à l'Angleterre et à la France, celle-ci y achetant et celle-là y vendant de beaucoup le plus. L'Autriche et l'Allemagne viennent en troisième ligne. Les échanges de l'Italie avec la Turquie n'atteignent pas au tiers du chiffre de la France, qui comprend, il est vrai, les cotonnades et soieries expédiées de la Suisse à destination du Levant par la voie de Marseille. La part de la Russie est une des moindres et l'accroissement notable de ses exportations pour la Turquie, de 1877 à 1878, n'a été qu'exceptionnel, c'est-à-dire déterminé par les besoins de l'entretien de ses propres troupes pendant la guerre, sur ce théâtre. L'importation des produits turcs en France avait atteint son maximum de 188 millions de francs en 1876, chiffre qu'égala toutefois presque la même année celle de la Grande-Bretagne, dont les exportations pour la Turquie, réduites de 7,748,000 l. st. en 1878 à 7,208,000 en 1879, n'en représentent pas moins encore une valeur triple, parfois même quadruple, des envois de France à la même destination.

Après la guerre d'Orient, les deux grandes puissances occidentales de l'Europe avaient vu rapidement doubler leur somme d'échanges avec la Turquie, la plus voisine même tripler la sienne. Le désarroi dans lequel est tombée la péninsule depuis quelques années y a fait décliner leur commerce, qui ne se relèvera probablement pas avant la fin de la crise politique actuelle.

Dans la partie asiatique de l'empire, la Syrie n'intéresse pas les Anglais comme marché seulement; elle offre aussi la route la plus directe entre l'Angleterre et Bombay par le port d'Alexandrette, le plateau d'Alep, Balis sur l'Euphrate, Bagdad sur le Tigre, Korna au confluent des deux fleuves, Bassora et le golfe Persique. Afin de se ménager l'usage de cette voie de communication ou plutôt de correspondance, de 600 à 700 kilomètres plus courte que celle du canal maritime de Suez et de la mer Rouge, ils ont établi un câble sous-marin et des fils télégraphiques sur tout le parcours, et même organisé un service de navigation à vapeur sur l'Euphrate. Le projet d'un chemin de fer de ce fleuve au golfe de Syrie cependant n'a pas été exécuté et ne le sera probablement pas de sitôt, à cause des difficultés qu'il rencontre, la nécessité de plusieurs transbor-

dements et les écueils de la navigation neutralisant, pour les marchandises comme pour les voyageurs et les malles, l'avantage de moindre distance reconnu dans cet itinéraire.

Le transit du commerce avec la Perse à travers l'Arménie turque, autrefois très important, ne pouvait manquer d'être de plus en plus détourné de l'ancienne voie d'Erzeroum et de Trébizonde, par suite de l'ouverture du port de Poti et de l'érection en port franc de celui de Batoum, qui appartient aussi maintenant aux Russes.

Le tarif des douanes de l'empire ottoman, réglé par un traité conclu le 29 avril 1861 pour vingt-huit ans avec la France, auquel a adhéré l'Angleterre et dont le bénéfice a été pareillement étendu aux autres puissances, ne contient que des droits à la valeur, uniformes et d'un caractère purement fiscal. En matière de contestations, le code de commerce français traduit fait maintenant loi, mais à l'exclusion de sa procédure, pour les Turcs mêmes, qui se sont complètement séparés du Coran sur ce point.

Poids, mesures et monnaies. — Bien que l'adoption du système métrique décimal ait été décrétée en 1870 pour tout l'empire, les poids et mesures y varient encore beaucoup selon les localités. Ainsi pour les grains le kilo de Constantinople de 35 litres 266, d'un tiers inférieur à celui de Smyrne, n'est que le quart du kilo de Salonique ou de Varna et la moitié de celui de Bourgas; la capacité de l'almude, pour les liquides, est de 5 litres 205; le pik ou la draa de 68 centimètres 58 et l'endaseh de 65 centimètres 25 servent pour l'aunage; le cantar ou quintal, de 44 oques ou 100 rotoli, égale 56 1/2 kilogrammes, l'oque ou oka 1282 grammes et sa 400e partie la drachme ou le dramm, dont 3 font 2 miskals, 3 grammes 214.

Les monnaies turques ont subi depuis le milieu du siècle dernier, par suite d'abaissement du titre, une dépréciation constante. La monnaie de compte est la piastre turque de 40 paras ou 120 aspres, que l'on évalue maintenant à 22 1/2 centimes, mais dont le change varie continuellement, outre que la valeur de la monnaie de bronze, essentiellement fiduciaire, n'est pas moins inconstante, suivant qu'elle abonde ou non sur les marchés. Les *caïmés*, le papier-monnaie par lequel on supplée au manque d'espèces sonnantes, ont aussi reparu dans la circulation, de laquelle on était parvenu en 1862 à les retirer. Depuis lors, les monnaies légales effectives sont la livre turque ou le medjidié d'or de 100, le medjidié d'argent de 20, l'altilik de 6 et le bechlik de 5 piastres, avec des subdivisions.

Les grands payements se font en bourses de 500 piastres ou 5 livres. La valeur de la drachme au titre de 1000 ayant été fixée pour l'or à 48 piastres et pour l'argent à 125 paras, le cours des monnaies étrangères se réglait aussi sur cette base.

La Banque impériale ottomane, fondée en 1863 à Constantinople au capital primitif de 67 millions 1/2 de francs, émis en 135,000 actions de 500 francs, mais beaucoup augmenté depuis sa réorganisation en 1874, est l'établisse-

ment financier auxiliaire de l'Etat, auquel elle fait des avances et dans les opérations fiancières duquel elle intervient.

§ 5. — Les finances turques.

Le délabrement dans lequel elles se trouvent est sans pareil en Europe. On y distinguait autrefois entre le *miri* ou fisc, qui était la véritable caisse de l'État, alimentée par le versement du produit des impôts, et le *khasné* ou *khasine odassi*, la cassette particulière du sultan, à laquelle étaient affectés tous les présents que rapportait au souverain la distribution de ses faveurs, les tributs des vassaux, les confiscations, le produit des monopoles commerciaux, etc. Aussi était-elle souvent mieux remplie que le miri, et ce dernier dut-il plus d'une fois, à partir de 1776, mais surtout depuis 1826, faire des emprunts considérables, pour ses besoins, sur les fonds de réserve amassés par les sultans pour les cas de nécessité extrême. Ces emprunts étaient gratuits, le Coran défendant le prêt à intérêt. Mais le trésor impérial s'étant épuisé, on pourvut à l'entretien du padichah et de sa cour par une liste civile, qui est aujourd'hui de 108,640,500 piastres, accompagnée de la somme énorme de 205,757,000 piastres d'autres dotations annuelles. Les embarras financiers avaient aussi déterminé, dès 1829, une première émission de papier-monnaie, dont la quantité s'accrut rapidement depuis 1840. Lors de la guerre de Crimée, la Porte, mettant de côté ses anciens scrupules religieux, commença à s'engager avec un entraînement fatal dans la voie d'emprunts formels, contractés aux conditions les plus onéreuses, à l'étranger pour la plupart : le premier, de 3 millions de livres à 6 p. 100, sous la garantie du tribut d'Égypte, en 1854; le suivant, de 5 millions à 4 p. 100, sous celle de l'Angleterre et de la France, en 1855; et un troisième, de même somme à 6 p. 100, avec 2 p. 100 de provision, hypothéqué sur le produit des recettes de la douane de Constantinople, en 1858. Dans le cours d'une période de vingt ans, elle était arrivée ainsi à en conclure follement, à des cours désastreux, une vingtaine (1), qui

(1) Avec des maisons anglaises et françaises, de grands établissements financiers de Paris et la Banque ottomane.

joints à la dette flottante d'emprunts souvent faits avec 30 p. 100 de perte chez les banquiers du pays même, aux émissions de bons du Trésor (*sergis*), d'obligations du Trésor (*esham*) et de nouveau papier-monnaie, ainsi qu'au résultat d'une conversion fallacieuse ordonnée en 1865, portèrent l'ensemble de la dette ottomane, autant du moins qu'il est possible de l'évaluer en capital, à une somme de 3600 millions de francs au minimum, représentant dès lors plus du septuple de celle des revenus annuels de l'empire, qui ont bien diminué depuis. Il est vrai que, dans ces émissions multipliées de rentes à bas cours flottants, une partie considérable de l'argent sorti de la poche des prêteurs étrangers n'a fait qu'enrichir les intermédiaires, sans profit pour le trésor impérial. Quant aux gros intérêts qui servaient d'appât, le payement ne s'en effectuait temporairement qu'au moyen d'emprunts nouveaux. A dater de 1863 on publia une série de budgets d'apparence plus ou moins rassurante, mais les groupements de chiffres y étaient fictifs; en réalité le déficit avait passé à l'état chronique, et en 1875 on dut reconnaître que la somme des dépenses annuelles excédait de 800,000 livres turques celle des revenus, évalués à 24,800,000 livres au maximum. C'est alors, à la veille même des complications nouvelles et des embarras croissants qui sortirent des troubles de l'Herzégovine, que la Porte prit une mesure pour jamais fatale à son crédit, et dont l'idée malheureuse lui avait été, dit-on, suggérée par le général Ignatief. Le 6 octobre de la même année, elle se déclara obligée de réduire de moitié les intérêts de sa dette. Ce fut une banqueroute complète; car, par suite des énormes charges que ne tardèrent pas à lui imposer les besoins de la guerre, le payement de l'autre moitié, au mépris des garanties qui semblaient devoir l'assurer, fut également suspendu, et cette insolvabilité persiste. Réduite à la nécessité de recourir aux expédients les plus ruineux, l'administration impériale est arrivée au bord d'un abîme financier dont il paraît aujourd'hui bien difficile de sonder exactement la profondeur, la perte de plusieurs des plus riches provinces d'Europe ayant en même temps fait tarir une partie de ses ressources.

D'après le projet de budget pour l'année financière écoulée du 1er mars 1879 à fin février 1880 (v. st.), approuvé par une commission financière de neuf membres, dont quatre Européens, et modifié par le conseil des ministres, les recettes, estimées à 1,424,582,000 piastres turques, ou environ 320 1/2 millions de francs, paraî-

traient même avoir baissé de 217 millions de francs, comparativement à 1875 (1).

Au revenu actuel les douanes contribuaient pour 160 millions de piastres ; le tribut de l'Égypte fournit 76 1/2 millions, auxquels viennent s'ajouter avec celui de la Bulgarie, encore indéterminé, les parts de contribution de la Roumélie orientale (12 1/2 millions de piastres), de la principauté de Samos (400,000 p.) et des couvents du mont Athos (72,000 p.). Le produit des autres impôts n'est plus spécifié depuis 1876. Le *kharatch*, l'ancienne capitation qui frappait tous les habitants mâles, ayant été aboli en 1855, les contributions directes sont actuellement la personnelle (*verghi*), que l'arbitraire de la taxation et de la perception rend très onéreuse, l'*askaria* ou taxe d'exonération militaire, que les chrétiens seuls ont à payer, comme exempts du service, et les patentes ainsi que les cotes foncières spéciales substituées au verghi à Constantinople.

On classe parmi les impôts indirects la dîme, le plus souvent affermée et prélevée de la manière la plus vexatoire sur tous les produits des champs, arbres fruitiers et vignobles, des troupeaux de moutons et de porcs, ainsi que des ruches d'abeilles et des magnaneries ; les droits fort élevés sur le tabac et les spiritueux, sur l'amodiation foncière (*tapou*) et les autres contrats, le papier timbré, les étaux de boucherie, etc., les taxes judiciaires et les péages de routes et ponts. Les droits de douane, qui forment la ressource principale après les dîmes, étant payés en argent subissent une perte d'agio de 5 à 6 p. 100 sur l'or. Les grandes douanes de l'empire sont celles de Constantinople et de Salonique, de Janina et de Scutari d'Albanie.

Finalement, il reste à mentionner les revenus provenant des salines et mines, des forêts et autres domaines, de la poste ainsi qu'éventuellement du télégraphe, dont les frais d'administration, portés avec ceux des institutions pieuses (vakoufs) et les frais de perception de toutes les contributions indirectes pour 97 millions de piastres ou près de 22 millions de francs, réduisent d'autant le total indiqué plus haut, qui est celui du revenu brut.

Sur le produit net ainsi réduit à moins de 300 millions de francs, on voit que les dotations et la liste civile (317 1/2 millions de

(1) Voyez pour tous les chiffres le *Manuel de statistique comparée* de Kolb (Leipzig 1875) et la série des *Almanachs de Gotha*.

piastres) absorbent à elles seules près du quart, et que les dépenses de la guerre et de la marine avec celles de la police et de la gendarmerie (ensemble près de 627 millions de piastres, somme que les armements opposés à ceux de la Grèce auront même fait probablement dépasser) réclamaient déjà presque la moitié d'autre part, selon les prévisions. Ces proportions exorbitantes sont la condamnation du régime, la première surtout comme insultant à la misère générale, au milieu des plus grandes calamités publiques. Le projet porte en outre 84 millions de piastres de pensions et subventions, 7 1/2 pour l'intérieur, 61 1/2 pour la justice, 41 pour le ministère des finances, 13 pour les affaires étrangères, 11 1/2 pour l'instruction publique, 7 pour le sanitaire, 6 pour les archives, et, chiffre dérisoire, 7 3/4 millions de piastres seulement pour toutes les dépenses du ressort des travaux publics, de l'agriculture et du commerce de ce vaste empire. Le service de la dette publique n'y figure que pour 165,048,000 piastres affectées aux rentes d'emprunts de 1854, 1871 et 1877, garanties par le tribut d'Égypte sur lequel on les retient, et aux intérêts des petits prêts remboursables de la dette flottante, à l'aide desquels le gouvernement vit au jour le jour (eshami, djédidié, séhim, etc.), des capitaux empruntés à la caisse des orphelins, des indemnités dues aux anciens possesseurs de fiefs militaires révoqués depuis 1840 (timars) ou d'autres privilèges abolis (moukata) et de l'emprunt forcé. Mais toutes ces allocations du budget des dépenses ne sont rien moins qu'assurées ; car 75 millions de piastres, nécessaires pour le retrait du papier-monnaie, ne pouvant être fournis que par un emprunt dont le succès est problématique, un cinquième des impôts doit être détourné de ses autres destinations pour y suppléer au besoin. Il y a lieu de tenir compte ensuite d'une non-valeur d'environ 10 p. 100, résultant de ce que les quatre autres cinquièmes des impôts payables en métal sont payés en métalliques. Ce budget est donc également fictif, et au lieu de se solder par un excédent de 120 1/4 millions de piastres, mis en relief pour la forme, il présenterait réellement, d'après ce calcul, un nouveau déficit de 342 1/4 millions de piastres ou 77 millions de francs.

En ce qui concerne le service des intérêts de la grande masse de la dette ottomane, la France et l'Angleterre, ayant garanti l'emprunt de 1855, ont dû prendre à leur charge le payement d'une rente de près de 12 millions de piastres. Pour le reste, qui représente un chiffre annuel tout platonique d'environ 1349 millions de

piastres ou 303 1/2 millions de francs d'intérêts, les fonds manquent entièrement (1).

Les détails qui précèdent ont un intérêt plus que transitoire en ce qu'ils font toucher au doigt les difficultés au milieu desquelles se débat le pouvoir ottoman et complètent l'image d'une situation qui va toujours en empirant. On a peu retranché à Constantinople de l'appareil vain et fastueux du sérail, mais la pénurie financière arrête tous les services et la paye fait presque continuellement défaut à une grande partie de l'armée et des employés subalternes de l'État, portés ainsi par leur propre détresse à la rapine et aux exactions. Pour faire face aux nécessités les plus pressantes on a surélevé les taxes, doublé même certains impôts, sans changer le mode vicieux et barbare de la perception, vendu du matériel, multiplié les petits emprunts, sans reculer devant les conditions les plus onéreuses, et poussé l'aveuglement jusqu'à recourir aux demandes du payement par anticipation de plusieurs années d'impôt, équivalant à l'emprunt forcé. C'est tuer la poule aux œufs d'or, après le naufrage du crédit. Le fatalisme musulman comporte seul l'expérience de pareilles mesures, mais il y a des limites à tout et le mécontentement gronde partout.

Quatre éléments s'agitent : le Bulgare, qui a derrière lui ses frères émancipés, dans tout l'intérieur de la Roumélie ; le Grec des provinces maritimes et des îles, en armes sur le territoire du royaume hellénique ; l'Albanais des monts Illyriens, bien qu'en majeure partie musulman lui-même ; dans l'Asie turque enfin l'Arabe, travaillé d'autre part. Si les trois premiers parvenaient à s'entendre, les jours de la domination ottomane seraient probablement comptés en Europe et il viendrait un moment où les grandes puissances ne pourraient plus se croiser les bras devant Constantinople.

L'accommodement territorial avec la Grèce offre donc à la Porte un moyen de salut, s'il lui est possible d'entrer encore, à la dernière heure, dans une voie de réforme sérieuse et de soulagement véritable des sujets qu'elle n'a su qu'opprimer et pressurer jusqu'à présent.

(1) Sur ce total, 704,841,000 piastres sont dues aux créanciers de la dette extérieure, 433,015,000 à ceux de la dette consolidée, et 70,278,000 à la Banque ottomane, outre les obligations du chemin de fer de Roumélie et la garantie de celui de Smyrne à Aïdin, qui sont de même en souffrance.

§ 6. — L'armée et la flotte turques.

1. Fondé par les armes, mais travaillé de bonne heure par des germes d'incompatibilité dont il ne lui a pas été possible de neutraliser les effets dissolvants, l'empire turc n'a dans son déclin, vis-à-vis de la majeure partie de ses sujets d'Europe, d'autre soutien que la force militaire. Ce n'est que par les contingents de la population musulmane, de celle d'Asie surtout, qu'il se maintient. Elle lui prête ses qualités guerrières qui n'ont point faibli, comme on l'a vu de nouveau dans les dernières campagnes. Le Turc, aussi sobre que l'Espagnol, non moins dur à la fatigue, souvent réduit à combattre sans solde et habitué à toutes les privations, a été de tout temps un soldat aussi patient qu'intrépide, admirable surtout par son opiniâtreté dans la défense de remparts ou de retranchements.

Les hordes impétueuses avec lesquelles les grands Ottomans effectuèrent leurs vastes conquêtes se groupaient autour de deux corps célèbres, dont la création remontait jusqu'aux règnes d'Orkhan et de Mourad I, la fameuse milice longtemps réputée invincible des janissaires et les spahis. Le premier formait le noyau de l'infanterie, le second l'élite de la cavalerie (1). Les profondes racines qu'ils avaient jetées dans l'État empêchèrent longtemps la Turquie de conformer son organisation militaire à celle dont l'introduction du système des armées permanentes avait tant avancé le perfectionne-

(1) Les janissaires (*yéni-tchéri* ou nouvelles troupes) n'étaient point une armée nationale. Les sultans fondateurs du corps le composèrent d'abord exclusivement de jeunes prisonniers de guerre et d'une espèce de dîme d'enfants chrétiens, qu'ils faisaient élever dans la foi musulmane et dresser pour le service militaire. Les privilèges dont il jouissait engagèrent cependant aussi, dans la suite, un grand nombre de jeunes Turcs à solliciter leur admission dans ce corps puissant et richement doté, qui avec les familles de ses membres, ses pensionnaires et une multitude d'affiliés et d'adhérents de tout genre, finit par former une véritable caste. Quant à l'effectif de la milice, il paraît avoir flotté entre le chiffre originaire de 6,000 et le décuple environ de combattants, casernés en temps de paix à Constantinople et dans quelques autres villes. Elle était divisée en odahs ou chambrées, dont le nombre fut porté jusqu'à 196, conduites chacune par un odah-bachi et toutes réunies sous le commandement général d'un aga. Tant que des sultans guerriers marchèrent à leur tête, les janissaires ne perdirent rien de leur prestige; mais plus tard, l'institution dégénérant, ils se signalèrent moins par leurs exploits que par leur insubordination et leurs révoltes (v. p. 353). Ce fut ce qui décida, en 1826, le sultan Mahmoud II à les briser, de même que Mehemet Ali s'était défait des Mamelouks en 1811 et 1812. D'après la tra-

ment dans les autres grandes monarchies de l'Europe. L'institution du *nizam djedid* ou de la nouvelle armée régulière active, formée et disciplinée à l'européenne, procéda en 1798 de l'initiative de Sélim III, contre lequel cette réforme déchaîna la fureur jalouse des janissaires; mais elle n'a pu se développer qu'après l'écrasement de leur corporation par Mahmoud II, et elle a naturellement aussi été plusieurs fois remaniée depuis, comme dans les autres pays. A l'armée régulière viennent s'ajouter des irréguliers et des troupes auxiliaires (1).

En principe, aux termes d'une loi de 1869, l'obligation du service militaire est générale; mais le gouvernement en dispense ses sujets non musulmans, en leur imposant un droit d'exonération, fixé naguère à 3,000 piastres par tête. Les habitants de Constantinople, de l'île de Crête, de l'Arabie et d'une partie du Kourdistan jouissent aussi de l'exemption. Le remplacement moyennant finance est admis. Une brigade de cosaques est, à l'exception de quelques levées pour la marine, le seul corps de volontaires chrétiens qui ait été jusqu'à présent appelé à prendre rang dans l'armée ottomane, où un certain nombre d'officiers européens, d'origine allemande pour la plupart, fonctionnent néanmoins comme instructeurs.

D'après le nouveau plan dont la réalisation se poursuit aujourd'hui, l'armement de terre se compose de l'armée active (*nizam*), dans laquelle on distingue la partie réunie sous les drapeaux (*moas saf*) et la réserve (*ichtjat*) des deux bans mobilisables d'une landwehr (*redif*) et de la levée en masse (*moustahfiz*).

La durée du service est de 20 ans, dont 3 pour l'infanterie et

dition du corps, ils mettaient devant l'ennemi moins de point d'honneur à la garde de leurs enseignes qu'à celle de leurs marmites, qu'ils avaient l'habitude de renverser, quand ils voulaient témoigner leur mécontentement.

Les *spahis*, cavalerie dont la force ordinaire était d'une vingtaine de mille hommes, partagés en deux classes, celle de l'étendard rouge et celle de l'étendard jaune, furent dissous et compris avec ce qui restait des janissaires dans la réorganisation de l'armée turque à l'européenne.

(1) En 1855, lors de la guerre de Crimée, la Turquie avait sur pied 105,000 hommes de troupes régulières, dont 72,000 d'infanterie, près de 23,000 de cavalerie et d'artillerie, ainsi que plus de 10,000 dans les forteresses et dépôts de réserve; plus 104,000 redifs ou hommes de la landwehr (dont 11,000 cavaliers) et 8,000 autres miliciens. Pendant la guerre de 1875 à 1878 elle serait, d'après le dernier almanach de Gotha, parvenue par un suprême effort à lever, en forces régulières et irrégulières, jusqu'à 750,000 hommes, dont 665,000 fantassins, 31,000 cavaliers, 40,000 artilleurs, 4,000 hommes des armes techniques, etc. A la paix, l'armée toute désorganisée ne comptait plus sous les drapeaux que 120,000 hommes. Au retour des prisonniers de guerre,

4 pour les autres armes dans l'armée active, plus 3 et 2 respectivement dans la réserve de celle-ci; puis 4 années dans chaque ban du redif et 6 dans le moustahfiz.

Comme par le passé, l'empire est divisé en 7 circonscriptions militaires (*ordous*), correspondant à autant de corps d'armée commandés par des mouchirs ou maréchaux, qui résident d'ordinaire à Constantinople, à Andrinople et à Monastir en Europe, à Charput et à Bagdad dans la Turquie d'Asie, à Damas en Syrie et à Sana dans l'Yémen en Arabie. Le premier comprend la garde impériale. Chaque ordou, subdivisé en 8 districts de recrutement, peut être requis de fournir, outre le corps du nizam, deux autres formés par la convocation des redifs du premier ban et du second. Celui de l'Yémen ou 7e fait seul exception, n'étant tenu de mettre sur pied que 42 bataillons et 5 escadrons pour le service local. Chacun des 18 autres corps d'armée doit former 2 divisions d'infanterie de 2 brigades à 2 régiments, 2 bataillons de chasseurs, une division de cavalerie de 2 brigades à 3 régiments, un régiment d'artillerie de campagne, un bataillon du génie et un du train à 3 compagnies. Chaque régiment d'infanterie doit avoir 4 bataillons dont un de dépôt, chaque régiment de cavalerie 5 escadrons, y compris également un de dépôt; le régiment d'artillerie 4 bataillons, dont un à 4 batteries de montagne et 3 autres formés chacun de 3 batteries montées et d'une à cheval; le bataillon du génie, 2 compagnies de sapeurs-mineurs, une de pionniers et une de pontonniers. L'armée comprendrait ainsi 155 régiments d'infanterie, soit 620 bataillons de 1,000 hommes, dont 432 actifs, 144 de dépôt et 50 locaux, sans doute avec ceux de l'île de Crète et de la Tripolitaine, 36 bataillons de chasseurs, 109 régiments de cavalerie soit 545 escadrons de 150 chevaux, dont 432 actifs, 108 de dépôt et 5 locaux, 18 régiments d'artillerie ou 72 bataillons réunissant 288 batteries de 6 pièces, 18 bataillons du génie et autant du train. Ces cadres, sans les bataillons de dépôt et locaux, comporteraient, en temps de guerre, un effectif complet de 468,000 hommes d'infanterie, 64,800 de cavalerie, 57,600 d'artillerie, 10,800 du génie et 9,000 du train, soit un total de 610,200 hommes avec 1,728 canons.

En temps de paix, il n'y a de complet que les états-majors dans les 12 corps d'armée du rédif, dont l'effectif est alors limité à 15 p. 100 de celui des cadres du nizam, réduits eux-mêmes à 300 hommes par bataillon, 100 chevaux par escadron et 4 pièces par batterie, sauf la cavalerie du 2e ordou, qui doit être formée de nomades.

Mais une partie de ces divers cadres ne sont pas encore constitués. Vers la fin de 1880, le nizam ne comprenait encore réellement que 99 bataillons d'infanterie de ligne et 32 de chasseurs, 147 escadrons de cavalerie, 91 batteries d'artillerie de campagne et 14 compagnies de pionniers. Pour les rédifs il n'existait que 238 cadres, destinés à la formation de 408 bataillons de ligne et

dont environ 100,000 rentrèrent, on fut obligé de renvoyer ceux des classes les plus anciennes, dont l'insuffisance des moyens matériels ne permettait pas de renouveler l'armement et l'habillement. Depuis cependant la Porte, en vue d'éventualités menaçantes, a pris des mesures pour recouvrer la disposition d'une armée de 300,000 hommes.

de chasseurs à pied, de 180 escadrons, de 192 batteries, de 12 bataillons du génie et d'autant du train (1).

Sur le contingent régulier de l'Égypte dont l'effectif de paix a été réduit en 1879 à 18,000 hommes, la Porte ne pourrait pas plus compter désormais que sur ceux des deux Bulgaries, et les 10,000 auxiliaires que les montagnards de la haute Albanie étaient conventionnellement tenus de lui fournir pourraient bien aussi faire défaut. Si elle arborait l'étendard du prophète, cet appel au fanatisme musulman lui vaudrait peut-être encore l'appoint de 60 à tout au plus 70,000 volontaires irréguliers à pied et à cheval, soit de *bachi-bozouks* (mauvaises têtes), bandes indisciplinées et pillardes qu'il est honteux de voir figurer encore dans une armée, de spahis ou de Bédouins. Les officiers turcs, généralement très braves, n'ont qu'un défaut, celui d'être encore presque entièrement dépourvus d'instruction dans les grades inférieurs (2).

Le gouvernement turc entretient en outre, pour la police de l'empire, une gendarmerie militairement organisée d'environ 14,000 hommes, à pied (*zaptiés*) et à cheval (*suaris*), partagée en 16 corps placés sous le commandement supérieur d'officiers anglais. C'était anciennement en partie aussi l'office des janissaires.

2. La marine de guerre ottomane était arrivée à son apogée sous le grand Soliman et les deux Barberousse. Elle avait pour chef un grand-amiral, le kapudan-pacha. Deux fois presque anéantie dans les batailles navales de Lépante, en 1571, et de Navarin en 1827, elle essuya aussi de rudes échecs de la part des Russes dans le combat de Tchesmé, en 1770, et celui de Sinope en 1853. Le sultan Abdoul-Aziz, qui avait la manie des cuirassés, employa une bonne partie des fonds empruntés par son gouvernement à la restauration du matériel, qui présentait au commencement de 1875 une flotte de 20 bâtiments de l'espèce, dont 7 frégates, 8 corvettes et 5 canonnières, sans compter 2 cuirassés en construction sur les chantiers anglais et 70 navires à vapeur en bois.

Cette flotte a été considérablement amoindrie par suite des événements de la dernière guerre. Ainsi 5 cuirassés et 3 grands bâtiments à vapeur, avec toute la flottille du Danube et 9 navires de

(1) Renseignements de l'Almanach de Gotha pour 1881.

(2) Comme les agas et les bim-bachis (capitaines). — On qualifie de beys les officiers supérieurs.

l'escadre de la mer Noire, ont été coulés à fond ou pris; 3 frégates cuirassées vendues au gouvernement britannique, etc. Ce qui reste de cette marine, en partie manœuvrée par des matelots grecs et commandée par des officiers anglais, comprend aussi les paquebots des compagnies de l'Azizié et du Chirket-i-Haïrié, dont la Porte s'est réservé l'usage pour ses transports en cas de besoin.

§ 7. — Constantinople et les détroits (1).

La capitale et ses environs forment, comme nous l'avons déjà dit, un vilayet à part. Il comprend dans la Thrace, à l'ouest du Bosphore, le sandjak de Tchekmedjé et tout le littoral d'Europe de la mer de Marmara jusqu'aux Dardanelles; sur les rivages asiatiques de la mer Noire et de la Propontide Scutari et le district de Kartal, avec le groupe voisin des îles des Princes, rattachés au susdit sandjak; puis à l'est et au sud sur les mêmes mers, dont la seconde est fouillée par le golfe d'Ismid, le sandjak de Kodja-Eli, dont Ismid est la ville principale.

Le magnifique bassin intermédiaire de la Propontide, fermée par ses deux détroits, a au triple point de vue politique, militaire et commercial, une position unique dans le monde; car elle ne comprend pas seulement les clefs de toutes les communications de l'Archipel avec la mer Noire, le grand axe oblique des deux continents d'Europe et d'Asie s'y croise de plus avec celui de toute la Méditerranée. C'est un immense port de guerre, dont la force naturelle a permis au Bas-Empire de résister pendant des siècles, malgré son affaiblissement continu, aux assauts de ses nombreux ennemis. Une puissance maîtresse de tout le Pont-Euxin venant à s'emparer de ces clefs ne tarderait pas à devenir l'empire dominant sinon de l'Europe entière, au moins de la Méditerranée, du côté de laquelle il serait invulnérable.

Au nord d'Ilion et au nord-est de la petite île de Tenedos et de la baie de Bésika, la longue presqu'île de Gallipoli borde, sur le rivage européen, le célèbre détroit de l'Hellespont ou des Dardanelles, nom des quatre châteaux forts

(1) Voir de Hammer, *Constantinople et le Bosphore*, 2 v. Pesth, 1821, et Dethier, le *Bosphore et Constantinople*, Vienne, 1873, les deux en allemand, ainsi que le plan de Scheda, déjà mentionné p. 328 en note.

qui en défendent le passage sur les deux bords opposés de la Thrace et de l'ancienne Troade ou Dardanie. Les deux premiers et mieux garnis de grosse artillerie, que l'on rencontre en venant de la mer Blanche (Egée), sont les Nouvelles Dardanelles ou châteaux d'Europe et d'Asie (Kilid-Bahr et Kalé-Sultanié), érigés en 1659 contre les Vénitiens par Mahomet IV. Les anciennes sont plus rapprochées de la Propontide. Ce détroit, où se croisent les feux des deux rivages, est rempli des plus grands souvenirs de l'antiquité. Xerxès le choisit pour effectuer le passage de son immense armée. Aux villes de Sestos et d'Abydos, dont l'emplacement n'y a pas encore pu être déterminé avec certitude, se rattache la tradition des touchantes amours d'Héro et de Léandre, à l'imitation duquel lord Byron accomplit plus heureusement le même trajet à la nage (en 70 minutes). A l'issue du nord-est, presque en face de Lampsaque (Lapsaki), aujourd'hui pauvre village d'Asie dont la belle mosquée seule attire l'œil, après l'embouchure du petit Aegos-Potamos près de laquelle Lysandre défit la flotte athénienne en 404 avant notre ère, se montre *Gallipoli*, 20, l'ancienne Callipolis, avec ses deux ports, la première place dont les Turcs s'emparèrent en Europe dès 1357, leur principale station navale de ce côté et la plus commerçante de l'Hellespont. Elle a des fabriques de maroquin et offre beaucoup de ruines intéressantes. Laissant à droite l'ancienne Proconèse, l'île de Marmara, avec ses riches carrières de marbre, on trouve successivement sur le rivage européen de la mer du même nom plusieurs colonies grecques très anciennnes, comme *Rodosto*, 25, jadis Bisanthe, qui envoie beaucoup de fruits, de légumes et de poisson à Constantinople; puis *Èregli* (Héraclée ou Perinthe), avec la ruine d'un amphithéâtre de Sévère, et *Silivri* (Selymbria), 3, autre port muni d'une citadelle, auquel aboutit le mur d'Anastase et dont la principale curiosité est un antique pont de 52 arches. La plus orientale était Byzance, fondée probablement vers le milieu du VIIe siècle avant notre ère. Constantin le Grand la choisit en 328 après J.-C., pour y transférer le siége du pouvoir impérial, dans un merveilleux site maritime, qui l'emporte même sur ceux de Naples, de Lisbonne et de Rio-Janeiro, les seuls que l'on puisse y comparer.

Constantinople, dont le nom turc d'Istamboul ou Stamboul semble bien dérivé de la locution grecque 'εις την πολιν, occupe, sur la limite des plus grandes séparations naturelles de l'ancien monde et les deux rives d'Europe et d'Asie, un vaste emplacement qui s'étend à l'issue méridionale du Bosphore ou canal de Constantinople (v. p. 368), par lequel la mer Noire pousse en fleuve le trop plein des eaux de sa surface vers la Propontide. Baignée au midi par celle-ci et à l'est par l'embouchure même du canal, sur le rivage opposé duquel se déploie son grand faubourg asiatique et tout musulman de Scutari (Uskudar), sa masse européenne ou occidentale est divisée du sud-est au nord-ouest par une baie profonde, fine et gracieuse, qui lui procure un port magnifique et qui, recourbée à son extrémité septentrionale vers les hauteurs d'Eyoub, où elle reçoit les Eaux Douces, doit son nom à sa forme. C'est la ravissante Corne ou Corne d'Or, comme on l'appela sous l'empire grec. Elle sépare l'immense et tortueux labyrinthe de maisons de bois de la ville turque européenne ou véritable Stamboul des faubourgs du nord, dont Galata, à l'entrée de la baie sur le port, et plus haut Péra, la ville franque, sont les deux principaux. Vers l'intérieur, le mur déjà mentionné d'Anastase, qui finit à Derkos sur la mer Noire, limite la banlieue métropolitaine du côté de la Thrace.

La nouvelle Rome, comme l'ancienne, est en grande partie bâtie sur des collines parmi lesquelles déjà son fondateur s'était plu à en distinguer également sept. Dans son enceinte s'élèvent en amphithéâtre, des bords de la mer bleue et de son havre constamment sillonnés par d'innombrables embarcations à rames, à voiles et à vapeur, ainsi que du pied des hauteurs couronnées par des palais et des édifices religieux, des milliers de maisons qui rayonnent aussi maintenant de plus en plus sur les campagnes environnantes, mais surtout le long des deux rives d'Europe et d'Asie, vers la bouche septentrionale du Bosphore et le golfe d'Ismid même. Rien de plus majestueux, du bassin d'entrée de la baie comme des sommités de Péra, d'Eyoub ou de Scutari, que le panorama de cette superbe métropole, dont les aspects varient à l'infini, avec les charmants ombrages qui en embellissent les avenues sinueuses. De même à l'intérieur, les plantations des vastes cimetières et de nombreux jardins interrompent presque partout la monotonie des constructions particulières, au-dessus de la masse desquelles s'élèvent les coupoles imposantes et les sveltes minarets des mosquées, dominant la forêt de mâts du port, dans lequel règne un mouvement perpétuel en deux sens divers; car, si le vent soufflant du nord y porte en foule les bâtiments qui viennent de la mer Noire, mais en interdit l'accès aux voiles arrivant des Dardanelles, le contraire a lieu dès qu'il souffle du sud.

On estime qu'en outre, avec les *kaïks* au bec effilé, plus légers et plus gracieux que les gondoles vénitiennes, près de 80,000 petits esquifs fonctionnent dans les eaux de Constantinople.

Le climat de cette capitale offre des inégalités de température frappantes d'une année à l'autre, et l'on y a vu parfois le thermomètre descendre en hiver jusqu'à 20 degrés au-dessous de zéro. On a remarqué cependant que, dans la partie européenne protégée par des hauteurs contre les vents du nord, il est un peu plus doux que sur le rivage opposé. En étendue la métropole de l'Orient, avec sa baie, le bassin intermédiaire et l'extension croissante de ses nouveaux faubourgs industriels, longeant les deux chemins de fer des côtes d'Europe et d'Asie à l'ouest et au sud-est, ainsi que le Bosphore au septentrion, ne paraît pas inférieure à Paris. On y compte aujourd'hui plus de 88,000 maisons, mais en grande majorité de bois, chétives et habitées par une seule famille, ce qui explique les terribles ravages des incendies, qui y sont encore plus fréquents qu'en Russie et aux États-Unis. On se souviendra longtemps de celui qui, dans la nuit du 5 au 6 juin 1870, consuma 3,500 maisons à Péra. Si le feu, qui purifie tout, délivre de temps en temps la ville de foyers d'infection dangereux, il a malheureusement contribué aussi à y réduire beaucoup le nombre des monuments de l'âge grec. L'usage de la pierre unie, dans les mosquées, qui sont en partie d'anciennes églises, les palais et les opulentes villas du Bosphore, au luxe des beaux marbres de couleur de la Proconèse et de Cyzique, ne domine que dans les quartiers européens. Cependant on commence à utiliser le calcaire qui abonde dans la banlieue, pour remplacer les masures détruites par des constructions plus solides.

On comptait en 1873 à Constantinople, d'après Sax, pour 80,000 maisons 600,000 habitants, soit 210,000 dans la cité méridionale, 130,000 à Péra, 150,000 à Galata, ainsi que dans les autres faubourgs d'Europe, et 110,000 dans ceux d'Asie. On pourrait en conclure aujourd'hui à un chiffre de 660,000 âmes

ou même plus élevé, mais il n'y a pas de doute sur l'exagération de ceux qui parlent de 900,000 à plus d'un million d'âmes. Il y eut un temps où les Turcs et musulmans de toute origine y formaient les deux tiers de la population; mais c'est actuellement l'inverse. Les Grecs et les Arméniens, avec les autres chrétiens, ont la prépondérance numérique. Il y a de même en particulier beaucoup de Bulgares, d'Arnautes, de Tcherkesses, de Lazes parmi les bateliers du port, de juifs et de nègres. Nulle part on ne peut mieux étudier toute la variété des costumes et des types du monde oriental que dans les rues et les bazars de Constantinople, ni mieux observer, à chaque pas, les contrastes de la poursuite indiscrète et importune des Grecs et des juifs avec le calme imperturbable de l'Arménien et l'indolente gravité du Turc. Au milieu de cette masse confuse, les Francs, parmi lesquels toutes les nations de la chrétienté d'Occident sont plus ou moins largement représentées et protégées par leurs ambassades, dont relève une clientèle d'environ 60,000 personnes, dominent par leur influence plutôt que par le nombre, car ils ont la haute main dans la direction de la politique et des affaires.

Cependant, comme dans toutes les villes d'Orient, l'impression magique et grandiose que produit la vue d'ensemble vraiment paradisiaque de cette vaste métropole, dont l'horizon s'étend au sud jusqu'à la pyramide neigeuse de l'Olympe de Bithynie, fait place à des déceptions multiples dès que l'on pénètre dans l'intérieur. Tous les quartiers musulmans n'y présentent qu'un chaos d'habitations sordides, où serpentent des ruelles immondes par lesquelles les eaux pluviales fuient en ruisseaux fangeux, ou tourbillonnent autour des pierres branlantes du pavé détérioré, et que parcourent librement des troupes de chiens pelés vivant de déchets. La circulation des voitures se bornant à quelques lignes de tramways, on ne peut s'y promener ailleurs qu'à pied ou à cheval, en se garant sans cesse des bêtes de somme, des chevaux traînant des solives et des portefaix qui incommodent le passage. On n'y respire qu'un air vicié et nulle part la mortalité, souvent par suite d'épidémies telles que la peste ou le choléra, n'atteint les mêmes proportions. Les maisons d'un ou de deux étages n'ont point de numéros, mais la dénomination des rues n'y est pas moins bizarre et variée que dans nos anciennes villes d'Europe.

Stamboul. — Constantinople depuis sa fondation n'a pas été assiégée moins de 17 fois. Son noyau triangulaire, la cité méridionale qui embrasse les sept collines et que traverse le Lycos, ruisseau tributaire de la Propontide, a conservé l'enceinte fort endommagée du mur de Constantin, encore flanqué d'une soixantaine de vieilles tours, près de l'une desquelles, celle de Saint-Romain, se trouvait la porte de Carsie où le dernier empereur grec périt en héros sur la brèche.

En venant de l'ouest, le premier grand bâtiment que l'on découvre est le vieux château délabré des Sept-Tours, dont il n'en reste plus que quatre. Bâti par Mahomet II il a été, comme prison d'État, souvent ensanglanté par des exécutions capitales. L'arc de triomphe de la Porte Dorée, un des monuments célèbres de l'empire grec, en était voisin. Plus loin, sur la pointe qui s'avance dans la mer, à l'entrée du canal, le sérail ou palais du Grand-Seigneur occupe presque tout l'emplacement de l'ancienne Byzance. Séparé aussi de la ville par des murs crénelés, il renferme, outre les bâtiments de résidence, que les sultans n'habitent plus eux-mêmes, mais où l'on garde encore l'étendard et le

manteau du prophète, ainsi que de riches collections d'armes, de costumes d'apparat et d'antiquités, plusieurs cours, de vastes et beaux jardins avec des platanes gigantesques, divers kiosques ou pavillons, celui de Gulhané entre autres, des hospices, des casernes, les écuries, la monnaie, des bains, la colonne de Théodose en granit avec son chapiteau corinthien, etc. Il brille de tout son éclat le jour de la fête de Beïram, quand le padichah vient y recevoir les hommages des grands dignitaires de l'empire.

L'ancien sérail (Eski-Seraï) avec sa tour, le point le plus élevé de Constantinople où se tiennent les veilleurs qui signalent les incendies, est devenu le séraskiérat ou ministère de la guerre, et dans les deux palais de la Sublime Porte ou du grand-vizirat, à l'ouest des jardins du sérail principal, on a installé les départements des affaires étrangères et du commerce.

Du même côté s'élève la majestueuse église de Sainte-Sophie ou de la Divine Sagesse, édifiée sous le règne de Justinien, transformée en mosquée après la prise de Constantinople et restaurée en 1847.

La reine de ses neuf coupoles, celle du milieu, l'*Aja Sofia*, merveille de force et de légèreté de 36 mètres de diamètre, maintenant entourée de 4 minarets et surmontée d'un croissant colossal, produit un effet prodigieux. Des 107 colonnes qui soutiennent au dedans les galeries de cet imposant sanctuaire, bâti en forme de croix dans les dimensions de 82 mètres de longueur et 73 1/2 de largeur, 8 en porphyre proviennent, dit-on, du temple du Soleil d'Héliopolis et 4 en jaspe vert de celui de Diane d'Éphèse. Mais les belles mosaïques des parois et des voûtes ont été couvertes de badigeon par les Turcs, dont le culte interdit les images; des sentences du Coran en lettres gigantesques ne consolent pas de la nudité des murs et la lourdeur des contre-forts ajoutés concourt avec un entourage de laides échoppes à déparer l'extérieur. Aussi plusieurs autres mosquées, construites en style byzantin par les musulmans mêmes et ornées de minarets arabes, se distinguent-elles par beaucoup plus de symétrie et de noblesse. Les deux plus renommées après Sainte-Sophie sont celles de Soliman, de 1566, et d'Ahmed de 1610. La Solimanié, dont la grande coupole est aussi large et plus haute que l'Aja Sofia, est ornée d'un péristyle de 6 colonnes de porphyre égyptien et en renferme 4 autres de granit rouge dont les chapiteaux en marbre étaient jadis les supports d'une statue équestre de Justinien. Le cimetière qui en dépend contient les turbehs du fondateur et de sa femme, la sultane Roxelane. L'Ahmedié, entre le sérail et l'Atmeïdan ou place de l'ancien hippodrome, regarde les fosses de la ménagerie. La principale de ses 17 coupoles a pour appuis 4 énormes colonnes de 31 mètres de circonférence chacune. L'intérieur est peint à fresque et ses portes massives de bronze sont ornées de reliefs. Au milieu de la place, qui est la plus grande des 7 de Stamboul, se dresse un obélisque égyptien tronqué et l'on voit le grand trépied de bronze, formé de serpents entrelacés, que la Grèce avait dédié après la victoire de Platée aux guerriers qui la remportèrent. La mosquée dite des six colonnes de marbre tient, à ce que l'on prétend, la place d'un temple de Jupiter. Celle de Bajazet, vis-à-vis du séraskiérat, doit être mentionnée comme une des plus élégantes, et celle d'Eyoub, en marbre blanc, où le padichah inaugure son règne en ceignant le sabre d'Osman, est la plus vénérée de toutes. Elle doit son nom au porte-étendard du prophète, Eyoub, dont elle possède les restes, et l'entrée en est rigoureusement interdite aux non-croyants. En somme Cons-

tantinople compte 13 djamis ou mosquées impériales et environ 500 medjeds ou petites mosquées et chapelles musulmanes, ainsi que des couvents de tous les ordres religieux de l'islamisme. De l'époque des empereurs romains et grecs il y reste encore, après les monuments dont nous avons déjà fait mention, plusieurs colonnes, comme la Marcienne, près de l'Atmeïdan, et la Brulée, dans la rue d'Andrinople, les ruines des palais de Constantin et de Justinien, d'autres qui passent pour avoir fait partie de celui de Bélisaire, l'aqueduc de Valens, ainsi que plusieurs citernes en partie non moins anciennes, vastes réservoirs souterrains dont les voûtes reposent sur des centaines de colonnes, parmi lesquelles il y en a beaucoup de marbre, et même de l'ordre corinthien. Le curieux labyrinthe du grand bazar, construit par Mahomet II, que l'on ferme dès le crépuscule du soir, tout luminaire en étant exclu, n'attire pas moins par la fraîcheur qui y règne que par les étalages de ses boutiques de parfumerie, de sellerie et de maroquinerie, d'armes de luxe, de pipes et d'autres articles pour les fumeurs, de riches broderies d'or et d'argent, de châles et de tapis, fleur de l'industrie locale. Mais la partie la plus animée de Stamboul, c'est la grève extérieure, avec ses hangars et magasins toujours encombrés de marchandises, qui tient lieu de quai de débarquement sur la Corne d'Or, vis-à-vis de Galata. Du côté sud de la baie le Fanar, ainsi nommé d'après un ancien phare ou fanal et adossé à la hauteur où domine la mosquée de Sélim; Balata, le sale quartier des juifs pauvres; Ypsomathée, où se sont groupés les Arméniens, et le faubourg des Blakhernes, aux bosquets peuplés de tourterelles et de rossignols, sont tous encore compris dans l'enceinte, mais non le dernier, celui d'Eyoub, qui a les mêmes attraits champêtres *extramuros*.

Le quartier grec du *Fanar*, situé sur le port, est un des mieux bâtis en pierre de l'ancienne cité de Constantinople. Mahomet II, en rappelant dans la capitale une partie des vaincus, le leur assigna pour demeure avec le bénéfice de quelques immunités. Admis à participer dans une certaine mesure à l'administration turque, les Fanariotes arrivèrent à former plus tard une aristocratie chrétienne influente par son habileté et ses richesses. C'est dans ces familles que la Porte prit l'habitude de choisir presque exclusivement ses grands drogmans et les hospodars de Valachie et de Moldavie du dernier siècle. Mais l'échec de l'hétairie en 1821 et l'insurrection hellénique mirent un terme à leur crédit. La population du Fanar, de 40,000 âmes alors, s'est réduite à moitié depuis et le nombre des princes grecs appauvris qui y ont conservé leur domicile à 7. Cependant il est resté le siége des patriarches œcuméniques d'Orient, et son église métropolitaine de Saint-George la principale de celles du culte grec orthodoxe, au nombre d'une vingtaine à Stamboul, où il ne manque non plus d'arméniennes, en partie munies de cloches, ni de synagogues.

La Corne d'Or. — Cette admirable baie qui s'avance dans les terres jusqu'à plus de 9 kilomètres, avec une largeur de 1,625 à 2,015 mètres, forme un port naturel superbe, de profondeur convenable et parfaitement abrité, qui peut recevoir 1,200 navires. Le courant du Bosphore, en la nettoyant sans cesse, y entretient la propreté et la salubrité. Aussi, les thons et autres poissons y entrant chaque année en longues bandes, d'abondantes ressources de pêche viennent-elles se joindre à ses autres avantages. Vers le milieu deux ponts de bateaux, dont l'un existe depuis 1837, divisent et limitent le port, dont on

avait l'habitude de défendre l'accès en temps de siège par une grosse chaîne tendue dans sa partie la plus resserrée.

Faubourgs du Nord. — Pendant que la cité musulmane de Stamboul voit décliner sa population, la plupart de ses 24 faubourgs sont en voie d'accroissement, de ce côté surtout. Le dernier construit des ponts, dit de la Sultane Validé, conduit de la cité méridionale à *Galata*, la ville du port située sur la pointe comprise entre celui-ci et l'entrée du canal de Constantinople. Devenue en 1261, avec Péra, le quartier des Gênois, qui y supplantèrent les Vénitiens, l'entourèrent de murs et construisirent la haute tour dont la masse ronde, avec son chapeau pointu, domine au fond, elle contient la douane principale et les grands magasins voûtés en pierre qui reçoivent le dépôt des marchandises d'Europe, ainsi que pour sa population très mélangée, mais en majeure partie chrétienne, un couvent de dominicains, un de capucins et des églises de toutes les confessions, auxquelles ne s'y joint qu'une seule mosquée. Mentionnons pourtant encore comme une des plus jolies celle de Mahomet II, de 1496, sur le quai du Bosphore dans le quartier attenant de *Top-Hané*, siège de la fonderie impériale de canons et du dépôt central de l'artillerie turque. C'est en même temps la grande station des kaïks et le rendez-vous bruyant des bateliers, où les Tcherkesses font encore, clandestinement depuis la fermeture des bazars d'esclaves, leur honteux trafic de jeunes filles. Il s'y tient un très curieux marché de fruits et de légumes, près d'une belle fontaine en marbre blanc ornée d'arabesques, et l'on y visite aussi une grande fabrique de têtes de pipes en terre rouge. Derrière ces deux faubourgs se déploie sur la hauteur, jusqu'à 110 mètres d'altitude, la ville franque de *Péra* (d' « au-delà »), qui communique depuis 1875 avec Galata par un tunnel, avec des rails. De ses rues en partie étroites et grimpantes, bordées de maisons en brique de plusieurs étages avec des boutiques, des hôtelleries, des cafés et des pensions à l'européenne, la plus large et plus étendue est celle des Princes (en turc Beyoglou), le quartier-général des diplomates et des drogmans. Les hôtels de la plupart des ambassades, établies dans ce quartier depuis le XVIe siècle, et les autres constructions les plus somptueuses sont groupés au haut du plateau, sommité de laquelle l'œil ravi embrasse toute la métropole, les pittoresques sinuosités du Bosphore avec ses verts paysages et la nappe azurée de la Propontide. Péra, dans son ensemble, a l'aspect d'une ville italienne. Au milieu des équipages et des cavaliers qui se pressent devant la caserne d'artillerie, on s'y croirait en Europe, si la boue des chemins ne trahissait l'Orient. Presque toutes les églises et chapelles catholiques et protestantes, le collège des Lazaristes, l'école des sœurs de charité et une maison de diaconesses s'y trouvent réunis en concurrence. Toutes les nations représentées y ont leurs hospices et leurs établissements d'instruction propres, même les Américains du Nord qui, dans leur Roberts College, se sont appliqués en outre à la formation d'un musée géologique. La ville est éclairée au gaz depuis 1858, et les Pérotes ont leur théâtre où l'on joue l'opéra italien et des pièces françaises, leurs clubs et cercles, imprimeries et journaux, ainsi que leur office télégraphique.

Au bas de Péra, qui se termine sur la hauteur par le faubourg de San-Dimitri, s'étend sur la Corne d'Or, après Galata, Kassim-Pacha avec l'arsenal (Ters-Hané), correspondant à l'ancien pont, les chantiers et les grands bâtiments de

guerre, le nouveau palais de l'amirauté, le bel hospice de la marine et le couvent (tekeh) des derviches tourneurs. La suite des autres faubourgs de la même rive, comme Djéni-Kapou, le nouveau quartier arabe, Chas-Kieui, le séjour de prédilection des juifs, etc., se termine au fond par les vallons des Eaux Douces, qui présentent, sur un espace de près de 4 kilomètres, une succession continue de pelouses, de bouquets d'arbres, de petits ponts en bois, de jolies maisons de campagne (tchifliks) et de cafés, où la population musulmane se délasse le vendredi soir d'autant plus volontiers que le reste de la banlieue n'offre plus vers l'ouest qu'une morne solitude.

Le Bosphore. — Du côté de la mer le plateau de Péra se rabat vers Foundoukli, l'antique Ajantée, au nord de Top-Hané, d'où se développe sur une trentaine de kilomètres du rivage européen le splendide cordon des villégiatures de Constantinople, formé d'une multitude de villas de style arabe ou persan, de kiosques et de palais d'été somptueux, alternant avec de pittoresques villages au pied de charmantes petites montagnes boisées, dans l'encadrement d'une variété infinie de pins pigniers, de platanes séculaires, de cyprès majestueux, de lauriers et de térébinthes. Du bateau en marche, autour duquel se jouent les dauphins et voltigent les bandes criardes des oiseaux de mer, contribuant avec le mouvement incessant des barques et des navires à l'animation de cette resplendissante vallée marine, on voit défiler comme une décoration mouvante le magnifique palais de résidence de *Dolma-Baghtché* qui coûta, dit-on, près de 68 millions de francs, avec la mosquée d'Abdoul-Hamid, et tout près le kiosque impérial de Tchiragan construit en 1697, à Béchiktasch; le couvent de Mevlevis et *Orta-Kieui*, échelle de paquebots, station terminale d'un tramway et séjour de beaucoup de juifs espagnols, avec la mosquée de la Sultane Validé et le palais de Riza-pacha, vis-à-vis du château impérial de Beylerbey en Asie; *Arnaut-Kieui*, village autrefois albanais et maintenant grec, près d'un courant dangereux; puis sur la baie de Bebek, depuis 1725, Houmayounabad, autre palais des sultans, avec des bains et des mosquées, à peu près en face des sites délicieux de Kandili et des Eaux Douces d'Asie. Entre les deux châteaux forts de Roumeli et d'Anadoli-Hissar, le minimum de largeur du détroit que, d'après la fable, la belle Io métamorphosée en génisse franchit à la nage, d'où le nom de Bosphore, et que les armées de Darius, de Xénophon, des Croisés et des Turcs y passèrent à différentes époques, semble marquer aussi l'emplacement de la construction éventuelle du pont fixe qui doit unir un jour l'Europe à l'Asie. Au-dessous de la baie de Balta-Liman, du spacieux port de *Stenia*, lieu d'ancrage des Argonautes, du cap Jéni-Kieui et de la tranquille baie de Kalender, la plus propice à la pêche, apparaissent les deux célèbres et féeriques grandes villégiatures du canal, dont la largeur s'y accroît jusqu'à 3,200 mètres, *Thérapia* et *Boujouk-déré*, où la majeure partie du corps diplomatique se réfugie au fort de l'été, pour goûter la fraîcheur des ombrages de ses jardins et le confort européen de ses luxueuses villas. A la première fait face sur la rive asiatique une résidence favorite des sultans, le château de *Chunkiar-Skelessi*, où fut signé un traité important en 1833. La seconde est avec son délicieux quai de promenade, les treilles et les arbres fruitiers de ses coteaux merveilleux, les parterres de ses terrasses et son fameux bouquet de platanes des Sept-Frères, un véritable paradis, à l'ouest duquel les collines de Baghtché-Kieui et la superbe forêt de chênes de Belgrad forment un immense

parc naturel, que l'on visite de préférence au mois de mai, quand il n'y a pas de fièvre. Dans ce canton forestier, riche en sources, se trouvent les grands réservoirs ou *bends*, construits en partie par les sultans, en partie déjà par Andronic Comnène. Les grands aqueducs d'Adrien et de Constantin, ainsi que d'autres appareils hydrauliques, en conduisent et distribuent les eaux à Constantinople, où elles sont débitées à domicile dans des outres par les porteurs ou *sakjis*.

Au-delà de Boujouk-déré les bords du canal, de formation volcanique, se resserrent de nouveau entre les châteaux génois de Roumeli et d'Anadoli-Kavagh, flanqués de batteries, et deux phares éclairent de part et d'autre la bouche septentrionale, où se montrent les roches Cyanées ou Symplégades du mythe des Argonautes, les écueils mobiles fixés par l'effet des accords de la lyre d'Orphée : contre-partie de la légende sicilienne de Charybde et de Scylla. Le fort de Kilia en Europe et celui de Riva en Asie sont les deux refuges les plus voisins sur la mer Noire.

Faubourgs d'Asie. — Au midi aussi l'issue du Bosphore était gardée du temps de l'empire grec par plusieurs petits castels, dont il est resté sur un îlot la tour légendaire dite de Léandre ou de la Fille, qui offre un abri aux kaïks et dont les feux servent à guider les embarcations devant le grand faubourg asiatique de Constantinople.

Scutari, l'ancienne Chrysopolis, située vis-à-vis de la Corne d'Or à un kilomètre et demi de la pointe du Sérail, est dominée à l'est par le mont Boulgourlou, dont le panorama est magnifique et sur les pentes duquel croît le meilleur vin du district métropolitain. La teinte rose des maisons et le grand jour d'une large et belle rue principale égaient cette ville turque où il existe aussi un palais d'été du sultan, d'autres bâtiments considérables, une imprimerie orientale et des ateliers d'impression sur coton établis par des Arméniens, ainsi qu'un fameux couvent de derviches hurleurs. Mais ce qui y frappe surtout c'est son vaste cimetière couvert, sur un espace de plus d'une lieue carrée, d'admirables plantations de cyprès et d'innombrables tombeaux, en partie de marbre et ornés de turbans, tous les Turcs qui en ont les moyens tenant beaucoup à se faire inhumer sur la terre d'Asie. Aussi trouverait-on là assez de pierre pour la construction de toute une ville. Mais tous les quartiers d'Europe ont pareillement leurs champs de repos plus ou moins étendus et très bien situés, véritables jardins publics vers lesquels se dirigent presque exclusivement les promenades de la population musulmane. Au sud-est de Scutari le chemin de fer passe à côté de la petite presqu'île, opposée au Sérail, sur laquelle *Kadikieui* occupe l'emplacement de l'ancienne Chalcédoine et mène un peu plus loin à Pendik, où Bélisaire avait une maison de campagne.

Iles des Princes. — Ce petit groupe montagneux, qui marie les tons jaunes de ses rochers et la belle verdure de son riche feuillage avec l'azur de la mer de Marmara, est situé au sud de Kadikieui et se compose de 9 îles, dont 4 seulement sont habitées : les deux plus grandes, celles de Prinkipo et de Khalki, avec les deux bourgs du même nom, la rocheuse Antigone et Prote. On y internait des princes exilés, à l'époque du Bas Empire. On les appelle aussi îles du Peuple (Demonisi) et îles des Prêtres, à cause des couvents qui y sont établis. L'élément grec y domine et le séjour en demeura même longtemps interdit aux Turcs. Elles ont souvent à souffrir des vents qui y tourbillonnent.

Cependant la salubrité de l'air, la pureté des eaux et l'éclat de la végétation en font, au printemps, la Capoue de la population métropolitaine.

Statistiques diverses. — On trouve à Constantinople des bazars ou marchés couverts de trois espèces et 40 khans ou caravansérails. Ce sont de vastes et solides bâtiments en pierre, où l'on garde aussi les dépôts de marchandises et qui ont en majorité le caractère de fondations pieuses, ainsi que les 200 hospices et une centaine d'imarets, qui distribuent journellement des soupes à des milliers de pauvres. On compte en outre 9 maisons d'aliénés, un hospice pour le traitement des pestiférés et un grand hôpital militaire. Riche en fontaines, la capitale du Bosphore possède aussi pour le moins 130 grands établissements de bains publics, généralement à disposition circulaire et en partie ornés de coupoles. Il en est qui sont construits en marbre et luxueusement installés, à la turque.

Pour l'enseignement (v. p. 509) on relevait à Constantinople, en 1870, 415 écoles publiques élémentaires et moyennes, avec 24,000 élèves. Parmi celles de l'ordre supérieur on ne mentionnait avec éloge que les académies militaires. Outre les bibliothèques des mosquées et celle du grand-vizir Ragib (depuis 1762), n'offrant en général d'intéressant que des manuscrits arabes et grecs, il y a la bibliothèque impériale, magnifiquement reliée, et maintenant aussi un musée d'antiques.

Nous renvoyons à la page 521 pour le commerce et la navigation. Les maisons grecques et arméniennes sont les intermédiaires indispensables du premier; mais l'importation y excédant de beaucoup l'exportation, la plupart des navires vont de cette place à Odessa, Smyrne ou Salonique, pour y compléter leurs chargements de retour. Port de relâche de presque tous les bâtiments qui trafiquent avec le Pont-Euxin, Constantinople manque pourtant encore de chantiers de radoub, ainsi que de docks et même de quais.

§ 8. — La Roumélie turque et les îles adjacentes.

Sous la dénomination de Roumélie (Roum-Ili), qui dans un sens plus large ne s'applique pas moins à Constantinople et sa banlieue d'Europe, ainsi qu'à la Bulgarie du sud des Balkans (auj. Roumélie orientale), nous ne comprenons ici que la Thrace méridionale, abstraction faite du district métropolitain, à l'est, et l'ensemble de la Macédoine, à l'ouest, mais en y rattachant le groupe adjacent des îles du nord de l'Archipel, dont les cinq principales sont Thasos, Samathraki, Imbros, Lemnos et Hagiostrati.

I. THRACE. — C'est le vilayet d'Andrinople qui s'étend, au sud de la Roumélie orientale, du Pont-Euxin au grand massif du Rhodope, sur les trois sandjaks d'Andrinople au nord, de Rodosto ou du Tekirdagh, vers la Propontide, et de Gallipoli, sur la mer Égée, dans laquelle se jette la Maritza, dont la plaine, sans beauté mais

fertile au bord des rivières en riz, tabac et coton, occupe tout l'intérieur, à la gauche du fleuve. Ses habitants, dans l'antiquité, étaient les Thraces et les Odryses. La population actuelle se compose principalement de Bulgares au nord, de Grecs dans toutes les parties maritimes et de Turcs, pour la plupart établis dans les villes dominantes ou sur les hauteurs de l'ouest.

Andrinople (en turc Edirné), admirablement située au tournant de la Maritza et au confluent de celle-ci avec l'Arda et avec la Toundja, dont les trois réunies poursuivent la direction méridionale, doit son nom à l'empereur Adrien, son fondateur. Les Turcs s'en étant emparés en 1366, elle devint la capitale des sultans, qui y résidèrent jusqu'à 1453. On la considère encore aujourd'hui comme la seconde ville de l'empire, bien qu'elle soit bien déchue et que sa population, de 150,000 âmes autrefois, se trouve réduite à tout au plus 62,000 habitants bulgares, grecs, turcs, arméniens et juifs. Du temps de sa splendeur elle a conservé un palais impérial, avec de beaux jardins, et deux sérails dont l'un d'architecture persane de la fin du XIVe siècle, un grand aqueduc qui fournit d'eau une vingtaine de maisons de bains et 68 fontaines publiques, un pont de douze arches sur la Maritza, qui baigne la ville au sud, et 4 autres ponts en pierre, 2 grands bazars voûtés avec des centaines de boutiques et 40 mosquées, dont 4 au centre sont très imposantes. La principale, celle de Sélim II, dont la coupole et les quatre élégants minarets atteignent à la hauteur de Sainte-Sophie, passe aux yeux des Turcs pour la plus belle du monde. Elle s'élève sur une grande terrasse carrée soutenue par des murs et plantée d'arbres, brille par la magnificence des matériaux employés à sa construction et a un parvis (harem), quadrilatéral aussi, qu'encadre un portique dont la toiture est formée pareillement de 18 coupoles. Quatre colonnes monolithes de granit égyptien en constituent le grand portail. Les chrétiens et les juifs ont à Andrinople 15 églises et 10 synagogues. Les galeries du bazar d'Ali-pacha éclipsent, pour la structure et les dimensions, tout ce que Constantinople peut opposer dans ce genre. Mais la ville qui entoure ces monuments n'est qu'une piètre agglomération de baraques, entre lesquelles serpentent des rues étroites et malpropres. Cependant les rideaux de cyprès et de peupliers qui y séparent les quartiers, les bosquets, les vergers et les jardins de roses dont ils sont entremêlés et entourés contribuent, avec l'aspect riant du pays d'alentour, à la faire paraître charmante du dehors. Sa citadelle sur la Toundja n'arrêta pas les Russes, qui en 1829 dictèrent la paix au sultan, de cette ville. Andrinople possède autant de medressés que de mosquées, un collège militaire, deux hospices et une maison d'aliénés. Renommée pour son huile de roses et ses conserves de coings, comme autrefois aussi pour ses teintureries de fil rouge, elle fabrique encore de la sellerie et des chaussures, du maroquin, de l'aba, des tapis, des bas, de la toile pour sacs et du savon. Sa position commerciale est excellente et promet de gagner de plus en plus, depuis qu'elle est devenue comme le nœud de chemins de fer qui facilitent ses communications avec Constantinople à 319 kilomètres au sud-est, le golfe d'Enos au sud, Philippople à l'ouest et les Balkans au nord. A l'ouest *Tchirmen*, 2, situé plus haut sur la

rive droite de la Maritza et le chemin de fer, a aussi une citadelle. A l'est, *Kyrk-Kilisse*, 14, la ville des Quarante Églises, au pied occidental de la chaîne de Strandja, avec 6 mosquées, est renommée pour son raisiné et ses noix confites. Elle est actuellement surtout peuplée de juifs, originaires de la Podolie, qui approvisionnent de beurre et de fromage leurs coreligionnaires de Constantinople. *Visa*, 5, au sud-est, qu'embellit un site de rochers pittoresques, excelle dans la culture des oignons. — A l'est au delà de ces monts, vers le milieu de la côte, *Midia*, ancienne cité grecque avec des temples souterrains, est le principal des petits ports de la province sur le Pont-Euxin. A *Tchorlou* enfin, 5, dans le Tekirdagh au nord-est de Rodosto, s'est tenu un concile important.

Au sud d'Andrinople *Demotica*, 10, ville de magnaneries et de poteries, où naquit Bajazet Ier et séjourna Charles XII, est située sur le chemin de fer qui longe la rive droite de la Maritza, dont la pittoresque acropole d'*Enos*, 7, commande l'embouchure vers l'issue du golfe de ce nom, par lequel la mer Égée pénètre fort avant dans les terres. C'est l'ensablement du port de cette ville qui a déterminé plus loin sur la côte, au nord-ouest, la création récente du havre artificiel de *Dede-Agatch*, auquel se termine le chemin de fer près de lagunes malheureusement non moins insalubres que les marais voisins du golfe, mais où le mouillage est plus facile. Il s'en exporte, ainsi que de Rodosto, malgré l'indolence de la population, beaucoup de laines, avec des céréales dont le pays abonde, des peaux brutes et des avelanèdes, qui s'y échangent contre des denrées coloniales et des tissus.

C'est entre la baie plus occidentale de Lagos et l'embouchure du Nestus (Mesta), limite d'une autre partie de l'ancienne Thrace conquise par les rois de Macédoine, qu'il faut chercher l'emplacement d'Abdère, la cité natale du grand rieur Démocrite, tant raillée pour la sottise proverbiale de ses habitants par les Grecs comme depuis, à leur exemple, par Lafontaine et le poète satirique allemand Wieland.

II. MACÉDOINE. — Cette vaste province comprend dans son cadre les bassins de toutes les eaux qui courent à la mer Égée, depuis et y compris la vallée du Nestus à l'est jusqu'aux chaînes de la basse Albanie et au Skardagh à l'ouest. Au nord elle a pour bornes la ligne de partage du bassin de la Morava, le Rilodagh, par lequel se termine la Bulgarie, et les chaînes qui limitent de ce côté la vallée supérieure de la Maritza ou Roumélie orientale. Au sud, où elle est baignée par la mer, nous y rattachons les îles septentrionales de l'Archipel et le rempart méridien de l'Olympe qui, avec la chaîne perpendiculaire de Volutza, sépare la Thessalie de la Macédoine. Dans celle-ci on distingue le pays du Rhodope, correspondant entre le Nestus et le Strymon à l'ancienne Thrace macédonienne, la Chalcidique et ses dépendances insulaires de l'est, la basse Macédoine ou partie inférieure de la vallée du Vardar, qui débouche en plaine dans le golfe de Salonique, et l'Il-

lyrie macédonienne comprenant la haute Macédoine, avec l'ancienne Péonie et la Dardanie, parties moyennes et supérieures de la même vallée.

Plus encore que dans la Thrace le fond de la population est bulgare à l'intérieur. Les Turcs sont le plus répandus dans le pays du Rhodope, mais peuplent en outre une bande qui s'étend, à l'ouest de l'île de Thasos, depuis le massif du Pangée ou Pilav-Tepé, que parcourent les Yeuruks ou marcheurs, une de leurs tribus d'origine turcomane, à travers les confins lacustres et marécageux du nord de la Chalcidique jusqu'autour de Salonique, ainsi que vers l'angle du sud-ouest de la haute Macédoine, entre l'Haliacmon et les lacs d'Ostrovo et de Castoria, le district des Koniarides (v. p. 389). Sur tous les rivages autres que la partie ci-dessus mentionnée, les Grecs, à peu près seuls habitants des îles, ont la prépondérance. Dans la haute Macédoine les Albanais, Tosques et Guègues, se sont cependant aussi beaucoup avancés à l'est de leurs montagnes et aspirent à une influence dominante. Des Koutzo-Vlaques et des Tsiganes ne s'y trouvent qu'épars. Le coton, la laine et la soie, le tabac, des céréales et graines oléagineuses, les peaux brutes, la cire, etc., sont les principales productions de la Macédoine.

Rhodope. — Ce grand massif, qui couvre toute la partie orientale de la province, est parcouru par le Nestus et le Strymon, dont la vallée s'élargit au midi dans la riche plaine de Sérès, remplie de centaines de villages, où ce dernier fleuve traverse le lac de Tachyno, puis atteint la mer au sud-est dans le golfe de Contessa, dit aussi de Rendina ou d'Orfani. Les montagnes sont le repaire de brigands grecs, qui n'infestent pas seulement les campagnes, mais ont trouvé profitable aussi d'enlever de riches Anglais, pour les mettre à rançon. Le Rhodope se répartit entre les deux sandjaks de Drama et de Sérès.

A la droite du Nestus il n'y a lieu de mentionner, vers le milieu de son cours, que le bourg turc de *Nevrekop*, 3, entouré de murs. — Vers la plaine de Sérès, *Drama*, 8, avec de grandes rizières, fournit en outre du tabac et du coton, que l'on y file aussi. Au sud-est de cette ville, la route qui passe devant les ruines de Philippes, où Brutus et Cassius furent défaits en l'an 42 avant notre ère, qui n'est pas moins connue par une épître de saint Paul et dont il reste un amphithéâtre ainsi que trois colonnes d'un temple de Claude, conduit au port de *la Cavala*, 5, dont l'exportation de tabac, de coton et de céréales, en majeure partie effectuée par des bateaux à vapeur, est devenue très importante. Cette ville, située au pied du Pangée, de 1,885 mètres,

ceinte de murs et dominée par un vieux château, était autrefois un repaire de pirates. Elle a conservé un bel aqueduc et l'Arnaute Mehemet-Ali, fondateur de la dynastie qui règne en Egypte, y naquit.

De Drama une autre route mène à l'ouest dans la vallée du Strymon dont le marché dominant est, en deçà du fleuve et un peu au nord du lac de Tachyno, la ville bulgare de *Sérès* ou Siroz, 30, où se tient de mars en avril la plus grande foire de la Macédoine. Les rizières et les plantations de cotonniers s'étendent à perte de vue dans la campagne environnante. L'industrie locale consiste dans la fabrication de cotonnades et de gourdes faites avec des courges. Plus haut dans la vallée, à la droite du Strymon, *Petritch* ou Petrovitch récolte un tabac renommé. A l'est de l'embouchure du fleuve, près de laquelle le village de Contessa, d'origine vénitienne, marque la place de l'ancienne Amphipolis, le petit port d'*Orfani*, 3, fait le commerce de cotonnades et de soieries.

Chalcidique. — La péninsule tridactyle, qui s'avance au loin dans la direction du sud-est entre les deux golfes de Contessa et de Salonique, présente, comme nous l'avons déjà vu page 367, une configuration des plus curieuses. Les monts Kortatch, avec des sommités de près de 1,200 mètres, desquels dérivent les phalanges de ses trois longs promontoires, en accidentent le tronc au sud de la ligne des marais, depuis Salonique jusqu'à la presqu'île orientale, celle du célèbre mont Athos. A l'exception des Turcs habitant la petite ville de Nizvoro, dans le voisinage du golfe de Contessa et des moines slaves de quelques couvents, la population y est toute grecque. Elle y était primitivement d'origine chalcidienne, c'est-à-dire venue de l'Eubée.

A la racine de la presqu'île occidentale ou de Pallène sur le golfe Thermaïque, près du phare actuel de Saint-George, se trouvait probablement la colonie dorienne de Potidée. Il ne reste pas plus de traces d'Olynthe, qui paraît avoir occupé non loin de là le fond du golfe suivant de Cassandre, premier de la fourchette. Quant à la presqu'île de la montagne Sainte, qui se termine par la masse imposante du mont Athos ou promontoire d'Acté des anciens (v. p. 367), elle forme une longue croupe, en partie couverte de bois de châtaigniers, de chênes ou de sapins, que Xerxès, pour éviter les périls de la circumnavigation redoutée de ce cap, avait même complètement détachée du continent en faisant percer d'un canal, encore existant comme fossé, l'isthme de 1,200 mètres qui l'y rattache. La montagne sainte, dans laquelle la légende grecque désigne l'Athos comme le sommet où le diable amena Jésus pour lui montrer tous les royaumes de la terre étendus à ses pieds, est peuplée d'environ 6,000 moines et frères lais, répartis entre 20 couvents semblables à des forteresses, qui bordent pittoresquement les rochers abrupts des deux rivages, 11 skètes ou hameaux, dont chaque maison forme également une petite communauté religieuse, et 190 ermitages d'anachorètes. On y compte près

d'un millier d'églises et de chapelles. Le petit bourg central de *Karyès* en est l'unique marché, où s'assemble le synode du district, qui forme une petite république tributaire de la Porte, dont ces corporations religieuses avaient reconnu la suzeraineté dès avant la prise de Constantinople. L'autorité souveraine n'est représentée que par un seul fonctionnaire musulman (*bostandji aga*) auprès du synode, au service duquel une compagnie de soldats chrétiens postée à *Hierisso*, l'ancienne Acanthe, sur l'isthme et le golfe de Stellaria, est chargée de défendre contre les brigands et de garder jour et nuit la presqu'île, dont l'accès n'est pas moins rigoureusement interdit à toute personne du sexe féminin. L'origine des ermitages remonte jusqu'aux premiers siècles du christianisme. Les couvents, qui datent des temps de la fin du IXe siècle à celle du XIVe, durent beaucoup à la munificence des empereurs grecs, des Comnènes et des Paléologues surtout, mais en comprennent aussi deux de fondation serbe et un russe. Les principaux et plus remarquables, dotés sur le continent de nombreuses fermes et très riches, sont la Laure, fondée en 968 au pied de l'Athos même, dont la chapelle dite de la Transfiguration marque le point culminant, et celui de Vatopedion sur le golfe de l'est; puis les abbayes de Saint-Denys et de Xéropotame sur celui de l'ouest, où sont aussi perchés les deux plus pittoresques : Simopetra, qui semble tout à fait inaccessible, et Zographos, dont la tradition fait remonter l'origine jusqu'au règne de Léon le Philosophe. Mentionnons aussi celle de Protaton à Karyès même. Dans tels l'abbé ou hégoumène est un seigneur omnipotent, tandis que dans d'autres les religieux, ne recevant du couvent que le pain et le vin, sont moins assujettis, choisissent eux-mêmes leurs supérieurs et décident par le vote des affaires de la communauté. Les principales ressources locales consistent dans les produits des jardins et des vignes, la récolte des olives et des noisettes, l'apiculture et la pêche côtière. Les moines villageois des skètes qui, étant sans biens fonds, n'ont pour vivre que les rations qui leur sont départies, élèvent en outre un peu de bétail, peignent de saintes images et confectionnent des ornements sacerdotaux et des rosaires, ou des cuillers et d'autres objets en bois sculpté. Aussi y a-t-il constamment un certain nombre de frères en voyage pour quêter et placer les articles provenant de leur industrie. L'abstinence de viande, observée avec la plus grande rigueur dans la montagne Sainte, n'y préjudicie pas, dit-on, à la longévité; mais le formalisme qui domine dans tous les exercices de leur vie ascétique n'en porte guère les habitants à tirer parti de ce que les bibliothèques de leurs couvents peuvent encore renfermer de manuscrits curieux ou d'autres reliques intéressantes de l'âge byzantin.

SPORADES TURQUES. — C'est le nom que l'on donne communément aux îles, presque exclusivement grecques de population, qui dominent au nord de l'Archipel entre la Chalcidique et l'Asie Mineure.

Thasos, la plus rapprochée du littoral de la Macédoine, au sud de l'embouchure du Nestus, avec tout au plus 10,000 habitants en 9 villages sur 192

kilomètres carrés, est couverte de montagnes richement boisées jusque vers leurs sommets dont le principal, l'Ipsario, atteint 1,045 mètres. Colonie phénicienne primitivement, puis grecque, elle était célèbre dans l'antiquité pour ses carrières de marbre et l'exploitation de mines d'or, dont il n'y reste même plus de trace, non plus que de celles du Pangée voisin. En 1462 Mahomet II l'enleva à ses possesseurs italiens et acheva sa ruine en transportant à Constantinople presque toute la population. Plus tard ses côtes, d'une approche assez difficile dans le détroit septentrional, large de 5 kilomètres seulement et barré en partie par l'îlot de Thasopoulo et des bancs de sable, furent souvent un refuge de pirates. Plus récemment l'île est devenue la propriété de la famille de Mehemet-Ali d'Égypte. L'ancien port qui s'y trouve ne livre plus au commerce qu'un peu d'huile d'olive et du miel, les vignobles y ayant dégénéré. Le patois des habitants est un grec barbare, entremêlé de mots turcs.

Vers le sud-est l'île de *Samothrace*, Samathraki ou Samadrek, de 170 kilomètres carrés avec à peine 1,800 habitants, qui cultivent des céréales ou font du charbon de bois dans ses forêts de chênes, l'antique foyer du culte mystérieux des Cabires, fut plus tard colonisée par des Samiens. Elle est la plus élevée du nord de l'archipel, mais presque déserte aujourd'hui. La superbe masse de trachyte du Phengari, dont la croupe y domine de l'ouest à l'est, se dresse en pyramide au milieu jusqu'à près de 1,600 mètres d'altitude. Elle n'a point de port, et de grandes profondeurs, ainsi qu'un courant redoutable, la séparent des autres Sporades.

Au sud, *Imbros*, où l'on ne compte aussi que 4,000 âmes en 6 villages, sur un espace de 220 kilomètres carrés, bien qu'elle soit la plus voisine des Dardanelles est également couverte de montagnes, mais dont la principale, son Saint-Élie, ne dépasse pas la hauteur de 595 mètres. Elle nourrit environ 30,000 moutons et chèvres, a en outre de l'apiculture et exporte annuellement pour à peu près 300,000 francs de ses produits du port de *Castro*, qui regarde au nord-est le golfe de Saros et dont les Turcs ont fait le chef-lieu du sandjak insulaire. La plus importante du groupe est, à 75 kilomètres sud-est du mont Athos, l'île de Vulcain, *Lemnos* ou Stalimène, avec un territoire de 440 kilomètres carrés et près de 30,000 habitants, répartis entre 36 communes et comprenant environ 4,000 musulmans, dont le nombre y décline. Échancrée de profondes baies et formée de plusieurs volcans, qui brûlaient encore aux derniers temps de l'antiquité grecque, avec de plus faibles sommités que celles d'Imbros, qui la masque au nord-est, elle est presque entièrement dépourvue d'arbres, mais cependant très fertile en céréales dans le fond des vallées, a des coteaux vignobles et nourrit plus de 40,000 moutons dans ses pâtis. On évalue son commerce annuel à au moins 600,000 francs, tant à l'importation qu'à l'exportation, parmi les articles de laquelle figure aussi la terre rouge sigillée de Lemnos, bol ainsi nommé d'après le cachet de l'empreinte duquel on le munit et dont les Orientaux se servent, non sans mélange de superstition, comme d'un astringent contre les morsures de serpent et autres blessures. Cette île ne fut arrachée que la dernière par les Turcs aux Vénitiens, qui s'en étaient emparés en 1204. Les Grecs de Lemnos possèdent environ 150 navires de 100 à 300 tonneaux, sont bons marins et s'occupent aussi de la pêche, ne négligeant que celle des éponges, très abondantes cependant dans ces parages. On y vante la beauté des femmes. Il y

avait dans cette île un des quatre fameux labyrinthes de l'antiquité, d'après Pline même le plus grand. Le chef-lieu, l'ancienne Myrina, qui s'appelle aujourd'hui également *Castro*, d'après le vieux château qui y domine, est situé sur la côte occidentale entre deux rades.

Au sud de ce port la petite île toute grecque de *Hagiostrati*, de 41 kilomètres carrés, dont le point culminant est le Simadi de 266 mètres, forme avec l'îlot dix fois moindre d'Antistrati, une dépendance administrative et commerciale de Lemnos.

Basse Macédoine. — C'est la plaine du bas Vardar, baignée par le golfe Thermaïque et comprenant l'ancienne Émathie à la droite de ce fleuve, ainsi qu'à sa gauche dans la Mygdonie la troisième ville de la Turquie d'Europe, siège du vilayet, d'où un chemin de fer remonte toute la vallée dans la direction du nord-ouest. Il y a plusieurs lacs et des marais, qui rendent la côte insalubre.

Salonique (Selanik), l'ancienne Therma, sur l'emplacement de laquelle Cassandre bâtit Thessalonique, une des premières cités grecques où s'implanta le christianisme et que Théodose le Grand mit à sac, en 390, pour la punir d'une révolte, s'élève en amphithéâtre au fond de la partie nord-est du golfe qui en porte les noms. En l'an 904 elle fut prise par les Sarrasins et en 1085 les Normands, sous Tancrède, s'en emparèrent. En 1179 l'empereur Manuel Comnène donna le royaume de Thessalonique en dot à son gendre Renier, marquis de Montferrat. Reprise par les Grecs au XIVe siècle, puis vendue par eux aux Vénitiens, elle tomba dès 1430 au pouvoir de Mourad II. Elle est entourée d'un vaste mur crénelé à fondements cyclopéens et flanqué de nombreuses tours. On y voit dans l'acropole vénitienne les ruines d'un temple d'Hercule et d'un arc de triomphe de Marc-Aurèle, un plus ancien d'Auguste dont on a fait la porte du Vardar, les propylées de l'hippodrome, une rotonde imitant le panthéon de Rome et un vieux château génois, ainsi qu'une église de Sainte-Sophie et un temple de Vénus, transformés en mosquées. Sa population, sous l'empire romain, paraît avoir atteint le chiffre de 220,000 âmes. Aujourd'hui elle ne compte plus que de 60,000 à 80,000 habitants, parmi lesquels il y a un très grand nombre de juifs, en partie convertis, en apparence du moins, à l'islamisme. La ville basse, comme tout le rivage septentrional de la mer Égée, souffre beaucoup de la malaria, et la saleté des quartiers intérieurs ajoute à ses miasmes. Aussi les consulats, avec toute la partie aisée de la population, se sont-ils portés à l'ouest, vers le chemin de fer, sur les hauteurs moins insalubres des Kalameria. A côté des 30 mosquées et 27 synagogues de Salonique, il existe beaucoup d'églises servant aux Grecs et aux Bulgares, ainsi qu'une pour les catholiques romains. L'industrie locale consiste en tanneries et en teintureries de fil rouge, auxquelles se joint la fabrication de soieries, de tapis et d'ouvrages en acier. Le port, qui peut recevoir 300 navires, ne le cède dans la péninsule qu'à celui de Constantinople pour l'importance du mouvement commercial. Il s'en exporte surtout beaucoup de coton, de soie et de laine, ainsi que de céréales, avec du

sésame, du tabac, des sangsues, etc. — A l'intérieur, *Doiran*, 8, au pied du Belez-dagh et sur le lac le plus septentrional de la plaine macédonienne, en marque de ce côté la limite.

Dans la campagne de la rive droite du Vardar, au nord du lac principal de Janitza, s'élevait la royale Pella, où naquit Alexandre. Jénidjé-i-Vardar, renommée pour ses tabacs et sa foire de la fin d'automne, est à proximité. Plus à l'ouest, *Vodena*, 8, sur un des cours d'eau qui alimentent ce réservoir lacustre, commande l'entrée des monts, dans le site charmant où dominait Edesse, l'ancienne capitale qui fut le berceau de la Macédoine et le lieu de sépulture de ses rois. — Au midi, vers l'Haliacmon, dans le même cadre de montagnes, *Verria*, 8, l'ancienne Béroé, fabrique des draps de fil et coton.

District de l'Olympe. — On ne peut rattacher qu'au vilayet de Salonique le massif adjacent de l'Olympe (voir p. 378), dont la Porte tient à conserver la possession dans le projet de remaniement territorial qui vient d'être accepté (avril 1881) par le gouvernement grec. D'ailleurs la Piérie, comprenant, à l'est de la Chalcidique, le littoral qui s'étend de l'embouchure de l'Haliacmon à celle du Pénée, faisait déjà partie de l'ancienne Macédoine.

L'Olympe, dont le point culminant atteindrait, d'après Copeland et Spratt, jusqu'à 3,250 mètres, mais ne paraît pas avoir été jamais escaladé, n'a d'autres habitants que des moines et des klephtes, qui en sont même en partie les maîtres. La route de Salonique à Larisse, que les Turcs veulent retenir sous leur garde, longe le bord occidental du golfe Thermaïque, au bas de cet énorme rempart. Après avoir franchi l'Haliacmon, elle atteint successivement la place qu'occupait Méthone, près du couvent de Saint-Denys, Pydna (Kitros), où Persée fut défait par Paul-Émile et Andriscus par Métellus, l'échelle de *Katarina*, d'où l'on gravit l'Olympe dans la direction du pic Saint-Élie, et Platamona ; puis elle remonte vers le sud-ouest la célèbre vallée de Tempé (Boghoz), qui s'ouvre sur la Thessalie au village turc d'Hassan-Baba. La nouvelle frontière, rentrant à l'ouest de la mer par le défilé de Karalyk, entre Platamona et l'embouchure du Pénée, contournera ainsi le revers occidental du massif de l'Olympe, jusqu'à la rencontre de la ligne du partage des eaux, au delà du Titarèse ou Xeragi.

Elassona, sur un petit affluent du Titarèse, dans la partie nord-est du bassin du Pénée, est le chef-lieu de ce coin de la Thessalie, qui doit rester turc.

Haute Macédoine. — Nous y distinguons : 1° l'ancienne Péonie ou partie moyenne de la vallée du Vardar, dépendante du gouvernement de Salonique; 2° la haute vallée du même fleuve ou Dardanie, avec la partie orientale de son bassin, formant le sandjak d'Uskub, rattaché au vilayet de Kossovo, et 3° la partie occidentale du même bassin (Pélagonie et Lyncestide des anciens) avec ceux des lacs de Castoria et d'Ostrovo (Orestide), ainsi que de l'Haliacmon

ou Indjé-Karasou (Élymiotide), constituant ensemble le sandjak de Bitolia, qui paraît avoir été réuni au vilayet de Janina.

Kœprili, 22, que les indigènes appellent Vélèze, la capitale de l'ancienne Péonie, sur la rive droite du Vardar et le chemin de fer de Salonique, au seuil de la haute vallée du fleuve, a donné son nom à une famille célèbre de grands vizirs.

Plus haut, *Uskub* ou Scopia, 28, l'ancienne Justiniana prima et capitale de la Dardanie, sur le même fleuve et la même ligne, qui, lorsqu'elle se trouvera jointe à celles que l'on doit construire en Bosnie et en Serbie, pourra devenir une des grandes routes commerciales du continent européen Cette ville offre encore les restes d'un aqueduc de 55 arches et dresse, au milieu des vergers, les minarets de 16 mosquées à coupoles noires. Les chrétiens ne forment pas un tiers de sa population, en partie arnaute. A l'ouest, *Kalkandelen* ou Tétovo, 22, commande le défilé qui conduit par le Skardagh à Prizrend. — Au sud-est, *Sktiplje* ou Ischtib, 20, sur la Bregalnitza, affluent de gauche du Vardar, est une ville industrieuse, renfermant un grand bazar et de nombreuses fontaines, dans laquelle prédomine l'élément chrétien. Au nord-est, vers la Bulgarie, *Karatova*, 6, dans une espèce d'entonnoir de montagne, extrait de l'argent des minerais de plomb du voisinage. — Vers Kœstendil en particulier, *Egri-Palanka*, 5, jolie ville avec des fontaines, remplie de boutiques d'armuriers et de dépôts d'articles en fer que l'on fabrique dans les environs, appartient par son cours d'eau, la Kriva Riaka, à un autre bassin, celui de la Stryma.

Dans la partie occidentale du bassin du Vardar, l'ancienne Héraclée, capitale de la Pélagonie, *Bitolia*, 45, que l'on appelle aussi Toli-Monastir, d'après le riche monastère voisin de Boukova, dont la fête patronale réunit toute la population du fertile bassin de la Tcherna, est elle-même située sur le Dragor, au pied du mont Peristeri, et doit sa grande importance commerciale et administrative au passage de la principale des routes par lesquelles la Macédoine communique avec l'Albanie, dans la direction du lac d'Ochrida. A côté des Turcs, les Zinzares, faisant des affaires considérables avec Constantinople, Salonique, Trieste et Vienne, y ont la prépondérance. Un millier de bêtes de somme en partent mensuellement chargées pour l'intérieur. La ville possède 11 mosquées, un grand bazar avec plus de 2,200 boutiques, un beau konak, de vastes casernes très bien tenues, un arsenal et une école militaire. *Prilip*, 7, dans un site très élevé sur le Kandri-sou, où se croisent aussi plusieurs routes, avec une foire du mois d'août très fréquentée, tient au nord le milieu entre Kœprili et Bitolia.

Au midi de cette dernière ville et à l'est des monts Grammos, *Castoria*, 8, sur le bord occidental du lac de ce nom, et *Schatista*, 8, dans le bassin de l'Indjé-Karasou, doivent à des facilités de communication pareilles l'activité de leur trafic. Les Castarèses sont un mélange de Serbes et de Koutzo-Vlaques, au milieu desquels vivent aussi beaucoup de Grecs, qui s'occupent d'industrie et de commerce, tandis que des Albanais et des Bulgares mènent la vie pastorale dans les montagnes voisines.

§ 9. — La Vieille Serbie, l'Albanie et l'Epire.

Cette région comprend deux parties principales. La première et moindre est, au nord du Skar, la Vieille Serbie albanaise, qui appartient par ses cours d'eau, tributaires des deux branches de la Morava, ainsi que de la Drina, au bassin danubien. Elle se compose du sandjak de Prischtina, limitrophe de la haute Macédoine au sud, et de celui de Novibazar, ancienne dépendance de la Bosnie, resserré entre le précédent, la haute Albanie et le Monténégro, d'une part, et la principauté serbe de l'autre. La seconde et beaucoup plus considérable, c'est, à l'ouest du Skardagh, des monts de Grammos et du Pinde, l'Albanie proprement dite, qui s'étend sur l'Adriatique et la mer Ionienne, du Monténégro à la nouvelle frontière héllénique. On est convenu d'y appeler haute Albanie le pays de Prizrend, entre le Skar, le Gljeb et la Mokra Planina ; moyenne, le sandjak de Skodra, du lac de ce nom à l'embouchure du Séméni, et basse Albanie ou Épire, le vilayet de Janina, qui comprend tout le reste de la contrée jusqu'au golfe d'Arta.

I. Vieille Serbie. — Réunie avec la haute et la moyenne Albanie dans le vilayet dit de Kossovo.

A l'est de la plaine de Kossovo, du fameux Champ des Merles, qui vit les deux sanglantes batailles de 1389 et de 1448, de la Sitnitza, tributaire de l'Ibar, et du chemin de fer d'Uskub à Mitrowitza, qui en suit le cours, *Prischtina*, 11, bâtie en amphithéâtre sur une colline, avec 12 mosquées, est le chef-lieu du sandjak méridional. Les deux tiers de ses habitants sont des Arnautes.

Le sandjak du nord, la Rascie proprement dite, a pour capitale *Novi-bazar* ou Jeni-bazar (nouveau marché), 9, sur la Raschka, avec 17 mosquées, bien que la population slave y prédomine, des sources thermales et des foires animées. Sa situation au point de croisement de plusieurs routes en détermine surtout l'importance. A proximité se trouve l'église de Saint-Petrova, ancien temple païen. — Au sud-est, le terme actuel de la ligne de Salonique, *Metrowitza*, au confluent de la Sitnitza avec l'Ibar, par lequel on remonte à l'ouest vers la Mokra Planina et le couloir de la vallée du Lim, militairement occupée par l'Autriche, *Bielopolje* et *Priepolje*, sur le Lim même, sont, avec deux villes plus importantes, *Sienitza*, près de la frontière de Serbie, et *Plewlje* du côté du Monténégro, les principales du couloir.

II. Albanie (1). — La patrie des Schkipétares, avec l'âpreté de ses rochers abrupts, des gorges profondes et leurs eaux torrentielles, de nombreux lacs, ses fleuves incertains, néanmoins tous emportés vers la côte illyrienne, et l'insalubrité partielle, la désolation, l'aspect presque sinistre de son vaste littoral, est encore aujourd'hui une des contrées les plus inhospitalières et les moins explorées de la péninsule orientale, peut-être même la province qui y est le moins sortie de son état de barbarie primitif.

Les noms d'Albanie et d'Albanais, inconnus dans le pays, sont d'origine vénitienne, et l'étymologie en est très controversée. Étroitement refoulés dans leurs montagnes par les invasions des Slaves, les autochthones s'étant, après celle des Turcs, en partie convertis à l'islamisme, qu'ils embrassèrent afin de participer aux avantages de la domination, mais ne pratiquent du reste qu'avec peu de ferveur, parvinrent à regagner du terrain en Macédoine sur les Bulgares, et au nord sur les Serbes, par suite de l'émigration d'une multitude de ces derniers pour la Hongrie. Leurs descendants, qui n'ont guère changé de mœurs depuis trois mille ans, sont encore en général, Guègues du Nord et Tosques du Midi, un peuple élancé de taille, fort de muscles et à demi-sauvage, d'une grande rudesse martiale, rivalisant de cruauté avec les Tchernagorsques, animé des mêmes superstitions et offrant, selon les circonstances, le contraste de la plus grande sobriété avec les instincts les plus rapaces, d'une opiniâtreté à toute épreuve avec une extrême mobilité d'esprit. Ils ont au plus haut point le respect des liens de la famille, de l'amitié et de la fraternité d'adoption, mais ne sont pas moins implacables dans la vengeance, et l'on compterait annuellement chez eux, d'après Lejean, jusqu'à trois mille victimes du talion. Très peu d'entre ces montagnards savent lire, encore moins écrire ou signer leur nom. Un usage presque illimité de la puissance paternelle réduit les femmes albanaises à une condition très dépendante, sans les séquestrer toutefois; chargées de tous les travaux, elles vont librement partout; mais l'adultère est punie de mort avec son complice. Pour le complément du portrait nous renvoyons aux pages 390, 93 et 95. Dans le costume et l'appareil, la fustanelle plissée, le fès rouge, la

(1) Voir en particulier Hecquard, *Histoire et description de la haute Albanie* Paris, 1859. — De Hahn, *Études sur l'Albanie*, Iéna 1854, et J. Muller, *L'Albanie, la Roumélie et la frontière austro-monténégrine*, Prague 1844 : ces deux derniers en allemand.

veste et le manteau brodés, les brodequins rouges, une large ceinture garnie du handjar et de pistolets, un fusil long de deux mètres, orné pareillement d'incrustations de nacre et d'argent, sont communs à tous les palicares (braves) albanais et grecs. Le gibier, qui est très abondant, l'esturgeon, le paprika, les oignons et l'ail, le melon et la pastèque, figurent le plus largement, avec les farineux, dans le régime alimentaire des Schkipétares. Il y a beaucoup de troupeaux de chèvres et de moutons, ainsi que des buffles, mais le nombre des chevaux ne satisfait pas au besoin. Le pays produit des céréales de toute espèce, notamment aussi du maïs et du millet. Le riz, le vin et le tabac abondent, de même que les fruits du sud en Épire. L'industrie n'a pris un certain développement que dans cette dernière contrée. Le défaut de chemins et de ponts est un grand obstacle au commerce, qui ne s'élève sur toute la côte qu'à une vingtaine de millions de francs. A la différence de leurs frères établis dans les îles du royaume héllénique, les Albanais du continent ne s'occupent que très peu de la navigation et de la pêche marine. L'exportation ne comprend que du tabac, du riz, du sumac (scotano), de l'huile d'olive, des bois d'œuvre, quelques céréales, un peu de laine, du poisson, des sangsues et des peaux de blaireau, de lynx et de lièvre. On brûle les bois pour obtenir de la cendre, qui sert d'engrais. Les mines sont entièrement négligées.

Albanie septentrionale (haute et moyenne). — Ces deux parties, que séparent les lits profondément encaissés des deux branches du Drin, constituent le domaine des Guègues et le foyer de la ligue albanaise, qui fait tant parler d'elle depuis quelque temps et vient même de se présenter sous un jour menaçant pour la Porte. A l'est des deux rivières, dans la haute Albanie, la population est formée surtout de groupes rasciens, entourés d'Arnautes musulmans. A l'ouest, dans la moyenne, prédominent les Guègues catholiques, au nombre de 100,000 environ, restés fidèles à la religion qu'introduisit chez eux la domination vénitienne et qui, lors de la conquête ottomane, brillèrent dans l'histoire par la résistance qu'y opposa longtemps un nouvel Alexandre, chef de leur confédération, l'illustre Skanderbeg. Toutes ces tribus guègues ont conservé, sous la domination turque, leur organisation patriarcale et leurs chefs héréditaires, avec lesquels le sultan et ses pachas confèrent par l'organe d'agents musulmans ou *vékils*.

Les Guègues se partagent en 16 tribus principales ou *fis*, toutes

armées et tenues seulement de fournir des contingents à la Porte. Parmi les catholiques, on appelle Malissores ou montagnards celles qui habitent au nord du confluent des deux Drin, où l'on distingue plus particulièrement, sur la frontière monténégrine, les Klementi, dont les Grudi sont une branche, les Komi et les Kutchi à l'est, les Hotti et les Kastrati, la tribu de Skanderbeg, au nord-est du lac de Skodra, les Pulati au sud du Gljeb, et les Hassi, dans l'angle du confluent même. Au sud du Drin inférieur demeurent les Zadrim et un peu plus haut les Dukadjines; puis, sur un plateau de rochers inexpugnables, entre les rivières qui alimentent le fleuve côtier de Matia et le Drin Noir, la plus méridionale et considérable, longtemps protégée par l'Autriche, les Mirdites, au nombre de 13,000, qui sont assez bons agriculteurs. Ils se rangent sous 5 bannières (*baïraks*), dont le chef supérieur (actuellement le jeune Prend Bib Doda) réside à Orosch. Dans tous ces districts libres, des juges électifs décident des affaires litigieuses, et l'on ne tolère point de postes turcs. Le clergé catholique y est formé en partie de prêtres indigènes, élevés à Rome au collège de la Propagande, en partie de franciscains. A côté des Guègues, les Serbes ne représentent, dans les contrées basses, qu'un sixième environ de la population, qui comprend en outre à peu près 10,000 Tsiganes, sédentaires pour la plupart.

1° A l'ouest du Liubatrn, par lequel finit le Skardagh au nord-est, *Prizrend* ou Perserin, 35, très jolie ville, dominée à 360 mètres par un château fort des anciens rois de Serbie, possède 15 mosquées, un bazar qui comprend 1,600 boutiques et un grand caravansérail. Bien que les Rasciens y forment les 4/5 de la population, elle est la résidence favorite des plus riches propriétaires arnautes du pays, qui y déploient tout leur luxe.

Au nord-ouest, à la droite du Drin blanc, qui baigne les riches campagnes de la Metochia, les centres principaux sont *Djakova*, 17, peuplée surtout d'Albanais, et *Ipek*, 17, à l'est du Gljeb, sur la Bistritza, dont les eaux y fertilisent les jardins et sont conduites dans toutes les maisons. Ses habitants, Rasciens pour la plupart, récoltent beaucoup de soie, de fruits et de tabac. Elle était anciennement la résidence des patriarches de Serbie. — Au sud du Skar *Divra*, 4, sur la rive droite du Drin noir et au pied d'un énorme rocher calcaire, est le chef-lieu muré d'un district libre d'Arnautes musulmans renommés pour leur turbulence. Il y existe des teintureries et l'on y fabrique des lames, des articles en cuir et de la bière de millet.

2° A l'est de la nouvelle frontière monténégrine, non loin du Visitor et du Kom, *Plava*, sur un petit lac, et *Gusinje* doivent leur notoriété moins à leurs admirables sites qu'au refus péremptoire de la ligue albanaise d'en permettre la cession.

A l'extrémité sud-est du grand lac aujourd'hui en majeure partie monténégrin qui en porte le nom, s'éparpillent au milieu des jardins les 4,500 maisons de la ville de *Scutari* ou Skodra, 35, l'ancienne capitale illyrienne du roi Gentius, qui fut enlevée aux Vénitiens par Mahomet II.

Comprise entre la Bojana, qui sort du lac, et la branche du Drin qui vient s'y mêler, elle présente un ravissant coup d'œil, avec ses minarets, sa brillante nappe d'eau et le magnifique panorama de la riche plaine et des monts d'alentour, du haut de la butte où s'élève encore le château de Rosapha, vénitien aussi. Toutes les routes commerciales de l'intérieur s'y terminent et sa fabrication d'armes et de lainages est considérable. Elle possède une cinquantaine de navires avec lesquels elle fait le commerce maritime, et l'on évaluait, dès 1863, à plus de 9 millions de francs son mouvement d'échanges, qui a dû s'accroître depuis. — Au sud, *Medua* offre un des ports les plus sûrs de l'Adriatique. Plus à l'est, *Ljesch* (Alessio), 3, avec deux citadelles, près de l'embouchure du Drin, fait du cabotage et possède le tombeau de Skanderbeg (George Castriota), dont *Kroja* (maintenant Aktche-Hissar), 6, à l'ouest du pays des Mirdites, avec une citadelle dont les tours sont de 1338, fut la ville natale, puis la résidence. On y fabrique des armes, ainsi que des cuirs, et y fait le commerce d'avelanèdes. Au sud-est, *Tirana*, 10, ville entourée d'oliviers, mais en déclin, correspond au littoral de *Durazzo* ou Dratch, 5, l'Epidamnus des Grecs, puis Dyrrhachium des Romains, d'où partait la voie Égnatienne, qui, se dirigeant sur Bitolia, traversait toute la péninsule orientale de l'ouest à l'est. Point d'attache du câble transadriatique, son port est en même temps une des stations principales du Lloyd autrichien, qui dessert tout ce littoral. Il en est sorti, en 1873, 147 navires à vapeur et 714 à voiles, d'une jauge totale de 68,000 tonneaux. La situation de la ville est charmante, mais les marais qui l'environnent engendrent des fièvres.

Albanie méridionale (basse ou Épire). — Après avoir été l'un des berceaux pélasgiques de l'ancienne Grèce, que le déchirement de sa formation rocheuse et la physionomie lugubre d'une partie de ses paysages aidèrent à se former le type du monde infernal, puis être un moment apparue comme un météore aux yeux des Romains dans la célèbre équipée conquérante de son roi Pyrrhus, l'Épire préluda encore par le mouvement souliote des premières années de notre siècle à la guerre de l'indépendance hellénique. C'est le pays des Tosques ou Épirotes, qui diffèrent d'idiome des Guègues, mais sont aussi devenus les uns musulmans, tandis que le reste est demeuré dans l'orthodoxie grecque. Parmi eux vivent en outre beaucoup de Vlaques et de Zinzares autour de Metzovo, dans les monts Grammos, au sud du lac Malik et entre les rivières qui découlent à l'ouest de ce plateau lacustre, ainsi qu'un groupe serbe qui s'est avancé au midi jusqu'aux bords du Drin noir et du lac d'Ochrida.

Non moins belliqueux et remarquables comme type de beauté martiale que les Schkipétares du Nord, les Épirotes sont ceux qui

ont fourni le plus de soudards, les Tosques musulmans, aux armées turques, et les chrétiens sous le nom d'estradiots, dans les siècles passés, à diverses puissances européennes et à la France même, depuis l'expédition de Charles VIII en Italie. Mais les rigueurs du terrible Ali, pacha de Janina, ayant complètement brisé l'organisation féodale et militaire de leurs tribus, ils n'ont pas conservé, sous le régime ottoman, le privilège du port d'armes et l'immunité d'impôt des Guègues montagnards. Beaucoup d'entre eux, à l'exemple des Zinzares, se sont portés sur l'industrie et émigrent même temporairement, comme les montagnards des Grisons, ou tout à fait, pour gagner leur vie par le travail et revenir souvent dans leur patrie avec de larges pécules, qui leur y procurent des installations commodes pour la fin de leurs jours. On les rencontre dans toutes les villes de la Turquie, appliqués à certaines spécialités, comme celles de jardiniers, de boulangers, de bouchers, etc. Tels sont particulièrement aussi les fontainiers des environs d'Argyro-Castro, à Constantinople, et les rebouteux du district de Zagori, qui vont partout.

Il y a d'ailleurs une distinction très importante à faire dans la basse Albanie entre la partie du pays exclusivement schkipétare, située en deçà, et celle qui s'étend au midi de la ligne de démarcation tracée par la conférence de Berlin (v. p. 403) et que l'on pourrait appeler l'Épire grecque. Dans celle-ci, en effet, la population albanaise, fortement entremêlée de Grecs, s'est elle-même de plus en plus hellénisée, ou fait du moins en grande partie usage des deux langues, et si d'une part il n'y a pas jusqu'à présent le moindre indice d'une connexité des Tosques avec la ligue albanaise des Guègues, il n'est pas douteux de l'autre que les sympathies des Épirotes grécisés, voisins du royaume, ne soient acquises à la cause hellénique.

La basse Albanie est formée, au nord, des anciens sandjaks de Berat et de Giortcha; au sud, du gouvernement de Janina et des sandjaks d'Argyrocastro et de Prevesa.

Une grande partie des rochers de l'Épire présente un sol des plus ingrats, mais il y en a d'autres, aussi belles que fertiles, où les vallées abondent en fruits du sud, maïs, froment et riz, où toutes les pentes des montagnes sont couvertes d'oliviers et de mûriers, ainsi que de riches vignobles, et les croupes supérieures d'épaisses forêts. C'est la vallée du Cocyte ou de Vuvo qui fournit le meilleur tabac.

1° Près de la limite septentrionale de la province, *Elbassan*, 10, l'ancienne Albanopolis ou Bassania, sur la rive droite du Schkoumb, marché important avec le couvent grec de Saint-Jean de l'an 1000, des eaux thermales sulfureuses et d'antiques ruines dans son voisinage, conduit à l'est au plateau sur lequel se trouvent les beaux lacs d'Ochrida et de Presba, à l'ouest du mont Peristeri, avec trois de moindre étendue, continués au sud-est par le cordon déjà mentionné des lacs macédoniens, qui commence à celui de Castoria et poursuit la direction de l'est. Le lac d'Ochrida, ancien Lychnitis, célèbre pour la transparence de ses eaux, présente un miroir admirable d'au moins 275 kilomètres carrés de surface, duquel le Drin noir s'échappe au nord près de *Struga*, 2, qui fait un grand commerce de poisson à ses deux foires. La ville d'*Ochrida*, 10, occupe, sur le rivage du nord-est, un site dont le mariage de la flore sicilienne du bas avec l'alpestre du sommet de la montagne voisine fait un véritable paradis. Munie de fortifications, dominée par le sombre couvent de Sveta Petka et entourée d'un grand nombre de riches et populeux villages, elle possède 11 églises et de bonnes écoles, sa population étant formée principalement de Slaves et de Zinzares, qui sont riches et ont des relations commerciales très étendues. Une foire s'y ouvre le 3 mai et l'industrie locale fournit des cordages et des filets de pêche, du cuir, de la bonneterie et des poteries. Au sud de ces lacs, *Korytza* ou Giortcha, 10, tend à rivaliser avec Janina par l'importance croissante de son commerce. — Vers la côte, *Bérat*, 12, sur le Beratino, au pied occidental du Tomor, de 2,200 mètres d'altitude, est entouré d'olivaies et de vignobles dans son site romantique, où domine du haut d'un rocher un vieux château construit par Boris, roi des Bulgares. Même les Albanaises chrétiennes y vont toutes voilées comme les femmes turques. Plus près de la mer, le couvent de Pollina rappelle l'ancienne Apollonie.

Au sud des lagunes de la Muzakia, bordée au nord par le Schkoumb, puis traversée par le Semeni et par la Vojutza, la langue de rocher du cap Glossa ou Linguetta, où l'Épire n'est séparée de la terre d'Otrante que par la faible distance de 72 kilomètres, avec une profondeur de mer de tout au plus 200 mètres, ferme la grande baie d'Avlona, dont la petite mais haute île de Saseno marque l'entrée. Le port d'*Avlona*, 3, très sûr ainsi que sa rade, avec une rue à l'italienne, est également une station du Lloyd autrichien et pourrait devenir le Douvres du littoral albanais, vis-à-vis de l'Italie, si les fièvres n'y régnaient pas continuellement. On y fabrique des armes et exporte de l'huile, de la laine, des peaux de mouton, des grains, de la vallonée, du sel, de l'asphalte provenant des énormes couches qui en existent au village de Selenitzo, et des tortues. Dans le voisinage aussi, au sud de la baie, Erico présente les ruines de l'ancien Oricum. De là court au sud-est, en longeant la mer Ionienne sur un espace de 64 kilomètres, la chaîne d'élévation médiocre mais affreusement déserte des monts Acrocérauniens, c'est-à-dire fulgurants, des anciens, appelée aujourd'hui chaîne de la Chimara-Mala; mais la hauteur de plus de 2,000 mètres qu'on lui attribuait paraît être chimérique. Elle finit sur la côte par le district des Chimariotes, tribu chrétienne de mœurs très sauvages, qui maintint son indépendance jusqu'en 1811 et dont le chef-lieu, *Chimara*, est presque inaccessible de la mer. *Palermo*, l'unique port de cette côte d'anciens pirates, vient un peu plus à l'est, puis au sud, sur le canal de Corfou, la vieille forteresse de *Vutzindro*, ou Butrinto (Bu-

throton), 3, à côté de la lagune du même nom, avec un petit port de pêche.

A l'intérieur, la route se dirige au nord par *Delvino*, 6, qui est en plaine, sur *Libochovo*, 6, et sur *Argyro-Castro* ou Eregri, 8, dont les différents quartiers, occupant le revers oriental du mont Ardjénik, sont séparés entre eux par des gorges qui leur donnent un aspect grandiose, auquel ajoute celui des ruines d'une citadelle vénitienne, avec d'immenses casemates, et de maisons qui sont de véritables castels. On y livre au commerce le fuli, qui est le meilleur tabac à priser turc. Les maisons de *Premedi*, 3, ville située entre des vignobles sur la rive gauche de la Vojutza, présentent le même caractère. Mentionnons aussi *Konitza*, au haut de la vallée du même fleuve et au nord du district de montagnes de Zagori, qui s'étend vers le lac de Janina et forme une petite république tributaire de 44 villages, reconnue comme telle par la Porte depuis 1850 et représentée par des délégués au siège du vilayet. — Au sud-est de Butrinto, nous approchons, par *Philatès*, du Calamas, qui marque la limite septentrionale de l'Épire grecque.

2° Sur un plateau de plus de 400 mètres d'altitude et le bord occidental de son beau lac, divisé en deux parties, s'élève au pied du Metzikeli, dans un très beau site, la capitale de l'Épire, *Janina*, ou Joannina, 16, qui comptait jusqu'à 50,000 habitants au temps du fameux Ali-pacha (né à Tebelen sur la Vojutza), qui y exerça de 1788 à 1822 son pouvoir despotique. On y trouve 16 mosquées à côté de 8 églises et de 2 collèges grecs, ainsi que de 2 synagogues. Elle est très commerçante et l'industrie grecque y fournit des brocarts et des tresses d'or, des maroquins, des soieries et des toiles teintes pour l'usage des Orientaux. On voit encore, dans une île du lac, les ruines du palais que le tyran s'y était fait construire. A l'est, *Metzovo*, 6, au point où se nouent les chaînes de montagnes et se croisent les routes près du Zygos, au nord du Pinde, a une grande importance stratégique. La gorge profonde par laquelle l'Arta sort de ce nœud partage en deux la ville, habitée principalement par des Vlaques et des Zinzares, qui voyagent et émigrent beaucoup. C'est probablement au sud du lac de Janina que se trouvait l'antique Dodone, avec sa forêt de chênes dont le murmure signifiait les oracles de Jupiter.

Dans un rayon d'une cinquantaine de kilomètres du côté de la mer Ionienne, au sud-est de *Paramythia*, 3, dominée par un castel, *Souli* était le chef-lieu des 18 villages qu'occupait, au milieu des rochers où naît l'Achéron, la peuplade étolienne des Souliotes, illustrés par leur héroïque résistance, de 1792 à 1803, contre le monstre Ali-pacha, et de 1822, comme alliés de celui-ci lors de sa rébellion contre les Turcs, qui obligèrent les restes de la tribu à se jeter dans Missolonghi.

Sur la côte, vis-à-vis de l'île de Paxo, *Parga*, 5, s'élève au milieu de citronniers à l'extrémité occidentale des marais formés par l'embouchure de l'Achéron (Acherusia palus). Après avoir fait par son port, sous le protectorat vénitien jusqu'en 1797, un commerce assez important, elle fut livrée par les Anglais à Ali-pacha, ce qui décida en 1819 presque toute la population à passer dans les îles Ioniennes. — Au sud-est, à l'entrée septentrionale du golfe d'Arta, qui y débouche avec une largeur de 2 kilomètres, vis-à-vis du promontoire d'Actium, pointe de l'Acarnanie, la ville fortifiée de *Prevesa*, 7, entourée d'une véritable forêt d'oliviers, mais assez mal construite en bois, est restée cependant le principal entrepôt maritime des produits du pays et la station d'Épire des paquebots

du Lloyd autrichien. Occupée par les Français lors de la chute de la république de Venise, puis reprise et saccagée par Ali-pacha en 1798, elle lui fut abandonnée par les Anglais en même temps que Parga, quand ils se firent adjuger le protectorat des îles Ioniennes en 1815. A une lieue au nord on voit encore de superbes ruines de la ville de Nicopolis, qu'Auguste avait fait bâtir en commémoration de sa victoire d'Actium. Il en reste un aqueduc semblable au pont du Gard, un palais et un castel, un stade et deux théâtres, dont le principal est un des mieux conservés du temps.

La pointe d'Acarnanie, une bande de l'Épire sur la rive gauche de l'Arta, avec la ville de ce nom, jusque vers le mont Peristeri thessalien, au nord, et presque toute la Thessalie, devant être cédées à la Grèce, nous en comprendrons la description dans celle du royaume Hellénique, au chapitre suivant.

L'intention des puissances qui ont ménagé cet accommodement est d'amener la Porte à faire raser les fortifications de Prévésa, à ériger cette place en port franc et, ce qui paraît aussi décidé maintenant, à constituer l'Épire grecque, selon le très légitime désir de l'État voisin, en un gouvernement pourvu d'une certaine autonomie, comme la Roumélie orientale et la Crète, dont il nous reste à parler.

§ 10. — La Crète (1) et ses dépendances insulaires.

Cette île, dont le long ruban tailladé ferme presque l'Archipel au sud, est, avec une superficie d'environ 8,600 kilomètres carrés après celle de Chypre, la plus étendue des eaux grecques. Le nom de Candie, qu'elle porte également, lui a été donné par les Vénitiens. Située à 104 kilomètres de la Morée, 178 du littoral africain et 185 de l'Asie Mineure, elle présente une longueur de 260 des caps Buza et Spatha à l'ouest aux caps Sidero et Salmone à l'est, avec une largeur qui varie, selon le plus ou moins d'altitude des montagnes, de 60 à 10 kilomètres du sud au nord. Une haute chaîne, dans laquelle on distingue quatre sections, la parcourt presque à égale distance des deux mers d'une extrémité à l'autre. De la côte occidentale partent les monts Blancs ou sphakiotes, formés d'un calcaire blanchâtre entièrement dénudé; puis vient le massif principal, où domine, à près de 2,500 mètres, presque isolément comme l'Etna, le

(1) Voir Perrot, *Etude sur l'île de Crète*, 1867. — Sieber, *Voyage dans l'île de Crète*, 2 vol. Leipzig, 1823, en allemand.

grandiose Psiloriti, le mont Ida qui fut, d'après la mythologie, le berceau de Jupiter. Bien qu'il n'ait pas conservé toute la parure de forêts qu'y admiraient les anciens, il est resté superbe avec son sommet presque toujours couvert de neige, duquel on ne voit pas seulement la Crète entière à ses pieds, mais l'œil embrasse au loin tout le monde insulaire d'alentour, depuis les promontoires élevés du Péloponèse jusqu'à ceux de la Carie. D'autres sommités, comme la Madara Vuna, rivalisent de hauteur avec le point culminant du groupe central, au sud duquel s'étend la seule plaine de l'île, dont elle est le grenier, celle de Messara, arrosée dans presque toute sa longueur d'une cinquantaine de kilomètres par l'Hieropotamos, le plus abondant de ses petits fleuves côtiers. Les monts Lassiti et de Sitia ou Dicté, prolongement oriental de l'arête, sont moins élevés et n'ont pas l'âpreté de ceux de l'ouest. Les ramifications de la chaîne intérieure, s'étendant jusqu'aux côtes, isolent parfaitement les unes des autres différentes parties de la Crète, entre lesquelles il n'y a pas d'autres voies de communication par terre que des gorges inexpugnables, envahies à chaque pluie par le flot des eaux torrentielles, comme le fameux défilé, ou pharynx, d'Hagio-Rouméli, sur le versant sphakiote ou méridional des monts blancs. Ajoutons que le plateau de l'île entière a subi, depuis l'antiquité, une inclinaison de bascule, par suite de laquelle le rivage s'est considérablement élevé et la mer retirée d'anciens ports, dans sa partie occidentale, tandis que du côté opposé des villes ont disparu sous les eaux avec l'affaissement du littoral.

Le versant le plus favorisé et le plus vivant de la Crète est celui du nord, où la côte, très bien développée en regard de l'Archipel, présente une succession de six grandes baies, signalées par des caps très saillants et munies de ports qui les animent. Le rivage du sud, encore plus abrupt et même partiellement inaccessible, n'offre un promontoire très avancé qu'au milieu dans le cap Lithinos, vis-à-vis de la côte libyenne.

La Crète, toute peuplée de Grecs ne parlant que l'idiome grec, a, sous la latitude encore plus méridionale de 35°, aussi le même caractère et les mêmes productions que le royaume hellénique. Mais le sol y est moins desséché et le climat insulaire plus agréable, étant tempéré par les hauteurs. Cependant la neige ne persiste jusqu'à la fin de juillet qu'à 1,980 mètres d'altitude. Au bord de la mer la température moyenne de mai à novembre est de près de 27° et le thermomètre ne descend que rarement au-dessous de 7° 1/2 C.

Les vallées et les collines sont toujours vertes et garnies d'oliviers et de vignes, d'orangers, de rosiers, d'hyacinthes, de narcisses et de giroflées continuellement en fleur. L'huile, très mal préparée, trouve en partie de l'emploi dans les savonneries de l'île même; le meilleur vin de Malvoisie sort des pressoirs des moines grecs du mont Ida, dont le miel aussi était célèbre dans l'antiquité, et les oranges sont délicieuses. Le ciste de Crète fournit la gomme odorante connue sous le nom de ladanum. Le cognassier a emprunté son nom de la ville de Cydonie. Sur les plateaux supérieurs le pommier et le poirier réussissent aussi très bien, de même que le froment et la pomme de terre. Cependant la récolte de céréales est insuffisante. On cultive aussi le mûrier et le cotonnier. Les chênes verts et les cyprès croissent exclusivement dans les hautes vallées des Sphakiotes, les chênes à vallonée dans le district de Retimo, au nord-ouest du mont Ida, le pin pignier et le caroubier sur les montagnes de Dicté. Enfin, l'on trouve aussi des châtaigniers sur la côte occidentale, et il existe un bois de dattiers à l'une des pointes du sud-est de l'île. Les fromages de brebis de Sphakia sont très estimés des Levantins. Le gibier abonde dans l'intérieur et la mer est poissonneuse.

L'âge héroïque a été celui de la plus grande splendeur de la Crète, dont les premiers colons paraissent avoir été des Hellènes de race dorienne et éolienne. Son roi Minos, contemporain de Thésée, était surtout puissant par ses flottes, qui détruisirent la piraterie dans les eaux de la Grèce, et la législation qu'on lui attribue passe pour avoir servi de modèle à celle de Lycurgue. Deux de ses successeurs, Idoménée et Mérion prirent part à la guerre de Troie. Mais vers le commencement du VIIIe siècle avant notre ère, la monarchie fut, dans cette île aussi, remplacée par une fédération de républiques dont les rivalités furent d'autant plus violentes que le théâtre en était plus resserré. Les interminables querelles entre les deux cités les plus puissantes, Cnosse et Gortyne, alternativement soutenues par Cydonie, qui finit par faire pencher la balance de son côté, empêchèrent la Crète de s'associer aux guerres contre les Perses. Isolée des autres parties de la Grèce, elle fut conquise en 67 avant notre ère par les Romains et en 824 après J.-C. par les Arabes, auxquels Nicéphore Phocas la reprit en 960 ; puis elle passa, après la prise de Constantinople par les Latins, sous la domination vénitienne, et devint en 1522 le refuge des chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem, chassés de Rhodes par les Turcs, qui finirent par l'arracher

également aux Vénitiens et à leurs auxiliaires français, en 1669, année de la chute de la capitale Candie, dont le siège avait duré 20 ans.

En 1821, l'insurrection du Péloponèse et de l'Archipel fut suivie d'un soulèvement des Sphakiotes. A la fin de 1828 ils s'étaient, avec l'aide des autres Grecs, rendus maîtres de toutes les campagnes de l'île. Mais la défection des premiers, qui trahirent la cause en 1824, puis les transactions qui amenèrent, en 1830, la fondation du royaume héllénique livrèrent la Crète, seule parvenue à s'affranchir presque tout entière, au pacha d'Égypte, dont les troupes en occupaient les places fortes, et qui la retint sous son administration directe jusqu'en 1841. Ainsi ramenés sous le régime immédiat de la Porte ottomane, les chrétiens de la Crète ne tardèrent pas à se révolter de nouveau, dans les années 1855, 1863 et 1866. La dernière de ces trois insurrections, dans laquelle ils furent très activement secondés par leurs frères du royaume, faillit même rallumer la guerre entre celui-ci et les Turcs. Il fallut du moins l'intervention de l'Europe pour apaiser le différend, en janvier 1869.

Souvent ravagée par ses conquérants et dominateurs, l'île est bien déchue de son antique prospérité. Des cent villes de la Crète dorienne, il n'en est presque pas qui aient survécu à ses vicissitudes. De 260,000 habitants vers la fin de la domination vénitienne, le chiffre de sa population était descendu, d'après Hitier, à 160,000, dont un quart de musulmans, en 1847, beaucoup d'entre eux ayant péri dans des massacres ou émigré. Les uns l'évaluent aujourd'hui à 210,000; M. Jakchitch, en y comprenant sans doute celle des îles adjacentes, à 275,000, dont 38,000 mahométans et 3,200, juifs. Les Crétois étaient assez mal famés chez les anciens; on les qualifiait de menteurs, de brutes et de fainéants du vivant de l'apôtre saint Paul. A l'exception d'une partie des Sphakiotes, qui se prétendent issus de colons introduits d'Italie par Constantin le Grand, il ne reste guère dans l'île de trace des éléments étrangers que la conquête y implanta à diverses époques. Cependant chrétiens et musulmans, quoique de même race, s'y entre-détestent et sont continuellement en lutte : race d'une indomptable énergie, dont témoigna surtout, dans les rébellions candiotes, la constance intrépide des premiers; car si les seconds, hors de la plaine ou vallée de Messara, sont en minorité dans les campagnes, ils ont la prépondérance dans les villes principales et l'appui de toute la force armée turque. Moukhtar pacha ayant réussi néanmoins, en octobre 1878,

à établir une certaine entente entre les deux partis, la Crète, auparavant divisée entre les trois sandjaks de la Canée, Retimo et Candie, a été placée depuis lors sous l'autorité d'un gouverneur général chrétien (1), assisté d'une assemblée provinciale, en exécution du règlement organique de 1868. L'île est partagée en 20 districts ou éparchies et, sous le rapport ecclésiastique, en 8 évêchés que prime l'archevêque de Candie et desquels relèvent 30 monastères, avec une multitude de petits couvents.

Le calme dans lequel le pays est rentré, depuis deux années à peine, semble d'ailleurs n'être qu'une trêve, car de nouveaux symptômes d'agitation se manifestent. Aussi l'agriculture continue-t-elle d'être fort négligée et le commerce s'en ressent-il. Antérieurement aux grands troubles il dépassait (en 1861) 38 millions de francs, soit près de 21 1/2 à l'importation et de 16 3/4 à l'exportation, qui consiste principalement en huile et savon, vin et fromage, caroubes et autres fruits du sud, cocons, laine et cire. Le produit annuel des impôts n'excède guère 2 millions de francs. On s'explique ainsi que les Grecs du royaume, gens qui calculent, ne se soient pas enflammés pour l'acquisition de cette grande île, quand la cession en fut proposée comme dédommagement du refus de celle de l'Épire.

Le cap Buza (Karabuza), le plus occidental des promontoires dont se trouve hérissé le rivage du nord de la Crète, avait été jusqu'en 1828 un repaire de pirates. C'est plus à l'est, au delà du cap Spatha, vers l'isthme par lequel la presqu'île d'Akrotiri se rattache à la terre ferme, que se trouve le meilleur port et principal entrepôt du commerce crétois, la *Canée*, 12, ville forte bâtie en 1252 par les Vénitiens sur l'emplacement de l'ancienne Cydonie, au pied d'un rameau des monts Blancs. Les musulmans forment environ la moitié de la population de cette ville, où résident aussi les consuls de France et d'Italie, avec la plupart des commerçants étrangers. Le port, dominé par une citadelle, est muni d'un grand môle et d'un phare, de docks et d'un arsenal. Il a pour auxiliaire dans la baie parfaitement abritée de la Sude, à l'est de l'isthme, l'excellent havre nouvellement ouvert d'Azizirge, pourvu d'une scierie à vapeur et d'ateliers pour la marine. Plus loin vers le milieu, *Retimo* (Rithymna), 9, place forte également défendue par un castel, avec des rues et des bazars turcs, fait aussi du commerce maritime par son port, que l'on a nettoyé. La troisième escale des paquebots à vapeur qui desservent ce littoral, mais la seconde en importance, c'est l'ancien chef-lieu, *Candie* ou Megalocastro, 12, fondée par les Sarrasins au IXe siècle sous le nom de Khandax, près de l'embouchure du Geofiro, puis entourée de fortifications massives par les Vénitiens, qui en firent la capitale de l'île, et rendue célèbre par le long siège que ses défenseurs soutinrent héroïquement contre les Turcs au XVIIe siècle, mais sans pouvoir la sauver. Siège des

(1) Photiadès pacha, auparavant prince de Samos.

gouverneurs généraux et d'une partie des consulats européens, ainsi que de l'archevêque, c'est une ville aujourd'hui presque entièrement turque, à rues larges et même régulières, ombragées d'arbres, mais ne renfermant, à côté de 14 mosquées, que 2 églises grecques, une arménienne et un couvent de capucins. Il y a beaucoup de savonneries. Malheureusement le port, que protègent deux môles, s'ensable de plus en plus. Il était celui de la capitale du roi Minos, l'antique Cnosse, dont les ruines se trouvent à proximité au village de Makro Teiko. La grande baie la plus orientale de ce rivage est celle de Mirabelle.

La côte méridionale, que l'on atteint après avoir doublé les caps Sidero et Salmone, est presque aussi déserte et inhospitalière que les plages opposées de l'Afrique. Il n'y reste, dans l'intérieur de la plaine de Messara, que des ruines considérables de l'ancienne Gortyne, dont le port était Matala, au sud de l'Hieropotamos. Quant au fameux labyrinthe de Crète, des érudits pensent qu'il ne faudrait le chercher que dans les carrières creusées jadis dans le mont Ida voisin pour la construction de Gortyne ou celle de Cnosse. — *Sphakia*, le chef-lieu des montagnards sphakiotes, devenus célèbres par leur haine du Turc et leur farouche esprit d'indépendance, mais aussi réputés très perfides, n'est qu'une bourgade maritime de la partie occidentale du même rivage, sous la longitude de la baie de Sude.

D'une douzaine d'îlots sortant de la mer environnante, qui un peu plus loin atteint presque de tous côtés une profondeur de 1,000 mètres et au delà, le plus grand est, au sud de Sphakia, celui de Gaudo ou Gozzo, la Claude de saint Paul, nu et sans port.

A l'est de Candie se trouve un petit groupe d'îles grecques, dont les deux principales comptent environ 5,000 habitants chacune. La plus rapprochée, *Casos*, qui comprend 4 villages sur une étendue d'une soixantaine de kilomètres carrés, produit un excellent vin et possède environ 75 navires de cabotage, qui, lors des dernières insurrections, aidèrent à bloquer les villes turques de la Crète. L'autre, *Carpathos* ou Kerpé, cinq fois plus grande, très allongée et dominée par un sommet de 1,238 mètres, a surtout pour industrie le travail du bois et trafique avec l'archipel par *Arcassa*, petit port de sa côte occidentale.

Au nord-est, les dernières des Cyclades sont aussi restées sous la domination ottomane. La seule digne de mention est la plus septentrionale, *Astropalia*, Astypalée ou Stymphalie, d'une centaine de kilomètres carrés, formée de deux masses de rocher distinctes, reliées par un isthme et peuplées d'environ 2,000 Grecs, en partie pêcheurs d'éponges. Elle est riche en églises, ainsi qu'en ruines de l'antiquité, et au chef-lieu domine un château fort du moyen âge.

Bibliographie. — A la liste des ouvrages à consulter sur la Turquie nous ajoutons : D'Ohsson, *Tableau général de l'empire ottoman* (législation et histoire) et *Tableau historique de l'Orient*, publiés à Paris, le premier de 1787 à 90 et à 1820, le second en 1804. — *A recent view of Turkey*, by sir G. Campbell, London, 1880. — *Russia and England*, 1876-80, by O. K. (Mme Novikof).

CHAPITRE V

LE ROYAUME HELLÉNIQUE (1)

§. 1. — Tableau général.

La Grèce depuis l'invasion des barbares. — Formation, accroissement, étendue territoriale, population et division du royaume hellénique. — La nationalité grecque. — Organisation politique, religieuse et sociale. — Instruction publique et progrès intellectuels. — Ressources agricoles, minérales et industrielles. — Activité de la marine marchande. — Moyens de communication. — Mouvement commercial et maritim — Monnaies, poids et mesures. — Crédit. — Situation financière. — Forces de terr et de mer.

Le nouvel État héllénique est un des moindres ainsi que des derniers et encore des plus imparfaitement constitués de l'Europe. Il ne s'en trouve pas moins, à une époque troublée comme la nôtre, où l'opinion flotte presque partout entre la souveraine inconstance et un quiétisme égoïste, plus que jamais digne de fixer l'attention et l'intérêt. La Grèce n'offre-t-elle pas l'unique et frappant exemple de la résurrection d'un peuple formé depuis plus de trois mille ans, inférieur à nul autre pour l'illustration de son passé, puis écrasé par une suite des plus terribles revers, qui a cependant toujours, même au milieu des plus poignantes vicissitudes, gardé le souvenir de ses glorieux antécédents et persisté, malgré tous les obstacles, à rétablir son autonomie dans l'antique berceau de sa nationalité. On sait ce que furent les Grecs depuis leur âge héroïque jusqu'à la bataille de Chéronée; comment aussi leur puissance politique sombra dans la conquête macédonienne, puis disparut complètement dans la marée montante de la domination universelle de Rome, mais sans que le peuple vaincu en fût atteint dans sa mission civilisatrice, qu'elles étendirent au contraire à tout l'ancien monde et portèrent à son apogée. L'introduction officielle du christianisme dans l'em-

(1) Voir les Atlas de Kiepert, pl. 25 *a*, et de Stieler, dernière édition, pl. 57.

pire romain et la translation de sa capitale à Constantinople eurent même pour conséquence naturelle le rétablissement de la prépondérance politique de l'élément grec en Orient; mais le déplacement du centre atrophia l'antique et principal foyer de l'hellénisme. La réaction païenne du règne de Julien n'y ramena que passagèrement un peu de l'ancienne vie, qui s'éteignit tout à fait lors de la fermeture définitive des écoles de philosophie d'Athènes, par ordre de Justinien, au VI[e] siècle. Dès les premières irruptions des Goths et des Huns, que suivirent les Avares, les Bulgares et les Slaves de race serbe, la Grèce proprement dite, également assaillie du côté de la mer par les Vandales d'Afrique et les Arabes devenus maîtres de l'île de Candie, eut d'ailleurs à subir de terribles ravages, qui se succédèrent durant une période de près de six siècles, furent accompagnés plusieurs fois du fléau de la peste et modifièrent considérablement la population. Les Slaves en particulier envahirent non seulement l'Hellade et la Morée, mais se répandirent jusque dans les îles et ne se fondirent avec l'élément gréco-romain qu'après leur soumission à l'empire grec, vers le milieu du X[e] siècle. Une multitude de noms de lieux témoignent encore partout de leur séjour sur le sol hellénique. A partir de 1080, les Normands des Deux-Siciles firent à leur tour la conquête d'une partie des îles Ioniennes, de l'Épire, de la Thessalie et de l'Hellade même. Après la fondation de l'empire des Latins à Constantinople par les croisés de 1204, des chevaliers français et italiens s'emparèrent de la Grèce et y introduisirent le régime féodal. Telle fut l'origine d'une principauté d'Achaïe que Godefroi de Villehardouin se tailla en Morée et transmit à ses descendants, dont l'héritière Isabelle la porta dans la maison de Charles d'Anjou; d'un duché d'Athènes, fief de la famille de la Roche, lequel tomba, au commencement du XIV[e] siècle, au pouvoir d'une compagnie de Catalans, auxiliaires d'Andronic II l'Ancien contre lequel ils s'étaient révoltés; ainsi que, dans le groupe des Cyclades, de petites principautés insulaires qui se maintinrent le plus longtemps. Vers la fin du même siècle, l'Épire et la Thessalie, dont s'était emparé Douchan le Grand de Serbie, passèrent à Isaüs, comte de Céphalonie, puis furent conquises après la mort de ce dernier, en 1407, par les Albanais. Quant aux Vénitiens, ils s'étaient fait céder, comme prix de leur participation à la quatrième croisade, la plupart des îles de l'Archipel, avec la Crète, l'île d'Eubée ou de Négrepont et les principaux ports de la Morée.

En 1385, les îles Ioniennes se donnèrent volontairement à la république de Saint-Marc, qui, se contentant d'y établir des provéditeurs, ne toucha pas à leur constitution politique et religieuse. La mort de son allié Skanderbeg, en 1467, lui procura, en outre, la possession de quelques districts albanais. Mais déjà les Turcs étaient maîtres de Constantinople et, dès avant le milieu du siècle suivant, ils avaient, aux susdites îles près, aussi subjugué toute la Grèce, qu'ils ne tardèrent pas à réduire à la condition d'une simple province ottomane, divisée en sandjaks. En 1684 cependant les Vénitiens y rentrèrent avec succès, sous la conduite de Morosini, et à la paix de Carlowitz, en 1699, ils recouvrèrent la Morée, qui leur échappa toutefois de nouveau en 1718, à celle de Passarowitz. Ils ne gardèrent que les îles Ioniennes, avec Butrinto, Parga et Prevesa, dans l'Épire. Après la chute de Venise, en 1797, les îles tombèrent successivement au pouvoir des Français, de la Russie, qui les constitua en État indépendant, par un oukase de l'empereur Paul du 21 mars 1800, puis de l'Angleterre, à laquelle fut adjugé en 1815 le protectorat de la république septinsulaire. Ali-Pacha, qui s'était emparé de Prevesa et de Butrinto dès 1806, occupa finalement aussi Parga, que les Anglais lui abandonnèrent en 1817.

Depuis un siècle, le joug musulman s'était de plus en plus appesanti sur la Grèce, dont la nationalité opprimée réussit pourtant à traverser cette crise, comme les précédentes, sans altération considérable du fond, bien que l'élément albanais s'y fût mêlé largement, sous la domination vénitienne. La religion qui, dans l'état d'écrasement du pays, pouvait seule encore entretenir les germes d'un esprit national, fut aussi le canal par lequel les espérances des Grecs se dirigèrent vers la Russie. La politique de Catherine II la disposait à leur venir en aide, mais tout était si mal préparé que la descente de Foedor Orlof dans le Péloponèse, en 1770, échoua complètement. Dans le traité de Koutchouk-Kainardjè de l'année 1774, l'impératrice fit cependant insérer en leur faveur quelques clauses, dont la Porte ne tint pas grand compte, puis en 1792 le traité de Jassy procura à la marine grecque le droit de naviguer librement sous pavillon russe. Cet avantage contribua beaucoup à l'essor de celle-ci et au développement des relations commerciales d'une foule de maisons grecques, établies dans tous les grands ports de la Méditerranée. Leur prospérité croissante et les effets de leur sollicitude patriotique pour l'amélioration des écoles avancèrent et soutinrent puissamment le réveil de l'esprit national. En même

temps, les éléments les plus rebelles au régime arbitraire des pachas parvenaient, en se jetant dans les montagnes, à s'y organiser, sous les noms de Klephtes, d'Armatoles et de Palicares, en bandes de guerillas ne reculant pas, il est vrai, devant le brigandage, mais aussi toutes préparées à former le noyau d'une armée insurrectionnelle. Les faits d'armes par lesquels les Chimariotes et les héroïques Souliotes se signalèrent, de 1789 à 1792 et en 1804, contre la tyrannie d'Ali-Pacha en Épire, et les nouveaux exploits de ces derniers, qui se liguèrent avec lui quand il fut mis au ban par la Porte, préludèrent au mouvement qui ne tarda pas à se généraliser en Grèce. Une association secrète, formée en 1814, à Odessa, d'après les idées du poète thessalien Rhigas, premier martyr de la cause en 1798, la célèbre hétérie donna l'impulsion. La tentative de soulèvement mal combinée d'Alexandre Ypsilanti dans les hospodarats, qui étaient encore alors un des foyers principaux de l'hellénisme, échoua en 1821. Mais de la Grèce même, le feu de l'insurrection s'était rapidement propagé jusqu'à la Chalcidique, et le premier congrès national se réunit, dès le mois d'avril, en Morée, sous le nom de sénat de Messénie. L'héroïsme des Souliotes et de Marco-Botzaris, les exploits maritimes des Hydriotes et des Spetziotes, sous la conduite des Miaoulis et des Canaris, les atrocités d'une répression signalée par les massacres de Chios et d'Ipsara, la dévastation de la Morée par Ibrahim-Pacha et les péripéties du siège de Missolonghi, émurent profondément toute l'Europe, malgré le désaveu des insurgés par l'empereur Alexandre et le refus du congrès de Vérone de recevoir leur envoyé, en 1822. Partout les libéraux devinrent philhellènes. Les sympathies individuelles pour l'affranchissement de la Grèce ne se manifestaient pas avec moins de vivacité en Allemagne et en Suisse qu'en Angleterre et en France, les deux pays dont les gouvernements ne tardèrent pas à être obligés de céder à la pression de l'opinion publique. Quels qu'eussent été les succès partiels des Grecs, il ne paraissait pas douteux qu'ils n'eussent fini par être écrasés sous le poids des forces réunies de la Turquie et de l'Égypte. Le traité conclu le 6 juillet 1827 à Londres, entre les deux grandes puissances occidentales et la Russie, pour la pacification de la Grèce, décida du salut de celle-ci, par la reconnaissance de sa nationalité. L'avénement de l'empereur Nicolas et la bataille de Navarin furent également favorables à la cause hellénique. L'expédition française de 1828 détermina l'évacuation de la Morée par l'armée d'Ibrahim. Quand il

s'agit cependant de fixer les limites du nouvel État, ses protecteurs, quoique maîtres de la situation, ne se départirent pas de leur maxime d'amoindrir le moins possible une puissance qui, dans l'usage des droits dérivant d'une souveraineté conquise par les armes, ne s'est malheureusement jamais attachée qu'à un seul, au droit d'abuser. On donna à la Grèce les provinces les moins riches, celles qui avaient été le plus fortement ravagées de tout temps : la Morée, l'Hellade jusqu'au golfe d'Arta et à la chaîne de l'Othrys, avec l'Eubée et le groupe rocheux des Cyclades. Mais non seulement la Crète, les deux provinces les plus fertiles et les plus industrieuses, la Thessalie et l'Épire aussi, furent laissées à la Porte. On gréait et lançait le navire, mais sans lui assurer des ressources propres et un lest suffisant d'intérêts conservateurs.

Aussi le prince Léopold de Saxe-Cobourg, depuis roi des Belges, refusa-t-il de s'y embarquer, ne jugeant pas viable, dans son cadre trop restreint, l'État dont on lui offrait la couronne. Dès le lendemain de sa constitution, de graves mésintelligences y avaient d'ailleurs éclaté. Le comte Capodistrias, nommé président pour sept ans par l'assemblée nationale de Trézène le 14 avril 1827, périt assassiné le 9 octobre 1831. La conférence de Londres, pour obvier à l'anarchie, nomma roi de Grèce, le 8 mars de l'année suivante, le jeune prince Otton de Bavière, fils d'un souverain passionné philhellène par amour de l'art antique. On sait comment son règne très tourmenté finit par une déposition cavalière, mais peu motivée, le 19 octobre 1862. Pris d'une fièvre de changement, les Grecs eurent du moins la satisfaction de procéder eux-mêmes à l'élection de leur roi, le 30 mars 1863. Nommé à l'unanimité par l'Assemblée nationale, le prince Guillaume de Sonderbourg-Glucksbourg débarqua le 30 octobre au Pirée et prit possession du trône, comme il avait été convenu, sous le nom de George Ier.

Les scènes incroyables qui avaient précédé son arrivée étaient, il faut le reconnaître, de nature à faire évanouir une partie des illusions favorisées par le premier enthousiasme du temps de la guerre de l'indépendance, même à ne porter que trop à l'autre extrême d'un pessimisme non moins irréfléchi. Le nouveau souverain se trouvait cependant mieux que son prédécesseur en mesure de faire ses conditions, apportant à la Grèce, comme don de joyeux avénement, les îles Ioniennes, dont la cession vivement désirée venait d'être consentie par le gouvernement britannique, et la réunion définitive avec le royaume, consommée le 1er juin 1864,

y ajoutait un territoire de 52 milles carrés géographiques, alors peuplé de 228,500 âmes.

Cet accroissement n'était pas cependant assez considérable pour faire revenir la politique du petit État grec de sa tendance naturelle et constante à spéculer sur la ruine et l'effondrement de la grande maison délabrée du voisin. L'insurrection crétoise de 1866, que les Grecs du royaume secondèrent de tout leur pouvoir, ne fit que réveiller leur appétit, la médiation subséquente de la conférence de Paris ne leur ayant pas permis de le satisfaire. De même, pendant les grandes complications de la dernière guerre turco-russe, les puissances occidentales ne se firent pas faute de leur recommander d'être sages, et ils le furent contre toute attente. C'est évidemment pour le reconnaître que la conférence de Berlin adopta son tracé, qui leur allouait tant en Thessalie que dans l'Épire une augmentation de territoire de 365 milles c.g. (20,075 kilom. c.), réduite depuis, par des négociations directes avec la Porte, sur son refus de consentir à la cession proposée dans ces limites, à 240 milles c. g. (13,200 kilom. c.), d'après le calcul de Kiepert. Le royaume hellénique gagne ainsi, en Thessalie, presque tout le bassin du Pénée ou Salambrias, moins le district d'Elassona de 36 m. c. g. qui reste turc au nord-est, et en Épire les revers du Pinde, avec presque tout le pays de la rive gauche de l'Arta jusqu'à son embouchure dans le golfe du même nom, ainsi qu'à l'entrée de celui-ci la pointe d'Acarnanie ou d'Actium, vis-à-vis de Prevesa.

Comme auparavant déjà, le territoire hellénique se trouve ainsi compris entre 36° et 40° de lat. par 17° et 24° environ de long. E. de Paris. Pour la description générale des provinces et îles qu'il embrasse, il suffit de renvoyer plus haut au § 3 du chapitre I.

En voici la superficie, avec la population de fait de l'ancien royaume, d'après le recensement de 1879 :

	Nomarchies.	Nombre d'éparchies.	Superficie kilom. c.	Population en 1879. âmes.	Densité par kilom. c. âmes.
I. *Ancien royaume.*					
Hellade et îles adjacentes.	Attique et Béotie.......	5	6,426	185,000	29
	Eubée....................	4	4,076	95,000	23
	Phthiotide et Phocide...	4	5,316	128,000	24
	Acarnanie et Étolie.....	6	7,833	138,000	18
Morée et îles adjacentes.	Achaïe et Élide.........	4	4,942	182,000	37
	Arcadie..................	4	5,253	149,000	28
	Messénie.................	5	3,176	156,000	49
	Laconie..................	4	4,346	121,000	28
	Corinthe, Argolide et Cythère..............	6	3,749	136,000	35
Cyclades.	Cyclades.................	7	2,399	132,000	55
Iles Ioniennes.	Corfou...................	5	1,107	106,000	96
	Céphalonie...............	4	781	81,000	103
	Zante....................	1	719	45,000	62
Soldats et marins..............................				21,000	
Matelots hors du pays..........................				5,000	
	Totaux du royaume..........	59	50,123 (909 ¼ m. c. g.)	1,680,000 (dont 799,000 femmes)	33
II. *Acquisitions nouvelles* dans la Thessalie, l'Épire et l'Acarnanie..................			13,200 (240 m. c. g.)	300,000?	

Comme dans l'ancien royaume l'excédant annuel des naissances sur les décès varie généralement entre 13,000 et 16,000, on peut admettre que la Grèce, accrue des nouvelles provinces, ne comptera pas moins de 2 millions d'âmes sur un territoire de 63,323 kilomètres carrés. Sans nous occuper encore de ces provinces, dont il lui reste à prendre possession et sur lesquelles on manque d'ailleurs de renseignements statistiques récents, constatons d'abord les progrès remarquables de la Grèce affranchie seule.

En 1832, après la guerre de l'indépendance, on n'y trouvait pas plus de 95,000 maisons et 713,000 habitants. Depuis, la population a doublé dans le royaume primitif, tandis que les îles Ioniennes, ne présentant comparativement à 1864, date de leur incorporation, que le faible accroissement de 13,000 âmes, par suite d'émigrations continues, sembleraient avoir le moins à se louer de leur changement de régime. En 1870, une population totale de 1,458,000 âmes habitait 226,000 maisons, réparties entre 116 villes, 352 bourgades et 2,783 villages ou hameaux. L'augmentation annuelle est encore maintenant de près d'un pour cent. La rareté des naissances illégitimes, dont le rapport n'est que de 1 : 87, peut être invoquée comme un témoignage de la sévérité des mœurs domestiques.

La population de 1870 se divisait, d'après les cultes, en 1,441,800, grecs orthodoxes, 12,600 catholiques ou autres chrétiens et 2,600 juifs, presque confinés aux îles Ioniennes. Parmi 68,000 habitants ne parlant pas le grec, on distinguait 38,000 Albanais ou Arnautes et 1,200 Macédo-Vlaques; parmi les 20,000 étrangers résidant en Grèce, 15,000 sujets turcs, avec plus de 2,000 anglais et 1,500 italiens, plus quelques centaines d'Allemands et de Français, des Russes, des Américains du Nord, etc.

La nationalité grecque, à laquelle appartient la grande masse de la population du royaume, et qui ne prédomine pas moins dans la province voisine, que la diplomatie vient de lui attribuer, n'est point de pure race hellénique, mais fortement mélangée presque partout, sans nul doute, d'éléments slaves et albanais. Il n'en est pas moins vrai qu'elle présente aujourd'hui, dans l'ensemble, un caractère homogène, que dans ses traits physiques et moraux même on retrouve beaucoup des types de l'antiquité et que l'idiome grec moderne le plus rustique s'est moins éloigné de l'ancienne langue littéraire que l'italien du latin. L'alphabet étant resté le même, la contraction des syllabes non accentuées constitue, avec l'emploi des verbes auxiliaires, la principale différence entre les deux, et l'expurgation des tournures barbares ou des mots étrangers de la moderne s'opère sans difficulté. Aussi la thèse de Fallmerayer d'une slavisation presque complète des Grecs, doit-elle paraître outrée, même pour le continent grec; car, après la soumission de l'élément slave au IXe siècle, il dut y avoir certainement un reflux des îles et des rivages asiatiques, où nulle invasion n'avait altéré la pureté de l'élément grec préexistant. Un second mélange fut celui qu'entraîna, principalement sous la domination vénitienne, l'immigration d'une multitude d'Albanais. De souche pélasgique et surtout nombreux en Étolie comme dans l'Épire, l'Attique, la Béotie, l'Eubée, l'Argolide et l'Élide même, ainsi que dans les îles d'Andros et d'Égine, d'Hydra et de Spezia, où ils se distinguèrent par des aptitudes maritimes, restées latentes jusqu'à présent chez leurs frères d'Albanie même, ils firent cause commune avec les Grecs pendant la guerre de l'indépendance et se sont hellénisés pour la plupart. Aujourd'hui, leur idiome propre n'est plus que celui d'une minorité. La majeure partie des Koutzo-Vlaques, répandus dans les montagnes de l'Étolie et de l'Acarnanie, parlent aussi le grec conjointement avec le roumain. Ils se rattachent au nord à une population beaucoup plus nombreuse de

pâtres de leur nation, qui couvrent avec leurs troupeaux les revers du Pinde.

De nos jours encore, les Grecs ont conservé beaucoup des qualités comme des défauts de leurs premiers ancêtres : la vive intelligence et la souplesse, le désir de tout apprendre, le génie maritime et commercial, la facilité de la parole et un ardent patriotisme; mais aussi l'amour du changement et la versatilité, l'esprit de flatterie, de ruse et de mensonge, la fourberie et la perfidie. Ils se montrent toujours, dans les villes, curieux de nouvelles, grands questionneurs et discoureurs véhéments; dans les montagnes, peu dociles au frein des lois et assez portés au brigandage en bandes armées dans lequel ils semblent trouver comme une réminiscence des temps héroïques et déploient une audace dont on signalait encore en 1870 les tristes exploits jusque dans le voisinage de la capitale, sur le vieux champ de gloire de Marathon.

Élevés sobrement, sous l'autorité paternelle incontestée, les Grecs ont l'esprit de la famille. Hors du cercle de celle-ci ils sont ambitieux, turbulents et non sans arrogance, mais toujours, bien que doués d'une imagination très vive, aussi positifs et intéressés que fins et déliés, élevant l'adresse au-dessus de la bonne foi et qualifiant la franchise de rusticité étolienne; peu sujets au trouble des sentiments et philosophes en ce sens qu'ils prennent facilement leur parti de quoi qu'il arrive. Les cas de folie sont extrêmement rares en Grèce, le suicide y est presque sans exemple. Les Grecs aiment la poésie, la littérature et le théâtre, la musique, la danse et les fêtes. En religion, comme le peuple des Deux-Siciles, ils n'ont fait que substituer des saints aux divinités mythologiques; comme dans les temps homériques, des rhapsodes parcourent encore le pays; mais la plupart de leurs superstitions et légendes locales sont d'origine slave. Dans leurs rapports avec les étrangers, les modernes Hellènes mettent plus d'empressement que de prévenance réelle. Quant à l'hospitalité, elle ne va guère au delà de l'offre d'un siège, d'une pipe ou d'une cigarette, d'une tasse de café, d'un verre d'eau avec une petite cuillerée de cerises confites, ou d'un bombon parfumé d'essence de rose. Les femmes, parmi lesquelles il se trouve encore plus d'un type de beauté antique, se marient très jeunes et vieillissent tôt, sont très réservées et mènent une existence très effacée, ne se mêlant même à la danse que comme spectatrices, dans le peuple.

Il y a beaucoup de variété dans leurs costumes. La population

urbaine des deux sexes suit de plus en plus les modes françaises. On voit aussi de très beaux hommes, robustes et élancés, avec des yeux pleins de feu, des profils remarquables, la chevelure brune ondoyante, et une rare élasticité dans la démarche. Cependant la fustanelle aux cent plis de toile blanche, ou bleue chez les insulaires, les guêtres brodées et toute la tenue martiale du palicare grec sont proprement albanaises; le fès, les babouches et l'usage du narghilé empruntés aux Turcs, jadis très nombreux dans les villes de la Morée, de la Béotie et de l'Eubée. Mais actuellement, ils ne forment encore des groupes assez compacts qu'en Thessalie, au pied de l'Ossa, autour de Larisse et au sud de cette ville, ainsi qu'à Trikala, où les puissances européennes se sont chargées de pourvoir à la protection de leurs intérêts civils et religieux, quand la province changera de régime.

Les catholiques de la Grèce, soit plus particulièrement des îles Ioniennes et des Cyclades, sont presque tous d'origine italienne ou franque. Parmi les sujets de la Grande-Bretagne il y a beaucoup de Maltais, employés dans les ports et les jardins d'Athènes et de Corfou.

Des nécessités politiques de même ordre ont fait passer la Grèce et l'Italie d'antécédents fédératifs au système monarchique unitaire et représentatif. Le régime actuel du royaume hellénique se fonde sur la constitution de 1864, substituée à celle de 1844. D'après la nouvelle charte, élaborée par une assemblée constituante qui supprima le sénat du règne d'Otton, le pouvoir législatif appartient à une seule chambre de 187 députés rétribués, élus à raison d'un pour 10,000 habitants et pour une période de 4 ans, par le vote direct de la nation, c'est-à-dire de tous les citoyens grecs de l'âge de vingt-cinq ans en pleine jouissance de leurs droits civils et politiques. L'éligibilité commence à trente ans. Les prérogatives de la couronne sont les mêmes qu'en Belgique. Le trône est héréditaire dans la dynastie établie (1) par ordre de primogéniture, en ligne masculine seu-

(1) Son auteur George I, roi des Hellènes, 2e fils de Christian IX, roi de Danemark, et beau-frère du prince de Galles ainsi que de l'empereur Alexandre III de Russie, est né en 1845 et a prêté serment à la constitution le 28 novembre 1864. Personnellement luthérien et marié depuis octobre 1867 à la reine Olga, fille du grand-duc Constantin Nicolaïévitch, il eut de cette union 3 fils et 3 filles, dont l'aîné Constantin, prince royal duc de Sparte, naquit en 1868. — Les couleurs du drapeau hellénique sont bleu céleste et blanc, rayées dans le pavillon national, avec une croix d'argent. L'ordre de chevalerie du Sauveur, comprenant 5 classes, remonte à 1829, mais a été renouvelé en 1833 et en 1863.

lement tant qu'il y a des héritiers mâles. Tous doivent être élevés dans la religion grecque orthodoxe, qui est celle de l'État, soustraite à la dépendance du patriarche de Constantinople.

La liste civile, à laquelle viennent se joindre deux apanages de 250,000 et de 300,000 drachmes, prélevés le premier sur les revenus des îles Ioniennes, le second sur la créance d'intérêts des puissances protectrices sur l'État hellénique, ne figure au budget que pour 1,125,000 drachmes; 514,000 drachmes y sont allouées à la chambre. Le roi gouverne par l'organe d'un ministère responsable, comprenant les sept départements des affaires étrangères, des finances, de l'intérieur, de la justice, des cultes, de la guerre et de la marine. Le chef du premier a la présidence du conseil.

La fréquence des changements de cabinet est un des fléaux du pays. A l'administration centrale se rattache la direction générale des postes, ainsi qu'un bureau de statistique et une cour des comptes. Un conseil d'État aide à la préparation des lois.

Sous l'autorité de la cour suprême de cassation d'Athènes, qui porte le titre d'Aréopage, fonctionnent en appel dans la capitale même, à Nauplie, à Patras et à Corfou, quatre cours royales, auxquelles ressortissent les cours d'assises et les tribunaux de première instance, les justices de paix et la juridiction arbitrale. Les juges sont nommés par le roi et déclarés inamovibles après un certain temps d'exercice. Le code civil d'Harménopoulos remonte à 1345; le code pénal est de 1833. La peine de mort pour cause politique est abolie. Athènes a un préfet de police.

Les nomarques et les éparques, ainsi que les démarques ou chefs de cantons et les parèdres ou maires des communes rurales, sont tous nommés par le roi, et rétribués. D'après un relevé de 1872, on comptait alors un total de près de 9,500 fonctionnaires et employés de l'administration générale et provinciale.

L'église nationale est administrée par un saint-synode permanent de 5 membres, que préside l'archevêque métropolitain d'Athènes, assisté pour le contre-seing d'un commissaire royal. On n'y compte pas moins de 29 sièges épiscopaux et archiépiscopaux, mais dont plusieurs sont vacants. Le clergé orthodoxe comprend environ 3,200 prêtres desservants. Il y avait autrefois plus de 400 monastères, dont il ne reste que 82 couvents d'hommes et 30 de femmes, avec à peu près 1,600 moines et 150 religieuses. Ils sont en partie richement dotés de biens-fonds, et si l'ignorance des caloyers est grande, ils sont du moins réputés charitables et hospitaliers.

Des autres cultes, simplement tolérés, le principal est le catholique romain auquel sont aussi préposés deux archevêques, résidant l'un à Naxos, l'autre à Corfou.

Aux traditions républicaines de l'antiquité s'allie, chez les Grecs modernes, le tempérament égalitaire des peuples qui ont passé longtemps sous le joug niveleur d'un régime despotique. Il n'y a les restes d'une noblesse sans privilèges, dont les titres sont d'origine vénitienne, que dans les îles. Les descendants des chefs de palicares et des familles qui ont joué un rôle dans la guerre de l'indépendance se sont le plus maintenus en relief. Mais la partie la plus instruite et la plus éclairée de la nation, ainsi que la plus recommandable par l'activité et l'efficacité de son zèle patriotique, ce sont les riches négociants qui, ayant fait fortune sur les grandes places du Levant et de divers pays d'Europe, n'habitent pas le royaume hellénique, mais plus particulièrement Constantinople, Salonique, Smyrne et Alexandrie, Odessa et Galatz, Vienne, Trieste et Livourne, Marseille et Londres.

C'est par leur munificence que l'instruction publique a pris dans le royaume un développement très remarquable, soutenu par l'émulation de toutes les classes, et qu'Athènes, largement dotée d'écoles de tout genre, est redevenue le centre intellectuel du petit monde hellénique ressuscité. L'université ouverte dans cette capitale en 1837 réunit 4 facultés et comptait, dès 1869, plus de 1,200 étudiants en droit, médecine et pharmacie, philosophie et théologie, remplis de zèle pour la plupart. Elle est accompagnée d'une bibliothèque de 100,000 volumes, d'un observatoire, d'un jardin botanique, d'un musée d'histoire naturelle, etc. Il y a en outre une école polytechnique, l'Arsakéion, collège de demoiselles, l'école de guerre des Evelpides, l'académie militaire du Pirée, une académie des arts, une école de sages-femmes, etc., ainsi que plusieurs sociétés savantes. Plus de la moitié des journaux, dont le nombre, avec l'entière liberté dont jouit la presse, augmente toujours, se publient dans la même ville. A Corfou aussi il existe une université, plus ancienne même, dont la fondation remonte à 1823, et une société Ionienne pour le perfectionnement de l'agriculture et de l'industrie. Dans tout le royaume on comptait en 1870, outre un séminaire et 4 écoles de théologie, 2 pour former des instituteurs et des institutrices, 6 écoles nautiques et l'institut agronomique de Tirynthe; pour l'enseignement secondaire, 15 gymnases, 114 écoles centrales helléniques et 23 institutions privées, avec un total de

près de 9,400 élèves; plus de 1,141 écoles élémentaires, tant privées que publiques, réunissant près de 61,000 enfants des deux sexes, non compris les écoles d'orphelins, celles de troupe, etc. (1).

Le goût pour la poésie ne s'est jamais éteint chez les Grecs; il est encore très vivant, dans toutes les classes, et bien que leur littérature actuelle n'offre en majeure partie qu'un reflet de celles des autres nations modernes, l'activité qu'ils y déploient, en dehors des nombreuses traductions, a été plus féconde que dans nul autre des petits pays récemment émancipés de l'Europe orientale. Seulement ce grand zèle d'application aux études supérieures et aux professions libérales semble dépasser la mesure des besoins de l'heure présente, et pousse trop à de stériles divagations politiques une vitalité qui trouverait meilleur emploi dans le développement de la production matérielle et industrielle. En effet, bien que la population du territoire hellénique, malgré le progrès constaté, n'égale probablement pas encore même le tiers du nombre qu'elle présentait dans l'antiquité, le royaume n'arrive pas sans difficulté à nourrir ses habitants, avec le manque de capitaux pour l'amendement des terres et la mise en exploitation des autres ressources naturelles d'un sol desséché en beaucoup d'endroits. C'est l'insuffisance des produits qui tourne une partie de la population actuelle, comme jadis ses ancêtres, vers l'industrie maritime et détermine en outre une émigration considérable, des îles surtout, dont le rayonnement s'étend dans le monde levantin jusqu'aux Indes orientales. Elle est aussi la cause principale de la chasse aux emplois, qui met un nombre tout à fait disproportionné de familles à la charge d'un maigre budget, dont l'État ne parvient à remplir les vides qu'en écrasant de dîmes et d'impôts le malheureux peuple des campagnes.

Mais à côté de cette brigue immodérée, des circonstances de force majeure produisent et entretiennent la surexcitation politique du pays et en rendent le gouvernement très difficile. Les Grecs du royaume ne forment pas la moitié de la population du même sang qui occupe toutes les îles et tous les rivages de l'Archipel, de cette mer hellénique par excellence dans le cadre de laquelle elle n'a pas abandonné l'espoir de recouvrer tout entière son autonomie, à l'exemple des frères émancipés. Tous les yeux des sujets grecs

(1) Un relevé de 1872 accusait une population scolaire totale de 75,653 maîtres et élèves, ainsi qu'un personnel de 2,069 avocats et artistes, 1,901 médecins et pharmaciens.

de la Porte sont ainsi tournés constamment sur la petite Grèce indépendante, où toutes les aspirations concourent à fixer ouvertement et tacitement le centre de leur vie nationale, ainsi que le foyer de la poursuite de leurs revendications. On ne voit même pas comment ce mouvement naturel pourrait être arrêté, à moins que le gouvernement turc n'arrivât à prendre le sage parti d'accorder spontanément à tous les éléments rebelles au régime musulman une autonomie communale qui ne leur laissât plus rien à désirer. En attendant, la tension fébrile qu'impriment à la Grèce tous les mécontentements qui s'y réfléchissent n'est guère, il faut le reconnaître, propre à lui ménager le recueillement indispensable pour la constitution normale et l'affermissement d'un État naissant, qui doit se garder de compromettre l'avenir en l'escomptant sans cesse et sans mesure.

La production agricole du royaume étant insuffisante, les céréales y forment la denrée d'importation principale. L'étendue des terres cultivées ne dépasse pas 14,300 kilomètres carrés, ni celle des forêts et plantations d'arbres 9,900, sur une superficie totale d'environ 50,000. Une grande partie de la propriété foncière appartenant à l'État ou à l'Église, malgré la sécularisation de la plupart des couvents, est affermée à très bas prix. Les trois cinquièmes du sol cultivable dans les provinces péninsulaires sont encore en friche; tout au plus 7 p. 100 dans les îles, où prédomine la grande propriété, fractionnée toutefois en parcelles sous le régime de baux quasi-emphytéotiques.

L'agriculture grecque n'offre qu'un seul produit très recherché, dont l'Angleterre est le débouché principal : c'est l'espèce de raisin sec dit raisin de Corinthe, récolté surtout dans les îles de Zante et de Céphalonie, ainsi qu'en Morée aux environs de Patras. Il s'en est exporté, en 1875, pour environ 38 millions de drachmes, plus pour 13 millions d'huile d'olive, dont la Russie, Venise et Trieste sont les principaux débouchés ; pour 4 de figues et pour 5 1/4 de peaux, avec un peu de vin et de tabac, de la soie et de la vallonée, matière tinctoriale que l'on ramasse dans les forêts de chênes. On traite mal l'huile et les vins, conservés dans des outres goudronnées, qui leur communiquent un goût détestable. Les crus de Santorin et le malvoisie de Tinos ont cependant de la réputation. Les oranges viennent des îles, tandis que les citrons s'expédient à Constantinople. La Phthiotide fournit le meilleur coton et Zante envoie de la cochenille à Tunis. Des essais d'acclimatation de l'indigo-

tier et de la canne à sucre à Corfou ont réussi. Plus de 2 1/2 millions de moutons, dont la laine suffit largement aux besoins du pays, environ 2 millions de chèvres, 200,000 bœufs et vaches, 135,000 porcs en Arcadie surtout, 100,000 chevaux petits et laids, mais robustes, 27,000 mulets et 70,000 ânes forment l'inventaire de bétail du royaume. Les abeilles foisonnent; on recueille beaucoup de sangsues et la pêche est abondante.

La seule grande exploitation minière est celle des amas de scories, provenant des anciennes mines de plomb argentifère du Laurion. On en extrait annuellement environ 12,000 tonnes de plomb, sans compter le produit en argent, qui a vivement excité la jalousie des indigènes contre les entrepreneurs français et italiens. On trouve aussi du plomb argentifère dans l'île voisine de Céa et du minerai de fer dans celle de Seriphos; de l'émeri de première qualité à Naxos, de la pouzzolane à Santorin, des pierres meulières à Milo, du charbon de terre à Koumi dans l'Eubée, qui en fournit aux pyroscaphes du Lloyd autrichien, ainsi qu'à Marcopoulo dans l'Attique, et de l'écume de mer près de Thèbes. Sur les côtes des les de Céphalonie et de Sainte-Maure on récolte du sel marin. Mais la grande richesse du Pentélique, de Carystos (Eubée) et de Paros en marbres de toutes les couleurs, plus précieux même que ceux de Carrare, n'est encore que très faiblement mise à profit.

L'industrie manufacturière n'a de l'importance que dans la province non encore incorporée de Thessalie, la seule où se soit maintenu le tissage, mais particulièrement celui de la soie, qui, introduit en Grèce sous le règne de Justinien, fleurit le plus en Morée jusqu'au temps des Croisades. Dans le royaume, elle se borne à des fabrications pour les besoins locaux, à quelques filatures de soie, la grande tannerie de Syra, une manufacture de cotonnades et une de sucre de betteraves à Patras. Les femmes se montrent très assidues à leurs quenouilles dans tous les ménages. L'île de Zante est renommée dans tout le Levant pour ses vases poreux et son savon, comme Céphalonie pour son marasquin, et Corfou a pour spécialité l'orfèvrerie et le travail de la filigrane.

Une plus grande activité règne sur les chantiers de construction des ports, notamment dans ceux de Syra, de Spezia et de Galaxidi, au nord du golfe de Lépante. C'est l'industrie maritime qui est encore aujourd'hui partout le fort des Grecs. Au commencement de 1876, la marine marchande de l'ancien royaume seul comptait 5,437 navires jaugeant 262,032 tonneaux, avec près de 27,000

hommes d'équipage, y compris 27 pyroscaphes jaugeant 8,241 tonneaux et desservant le cabotage à vapeur, dont une compagnie nationale de Syra a le monopole dans les eaux helléniques, sans préjudice du mouvement d'escale des grandes lignes adoptées par les paquebots autrichiens, français et anglais. Avec le matériel et le personnel des îles Ioniennes, qui paraissent avoir été omises dans ces chiffres, empruntés à l'almanach de Gotha, l'effectif total aurait atteint, dès 1874, 6,135 navires jaugeant 419,350 tonneaux, avec plus de 35,000 marins. On n'y comptait toutefois que 150 bâtiments dépassant 300 tonneaux, la grande majorité étant au dessous de 60 tonneaux, les navires de cabotage presque généralement montés et manœuvrés par leurs armateurs et propriétaires mêmes. Grâce à la modicité des frais de leur navigation, les Grecs n'ont encore nulle concurrence à redouter dans le petit trafic d'échelle à échelle des mers du Levant.

C'est aussi par mer que se trouvent établies presque exclusivement les communications entre les différentes parties du royaume, dans l'intérieur duquel la viabilité est encore très défectueuse. Il n'y existe guère plus de 2,750 à 3,000 kilomètres de routes. Les îles Ioniennes ont été pourvues les premières de bonnes chaussées qui datent de l'époque du protectorat anglais. Dans les districts montagneux, on est presque partout réduit à suivre d'âpres sentiers et l'on ne peut voyager qu'à cheval, avec des bêtes de somme portant les bagages, et sous escorte, bien que l'insécurité paraisse avoir beaucoup diminué par suite de l'amélioration des mesures de police.

Athènes et le Pirée, Syra, Corfou, Corinthe, Patras, Nauplie et Chalcis possèdent seuls des hôtelleries européennes; ailleurs il faut se contenter du gîte des khans orientaux ou recourir à l'hospitalité des démarques et des couvents.

Il n'y a de chemins de fer que le tronçon de 12 kilomètres d'Athènes au Pirée et le petit réseau industriel d'Ergastiria, soit des mines du Laurion. Le tracé des lignes à construire d'Athènes à Lamia, aux villes thessaliennes et au golfe d'Arta, ainsi que par Corinthe à Patras, à Calamata et à Gythium ou Marathonisi, n'est encore qu'à l'état de projet, comme le percement de l'isthme de Corinthe au moyen d'un canal de 5,600 mètres de longueur, que Néron se proposait de faire exécuter, et la pose de câbles télégraphiques devant relier le continent grec à l'Égypte, à l'Italie et à l'Autriche.

Il y avait cependant en 1878, dans le royaume hellénique, 82 bureaux télégraphiques avec 3,068 kilomètres de lignes et un câble sous-marin de Corfou à Malte. Ils avaient expédié 316,000 dépêches et les frais du service étaient presque entièrement couverts par les recettes. Quant aux postes, qui fournissent un excédant, les 145 bureaux de cette administration avaient transmis l'année précédente 2,688,000 lettres, plus 1,867,000 journaux et imprimés.

Établis sur tous les rivages de l'Archipel, les Grecs sont dans les meilleures conditions pour devenir de plus en plus les grands facteurs du mouvement des échanges levantins. Celui des navires entrés et sortis dépassait dès 1875 en total, dans les ports du royaume hellénique, 8,126,000 tonneaux, chiffre dans lequel prédomine toutefois le cabotage. Il était accompagné d'une importation de 145 1/2 et d'une exportation de 89 millions de drachmes, y compris un transit considérable. L'importation pour les besoins du pays figurait dans le premier chiffre pour 114 1/2 millions, consistant surtout en céréales, articles manufacturés, peaux, denrées coloniales, bois, fers, bestiaux et salaisons, houille, soufre, etc. La valeur des produits helléniques exportés (v. p. 579) ne dépassait pas 75 3/4 millions de drachmes. Il y a des entrepôts à Syra, au Pirée, à Patras, à Nauplie et à Hydra. Les Ioniens, dont les 16 ports jouissent tous de la franchise, ont entre leurs mains une partie considérable des opérations avec la mer Noire et le Bas-Danube.

Les poids et mesures ont été rapportés au système métrique par une loi de 1836; la monnaie y est aussi ramenée depuis 1871 (1).

Une banque nationale grecque a été fondée par actions en 1842 à Athènes, au capital de 5 millions de drachmes seulement. Elle a eu de bonne heure aussi des succursales à Patras et à Syra. La banque ionienne de Corfou en a pareillement établi à Céphalonie et à Zante.

Le délabrement des finances hélléniques est connu. Le budget de 1880 évaluait les recettes de l'année à 44,335,000 drachmes, frais d'administration déduits, et prévoyait un déficit de 6 millions qui aura, selon toute probabilité, atteint par le fait un chiffre bien plus considérable, avec les armements de l'année.

(1) Ainsi la drachme de 100 lepta égale le franc divisionnaire, soit 90 centimes, mais la pièce de 20 drachmes en or 20 francs pleins. Le gramme est devenu l'unité de poids et le litre la mesure de capacité principale; le kilo de grains répond à l'hectolitre, la mine à 1,500 grammes, le talent à 100 mines et la tonne à 10 talents, l'oque à 1,250 grammes, le pic de 10 palmes au mètre, le stade à 1,000 pics, le mille grec à 10 stades et la stremma à 1,000 pics carrés ou 10 ares.

Dans les revenus, les impôts directs (dîmes, contribution foncière, licences et impôts sur le bétail et les pâturages, les bâtiments et les sociétés anonymes) se trouvent portés pour 11,829,000 drachmes, les douanes pour 16,950 000 et le timbre pour 6,100,000, le produit des domaines avec celui des ventes de biens de l'État pour 6,250,000, etc.

D'autre part, l'état provisoire allouait 11,101,000 drachmes au département de la guerre et 2,111,000 à la marine, 14,215,000 au service de la dette, 3,890,000 à celui des pensions, 4,920,000 pour les dépenses de l'intérieur et 3,011,000 pour celles de l'administration judiciaire, 1,504,000 pour les affaires étrangères et 2,153,000 pour l'instruction publique et les cultes.

L'ensemble de la dette publique représentait, à la même époque, un capital de plus de 315 millions de drachmes, dans lequel la dette intérieure figure pour près de 119 millions, tant en emprunts qu'en indemnités dues, et la dette extérieure pour plus de 196 1/4, comprenant des emprunts de 1824 et 1825, celui de 1832 montant à la somme de 60 millions de francs, garanti par la Grande-Bretagne, la France et la Russie, ainsi que l'emprunt de 63 1/2 millions de drachmes contracté à l'étranger en 1879. Une indemnité due aux héritiers du feu roi Otton paraît avoir été réglée; mais tout le reste de la dette extérieure est en souffrance, le budget n'y affectant que 1,263,000 drachmes. On croit que l'acquisition de la Thessalie pourra valoir au budget grec un accroissement de revenus annuel de 12 à 15 millions de drachmes; mais, comme la Porte entend transférer au royaume hellénique, avec la cession de cette province, une part proportionnelle de sa propre dette, ce futur réglement ne laissera pas que de présenter un côté comique avec l'insolvabilité de l'une et de l'autre des deux parties contractantes.

Depuis 1867 le service militaire est obligatoire pour tous les sujets grecs de la 20ᵉ à la 50ᵉ année. Une loi de 1878 a même supprimé le rachat et le remplacement facultatif et ordonné que tous les jeunes gens doivent être exercés dans le maniement des armes. La durée du service est ainsi de 30 ans, dont 3 à passer dans l'armée active et 7 dans la réserve de celle-ci, puis 10 dans le premier ban et 10 autres dans le second ou ban de rèserve de la landwehr. Le gouvernement est libre aussi d'organiser des légions étrangères. A la levée en masse appartiennent tous les hommes capables

de porter les armes, même au-dessous de 20 et au-dessus de 50 ans.

L'armée grecque ne comprend cependant, en temps de paix, que 3 régiments (10 bataillons) d'infanterie de ligne, 11 bataillons de chasseurs en partie de formation nouvelle, un régiment de cavalerie de 5 escadrons, un d'artillerie de 4 batteries de campagne et 8 de montagne, 2 de campagne non attelées, un corps du génie de 8 compagnies en 2 sections, un corps de gendarmerie de plus de 2,000 hommes, plus des infirmiers, ouvriers d'arsenal, etc.

L'effectif de ces cadres, ordinairement, ne dépassait guère les chiffres d'une douzaine de milliers d'hommes et d'un millier de chevaux, renforcés de 120 à 130 mulets. Les derniers armements, par l'appel successif des jeunes gens de plusieurs classes, l'ont, assure-t-on, porté à plus de 40,000 hommes.

Nauplie, Chalcis, Coron, Patras et Missolonghi sont les places fortes les mieux conservées du littoral grec.

L'île de Poros, à l'entrée du golfe d'Egine, contient l'établissement principal de la marine militaire. Celle-ci comptait naguère 2 corvettes cuirassées, 2 croiseurs et 6 canonnières : ensemble 10 navires de 8,288 tonneaux et de la force de 9,291 chevaux, armés de 36 canons et montés par 900 hommes; plus un yacht royal, 3 cutters, 3 bricks, 2 bateaux torpilleurs et 2 barcasses à vapeur. Le gouvernement grec vient en outre d'acheter un cuirassé en Angleterre et d'en commander 6 autres. Ce qui lui manque le moins, ce sont les marins.

§ 2. — Topographie de la Grèce actuelle.

Les nouvelles provinces (Thessalie et Epire du Pinde). — L'ancienne Hellade. — L'Eubée et les Sporades voisines. — Les Cyclades. — La Morée. — Les îles Ioniennes.

Suivant l'ordre géographique, c'est par les territoires non encore détachés de la Turquie, mais dont la cession à la Grèce paraît assurée dès à présent, que nous abordons la description des différentes parties du royaume hellénique. Commençons par distinguer entre la Thessalie, jadis aussi comprise sous la dénomination com-

mune de Roumélie avec tout le continent grec, et le district cédé de l'Epire, à l'ouest du Pinde.

1. THESSALIE GRECQUE. — Du sandjak de Tirhalla, elle distrait tout le bassin du Salambrias ou Pénée, à l'exception du district d'Elassona au nord-est, où la Turquie veut rester maîtresse des revers intérieurs de l'Olympe et de la chaîne de Volutza, entre lesquels le col de Pétra s'ouvre sur la Macédoine. La Grèce est ainsi appelée à prendre prochainement possession de toute la plaine thessalienne, berceau de la cavalerie comme de la navigation de son âge héroïque. La patrie des Centaures et des Lapithes de la fable, bordée par le Pinde à l'ouest et l'Othrys au sud, est baignée à l'est par la mer Égée, avec laquelle elle communique par l'étroite vallée de Tempé, le Lycostomo (la Gueule du Loup) d'aujourd'hui. Au sud de l'embouchure du Pénée, qui reçoit à sa gauche le Titarèse argenté, Vourgaris ou Xeragi, et à sa droite une multitude de rivières, elle est séparée du littoral par l'Ossa et le Pélion, ainsi que par les monts Tsiragi du superbe golfe de Volo, qu'enveloppe extérieurement la longue presqu'île crochue de Magnésie.

De la nappe d'eau qui la couvrait primitivement tout entière, il est resté à l'ouest du Pélion le lac Carlas, vers lequel s'égouttent les marais de la plaine de Larisse. Province foncièrement grecque, la Thessalie est de toutes les parties du continent hellénique celle qui possède, avec de riants paysages et de fertiles campagnes, sous un ciel légèrement vaporeux, le plus de ressources propres, de vitalité industrielle et d'aisance générale. On y cultive beaucoup de coton et élève des vers à soie.

Larisse (en turc Yénijéri-Fanar), 25, sur la rive droite du Pénée dans une plaine sablonneuse, est l'ancienne capitale du pays. Principalement habitée par des Turcs, elle ne possède qu'une seule église à côté de 24 mosquées aux blancs minarets. Elle est entourée de vignobles, fabrique des cotonnades et des soieries, a des teintureries de fil rouge et joint au commerce des produits de son industrie un transit considérable. — Au nord-ouest *Turnavo*, 4, sur la rive gauche du Xeragi, a les mêmes spécialités industrielles, notamment celle des bourres ou tissus de soie et de coton mélangés.

Trikala ou Tirhalla, 10, sur l'Astopoto, petit affluent de gauche du haut Salambrias, ville commerçante aussi, était naguère le chef-lieu du sandjak. — Au nord de cette place et de l'ancienne ville de *Stagus* (aujourd'hui Kalabak), sur les flancs d'un labyrinthe de piliers et d'aiguilles de roche que le Pénée contourne en s'échappant du Pinde, sont perchés les fameux couvents dits *Météores* du nom de la principale de ces maisons religieuses, jadis au nombre de 24, mais dont 6 seulement sont encore occupées par des moines

grecs, émules des anciens stylites. On ne parvient à faire l'ascension de ces retraites presque inaccessibles qu'au moyen d'échelles appliquées contre les parois des rochers, ou du cabestan qui sert à y hisser avec des cordes les filets et paniers par lesquels s'approvisionnent ces couvents, dont les plus anciens paraissent avoir été construits du XIVe au XVe siècle. L'église du plus célèbre, renfermant le tombeau d'un Cantacuzène, est une des plus remarquables de la Grèce et l'examen des manuscrits enfouis dans leurs bibliothèques poudreuses pourrait bien encore amener d'intéressantes découvertes.

Vers l'entrée de la vallée de Tempé, dans un charmant site au pied de l'Ossa, *Ambelakia*, 3, l'ancienne Amphilochia déploie aussi beaucoup d'activité dans la teinture et la mise en œuvre du coton. — Au fond d'un golfe de la mer Égée, qui creuse la Thessalie profondément au sud-est, la ville de *Volo*, 10, dont il porte aujourd'hui le nom, est le principal entrepôt maritime de la province, dont les céréales, les soies, les laines et le coton, l'huile, le tabac et le sésame s'y échangent contre des denrées coloniales et des articles manufacturés. Des services réguliers de paquebots à vapeur activent le commerce de son excellent port. La chaîne voisine du Pélion, magnifiquement boisée et riche en minerais, réunit un groupe de 24 beaux et populeux villages grecs, qui possèdent de grands troupeaux de moutons. Sur le littoral extérieur de la presqu'île de Magnésie, près de Zagora, se trouvait le port de Jolcos, où s'embarquèrent les Argonautes. — Au sud-ouest du lac Carlas, *Velestinos* est l'ancienne Phères, siège du tyran Alexandre, et les collines de Cynocéphales rappellent les victoires de Pélopidas sur ce dernier et de Flaminius sur Philippe V de Macédoine; de même plus loin, au sud de Larisse et au pied des contre-forts de l'Othrys, près de l'Enipée, les champs de Pharsale ou *Phersala*, 5, dominée par une acropole en ruines, la bataille où Pompée fut vaincu par César. — *Karditza* est, au nord-ouest, le chef-lieu du district le plus rapproché du Pinde.

2. Épire du Pinde. — Elle comprend, au sud-est de la partie de l'Epire laissée à la Turquie, le district pastoral qui s'étend de la chaîne du Pinde, par delà la haute vallée parallèle de l'Aspropotamos, jusqu'à l'Arta, dont il poursuit la rive gauche, et au golfe du même nom.

Arta, 8, l'ancienne Ambracie, non loin de l'embouchure du fleuve qui la baigne, dans un canton fertile, rempli de vignobles et d'orangers, mais qui souffre de la malaria, avec un pittoresque pont romain et un fort en ruines, est la ville la plus importante de ce coin de l'Épire.

HELLADE. — Franchissant le golfe d'Ambracie, nous parcourrons de l'ouest à l'est le sol classique de cette région toute montagneuse, qui forme avec l'Eubée et les Cyclades 5 nomarchies.

3. Acarnanie et Étolie, baignées par la mer Ionienne jusqu'à l'entrée du golfe de Lépante. Les Koutzo-Vlaques ou Karagounis (manteaux noirs) et les Sarakatzanes, pâtres d'origine grecque, y mènent une vie nomade.

Karavasara et *Vonitza* (Anactorion), ancienne forteresse vénitienne, sont les deux principaux ports de trafic et de pêche de l'Acarnanie sur le golfe d'Arta, qui doit être plus largement ouvert au commerce par la cession de la Pointe d'Actium, dont les Turcs occupent encore le fort, commandant avec Prevesa l'entrée de cette petite mer intérieure.

Au midi, sur la côte italienne et au bord des lagunes qui font face au golfe de Patras, la place forte de *Missolonghi*, 8, quatre fois assiégée pendant la guerre de l'indépendance, a été rebâtie depuis la reddition de 1826. Lord Byron y mourut en avril 1824. La pêche est son industrie principale. L'île voisine de San-Sosti offre un port aux grands navires. Au nord-est, vers le Fidaris, on croit avoir reconnu les ruines de Calydon, ainsi que l'emplacement de Thermum sur un lac, qui porte aujourd'hui le nom de *Vrachori* (Agrinion), 4, principal marché de l'intérieur. — A 6 kilomètres au-delà du chateau de Roumélie dans le golfe de Lépante apparaît, avec ses pittoresques murs crénelés, la place vénitienne de ce nom, l'*Epacto* (Naupacte) des Grecs. Ce n'est pas cependant dans ses eaux, mais près des petites îles Echinades, vers l'embouchure de l'Aspropotamos dans la mer Ionienne, que fut livrée la grande bataille navale de Lépante, en 1571.

4. Phthiotide et Phocide. — Se développant à l'est de l'Étolie et au sud de l'Othrys, cette nomarchie comprend aussi la Doride au centre et les trois Locrides, entre les golfes de Lépante, de Zitouni et d'Eubée. Elle est riche en ruines de forteresses antiques et du moyen âge (Paleocastra), mais les villes y sont rares aussi dans l'intérieur.

Mentionnons comme les deux principales du midi *Galaxidi*, 4, avec deux ports et des chantiers, à l'ouest de la grande baie du même nom, et *Salone*, 5, l ancienne Amphisse, à l'ouest du Parnasse, dans la fertile plaine de Chryso. La première, détruite en 1821, s'est relevée commercialement, mais a été de nouveau endommagée par un tremblement de terre en 1870. Au sud-est de la seconde, dans une espèce d'amphithéâtre que forment les pans abrupts du Parnasse se rabattant vers la mer, un village albanais marque l'emplacement de Delphes, dont le célèbre temple d'Apollon fut tant de fois mis au pillage par les barbares. — Le chef-lieu est au nord dans la Phthiotide, entre l'Alamana et l'Othrys, non loin du golfe de Lamia, la ville commerçante de ce nom, aujourd'hui *Zitouni*, 8, où il se tient de grandes foires. — A la droite et vers l'embouchure de l'Alamana ou Sperchius, au pied du Callidromos, on voit le tumulus des Spartiates tombés avec Léonidas au défilé des Thermopyles, dont l'aspect a beaucoup changé toutefois (v. p. 380).

5. Béotie et Attique, formant la partie orientale de l'Hellade, depuis le Parnasse jusqu'au promontoire de Sunium. Il paraît que les vapeurs du lac Copaïs (v. p. 380), dont le desséchement est projeté toutefois, contribuent encore de nos jours à épaissir le corps

et l'esprit des Béotiens. Quant à l'Attique, dont la population, d'un demi-million peut-être dans l'antiquité, est actuellement beaucoup moins dense que celle des îles grecques, bien que sa capitale, redevenue celle du royaume, ait vu depuis plus que sextupler le nombre de ses habitants, elle n'a qu'un sol pierreux et guère d'autres arbres que ses oliviers, mais supplée à sa stérilité par les avantages de sa position maritime à l'est de l'isthme corinthien, que lui ouvre la Mégaride, entre le golfe de Corinthe, celui d'Égine et la mer d'Eubée.

Livadie, 5, l'ancienne Lébadée, au nord de l'Hélicon, est maintenant la ville la plus industrieuse et la plus commerçante du district de montagnes occidental de la Béotie, où se groupaient vers le sud-est Coronée, Thespies et Leuctre, au nord Chéronée, la patrie de Plutarque, ainsi qu'Orchomène sur le Cephissus, la capitale des Minyens, déjà renommée par ses richesses dans l'âge homérique, et d'autres lieux célèbres, dont il ne reste plus que des ruines ou des débris, dont quelques-uns ont passé au Musée britannique à Londres. — A l'est près du port de l'Aulide, sur l'Euripe, se réunit la flotte des Grecs, partant pour la guerre de Troie. — *Thiva*, 6, reconstruite depuis un tremblement de terre de 1853, n'a conservé de l'ancienne Thèbes, où régna Œdipe et naquit Pindare, que l'avantage de sa situation au milieu de la fertile plaine du sud de la Béotie, à l'ouest de l'ancienne Tanagre, sur l'Asopus, et au nord-est des ruines de Platée, proches du Cithéron, limitrophe de la Mégaride et de l'Attique.

Des deux acropoles de la Mégare dorienne, chétive petite ville de 4,000 âmes aujourd'hui, et du mur qui la joignait à son port de Nisée sur le golfe Saronique, on voit encore des restes, à l'ouest de la célèbre île de Salamine, dont le chef-lieu est *Koulouri*, 3, au fond de sa grande baie occidentale. Au nord-est, sur une baie de la péninsule de l'Attique même, Éleusis, dont Alaric détruisit le célèbre temple, nous rapproche de la capitale actuelle et plus illustre cité de la Grèce antique.

Athènes, 69 sans le *Pirée*, 22, son port voisin, a été, comme celui-ci, entièrement reconstruite dans sa partie moderne habitée, depuis 1835, entre son acropole, le mont Hymette et le Lycabette, au sud du Pentélique (de 1,120 m.), qui avait fourni jadis les marbres employés dans ses glorieux monuments. Baignée au midi par l'Ilissus, qui s'unit plus bas au filet d'eau presque aussi maigre du Céphise, elle est en partie assise sur l'emplacement de l'ancienne ville même, ce qui entrave et restreint malheureusement beaucoup les fouilles. Les deux rues principales sont la rue d'Hermès qui continue le chemin de fer du Pirée et mène au palais royal, construit de 1836 à 43 et accompagné d'un jardin anglais, au pied du Lycabette, et la rue d'Éole, qui la croise dans la direction du village de Patissia, où conduit un chemin poudreux servant de promenade. Parmi les édifices modernes on distingue le nouveau bâtiment de l'université dans la ville neuve, dont les rues sont bordées d'arbres, l'académie et l'observatoire, dus à la munificence du baron Sina, l'institut polytechnique, le gymnase Varvakos avec la collection de la société archéologique, l'hôtel de ville, les hospices dont un pour le traitement des ophthalmies, ainsi que l'École

française d'Athènes, fondée en 1846, et plusieurs églises. La petite cathédrale byzantine, en marbre comme une partie des édifices mentionnés, pourrait bien être du VIe siècle. Le théâtre vient d'être consumé par un incendie. Des nombreux cafés, où l'on pérore et fait de la politique en plein vent, le principal est celui de la Belle-Grèce.

En somme pourtant la ville moderne n'offre qu'un intérêt médiocre à côté des vénérables et merveilleuses ruines de l'ancienne, où domine au sud-ouest, à près de 60 mètres de hauteur, la plate-forme de rocher de la célèbre Acropole, avec ce qui reste de ses Propylées, du Parthénon, de l'Érechtheum, des temples de Jupiter Olympien, de Thésée et de la Victoire, du monument de Lysicrate (vulgairement lanterne de Diogène) et de la tour des Vents, des théâtres de Bacchus et d'Hérode Atticus, du portique d'Adrien et de tant d'autres chefs-d'œuvre des divers âges qui faisaient la splendeur de la vénérable citadelle de Cécrops et des quartiers environnants. De l'Aréopage et du Prytanée, de l'Académie et du Lycée, du Stade des Panathénées, de l'Agora ou marché et du Pécile comme des deux places sur lesquelles Thémistocle, Périclès et Alcibiade, Eschine et Démosthène haranguaient jadis le peuple assemblé, on n'a pu déterminer que la situation. Le bloc de roche taillée qui servait de tribune aux deux derniers de ces grands orateurs a été cependant retrouvé, ainsi que la fontaine de Pan dans l'enceinte de l'Acropole. De ses trois ports Athènes, qui avait 3 lieues de circuit et ne comptait certainement pas moins de 150,000 habitants, au temps de sa puissance et de sa gloire, n'a conservé que le Pirée, établi sur une presqu'île entre deux baies, celle de Porto Drako, avec le monument de Miaoulis entre deux phares au nord, et la petite de Cea ou Porto Stratiotiki sur le rivage opposé. L'ensablement a fait abandonner à l'est les deux plus anciens de Munychie et de Phalère. Le Pirée, mieux situé pour les affaires que la métropole même, a repris ainsi le corps d'une ville distincte et de construction régulière. La fertile et célèbre île en partie volcanique d'Égine, où domine un mont Élie a 531 mètres, au sud de Salamine, est la villégiature des Athéniens. Sa population s'est réduite de 200,000 âmes au vingtième, sur environ 90 kilomètres carrés. Le Panhellénium que portait la montagne n'en forme plus le couronnement, mais il existe encore sur la côte orientale 22 colonnes de son fameux temple de Minerve, dont le fronton est à Munich. Le chef-lieu du même nom que l'île, à l'ouest, offre un bon port.

Dans la péninsule, à laquelle nous revenons, au sud-est d'Athènes sur la mer d'Eubée, *Ergastiria*, 7, petite ville qui s'est formée autour de la grande usine dans laquelle on fond le plomb et l'argent des scories du Laurium, dont plusieurs compagnies se partagent l'exploitation, n'a pas gagné moins d'activité comme port. C'est au nord-est de la capitale que s'étend près de la même mer la célèbre plaine de Marathon, marécageuse et privée d'arbres, mais ayant encore, pour témoigner de sa glorieuse bataille, le tumulus connu sous le nom de tombeau de Miltiade.

6. EUBÉE. — L'île de Negrepont des Vénitiens, qui la possédèrent de 1351 à 1470, est parcourue d'une extrémité à l'autre par une chaîne de montagnes, abrupte du côté de la mer Égée, mais présentant vers le canal qui la sépare de la Béotie et de la Locride de

fertiles campagnes, avec une parure de forêts plus belle et une végétation plus vigoureuse, dans la moitié du nord-ouest surtout, qu'en nulle autre partie de la Grèce. Les Sporades grecques, semées au nord-est de cette grande île, en relèvent administrativement.

Chalcis ou Egripo, 11, en est le chef-lieu très animé, sur l'Euripe. Un pont en pierre de cinq petites arches, séparé par une tour vénitienne d'un pont-levis en bois, joint l'île à la Béotie dans la partie la plus resserrée du détroit. On distingue l'ancienne ville à cachet turc, munie d'une enceinte de murs crénelés avec de grosses tours, de la moderne et non fortifiée, qui se déploie au nord-ouest sur une petite baie. Dans l'acropole d'*Érétrie*, située un peu plus à l'est sur la même côte, dans un district marécageux et insalubre, on retrouve des vestiges de l'antique ville de ce nom. *Carystos*, 9, sur la baie la plus méridionale de l'Eubée, au pied de l'Ocha, qui porte un très curieux temple, est renommée pour son miel, ainsi que pour ses carrières de marbre cipolin vert, où l'on trouve aussi de l'amiante. Au nord-ouest, vers le milieu du canal de Tricheri, *Xerochorion*, 9, l'ancienne Histiée, a le plus d'importance.

Parmi les Sporades grecques, Sciathos, la plus rapprochée de la presqu'île de Magnésie, avec 3,000 habitants, a un bon port; Scopelos produit et exporte un excellent vin par son chef-lieu du même nom, 4; Khelidromi est montagneuse aussi et Scyros, la plus éloignée des côtes vers le sud-est, la plus élevée et la plus étendue, avec une superficie de 212 kilomètres carrés, des parties fertiles et un chef-lieu de 2,000 âmes, voisin du port d'Achille à l'est. Il y a en outre une trentaine d'îles et d'îlots à peu près déserts.

7. Cyclades. — La constellation circulaire des « chevreaux » de la mer Egée, épars au sud-est de l'Hellade et à l'est du Péloponèse, autour de la petite Délos, qui était pour les anciens Grecs la terre sacrée d'Apollon, est formée par un groupement d'îles et d'îlots de roche. On y distingue 22 îles principales, dont les unes à l'oues continuent les montagnes de l'Attique et les autres à l'est la chaîne de l'Eubée. Six d'entre elles y figurent comme un cordon intermédiaire. Au ve siècle avant J.-C., Aristide les avait réunies toutes sous l'hégémonie d'Athènes. Après la prise de Constantinople par les Latins, elles échurent à la république de Venise, qui en fit plusieurs duchés francs et italiens, dont le plus considérable, celui de Naxos, comprenant douze îles, resta pendant trois siècles en la possession des familles Sanudo et Crispo, jusqu'à ce que tout le groupe tombât en 1566 au pouvoir des Turcs. La domination ottomane ne fut pas lourde pour ces insulaires, auxquels la Porte avait même laissé la jouissance d'une certaine autonomie. Aussi ne se rallièrent-ils en partie qu'avec mollesse au mouvement hellénique, dans la guerre de l'indépendance. Etapes naturelles de toute navi-

gation dans la partie la plus centrale des mers du Levant, ces îles relativement plus peuplées que le continent grec, ont surtout prospéré de nos jours pour le commerce et l'industrie maritimes.

Parmi les Cyclades de l'est, *Bndros*, avec la ville du même nom, 7, sur la côte orientale, est la plus rapprochée de l'Eubée. De ses 20,000 habitants, beaucoup émigrent temporairement pour se placer dans les villes levantines comme ouvriers ou domestiques. — La suivante, *Tinos* ou Tenos, à peine séparée d'Andros par un étroit canal, est une des plus industrieuses et produit de la soie principalement. Parmi ses 21,000 habitants il y a 8,000 catholiques. *San Nicolo* en est le port, au sud, et le célèbre couvent de Panagia y attire de nombreux pèlerins. — *Mycone*, avec la ville du même nom, est renommée pour ses cailles et pour ses fromages, ainsi qu'une pépinière d'excellents matelots. — A l'ouest, il ne reste plus que de faibles débris du magnifique temple et d'un portique de la petite *Délos*, qui, après avoir été un des sanctuaires les plus vénérés de la Grèce, devint le plus important marché d'esclaves du monde romain. Aujourd'hui, de même que la grande Dénos ou Rhenea, qui lui servait de nécropole, et qu'un pont y joignait anciennement, elle n'offre plus qu'nne solitude remplie de décombres, de vermine et de bêtes venimeuses. — La reine du groupe, pour l'étendue et la fertilité, c'est depuis le moyen âge *Naxos*, l'île de Bacchus des anciens, qui en comparaient le vin au nectar des dieux et rattachaient à cette île la légende d'Ariane abandonnée par Thésée. Les montagnes qui s'y dressent à un millier de mètres sont les plus élevées des Cyclades. Elle est magnifiquement arrosée et nourrit de nombreux troupeaux de moutons; la végétation méridionale y brille de son plus vif éclat et parfume l'air; tous les fruits du sud y abondent et s'exportent avec du sel et de l'émeri, ce dernier de Perato. Cependant elle ne compte, sur environ 440 kilomètres carrés, guère plus de 20,000 habitants, dont les plus notables sont de grands propriétaires catholiques, descendants de ses anciens barons français et vénitiens. Aussi le chef-lieu, *Naxia*, 5, délicieusement situé sur la côte du nord-ouest et où l'on voit encore les ruines de l'ancien palais ducal, détruit par le fameux Barberousse, possède-t-il, comme siège de leur archevêque, 4 églises et 3 couvents latins. Le port, toutefois, laisse beaucoup à désirer. L'île d'*Amorgos* au sud-est a conservé un château des anciens ducs, autour duquel se groupe la petite ville du même nom. La plupart des îlots environnants ne sont que des rochers déserts.

Dans le cordon intermédiaire l'île la plus méridionale, la petite *Anaphi*, avec les ruines d'un temple d'Apollon, produit beaucoup d'oignons; à l'ouest d'Amorgos, *Nio*, l'Ios des anciens, lieu de sépulture d'Homère d'après une tradition, avec d'excellents ports et d'habiles pilotes, récolte surtout du vin comme sa sœur *Sikinos*. — Les célèbres carrières de marbre blanc de *Paros*, où le comte d'Arundel trouva en 1627 les fameuses tables chronologiques que l'on conserve à Oxford, sont en majeure partie épuisées, ce qui complète la décadence de cette île, la plus proche voisine de Naxos. Son meilleur port est Naussa sur la côte septentrionale.

Antiparos, la patrie de Phidias et de Praxitèle, au sud-ouest de Paros, dont elle n'est séparée que par un canal étroit, offre une grotte de stalactites

des plus curieuses, dont aucun auteur ancien ne fait mention, et des mines de plomb découvertes en 1872. La plus centrale et plus populeuse île de tout le groupe, c'est aujourd'hui, entre Mycone et Thermia, *Syra*, l'ancienne Syros, rocher nu de pirates dont la neutralité, pendant la guerre de l'indépendance, détermina l'essor maritime et commercial qui a fait de la ville neuve, de son port oriental *Hermoupolis*, 21, le premier entrepôt, le chantier le plus actif et la station la plus animée de l'Archipel, annuellement visitée par un millier de paquebots et une multitude de caboteurs. Elle est reliée par des câbles télégraphiques à Athènes, Constantinople, Alexandrie et Chios, possède plus du tiers de la marine marchande et fait plus des deux cinquièmes du commerce d'importation de la Grèce. La ville, qui s'élève en terrasses du bord de la mer, est éclairée au gaz et le siége du gouverneur des Cyclades, ainsi que de beaucoup de consuls étrangers. Le port est sûr, mais manque un peu d'espace et n'offre qu'une seule source d'eau potable. Il y a une quarantaine et diverses industries, notamment de nombreux moulins. Une grande partie des habitants sont originaires de Chios et d'Ipsara. L'édifice principal est la moderne cathédrale grecque. Les catholiques et les protestants ont aussi des églises dans cette ville. Les premiers, au nombre de 6,000, vivent presque tous réunis plus haut dans l'ancienne *Syra*, où domine leur cathédrale de Saint-George. La petite île montueuse de *Giura*, au nord-ouest, est presque inhabitée.

Par l'île de *Kéos* ou Céa, située entre la précédente et le cap Sunium, commence le cordon volcanique des Cyclades occidentales. Elle a 4,000 habitants, groupés à l'intérieur au chef-lieu du même nom et qui s'occupaient du tissage d'une espèce de soie, dès l'époque de l'empire romain. Les avelanèdes en forment aujourd'hui le principal article d'exportation. On y voit, dans la cour d'un couvent, une tour carrée antique à trois étages des mieux conservées. — L'île de *Thermia* ou Cydnos, qui suit au midi et dont l'importance n'est pas moindre, doit son nom à des eaux thermales assez fréquentées en été et élève surtout des porcs. — *Sériphos*, moins fertile et moins peuplée, avec un rocher qui contient de l'excellent fer et renfermait même jadis aussi de l'or et de l'argent, était un lieu d'exil au temps des Romains. — *Siphenos* ou Siphnos, qui compte 6,000 habitants, était renommée dans l'antiquité pour ses mines de métaux précieux. N'ayant toutefois qu'une agriculture et un commerce insuffisants, elle fournit comme Tinos des bras aux grandes villes de la Turquie pour différents services. — Quatre îles volcaniques, la petite *Polino*, *Cimolo* ou Argentiera qui exporte de la terre cimolée, espèce d'argile employée au blanchissage des étoffes, et dont les habitants sont d'habiles marins, *Milo* ou Melos, la plus grande (de 160 kilomètres carrés avec 4,000 âmes) et la microscopique *Anti-Milo* à l'ouest, forment ensuite un groupe à part.

L'insalubre Milo, dont le port de Placa, à l'entrée de sa vaste baie septentrionale, est un des meilleurs et des plus visités de l'Archipel, a une solfatare en exploitation et des sources thermales près des côtes. Sa parure de roses lui prête seule encore du charme. C'est près d'un ancien théâtre en ruines, qu'un paysan y trouva la célèbre Vénus que le musée du Louvre est fier de posséder. — *Polykandros* à l'est, quoique petite et aride, nourrit ses 4,000 habitants. Le dernier groupe et le plus remarquable, par l'activité que n'a pas cessé d'y déployer le travail volcanique, est, au sud de Nios et à l'ouest d'Anaphi, celui de Thira ou *Santorin* (v. p. 367). L'île principale, qui fut la Calliste des anciens

et la Sainte-Irène du moyen âge, a la forme d'un fer à cheval et compte plus de 13,000 habitants, marins et pêcheurs pour la plupart, sur un espace de 75 kilomètres carrés. Cependant, outre son vin exquis (*vino santo*) et le coton qu'on y récolte, elle exporte de la pouzzolane et toute sorte d'autres produits volcaniques. Ainsi que Melos, elle offre aux archéologues une riche mine d'antiquités grecques, particulièrement dans les ruines de l'ancienne Thera, dont les sculptures les plus précieuses furent toutefois enlevées par les Russes, dès 1770. Deux villes de la côte, englouties par la mer, ont complètement disparu. Des 4 îlots de l'ouest, de formation successive, Palea et Nea-Kameni, Thirasia et Aspronisi, ce dernier n'a surgi des eaux qu'en 1866.

MORÉE. — L'étymologie de ce nom moderne de l'antique Péloponèse est controversée. Les uns n'y voient que l'anagramme de Romée ou Roumélie; d'autres, la croyant slave, l'interprètent comme pays de la mer; d'autres encore comme pays des mûriers. — On en a formé 5 nomarchies.

8. Isthme de Corinthe, Argolide et Cérigo, comprenant toute la péninsule du nord-est, avec les îles voisines de l'Argolide, dont Poros, Hydra et Spezia sont les trois principales. On y a rattaché la plus méridionale des îles Ioniennes, Cérigo, l'ancienne Cythère comme 6e éparchie, bien que, par sa situation au sud-ouest du cap Malée, elle constitue plutôt une dépendance géographique de la Laconie.

De l'opulente cité de l'isthme, dans laquelle le commerce et l'industrie, le goût du luxe et l'amour du plaisir avaient réuni une population qui, au temps de sa plus haute splendeur, atteignait peut-être 300,000 âmes, antérieurement au fameux sac de l'an 146 avant notre ère, il ne reste plus que l'Acrocorinthe, la plus grandiose des acropoles grecques, sur son rocher de 576 mètres de hauteur, regardée comme la clef du Péloponèse. Grâce à l'importance militaire de cette citadelle, la ville déchue qui s'étendait à son pied avait pu continuer de végéter jusqu'au terrible tremblement de terre du 21 février 1858, qui la détruisit entièrement. Depuis, les fièvres qui y règnent ont déterminé la translation de la nouvelle *Corinthe*, 8, à 3 kilomètres plus au nord, sur le rivage même du golfe qui en a conservé le nom, près du port maintenant obstrué de Léchée l'un des deux de l'ancienne. Un village marque la place que Cenchrées, le second, occupait au sud-est sur le golfe Saronique. Actuellement Kalamaki et Lutraki sont un peu plus au nord, des deux côtés de l'isthme, dont la vie commence à se ranimer et dont le percement épargnerait un grand détour, les stations des bateaux à vapeur du Lloyd autrichien. A l'ouest de la dernière et de Corinthe, près du même rivage, le village de Vasilika offre quelques ruines très remarquables de l'antique Sicyone. Bien plus imposantes, en grande partie cyclopéennes, et mieux conservées, sont au midi, près de Kharvati, celles de Mycènes, la capitale d'Agamemnon et des Atrides, détruite depuis 23 siècles et demi, sur laquelle les magnifiques résultats de fouilles du docteur Schliemann ont si

vivement reporté l'intérêt; puis celles d'*Argos*, 11, dont les maisons modernes se perdent dans les jardins près des vénérables débris de la ville jadis fondée par Inachus et célèbre par son temple de *Junon*; un peu vers le sud-est enfin celles de *Tirynthe*, qui remontent aussi à plus de 32 siècles, dans le voisinage du golfe Argien. A proximité, sur une petite presqu'île, *Nauplie*, 9, dont ce dernier porte aujourd'hui le nom, qu'elle doit elle-même au roi Nauplius, père de l'infortuné Palamède, est, avec sa puissante citadelle du rocher de Palamidi, la plus forte place maritime du royaume hellénique. Capitale de la Morée, au temps de la domination vénitienne sous le nom de Napoli de Romanie, elle devint même en 1829 et resta jusqu'en 1834 celle de la Grèce affranchie, dont elle est encore, après Athènes et Patras, la plus jolie ville, avec ses rues bien pavées et ses maisons bien alignées, toutes construites à l'européenne.

Dans la partie péninsulaire de l'Argolide on trouve, sur la côte du golfe Saronique, les vestiges du sanctuaire d'Esculape et un théâtre des mieux conservés, avec 54 gradins de marbre blanc pour 12,000 spectateurs, de l'ancienne Épidaure; les ruines de Trézène, au sud de la presqu'île volcanique de Méthana, et celles des temples d'Hermione au bourg de Castri, sur le littoral du midi, où *Cranidi*, 8, est vers l'ouest la ville aujourd'hui la plus considérable de l'intérieur.

Au sud-est de Méthana, dans l'île de Calauria des anciens, sur le plateau central de laquelle on voit les ruines d'un célèbre temple de Neptune, *Poros*, 6, sur le détroit même qui la sépare au midi de l'Argolide, avait d'abord été le foyer dirigeant de l'insurrection grecque et doit à son excellent port d'être encore la station principale et le dépôt central de la marine militaire du royaume. Ses habitants sont d'origine albanaise, comme les 12,000 de l'île plus grande d'Hydra, dont la longue arête se dresse à l'est de l'îlot de Docos et au sud-est de l'Argolide.

Ces rochers, de même que ceux de l'île de Spezia, située à l'entrée du golfe de Nauplie, étant complètement stériles et n'ayant même pas d'autre eau douce que celle de leurs citernes, les Albanais, qui vinrent à partir de 1470 s'y réfugier successivement, n'avaient pas d'autre parti à prendre que de se livrer à la navigation, par la longue pratique de laquelle ils finirent par devenir les plus riches armateurs ainsi que les plus habiles et plus intrépides marins de la Grèce. Dès 1813 les Hydriotes possédaient une marine de 375 navires marchands de 45,000 tonneaux, et avaient 5,400 matelots en mer. Ayant embrassé avec ardeur en 1821 la cause de la révolution hellénique, ils consacrèrent des millions à l'armement d'une centaine de navires, munis de 2,000 canons, qui combattirent vaillamment la marine turque, sous la direction des Condouriottis et la conduite héroïque des Miaoulis et des Tombasis. *Hydra*, 7, avec un excellent port situé vers le milieu de la côte septentrionale de leur île, est une ville étagée en terrasses, propre, industrieuse et commerçante, qui possède beaucoup de belles maisons et d'églises, ainsi qu'une Bourse, mais a vu diminuer de plus des 4/5 le chiffre de sa population, que l'on estimait à 40,000 âmes avant 1828. *Spezia*, 8, le port non moins sûr de l'île sœur de ce nom, à l'est de celle-ci, a également subi un déclin, l'industrie maritime de tous les deux ayant été, depuis la fin de la guerre de l'indépendance, de plus en plus attirée à Syra, dont la position centrale est beaucoup plus avantageuse pour le trafic.

La plus isolée et plus avancée des 7 grandes îles Ioniennes, au sud-est de

celles-ci et à 15 kilomètres de la Morée, Cythère, où déjà les Phéniciens avaient introduit le culte de Vénus Astarté, a, tout en reprenant son nom grec, gardé l'italien de *Cerigo*, sous lequel elle est plus connue. Montagneuse, souvent agitée par les tempêtes et la violence des courants d'alentour, assez riche en pâturages, mais peu cultivée, elle ne nourrit pas même sur un espace de 273 kilomètres carrés 11,000 habitants, qui vont en partie travailler aux champs sur le continent grec et dans l'Asie Mineure. Son miel pourtant est renommé. On y visite deux belles grottes de stalactites. Le meilleur ancrage est celui de Saint-Nicolas à l'est, où se trouvait aussi l'ancienne ville de Cythère, dont il ne reste que peu de traces. La chaîne sous-marine qui relie la Laconie à la Crète reparaît plus loin dans la petite île de *Cérigotto*, occupée par des Sphakiotes.

9. Arcadie. — Elle embrasse tout l'intérieur de la Morée, plus à l'est, au delà de la chaîne du Parnon, presque tout le rivage occidental du golfe de Nauplie, l'ancienne Cynurie argienne, jusqu'au cap Trachili.

Le chef-lieu *Tripolitza* ou Tripolis, 12, dans la partie orientale de l'intérieur, sur un plateau salubre de 659 mètres d'altitude, était avant sa destruction pendant la guerre de l'indépendance, la capitale turque de la Morée. Son nom lui vient de sa situation près des ruines des trois villes de Pallantium, de Tégée et de Mantinée, dont le grand mur d'enceinte de 3 1/4 kilomètres, anciennement flanqué de 129 tours et percé de 10 portes, avec les restes du théâtre et des débris de colonnes, subsiste encore dans la plaine, autrefois boisée et maintenant envahie par les marais de l'Ophis, qui s'y perd dans un catavothre. Plus haut au nord-ouest, Kalpaki marque l'emplacement de l'ancienne Orchomène d'Arcadie, et au sud-ouest, près de la colonie albanaise de Sinano, s'étendent les vastes ruines de Mégalopolis, fondée par Épaminondas. Patrie de Philopœmen et de l'historien Polybe, elle était déjà en ruines du temps de l'empereur Adrien. On y reconnaît encore parfaitement les vestiges d'un des plus grands théâtres de la Grèce. A l'ouest, non loin de l'Alphée, *Carytène* a remplacé l'ancienne Gortys. Au nord-ouest, *Langadie*, 4, correspond à la Teuthis de l'antiquité, et au sud-ouest, vers le Taygète, *Leontari*, remarquable par des cyprès gigantesques, garde le défilé qui conduit en Messénie.

A l'est vers la Laconie, *Castri*, 4, et *Hagios Petros*, 3, sont bâtis sur les revers du Parnon, et *Leonidion*, 4, serre de près la côte, à l'entrée du golfe de Nauplie. L'idiome de la peuplade de pâtres voisine des Tzacons, a de la ressemblance avec l'ancien dialecte dorien.

10. Achaïe et Élide, le nord-ouest du Péloponèse, sur le golfe de Lépante et la mer Ionienne jusqu'à l'Alphée.

Vostitza ou Aegium, 4, dont la merveille est un platane de plus de 15 mètres de circonférence, ne peut plus être mentionnée que comme une simple escale de l'Égialée, sur le golfe de Lépante, tandis que le chef-lieu *Patras*, 34, sur le golfe du même nom, avec une acropole et un nouveau môle qui abrite sa rade,

est devenu le port le plus fréquenté et le plus commerçant de toute la Morée. Régulièrement bâtie en amphithéâtre, cette ville ne le cède en Grèce qu'à la capitale pour l'étendue et la population. Il y est entré, en 1873, 389 navires de 138,500 tonneaux, grecs et anglais pour la plupart, italiens, etc. L'importation y atteignait 14 millions de francs; ses exportations, qui présentent des chiffres presque aussi élevés, consistent surtout en raisin de Corinthe, dont on commence aussi maintenant à faire du vin. A l'intérieur, au nord du Khelmos et de Kalavryta, dominée par les ruines d'un castel du moyen âge, se trouve suspendu à un pan de rocher, dans lequel il est taillé en partie comme un labyrinthe, le couvent de Megaspilion, le plus grand de la Grèce, doté en biens fonds d'un revenu que l'on estimait naguère à 2,400,000 francs. Fondé par l'impératrice Euphrosyne au XIIIe siècle et patronné par les empereurs jusqu'à Constantin Paléologue, il n'a été achevé qu'en 1510. Les moines s'en partageant les métairies, qu'ils administrent eux-mêmes, y vivent à leur gré et forment une espèce de communauté républicaine sans abbé, sous la direction d'épitropes ou supérieurs annuellement élus par elle.

Dans l'Élide septentrionale, vis-à-vis de l'île de Zante, à l'extrémité sud-ouest d'une longue plage, accompagnée de lagunes, qui s'étend jusqu'au golfe de Patras, *Clarence*, fief anglais au temps des croisades, a prêté un titre de duc à la famille royale d'Angleterre, et *Gastouni*, 3, sur l'Igliaco, petit affluent de gauche du Pénée, communique avec la mer par celui-ci. *Pyrgos* ou Letrini, 14, au nord de l'embouchure de l'Alphée, avec une population albanaise qui s'occupe activement de la culture de ses vignes, de la pêche et du commerce, était, avant sa dévastation par les Turcs en 1825, la plus belle ville de la Morée. La baie voisine du cap Katakolon lui sert de port. Au village de Miraka, à la droite de l'Alphée, commençait la plaine sacrée d'Olympie, riveraine du fleuve, avec son temple de Jupiter, ses milliers de statues, l'hippodrome, le stade et le gymnase, a x jeux desquels toute la jeunesse grecque affluait de quatre en quatre ans. Il n'en reste plus que des débris perdus dans un véritable désert, où l'Allemagne a cependant obtenu la reprise des fouilles.

11. Messénie.— Cette nomarchie, dans laquelle on a compris toute la partie de l'ancienne Élide qui s'étend au sud de l'Alphée, avec la Triphylie, est bordée à l'est par l'Arcadie et par le Taygète, qui la sépare de la Laconie, comme plus au sud le golfe de Coron. C'est la partie la plus fertile et de beaucoup la plus peuplée de la Morée actuelle.

C'est en Triphylie dans la vallée de la Neda, à la droite de celle-ci, sur le Cotylion, à 1,235 mètres d'altitude, que l'on voit encore debout presque toute la colonnade du célèbre temple d'Apollon de Phigalée. — Près de la mer Ionienne, au sud-ouest, en Messénie déjà, domine pittoresquement sur une plaine remplie d'oliviers et de vignobles, la ville de *Cyparissia* ou d'Arcadie, 3. Au sud-est, vers le mont Ithome, de 812 mètres d'altitude, le village délicieusement situé de Mavromati s'éparpille sur les vastes ruines de l'antique Mesène, qui couvrent tout l'emplacement de la ville et de son acropole. Sur la côte de l'ouest appa-

raît d'abord l'île de Prodano, l'ancienne Prote, puis celle de Sphagie ou Sphacterie, masquant de son dos de roche une large baie. A l'entrée septentrionale, maintenant ensablée, de celle-ci se trouvait anciennement Pylos, la capitale du sage Nestor, à moins que l'on ne croie devoir identifier celle-ci avec une autre ville du même nom située vers l'extrémité méridionale des grandes lagunes de l'Élide. A la première a succédé, au sud de la baie, *Navarin*, le plus beau port de la Grèce, dominé par sa citadelle de Neocastro, muni d'autres fortifications importantes, et célèbre par la bataille navale de 1827. Le nom de cette ville, dont l'origine franque date du moyen âge, n'étant que la contraction de Neo-Avarinos, témoigne d'une occupation antérieure par les Avares. A l'extrémité sud-ouest de la Messénie, la place vénitienne de *Modon*, anciennement Méthone, dont la citadelle et les fortifications ont été restaurées par des ingénieurs français, fait aussi du commerce maritime. Les rochers insulaires de Sapienza et de Cabrera étaient jadis des repaires de pirates. Le dernier et plus petit de ce cordon est l'îlot vénitien (Venetikon), au sud du cap Gallo. Il marque l'entrée du golfe de Messénie, qui porte aussi le nom de *Coron*, le port fortifié du cap le plus proche de son rivage occidental, dont cette place, entourée de murs crénelés, forme un des points les plus romantiques. Au fond du golfe les localités les plus importantes sont *Nision*, 5, près de la rive droite du Pamise, aujourd'hui Dipotame, et à l'est sur les confins de la Laconie, dans le voisinage de la mer, *Calamata*, 9, l'ancienne Phères, qui possède un bazar très original et de superbes jardins, mais dont le port n'est qu'une mauvaise rade, par laquelle il se fait néanmoins une expédition considérable d'huile d'olive, de figues et de cocons.

12. LACONIE, le pays montagneux du sud-est de la Morée, avec ses deux presqu'îles embrassant le golfe de Marathonisi, la fertile vallée de l'Eurotas au nord, entre le Taygète et le Parnon, et la plaine de Sparte. La presqu'île occidentale ou du milieu, que les ramifications du Taygète couvrent et poursuivent au midi jusqu'au cap Matapan, est le fameux Magne ou district de Mani, qui correspond à l'Eleuthéro-Laconie des temps de l'empire romain, et dont les habitants belliqueux et indomptables, les Maïnotes ou plutôt Maniotes, se prétendent les véritables et seuls descendants des anciens Spartiates, bien qu'ils aient certainement aussi subi un mélange d'éléments slaves du voisinage. N'ayant reçu le baptême que vers la fin du IXe siècle, ils réussirent à se maintenir presque indépendants dans leurs montagnes et aidèrent, en 1260, les empereurs grecs à recouvrer la Morée sur les conquérants latins. Dans la suite ils échappèrent de même à la domination musulmane et donnèrent asile à quelques descendants des Comnènes de Trébizonde jusqu'en 1675, époque à laquelle un de ceux-ci conduisit en Corse une colonie de 1,200 émigrés du Magne. Plus tard, les Maniotes se déclarèrent tour à tour pour les Vénitiens et pour les Russes; mais en 1777, serrés de

près par les Turcs, ils furent obligés de payer tribut à la Porte et de reconnaître un bey choisi parmi eux, mais subordonné au kapudan-pacha. A l'époque de la révolution grecque, ils avaient pour chef Pierre Mavromichalis, qui y prit une part importante avec toute sa famille. Leur pays de montagnes était hérissé de tours et de maisons toutes fortifiées, le talion n'y régnait même pas moins qu'en Albanie, et le manque de ressources portait souvent les habitants de ses côtes à la piraterie, surtout les plus mal famés pour leurs mœurs cruelles et sauvages, ceux de la basse Maïna, où dominent les monts Kakovouni jusqu'au Ténare. Aussi, après la constitution du royaume hellénique, eurent-ils de la peine à se plier à l'unité administrative. Il fallut procéder, en 1834, à la démolition de leurs petites forteresses et incorporer à l'armée les plus turbulents. Mais aujourd'hui la pacification est assez avancée pour que les voyages dans le Magne n'offrent plus aucun danger sérieux. Si ce district est peu fertile, il est d'autant plus riche en marbres précieux de toutes les couleurs, ainsi qu'en excellents minerais de fer.

La nouvelle *Sparte*, 12, chef-lieu actuel de la Laconie, a été rebâtie en 1834, près de la rive droite de l'Eurotas, sur l'emplacement même où se trouvait répandue l'ancienne, ruinée par un tremblement de terre dès l'an 464 avant J.-C. On n'en retrouve que les vestiges d'un théâtre, du stade et du mur de la ville. Celle de *Mistra*, par laquelle Guillaume de Villehardouin l'avait d'abord remplacée en 1207, plus près du Taygète, est maintenant presque abandonnée. Plus bas, sur la même rive de l'Eurotas, dont la vallée magnifiquement arrosée se pare de la plus riche végétation méridionale, se trouvait Amycles, puis à l'est de l'embouchure du fleuve, presque au bord du golfe de Laconie, Hélos, la patrie des Ilotes, de tragique mémoire comme Messène. Dans la presqu'île du milieu, *Tzimova* (Areopolis), sur le golfe de Messénie, était le chef-lieu du Magne; sur la côte opposée que baigne le golfe de Laconie, *Marathonisi* (Gythion), 2, celui de la partie orientale du même district, et *Phlomochori* (Colocythie), celui des Kakovouniotes. — Le rivage oriental de la presqu'île de l'est n'offre, sur un îlot de rocher joint à la terre ferme par un pont de douze arches, qu'une forteresse du moyen âge sans port, *Monemvasia* (Epidaurus Limera), la Napoli de Malvoisie des Italiens, qui a complètement perdu les vignobles devenus célèbres sous son nom.

ILES IONIENNES. — Outre Cérigo, que nous avons déjà décrite, elles comprennent un cordon de six îles majeures, entourées de plus petites et échelonnées le long des rivages occidentaux de la Grèce et de l'Épire. La population grecque y est entremêlée d'Albanais, d'Italiens, de Maltais, de quelques Anglais et de Juifs. La domination vénitienne et le protectorat britannique y ont laissé des traces

dans l'architecture, l'usage fréquent de la langue italienne chez les familles des grands propriétaires nobles, le bon état des routes et la sollicitude dont les écoles y ont été de bonne heure l'objet.

13. Zante (Zacynthe), la Fleur du Levant, la plus productive en raisin de Corinthe et la mieux cultivée de toutes, mais sujette aux tremblements de terre, à l'ouest de l'Élide. Le Vrachonis de 670 mètres en est le point culminant. Ses habitants se distinguent par leur adresse et par leur aménité. Les fertiles petites îles Strivali ou Strophades, sous la latitude de Cyparissia, au midi, relèvent de Zacynthe.

Zante, 21, jolie ville dont les maisons sont presque toutes ornées d'arcades, s'élève en amphithéâtre sur la côte orientale, en regard de la Morée, autour des quais de son port garanti par un môle. Un castel vénitien et de charmantes villas dominent sur les hauteurs environnantes. La belle Calle larga, une multitude de sveltes tourelles, le monument en bronze du lord haut commissaire anglais Maitland, sur la place du marché, de belles églises, dont une cathédrale catholique, le palais des archives, un théâtre et la Bourse contribuent à l'embellissement de l'intérieur. Il y a de plus un arsenal et deux quarantaines, ainsi que de l'activité industrielle, maritime et commerciale. A l'exportation du raisin de Corinthe se joint celle de vins et d'huile d'olive. L'horticulture est très soignée et près de la baie de Chieri, au sud, il y a une source de pétrole.

14. Céphalonie. — La Céphallénie des anciens ou Same d'Homère est la plus grande des sept îles Ioniennes, avec 943 kilomètres carrés de superficie et une altitude de près de 1,600 mètres au mont Elatos, sommet que l'on voit en mer presque d'aussi loin que l'Etna. Réunissant une population des plus laborieuses, actives et entreprenantes, la plus dense de la Grèce, elle forme, vis-à-vis du golfe de Patras, une nomarchie conjointement avec Ithaque ou Thiaki (de 92 kilomètres carrés) et les petites îles d'Atacos, de Castos et de Calamos, toutes les quatre plus voisines de l'Acarnanie. Céphalonie, dont chaque lopin de terre est cultivé, malgré un fréquent manque d'eau, a aussi beaucoup d'industrie maritime sur ses côtes, fouillées par quatre golfes qui en détachent les deux longues presqu'îles de Paliki et d'Erissos, se projetant la première au sud, comme un appendice de sa partie occidentale, la seconde au nord, du noyau insulaire même. Cette dernière n'est séparée à l'est que par un canal de deux lieues de largeur au plus, dit de Viscardo d'après Robert Guiscard, qui y mourut en 1085, de la patrie d'Ulysse, la célèbre Ithaque, dont le corps se trouve aussi presque scindé en deux moitiés par le golfe de Molo

quien évide, au milieu, le rivage oriental. L'Anagi s'y dresse à 1,392 mètres, et l'aspect des lieux, dans une grande partie de l'île, répond encore à l'image qu'en a donnée l'Odyssée. Ses habitants, grands, vigoureux et de mœurs simples, auraient même, dit-on, conservé, sous l'influence de la poésie des traditions locales, un goût très vif pour les voyages et les aventures. Cependant ils sont d'origine albanaise plutôt que grecque, et l'établissement de leurs ancêtres dans l'île remonte à moins de quatre siècles. Les vins d'Ithaque sont les meilleurs de l'archipel Ionien. On y voit des restes de constructions cyclopéennes, ainsi que dans la partie orientale de Céphalonie, où il existe beaucoup de ruines de castels normands, dont la plus imposante et plus romantique est celle d'Asso, couronnant un promontoire oriental de la presqu'île d'Erissos.

Le chef-lieu *Argostoli*, 10, près des ruines de Cranies sur une baie du golfe occidental, peu profonde mais très bien abritée, que traverse, en guise de pont, une belle chaussée de 700 mètres, et près de celles de l'ancienne Pale, *Lixouri*, 14, sur le rivage opposé du même golfe dans la presqu'île de Paliki, sont, avec *Vathi* ou Bathy (la profonde), 4, au fond de la plus méridionale des baies secondaires du golfe de Molo, à l'est d'Ithaque, les ports de commerce les plus animés du groupe. Ils importent surtout des grains de la mer Noire, pour les besoins des îles, exportent les mêmes produits que Zacynthe et présentent un mouvement de navigation supérieur. Les deux premières villes ont été fortement ravagées par un tremblement de terre, en 1867. Argostoli, qui est une des principales échelles Ioniennes du Lloyd autrichien, offre dans son voisinage le curieux phénomène de cavernes dans lesquelles se perdent des flots de marée dont le courant fait marcher des moulins, et dont l'agitation souterraine pourrait bien aussi contribuer aux fréquents ébranlements du sol insulaire.

15. Corfou, partie de l'ancien duché du même nom, auquel ses dominateurs vénitiens avaient, en le créant, réuni le comté normand de Céphalonie. La nomarchie qu'elle forme embrasse : 1° le groupe de l'île de Leucade (la Blanche) ou de Sainte-Maure (280 kilomètres carrés), qui touche presque vers son extrémité septentrionale à la côte d'Acarnanie, dont elle n'est séparée que par un mince bras de lagune de tout au plus 60 centimètres de profondeur; 2° l'île de Paxo (22 1/2 kilomètres carrés), formée d'une seule montagne de 293 mètres d'élévation, et dont l'huile passe pour être la meilleure des sept îles, avec l'îlot stérile et bitumineux d'Antipaxo, au sud-est vis-à-vis du port de Parga; 3° Corcyre ou Corfou, la principale et plus septentrionale, presque aussi grande et peuplée, extrêmement pittoresque, mais moins bien cultivée que Cé-

phalonie. Corcyre, l'île des Phéaciens, du roi Alcinoüs et de sa fille Nausicaa, puis colonie corinthienne, a la forme d'une faucille, dont la partie concave regarde, sur le littoral opposé de l'Epire, l'embouchure du Calamas et les lagunes de Vutzindro. Le mont Pantocrator atteint, dans sa partie septentrionale, une altitude de 914 mètres. On y compte 6 millions d'oliviers, entremêlés de cyprès et de pins, de mûriers et de jujubiers. Elle est escortée à l'est et au nord-ouest d'un essaim de petites îles, dont la plus occidentale Fano, peut-être l'Ogygie de Calypso, produit un miel exquis. La chaîne calcaire qui parcourt l'île de Sainte-Maure, où elle se dresse jusqu'à près de 1,200 mètres, mais s'abaisse vers le sud, fait suite aux montagnes de Corcyre et se relie, sous mer, à celles des îles plus méridionales, auxquelles est limitée la production du raisin de Corinthe. Des petites îles qui relèvent de Sainte-Maure la principale est Meganisi, l'ancienne Taphos, vers le sud-est.

Le célèbre rocher de Leucade, aujourd'hui cap Ducato, haut de 65 mètres, duquel une Sapho lesbienne se précipita, dit-on, dans la mer, et qui portait anciennement un temple d'Apollon, termine la pointe du sud-ouest de l'île, vers l'extrémité nord-est de laquelle paraît avoir été située la ville du même nom. Près de là se trouve aussi le chef-lieu actuel *Hamaxiki*, 5. Le fort de Sainte-Maure y commande le passage des lagunes sur un banc de sable, dans le voisinage d'un bosquet de dattiers. Un aqueduc turc, de 260 arches et 1,170 mètres de longueur, qui joignait l'île à la terre ferme, dans la partie la plus étroite du canal, s'est à demi écroulé lors d'un tremblement de terre, en 1824.

Saint-Nicolas ou Gaïon est, à l'est, le port de Paxo. *Corfou* (en grec Kerkyra), 24, la ci-devant capitale du lord gouverneur anglais, la ville la plus commerçante des îles Ioniennes et la troisième en population de toute la Grèce, est située vers le milieu de la côte orientale de l'île du même nom sur deux baies, qui lui procurent un excellent port et une rade superbe, unie comme un lac. Successivement fortifiée par tous ses conquérants et possesseurs, Vénitiens, Russes et Français alternativement de 1797 à 1814, puis Anglais, ces derniers, pour en faire la clef de l'Adriatique, dont elle commande l'entrée au sud, travaillèrent à la rendre presque imprenable. Deux citadelles, plusieurs forts élevés pittoresquement sur des rochers, et l'îlot de Vido, gardant le port militaire, qui était la station principale de la flotte britannique dans la Méditerranée, concouraient à sa défense. Sur l'ancienne esplanade on voit la statue du comte de Schulenbourg, qui s'y maintint vaillamment contre les Turcs en 1716. Corfou, avec ses trois faubourgs, est une ville à demi italienne, dont la population cosmopolite comprend aussi beaucoup de juifs et de catholiques (maltais surtout), des Anglais et d'autres étrangers, qu'attire la douceur du climat de l'île en hiver. Il y a de beaux quartiers, mais la plupart des rues sont fort étroites. Les grands propriétaires terriens qui formaient l'oligarchie de la ci-devant

république septinsulaire, y résident. L'université y a été installée en 1825 sous le patronage de lord Guilford, et jusqu'en 1830 l'italien était resté la langue officielle. A l'ouest de la ville, la baie de Paléopolis est entourée de la charmante promenade des jardins dits d'Alcinoüs.

Le mouvement annuel d'entrée du port de Corfou, dans lequel dominent les bateaux à vapeur autrichiens, italiens, anglais, etc., atteint près de 600,000 tonneaux. L'importation, de près de 10 millions de drachmes, y consiste principalement en céréales russes, ainsi qu'en tissus et fils anglais; l'exportation, de moitié moins considérable, en huile d'olive. Le charme de la campagne est dans ses bosquets d'orangers et de citronniers, de grenadiers, de myrtes et de lauriers toujours verts. Une des stations les plus recherchées, à 25 kilomètres environ de Corfou, c'est le couvent hospitalier de Paléocastritza.

Bibliographie. — En français : Pouqueville, *Voyage en Grèce*, 2e éd., 6 vol. Paris, 1826, et *Histoire de la régénération de la Grèce*, 4 vol. Paris, 1824. — Tricoupis, *La Grèce*. Londres, 1853. — Thiersch, *De l'état actuel de la Grèce*, 2 vol. Leipzig, 1833. — Bory de Saint-Vincent, *Relation du voyage de la commission scientifique de Morée dans le Péloponèse, les Cyclades et l'Attique*. Paris, 1836-38. — Beulé, *Études sur le Péloponèse*. Paris, 1855. — Edm. About, *La Grèce et les Grecs*. Paris, 1855. — Appert, *Voyage en Grèce*. Athènes, 1856. — E. Lacroix, *Les îles de la Grèce*. Paris, 1861. — Dora d'Istria, *Excursions en Roumélie et en Morée*, 2 vol. Paris, 1865. — Casimir Leconte, *Étude économique sur la Grèce*. Paris, 1847.

En anglais : Fred. Strong, *Greece as a kingdom*. London, 1842. — Wordsworth, *Greece pictorial, descriptive and historical*, 3d ed. London, 1852. — Perdicaris, *The Greece and the Greeks*, 2 vol. New-York, 1845. — Baird, *Modern Greece*. New-York, 1860. — Strickland, *Greece, its conditions and resources*. London, 1863. — Koulouriotes, *Greece by a native of Athens*. London, 1863. — *The Ionian Islands under British protection*. London, 1851. — Anstedt, *The Ionian Islands*. London, 1863. — Grote, *History of Greece*. London, 1853. — Murray, *Handbook for travellers in Greece*.

En allemand : Fallmerayer, *Histoire de la Morée*, 2 vol. Stuttgart, 1830-36, et *Fragments sur l'Orient*, 2 vol. Stuttgart, 1840-41. — Schmidt, *Géographie physique de la Grèce*. Athènes, 1861. — Curtius, *Le Péloponèse*, 2 vol. Gotha, 1851-52, et *Histoire de la Grèce*. — Prokesch d'Osten, *Mémoires sur l'Orient*, 3 vol. Stuttgart, 1836. — Fiedler, *Voyage dans toutes les parties de la Grèce*, 2 vol. Leipzig, 1840-41. — Ulrichs, *Voyages et explorations en Grèce*, 2 vol. Berlin, 1863. — Unger, *Compte rendu d'un voyage scientifique en Grèce et dans les îles Ioniennes*. Vienne, 1862. — Th. Schwab, *L'Arcadie*. Stuttgart, 1852. — Neigebaur et Aldenhoven, *Manuel du voyageur en Grèce*, 2 vol. 1860.

DERNIER COUP D'ŒIL

EN JUIN 1881.

Au moment de nous arrêter sur un terrain mouvant, résumons dans un dernier aperçu la situation présente des diverses parties de l'Europe orientale, au milieu des crises pénibles qu'elle traverse.

Celle du grand et victorieux EMPIRE RUSSE, quoique tout intérieure, n'est assurément pas la moins grave. Nous n'avons pas besoin de rappeler par quel attentat les ténébreuses machinations du nihilisme, que l'on croyait assoupi, éclatèrent derechef, ni les auspices lugubres du changement de règne qui s'ensuivit[1]. La tâche s'y complique de toute la difficulté des questions d'hommes et de principes d'une œuvre de réforme capitale, dont l'urgence est généralement reconnue. Après l'envoi préalable d'inspecteurs généraux, espèce de *missi dominici*, dans les provinces, avec pouvoir d'y ouvrir et poursuivre des enquêtes administratives, un des premiers actes d'Alexandre III fut la remise de 9 millions de roubles de la dette agraire aux paysans de 13 gouvernements du nord de la Russie; mais des excès déplorables récemment commis dans ceux du midi contre les juifs, trahissent aussi de ce côté de fâcheuses perturbations économiques et sociales. L'institution d'un conseil des ministres a été interprétée comme tendant à attacher désormais une responsabilité positive à la personne et aux fonctions de chaque membre du cabinet, tandis que le remplacement du général Loris Melikof au ministère de l'intérieur par le général Ignatief, l'auteur

1. Le nouvel empereur Alexandre III a de l'impératrice Marie Feodorovna (voyez p. 101) trois fils : Nicolas, le césarévitch actuel, né en 1868, George (de 1871) et Michel (de 1878), ainsi qu'une fille Xénie (de 1875). — Il lui reste quatre frères, les grands-ducs Vladimir, Alexis, Serge et Paul, dont le premier seul est marié, et une sœur, la duchesse d'Edimbourg.

du traité de San-Stéphano, vient de tomber comme une douche sur certaines espérances de la Russie et de l'Europe libérales.

Il serait néanmoins encore téméraire de rien préjuger de mesures d'essai, aussi mêlées d'incertitude et de tâtonnements, sur la transformation future ou le maintien, presque impossible, du régime autocratique actuel.

Mais, d'autre part, des renseignements nouveaux nous permettent de rectifier quelques-unes de nos données antérieures et d'en amplifier d'autres, qui compléteront notre exposé statistique de la situation de ce vaste empire.

Territoire et population. — Il résulte des déclarations officielles et des recensements les plus récents une superficie réelle de 9,274 kilomètres carrés pour les trois districts recouvrés en Bessarabie, une population de 1,991,000 âmes en 1878 pour la Finlande, et un chiffre probable de 237,000 habitants, soit 9,2 par kilomètre carré, pour les districts de Kars et de Batoun, ainsi qu'une superficie de 3,380,587 kilomètres carrés avec 4,506,000 habitants, soit 1,3 par kilomètre carré, pour les possessions actuelles de la Russie dans l'Asie centrale.

La superficie générale de l'empire se trouve ainsi portée à 21,759,974 kilomètres carrés et sa population totale à 88,085,000 âmes.

Chemins de fer en exploitation au 1er juillet 1880 : 22,643 1/2 kilomètres, plus 873 en Finlande. — La diminution constatée depuis 1878 dans les transports et les recettes s'explique par la cessation des mouvements de troupes.

Postes en 1879 : 4,490 bureaux dont 116 en Finlande, avec un mouvement total de près de 210 millions d'expéditions.

Télégraphes en 1878 (sans la Finlande) : 2,534 bureaux, avec 5,762,000 dépêches par 99,918 kilomètres de lignes.

Marine marchande. — Effectif en 1878 :

	Navires à voiles.	Navires à vapeur.	Totaux.
Russie..........	3,643 de 308,230 tonn.	259 de 74,324 tonn.	3,902 de 382,554 tonn.
Finlande........	1,827 de 293,921 —	176 de {8,682 — / 5,632 chev.}	2,003 de 302,603 —

L'état finlandais, qui se rapporte au 1er janvier 1879, ne comprend pas les navires de moins de 20 tonneaux.

Mouvement commercial et maritime en 1878. — Il a atteint ses maxima dans les chiffres suivants, exprimant des millions de roubles :

	Avec l'Europe.		Avec la Finlande.	Avec l'Asie.	
	Marchandises.	Métaux précieux.	Marchandises seules.	Marchandises.	Métaux précieux.
Importation...	557,715	16,085	9,763	28,105	437
Exportation...	596,544	10,802	12,331	9,290	3,354

Le transit s'est élevé en outre à 3,900 milliers de roubles.

L'augmentation comparativement à l'année précédente est prodigieuse, ressortant, pour le mouvement général des marchandises du commerce propre, à 274 1/2 millions de roubles d'importation et 90 d'exportation en sus, à 603,000 roubles pour le transit, et à 5,429 chargements de navires entrés et sortis de plus que dans l'année de guerre 1877.

Budget impérial de 1878. — Les recettes ayant atteint cette année 626 millions de roubles (67 3/4 millions de plus que le chiffre des prévisions), y ont présenté un excédent net de 25 1/2 millions sur le total des dépenses effectives.

Dette capitalisée. — L'état général du 1er janvier 1879 la porte à 2,123,204,000 roubles crédit, au cours de 160,36 pour 100 roubles métalliques. Mais il y a en outre la dette provenant de l'opération de rachat des terres cédées aux paysans affranchis depuis 1861.

Sur le budget de 1880 les intérêts et l'amortissement de la dette impériale figurent pour une dépense de 171 1/2 millions de roubles.

Armée de terre. — Le dernier état officiel en porte l'effectif de paix à 973,000 hommes avec 130,000 chevaux, y compris près de 44,000 hommes et 35,000 chevaux des Cosaques irréguliers, les états-majors, la gendarmerie et les douaniers.

L'armée régulière se répartit entre 1,035 bataillons d'infanterie, 405 escadrons de cavalerie et 374 batteries d'artillerie, munies de 1,574 pièces de canon.

Flotte militaire. — L'état de 1880 y comprend 389 navires d'une jauge de 243,866 tonneaux et d'une force de vapeur de 42,810 chevaux, avec un armement de 836 canons (voyez page 225).

La Roumanie, plus heureuse que les grands empires voisins, est arrivée par le traité de Berlin au terme de sa crise d'aspirations légitimes. L'érection de la principauté en royaume, solennisée le 22 mai par la fête du couronnement, a le double caractère d'une consécration de la souveraineté conquise par le jeune État et du principe de stabilité de la monarchie héréditaire. Un nouvel ordre de chevalerie, de la couronne de Roumanie à cinq classes, doit être institué à cette occasion. Afin de donner l'ampleur nécessaire à l'établissement royal, il est question de soumettre aux chambres l'élévation de la liste civile à 3 millions de lei et la création d'un département extra-parlementaire de la maison du roi.

Le parlement a adopté la conversion d'une partie de la dette publique, et un emprunt au taux de 5 pour 100, à émettre sur la nouvelle base, vient d'être souscrit. Mentionnons aussi la création d'un établissement de crédit rural et un vote de crédits pour celle d'entrepôts à Bucharest, Jassy, Galatz, Braïla et Kustendjé.

Le gouvernement roumain, pour compléter l'organisation militaire du pays, a décidé aussi la création d'un 5e régiment d'artillerie, de 5 batteries à pied et d'une à cheval, la transformation du 12e régiment de calaraches en gendarmerie, et le doublement des cadres

de l'escadron de train, ainsi que de la compagnie d'ouvriers d'arsenal et de celle d'infirmiers.

La SERBIE poursuit la conclusion de traités de commerce et vient de prendre, avec la société franco-autrichienne de l'Union financière, des arrangements pour la construction de son chemin de fer artériel et la fondation d'une banque nationale. Le MONTENEGRO, tout en négociant avec la Porte au sujet de l'achèvement de sa délimitation territoriale, travaille à s'installer dans ses nouvelles frontières sur le pied d'un État pacifique.

Le prince de BULGARIE, revenu d'un voyage à Saint-Pétersbourg, à Berlin et à Vienne, insiste sur la nécessité de changements dans la constitution du pays, qui a de la peine à se rasseoir, et vient de convoquer à cet effet une nouvelle assemblée nationale pour le 13 juillet prochain. Dans la ROUMÉLIE ORIENTALE, le gouverneur paraît avoir réussi, jusqu'à présent, à contenir l'agitation bulgare.

La TURQUIE doit à l'habileté de Dervisch pacha d'avoir pu conjurer le danger dont la menaçait la ligue albanaise dans ses provinces du nord-ouest et l'Epire même. Malheureusement, on prévoit encore un déficit de 7 millions dc livres turques daus le budget couant de l'empire. On n'en signale pas moins le désir de la Porte de négocier un arrangement avec ses créanciers du dehors.

Le mode de cession de la Thessalie et de la partie sud-est de l'Epire a été, vers la fin de mai, réglé diplomatiquement à Constantinople. On y est convenu de diviser les pays cédés en 6 sections, que la GRÈCE devra faire occuper snccessivement par ses troupes, en commençant par Larisse et finissant par Volo, où l'évacuation se terminerait par l'embarquement du matériel de guerre de la Porte.

Ajoutons qu'une concession pour le percement de l'isthme de Corinthe vient d'être accordée, par un décret royal du 30 mai 1881, et qu'à Missolonghi une statue en marbre doit être érigée prochainement à la mémoire de lord Byron.

On croit pouvoir ainsi s'attendre à un apaisement considérable et prochain, à défaut d'une solution plus complète des problèmes qu'implique la palpitante et toujours redoutable question d'Orient.

TABLE DES MATIÈRES

EUROPE ORIENTALE

LIVRE I

LA RUSSIE, LA POLOGNE ET LA FINLANDE

LIVRE II

YS RIVERAINS DU BAS-DANUBE. PÉNINSULE ORIE
ET DÉPENDANCES INSULAIRES.

FIN DE LA TABLE DE L'EUROPE ORIENTALE.

ERRATA

Page	80,	ligne	20 :	*au lieu de* Leurs bylines et doumi nationaux, *lisez* : Comme les bylines des Grands Russiens, leurs doumi.
—	92,	—	15 :	*au lieu de* Lithuaniens, *lisez* Lettons.
—		—	18 :	*terminez la phrase par ces mots :* dont ils occupent presque seuls la partie occidentale, l'ancienne Livonie polonaise.
—	118,	—	39 :	*au lieu de* Vitebsk, *lisez* Volhynie.
—	160,	—	37 :	*au lieu de* continue, *il faut* continuel.
—	423,	—	41 :	*au lieu de* ropre, *il faut* propre.
—	481,	—	39 :	*ajoutez à la fin* à.

PARIS. — IMPRIMERIE ÉMILE MARTINET, RUE MIGNON, 2.